
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<http://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

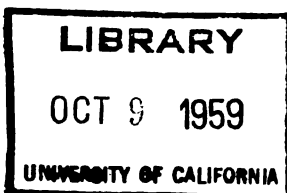


Revue des traditions populaires

Société des traditions populaires (France)

REVUE
DES
TRADITIONS POPULAIRES

P-Bude
1900
G.2
1
R3
V.15

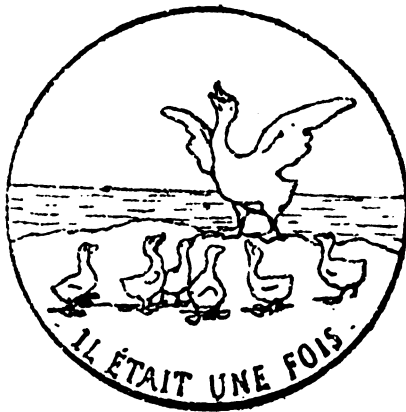


BAUGÉ (MAINE-ET-LOIRE). — IMPRIMERIE DALOUX

SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE DES TRADITIONS POPULAIRES

RECUEIL MENSUEL DE MYTHOLOGIE,
LITTÉRATURE ORALE, ETHNOGRAPHIE TRADITIONNELLE
ET ART POPULAIRE



TOME XV. — 15^e ANNÉE

PARIS

ÉMILE LECHEVALIER

39, Quai des Grands-Augustins

ERNEST LEROUX

28, rue Bonaparte

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

J. MAISONNEUVE

6, rue de Mézières et rue Madame, 26

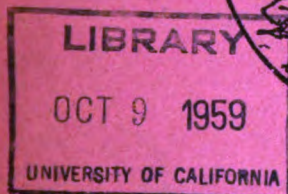
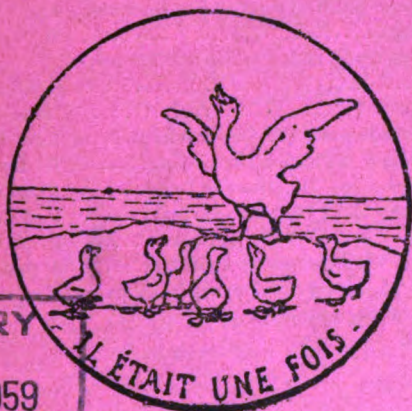
Prix de ce Numéro UN franc vingt-cinq

Cover 4.90

SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE DES TRADITIONS POPULAIRES

RECUEIL MENSUEL DE MYTHOLOGIE,
LITTÉRATURE ORALE, ETHNOGRAPHIE TRADITIONNELLE
ET ART POPULAIRE



TOME XV

15^e ANNÉE. — N° 1. — JANVIER 1900

PARIS

ÉMILE LECHEVALIER
39, Quai des Grands-Augustins

ERNEST LEROUX
28, rue Bonaparte

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

J. MAISONNEUVE
6, rue de Mézières et rue Madame, 26

Prix de ce Numéro : UN franc vingt-cinq

SOMMAIRE

Traditions populaires des Roumains. X-XVIII.....	ARTHUR GOROVEL.	1
La mer et les eaux. XCII. Noms des vagues. XCIII. Le navire fantastique. XCIV. Les pêcheurs flamands..	ALFRED HAROU.	9
XCV. Chants des bateliers du Nil. XCVI. Le romarin du rivage.....	P. S.	10
Chansons d'Auvergne. III.....	RENÉ BASSET.	11
Traditions et anciennes coutumes du pays Messin. I-VIII.....	A. BENOIST.	13
Les villes englouties. CLI. Savoie.....	L. JACQUOT.	17
CLII. L'église submergée d'Otrowo.....	RENÉ BASSET.	21
Petites légendes locales. CCC.....	LUCIE DE V. H.	21
Contes et légendes arabes. CCLXXVII-CCCHL.....	RENÉ BASSET.	22
Folk-lore de l'Auvergne. VIII-XIII.....	D ^r POMMEROL.	43
Contes et légendes de l'Extrême-Orient. CI-CHL.....	RENÉ BASSET.	45
La gerbe du diable. Légende normande.....	IRÈNE-GEORGES PAQUET.	48
Contes et légendes de Haute-Bretagne. XVII. Le meunier qui revient. XVIII. Le pronostic de mort.	LUCIE DE V. H.	49
XIX. La foire aux chats.....	M. J. DE KERSAINT-GILLY.	50
Traditions populaires sino-annamites (suite). Les nuages. L'eau.....	G. DUMOUTIER.	51
Coutumes bretonnes. I-V.....	IRÈNE-GEORGES PAQUET.	55
Les empreintes merveilleuses. CLXXV-CLXXVII.....	RENÉ BASSET.	56
Médecine superstitieuse. XVII. En Roumanie.....	D ^r RAPHAEL BLANCHARD.	57
Les lances qui reverdissent. III. Dans le Nord.....	ALFRED HAROU.	61
Pèlerins et pèlerinages. XXXVI. Deux-Sèvres.....	P. VAN-DER CRUYSEN.	62
XXXVIII. Le culte des fontaines du Morvan.....	H. MARLOT.	62
Redevances féodales. IX. Fileuses et meuniers.....	ALFRED HAROU.	63
Bibliographie. E. Spalikowski. Paysages et paysans normands. P. S. — F. Fertiault. Rimes bourguignonnes. P. S.		
Notes et enquêtes.		

Adresser tout ce qui concerne la rédaction et l'administration à M. Paul Sébillot, 80, boulevard Saint-Marcel.

La cotisation des sociétaires, donnant droit à l'envoi gratuit de la REVUE est fixée à 15 francs par an (France et Union postale). Le prix de l'abonnement, pour les non-sociétaires, est de 15 francs par an pour la France et de 17 francs pour l'union postale.

AVIS IMPORTANT

Dans l'intérêt d'un service régulier, nous prions nos abonnés d'envoyer sans retard le montant de leur abonnement pour l'année 1900 à M. Paul Sébillot, 80, boulevard Saint-Marcel.

GR1
R3
v. 15

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

15^e Année. — Tome XV. — N^o 1. — Janvier 1900.

TRADITIONS POPULAIRES DES ROUMAINS¹

X

L'ANTECHRIST



QUAND les hommes deviendront tout à fait méchants — et ce temps-là n'est pas très éloigné — quand les frères s'entr'égorgeront, et que les hommes, oubliant de prier Dieu, feront la volonté du diable, alors Dieu se fâchera et il fera venir la fin du monde. Ce temps-là sera annoncé par plusieurs signes : y il aura de grandes famines à cause de la sécheresse ; les chrétiens se feront des guerres acharnées ; il y aura de fréquents tremblements de terre, et on verra beaucoup d'étoiles à queue ; alors l'Allemand sera le maître du monde, le pin sera dépourvu de feuilles, et *la honte des filles*¹ n'existera plus. Alors il ne sera plus d'eau sur la terre, et les bestiaux mourront de soif ; de l'argent jaillira des sources, à la place de l'eau, et les hommes s'y précipiteront pour apaiser leur soif, mais ils reviendront sur leurs traces en pleurant, et le monde sera ainsi rassasié de l'argent que l'on veut avoir à tout prix.

Alors apparaîtra l'Antechrist, né d'une fille de Juif qui ne couchera avec personne. L'Antechrist grandira pendant une journée comme les autres pendant une semaine ; pendant une semaine comme les autres pendant un mois, et quand il sera âgé de trois ans, il

1. Cf. t. XIII, p. 529.

2. La *carotte sauvage* a, au milieu de sa fleur blanche, une partie violette qui s'appelle « la honte des filles » On dit que, jadis, cette partie violette était plus grande qu'à présent.

sera homme, avec barbe et moustaches, comme tous les hommes. Alors il s'entourera d'une multitude de Juifs sales, avec lesquels il traversera le monde.

L'Antechrist amassera, dans des sacs, des fientes et des excréments et il dira que ce sont des pains ; il remplira des tonneaux avec de l'urine, il dira que c'est de l'eau, qu'il promettra à ceux qui le reconnaîtront pour Maître. Beaucoup d'hommes seront séduits, et quand ils verront qu'on leur donne des fientes et de l'urine, au lieu de pain et d'eau, ils commenceront à pleurer et à regretter, mais l'Antechrist les enchaînera, et Dieu sera fâché contre eux à cause de leurs fautes, et ne leur viendra pas en aide.

Dieu enverra saint Elie et saint Pierre pour combattre l'Antechrist. Celui-ci vaincra saint Elie et lui coupera la tête. Le sang de saint Élie sera pesant, et quand il tombera sur la terre, elle tremblera, et maudite par Dieu, la terre prendra feu et brûlera avec l'Antechrist et avec tous ses Juifs.

Alors Dieu créera un monde nouveau, dont les hommes ne mangeront et ne boiront pas comme nous, et ne commettront pas tant de péchés.

XI

POURQUOI LES FEMMES NE TRAVAILLENT PAS LE VENDREDI

Un vendredi, une femme lavait son linge, à l'insu de son mari qui ne lui permettait pas de travailler le vendredi.

Le soir, comme elle regardait les flammes du feu qui chauffait la lessive, se présenta une vieille femme qui lui dit : « Tu es très fatiguée, ma petite, va te reposer un peu, et je ferai ta besogne ». Elle obéit, mais au lieu d'entrer chez elle, elle s'en alla chez une voisine, une vieille sorcière, et lui raconta l'aventure : « Hélas, ma chère, lui dit la sorcière, c'est la Sainte-Vendredi qui est venue pour te punir de ce que tu as travaillé aujourd'hui ». La vieille lui donna quelques conseils et la femme, effrayée, rentra chez elle. Puis elle ouvrit la fenêtre et commença à crier : « Regardez donc brûler les montagnes où demeure la Sainte-Vendredi ! ».

Comme par enchantement la vieille disparut. Alors la femme renversa toutes les choses de la chambre, et ferma la porte. La petite lampe de nuit, seulement, resta à sa place, oubliée par la maîtresse de la maison.

Très tard dans la nuit, on frappa à la porte, et comme personne n'ouvrait, la vieille femme appela, tour à tour, toutes les choses de la chambre pour lui ouvrir, mais chaque objet lui répondait : « Je

ne peux pas, parce que je suis renversé » ¹. Alors elle appela la petite lampe de nuit qui, sautant de sa place, accourut à la porte et l'ouvrit. La vieille femme entra dans la chambre, mais comme elle était sur le seuil, le coq chanta minuit. Alors elle dit à la femme : « Si tu as fait cela de ta propre initiative, tu as une bonne tête ; si quelqu'un te l'a appris, c'est un bon conseiller. Apprends donc, femme qui ne respecte pas les saints jours, que je suis la Sainte-Vendredi, et que j'avais l'intention de te faire brûler, parce que depuis longtemps tu salis mon jour avec ta lessive. Pour aujourd'hui tu es sauvée, mais une autre fois tu ne m'échapperas pas ».

Le coq chanta la troisième fois et la vieille quitta la chambre.

Dès lors peu de femmes travaillent le vendredi.

XII

LE CIEL ET LES ÉTOILES

Le ciel est comme une peau tendue sur laquelle sont fixées les étoiles, la lune et le soleil. Il y a plusieurs ciels ; Dieu habite le septième, le dernier.

La terre est immobile ; la lune et les étoiles tournent autour d'elle.

Les étoiles sont des flambeaux allumés. Il y a autant d'étoiles au ciel que d'hommes sur la terre. Dès qu'on naît apparaît une étoile. Chaque homme a, donc, une étoile au ciel, qui brille tant qu'il vit, et qui tombe quand il meurt.

Le soleil est l'étoile de Dieu, et la lune celle de la Vierge. Les grandes étoiles sont aux grands hommes : sages, empereurs et princes.

Quand apparaît une étoile à queue, c'est qu'un grand homme naît, ou qu'il y aura une guerre prochaine.

La voie lactée s'appelle *la route des esclaves* ; on croit qu'elle est faite par Dieu pour guider les captifs échappés de l'esclavage des païens.

XIII

LES DRAGONS

Les dragons sont de grands serpents, longs de plus de deux perches, gros, forts et frissonnants, qui ont douze langues et qui jettent du feu par la bouche. Les uns sont ensorceleurs, et parlent aux héros avec lesquels ils luttent. — Un jour déterminé du printemps,

1. Comparer cette légende avec deux légendes bretonnes de lavandières nocturnes : F.-M. Luzel in *Société arch. du Finistère*, t. XXI, p. 461 ; A. Le Braz. *La légende de la Mort en Basse-Bretagne*, p. 378.

tous les serpents d'une contrée se rassemblent dans un endroit et ils mélangent leur salive, d'où il sort une pierre précieuse que l'un d'entre eux, le plus puissant, avale. Si le serpent qui a avalé cette pierre précieuse peut errer sept ans dans les bois sans rencontrer visage humain, il devient dragon, et monte aux nuages dont il fait sa demeure.

XIV

L'ORIGINE DE LA FLÛTE ET DU VIOLON

Du temps où Dieu habitait sur la terre, il était père. Pour se distraire, il inventa la flûte, qu'il cacha sous la toison de la brebis, où la trouvèrent les bergers. Le Diable pour imiter Dieu, inventa le violon, et afin qu'on ne puisse le trouver, il l'introduisit dans le derrière d'une chèvre. La chèvre se promenant la queue en haut, un Tzigane (bohémien) aperçut le bout du violon et le fit sortir. — Comme la flûte est créée par Dieu, on l'écoute avec plaisir quand on en joue, tandis que le violon, chose du Diable, fait les hommes se quereller et se battre ¹.

XV

LES REVENANTS

Les hommes qui ne mangent pas de l'ail sont des revenants. On peut les reconnaître pendant, qu'ils sont vivants, à ce qu'ils ont une petite queue, et après leur mort à ce que à leur tombeau est pratiqué un trou par où ils sortent la nuit. A la veille de Saint-André, les revenants s'assemblent aux carrefours et se battent avec les macques ou les faux. La lutte commence lorsqu'un des revenants dit : « ail rouge », et cessent quand il dit : « ail blanc », ou lorsque les coqs chantent minuit. Pendant qu'ils se battent, ils disent : « Je frappe, mais je ne coupe pas ».

Les hommes craignent les revenants, et pour les chasser ils se frottent avec de l'ail les épaules, la poitrine et les genoux ; ils font avec de l'ail le signe de la croix sur les fenêtres, sur les portes, sur les cornes des bœufs, sur les pis des vaches, etc. Le revenant crie à la fenêtre : « as-tu mangé de l'ail ? » et celui qui répond, devient muet. Ceux qui ne mangent pas de l'ail à la veille de Saint-André, sont les victimes des revenants. Les revenants vifs, à cette époque, couchent toujours dehors ; les revenants morts quittent leurs tombeaux, visitent leurs maisons et s'entretiennent avec les

¹. Dans les cabarets roumains on trouve toujours des tziganes qui jouent du violon, pendant que les paysans boivent et dansent.

membres de leur famille. Parfois les revenants vifs, s'endorment à la veille de la St-André, leurs corps restent en place et ce n'est que leur âme (esprit) qui sort et prend la forme de certains animaux. Si, pendant l'absence de son âme le corps du revenant est changé de sa place, il meurt, car l'âme ne retrouvant pas le corps qu'elle habitait, le quitte et s'en va dans « l'autre monde. »

XVI

LES TRÉSORS

Les trésors cachés dans la terre sont de deux espèces : *bénits* et *maudits*. Les bénits sont destinés aux hommes, les maudits appartiennent au Diable. Chaque trésor doit brûler au moins une fois par an, à la veille des grandes fêtes, surtout au printemps et à l'automne. Les trésors bénits brûlent dès minuit jusqu'à l'aube, les maudits brûlent le soir jusqu'à minuit. La flamme des trésors varie : la flamme des trésors d'or est jaunâtre, celle des trésors d'argent est rouge, et bleue celle des trésors d'airain.

Ce ne sont que les hommes pieux et bons qui peuvent découvrir les trésors. Quand on voit brûler un trésor on y jette un objet quelconque pour retrouver l'endroit. On y va tout seul, on creuse la terre, et si le trésor consiste en argent, il ne faut pas prendre toutes les pièces.

Pour avoir profit de l'argent trouvé, il faut en faire l'aumône aux veuves et aux filles pauvres.

XVII

POURQUOI LE POISSON N'A PAS DE PIEDS

Pendant que le bon Dieu créait les animaux, il dit au poisson : « Tu vivras dans l'eau en te nourrissant d'insectes ; tu ne pourras jamais vivre sur terre, et si je te donnais d'innombrables pieds, les hommes l'attraperaient ».

Le poisson répondit :

« Dieu, au lieu de pieds, donnez-moi seulement six nageoires, et si jamais homme m'attrape, qu'il me jette sur la braise et qu'il me me mange. »

Dieu satisfait la demande du poisson, et on connaît son sort.

XVIII

LE CALENDRIER ¹

Le paysan roumain, même quand il sait lire et qu'il achète à

1. Extraits traduits de l'important ouvrage de M. S.-F. Marian : *Les fêtes des Roumains*, tome I. Edition de l'Académie roumaine, Bucarest, 1898.

la ville — ce qui arrive très rarement — un petit almanach pour quelques sous, se fait lui-même le calendrier. Cela se pratique à la veille de la nouvelle année.

On prend douze morceaux d'oignon, représentant les 12 mois de l'année, et l'on met une quantité égale de sel sur chaque morceau. Le matin on les examine : tel mois sera humide, si le sel est fondu sur le morceau d'oignon qui le représente ; le mois sera sec, si le sel est intact ; le mois sera variable, si le sel est à moitié fondu.

On brûle un morceau de bois dont on extrait quelques charbons ; on les range sur l'âtre en leur donnant divers noms : blé, avoine, orge, maïs, etc. Le matin on les examine : le blé sera abondant si son charbon s'est changé en cendres ; en cas contraire, la récolte du blé sera mauvaise.

Les saisons. — Les paysans roumains ne sont pas, partout, d'accord sur le commencement des saisons. Pour les uns, le printemps commence le 1^{er} mars ¹, pour d'autres le 17 mars. D'autres commencent le printemps le premier jour commençant la treizième semaine du jour de Noël.

L'été commence à la Ste-Onofrée (12 juin), et finit à la Ste-Marie (8 septembre).

A la *St-Pintilii-le-voyageur* (27 juillet) l'été commence à préparer son départ vers l'automne, qui finit à la St-Nicolas (6 décembre), le commencement de l'hiver.

Les noms des mois, en langage populaire, sont :

Janvier s'appelle : *Génarié* ou *Ghénarié*, *Gérar* (du mot *ger*, latin *gelum*, gelée, froid), et *Calindar* (calendrier).

Février : *Faür* et *Faürar* (Faber), le mois des forgerons qui préparent les fers de la charrue.

Mars : *Mart*, *Märtzishor* et *Germanar*.

Avril : *Prier*, du mot *priire* = favoriser, avantager, prospérer.

Mai : *Florar* (*floare*, lat. flor), *Frunzar* (frunza, feuille), et *Pratar*.

Juin : *Cireshar* et *Cireshel*, de *ciresha* = cerise.

Juillet : *Cuptor*, le mois des grandes chaleurs, du mot *cuptor* = four.

Août : *Agust*, *Aust*, *Ogust*, *Augustru*, *Masalar*, *Gustar*, *Gustea* et *Secerar* (secere lat. secile = faucille, faux).

Septembre : *Rapciune*, *Vinimer* et *Vinitzel* (vin, lat. vinum).

Octobre : *Brunârel* (petite gelée blanche).

Novembre : *Brumar* (bruma = gelée blanche, brume), *Promorar*.

1. Les dates dont nous parlons sont celles du calendrier orthodoxe.

Décembre : *Indrea*, *Undrea*, *Andrea* (de Ste-Andrée), et *Neios* (de *nea* = neige).

Les noms des jours sont : *Luni* (lunæ dies), *martzi* (Martis dies), *Mercuri* (Mercuri dies), *Joi* (Jovis dies), *Vineri* (Veneris dies), *Simbâtâ* (Saturnus dies), *Dumineca* (Dominis dies ; dominica).

Il y a une foule de superstitions et de coutumes concernant chaque jour de la semaine.

Lundi. — On commence tout travail pour le mener à bonne fin. On doit se réjouir, pour être gai toute la semaine. On sèvre les enfants. On ne dépense pas d'argent, surtout le matin, pour ne pas en dépenser toute la semaine ; on tâche, au contraire, d'en empocher le plus possible. On ne se coupe pas les ongles, pour ne pas se faire des ennemis et pour ne pas être haï par les amis. On ne fait pas de demandes en mariage. On n'enterre pas les morts. On n'enlève pas les œufs des nichées. On fait maigre le lundi pour réussir dans les entreprises, ou pour obtenir quelques faveurs de Dieu ou des hommes.

Mardi. — On n'entreprend pas de longs voyages. Les femmes ne coupent pas de chemises ; c'est dangereux ; on en évite la mort. La femme qui se lave la tête le mardi, perdra son mari. On n'ensemence pas le maïs. On ne demande pas en mariage ; on ne commence pas à tisser ; enfin on ne commence rien de nouveau. On ne boit pas de l'eau fraîche le mardi, le vendredi et le samedi, avant de crier trois fois sur le feu.

Mercredi. — On ne prépare pas la lessive ; on fait maigre, afin d'éviter les maladies et les périls. Si l'on met la cane à couvrir le mercredi, on obtiendra seulement des canards. On ne fait pas de demandes en mariage, parce que le mercredi est « veuf », « solitaire », et on risque de devenir soi-même veuf bientôt. Le mercredi et le vendredi on ne prend pas les œufs d'une nichée, afin d'éviter une certaine maladie du visage.

Jeudi. — Ce jour on peut tout faire, moins les jeudis à partir de Pâques jusqu'à l'Ascension que l'on fête, pour éviter la grêle.

Vendredi. — C'est un jour saint. On fait maigre, et celui qui peut ne mange rien toute la journée.

Samedi. — On peut faire toute chose. Seulement on ne coupe pas de chemises et on n'entreprend pas de voyages. Si le mauvais temps commence un samedi, il durera longtemps.

Dimanche est le jour du repos. Il ne faut pas dormir le matin pendant que résonne la cloche de l'église, pour éviter les serpents. Il ne faut pas avouer le dimanche qu'on a un mal de tête, pour ne pas aggraver la maladie.

Les Roumains partagent la journée de cette manière :

Le lever du soleil ; le jour (après le lever du soleil) ; *petit diner* (de 8 à 9 heures) ; « *amproor* » (de 9 à 10 heures) ; *grand diner* (le temps où l'on dine avant midi) ; *bon diner, midi* (à midi, 12 heures) ; *petit souper* (vers 4 heures) ; *souper* (entre 8 et 9 heures du soir) ; *bon souper* (entre 9 et 10) ; *grand souper* (entre 10 et 11 heures de la nuit).

L'intervalle entre le lever du soleil et le midi s'appelle *le matin* ; depuis midi au coucher du soleil s'appelle *après-midi*. En se saluant on se dit le matin : *bon matin* ; après midi on se dit : *bon jour* ou *bon temps*, et le soir : *bon soir*.

Le midi s'appelle encore *croix-midi*.

La nuit est ainsi partagée : *Le crépuscule* (amurg) ; *le soir* ; « *a treia stroja* » (litt. « la troisième garde ») ; *vers le coucher* ; *minuit ou chant des coqs* ; « *minecate* » (entre midi et l'aube du jour) ; *l'aube du jour*.

Les pronostics. — Les Roumains connaissent une foule de signes d'après lesquels ils prédisent le temps et les variations de la température.

a) *Signes généraux.* — Quand il y a lune pleine à la veille de la nouvelle année, on aura des récoltes abondantes. — Si pendant l'hiver il y a beaucoup de neige, la récolte du maïs sera excellente. — Du côté où il tonnera pour la première fois le printemps, il y aura de bonnes récoltes. — Quand quelqu'un se suicide, il y aura des vents violents et de la grêle.

b) *Signes de pluie.* — Il y aura de la pluie lorsque : l'hirondelle touche, en volant, la surface de la terre ; le paon chante ; l'oie est agitée ; les coqs chantent quand ils vont se coucher ; les brebis sautent ; les fourmis se rassemblent ; les abeilles ne volent pas loin, et reviennent vite à leur ruche ; le soleil est trop brûlant ; les mouches piquent trop ; les cousins sont très nombreux le soir ; les poissons sautent par-dessus l'eau ; la rainette monte sur les arbres ; le soleil et la lune sont entourés d'un cercle brillant ; les nuages, au coucher du soleil, ont une couleur jaunâtre ; le sel est humide ; le feu ne brûle pas bien, etc., etc.

c) *Signes de beau temps.* — Il y aura du beau temps lorsque : les hirondelles volent haut ; le rossignol chante continuellement ; les coqs chantent beaucoup pendant la journée ; le soleil et la lune brillent clairement ; au coucher du soleil on voit l'arc-en-ciel ; le brouillard est blanchâtre et les nuages sont roses ; le brouillard se répand sur les champs.

d) *Signes de vents et d'orages.* — Les nuages sont roses au coucher du soleil ; les hirondelles volent très haut et se perdent dans les

nuages ; on sent des piqûres sur son corps, et on a des bourdonnements d'oreilles ; les brebis sautillent.

e) *Signes de froid et de neige.* — Les corbeaux se rassemblent et volent en croassant ; les moineaux gazouillent ; les cochons ramassent des brins de paille ; le chat cherche le coin du feu.

ARTHUR GOROVEI.

LA MER ET LES EAUX¹

XCII

NOMS DES VAGUES

Aux îles Orcades, les indigènes appellent une mer grosse, cet état de convulsion quasi chronique de la mer du Nord, « *la valse de Saint-Olaf* ».

(*Tour du monde*, 1896, 310).

XCIII

LE NAVIRE FANTASTIQUE

Variante. A Heyst la légende du navire fantastique subit de légères variantes. Il se nomme toujours « *Concordia* » et est monté par des matelots portant des *bérets rouges*. A l'approche d'une tempête, il quitte la grande dune de Heyst et se met à naviguer sur le sable entre la mer et les dunes. Quelques anciens pêcheurs de Heyst certifient l'avoir plusieurs fois rencontré.

XCIV

COUTUMES ET SUPERSTITIONS DE PÊCHEURS FLAMANDS

A Heyst et à Knocke on prétend que s'il se détache pendant la tempête une parcelle de la peinture des tuiles du toit, c'est signe de malheur pour le membre de la famille qui se trouve à ce moment en mer.

Lorsqu'un membre de la famille est en mer, la femme du pêcheur ne laisse pas entrer les chats dans la maison, car ils porteraient malheur.

Le mari étant en mer, la femme ne peut se coiffer le soir, cela porte malheur.

ALFRED HAROU.

1. Cf. t. XIV, p. 692.

XCV

CHANTS DES BATELIERS DU NIL

Les bateliers du Nil ont des chants qui sont plus ou moins gais ou vifs, suivant que les bateliers et les rameurs éprouvent moins de difficultés et qu'ils sont plus contents : ces mêmes chants servent à régler leurs mouvements, et ils les continuent tant qu'ils ne changent point de manœuvre ¹.

Ils ont trait aux manœuvres suivantes :

En faisant route. — Lorsque le vent est bon.

Lorsque la barque touche le fond, et que les marins, craignant de s'engraver, ont abandonné leurs *moqdis* (rames), pour se servir du *medreh* (de la perche), et qu'ils plongent au fond du lit du fleuve, pour détacher la barque et la mettre à flot.

Cris pénibles que font les matelots, quand, après avoir été obligés de se mettre à l'eau et de s'adosser aux flancs de la barque pour la désengraver, ils la poussent avec effort.

Quand ils commencent à remettre la barque à flot.

Quand les matelots sont rentrés dans la barque, et qu'ils commencent à se servir de leurs rames.

Le vent enflant la voile.

Chant qui sert de prélude et de refrain à une chanson que chante le Râys.

Chant des marins quand ils emploient les rames pour avancer dans la direction du fleuve.

Matelots qui nagent avec la rame par un bon vent.

Lorsqu'il y a danger de s'engraver et qu'ils cherchent à l'éviter, quand l'écueil est passé (ils remercient Allah).

Pour faire virer de bord.

En faisant route.

XCVI

LE ROMARIN DU RIVAGE

Dans son livre de la *Mer*, Michelet, après avoir cité une version saintongeaise de la chanson du plongeur, dit que la fille qui avait été cause de sa mort, pleure, et est changée en romarin du rivage, si amer et si parfumé. Existe-t-il une version vraiment populaire de cette métamorphose qui a été narrée en vers patois par M. Jônain ? ²

P. S.

¹ VILLOTEAU. *De l'état actuel de l'art musical en Egypte*. Paris, Imp. impériale, octobre 1812, p. 123-6.

² Cf. BUJEAUD, t. II, p. 165, qui n'a pas retrouvé cette finale.

CHANSONS D'AUVERGNE ¹

III

 Ai donné, dans le numéro de novembre 1899 de la *Revue des Traditions populaires* (p. 608), une version plus correcte de l'Alleluia sur la journée des Barricades de la Fronde (1648), que celle publiée précédemment par M. Dauzat ². Le Recueil intitulé *Le nouveau siècle de Louis XIV* ³ nous donne une troisième version plus complète que les premières : on remarquera qu'elle observe en général l'ordre des couplets tel que je l'avais indiqué ⁴.

*
*
Ce fut une étrange rumeur (I) (1)
*
*
Sur les deux heur's après diné (II) (3)
*
*
Le maréchal de l'Hôpital (III) (4)
*
*
Un tas de *faquins* en émoi (IV) (5)
*
*
Aussitôt le grand maître y vint (VII) (6)
*
*
Mais pour faire trop l'arrogant (VIII) (7)
*
*
Le coadjuteur de Paris
Disait humblement : Mes amis,
La reine a dit qu'elle viendra,
Alleluia.
*
*
Le chancelier eut si grand peur
Que pour échapper au malheur
Plus d'une chandelle il vota,
Alleluia.

1. Suite, voir t. XIV, novembre 1899, p. 608.

2. *Revue des Traditions populaires*, t. XIV, août-septembre 1899, p. 473.

3. Paris, 1837, in-18 jésus, p. 21-24.

4. Les chiffres romains indiquent l'ordre de M. Dauzat, les chiffres arabes, l'ordre de la seconde version. Je n'ai reproduit que les couplets manquant dans la précédente recension.

*
*
*

On vit passer le Parlement
 Qui s'en alloit tout bellement
 Au Louvre dire : Beniqua ¹,
 Alleluia.

*
*

Mais le peuple qui l'attendoit
 Auprès de la croix du tiroir,
 Le mena tant, qu'il retourna,
 Alleluia.

*
*

Ils dirent à Sa Majesté
 Que Paris étoit révolté;
 Lors la reine s'humilia,
 Alleluia.

*
*

On vit monsieur le Cardinal (IX) (8)

*
*

On entendit toute la nuit (X) (2).

*
*

Châtillon se trouva surpris (V) (10).

*
*

Il leur dit : Chapeaux bas, *amis* (VI) (11).

*
*

Chacun veut avoir son portrait
 Pour mettre dans son cabinet
 Parmi les raretés qu'il a,
 Alleluia.

*
*

Si les bourgeois eussent voulu (XI) (9)

*
*

Le moindre petit artisan
 Parlant de ce soulèvement,
 Dit qu'il fit Mirabilia,
 Alleluia.

*
*

Or, prions *donc* notre Seigneur (XII) (12).

RENÉ BASSET.

1. Altération de *Benedicat* (?)

TRADITIONS ET ANCIENNES COUTUMES DU PAYS MESSIN

I

PROCESSION DU GRAOULLI A METZ



n se rappelle encore la bizarre figure représentant un dragon ailé qui sous le nom de Graully, était promenée solennellement aux processions des Rogations. Elle était portée par le maire de Woippy, à qui chaque boulanger ou pâtissier devant la boutique de qui l'on passait, devait le tribut d'un petit pain ou d'un gâteau qu'il fichait dans un dard sortant de la gueule du monstre.

Cet usage remonte aux temps les plus éloignés et s'est conservé jusqu'en 1786, où il fut aboli définitivement par l'évêque de Montmorency-Laval. On a épuisé toutes les conjectures sur son origine ; les uns ont voulu y voir un reste des cérémonies du paganisme ; d'autres l'emblème de la destruction des faux dieux. Ces explications, qui paraissent naturelles, n'ont pas satisfait les légendaires, par cela même, peut-être, qu'elles ne répugnent pas à la raison. Ils ont préféré donner au Graully une origine merveilleuse et voici comment ils la racontent : Saint Clément, premier évêque, étant venu à Metz par ordre de saint Pierre pour y prêcher le christianisme, trouva cette ville envahie par une infinité de serpents ailés, dont le souffle empoisonné infestait tellement l'air, que l'on n'osait plus s'en approcher. Ils avaient leur retraite dans les ruines de l'ancien amphithéâtre au bord de la Seille, près du lieu même que le saint missionnaire avait choisi pour y établir son oratoire. Clément offrit au peuple de le délivrer de ce fléau, mais à condition qu'il abandonnerait le culte des faux dieux. Cette proposition fut acceptée avec empressement et le saint s'approcha pour combattre les monstres ; ils sortirent en foule pour le dévorer ; mais les ayant arrêtés par un signe de croix, il saisit le plus gros d'entre eux, le lia avec son étole, le conduisit au bord de la rivière et lui ordonna de la passer au plutôt, et de se retirer avec ses compagnons dans un lieu désert, en leur défendant de nuire désormais aux hommes et aux animaux. Le reptile obéit et les autres serpents le suivirent. Après un tel prodige, les Messins se hâtèrent de se convertir et ils instituèrent en mémoire de cet événement la procession du Graully. Le Duchat (notes sur Rabelais) pense que Graully peut venir de l'allemand *Greulich*, affreux, effroyable et par corruption

du mot de Gargouille, usité pour désigner des figures du même genre. Ajoutons que l'on montre encore dans une sacristie de la cathédrale de Metz, le Graoulli de 1786.

Après la procession, les enfants de chœur fouettaient le Graully dans la cour de l'abbaye de Saint-Arnould, qui était la dernière station faite par la procession.

II

23 juin. — BRULEMENT DES CHATS A METZ. — FEU DE JOIE

Cette double cérémonie est très ancienne, et elle est, à ce qu'on pense, un reste des fêtes solstiales que le paganisme célébrait en l'honneur du soleil. Dans nombre de villes, le maire et les échevins venaient en grande pompe mettre le feu à une pyramide de fagots au haut de laquelle une douzaine de chats étaient enfermés dans un panier. Cela se faisait à Metz, sur la place de la Comédie, autrefois appelée place du Grand-Saulcy. La garnison y assistait et faisait une décharge autour de la pyramide. La maréchale d'Armentière, femme du commandant, au milieu du dernier siècle (1765), obtint amnistie perpétuelle pour les chats messins. « Si quelque homme » d'esprit, disent les bénédictins, auteurs de l'histoire de Metz, avait » à faire l'histoire des sottises humaines, et ce serait une longue » histoire, il n'oublierait certainement ni les feux publics, ni les » chats brûlés à Metz. Est-il possible que des cérémonies si bizarres » soient venues jusqu'à nous, que la police les tolère, et que des » hommes en place y assistaient en corps et cela avec un air de » gravité ».

III

FEU DE BASSE-KONTZ, ARRONDISSEMENT DE THIONVILLE ¹

Cette autre coutume est aussi bizarre et d'une origine aussi obscure. La veille de la Saint-Jean, les garçons et les hommes du village de Basse-Kontz se rendaient en face du bourg de Sierck, sur le Stromberg, montagne assez élevée et très escarpée au sommet ; ils y entouraient de paille sèche une roue de voiture et à un signal, qui, très anciennement était donné par trois coups de canons tirés du château de Sierck, on mettait le feu à cette roue qui, au même instant, était mise en mouvement par deux hommes vigoureux, au moyen d'un levier placé en guise d'essieu. Les conducteurs se dirigeaient alors avec toute la vitesse dont ils étaient capables vers la

1. V. Usages du Carnaval. Le jeu du disque en Alsace, par Paul Ristelhuber, 184-186.

Moselle et la tradition rapporte que s'ils parvenaient à conduire jusqu'à cette rivière la roue encore enflammée, ils avaient droit à un prix d'un foudre de 24 hottes de vin. Pendant la course de la roue, les spectateurs tenaient chacun une torche de paille allumée qu'ils brandissaient en chantant.

Les femmes et les filles de Basse-Kontz étaient exclues de la cérémonie ; elles se tenaient à mi-côte et saluaient par des cris stridents le passage de la roue près d'elles. Chaque ménage, pour portion contributive, fournissait une botte de paille.

IV

LES BERGERS DE VILLAGE

Les sorciers ont disparu depuis qu'on a cessé de les brûler, mais croirait-on qu'aujourd'hui au XIX^e siècle, il est peu de villages qui n'aient encore son devin. C'est communément le berger qui jouit du privilège de faire trouver les objets volés, de procurer des maris aux filles ou de corriger les maris ivrognes, etc., et les profits qu'il en tire ne sont souvent pas la moindre portion des maigres salaires de son état.

V

3 août. FÊTE DE L'INVENTION DU CORPS DE SAINT ÉTIENNE

Elle avait de particulier à la cathédrale de Metz que depuis les matines jusqu'à la fin de la grand'messe, on plaçait dans le chœur des figures de lions et de loups en airain, devant lesquels on mettait des charbons allumés. On croit que c'est en souvenir du corps de saint Étienne jeté aux ennemis pendant un jour et une nuit sans avoir été touché. D'autres veulent y voir l'emblème de la protection de saint Étienne, lors de l'invasion des Vandales. Les sujets du chapitre ajoutaient ce jour-là des oies, en signe de foi et hommage. Ces oies étaient placées devant l'autel, ce qui faisait appeler cette fête St-Étienne-aux-Oies. Plus tard, on porta ces oiseaux dans les maisons des chanoines.

VI

11 novembre 1320. INCENDIE A METZ

On prétendait que le feu qui détruisit les rues de Saulnerie et de Champé avait été mis par une grande quantité de corbeaux, tellement nombreux que l'air en était tout obscurci. Ces oiseaux, qui naturellement ont horreur du feu, portaient dans leurs becs des charbons ardents et les laissaient tomber dans différents endroits, malgré les précautions prises.

VII

L'ANNEAU DE SAINT ARNOULD

Un jour que le pontife passait sur un pont de la Moselle, comparant la grandeur de ses fautes au volume des eaux, il tira l'anneau qu'il portait au doigt et le jetant dans la rivière, il dit que si jamais il lui revenait, il croirait avoir obtenu le pardon de ses péchés. Quelques années après, son cuisinier trouva cet anneau dans un poisson qu'il préparait pour sa table. Surpris de cette trouvaille, il le présenta à son maître qui le reconnut aussitôt. On montre encore cet anneau au Trésor de la cathédrale de Metz. Il y a été réintégré grâce à la générosité d'un chanoine, l'abbé Simon, grand coutre. La pierre de l'anneau est une cornaline d'un blanc de lait de quartz bisantin, sur laquelle sont gravées en creux trois langoustes. Celle du milieu entre dans un filet ou nasse.

VIII

LE MANTEAU DE CHARLEMAGNE

Les bénédictins de la riche abbaye de Saint-Arnould à Metz ne le respectaient guère ; à certains jours de l'année, un frère lai du couvent, couvert de ce manteau et monté sur une mule, la tête tournée vers la queue, parcourait la ville pour percevoir des bouchers, ce qu'on appelait le droit de Charlemagne, et qui consistait en quelques livres de viande, de graisse et de chandelle. Cette promenade ridicule cessa par ordre de l'évêque à la fin du dix-septième siècle, et les bouchers refusant de payer le droit de Charlemagne puisqu'il n'était plus réclamé dans la forme usitée, le parlement l'abolit entièrement par un arrêt daté de 1769.

(Extraits d'un manuscrit intitulé *Éphémérides mosellanes, Journal du département de la Moselle*, Metz, 9 mai, 24 juin, 5, 20, 24, 26 août et 13 novembre 1820).

A. BENOIST.



LES VILLES ENGLOUTIES¹

CLI

Savoie

SUSIEURS villes, situées tant sur les bords du Rhône que sur les rives du lac Léman, auraient disparu sous les eaux, emportées à des époques différentes, et qu'il serait bien difficile de préciser, même approximativement, par des crues subites ou par des éboulements.

Bien que nos premières investigations ne nous aient pas permis de retrouver aucun détail sur ces catastrophes, il nous paraît cependant utile de les signaler : chacun de ces accidents pourra faire, plus tard, l'objet de recherches particulières lesquelles peut-être, amèneront alors des découvertes intéressantes.

I

TARNADE

« *Tarnadæ* ou *Tarnaizæ* était, d'après l'Itinéraire d'Antonin, à XII milles d'Octoduce (aujourd'hui Martigny), du côté du Léman. L'établissement d'un poste militaire était naturellement indiqué par la présence en ce point d'une barrière de rochers à travers lesquels le Rhône s'est frayé un chemin étroit, laissant à peine la place pour la route qui conduisait du lac Léman dans le haut Valais et en Italie.

« De plus, une magnifique source qui sort du rocher à une quinzaine de mètres au-dessus du niveau du Rhône devait avoir déterminé dans le voisinage, dès les temps les plus reculés, l'existence d'une importante agglomération de population. Elle était désignée du nom gaulois d'*Agaune* ou *Acaune*, auquel les Romains avaient substitué celui de *Ternade*... C'est près d'*Agaune* que la tradition place le martyr de saint Maurice et de ses compagnons, en l'an 302 après J.-C. ».

(*L'abbaye de Saint Maurice en Valais*, par J. MICHEL).

II

TAUREDUNUM

Vers le haut bout du lac Léman existait une localité, *Tauredunum*, qu'un éboulement de la montagne précipita dans les eaux en l'an 563 de J.-C.

1. Cf t. XIV, p. 693.

« Au-dessus des pentes rapides et boisées qui surmontent le piédestal (formé par les rochers de Meillerie), les Romains avaient, dit-on, bâti une ville : *Tauretunum*, ensevelie en 564 sous des avalanches de rochers qui, remplissant deux vallons, glissèrent jusque dans le lac dont ils ont diminué la profondeur. Marius d'Avenches et Grégoire de Tours placent à la vérité, dans le Valais, la ville enfouie ; mais de leur temps ces frontières étaient mal délimitées : cependant une tradition fixe *Tauretunum* près de Saint-Maurice d'Agaune. » (Francis WEILL).

Tauredunum et Tarnade sont bien deux localités distinctes. D'ailleurs, une légende locale qui a fini par se perdre presque complètement racontait que les pêcheurs de Meillerie pouvaient encore entendre, par les temps calmes, les cloches de la ville engloutie tinter au fond des eaux... à 317^m de la surface.

III

MAXILLY

Le 10 mai 1827 un éboulement eut lieu à Maxilly et occasionna de grands dommages.

IV

ABONDANCE

« S'il faut en croire une tradition locale, le premier établissement religieux dans la vallée d'Abondance aurait été situé au lieu dénommé Sous-les-Crêts, à un demi kilomètre du chef-lieu. Mais survint un éboulement des hauteurs de Combafou, qui aurait emporté les constructions tout en laissant intacte une statue de la Vierge, installée dans la cavité d'un sapin voisin. De là le pèlerinage très ancien et très populaire à N.-D. d'Abondance pendant le Moyen-Age, surtout à l'Assomption qui est demeurée fête patronale de cette paroisse. Après cette catastrophe les religieux se seraient établis à 4 kilomètres plus à l'Est, sur l'emplacement actuel de la Chapelle d'Abondance, alors et longtemps depuis appelée *Chapelle des Frasses*. » (Chanoine Mercier, d'après une tradition recueillie par l'abbé DUFOR).

V

SOUS-LE-PAS

« Le hameau de *Sous-le-Pas* est en partie bâti sur les ruines d'un autre village nommé *Le Pas*, qui fut englouti sous les décombres de la montagne. On a trouvé il y a peu d'années, la voûte d'un four presque sous le chemin qui conduit à Abondance, ainsi que plusieurs

autres ruines de maisons et de cheminées. Au reste il est connu que ce village du *Pas* existait dans le XII^e siècle. » (Chanoine Mercier, d'après BEAUMONT).

VI

CHATEL

« Le bassin de Châtel a visiblement formé dans le temps un grand lac : le sol, qui est une espèce de terre de dépôt, les tourbières qu'on y trouve, la pente douce des collines qui entourent ce charmant vallon, les bancs de gravier et de sable qui supportent la couche végétale, tout semble indiquer qu'une grande nappe d'eau a autrefois rempli le vaste bassin, qui ne s'est desséché que lorsqu'il s'est opéré une commotion souterraine proche les roches de *Sous-le-Pas*, qui par leur affaissement (ou leur rupture) ont procuré aux eaux une ouverture plus basse que celle qu'elles avaient auparavant. » (BEAUMONT).

VII

HONS

« Des flancs du plateau de Thonon, dit le chanoine Ducis, descend un cours d'eau qui, en détrempant le terrain, a causé un éboulement où s'est effondré le village de Hons, dont les ruines sont couvertes d'un terrain d'alluvion. Un village s'est élevé tout près, qu'on appelle Hons on Véron. »

VIII

TULLY

Tully, hameau à quelques minutes à l'Orient du Thonon actuel, aurait été l'ancien Thonon lui-même. On y découvre encore des monnaies, des tombeaux, des poteries romaines et des pans de murailles d'une très haute antiquité.

On ignore comment cette localité a été détruite et a pu déchoir de son importance passée. Une légende, rapportée par M. Dantand, parle du château de Laslo et d'une fabrique de fausse-monnaie qui auraient occupé une partie de l'ancien Tully.

IX

LE PONT

En face de Tully, mais de l'autre côté de la Dranse, existait la paroisse du Pont, qui tirait son nom d'une construction réunissant les deux rives du torrent et permettant de communiquer directement de Marin à Branle-cul et à Armoy. Il ne reste absolument aucun vestige ni du pont ni du hameau, balayés l'un et l'autre par une crue subite de la Dranse.

Au-dessus de l'emplacement présumé du Pont aurait existé un poste ou une station de l'époque romaine dont les dernières pierres ont disparu depuis longtemps.

X

ORCIER

En aval d'Orcier se trouvent de vastes marécages, aujourd'hui en partie desséchés, mais qui sont encore d'un parcours difficile à l'époque des pluies. On raconte qu'un sire de Charmoisy aurait été englouti dans ces marais un dimanche qu'il y chassait sans respect pour le saint jour.

« Il y a 50 ans environ, m'a raconté le meunier qui habitait alors ces parages, un arbre très haut qui était planté non loin de mon moulin disparut tout-à-coup dans le sol, englouti comme par un coup de baguette. J'ai été témoin du fait, qui a coïncidé avec un arrêt brusque du cours de l'Oncion. Ce ruisseau a tari tout-à-coup et, depuis n'a plus jamais redonné d'eau. »

XI

FERRIÈRES

Le débarcadère de Coudrée sépare la propriété de la famille Bartoloni d'une grève couverte de roseaux qui s'étend, à peu près au même niveau que le lac, assez loin dans l'intérieur des terres. A quelques pas du rivage est une ligne de peupliers au pied desquels j'ai trouvé un restant de muraille en assez mauvaise maçonnerie, long de 60^m environ, large de 0^m 58 en moyenne et ne dépassant pas le sol de plus de 30 à 40 centimètres. Des cultivateurs, en défonçant leurs terres dans le voisinage, ont trouvé autrefois des murs analogues et des morceaux de poterie et de briques. Dans le pays on dit que ces vestiges sont tout ce qui resterait d'une grande ville appelée Ferrières ou Ferrié, détruite par une crue inusitée du lac. Les papiers la concernant auraient été emportés à Berne pendant les guerres de religion.

D'après une autre version, Ferrières aurait été engloutie et non emportée. A peu de distance de ces ruines ont été trouvés des instruments en pierre et des pieux lacustres qui indiquent que, de tout temps, la situation de Coudrée a tenté les populations.

XII

ARBIGNY

Il y a une ville détruite par le Rhône au bas du village d'Arbigny. On y trouve encore les ruines d'un édifice de 15^m sur 25, et les décombres contiennent quantité de marbre, de stuc, de vases en terre

rouge, jaune, samienne, des briques romaines et des traces d'incendie (Ducis : *Voies romaines*).

L. JACQUOT.

CLII

L'ÉGLISE SUBMERGÉE D'OTROWO

(*Posnanie*)

A Ostrowo, il aurait existé une église près de l'eau ; elle fut engloutie en une nuit. Le peuple croit qu'un homme terrifié de ses péchés peut encore voir dans l'eau l'église et les cloches ¹.

RENÉ BASSET.

PETITES LÉGENDES LOCALES ²

CCCXCII

Au dessous de Limoges, la petite rivière de l'Aurence roule des paillettes d'or. Si on interroge les gens du pays sur cette particularité, ils répondent : C'est parce que l'Aurence a effleuré le Roc d'Enfer, qu'elle roule des paillettes d'or. Tout le monde sait que le Roc d'Enfer renferme un trésor auprès duquel toutes les richesses du monde entier sont moins que rien. On y voit des lingots d'or à couvrir toute la terre, des diamants et des pierres précieuses y forment un tas qui dépasserait le ciel. Ce trésor appartient à Azazel, le chef des anges déchus, que l'archange Raphaël a enfermé sous ce roc. A la fin de chaque siècle, il s'augmente de tous les biens que les hommes ont mal acquis pendant sa durée. Pendant la minute qui s'écoule lorsque sonnent les douze coups qui terminent un siècle, le Roc d'Enfer s'ouvre lentement et une armée de lutins et d'esprits du mal se précipite vers la caverne où Azazel est enchaîné, et lui présentent les richesses innombrables que pendant cent années ils ont récoltées pour lui. Si, au moment précis où ces esprits demeurent visibles et palpables un homme quelconque pouvait en saisir un seulement, le butin qu'il lui ravirait serait à lui seul suffisant pour enrichir toute la terre. On reconnaît ce roc à sa forme étrange qui rappelle un animal fantastique qui se serait couché, et l'on voit dessus l'empreinte qu'y laissa le pied fourchu du diable lorsqu'il fut terrassé par l'archange.

LUCIE DE V. H.

1. O. Knoop, *Sagen und Erzählungen*, p. 49.

2. Cf. t. XIV, p. 684.

CONTES ET LÉGENDES ARABES¹

CCLXXVII

LA TENTATION REPOUSSÉE

Ly avait chez les Israélites un dévot qui s'était isolé pour adorer Dieu dans un couvent en ruines. L'émir de la ville allait le trouver chaque jour matin et soir ; beaucoup de gens lui portèrent envie à cause de cela et lui envoyèrent une belle femme qui n'avait pas sa pareille pour la beauté. Elle vint le trouver de nuit et lui cria de sa plus haute voix² : O toi qui vis isolé pour adorer Dieu, loin des hommes et des génies, je t'implore par l'Unique, le Bienfaisant, par Mousa (*Moïse*) fils de Imrân, par Moh'ammed qui sera envoyé dans la suite des temps, sauve-moi cette nuit de tout démon. La nuit est obscure, la ville lointaine, je crains les aventures nocturnes. Il lui ouvrit et quand elle fut entrée dans son ermitage, elle jeta ses vêtements devant lui et se dressa toute nue, s'offrant à ses regards. Il baissa les yeux, se tint sur ses gardes et lui dit : N'as-tu pas honte qu'on te voie, et qu'on connaisse tes secrets ? Elle répondit : Ne t'inquiète pas des commérages, il faut absolument que tu jouisses de ma beauté et de ma grâce. — Malheur à toi, dit-il, supporteras-tu avec patience des vêtements de goudron, un feu qui brûlera les corps ? Feras-tu disparaître mes adorations passées, ne crains-tu pas le feu qu'on ne peut éteindre, et le châtement sans fin ? Elle renouvela ses propositions. Il reprit : Je vais te montrer un faible feu. Alors il remplit sa lampe d'huile, en imbiba la mèche, tandis que la femme le regarda, et y exposa son pouce que la flamme dévora, puis elle passa au second doigt, et ainsi de suite jusqu'à ce que la main entière fut consumée, pendant qu'il répétait : Ceci est le feu de ce monde ; que sera-ce que le feu de l'autre ? La femme poussa un grand cri et tomba morte. Le dévot fut stupéfait de son aventure, la couvrit avec ses vêtements et se leva pour aller faire sa prière. Mais Iblis (le diable) cria dans la ville : Tel dévot a commis un adultère avec telle femme, puis il l'a tuée dans son ermitage. Le prince de la ville l'entendit et à peine le matin avait-il brillé qu'il était chez l'ermite ; il l'appela ;

1. Suite, voir t. XIV, p. 704.

2. Le discours de la femme est en prose rimée, ainsi qu'une partie du récit qui suit.

l'autre lui répondit. Où est une telle ? Elle est ici chez moi. Dis-lui de descendre vers nous. Elle est morte. L'émir crut que ce qu'il avait entendu était vrai. Ermite, dit-il, tu as anéanti le mérite de ton adoration et de ta crainte pour celui qui connaît les secrets et les témoignages. Comment as-tu osé tuer sa servante ? Comment n'as-tu pas redouté un tel acte et ses conséquences ? L'ermite resta interdit par la crainte du péril et ne sut quelle réponse faire. Le prince ordonna de détruire son ermitage, de lui mettre une chaîne au cou et de le trainer sur le lieu du supplice ; la femme était avec eux, portée sur un brancard. L'émir commanda que le dévot fut scié avec une scie, ce qui était le châtiment des adultères dans ces contrées, que personne n'intercédât pour lui, ni ne le protégeât, ni ne le défendit. Quand on plaça la scie sur sa tête, il se lamenta à cause de l'enfer, cria de la bouche et du cœur : O toi qui connais les secrets ! Voici qu'il entendit une voix : Cesse de m'invoquer, les habitants de mon ciel pleurent sur toi, je te regarde dans toutes les circonstances ; si tu te plains encore, les cieux trembleront. Dieu renvoya l'âme de cette femme dans son corps : elle se leva vivante à la vue des gens, et se mit à crier : Par Dieu ! il est innocent ; il n'a pas commis d'adultère avec moi et je suis encore vierge, par le Vivant, par le Durable ! Puis elle raconta ce qu'il s'était fait à la main ; on la prit et on la vit telle qu'elle le mentionnait. L'émir se repentit de la manière dont il avait traité l'ermite et dit : C'est une des plus grandes ruses (du démon). Le dévot poussa un soupir et mourut ; on l'enterra avec la femme après qu'elle fut morte une seconde fois ¹.

1. Ah'med el Qalyoubi, *Naouddir*, Le Qaire, 1302, hég. in-8, p. 32-33. Cette légende existe, presque sans différence en Occident : à la prière de l'ermite, la femme ressuscite et change de vie. La source paraît être les *Vitæ Patrum*, I. V, ch. 5, § 37, Migne, *Patrologia latina*, t. LXXIII, Paris, 1879, in-4, col. 883-884, cf. Jacques de Vitry, ap. Wright, *Latin Stories*, n° XVII et *Exempla*, éd. Crane, Londres, 1890, in-8, ex. CLVI, p. 103 ; Additio à Eudes de Cherton, ap. Hervieux, *Les Fabulistes latins*, Paris, 1884-1896, I. V, in-8, t. II, p. 666 ; Nicole Bozon, *Contes moralisés*, éd. Toulmin Smith et Meyer, Paris, 1886, in-8, n° 93. *Quod non est tutum cum sold muliere habere consortium*, p. 118 ; *Libro de los Exemplos*, n° CLV, CLXXXIV, ap. Gayangos, *Escritores en prosa anteriores al siglo. XV*, Madrid, 1859, grand in-8, ex. CLV. *Judices perpetui meliores sunt quam annuales*, p. 486, ex. CLXXXIV. *Luxuriæ ignis exstinguitur materiali*, p. 490 ; le *Magnum speculorum exemplorum*, et Etienne de Besançon, *Alphabetum narrationum*, s. v°, *Carnalis motus*, Bib. Nat., fonds latin, 15.913, f. 16, cités dans les notes de Bozon, p. 271, ainsi que les suivants : Tobler, *Vie des Anciens Pères*, *Jahrbuch für romanische und englische Literatur*, VII, 405, Weber, *Handschriftliche Studien*, Frauenfeld, 1876, p. 11 ; *Ci nous dit*, Bib. Nationale, fonds français, 425, f. 37 ; Köhler, *Zeitschrift für romanische Philologie*, I, p. 367 ; Keller, *Zwei Fabliaux aus einer Neuenburger Schrift*, Stuttgart, 1840, in-8, p. 24. (Cf. sur ce texte. *Histoire littéraire de la France*, t. XXIII, p. 132). Il en existe aussi des versions italiennes : Cavalca, *Trattato della Pazienza* ; L. de Prete, *Tre pie narrazioni*, Bologne, 1858 ; Zambrini, *Doc'ci conti morali d'Anonimo Senese*, Bologne, 1862, conte III, p. 10.

CCLXXVIII

LE MELON VOLÉ

Un marchand faisait le récit suivant. J'étais dans le camp et il arriva que le sultan Djélâl ed Daoulah partit pour la chasse, suivant sa coutume. Il rencontra un individu du Saouâd qui pleurait. Qu'as-tu ? lui demanda-t-il. — J'ai rencontré trois pages qui m'ont pris une charge de melons que j'avais avec moi et qui étaient mes marchandises. Le prince reprit : Va au camp ; il y a là une tente rouge, assieds-toi là et ne t'en éloigne pas jusqu'à la fin de la journée ; je reviendrai et je te donnerai de quoi t'enrichir. Quand le sultan revint, il dit à un de ses fournisseurs : Je voudrais manger un melon ; cherche parmi les soldats et dans leurs tentes s'il y en a. Il obéit et apporta un melon. — Où l'a-t-on vu ? — Dans la tente de tel chambellan. — Amenez-le moi. On le conduisit devant lui. Ou as-tu trouvé ce melon ? demande Djélâl ed Daoulah. — Les pages me l'ont apporté. — Je veux les voir sur le champ. On partit, mais des bruits fâcheux s'étaient répandus et les pages s'étaient enfuis pour ne pas être tués. On revint dire au prince : Ils ont pris la fuite quand ils ont su que le sultan les demandait. — Amenez-moi l'homme du Saouad. On le lui amena. — C'est bien le melon qui t'a été volé ? — Oui. — Prends-le, et voici le chambellan que je te donne pour esclave ; je te le livre et je te le remets, puisque ceux qui ont volé les melons ne sont pas là. L'homme du Saouad prit la main du chambellan et le fit sortir ; celui-ci se racheta pour trois cents dinârs ; l'autre alla retrouver Djélâl ed Daoulah et lui dit : Maître j'ai vendu l'esclave que tu m'as donné pour trois cents dinârs. — Es-tu content ? Prends-les et va en paix ¹.

CCLXXIX

QUI DONNE AUX PAUVRES PRÊTE A DIEU

On raconte qu'un pauvre resta avec sa femme et ses enfants pendant trois jours sans goûter de nourriture. Sa femme lui dit : Ne vois-tu pas comme ces enfants sont pâles et affaiblis ; ils n'ont ni notre constance ni notre force. Par Dieu, répondit-il, j'ai cherché quelqu'un chez qui je me louerais pour deux dâneq afin de leur procurer de la nourriture, mais je n'ai trouvé personne ; mes entrailles se consomment à cause d'eux. Elle reprit : Prends mon voile et vends-le à

1. Ibn el Djauzi, *Kitâb el Azkiâ*, Le Qaire, 1304 hég. pet. in-4, p. 42. Le même récit se trouve encore dans le *Soukkerdân et Soltân* d'Ibn Abi H'adjalah et Tilimsâni et d'après lui dans le *Lat'if Akhbar el Aouel* d'El Ish'âqi, Le Qaire, 1300 hég., in-8, p. 136.

n'importe quel prix, et achète leur de quoi manger. Il prit le voile et le vendit pour deux dirhems en tout, puis il alla acheter de la nourriture. En route, il entendit un homme qui disait : Sois généreux envers moi au nom de Dieu et pour l'amour du Prophète de Dieu, ô qui prêtera à Dieu, le riche par excellence ! Certes, je n'ai absolument rien. Le pauvre lui dit : Prends ces deux dirhems à cause de Dieu et pour l'amour de son Prophète. Puis il n'osa revenir sans nourriture, craignant que sa femme ne lui adressât des paroles injurieuses. Il alla à la mosquée faire sa prière en réfléchissant à ce qu'il avait fait. La nuit venue, il alla trouver sa femme et ses enfants ; le temps du rendez-vous était passé.

Qu'as-tu fait du voile ? demanda-t-elle ; tu as laissé tes enfants affamés. Il lui raconta ce qui lui était arrivé avec le mendiant et comment il avait exaucé sa demande. Elle lui répondit : Si tu as agi ainsi envers Dieu, il est riche, opulent et fidèle ; comme tu as bien fait de te conduire de la sorte envers le roi élevé ! Puis elle ajouta : Prends tout ce ballot, va le vendre et achète-nous de la nourriture. Il tourna çà et là sans trouver personne qui le lui achetât, ce qui lui fut excessivement pénible. Il allait le reporter à sa femme, quand il rencontra un pêcheur avec un grand poisson qu'il mettait en vente. — Mon frère, lui dit-il, prends ceci que je ne peux vendre et donne-moi ce que tu ne peux vendre. Le pêcheur accepta et lui remit sur-le-champ le poisson. Quand sa femme le vit, des marques de satisfaction apparurent sur son visage ; elle lui fendit le ventre et y aperçut une chose précieuse qu'elle ne connaissait pas. Son mari la prit et la porta chez des marchands. Quand ils la virent, ils lui dirent : Ce n'est pas une pierre, c'est une perle unique, d'une valeur inappréciable et inestimable et ils se la disputèrent aux enchères : la somme monta jusqu'à dix mille dirhems. L'homme vendit la perle à ce prix et le rapporta à sa femme. Ils ressentirent une joie complète ; la peine et la tristesse les quittèrent. Un mendiant se tint à la porte et leur dit : O gens de Dieu, donnez-moi de ce que Dieu vous a donné. L'homme sortit en toute hâte et lui dit : Une moitié sera pour nous tous et une moitié pour toi seul : si cela te satisfait, c'est bien ; sinon nous augmenterons ta part et nous te donnerons plus. J'en suis content, dit-il ; et il partit chercher un chameau pour emporter sa part. Comme il ne revenait pas, ils attendirent son retour. L'homme s'endormit, le vit en songe et l'interrogea. Il lui répondit : Un tel, je ne suis pas un mendiant ; je suis un ange ; Dieu m'a envoyé vers toi pour éprouver ta patience. Je t'annonce qu'il a accepté de toi les deux dirhems et qu'il t'en a donné l'équivalent dans cette fortune ; il t'accordera dans l'autre monde ce que l'œil

n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce que le cœur d'aucune créature n'a pu imaginer, parce que tu l'as traité comme un ami sincère, pour l'amour du Généreux : celui-ci n'ignore pas ceux qui agissent ainsi envers lui¹.

CCLXXX

LE PÉCHEUR REPENTANT

Le cheïkh El Haraoui était le maître de la voie spirituelle et avait le don des miracles. Un jour qu'il était assis, une vieille femme vint le trouver, tenant à la main un billet qu'elle lui donna et sur lequel étaient écrits ces mots : Ce que je demande de ta bienfaisance, c'est que tu invoques Dieu pour qu'il corrige mon fils qui est vicieux. Il lui dit : Malheur au fils que ne peuvent corriger les prières de ses parents et qui a besoin de celles d'un cheïkh ; si celles de ses parents ne peuvent le corriger, celles d'un cheïkh ne pourront qu'augmenter son châtimement. Femme, va prier cette nuit et demande à Dieu de corriger ton fils. La femme s'en alla et fit ce que le cheïkh lui avait prescrit ; mais elle ne trouva chez lui que scélératesse et méchanceté. Elle revint trouver le cheïkh, le lui raconta et dit : J'aime extrêmement mon fils et j'ai pitié de lui ; je crains qu'il ne soit séparé de moi le jour de la résurrection et qu'il n'aille avec les gens de l'enfer à cause de sa méchanceté et de sa scélératesse ; je ne puis souffrir d'être séparée de lui. Prie pour lui, conseille-le, apprends-lui une voie par laquelle il sera sauvé du châtimement ; sinon je me tue à l'instant. Elle ne cessa de parler et de pleurer jusqu'à ce qu'elle eut ému le cheïkh qui versa des larmes et fut affligé. — Ma sœur, dit-il, va étendre cette nuit le tapis de prière ; tiens-toi debout obéissante envers Dieu, humilie-toi devant lui, invoque-le ; moi aussi je ferai de même : peut-être Dieu lui accordera-t-il de se repentir. La vieille s'en alla et se mit à adorer Dieu en pleurant, priant son Seigneur avec ferveur et disant : Mon Dieu, corrige mon fils ; mon Dieu, ne châtie pas mon fils. Le cheïkh fit de même en sa demeure. A ce moment, le jeune homme était dans une taverne, un verre à la main, et buvait du vin. Il entendit une voix venant de son verre lui dire : Si tu ne donnes pas cette nuit satisfaction à ta mère, tu mourras infidèle. A ces mots, il jeta la coupe et pleura beaucoup. Puis il se leva et alla chez lui, ivre et pleurant. Quand sa mère le vit, elle versa des larmes en disant : O mon fils ! ô fraîcheur de mes yeux !

1. Ah'med el Qalyoubi, *Naouâdir*, p. 33-34 ; *Mille et une Nuits*, reproduit par Gorguon, *Cours d'arabe vulgaire*, t. II, Paris, s. d., in-12, n° LVI ; Chauvin. *La recension égyptienne des Mille et une Nuits*, Bruxelles, 1899, in-8, p. 72-73.

En entendant pleurer sa mère, il se jeta à ses pieds et lui dit : **Ma mère**, châtie-moi comme il est permis. Elle le serra dans ses bras tout en pleurant. — O Dieu ! dit le jeune homme, et il tomba évanoui. Le matin venu, il n'était pas revenu à lui ; tandis que la vieille femme versait des larmes. Elle alla trouver le cheïkh et lui raconta ce qui était arrivé à son fils. Il lui dit : Charge-le sur une bête de somme et transporte-le à la Ka'abah ; peut-être reviendra-t-il à lui par la bénédiction de la maison vénérable de Dieu ; s'il ne reprend pas ses sens, emporte-le à la montagne du Liban. Elle chargea le jeune homme sur une bête de somme et le transporta à la Ka'abah ; mais il ne reprit pas ses sens. Alors elle le transporta à la montagne du Liban. Elle vit là six hommes ayant devant eux un brancard funèbre. — Qu'est-ce que ce brancard ? demanda-t-elle. — C'est celui de notre cheïkh ; nous attendons l'imâm pour qu'il fasse la prière avec nous et que nous le prenions pour notre supérieur ; il se tiendra à la place de notre cheïkh. — Et quel est l'imâm ? — C'est ton fils, car grâce à ta prière, il est arrivé au rang des saints. Alors le fils de la vieille revint à lui, descendit de la bête de somme, fit ses ablutions et s'acquitta de la prière des funérailles. Quand il dit : Dieu est le plus grand, on entendit des voix, dont le Seigneur seul connaît le nombre, répéter : Dieu est le plus grand : on entendait ces voix, mais on ne voyait pas de corps. Quand la prière fut terminée, le jeune homme prit la main de sa mère et lui dit : Pars, ma mère ; nous ne nous rencontrerons plus qu'au jour de la résurrection. Alors le brancard funèbre s'envola au ciel ; le jeune homme demeura avec ses compagnons et la vieille femme resta pleurant, hors d'elle-même comme si elle était possédée ¹.

CCLXXXI

LA VUE ÔTÉE ET RENDUE

Un jour, le regard d'un homme s'arrêta sur une femme ; il s'en affligea et dit : Mon Dieu, ma vue est un bienfait que tu m'as accordé, mais je crains que ce soit une vengeance ² contre moi ; reprends-la. Il devint aveugle sur le champ. Quand il allait à la mosquée, il était conduit par un jeune enfant, son neveu. Quand celui-ci l'y avait amené, il allait jouer avec les enfants et l'abandonnait. Si le dévôt avait besoin de quelque chose, il appelait son neveu qui le lui donnait avec répugnance, puis il s'en retournait à son jeu. Un jour

1. Es Soyout'i, *Anis el Djalis*, p. 98-100.

2. Il y a dans le texte un jeu de mots intraduisible entre *ni'mah* bienfait, et *nigmah* vengeance.

qu'il était à la mosquée, il sentit quelque chose qui tournait autour de lui. Il eut peur et appela le jeune garçon qui ne répondit pas. Alors il leva les yeux au ciel et dit : O Dieu, mon seigneur et mon maître ; tu m'avais donné la vue comme un bienfait ; j'ai craint que ce fût une vengeance ; je t'ai demandé de me l'ôter, tu me l'as enlevée ; voici que j'en ai besoin ; mon Dieu, je te demande de me la rendre. Aussitôt elle lui fut rendue, il vit et s'en retourna à sa maison¹.

CCLXXXII

LA TAILLE DE GABRIEL

« Ibn Djoraïdj rapporte, d'après 'Ikrima, qui le tenait d'Ibn 'Abbàs, que le Prophète dit à Gabriel : Je voudrais vous voir sous la forme que vous avez dans le ciel. — Vous n'êtes pas de force à supporter cette vue, dit l'archange. — Mais si. — Où voulez-vous que je me montre ? — A El Ablah'. — L'endroit n'est pas assez grand pour moi. — A 'Arafât. — Cela est convenable. L'archange le lui promit donc ; le Prophète sortit sur le champ et se trouva face à face avec Gabriel qui descendait des montagnes de 'Arafât ; son corps remplissait l'espace entre l'Occident et l'Orient ; sa tête couvrait les deux régions opposées du ciel ; ses deux pieds reposaient sur la terre ; il avait plusieurs milliers d'ailes qui scintillaient, de couleurs variées. A cette vue, le Prophète s'évanouit ; Gabriel reprit alors la forme sous laquelle il venait trouver le Prophète, c'est-à-dire la forme de Dih'ya el Kelbi, autrement dit Ibn Khalifa ben Farwa el Kelbi ; il le pressa sur sa poitrine ; quand Moh'ammed revint à lui, il lui dit : Je ne pensais pas que Dieu eût fait une créature qui te ressemble. — O Moh'ammed, dit l'archange, qu'aurais-tu dit si tu avais vu Israféel dont la tête est sous le trône et les deux pieds aux racines de la septième terre ? Le trône repose sur ces omoplates, et parfois, par la crainte de Dieu, il maigrit au point de devenir comme un bouvreuil ; sa grandeur seule porte le trône de ton seigneur². »

CCLXXXIII

LE TUEUR D'ENFANTS

On raconte qu'il y avait chez les Israélites un homme qui n'avait pas d'enfants. Toutes les fois qu'il sortait et qu'il en voyait un, il l'entraînait par ruse, l'emmenait chez lui, le tuait et le jetait dans un caveau à lui. — Sa femme essayait de l'en détourner, mais il

1. Ah'med el Qalyoubi, *Naouddir*, p. 34.

2. Abou Zeïd Ah'med ben Sahl el Balkhi. *Le Livre de la création*, éd. et trad. Cl. Huart, Paris, 1899, in-8, t. I, p. 173-174 du texte, 160-161 de la traduction.

refusait et disait : Si Dieu devait me châtier, il l'aurait fait le jour où j'ai commis telle et telle faute. Elle lui répétait : Dieu n'est pas pour te laisser cela ; c'est que ta mesure n'est pas comble ; si elle l'était, il te châtierait. Il sortit un jour et vit deux jeunes garçons, deux frères couverts de beaux vêtements et de bijoux. Il les trompa, les emmena chez lui, les tua et les jeta dans le caveau. Leur père sortit à leur recherche et ne les trouva pas. Il alla chez un des prophètes des Israélites et lui raconta tout cela. — Celui-ci demanda : Est-ce qu'ils avaient un jeu dont ils s'amusaient ? — Oui, ils avaient un chien avec lequel ils jouaient. — Amène-le moi. — Le père le lui amena. Le prophète mit son anneau entre les yeux du chien et le lâcha en disant à l'homme : Marche derrière lui et observe dans quelle maison il entrera : là tu trouveras la preuve. — Le chien s'avança, furetant dans les maisons jusqu'à ce qu'il entra dans l'une d'elles. On y pénétra à sa suite. Il arriva à un endroit, agita sa queue et fouilla avec ses pattes. On creusa à cette place et on trouva les deux enfants égorgés avec beaucoup d'autres. On en informa le prophète et on lui amena l'homme. Il ordonna de le mettre en croix. Alors sa femme vint le trouver et lui dit : Ne t'avais-je pas averti de cela ; ne t'avais-je pas dit que Dieu ne te laisserait pas ; maintenant ta mesure est comble et Dieu est puissant sur toute chose ¹.

CCLXXXIV

PRÉCAUTION AVEC UN BARBIER

Un émir descendit dans une bourgade et eut besoin d'un barbier pour lui raser les cheveux. Il alla seul chez un barbier et lui dit : Je suis le chambellan de cet émir qui est descendu dans votre ville ; coupe-moi les cheveux ; si tu es habile, l'émir viendra chez toi. L'autre lui coupa les cheveux. Le prince n'avait agi ainsi que pour que le barbier ne sût pas qu'il était l'émir, de peur qu'il ne fût troublé et ne le blessât ².

CCLXXXV

LE CHAMEAU VENDU

Djâbir ben 'Abdallah fait le récit suivant : J'étais en voyage avec le Prophète, et je montais un chameau qui fut fatigué. Je l'amenai à Moh'ammed ; il pria pour lui et me dit : Monte-le. — Je le montai et il se trouva en avant des gens. Le Prophète me demanda : Com-

1. Ah'med el Qalyoubi, *Naouddir*, p. 34-35 : El Ibchihi, *Mosta'raf*, Boulaq, 1292 hég. 2 v. in-4, t. II, p. 129 ; reproduit par Ben Sedira, *Cours de littérature arabe*, cf. V. Chauvin. *La recension égyptienne des Mille et une Nuits*, p. 89.

2. Ibn el Djauzi, *Kitâb el Azkiâ*, p. 43-44.

ment trouves-tu ton chameau? — Envoyé de Dieu, il a reçu ta bénédiction. Puis il ajouta : Me le vendrais-tu? — J'eus honte, car je n'avais que lui pour arroser mes palmiers, mais je dis : Oui. Il ne cessa d'augmenter ses offres en me disant : Que Dieu te pardonne ! jusqu'à ce qu'il arriva à une once d'or. Il me dit : Je t'autorise à le monter jusqu'à ce que tu arrives à Médine. Quand nous eûmes atteint cette ville, le Prophète dit à Belâl : Donne-lui le prix et plus, ensuite rends-lui son chameau ¹.

CCLXXXVI

LA DURÉE DE L'ÉTERNITÉ

Il y avait, dit-on, à Bagdad, un prédicateur, le plus éloquent de tous, qui récitait un jour le Qorân en priant. Arrivé à ce passage : *Dans une journée dont la durée est de cinquante mille ans* ², il réfléchit au sens de cette parole et quand il eut fini sa prière, il demeura soucieux et troublé. Il invoqua le Seigneur et lui dit : Mon Dieu, il ne convient pas à ta générosité que tu fasses tenir debout tes adorateurs dans les enceintes du jugement dernier pendant cinquante mille ans, alors que leur existence en ce monde va de soixante à soixante-dix ans. Fais-moi connaître ce mystère et l'explication de ce verset pour que je sois délivré de cette préoccupation. Ce jour là était un vendredi. Le prédicateur se leva et voulut aller se laver dans le Tigre. Mais il se dit : Avant de me laver, je vais acheter de la viande pour faire cuire mon repas jusqu'à ce que je fasse la prière du vendredi. Il prit un panier, conformément à la parole du Prophète : Celui qui porte ses ustensiles est exempt d'orgueil, et s'en alla acheter sa viande qu'il rapporta à sa maison. Puis il se dirigea vers le Tigre pour s'y baigner. Il entra dans l'eau, lava son corps, sur lequel il versa de l'eau, ensuite il plongea. Quand il sortit sa tête de l'eau et qu'il ouvrit les yeux, il ne trouva plus ses vêtements. Il se tourna à droite et à gauche et s'aperçut que ce n'était pas l'endroit où il était auparavant. Il vit une grande ville et une foule différentes de Bagdad, un sol différent du sien. Il demeura stupéfait de ce qui lui arrivait, se dirigea vers le bord et trouva des gens qui se lavaient. Il leur demanda : Qu'est-ce que cette ville? — C'est Bas'rah. Il sortit de l'eau, se dirigea vers cette ville, demanda la mosquée et y entra. On lui dit : Où sont tes habits et tes vêtements? — Je suis un pauvre, dit-il ; je n'en ai pas. Les gens lui donnèrent l'un une tunique, l'autre des vêtements, un autre une robe, et il s'assit près de la

1. Ah'med el Qalyoubi, *Naouâdir*, p. 35.

2. *Qorân*, Sour. LXX, v. 4.

mosquée. Quand la prière fut finie, le prédicateur demeura à réfléchir à son aventure et se dit : Où irai-je ? Dieu a voulu que je fusse en cet endroit, j'y resterai jusqu'à ce que mon destin s'accomplisse. Il s'y établit et demeura à réciter le Qorân. Les gens s'adressèrent à lui et lui amenèrent leurs enfants pour qu'il leur apprît le Livre sacré. Il les instruisit jusqu'à ce qu'il devint célèbre dans la ville et que sa science fut manifeste. Les gens apprirent de lui toute espèce de sciences, le droit, l'exégèse, la médecine, l'astronomie, l'arabe, etc. Puis ils voulurent le marier et ils lui firent épouser la fille d'un homme considérable d'entre les grands de la ville. Il resta là cinquante ans, jusqu'à ce qu'il eut des enfants. Un jour, il alla à l'eau pour faire ses ablutions et se baigner pour le vendredi. Il vint au bord du fleuve, se lava et plongea dans l'eau comme la première fois. Puis il sortit pour reprendre ses vêtements et vit qu'ils étaient placés comme ils l'étaient jadis et qu'il se trouvait près de Bagdad. Il s'habilla, alla à sa demeure, vit la marmite sur le feu et sa femme assise, occupée à faire cuire la viande qu'il avait apportée. — Pourquoi es-tu revenu si vite, lui dit-elle ; la viande n'est pas cuite. Le prédicateur alla à la mosquée, récita la prière du vendredi, fit un sermon ; personne ne le méconnut et rien n'était changé dans son état. Alors il admira la puissance de Dieu ¹.

CCLXXXVII

FAUSSETÉ DES FEMMES

On raconte qu'un Israélite avait une femme d'entre les plus belles de son temps, à laquelle il était très attaché. Elle vint à mourir. Il ne quitta pas son tombeau pendant un très long temps. En passant par là, Notre Seigneur Jésus le vit pleurer et lui dit : Pourquoi pleures-tu ? Il lui raconta son histoire. Veux-tu que je la ressuscite ? — Oui. Alors Jésus appela l'habitant du tombeau. Il sortit un esclave noir qui répandait du feu par les narines, les yeux et les ouvertures du corps. Il n'y a de Dieu que Dieu, dit-il, et Jésus est le souffle de Dieu. — Prophète de Dieu, dit l'homme, ce n'est pas ce tombeau c'est celui-là, et il lui montra une autre tombe. Jésus dit au nègre : Retourne à ta place et il tomba mort enterré dans la terre. Puis le prophète se tourna vers l'autre tombeau et dit : Que l'habitant de cette tombe se lève avec la permission de Dieu. Le tombeause fendit et il en sortit une femme secouant la poussière de sa tête. — Souffle de Dieu, dit l'homme c'est mon épouse. — Prends-la, dit Jésus. Il la prit et partit. A ce moment, il fut gagné par le sommeil et dit : Je suis épuisé d'avoir veillé

1. Es Soyouti, *Anis et Djalis*, p. 101-102.

près de ton tombeau ; je voudrais prendre du repos. Bien, dit-elle. Alors il plaça sa tête sur la jambe de sa femme et s'endormit. Sur ces entrefaites vint à passer le prince, un des plus beaux hommes de son temps en fait et en apparence, monté sur un beau cheval. Quand la femme le vit, son cœur s'attacha à lui ; elle déposa à terre la tête de son mari et se leva. En la voyant, le prince en devint amoureux. Prends-moi, lui dit-elle. Il la fit monter en croupe derrière lui et il partit. A son réveil, le mari ne trouva plus sa femme ; il suivit ses traces et la rejoignit : Prince, dit-il, c'est mon épouse ; laisse-la. Elle le renia et dit : J'appartiens au fils du roi. Celui-ci demanda : Vas-tu être jaloux de ma femme ? — Par Dieu ; c'est la mienne, dit le mari ; notre Seigneur Jésus l'a ressuscitée pour moi après qu'elle était morte. Sur ces entrefaites, Jésus apparut devant eux. Souffle de Dieu, dit l'homme, n'est-ce pas, ma femme que tu as ressuscitée pour moi ? — Oui. Elle lui dit : Souffle de Dieu, c'est un menteur, je suis la femme du prince. — N'est-ce pas toi que j'ai ressuscitée avec la permission de Dieu, demanda Jésus. — Non, certes, souffle de Dieu. — Alors rends nous ce que nous t'avons donné. Elle tomba morte. Jésus dit alors : Si l'on veut voir une personne morte infidèle, qui a été ressuscitée qui a cru et qui est morte fidèle, qu'on regarde ce nègre ; si l'on veut voir une personne qui est morte fidèle qui a été ressuscitée, qui a été infidèle et qui est morte infidèle, qu'on regarde cette femme. L'homme jura que désormais il ne se remarierait plus et se retira dans le désert pour y adorer Dieu jusqu'à sa mort ¹.

CCLXXXVIII

LE FIL DÉNONCIATEUR

On vola à un homme cinq cents deniers. Il emmena les gens qu'il soupçonnait chez le chef de police qui dit : Je ne frapperai aucun de ceux-ci, mais j'ai chez moi un fil tendu dans une chambre obscure ; entrez-y, et que chacun de vous passe sa main sur le fil, depuis le commencement jusqu'à l'extrémité ; qu'il enroule sa main dans son sein, puis qu'il sorte ; le fil sera enroulé autour de la main de celui qui a volé. Or il avait noirci un fil avec du charbon. Ils entrèrent ; chacun passa la main sur le fil dans les ténèbres, à l'exception de l'un d'eux. Quand ils sortirent, le chef de police regarda leurs mains à l'exception de l'un à qui il réclama l'argent et qui avoua ².

1. Ah'med el Qalyoubi, *Naouddir*, p. 35-36, cf. Chauvin. *La recension égyptienne des Mille et une Nuits*, p. 99.

2. Ibn el Djauzi, *Kitâb el Azkiâ*, p. 49.

CCLXXXIX

LES PERDRIX RÉVÉLATRICES

On raconte qu'un Kurde se trouvait avec un émir à une table où il y avait deux perdrix rôties. Le Kurde en prit une et se mit à rire. L'émir lui en demanda la raison. Il reprit : Une fois j'arrêtai un marchand sur la grande route, et quand je voulus le tuer, il s'humilia devant moi, mais je ne cédaï pas. Quand il vit que c'était sérieux de ma part, se retourna, et il aperçut deux perdrix sur une montagne, et leur dit : Témoignez contre lui qu'il est mon assassin. Ensuite je le tuai. Quand j'ai vu ces deux perdrix, je me suis rappelé sa sottise de les prendre à témoin contre moi et je me suis mis à rire. En entendant ces paroles, l'émir lui dit : Par Dieu, elle ont témoigné contre toi auprès de celui qui tire vengeance. Et il lui fit trancher la tête pour le punir¹.

1. Ah'med el Qalyoubi, *Naouddir*, p. 36 ; El Ibchihi, *Mostatraf*, t. II, p. 130 ; l'émir y est appelé Abou Nas'r ben Merouân, cf. aussi l'*Anvari Sohaïli*, de Hosain Vaez Kacheft, et le *Humayoun Nameh*, de 'Ali-Tchelebi. Ce dernier récit a été traduit dans les *Mille et un Jours*, (éd. du Panthéon littéraire, Paris, 1843, in-8), p. 511. *Le Derviche et les Voleurs*. Ed. Damiri, *H'iaïat el Haïaoudn*, Bou-laq, 1292 hég., 2 v. in-4, t. I, p. 257, qui cite comme sources le *Kitâb en Nichoudn* et l'histoire d'Ibn en Nadjdjâr. Le texte d'Ed. Damiri a été reproduit par Beha eddin el 'Amili, *Kehkkoul*, Le Qaire, 1303 hég., in-4, p. 16-17. C'est la version orientale de la légende bien connue des grues d'Ibycus, dont une traduction persane a été publiée et traduite en français, par Grangeret de la Grange. *Journal Asiatique*, août 1833, p. 179-184. Dans la plupart des versions occidentales, il s'agit d'un juif assassiné et d'une perdrix qui dénonce le meurtrier : Walter l'Anglais. *Fables*, op. Hervieux. *Les Fabulistes latins*, t. II, p. 444-445, f. 59. *De Judæo et Pincernâ* ; Beuckhard Waldis, *Æsopus*, éd. Kur., Leipzig, 1862, 2 v. in-12, l. IV, f. 20, *Le Juif et l'Echanson* ; Bouer. *Der Edelstein*, Berlin, 1816, in-8, f. 61. *Le Juif et le Scélérat*, Gervais de Tilbury, *Otia imperialia*, éd. Liebrecht, p. 113 ; Oesterley cite en outre les sources suivantes : Lassberg, II, 599, *Les perdrix vengeresses* ; Chamisso. *Le soleil le mettra au jour* ; Grimm, *Kinder und Hausmärchen*, n° 115, *Le clair soleil le mettra au jour* ; Agricola, (1548), 5. a ; Meires, n° 13, *Le soleil le dénoncera* ; Robert, *Fables inédites*, Paris, 1825, 2 v. in-8, II, 482, *Ysopet*, I, 58. *Du Bouteiller et du Juif* ; Göttinger, I, 220. L'histoire d'Ibycus est citée par Plutarque. *Du bavardage*, ch. XIV. Il y est fait allusion dans l'*Anthologie grecque*, (éd. Tauchnitz), t. I, p. 388, n° 714. Epigraphe d'un anonyme ; t. I, p. 395, n° 745. Epigraphe d'Antipater de Sidon ; dans Stace. *Silves*, l. V, ch. III. *Epicédion*, v. 153-154 ; dans Ausone. *Idylles*, XII. *De historiis*, v. 42 ; Cf. aussi Waldis, *Æsopus*, l. IV, f. 20, *Ibycus* ; Alonso de Ercilla. *La Araucana*, ch. XII, str. I. Oesterley (op. laud) mentionne ; *Exil melanch.* R. 3. *Vengeance* ; Franck, 53, a. *Quand la poire est mûre* ; Simplicissimus. *Kalender*, 89, c. Eyriug, II, 208 ; Göttinger, I, 213 ; Schmidt, *Ballades*, p. 206, cf. une version française placée aux environs d'Orléans : *Mélusine*, t. IX, col. 138-140, 150-153. On connaît la ballade de Schiller, *Die Kraniche des Ibykus* (*Gedichte*, Stuttgart, 1873, in-12, p. 230). On trouve un récit analogue dans les traditions hessoises ; ce sont les chardons qui remplacent les grues ; Lynck, *Deutsche Sagen und Sitten in hessischen Gauen*, Cassel, 1854, in-12, n° 173, p. 112-113. *Den Mordern verrathen die Disteln* : les chardons jouent le même rôle que les grues. Le passage de Landau (*Die Quelle des Dekameron*, Stuttgart, 1884, in-8, p. 104) auquel renvoie M. Gaidoz (*Mélusine*, t. IX, col. 153) contient simplement la mention du XV^e conte de Siddhi Kur, version moghole (cf. Jülg *Mongolische Märchen*, Innsbruck, 1868, in-8, p. II, *Abaraschika*) qui est très différent de l'histoire d'Ibycus.

CCXC

MORT ET RÉSURRECTION

On raconte que 'Ozaïr¹ était monté sur son âne et avait avec lui des figues fraîches dans un panier et du jus de raisin dans une coupe. Il passa près d'une ville ruinée, descendit sous un arbre pour s'asseoir un instant et se reposer. Il plaça le jus de raisin et les figues à côté de lui, et laissa son âne paître parmi le bois. Il voulut manger des figues et boire son vin, et regarda avec étonnement vers la ville. Il vit les os des morts tombant presque en poussière et dit : Comment Dieu ferait-il revivre cette ville qu'il a fait mourir depuis cent ans. Le sommeil s'empara, dit-on, de 'Ozaïr et il s'endormit pendant cent ans. Ensuite Dieu le réveilla et lui dit : Combien de temps as-tu dormi ? 'Ozaïr regarda les figues qu'il avait avec lui et qui n'étaient pas gâtées et dit : Un jour ou une partie du jour, puisque la boisson se gâte en un jour. — Dieu lui dit : Tu as passé cent ans dans ton sommeil ; regarde ta nourriture et ta boisson ; si elles ne sont pas altérées, c'est par ma puissance ; regarde ton âne : comme il est mort et ses os sont en poussière ; nous en ferons un signe pour que les hommes intelligents réfléchissent et sachent : la résurrection des morts et l'arrivée de la nation de Moh'ammed au *S'irât* (pont de l'autre monde) en un clin d'œil ne sont pas hors de ma puissance. 'Ozaïr regarda l'endroit où il avait attaché son âne et vit ses os usés et pourris, où le vent soufflait ; le bois où mangeait l'animal était encore vert comme auparavant. Il entendit une voix : Regarde, disait-elle, nous les ramasserons, puis nous les recouvrons de chair. 'Ozaïr regarda à droite et à gauche et vit les différentes parties de son âne se réunir comme des atômes de tous côtés ; elles se rassemblèrent, se soudèrent et se revêtirent de chair, de peau, de veines, d'articulations et d'os. Il se redressa par la protection de Dieu, remua, se secoua, allongea la tête vers la verdure et s'occupa de manger. Quand 'Ozaïr fut convaincu du secret de la résurrection, de la mort et de la durée, il dit : Je sais que Dieu est puissant sur toute chose².

1. Le texte porte par erreur 'Aziz. Il s'agit, d'après les commentateurs du *Qorân*, de 'Ozaïr (Esdras).

2. Es Soyouti, *Anis et Djalis*, p. 102-103. Cette légende se trouve déjà dans le *Qorân*, Sour. II, v. 261. M. A. Müller (*Zu Korân 2.261, Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. XLII, 1888, p. 80), a signalé le rapport de cette légende avec celle d'Abimélek, cf. aussi Schreiner, *Bemerkungen zu Korân 2.261, Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, *ibid.*, p. 435-438) et mes *Apocryphes éthiopiens*, t. I. *Le livre de Baruch et la légende de Jérémie*, Paris, 1893, pet. in-8, p. 3-4, 12-13.

CCXCI

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON

Dans le désert vivait un homme, possesseur d'un coq qui l'éveillait pour la prière, d'un chien qui le gardait contre les voleurs, d'un âne qui lui portait son eau et sa tente. Il alla un jour causer au campement voisin. Il apprit sur ces entrefaites qu'un renard avait mangé son coq. Cela sera un bien, s'il plait à Dieu, dit-il. Puis on lui annonça que son chien était mort. Il répéta : Cela sera un bien, s'il plait à Dieu. Enfin on lui rapporta qu'un loup avait ouvert le ventre à son âne. Peut-être cela sera-t-il encore un bien, dit-il. Puis, la nuit venue, il s'en retourna à son campement. Le lendemain matin, il trouva que l'ennemi avait fait prisonniers les gens de la tribu, où l'avaient attiré les chants du coq, les aboiements des chiens et les cris des ânes, tandis que son campement avait été respecté¹.

CCXCII

JUGE ET PLAIDEUR

On raconte que Adi ben Arit'ah alla trouver Choraïh^{1 2} qui était dans la salle de justice, et lui dit : Où es-tu ? — Entre le mur et toi. — Ecoute-moi. — C'est pour cela que je siège. — Je suis de Syrie. — L'ami est le proche. — Je me suis marié à une femme de ma tribu — Que Dieu te bénisse en t'accordant la paix et des fils. — J'ai accordé aux siens que jamais je ne les quitterais. — C'est ton affaire. — Maintenant je veux partir. — Sous la garde de Dieu. — Juge entre nous. — C'est fait³.

CCXCIII

LA NOURRITURE PROHIBÉE

Quelqu'un nous fit ce récit ; Nous avons acheté une brebis rôtie à un de nos voisins et nous allions la manger quand un faqir se présenta à nous ; il en prit une bouchée, la mit dans sa bouche, puis la cracha et se retira, en nous disant. Il s'est présenté à moi quelque

1. Ah'med el Qalyoubi, *Naouddir*, p. 36-37.

2. Il s'agit d'Abou Omayah Choraïh ben El Hârith ben Qaïs el Kindi qui fut qâdhi à Koufah au temps de 'Omar et aurait exercé cette charge pendant soixante-quinze ans. Sa réputation de ruse et de finesse l'avait rendu célèbre.

3. Ibn el Djauzi, *Kitâb el Azkiâ*, p. 50. Le même récit, sous une forme plus abrégée, se trouve dans Ed Demiri, *H'aïat el H'aïaoudn*, t. I, p. 25, qui ajoute cette conclusion : Qui condamnes-tu ? — Le fils de ta mère. — Sur quel témoignage ? — Sur celui du neveu de ton oncle. Ce récit rappelle la fable du Renard, du Lièvre et du Léopard. Ed Demiri, *H'aïat el H'aïaoudn*, t. I, p. 25 ; Ibn el Djauzi, *Kitâb el Azkiâ*, p. 190 ; El Meïdâni. *Proverbes*, Boulaq, 284 hég., 2 vol. in-8, t. II, p. 16.

chose qui m'empêche d'en manger. Nous lui dîmes : Nous n'en mangerons que si tu en manges avec nous. — Il répliqua : Je suis un faqir ; je n'en mangerai pas ; mais vous, c'est à votre volonté. Puis il partit. Nous eûmes à cause de cela, de la répugnance à manger et nous dîmes : Si nous interrogeons celui qui l'a fait rôtir ; si nous lui demandions sa provenance, il nous ferait connaître une raison répugnante. Nous le questionnâmes, nous l'interrogeâmes et nous insistâmes jusqu'à ce qu'il nous dit : « Elle était morte ¹ », mais sa cupidité lui avait fait vendre à cause du prix. Nous en regalâmes les chiens. Ensuite nous vîmes le faqir et nous l'interrogeâmes sur son abstention et sur ce qui lui était apparu. — Par Dieu, nous dit-il, depuis des années mon âme n'a ressenti aucun goût pour la nourriture, mais quand vous m'avez présenté ce rôti, j'ai éprouvé un violent désir et j'ai reconnu qu'il devait y avoir quelque tare, aussi j'ai renoncé à en manger ².

CCXCIV

LES DEVOIRS DU MAÎTRE ET DU DISCIPLE

Le cheïkh Bâyezid el Bist'âmi était un jour assis quand un de ses disciples se leva et lui dit : Cheïkh, je suis ton disciple et tu es mon maître : fais-moi connaître quels sont les droits du maître sur le disciple et ceux du disciple sur le maître ; réponds à ma question pour que je le sache. Bâyezid el Bist'âmi lui répondit : Tu m'interroges là sur une affaire grave et sur un secret important, mais je ne te répondrai pas avant que tu ne m'aies fait une commission. — Laquelle ? — J'ai écrit une lettre au sultan Mah'moud, je désire que tu la lui portes et que tu me rapportes la réponse : alors je répondrai à ta question. Le sultan était alors dans la ville de Nisâbour ; il y avait soixante parasanges de distance. Le disciple prit la lettre sur le champ, sans aller chez lui, sans demander de provisions de route ni de monture, et s'en alla pieds nus. En arrivant à Nisâbour, il alla à la cour du sultan Mah'moud et fit connaître son affaire. On l'introduisit près du prince qui prit la lettre du cheïkh, l'embrassa et ordonna d'amener avec égards et respect le disciple à sa demeure et de lui donner toute sorte de nourriture. Il envoya une servante en lui disant : Peut-être ne désire-t-il pas de mets ; fais-lui cuire tout ce qu'il voudra. Quand elle arriva près du disciple et quand elle fut seule avec lui, elle lui dit : Que désires-tu que je te fasse cuire ? Il répon-

1. On sait qu'il est interdit aux Musulmans de manger un animal mort de mort naturelle.

2. Ah'med el Qalyoubi, *Naouddir*, p. 37.

dit : De la bouillie que je boirai pour adoucir ma poitrine à cause de la poussière du chemin. Elle se leva pour allumer le feu et de son côté, Iblis alluma le feu de la concupiscence chez le dévôt. Quand il vit la beauté de la jeune fille et la longueur de ses cheveux, il se leva et allongea la main vers sa chevelure. La concupiscence le vainquit, il alla fermer la porte, revint vers la jeune fille pour pécher avec elle. La muraille se fendit par la permission du Dieu très haut et le visage du cheikh Bâyezid en personne apparut : Garde-toi, lui dit-il, comme cela est arrivé à Yousof (*Joseph*) avec Zoleikha (*la femme de Putiphar*). Quand le disciple vit cela, il trembla de tous ses membres, fut saisi de la crainte de Dieu et dit : Que de fois nous sommes injustes envers nous ! Il sortit de la maison, alla trouver le sultan et lui demanda la permission de revenir vers le cheikh. Il s'en retourna et quand il fut arrivé près de lui, celui-ci lui dit : Tu a reçu la réponse à ta demande. — Oui, repartit le disciple : les droits du maître sur le disciple, c'est que celui-ci l'écoute toutes les fois qu'il lui ordonne quelque chose, et les droits du disciple sur le maître, c'est que celui-ci le protège et l'empêche de pécher en toute situation ¹.

CCXCV

L'INGRATITUDE PUNIE

On raconte qu'un homme religieux et juste partit un jour à la chasse quand il rencontra un serpent au comble de la peur. Celui-ci lui dit : Protège-moi contre l'ennemi qui me poursuit et veut ma mort. Dieu te protégera ! L'homme voulut le cacher dans son manteau. — Mon ennemi me verra, dit le serpent. — Que ferai-je ? — Si tu veux être bienfaisant envers moi, ouvre la bouche, j'entrerai dans ton ventre. — J'ai peur de toi, reprit l'homme ; mais le serpent jura qu'il ne lui ferait pas de mal et lui apprit qu'il était de la nation de Moh'ammed. L'homme ouvrit la bouche et le reptile se glissa dans son ventre. Un homme passa avec un sabre et demanda après le serpent. — Je ne l'ai pas vu, dit l'autre ; puis il demanda cent fois pardon à Dieu pour ce mensonge. Le serpent sortit sa tête pour regarder son ennemi. L'homme lui apprit qu'il était passé et l'invita à sortir. A présent dit le reptile, choisis l'une de ces deux morts : Ou bien je t'écraserai le foie ; ou bien je te percerai le cœur. — Dieu soit loué, dit l'homme, où est le pacte qui existe entre nous ? — Je n'ai vu personne de plus sot que toi : as-tu oublié ma haine contre ton père Adam, comment je l'ai fait sortir du paradis ; qui est-ce qui

1. Es Soyouti, *Anis el Djalis*, p. 105.

t'a poussé à rendre service à qui n'en est pas digne ? — L'homme reprit : S'il faut absolument périr, laisse-moi me mettre à une place dans cette montagne. — Soit, comme tu voudras. L'homme leva les yeux au ciel et dit : O généreux, favorise-moi de la générosité cachée ! ô généreux ! ô puissant ! je t'en conjure par le pouvoir avec lequel tu sièges sur le Trône, et le Trône ignore où est ton séjour ; ô sage ! ô savant ! ô élevé ! ô puissant ! ô vivant ! ô durable ! ô Dieu, ne me feras-tu pas justice de ce serpent ? — Puis il s'en alla du côté de la montagne. Il rencontra un vieillard d'un beau visage, à l'odeur parfumée, aux vêtements sans tache qui lui donna une feuille verte en disant : Mange-la. Il la mangea, le serpent descendit morceau par morceau et sa douleur disparut. Qui es-tu, demanda-t-il, ô toi par qui Dieu m'a accordé son secours ? — Lorsque tu as adressé cette prière au Seigneur, les anges des sept cieux ont poussé des cris vers Dieu qui a dit : Par ma puissance et ma gloire, j'ai vu tout ce que le serpent a fait à mon serviteur. Il m'a ordonné d'aller au paradis, de prendre une feuille du *T'ouba* et de te l'apporter. On m'appelle le Bien-fait ; ma place est dans les cieux ¹.

CCXCVI

LES TROIS FEMMES RECONNUES

S'âlih' ben Ah'med el 'Idjli raconte qu'il tenait de son père ce qui suit : Trois femmes entrèrent chez Iyâs ben Mo'âouyah. L'une est nourrice, dit-il, la seconde est vierge, la troisième séparée de son mari. On lui demanda : Comment as-tu reconnu cela ? — La première en s'asseyant a tenu ses seins avec sa main ; quand la seconde est entrée, elle ne s'est tournée vers personne ; quant à la troisième, elle a lancé en entrant des œillades à droite et à gauche ².

CCXCVII

LE SCARABÉE

Un homme vit un scarabée et dit : Voilà une créature hideuse ; sa forme n'est pas belle ; son odeur n'est pas agréable ; quelle a donc été l'intention de Dieu en la créant ? — Puis Dieu l'affligea d'un ulcère que les médecins furent incapables de guérir, de sorte qu'il désespéra de sa guérison. Un jour il entendit le bruit d'un empirique qui faisait une annonce dans la rue. Amenez-le moi pour qu'il examine mon état, dit-il. On lui dit : Que feras-tu d'un charlatan, quand les plus habiles médecins sont impuissants à te guérir ? —

1. Ah'med el Qalyoubi, *Naouddir*, p. 37-38.

2. Ibn el Djauzi, *Kitâb el Azkiâ*, p. 50.

Il reprit : Il faut absolument le faire venir chez moi. On le lui amena. Quand l'empirique vit l'ulcère, il demanda qu'on lui apportât un scarabée. Les assistants se mirent à rire, mais le malade se rappela ce qui était arrivé précédemment quand il en avait vu un et dit : Apportez-lui ce qu'il demande, car l'homme a de la pénétration pour son affaire. On lui apporta un scarabée, il le brûla et saupoudra de sa cendre l'ulcère qui guérit par la permission de Dieu très haut. Le malade dit aux assistants : Sachez que Dieu a voulu me faire connaître que la plus vile de ses créatures est le remède le plus précieux ¹.

CCXCVIII

LA DOT ARRACHÉE A DIEU

Il y avait dans la ville de Nisâbour un cheïkh, chef de direction mystique, qu'on appelait Abou' H'afs' el H'addâdi, père d'une fille. Quand elle devint grande, il voulut la marier, mais il était pauvre d'apparence, riche de pensées. Quand sa fille apprit que son père voulait la marier, elle vint le trouver et s'assit en pleurant ; elle était vêtue d'habits usés. Ma fille, dit le cheïkh, le mariage est ordonné par Dieu, pourquoi te fait-il pleurer ? — Elle lui répondit : Ce n'est pas à cause du mariage que je pleure, mais parce que tu es pauvre et que je n'ai pas de trousseau. — Ma fille, dit le cheïkh, tu sais que nous n'avons ni argent ni aucun des biens de la terre ; notre part est dans l'autre monde ; quel moyen employer ? — Elle répondit : si tu es pauvre, dénué de tout, Dieu est riche, il possède tout ce qui est dans les cieux et sur la terre ; demande-lui de l'argent, pour que je ne rougisso pas devant un mari. — En effet dit le cheïkh ; et il convint avec elle qu'il demanderait de l'argent au Seigneur. Lorsque la nuit fut venue et que les gens furent endormis, il alla à une mosquée qui était dans son voisinage ; il se leva pour prier, fit deux génuflexions, puis s'entretint avec le Seigneur. Mon Dieu, dit-il, accorde moi à présent un peu de tes richesses incorruptibles, pour que ma fille ne rougisso pas auprès de son mari. Il ne vit rien et ne reçut pas de réponse. Alors il se fâcha. Mon Dieu, dit-il, si tu ne me donnes pas ce que je te demande, je prendrai mon bâton que voici, je briserai les lampes de ta demeure, j'y mettrai le feu pour qu'elle brûle, je ruinerai tes maisons et je déchirerai mes vêtements. Alors le plafond de la mosquée se fendit et une pluie d'or commença à tomber. Le cheïkh ouvrit le pan de son vêtement jusqu'à ce qu'il fut rempli, la pluie dura si bien qu'il dit : Assez, assez. Alors elle cessa ².

1. Ah'med el Qalyoubi, *Naouddir*, p. 38.

2. Es Soyouti, *Anis el Djalil*, p. 115-116.

CCXCIX

LE NUAGE PRIS POUR POINT DE REPÈRE

Un jour Djoh'a creusait dans une plaine ; un homme passa près de lui et lui dit : Pourquoi creuses-tu ? — J'ai enterré de l'argent et je ne puis plus retrouver la place. — N'avais-tu pas pris un point de repère ? — Je l'ai fait. — Quelle était cette marque ? — Un nuage qui me donnait de l'ombre pendant que j'enterrais mon argent. L'homme se mit à rire et s'en alla en le laissant¹.

CCC

TROP PARLER NUIT

« Chaïb fils de Chaïbah raconte ce qui suit : Quand j'arrivai à Chih'r, je descendis chez le gouverneur de cette ville. Nous parlâmes des *nesnas*, et il me pria d'aller à la chasse de ces animaux et de lui en rapporter. Je partis avec quelques-uns de ses soldats, originaires du Mahrah, et je rencontrai bientôt un *nesnas* qui me dit : Je place ma confiance en Dieu et en toi. J'ordonnai à mes compagnons de le laisser et ils lui rendirent la liberté. Le lendemain, le gouverneur leur demanda s'ils lui rapportaient un *nesnas*. Nous en avions pris un, répondirent-ils, mais votre hôte lui a rendu la liberté. — Faites vos préparatifs, leur dit leur chef ; je veux prendre part à cette chasse. Nous partîmes le jour suivant, dès l'aube, et nous vîmes un *nesnas* marcher à notre rencontre ; il avait la face d'un homme, de la barbe au menton, quelque chose comme des mamelles à la poitrine, et deux jambes semblables à celles de l'homme. Aussitôt deux chiens s'étant jetés sur lui, il prononça ces vers :

Malheur à moi ! Que de maux, que de chagrins m'inflige la fortune !

Arrêtez un instant, vous, les deux chiens, écoutez mes paroles et croyez-moi.

1. Ah'med el Qalyoubi, *Naouddir*, p. 39. Le même conte existe en Algérie. Cf. Mornand. *La vie arabe*, Paris, 1856, grand in-18, p. 113. *Si Djoh'a et le nuage*. Il a passé chez les Kabyles du Jurjura, cf. Ben Sedira. *Cours de langue kabyle*, Alger, 1887, in-8, p. 78. *Bou Signa*. Dans la plupart des versions de contes, c'est sur la mer qu'est placé un point de repère du même genre, cf. *L'homme qui a perdu une écuelle d'argent*, tiré du *Livre des Cent comparaisons*, part. 1, dans les *Contes et Apologues indiens*, trad. Stan, Julien, Paris, 1860, 2 v. in-12, t. I, p. 231-235. La version la plus ancienne se trouve dans un conte du *Kathasaritsagara*, de Somadeva, (XI^e siècle de notre ère) ; il s'agit d'un gobelet tombé dans la mer, que le niais espère retrouver en repassant par là. Dans d'autres contes (hollandais et anglais), la marque de repère est faite sur le bateau. Une anecdote de la Suisse allemande fait mention de cloches cachées dans un lac et qui doivent être retrouvées grâce aux mêmes indices. (Cf. *Mélusine*, t. II, 1884-85. *Brötiana*, col. 550 ; t. III, 1886-1887, col. 65-67.

En vous élançant sur moi, vous vous attaquez à un ennemi que le danger n'épouvante point.

Ah ! si j'étais jeune, vous seriez morts ou dispersés avant de me saisir.

Je ne suis ni méprisable, ni lâche et jamais la crainte n'a fait battre mon cœur ;

Mais j'obéis à la volonté du roi clément qui renverse l'homme fort et puissant.

Les deux chiens s'acharnèrent sur lui et le saisirent. D'autres racontent que les chasseurs ayant égorgé un nesnas un autre de ces monstres dit : Dieu soit béni ! Comme son sang est rouge ! Il fut égorgé à son tour. Un troisième caché dans le feuillage d'un arbre, s'écria : Il mangeait une baie de sumac. — Un nesnas ! crièrent les chasseurs, prenons-le ! Et ils s'en emparèrent en disant : S'il avait gardé le silence, on n'aurait pas su le dénicher. — Moi, je ne parlerai pas, dit un autre nesnas du haut de son arbre. — Encore un, dirent les chasseurs, prenons-le ! Un cinquième nesnas dit du milieu de l'arbre où il était perché : Eh ! ma langue, prends garde à toi ! Il fut découvert et pris avec ses compagnons ¹ ».

CCCI

DJOH'A ET L'HOMME ASSASSINÉ

On raconte que Djoh'a sortit du vestibule de sa maison à l'approche du jour et trébucha contre un cadavre qui était là. Il le jeta dans un puits. Son père le sut, retira le mort et l'enterra. Puis il étrangla un mouton et le jeta dans le puits. La famille du mort se mit à parcourir les rues de Koufah en faisant des recherches. Djoh'a les vit et leur dit : Le cadavre est dans le puits de notre maison. On y alla et on l'y fit descendre pour en sortir le corps. Quand il fut arrivé en bas, il se mit à crier : Est-ce que le mort avait des cornes ? On rit et on s'en alla ².

1. Mas'oudi, *Prairies d'or*, éd. et trad. Barbier de Meynard, t. IV, Paris, 1865, in-8, ch. LXII, p. 12-15, cf. aussi l'*Abrégé des Merveilles*, trad. Carra de Vaux, Paris, 1893, in-8, p. 25-26 ; Ed Demiri, *H'aïat el H'aïaouân*, t. II, p. 386.

2. Ah'med el Qalyoubi, *Naouâdir*, p. 39. Le texte se rapproche de la version kabyle, publiée et traduite par M. Mouliéras, *Les fourberies de Si Djoh'a*, tr. fr. Paris, 1892, in-12, n° XXI, p. 95-96. C'est aussi le même texte qu'on rencontre dans les *Naouâdir de Si Djoh'a*, éd. du Qaire, s. d., pet. in-8, p. 4 et éd. de Beyrouth, 1890, in-8, p. 4, cf. aussi une version kabyle dans Rivière, *Contes populaires de la Kabylie du Jurjura*, Paris, 1882, in-18, p. 43. *La tête du Cheikh*. Dans une version algérienne, c'est Djoh'a lui-même qui a tué le mueddin qui le réveillait : Cf. Mornand, *La vie arabe*, p. 117. Dans une autre, Djoh'a est remplacé par Bou Na'as, et la scène se passe près de la Mosquée de Si Bou Djelal à Mascara. (Fl. Pharaon, *Spahis, turcos et goumiers*, Paris, 1864, in-18, jés. p. 182). Ce trait se rencontre dans l'histoire du Giufa Sicilien. Cf. Gonzenbach, *Sicilianische Märchen*, Leipzig, 1870, 2 vol. in-8, t. II, p. 252-253. Il existe aussi

CCCII

L'ESCLAVAGE VOLONTAIRE

Il y avait un des amis de Dieu nommé Moh'ammed ben Isma'il, il passait la nuit à prier et la journée à jeûner, réfléchissant, s'instruisant, content de peu, s'humiliant : sa règle était la mortification, les voyages de piété et la visite des lieux saints. Dans une de ses courses, il arriva à Koufah et se disposa à aller visiter les tombeaux des Musulmans. Quand il fut arrivé au cimetière, il se mit à réciter le Qorân, à louer Dieu, à pleurer sur quelques tombes et à rire près d'autres. Il fit le tour de toutes. Auprès de l'une d'elles était un tisserand qui préparait son fil. Il vit le Cheïkh dans cet état, tournant autour des tombeaux avec rapidité, les pieds nus ; il crut que c'était un esclave qui s'était enfui de chez son maître. Jeune homme, dit-il, n'es-tu pas un esclave ? — Oui, j'en suis un. — Alors tu es le mien, tu t'es sauvé de chez moi, je t'ai retrouvé. — Tu le sais mieux qu'un autre, me voici, je ne te démentirai pas. — Quel est ton nom ? — L'esclave n'a d'autre nom que celui que lui donne son maître. — Ton nom est *El Kheir* (le bien). — C'est possible. Le tisserand le prit et l'emmena chez lui. Il avait un ami qui avait le don des miracles et de qui c'était la coutume d'aller visiter le tisserand une fois chaque année, de demeurer chez lui pendant trois jours et de lui donner des conseils : puis il s'en retournait. Le tisserand dit à Moh'ammed ben Isma'il : Que fais-tu ? — Tout ce que tu m'ordonneras. — Je veux que tu travailles au tissage. — Je le ferai si tu me l'apprends. Le Cheïkh s'instruisit pendant deux mois, si bien qu'il n'eut plus son pareil dans ce métier et qu'on l'appela *Kheir en Nassâdj* (le meilleur tisserand). L'année finie, l'ami de son maître qui venait annuellement, arriva, il vit le Cheïkh travailler au tissage et le reconnut. — Quel est cet homme qui travaille chez toi ? demanda-t-il au tisserand ? — C'est mon esclave. — Comment s'appelle-t-il ? — *Kheir en Nassâdj*. L'ami regarda une seconde fois le visage du saint, reconnut que c'était Moh'ammed ben Isma'il et dit au tisserand : Hélas, imprudent ! Prends garde d'être brûlé ! comment peux-tu dire de cet homme qu'il est ton esclave ? c'est un des amis de Dieu ; il se nomme Moh'ammed ben Isma'il : s'il demandait à Dieu de détruire cette ville ou de l'engloutir, il l'obtiendrait. J'ai été un an avec lui et chaque nuit je le voyais dans un endroit différent : une nuit à la Ka'ahah, une nuit à Damas, une

en russe : Ralston, *Contes populaires de la Russie*, Paris, 1874, in-18, jés. p. 53, *Le fou et le bouleau*, cf. aussi Clouston. *The book of noodles*, Londres, 1888, in-12, ch. V. *The Silley Son*, p. 152-154.

une nuit en Grèce près des Compagnons de la caverne (*les sept dormants*) ; une nuit dans le Yémen auprès d'Ouaïs el Qarni ; une nuit dans les cieux auprès de Jésus — sur qui soit le salut ; — une nuit sur le trône de Dieu, et j'étais avec lui ; tu l'imagines qu'il dort la nuit chez toi. Malheur à toi, si son esprit est mécontent de toi ; va t'excuser devant lui, embrasse ses mains et ses pieds jusqu'à ce qu'il te pardonne. . . Le tisserand donna tous ses biens à Kheir en Nassâdj qui les répartit entre les orphelins et les veuves ; chacun d'eux prit le froc et à cause d'eux le tisserand devint un des amis de Dieu ¹.

CCCH

IDENTITÉ DOUTEUSE

On raconte qu'Abou Moslim el Khaoulâni envoya un homme nommé Yaqt'in inviter Djoh'a à se présenter devant lui. Celui-ci arriva. Quand il entra, il n'y avait qu'Abou Moslim et Yaqt'in dans le salon. — Djoh'a demanda : Yaqt'in, lequel de vous deux est Abou Moslim el Khaoulâni ?

RENÉ BASSET.

FOLK-LORE DE L'Auvergne ²

VIII

LE LOUP-GAROU

C'EST une personne qui, chaque nuit, se transforme en bête et court à travers les champs, dans le village et aussi dans les ruisseaux. On dit qu'elle a une charge ou une peau. Pour l'obtenir, on va à l'heure de minuit, aux quatre chemins ; on appelle le diable en disant : « Argent de ma poule noire, je voudrais une peau ». Quand on a répété trois fois cette formule, le diable vient et on fait son marché ; on vend son âme pour de l'argent, mais la nuit on devient lutin et l'on revêt une peau de bête. Si quelqu'un la blesse jusqu'au sang, elle est délivrée de la charge.

IX

LA FEMME QUI SE CHANGE EN CHÈVRE

Autrefois à Gerzat, on appelait la chèvre, une femme, qui disait-on, se changeait en chèvre toutes les nuits et courait par tout le village. Elle avait vendu son âme au diable en échange de beaucoup d'argent. Elle se rendait souvent la nuit devant un moulin à huile

1. Es Soyouti, *Anis el Djalis*, p. 118-119.

2. Ah'med el Qalyoubi, *Naouddir*, p. 39.

3. Suite, v. t. XIII, p. 7 ; t. XIV, p. 91, 614.

et, assise sur ses pattes de derrière, elle regardait travailler les ouvriers. Un jour on la frappa d'un coup de fourche de fer; le sang coula et elle fut délivrée.

X

LES GENS QUI TIRENT LE LAIT

Certaines personnes ont le pouvoir de tirer le lait des vaches chez eux. Pour cela, il faut qu'elles entrent dans l'écurie et voient la vache; à partir de ce moment, vous ne pouvez plus tirer de lait chez vous, il va chez la personne qui a la spécialité, le pouvoir, d'attirer le lait. Pour s'en préserver, quand la personne est partie, il faut prendre une touffe des poils de la bête et la cacher dans un trou de mur (Gerzat).

XI

CONTRE LE MAUVAIS ŒIL

Quand une personne, allant dans une étable, regarde les bêtes d'un œil d'envie, cela leur porte fatalement malheur. Il faut tâcher de l'y reconduire soi-même pour que le charme soit rompu (Gerzat).

XII

LE SACHET DES VACHES

Pour préserver ses vaches des maladies ou des maléfices, on leur met entre les cornes un petit sachet contenant du sel, une pièce de deux-liards ayant la croix, une branche de buis bénit (Gerzat). A Maringue, c'est un morceau d'écarlate trempé dans l'eau bénite.

XIII

LE VIEUX JOUG

Quand un individu fait brûler un vieux joug, et s'il est incapable d'en faire un autre lui-même pour le remplacer, il éprouve, à l'heure de la mort, de très grandes et de très longues souffrances. Pour abrégier et faire cesser cette douloureuse agonie, on suspend un joug à la muraille, au-dessus de la tête du mourant.

Autre fait se rapportant à cette coutume : A Montaigut en Caulvailles (Puy-de-Dôme), quand une personne tarde trop à mourir, et pour alléger les souffrances de l'agonie, on prend la robe de la Vierge dont la statue est honorée dans l'église sous le vocable de Vierge de Montaigut, et on l'étend sur le mourant.

D^r POMMEROL.



CONTES ET LÉGENDES DE L'EXTRÊME-ORIENT¹

CI

L'ORIGINE DU CHOLÉRA

(Annam)

« Vers la fin du règne de Trùn-Quang, de la dynastie des Trán, vivait un lettré nommé Van Di Thanh; c'était un homme d'une haute vertu et d'une grande bravoure, qui n'avait pas peur des démons.

« Dans ce temps-là les esprits malfaisants se réunissaient en bandes, hantaient les cabarets et les mauvais lieux pour s'enivrer et satisfaire leurs mauvaises passions. Si on avait le malheur de les rencontrer, on tombait malade; enfin ils faisaient beaucoup de mal, et on était impuissant contre eux.

« Di Thanh ayant appris tout cela, se rendit à cheval à l'endroit où se trouvaient ces esprits, qui s'enfuirent à son approche; il les rappela et leur dit : O vous qui êtes des braves gens tombés malheureusement dans l'état où je vous trouve, ne craignez rien de moi, je veux vous donner de bons conseils. Les esprits firent asseoir le lettré sur une élévation et se prosternèrent à ses pieds. Il continua : Quel est votre but en faisant tant de mal aux vivants ? vous voulez augmenter votre nombre ; vous êtes dans l'erreur ; plus vous serez nombreux, moins vous trouverez de vivres ; plus il y aura de morts, moins il y aura de gens pour offrir des sacrifices. Votre calcul est faux, et le ciel ne tardera pas à vous punir. Nous sommes forcés, malgré nous, de faire le mal, répondirent les esprits ; nous avons vécu dans un temps peu favorable, nous sommes morts avant l'époque fixée par le destin. Si nous avons faim, personne ne nous donne à manger nous n'avons d'autre gîte que les hautes herbes et nous souffrons du froid.

« A peine les esprits eurent-ils cessé de parler que le repas fut servi. Di Thanh mangea avec tant d'appétit que tout le monde en fut émerveillé. Les esprits se dirent : voilà un homme digne d'être à notre tête. Notre armée n'a pas de discipline ; nous voulons tous commander et nous finirons par ne plus nous entendre, c'est le ciel qui nous envoie ce seigneur ; il fera un bon chef.

« Di Thanh leur dit : Je connais aussi bien la littérature que l'art

1. Suite, voir t. XIV, p. 701.

de la guerre; je me crois capable de vous diriger, mais que deviendra ma vieille mère si je me joins à vous ? Les esprits répondirent qu'il n'était pas nécessaire de quitter le monde des vivants, qu'il devait tout simplement devenir leur chef. Di Thanh accepta leur proposition et leur donna rendez-vous à la troisième nuit, pendant laquelle il affermit encore son autorité en faisant couper la tête à un vieux diable arrivé en retard, ce qui remplit les autres de terreur. Le lettré profita de l'impression causée par cette exécution pour faire des recommandations.

« Vous ne mépriserez pas mes ordres, déclara-t-il, vous ne commettrez pas la fornication, vous ne prendrez les biens de personne; je serai votre chef, et je saurai punir sévèrement toute infraction à la discipline.

« Di Thanh divisa ensuite les esprits en régiments et en bataillons, leur recommandant de lui rapporter fidèlement ce qu'ils feraient. Un mois après Di Thanh vit arriver chez lui un homme se disant envoyé des enfers, qui le pria de se rendre à l'appel du roi, qui connaissait sa vertu et sa bravoure et voulait le récompenser.

« Di Thanh demanda un délai à l'envoyé et rassembla ses légions d'esprit pour leur communiquer ce qui était arrivé.

« Les démons lui dirent qu'étant donné le bouleversement qui régnait dans le monde des vivants, le roi des enfers voulait lever quatre armées et mettre à la tête de chacune un chef muni de pleins pouvoirs sur le sort des humains.

« Votre réputation est grande, dirent les esprits, ne refusez pas d'accepter ces fonctions de chef d'une de nos armées. Certes, répondit Di Thanh, il m'est pénible de quitter cette terre, mais j'accepte cependant votre offre.

« Ayant mis ordre à ses affaires, Di Thanh mourut quelques jours après.

« Un de ses amis, qui habitait un pays lointain, reçut un jour sa visite; il lui fit connaître qu'il avait pris le commandement d'une armée de démons qui, sous le nom de choléra, allait dévaster le monde et faire périr la moitié de ses habitants; il lui conseilla de retourner dans son pays natal, pour que, s'il venait à mourir, son corps pût reposer à côté de ses ancêtres. L'ami demanda à Di Thanh s'il pouvait, grâce à sa position, le sauver du choléra. Di Thanh lui répondit que ce n'était pas possible, mais il voulut bien indiquer à son ami un moyen, grâce auquel celui-ci pourrait peut-être se soustraire au fléau.

C'était de placer dans la cour de sa maison une énorme quantité

de vin et d'aliments sur lesquels les démons se précipiteraient ; il n'aurait ensuite qu'à se prosterner devant eux.

« L'ami suivit les conseils de Di Thanh et fut sauvé ainsi que toute sa famille ¹.

CII

LA LEÇON DU TEMPS

(Inde)

C'est une coutume, dans les pays les plus reculés de l'Inde, de célébrer une grande fête au commencement de chaque siècle. Les gens de la ville sortent tous, vieillards et jeunes gens, grands et petits dans une plaine hors la ville où se trouve une grande pierre dressée. Alors le crieur royal fait cette proclamation : Que personne ne monte sur cette pierre sinon ceux qui ont assisté à la fête précédente. Souvent arrive un vieillard décrépît, qui a perdu toutes ses forces, dont le regard est devenu aveugle, ou une vieille femme laide courbée par l'âge. Ils montent sur cette pierre, deux ou même un seul ; ce siècle s'est écoulé en entier et celui qui monte sur cette pierre crie le plus haut possible : J'ai assisté à la fête précédente ; j'étais un jeune enfant ; nous avons un tel pour roi, un tel pour vizir, un tel pour juge. Puis il décrit la nation du siècle passé ; comment la mort l'a broyée, comment le malheur l'a anéantie, comment elle est allée sous terre. Alors leur prédicateur se lève, exhorte les gens, leur rappelle la mort, les tromperies du monde, ses vicissitudes avec ses habitants : les pleurs sont abondants en ce jour ; on mentionne le trépas, on s'afflige sur ses péchés et sur l'insouciance de la fuite de la vie. Puis on se repent, on multiplie les aumônes et on évite les conséquences des mauvaises actions ².

CIII

LE GÉNIE AU PIED UNIQUE

(Annam)

« Le docteur Phan-phu-Tiên, gouverneur du Hoan-Chân, se trouvant un jour dans son pays natal qui est le village de Đông-Ngac, près de Hanoï, pénétra dans le temple du village et se mit machinalement et sans y apporter d'importance, à songer en souriant à des vers quelque peu satiriques qu'un lettré avait composés sur les pratiques des dévots du Doc-Cu'o'c (le Génie au pied unique). La nuit suivante, le Génie se présenta à lui pendant son sommeil, et, d'un air

1. Massee. *Notice sur le choléra d'après la légende annamite*. Paris, 1899, in-8, p. 4-5, tiré du *Truyện Kig mang lui*.

2. Behà eddin El Amili, *Kechkoul*, Le Caire, 1316 hég., in-4, p. 3-4.

irrité, il lui dit : Vous m'avez insulté en vous complaisant à réciter des vers désobligeants pour moi, ignorez-vous donc ma puissance ? Je viens d'exterminer le renard du Cu'ong-Nam, qui prenait toutes les formes imaginables pour faire du tort aux hommes, et les trompait en se faisant passer pour moi. L'Empereur du Ciel m'a confié la mission de protéger le royaume d'Annam et d'en chasser les diables ; je viens ici avec la puissance suprême, et je briserai tous ceux qui s'opposeront à mes desseins. Allez, dites cela autour de vous, et repentez-vous.

« Le fonctionnaire s'éveilla tout effaré, et, craignant la colère du génie, il s'empressa de lui offrir un sacrifice d'encens, puis, il fit construire sur le bord du Fleuve-Rouge un temple à son culte, et le village accepta le Doc-Cu'o'c pour patron ¹. »

RENÉ BASSET.

LA GERBE DU DIABLE

LÉGENDE NORMANDE

 L y a quelques années, dans un petit village de Normandie, vivait un pauvre bonhomme de 98 ans — qui était un peu simple d'esprit — et sa femme. Le vieux père s'appelait Paul Hernault ; tous deux étaient dans la plus grande misère. La femme, voyant qu'il n'y avait plus de pain dans la huche, dit à son homme : Va t'en donc trouver M. Gautier qui demande des gens pour se vendre au diable. Cela nous donnera de l'argent.

Le bonhomme y va, reçoit un sac d'écus du diable qui lui dit : « En échange, la première gerbe que tu lieras demain sera pour moi ».

Le lendemain de bon matin, Paul Hernault entend un bruit de chaînes : « Voilà le diable qui vient chercher sa gerbe » dit-il ; il se lève et va pour passer son pantalon afin d'aller lier la gerbe du diable, mais sa femme l'arrête : « Nigaud, lui dit-elle, ne vois-tu pas qu'en passant ton pantalon, la première gerbe que tu lies, c'est toi ? » — C'est ma foi vrai », murmure le bonhomme, qui sort en chemise dans sa cour, lie une gerbe et la jette à quelques mètres. La femme Hernault avait été maligne, mais c'est le diable qui grogna !

(Raconté par Marie Gohel, de Cherbourg).

IRÈNE-GEORGES PAQUET.

1. Dumoutier, *Etude d'ethnographie religieuse annamite*. Paris, 1899, in-8, p. 2-3.

CONTES ET LÉGENDES DE HAUTE-BRETAGNE

XVII

LE MEUNIER QUI REVIENT

 Dieudit en Saint-Pôtan, on voit souvent le soir dans un champ à côté du moulin un homme qui semble errer à l'aventure. Si l'on s'approche, il s'enfuit à la course et on ne peut le retrouver. Cependant il se laisse aborder par les gens qui reviennent de la foire de Montbran ; l'un d'eux lui ayant demandé pourquoi on le voyait ainsi la nuit, il répondit qu'il était un des anciens meuniers de Dieudit, mort il y a bien, bien longtemps. A la foire de Montbran, il but jadis plusieurs bouteilles de cidre qu'il ne voulut jamais payer à l'aubergiste. C'est pour cela qu'il est condamné à errer dans ce champ, jusqu'au jour où le pommier qui a produit les pommes dont le jus fit le cidre qu'il n'a pas payé sera réduit en poussière. Depuis quatre ans on ne le voit plus.

XVIII

LE PRONOSTIC DE MORT

Au Vivier-sur-Mer, non loin de Dol, il y a au milieu d'un champ une maison qui, depuis une époque reculée, est occupée par les parents d'un homme qui y est mort en odeur de sainteté. Lorsque l'un d'eux meurt, au moment où il rend le dernier soupir, on voit toute la récolte du champ qui avoisine la maison se courber comme sous la poussée d'un vent violent et cela dure environ cinq minutes. Au bout de ce temps, la récolte se relève et ne garde aucune apparence de cette tourmente, qui n'atteint pas les champs voisins. On dit au Vivier que c'est l'âme de cet ancêtre qui vient chercher l'âme de son parent au moment où elle quitte le corps, pour l'emmener au ciel. Au mois d'août 1899, personne n'était malade dans la maison, et il n'y avait pas un souffle d'air. Les gens qui sortaient de la messe virent la récolte du champ se courber, puis se redresser au bout de quelques minutes ; ils ne comprenaient rien à ce phénomène, puisque tous les habitants de la maison étaient bien portants. Un mois plus tard, on apprit que le 14 août, vers midi, un des fils de la maison avait péri en mer.

LUCIE DE V. H.

XIX

LA FOIRE AU CHAT

Je me trouvais à Saint-Alban, Côtes-du-Nord, le quatre septembre, veille de la curieuse « foire au chat ». Les ménagères tuent les oies grasses et les chapelets de saucisses reluisent aux vitres des fenêtres, au dessus des portes, sur les tables de chêne. Quel pouvait bien être l'origine de ce nom de foire au chat ? Les chats, me disais-je, se vendent-ils à la foire ? et quel besoin d'aider cette engeance à se multiplier ? J'apprends ce qui suit. Il y a de cela quelques centaines d'années, vivait à Saint-Alban un pauvre ménage de journaliers qui taillait et fagotait des ajoncs. L'homme mourut, laissant pour tout héritage à sa veuve inconsolable une petite vache et un chat maigre.

La femme, après avoir essuyé les premières larmes du coin de son devantier, s'en fût trouver Monsieur le Recteur, désirant pour son homme un enterrement à carillon, avec croix d'argent, six cierges de cire pure, deux chantres et les deux tours de catafalque avec coups de goupillon et d'encensoir. Le Recteur, peu rassuré, regarde notre vieille et lui fait comprendre qu'agir plus simplement siérait mieux à sa position. Mais la femme s'entête. Rien n'y fit, et la vieille, vexée, reprit qu'elle avait une vache, et que pour payer les frais du service elle n'hésiterait pas à la vendre. L'enterrement eut lieu et la maudite échéance approchait. Le Recteur en faisant sa tournée s'en vient chez la veuve, pour réclamer les trente écus. Celle-ci se dérobe, le Recteur fait les gros yeux et, rappelle la promesse. Comme il sortait, il aperçoit le matou. « Tenez, dit-il, si vous trouvez un bon prix du chat, je vous l'abandonne, et me contenterai du prix de la vache. » Troublée d'abord, notre vieille se rassure et rumine son cas jusqu'au jour de la foire. A la fine pointe du jour elle se lève, prend capeline de deuil et cotillon de bure noire, enserre le chat dans un panier et, tirant sa vache, s'empresse vers le marché. Un acquéreur se présente « Les deux bêtes ensemble, fait-elle, le chat, 30 écus et la vache par dessus pour 3 écus ». Le paysan, malgré la singularité de l'offre, se hâte de conclure, et sur la demande de la veuve, en bonne et dûe forme, inscrit sur le papier : « Chat, 30 écus, vache 3 écus ». On devine aisément le désappointement du Recteur qui dut se contenter des 3 écus de la vache.

Quant à la veuve, avec les trente écus du chat elle eut une autre vache. Et voilà pourquoi la foire de Saint-Alban s'est appelée depuis « la foire au chat ».

M. J. DE KERSAINT-GILLY

TRADITIONS POPULAIRES SINO-ANNAMITES¹**Les Nuages.**

I

DÉFINITION DES LIVRES CHINOIS

Les nuages sont le produit des fleuves et des montagnes (Thuyêt Van). Les nuages se forment par la combinaison des éléments Am et Du'o'na (humide et chaud).

II

ORIGINE DES PARASOLS HONORIFIQUES

Quand l'Empereur Tsin chi Hoangti combattait Suy Vu'u, au pays de Trac Loc, on vit tout à coup, d'un nuage de cinq couleurs, émerger un arbre d'or dont les feuilles de jade paraissaient former comme un dais somptueux au-dessus de la tête de l'Empereur. Cette apparition persista, mais l'arbre se couvrit de fleurs et il disparut. Depuis lors l'Empereur voulut avoir sans cesse au dessus de la tête un dais d'or orné de dragons, de nuages et de fleurs. Ce fut l'origine des parasols de cérémonie. (Thè Ky).

III

LE NUAGE VÉHICULE DES GÉNIES

Le 7^e jour du 7^e mois, l'Empereur Han Vou Ti avait l'habitude de monter, à la fin du jour, au sommet de la tour Tàm-Chàn. On voyait alors descendre du ciel un nuage rouge qui entourait la tour et persistait jusqu'au lendemain, exhalant un parfum d'encens. C'était la reine des fées, Si Ouang Mou, qui venait passer la nuit avec l'Empereur (Nòs Truýén).

Les nuages servent de véhicules aux génies et aux dieux, pour se transporter d'un endroit à l'autre. Ils servent aussi de véhicules aux dragons et aux serpents.

IV

NUAGES AUGURES

Un nuage en forme d'oiseau au milieu du Ciel présage la défaite des troupes du pays où apparaît le phénomène.

Les nuages groupés ou dispersés comme des troupeaux de chèvres annoncent la pluie au bout de 3 jours.

1. Cf. t. XII, p. 343, 380, 447; t. XIII, p. 26.

En général, le nuage de couleur bleue, annonce que les vers mangeront le riz ; le blanc, présage un deuil officiel ; le rouge, la guerre et la mauvaise récolte ; le noir, l'inondation ; le jaune, la bonne récolte (Tchéou Li).

Le nuage en forme de muraille annonce l'invasion.

Le premier jour de l'an, à 6 heures du matin, 4 nuages jaunes présagent une bonne récolte, 4 nuages blancs la guerre, du côté où ils apparaissent.

Ce même jour, pas de nuages, mais le Ciel rouge à l'horizon, grands troubles populaires et grande épidémie.

Le premier jour du printemps, à 6 heures du soir, un nuage à l'est en forme de sabre ou de lance annonce la guerre civile. Si cette arme paraît agitée d'un mouvement et dirige une pointe vers une partie de l'horizon, les malheurs annoncés prendront naissance dans la province indiquée par la direction du présage.

Si le présage est élevé sur l'horizon, la guerre tardera quelques mois ; s'il est abaissé, elle est imminente.

Le premier jour de l'été, à midi, un nuage rouge, rébellion. Aucun nuage, mais l'horizon couleur de sang, rébellion au bout d'un an.

Le premier jour de l'automne, à 5 heures, un nuage blanc figurant un homme debout, annonce la piraterie.

Le premier jour de l'hiver, à 1 heure, un nuage en forme de cheval, au Nord du Ciel, présage la guerre au Nord : groupe de nuages blancs alignés, invasion étrangère.

Le nuage en forme de serpent, dans un Ciel étoilé, est un signe de guerre (Binh Van).

V

LE JADE ET LES NUAGES

Le jade a la propriété de repousser les nuages (Dia Do).

VI

LA FORME DES NUAGES DIFFÈRE SELON LES PAYS

Les annales de Tsin disent que chaque royaume tributaire a sa forme spéciale de nuages. Dans le royaume de Triêu, les nuages ont la forme d'un buffle. Ceux du royaume de So ressemblent au soleil ; ceux de Tông, à un char ; ceux de Lo, à un cheval ; ceux de Vê, à un chien ; ceux de Chu, à une roue ; ceux de Tau, à une jolie fille ; ceux de Nguy, à un rat ; de Triuh, à un habit noir ; ceux de Viêt, à la tête du dragon ; ceux de Thuc, à un grenier à riz.

L'eau

I

L'ILE DE L'EAU SUCRÉE

Au milieu de la nuit se trouve une île nommée Yuen Tchéou, dont les ruisseaux charrient de l'eau sucrée ; celui qui boit de cette eau est assuré de vivre très vieux. Un bonze du pays de Tsin-Ngan, nommé Tseng Tchouen, qui s'était retiré sur une des montagnes de cette île, s'aperçut un jour que le ruisseau qui coulait au pied de son ermitage avait changé de couleur ; il but de cette eau, qui était parfumée comme du vin, et se mit en quête de vases pour le remplir, mais soudain l'eau revint à son état naturel. Le bonze vécut 130 ans. (Chè Tchéou).

II

LE PHILOSOPHE ET LE LABOUREUR

Au temps du roi Nyhiên, les peuples jouissaient d'un tel bonheur, qu'on pouvait dire que le Ciel était sur la terre. Un des philosophes de la capitale ayant entendu un particulier affirmer que le roi voulait abdiquer, considéra cette nouvelle comme tellement monstrueuse, qu'il se précipita vers la rivière pour y laver ses oreilles de la souillure qu'elles avaient reçue. A ce moment un laboureur, nommé Than Trong Phu, se disposait à faire boire son buffle ; il demanda au philosophe : Pourquoi vous lavez-vous les oreilles ? Celui-ci lui raconta l'énormité qu'il avait entendu dire. Le laboureur saisissant alors la corde de son buffle, lui tira la tête de côté pour l'empêcher de boire et l'entraîna vers une autre source. Le philosophe surpris lui dit : Pourquoi donc ne laissez-vous pas boire votre buffle ? -- Voulez-vous donc, répondit cet homme, qu'il s'empoisone en buvant une eau chargée d'une telle impureté ? (Dat Si).

III

PROPRIÉTÉ DE DIVERSES EAUX

L'eau du village de Cam-Li, près la ville de Thanh Do, communique aux soies brochées un brillant et une souplesse extraordinaire (Doug Hoa Quôc Ky).

La meilleure eau pour faire le pain est celle de Phan Thuy, à l'ouest du huyen de Trùc-Duong (Kam Tchao).

L'eau du fleuve Nuoc Thuy est si légère que non seulement les barques, mais les plumes d'oiseau ne peuvent se maintenir à sa surface (Quang Chi).

IV

PRONOSTICS

Dans les moments de calamité publique, l'eau des fleuves, ordinairement rouge, prend l'aspect du sang caillé (Cò Kim Chu).

V

L'EAU DES AMBITIEUX

Auprès le Quang Tchéou (canton) sur la colline de la porte de pierre, coule la source dite *des ambitieux*. Tous ceux qui aspirent à des grades, à des dignités, vont dévotement boire l'eau de cette fontaine et voient généralement leurs désirs exaucés (Thuât di Ky).

VI

LE VILLAGE ENGLOUTI

Une jeune fille recueillit un jour, dans un champ de muriers, un enfant abandonné et l'amena chez elle. L'enfant demeura deux ans dans cette maison; après quoi il dit à la jeune fille : Quand vous verrez une source jaillir sous les pilons à paddy, hâtez-vous de fuir dans la direction de l'est et l'enfant disparut.

La jeune fille, surprise, resta songeuse; à quelque jour de là, elle aperçut un filet d'eau coulant à travers la maison, elle en rechercha l'origine et elle vit qu'il prenait naissance sous les pilons à paddy.

Elle se hâta de s'enfuir dans la direction de l'est et gravit une colline. Quand elle fut parvenue au sommet de cette colline, elle tourna la tête et vit avec épouvante que son village et toute la vallée environnante étaient transformés en un lac profond; elle seule avait survécu à ce désastre¹.

G. DUMOUTIER.

1. Cette légende est à rattacher aux *Villes englouties*.



COUTUMES BRETONNES

I

 Plougasnou (Finistère), à la grand' messe, la quête est faite par six couples de jeunes gens. Les jeunes filles, choisies généralement parmi les plus riches du pays, ont quelquefois des costumes fort élégants : la grande coiffe des fêtes (si voisine du hennin) plus ou moins riche, un châle de nuance claire, souvent brodé, un tablier de soie ou de moire, clair et garni de dentelle. On leur fait encore des dons en nature : de la filasse notamment, puis des bouquets.

II

A Nort (Loire-Inférieure), on donne à la grand' messe la *quenouille* à une personne marquante. Autrefois, la dame ainsi distinguée, emportait chez elle la quenouille enrubannée, la filait et la rapportait le dimanche suivant. Maintenant on se contente généralement de donner la « pièce ».

III

A Nantes, le Jeudi-Saint, aux portes de chaque église, une douzaine de quêteuses sont alignées. Chacune tient sous sa sébile de métal un mouchoir brodé.

Dans les rues, les enfants accostent les passants : « Un sou pour mon petit Paradis ? » Ce sont de petites chapelles qu'ils nichent partout sur des chaises ou sur le rebord des fenêtres.

IV

A Gouesnou (Finistère), les feux de la Saint-Jean sont assez peu caractéristiques. Les traditions se perdent. J'en ai noté cependant quelques unes. Chacun doit apporter sa brassée d'ajoncs, sinon l'oublieux aurait mauvaise grâce à refuser d'alimenter le feu avec sa coiffe ou son chapeau. Chaque assistant prend une branchette d'arbre, bien garnie de feuilles, la passe au feu et s'en frotte les yeux pour se préserver de maladies. J'ai vu des femmes recommencer une dizaine de fois cette cérémonie. Lorsque le feu baisse, les jeunes gens sautent au-dessus, puis on met les cendres aux enchères. Le lot se vend en général 25 centimes. Le produit de la vente des cendres de tous les feux de la commune est remis au curé « pour les saints de la paroisse ».

V

A Guilers (Finistère), le clergé bénit les feux, on fait une procession, on prie pour les défunts, on danse des rondes autour du feu, on se frotte les yeux avec les branchettes passées à la flamme.

IRÈNE-GEORGES PAQUET.

LES EMPREINTES MERVEILLEUSES¹

CLXXV

L'EMPREINTE D'ARAGAOUÏ

(Abyssinie).

SÈRES du couvent de Dabra-Damo, on voit au fond d'une grotte une empreinte pareille à celle d'un homme qui, s'y étant appuyé, aurait laissé la trace de ses épaules gravée miraculeusement sur la pierre. C'est celle d'un des saints les plus anciens de l'Abyssinie, Abouna Aragaoui, lorsque Jésus lui apparut pour lui apprendre que tous ceux qui seraient enterrés dans le désert seraient sauvés².

CLXXVI

LE TRIDENT DE NEPTUNE

Sur un rocher, près de l'Erektheion, en Attique, on montrait, du temps de Pausanias, l'empreinte d'un trident : cette empreinte et un puits d'eau de mer qui était voisin étaient les signes que Poseïdon fit paraître pour prouver que le pays lui appartenait, lors de sa contestation avec Athéné³.

CLXXVII

LE SABOT DU CHEVAL DU DIABLE

Près de Polperro, en Cornouaille, on montre sur le rocher l'empreinte de deux sabots du cheval que montait le diable lorsqu'il vint, à travers les terrains d'ardoise, à la surface de la terre. Une ruade de l'animal ébranla le sol comme un tremblement de terre et il laissa une marque profonde de son pied brûlant⁴.

RENÉ BASSET.

1. Suite, v. t. XIV, p. 587.

2. Lettre du missionnaire de Jacobis, *Annales de la Propagation de la foi*, septembre 1849, p. 331.

3. Pausanias, *Description de la Grèce*, édit. et trad. Clavier. Paris, 1814-1823, 6 vol. in-8, t. I, p. 181.

4. Hunt. *Popular romances of the West of England*. Londres, 1881, in-8, p. 184-185.

MÉDECINE SUPERSTITIEUSE

XVII

EN ROUMANIE ¹

L'AUTEUR a recueilli, autant que possible, toutes les superstitions du peuple roumain, relatives aux animaux et à leurs produits (matière animale) employés comme traitement. Il décrit également la façon dont il emploie ces derniers, ainsi que les maladies qu'ils causent : en d'autres termes, il a essayé de faire la zoologie médicale du paysan roumain.

On rencontre, dans presque tous les villages, des vieillards (hommes et femmes) qui, dans le genre des rebouteux, savent préparer certaines drogues, pommades, vinaigres au moyen des produits animaux et végétaux; ils peuvent également poser des ventouses, des sangsues et « se servent de leur langue pour faire sortir des yeux les corps étrangers qui s'y sont introduits ». On les distingue en deux groupes : les « Vraci » qui travaillent avec la croyance en Dieu et ses saints, les « Vrajitori » sorte de sorciers qui au contraire travaillent surtout sous l'influence des mauvais esprits et croient au diable.

Les traitements employés par le paysan roumain — relatifs à la zoologie médicale — peuvent être classés en trois catégories.

a) La 1^{re} catégorie comprend les substances indiquées déjà dans l'ancienne zoologie médicale.

b) La 2^e série comprend les traitements tirés d'une simple coïncidence ou ressemblance de leur nom avec celui de la maladie.

c) La 3^e série comprend des substances qui, introduites dans l'organisme, peuvent être le point de départ d'une autre maladie plus grave que la première.

PREMIÈRE SÉRIE. — a) La toile d'araignée est employée par tous les paysans comme fébrifuge.

b) L'esprit de fourmis, avec lequel les paysans se frictionnent le corps pour la guérison de certaines maladies, n'est autre que l'*aqua magnanimitatis* des anciens.

1. (Dr N. Leon, professeur à la Faculté de médecine de Bucharest. *Zoologia medicala a taranului romi* (Zoologie médicale du paysan roumain). Jassi, in-8 de 30 p., 1897.

c) Les plaques calcaires de l'estomac de l'écrevisse (*oculi cancro-rum*) sont employées comme diurétique et comme fébrifuge.

d) Les escargots sont donnés contre le calcul de la vessie.

La soupe d'escargot jouissait autrefois, dans l'ancienne pharmacopée, d'une grande réputation (Desbois, de Rochefort).

e) La graisse (*adeps gallinæ*) et les testicules du coq jouissent actuellement d'une grande faveur dans la médecine populaire du paysan roumain.

f) Les œufs de crapaud sont employés contre les durillons.

g) On se sert encore de la graisse d'une foule d'animaux comme traitement des plaies et des abcès. On emploie notamment :

La graisse du chien (*adeps canina*).

La graisse du porc (*axonge adeps suillus*).

La graisse de mouton (*seisben ovillum*).

La graisse de bœuf (*axungia medullæ bovis*).

La graisse de lièvre (*axungia leporis*).

h) On se sert du sang de lièvre.

— du sang de cheval.

— de la peau de chien.

— des poils de chien.

— des excréments de chien.

i) Le paysan emploie également certains produits du corps humain, tels que les ongles, les cheveux brûlés, les dents, la salive, le cerumen, l'urine, les excréments, la graisse, « de préférence, celle d'un homme pendu ».

DEUXIÈME SÉRIE. — Quand le paysan roumain est atteint d'une affection de l'oreille, il pense à un animal quelconque qui par son nom lui rappelle l'organe atteint ; c'est pour cela qu'il emploie le perce-oreille, qu'il considère comme le meilleur traitement des affections de l'oreille ; il se l'applique sur la partie malade.

Contre les palpitations, on mange d'habitude un cœur chaud, qu'on vient d'extraire d'un animal quelconque.

Contre la douleur du foie, on mange du foie de loup.

Contre l'ivrognerie et même « pour fuir la boisson » on administre des oreilles de lapin brûlées et pilées dans la boisson. Quelle relation y a-t-il entre le traitement et la maladie ? Il est bien probable que l'ivrogne fuira la boisson aussi rapidement que le lapin se met à courir.

Les escargots (*Linnaea*) dont la coquille est contournée sur elle-même, rappelle à l'esprit du paysan l'enfant emmaillotté, d'où l'habi-

tude de mettre un escargot dans le berceau de l'enfant en cas d'insomnie.

Si l'oie peut traverser l'eau sans se mouiller, c'est, croit le paysan roumain, que par un don spécial l'eau ne peut l'atteindre, non plus que la maladie. Il en conclut qu'il est bon de se baigner dans la même eau que les oies, ou bien avec les animaux mêmes, pour acquérir aussi ce don d'être réfractaire aux maladies.

Il y a un certain nombre de maladies légères qui disparaissent aussi rapidement qu'elles sont venues. Celles-ci sont une source inépuisable, aussi bien pour le « Vari » que pour beaucoup de médecins de l'occident.

Par plusieurs procédés ceux-ci préparent des médicaments aux noms pompeux et spéculent ainsi sur la crédulité des malades, source de plus de bénéfices pour les vendeurs que pour les acheteurs.

TROISIÈME SÉRIE. — La troisième série de médicaments consiste en produits d'animaux qui, introduits dans l'organisme, produisent des maladies bien plus graves que celles qu'ils sont destinés à guérir.

Ainsi, contre les amygdalites on emploie les excréments blancs de chien séchés et pilés, qui sont ensuite insufflés dans le gosier des malades.

Combien d'œufs de parasites vivant dans le tube intestinal de chiens se trouvent ainsi introduits dans le corps humain ? Car il suffit d'un seul œuf de « *Tænia echinococcus* » pour que l'on contracte le kyste hydatique, bien plus dangereux que l'amygdalite elle-même.

Dans la même catégorie, il faut ranger l'habitude qu'a le paysan roumain de guérir certaines plaies avec des excréments d'homme, ce qui n'est qu'un moyen d'infecter la plaie.

L'urine de hérisson, qu'on donne à boire aux ivrognes sans qu'ils le sachent, le sang de la femme qu'on donne également, ne sont que des moyens d'infecter, mais non pas de guérir.

Nous devons ajouter un quatrième groupe, que l'on pourrait rattacher au système Brown-Séquardien.

Le physiologiste français Brown-Séquard considère le liquide testiculaire comme un stimulant des centres nerveux et même des muscles et lui attribue des propriétés de rajeunissement, aussi bien pour nos facultés intellectuelles que pour la force physique de l'organisme. Le paysan roumain est arrivé à cette croyance bien avant

le savant physiologiste, car lorsque l'homme n'a pas d'enfants on lui donne tous les matins un testicule de coq à avaler, ce qui lui rend ses forces viriles et le rend capable d'avoir des enfants. Brown-Séquard préparait son liquide avec des testicules de lapin ou de cobaye, et l'introduisait dans le corps par injection. Le paysan roumain le prépare avec des testicules de coq et l'introduit par la voie digestive.

Contre l'anthrax, on prend un testicule qu'on coupe en deux et qu'on applique ensuite sur le siège de l'affection.

Cela ne peut s'expliquer qu'en admettant que le liquide testiculaire nourrirait et rajeunirait les cellules de la plaie, en leur rendant la force de pouvoir lutter contre le virus qui l'a produite.

Nous passerons rapidement en revue les différents animaux employés et les traitements qui en dérivent.

a) *La mouche domestique*. — On lave les croisées et la vaisselle salies par les excréments des mouches, et on boit le liquide comme diurétique.

b) *Les poux*. — Contre la jaunisse, on mange trois poux dans une figue ou bien on les avale dans un verre d'eau comme diurétique.

c) *Les araignées*. — On pense que l'araignée tuée avec le dos de la main donne l'absolution de tous les péchés.

Quand une araignée monte sur sa toile devant nous, c'est que nous recevrons une visite.

Quand elle monte derrière nous, elle indique une dispute.

Quand on met trois araignées dans une noix que l'on fait porter trois jours au cou par un fébricitant, puis qu'ensuite on jette cette noix dans l'eau courante, on constate la chute de la fièvre au moment où la noix est submergée.

Contre quelque bouton que ce soit, on brûle la toile d'araignée et on dit au malade : « de même que l'araignée descend de son fil, de même la maladie descendra et se retirera de toi ».

d) *Le tænia*. — Le tænia brûlé, pris avec de l'eau, est un bon antidote contre le ver solitaire.

e) *La rainette*. — Celui qui embrasse la rainette trois fois sur le ventre est exempt de fièvre.

Les femmes stériles doivent boire de l'urine de rainette.

Puisque la rainette crie lorsque le temps change et se met à la pluie, le paysan roumain pense que la rainette a une influence sur

la pluie et c'est pour cette raison qu'il lui coud la gueule avec un fil en soie, qu'il ne lui enlève que lorsqu'il a besoin de la pluie.

La salamandre. — Les jeunes filles tiennent la main étendue pour que la salamandre puisse passer sur elle, avec la croyance qu'elles pourront ainsi exécuter les travaux de couture les plus difficiles.

Le lézard gris. — Le paysan roumain pense que le lézard est un ami de l'homme, et que s'il était attaqué par un serpent il serait prévenu par le lézard.

La chauve-souris. — Le paysan pense qu'elle a été souris d'abord, et qu'elle est devenue chauve-souris pour avoir mangé de l'encens.

On lui écrase la tête, et avec le sang qui coule par le nez on soigne les durillons.

Un marchand de vin de Pœana acheta une chauve-souris qu'il mit dans du « rachi » et qu'il vendit comme fébrifuge.

Beaucoup de marchands de vin enterrent des chauves-souris au seuil de leur porte, pour attirer les clients.

Le loup. — Le paysan roumain lorsqu'il veut avoir un chien qui veille bien la nuit le frotte sous la queue avec de la graisse de loup. Lorsque le chien veut s'endormir en s'approchant le nez de la queue, il se réveille, croyant que le loup est tout proche et qu'il va venir.

L'homme. — Le paysan roumain déterre les morts tous les 7 ans. Il prend alors trois dents du côté droit qu'il brûle et pile ensuite et mélange dans du « rachi » [pour l'employer comme traitement contre l'épilepsie. Le malade et celui qui prépare le remède doivent ignorer le nom du mort.

Quand les dents de lait changent chez l'enfant, celui-ci doit prendre la dent qui lui tombe et la jetant sur le toit de sa demeure crier : « corbeau, corbeau garde une dent d'os et donne-moi une dent d'acier. »

D^r RAPHAEL BLANCHARD

LES LANCES QUI REVERDISSENT¹

III

DANS LE NORD

La bibliothèque de Lille possède un manuscrit du x^v^e siècle, où il est dit : « Saint Audebert estequa son *fourquon de four*, lequel *raverdi* » (Saint Audebert après avoir tisonné le four, vit son fourgon (bâton de four qui sert à activer le feu) se couvrir de feuillage).

(DIDRON, *Annales archéologiques*, t. XVIII, p. 83).

ALFRED HAROU.

1. Voy. t. XIII, p. 593.

PÈLERINS ET PÈLERINAGES

XXXVI

DEUX-SÈVRES

C Faye-l'Abbesse, petite commune située près de Bressuire (Deux-Sèvres), il existe un marbre, sur lequel saint Hilaire, évêque de Poitiers, disait la messe, lorsqu'au IV^e siècle de notre ère, il se trouvait dans cette localité. Cette plaque de marbre est en grande vénération dans le pays; elle guérit tous les maux et de bien loin on vient se faire *marbrer*, c'est le terme consacré. L'opération consiste à appliquer la pierre loco dolenti, mais à condition que la partie sera mise à nu. Naturellement, la manœuvre se complique d'une prière *ad hoc*; autrefois cela coûtait cinq sols, mais vu l'enchérissement de toutes choses à notre fin de siècle, il faut maintenant en déboursier douze. Et si nombreux sont les fervents, que les sommes représentent un joli revenu pour l'église qui est en possession de l'objet sacré.

A 8 kil. de Niort, il y a un hameau, Sainte-Macrine, sur le tracé de la voie romaine de Saintes à Angers, où se trouve une chapelle, occasion d'un pèlerinage qui a lieu chaque année le 4 juillet. On ne s'y fait pas *marbrer*, mais le petit sanctuaire est rempli d'une quantité considérable d'*ex-voto* en cire, en plomb et même en argent, représentant les parties du corps, pour lesquelles on demande la guérison.

P. VAN DER CRUYSEN.

XXXVII

MORVAN

Il y a bien peu de communes du Morvan où ne se trouvent quelques fontaines ou sources consacrées par des coutumes ou des pratiques superstitieuses ayant surtout pour but la guérison des maladies. Ces usages suivis de petites offrandes remontent à des époques éloignées et s'y sont entretenues séculièrement par l'isolement de la contrée sauvage qui échappe au contact et à la pénétration des étrangers. Ces fontaines portent toujours le nom d'un saint ou d'une sainte des premiers temps du Christianisme.

Près de St-Honoré-les-Bains, à la fontaine du hameau de Tussy, les malades atteints de la fièvre intermittente doivent se rendre la nuit et sans être aperçus *d'âme qui vive*, ce qui serait d'un mau-

vais indice; si on rencontrait quelqu'un, cela présagerait que le mal est incurable.

Le malade doit dire mystérieusement à la source : « Bonjour « fontaine, ma bonne fontaine, donne-moi ton bonheur, comme je « te donne mon malheur ». Il doit faire ensuite vivement plusieurs fois de suite le signe de la croix au-dessus avec une pièce de monnaie qu'il doit ensuite lancer brusquement par-dessus l'épaule gauche pour servir d'offrande. Puis il doit se retirer aussi discrètement que possible afin n'être vu de personne.

A Onlay, village situé à peu de distance, le 13 août, les jeunes nourrices viennent baigner leur sein à la fontaine de la Bonne Dame pour obtenir un lait abondant; puis ensuite elles vont faire une légère offrande aux pieds de la statue de la Ste Vierge à l'église.

A Arleuf, à la fontaine St-Pierre près l'église, l'offrande se composait d'œufs qui étaient mis sur l'autel du saint, et étaient le bénéfice du curé.

H. MARLOT.

REDEVANCES FÉODALES

IX

LES FILEUSES ET LES MEUNIERs

Au moyen âge, sur les côtes de Flandre, les femmes de condition servile *filaient et tissaient* pendant un certain nombre de jours par semaine pour leurs seigneurs. Les capitulaires de l'abbaye de St-Bertin renferment des détails précis à ce sujet. (MOKE. *Mœurs, usages, fêtes et solennités*).

Les fileuses chomaient chaque année :

Noël. Filer ce jour, empêche les arbres de porter.

Le mardi gras. Cela compromet la récolte du chanvre.

Le jour de S^{te} Marguerite. C'est la patronne des fileuses. C'est elle qui file les fils de la Vierge.

Le jour de S^{te} Catherine. Cette sainte ayant péri par la roue, on ne doit point en faire tourner une le jour de sa fête.

Le jour de S^{te} Ursule. Elle protège contre les souris destructives du chanvre et du lin.

S^{te} Gertrude (17 mars) est invoquée contre les rats et les souris, aussi les meuniers, les tisserands et les fileuses, choment-ils sa fête. On va la prier à Gleixhe, près d'Engis, ainsi qu'à Moha. Il y a 4 pèlerinages par an, à Moha, on y distribue des miches bénites, qui chassent les petits rongeurs.

(*Le vieux Liège*, n° du 27 fév. 1897).

ALFRED HAROU.

BIBLIOGRAPHIE

E. Spalikowski. *Paysages et paysans normands.* Rouen, Langlois et Paris, J.-B. Baillière, in-8 de pp. XV-176.

Plusieurs des chapitres de ce petit volume se rattachent directement à nos études : tels sont celui où l'auteur parle des forêts normandes, la Médecine populaire, etc. Il a écrit des pages intéressantes sur l'importance de la littérature populaire en anthropologie, et il y a intercalé plusieurs chansons, dont quelques-unes appartiennent à la région maritime ; elles ne sont pas accompagnées de la musique.

Trois chapitres parlent des mœurs et des coutumes des paysans normands, du mobilier et des mœurs épiques, des fêtes et des réjouissances. Il est à souhaiter que M. S. continue son enquête. Il y a beaucoup à trouver en Normandie et malheureusement les chercheurs y sont rares. P. S.

F. Fertiault. *Rimes bourguignonnes.* Paris, Bouillon, in-8 de pp. VII-180. (3 fr.)

Ce volume de notre collaborateur comprend des pièces de vers en patois bourguignon, avec la traduction française en regard ; beaucoup sont intéressantes pour l'étude des mœurs de ce pays ; d'autres sont des imitations, souvent très réussies, de chansons populaires. Il en est une qui remonte à la publication des *Français peints par eux-mêmes*, et qui est si bien dans le ton, qu'elle est devenue populaire en Bourgogne où on la chante très souvent. M. F. a d'ailleurs raconté dans son *Histoire d'un chant populaire bourguignon*, 1883, in-16, les circonstances dans lesquelles fut composé ce pastiche, qui a été parfois cité, même par des auteurs sérieux comme spécimen des chansons populaires bourguignonnes. P. S.

NOTES ET ENQUÊTES

.. *Nominations et distinctions.* — M. Pol Neveux, chef adjoint du Cabinet du Ministre de l'Instruction publique, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. On sait que notre collègue est un écrivain de beaucoup de mérite.

.. *Les ménages sans enfants.* — Suivant une croyance islandaise, si un homme ou une femme meurt sans enfant, l'homme a pour punition, dans le Wal Hall, de nettoyer de la laine, et la femme de battre du beurre jusqu'au jour du jugement. (*Mag. pitt.*, 1867, p. 83). Connait-on en France ou ailleurs des pénitences posthumes analogues ?

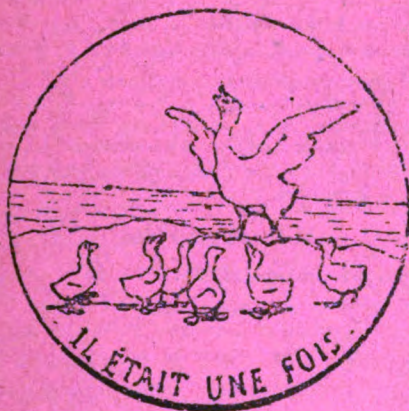
Le Gérant, A. CERTEUX

Baugé (Maine-et-Loire). — Imprimerie Daloux.

SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE DES TRADITIONS POPULAIRES

RECUEIL MENSUEL DE MYTHOLOGIE,
LITTÉRATURE ORALE, ETHNOGRAPHIE TRADITIONNELLE
ET ART POPULAIRE



TOME XV
15^e ANNÉE. — N° 2. — FÉVRIER 1900

PARIS

ÉMILE LECHEVALIER
39, Quai des Grands-Augustins

ERNEST LEROUX
28, rue Bonaparte

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

J. MAISONNEUVE
6, rue de Mézières et rue Madame, 26

Prix de ce Numéro : UN franc vingt-cinq

SOMMAIRE

Folk-Lore de Tahiti et des îles voisines (1829-1898)...	JULES AGOSTINI.	65
La Mer et les Eaux. XCVII. Le brick infernal.....	ELVIRE DE CERNY.	96
XCVIII. Croyances Hollandaises. XCIX. Les poissons et les Mois.....	A. DE COCK.	98
C. Les Mouettes d'avertissement.....	LUCIE DE V. H.	98
CI. Le Mousse d'Audierne (suite).....	H. LE CARQUET.	99
Contes et légendes arabes. CCCIV-CCCXV.....	RENÉ BASSET.	105
Petites Légendes locales. CCCXCIII. La poterne au maçon. CCCXCIV. Prise du château de Bois-Pou- vreau. CCCXCV. La fosse aux filles.....	R.-M. LACUVE.	114
CCCXCVI. Le Cabrettaire.....	ALFRED HAROU.	116
CCCXCVII. Les Méchantes Fées des Grottes.....	LUCIE DE V. H.	116
Les Météores. L'arc-en-Ciel (suite). Les Étoiles filantes Les Pléiades (suite).....	RENÉ BASSET.	117
Contes et Légendes de la Haute-Bretagne. XX. La Petite Oie.....	LUCIE DE V.-H.	120
Coutumes et Superstitions du Loir-et-Cher.....	JULES CHOSSAT.	123
La fille métamorphosée en crapaud, légende lorraine.	F. DUINE.	124
Assemblée Générale.....		124
Nécrologie : Philippe Salmon.....	P. S.	126
Bibliographie : <i>Paul Sébillot</i> . Cuentos bretones traducidos por Manuel Ma- chado. <i>Léo Rouanet</i> . — <i>Achille Millien</i> . Aux champs et au foyer. P. S. — <i>Jules Truffier</i> . Poésies. P. S. — <i>Albert Christophle</i> . La légende d'Arlette. P. S.		
Notes et Enquêtes. — Réponses.		

ILLUSTRATION

Portrait de Paul Guieysse. *Félix Régamey*.

Adresser tout ce qui concerne la rédaction et l'administration à M. Paul Sébillot, 80, boulevard Saint-Marcel.

La cotisation des sociétaires, donnant droit à l'envoi gratuit de la REVUE est fixée à 15 francs par an (France et Union postale). Le prix de l'abonnement, pour les non-sociétaires, est de 15 francs par an pour la France et de 17 francs pour l'union postale.

AVIS IMPORTANT

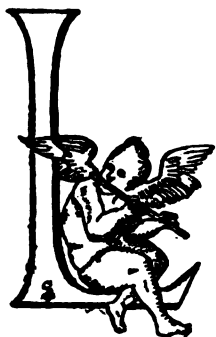
Dans l'intérêt d'un service régulier, nous prions nos abonnés d'envoyer sans retard le montant de leur abonnement pour l'année 1900 à M. Paul Sébillot, 80, boulevard Saint-Marcel.

REVUE DES TRADITIONS POPULAIRES

15^e Année. — Tome XV. — N^o 2. — Février 1900.

FOLK-LORE DE TAHITI ET DES ILES VOISINES

Changements survenus dans les coutumes, mœurs, croyances, etc.,
des indigènes, depuis soixante-dix années environ (1829-1898.)



ES renseignements qui suivent sont, pour la plupart, extraits de l'ouvrage « *Voyages aux îles du grand Océan* », de J.-A. Moerenhout, qui, de l'avis général, est l'auteur qui a fait l'étude la plus approfondie des peuples de la Polynésie, ils sont indiqués par des «.

Les changements indiqués par M. Agostini sont le fruit de trois années d'observations, facilitées par des voyages fréquents dans l'île de Tahiti et dans celles de Maoréa, Huahiné, Bora-Bora, Nuka-lva ¹.

COUTUMES ET USAGES

I

LE COSTUME, LA PRÉSENTATION OU CONNAISSANCE ET LE SALUT CHEZ LES ANCIENS MAORIS

« Le même jour un chef vint à bord. Il portait
« pour tout habillement, le *maro*, ou espèce de ceinture. Il connais-
« sait le capitaine; mais, ne m'ayant jamais vu, il nous fallut mettre
« nos nez en contact; usage qui commence, néanmoins, à tomber

1. M. Agostini a rapporté, de ses excursions en Océanie, 250 vues photographi-
ques comprenant des paysages, des types indigènes, des scènes de mœurs, etc.

« en désuétude dans l'île (Gambier), par suite de la fréquentation des O-Taïtiens, qui ne saluent plus qu'à l'anglaise.

« Les hommes de Gambier ont aussi déjà appris à se toucher dans la main, en prononçant, comme à O-Taïti, leur mot harmonieux de « *ioréana* (vivez !) » ¹.

Changements 1898. — Le *maro* qui servait, jadis, d'habillement aux maoris, était en 1898 une espèce de ceinture en étoffe végétale (*tapa*), qui tombait en forme de tablier sur le devant du corps. Il ne faudrait pas confondre ce *maro* avec le « *maro ourou* », image de la divinité et du feu, qui était une ceinture ou plutôt un suspensoir de plusieurs pieds de long et artistement travaillé, avec des plumes rouges, jaunes, et bleues ou noires. Ce *maro-ourou* ne pouvait être porté que par les grands maîtres des douze loges d'Aréois et par le roi ou *arii rahi*, dans les occasions solennelles ; il rendait inviolable et sacrée, presque l'égale des dieux, la personne qui en était revêtu.

Le « *maro* » vulgaire ou sacré a été détrôné par le *pareu* (paréo), colonnade de fabrications anglaise et allemande. Le *pareu*, qui se porte noué autour de la ceinture, descend jusqu'à la cheville ; il donne l'illusion de la jupe plate. En temps ordinaire, le *pareu* est le seul habillement des hommes et des enfants, qui aiment se montrer le torse nu. Les femmes et fillettes dissimulent le *pareu* sous un ample peignoir qui cache tout le corps.

La couleur des étoffes pour *pareus* varie à l'infini ; sur chaque pièce sont imprimées en teintes jaune, rouge, bleue, etc., des guirlandes de fleurs, des feuilles de maïoré et autres attributs de la flore tahitienne. Le *pareu* noir, le seul ne comportant aucun ornement, n'est revêtu que par *oromatouas* ou *pourés* (pasteurs.)

Les dimanches ou jours fériés, la toilette du Tahitien se complique par l'adjonction d'une chemise blanche qui flotte sur le *pareu* ; elle se complète par le chapeau de paille de fabrication locale.

Je dois ajouter que les notables et les chefs s'habillent souvent comme les européens, ce qui les rend grotesques et les expose à des chutes lorsque, chaussés, ils s'aventurent dans des appartements cirés.

Les *vahinés* (femmes), ne regardent leur toilette comme parfaite que lorsqu'elles sont parées d'une couronne de fleurs posée sur la tête ou autour du chapeau, et qu'un *tiaré* (espèce de *gardenia*), est placé dans l'oreille.

L'usage de faire connaissance, par le contact des nez, n'existe plus parmi les indigènes ; ils se donnent la main et s'embrassent au

1. MOERENHOUT, tome I, pages 92-93.

moment des longues séparations ou après des absences de quelque durée ; souvent les larmes coulent au moment des adieux, et le bruit du « baiser » retentit fréquemment.

Pour ce qui est du salut, le sens actuel et vrai du mot *ioréana*, si doucement harmonieux, lorsqu'il tombe des lèvres maories, est « bonjour, bonsoir. » Les naturels saluent en disant « *ioréanaoë*, oroua, otou et mâ », c'est-à-dire bonjour ou bonsoir, à toi, à vous deux, à vous tous ou à la compagnie, suivant qu'on est seul, deux personnes, plusieurs individus.

II

TOILETTE INTIME DES VAHINÉS (*femmes*)

A son débarquement à Tahiti, Moerenhout vit que « plusieurs femmes en traversant une rivière, relevaient leurs vêtements, et s'asseyaient dans l'eau pour se laver le corps, montrant plus de propreté que de sentiment des convenances et de la décence ».

L'auteur ajoute en outre que « c'est un usage encore généralement observé à O-taïti que les femmes se mettent toutes nues dans l'eau ; et cela, souvent, en des lieux où il n'y a guère qu'un demi-pied, et là, si elles ne se découvrent pas entièrement, au moins ont-elles soin de montrer qu'elles se lavent *toutes les parties du corps*. On les voit toujours choisir pour faire ces ablutions, les endroits où passent beaucoup d'étrangers. J'ai demeuré longtemps en un lieu d'où je pouvais voir ce manège ; et je me suis convaincu qu'il n'y a pas à O-taïti, petite fille si modeste, si religieuse, qui n'emploie ce genre de coquetterie ¹ ».

Changements, 1898. — La population de nos possessions océaniques a pieusement conservé l'habitude de se baigner dans les cours d'eau et aux endroits les plus fréquentés, c'est-à-dire à proximité des voies de communications, notamment aux abords des ponts dont les parapets sont enjambés par la jeunesse qui, « pique des têtes », si la profondeur d'eau est convenable.

A défaut d'ouvrages d'art les fillettes et gamins grimpent sur les arbres, aussi haut qu'ils peuvent, puis se précipitent dans l'eau. Les ébats sont joyeux, égayés par les éclats de voix, les luttes aquatiques, les propos badins.

La toilette intime des vahinés, trop âgées ou trop posées pour

1. MOERENHOUT, tome I, page 249.

se livrer à ces ébats peut être étudiée à Papeete même, notre capitale de là-bas, qui compte 5000 habitants. Dans cette localité, le long de la rue de la « Glacière », coule pour passer sous la rue de « Rivoli » et reparaitre près du quai, le ruisseau dit « de la Reine ». Or toute la journée, surtout au croisement des rues Rivoli-Glacière, le point le plus en vue, les vahinés viennent se baigner sans souci des quolibets des passants. Le peignoir maintenu au-dessus de la nappe d'eau, la vahiné prolonge son bain de siège relevant son vêtement si haut que les nécessités peuvent l'exiger. Bien que notre code soit promulgué à Tahiti, dame « Thémis » se voile les yeux et nous ne saurions récriminer contre cette tolérance à l'endroit de coutumes qui prévaudraient peut-être contre la rigueur de lois faites pour les français qui n'ont pas, « des convenances et de la décence », le même sentiment que les primitifs maoris.

III

LA LICENCE MAORIE

« Si cette première visite à terre m'avait détrompé sur
 « les costumes des Indiens et sur leurs demeures, la même nuit, je
 « le fus également sur cette apparente interdiction de toute commu-
 « nication entre les Indiens et les équipages à bord des bâtiments,
 « surtout le dimanche ; car, à peine le soir était-il venu, qu'en dépit
 « des cris d'une sentinelle qui défendait aux femmes de venir à bord,
 « il en vint un tel nombre, que tous les navires en étaient remplis
 « les unes s'y rendant à la nage, leur morceau de tapa ou jupe, dont
 « j'ai déjà parlé, sur la tête, et qu'elles se remettaient dans les hau-
 « bans ; les autres y venant par des pirogues parties secrètement,
 « mais la plupart y étaient conduites par des hommes, leurs frères,
 « leurs amants, leurs maris ou leurs pères qui les offraient aux
 « étrangers. C'étaient bien de toutes les infamies dont j'ai été
 « témoin, la plus sale et la plus honteuse. La bassesse de ces gens
 « était révoltante ; et ce désordre, qui n'a cessé d'aller en augmen-
 « tant, pendant tout le temps de mon séjour dans l'île, y fut porté à
 « un tel excès, que je ne pourrais ni le dépeindre ni même tout
 « dire à cet égard, sans paraître calomnier les Indiens, et sans cou-
 « rir le risque de scandaliser plus d'un lecteur. »¹.

Changements 1898. — Si la religion et la civilisation ont, depuis

1. MOERENHOUT, t. I, pages 223-224.

1830, altéré profondément les traits distinctifs des peuples de la Polynésie, il faut convenir que les générations présentes ressemblent à leurs devancières, au moins pour le libertinage, qui s'étale sans vergogne. Vains seraient les efforts qu'on tenterait pour enrayer le mal, car le Tahitien ou maori obéit à « la voix du sang » ; deux exemples suffiront pour aider à la peinture des coutumes en vigueur.

1° Qu'un Poupa (étranger), fonctionnaire ou autre personne de la moindre notoriété, arrive dans un district en manifestant des idées d'explorateur ; aussitôt le chef du village dira la bonne parole et des véas (courriers ou intermédiaires), la répandront de telle sorte qu'à la nuit toute la jeunesse, alléchée par l'espoir de l'inconnu, se réunira à la « Fare-Himéné » (maison de chants) de la localité, où le « Poupa » se rendra après dîner, en compagnie du chef réputé partout pieux et honnête dans la plus large acception qu'on donne à ce dernier mot sous le ciel de la Nouvelle-Cythère.

Aux chants succédera la *Upa-Upa* (danse indigène), pendant que l'*avato* (rhum) donné par le Poupa, apportera la troublante excitation qui provoque l'orgie. A ce moment l'étranger n'a plus qu'à se retirer ; la vahiné, objet de ses convoitises, sera quelques instants après à ses côtés, conduite par une main qui ne se dérobe pas toujours, se tend souvent pour recevoir le « pourboire final. » Les exceptions à la règle sont rares.

2° Si une jeune fille vivant dans sa famille plaît, on s'assure de son agrément, puis, comme par hasard, on arrive chez les parents qu'on tente de mille manières. Si, malgré les cadeaux, l'accord ne survient pas, on ruse jusqu'à ce que la vahiné prenne le parti de se rendre à domicile. De ce moment tout est dit ; les parents feront semblant de tenir rigueur quelque temps, puis recevront leur enfant et viendront visiter le ménage libre, où ils s'installeront, emportant après chaque séjour des souvenirs destinés à garnir leur intérieur.

La vahiné vivant avec un « poupa » (blanc), acquiert les connaissances utiles pour devenir maîtresse de maison ; aussi est-elle fort recherchée, en justes noces, par les naturels dès que la liberté lui est rendue. Ce dernier trait fixe, de façon péremptoire, sur le peu d'importance que les maoris attachent aux questions de sentiment et d'honneur, si compliqués dans l'ancien monde.

IV

CAUSERIES POLYNÉSIENNES

« Une chose qui me frappa, surtout dès que je commençai à entendre un peu leur langue, ce fut leur extrême licence dans

« la conversation, poussée jusqu'au cynisme le plus éhonté, *et qui n'est jamais autre, même dans la bouche des femmes* ; car ce peuple ne s'occupe et ne parle que des plaisirs des sens, et, exprimant chaque chose par son nom propre, n'a pas la moindre idée de ces euphémismes de nos sociétés civilisées, où l'on parle à double sens, à mots couverts, ou en termes admis, de choses qui, dites crûment, paraîtraient révoltantes et causeraient du scandale, chose que ces insulaires ne sauraient concevoir, et que les missionnaires n'ont jamais pu leur faire comprendre... »¹.

Changements 1898. — Mieux que le latin, le Tahitien brave l'honnêteté dans les mots, a dit un romancier contemporain. J'incline à penser que, malgré les nombreux établissements scolaires chargés de la vulgarisation du français, la race maorie restera irréductible de ce côté. La conversation tahitienne ne connaît pas les réticences et tout est dit sans qu'on paraisse accorder la moindre attention aux expressions les plus répréhensibles.

Il est à noter, toutefois, que jamais les naturels ne consentent à traduire leurs propos ni les paroles des himénés ; ils se réfugient toujours pour cela dans leur ignorance de notre langue, et évitent l'explication qu'on désigne par l'indécence des gestes. La vahiné qu'on a pour compagne momentanée, bien qu'entendant généralement le français, se dérobe elle-même, alléguant que les himénés perdent toute leur saveur traduits en langues étrangères. En réalité l'obscénité des chants est la vraie cause qui justifie les réserves aussi absolues.

V

PROPOS NOCTURNES

« Après cette prière, chacun se disposa à se coucher. Une demi-douzaine de jeunes garçons et de jeunes filles, dont plusieurs déjà d'un âge qui, sous ce climat, pourrait être regardé comme celui de la puberté, deux femmes de moyen-âge, et le vieillard, se mirent tous sous une même pièce de tapa : les premiers entièrement nus. On aura peine à croire, sans doute, que pendant une partie de cette soirée, la conversation roula sur les objets les plus grossièrement obscènes ; que les femmes et les enfants y prenaient autant de part que les autres ; que mon éloquent

1. MORRENHOUT, t. I, pages 229-230.

« dévot se distinguait, entre tous, pour les saillies les plus indécentes, qui n'en faisaient pas moins rire aux éclats toutes les petites filles, toutes les femmes ; et qui sans ma présence, auraient, je crois, amené quelques scènes analogues à leur objet. » ¹.

Changements 1898. Il règne depuis longtemps dans la Polynésie plus de bien être qu'en 1830 ; les naturels se vêtissent et sont propriétaires de belles demeures en bois garnies de lits nombreux. J'ai remarqué au cours de mes déplacements que les villas sont désertées, laissées aux Poupas, (étrangers) et que les membres d'une même famille avec les fétis, (parents ou amis) émigrent dans de confortables cases en chaume sur le plancher desquelles, les nattes, matelas, oreillers, couvertures, se trouvent à profusion. Le pareu est le costume de nuit des indigènes qui vivent pêle-mêle sans que personne trouve à redire à cette coutume cause première de la dissolution des mœurs constatée chez ces peuples.

VI

RÉCEPTION DE LA REINE POMARÉ PAR LES GENS DE L'ILE MAORÉA (1830).

« La réception de la reine, à l'ancienne manière, avait eu lieu à Maoréa, et la cérémonie avait été comme autrefois, accompagnée de danses et de représentations indécentes.

« Pendant cette cérémonie, on offrait au souverain une grande quantité d'étoffes. Dans une scène, de jeunes femmes se présentaient enveloppées dans ces étoffes, de manière à ce qu'on les vit à peine. Après quelques paroles et quelques gestes qu'accompagnait la musique, des hommes saisissaient le bout de l'étoffe qui enveloppait chacune de ces femmes et les faisait tourner comme des toupies, jusqu'à ce qu'elles restassent entièrement nues ; et, dans cet état, elles continuaient la représentation. »

Changements 1898. Les coutumes comme celle ci-dessus relatée ont disparu, au moins pour le public, depuis bon nombre d'années. Pourtant, je tiens de source autorisée, et nul ne l'ignore à Tahiti, que Pomaré V, le dernier souverain maori, épuisé, incapable d'aucun acte de virilité, en proie à l'alcoolisme, organisait en son palais d'infâmes saturnales au cours desquelles le rut des bêtes, (boucs, chèvres, chiens et chiennes) s'alliait à l'amour de ses sujets des deux sexes. Heureusement les Tahitiens n'ont plus de maître, mais

1. MOERENHOUT, t. 1, pages 263-264.

il est certain que lorsque le prince Hinoï Pomaré, neveu du feu roi, visite les districts, on réédite dans la stricte intimité, des scènes analogues à celles qui étaient jadis en vogue pour les réceptions et divertissements de ses nobles ancêtres.

VII

LA BARBE CHEZ LES POLYNÉSIENS

Lorsqu'on examine les gravures publiées par les navigateurs, on s'aperçoit aisément, que la plupart des Polynésiens, pour ne pas dire tous, sont représentés sous cet attribut, qui à tort ou raison, passe pour l'emblème de l'énergie; j'ai nommé la barbe.

A Tahiti et îles voisines les naturels s'arrachent les poils de la barbe et peu nombreux sont ceux qui portent la moustache. Lorsqu'un homme portant toute sa barbe se permet une galanterie avec les Vahinés, celles-ci s'empressent de lui dire en le prenant par la barbe : « tapou tera » coupe-ça. Si on fait résistance en demandant le mobile du désir exprimé, les femmes répondent : « oé tupapau » tu as l'air d'un revenant ou esprit, varuna ino, mauvais génie. Si je relate ces détails, c'est que ma croyance intime est que les Polynésiens se représentent les esprits, comme des êtres matériels, velus et monstrueux, comme les Kanaques des Nouvelles-Hébrides dépeignent leurs diables.

VIII

HYPOCRISIE OU INCONSCIENCE POLYNÉSIENNE

Tous les ouvrages sur les Polynésiens mentionnent la facilité avec laquelle les naturels passent de la douleur à la joie et réciproquement. En Nouvelle-Calédonie il m'est advenu souvent de voyager avec des Kanaques et de rencontrer à certains endroits des popinées (femmes), pleurant et criant sans verser de larmes et sans motifs apparents, puis cesser brusquement la scène pour causer comme de rien n'était.

A Tahiti, en décembre 1896, j'ai vu la reine Marau, femme divorcée du roi Pomaré V, dont les héritiers se disputent la succession, assister, en son ancien palais, à la vente aux enchères publiques, d'une partie du mobilier et autres objets. Marau, la cigarette de

pandanus aux lèvres, flegmatique, lançant de temps à autre des nuages de fumée qui partaient en spirales bleues, se promenait dans la grande salle avec l'indifférence d'une étrangère. Je remarquai et cette attitude, et le soin qu'elle prenait à vouloir acquérir certains souvenirs, en faisant faire l'enchère par son *taouté* (médecin), qui ne la quitte que rarement et auquel j'eus la mauvaise intention de vouloir disputer une grande jardinière en Sèvres que je ne pus obtenir, l'enchère s'étant élevée à un prix exorbitant.

Je laisse aux psychologues le soin d'analyser le cas de l'ex-reine Marau et de ses anciens sujets ¹.

CONTES ET LÉGENDES

I

LA RIVIÈRE DE SANG

A la page 296 de son ouvrage sur Tahiti, Moerenhout rapporte que : « Quand on eut coupé les arbres qui ombrageaient un maraï « (ancien temple du temps de Taaroa) de l'intérieur, particulièrement destiné aux chefs de Papara, et qui avait été celui de Tati « même et de ses enfants, le bruit se répandit que l'eau d'une rivière voisine avait rougi, et que du sang avait jailli du tronc des « arbres abattus. »

Changements 1898. — Les Polynésiens, pour avoir embrassé le christianisme, n'ont pas répudié leurs croyances et superstitions, car ils croient fermement aux « Tupapaans », esprits ou revenants. S'ils se décident à voyager la nuit, ce n'est qu'en nombre et en faisant du bruit, car le cri d'un oiseau, le chant d'un insecte, le bruit du feuillage sont autant d'esprits qui se manifestent, prêts à leur nuire s'ils sont seuls. J'ai eu même le regret de trouver ces croyances bien ancrées dans l'esprit d'un européen, un mien subordonné âgé de 22 ans et ayant, bien que né et élevé à Tahiti, passé 40 mois en France.

Sans insister outre mesure, je citerai un fait qui fixera les idées. En octobre 1897, un haut fonctionnaire de la colonie étant décédé, les gens de Paéa vinrent raconter à Papeite que le « Tupapaan » péchait toutes les nuits à la ligne, dans le ruisseau de « Vaitapou » où son vivant, il avait coutume de se livrer aux douceurs de la pêche.

Moerenhout, t. I, pages 315-316.

II

VIOLATION DES SÉPULTURES — NAISSANCE DES PUCES

Si le relèvement de l'état social des Polynésiens est dû aux pou-pas (blancs ou étrangers), qui ont apporté les germes de maladies funestes ayant décimé ces populations primitives, il faut aussi convenir que la curiosité indiscreète des naturels leur a parfois joué de vilains tours ; qu'on en juge.

En Océanie, la croyance à l'apparition des puces remonte à un siècle, et n'est ignorée de personne ; je la rapporte ci-après telle que Morehenhout l'a narrée : «... En 1772, l'île d'O-Taïti fut visitée par « Bonechea, qui mouilla à Taïarabou ; et, à son départ, emmena avec « lui des Indiens de l'île. Il y retourna en 1773 et en 1774, y ame-
« nant des missionnaires qui furent parfaitement reçus par le jeune
« chef et par le peuple.

« On leur donna des terres, et on les laissa construire des habita-
« tions, sans les contrarier en rien. Les navires, après un court sé-
« jour, poursuivirent leur voyage aux îles sous le vent : mais, là,
« leur commandant, devenu malade, revint encore à O-Taïti où il
« mourut, ainsi qu'un des missionnaires, et tous deux furent enter-
« rés, avec cérémonie, à Taïarabou, au milieu d'un peuple nom-
« breux, qui se comporta décemment et respecta les coutumes des
« étrangers, au point de garder le plus profond silence pendant toute
« la durée des obsèques ; mais, quand les bâtiments furent partis,
« on viola les tombeaux pour avoir les clous des cercueils et pour
« s'emparer des étoffes avec lesquelles on avait enterré les morts. Le
« plus singulier de cet événement, c'est que les Indiens prétendent
« que, depuis cette exhumation, il y a, dans l'île, *des puces*, qui, à ce
« qu'ils disent, sortirent par millions des tombeaux profanés. »¹

III

ORIGINE DES MONTAGNES PERCÉES

En avril 1895, comme je me rendais à l'île Moréa, j'entendis les bateliers qui, à l'approche de la terre, causaient avec animation en fixant un trou béant sur le mont d'Asarëitu. Flairant une légende, je

1. MORENHOUT, t. II, page 410.

priai M. Graffe, l'interprète, de faire parler les rameurs, et voici ce que je recueillis : « Dans les temps anciens, les îles Tahiti et Raïatéa, étant en guerre, le géant Paï de Tantira combattait les ennemis en leur lançant des sagaïes ou lames. L'une des armes, mal dirigée, toucha au morne Tahara (près la pointe Vénus), et n'atteignit Raïatéa qu'après avoir percé dans la montagne d'Afareïtu, la lucarne qui permet de voir le ciel bleu des îles sous le vent. »

Cette légende est rapportée par « Monchoisy », dans son roman de « La Nouvelle Cythère », page 33

J'ajouterai que plusieurs tuous, analogues à celui du pic d'Afareïtu, se trouvent sur les flancs escarpés ou crêtes des massifs de Moréa, ce qui ajoute un cachet particulier au paysage si ravissant de cette île, sœur cadette de Tahiti.

IV

LES ADORATEURS DE FIENTE DE POULES OU « PURE TUTÆ MOA »

Les gens de Tahiti, nés plus malins que ceux de Raïatéa, se plaisent à donner des preuves de leur supériorité ; voici l'anecdote : « Un tahitien devant s'établir à Raïatéa y transporta tout son bien et aussi des semences et de jeunes arbres qu'il planta. Quelques années après un évitier donna des fruits (pommes cythère) inconnus jusqu'alors des naturels qui en devinrent très friands. Or après la cueillette, en août, contrairement à ce qui passe dans ces pays, l'arbre acclimaté se dépouilla de ses feuilles. Ce que voyant les Raïatéens crurent que l'évitier allait périr, et dans la crainte d'être privés de fruits savoureux s'adressèrent au propriétaire pour le conjurer d'arrêter le mal. Heureux de jouer un tour plaisant à ces primitifs, le tahitien finit par déclarer que la précieuse plante serait sauvée si les gens voulaient implorer Dieu en priant durant 50 jours et s'agenouillant la nuit sous les arbres, notamment aux endroits où les poules (moa) laissaient choir leur fiente. Le docte tahitien ajouta que les prières seraient d'autant plus efficaces que les pénitents auraient reçu plus de projectiles sur la tête. Les simples de Raïatéa s'empressèrent d'exécuter les prescriptions commandées, et au bout de cinquante jours, au moment de la sève, constatèrent avec satisfaction, qu'ils n'avaient pas été trompés, car des bourgeons et des feuilles annoncèrent le retour de l'ancienne frondaison. A quelque temps de là, d'anciens pénitents partirent pour Tahiti et parrèrent l'aven-

ture de la résurrection de l'évitier, ce qui fit rire les tahitiens qui dès lors qualifièrent les gens de Raïatée de Prieurs de « Fiente de Poules », ou « Pure tutæ moa ». L'appellation est restée depuis, et si on veut se moquer d'un Raïatéen on l'apostrophe par les mots de « Pure tutæ moa ».

Ce récit, fait par M. Poroï, membre du Conseil Privé de Tahiti, m'a été confirmé par d'autres notabilités.

V

LES CUISEURS DE LÉPREUX OU UMU OOOI

La lèpre était connue aux îles de la Société bien avant l'arrivée des Européens et des Chinois et faisait de nombreuses victimes, surtout à Raïatée, dont les naturels, d'une simplicité proverbiale, se laissent toujours, comme on va le voir, jouer par les tahitiens.

Or donc, un tahitien, de passage à Raïatée, voyant qu'on tentait vainement de guérir les lépreux, intervint pour donner l'assurance que si on l'écoutait, les malades se rétabliraient promptement. On se suspendit aux lèvres du Taouté (médecin) qui laissèrent tomber ce sage conseil : « lorsque le vent du nord (c'est celui qui favorise le retour à Tahiti) viendra à souffler, empressez-vous de préparer de grands Umu, (fours canaques consistant en trous profonds creusés dans le sol) mettez-y les malades en les disposant de telle sorte que la tête seule émerge des bois et des feuillages qui les entoureront. Ces précautions sont indispensables, puis vous allumerez les feux et observant les mouvements des patients, vous ne les retirerez que lorsqu'ils grinceront des dents, car ils seront alors radicalement guéris. » Dès que la brise du Nord se leva, le tahitien déjà prêt à prendre la mer hissa la voile de son pahi (grande pirogue) qui le conduisit à Tahiti. De leur côté, les Raïatéens s'empressèrent de mettre à exécution les prescriptions qui leur avaient été données et les lépreux furent retirés des « Umu » complètement calcinés. Lorsqu'après ce lugubre exploit, les gens de Raïatée furieux vinrent se plaindre à Tahiti, on les reçut le sourire de la moquerie aux lèvres et le qualificatif de « Umu oovi ou hobi » (ciseurs de lépreux), qui leur est resté, fut la seule satisfaction que les tahitiens leur donnèrent ».

Récit de M. Poroï, membre du Conseil Privé de Tahiti.

VI

LES DESCENDANTS DES ANGUILLES DE VAÏRIA

Les gens du district de Chataéïa croient tenir leur origine des anguilles du beau lac de Vaïria, situé en plein massif montagneux à 400 mètres d'altitude.

Les détails de la légende se sont perdus, mais la croyance persiste, et à l'occasion de la fête nationale du 14 juillet 1895, comme il y eut à Papeete toutes sortes de réjouissances : himénés, courses, régates, etc., la pirogue de Mataéïa, l'une des mieux ornées, portait à son avant, en guise d'emblème, une monstrueuse tête d'anguille dont les mâchoires manœuvrées par des fils masqués s'ouvraient et se fermaient sans cesse.

Les Tahitiens sont entichés de leurs origines et les font remonter au dieu « Taaora » lorsqu'il s'agit des questions de terres.

Ainsi la famille Gibson (l'un de ses membres a été la victime des frères Rorique), originaire de Chataéïa, du côté des femmes, a plaidé devant les tribunaux, et alléguant par témoignages que ses ancêtres étaient issus d'une vahiné (femme) et d'une anguille mâle, du lac de Vaïria, s'est fait attribuer une parcelle des rives du lac en question.

VII

L'ORIGINE DU COCOTIER

Au cours d'une tournée dans l'île de Taïti, M. Poroï, membre du Conseil privé de la colonie, m'a raconté « qu'une femme du district de « Papeari », ayant jadis enfoui, sur un tertre, une tête d'anguille, un cocotier naquit à cet endroit et cet arbre se multiplia dans le pays. »

La légende est certes mal transmise, car elle manque de détails. Quoiqu'il en soit, le nom de la région Papéari est fait des mots papé (eau) et ari (coco), désignant exactement le cocotier qui abonde en cette localité.

VIII

L'ORIGINE DE L'ARBRE A PAINS OU MAÏORÉ

J'ai entendu raconter que la famine désolant O-Taïti, un chef ou un pouré (prêtre) (il y a plusieurs versions) ordonna au peuple de le

suivre sur une montagne, et là fit creuser une fosse dans laquelle il se plaça, puis commanda de combler l'excavation, de manière que seuls ses bras et sa tête fussent libres et dégagés. L'opération accomplie, le chef congédia son monde en l'invitant à revenir le lendemain à la place où on le laissait. La surprise des O-Taïtiens fut grande à leur retour, car à l'endroit où ils avaient laissé leur chef, ils trouvèrent un grand arbre tout couvert de fruits mûrs, ce qui permit aux malheureux de soulager leur infortune, car ils apaisèrent leur faim.

Cette légende est rapportée avec plus de détails par M. Cuzent, dans son ouvrage « Voyage aux Gambier. ».

IX

LE PAÉA MOA OU MAÏORÉ SACRÉ

L'arbre à pain produit deux sortes de fruits ; des plants donnent des fruits ronds, d'autres en portent de forme ovoïde ; on les connaît sous le nom de Paéa.

Tant que les Pomaré régnèrent à Tahiti, il était interdit aux gens du commun de porter certains costumes, de prendre des noms ou prénoms de chefs, enfin de manger certains poissons comme ceux du lac de Mooréa ou certains fruits comme le paéa qui est plus savoureux que le maïoré ordinaire. Le tabou ou défense était pourtant levé à la suite de circonstances diverses, notamment si elles étaient défavorables aux aïeux ou chefs. Or Pomaré III (1804-1827) qui mangeait aussi gloutonnement que la plupart de ses sujets, s'avisant un jour d'ingurgiter une grosse boule de « Paéa » trop chaud encore, faillit succomber sur le champ. Tiré d'embarras le monarque tint compte de l'avertissement de la Providence en faisant abandon de sa prérogative sur le Paéa qui ne fut plus moa (sacré) et le peuple put goûter de cet aliment jusqu'alors inconnu pour lui, malgré son abondance dans le pays.

X

LE FÉI TAO (BANANE FROIDE) EMBLÈME DE LA PARESSE

Le tahitien ne fait en réalité qu'un repas par jour, vers midi, lorsque, comme on dit là-bas, le « Umu » (four) est cuit. Les aliments sont pris chauds, et les restes ou débris de la table sont

abandonnés aux animaux (chiens, chats, etc.), car on ne réserve pas de plats froids.

Si par hasard des individus peu soucieux de leur ventre viennent déjeuner des restes, on dit d'eux qu'ils ne sont bons qu'à manger du « feï tao » (feï froid), ce qui est la caractéristique de la paresse invétérée car ces fruits, base de la nourriture des indigènes poussent à l'état sauvage et à profusion dans les vallées, où on n'a que la peine de les cueillir, de les transporter, puis de les cuire, pour les manger comme il convient, au lieu de se bourrer de « feï tao » qui entretient « la paresse ».

XI

LE VIN D'ORANGES ET L'AVATO (*rhum*)

Un jour de juin 1897, en traversant le district de Papara je trouvai beaucoup de naturels complètement ivres et je fis part de la chose à M. Poroï, membre du conseil privé de la colonie, qui me dit : « Avant l'introduction de l'oranger dans nos îles, les natifs ne connaissaient guère l'ivresse que par le kava ; mais cela a changé et de plusieurs façons. Tant qu'on n'a eu que les orangers, l'orgie dans les vallées durait autant que le vin fabriqué avec ces fruits, de février à fin août. Le nombre de paniers d'oranges à fournir par chaque personne participant à la débauche était indiqué par des bâtonnets qu'un véa ou envoyé remettait discrètement aux intéressés. Depuis qu'on a planté la canne à sucre, qu'on fabrique l'avato (eau-de-vie ou rhum) et qu'on tolère partout la vente de l'alcool, l'ivrognerie gagne de façon inquiétante, car maintenant lorsque la saison des oranges prend fin, le véa porte encore à domicile les bâtonnets, puis l'orgie reprend loin des yeux des mutoïs (gendarmes) ; les paniers de fruits sont remplacés par des bouteilles d'avato ; ça va plus mal. »

LITTÉRATURE

I

PLAINTES DE JEUNES FEMMES DANS UNE SCÈNE DES ARÉOÏS

Bien que grands discoureurs, les Polynésiens ne possédaient aucune littérature écrite lors de l'arrivée des Européens.

C'est par tradition orale que leurs légendes, récits guerriers, contes se rapportant à l'amour et aux plaisirs, sont parvenus jus-

qu'à nous. On dit de plus que la poésie actuelle ne soutient pas la comparaison avec celle de jadis, et cela est compréhensible. Bien qu'il soit impossible de rendre, en langue européenne, toute la naïveté, la douceur de ces poésies primitives, nous emprunterons deux exemples à l'ouvrage de Moerenhout, t. I, page 413 ; ce sont des plaintes de jeunes femmes dans une des scènes des Aréoïs.

Première

« Vous, légères brises du sud et d'est, qui vous joignez pour vous
 « jouer et vous caresser au-dessus de ma tête ! hâtez-vous de courir
 « ensemble à l'autre île ; vous y verrez celui qui m'a abandonnée,
 « assis à l'ombre de son arbre favori. Dites-lui que vous m'avez vue
 « en pleurs à cause de son absence. »

Deuxième

« C'est ici, c'est à cette pointe qui s'allonge dans la mer, que celui
 « qui m'a abandonnée me promet de l'amour. O mes jeunes compa-
 « gnes, qui voyez mes pleurs ! aidez-moi à ramasser des herbes ma-
 « rines ! je veux lui en faire des chaînes, s'il revient en ces lieux. »

II

RELIGION

Historique. — A la suite de la bataille de Navarii, à Tahiti, livrée en décembre 1845, Pomaré III victorieux, ayant au nom du Dieu des chrétiens, interdit le massacre des vaincus, comme cela se pratiquait habituellement, ses ennemis restèrent frappés d'étonnement et appréciant la beauté et les bienfaits de la religion nouvelle, coururent au baptême, jurant d'adorer le Dieu qui leur sauvait la vie. Depuis cet événement si mémorable, les temples et les églises ont remplacé, dans toutes les îles de la Polynésie, les « marats et fatas » (temples et autels), où s'accomplissaient les sacrifices humains destinés à se rendre favorables le dieu « Taaroa », ainsi que les nombreuses divinités secondaires. L'image d'« Oro », le dieu si redouté de la guerre, fut elle-même tirée du marai d'Atimaono, brûlée devant le peuple peu rassuré, et ses cendres dispersées aux quatre vents de l'horizon, permirent à la Croix victorieuse de s'implanter en Océanie.

La conversion des naturels est donc, depuis 1815, un fait accompli ; pourtant leurs idées religieuses paraissent d'une grande mobilité. C'est parce que les indigènes embrassent avec ardeur toutes les religions nouvelles, deviennent facilement « mormons, adventistes, saints des derniers jours », s'engagent dans toutes les sectes nées sur les bords du lac Salé, que des disciples de B. Young tentent d'enraciner dans nos possessions, au détriment de notre influence, qu'il m'a paru utile de donner à titre documentaire quelques extraits devant faciliter la connaissance de la religion pratiquée jadis par les peuples de la Polynésie.

COSMOGONIE

I

DÉFINITION DE TAAROA, DIEU CRÉATEUR

« Il était : Taaora était son nom ; il se tenait dans le vide. Point de terre, point de ciel, point d'hommes. Taaora appelle ; mais rien ne lui répond ; et seul existant, il se changea en l'univers. Les pivots sont Taaroa : les sables sont Taaroa : c'est ainsi que lui-même s'est nommé. »

« Taaroa est la clarté ; il est le germe ; il est la base ; il est l'incorrupible, le fort qui créa l'univers, l'univers grand et sacré, qui n'est que la coquille de Taaroa. C'est lui qui le met en mouvement et en fait l'harmonie ¹. »

Texte tahitien à titre de spécimen :

« Parahi ; Taaroa té iva ; roto ʻia té aéré ; aīta fenoua, aīta rai, aīta tai, aīta taata ; ʻāoro Taaora i mīa fouariro noa ihora oīa i té ohé naréa éi. Té toumou Taaroa ; te papa Taaora té oné.

Torô Taaroa in naʻo. »

« Taaroa téi té ao, Taaroa téi réto, Taaroa té nahora, Taaroa téi raro, Taaroa té taʻi, Taaroa té paari, fanau fénoua hoaiʻi, hoaiʻi noui raa ; éi paa no Taaroa, té ori, ori ra fénoua ². »

II

CRÉATION

« Ensuite, le dieu s'adressant aux matières, comme les pivots, les rochers, les sables, les éléments, qui, comme on vient de le voir,

1. MOERENHOUT, t. I, p. 419 à 421.

2. MOERENHOUT, t. I, p. 421 à 423.

font partie de lui-même, les appelle, pour les unir et en former la terre ; mais les matières refusent de s'unir ; alors il crée les cieux, la lumière et le mouvement. » « Vous, pivots ! vous, rochers ! vous, « sables ! Nous sommes..... Venez, vous qui devez former cette « terre. » — Il les presse, les presse encore ; mais ces matières ne veulent pas s'unir. Alors, de sa main droite il lance les sept cieux, pour en former la première base, et la lumière est créée ; l'obscurité n'existe plus. Tout se voit : l'intérieur de l'univers brille. Le dieu reste ravi, en extase, à la vue de l'immensité. L'immobilité a cessé : le mouvement existe. La fonction des messagers est remplie ; l'orateur a rempli sa mission ; les pivots sont fixés ; les rochers sont en place ; les sables sont posés. Les cieux tournent ; les cieux se sont élevés ; la mer remplit ses profondeurs ; l'univers est créé. »

§ III

NAISSANCE DES DIEUX ET DES HOMMES

« Ensuite, on voit personnifiés la terre, la mer, l'air, etc., avec qui le dieu s'unit et engendre ; car les éléments et la matière sont toujours représentés comme *femelle ou mère*, tandis que Taaroa est le mâle ou père, qui, s'unissant avec les différentes parties de l'univers, les féconde. Parmi les idées qu'ils avaient sur ce qui produit chacun des éléments, on remarquera qu'ils croyaient que l'homme était né de la terre ». « Taaroa dormait avec la femme qui se nomme « déesse du dehors (de la mer) ; d'eux sont nés les nuages noirs, les « nuages blancs, la pluie ».

« Taaora dormait avec la femme qui se nomme déesse du dedans « (de la terre) ; d'eux est né le premier germe. Est né ensuite tout « ce qui croît à la surface de la terre. Est né ensuite le brouillard « des montagnes. Est né ensuite celui qui se nomme le fort (ou le « brave). Est née ensuite celle qui se nomme la belle (ou l'ornée « pour plaire) ».

« Taaroa dormait avec la femme qui se nomme déesse de l'air.

« Est né d'eux ce qu'on nomme l'arc-en-ciel. Est né ensuite ce « qu'on nomme la clarté de la lune. Sont nés ensuite les nuages « rouges, la pluie rouge ».

« Taaora dormait avec la femme qu'on nomme déesse du dedans « (du sein de la terre). Est né d'eux ce qu'on nomme le bruit « souterrain ».

« Taaroa dormait avec la femme dite au-delà de toute terre. D'eux
« sont nés les dieux suivants :

« Elle enfanta Téiri et il était dieu.

« Elle enfanta Téfato et il était dieu.

« Elle enfanta Rouanoua et il était dieu ».

« Alors le dieu Roo, saisissant ce que renfermait le sein de sa
« mère, en sortit par le côté ».

« La femme accoucha ensuite de ce qu'elle contenait encore ; il en
« sortit ce qui s'y trouvait encore renfermé :

« L'irritation (ou présage des tempêtes), la colère ou l'orage), la
« fureur (ou un vent furieux), la colère apaisée (ou la tempête
« calmée) ».

La légende finit par ces mots : « Et la source de ces esprits est
« dans le lieu d'où sont envoyés les messagers ¹ ».

SECTION II

§ 1^{er}

IMMORTALITÉ DE L'ÂME ET VIE FUTURE

« Il paraît certain que les promesses de la religion n'allaient pas
« pour eux au delà de la vie présente ; qu'ils n'avaient qu'une idée
« vague d'une autre vie ; et que, n'admettant généralement ni pei-
« nes ni récompenses à recevoir après la mort, la plupart d'entre
« eux mouraient sans crainte et sans espoir.

« Ils croyaient, pourtant, qu'il leur survivait quelque chose qu'ils
« nommaient *varoua* (esprit, âme ou vie).

« Il paraîtrait que ce *varoua* (cet esprit, cette âme) ils l'accordaient
« non-seulement à l'homme, mais même encore aux animaux, aux
« plantes, à tout ce qui végète, croît ou se meut sur la terre ; ce qui
« d'ailleurs, était parfaitement conséquent à leur grand principe
« panthéistique, en vertu duquel l'être intelligent communique une
« partie de son être à tout ce qui a mouvement ou vie dans l'uni-
« vers ».

L'union de cet Être avec Hina et les autres déesses donne en effet
naissance à l'homme, aux plantes et à tout ce qui subsiste. La per-
fection des âmes était en raison proportionnelle du degré d'action,
de mouvement, d'intelligence des êtres ou objets vivifiés et l'hom-
me, placé au sommet de l'échelle des êtres d'ici-bas, représentait

1. MOERENHOUT, tome I, page 423 à 427.

« la plante céleste » se mêlant, quelquefois, avec « les esprits supérieurs et divins ».

« D'après une de leurs traditions, l'un de leurs dieux communique du feu à tout ce qui existe. Il en donne aux pierres, aux plantes, au bois, et le tire de différentes parties de son corps. Il *finit* « par en donner à l'homme, mais il le tire de sa tête ».

« D'après cette doctrine, on peut s'étonner de les voir, tout en « baissant, comme nous, la tête, pour penser et pour réfléchir, placer le siège de la pensée et de la mémoire dans le ventre ou dans « la poitrine ; mais surtout dans le ventre ; car, lorsqu'on leur demande où est l'âme, leur réponse est toujours, « I roto té obou », « qui ne peut s'entendre et se traduire que par le ventre ou les entrailles. Ils ne conçoivent ni ne peuvent admettre que le cerveau « puisse être le principe de la pensée, ni le cœur, le siège des sentiments des affections ».

« Ils en donnent pour preuve l'agitation du « obou » des entrailles dans le désir, la crainte et toute autre forte émotion de l'homme ».

RÉSUMÉ

a) *Mort*. — Dès la mort, les âmes se rendaient dans le séjour de la nuit (Po) lieu de naissance et séjour des dieux et autres esprits. Toutefois il n'y avait que l'homme qui, dans cette vie comme dans l'autre fût passible de punitions, exposé au courroux des dieux auteurs de son bonheur ou de son malheur.

Il y avait, paraît-il, des degrés dans les châtimens, qui étaient proportionnés aux actions commises sur la terre et « ces punitions toujours uniformes, étaient des plus singulières, et feraient regarder « les âmes océaniques comme un peu corporelles », déclare Mocrenhout.

b) *Jugement*. — En quittant leur enveloppe terrestre les « varoua » se rendaient en même lieu, celui du jugement, où se décidait la question de « leur innocence ou de leur culpabilité ».

La plaine de Josaphat tahitienne « était une petite éminence à l'ouest de l'île ¹ ». Là se trouvaient deux rochers sur l'un ou l'autre desquels les varoua se posaient. La pierre de droite symbolisait l'innocence et les âmes y touchant étaient aussitôt admises dans le lieu nommé Po (nuit), rendez-vous des esprits purs.

1. En Nouvelle-Calédonie, l'île de Balabio dans le nord-est, était le séjour des diables et le rendez-vous des âmes.

Pour les « varoua » se posant sur la pierre de gauche, emblème de noirceur ou du crime, une purification leur était indispensable pour leur admission dans le séjour de la nuit ou Po.

Nous pouvons par ces indications conclure qu'à notre image les Polynésiens admettaient le jugement dernier avec le ciel et le purgatoire (pierre de droite, rocher de gauche) sans pousser la cruauté de la vengeance divine jusqu'à la conception d'un enfer d'où les âmes ne reviennent jamais, ce qui le plus souvent mène à tous les excès des esprits qui se reprendraient, s'ils pensaient qu'une expiation temporaire peut leur assurer le Paradis au lieu des peines éternelles de l'enfer.

c) *Punitions*. — Les « varoua » ino (mauvais esprits) étaient purifiés par les Oromatouas qui leur grattaient la chair sur tous les os, en s'y prenant à plusieurs fois, après quoi ils étaient admis dans le séjour Pô, d'où ils revenaient visiter leurs fêlis (parents et amis).

d) *Crimes punis*. — La non-observation des rites sacrés, la négligence, l'oubli, le mépris des autels et des dieux étaient regardés comme des crimes qu'on expiait de son vivant ou après la mort. Les hommes qui se croyaient coupables, tentaient toujours, avant leur mort, d'apaiser la colère des dieux au moyen d'offrandes aux maraïs, ou de présents aux ministres des dieux pour rendre efficace leur intervention qui, n'avait généralement lieu, qu'au prix du bien de l'agonisant et souvent de celui de sa famille. Là, comme sur toute la terre, certaines coutumes sont aussi vieilles que le monde et ne finiront qu'avec les hommes.

e) *Cieux océaniques*. — Les Océaniens croyaient à l'existence du Rohoutou noa noa, ou ciel très parfumé, séjour de la lumière, des délices, etc., ne le cédant en rien à aucun des lieux analogues inventés par les fondateurs de religions. Le Rohoutou noa noa était situé dans l'air au-dessus d'une haute montagne de Raïatéa, mais invisible aux mortels.

Les esprits dignes d'habiter le Rohoutou noa noa y étaient introduits par Onroutataé, le Caron océanien.

En principe, le Rohoutou noa noa était réservé aux membres de la Société des Aréoïs. Les autres mortels pouvaient y accéder à la condition de faire aux dieux des offrandes, et des cadeaux aux prêtres dont les prières pouvaient transporter les âmes du Pô, dans le Rohoutou noa noa. C'est grâce à des institutions de cette nature que la fortune des particuliers passait aux mains du clergé.

« Le dogme de l'immortalité de l'âme avait, pour les Océaniens, « autant et plus que pour les autres peuples, quelque chose de conso-

« lant ». En effet, on croyait que les « varoua » conservaient à l'égard des êtres qu'ils avaient aimés, des sentiments de tendresse qu'ils manifestaient en venant errer au milieu d'eux, augmentant ainsi le nombre des gardiens des survivants.

SECTION III

THÉOGONIE

Ce qui va suivre sera le résumé des légendes et traditions recueillies par Moerenhout sur le personnel des dieux océaniens tous « nés de Taaroa ou créés par lui ;..... » Ces dieux sont en très grand nombre ; et chacun d'eux est ou paraît avoir été l'objet de légendes d'un goût des plus singuliers et des plus bizarres, qui, toutes, ont, plus ou moins directement trait au développement et à l'application des phénomènes physiques et astronomiques, *cachés en elles sous un sens allégorique* des plus difficiles à pénétrer aujourd'hui, et presque entièrement ignoré même du plus grand nombre des Indiens, qui n'y voient plus que le récit véridique de la vie et des actions merveilleuses de leurs divinités et de leurs héros déifiés ».

Les Océaniens accordaient un empire indéfini à l'intervention divine ; rien ne se faisait, même les conjectures, que sous l'inspection et les auspices des dieux. « Ils ne coupaient pas un arbre pour construire une pirogue ou une maison, avant d'avoir été la hache à la main, *au marai, en prévenir les dieux*, et sans leur apporter le premier morceau enlevé à l'arbre avant de l'abattre en entier. « Quand une pirogue était achevée, on ne pouvait l'enlever du chantier qu'après des prières faites aux marais et en présence d'un prêtre, marchant à la tête de la procession qui l'apportait pour la lancer à l'eau ; car elle ne devait toucher la terre qu'après avoir été lancée ou consacrée à la mer. Ils ne recevaient pas un ami sans avoir préalablement offert aux dieux une partie de l'ordinaire qu'ils voulaient lui présenter ; et pas un étranger sans leur consentement..... toujours est-il certain qu'il n'y eut jamais, dans aucun pays, de religion plus positivement dominante que celle de ces îles, et qui, plus qu'elle, liât l'homme dans toutes les circonstances de la vie ».

Taaroa étant mis hors ligne, les dieux ou divinités de son essence peuvent se diviser en deux grandes classes : les Atouas et les Tiis.

§ I^{er}

Atouas (résumé). — Ces dieux absolus dans leurs volontés ne s'inquiétaient pas des actes humains, et ne prenaient ombrage, que si on les méprisait ou si on les oubliait en s'abstenant de leur apporter le tribut d'offrandes et les sacrifices qu'on leur devait. Hiro a été reconnu comme le dieu des voleurs, et les autres divinités étaient complices de toutes les horreurs commises, car on ne faisait rien sans leur agrément préalable. Ces Atouas se subdivisaient en « Atouas proprement dits et en Promatouas ».

« A) *Atouas proprement dits* ». — « Cette première classe de dieux était composée de tous ceux qui étaient l'objet du culte public. C'étaient les dieux nationaux. On peut les diviser eux-mêmes en deux espèces, dont la différence était marquée par le degré de leur influence et de leur autorité comparatives : *les Atouas, proprement dits supérieurs*, et *les Atouas proprement dits inférieurs* ».

« a) *Atouas proprement dits supérieurs* ». — Chacun de ces dieux représentait l'un des attributs du dieu Taaroa ; « ils résidaient dans les cieux, et en occupaient les divers étages, car, ainsi que chez les hommes, il y avait, chez les dieux, une hiérarchie régulière de pouvoirs, distingués, comme sur la terre, par la magnificence et l'éclat de leur résidence ».

« Ces cieux, absolument indépendants du Rohoutou noa noa, séjour des élus, dont il a été question, et quelques endroits, comme le *Mérou* et le *Téméané*, où se rendaient les âmes à la mort ; ces cieux dis-je, étaient au nombre de *sept* et se nommaient *terai toué tai*, *terai toué rona*, etc., c'est-à-dire, premier ciel, second ciel et ainsi de suite jusqu'à six. Le septième était *terai ama ma tané*, la *bouche de tané*, ou l'ouverture, la porte, l'extrémité, par où entrait la lumière ».

Les détails de la vie de ces divinités sont devenus inintelligibles ; bien que les traditions fussent jadis fréquemment récitées par les prêtres dans les grandes circonstances, comme les fêtes, les guerres, la mort des chefs, etc., il est certain, que les « harepo » (conteurs) eux-mêmes n'entendaient plus le sens littéral des récits et encore moins le sens allégorique.

« Tous les Atouas supérieurs étaient fils ou petits-fils de Taaroa ».

« Taaora eut pour femme *Feu-feu* maïteraï et eut d'elle :

« 1. Oro, le premier, le plus puissant des dieux après son père, et qui eut lui-même pour fils : 1. *T'étoi mati*. 2. *Ourou tétéfa*.

« II. Raa eut pour femme *Ohotoupapa* qui donna naissance à :
 « 1. Tétoua ourou ourou. 2. Féoito. 3. Téhéiné roa roa. 4. Teu rai
 « tia hotou. 5. Témouria.

« III. *Tané*, qui eut pour femme la déesse *Patifouiréi*, laquelle
 « donna naissance à : 1. Peurourai. 2. Piata houa. 3. Piatia roroa.
 « 4. Parara ili matai. 5. Patia taura. 6. Tané haériraï.

« IV. Roo. — V. Tiéri. — VI. Téfatou ou Fatou — VII. Roua noua.
 « — VIII. Toma haro. — IX. Roua. »

Il existait encore d'autres dieux du premier ordre, et dans leur nombre des chefs déifiés, prétendent certains auteurs, car les ariis rattachaient leur origine à Taaora. « Parmi ces dieux, les plus remarquables, et ceux qui recevaient un culte, étaient : 1. Otia. 2. Tané (autre que celui déjà nommé). 3. Moé. 4. Toupa. 5. Panoua, leur Esculape. 6. Téfatou tiré. 7. Téfatou toutau. 8. Peuvai. 9. Manou. 10. Haaana. 11. Paumouri. 12. Rima roa. 13. Fatoa. 14. Faatoué. 15. Téa houi mavé. 16. Rii. 17. Mahoui, le vent d'est. 18. Hiro, dieu des voleurs, etc. ». Tous ces dieux avaient rempli leur vie d'actions d'éclat, chantées par les prêtres ; les plus connus étaient Rii, Chahoui et Rou. « Le premier sépara les cieux et la terre, en étendant ceux-ci comme un rideau. Le second tira la terre du fond des eaux ; et quand les hommes souffraient de l'éloignement du soleil, quand ils vivaient tristement, plongés dans une obscurité profonde, quand les fruits ne mûrissaient plus, il arrêta cet astre et régla son cours, de manière à ce que la nuit et le jour fussent de même durée ; et Rou, le dieu des vents, mais principalement du vent d'est (maoé), fit gonfler les eaux de l'Océan, brisa la terre qui était avant *fénoua noui* (grande terre ou continent d'une seule pièce), et ne laissa que les îles actuelles. »

Géants. — « I. *Rouanoua*, ou la tête chauve, était une espèce de monstre si laid qu'il se cachait le jour dans la mer et ne sortait pour voir sa femme, que dans le cours des nuits obscures ; et si grand qu'on lui coupa, sans pouvoir le tuer, plusieurs morceaux de la tête gros comme des rochers ¹ ».

« II. *Fanoura* était d'une si belle taille que sa tête touchait aux nues, tandis que ses pieds posaient au fond de la mer. »

« III. *Fatauhoui*. »

« IV. *Hiro*, le dieu des voleurs, était également d'une stature et d'une force prodigieuses. Pour s'amuser, il faisait avec ses doigts des trous dans les pierres les plus dures. Il délivra une

1. Ce détail me paraît en opposition avec ce qui a été dit de la crainte que les Océaniens avaient de leurs dieux.

« vierge retenue dans un lieu enchanté, gardée par des géants qui
 « tuaient quiconque en approchait. »

« »
 « V. *Mahoui*. Les habitants des îles Sandwich disaient
 « que le soleil s'étant retiré à O-Taïti, Mahoui, enjambant de ces
 « premières îles jusqu'aux îles de la Société, obligea cet astre à
 « retourner dans l'autre hémisphère. »

B.) *Atouas proprement dits inférieurs* ». — Outre les dieux
 dont il vient d'être parlé, les Océaniens admettaient que « chaque si-
 « tuation, chaque état, chaque travail de l'homme avait sa divinité
 « tutélaire et protectrice L'Océanien en effet n'était
 « pas seul dans ses bois ni sur ses rochers. *L'écho c'était un dieu qui*
 « *répondait à son appel* ; le tonnerre, c'était Oro en courroux, et
 « l'éclair n'était que l'éclat de ses yeux. Il n'y avait pas jus-
 « qu'au son de l'arbre excavé, jusqu'au léger bruissement des huis-
 « sons qui ne fussent autant de divinités présentes, qui, l'œil cons-
 « tamment attaché sur lui, pouvaient suivant ses œuvres, le récom-
 « penser ou le punir ». Voici quelques unes
 « des plus connues des divinités dites « *Atouas inférieurs* ».

I. É. *Atoua maho*, dieux requins, patrons des navigateurs, sorte
 « de *Dioscures*, qu'on invoquait avant d'entreprendre un voyage de
 « mer. 1. Roua hatou ; 2. Famoā ; 3. Pohou ; 4. Faahoué ; 5. Papīī ;
 « 6. Faamauri ; 7. Han ; 8. Ohotou ; 9. Ohoua ; 10. Faacou ; 11. Eato ;
 « 12. Ponnachou.

II. É. *Atoua pécho*, dieux et déesses des vallons, présidant à l'agri-
 « culture : 1. Foahiti ; 2. Pouhoïtou ; 3. Pipi ; 4. Raaou ; 5. Hééché
 « marai ; 6. Té vahiné maninia ; 7. Pa vahiné maniraro ; 8. Pouaroa-
 « toui hono ; 9. Pé vahiné réourani amoa ; 10. Chai éiti péi fanoua ;
 « 11. Péépééti ; 12. Péé pou hou ; 13. Péé pou térrou.

III. É. *Atoua noté oupaoupa*, dieux patrons des artistes drama-
 « tiques, chanteurs et chorégraphes, etc., 1. Ouialaétai ; 2. Péémata
 « faarouvia ; 3. Raroféta poua ; 4. Paou vaitou.

IV. É. *Atoua noté ravaoi*, dieux présidant à la pêche ou patrons
 « des pêcheurs : 1. Tohoua ; 2. Opou ; 3. Fétou médona ; 4. Parai
 « mavété ; 5. Timavi.

V. É. *Atoua raaou paou mai*, dieux de la médecine : 1. Tama ;
 « 2. Paaroa toni hana ; 3. Oïtiti ; 4. Oréaréa.

VI. É. *Atoua no apa*, dieux à qui l'on faisait des offrandes pour
 « se garantir des enchantements et des maléfices des sorciers : 1.
 « Roo ; 2. Témrou ; 3. Ouira ; 4. Témata ; 5. Térroué harou atai.

VII. É. « *O Fanou*, dieu des foaabou ou laboureurs ; planteurs d'ig-
 « names, taro, etc.

VIII. É. « *Tané ité haa*, patron des charpentiers, constructeurs de « maisons, de pirogues, etc.

IX. É. « *Chinia et Papéa*, patron des couvreurs.

X. É. « *Chatatini*, patrons des faiseurs de filets ».

B). *Oromatouas*. — « Cette seconde classe des dieux se compose de tous ceux qui étaient l'objet d'un culte privé. C'étaient les « dieux domestiques, les dieux *lares* ». Ils se subdivisaient en *Oromatouas* proprement dits et en Génies.

A). *Oromatouas proprement dits*. — Ceux-ci n'étaient pas comme les *Atouas*, méchants, vindicatifs, quoique rigides. Leur rôle était d'entretenir la bonne harmonie au sein des familles et de punir les dissensions qui pouvaient survenir, en frappant les querelleurs, ou les personnes qui leur étaient les plus chères, sans en excepter les enfants ; on pourrait les qualifier comme dit Moerenhout de « dieux mânes ». Ils comprenaient :

« 1° Les *varoua taata*, âmes ou esprits des hommes et des femmes « morts dans chaque famille ;

» 2° Les *ériorio*, esprits des enfants morts en bas-âge ;

» 3° Les *Pouara*, esprits des enfants qu'on tuait à leur naissance « et qu'on supposait reveir dans le corps des sauterelles ».

B). *Génies*. — « Ces génies étaient une espèce de dieux tutélaires que chacun prenait à sa fantaisie, sans choix... parmi « les êtres quelconques qui s'offraient à sa vue, depuis le vil reptile « qu'il écrasait sous les pieds jusqu'au vorace requin qui l'attaquait « au sein des flots ». Les animaux domestiques étaient exclus du choix des êtres. Chaque océanien vénérail l'être choisi et lui confiait tous ses projets sans exception, comme à une divinité de laquelle il aurait espéré toute protection.

Moerenhout déclare n'avoir pu découvrir le but d'une aussi étrange coutume, car les animaux vénérés par certains individus étaient méprisés par d'autres, qui, avaient de leur côté, et dans le même but, fait choix de leurs génies.

Des hypothèses faites sur ce sujet par l'auteur, je rapporterai la seconde qui paraît expliquer ce culte individuel des animaux.

Les Océaniens avaient, paraît-il « quelque idée de la métempsycose « indienne ; car, non seulement des hommes pouvaient être inspirés par les dieux, mais encore l'esprit des dieux pouvait passer « dans le corps des animaux, ce qui avait lieu, par exemple, relativement aux requins, qu'on n'adorait certainement pas pour eux-mêmes, mais parce qu'ils étaient animés de l'esprit des dieux dont « ils portaient les noms. Parmi les hommes aussi, l'esprit d'un mort

« revenait souvent dans le corps de l'animal qu'il avait vénéré pendant sa vie. Quand un Indien était malade, l'approche du poisson, de l'oiseau, du reptile, objet de son adoration, annonçait infailliblement sa mort. C'était son dieu qui venait recevoir son esprit. Quand après son trépas, son ancien fétiche se rapprochait des lieux qu'il avait habités, ce n'était plus le dieu du défunt, mais bien son esprit, qu'on y voyait reparaitre ; et, dans ce cas, il n'était pas rare de voir des mères, à qui la mort avait enlevé leurs enfants, s'approcher avec tendresse de ces prétendus esprits, des objets de leur regrets, leur parler, les nourrir, les inviter à revenir souvent, et ne s'en séparer qu'en versant des torrents de larmes ».

§ II

TIIS

« Les Tiis étaient fort nombreux. Ils étaient fils de Taaroa et de la Lune (Hina).

« C'étaient des esprits inférieurs aux dieux qui, d'après la Cosmogonie et l'usage qu'on faisait de leurs images, servaient, en quelque sorte d'intermédiaire et de ligne de démarcation entre les êtres organiques et les êtres inorganiques, dont ils indiquaient et maintenaient, contre toute usurpation, les droits, les pouvoirs et les prérogatives ».

Je ne crois pas devoir reproduire ou donner la légende relative à la naissance des Tiis pas plus que leurs noms, fort nombreux, et leurs attributions, car de l'avis même de Moerenhout, le peuple avait peu de respect pour les Tiis dont les images étaient vendues ou brisées si on en constatait l'inefficacité.

Les Tiis vivaient, paraît-il, en bonne intelligence avec les Atouas ; leurs images « étaient placées aux extrémités des marais et gardaient l'enceinte des terres sacrées.... Les figures colossales de l'île de Pâques, de Pitcairn et de Haïvavai n'étaient autres que des Tiis ». C'étaient des statues grossièrement sculptées placées sur les rochers et le long des rivages pour marquer, dit-on, les limites de la terre et de la mer.

II

CULTE

Les Océaniens reconnaissaient Taaroa comme le créateur de toutes choses, et le père de tous les dieux ; mais le supposant trop au-

dessus des bagatelles de ce monde, ne pensaient pas qu'il fût utile de lui dédier des temples et des autels, comme à son fils aîné, Oro, le dieu de la guerre et aux autres divinités.

Il existait, pour les Indiens deux cultes distincts, « l'un public, « rendu aux Atouas ou dieux nationaux, l'autre privé ou particulier « rendu aux Oromatouas ou dieux domestiques. Les premiers avaient « des marais ou temples qui renfermaient leurs images et qu'habitaient les desservants de leurs autels. Les seconds n'avaient, le « plus souvent, pour temples, que les demeures des particuliers et « pour prêtres les pères de famille ».

Si les prêtres, comme partout ailleurs, usaient et abusaient de leur situation privilégiée, pour s'attribuer les biens des crédules, au moins le faisaient-ils, sans imposer de ces pénitences absurdes, qui ressemblent à des tortures. Le ciel ou Rohoutou noa noa était réservé non aux dévots ou fanatiques, mais à ceux qui jouissaient le mieux de la vie, sans offenser les dieux, sous les auspices desquels on célébrait le plaisir et l'amour.

SECTION PREMIÈRE

CULTE PUBLIC OU NATIONAL

Ce culte qui intéressait la masse du peuple avait pour but de gagner la faveur des dieux ou d'apaiser leur colère ; il était rendu à toutes les divinités en commençant par Oro. Les rapports sous lesquels il sera considéré seront limités à : « son matériel, son personnel ».

§ I^{er}

MATÉRIEL DU CULTE

A) MARAIS

« Les Maraïs étaient leurs temples, lieux ouverts, espèce « d'arène en forme de parallélogramme, formée d'un mur de « pierre de quatre à six pieds de haut et terminée à l'une de ses « extrémités, par un immense amas de forme pyramidale, moins « long que large ».

Cette description correspond exactement avec ce que j'ai vu des ruines du Maraï d' « Afareitu » dans l'île Mooréa.

Dans l'île Tahiti, le maraï d'Atimaono près de Papara, ne comprend plus le local réservé aux images des dieux, et aux prêtres ou

gardiens ; la pyramide ou amas de pierres, auquel on puise, pour le macadam de la route, subsiste encore, avec une hauteur d'environ dix mètres, sur 40 de long et 15 de large. Dans le four à chaux installé au pied de cet ancien maraï, on a dû calciner, pour fabriquer de la chaux, tout le corail propre à cet usage.

« Les pyramides étaient pourvues de degrés aux quatre côtés. Les images se plaçaient sur leur sommet, où les prêtres officiaient dans les grandes solennités. »

« Chaque district ou chaque principal chef avait au moins un de ces temples qu'on peut nommer *publics ou nationaux*, et où on adorait les Atouas sous le nom collectif de *Témaaro*. »

Le nombre des Maraïs était illimité, car on en élevait dans toutes les circonstances considérables de la vie, surtout à l'occasion d'une guerre, d'une grande victoire, de l'installation d'un *arii rahi*, principal chef ou roi de toute une île ; et les Indiens prétendent que, dans ces derniers cas, le nombre des assistans était si considérable, qu'en apportant chacun seulement une pierre, il s'en trouvait assez pour construire les temples et les pyramides les plus considérables. »

L'auteur s'autorise de ce détail pour montrer l'état florissant de la population d'alors et ajouter qu'à la suite d'une bataille, « les morts se trouvèrent en assez grand nombre pour que les vainqueurs pussent former des têtes des vaincus, le mur d'enceinte d'un grand maraï. »

Le dernier exemple de cette coutume barbare, qui consistait à bâtir les murs d'un maraï eut lieu, je crois, à la suite de la bataille livrée près de Papora par le vaïatoua ou roi Amo, qui fut défait. Le maraï fut construit dans la presqu'île de Taïarabou, dans la localité qui porte actuellement le nom de district de « Teahupoo », fait des mots « *Tia* » et « *houpo* », signifiant « amas de têtes. » On trouve les ruines des Maraïs généralement près du rivage de la mer, où elles sont signalées par les bouquets de l'arbre dit *aito* (*bois de fer* ou *casuarina equisetifolia*), dont les feuilles, pareilles à de longues aiguilles, agitées par le vent, produisent un fort sifflement », que les Océanieux attribuaient aux dieux.

L'aito, comme les autres arbres majestueux, famanou et chiro ou bois de rose, qui entouraient les Maraïs, étaient sacrés. Les naturels, passant près des temples de leurs dieux, avaient coutume de garder le silence et de se découvrir le corps jusqu'à la ceinture, longtemps avant d'en approcher. »

Les Maraïs particuliers ressemblaient à ceux des dieux, mais ayant habituellement des dimensions plus réduites.

L'accès des Maraïs était interdit aux femmes sous peine de mort ; si pour certaines cérémonies on faisait fléchir les rites, on couvrait d'étoffes le parcours à suivre par la femme, car « le moindre contact » aurait souillé la sainteté du lieu. »

Les Maraïs publics servaient parfois de cimetières, mais seulement aux victimes et aux prêtres « couchés dans la tombe sur le ventre, « de peur que, tournés de l'autre côté, leur regard ne fit mourir les » arbres et tomber les fruits. »

Les familles enterraient souvent leurs membres dans leurs marais particuliers.

B) FATA

Les Fata ou autels, situés devant ou dans l'enceinte des Maraïs, consistaient en une plate-forme en bois, montée sur quatre pieds plus ou moins ornés ; les victimes offertes aux dieux étaient placées sur les Fata.

Lorsqu'il s'agissait d'un mort ordinaire, le Fata était abrité par une toiture en chaume qui protégeait le cadavre contre les injures atmosphériques ; il portait alors le nom de *Fata toupapau*, ou autel pour les morts.

C) TOOS

C'étaient les images des Atouas, en pierre ou bois, grossièrement taillées, conservées pieusement dans les Maraïs, et devant lesquelles les ministres divins déposaient les offrandes, faisaient les prières, présentaient les victimes. Les Toos ne semblaient pourtant pas symboliser la divinité, car plusieurs îles n'en possédaient pas.

Les Tiis, dieux inférieurs, étaient travaillés plus artistement, et Moerenhout dit que les Toos « n'étaient que le tabernacle où se » déposait ce qui représentait partout les dieux, c'est-à-dire les » plumes rouges¹, le *maro ouro* et autres objets du même genre. » Comme il est parlé du maro-ourou, aux coutumes et usages, je ne rééditerai pas sa description et son utilité.

Ce qui prouve que ces plumes étaient les emblèmes de la divinité, c'est que les Océaniens ne tuaient pas les oiseaux qui les portaient dans l'espoir de rattraper ces habitants de l'air « quand les plumes » arrachées auraient repoussé. »

1. Les plumes rouges étaient tirées de la queue des oiseaux des Tropiques ou Phaétons, qui ne portent que deux seules plumes blanches ou rouges à la queue.

La possession d'un grand nombre de plumes rouges était la fortune, mais on doit ajouter qu'elles n'étaient d'aucune efficacité avant d'avoir été offertes aux dieux, ou sacrées par les cérémonies et les prières aux Marais. Des échanges s'effectuaient aux temples entre les plumes non sacrées et celles ornant le Too ou image des Atouas.

Ces plumes, comme nos amulettes et autres bibelots, servaient de talismans aux Océaniens qui les révéraient et les considéraient capables de prévenir les maladies, conjurer les enchantements.

« ... en mer, à l'approche d'une tempête, ils (les Océaniens) les « tendaient du côté d'où venait l'orage et lui ordonnaient de se « retirer, soit au nom de ces signes, soit au nom des divinités que « ces signes même représentaient. »

§ II

PERSONNEL DU CULTE

A). PRÊTRES

J'ai dénombré plus haut les avantages que les prêtres tiraient de leur qualité d'intermédiaires entre les divinités et les humains ; ils étaient nombreux.

Toutefois, le sacerdoce n'était pas une sinécure pour les ministres de Taaroa. Il fallait en effet que le prêtre fût sans cesse présent pour les exercices fréquents et longs faits aux Marais pour les moindres circonstances de la vie. En outre, le travail mental obligatoire des religieux était considérable, car les offices étaient suspendus si le prêtre commettait le moindre oubli dans les rites, la plus insignifiante omission dans le récit des prières. Une pareille constatation, regardée comme un mauvais présage, mettait fin à la cérémonie, discréditait toujours son auteur et le privait même de son emploi. Enfin, si les prêtres pouvaient tout obtenir, pour vivre dans l'opulence et les plaisirs, ils étaient astreints aussi aux dangers de la guerre.

La fonction religieuse était héréditaire comme celle des chefs et de tous les emplois publics. L'autorité des prêtres, découlant de leurs pouvoirs divins, était plus forte que celle des chefs, obligés de recourir à leur ministère pour obtenir des dieux des arrêts et sacrifices conformes à leurs intérêts. Et c'est peut-être afin d'éviter une division, facile à survenir entre l'autorité politique et la puissance

sacerdotale, que les chefs et les prêtres étaient souvent proches parents. Quoiqu'il en soit, le peuple avait pour les prêtres un respect mêlé de crainte, car les personnes menacées périssaient généralement.

JULES AGOSTINI.

(A Suivre).

LA MER ET LES EAUX

XCVII

LE BRICK INFERNAL

LE brick qui navigue en sens inverse des autres bâtiments, à ce qu'on dit en Europe comme en Asie ou en Amérique, car il est connu partout, fut assailli par une affreuse tempête où il perdit tout son équipage ; il fut rencontré par une felouque ; les matelots qui la montaient s'en emparèrent, le visitèrent, y firent quelques légères réparations, puis ils laissèrent aller la felouque en dérive et nommèrent un capitaine. Ce capitaine, qui s'appelait Dahul, était un fort bel homme, mais c'était un forban souillé de tous les crimes. Un jour qu'il conversait avec Satan qui tenait la barre, il s'éleva entre eux une discussion, et Dahul saisissant la barre du cabestan, se tourna vers Satan qui disparut en lui faisant une affreuse grimace.

Rentré chez lui, le diable réfléchit, et vit qu'il avait eu tort de se brouiller avec son meilleur ami, et il résolut de lui faire des avances ; pour le rendre plus traitable il lui envoya une frégate revenant des grandes Indes. Dahul s'en empara, quoiqu'elle eût un nombreux équipage, en fit massacrer les matelots sur le pont, et donna ordre de pendre l'état-major aux vergues.

Son lieutenant, en visitant les cabines, trouva dans l'une d'elles un évêque qui consolait une famille espagnole, composée du père, de la mère, d'une jeune fille de dix-huit ans, et d'un tout petit enfant qui riait aux anges. Dahul les fit monter sur le pont, et proposa à l'évêque qui était jeune et fort, de faire partie de son équipage ; comme l'évêque refusait, il le fit crucifier sur le pont ; il fit la même proposition à l'espagnol, se réserva la jeune fille, livra la mère à l'équipage, et lui ayant arraché des bras son enfant, il le fit égorger, apprêter et rôtir comme un jeune agneau. Quand l'abominable repas

fut servi, Dahul monta sur le pont où la mère s'était évanouie, et invita à sa table la famille espagnole ; la mère ouvrit les yeux et, regardant l'évêque, lui demanda sa bénédiction et son intercession auprès de Dieu. Dahul en se mettant à table, cria à l'évêque qui priait : « C'est bien, dis-nous maintenant le *Benedicité*. »

Du haut de son trône Dieu entendit leur cri ; une voix formidable se fit entendre dans les airs ; Dieu parut sur la nuée, et dit : « Tu vogueras, Dahul, au gré des vents, à la merci des flots ; ton équipage s'épuisera en manœuvres éternelles et inutiles ; tu iras par toutes les mers, et jusqu'à la fin des siècles, tu recueilleras à ton bord tous les noyés de l'univers. Tu ne mourras pas, tu n'aborderas jamais le rivage, ni le vaisseau que tu verras toujours fuyant devant toi ; tu seras le Juif-Errant des Mers. » Dieu se tut, le brick bondit sur les flots, la famille espagnole et l'évêque, détaché de la croix, furent jetés dans une barque et abordèrent au rivage, et Dahul, poussé par les vents, ballotté par les vagues, disparut à leurs yeux.

Depuis ce jour, le brick accomplit son arrêt ; il va toujours annonçant la tempête, la mort et l'incendie ; il vogue sans biscuit, sans repos, sans eau douce et sans espoir, et quand sonnera la trompette de l'ange annonçant la fin du monde, il voguera encore. On le voit passer dans toutes les mers du monde ses flancs noirs recèlent des damnés, ses grandes voiles blanches l'enveloppent comme des linceuls. A son aspect les marins ne manquent jamais de faire un signe de croix, car un danger les menace. Surconf et l'intrépide Tribaldor-le-Grand le croisèrent un soir et eurent à sa vue la chair de poule, et pourtant ils ne craignaient personne.

Souvent ce brick est accompagné de toutes les flammes de l'enfer. On voit voltiger des milliers d'esprits dans le feu qui l'entourne, et tous jettent des cris effrayants en se débattant près de Satan qui tient le gouvernail quand Dahul commande. Le vaisseau semble souvent prêt à sombrer, et ses mâts craquent sous le poids des damnés.

Récit d'un vieux marin, légende bretonne, dans l'Avranchais, octobre 1859.

ELVIRE DE CERNY.

XCVIII

CROYANCES HOLLANDAISES

Nos pêcheurs de la Mer du Nord disent qu'ils prennent la plus grande quantité de harengs à la lune croissante.

D'après un de mes anciens amis, un pêcheur de harengs à Nieuwediep, la lune a aussi de l'influence sur le sexe des enfants qui sont encore dans le sein de leur mère. De cette science, notre homme faisait un usage pratique. A chaque accouchement de sa femme, il pariait avec le médecin sur la question de savoir à quel sexe appartiendrait l'enfant futur. Si l'ami gagnait, le médecin ne recevait pas une obole ; s'il perdait, il payait au médecin des honoraires doubles. Cette science de prédire le sexe fut très avantageuse à notre pêcheur, puisque sa femme lui donna 23 rejetons. Il fut cependant assez honnête pour avouer que deux fois sa prédiction ne s'était pas réalisée. Mais, ajouta le pêcheur de harengs, remarquez bien qu'un enfant qui a choisi un sexe contre toutes les règles de la nature ne peut pas vivre longtemps, un an tout au plus. Et ce qui plus est — et cela est fort remarquable, car ici reparait l'influence de la lune, — un tel enfant meurt toujours quand la marée est basse.

« Oh ! monsieur », concluait mon ami, « tout est si simple quand vous faites attention à la nature des choses. »

(*Album der Natuur*, Haarlem, 1900, p. 81).

CXIX

LE POISSON ET LES MOIS

Les habitants du littoral de la Frise et ceux de l'île d'Ameland — presque tous pêcheurs — croient que dans les mois où il n'entre pas d'r (mai, juin, juillet, août) l'aiglefin, le cabillaud et le hareng ne valent rien, tandis que le poisson de mer à la peau noire ou foncée est très bon.

(WALING DYKSTRA, *Uit Friesland's Volksleven*, II, p. 269).

A. DE COCK.

C

LES MOUETTES D'AVERTISSEMENT

Lorsqu'on voit des mouettes se percher sur le phare du Jardin, à l'entrée de la rade de Saint-Malo, on est sûr d'apprendre qu'un bateau de ce port a été perdu, avec pertes d'homme. Autant de mouettes, autant d'hommes « pérés en mer ».

LUCIE DE V. H.

CI

LE MOUSSE D'AUDIERNE (*Suite*)II. — *Le mousse dans la famille*

1. — *Un festin.* — L'ainé, embarqué dès le début de la saison de pêche, a dix ans. Il est suivi de six autres. Tous, grouillant par rang de taille, tendent leurs mains avides, poussant des cris de joie, devant la tourte de pain blanc qu'on entaille en larges et épaisses tranches. Du pain blanc ! il n'y en a pas tous les jours. Mais, aujourd'hui c'est liesse : on a tué le cochon.

Le premier gain du mousse avait été mis de côté : dix écus pour acheter un goret à la foire de Pont-Croix. L'animal choyé par tous, promené à la grève à marée basse, baigné à la mer tous les jours de l'été, était devenu grand, et c'était aujourd'hui *sa fête, fest an oc'h*. Toutes choses, en ce monde, ont leur destinée, et le cochon avait suivi la sienne. Hier, on l'avait hissé, puis installé, sur le banc du lit, apporté et dressé devant le seuil de la porte. Le mousse, à la place d'honneur qui lui appartenait de droit, car de ses premiers sous il allait faire profiter tout le monde, lui avait tenu les oreilles ; et ce, pendant que le père, avec le couteau qui lui servait à étripier les poissons, avait, d'une main inexperte en la chose et après force tâtonnements, mis fin à son existence, et que les jeunes frères du mousse imitaient les cris de souffrance de l'animal, applaudissaient aux derniers spasmes de son agonie et se barbouillaient de son sang. Aujourd'hui c'est donc fête. La tablée est au complet ; tout l'équipage du bateau, les parents proches, les voisins intimes ; vingt-deux personnes, sans compter les enfants et les curieux rôdant sous quelque prétexte, et invités à prendre un morceau en passant. Viande et eau-de-vie ! tel est l'extra chez les marins. Boire et manger plus que satiété, sans avoir trimé pour cela, tel est l'idéal de celui qui, peinant chaque jour pour son pain, a, souvent encore, à subir les privations. Ce bien-être d'un moment fait au pêcheur oublier tous les dangers, toutes les misères passées ; et quand ce bien-être est partagé par tous ceux qu'il aime, la somme de jouissances à laquelle ses sentiments peuvent aspirer, est atteinte. Aussi, dans un festin de pêcheurs, où se trouve cette communauté d'impressions d'actes, l'union et la cordialité sont grandes.

Cependant le repas est à sa fin. On avait mangé, puis bu. On buvait encore pour *faire descendre* les grosses tranches de lard engouf-

frées ; on mangeait pour éteindre le feu que l'eau-de-vie mettait aux gosiers. Les enfants, saouls, se glissent, à quatre pattes, entre les jambes des grandes personnes, pour happer ce qui traîne et lécher le fond des verres. Et l'on trinque ! La mère, assise au foyer, allaite son dernier-né. A côté d'elle, un verre d'eau-de-vie. On lui porte une santé à laquelle elle répond aussitôt. L'eau-de-vie qu'elle avale, par action réflexe fait frissonner son sein. Le nourrisson, excité, précipite sa succion. Lui, aussi, veut prendre part au festin que paie son frère aîné.

Au mousse, on donne des conseils attendris : « Fin pêcheur comme « ton père, tu tiendras, droite la barre de ton gouvernail ;

« Point voleur ! oh ! non, pas ça ! Il n'y en a jamais eu dans la « famille. Tous pauvres, mais honnêtes. L'honnêteté, c'est notre « fortune. Les honnêtes gens passent partout, la tête haute, etc... »

Mais tout est relatif : Ramasser ce qui traîne et le garder ;

Défoncer une barrique de vin trouvée en mer et la boire aussitôt ;

Boire à crédit et ne jamais payer, — cela surtout, — ne sont que des peccadilles dont ce n'est pas la peine de parler.

Aussi, de tous ces conseils, le mousse fera, sans tarder, son profit. Au premier janvier dernier, le nombre des mousses ivres, dans les rues d'Audierne, égalait, sinon dépassait, celui des hommes.

A force de trinquer, toutes les bouteilles sont vides. Les convives qui peuvent se lever sortent. Quelques-uns s'affaissent et dorment. Le père s'approche de sa femme et lui demande de l'argent : « Pour régaler l'équipage qui a encore soif ? De l'argent ? mais il n'y en a plus ! Les derniers sous de la pêche d'été ont servi à acheter l'eau-de-vie du festin, le pain a été pris à crédit. Et puis, c'est assez bu ! aucun ne tient debout. »

A ces mots, le père se fâche et gifle sa femme. L'enfant, terrifié, se détache du sein et se renverse sur les bras de sa mère ; ses yeux convulsés jettent, sur le père, un regard atone, celui d'un épileptique.

Au milieu des cris, le père est enlevé par ses hommes. Ils s'en vont, tous, au prochain cabaret : « Crédit n'est pas encore mort ! » Une heure après, on rapporte l'homme veule, inconscient, s'efforçant de chanter le *Te Deum*, le *libera*, ou autres chants d'Eglise ; ce sont les seuls que le pêcheur ivre connaisse. Ses compagnons d'orgie lui parlent avec déférence ; ils ont, pour lui, les plus délicates attentions, les plus subtiles prévenances. « Il est si heureux, le pauvre homme, d'avoir tant bu ; il ne faut pas troubler son bonheur. »

Au musée de Quimper, un tableau d'Yan Dargent représente

l'Intempérance : « Au premier plan, un cultivateur, ivre-mort, « effondré sur l'épaule de son fils qui le ramène. » Le visage de l'enfant exprime le dégoût en même temps que l'énergie. « Si « mon père tombe, » semble-t-il dire, « c'est à moi de le soutenir. » Le sentiment du devoir lui fait vaincre sa répulsion. Chez le pêcheur ivre, la scène est toute autre. Lorsque son père croulera à ses pieds, le mousse sourira : « Que mon père est heureux ! » pensera-t-il, et il le laissera là.

II. — *La faim*. — L'hiver était venu. Avec lui, les bourrasques du large qui couchent les bateaux sur la houle et les coulent sur les brisants de la barre qui ferment l'entrée du port. Les bateaux n'osaient plus sortir. Chaque jour, les pêcheurs sont groupés sur le quai, à l'abri de la cabane du maître-de-port, pendant que les barques s'entrechoquent, le long du quai, et sous les coups du ressac, dérivent. Leurs teints pâles, leurs traits émaciés, leurs yeux brillants indiquent la misère et la faim. Oui ! la faim. Le cochon avait duré, juste, cinq semaines. Le lendemain de *sa fête*, on avait, selon l'usage, à toutes les connaissances, distribué le *Gôûter de la fête*, *Tanve fest an oc'h*. La moitié du charnier était ainsi partie. L'autre moitié, empilée chaque jour, en monceaux énormes, dans le chaudron, n'avait pas tardé à la suivre. « Quand il y a, il y a ! c'est assez de se priver quand il n'y a pas. » C'est par cet aphorisme que le pêcheur excuse son imprévoyance.

Depuis quelques jours, il ne restait plus, dans la maison, qu'un peu de pommes de terre. Chaque matin, la mère les comptait parcimonieusement avant de les mettre à cuire, arrosées de la saumure du charnier. Il fallait les faire durer le plus possible, car le mauvais menaçait d'être *pris pour de bon*.

Du pain ? il n'y en avait plus. Le boulanger ne faisait plus crédit. Il ne le pouvait. On essayait bien de l'apitoyer, mais sans réussir. Déjà, les années précédentes, plusieurs de ses confrères avaient été *coulés* par leurs crédits et obligés de déposer leurs bilans. Leur exemple l'avait rendu sourd à toutes les demandes. Il ne livrait plus que contre argent comptant. Or, l'argent, chez les pêcheurs, n'était plus connu.

Les enfants trouvaient bien un morceau, à droite, à gauche, chez des parents, des amis, mieux partagés ou plus prévoyants. Ils se créaient aussi de petites ressources en cueillant des bigorneaux, des moules, des palourdes, des pousse-pieds (anatifes), pour vendre. Le père, lui, à marée basse, s'en allait détacher les berniques des roches de Lervily, à une lieue de la ville. Au déchal des grandes ma-

rées, il apportait pannérée pleine. C'était la pitance de trois jours. Mais, aux mortes-eaux, sa récolte était bien rare.

L'hiver, à Audierne, avec ses longs jours de chômage, introduit chez les pêcheurs, des privations de toutes sortes. Chez un petit nombre, les plus prévoyants, ce n'est que la gêne ; chez les autres, la *misère noire*. On voit alors des hommes de trente ans, vaguer, les yeux hagards, chancelants, et vous aborder. Mais, au lieu de vous parler, ils baissent la tête et s'enfuient. Le soir, au brun de nuit, d'autres longeant les murailles, pénètrent dans les couloirs des maisons. Là, immobiles, ils attendent. Lorsqu'on les aperçoit, ils essaient de balbutier, les larmes aux yeux : « Six enfants, pas mangé depuis « trois jours !.... »

Mais c'est là le petit nombre. Le marin a sa fierté. Mendier, *rougir sa face*, oh, non ! Plutôt la misère, et même la mort. Dans ces jours de privation, ce sont les femmes et les petits enfants qui ont le plus à souffrir, quand le mari manque de cœur et de conduite.

Un de ces derniers jours de janvier où nous écrivons ces lignes, on a trouvé une femme, mère de seize enfants en bas-âge, mourant d'inanition ; à son sein tari était accroché le dernier-né de quatre mois, la bouche pleine du sang qu'il suçait à la mamelle. Cette femme, comme beaucoup d'autres, avait su cacher à tous sa détresse.

C'est, en ces jours d'hiver et sans gain qu'un secours *intelligent, désintéressé et discret*, serait le bien-venu. Mais Audierne possède-t-elle des éléments dirigeants aptes à l'organiser ?

III. — *L'Imprévoyance et l'inaction*. — Deux phases, opposées, maîtresses tour-à-tour de ses aspirations, de sa volonté, de ses facultés, se partagent l'existence matérielle du pêcheur. L'une, l'*abondance*, l'accapare tout entier. Lorsqu'elle règne chez lui, il oublie tout pour se complaire dans le bien-être présent. Qu'ils sont loin, ces jours de tempêtes qui ont fait sombrer sa barque et l'ont laissé lui-même roulant dans la vague ; ces épidémies, ces semaines de famine, qui l'ont endetté ! Aujourd'hui la pêche est abondante : « Or, « quand le poisson donne, il faut que tout aille. » Cela va si bien, qu'il n'y a rien de trop cher au marché. Le gain de la semaine passe en deux jours. Si, parfois, entre deux *chaudronnées* de victuailles, se présente, à son esprit, le souvenir du loyer à payer dans deux mois, de l'argent à mettre de côté pour acheter les pommes de terre et la farine de l'hiver prochain ; vite ! un verre d'eau-de-vie ! « on en a les moyens. » Et cela fera s'évanouir, en des horizons lointains et embrumés, cette pensée importune.

Donc, dans l'abondance, toutes les aspirations, toute la volonté du

pêcheur, sans aucune considération du passé qui a été douloureux, ni de l'avenir qui peut être terrible, n'ont qu'un seul but : jouir.

L'autre phase, la *pénurie*, le laisse complètement désespéré. Si, dans l'abondance, il a une volonté, celle de jouir, dans la détresse, toutes ses facultés semblent atrophiées, annihilées. Le sentiment de réagir lui fera même défaut. Il entendra les siens crier la faim ; il les verra trembler de froid, dépérir de misère, il ne bougera pas : « Lui, aussi, est en but aux mêmes causes de souffrance. Si elles ont moins de prise sur lui, c'est que son corps est plus dur ; ceux des enfants durciront aussi avec l'âge. Pour la femme, son rôle est de souffrir ; du reste, elle est toujours à se plaindre. D'ailleurs il n'y peut rien : la pêche ne donne pas ; quand elle donnera, cela changera ».

Le pêcheur se complait dans cette inertie, ou, s'il en sort, ce sera, sous prétexte de voir l'état de la mer, pour chercher quel vent lui apportera une goutte d'eau-de-vie : heureux, et toute misère oubliée, si cette goutte lui tombe de quelque part ; découragé et lamentant sa détresse, si elle ne lui arrive pas.

En janvier et février, par brise d'est et gelée blanche, souvent à terre, le long des côtes, le temps est radieux. Le soleil y darde ses rayons qui font partout surgir la vie. Sur mer, au contraire, ils déterminent l'échauffement des couches d'air et diminuent la pression à la surface de l'eau. Les flots semblent n'être plus contenus ; au contact de la rive, ainsi surchauffée, ils se soulèvent comme sous l'effort des vents les plus violents ; toute la baie se couvre d'écume. — « Dieu et le diable, » — dit le pêcheur. — « se sont partagés le monde. Le bon Dieu règne sur terre, tandis que le diable commande à la mer ». — Pendant ces périodes qui durent, quelquefois, des semaines, aucune navigation n'est possible. Le pêcheur, toute la journée, se chauffe paresseusement au soleil, en face de la mer. Il est vrai que le spectacle est splendide, plus beau même, plus lumineux, que celui des plus beaux soirs d'été. Mais un peu d'énergie ferait mieux l'affaire du pêcheur, que cette béate contemplation. Sous prétexte que la mer est son lieu de travail, l'aviron et la barque ses seuls instruments, il ne cherchera pas à se créer des occupations, et, par suite, des ressources, en travaillant à terre, quand la pêche lui est fermée. En été lorsqu'il aura ramé deux heures, contre le jusant, pour ramener au port, sa barque remplie de poissons, et qu'il l'aura vue s'arrêter net ! sur un banc de sable, au milieu du chenal, il croira avoir tout fait, en croisant ses bras pour *jurer après* les ponts-et-chaussées — « qui ne font rien pour le pauvre marin. » — Mais, en hiver, lorsque cette administration

viendra lui proposer : — « Le sable gagne le port où bientôt, vous « ne pourrez plus ramener vos bateaux, et détermine, à l'entrée. « une barre sur laquelle, trop souvent, votre avoir et vous-mêmes « êtes engloutis, ce sable, je veux l'enlever ; pour cela, il me faut « des bras, que je paierai bien ? » — le pêcheur, quoique mourant de besoin, répondra dolement : « Mes bras ? ils sont faits pour « l'aviron et non pour la pelle et la pioche : je ne saurais comment manier ces outils : » — et il retombera dans son inertie et retournera à sa muette contemplation de la mer.

Quelle peut être l'éducation morale de l'enfant dans un milieu pareil ? Lorsque donne la pêche, le seul idéal des parents est le bien-être matériel, pour eux d'abord ; et, s'il y a surabondance, pour les enfants. Les parents se livrent avec la plus extrême imprévoyance, le plus fort égoïsme, à leurs instincts, à leurs appétits.

Quand les gains ont cessé, toute énergie, toute faculté de vouloir disparaissent également. Ce n'est pas par courage stoïque, qu'ils supportent les privations, c'est par paresse. La misère pour eux, est une fatalité contre laquelle ils se disent qu'il est inutile de lutter parcequ'elle leur est dévolue.

Donc, le père ivre, ou découragé : la mère, malade, ayant toujours un enfant sur les bras, ne s'occupent pas de ceux, plus grands, qui peuvent courir. Ceux-ci s'en trouvent bien. La mer les attire, et les garde, jusqu'à ce que la faim, ou le sommeil, les chasse vers la maison.

H. LE CARGUET.



CONTES ET LÉGENDES ARABES

CCCIV

LA STATUE BIENFAISANTE

Des habitants d'Ikhmim disent qu'un homme de la région orientale fréquentait le *Berba* (temple égyptien) et qu'il y venait chaque jour avec de l'encens et du parfum de crocus. Il encensait et parfumait une statue dressée vis-à-vis la porte du Berba, après quoi il trouvait au-dessous d'elle, à ses pieds, un dinâr. Il le prenait, puis s'en allait. Il renouvela longtemps cette pratique. A la fin, il fut dénoncé par un esclave, qui raconta son histoire au gouverneur du lieu. Celui-ci le fit arrêter, et l'homme, lui ayant donné une grosse somme, quitta le pays¹. »

CCCV

LA PUNITION D'IBN MOLDJEM

Dans le *Kitâb el Menâqib* d'Abou Bekr el Khaouârezmi, on trouve le récit suivant : Abou el Qâsem ben Moh'ammed raconte : J'étais à la mosquée sacrée (*la Ka'abah*) et je vis les gens rassemblés autour du seuil d'Ibrahim. Qu'est-ce que cela ? demandai-je. On me dit : C'est un moine qui a embrassé l'islam et qui raconte des choses extraordinaires. J'arrivai à le dominer : c'était un vieillard âgé, revêtu d'une robe de laine, coiffé d'un bonnet de laine et de forte corpulence ; il était près du seuil d'Ibrahim à faire un récit aux gens qui l'écoutaient. Il leur disait : Tandis que j'étais dans mon ermitage et que je regardais d'en haut, j'aperçus un oiseau pareil à un grand aigle qui s'abattait sur un rocher ; il vomit et rejeta de son bec le quart d'un homme. Ensuite il s'envola, disparut peu de temps, puis revint et rejeta un autre quart. Il partit et revint encore jusqu'à ce qu'il eut vomi quatre quarts d'homme, qui lorsqu'il eut pris son vol, se rapprochèrent les uns des autres et se rejoignirent : un homme complet se leva. J'en étais stupéfait. Voici que l'oiseau fondit sur

1. Suite. Voir t. XV, p. 22.

2. *L'Abrégé des Merveilles*, trad. Carra de Vaux, Paris, 1898, in-8, p. 258-259.

lui, en saisit un quart et s'envola, puis il revint, prit un autre quart et continua jusqu'à ce qu'il eut tout enlevé. Je restai préoccupé, regrettant de ne pas avoir demandé à cet homme qui il était et quelle était son histoire. Le lendemain, l'oiseau arriva et fit comme la veille. Quand les quartiers se furent réunis et furent devenus un homme complet, je descendis de mon ermitage pour me diriger vers lui et je lui dis : Par Dieu, qui es-tu ? — Il garda le silence. Je repris : Par celui qui t'a créé, fais moi connaître qui tu es. — Il me répondit : Je suis Ibn Moldjem¹. — Qu'as-tu à faire avec cet oiseau ? — J'ai tué 'Ali, fils d'Abou Tâleb, que Dieu honore sa face et cet oiseau est chargé de me traiter chaque jour comme tu le vois. Je quittai mon ermitage et je demandai qui était 'Ali ben Abou Tâleb : on me dit que c'était le cousin du Prophète. Alors j'ai embrassé l'islam et je suis venu à la Sainte Maison de Dieu dans l'intention de faire le pèlerinage et de visiter le Prophète².

CCCVI

CONVERSION DE 'IKRIMAH

Parmi les miracles du Prophète, on cite le suivant : Abou Djahl avait un fils d'une belle figure, qui se nommait 'Ikrimah ; il fuyait le Prophète pour ne pas se faire musulman. Un jour Moh'ammed le rencontra et reconnut à la noblesse de sa démarche que c'était 'Ikrimah. Il l'appela : 'Ikrimah, avec cette beauté et cette grâce, si tu croyais en moi, tu serais un des habitants du Paradis. L'autre s'enfuit et sortit de Médine en disant : Plût à Dieu que je fusse mort sans voir le visage de Moh'ammed. Il arriva à un temple d'idoles, se prosterna devant les plus grandes et dit : Dieu, gardez-moi, pour que je ne voie plus le visage de Moh'ammed. Une voix sortit de l'intérieur de la grande idole, elle disait : Moh'ammed a pris une résolution ferme, il est décidé à te convertir à l'islam, tu ne peux y échapper. En entendant ces paroles, 'Ikrimah fut effrayé et réfléchit à ce qu'il devait faire. Il sortit de la ville, se dirigea vers la mer jusqu'à ce qu'il arriva sur le rivage. Je me tuerai, dit-il, mais je ne me ferai pas musulman ; et il se jeta dans la mer. Il plongeait, puis revenait à la surface de l'eau sans éprouver aucun mal par la permission de Dieu très haut et la pensée du Prophète... Puis 'Ikrimah tournait

1. Ibn Moldjem, l'assassin du khalife 'Ali, gendre du Prophète est en exécution aux musulmans orthodoxes.

2. Ah'med ech Chirouâni, *H'adiqat el Afrâh* Le Caire, 1298 hég. in-8, p. 76.

à la surface de l'eau jusqu'à ce qu'une troupe de marchands sortit dans un bateau, les matelots le virent et le recueillirent et le tirèrent dans le vaisseau. — Qui es-tu ? lui demandèrent-ils. — Je suis le fils d'Abou Djahl, mon nom est 'Ikrimah. On le reconnut et on s'affligea sur lui. — Où allais-tu pour tomber dans la mer ? — J'y suis tombé par le fait de Moh'ammed ; il voulait que je me fisse musulman et chaque jour il renouvelait ses artifices magiques pour me faire abjurer notre religion, celle de nos ancêtres et la mépriser. J'ai voulu mourir dans ma religion et je me suis jeté dans la mer. — Puis il s'assit sur un des côtés du vaisseau en réfléchissant à son affaire. Il y avait là un marchand qui croyait à l'unité de Dieu et avec lui était un jeune enfant, qui tenait à la main une tablette sur laquelle étaient inscrits ces mots : *O prophète ! Dieu et ceux des croyants qui te suivent te suffisent !*¹. L'enfant apprenait le Qorân, lisait ce vers et à haute voix et le répétait pour le retenir. Quand 'Ikrimah l'entendit, il lui demanda : Qu'est-ce que tu lis, mon enfant ? qu'est-ce que tu récites ? — Je lis le Qo'rân qui a été révélé à Moh'ammed. Le cœur d'Ikrimah fut attiré vers lui et il se dit : Si le Qorân est comme cela, il n'y a pas lieu de fuir Moh'ammed, car lorsque je l'ai entendu, mon cœur a été attendri et mon esprit attiré vers lui. Ramenez le bateau, dit-il au matelot, pour que je revienne, que j'aie trouvé Moh'ammed et qu'il me prenne à son service ; je te donnerai dix dinârs. — Je ne ferai pas retourner le bateau pour dix dinârs. — Prends en vingt ? — Non. — Cent. — Mais le matelot ne consentit que lorsqu'il eut atteint le chiffre de mille dinârs. — 'Ikrimah les avait avec lui ; il les tira de sa ceinture et les donna au marin pour l'amour de Moh'ammed. Il fut débarqué sur le rivage ; or il y avait entre lui et le Prophète une distance de dix jours de marche ; il la franchit en une demi-journée par un miracle de Moh'ammed et vint trouver ce dernier au milieu de l'après-midi. Or Gabriel (*Djebrâïl*) lui avait apporté ce verset : *Vous désiriez la mort avant qu'elle se fut présentée à vous vous l'avez vue et vous l'envisagez*². Le Prophète envoya 'Ali qui rassembla les infidèles et avec eux Abou Lahab, il leur récita ce verset et le leur expliqua. Alors Gabriel lui dit ; 'Ikrimah est près d'ici ; il a avec lui deux hommes qui veulent embrasser l'islam ; allez au-devant d'eux. Le Prophète partit à leur rencontre avec ses compagnons, mais il fut devancé par Abou Djahl et ses soldats. Quand 'Ikrimah rencontra la troupe de son père, celui-ci lui dit :

1. *Qorân*, Sourate VIII, verset 65.

2. *Qorân*, Sour. III. v. 137. D'après les commentateurs ce verset se rapporte craintes aux des musulmans devant les forces considérables des infidèles à la bataille d'Ohod.

Où vas-tu mon fils ? — Vers Moh'ammed. — Crois-tu donc en ce magicien ? — Moh'ammed n'est autre qu'un apôtre ; ne l'appelle pas magicien, répliqua 'Ikrimah ; et il continua sa route jusqu'à ce qu'il vit le Prophète. Alors, il se proterna devant lui avec ses compagnons et lui dit : Je témoigne qu'il n'y a de Dieu que Dieu, et que Moh'ammed est le Prophète de Dieu ¹.

CCCVII

LA STATUE PROTECTRICE DES FEMMES

« Au milieu de la capitale, le roi Sourid éleva la statue d'une femme assise et tenant sur son sein un enfant qu'elle semblait allaiter. Toute femme atteinte en son corps de quelque maladie touchait la partie correspondante dans le corps de cette statue, et son mal cessait ; ainsi son lait venait à diminuer, elle lui touchait les mamelles et il augmentait ; si elle voulait s'attirer les faveurs de son époux, elle lui touchait le visage avec de la graisse parfumée, en lui disant : Obtiens-moi ceci ou cela. Si une femme avait son enfant malade, elle faisait de même avec l'enfant de la statue, et le sien guérissait ; si ses enfants étaient d'un caractère difficile elle lui touchait la tête, et ils s'adoucissaient. Les jeunes filles en obtenaient aussi du soulagement, et si une femme adultère passait sa main sur elle, elle en éprouvait un trouble si profond que malgré elle, elle avouait son crime. Pour ce qui concernait les œuvres de la nuit, on visitait la statue la nuit et pour les œuvres de jour on la visitait de jour. Cet idole accomplit de nombreuses merveilles jusqu'au temps du déluge où elle fut détruite » ².

CCCVIII

LES ÉCOLIERS AMOUREUX

On raconte qu'un jeune garçon et une jeune fille étudiaient dans la même école. Le premier tomba amoureux de la seconde et s'éprit pour elle d'une vive passion. Tous deux étaient excessivement beaux ; le jeune garçon ne cessait d'être aimable pour la jeune fille, si bien qu'il se rapprocha d'elle. Un jour, il écrivit ces deux vers sur sa tablette :

1. Es Soyouti, *Anis et Djalil*, Constantinople. 1311, hég., io-8, p. 122.
2. *L'Abrégé des Merveilles*, trad. Carra de Vaux, p. 201-202.

— Que dis-tu de celui qui est si amaigri par la souffrance causée par l'excès de son amour pour toi, qu'il en est interdit ?

Il se plaint de la passion dans le transport et la douleur, et il ne peut cacher ce qu'il a dans le cœur.

La jeune fille prit la tablette, lut ce qu'il y avait écrit, et ajouta au-dessous :

— Quand nous voyons un amoureux à qui sa passion a nui nous lui accordons des bienfaits.

Il arrive à son but par son amour quibique tout ce qui arrive retombe sur nous.

Le maître entra et trouva ce qui était écrit sur la tablette; son cœur s'attendrit et il écrivit à son tour.

— Va rejoindre ton amoureux et ne crains pas de châtement, car son amour l'a rendu interdit.

Et quant au maître ne crains pas son autorité, car autrefois il a éprouvé les souffrances de l'amour.

Il arriva que le maître de la jeune fille entra à ce moment à l'école; il trouva la tablette, la prit, et lut ce qu'elle y avait écrit ainsi que le jeune garçon et le maître. Et il ajouta ces deux vers :

— Puisse, dans la durée du temps, Dieu ne pas vous séparer et puisse votre calomniateur être interdit et tourmenté !

Et quant au maître, par Dieu ! mes yeux n'ont jamais vu meilleur entremetteur.

Puis il envoya chercher le qādhi et les témoins et fit rédiger le contrat de la jeune fille avec le jeune garçon dans la salle même. Il leur assigna une pension et les combla de bienfaits ¹.

CCCIX

LE VIZIR SELLÉ ET BRIDÉ

On raconte qu'un roi était passionné pour les femmes, il avait un vizir qui l'en détournait. Une de ses chanteuses le vit changé vis-à-vis d'elle et lui dit : Maître qu'est-ce que cela ? Il répondit : C'est mon vizir un tel qui m'a défendu de vous aimer. — Donne-moi à lui, dit-elle, et tu verras ce que je ferai de lui. Il la lui donna. Quand le vizir fut seul avec elle, elle se défendit de lui si bien que l'amour s'empara de son cœur, mais elle lui dit : Tu ne t'approcheras de moi que lorsque je l'aurai

1. El Qalyoubi, *Kildb en Naouddir*, Le Qaire, 1302, hég., in-8, p. 114-115. Le même récit se trouve avec des variantes dans les *Mille et une Nuits*, éd. du Qaire, t. II, p. 193-194.

monté et que tu auras fait quelques pas en me portant. Il y consentit. Elle plaça sur lui une selle, lui mit une bride sur la tête et monta sur lui; or elle avait envoyé avertir le roi. Celui-ci se précipita chez elle tandis qu'elle était dans cette posture. Qu'est-ce que cela, vizir? demanda-t-il, tu me défendais l'amour des femmes et voilà comme tu agis avec elle! — Prince, dit-il, c'est ce que je craignais pour toi. Le roi admira cette réponse ¹.

* CCCX

LA VIPÈRE LIPIÉRATRICE

Aboul H'asan'Ali ben Moh'ammed el Mozaïn es' S'aghir es' S'ouli raconte ce qui suit : J'étais dans le désert de Tâbouk et je m'avancaï vers un puits pour y boire; mon pied glissa et je tombai à l'intérieur. Je vis dans le puits un angle assez large, je m'y arrangeai une place

1. Ah'medech Chirouâni, *Nefh'at el Yemen*. Le Qaire, 1306, hég., pet. in-8, p. 54. La plus ancienne version de ce fableau existe dans le *Pantchatantra*, trad., Lancereau, Paris, 1870, l. V. (cf. Benfey, *Pantschatantra*, Leipzig, 1859, in-8, t. I, §127, p. 461) qui a remarqué que la source est probablement bouddhique, comme l'indique l'aventure du Richi citée par Hiouen-Tsang (cf. *Voyages des pèlerins bouddhistes, mémoires sur les contrées occidentales*, trad. Stan. Julien, Paris, 1857-1858, 2 v. in-8, t. I, p. 124) d'où dérive une anecdote du *Dasakoumat-charita*. Au Richi qui jouait le principal rôle furent substitués le ministre Vararoutchi qui se laissa raser la tête pour plaire à sa femme, et le roi Nanda qui fut bridé et monté par la sienne. Plus tard, l'anecdote fut transformée d'une manière plus piquante : le vizir qui blâmait son maître de sa passion pour une femme, finit par céder lui-même à ses caprices les plus invraisemblables, et le moraliste fut surpris dans une posture ridicule par celui-là même qu'il voulait moraliser. Ce conte n'existe pas dans les versions arabes du *Kalilah et Dimnah*, ni dans celles qui sont dérivées, médiatement ou immédiatement de l'arabe et du syriaque : c'est cependant de cette langue qu'elle a du passer en Occident par l'intermédiaire de la *Disciplina clericalis* du juif converti Pierre Alphonse, suivant Benfey, *op. laud.* Je dois remarquer cependant que ce conte ne se trouve pas dans l'édition qu'en a donnée Labouderie (Paris, 1824, 2 v. in-12), non plus que dans la traduction en vers intitulée *Le Chastoiement d'un père à son fils*. Ce récit très développé existe dans le recueil turk d'Ahmed ibn Hemdem, intitulé *Adjdib el Maoudser* (Constantinople, 1296 hég. in-8° p. 299-301); il a été traduit par Cardonne, *Mélanges de littérature orientale*, (Paris, 1770, 2 v. in-12, t. I, p. 10) et reproduit dans les *Mille et un Jours* (éd. du *Panthéon littéraire*, Paris, 1843, grand in-8, p. 650); on le rencontre dans les versions arabes des contes de Si Djoh'a (éd. du Qaire, p. 5; éd. de Beyrout, p. 5); il a passé de là en Kabyle : Moulléras, *Les fourberies de Si Djeh'a*, (Paris, 1892, in-12, p. 98-100). En Europe, où il a passé sans doute par l'intermédiaire de Jacques de Vitry, le roi a été identifié à Alexandre et le vizir à Aristote cf. *Le lai d'Aristote* dans les *Œuvres d'Henri d'Andeli* (éd. Héron, Paris, 1881, p. 1-22) et Montaiglon et Rainaud, *Recueil général des fabliaux*, t. v., Paris, 1883, in-8, n° CXXXVII, p. 243. Il a été souvent représenté par la sculpture et l'ornementation, cf. Héron, *Une représentation figurée du lai d'Aristote*, Rouen, 1891, in-4. Cf. sur ce fableau Loiseleur-Deslonchamps, *Essai sur les fables indiennes*, Paris, 1838, in-8, p. 50-51; Dunlop-Liebrecht, *Geschichte der Prosa-Dichtung*, Berlin, 1851, in-4, p. 483, note 253; un article de P. Meyer, *Romunia*, t. XI, 1882, p. 138-139; Bédier, *Les Fabliaux*, Paris, 1893, p. 204-212, 446-447. Ce dernier qui semble prendre l'*Adjdib el Medser* pour un texte arabe, ignore que les contes que renferme ce livre turk sont traduits d'originaux arabes bien antérieurs.

et je m'y assis. Sur ces entrefaites j'entendis un cliquetis et je regardai ; c'était une vipère qui se glissait sur moi et tournait autour de moi. J'étais tranquille de cœur et ne bougeais pas. Elle enroula sa queue autour de moi et me tira du puits, ensuite elle déroula sa queue et s'éloigna de moi ¹.

CCCXI

LA VISION DE MALIK

« Le roi d'Égypte Malik eut une vision dans laquelle il lui sembla que deux personnages ailés fondaient sur lui et l'emportaient en haut de la sphère. Là, il fut placé en présence d'un vieillard noir, ayant la barbe et les cheveux blancs, qui lui demanda : Me connais-tu ? — Il fut rempli de crainte à cette vue. — Il répondit au vieillard : Je ne te connais pas. Le vieillard lui dit : Je suis Qrounos, c'est-à-dire Saturne. Le roi reprit : Je te connais, tu es mon Dieu. Mais Saturne lui dit : Si je prétendais que je suis Dieu, je serais insensé comme toi. Mon Dieu et le tien est celui qui a créé le ciel et la terre, qui m'a créé et qui t'a créé. — Et où est-il ? demanda le roi. — Il est au sommet de toutes choses. La pensée ne l'atteint pas, les yeux ne le voient pas, et rien ne lui ressemble. C'est lui qui nous a institués pour être les producteurs du monde inférieur et pour les gouverner. — Le roi dit alors : Que ferai-je ? — Cache dans ton cœur, répondit Saturne la connaissance que tu as de sa divinité. Reconnais-le comme Dieu unique et sache qu'il est éternel. Puis il donna aux deux hommes ailés l'ordre de remporter le roi. Celui-ci se réveilla plein de trouble et il se retrouva sur son lit ². »

CCCXII

LE REMÈDE A CÔTÉ DU MAL

On raconte qu'un homme s'endormit à l'ombre d'un arbre quand une vipère le mordit à la main. Il s'éveilla et reconnut ce qui lui était arrivé. Un vif chagrin le prit. Il y avait auprès de lui un étang où il alla boire. Après qu'il eut but de cette eau, sa douleur se calma et il guérit. Il en fut surpris ; il prit une pièce de bois et

1. Ed Demiri, *H'aïat el H'aïaouân*, Boulaq, 1292 hég. 2 v. in-4, t. 1, p. 32.

2. *L'Abrégé des Merveilles*, trad. Carra de Vaux, p. 303-304.

remua cet étang. Il y trouva deux vipères qui s'étaient battues, qui y étaient tombées et s'y étaient décomposées ¹.

CCCXIII

UN REMÈDE SPIRITUEL

Un jour raconte un derviche, je passais dans un des pays de l'Occident auprès d'un médecin ; les malades étaient devant lui et il leur décrivait des remèdes. Je m'avançai vers lui et je lui dis : Traite ma maladie, que Dieu te fasse miséricorde ! Il examina un instant ma douleur et me dit : Prends des racines de pauvreté, des feuilles de patience avec du myrobolan d'humilité, réunis le tout dans le vase de la certitude ; verse dessus l'eau de la crainte de Dieu ; allume dessous le feu du chagrin ; filtre-le avec le filtre de la conscience dans la coupe de la satisfaction ; mélange-le avec le vin de la confiance en Dieu, prends-le avec la main de la sincérité, bois-le avec le verre de l'imploration. Après cela rince-toi la bouche avec l'eau de l'abstinence, abstiens-toi du désir de la concupiscence et Dieu très-haut te guérira si cela lui plaît ².

CCCXIV

LE FAUX MARCHAND

Ali ben El Moh'sin nous a raconté ceci d'après son père qui le tenait de 'Abd Allah ben Moh'ammed es' S'aroui d'après un de leurs amis. Il y avait à Baghdâd un homme qui avait pratiqué le vol dans sa jeunesse. Puis il se repentit et se fit marchand d'étoffes. Une nuit il avait quitté sa boutique après l'avoir fermée. Un habile voleur arriva, déguisé en marchand, ayant dans sa poche une petite bougie et des clefs. Il appela le gardien lui donna la bougie dans les ténèbres et lui dit : Allume-la, et apporte-la moi. Il entra dans la boutique : le gardien lui apporta la bougie, il la prit, la mit devant lui, ouvrit le panier où étaient les comptes, en tira le contenu, se mit à examiner les registres et sembla calculer sur ses mains. Le gardien allait et venait en le regardant, ne doutant pas que ce ne fût le maître de la boutique. Quand l'aurore fut proche, le voleur appela le gardien et lui dit de loin : Va me chercher un porte-faix. Il lui en

1. El Qazouini, *'Adjâib el Makhlouqât*, éd. Wüstenfeld, Göttingen, 1849, in-8, p. 429.

2. Behâ eddin el Amili, *Kechkoul*, Le Qaire, 1316, hég. in-4, p. 4.

amena un. Le voleur chargea quatre ballots précieux, ferma la boutique et partit avec le porte-faix après avoir donné deux dirhems au gardien. Le lendemain le marchand vint ouvrir sa boutique. Le gardien se leva pour le remercier des deux dirhems et lui dit : Que Dieu t'en fasse autant ! qu'il te traite de même pour les deux pièces d'argent que tu m'a données hier ! L'autre nia tout cela, ouvrit sa boutique et trouva les traces de bougie et ses comptes jetés à terre ; il lui manquait quatre ballots. Il appela le gardien et lui dit : Qui a enlevé les quatre ballots que j'avais dans ma boutique ? L'autre reprit : Ne m'as-tu pas demandé un porte-faix ? Je te l'ai amené et tu es parti avec lui. — Non pas dit le marchand ; je dormais ; mais je veux que tu m'aides à chercher le porte-faix. Le gardien partit et le lui ramena. Le marchand ferma sa boutique, s'en alla avec lui et lui demanda : Où as-tu porté hier les ballots avec moi, car j'étais ivre. — A tel embarcadère ; tu m'as fait chercher tel marinier et tu t'es embarqué avec lui. Le marchand se rendit à cet embarcadère et demanda le marinier. Celui-ci se présenta et il partit avec lui. Mon frère, dit-il, où as-tu débarqué les quatre ballots que j'avais avec moi ? — A tel embarcadère. — Conduis-moi là. — Il l'y transporta. — Qui est-ce qui les a chargés ? — Tel porte-faix. — Il le fit venir et lui dit : Va devant moi. L'autre le devança : le marchand lui donna quelque chose et lui demanda avec douceur de lui indiquer où il avait porté les ballots. Le porte-faix l'emmena à la porte d'une galerie dans un endroit éloigné du bord du fleuve, proche de la plaine. Il trouva la porte fermée, fit arrêter son compagnon, força la serrure, entra et trouva ses marchandises intactes. Il y avait dans la maison un manteau noir suspendu à une corde ; il en enveloppa ses ballots, appela le porte-faix, les chargea sur lui et se dirigea vers l'embarcadère. Quand il fut sorti de la galerie, le voleur le rencontra et vit ce qu'il emportait. Désespéré, il le suivit jusqu'au bord du fleuve. Le marchand arriva à l'embarcadère et appela le marinier pour le transporter. Le portefaix demanda quelqu'un pour le décharger. Le voleur s'avança, ôta son vêtement comme un passant de bonne volonté et introduisit dans la barque les ballots et leur propriétaire ; il mit le manteau noir sur son épaule et dit au marchand : Mon frère je te recommande à Dieu ; tu as recouvré tes ballots, laisse mon vêtement. L'autre se mit à rire et dit : Embarque-toi et ne crains rien. Il le prit avec lui, l'engagea à se convertir, lui donna quelque chose puis le renvoya sans lui faire de mal ¹.

1. Ibn el Djaouzi, *Kitâb el Azkiâ*, Le Qaire, 1304, hég., pet. in-8, p. 148-149. Le même récit se trouve plus abrégé dans les *Mille et Une Nuits*, éd. de Beyrout, t. III, p. 71 ; éd. du Qaire, t. II, p. 206 ; de Bombay, t. II, p. 282 ; éd. de Ha-

CCCXV

LE MENUISIER, LE COMMERÇANT ET LE T'ALEB

Un t'aleb était parti un jour pour aller au marché. Il fut surpris par la nuit sous un arbre épais et s'y endormit. Un marchand qui faisait le commerce d'étoffes, surpris aussi par la nuit en cet endroit s'y endormit. Vint un menuisier que la nuit surprit également; tous trois s'endormirent. Le lendemain le menuisier se leva prit son rabot et sa hache, commença à tailler cet arbre jusqu'à ce qu'il lui eut donné la forme d'une femme, puis se coucha. Le marchand en se levant s'écria tout étonné : O merveille ! hier c'était un arbre ; aujourd'hui c'est devenu une femme. Il prit pour elle des étoffes, l'habilla de la tête aux pieds et se coucha. Le t'aleb se leva, fut surpris et se mit à réciter des formules et des conjurations jusqu'à ce que Dieu envoyât une âme à cette statue. Après cela ils se mirent à se disputer les uns les autres, chacun disant : Je la prendrai. Bref, ils allèrent trouver le qâdhi et chacun lui raconta son affaire. Le qâdhi dit au menuisier : Toi, tu l'as taillée sans rien examiner, et c'est tout ; puis s'adressant au marchand : Toi, tu l'as revêtue, sans t'en occuper davantage, mais le t'aleb qui a prononcé sur elle des formules, qui a écrit et récité des charmes sur elle et fait descendre la vie en elle, c'est lui qui est son mari, c'est lui qui l'emmènera ¹. RENÉ BASSET.

bicht, t. VIII, p. 229. Il a été reproduit d'après les *Mille et Une Nuits* par Ben Sedira, *Cours de littérature arabe*, Alger, 1879 in-12 n. 127, et traduit par Roux, *Recueil de morceaux choisis arabes*, Constantine, 1897, in-8, p. 80.

1. Delphin, *Recueil de textes pour l'étude de l'arabe parlé*, Paris, 1891, in-12, p. 84. Il en existe une version en Zouaoua, intercalée dans un conte différent : *La fille du roi* (Ben Sedira, *Cours de langue kabyle*, Alger, 1887, in-8, p. CXXIV) : les personnages sont un menuisier, un marchand de soie et un t'aleb. La forme la plus ancienne de ce conte, dont la source est indienne, existe en sanscrit, cf. *Der Vetälapancavinsati*, trad. Lüber, Gœrtz, 1875, in-8, 2^e récit, *La fiancée morte* ; il a passé de là en hindoustani : *Bailal-pachisi*, trad. Ouseley, Leipzig, 1873, in-8, conte II, *La fiancée morte*, — en tamoul : *Vedala Cadaï*, trad. Babington, Londres, s. d., in-8, 2^e histoire, *Les trois Brahmanas*, — en moghol : Jülg, *Mongolische Märchen*, Iusbrück, 1868, in-8, ch. IV, histoire contée à Ardji-Bordji khan (le roi Bhodja) par une des figures de bois du trône de Vikramaditya, — en kalmuk : Jülg, *Kalmückische Märchen*, Leipzig, 1866, in-8, ch. I, *La dispute entre les sauveurs* ; *Folk-lore and legends*, oriental serie. Londres, 1889, in-12, p. 53, — en turk : *Touti-Nameh*, éd. de Boulaq, p. 52 ; trad. Rosen, Leipzig, 1852, 2 v. in-12, t. I, p. 151 ; trad. Wickerhauser, Leipzig, 1858, pet. in-8, p. 188. Dans un autre cycle, de même inspiration, il s'agit de la dispute entre les trois ou les quatre personnages qui ont sauvé une jeune fille de la mort ou l'ont enlevée à un ravisseur et qui prétendent à sa main, — en persan : *Le Trône enchanté*, trad. Lescallier, New-York, 1817, 2 v. in-8, t. I, p. 190, récit du roi Bikermadjiet (Vikramaditya) au génie caché sous la forme d'une lampe, — en arabe (*Mille et Une Nuits*, trad. Galland, éd. du *Panthéon littéraire*, p. 410), — en allemand : Grimm, *Kinder-und Hausmärchen*, Berlin, 1880, in-8, n° 129, — en italien : Basile, *Der Pentamerone*, trad. Liebrecht, Breslau, 1846, 2 v. in-12, 5^e jour, 7^e conte, *Les cinq frères*, t. II, p. 212 ; Pittré, *Fiabe, novelle*, Palerme, 1875, 4 v. in-8, t. I, p. 197. *Les sept frères*, etc., cf. d'autres rapprochements dans le *Jahrbuch für romanische und englische Literatur*, t. VII, p. 32 et suiv.

PETITES LÉGENDES LOCALES

CCCXCIII

LA POTENCE AU MAÇON

 environ un kilomètre de Menigoute, sur la route de Saint-Germier (Deux-Sèvres), se trouve un carrefour connu sous le nom de « la potence au maçon. » La tradition rapporte qu'une jeune fille aurait été assassinée par un maçon, qui y fut ensuite pendu. Chaque année on a vu, maintes fois, une dame habillée de blanc se promener la nuit en cet endroit.

La nuit du Mardi-Gras, les chats de Menigoute et des environs se réunissent à ce carrefour et font, en signe de réjouissance, des danses fantastiques présidées par le diable.

(Communiqué par M. Allard, instituteur public à Coulèges Deux-Sèvres).

CCCXCIV

PRISE DU CHATEAU DE BOIS-POUVREAU

Fuite de Jean d'Estissac

Dans la seconde moitié du xv^e siècle (1473), Jean d'Estissac était seigneur de Bois-Pouvreau, près Menigoute (Deux-Sèvres). Louis XI, fort mécontent de son refus d'obéissance, vint assiéger la forteresse. Jean d'Estissac essaya bien de résister. Il s'enferma avec ses gens derrière les épaisses murailles de Bois-Pouvreau, entourées par l'étang qui rendait la position très forte, puisqu'il était impossible d'en approcher.

Le siège commençait à traîner en longueur lorsqu'une femme, ancienne domestique du château, vendit aux assiégeants le point faible de la défense, en indiquant la vanne qui retenait l'eau. Cette vanne, aussitôt levée, le lendemain l'étang était à sec et l'armée royale put s'avancer.

Jugeant alors la situation intenable, le seigneur de Bois-Pouvreau, comprenant bien le sort qui l'attendait, s'il venait à être fait prisonnier, n'eut d'autre pensée que celle de s'enfuir. Mais ce n'était pas chose facile, car l'armée royale entourait la forteresse. Une idée lui

vint : il fit enlever les entrailles d'un vieux cheval, se cacha dans le ventre de l'animal, qu'un domestique chargea ensuite sur une charrette, et put, sans éveiller le moindre soupçon, traverser les rangs ennemis. Cette ruse sauva Jean d'Estissac.

(*Communiqué par Monsieur E. Bâty, instituteur-adjoint à Menigoute.*)

CCCXCV

LA FOSSE AUX FILLES

A la limite des deux communes de Chantecorps et de Vasles, non loin du village de Coutières (Deux-Sèvres), sur la rivière de la Vonne, se trouve une fosse profonde connue sous le nom de « la fosse aux filles. » La tradition rapporte que deux jeunes demoiselles, deux sœurs d'une grande beauté, s'y sont noyées en se baignant. De nombreuses personnes prétendent avoir vu deux dames blanches errer la nuit en ce lieu, et pensent que ce sont les âmes des deux sœurs qui reviennent visiter l'endroit où la cruelle Atropos a tranché le fil de leur vie mortelle.

(*Communiqué par Monsieur Allard, instituteur public à Coutières (Deux-Sèvres).*)

R.-M. LACUVE.

CCCXCVI

LE CABRETTAIRE

On aperçoit de la vallée de la Jordane, le Suquet-de-Los-Damos, la roche des Fées. On voit parfois à son sommet, dans la rosée du matin, la trace de leurs rondes légères, c'est là qu'un cabrettaire, qui avait voulu faire danser les fées, fut trouvé sanglant et blessé à mort (1632). Quand il demanda sa récompense, quand il voulut prendre le baiser qu'à la fin de la bourrée la danseuse accorde au danseur, la fée s'évanouit dans l'air où pointait déjà la première lueur de l'aube et le cabrettaire, en essayant de la saisir, roula de la cime du roc.

(*Magasin pittoresque, année 1898, p. 220-221*).

ALFRED HAROU.

CCCXCVII

LES MÉCHANTES FÉES DES GROTTES DE LA MER

Ordinairement les fées qui habitent les houles au bord de la mer sont d'une nature bienveillante, ainsi qu'on peut le constater en

lisant dans les recueils de M. Paul Sébillot, les nombreux récits où elles figurent. On raconte pourtant à Dinard que celui qui oserait s'avancer, les soirs de clair de lune, à la pointe de Saint-Enogat, au-dessus de la Goule aux fées, s'il s'y attarde quelques instants, est saisi par un tourbillon, et entraîné dans la grotte où il est dévoré par les méchantes fées qui y sont enchaînées. On assure qu'en 1878, un jeune homme s'était hasardé à faire cette promenade, accompagné de son chien. L'animal fut saisi par les lutins qui composaient le tourbillon. Le jeune homme put se sauver, mais de la peur qu'il avait eue, ses cheveux devinrent tout blancs.

LUCIE DE V. H.

LES MÉTÉORES ¹

L'ARC-EN-CIEL

§ 20

En Lunda (Congo portugais), l'arc-en-ciel est appelé *Kongolo* ².

§ 21

En A-sandeh (langue des Niam-Niam), on lui donne le nom de *Ouangô* ³.

§ 22

En yao, langue de l'Afrique orientale, parlée près des grands lacs, il se nomme *Oukoundjé oua Mouloungou*, arc de Dieu ⁴.

§ 23

En Somali, on l'appelle *djegan* ⁵.

§ 24

En Avatime, langue de Guinée, il est nommé *Okou àtya* ⁶.

§ 25

En Logba, autre langue de la Guinée allemande, on lui donne le nom de *nyambokolono*, de *nyambolono*, pluie ⁷.

1. Suite, voir t. XII, p. 627.

2. Dias de Carvalho, *Methodo pratico para fallar a lingua da Lunda*, Lisbonne, 1890, in-8, p. 340.

3. Colombaroli, *Premiers éléments de langue A-Sandeh*, Le Caire, 1895, in-8, p. 62.

4. Steere, *Collections for a Handbook of the Yao language*, Londres, 1871, in-12, p. 24.

5. Berghold, *Somali-Studien* (*Zeitschrift für afrikanische und oceanische Sprachen*, t. III, Berlin, 1897, in-4, p. 6).

6. Seidel, *Beiträge zur Kenntniss der Sprachen in Togo* (*Zeitschrift für afrikanische und oceanische Sprachen*; t. IV, Berlin, 1898, in-4, p. 217).

7. Seidel, *id.* p. 220.

§ 26

En Nyambo, parlé dans la même région, on le nomme *bejielebonou* ¹.

§ 27

En Tati, autre langue de la Guinée allemande, il s'appelle *eniga* ².

§ 28

En Nkounya, langue de Guinée, il est nommé *nyanpo-ta*, arc de pluie, de *nyanpo*, pluie, et *ēta*, arc ³.

§ 29

A Borada, capitale du pays de Boem, dans le Togoland, on l'appelle *Kodigbo* ⁴.

§ 30

En Boviri, petite population voisine du pays précédent, on lui donne le nom de *sēdigbēnē* ⁵.

§ 31

En Akpafou, au sud du Boviri, *obēbē* ⁶.

§ 32

En Santrekofi, au sud des Akpafou, *Kolezansa* ⁷.

§ 33

En Axolo, petite peuplade de la Guinée allemande, *ipepé* ⁸.

§ 34

En Akposo-Atadi, entre Borada, Kébou et Atakpame, *avrīna* ⁹.

§ 35

En Kébou, au sud de Bismarckburg, *sināo* ¹⁰.

§ 36

En Ouzaramo, sur la côte orientale d'Afrique, on l'appelle *loupindi lwa mloungou* ¹¹.

1. Seidel, *id.* p. 228.

2. Seidel, *id.* *id.*

3. Seidel, *id.* p. 232.

4. Seidel, *id.* p. 237.

5. Seidel, *id.* p. 241.

6. Seidel, *id.* p. 244.

7. Seidel, *id.* p. 248.

8. Seidel, *id.* p. 255.

9. Seidel, *id.* p. 259.

10. Seidel, *id.* p. 266. Il est à remarquer que presque tous ces noms ne renferment pas, dans leur composition, les mots signifiant arc et pluie.

11. Worms, *Wörterverzeichnis der Sprache von Uzaramo* (*Zeitschrift für afrikanische und oceanische Sprachen*, t. IV, Berlin, 1898, in-4, p. 336).

LES ÉTOILES FILANTES ¹

§ 18

En Avalime, langue de la Guinée, on leur donne le nom de *leou-nelēyo* ².

§ 19

En Logba, parlé également dans la Guinée allemande, elles s'appellent *ataoualē odyevé* ³.

§ 20

En Nyambo, autre langue de la Guinée allemande, on les nomme *Kanweyo*, de *anwé*, étoile ⁴.

LES PLÉIADES ⁵

§ 7

A Nouka-Hiva, elles sont appelées *Mota iti* (les petits yeux) ⁶.

§ 8

En Lunda (Congo portugais), on les nomme Toutoua-Misele ⁷.

§ 9

Le nom des Pléiades en Somali est *lah'o* (les brebis), ou *ourour*, la réunion ⁸.

RENÉ BASSET.

1. Suite, voir t. XIV, p. 97.

2. Seidel, *Beiträge zur Kenntniss der Sprachen in Togo*, *Zeitschrift für afrikanische und oceanische Sprachen*, t. IV, Berlin, 1898, in-4, p. 216.

3. Seidel, *id.* p. 220.

4. Seidel, *id.* p. 228.

5. Suite, voir t. XIII, p. 271

6. Radiguet, *Les derniers sauvages*, Paris, s. d., in-12, p. 274.

7. Dias de Carvalho, *Methodo pratico para fallar a lingua de Lunda*, Lisbonne, 1890, in-8, p. 340.

8. Berghold, *Somali-Studien* (*Zeitschrift für afrikanische und oceanische Sprachen*, t. III, Berlin, 1897, in-4, p. 6).



CONTES ET LÉGENDES DE LA HAUTE-BRETAGNE

XX

LA PETITE OIE

 l y a longtemps, si longtemps que depuis de longues années les plus anciens n'en ont eu connaissance que par ouï-dire, il y avait un roi et une reine qui s'aimaient tendrement. Il leur arriva une petite fille belle comme le jour, et les parents et l'enfant s'apprétaient à filer des jours de joie, lorsque leur mauvaise chance en décida autrement. On invita au baptême de la petite fille toutes les fées du pays, et celles de Ruca arrivèrent les premières : mais, dans leur joie les parents avaient oubliés d'inviter la fée Misère qui demeurait toute seule dans le fond d'une des grottes du cap Fréhel. Lorsqu'elle apprit qu'il y avait grande fête au palais, elle fut furieuse de ne pas avoir reçu d'invitation, et elle résolut de se venger. Elle se présenta dans la salle de réception, juste au moment où l'on allait se mettre à table. Le roi était très ennuyé ; mais il n'osa pourtant lui refuser d'assister au dîner ; il fit ajouter un couvert ; mais il ne se souvint plus que sous chaque serviette on avait caché un présent pour chacun des convives. Lui qui s'était montré brave dans cent combats, ressentit pour la première fois le frisson de la peur lorsqu'il vit l'expression diabolique que prit le visage de la vieille fée, quand au milieu des exclamations de joie des autres convives, elle s'aperçut qu'elle seule n'avait rien sous sa serviette. Il s'avança vers elle, et pour l'apaiser, lui promit de riches présents ; mais elle l'arrêta d'un geste qui fit frémir tous les assistants, et lui cria : « Vous n'avez pas voulu associer Misère à vos joies ; il vous en repentira. Mon pouvoir ne va pas jusqu'à vous détruire ; mais j'entends que vous deveniez les êtres les plus misérables de la terre. » Après avoir dit ces mots, elle frappa la fenêtre de sa baguette, et un grand dragon ailé se présenta. Elle monta sur son dos et disparut en moins de temps que je ne mets à le dire.

Le roi, la reine et tous les assistants se précipitèrent au berceau de la petite fille ; mais ils ne l'y trouvèrent point ; la reine tomba sans connaissance, et pendant que tous s'empressaient autour d'elle, personne ne fit attention à une pauvre petite oie toute blanche qui se trouvait dans la chambre. Un valet la chassa sans pitié, en se demandant comment cette bête avait pu monter dans les appartements du palais. Cette petite oie était la mignonne princesse que Misère avait condamnée à être changée en oie.

Toutes les troupes du royaume furent mises sur pied pour rechercher la princesse ; mais ce fut en vain, et on tâcha aussi inutilement de retrouver la fée Misère.

La mère désespérée tomba malade ; le roi pleurait sa fille, se lamentait auprès de sa femme, et ne s'occupait plus des affaires de son royaume, si bien qu'un jour ses sujets le prièrent de s'en aller et mirent un autre prince à sa place. Le roi et la reine, pauvres et abandonnés de tous, se retirèrent dans une petite chaumière sur le bord de la mer, et à force de pleurer sa fille, la reine perdit la vue.

Un jour que le roi était allé à la pêche, la reine se tenait assise tristement sur un escabeau de bois, et elle rêvait en laissant pendre son bras, lorsqu'elle sentit sa main effleurée par un attouchement si doux, si doux, qu'elle ne savait à qui l'attribuer, et son cœur si dolent se sentait tout joyeux. Son mari qui rentrait lui dit : « Qu'est-ce donc que cette jolie petite oie blanche qui te caresse ainsi ? — Est-ce donc une oie ? demanda l'aveugle. — Oui, si tu savais comme elle est jolie ; je veux la caresser moi aussi. » La petite bête, loin de fuir, se laissa prendre, et il la caressa sur ses genoux tant qu'il voulut. Mais par malheur il la posa à terre et elle disparut. Sa visite avait fait du plaisir à la pauvre mère, et, pour la première fois, elle se souvint de n'avoir pas consulté, pour déjouer les mauvais desseins de Misère, la bonne fée des Bois. Elle l'évoqua, et aussitôt elle se présenta, la reine lui raconta sa triste histoire. « Je n'y puis rien, dit la fée des Bois ; seul l'amour et le travail pourront vous rendre, non pas vos richesses, mais votre fille et aussi le bonheur. »

Depuis le roi et la reine travaillaient sans relâche, et ne se décourageaient pas en voyant passer les années.

Il y avait seize ans qu'ils vivaient plus misérablement que le dernier de leurs sujets, lorsqu'ils virent arriver chez eux un mendiant couvert de haillons déchirés, et les traits si défigurés par une sorte de lèpre que l'on se demandait si c'était un homme ou une bête. La bonne reine le fit entrer dans sa cabane, lui servit ce qu'elle avait préparé pour son repas et celui de son mari, en ne gardant qu'un peu de pain noir. Elle lui prépara un lit de feuilles sèches, et lui dit de s'y coucher en lui promettant de le soigner jusqu'à ce qu'il fut guéri complètement. Alors cet être si difforme redressa sa taille voutée, et au lieu d'un personnage terrible, c'était un beau jeune homme qui fléchit le genou devant elle et lui dit : « Madame, vous m'avez sauvé ; je suis un prince que la méchanceté d'un mauvais génie avait revêtu d'une apparence hideuse. Je devais la garder jusqu'au jour où une femme bonne et travailleuse aurait assez pitié de moi pour m'offrir ses soins. Depuis des années j'ai parcouru le

monde sans pouvoir rencontrer cette perle rare qu'est une femme bonne. Pour vous remercier de m'avoir délivré, je vous emmène dans mon palais avec votre mari; et vous y remplacerez mes parents que là vue de mon triste sort a conduit au tombeau. » Mais le roi et la reine ne voulurent pas le suivre; ils lui racontèrent leurs malheurs, et le prince qui avait aussi bon cœur qu'il était beau, promit de leur ramener leur fille ou de mourir à la peine.

Qu'était devenue la petite princesse pendant tous ce temps? Quand le valet l'eut chassée du palais, elle ne savait que devenir, lorsqu'une bergère appelée Fagotte passa par là en conduisant son troupeau. Elle remarqua cette oie si blanche et si jolie, et lui dit : « Veux-tu venir avec moi, Blanchette? » Du coup la pauvre fillette avait trouvé un nom, un asile et une maîtresse. Fagotte et Blanchette devinrent bientôt deux amies; mais un jour Blanchette apprit que ses parents, chassés par leurs sujets, s'étaient réfugiés dans une chaumière au bord de la mer. Elle y courut bien vite, et y fut bien accueillie, mais cette première visite fut aussi la dernière. Au moment où Blanchette quittait la chaumière, elle fut saisie par un voleur qui alla la vendre à la foire de Montbran. La pauvre Blanchette fut mise dans un panier avec beaucoup d'autres oies grises ou blanches, mais celles-ci la voyant si fine, si jolie, lui firent des misères, et Blanchette regrettait ses parents et Fagotte.

On l'embarqua pour l'Angleterre, et elle fut mise dans une basse-cour; un matin elle crut son dernier jour arrivé, lorsqu'elle vit entrer dans la cour un homme armé d'un grand coutelas. Il égorgea d'abord les autres oies, et il s'approchait d'elle, lorsque entra dans la cour un beau jeune homme de grande mine qui demandait un gîte dans l'hôtellerie. L'homme quitta sa besogne pour s'occuper du nouveau venu, et celui-ci regardant Blanchette s'écria: « Oh! la jolie petite oie blanché! ne la tuez pas! Vendez-la moi plutôt. » Le marché fut vite conclu, et le beau jeune homme emporta Blanchette; il la caressait, la regardait, et la trouvait de plus en plus jolie, si bien qu'un jour, il se surprit à lui dire: « Pauvre oie, que n'es-tu femme, je te ferais mienne! » Aussitôt l'oie se changea en une princesse, belle comme on n'en a jamais vu, et elle dit au jeune homme: « Prince, par votre amour, vous avez fait cesser mon enchantement; je suis une victime de la fée Misère. » Le prince fut bien joyeux de voir en face de lui la jeune fille qu'il avait juré de retrouver, et très heureux de la voir si belle. Il la conduisit à ses parents, qui en eurent, comme bien l'on pense, une grande joie. Mais la pauvre reine souffrait en songeant qu'étant aveugle, elle ne pouvait admi-

rer la beauté de sa fille. Blanchette s'en aperçut et comme alors qu'elle n'était qu'une oie, elle avait appris à connaître la vertu des plantes, elle courut chercher celle qu'il fallait pour guérir sa mère. Elle lui en frotta les paupières, et elle recouvra la vue. La joie de tous fut complète. Le prince épousa la princesse, et le roi et la reine les suivirent au palais où ils vécurent tous très heureux. Mais de son séjour parmi les oies de Fagotte, il resta à la princesse une grande science venue de tous les contes que la mère l'Oye contait aux jeunes comme elle. C'est parce qu'elle avait bien profité des leçons de sa Mère l'Oye qu'elle était devenue une princesse accomplie.

Lorsqu'on voit dans un troupeau une oie entièrement blanche, il faut la traiter avec respect ; car ce peut être une princesse qui souffre ou une âme qui espère.

(Conté en 1900, par Louise Métayer, de Saint-Pôtan.)

LUCIE DE V. H.

COUTUMES ET SUPERSTITIONS DU LOIR-ET-CHER

I

Le jour de la Saint-Marcou, la plupart des habitants de Cour-Cheverny se rendent à Blois, à l'église Saint Nicolas, pour y prier ce dernier saint qui, paraît-il, a le don de guérir les humeurs froides.

A l'église de Cheverny, on va prier Sainte Appolline qui guérit les maux de dents.

Pour Sainte Catherine, on achète un joli bonnet orné d'un ruban vert, que les vieilles filles (c'est-à-dire celles qui ont plus de vingt-cinq ans, doivent porter toute la journée. Le ruban vert doit leur donner l'espoir de se marier sous peu, le vert étant le symbole de l'espérance.

Le jour de la Chandeleur (2 février), chaque ménage doit manger des crêpes ; sinon on est malheureux tout le restant de l'année.

S'il pleut pour la Chandeleur, il pleut pendant quarante jours.

Le plus jeune de sept garçons dans une famille où il n'y a que des garçons a le don de guérir les humeurs froides. On lui donne le nom de « Marcou ».

La plus jeune de sept filles est somnambule.

JULES CHOSSAT.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

La quinzième assemblée générale a eu lieu le 3 janvier, à l'hôtel des Sociétés savantes, sous la présidence de M. Raoul Rosières, vice-président de la Société.

M. Paul Sébillot, secrétaire général, expose la situation de la société, qui continue à être bonne : en l'absence du trésorier, il donne lecture de son rapport sur le budget de 1899 et sur celui de 1900.

Les recettes de la Société s'élèvent à 4,242 fr. 85, somme sensiblement égale aux prévisions budgétaires. Les dépenses ont été de 3,548 fr. 79, celles prévues étaient de 4,380 fr. Il y a un excédent de recettes de 694 fr. 90. Il y a lieu aussi de faire remarquer qu'il reste à recouvrer un certain nombre de cotisations arriérées, provenant surtout de membres étrangers.

Le nombre des Bibliothèques sociétaires ou abonnées a considérablement augmenté en 1899, et il y a lieu de constater aussi que la vente au numéro entre dans nos recettes pour une proportion de plus en plus considérable.

Le projet de budget pour 1899, prévoit, en recettes, 4,379 fr. ; en dépenses, 4,250 fr.

BUREAU DE 1900

Présidents honoraires

D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

F. MISTRAL.

GASTON PARIS.

Anciens présidents

GIRARD DE RIALLE.

E.-T. HAMY.

Secrétaire-général

PAUL SÉBILLOT.

Secrétaires

GEORGE DONCIEUX.

ALEXANDRE TAUSSEERAT.

Président

CHARLES BEAUQUIER.

Vice-présidents

LOYS BRUEYRE.

EUGÈNE MUNTZ.

RAOUL ROSIÈRES.

Trésorier

A. CERTEUX.

Trésorier-Adjoint

ALFRED MICHAUD.

COMMISSION DE RÉDACTION

GIRARD DE RIALLE.

L. MARILLIER.

N. QUELLIEN.

FÉLIX RÉGAMEY.

RAOUL ROSIÈRES.

JULIEN TIERSOT.

COMITÉ CENTRAL

Membres résidant à Paris

CHARLES BEAUQUIER.
 RAPHAEL BLANCHARD.
 EMILE BLÉMONT.
 PRINCE ROLAND BONAPARTE.
 LIONEL BONNEMÈRE.
 LOYS BRUEYRE.
 COMTE DE CHARENCEY.
 A. CERTEUX.
 H. CORDIER.
 GEORGE DONCIEUX.
 L. MARILLIER.
 ALFRED MICHAUD.
 EUGÈNE MUNTZ

COMTE DE PUYMAIGRE.

FÉLIX RÉGAMEY.
 ARTHUR RHONÉ.
 RAOUL ROSIÈRES.
 PAUL SÉBILLOT.
 ALEXANDRE TAUSSERAT.
 JULIEN TIERSOT.

Membres ne résidant pas à Paris

RENÉ BASSET.
 J.-F. BLADÉ.
 EMMANUEL COSQUIN.
 A. LE BRAZ.
 ACHILLE MILLIEN.

LA FILLE MÉTAMORPHOSÉE EN CRAPAUD

LÉGENDE LORRAINE

Il était une fois une riche princesse qui eut le malheur d'offenser une méchante fée. Celle-ci trouva moyen de bannir de la ville son ennemie, et de la changer en crapaud. La jeune fille métamorphosée sera délivrée par un prince. Mais ce dernier devra être élevé dans un berceau, dont le bois proviendra d'un chêne, planté par l'enchantresse, et il devra réussir à embrasser trois fois la malheureuse bête, qui, à chaque baiser, grandira d'une manière prodigieuse.

Et le prince n'est pas encore venu. La belle en détresse apparaît tous les sept ans, et l'on entend ses plaintes dans la nuit du 30 avril au 1^{er} mai.

Ceci est dit aux veillées du village de Morsbach, près de la montagne d'Hérapul, en Lorraine.

(Conté par M. Kircher).

F. DUINE.



NÉCROLOGIE

PHILIPPE SALMON

Philippe Salmon qui est mort le 17 février à l'âge de 76 ans, a donné à cette revue plusieurs notes intéressantes sur les superstitions de l'Yonne et sur quelques pratiques se rattachant aux monuments préhistoriques. Il laisse sur cette matière, où il faisait autorité plusieurs ouvrages de valeur, parmi lesquels le *Dictionnaire archéologique de l'Yonne*, Auxerre, 1878, in-8 ; le *Dictionnaire poletnologique de l'Aube*, Troyes, 1882, in-8, dans lesquels il a relevé avec soin les légendes et les superstitions qui se rattachent aux pierres. Président de la Commission des Monuments mégalithiques, il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à conserver ces curieux vestiges du passé, et dans les instructions qu'il donnait à ces correspondants, il ne manquait jamais de leur signaler tout l'intérêt qui s'attache au folk-lore dont ils sont l'objet. Il était l'ami de plusieurs d'entre nous, qui faisaient grand cas de la science du savant et des qualités de l'homme privé.

P. S.

BIBLIOGRAPHIE

Paul Sébillot. *Cuentos bretones. Cuentos populares de campesinos, pescadores y marineros*, traducidos por Manuel Machado. Paris, Garnier, 1900, in-12 de XIII, 380 p. cartonné. (3 fr. 50)

Le lecteur français qui s'abandonne au charme des contes recueillis avec tant de soin par M. Sébillot, ne se doute guère combien est difficile la tâche d'un traducteur qui prétend faire passer dans une langue étrangère les finesses, les nuances, les naïvetés du texte original. M. Manuel Machado a su pourtant venir à bout de toutes ces difficultés. Sa traduction, écrite en une langue souple, expressive, d'une excellente saveur populaire, reproduit avec la plus grande fidélité le caractère des *Contes bretons*. Une soixantaine de *Récits* choisis avec beaucoup de discernement parmi ceux des *paysans, des pêcheurs et des marins*, composent le recueil. Il donnera aux pays de race espagnole une idée suffisante d'un de nos folk-lores régionaux les plus intéressants et les plus riches. Une préface que l'on consultera avec fruit est consacrée à la biographie de M. Sébillot, à son œuvre, à la place importante qu'il occupe dans l'histoire des littératures populaires. M. Manuel Machado était d'autant mieux désigné pour écrire cette étude, que son propre père, D. Antonio Machado y Alvarez, a joué en Espagne un rôle analogue à celui du célèbre folk-loriste français. Ce fut lui qui, entouré de quelques amis et admirateurs, fonda à Séville, en 1883, la *Biblioteca de las tradiciones populares españolas*, dont les onze volumes contiennent une

foule de chansons, légendes, contes, mythes, traditions, etc., relatifs aux diverses provinces espagnoles. Ce fut lui encore qui, sous le modeste pseudonyme de *Démofilo*, publia ce délicieux recueil de poésies populaires andalouses qui a pour titre *Contes flamencos* et qui, sous son petit format, constitue un monument folk-lorique sans égal. Espérons que notre jeune ami reprendra un jour l'œuvre interrompue par la mort de son père, car il reste encore beaucoup à faire en Espagne, malgré les remarquables travaux de Rodriguez Marin, Montoto et autres érudits de grande valeur. Souhaitons en même temps que la France se décide enfin à ouvrir les yeux et à accueillir comme ils le méritent les trésors inépuisables du folk-lore espagnol, presque entièrement inconnu parmi nous, malgré les efforts isolés de quelques trop rares enthousiastes.

LÉO ROUANET.

Achille Millien. *Aux champs et au foyer.* Paris, A Lemerre, in-18 de pp. 176. (3 fr. 50)

Ce volume qui est illustré de dessins de peintres nivernais, contient un assez grand nombre de morceaux empruntés à des thèmes populaires. On sait que notre collègue est l'un de ceux qui ont le plus souvent puisé à cette source qu'on a trop négligée jusqu'ici en France. Parmi les pièces qui sont inspirées par des légendes ou des superstitions, nous citerons *l'Aïeule au rouet*, *l'Envoûtement*, la gracieuse petite pièce du *vent qui passe*, le *Cœur pris*, la *Ballade du comte Lambert*, la *légende de la Croix du Bois*, et la ronde de la *Belle farouche*, qui est, comme plusieurs autres pièces de ce volume, sur un rythme de chanson.

P. S.

Jules Truffier. *Poésies.* Ouvertures et intermèdes. La Cour et le jardin. L'arc-en-ciel de la rampe. Paris, Lemerre, in-18 de pp. 242. (3 fr. 50)

On sait que notre collègue n'est pas seulement l'un des meilleurs acteurs de la Comédie Française ; c'est aussi un lettré, et s'il dit bien les vers, il s'entend aussi à les composer. La plupart des pièces de ce joli volume sont en dehors de notre cadre. Quelques-unes touchent pourtant à la tradition populaire que Jules Truffier sait goûter et apprécier. Tels sont les amusants *petits porcs porte-bonheur*, la *Chanson créole*, la *vilanelle*, et la jolie *Fantaisie sur deux rimes*, que nous avons entendue, dite par l'auteur, au Dîner de Ma Mère l'Oye. P. S.

Albert Christophle. *La légende d'Arlette*, chronique rimée. A. Lemerre, in-8 de pp. 32.

On connaît la jolie légende semi-historique de la mère de Guillaume le Conquérant, dont le duc Robert-le-Diable devint amoureux en la voyant prendre un bain dans une fontaine. L'auteur a raconté en vers gracieux et faciles cet épisode de l'histoire de Normandie, qu'il a su rajeunir par une intéressante mise en scène et des détails pittoresques. P. S.



NOTES ET ENQUÊTES

∴ *Dîner de Ma Mère l'Oye.* Le 118^e dîner de Ma Mère l'Oye a eu lieu le 31 janvier, au Restaurant des Sociétés Savantes, sous la présidence de M. Paul Guieysse, député du Morbihan, ancien ministre des Colonies. Les autres convives étaient MM.



M. Paul GUIEYSSE, d'après le dessin de Félix Régamey

Emile Blémont, le prince Roland Bonaparte, Henri Cordier, George Doncieux, Félix Régamey, Arthur Rhône, Raoul Rosières, Paul Sébillot, Th. Volkov. Plusieurs de nos collègues, et parmi eux MM. Charles Beauquier et A. Certeux s'excusent par lettres de ne pouvoir assister, en raison de leur état de santé, au 118^e dîner. Au dessert, on a bu à leur prompt rétablissement, et M. Paul Guieysse, qui fait partie de notre Société depuis sa fondation, a parlé, dans une allocution familière, du but de notre Société et de l'intérêt qui s'attache à ses études, qui enregistrent et qui

commentent les anciennes traditions, au moment où peut-être elles sont en train de disparaître, et, profitant de la présence de M. Th. Volkov, il a montré que le domaine du folk-lore n'avait point de frontières.

RÉPONSES

∴ *Les chats dans les feux de joie.* (V. t. XIV, p. 718). On a pu lire, t. XV, p. 14, des détails sur cette coutume à Metz. Dans un intéressant mémoire de M. Emile Hublart intitulé *Les feux du Carême*, Mons, 1899, in-8, on trouve plusieurs faits qui attestent cette coutume : en 1513, à la Saint-Jean, un panier contenant deux douzaines de chats et un renard fut placé « pour donner plaisir à sa Majesté » au milieu d'un énorme brasier (p. 9). A Ypres pendant les XI^e et XII^e siècles, le jour de l'Ascension on lançait des chats vivants du haut de la tour de Saint-Martin.

Le Gérant, A. CERTEUX.

SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE DES TRADITIONS POPULAIRES

RECUEIL MENSUEL DE MYTHOLOGIE,
LITTÉRATURE ORALE, ETHNOGRAPHIE TRADITIONNELLE
ET ART POPULAIRE



TOME XV
15^e ANNÉE. — N° 3. — MARS 1900

PARIS

ÉMILE LECHEVALIER
39, Quai des Grands-Augustins

ERNEST LEROUX
28, rue Bonaparte

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

J. MAISONNEUVE
6, rue de Mézières et rue Madame, 26

Prix de ce Numéro : UN franc vingt-cinq

SOMMAIRE

Trois Contes Cambodgiens.....	ADHÉMAR LECLÈRE.	129
Petites légendes locales. CCCXCVIII. Le bateau sous la mer.....	LUCIE DE V.-H.	139
CCCXCIX. Le trou des revenants. CCCC. Les statues de Daoulas.....	IRÈNE-GEORGES PAQUET.	140
CCCCI. Les Moines monnayeurs. CCCCII. La fontaine de Saint-Evrault. CCCCIII. La fontaine de Vigny. CCCCIV. Le Diable et les Cloches	P. S.	141
CCCCV. Le Minotaure d'Auvergne.....	ALFRED HAROU.	142
Contes et légendes Arabes CCCXVI-CCCXXX.....	RENÉ BASSET.	143
Les Cimetières (suite). VI. Les Fosses. VII. Flore des Cimetières. VII. Repas aux Cimetières. VIII. Pré-servatifs contre les Revenants. IX. Pratiques superstitieuses.....	PAUL SÉBILLOT.	152
X Cimetière hanté. XI. Le respect des Cimetières..	ALFRED HAROU.	153
Folk-Lore de Tahiti (suite)	JULES AGOSTINI.	157
Les Chemins de fer (suite). Les tramways en Corée	ALFRED HAROU.	165
Folk-Lore des Roumains de la Hongrie (suite)	OSCAR MAILLAND.	166
Les villes englouties CLII-CLIV. (Italie).....	ARRIGO BALLADORO.	170
CLV Le Château sous la mer.....	LUCIE DE V.-H.	173
Expositions et Congrès : Congrès des Traditions populaires		174
Bibliographie : <i>A. Robert. L'Arabe tel qu'il est. René Basset.</i>		
Notes et Enquêtes.		

Adresser tout ce qui concerne la rédaction et l'administration à M. Paul Sébillot, 80, boulevard Saint-Marcel.

La cotisation des sociétaires, donnant droit à l'envoi gratuit de la REVUE est fixée à 15 francs par an (France et Union postale). Le prix de l'abonnement, pour les non-sociétaires, est de 15 francs par an pour la France et de 17 francs pour l'union postale.

AVIS IMPORTANT

Dans l'intérêt d'un service régulier, nous prions nos abonnés d'envoyer sans retard le montant de leur abonnement pour l'année 1900 à M. Paul Sébillot, 80, boulevard Saint-Marcel.

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

15^e Année. — Tome XV. — N^o 3. — Mars 1900.

TROIS CONTES CAMBODGIENS

dont les données proviennent des aventures du Gourou Paramarta



Il est toujours intéressant de retrouver, avec des variantes, chez un peuple qui l'a reçu d'un autre peuple, un conte connu et dont on ne sait trop à quelle nation il faut attribuer la donnée primitive ou la première rédaction. Il est rare, chez les Extrêmes-Orientaux, de trouver un traducteur qui se croie tenu de traduire exactement le texte étranger qu'il a entrepris de faire connaître à ses concitoyens; il préfère adapter le récit aux mœurs de la société, pour laquelle il translate, et cela l'amène souvent à beaucoup modifier le texte qu'il traduit, à y introduire des détails nouveaux et curieux, quelquefois charmants, qui, d'un conte exotique, font un conte national. Ces variantes sont intéressantes à étudier, parce qu'elles permettent de juger le génie du peuple pour lequel le conte a été adapté et de suivre son esprit en des développements, souvent ingénieux, que la leçon originale ne donnait point. Un conte retrouvé avec ses différentes leçons chez les Persans, chez les Arabes, chez les Grecs, en Europe, au Cambodge, chez les Chams et chez les Annamites, est donc non seulement intéressant à étudier, mais plein d'enseignements¹.

1. J'ai déjà donné trois leçons du conte de Cendrillon, retrouvé par M. Human, chez les Chams, par M. Landes, chez les Annamites, et par moi, chez les Cambodgiens (Voyez *Cambodge, Contes et Légendes*, Bouillon, 1891, et *Cendrillon*, dans *Deux contes indo-chinois*, Leroux, 1898, extraits de la *Revue des Traditions populaires*, n^o de juin 1898) et les leçons cambodgiennes des fables d'Esopet et de La Fontaine: *la Tortue et les deux Canards*, *l'Ane vêtu de la peau du Lion* (Voyez *Revue Normande et Percheronne*, IV^e année, page 123; V^e année, p. 351) sous ces titres: *les deux Oies et la Tortue*; *le Poulain vêtu de la peau du Lion*; puis *le Lion et le Rat*, *le Chasseur et la Fourmi*, qui dans La Fontaine font deux fables dont le début est ce distique bien connu:

On a souvent besoin d'un plus petit que soi,
De cette vérité deux fables feront foi:

et qui, au Cambodge, n'en font qu'une avec ce titre: « *La Tortue, le Cerf et l'Oiseau.* »

TOME XV. — MARS 1900.

9

Il arrive aussi que tel conte étranger n'a donné que l'idée principale à un auteur, et que le conte nouveau ne rappelle le conte ancien que par l'idée qui en est pour ainsi dire le motif.

Il en est ainsi pour les trois contes que je viens de trouver au Cambodge et qui, bien que nés de deux idées que je retrouve, l'une dans la troisième et l'autre dans la septième *Aventure du Gourou Paramarta*, sont loin de ressembler aux contes hindous.

1 — Tout le monde connaît les deux charmants récits jumeaux qui sont rassemblés sous ce titre : *Voyage de Paramarta monté sur un buffle de louage*, et qui forment presque tout le sujet de la troisième aventure :

Le gourou a loué un bœuf et voyage, monté sur lui, escorté de ses cinq disciples, et conduit par le propriétaire du bœuf. Au cours de la marche, la chaleur incommode le gourou et il tombe en défaillance entre les bras de ses disciples. Ceux-ci ne trouvant point d'abri où le porter, le mettent à l'ombre du bœuf et l'entourent de soins. Un vent frais ayant soufflé, le gourou revient à lui, remonte sur le bœuf et reprend sa route. Arrivé au village le plus proche, où les voyageurs doivent passer la nuit, le propriétaire du bœuf réclame, non seulement la somme d'argent gagnée par le bœuf, qui a servi de monture au gourou, mais quelque chose en plus pour ce qui a été gagné par le bœuf en donnant son ombre. Le gourou et ses disciples refusent de payer, et la dispute attire le chef du village. Celui-ci, ayant été mis au courant des prétentions du maître du bœuf, raconte une histoire, et cette histoire est le second conte ; la voici en substance :

Je voyageais, j'étais pauvre et je n'avais que du riz à manger. Parvenu à la halte j'y trouve des voyageurs pour lesquels on faisait cuire un excellent ragoût de mouton. Je mis mon riz dans un linge, je m'approchai de l'endroit où on faisait la cuisine, et j'obtins du cuisinier la permission d'exposer mon riz à la vapeur qui s'exhalait du ragoût. Quand mon riz fut bien parfumé par l'excellente vapeur du ragoût de mouton, je le mangeai et il me parut délicieux. Le lendemain matin, au moment de me mettre en route, le cuisinier me réclama le prix du fumet de son ragoût de mouton. Je refusai de payer et nous portâmes notre différend devant le chef du village. Cet homme juste rendit cette sentence : « Ceux qui ont mangé le ragoût de mouton doivent payer avec de bon argent ; celui qui a avalé le fumet qui s'exhalait du ragoût de mouton doit payer avec la vapeur ou l'odeur de l'argent. » Alors, prenant un petit sac d'argent

qu'il avait sur lui, le chef du village l'approcha de mon adversaire, le saisit d'une main par la nuque, et de l'autre lui frotta doucement le nez avec le sac d'argent en disant : « Sentez, mon ami, sentez ; et voilà votre salaire pour la vapeur de votre ragoût de mouton. »

Et l'épilogue du premier récit s'achève comme le second : le chef du village rend cette sentence : « Pour avoir monté sur le bœuf, il faut payer avec de bon argent ; pour s'être reposé à l'ombre du bœuf, il faut payer avec l'ombre de l'argent. » Mais comme le soleil est couché, qu'il n'y a pas d'ombre, force est de remplacer l'ombre par le son. Le chef du village saisit le conducteur par une oreille et lui secoue un petit sac d'argent si rudement contre l'autre oreille, que le conducteur demande grâce et se déclare satisfait.

Tels sont les récits jumeaux des *Aventures du Gourou Paramarta*, voici maintenant les deux contes cambodgiens, bien différents mais inspirés de la même donnée :

« Il y avait deux individus, le mari et l'épouse ; ils avaient une fille et étaient brisés par la plus grande misère. Depuis le matin jusqu'à la tombée de la nuit ils cherchaient le moyen de manger et le soir revenait sans qu'ils eussent pu trouver un gagne-pain. Alors ce mari et cette épouse réfléchirent ensemble et se dirent : Ici, nous sommes brisés par la misère, allons visiter les hommes qui ont une grande richesse ; allons demeurer à côté d'eux et nous verrons comment ces hommes travaillent pour s'enrichir. Tous deux s'étant ainsi concertés, quittèrent leur hutte pour la reconstruire à côté de la demeure d'un riche marchand. Cet homme continuellement commerçait, cultivait ses rizières et ses champs ; il était si riche qu'on ne pouvait l'être davantage. Le mari, la femme et l'enfant, demeurant près du riche marchand, dès ce moment se mirent à travailler comme lui. Ils parvinrent, longtemps après, à être eux aussi, de riches marchands et se trouvèrent possesseurs de grandes richesses. Tous deux pensèrent alors à marquer leur reconnaissance au grand marchand du service qu'il leur avait rendu : ils prirent de l'or et vinrent le lui présenter. Le riche marchand demanda :

— Monsieur, pourquoi me donnez-vous cet or ?

Le mari et la femme répondirent :

— Alors que nous étions dans la plus profonde misère, nous avons quitté notre hutte pour venir demeurer à côté des pieds

sacrés de notre maître, afin de voir ce que notre maître faisait continuellement ; vous imitant, nous avons trafiqué, cultivé des rizières, travaillé les champs afin d'acquérir de grands biens. Ayant ainsi travaillé tous les trois, nous avons, en vous imitant, acquis de grandes richesses. Nous avons amassé beaucoup d'or, acheté des bœufs, des buffles, et nous avons employé le coton filé?... Alors, nous avons voulu montrer notre reconnaissance à notre maître ; nous avons pris un lingot d'or et nous venons le déposer à vos pieds sacrés. Nous avons dit.

Le riche marchand répondit :

— Monsieur, j'aurais droit sur tous vos biens, mais, après réflexion, voici, monsieur, ce que je vous dis : Vous avez profité de mon savoir-faire en m'imitant constamment. Donc, monsieur, vous allez prendre tous vos biens et les partager entre nous. J'ai dit.

Le mari répondit :

— J'ai travaillé en imitant votre façon de faire habituelle, en reconnaissance de votre bienfait je viens vous offrir de l'or, mais ne pensez pas que je vais vous obéir si vous me demandez de prendre tous mes biens et de vous en apporter la moitié.

Le riche marchand et ces deux individus se disputèrent violemment pour savoir à qui les biens devaient revenir, puis, le riche marchand emmena le mari et la femme devant le juge qui tenait audience. L'assemblée examina l'affaire en détail et déclara ne pas pouvoir la juger. Alors on emmena le riche marchand et les deux époux devant le tribunal du roi. Les époux se prosternèrent en joignant respectueusement les mains et dirent :

— Nous demeurions auprès de ce riche marchand, nous avons vu comment il s'y prenait pour trafiquer, travailler ses rizières, cultiver ses plantations et acquérir de la fortune. Tous trois depuis notre arrivée près de lui, nous avons imité sa façon de travailler afin d'avoir comme lui de grandes richesses. Alors réfléchissant que nous devons reconnaître ce bienfait, nous primes un lingot d'or et nous l'offrîmes à ce marchand. Il n'a pas voulu l'accepter et nous a commandé de prendre tous nos biens, notre or, notre argent et de venir les partager avec lui. Mais nous n'avons pas voulu partager nos biens et nous

avons porté plainte devant le juge qui tenait audience ; le juge a examiné l'affaire en détail, mais n'a pu se prononcer. Nous nous soumettrons au jugement du roi. J'ai fini.

Alors le roi questionnant, le riche marchand dit :

— O toi ! réponds ! est-il vrai que les faits se sont passés de cette manière ?

Le riche marchand, se prosternant, joignant les mains au-dessus de sa tête, dit :

— Je demande grâce, les faits se sont passés comme ces gens l'ont raconté.

Et il se prosterna encore une fois. Le roi comprit que ce riche marchand s'était montré réellement trop avide et il lui demanda :

— O toi, marchand as-tu un enfant ?

L'homme se prosternant, dit :

— Oui, seigneur, j'ai un fils.

Puis le roi interrogea le mari et l'épouse.

— Et vous, avez-vous un enfant ?

Les deux individus se prosternèrent et répondirent :

— Nous avons une fille.

Le roi ordonna :

— Vous êtes tous deux courroucés l'un contre l'autre ; rentrez chez vous et revenez vers moi après avoir fait alliance en mariant vos enfants. Le fils de ce marchand aura pour femme la fille de ces individus. J'ai dit.

Le marchand et ses deux voisins, ayant entendu l'ordre du roi, prirent congé et sortirent pour se rendre ensemble à l'endroit où ils habitaient. Puis ils pensèrent à apprêter ce qu'il fallait pour marier leurs deux enfants comme il leur avait été commandé.

Voici maintenant le second conte, né de la même donnée et correspondant à l'un des deux récits hindous :

« Il y avait un pauvre homme qui habitait à côté d'un riche marchand. Quand le vent soufflait de quelque côté et lui venait avant d'avoir passé chez le riche marchand, il démolissait sa cabane et la reconstruisait de l'autre côté. Si le vent soufflait du nord, la cabane démolie, il la reconstruisait au sud de la maison du marchand ; si le vent soufflait de l'est, il démolissait sa cabane

et la reconstruisait à l'ouest ; si le vent soufflait du midi, il abattait sa cabane et la rebâtissait au nord.

Le riche marchand l'ayant appris ordonna d'aller demander à cet homme pourquoi il agissait ainsi, et habitait tantôt d'un côté et tantôt d'un autre. L'homme répondit :

« O gens, allez dire à votre maître que si je démolis ma maison, si je vais et viens ainsi c'est afin d'aspirer l'odeur de ses aliments ».

Les envoyés revinrent dire le résultat de leur démarche. Le marchand réfléchit et dit : « Puisque cet homme profite de la saveur et de l'odeur de mes aliments, je le prendrai comme esclave. »

Le pauvre homme porta sa cause devant le juge qui tenait audience. Celui-ci examina les faits et prononça cette sentence :

— Cet homme doit être pris comme esclave.

Alors le malheureux se plaignit en disant :

— Hommes, conduisez-moi au roi ; je me prosternerai devant lui et lui demanderai des biens pour me racheter de l'esclavage.

Le riche marchand conduisit alors le pauvre homme au roi. Cet homme se prosterna, disant :

— O roi, je demeurais auprès de ce riche marchand, afin que le vent après avoir soufflé sur sa maison pénétrât ensuite jusqu'à moi. Je démolissais ma cabane souvent et la reconstruisais ayant réfléchi ainsi : « Si le vent vient du nord, je démolirai ma » cabane et la reconstruirai au sud ; si le vent souffle de l'est, » je démolirai ma cabane pour la reconstruire à l'ouest ; si le » vent souffle du sud, je démolirai encore ma cabane et la re- » construirai au nord ». Je démolissais ainsi ma cabane, allant et venant, et de cette façon je pouvais aspirer l'odeur des aliments de ce marchand et je savourais l'essence de ses mets. Alors, il se saisit de moi ; je portai plainte devant le juge et le juge me remit comme esclave à cet homme. Je viens me prosterner devant le roi et lui demander de me donner assez de richesses pour me racheter.

Alors, le roi donna l'ordre de questionner le marchand :

— O toi, riche, dis-nous si les faits se sont passés de cette façon ou d'une autre.

Le marchand, se prosternant dit :

— Les faits se sont passés ainsi.

Le roi examina, comprit et se dit : Le juge n'a pas jugé équitablement.

— Alors il fit prendre un sampôt et l'étendre comme un dais ; il prit de l'argent et le mit sur le sampôt, puis il dit :

— Que le sesthey¹ aille prendre l'argent, prix du rachat de cet homme.

Le marchand se prosterna et allongea la main vers le sampôt pour prendre l'argent, mais le roi l'arrêta et dit :

— Si cet homme avait mangé les aliments du marchand, celui-ci pourrait prendre l'argent qui est sur ce sampôt, mais, comme il en a seulement senti l'odeur, le marchand aura seulement la vue de l'argent. Ce sera payer raisonnablement l'odeur de ses mets.

Alors les deux parties sortirent et s'en allèrent chacune chez elles.

On le voit, bien que les deux contes cambodgiens ne soient pas copiés sur les deux récits hindous, ils sont nés d'une même donnée. Ce que les quatre avides réclament, c'est le prix d'une chose qui ne peut pas être vendue : l'ombre agréable portée par un bœuf, le fumet d'un mets délicieux, le bon exemple involontairement donné. L'idée est amusante et pas aussi ridicule qu'elle le paraît ; que de gens, par le monde, réclament de la reconnaissance de personnes auxquelles ils n'ont rendu aucun service ayant exigé de leur part la moindre bonne volonté ; que de gens s'en vont se plaignant de l'ingratitude d'autres auxquels ils ont, sans le vouloir, rendu service !

Les deux contes cambodgiens diffèrent cependant des deux contes hindous, leurs modèles, par leur finale. Le juge, roi, ne frotte pas les yeux des grands et avides richards avec un sac d'argent comme l'eut fait un chef de village hindou ; il considère, dans l'un, que la seconde fortune, en somme, est née de l'exemple donné par le propriétaire de la première, mais que le grand riche n'est pas recevable à réclamer le paiement d'un enseignement qu'il a inconsciemment donné, qu'il ne savait pas donner à ses voisins, et il conclut que ces deux fortunes, ayant des liens secrets, doivent être unies dans la personne des enfants des deux richards, et que c'est certainement là le meilleur moyen de concilier les parties.

1. Riche du pali *setthi*.

Dans l'autre conte, le roi, juge d'appel, prononce la sentence et n'a recours à aucune violence.

Les deux contes cambodgiens diffèrent encore des deux récits hindous en ces deux points : 1° C'est le roi qui juge et non un chef de village ; 2° les avides sont deux hommes riches et non deux pauvres diables, un loueur de bœuf et un cuisinier. Il semble que l'auteur hindou a pensé que, pour réclamer un service semblable, il fallait être pauvre, c'est-à-dire simple d'esprit, et appartenir à une classe inférieure. Il semble, au contraire, que l'auteur cambodgien a pensé qu'un pauvre diable ne peut réclamer pareille chose à un pauvre diable, et qu'il fallait être riche et très avide pour oser émettre de pareilles prétentions.

II. — La septième aventure du Gourou Paramarta a inspiré un autre conte cambodgien, mais, de même que le récit hindou, fait partie d'un ouvrage beaucoup plus considérable, le conte cambodgien est une faible partie d'un livre intéressant, très populaire, et dont le titre est *Thmeuh Chey*. Thmeuh Chey est un personnage amusant, quelque chose comme un mauvais plaisant, un faiseur de farces mauvaises et quelquefois méchantes. Il a de l'esprit, et, quand il singe le naïf, c'est toujours pour affirmer son esprit, sa subtilité et se moquer des gens. Il n'épargne personne : le roi lui-même est sa victime, et c'est toujours quand on songe à se débarrasser de lui ou après s'en être débarrassé qu'on a le plus besoin de ses services. L'une de ses farces paraît inspirée du récit hindou. Voici la substance de celui-ci :

Le Gourou Paramarta voyage à cheval en compagnie de ses cinq disciples ; une branche d'arbre accroche son turban et l'arrache de sa tête. Pensant que ses disciples, qui suivent, vont le ramasser, il ne dit rien ; mais, arrivé à la halte, il ne retrouve pas son turban. Il se fâche et leur adresse des reproches. Ses disciples lui répondent qu'il ne leur a pas donné l'ordre de ramasser son turban. Le Gourou les envoie le chercher et leur donne l'ordre de ramasser, à l'avenir, tout ce qui tombera de son cheval.

Quelques instants après l'un des disciples, qui tient encore le turban du Gourou qu'il vient de rapporter, remarquant que le cheval va expulser quelque chose, se précipite, tend le turban et reçoit le crottin sans en rien perdre, puis il crie : « Seigneur, arrêtez-vous un moment, voici quelque chose qui est tombé du cheval, » et il remet au Gourou son turban rempli de crottin.

Alors le Gourou leur remet une liste des objets qu'ils doivent ra-

masser, mais sur cette liste il oublie de s'inscrire lui-même. Peu après le cheval s'embourbe, le Gourou tombe dans la boue ; les disciples sauvent le cheval, déshabillent le Gourou de tous les effets portés sur la liste et le laissent dans la boue. Le Gourou les appelle, on s'explique et il rajoute sur la liste : « Si le Gourou Paramarta, votre maître, vient à tomber, vous le ramasserez. »

Voilà l'original hindou, voici maintenant le plagiat cambodgien :

Quant au grand négociant (Maha Sesthey), il employait Thmeuh Chey à porter le plateau [de bétel et] d'arec lorsqu'il l'accompagnait tous les jours à l'audience royale. Or, comme Thmeuh-Chey suivait en retard le grand négociant qui était à cheval, celui-ci lui dit :

— Chey, pourquoi marches-tu en retard derrière moi ?

De suite Thmeuh-Chey répondit :

— Parce que j'ai peur de renverser votre plateau et votre boîte d'arec [et de bétel].

Le grand négociant répondit avec autorité :

— A dater d'aujourd'hui, tu courras, afin que tu sois à bonne distance de mon cheval, et s'il arrive qu'il tombe quoique ce soit, tu ne t'arrêteras pas pour le ramasser.

Thmeuh-Chey ayant entendu, répondit :

— Bien !

Quand de nouveau Thmeuh-Chey dut accompagner le grand négociant à l'audience royale, il dénoua l'enveloppe qui enveloppait le plateau. Le grand commerçant monta à cheval et sortit ; Thmeuh-Chey se mit à courir derrière le cheval et toutes les boîtes qui étaient à l'intérieur de l'enveloppe tombèrent [à terre]. A la fin il ne resta plus [entre les mains de Chey] que le plateau à arec et son enveloppe. Arrivé à la salle [des audiences royales] où il allait, le grand négociant hêla Chey et lui dit de venir lui donner le plateau. Thmeuh-Chey lui remit le plateau à arec, et ayant reculé, s'en fut s'asseoir à la place qui convenait à sa condition.

Le Maha Sesthey prit le plateau, et, voyant qu'il était vide, fut très honteux, mais il n'osa rien dire en présence de ceux qui étaient là. De retour au logis il appela Chey et lui dit d'approcher. Chey ayant entendu le grand négociant l'appeler, accourut, et son maître lui dit en grondant :

— Chey, pourquoi as-tu laissé tomber toutes les boîtes [de mon plateau à arec] sans les ramasser ?

Thmeuh-Chey lui répondit respectueusement :

— Je craignais de vous suivre de trop loin en arrière et de plus, vieillard, je n'osais pas m'arrêter pour ramasser [ce qui tombait du plateau que je portais] parce que vous m'avez défendu [de ramasser quoi que ce soit qui tombât], et que vous m'avez recommandé de courir à bonne distance de votre cheval.

Le grand négociant lui donna alors cet ordre.

— Quand tu marcheras derrière moi, quelque chose qui tombe, tu le ramasseras sans y manquer ; si tu ne le fais pas, je te battrai de verges.

Quand Thmeuh-Chey eut entendu ce que lui recommandait de cette façon le grand négociant il le conserva dans sa mémoire.

Le lendemain, de grand matin, le Maha Sesthey monta à cheval et se rendit à l'audience royale. Thmeuh-Chey tenant le plateau d'arec marchait et suivait du même pas le cheval que montait son maître. Le cheval s'étant mis à crotter, Thmeuh-Chey ramassa tout le crottin, le mit sur le plateau et se trouva en retard. Quand le grand négociant fut arrivé, il descendit de cheval et chercha des yeux Thmeuh-Chey, mais il ne le vit pas. Quand celui-ci arriva près de son maître, celui-ci lui dit :

— Toi, viens ici que je t'interroge. Que faisais-tu ? Qui t'a empêché de me rejoindre plutôt ?

Thmeuh-Chey répondit respectueusement :

— Je ne pouvais vous suivre parce que moi, votre esclave, j'ai dû m'arrêter pour ramasser le crottin que votre cheval laissait tomber en quantité. Vous m'avez donné l'ordre, vieillard, à moi, votre esclave, de m'arrêter pour ramasser quoi que ce soit qui tombât. Voilà pourquoi je suis en retard.

Le grand négociant lui dit :

— Viens ici, et donne-moi le plateau d'arec.

Thmeuh-Chey s'approcha et remit le plateau au grand négociant. Quand celui-ci vit le crottin de cheval qui était dans l'enveloppe, il fut humilié devant tous les mandarins qui étaient assis dans la salle des audiences royales. Il ne dit que ces mots :

— Il suffit !

Puis, il monta à cheval et reprit la route de sa maison. Quant à Thmeuh-Chey qui marchait derrière son maître, il rapportait le plateau à arec. Rentré chez lui, le grand négociant appela Chey et lui dit :

— Tu ne me suivras plus quand je me rendrai à l'audience royale ; tu n'es bon qu'à aller garder les champs. Ta figure convient à cette occupation,

Puis il ajouta :

— Je te déclare qu'à partir d'aujourd'hui tu iras garder les champs tous les jours.

Thmeuh-Chey, ayant écouté, répondit respectueusement :

— Oui.

Puis, il alla garder les champs, ainsi que le grand négociant le lui avait commandé.

Ce conte est plus semblable à son modèle que les deux précédents au leur, mais il présente certaines originalités de détails qui sont très caractéristiques et qui sont très propres à faire connaître les mœurs du peuple cambodgien.

ADHÉMAR LECLÈRE,

Résident de France au Cambodge.

PETITES LÉGENDES LOCALES

CCCXCVIII

LE BATEAU SOUS LA MER

 L'était une fois un capitaine qui avait enlevé une jeune fille anglaise et l'avait cachée dans son bateau. Une fée qui était sa marraine voulut la délivrer, mais elle ne le put, car le capitaine était protégé par le diable, et le diable est plus puissant que les fées.

Voyant que tous ses efforts étaient inutiles, la fée changea le ravisseur en chien et l'attacha au fond du navire avec une énorme chaîne, puis elle endormit sa filleule, la para de beaux vêtements, de bijoux précieux, puis elle fit descendre le vaisseau au fond de la mer.

Le diable qui était présent à tout cela et ne pouvait l'empêcher, assura l'immortalité au capitaine, et lui promit que jamais celle qu'il aimait n'appartiendrait à un autre.

Mais à Pléboulle on sait bien que si un prêtre, portant l'hostie consentait à descendre sur la grève de la Fresnaye (Côtes du-Nord) un jour de grande marée, il pourrait délivrer la jeune fille que recouvrent les eaux. De temps en temps par les grandes marées on aperçoit quelque chose du navire ; mais on entend souvent les hurlements du chien, ils font rage lorsqu'un bateau s'arrête à pêcher au-dessus du bateau où il est enchaîné ; il croit que l'on veut lui ravir celle qu'il aime, et il est prêt à dévorer les imprudents.

(Conté en 1900 par Marie Joséphe Morvan, de Pléboulle).

LUCIE DE V. II.

CCCXCIX

LE TROU DES REVENANTS

Près du bourg de Logonna (Finistère), se trouve un trou dont on retirait autrefois du sable et où les paysans croient apercevoir souvent les fantômes de leurs parents morts. La femme Derrien qui habite dans le voisinage de ce trou et qui est veuve, vit il y a cinq ans son mari surgir du trou. Il vint jusque chez elle l'accabler de reproches et de malédictions.

Un certain nombre de gens du pays ont également reconnu le fantôme.

Sur les instances de la femme, le Recteur prit son étole, alla jusqu'au « Trou des Revenants » et pour que la famille du défunt vécût en paix, emmena l'âme du bonhomme au Binde (on prononce Bindi dans le pays).

CCCC

LES STATUES DE DAOULAS

Dans le parc de l'abbaye de Daoulas sont disséminées des statues de saints. Si l'on veut savoir quelle sera pour soi la vie future, il faut fabriquer une croix de bois et la lancer sur un des saints placé dans le fond du parc.

Si la croix reste au-dessus de la statue, on ira au Ciel.

Si elle se place dans les bras du saint, on ira en Purgatoire.

Si elle tombe dans l'eau, on ira en Enfer.

Dans le même parc se trouve une source, et par devant plusieurs petits bassins de pierre. On pose une épingle dans le bassin : si l'épingle surnage, on se marie dans l'année.

IRÈNE-GEORGES PAQUET.

CCCCI

LES MOINES MONNAYEURS

Au prieuré de Grammont les moines ont laissé des trésors dans les caves où ils battaient monnaie. On les entend y remuer des sacs d'argent, et ils apparaissent parfois dans le voisinage.

CCCCII

LA FONTAINE DE SAINT-EVROULT

Un jour qu'il n'y avait qu'un demi-pain à l'abbaye de St-Evroult, un mendiant vint y demander l'aumône. Le portier refusa ; mais saint Evroult survint et reprocha au frère gardien son manque de charité. Il l'envoya porter ce qui restait au mendiant qu'il rattrapa très loin ; le mendiant enfonça un bâton en terre, et il jaillit, quand il le retira, une source abondante qui n'a jamais depuis cessé de couler.

CCCCIII

LA FONTAINE DE VRIGNY

Les habitants de Vrigny racontent que leur fontaine fut découverte par un habitant du lieu, couvert d'une gale affreuse, pareille à la lèpre ; peu après un vieux cheval poussif, hors d'état de servir, et tout à fait abandonné, vint s'abreuver à la source ferrugineuse. Tous deux après avoir bu de l'eau, devinrent sains et robustes.

(CHRÉTIEN, DE JOURÉ-DU-PLAIN. *Veillerys Argentenois*, mms.

CCCCIV

LE DIABLE ET LES CLOCHES

Au temps de saint Theodule, jadis evesque de ladite ville (Sion en Valais), le diable se mit en devoir d'emporter la cloche de l'Église qui lui nuisoit, à cause qu'elle faisait assembler le peuple pour prier

Dieu. Lors le bon Évesque se mit en priere et le conjura si bien, qu'il laissa tomber ladite cloche dans un pré voisin de là. (L'ESCARBOT, *Tableau de la Suisse, Paris, 1618*). D'après M. Muret, qui a reproduit ce passage dans les « Archives suisses des Traditions populaires » t. iv p. 47, cette version n'a pas été retrouvée dans la tradition populaire ; mais il cite une variante publiée par M. Maurice de Palézieux, dans le « Bulletin de Numismatique », t. v, p. 33., sans indication de provenance. Le diable portait dans une hutte la cloche qu'il avait enlevée ; arrivé au sommet du Mont-Joux (Saint-Bernard), la charge était si lourde que diable, hotte et cloche roulèrent au bas de la **montagne** et ne s'arrêtèrent qu'aux environs de Montigny pour former le mont **Catogne**, qui, vu des bords du Léman, a assez la forme d'une hotte renversée. A **Jongny**, au-dessus de Vevey, d'après une communication faite à M. Muret, la **Dent** de Jaman, dont la silhouette n'est pas sans analogie avec celle de **Catogne**, aurait été formée de la même manière par le contenu de la hotte renversée de Gargantua.

P. S.

CCCCV

LE MINOTAURE D'Auvergne

En Auvergne, le Rez-de-Sol (montagne) renferme une caverne, jadis habitée par un monstre féroce, moitié homme, moitié bête, qui dévorait les habitants des campagnes voisines. Un vaillant Templier, le chevalier des Murs, le tua en combat singulier d'un coup d'épée qui fit trembler la montagne.

(*A travers le monde*, 1898, p. 67).

ALFRED HAROU.



CONTES ET LÉGENDES ARABES¹

CCCXVI

DAVID ET LA GRENOUILLE

DAVID dit un jour : Je célèbre la nuit la gloire de Dieu comme aucune de ses créatures ne l'a célébrée. Une grenouille qui était dans un des canaux du palais l'appela et lui dit : David, tu t'enorgueillis devant Dieu de la louange que tu lui donnes, mais voilà soixante-dix ans que ma langue n'a pas cessé de le mentionner, et il y a dix nuits que je n'ai pas mangé de verdure et que je n'ai pas bu d'eau, préoccupée que j'étais de deux paroles. — Lesquelles ? demanda-t-il. — O toi qui est loué par toute langue et mentionné en tout lieu. — David se dit en lui-même : Je n'aurais certes pu rien dire de plus éloquent².

CCCXVII

LE RÉTABLISSEMENT DU CULTE DU FEU

« Le roi d'Egypte Sahlouq eut un songe dans lequel son père lui apparut et lui dit : Va sur telle des montagnes d'Egypte : tu y verras une ouverture faite de telle façon ; à l'entrée de cette ouverture, tu trouveras une vipère à deux têtes qui, en la voyant, te montrera les dents. Prends avec toi deux petits oiseaux, mâle et femelle ; quand tu verras la vipère, sacrifie-les et jette-les lui. Elle prendra leurs deux têtes et ira se cacher dans un trou proche de l'ouverture. Entre alors, avance jusqu'au fond de la caverne ; tu verras une grande femme de lumière chaude et riche, au visage éblouissant et répandant une grande chaleur. N'approche pas d'elle, car tu serais brûlé ; mais arrête-toi devant elle et salue-la ; elle te parlera. Tu écouteras ses paroles, tu les méditeras et tu feras ce qu'elle t'aura dit ; cela te procurera beaucoup de gloire ; car cette femme garde les trésors de ton aïeul Mis'râm, déposés par lui sous les villes mer-

1. Suite, voir t. XV, p. 105.

2. Ed Demiri, *H'aïal el h'aïaouân*, Boulaq, 2 v. in-8, 1292 hég., t. 1, p. 94, d'après le *Kitâb ez Zâhir* d'Abou 'Abd Allah el Qortoubi.

veilleuses. Après ces mots, la vision disparut. Sahlouq en se réveillant, se mit à méditer sur ce songe, avec grand étonnement, et il résolut de faire ce que son père lui avait ordonné. Il monta donc à la montagne, emportant les deux oiseaux, et il exécuta toutes les prescriptions de son père, jusqu'au moment où il arriva devant la femme. Il la salua ; elle lui demanda s'il la connaissait. Il répondit : Non. Je ne t'ai jamais vue avant cet instant. Elle reprit : Je suis l'image du feu vénérée chez les nations disparues. Je veux maintenant que mon souvenir se réveille. Construis-moi un temple ; allumes-y un feu perpétuel et unique ; institue en mon honneur une fête annuelle, qui sera célébrée en ta présence et en celle de ton peuple. Je te promets en retour une assistance qui augmentera ta gloire et fortifiera ton empire ; j'écarterai de toi et des tiens quiconque voudrait te nuire, et je te découvrirai les trésors de ton aïeul Mis'râm. Sahlouq assura la divinité de son obéissance, et elle lui découvrit les trésors que son aïeul avait cachés sous les villes merveilleuses, en lui indiquant la manière de les atteindre et de se sauver des esprits qui les gardaient. Quand elle eut achevé, il lui demanda comment il pourrait la revoir lorsqu'il aurait besoin de l'interroger. Elle lui répondit : Pour ce qui est de ce lieu-ci, n'y reviens plus désormais ; mais lorsque tu désireras me voir jette dans le feu que je t'ai ordonné d'allumer telles et telles choses : et elle les lui énuméra ; et elle lui enseigna les offrandes, les victimes et les baumes qu'il devait lui présenter. Alors, ajouta-t-elle, je te parlerai et je te renseignerais sur tous les événements, bons et mauvais, qui auront lieu dans ton pays. Le roi, à ces mots, éprouva une grande joie. Puis la figure disparut et la vipère revint. Il sortit aussitôt, et lorsqu'il fut hors de ce lieu, il en boucha l'ouverture. Il se mit à exécuter sans délai ce qui lui avait été ordonné. Ayant découvert les trésors de son aïeul, il transporta dans Emsous et dans d'autres villes des merveilles innombrables¹ ».

CCCXVIII

LA FORME DU DIABLE

Un homme demanda à Dieu de lui montrer la place du diable dans l'être humain. Il aperçut en songe un homme en cristal dont l'intérieur était visible, et il vit Satan, sous la forme d'une grenouille avec

1. *L'Abrégé des Merveilles*, trad. Carra de Vaux, Paris. 1898, in-8, p. 195-197.

une trompe comme celle d'un moucheron qu'il faisait entrer dans l'épaule gauche, vers le cœur et lui soufflait de mauvaises pensées. Il fut écrasé à la mention de Dieu ¹.

CCCXIX

L'AMOUREUX D'UNE CHIMÈRE

On raconte le trait suivant de Djah'izh. J'avais, dit-il, composé un livre sur les traits plaisants des maîtres d'école et sur leur négligence ! Puis j'y avais renoncé et j'avais résolu de le supprimer. Un jour, j'entrai dans une ville où je trouvai un instituteur d'une belle apparence. Je le saluai ; il me répondit de la meilleure façon et me souhaita la bienvenue. Je m'assis près de lui et je le mis à l'épreuve sur le Qorân ; il s'y montra versé. Puis je l'entrepris sur le droit, la grammaire, la métaphysique, les vers des anciens Arabes ; il était parfaitement instruit de tout cela. Par Dieu, me dis-je, tout cela me confirme dans mon dessein de supprimer mon livre. Je me mis à le fréquenter et à le visiter. Je vins un jour pour le voir ; l'école était fermée et je ne le trouvai pas. Je demandais après lui ; on me dit : Il a perdu quelqu'un dont il a pris le deuil et il est resté chez lui pour les condoléances. J'allai à sa maison et je frappai à la porte. Une servante sortit et me dit : Que demandes-tu ? — Ton maître. Elle rentra, puis ressortit et me dit : Entre, au nom de Dieu. Je pénétrai chez lui ; il était assis. Que Dieu augmente ta récompense, lui dis-je² ; mais il y a chez le Prophète une belle consolation. Toute âme doit goûter à la mort³ ; je te recommande la patience. Puis, je lui dis : Celui qui est mort, est-ce ton fils ? — Non. — Ton père ? — Non. — Ton frère ? — Non. — Ta femme ? — Non. — Qu'était-il pour toi ? lui demandai-je. — Mon amie. Je me dis en moi-même : Voici le commencement des difficultés ; puis j'ajoutai : Gloire à Dieu ! les femmes sont nombreuses ; tu en trouveras une autre. — T'imagines-tu que je l'ai vue ? me demanda-t-il. Je pensai : Voilà la seconde difficulté. Mais, lui dis-je, comment es-tu devenu amoureux de ce que tu n'as pas vu ? — Il reprit : Sache que j'étais assis à cette place, occupé à regarder par la fenêtre quand j'ai vu un homme vêtu d'un manteau qui disait :

1. Ed Demiri, *H'aïat el h'aïaoudn*, t. II, p. 58, d'après Ez Zamakhchâri dans le *Filiq*, citant le khalife 'Omar ben 'Abd el 'Aziz.

2. C'est-à-dire : Que Dieu te tienne compte pour l'expiation de tes péchés et la récompense de tes mérites de la douleur que tu éprouves.

3. *Qordn*, Sour. III, verset 182 ; XXI, 36 ; XXIX, 57.

O Omm'Amr, que Dieu te récompense pour ta générosité ; rends-moi mon cœur partout où il est.

Ne prends pas mon cœur pour joueravec lui ; un être humain peut-il prendre un homme pour jouet ?

Alors je me suis dit : Si cette Omm'Amr n'était pas la plus belle femme du monde, on n'aurait pas dit ces vers sur elle et je suis tombé amoureux d'elle. Mais il y a deux jours, ce même homme est passé en récitant ce vers :

« L'âne a emporté Omm'Amr ; elle n'est pas revenue, ni l'âne non plus. »

J'ai reconnu qu'elle était morte ; je me suis affligé sur elle, j'ai fermé l'école et je me suis assis dans ma maison. — Un tel, lui dis-je, j'avais composé un livre sur les traits plaisants de l'engance des maîtres d'école ; quand je me suis lié avec toi, j'avais résolu de le supprimer ; mais maintenant, je me suis affirmé dans le projet de le conserver et je commencerai par toi, s'il plait à Dieu¹.

CCCXX

L'OISEAU ROKH

Dans le pays du Maghreb arriva un négociant qui avait voyagé en Chine où il était resté quelque temps ; il possédait la base d'une plume d'aile de rokh ; elle tenait neuf outres d'eau. Il racontait que tandis qu'il voyageait une fois dans la mer de Chine, le vent l'avait jeté dans une grande île. Les gens du bateau étant descendu pour prendre de l'eau et du bois, virent une immense qoubbah, haute de plus de cent coudées, éclatante et brillante. Ils en furent stupéfaits. En s'approchant, ils reconnurent que c'était un œuf de rokh. Ils se mirent à le frapper à coups de poutres, de haches et de pierres jusqu'à ce qu'ils le fendirent et découvrirent un jeune rokh, pareil à une montagne. Ils s'accrochèrent au plumage de ses ailes et le tirèrent. Il secoua ses ailes et cette plume leur resta dans les mains, sa partie inférieure était sortie incomplète de son aile. Ils tuèrent cet oiseau et prirent autant de sa chair qu'ils purent en emporter. Quelques-uns d'entre eux firent cuire dans l'île, dans une mar-

1. El Ibchihi, *Mostal'ref*, Boulaq, 1292 hég., 2 v. in-4, t. II, p. 302-303, reproduit par Ben Sedira. *Cours de littérature arabe*, Alger, 1879, in-12, n° 31. Une version un peu plus abrégée, et où manque le second vers cité par le maître d'école se trouve dans les *Mille et Une Nuits*, éd. de Beyrouth, t. III, p. 78 ; éd. du Qaire, t. II, p. 269 ; éd. de Bombay, t. II, p. 288 ; éd. de Habicht, t. VIII, p. 243. C'est cette dernière version qui a été reproduite par Ech Chirouâni. *Nef'hat el Yemen*, 1305 hég., pet. in-8, p. 29.

mite de cette viande, et la chauffèrent avec du bois noir, puis ils la mangèrent. Il y avait parmi eux des vieillards ; le lendemain matin, il se trouva que leurs barbes avaient noirci et jamais elles ne redevinrent blanches. Quelques-uns dirent que le bois avec lequel ils avaient chauffé la marmite provenait de l'arbre d'*en nechab*. Quand le soleil se leva, un rokhs s'avança en l'air, pareil à un immense nuage et tenant à son pied une pierre comme une grande maison, plus grande que le bateau : quand il fut au-dessus il laissa tomber rapidement le rocher qui s'enfonça dans la mer. Le navire le devança, et Dieu sauva ceux qui le montaient ¹.

CCCXXI

LE FLAIR DE L'AMOUREUX

Lorsque Laïla mourut, Medjuoun (son amant), vint à la tribu et voulut voir son tombeau. On refusa de l'y conduire. Alors il se mit à flairer la terre de chaque tombeau près duquel il passait jusqu'à ce qu'il sentit celle de la tombe de Laïla. Il la reconnut et récita ce vers :

« Ils voulaient cacher son tombeau à son amant, mais le parfum de la terre de sa tombe l'a décelée ».

Il ne cessa de répéter ce vers jusqu'à ce qu'il mourut et il fut enterré à côté d'elle ².

CCCXXII

LA CHARITÉ FAITE A UN CHIEN

D'après Moslim, le prophète fit le récit suivant :

Un jour qu'une femme marchait dans le désert, la soif lui devint pénible. Elle descendit dans un puits et but, puis elle remonta. Elle trouva un chien qui, dans l'excès de sa soif, mangeait de la terre

1. Ed Demiri, *l'âiat el h'aïaouân*, t. I, p. 414 d'après El Djah'izh et Abou H'âmed el Andalosi. Le même récit a passé dans les *Mille et Une Nuits*, éd. de Beyrouth, III, 80 ; de Bombay, II, 291 ; du Qaire, t. II, p. 211, qui nomment le héros Abd er Rah'man el Maghribi es' S'ini. L'épisode de l'œuf de rokhs pris pour une qoubbah et la vengeance tirée par l'oiseau du meurtre de son petit se retrouvent dans le cinquième voyage de Sindbad le marin, cf. Langlès, *Les Voyages de Sind-bâd le Marin*, Paris, 1814, in-18. Le récit d'Ed Demiri a été reproduit par Bochart, *Hierozoïcon*, t. II, p. 854.

2. Behâ eddin el 'Amili, *Kechkoul*, Le Qaire, 1216 hég., in-8, p. 30.

humide. Elle se dit : Il en est arrivé là où j'en étais. Alors elle redescendit dans le puits, remplit d'eau sa chaussure, la saisit avec les dents, remonta et abreuva le chien. Dieu la félicita et lui pardonna. Prophète de Dieu, dirent les gens, y a-t-il une récompense pour un service rendu aux bêtes ? — Certainement répondit-il : pour tout cœur délicat, il y a une récompense¹.

CCCXXIII

L'AVANTAGE DE LA SOCIÉTÉ DES MORTS

Je sortis un jour, raconte quelqu'un, et j'allai dans un cimetière où je vis El Bahloul. Je lui demandai : Que fais-tu ici ? Il me répondit : Je suis assis avec des gens qui ne me trahiront point, qui me feront souvenir de l'autre vie si je la néglige et qui ne médiront pas de moi en mon absence².

CCCXXIV

LE CHIEN QUI SAUVE SON MAÎTRE

On rapporte qu'un homme ôta ses vêtements pour entrer dans l'eau. Il avait avec lui un chien qui le mordit au pied. L'homme s'irrita, le frappa avec un sabre et le jeta à l'eau. Au fond de la rivière était un crocodile qui leva la tête, saisit le chien et plongea³.

CCCXXV

LE JUGEMENT CASSÉ

« La coupole du jugement fut construite à la suite d'un jugement inique rendu par un prêtre. Un homme du peuple était venu trouver ce prêtre pour lui dénoncer sa femme, se plaignant d'être repoussé par elle. Il l'aimait, disait-il, beaucoup, mais elle le haïssait, et il demandait au prêtre de la faire comparaître. Cette femme était de la

1. Ed Demiri, *H'aïat el H'aïaoudn*, t. II, p. 304.

2. Behâ eddin el 'Amili, *Kechkoul*, p. 4.

3. El Qazouini, *Adjäib el Mokhlouqât*, éd. Wustenfeld, Göttingen, 1849, in-8, p. 404.

famille du prêtre. Il la préféra à son époux et il ordonna à celui-ci de la congédier. L'époux n'obéissant pas, le prêtre le fit mettre en prison et le traita avec beaucoup de dureté. Or, cet homme était un artisan. Il réunit tous ceux de ses compagnons qui étaient au courant de son affaire et de la conduite de sa femme, et qui savaient combien elle était mauvaise avec lui, tandis qu'il était bon pour elle. Ces gens reconnurent l'injustice du prêtre et le dénoncèrent au ministre du roi. Le prêtre fut mandé devant lui et interrogé. Il répondit qu'il n'avait jugé que selon la justice. Le ministre fit comparaître après lui un chef des prêtres et les témoins qu'avait réunis l'artisan. Ils furent unanimes à reconnaître l'iniquité de la sentence rendue par le prêtre. Là-dessus le ministre tira l'homme de prison, et y mit le prêtre à sa place, puis il commanda que la femme fût châtiée et ramenée à son mari. Toute la cause fut ensuite rapportée au roi qui décida que ce prêtre serait rayé du rang sacerdotal et tenu en prison tant que bon lui semblerait¹ ».

CCCXXVI

LE CHIEN GÉNÉREUX

Dans l'*Ih'ya*, on raconte d'après un certain souli : Nous étions à Tarse; nous nous réunîmes en troupe et nous partîmes vers la porte d'El Djehâd, un chien de la ville nous suivait. Quand nous fûmes arrivés à cette porte, nous trouvâmes une bête de somme crevée. Nous montâmes vers un endroit désert et nous nous y assîmes. Quand le chien vit cet animal, il s'en retourna vers la ville, puis il revint escorté d'environ vingt chiens : il alla vers ce cadavre, et s'assit auprès de lui, tandis que les autres se jetaient sur la bête morte et ne cessèrent de manger jusqu'à ce qu'ils furent rassasiés. L'autre chien demeura assis à regarder jusqu'à ce qu'ils eurent mangé et qu'il ne resta plus que les os. Quand ils furent revenus en ville, il alla manger ce qui restait de viande sur les os, puis il partit².

CCCXXVII

SINGULIER AVERTISSEMENT

Abou Solaïmân ed Darâmi rapporte ceci : Tandis qu'Er Rabi' ben Khaitham était assis à la porte de sa maison, une pierre vint le

1. *L'Abrégé des Merveilles*, trad. Carra de Vaux, p. 197-198.

2. Ed Demiri, *H'aïal el h'aïaoudn*, t. II, p. 307.

frapper au visage et le blessa. Il essuya le sang qui coulait de son front et dit : Te voilà averti, Rabi'. Il se leva, entra dans sa maison et n'en sortit que lorsqu'on emporta sa civière funèbre ¹.

CCCXXVIII

L'ORIGINE DU CHIEN DE GARDE

Le premier qui prit un chien de garde fut Noé, (sur qui soit le salut). Voici à quelle occasion : Seigneur, dit-il, tu m'as ordonné de construire l'arche ; voilà plusieurs jours que j'y travaille, mais les gens viennent pendant la nuit et gâtent tout ce que j'ai fait ; comment réussirai-je à exécuter ton ordre ? Pourtant le terme que tu m'as accordé est long. Dieu lui fit cette révélation : Noé, prends un chien pour te garder. Alors Noé prit un chien, travailla pendant le jour et dormit pendant la nuit. Quand son peuple venait de nuit gâter son ouvrage, le chien aboyait. Noé s'éveillait, saisissait un gros bâton et s'élançait sur eux ; alors ils prenaient la fuite. C'est ainsi qu'il accomplit ce qu'il voulait ².

CCCXXIX

H'AMID EL'ABD ET LES DEUX VEUVES

Un jour Ha'mid el'Abd se promenait en tribu. Il trouva une femme pleurant sur son fils qui était mort. — Pourquoi pleures-tu ? demanda-t-il. — Seigneur, mon fils est mort ; je le pleure. — Apprends-moi ce que faisait ce fils que tu pleures. — Je suis veuve, je n'avais que lui pour travailler pour moi : aujourd'hui il est mort ; je n'ai personne qui subvienne à mes dépenses. H'amid el'Abd lui dit : Ne pleure pas, je te donnerai un mulet qui travaillera pour toi à la place de ton fils et tu vivras comme avant. Il continua de marcher et trouva une autre femme qui pleurait son fils. Il lui demanda : Pourquoi pleures-tu ? — Mon fils est mort. Que faisait-il ? — Il réunissait les gens honorables pour dormir chez lui et leur faisait la conduite jusqu'à ce qu'ils eussent disparu. — Pleure et pleure encore, dit-il, je ne puis te guérir ³.

1. Behâ eddin el 'Amili, *Kechkoul*, p. 4.

2. Ed Demiri, *Haïat el Haïaoudn*, p. 334, citant El Qâsem ibn Salmah qui avait pour source 'Alqâmah et celui-ci, 'Abd Allah.

3. Delphin, *Recueil de textes pour l'étude de l'arabe parlé*, Paris et Alger, 1891, in-12, p. 95.

CCCXX

LES TROIS SOUHAITS

Un Israélite avait été gratifié de trois souhaits qui devaient être exaucés. Il avait une femme qui lui avait donné des enfants. Elle lui dit : Donne-moi un de tes souhaits. Je t'en donne un, répondit-il ; que veux-tu ? — Demande à Dieu de me rendre la plus belle des femmes israélites. Il pria Dieu et elle devint belle. Quand elle sut qu'elle n'avait pas sa pareille au monde, elle le dédaigna. Le mari se fâcha, fit un vœu contre elle et elle fut changée en une chienne qui aboyait. Deux souhaits étaient épuisés avec elle. Ses fils vinrent trouver leur père et lui dirent : Nous n'avons plus de tranquillité ; Notre mère est devenue une chienne qui aboie et les gens nous font honte. Demande à Dieu de lui rendre sa première forme. Il invoqua Dieu et elle redevint comme elle était, si bien qu'à cause d'elle les souhaits furent perdus ¹.

RENÉ BASSET.

1. Ed Demiri, *H'aïat el h'aïaouân*, t. II, p. 338. On reconnaît une des formes du conte de Perrault, *Les Souhaits ridicules* (Contes, éd. A. Lefèvre, Paris, 1875, in-16, p. 73). Ce conte est rapporté par Freytag, d'après Cheref eddin (*Proverbia Arabum*, t. I, p. 687. Bonn, 1838, in-8) et ajouté par lui à l'histoire du proverbe de Meïdani, *Acham min Basous* (Proverbes, éd. de Boulaq, 1284 hég., 2 v. in-4, t. I, p. 332-333). Il a été abrégé par Liebrecht (*Orient und Occident*, de Benfey, t. I. Göttingen, 1862, in-8, p. 378), sur lequel l'a copié M. Bédier (*Les Fabliaux*, Paris, 1895, in-8, p. 218, note 1) sans même remonter jusqu'au latin de Freytag, cf. aussi d'autres rapprochements dans ce dernier ouvrage, sans tenir compte bien entendu des conclusions saugrenues de l'auteur (p. 212-228), cf. aussi Ch. Deplin, *Les Contes de ma mère l'Oye avant Perrault*, Paris, 1879, in-18 jés., p. 65-82, dont M. Bédier n'a pas cité le travail qui réfute par avance ses théories.



LES CIMETIÈRES¹

(Suite)

VI

LES FOSSES

SUIVANT des croyances assez répandues, il fallait bien prendre garde au jour où l'on ouvrait la terre pour y inhumer quelqu'un.

Dans le Bocage normand, dans les Ardennes, dans le pays wallon, si l'on ouvre une fosse le vendredi, quelqu'un de la paroisse mourra dans la semaine qui suit ; en Picardie, dans le Luxembourg belge, un membre de la famille du défunt ira le rejoindre dans un délai de six mois².

En Saintonge, la fosse devait être faite tout d'un trait, ou tout au moins dans le même jour. Si la nuit passait sur l'ouvrage inachevé, c'était un grand risque que devait bientôt courir la famille ; s'il pleuvait et que l'eau y pénétrait, de graves maladies et peut-être la mort survenaient à quelqu'un des proches ; si elle restait ouverte le dimanche, c'était un malheur inévitable à redouter³.

En Berry, il faut se garder d'ouvrir la terre sainte, c'est-à-dire d'enterrer un mort, après le coucher du soleil ; autrement il mourrait quelqu'un dans la paroisse chaque jour de la semaine⁴.

En certains pays, on remarque avec soin la façon dont le tertre funéraire se comporte après l'inhumation, et l'on en tire des pronostics.

En Berry, si la terre que l'on a sortie de la fosse ne suffit pas à la remplir après qu'on y a déposé le cercueil, on peut être assuré que le défunt était un avare⁵.

En Normandie, si la tombe de terre faite sur la fosse demeure

1. Voir t. XIV, p. 91.

2. LECŒUR, *Esquisses du Bocage normand*, t. II, p. 4 ; E. MONSEUR, *Le Folklore wallon*, p. 40 ; A. MEYRAC, *Trad. des Ardennes*, p. 171 ; A. LEDIEU, *Traditions du Demuin*, p. 71. Com. de M. A. HAROU.

3. ABBÉ NOGUÈS, *Mœurs d'autrefois en Saintonge*, p. 39.

4. LAISNEL DE LA SALLE, *Croyances et Légendes du Centre*, t. II, p. 79.

5. LAISNEL DE LA SALLE, l. c., t. II, p. 79.

toujours aussi élevée qu'elle était au moment de l'inhumation, c'est qu'elle recouvre un damné ¹.

VII

FLORE DES CIMETIÈRES

En Poitou, les cimetières ruraux sont en général plantés de noyers ; dans le Cotentin, quelques-uns sont plantés d'épines.

Des plantes épineuses ou des orties sur un tombeau sont un signe de damnation ; des plantes sans épines, que le défunt est au Ciel ; un mélange des deux, au Purgatoire ².

A Saint-Brice sous Ranes, vers 1830, le dimanche des Rameaux, on mettait autour de la croix du cimetière une très grosse hart de chêne. C'était le dernier marié qui devait la poser et la tordre. C'était une épreuve de force ³.

A Colleniers, il y a vingt ans, on bénissait à l'église des pommes que l'on attachait ensuite à un cercle fixé à l'ancienne croix du cimetière. Le jour de Pâques, elles étaient mises en adjudication et vendues à des prix exorbitants. Elles avaient, dit-on, la vertu de préserver de la fièvre ⁴.

VII

REPAS AU CIMETIÈRE

Dans quelques communes de la région des Alpes, on porte une outre de vin au cimetière.

A Largentière dans les Hautes-Alpes après l'inhumation les tables sont dressées autour du cimetière : celle du curé et de la famille sur la fosse même du mort. Le diner fini, le plus proche parent prend son verre, chacun l'imite et s'écrie avec lui : A la santé du pauvre mort ! ⁵ En Basse-Bretagne, d'après une note que je ne retrouve que dans la compilation d'A. de Nore, près avoir donné la sépulture, on se rend au repas funèbre et les vieillards restent seuls au cime-

1. A. DE NORE, *Coutumes, Mythes, etc.*, p. 244.

2. *Revue des Trad. pop.*, t. IX, p. 19.

3. CRÉTIEN, *Veilleries Argentenois*, mms, p. 219.

4. C. MOISET, *Usages de l'Yonne*, p. 124.

5. A. DE MORE, p. 44 ; DE LADOUCKETTE, p. 468, 460.

tière, se placent sur des mauves et se proposent des énigmes ¹. A Créances (Manche) le jour des Morts on se rend au cimetière, on s'installe sur la tombe même et l'on fait un repas auquel les morts aimés sont censés participer. On verse du cidre sur leurs tombes, et l'on cause avec eux comme s'ils étaient présents ². La veille du jour des morts, le peuple est dans l'usage en Périgord, de souper en famille. L'entretien roule sur les parents défunts, on boit à leur santé, puis on se retire, en laissant la nappe mise avec ce qui reste du souper, et l'on rapporte même du pain et du vin ; le tout est destiné aux repas des parents morts, et les convives ne se quittent pas sans avoir fait pour eux une prière ³.

VIII

PRÉSERVATIFS CONTRE LES REVENANTS

A Liège ⁴, si l'on ne veut pas rêver d'un mort que l'on va voir, il faut lui toucher les pieds. Dans le Morvan, on clôt la bouche du défunt après lui en avoir demandé la permission, eu l'appelant par son nom de baptême ⁵. En Lorraine pour qu'un mort ne sorte pas de sa tombe pour faire des visites nocturnes, il faut avoir soin quand on l'ensevelit, d'attacher une épingle à son linceul, ou d'y faire un point de couture. Dans la Gironde ouvrir sa porte à minuit quand on a eu un mort dans sa famille porte malheur ⁶. A Beauquesne (Somme), quand on a posé le cercueil dans la fosse, les assistants font trois fois le tour de cette fosse à reculons, afin d'empêcher que le mort ne vienne les tourmenter durant la nuit ⁷.

Dans les pays où l'on craint les revenants, on a soin avant et après l'enterrement, d'observer divers rites, d'accomplir des cérémonies ou des prières, qui font plaisir au mort, et l'empêchent de sortir du cimetière pour venir tourmenter les vivants.

En Berry lorsque les bœufs qui conduisent un mort s'arrêtent c'est que le défunt a besoin de prières ; tout le monde s'arrête jusqu'au moment où l'attelage se met en marche, ce qui indique que le mort est à son logis.

Quand le cercueil a été déposé sur la pierre des morts, on se hâte

1. A. DE NORE, p. 179.

2. J. FLEURY, *Littér. orale de la Basse-Normandie*, p. 103-104.

3. A. DE NORE, p. 147.

4. E. MONSEUR, l. c., p. 40.

5. A. BOGROS, *A travers le Morvan*, p. 48.

6. RICHARD, *Tradit. de Lorraine*, p. 116 ; C. DE MENSIGNAC, *Trad. de la Gironde*, p. 130.

7. DE CHESNEL, *Dict. des superstitions*.

de ramener l'attelage à la ferme, en ayant soin de relever les *éclardes* que l'on avait couchées, au moment du départ le long de la chasse. Cette précaution a pour but d'empêcher l'âme du défunt de remonter sur la voiture et de revenir au logis ¹.

Si lorsqu'ils marchent la nuit les Périgourdins remarquent des feux follets, ils croient que c'est une âme en peine dans l'autre monde, et ils lui jettent une pièce de monnaie de cuivre, qui serait d'un effet bien supérieur si elle était percée, et l'âme satisfaite disparaît ².

Si on oublie un seul jour de prier pour les défunts, ceux-ci se présentent devant vos yeux comme ils étaient le jour de leur mort ; ils vous parlent, et vous font connaître qu'on les a oubliés. Dès qu'on se met en prières, la vision s'évanouit ³.

A Villeneuve, on fait célébrer à l'église l'anniversaire du décès ; autrement on aurait à craindre l'apparition de l'âme du défunt qui viendrait demander des prières ⁴.

Dans quelques communes de la Sarthe, et entre autres à Chevillé, on va le jour des morts bêcher la terre des cimetières. Cela s'appelle rafraîchir les tombes ⁵.

Dans le canton de Labruguière, la veille des Rois, les habitants parcourent les rues, avec des sonnettes, des chaudrons, tous les ustensiles qui constituent l'harmonie d'un charivari, puis, à la lueur des torches, ils se livrent à un vacarme infernal et à des huées de toute espèce, en espérant par là chasser les revenants et les esprits malins ⁶.

A Gerbaumont on est persuadé que les personnes qui communient avec dévotion à la messe de minuit, et qui assistent en outre à trois messes le jour de Noël n'ont à redouter, pendant la nuit, aucune apparition de fantômes ni de revenants ⁷.

IX

PRATIQUES SUPERSTITIEUSES

Pour avoir un bon numéro, il faut, la veille du tirage, placer cinq clous en croix sur la tombe la plus récente du cimetière ⁸.

1. LAISNEL DE LA SALLE, t. II, p. 74, 78.

2. B. DE NÔRE, p. 160.

3. C. DE MENSIGNAC, *Trad. de la Gironde*, p. 61.

4. C. MOISET, *Usages et coutumes de l'Yonne*, p. 65.

5. A. DE NÔRE, l. c., p. 284.

6. A. DE NÔRE, l. c., p. 85.

7. RICHARD, l. c. p. 219.

8. A. MEYRAC, *Trad. des Ardennes*, p. 189.

La terre ramassée dans le cimetière entre dans le sac destiné à appeler le mort sur quelqu'un.

PAUL SÉBILLOT.

Au pèlerinage d'Hakendover, près de Tirlemont, chaque pèlerin est tenu de *manger de la terre du cimetière* entourant l'Eglise. On en voit même en emportant pour leurs enfants ¹.

La terre du cimetière de l'ancienne église de Molenbeck (près de Bruxelles) qui devait sa fondation à sainte Gertrude, passait pour miraculeuse, et beaucoup de personnes en conservaient pieusement chez elles.

(A. WAUTERS. *H^{re} des env. de Bruxelles* 1, 323).

X

CIMETIÈRE HANTÉ

Le cimetière de Canne (Luxembourg belge) est traversé par une voie publique. Chaque nuit, à ce qu'assurent les vieillards, un lièvre sautait sur les épaules de ceux qui traversaient jadis le cimetière ; il ne leur faisait aucun mal, il se contentait de se promener d'une épaule à l'autre, caressant la figure de sa victime de ses poils. Puis il disparaissait au bout du cimetière.

XI

LE RESPECT DES CIMETIÈRES

Ne prenez pas un os de mort dans un cimetière, car le mort auquel il appartient viendrait le reprendre chez vous la nuit. (Moll, province d'Anvers).

Lorsqu'on urine dans un cimetière, on gagne une inflammation des paupières, d'autres disent un orgelet (Anvers).

ALFRED HAROU.

1. A. LE BRAZ, *Légende de la mort*, p. 233.



FOLK-LORE DE TAHITI¹

ET DES ILES VOISINES

Changements survenus dans les coutumes, mœurs, croyances, etc. des indigènes, depuis soixante-dix années environ (1829-1898.)

CULTE PUBLIC (*Suite*)

A). PRÊTRES.

A l'exclusion des chefs, les prêtres jouissaient des douceurs de la polygamie ; la bigamie était en usage pour tous les hommes. Le clergé était nombreux, mais il n'y avait « dans chaque district, « qu'un seul *faaoua pouré*, grand-prêtre ou souverain sacrificateur, « chargé de présider aux grandes solennités, aux cérémonies im-
« portantes et d'offrir les victimes humaines aux dieux ; mais le
« clergé du temple national de chaque district se composait de plus :

« 1° D'un *amoi toa*, gardien des images ;

« 2° D'un *pouré*, prêtre subalterne ;

« 3° D'un certain nombre d'*opou noui*, mot désignant toutes les
« personnes employées à l'entretien et au service du charaï, qui
« consistaient à dresser les *fata*, autels, à enterrer les restes des
« victimes, etc.

« Les prêtres seuls pouvaient entrer en tout temps dans les cha-
« raïs, manger de la chair des animaux offerts en sacrifice, et des
« fruits des arbres renfermés dans les limites des temples ou de la
« terre sacrée ».

Enfin lorsqu'un *pouré* annonçait une nouvelle dans un district, il était couvert seulement de feuilles de coco, ou d'un morceau d'étoffe ayant touché les images des dieux, et cela suffisait, pour que sur son passage, le peuple et les chefs tombassent le visage contre terre, sans « oser prononcer une seule parole aussi longtemps qu'on
« entendait ses cris ».

B). INSPIRÉS OU PROPHÈTES

Les Atouas représentés généralement par des images ou objets quelconques, l'étaient parfois par des humains se trouvant dans un

1. Voir. t. XV, p. 65.

état particulier qualifié d'inspiration et qui leur octroyait l'esprit des dieux.

Pendant cette période, les paroles, les actes, les prédictions de l'Inspiré *étaient ceux des dieux mêmes*.

Le prophète était un individu quelconque, souvent un prêtre, un chef ou le roi lui-même, car à « Raïatéa, le principal chef, Tamatoa, « souvent a reçu l'hommage du peuple en qualité de Dieu ; et à « O-Taïti, on a vu, depuis 1800 jusqu'à l'époque de l'adoption du « christianisme, l'Inspiré Tini obtenir, des chefs comme du peuple « une espèce de culte ».

Pendant les guerres l'Inspiré pouvait seul et impunément traverser les camps ennemis ; c'est devant lui que les victimes étaient portées, soit sur le champ de bataille, soit dans les charais.

A côté des inspirés vivaient les sorciers qui étaient, eux, les représentants des Tiis ; leur prestige était moindre que celui des Inspirés par les Atouas dont on recherchait les *faveurs* et auxquels « les femmes du premier rang ne dédaignaient pas de prodiguer des « caresses, et souvent leur personne, car leurs embrassements passaient pour être ceux de la Divinité même »...

L'individu inspiré, prêtre ou sorcier, représentant des Atouas ou des Tiis, « avait le bras gauche enveloppé d'un morceau d'étoffe, « *signe de la présence de la Divinité* » Lorsqu'un de ces prophètes allait prendre les oracles, son exaltation était telle qu'on pouvait le croire possédé ; répondant alors aux questions qu'on lui posait, il révélait l'avenir, et ses prédictions étaient regardées comme celles du dieu même, à ce point, qu'on y obtempérait sur le champ.

S'il faut en croire des témoins oculaires, dit Moerenhout, on a vu, sous le coup de l'inspiration, des individus très vulgaires, parler avec éloquence, se conduire avec bravoure durant les guerres, et perdre ces qualités, sans jamais les retrouver ensuite, une fois rentrés dans leur état normal.

CHAPITRE III

MŒURS PUBLIQUES

CÉRÉMONIAL DE LA CONSÉCRATION DES POUVOIRS

Le dernier roi tahitien, Pomaré V, céda sa souveraineté à la France en 1880, moyennant une rente viagère de 60,000 francs. Nos Océaniens n'ont plus de roi à reconnaître, mais cela n'empêche que, lors du renouvellement des chefs, ils se livrent non

plus, à l'orgie suivant les anciennes coutumes, mais à des débauches gastronomiques et à des Upas-Upas échevelées.

Mieux que tous les détails que je pourrais relater, la reproduction ou impression de plusieurs faire-parts témoigne des changements radicaux survenus dans les mœurs des Indigènes de Tahiti.

La lecture de ces invitations, leur forme et mode de rédaction prouvent que nous avons affaire à des gens très civilisés, en apparence au moins, car la moindre étincelle venant à jaillir, le Tahitien se révèle instantanément. Comme comparaison et pour établir le contraste entre les mœurs d'aujourd'hui et celles de jadis je citerai ce qui se passait au moment du couronnement des Arii, rahi ou rois polynésiens, p. 27 : « Les prêtres portaient l'image du Dieu, des chefs portaient le roi. Comme en venant, les prêtres ouvraient la marche, avec leur *musique* et *leurs danses* ; et le peuple suivait, mais se livrant alors à toute sa joie et ne cessant de crier : Maéva arii ! Maéva arii ! (Vive le chef ou roi).

« De retour au Marai, l'idole était replacée sur l'autel, et la fête finissait par une scène qui devait en ravalier singulièrement la solennité, et dont le simple exposé ne pourra que blesser étrangement la délicatesse européenne.

« Le chef ou roi, placé sur des nattes, près de l'image du dieu, y recevait, ce qu'ils nommaient le dernier hommage du peuple. « C'étaient des danses et des représentations de la plus choquante saleté, de l'obscénité la plus grossière, où plusieurs hommes et femmes, entièrement nus, entouraient le roi, et s'efforçaient de le toucher des différentes parties de leur corps, au point qu'il avait peine à se préserver de leur urine et de leurs excréments dont ils cherchaient à le couvrir. Cela durait jusqu'à ce que les prêtres recommencassent à sonner de leurs trompettes et à battre de leurs tambours, ce qui était le signal de la retraite et de la fin de la fête. « Le roi retournait alors à sa demeure accompagné de sa suite ».

SECTION II

GUERRE ET PAIX

A). *Déclaration de guerre.* — La guerre était souvent entreprise inopinément, sans avis préalable à l'ennemi, qu'on surprenait et qu'on égorgeait sans pitié. Dans d'autres circonstances, les hostilités n'étaient commencées qu'après annonce des intentions exis-

tantes, soit par des préparatifs ostensibles. « Dans ce dernier cas, « les futurs combattants commençaient par envoyer à tous les chefs « leurs vassaux ou leurs alliés, le *rahiri ari* (une branche de coco-
 « tier) ou une branche de miro (bois de rose), signe connu de tous.
 « longtemps à l'avance, ce qui n'empêchait pas le *véa* ou héraut, qui
 « en était porteur, de les instruire du projet du chef. Recevoir cette
 « branche, c'était se montrer prêt à le soutenir, ou, du moins, à se
 « rendre au Conseil ; c'était se soumettre. La refuser au contraire,
 « c'était se révolter ou déclarer la guerre. Quand un *Arii* s'était
 « ainsi assuré de ses partisans, il convoquait une assemblée ; et là,
 « soit en secret, soit publiquement, la guerre était discutée.

« La majorité des chefs inférieurs forçait, parfois, l'*Arii* de re-
 « noncer à ses projets ». Malgré ce fait, comme des sacrifices hu-
 mains étaient offerts aux dieux, on s'en rapportait à l'oracle ou
 prêtre qui, généralement servait les intérêts du chef ou *Arii*, qui
 prenait le commandement général des troupes de terre et de mer,
 les combats se donnant presque toujours près du rivage.

C). *Mode d'attaque*. — Le mode d'attaque et de défense différait
 suivant les îles. Pareils aux héros de l'antiquité, au moment de livrer
 bataille, des guerriers s'avançaient et défiaient les plus braves
 d'entre les ennemis, tâchant de les intimider par les discours et des
 exercices d'armes prouvant leur adresse.

Si des combats particuliers s'engageaient dans ces conditions, les
 armées en présence restaient spectatrices et s'en rapportaient
 aux vainqueurs ou bien se ruaient l'une sur l'autre en poussant des
 cris affreux, ce qui mettait promptement fin à la lutte. Durant la
 chaleur du combat il n'était pas fait de quartier à l'ennemi, et le parti
 qui pliait s'exposait à un carnage affreux.

C). *Combats sur mer*. — Les pirogues destinées aux combats
 étaient doubles, séparées entre elles par une plate-forme pouvant
 contenir de 150 à 300 combattants. La bataille se donnait dans les
 régions calmes, à l'intérieur des récifs, et le parti se tenant sur la
 défensive rangeait ses *pahi* sur trois lignes.

« A l'avant de chacune des pirogues de la première ligne, un
 « homme se tenait debout, sans armes, mais des cordes à la main ». Ces guerriers équipés, armés de frondes, lances, massues, étaient
 rangés en arrière et sur la plate-forme, attendant l'ennemi, qui
 ayant adopté les mêmes dispositions arrivait et poussait jusqu'à ce
 que les pirogues de sa première ligne touchassent par leur avant, la
 proue des *pahi* adversaires.

Alors les hommes munis de cordes amarraient solidement les bateaux ennemis, puis se retiraient jusqu'au moment où l'on donnait le signal de l'attaque.

D). *Prisonniers de guerre*. — La coutume, comme je l'ai dit, était de massacrer impitoyablement les prisonniers, hommes, femmes et enfants, puis de leur couper la tête qu'on portait en triomphe au Maraï. Seuls, les vainqueurs enterraient leurs morts avec les armures et des amas de pierres, destinés à perpétuer le souvenir et reconnaître le lieu de la bataille, s'élevaient au-dessus des tombes.

Paix. — « Pour rétablir la paix entre deux armées en présence, « qui ne pouvaient se vaincre, ou à qui de grandes pertes faisaient « désirer la fin d'un conflit gratuitement acharné, des envoyés s'approchaient de l'armée ennemie, une branche verte à la main, « symbole avec lequel on les laissait passer.

« Arrivés devant le chef ennemi, ils faisaient connaître les termes « et conditions de l'arrangement projeté ». Cette coutume existe encore aux Nouvelles-Hébrides (bouquet de la paix), *Traditions populaires*, t. VIII, Janvier 1893, p. 37.

Si la paix était conclue des cérémonies avaient lieu au Maraï avec sacrifices humains et actions de grâce, puis : « pour preuve de l'union « le grand prêtre prenait deux pavillons rouges représentant les « deux chefs ou partis qui avaient été en guerre. Il en unissait les « deux bouts et les déposait devant l'image du dieu de la guerre, « Après quoi, commençaient les fêtes et réjouissances ».....

II. MŒURS PRIVÉES

A). ÉDUCATION

A la page 51 du tome VIII des *Traditions populaires*, année 1893, j'ai rapporté que les Canaques de Malicollo, aux Nouvelles-Hébrides déformaient, à leur naissance, la tête des enfants. A Tahiti et autres îles de nos établissements, il était jadis de bon goût de modifier la tête et la figure des nouveaux-nés. Voici ce qu'en dit Moerenhout : « Une coutume fort singulière, et que je crois devoir mentionner ici, « c'était celle de comprimer et de pétrir en quelque sorte la tête et « la figure d'un enfant nouveau-né. S'il appartenait à un chef, et « que ce fût un garçon, on lui pressait le sommet de la tête, et l'on « tâchait de lui donner un front proéminent, étroit d'en haut : mais « dans tout autre cas, sans tenir compte de son sexe et de sa condi-

« tion sociale, on lui aplatissait le derrière de la tête et le nez, car un nez plat était une grande perfection et une beauté chez la femme.

« Ces formes, au reste, différaient suivant les goûts. Il y a dans l'île de la Chaîne¹, des familles entières dont chaque membre a, derrière la tête, une grosse bosse que sa mère ou sa nourrice ont pris la peine de lui ménager peu de temps après sa naissance ».

Accouchement. — « Dans toutes les îles, les femmes, immédiatement après l'accouchement sont conduites à l'eau pour s'y baigner, et l'enfant nouveau-né est aussi lavé dans l'eau froide ».

La déformation des têtes existe encore dans les îles de la société et autres, car, au toucher, j'ai pu me convaincre que la tête des naturels affecte généralement la forme décrite plus haut. Pour ce qui est de la toilette des accouchées, rien n'est modifié; mais il faut convenir que la température relativement élevée de l'eau, n'offre aucun inconvénient dans ces circonstances critiques pour des européennes.

B). MARIAGE

C'était une simple convention, que le mariage océanien. Les demandes étaient toujours accompagnées de cadeaux, et si le prétendant était agréé, il passait sans délai des fiançailles au mariage, car on dressait le jour même chez les parents de la femme, un lit pour les époux. Une fête de famille suivait généralement l'union et tout était dit, dans les îles de la société et ses voisines.

A la Nouvelle-Zélande « la convention du mariage, sans être plus solennelle qu'en d'autres îles, est pourtant accompagnée d'une singulière circonstance : le futur y doit enlever sa future, soit par force, soit par adresse, lors même que le mariage est convenu ». Moerenhout ajoute : qu'il arrive souvent, que le jeune homme est fort mal traité au cours de l'enlèvement, qui ne réussit pas toujours.

Aux Fidji la cérémonie se conclut sous des auspices horriblement barbares. Si une jeune fille est accordée, son plus proche parent la prend par la main et la présentant au futur dit : « Voici ma fille (ou ma sœur) ; je vous la donne. Elle est votre propriété ; vous pouvez en faire ce que bon vous semblera. J'espère qu'elle vous donnera beaucoup d'enfants qui seront des guerriers... etc. ; mais si au contraire, vous en étiez mécontent, vendez-la, tuez-la, mangez-la, vous en êtes le maître absolu ».

1. Ile Ana du groupe des Tuamotu.

La cruauté de ces mœurs a été tempérée par l'occupation européenne et aujourd'hui dans presque toutes les îles de la Polynésie les mariages sont civils et religieux, surtout dans nos établissements d'Océanie, où les naturels ont la qualité et jouissent de tous les droits reconnus aux Français. Des dispenses d'âge sont souvent demandées et accordées aux jeunes gens qui se marient à un âge plus précoce que les européens.

SECTION II

§ III. — B). TOILETTE (*tatouage*).

Moerenhout se contente de dire que les marques du tatouage étaient imprimées pour la première fois à l'âge de puberté, ce qui était la réalité.

Ayant, au cours de mes voyages, rencontré dans les districts de Paéa et Teahupoo, deux vieilles femmes âgées d'au moins 70 ans, et tatouées aux mains et poignets ; je me suis renseigné à ce sujet.

Ces deux femmes sont originaires de Raïatée (Île sous le Vent) ; on les a tatouées à l'âge de puberté et, a ajouté mon narrateur, M. Poroï, parce qu'on les destinait au mariage. La mère de M. Poroï portait, paraît-il, les mêmes stigmates, et les hommes étaient tatoués aux mollets et sur les épaules, mais d'un seul côté. On ne demandait pas en mariage une femme non tatouée ; pour l'homme, l'oubli du stigmate l'exposait à la dérision des femmes et de ses semblables. Le tatouage tend à disparaître des mœurs tahitiennes ; seuls les Marquisiens se tatouent encore la figure et certaines parties du corps, ce qui leur donne un air bizarre, souvent féroce.

SECTION III

PLAISIRS

§ II. — FÊTES DES ARÉOIS

La secte des Aréois n'existe plus en Océanie (Tahiti et dépendances) depuis l'introduction du christianisme. Moerenhout (t. II, p. 134) rapporte qu'au cours des fêtes « les associés de classe inférieure re-
« présentaient, sans scrupule, la volupté et l'amour ; et il n'était pas

« rare que des jeunes gens et des jeunes filles offrissent au *public des sacrifices à la déesse* de ces plaisirs.

« Quant aux danses uniques dans leur genre, et probablement « connues là seulement, c'était tout ce que le *génie de la volupté* peut « inventer de plus lascif ».

De nos jours lorsqu'on donne aux Tahitiens l'occasion de montrer ce qui leur reste de talents chorégraphiques, je dois déclarer, qu'ils expriment tout en gestes non équivoques. Je connais des personnes qui se privent du plaisir de voir danser les Vahinés, car elles ne peuvent conduire leurs filles à ce spectacle fin de siècle, qui se répète de façon hebdomadaire, sur la place du Gouvernement, à Papute, ou la fanfare municipale fait entendre les accords de ses cuivres.

POLYGAMIE AUX ILES FIDJI

Dans ses recherches sur les origines des peuples de la Polynésie (t. II, p. 233), Moerenhout rapporte qu'aux Fidji, les chefs avaient l'habitude de prendre « jusqu'à trois ou quatre cents femmes, « parmi lesquelles ils n'en ont pourtant qu'un petit nombre de légitimes, et dont les enfants puissent hériter du père, les autres « n'étant guère que des concubines, qu'il (le chef) tient à la disposition de tous ses guerriers, et dont, à ce qu'il paraît, il ne s'en « toure que pour mieux assurer son service ».

ORIGINE DU NOM POMARÉ

Les O-Taïtiens avaient coutume, et la conservent encore, de changer de nom dans certaines circonstances de la vie. Dans la partie historique de son ouvrage (t. II, p. 412) Moerenhout donne comme suit l'origine du nom Pomaré « Otou, qui avait changé de nom « pour une cause insignifiante, ainsi que tous faisaient plusieurs « fois, dans le cours de leur vie s'appelait, alors, *Pomaré*, pour la « raison que voici :

« Ce chef, pendant un voyage s'était fortement enrhumé. Une « nuit, qu'il avait toussé d'une manière extraordinaire, un de ses « serviteurs dit, d'un ton de pitié : *po-maré* (nuit de tousser), des « mots *po*, nuit, et *maré*, tousser. Le ton dont ce mot fut dit et le

1. Pomaré 1^{er}, Roi de 1793 à 1803 s'était appelé, Otou et Tinah.

» son même du mot plurent au chef ; il l'adopta pour son nom, et, » ayant appris, depuis, que le roi d'Angleterre ne change pas de » nom, il se proposa de l'imiter ; ce qui fait que lui et ses descen- » dants ont, depuis, porté le même ».

En août 1896, lors du mariage du fils du chef de Papara, avec une princesse Pomaré, un indigène survint, au moment où l'on se mettait à table, et après un paraii (discours) donna un nom de circonstance aux jeunes époux. Ces changements subsistent entre indigènes, mais ne sont nullement portés sur les registres de l'état civil des districts.

J. AGOSTINI.

LES CHEMINS DE FER¹

(Suite)

LES TRAMWAYS ÉLECTRIQUES EN CORÉE

Le premier tramway électrique se mit en marche au milieu des habitants curieux de voir s'ébranler « *la voiture du diable mûe par un fil* ». Un enfant vint à traverser la voie, on ne put faire jouer un signal d'avertissement, le tramway lui passa sur le corps ; immédiatement la foule commença de jeter des pierres contre la voiture du tramway, qui fut bientôt mise en pièces et brûlée sur place. Le lendemain quand on essaya de faire sortir une nouvelle voiture, elle eut le même sort que la précédente.

Le mouvement n'est sans doute pas fini, car les Coréens *sont persuadés que les fils du tramway empêchent la pluie de tomber et sont la cause de la sécheresse qui désole actuellement la contrée.*

La Nature, 1899, 2^e semestre, p. 239¹.

ALFRED HAROU.

1. Voir t. XII, p. 253.



FOLK-LORE DES ROUMAINS DE LA HONGRIE

ENCHANTEMENTS OU INCANTATIONS (*suite*)14. — *Formule contre un sort tiré* (Haró)

UE celui là crève qui t'a tiré ce sort. Que celui là crève qui t'a rendu véreux. Si c'est une femme qui t'a tiré le sort qu'elle crève et que tous ses enfants meurent ; si c'est une fille que sa tête se dégarnisse de cheveux ; si c'est un homme, qu'il crève.

(Pendant que la désenchanteresse récite cette formule, elle arrose la victime avec de l'eau dans laquelle on a mis du charbon. Puis elle ajoute en murmurant : « Ainsi

que l'eau éteint la braise, ainsi le charbon éteindra le sort tiré »).

15. — *Pour faire passer le dégoût et les douleurs dans l'estomac*
(Mero-Livadia)

Estomac ! estomac dégoûté, ne te dégoûte plus ! ne t'enfle plus ! Ainsi qu'on retourne le gâteau pendant sa cuisson, ainsi cet estomac se retournera pour ne plus faire mal. (Tout en récitant ces paroles, elle graisse avec du beurre frais l'estomac de la victime).

16. — *Contre une blessure* (Petrozsény)

Blessure rouge, blessure noire, blessure turque, évanouis-toi, comme la rosée du soir, comme la fumée, comme la vapeur ; va t'en dans d'autres contrées (jar amin, amin) = ainsi soit-il. Blessure rouge, blessure noire, blessures de quelque sorte que ce soit, disparais, évanouis-toi, ainsi soit-il.

17. — *Contre un abcès* (Environs de Petrozsény)
(Bube dulce)

Abcès, ne t'abcède pas, n'en viens pas à ta maturité. rentre !

Si tu es venu d'une pierre, rentre dans une pierre, si tu es venu d'un hêtre, retourne dans un hêtre, si tu es sorti du feu, rentre dans le feu, si tu es venu d'un chêne, rentre dans un chêne ; crève, sèche, et ne t'enfle jamais !

18. — *Contre une blessure bleue* (Euvirons de Petrozsény)

Blessure bleue ! Tu es venue du toit, descend là où sont les racines ; ne t'enfle pas, retourne t'en et que le soleil levant t'enfouisse sous terre !

19. — *Contre une épidémie* (Ponor)

Epidémie de nuit, épidémie de jour, épidémie de minuit, quelques sortes d'épidémie, ne pique pas, ne t'enfle pas, ne t'ouvre pas et me ménage !

20. — *Contre une blessure* (Livazény)

Blessure noire, blessure bleue ne t'enfle pas, car je ne saurais te supporter, ni te soigner, ni t'abreuver. Descends en terre. Fais y pour toi une maison et une table. Ne blesse plus, va dans le feu, pour y être consumée.

21. — *Contre une blessure* (Nagy Muncsel)

Que Dieu nous aide ! Toutes les blessures sont à un festin, seule l'abcès n'a pas été invité, et il creva de dépit. Ainsi soit-il.

22. — *Contre les points de côté* (Batrina)

Points de côté ! Ne piquez pas, ne piquez pas, cachez-vous sous terre. Que le feu vous brûle, que la flamme vous jette sur la pointe d'un couteau et d'un fourgon. Cachez-vous sous terre.

23. — *Contre des maux de tête* (Magura)

Mal de tête, va te jeter à la rivière. Sors de la terre pour aller dans le ruisseau. Et fuis avec l'aide de Dieu !

La désenchanteresse graisse la tête de la victime avec du radis ou du raifort).

24. — *Contre l'hydropisie (Merisor)*

Hydropisie ! Noie-toi ! Fuis ! Ne t'arrête pas avant d'arriver dans les champs du dixième village. Que le soleil te sèche, que la lune te sèche. Cache-toi sous terre. Pêris à jamais !

(La désenchanteresse met du « *Friticum repens* » dans un pot et en fait une sorte de tisane qu'elle fait boire à la victime, en récitant la formule.

25. — *Contre la sécheresse*

Lorsque, après une longue sécheresse les habitants roumains du département Hunyad (Kersetz, Dobra, Dilsa) sont impatients de voir arriver la pluie, ils couronnent de fleurs une petite fille de 10 à 14 ans. Elle traverse le village, suivie des habitants et arrosée avec de l'eau par les vieilles femmes qui chantent :

Que la pluie tombe,
Et nous mouille de pied en cap.
Que du talon elle s'en aille dans la terre,
De la terre dans les sources,
Ruine de la terre desséchée,
Que la pluie tombe.

26. — *Pour guérir une plaie d'enfant (Stanizsa)*

Toutes les plaies ont été invitées et se divertissaient. Seule la plaie d'enfant n'a pas été invitée. Elle se mit en colère, fut vexée et se dessécha comme le fumier dans le four.

27. — *La trace du pied*

Une croyance très répandue parmi le peuple roumain, c'est qu'on peut enchanter quelqu'un en retournant la trace de son pied. Voici comment l'enchanteresse s'y prend pour tirer un mauvais sort sur une victime : Elle découpe la trace visible et emporte ce bloc de terre à la maison. Là, elle y met trois zestes d'ail, trois grains de froment, trois grains de maïs et après avoir saupoudré le tout de cendre, elle le reporte et place la trace du pied dans le sens inverse en disant :

— Je t'ai retourné, je t'ai enchanté, je t'ai donné au diable. Prends-le, emporte-le, et l'empêche de jamais revenir. C'est de ma propre

main que j'ai retourné la trace du pied, tu ne marcheras plus sur la route n'y ailleurs.

Pour jeter un bon sort, l'enchanteresse remplace l'ail par de l'encens et un brin de basilic et récite les paroles suivantes : Je t'ai retourné, je t'ai appelé et je t'ai donné à Dieu. J'ai retourné la trace, je l'ai dirigée de ce côté, qu'il marche toujours près de nous et qu'il soit heureux.

28. — *Pour guérir la morsure d'un serpent* (Stanizsa)

Dix membres gonflés ! Deux, trois (... q) membres gonflés ! Dégonfle-toi et que ton venin s'en aille dans la forêt. C'est là ta place. Ne l'en retourne pas ; que le vent disperse ton venin.

(La désenchanteresse, tout en récitant ces paroles, frotte le membre atteint de la morsure).

29. — *Pour guérir une entorse* (Stanizsa)

Le Saint long s'en va trouver le grand Saint ; le grand Saint s'en va trouver le Vendredi saint, le Vendredi saint s'en va trouver le Jeudi saint, le Jeudi saint s'en va trouver le Samedi saint, le Samedi saint s'en va trouver le Dimanche saint, le Dimanche saint s'en va trouver le saint Jésus. Que le saint Jésus envoie ses foudres pour faire rentrer les os à leur place.

30. — *Le « Strigori »*

Le « Strigori » est le mauvais génie qui ôte le lait aux vaches. Les habitants de Nagy Runk l'ont en horreur et ont souvent recours aux désenchanteurs et désenchanteresses.

Le désenchanteur prend un fil rouge et un fil bleu, fait le tour de la vache puis en touche le pis avec les deux fils en disant : Qu'on t'ôte le lait quand ces fils seront pourris. Ensuite il verse de l'eau sur neuf pierres rondes superposées l'une à l'autre et fait boire à la vache, l'eau qui découle. Il faut que les neuf pierres aient été recueillies à trois endroits différents. Quand la vache est abreuvée, il mesure avec les fils la distance des deux cornes et la longueur de l'animal. Puis prenant neuf grains de froment et neuf grains de maïs, il les met, avec les deux fils, dans la coquille d'une noix qu'il enfouit sous le plancher de l'étable. Finalement les neuf pierres sont enfouies sous le seuil de la porte de l'étable.

OSCARD MAILLAND.

(A suivre).

LES VILLES ENGLOUTIES¹*En Italie)*

CLII

LE LAC DE CASTELGUGLIELMO



U il y a maintenant le lac de Castलगuglielmo, dans l'Alto Polesine, existait jadis un village, que Dieu abîma à cause de l'impiété et des vices de ses habitants. Les églises et les clochers, comme lieux sacrés, restèrent droits, et dès le temps de nos aïeux, chaque année inmanquablement dans la nuit de Noël, on entendait sous l'eau, le bruit prolongé des cloches qui sonnaient la fête².

CLIII

LE LAC D'AVIGLIANA

Jésus-Christ descendu ici-bas alla une fois demander un gîte aux habitants d'Avigliana. Tout le monde le lui refusa, une vieille femme exceptée, qui vivait toute seule dans une misérable maisonnette. Dans la nuit, la colère céleste fit engloûtir la ville, et à sa place se formèrent deux lacs ; seulement *une langue de terre* qui soutenait la maisonnette de la vieille femme fut épargnée, et elle sépare encore le lac de Trana de celui d'Avigliana.

Sur cette légende subsiste un fragment d'une vieille chanson qui dit :

Viana-vilana
Per soa viltà
L'è sprofondà³.

CLIV

LE LAC DE CASTELLO

Le lac de Castello dans la campagne romaine était autrefois une ville. Un jour une voix du ciel se fit entendre à une pauvre vieille

1. Voir t. XV, p. 17.

2. *Rivista delle tradizioni popolari italiane*, Roma, Forzani. 1894, II, I. 9.

3. *Gazzetta Litteraria*, Torino. III. 43, 340.

femme, qui lui conseilla de partir tout de suite sans jamais se retourner, quel que fût le bruit qu'elle allait entendre. La femme se mit en chemin, mais entendant un fort bruit (c'était la ville qui s'abîmait), elle tourna le dos et resta changée en pierre¹.

CLV

LE LAC D'ELIO

En regardant le fond du petit lac d'Elio (situé auprès du bord gauche du lac Maggiore, à deux heures de la montagne du pays de Maccagno), on aperçoit une espèce de clocher qui a donné l'origine à la tradition suivante.

Saint Silvestre était envoyé par Dieu pour châtier les habitants de ce pays, lorsqu'il y arriva, ils commencèrent à se moquer de lui et à le maltraiter. Alors il se réfugia chez une pauvre femme qui lui avait offert le logement. Saint Silvestre, voyant un pot qui bouillait sur la cheminée, lui demanda ce qui bouillait dans le pot. La femme lui répondit qu'il n'y avait que des cailloux, pour faire croire à son fils que c'étaient des châtaignes, et le faire ainsi assister aux vèpres au village de Biegno.

— Ma bonne femme, lui dit saint Silvestre, prenez courage, dans votre pot bouillent de vraies châtaignes, et dans la caisse vous trouverez du pain, du lait et du beurre ; remerciez le Seigneur et préparez la table.

Après avoir mangé, le saint, en s'en allant dormir, dit à la femme :

— Le Seigneur a décidé de détruire ce village où habitent des gens méchants, mais j'ai eu la permission de sauver seulement vous et votre enfant. Demain matin lorsque le coq chantera pour la troisième fois, soyez prompts à vous enfuir, parce que le pays commencera à être inondé et l'eau continuera à s'élever jusqu'à cinquante pieds au dessus du clocher.

Le matin ils firent ce que le saint leur avait dit, et ils se réfugièrent sur la montagne de Biegno d'où ils contemplèrent l'horrible spectacle. Avant le coucher du soleil tout le pays était submergé pour faire place au lac d'Elio².

CLVI

LA VILLE DE NUMANA

La ville de Numana, plus ancienne que Rome, en province d'An-

1. *Riv. d. tradiz. pop. it.*, 1, 1, 32.

2. *Riv. d. tradiz. pop. it.*, 1, 11, 97.

cona, mentionnée par Pomponius Mela, par Plinius, par Silius Italic. fut détruite selon la légende populaire par un tremblement de terre. Maintenant les mariniers prétendent entendre sous la mer le son éloigné des cloches engloûtées par les eaux ¹.

CLVII

LA VILLE DE BARACE

A cinq heures de Seghero, dans le territoire de Nurra, en Sardaigna, il y a la « Pischina de Baracis » où s'élevait jadis l'ancienne ville homonyme, et la tradition veut que, par le vouloir du ciel, elle se soit abîmée et ait été absorbée et ensevelie par les eaux, qui se précipitèrent dans ce marais.

Jésus Christ, vêtu en pèlerin, alla un jour quêter dans cette ville, mais personne ne lui donna rien. Enfin il se rendit chez une vieille femme, qui habitait hors de la ville, et qui, au contraire, lui offrit d'entrer et d'attendre que le pain fût cuit, afin de le manger ensemble. Jésus Christ après avoir fait le miracle de grossir les petits pains que la femme avait mis au feu, lui dit de s'enfuir avec son enfant bien-aimé, et de ne se retourner jamais quelque rumeur qu'elle entendit.

A peine la femme eut-elle fini de cuire son pain, qu'elle s'achemina vers Monteforte avec le panier en tête et l'enfant sur son bras. Cependant de Montegirato la mer se rua terrible sur le pays. La pauvre femme épouvantée par le fracas des flots et par les cris désespérés des misérables qui allaient se noyer, ne put résister à sa curiosité, elle se retourna pour voir ce que c'était, et resta pétrifiée.

Maintenant, dans le fond du marais, on voit de nombreuses constructions, et à quelque distance, dans la région appelée la *Para de'l Canistrèt*, on trouve une roche représentant la femme, le panier en tête et l'enfant sur son bras ².

CLVIII

LE GOUFFRE DE LA GATTOLA

Parmi les habitants de San Giorgio, pays du Polesine, situé entre le Po de Volano et le Primaro, existe la légende que le gouffre de

1. *Riv. d. tradiz. pop. it.*, VI, 430.

2. *Riv. d. Tradiz. pop. it.*, I, IV, 255.

la Gattola était anciennement un lac, qui dans sa formation, par le vouloir de Dieu, avait englouti une maison avec tous ses habitants, parce qu'ils volaient leur maître, un vieil aveugle, le seul qui se soit miraculeusement sauvé ¹.

CLIV

LA VILLE DE GARDA

On dit que la ville de Garda fut abîmée dans la profondeur des eaux du lac de ce nom. Les pêcheurs disent que les nuits pendant lesquelles le lac est pur et tranquille, ils voient les lumières de la ville disparue.

ARRIGO BALLADORO.

CLV

LE CHATEAU SOUS LA MER

Jadis à l'endroit où la mer recouvre aujourd'hui la baie de la Fresnaye (Côtes-du-Nord), il y avait un château superbe. Le grand enchanteur de Bretagne, ayant eu à se plaindre du seigneur, résolut de se venger de lui. Mais comme il n'était pas au fond méchant, il ne voulut pas faire mourir le châtelain ; il l'endormit dans son château, puis il toucha la mer avec sa baguette, et elle recouvrit le beau château avec tous ses habitants.

Dans les grandes marées on voit très bien dans un endroit de la baie les marches d'un escalier ; ceux qui sont assez imprudents pour se risquer à les descendre n'en reviennent jamais. Il y en a qui croient qu'ils ont disparu dans la vase ; mais ils se trompent ; ils sont descendus dans le château, car ces marches sont celles qui partent de la plate-forme de la plus haute tour. Lorsqu'ils ont pénétré dans le château, ils s'endorment et ne se réveillent qu'une fois l'an. A la marée de mars, tout un vol de corbeaux vient se percher sur la marche et aux environs du château englouti. Un de ces oiseaux descend l'escalier, puis remonte une heure après ; on croit qu'il parle aux dormants, éveillés à cette heure seulement ; l'on dit aussi que la garde du château sous-marin est confiée aux corbeaux, et que c'est pour cela qu'on en voit une si grande quantité dans les bois du Vaurouault, à l'extrémité de la baie, d'où ils sortent pour aller le surveiller.

(Conté par une vieille femme de Pluduno).

LUCIE DE V. H.

1. Riv. d. Tradiz. pop. I, VII, 316.

EXPOSITIONS ET CONGRÈS

CONGRÈS DES TRADITIONS POPULAIRES

Nous rappelons à nos lecteurs que le Congrès se réunira du 10 au 12 septembre.

Le français est la langue officielle du Congrès. Les communications en allemand, anglais, italien, latin sont admises, avec un résumé obligatoire en français.

Elles devront être transmises au Secrétaire général avant le 1^{er} juillet 1900.

Le Congrès se divisera en deux sections générales :

- I. Littérature orale et art populaire.
- II. Ethnographie traditionnelle.

I. — *Littérature orale et Art populaire*

a. Origine, évolution et transmission des Contes et Légendes. Exposition et discussion des systèmes en présence.

b. Origine, évolution et transmission des chansons populaires, soit au point de vue de la poésie, soit au point de vue musical. Influence réciproque de la poésie et de la musique savantes et de la poésie et de la musique populaires.

Le théâtre populaire : ses rapports, anciens et modernes, avec le théâtre littéraire.

c. Origine et évolution de l'iconographie traditionnelle (imagerie, sculpture, etc.) ; ses rapports avec l'art classique ; emprunts mutuels.

d. Origine et évolution du costume populaire. Recherche, dans les monuments et documents, des parties du costume plus ou moins bien conservées jusqu'à nos jours. — Origine et évolution des bijoux et des parures.

II. — *Ethnographie traditionnelle*

a. Les survivances des coutumes relatives à la naissance, au mariage, à la mort. (Mariage par capture, couvade, offrandes funéraires, etc.)

b. Survivance du culte des animaux dans les coutumes des peuples modernes. — Survivances des cultes des pierres, des arbres et des fontaines.

c. Vestiges des anciens cultes locaux dans le culte des saints.
L'Hagiographie populaire (rites et traditions).

d. La médecine populaire et la magie (amulettes, rites, envoûtement, fascination et mauvais œil, etc.).

Tableau du mouvement traditionniste de 1889 à 1900.

Toutes les communications doivent être adressées, avant le 1^{er} juillet 1900, à M. Paul SÉBILLOT, secrétaire général du Comité, boulevard Saint-Marcel, 80.

Les colisations (12 francs) devront être adressées à M. A. CERTEUX, rue Vauquelin, 3.

BIBLIOGRAPHIE

A. Robert. *L'Arabe tel qu'il est.* Alger, imprimerie de la Revue Algérienne, 1900, 203 pages in-8.

Les lecteurs de la *Revue des Traditions populaires*, où ont paru plusieurs des chapitres de ce volume, ne s'étonneront pas si j'en fais l'éloge, comme de l'un de ceux qui dépeignent le mieux les indigènes de l'Algérie et de la Tunisie. Il faut avoir vécu au milieu de ces populations pour rendre avec une exactitude qui tient de la photographie et du phonographe, les coins les plus curieux qui échappent naturellement aux visiteurs et aux touristes pressés. Et sous ce rapport, combien d'Algériens n'en savent pas plus que les touristes ! C'est ce qui explique comment tel écrivain, émule de Louis Noir, pour donner plus de couleur locale à un de ses romans, n'a trouvé rien de mieux que de copier (sans le dire) un des portraits tracés par M. Robert, sans s'apercevoir que ce sont des figures locales et que les annonces d'un marchand de beignets du département d'Alger sont inconnues à son confrère du département de Constantine. L'erreur commise dans un feuilleton de journal, a été réparée dans le roman paru en volume, mais ce plagiat — qui n'est pas le premier — fait, après tout, l'éloge des descriptions de M. Robert, de même que l'hypocrisie est, dit-on, un hommage rendu à la vertu. Les folkloristes, aussi bien que ceux qui veulent connaître la vie indigène dans ses détails vrais, et non sous des couleurs de convention, liront avec intérêt ce volume coquettement illustré¹ et souhaiteront que M. Robert lui donne bientôt une suite.

RENÉ BASSET.

1. Pourquoi, p. 148, un dessin chinois qui détonne au milieu des illustrations algériennes ? — P. 34, la forme arabe du nom d'Averroès est Ibn Rochd (et non Ibn Raschid), et celle d'Arianne, Ibn Sina (et non Abou Sina).



NOTES ET ENQUÊTES

∴ *Satan et la mort.* — Les lecteurs de la *Revue des Traditions populaires* connaissent-ils la curieuse et poétique tradition que je trouve relatée par Henri Heine en ces termes :

« Suivant une légende de l'Orient, Satan était autrefois un ange et vivait dans le ciel avec les autres anges jusqu'au jour où il voulut les corrompre, ce qui fit que Dieu le précipita dans la nuit éternelle des enfers. Mais pendant qu'il tombait du ciel, il ne cessa de regarder en haut, toujours vers l'ange qui l'avait dénoncé. Plus il s'enfonçait dans l'abîme, plus horrible et toujours plus horrible devenait son regard... Et il faut que ç'ait été un affreux regard, car l'ange qui en fut atteint devint pâle, et jamais la rougeur ne reparut sur ses joues ; et depuis ce temps, il est appelé l'Ange de la Mort. »

Est-ce bien là une légende orientale, ou ne serait-ce qu'une image saisissante créée par l'imagination d'un homme de génie ?

(Comm. de M. ÉMILE BLÉMONT).

∴ *Les myrtilles.* — Dans l'Ariège, les myrtilles (airailus myrtillus) se nomment abajous, bleuets. Ils sont souverains, paraît-il contre les coliques des enfants.

(Comm. de M. JULES CHOSSAT).

∴ *Les Bègues.* — J'ai entendu fréquemment dire à Bruxelles, dans la bourgeoisie, que pour guérir les bègues de leur infirmité, il suffit de les faire parler avec des petits cailloux en bouche.

N'est-ce pas là un souvenir classique ? On prétend, en effet, que Démosthène, le grand orateur athénien, employa ce moyen, qui lui réussit à merveille.

(Comm. de M. ALFRED HAROU).

∴ *Chansons à compléter.* — Je ne sais si le complément d'une chanson dont parle Mérimée est connu ; il en donne seulement ces quatre vers :

Le roi lui dit : Suisse,
Retourne à ton exercice. —
Le Suisse dit entre ses dents :
« Sire, son tête était dedans.

(Comm. de M. PITRE DE L'ISLE DU DRÈNEUC.)

∴ *Usage de la Nouvelle-Orléans.* — L'usage actuel à la Nouvelle-Orléans de manger les œufs à la coque dans une tasse paraît avoir été général dans l'Amérique du Nord au XVIII^e siècle. Franklin, du moins, les mangeait ainsi, et on le traita de sauvage à la cour de Louis XVI, parce qu'ayant été invité dans une aristocratique maison il cassa ses œufs, en versa le contenu dans son assiette, sala, poivra, brouilla le tout et mangea ce mélange à la cuiller.

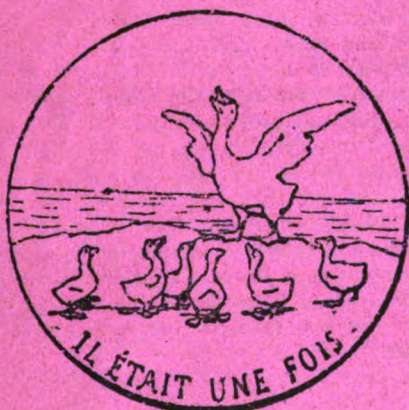
(Comm. de M^{me} IRÈNE-GEORGES PAQUET).

Le Gérant, A. CERTEUX.

SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE DES TRADITIONS POPULAIRES

RECUEIL MENSUEL DE MYTHOLOGIE,
LITTÉRATURE ORALE, ETHNOGRAPHIE TRADITIONNELLE
ET ART POPULAIRE



TOME XV
15^e ANNÉE. — N° 4. — AVRIL 1900

PARIS

ÉMILE LECHEVALIER
39, Quai des Grands-Augustins

ERNEST LEROUX
28, rue Bonaparte

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

J. MAISONNEUVE

6, rue de Mézières et rue Madame, 26

Prix de ce Numéro : UN franc vingt-cinq

SOMMAIRE

Usages et coutumes du pays nantais.....	M ^{me} E. VAUGEOIS.	177
Celle qui fait la morte (suite).....	LUCIE DE V. H.	189
Contes et légendes arabes (suite).....	RENÉ BASSET.	190
La mer et les eaux (suite).....	P. S.	199
Pèlerins et pèlerinages. XXXVII. La chandelle de Marsat.....	LEO DESAIVRE.	218
Miettes de folk-lore parisien. XXXIII. Le fer à cheval et la galanterie.....	P. S.	220
La chanson de Bricou. XVI. (Version nivernaise)...	JEAN STRAMOY.	220
Les mines et les mineurs (suite).....	ALFRED HAROU.	222
Contes du Morbihan. I. II.....	FRANÇOIS MARQUER.	223
Médecine superstitieuse. XVI. Remède contre la rage	CL. SAVOYE.	228
Petites légendes chrétiennes. XXIX. Saint Loyer. XXX. La statue de saint Roch.....	P. S.	229
XXXI. La légende de saint Honoré.....	R.-M. LACUVE.	230
Les Redevances féodales. IX. Fin du XVIII ^e siècle..	LÉO DESAIVRE.	231
Les villes englouties. CLV. La cité d'Antioche	P. S.	235
Les héros populaires. XV. Souvenirs des invasions.	P. S.	236
Expositions et Congrès. Congrès des traditions populaires		237
Bibliographie : <i>G. Pitrè</i> . Feste patronali in Sicilia. P. S. — <i>Frederick Starr</i> . Catalogue of a Collection of objects illustrating the folk-lore of Mexico. P. S. — Livres reçus aux bureaux de la Revue. <i>C. Boulanger</i> . Les Monuments mégalithiques de la Somme. — <i>Jules Haize</i> . Histoire de Saint-Servan. — <i>A. Le Braz</i> . Le Gardien du Feu. — <i>Dr René Fauvelle</i> . Les étudiants en médecine de Paris sous le grand roi, etc.		

Adresser tout ce qui concerne la rédaction et l'administration à M. Paul Sébillot, 80, boulevard Saint-Marcel.

La cotisation des sociétaires, donnant droit à l'envoi gratuit de la REVUE est fixée à 15 francs par an (France et Union postale). Le prix de l'abonnement, pour les non-sociétaires, est de 15 francs par an pour la France et de 17 francs pour l'union postale.

AVIS IMPORTANT

Dans l'intérêt d'un service régulier, nous prions nos abonnés d'envoyer sans retard le montant de leur abonnement pour l'année 1900 à M. Paul Sébillot, 80, boulevard Saint-Marcel.

REVUE

DES

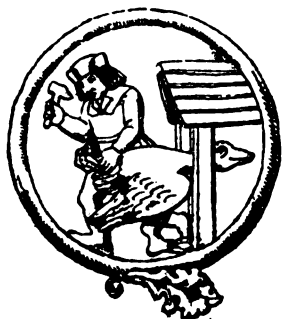
TRADITIONS POPULAIRES

15^e Année. — Tome XV. — N^o 4. — Mars 1900.

USAGES ET COUTUMES DU PAYS NANTAIS

LES ROIS

(6 janvier)



QUAND on parle, à Nantes, de faire les Rois, on dit ordinairement : « Venez-vous casser le gâteau avec nous ? »

Cette expression se rapporte à l'usage qui existe à la campagne, où l'on achète un petit gâteau rond, que deux personnes tiennent, en s'efforçant de le briser par la moitié.

Celui qui brise le gâteau le premier a gagné, et c'est l'autre qui paie ; dans ces petites fouaces de campagne, un grain de froment remplace la fève.

Pour les grands gâteaux des Rois, il est d'usage que celui qui a trouvé la fève dans sa part paie un autre gâteau, qu'il offre à la famille chez qui il a été invité. Il choisit aussi pour reine une jeune fille ou une dame de la société à son choix. Si c'est une dame ou une demoiselle qui a la fève, elle choisit son roi et c'est lui qui paie le gâteau offert aux amphytrions.

LA CHANDELEUR

(2 février)

Autrefois, à la grand'messe de la Chandeleur (Purification de la Vierge) tous les assistants portaient à la main un cierge pendant l'office. Cet usage subsiste encore, et quoique bien des personnes ne

fassent plus la dépense de ce cierge, et assistent à la messe sans ce luminaire. Cette année, à la cathédrale, à peine un quart des assistants se conformait à la tradition.

Dans les couvents et communautés, on offre à toutes les personnes qui viennent pour la messe un cierge qu'elles payent et peuvent emporter ensuite, si bon leur semble. On doit garder ce cierge à la main pendant toute la messe ; les loueurs de chaises se chargent de les rallumer à l'Evangile, à l'Élévation, etc.

Dans mon enfance, on vendait de petits cierges à base verte ou rouge, à l'usage des enfants, et je me souviens parfaitement en avoir acheté moi-même avec mes parents ; ces petits cierges coloriés ont complètement disparu.

Le seul usage qui ait survécu, ce sont les crêpes que l'on fait ce jour-là dans toutes les maisons, riches ou pauvres : « pour avoir de l'argent toute l'année. »

Il y a bien peu de maisons à Nantes, où l'on ne fasse pas de crêpes ce jour-là, tout le monde voulant avoir de l'argent. Je ne puis découvrir la corrélation qui existe entre les crêpes et l'argent. La coutume existe, se perpétue de père en fils, et c'est tout ce que j'en sais.

LA MI-CARÊME

On disait jadis aux enfants que la Mi-Carême, montée sur un cheval blanc, passait dès l'aurore, dans toutes les rues de Nantes, et laissait tomber des cornets de dragées pour les enfants sages.

Cette croyance existait, non-seulement en ville, mais dans les campagnes, même les plus reculées. Mon père m'a conté souvent qu'étant au Loroux-Bottereau, dans son enfance, il courait dès le matin au jardin, où il trouvait des cornets de dragées placés dans les groseillers. Un jour, il aperçut leur voisine, sœur d'un notaire, vieille demoiselle aux cheveux grisonnants, qui, la chevelure flottante sur les épaules, jouait dans son propre jardin le rôle de la Mi-Carême, au profit de ses petits neveux, et passait des cornets de friandises dans les arbustes du jardin, qu'une simple haie séparait de celui de mon grand-père.

Mon ancienne bonne, Jeanne Lecomte, étant encore enfant, habitait Soudan. Elle avait aussi vu une vieille demoiselle de leur voisinage jouer le rôle de la Mi-Carême et déposer des dragées dans son jardin pour les enfants de sa sœur. Elle aussi était décoiffée, pour avoir l'air plus fantastique. Jeanne, qui ne l'avait jamais vue nu-tête, la reconnut cependant, mais elle eut l'imprudence de courir

dire à sa mère. « Tiens, on dirait Mlle Flamon ! » sa mère lui donna un soufflet dont elle me parlait encore avec rancune, après plus de quarante ans.

Lorsque nous habitions le passage St-Yves, un matin, nous vîmes un de nos voisins M. D.-G., qui, pour amuser ses nombreux neveux et nièces, passa sur un cheval blanc tout orné de rubans et de fleurs, ce qui émerveilla mes enfants, alors tout jeunes, et ils parlèrent longtemps de cette apparition de la Mi-Carême.

LE JEUDI SAINT ET LES « PETITS PARADIS »

Le Jeudi Saint, à Nantes, est une des plus grandes fêtes de l'année ; et quand le temps est beau, le nombre est incalculable des personnes qui vont d'une église à l'autre, faire leurs stations et voir les Paradis.

Les reposoirs d'autrefois étaient beaucoup plus intéressants que ceux d'aujourd'hui ; ils représentaient généralement le Calvaire, avec les trois croix, et des allées d'arbres conduisant au sommet de la sainte montagne ; dans le bas, une grotte renfermait un Christ mort, de grandeur naturelle, en cire. Souvent, à mi-côte, on voyait d'autres personnages : le Christ au jardin des Oliviers, les apôtres endormis, etc.

Je me souviens qu'une fois, il y a longtemps de cela, les religieux des Incurables avaient placé dans leur reposoir un Christ au jardin des Oliviers ; l'ange qui lui présentait le calice était vêtu d'une robe toute pailletée et ses cheveux étaient faits de fils d'or, ce qui produisait aux lumières un effet superbe. Mais ce qui eut le plus de succès ce jour-là, c'était le groupe des apôtres endormis ; ils étaient couchés un peu plus loin, vêtus de robes bleues et longues, ayant chacun une paire de souliers ferrés qui fit la joie de toute la ville. On s'étouffait dans l'étroite chapelle, et ceux qui n'avaient pas vu les souliers se promettaient bien d'y aller l'année suivante, mais on fut bien attrapé, car les apôtres et leurs chaussures furent supprimés.

Depuis que le rit romain a été adopté, les reposoirs ne sont plus que des autels parés de fleurs et de lumières, et n'offrent plus rien de curieux. Cependant, le Jeudi Saint est toujours fêté : 1° par les pieuses personnes, qui vont prier et ne s'occupent pas d'autre chose ; 2° par les jeunes gens qui vont voir les quêteuses ; elles sont au nombre de dix ou douze, à chaque porte d'église assises derrière une table recouverte d'un grand tapis, et tenant à la main un vase d'argent ou une sébile de même métal. (Il est d'usage que chaque quêteuse étrenne son vase en y déposant au moins 5 francs.)

Depuis quelques années, on met de préférence, comme quêteuses, de petites fillettes toutes jeunes, n'ayant pas plus de 7 ou 8 ans, et même plus jeunes, et elles ne passent plus la journée tout entière, ce qui était fort ennuyeux. J'ai quêté une fois ainsi dans ma jeunesse, et j'avais trouvé la journée si longue que je n'ai jamais accepté depuis.

Dans ce temps-là, les enfants du peuple faisaient ce qu'on appelait des « petits paradis. » C'était, le plus souvent, une simple chaise du logis, couverte d'une serviette blanche, avec quelques images de saints épinglées çà et là, et ayant, appuyée au dossier, une statuette de la Vierge ou un Christ entre deux petits vases de fleurs ou des chandeliers. Les propriétaires de ces « petits paradis » tenaient à la main une « crozille » (coquille de Saint Jacques) ou une soucoupe, et poursuivaient les passants en criant : « un petit sou, s'il vous plaît, pour mon petit paradis ! »

Un jour, étant toute jeune, j'étais sortie avec ma famille pour voir les reposoirs, (que le peuple appelle encore des Paradis,) nous rencontrâmes, dans une des petites rues qui mènent à St-Pierre, un de ces « petits paradis », où les enfants, en guise de Christ ou de Vierge, avaient placé, comme principal ornement, une grande statuette de Napoléon en redingote grise, les bras croisés, dans sa pose légendaire. Mon père trouva l'idée si amusante, qu'il donna généreusement aux pauvres enfants, tout surpris de cette aubaine inattendue.

Cet usage a presque entièrement disparu, au moins pour le centre de la ville. Tout au plus, dans quelques faubourgs éloignés, trouve-t-on encore deux ou trois « petits paradis », au lieu des quantités que l'on voyait jadis s'élever à chaque porte de maisons habitées par de pauvres gens.

Maintenant, pour les gens qui ne sont ni dévots ni curieux de jolies quêteuses, la principale visite du Jeudi Saint est celle des magasins, qui font, ce jour-là, assaut d'attractions, et exposent leur plus bel étalage de l'année.

Ce jour-là, à tous les coins de rue, les marchands ont des paniers remplis de pommes de pin ; les enfants les font ouvrir au feu et mangent les amandes dans lesquelles ils voient la *main de Jésus-Christ*.

LES JOURS GRAS

Dans le peuple, on appelle à Nantes les jours gras :
Saint Goulard. — Dimanche gras.

Saint Pansard. — Lundi gras.

Saint Dégobillard. — Mardi gras.

On nomme aussi le mercredi de la semaine sainte « Carnaval aux œufs, parce qu'ensuite on n'en mange plus que le jour de Pâques.

VENDREDI SAINT. — OFFICE DES TÉNÉBRES.

Pendant l'office des Ténèbres, le jour du Vendredi Saint, les enfants du peuple se tenaient autrefois sur les marches des églises, avec des crécelles qu'ils faisaient tourner avec bruit et des « cornards, » (gros coquillages de mer,) dans lesquels ils soufflaient de toutes leurs forces, en faisant le plus de vacarme possible.

Ils avaient aussi de grosses mailloches de bois, avec lesquelles ils frappaient aux portes de l'église. Tout ce tapage avait pour but de représenter le désordre et la confusion du monde, au moment de la mort du Christ.

Je n'ai jamais connu cet usage, disparu depuis longtemps et dont je dois la description aux souvenirs de ma tante maternelle, Mlle Jenny Rabine, morte en 1898, à l'âge de 93 ans.

LE DIMANCHE DES RAMEAUX

Le jour des Rameaux, tous les porches des églises de Nantes sont encombrés de marchands, qui vendent des rameaux qu'on fait bénir à la grand'messe. Ce qu'on appelle à Nantes le *rameau*, c'est le romarin. Le nombre des rameaux vendus ainsi est incalculable, car sans parler des personnes pieuses qui assistent à la grand'messe et font bénir leur rameau pour le conserver toute l'année, des gens même qui ne vont pas à l'église achètent des rameaux et les placent à leur chevet.

On disait dans mon enfance que ce rameau bénit préservait les maisons de la foudre, et on en faisait brûler quelques branches pendant l'orage.

LES POISSONS D'AVRIL

Autrefois, le premier avril, il était très ennuyeux de sortir dans les rues de Nantes, où l'on était exposé à toutes sortes de mauvaises farces.

Les gamins, ce jour-là, attachaient, à l'aide d'une épingle, des queues de papier ou de longues guenilles aux habits des passants, et criaient ensuite : « Au lard ! au lard ! » et, plus récemment, « Poisson d'avril ! »

Il y a une dizaine d'années, ils découpaient dans du drap des souris, qu'ils frottaient de craie, et appliquaient ensuite sur le dos des passants vêtus de noir ou de couleurs sombres.

Les ouvriers dont les ateliers donnaient sur la rue clouaient des sous entre les pavés, et se divertissaient à voir les gens essayer en vain de les arracher ; puis ils leur criaient aussi : « Poisson d'avril ! »

Dans les grands ateliers, on envoyait les apprentis naïfs faire des commissions ridicules, par exemple : chercher la corde à tourner le vent, de l'huile de cotrets, des fleurs de figuier, etc.

Les peintres en bâtiment envoient encore leurs apprentis chez un confrère, demander l'échelle à faire les plinthes, etc. Le confrère l'envoie à un autre, qui le renvoie à un troisième confrère, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le malheureux ait fait le tour de la ville.

Toutes ces attrapes ont cessé presque complètement, sauf la dernière, et l'on peut maintenant circuler dans les rues de Nantes le 1^{er} Avril, aussi paisiblement que les autres jours, sans craindre les mystifications plus ou moins spirituelles, et sans qu'on vienne vous crier : « Poisson d'avril ! »

ASSEMBLÉE DES ŒUFS ROUGES

Cette assemblée (ainsi se nomme à Nantes les fêtes populaires), se tient sur la route de Paris, le lundi de Pâques. On la nomme « Assemblée des Œufs rouges », à cause de l'énorme consommation qui s'en fait ce jour-là.

Pour jouer aux *Œufs*, deux personnes tiennent chacune un œuf à la main et les frappent l'un contre l'autre ; celui dont la coquille se brise dans le choc a perdu, et c'est lui qui paie la dépense.

LES MAIS

Le jour du premier Mai, à la campagne, aux environs de Nantes, on suspend des guirlandes de verdure et de fleurs à travers les rues, d'une maison à l'autre. Au milieu est suspendue une couronne de fleurs ; c'est ce qu'on appelle un « Mai ».

Lorsque des personnes de la ville ou des gens étrangers au pays passent dessous, les enfants courent leur demander quelques sous.

J'ai vu moi-même de ces Mais à Vertou, près de Nantes, il y a une trentaine d'années, mais je crois que cet usage existe encore.

Dans les villages, la veille du 1^{er} Mai, les enfants vont de porte en porte, le soir, quêter des œufs ou autres victuailles, et ils chantent

une chanson de Mai, qui est presque partout la même, plus ou moins longue.

Voici une version que ma fille a recueillie l'an dernier à Besné, canton de Saint-Nazaire (Loire-Inférieure.)

Chanson de Mai

Bonnes gens qui dormez,
Réveillez-vous, je vous prie,
Pour entendre chanter
Chansonnette jolie.
Nous la chantons, mes camarades et moi,
A l'arrivée du joli mois de Mai.

2

Voici le mois de Mai.
Tout rempli de violettes,
Où tous, filles et garçons,
Sont remplis d'amourettes.
Ils sont remplis d'amour et d'amitié
A l'arrivée du joli mois de Mai.

3

C'est aujourd'hui la veille
Du joli mois de Mai
Au milieu de la ville
Nous planterons le Mai.
Pour divertir le roi, les garçons et les filles
A l'arrivée du joli mois de Mai.

4

Entre vous, bons bourgeois,
Qui avez des fill', des grandes,
Faites-les se lever
Dans leur robe de chambre.

.....
A l'arrivée du joli mois de Mai.

5

Le porteur du panier,
Il a la main bien fine ;
Il prendra bien les œufs
Dans la main d'une fille.
Apportez-lui la douzaine et demie
A l'arrivée du joli mois de Mai.

6

Entre vous, laboureurs,
 Qui avez d'la volaille,
 Mettez la main aux nids,
 N'apportez pas la paille.
 N'apportez pas les *couis*, ni les pourris
 A l'arrivée du joli mois de Mai.

7

Si vous donnez des œufs,
 Nous fleurirons vos portes,
 De thym, de romarin
 Et de lilas en branches.
 Et du jasmin, qui est plus haut que nous,
 A l'arrivée du joli mois de Mai.

8

Le maître de la maison,
 Descendez à la cave,
 La bouteille à la main,
 Les verres sur la table.
 Nous les vid'rons, meç camarades et moi.
 A l'arrivée du joli mois de Mai.

9

Si vous nous donnez rien,
 Ne nous fait' pas attendre,
 Car la nuit va venir
 Et va bientôt nous prendre.
 On a grand froid aux pieds et à la jambe aussi,
 A l'arrivée du joli mois de Mai.

10

Si vous nous donnez rien,
 Donnez-nous la servante,
 La fill' de la maison,
 C'est là notre demande.
 Nous l'emmèn'rons tout' la nuit avec nous ;
 Nous la rendrons demain au point du jour

11

(Après l'offrande.)

Eu vous remerciant,
 Le maître et la maîtresse ;
 Retournez vous coucher,
 Dormez bien à votre aise.
 Nous prions Dieu qu'aujourd'hui dans un an
 Que vous puissiez nous en donner autant
 A l'arrivée du joli mois de Mai.

LE LAIT DE MAI

A Nantes, le matin du 1^{er} Mai, beaucoup de gens du peuple, ouvriers et ouvrières, s'en vont, dès le point du jour, d'une ferme à l'autre, aux environs de la ville, boire du lait; c'est ce qu'on appelle *le lait de Mai*. Ils attribuent à cette pratique toutes sortes de vertus.

LES ENFANTS NANTAIS ET SAINT AGAPIT

Le dimanche entre l'Ascension et la Pentecôte est la fête des saints Donatien et Rogatien, patrons de la ville de Nantes, qu'on connaît plus généralement sous le nom des *Enfants Nantais*.

Il y a ce jour-là, à la paroisse de Saint Donatien, une procession solennelle, dans laquelle deux jeunes garçons, richement vêtus à la romaine, représentent les deux frères martyrs. Ils ont chacun une palme à la main et se tiennent enlacés, dans la pose traditionnelle que l'on prête aux deux jeunes frères. La procession fait halte à l'endroit où furent martyrisés les Enfants Nantais; cet endroit, clos d'une grille, renfermait autrefois deux croix de bois, dont chacune desquelles renfermait une statuette. Ces croix, qui remontaient à une haute antiquité, avaient été détruites en 1793; une inscription, gravée sur marbre noir, rappelait qu'elles avaient été rétablies sous le règne de Louis XVIII. Depuis quelques années, on a remplacé ces croix par un groupe des deux frères, mais les statues, trop petites, sont mesquines et peu gracieuses.

Le jour de la fête, des guirlandes de fleurs et des couronnes décorent ce lieu vénéré du Nantais.

Une grande confrérie, dont beaucoup des habitants de la ville font partie, existe sous l'invocation des « enfants Nantais »; lorsque la grand'messe est terminée, les confrères reçoivent chacun un *guillarret* (sorte de gâteau nantais), portant les initiales des martyrs, que les marguilliers ont fait bénir à la grand'messe.

Autrefois, au milieu du cimetière Saint-Donatien (petit cimetière qui entoure encore l'église paroissiale), il y avait une petite chapelle dédiée à saint Agapit, martyr, et l'on y faisait beaucoup de pèlerinages. On invoquait ce saint pour les douleurs rhumatismales, la fièvre, etc.

Dans cette petite chapelle que j'ai connue, une statue coloriée représentait saint Agapit en soldat romain, vêtu d'une cuirasse et monté sur un cheval blanc, si bien qu'un jour ma fille aînée, qui n'avait alors que quatre ans, me demanda si c'était la Mi-carême;

je ne pus m'empêcher de rire de cette question, et les personnes dévotes qui se trouvaient là nous firent de gros yeux.

Autrefois, on allait aussi en pèlerinage à saint Agapit les dimanches de la Passion, des Rameaux et de Pâques. Le jour de la fête et de la procession de saint Donatien, on y conduisait les enfants faibles et débiles, et les sacristains de l'église vendaient une pomme appelée Beurre de Rouazon ou Roizon, dont on les frottait pour fortifier leurs membres (1820 à 1830).

(Communication de ma tante maternelle, Mlle J. Rabine, 1897).

ASSEMBLÉE DE SAINTE ANNE

Tous les ans, le dernier dimanche de juillet, il y a à Nantes au bout de la Fosse, l'assemblée de sainte Anne. Elle se tient près de l'église qui domine la Loire et devant laquelle la statue de sainte Anne semble bénir le port et les navires.

On y vend de petites *bues*, cruches en terre cuite et vernissée, ainsi que des oiseaux verts ou jaunes, aussi en terre cuite, dans lesquels les enfants s'amuse à siffler, après y avoir mis de l'eau.

Il est assez singulier que l'on vende des cruches, puisque l'église, située sur une hauteur, n'est voisine d'aucune source ; mais l'usage est là ; la tradition se perpétue d'âge en âge et les bues de Ste-Anne s'enlèvent par milliers.

SAINT CLAIR

Dans tout le département de la Loire-Inférieure, pour empêcher les enfants d'être peureux, on les fait évangéliser (ce que les paysans et les gens du commun appellent *évangiler* ou *évangilier*) ; c'est-à-dire que le prêtre lit sur eux l'évangile de saint Jean, en leur posant son étole sur la tête.

On dit couramment d'un enfant qui a peur : « On voit ben qu'il n'a point été évangilié » ; et, au contraire, d'une personne hardie : « Tu es ben évangilié, tu n'as peur de rien ». On évangélise pour la peur, pour la fièvre, etc., et à différentes fêtes de l'année. Cet usage est encore très suivi à Nantes, surtout à la fête de saint Clair, premier évêque de Nantes (le 10 octobre). Une quantité de personnes de tout âge vont ce jour là à la cathédrale se faire évangéliser pour les maux d'yeux.

Il est évident que le saint évêque a été choisi pour patron, uniquement à cause de son nom, pris dans le sens du mot français *Clair*, tandis que son nom latin *Clarus* signifie Illustre.

Le tableau de l'autel qui lui est consacré dans la cathédrale représente saint Clair guérissant les aveugles ; c'est une belle toile de Flandrin.

Comme autre exemple de saint guérisseur de telle ou telle maladie et choisi pour son nom, je citerai saint Aignan, patron d'un bourg de la Loire-Inférieure. On invoque saint Aignan pour guérir la teigne, la gourme des enfants, les croûtes de lait (qu'on appelle la räche), etc. On y va en pèlerinage (en voyage, comme on dit à Nantes). Il s'y trouve une fontaine, réputée miraculeuse, dans laquelle on trempe les bonnets des enfants malades, et dont on rapporte de l'eau pour la leur faire boire.

TRAGÉDIES D'AUTREFOIS

Autrefois à Nantes, dans le temps de Noël (autour de Noël, suivant l'expression du pays), on jouait tous les ans la *Tragédie*, c'est-à-dire la Pastorale de la naissance de Jésus.¹

Les acteurs étaient des jeunes gens et des jeunes filles du peuple, ouvriers et ouvrières, qui louaient à cet effet une salle située près du ruisseau des Carmes, au centre de la ville. Ils remplissaient les rôles des Mages, bergers, bergères, la sainte Vierge, saint Joseph, etc.

Une année, on supplia ma grand'mère maternelle de prêter son fils, tout petit enfant de la plus charmante figure, pour représenter l'enfant Jésus au berceau. Il mourut quelque temps après et tout le monde pensa que cela lui avait porté malheur.

Les costumes, comme on doit le penser, n'étaient guère conformes à la tradition ; c'étaient ceux des jours de fête, et ces actrices improvisées se croyaient parfaitement costumées, lorsqu'elles avaient cousu un galon de couleur vive au bas de leur jupe, pour leur donner un cachet d'étrangeté. L'Egyptienne, qui chante des couplets, frappait tout bonnement dans ses mains, pour suppléer à l'absence du tambour de basque indiqué dans son rôle.

(Je tiens ces détails de ma tante, Mlle J. Rabine, qui avait souvent vu jouer ces tragédies dans sa jeunesse).

A la campagne, cette tragédie se jouait également, à la même époque. Mon père m'a souvent raconté que dans sa prime jeunesse au Loroux Bottereau, il avait joué, le même soir, deux rôles : un berger et l'écuyer du roi Hérode. Pour remplir ce dernier rôle, son

1. M. H. Le Meignen a donné le texte de cette Pastorale dans ses Vieux Noël, Nantes, Libaros, 1876.

voisin, qui était tailleur, lui avait collé des bandes de papier doré sur toutes les coutures de son habit, afin de simuler des galons d'or. Sa sœur aînée qui remplissait le rôle de la sainte Vierge, était vêtue de sa plus belle robe des dimanches, et avait gardé sa coiffe à la mode du Loroux.

Une autre année, mon père était allé, avec d'autres gamins de son âge, voir jouer la tragédie dans un autre petit bourg voisin, moins grand que le Loroux, où les costumes étaient moins beaux encore. L'un de ses camarades, dont le père était tailleur, avait cousu les jupes des filles aux culottes des garçons, pendant que tous étaient bien occupés à écouter la pièce, de manière à ce que tout se déchirât quand ils voudraient sortir. Les enfants auraient bien voulu jouir de ce coup d'œil, mais ils n'osèrent pas rester jusqu'à la fin de la représentation, craignant d'être battus par les garçons beaucoup plus âgés et plus forts qu'eux et ils se retirèrent tous, avant que leur mauvais tour fût découvert.

Lorsque les tragédies cessèrent d'être jouées à Nantes, il y eut quelques essais de comédie bourgeoise, jouée également par des amateurs. Ma tante se souvenait parfaitement être allée avec ma mère voire *Zaïre*, jouée par des poissonnières et des ouvriers. Au moment où l'acteur demande tendrement à l'héroïne :

Zaïre, vous pleurez ?

La poissonnière qui remplissait ce rôle, s'écria brusquement, avec le ton de son métier : « Pardi, mâtin ! tu m'as fourré ton doigt dans l'œil ! » On juge de l'énorme succès obtenu par cette réplique imprévue et qui resta célèbre.

LES QUENOUILLES

(*Usage du grand Auverné*)

Deux hommes nommés pour faire la tournée dans la paroisse, partaient le lundi et ne revenaient que le samedi. Ils faisaient la quête pour l'église et recevaient des dons en nature, qui étaient vendus au plus offrant, le dimanche suivant.

Pour faire les quenouilles, on prenait trois roseaux que l'on recouvrait de filasse et toutes les jeunes filles de la commune donnaient des rubans pour les garnir.

Il y avait au Grand-Auverné trois marguilliers : celui de l'Eglise ou de la grande Fabrique, celui de la Vierge et celui des trépassés.

Chaque dimanche à la grand'messe, les marguilliers offraient les quenouilles : celui de la grande Fabrique aux femmes mariées ; celui

de la sainte Vierge aux jeunes filles, et celui des trépassés aux veuves. La personne à qui la quenouille était présentée la touchait, et donnait son offrande au quêteur. Il y a trente ans à peu près que cet usage a disparu à Moisdon et au Grand-Auverné ; on dit qu'il existe encore à Joué-sur-Indre.

(Communiqué par M. Achille Leussier, du Grand Auverné, le 12 février 1898).

On voit encore de ces quenouilles enrubannées dans quelques églises du département. On les offre de préférence aux dames étrangères de passage ; l'année dernière, ma fille aînée étant allée à Saffré (commune de Nort), et ayant assisté à la grand'messe, on lui présenta la quenouille garnie de fleurs et de rubans.

Madame E. VEAUGEUIS..

CELLE QUI FAIT LA MORTE POUR SON HONNEUR GARDER

(Suite)

ENVIRONS DE DINAN

Dessous les lauriers doux
La belle se promène,
Blanche comme la neige
Belle comme le jour ;
Trois jeunes capitaines
Viennent lui faire la cour.

Le plus jeune des trois
La prit par sa main blanche :
« Montez, montez la belle,
Dessus mon cheval gris,
A Paris je vous mène
Dedans une hôtellerie.

Quand elle fut à Paris
L'hôtesse lui demande :
« Dites-moi donc, la belle. »
« Dites-moi sans mentir »
« Etes-vous ici par force »
« Ou bien pour votre plaisir ? »

La belle a répondu
Comme une fille sage :
« Je suis ici par force
« Et non pour mon plaisir,
« Trois jeunes capitaines m'ont amenée ici. »

1. Cf. t. XIV, p. 434.

Quand ce fut au dîner
 La belle ne mangeait guère ;
 « Mangez, mangez, la belle, »
 « Tout ce qui vous fera plaisir, »
 « Avec trois capitaines »
 « Vous passerez la nuit. »

Quand ce fut au dessert
 La belle, elle était morte.
 Sonnez, sonnez, clochettes,
 Sonnez bien tristement,
 Car ma maltresse est morte
 A l'âge de vingt ans !

Où l'enterrerons-nous, cette aimable princesse ? (*bis*)
 Au jardin de son père
 Dessous les lauriers doux.

Deux ou trois jours après
 La belle va chez son père :
 « Ouvrez, ouvrez, cher père.
 « Cher père bien-aimé,
 « A y faire la morte
 « Mon honneur j'ai sauvé ! »

Trois ou quatre jours après
 Les capitaines repassent.
 « Prends garde, ma petite coquine,
 « Peu t'y rattraperons
 « A y faire la morte
 « Trois jours (sur) le gazon. »

LUCIE DE V.-H.

CONTES ET LÉGENDES ARABES ²

(Suite)

CCCXXI

LE DRAGON GARDIEN DU TRÉSOR

 N raconte que 'Abd Allah ben Djad'an était d'abord un méchant vagabond, auteur de nombreux méfaits, si bien que son père et sa tribu le prirent en haine et le chassèrent en jurant qu'ils ne le recevraient plus. Il s'en alla dans les chemins montagneux de la Mekke hors de lui, plein de chagrin, désirant mourir. Il ne cessa de marcher jusqu'à ce qu'il vit une fente dans une montagne : il y pénétra dans l'espoir

1. Ici il y a une variante : « A y faire l'amour ».
2. Suite, v. t. XV, p. 431.

d'y rencontrer un serpent ou quelque animal qui le tuerait, de façon à le débarrasser de la vie. Il y vit un dragon énorme qui avait deux yeux brillants comme des lampes. Le dragon s'avance sur lui, il recula en fuyant, puis le dragon se glissa à reculons ; alors 'Abd Allah s'avança. Le monstre le regarda et vit qu'il ne fuyait pas : le jeune homme s'approcha et le frappa. Ce dragon était d'argent et ses yeux de rubis. 'Abd Allah le brisa et prit ses yeux ; or, par derrière, il y avait un endroit pareil à une chambre. Il y entra et trouva de grands ossements ; auprès des têtes était une tablette d'argent avec les dates : c'étaient les gens des Djorhom¹ et leurs rois. Il alla plus avant, et vit au milieu un énorme tas de rubis, de perles, d'émeraudes et d'or. Il en prit tant qu'il put, ferma la porte et y mit une marque. Il en envoya une partie chez son père pour l'apaiser : toute sa tribu arriva et le prit pour chef. Il se mit à nourrir les gens et à répandre des bienfaits à l'aide de ce trésor, si bien que le Prophète dit : Je me suis abrité contre la chaleur du midi avec le plat de 'Abd Allah ben Djad'an. 'Aïcha lui demanda : Est-ce que ces générosités lui servent ? — Non, car il n'a jamais dit : Mon Dieu, pardonne-moi mes fautes au jour de la rétribution².

CCCXXXII

LA PERSÉVÉRANCE TRIOMPHE DE TOUT

Dans une école, il y avait un enfant très paresseux et qui n'apprenait rien. Après qu'il y fut resté de sept à huit ans sans rien apprendre il fut à la fin chassé de l'école. Comme un jour il passait près d'un puits, il s'arrêta et se mit à regarder une femme qui tirait sa cruche hors du puits. Il remarqua que l'endroit où passait la chaîne avait été usé par le frottement prolongé. Il commença à réfléchir. A la fin il se dit : Si une corde, avec le temps, use la pierre, comment se peut-il qu'avec mon intelligence je ne puisse rien apprendre dans le cours des jours. Alors il revint à l'école et commença à étudier avec zèle jusqu'à ce qu'il devint le meilleur écolier. Il fut ensuite le premier des grammairiens, c'est le célèbre Sibaweihi³.

1. Les Djorhom sont une population légendaire qui aurait précédé à la Mekke les Arabes actuels.

2. El Qalyoubi, *Naouddir*, Le Qaire, 1302 hég., in-8, p. 41.

3. Tallqvist, *Arabische Sprichwörter und Spiele*, Leipzig, 1897, in-8. L'attribution de cette aventure au célèbre Sibaweihi n'a rien d'historique ; il n'en est pas fait mention dans l'article qu'Ibn Khallikân lui a consacré dans le *Ouefyât el A'yan*, Boulaq, 1299 hég., 2 v. in-4, t. I, p. 487-488.

CCCXXXIII

LA MÊME CAUSE DE JOIE ET DE CHAGRIN

Joseph envoya d'Egypte sa tunique à son père, car elle avait été la cause du commencement de son chagrin quand on la lui avait apportée teinte de sang. Joseph voulut qu'elle fut la cause de sa joie comme elle l'avait été de sa peine ¹.

CCCXXXIV

LE VIN CHANGÉ

On raconte que le cheïkh 'Isa el Hittani passa près d'une femme débauchée et lui dit : Cette nuit, j'irai te trouver. Elle s'en réjouit et se para. Le soir venu, le cheïkh vint à elle, entra dans sa maison, y fit une prière de deux génuflexions, puis il sortit. — Tu sors ? lui dit la femme ? — Le but est atteint s'il plaît à Dieu, dit-il. Elle ressentit un trouble, suivit le cheïkh et se repentit par son intermédiaire. Il la maria à un des faqirs et leur dit : Faites un repas de bouillie sans acheter d'assaisonnement. Ils le firent. La nouvelle en arriva à un émir qui avait été l'amant de cette femme ; il envoya deux bouteilles de vin au cheïkh pour se moquer de lui et recommanda au messenger de dire au cheïkh : Nous avons appris ce que vous avez fait et nous nous en sommes réjouis ; prenez ceci pour assaisonner votre nourriture. 'Isa el Hittani dit au messenger : Demeure avec nous. Il prit une des bouteilles, la déboucha et en fit couler du miel. Puis il prit l'autre, la déboucha et en fit couler de la graisse. Assieds-toi et mange avec nous, dit-il au messenger. Il s'assit et mangea un assaisonnement comme il n'en avait jamais vu. Puis, il s'en retourna et en informa l'émir. Celui-ci vint vérifier l'exactitude de la chose. Quand il en eut mangé, il s'excusa auprès du cheïkh et fit par son intermédiaire un bon repentir par la bénédiction de Dieu ².

CCCXXXV

LE GALANT DUPÉ

Une femme vertueuse et belle sortit un jour pour aller à un bain appelé le bain de Mandjâb. Elle ne reconnaissait pas la route. Fati-

1. Behâ eddin El 'Amili, *Kechkoul*, Le Qaire, 1316 hég.. in-4, p. 40.

2. El Qalyoubi, *Naouddir*, p. 42.

guée de marcher elle vit un homme sur la porte de sa maison et lui demanda après le bain : C'est ici, lui dit-il, et il lui montra la porte de la maison. Quand elle fut entrée, il ferma la porte sur elle. En s'apercevant de sa ruse, la femme manifesta beaucoup de joie et de passion et lui dit : Va nous acheter des parfums et de la nourriture et hâte-toi de revenir. Quand il fut parti, confiant en elle et en sa passion, elle sortit et se délivra de lui ¹.

CCCCXXVI

LES FRIANDISES DES DÉMONS

Un homme qui voyageait pendant la nuit vit une noce. Les gens l'invitèrent. Quand il s'approcha, ils lui donnèrent des sucreries. Il en mangea un peu, mit le reste dans sa poche et s'en alla plus loin. Le lendemain matin, il appela ses petits enfants pour leur donner les sucreries. Mais lorsqu'il mit sa main dans sa poche, qu'il en prit une poignée et qu'il dit à l'un : Prends-en un peu, à l'autre : Prends-en un peu, les enfants regardèrent ces sucreries et trouvèrent que c'étaient des crotttes de chèvre. L'homme comprit alors que les gens de la noce étaient des démons ².

CCCCXXVII

LE DÉBITEUR INSOLVABLE

Il y avait à Baghdād un individu accablé de nombreuses dettes, mais il était insolvable. Le qādhi défendit qu'on lui prêtât quoi que ce fût, déclarant que celui qui lui prêterait deviendrait responsable pour lui et ne pourrait lui réclamer sa dette. Puis il ordonna qu'on le fit monter sur un mulet et qu'on le promenât dans toutes les réunions pour que les gens le connussent et prissent garde de ne plus faire d'affaires avec lui. On lui fit faire le tour de la ville, puis on le ramena à la porte de sa maison. Quand il descendit, le maître de l'animal lui dit : Paie-moi la location de mon mulet. — Et qu'avons-nous fait depuis le matin jusqu'à présent, sot que tu es ? répliqua le débiteur ³.

1. Behā eddin El 'Amili, *Kechkout*, p. 73.

2. Tallqvist, *Arabische Sprichwörter und Spiele*, p. 76-77.

3. Behā eddin El 'Amili, *Kechkout*, p. 73.

CCCCXXVIII

LA VESTE VOLÉE PAR UN FANTÔME

Un prêtre allait à Bétmeri. Arrivé près de la maison d'Adam, il vit des gens d'une noce avec une fiancée qui portait une veste noire. Quand ils aperçurent le prêtre, ils lui dirent : Viens, bénis cette fiancée, mais ne prononce pas telle ou telle parole. En s'approchant, le prêtre remarqua la veste et se dit : C'est la veste de ma femme ; puis il commença à bénir et dit : Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! A peine avait-il prononcé ces paroles que tous disparurent et qu'il ne resta que la veste. Il la prit, s'en alla chez lui et dit à sa femme : Où est ta veste ? — Que veux-tu en faire ? répondit-elle ; elle est dans le coffre qui est fermé maintenant. — Montre-la moi, dit-il. La femme alla ouvrir le coffre pour prendre la veste, mais ne put pas la voir. Elle n'est pas ici, dit-elle ; elle a été volée. Le prêtre lui donna la veste en lui disant : Regarde si elle t'appartient. — C'est la mienne répondit-elle. Alors il lui raconta où il l'avait trouvée ¹.

CCCCXXIX

ADRESSE DUN DÉBITEUR

Des gens conduisirent leur débiteur devant le gouverneur et lui réclamèrent mille dirhems. Le gouverneur demanda : Qu'as-tu à dire ? — Ils ont raison dans leur réclamation, mais je leur demande un délai pour vendre ma terre, mes chameaux et mes moutons. — O gouverneur, il ment, dirent les créanciers, il n'a pas de richesses, ni peu ni prou. Le débiteur reprit : Tu as entendu leur témoignage sur mon insolvabilité ; à quoi bon leurs réclamations ? Le gouverneur ordonna de le relâcher ².

CCCCXXX

LA CALOMNIE DÉVOILÉE

* Khaslim, roi d'Égypte, avait une sœur magicienne qui possédait une esclave remarquablement intelligente et belle. Il s'éprit d'amour pour cette jeune fille, et demanda à sa sœur de la lui céder pour épouse. Elle refusa. Le roi insista. Elle en fut irritée, s'éloigna, bâtit

1. Tallqvist, *Arabische Sprichwörter und Spiele*, p. 77.

2. Behâ eddin El 'Amili, *Kechkoul*, p. 73.

un temple où elle se mit au service de Vénus pendant quelque temps. Puis, elle vit Vénus lui apparaître et lui parler. La déesse lui commandait de livrer la jeune fille à son frère et lui interdisait de faire obstacle plus longtemps. Elle obéit donc. Lorsque la jeune fille fut venue chez le roi, elle s'en fit estimer et aimer par-dessus tout autre femme, et elle lui donna un fils qui fut son fils unique. Mais les autres femmes en devinrent jalouses et elles commencèrent à rechercher sa perte. Le principal vizir du roi, connaissant l'amour que le roi lui portait, venait la visiter tous les jours et s'empressait de satisfaire à toutes ses requêtes. Les femmes profitèrent de cette circonstance pour l'accuser en même temps que le vizir pour satisfaire leur envie et leur haine. Elles en parlèrent donc au roi avec toute la ruse dont elles étaient capables, le roi écouta ; il ordonna la mort de sa femme et du vizir, en défendant d'en informer sa sœur ni aucun des sages. Mais la nouvelle se répandit ; quelqu'un en fit part à la sœur du roi ; celle-ci dépêcha un courrier à celui qui avait ordre de les tuer, lui demandant d'avoir pitié d'eux jusqu'à ce qu'elle pût voir le roi. Elle accourut alors chez son frère et lui dit : Quel ordre as-tu donné au sujet de ton vizir et de ta servante ? Il répondit : J'ai appris sur eux telle et telle chose. — Peux-tu conclure, reprit-elle une affaire aussi grave qu'un meurtre sur des indices incertains, et sans en traiter avec les sages ni avec les hommes de ton royaume ? Il répondit : Je n'ai pu me maîtriser... Les rois, répliqua-t-elle ne doivent pas se décider à la hâte avant d'avoir étudié les affaires. — Là-dessus, le roi commanda de surseoir à leur exécution. Il les fit examiner et il reconnut la fausseté de la dénonciation. Il expulsa aussitôt de son palais toutes les femmes qui y avaient pris part¹.

CCCCXXXI

LA MAISON SANS DÉFAUT

Un roi d'Israël bâtit une maison qu'il s'appliqua à faire grande et belle ; ensuite il ordonna à quelqu'un d'interroger sur les défauts de cette construction. Trois pieux personnages seuls en trouvèrent et dirent : Elle a deux défauts : le premier c'est qu'elle sera ruinée, le second, c'est que son maître mourra — Est-ce qu'une maison peut être exempte de ces défauts ? demanda-t-il. — Oui, la demeure de l'autre vie. Alors il abandonna sa royauté et vécut quelque temps

1. *L'Abrégé des Merveilles*, trad. Carra de Vaux, Paris, 1898, in-8, p. 184-185.

avec eux en adorant Dieu. Ensuite il prit congé d'eux. Ils lui demandèrent : As-tu vu en nous quelque chose qui te déplaît ? — Non, mais vous me connaissez et vous m'honorez : j'irai avec des gens qui ne me connaissent pas¹.

CCCXXXII

HAROUN ER RACËID ET LES VOLEURS

On raconte de trois voleurs que l'un d'eux comprenait l'aboiement des chiens, le second flairait l'odeur de l'argent et le troisième ouvrait les portes sans clef. Ils vinrent à une ville et se mirent à voler chaque nuit. Le lendemain une boutique était dépouillée, quoi qu'elle fût fermée et l'on ne trouvait pas de traces. Une nuit, le sultan alla changer d'habits, revêtit des haillons, s'entoura les pieds de chiffons, prit une trique à la main et sortit hors des remparts de la ville. Le soir, il rencontra trois hommes couchés et leur dit : Le salut soit sur vous. — Ils lui répondirent : Sur toi le salut. Il les reconnut pour les voleurs. Ils lui demandèrent : Qui es-tu ? Qu'est-ce qui t'amène ? — Je suis de tel douar et je suis venu pour voler dans cette ville ; mais vous, qui êtes-vous, que faites-vous ? — Nous sommes venus voler dans cette ville. Il reprit : Vous êtes trois, je serai le quatrième. Ils convinrent d'aller voler de compagnie, et demeurèrent à causer jusqu'à la tombée de la nuit. Alors, ils allèrent à la porte de la ville et la trouvèrent fermée. Celui qui ouvrait les portes sans clef vint et l'ouvrit. Ils y entrèrent et les chiens se mirent à aboyer. Celui qui connaissait l'aboiement des chiens dit à ses compagnons : Tel chien dit : Le sultan est avec vous. Le prince leur dit : Attention, il y a un passant, prenons un autre chemin. Ils allèrent par une autre route et arrivèrent au bazar. Celui qui flairait l'odeur de l'argent allait, cherchait deci delà jusqu'à ce qu'il leur dit : Il y a de l'argent dans cette boutique. Celui qui ouvrait les portes sans clef vint mettre ses mains sur la porte et elle s'ouvrit. Ils entrèrent et enlevèrent l'argent. Ils revinrent chez eux et le sultan avec eux. Il vit leurs maisons qui étaient pleines d'argent et connut le quartier. Ils s'assirent et se divertirent assez tard ; alors il leur dit : Demeurez avec le bien ; je m'en retourne à ma tente et la nuit prochaine nous nous rencontrerons à cette place. — Très bien, dirent-ils. Le lendemain, le sultan alla à son audience ; il appela le qaïd de la ville et lui dit : Prends les

1. Behà eddin El 'Amili, *Kechkoul*, p. 74.

chaouchs, allez à tel quartier et parle pour moi à telles personnes. — Le qaïd de la ville y alla, trouva les voleurs et les amena. Le sultan leur dit : Attendez que j'aie fini l'audience. Quand il eut terminé, on les introduisit près de lui. Il leur demanda : Lequel de vous connaît l'aboïement des chiens ? Lequel flaire l'odeur de l'argent ? Lequel ouvre les portes sans clef ? Ils restèrent stupéfaits. — Parlez, dit-il, et je vous assure votre pardon. Ils lui nommèrent chacun d'entre eux. Il reprit : Apportez-moi les richesses que vous avez chez vous. — Ils les lui apportèrent. Le sultan leur donna de quoi vivre, puis il ajouta : Allez où vous voudrez ; si vous restez dans cette ville, je ferai voler vos têtes. Les voleurs joyeux s'en allèrent. Le prince fit venir les gens qui avaient perdu ces richesses et les leur rendit ; ils le remercièrent de cette action ¹.

CCCXXXIII

SCHUPULES D'UN VOLEUR

On raconte que Fodhail ben Iyadh pillà, dans les jours de son vagabondage, une caravane, et qu'ayant trouvé une bourse remplie d'argent et portant une inscription du verset du trône, ² il somma à haute voix celui de la caravane à qui la bourse appartenait, de se présenter. Le propriétaire ne tarda pas à paraître et il lui rendit sa bourse. Ses compagnons lui en firent des reproches, mais il leur répondit : Je pille les richesses et non pas la religion. Cet homme a entendu dire aux docteurs que Dieu garde les choses sur lesquelles on a lu ou écrit le verset du trône ³. Or, si je prenais cette bourse sur laquelle se trouve écrit ce verset, j'enlèverais de son cœur le souci de la religion par le mépris de la science et de ses possesseurs, et ensuite je ne serais pas content de moi-même si j'étais la cause de pareille chose ⁴.

CCCXXXIV

LE SERMENT REPOUSSÉ

Deux Arabes discutaient devant un gouverneur au sujet d'une dette. Le défendeur se mit à jurer par la répudiation et l'affran-

1. Delphin, *Recueil de textes pour l'étude de l'arabe parlé*, Paris et Alger, 1891, in-12, p. 98-99.

2. *Qorân*, sour. II, v. 256.

3. Cf. sur cette croyance, Reinaud, *Description des Monumens musulmans du cabinet du duc de Blacas*, Paris, 1828, 2 v. in-8, t. II, p. 11-16.

4. Schier, *Grammaire arabe*, Leipzig, 1862, in-8, p. 17-18.

chissement ¹, mais le demandeur lui dit : Laisse ce serment, et jure par ce que je te dirai. Quoi? demanda l'autre. — Dis : Que Dieu ne laisse pas une chaussure suivre l'autre, une trace suivre l'autre, qu'il fasse tomber ta famille et tes enfants comme les feuilles de l'arbre, si j'ai quelque chose par devers toi. L'autre lui donna satisfaction et ne jura pas ².

CCCXXXXV

LES CAQUETS DÉTOURNÉS

La femme d'un prêtre, qui était mort, voulait se remarier, mais elle craignait les dires des gens. Elle prit une clochette et l'attacha au cou d'un coq, en sorte qu'elle saurait quand il remuait. Aussitôt les gens se mirent à parler du coq et de la clochette de la veuve du prêtre en disant : Voyez, voyez la clochette de la femme du prêtre au cou du coq. Au bout de trois jours, ils se turent. Alors elle se dit : Les gens ont parlé pendant trois jours du coq et de la clochette : ils parleront aussi de moi pendant trois jours ; tout a son temps et elle se maria ³.

CCCXXXXVI

MOÏSE ET LA GRENOUILLE

On raconte que Moïse, fils d'Aaron, passa douze mois, assidu et zélé, dans ses adorations, à cause du meurtre qu'il avait commis en Egypte. Puis il dit : Mon Dieu, le temps me paraît long : mes prières se sont multipliées, mes reins se sont courbés, et je ne sais quand mon affaire prendra fin. Dieu lui fit cette révélation : Va vers le Nil. Puis il avertit une grenouille de ce fleuve de lui parler. Elle lui dit : Ah ! quelle mauvaise chose, fils d'Aaron ! Tu demandes à Dieu une récompense pour ton adoration et ton zèle qui ont duré un an, et Dieu t'a choisi pour prophète ! Par celui qui t'a envoyé réellement comme apôtre, voilà trois cent soixante ans que je loue mon Dieu matin et soir, et je tremble de tous mes membres que Dieu ne m'abuse et ne me précipite en enfer. — Moïse reprit : Par celui qui t'a donné la parole, fais-moi connaître ce que tu dis quand la nuit t'enveloppe. — Oui, fils d'Aaron ; quand la nuit m'enveloppe, je reste

1. C'est-à-dire : que ma femme soit répudiée et que mes esclaves soient affranchis.

2. Ech Cherichi, *Commentaire des Séances de Hariri*, Boulaq, 1300 hég., 2 v. in-4, t. I, p. 164.

3. Tallqvist, *Arabische Sprichwörter und Spiele*, p. 92.

entre deux eaux, je place ma jambe droite sur ma jambe gauche, et je loue Dieu en disant : Gloire à celui qui est adoré au sommet des montagnes ; gloire à celui qui est adoré dans les villes et les déserts ; gloire à celui qui est mentionné par toute langue ; gloire à celui qui sait seul comment il est. ¹.

RENÉ BASSET.

LA MER ET LES EAUX²

(Suite)

CII

La Vie à Bord

QUART ET VIGIE

 n Allemagne, il y a des matelots qui se font réveiller une heure ou deux avant le moment de leur quart, pour savourer le plaisir de se dire qu'ils ont encore une heure ou deux à dormir ³.

Quand les aspirants dans la marine anglaise sont paresseux, on les *coupe*. Voici comment cela se pratiquait, d'après Basil Hall, *Scènes de la Vie Maritime*, p. 173-4.

La plus douce des trois manières de *couper*, consiste à faire une solution de continuité sur la ride de devant : l'extrémité du hamac s'affale, et le dormeur se trouve debout sur le plancher. La seconde, pour laquelle il faut couper la ride de derrière, n'est pas, à beaucoup près, aussi douce ni aussi sûre ; car la tête du coupable arrive la première sur le pont avec une forte secousse, tandis que ses pieds se balancent dans les airs. La troisième consiste à couper les deux rides à la fois, et son effet est de faire trouver l'arrière du jeune officier en contact avec l'angle de quelque coffre, que l'on place là pour le recevoir. Après quoi la malheureuse victime est retournée le nez sur le plancher, pour la faire sortir de ses couvertures ; et, s'il arrive que le pauvre dormeur couche dans la fosse aux câbles, il tombe sur les bouts de filin roulés au-dessous de lui. Ce plancher est plus raboteux et tout aussi mou que les planches, et

1. Ech Chirouâni, *H'adiqat el Afrdh'* 1298 hég., in-8, p. 78.

2. Voir t. XV, p. 96.

3. WERNER, *Souvenirs Maritimes*, p. 29.

la chute n'y produit qu'un mélange de coups et de contusions. Ce badinage brutal est quelquefois augmenté d'un petit supplément : on passe alors une garcette autour du hamac, dans son milieu, et on l'amarre aux baux qui sont au-dessus, en sorte que, quand les deux rides sont coupées, la tête et les pieds du jeune officier perdent leur point d'appui ; mais, la plus noble partie de lui-même étant retenue par la ceinture, il reste suspendu sans gloire dans l'espace comme la toison d'or à la boutique d'un marchand drapier.

Dans le pays boulonnais, donner « ein cale à ein homme », c'est couper les rabans de son hamac ¹.

Jadis le quart de jour était appelé le quart de Diane, parce que le jour commence généralement pendant (dies, dia, diana) sa durée ².

L'expression « manger du sable » était fort usitée autrefois pour désigner les fraudes employées pour diminuer la longueur du quart. Les *Mémoires de Duguay-Trouin*, p. 73, en fournissent l'explication : On se sert sur les vaisseaux d'horloges de sable qui durent une demi-heure, et les timonniers ont soin de les retourner huit fois pour marquer le quart qui est de quatre heures... Or, il est assez ordinaire que les timonniers voulant chacun abrégér leur quart, tournent cette horloge avant qu'elle soit entièrement écoulée. Ils appellent cela manger du sable.

Dans la marine anglaise, si quelqu'un s'endort pendant son quart sur le pont, on lui jette de l'eau pour le tenir éveillé. On désigne cet acte par l'expression *tippling the grampus*, frapper le dauphin ³.

Sur le banc de Terre-Neuve, la première parole que les pêcheurs disent en s'éveillant est celle-ci : « Fait-il tout calme ? » Il y en a chez qui l'habitude est tellement prise, que, de retour chez eux, dès qu'ils s'éveillent ils demandent encore s'il fait tout calme ou s'il vente bonne brise.

On appelle proverbialement le quart :

A fisherman's walk two steps and overboard : Ecosse HISLOP.

Fisherman's walk : Three steps and overboard. Prov. anglais.

La Promenade du pêcheur « Trois pas et à la mer ».

Il est rare que les marins n'établissent pas des observations sur les chances heureuses des babordais ou des tribordais. Lorsqu'au commencement d'une campagne, la pluie, la violence du vent, les rudes travaux de la mer se trouvent par hasard échoir plusieurs fois de suite à l'une des deux parties de l'équipage, on n'oublie pas d'en tirer des conclusions qui s'adressent à elle et la frappent de

1. DÉSILLE, *Glossaire*.

2. G. DE LA LANDELLE, *3^e Quarts de nuit*.

3. RUSSELL. *Sailor's language*.

malheur dans l'opinion de tout le monde. Ainsi quand la bordée chanceuse monte sur le pont, celle qui abandonne son travail ne manque guère d'établir ses prévisions. « V'là les babordais qui montent, disent les matelots ; laisse faire, va ! j'aurons du vent et de la pluie à ne savoir où les mettre ». Fait-il bon temps et belle mer, c'est une autre variante : « Ah ! vous v'là, figures de vent debout ! Gardez-nous ce qu'on vous laisse et ne touchez pas au vent ». Les matelots font mille efforts pour qu'aucune mutation ne les arrache à une bordée heureuse pour les faire entrer dans une *bordée de malheur*, comme ils disent ¹.

En poursuivant un navire, Drake promet à la compagnie qu'il donnerait sa chaîne d'or à celui qui, le premier, le découvrirait ².

Il existe sur les navires hambourgeois une coutume curieuse, mais aussi très pratique : c'est de donner à celui qui aperçoit le premier la terre après un long séjour en mer, la toile à voiles nécessaire pour faire un pantalon ³.

LE LAVAGE. — LES REPAS

Briqué l pont avec sen dos, c'est dormir sur le pont ⁴.

Pierre à briquer le pont. En Angleterre la holystone est appelée pierre sacrée.

De plus petites pierres sont appelées par l'équipage « prayer books » livres de prières ⁵.

D'autres se nomment Bibles, sans doute parce qu'elles obligeaient ceux qui s'en servaient à s'agenouiller. On les appelle aussi pour la même raison livres de prières ⁶.

Quand les marins de Haute-Bretagne, ne veulent pas laver leur linge, ils le donnent à laver à leur blanchisseur saint Pierre. Pour cela, ils font un paquet de leurs effets et le mettent à la traîne du navire. C'est alors saint Pierre qui les leur lave ; mais parfois il se fait payer bien cher ; car les marins ne retirent quelquefois de l'eau que la moitié de ce qu'ils y avaient mis. Alors ils insultent saint Pierre et l'appellent vieux voleur de chiffons.

Il y a aussi des marins, qui, lorsqu'ils retirent de l'eau tous les vêtements qu'ils y avaient mis, et qu'ils les trouvent bien lavés, jet-

1. JULES LECOMTE, *Musée des familles, Six mois d'un navire*, t. VII, p. 30.

2. *Voyageurs anciens et modernes*, t. IV, p. 100.

3. WERNER, p. 67.

4. DESHILLE, *l. c.*

5. DANA, *Before the mast*, p. 231.

6. RUSSELL, *l. c.*

tent à la mer quelques pièces de monnaie, en guise de remerciement à saint Pierre.

Quand les marins sont en mer et qu'ils ont des vêtements sales, ils en font un petit paquet et le jettent à la mer après l'avoir attaché à l'arrière du navire au moyen d'un bout de filin, et ils disent :

— Saint Pierre, lave-nous ça.

Quelque temps après ils le retirent et si les vêtements sont usés ou déchirés, ils disent :

— Saint Pierre lave à grande eau, mais il ne met pas de savon.

« Jean Looï t'a pincé », les matelots allemands désignent par ce nom de Jean Looï (du bas allemand ; cela veut dire indolent), l'affaïssement du corps produit par la chaleur¹.

LE CHANT ET LES MANŒUVRES

Dès la plus haute antiquité on constate l'usage des chants et leur pouvoir sur les hommes appelés à déployer de la force avec ensemble. Le navire Argo éprouva quelque résistance dans son départ : mais Orphée soutient par ses chants les efforts des matelots qu'il encourage et bientôt le vaisseau prend les flots².

Servius dans son commentaire sur le VIII^e chant de l'Eneïde, définit le celeusma : « *clamor nauticus ad hortandum ut : Nunc, nunc incubite remis.* » Un passage de Lucien, la *traversee* fait aussi allusion à cette coutume :

— CHARON. Rame donc, je me contenterai de ce paiement.

— CYNISCUS. Ne faut-il pas aussi chanter une chanson de rameurs ?

— CHARON. Oui, par Jupiter, si tu en sais quelqu'une bonne pour les marins.

Tous les travaux de peine, toutes les manœuvres de force étaient faites à bord — et cette habitude se conserva en France sur les navires de guerre jusque vers 1820, — au bruit d'un chant rythmé ou d'un cri cadencé, auquel l'excitation du sifflet a fini par succéder.

Sur les bâtiments de commerce, où la force n'est pas toujours en proportion avec les résistances à vaincre, et où les exclamations encourageantes, les cris excitants, sont nécessaires dans la plupart des cas, on crie encore pour lever l'ancre : Allons, garçon, tire encore un coup, je la vois ! Cette forme abrégée qui était employée

1. WERNER, p. 116.

2. DUPUIS. *Origine des Cultes*, t. II, p., 654, d'a. Orphée.

dès le xvi^e siècle ainsi qu'on peut le voir dans la *Complaint of Scotland*, est restée longtemps dans la marine de guerre ¹.

A bord des navires de commerce allemands, lever les ancres, hisser les voiles ou les canots, en général toute manœuvre qui exige un déploiement de forces et surtout d'efforts simultanés, se fait au bruit des chansons..... Ces chants de travail, comme on pourrait les appeler, ont tous la même mesure. Le chanteur entonne d'abord une strophe, et tous reprennent un court refrain qui donne la cadence à laquelle tous les efforts doivent se réunir ².

Aux Indes, les mariniers ne sauraient remuer une corde qu'en chantant, ni la prendre même qu'au milieu du chant ³.

Sur les pirogues de course du Cambodge se tient au milieu, debout sur les bancs, un improvisateur, barbouillé de blanc ou peint de couleurs étranges. Il chante, il déclame et accentue son discours de contorsions burlesques. La fin de sa phrase, accompagnée d'un geste saccadé, est accueillie de tout l'équipage par un cri bref et sauvage qui mesure la cadence du mouvement des pagaies. Il célèbre les hauts faits de sa pirogue, raconte ses victoires passées, couvre ses concurrents de lazzis et de quolibets, entretient et ranime par ses saillies l'entrain des nageurs ⁴.

Dans les pirogues, les Néo-Zélandais règlent le mouvement de leurs pagaies sur un chant dont les paroles sont *Tohi ha, Pahi hia, hia, ha, etoki, etoki*, paroles qu'ils modulent de toutes sortes de façons ⁵.

Suivant un dicton de marins, cité par Dana, p. 147, une chanson vaut dix hommes.

Il semble que les anciens Finnois avaient une répulsion pour les chants : On ne doit point chanter sur la mer, on ne doit point chanter au milieu des vagues : le chant engendre la paresse et arrête les bras des rameurs ⁶.

LE CODE PÉNAL. — LES PUNITIONS

§ 1. — *Les Crimes et les Délits*

Les lois pénales du Moyen Age punissaient d'une manière rigoureuse et parfois cruelle les gens de mer qui blasphémaient. Cepen-

1. JAL, *Archéologie navale*, t. II, p. 522, 533.

2. WERNER, p. 87.

3. CHARDIN, t. I, p. 127.

4. *Magasin pittoresque*, 1873, p. 286.

5. D'URVILLE, *Voyage de l'Astrolabe*, p. 11.

6. *Kalevala*, 42^e Runo.

dant on ne voit pas que Richard Cœur de Lion ait prévu le cas du blasphème dans l'édit sévère qu'il rendit sur la police de sa flotte.

En 1420, à Venise, l'homme de rame qui blasphémait était fustigé; l'homme de poupe, l'officier, payait cent sous d'amende. Don Juan d'Autriche, généralissime de la flotte de la Ligue en 1571, prononça la peine de mort contre les blasphémateurs. Dans la marine pontificale, à la fin du XVI^e siècle et au commencement du XVII^e, le blasphémateur était châtié; mais non jusqu'à ce que mort s'en suivit¹.

Par les ordres de France, d'Espagne, d'Angleterre et de Hollande, qui iure Dieu, doit estre attaché au Mast et estre battu du cartier ou payer amende pécuniaire².

Le règlement de la marine, rédigé en 1634 par le commandeur de La Porte, condamnait le blasphémateur à être attaché à un mât et battu de cordes par le quartier-maître, et en outre à payer 2 sols pour les pauvres. En 1674, le blasphème ne fut puni de la flagellation que dans le cas de récidive, cas qui, aux termes de l'ordonnance de Colbert (1689), exposait le délinquant à avoir la langue percée. L'ordonnance russe de 1720 enchérit sur la sévérité de celle de Louis XIV; car, outre la perforation de la langue, elle prononça la perte de la tête contre celui qui aurait « calomnié et injurié les préceptes de Dieu, son culte et le Saint Sacrement, étant ivre ou sobre. »

Celui qui blasphémara Dieu ou sa mère, les Saints ou les Saintes si c'est un rameur, sera passé par les verges depuis la poupe jusqu'à la proue; si c'est un homme de la poupe, il paiera cent sous d'amende. Règlement de Mocenigo (1420). Le règlement de 1674 avait condamné les blasphémateurs en cas de récidive « à estre battus de cordes ayant le dos nu ». Colbert frappa la récidive d'une peine atroce, il déclara (art. 10, t. 3, ord. de 1689) que tous blasphémateurs seraient mis aux fers et punis pour la première fois, d'un mois de leur solde; et en cas de récidive, qu'ils seraient traduits en conseil de guerre pour y être condamnés à avoir la langue percée, conformément aux ordonnances.

Le règlement de la marine de Pierre-le-Grand (1720) porte que tout individu convaincu de faire profession d'idolâtre ou de nécromanie, ou de s'être rendu coupable de blasphème sera, suivant l'exigence du cas, mis aux fers et fouetté ou brûlé. L'article 2 porte que le blasphémateur ou celui qui aura calomnié ou injurié les

1. AUBIN. *Dict. de Marine*.

2. JAL, *Glossaire*.

préceptes de Dieu, son culte ou le saint Sacrement aura « la langue percée d'un fer chaud et la tête tranchée ».

Ces pénalités qui visaient des actes se rattachant à la conscience ou à la superstition sont depuis la fin du siècle dernier abolies.

Les statuts de Visbys, île de Gosland, visaient le cas de révolte et de voie de fait. Celui qui dans une révolte se sera précipité l'épée à la main sur le capitaine ou le pilote du navire, celui qui aura méchamment avarié le gnomon marin, le compas et principalement l'aiguille aimantée d'où dépend la direction du navire, ou commis d'autres crimes semblables, à bord, si on épargne sa vie sera condamné à avoir la main clouée au mât, avec une épée ou un couteau, et pour la retirer, il faudra qu'il se la coupe.

Celui qui aura proféré des injures ou excité du trouble sera plongé dans la mer avec des cordes et passera par dessous le navire c'est ce qu'on appelait (cale hollandaise).

Ceux qui ont commis des crimes énormes, surtout s'il y a eu en temps de guerre trahison ou rébellion manifeste, sont jetés tout vifs à la mer.

D'après les statuts de *Visbyensis urbis*, dans l'île de Gottland¹.

Celui qui frappera un autre de la main, sans effusion de sang, sera plongé trois fois dans la mer².

Si quelqu'un emporté de colère frappe du poing ou d'une corde, il est calé trois fois et battu de l'escouade. S'il tire le couteau, bien qu'il ne frappe point, il est percé avec le couteau au travers de la main contre le mât. Celui qui tue quelqu'un est attaché au dos du mort et tous deux jetés en mer³.

Pour réprimer le vol à bord, on a eu recours à de nombreuses prescriptions. Suivant l'ordonnance de Richard Cœur de Lion, 1190. Celui qui aura volé, quand il sera convaincu légitimement, devra avoir la tête rasée, arrosée de poix bouillante et frottée avec de la plume ou du duvet, afin qu'on puisse le reconnaître, et en cet état il sera mis à terre et abandonné dans le premier lieu qu'on rencontrera⁴.

Le voleur avait la tête rasée pour marque de son infamie, il portait une vareuse et pas d'uniforme, était mis en quarantaine et mangeait seul à la poulaine, dont le nettoyage était désormais son seul emploi, puis il recevait cinquante coups de garcette⁵.

En Provence, on inflige aux matelots voleurs un châtiment qu'on

1. JAL, l. c.

2. AUBIN.

3. Le P. FOURNIER, *Hydrographie*, l. XXI, c. 5.

4. *Magasin Pitt*, 1840, p. 112.

5. *France Maritime*, t. I, p. 328.

appelle *faire courre la bouline*. Il consiste à faire passer le condamné entre deux haies de marins qui le frappent à coup de garcette ¹.

En Hollande, au XVII^e siècle, les voleurs étaient condamnés à la restitution au quadruple de la valeur de ce qu'ils avaient dérobé ; outre cela, ils étaient punis arbitrairement, c'est-à-dire selon la volonté du capitaine pour la première fois. Pour la seconde fois, indépendamment de la restitution, ils subissaient la peine de la cale par dessous la quille et recevaient cent coups de bout de corde. La troisième fois ils étaient punis du supplice de la corde, (pendus au bout d'une verge) sans rémission ².

Quand un matelot était convaincu de vol, on lui versait sur la tête de la poix bouillante, afin de le marquer et on le jetait sur la première terre où le navire abordait. Edit de Richard Cœur de Lion (1190).

Le Code Norvégien de 1274, voulait que l'homme qui s'était rendu coupable de vol à bord d'un navire, eût la tête rasée, ensuite enduite de poix et couverte de plumes. Dans cet état, il devait traverser les rangs de l'équipage, recevant de chaque homme un coup de pierre ou de bâton. Après cette exécution, il était chassé ³.

Pour découvrir les vols, on avait parfois recours à une singulière ordalie, dont nous trouvons la mention détaillée dans la *France maritime*, t. I, p. 326. Un vol ayant été commis à bord, on envoya un mousse chercher une poule noire comme le fond d'un baril de brai gras. Les matelots s'assemblèrent sur l'avant, et on commença les préparatifs de l'épreuve. Une large planche ronde fut apportée, au-dessus de laquelle on fixa un petit piquet vertical, et sur la pointe de celui-ci une baguette transversale qui tournait sur ce pivot ; c'est sur cette baguette que devait être amarrée la poule noire, et celui devant laquelle elle s'arrêterait après avoir tourné, devait s'attendre à de véhéments soupçons de culpabilité. Il y avait pourtant des chances pour que la poule ne s'arrêtât devant personne, vu qu'un espace égal à la largeur d'un homme était laissé entre chacun des matelots qui subissaient cette espèce de jugement de Dieu. Cela s'appelait *l'épreuve du diable*.

Le statut criminel de Venise de 1232 prononçait la peine du fouet et de la marque contre le marinier qui ayant reçu des arrhes de la commune ou une solde quelconque, et n'ayant pas fait son service, n'aurait pas rendu le double de l'argent qu'il avait reçu.

Le matelot qui, en récidive, abandonnait son patron dans le dan-

1. MISTRAL. *Tresor*.

2. *Artikel-brief*. JAL, *Archéologie*, t. II, p. 107.

3. JAL, t. II, p. 110.

ger, devait être marqué à l'oreille afin de servir d'exemple aux autres. (*Recez de la ligue hanséatique 1418*).

En 1591 la ligne hanséatique punissait de la marque à l'oreille le matelot coupable de désertion.

D'après l'ordonnance de 1634, art. 53, nul ne pourra pétuner (fumer la pipe), soleil couché, sous peine d'être callé trois fois et battu de tout l'équipage¹.

Les rapports sexuels étaient aussi l'objet d'une réglementation.

Pour les pechez que l'honnesteté ne permet pas de nommer, dans un vaisseau Hollandois vu garçon de marine ayant esté convaincu de s'estre mal comporté en cet endroit fut estranglé puis jetté en Mer.

Que feroit de nuit entrer une femme dans le bord seroit calé trois fois et plongé en mer².

Si un homme libre et une femme mariée ont eu ensemble des rapports criminels à bord, le capitaine doit les condamner à mort. S'ils sont libres et non mariés, chacun d'eux est passible de cent coups de bâton, après quoi ils doivent se marier; sinon il y a une amende; et on les contraint toutefois de le faire, de sorte que la faute de la femme soit entièrement effacée. L'homme libre qui a commerce avec une esclave cohabitant avec son maître doit à celui-ci une indemnité, et si elle n'a point eu des enfants de son maître, il doit la payer, quelque soit sa valeur. Si elle en a eu des enfants, les deux coupables méritent la mort. Il en est de même si depuis longtemps elle cohabite avec lui. Le mari offensé a le droit si sa femme commet un adultère avec un des gens de l'équipage, de le tuer. Il peut aussi la tuer; s'il l'épargne, elle devient la propriété du capitaine.

Si un homme et une femme esclaves ont commerce ensemble, ils reçoivent de tout l'équipage la bastonnade devant le cabestan³.

§ 2. — *Les Exécutions*

La justice se rendait à l'arrière, mais ses arrêts étaient exécutés à l'avant.

Le châtiment de la cale était rendu public par un coup de canon qu'on tirait pour avertir tous ceux de l'escadre ou de la flotte, d'en être les spectateurs.

1. JAL, t. II, p. 111.

2. Le P. FOURNIER, l. XIV c. 3.

3. L. DE BACKER, *l'Archipel Indien*, p. 511-512.

Le fouet, la plus usitée et la plus douce des punitions était appelée en France le chat à neuf queues, en anglais *Cat o nine tails*.

Dans la même langue, on donnait le nom de *persuader* à un bout de corde ou à tout autre objet avec lequel un homme pouvait être battu.

Les plaies sur le dos résultant de la flagellation, étaient « l'égratignure du chat à neuf queues ».

Spread eagle. L'aigle étendu, position d'un homme qui est saisi pour être fouetté. Faire un aigle étendu d'un homme, c'est le fouetter ¹.

Peine des haubans. Le matelot qui la subit doit rester attaché dans le grément du vaisseau, les membres en croix, dans l'immobilité forcée la plus complète, exposé ainsi plusieurs heures de suite à la risée de tous et aux intempéries de la saison ².

On appelait jadis Bas de soie les fers que l'on met aux pieds des matelots condamnés à rester un certain temps attachés au pont du navire. Il n'y a guère que les vieux maîtres qui se servent encore de cet euphémisme. Au XVII^e siècle le prévôt, et sur les galères, l'argousin recevait cinq sous par chaque bas de soie qu'il mettait à un prisonnier.

On dit généralement aujourd'hui : « Mettez-moi cet homme-là à la broche ou aux fers ». Broche est encore un trope. Le système des fers qui retient les coupables par les pieds est composé d'une barre, appelée barre de justice, et d'anneaux ou manchettes qui embrassent les jambes et tiennent à la barre. C'est le capitaine d'armes qui est chargé de mettre les matelots aux fers.

Au XVII^e siècle, outre les fers, on avait à bord un instrument de grâce composé de deux pièces de bois superposées et trouées, de manière à laisser un passage pour les jambes ; les membres passés dans les trous, on rapprochait les deux pièces et on les cadénassait ³.

Il y a des profits assurés disait celui qui exécutait à bord... cinq sous pour chaque paire de bas de soie que j'ai à mettre... sans compter aussi que l'épée de chaque mort me revient ⁴.

La cale ou estrapade maritime est un supplice ordonné aux gens de l'équipage quand ils sont convaincus de larcin, de jurement ou de rébellion. Elle se distingue en cale ordinaire et en cale seiche. Pour donner la cale, on conduit le criminel vers le plat-bord au-dessus de la grande vergue, et on le fait asseoir sur un baston qui

1. RUSSELL.

2. AUBIN.

3. JAL, *Glossaire nautique*.

4. E. SUE, *Jean Bart*, p. 251.

est passé entre ses jambes. Le baston est attaché à un cordage qui va répondre à une poulie suspendue à un des bouts de la vergue. Le criminel empoigne le cordage pour se soulager autant qu'il est possible, tandis que trois ou quatre matelots viennent hisser cette corde de toute leur force jusqu'à ce que le patient soit guindé à la hauteur de la vergue. Alors ils lâchent tout à coup le cordage et précipitent le coupable à la mer. Le plus souvent, pour rendre la chute plus rapide, on luy attache un boulet de canon à ses pieds. Les matelots le guident encore, et le laissent tomber autant de fois que la sentence le porte : ce qui ne passe guère cinq fois.

La cale seiche est ainsi nommée à cause que le patient ne plonge pas dans la mer, parce qu'il est suspendu à une corde raccourcie, et qui ne descend qu'à cinq à six pieds de la surface de l'eau. Le supplice est rude et va tordre les bras ¹.

La punition des crimes par l'immersion est très ancienne. Les Germains plongeaient dans l'eau les fainéants et les infâmes. Un certain Turnus Hernodius, coupable d'avoir tenu des propos méprisants sur Tarquin le Superbe, fut condamné à être plongé dans l'eau où il mourut. Un édit de Richard Cœur de Lion porte que tout homme qui en battrait un autre serait plongé trois fois dans la mer.

Hollingshead dit que du temps de ce même Richard, c'était une loi établie parmi ceux des matelots allant à la Terre Sainte, que celui qui, sans permission, jouerait aux dés ou à tout autre jeu de hasard, devrait être plongé trois fois de suite dans la mer. Au XIII^e siècle, on punissait de la cale ceux qui juraient même en plaisantant.

Le *Consulat de la Mer*, chapitre de *Guaytes de nau*, condamnait à être plongée trois fois dans la mer la sentinelle qui s'endormait, le navire étant en pays ennemi.

A Bordeaux, dit Clairac (*Jugement d'Oléron*, ch. 71), les macquereaux, les macquerelles et les putains et garces infâmes et malheureuses sont pour ces crimes ordinairement condamnées d'estre baignées ; à cet effet, sont enfermées, dépouillées en chemise, en une grande cage de fer, amarrée par le haut à la vergue et palanquin d'une barque bien au large et calées plusieurs fois en la rivière ².

Le chapitre 31 des Rôles d'Oléron portait que ceux qui tuent les naufragés pour les piller, la peine suivante : « Doilvent estre mis en la mer et plongés tant que soient demy morts, et puis les tuer dehors et les lappider et assommer, comme on feroit un chien ou un loup ».

1. GUILLET (fin du XVII^e siècle).

2. JAL. *Gloss.*

La grande cale, ou la cale par-dessous la quille, est une sorte de punition qu'on pratique parmi les Hollandois. On mène le coupable au bord du vaisseau et on y attache une corde au milieu de laquelle il est lié par le milieu du corps, ou bien on amène la vergue sur le vibord, et ayant mis le coupable sur le bout, on y attache la corde. Autour de son corps on met quelque chose de pesant, ou bien on l'attache à ses pieds. La corde est aussi longue qu'il faut pour passer sous la quille du vaisseau. Un des bouts en est tenu de l'autre côté par quelques-uns des plus forts matelots de l'équipage, et l'autre bout est celui qui est attaché au ribord ou à la vergue. Le coupable, à l'ordre qu'en donne le quartier-maitre, étant jeté à la mer, ceux qui tiennent la corde de l'autre bord du vaisseau la tirent le plus vite qu'ils peuvent, de sorte qu'il passe avec une grande rapidité dans l'eau, sous la quille. On recommence même quelquefois et on le jette autant de fois que la sentence le porte.

En sortant de l'autre, « le châtiment, dit Aubin (1702), est rude et dangereux, car le moindre défaut de diligence ou d'adresse de la part de ceux qui tirent la corde, ou quelque autre petit accident, peut être cause que celui qu'on tire se rompe ou bras ou jambe et même le cou, ou quelque autre partie du corps, si bien qu'on le met au rang des peines capitales ¹ ».

Tous les matelots se rangèrent tribord et babord en deux lignes parallèles ; au même instant un détachement parut en armes et quatre fusiliers amenèrent les deux condamnés. Les tambours firent entendre un roulement funèbre, et le commissaire ayant arrêté les deux hommes au pied du grand mât fit cesser le roulement des tambours et lut à haute voix la sentence.

Alors deux quartiers-maitres s'emparèrent des coupables dont les mains furent attachées au-dessus de la tête. Un bout de bois fixé au bout du *cartahu*, cordage qui devait les enlever à l'extrémité de la grande vergue, fut alors amarré transversalement sous leurs pieds, auxquels fut attaché un boulet.

Feu ! s'écria l'officier de garde ; un coup de canon ayant annoncé à la rade et à la ville le moment du châtiment, le pavillon de justice courant le long de sa drisse, fut se frapper à la tête du mât de misaine, pendant que trente matelots, rangés sur le *cartahu*, hissèrent avec rapidité les deux coupables que l'on vit successivement pendus aux extrémités de la grande vergue. La corde larguée, les deux malheureux, tombant de tout leur poids, augmenté de celui du boulet

1. AUBIN, *Dict. de Marine*.

attaché à leurs pieds, plongèrent dans la mer, d'où ils furent aussitôt retirés pour y être plongés une seconde fois.

Le silence qui dura pendant toute cette scène terrible ne fut troublé que par les cris des patients et le bruit de la mer qui dans leur chute, fouettait leurs corps.

Un roulement de tambour annonça que l'exécution était finie. — Pendant que les embarcations rompant leur ligne circulaire autour du vaisseau regagnaient leurs bâtiments, respectifs, quatre hommes transportaient les deux malheureux presque mourants au poste ¹.

Sous Louis XIV, il y avait un supplice usité dans la marine et qui consistait à étendre le patient sur le quai ; et à lui placer sur la poitrine un baril que l'on faisait sauter.

Pour le supplice du parc à boulets, on étendait le patient sur des boulets dont on en avait ôté un, et le roulis les déplaçait sous le condamné.

La *bouline* n'est autre chose que l'ancien supplice des verges longtemps en vigueur dans les armées de terre ; seulement les baguettes de soldats sont remplacées par des bouts de cordes. Trente hommes au plus forment une double haie ; le patient, nu jusqu'à la ceinture, la tête garantie par un panier d'osier, précédé et suivi de plusieurs hommes armés, passe dans les rangs, tandis que le tambour bat une marche lente et cadencée. Chaque matelot frappe à son tour le coupable ; le nombre des *courses de boulines* ne dépasse pas le nombre de trois.

A travers la flotte. Punition anglaise abolie qui consistait à promener le coupable à travers une flotte de navires ; et à chacun d'eux il recevait un certain nombre de coups de fouet ².

S'il advenait que quelqu'un tuât son compagnon, ou le blessât, en sorte qu'il en mourût, on attacherait le mort avec le vivant dos à dos, et seront jetés à la mer, et s'il est à terre, sera exécuté à mort. Ordonnance de 1634, art. 40.

Cette peine se trouve dans la Charte maritime donnée en 1190, par Richard Cœur de Lion : « Qui hominem in navi interfecerit, cum mortuo ligatus projiciatur in mare : si in terra interfecerit quemquam, cum mortuo ligatus confodiatur. » La première partie de ce supplice fut conservé par les Hollandais *Artykel-brief*, n° 42, reproduit dans l'ordonnance française ci-dessus maritime de 1689 la rejeta ³.

D'après Benjamin Tudèle (FLAMMARION. *Histoire du Ciel*, p. 363-4),

1. LA LANDELLE. *Mœurs maritimes*.

2. RUSSELL.

3. JAL. *Arch. nav.*, t. II, p. 112.

pour échapper aux tempêtes et à la faim, les hommes qui traversaient les mers dangereuses embarquaient des outres hermétiquement fermées ; ils les gonflaient de vent, et, dans cet état, elles reprenaient la forme de l'animal, et leur servaient de nacelles. Au moment du péril, quand il n'y avait plus aucun espoir de salut, chaque matelot entraînait avec sa bonne épée dans cette embarcation. Les aigles, les griffons qui planent sans cesse au-dessus des vagues agitées, s'élançaient sur cette proie que leur donnait la tempête ; ils saisissaient avec leurs serres la nacelle du voyageur, bête égarée de quelque troupeau, l'enlevaient parmi les nuées pour le déposer dans quelque vallée solitaire ou sur quelque montagne escarpée. Alors le matelot se servait de son épée et abattait l'aigle qui se préparait à le dévorer.

Au seizième siècle, les marins avaient adopté une formule de serment qui était tenue pour diabolique. Ils juraient sur le pain, le vin et le sel, et pour rendre leur serment plus solennel, ils jetaient par dessus le bord quelques grains de sel, quelques miettes de pain, et, ajoutaient à cette sorte de sacrifice, l'offrande à l'Océan de quelques gouttes de vin, comme leurs aïeux les marins grecs quand ils préparaient le départ de leurs vaisseaux. Ce serment eut apparemment de graves conséquences ; il était général, et il fallut que le pouvoir intervint pour en interdire l'usage. Une ordonnance de l'amirauté interdit en 1543 la coutume superstitieuse que l'Église condamnait de son côté. Mais l'habitude était prise et tellement enracinée que quarante et un ans plus tard, en 1582, une nouvelle ordonnance dut défendre, sous les peines les plus sévères que l'on jurât par le pain, le vin et le sel¹.

* . *

Jamais on ne retrouve un navire quand on l'a déjà vu trois fois². Rondelet nous assure qu'ayant eu l'honneur d'accompagner Monseigneur le cardinal de Tournon allant à Rome une galère qui voguait portée d'un bon vent s'arrêta tout court, sans que les forçats la pussent jamais faire avancer. De quoy, tous estans fort estonnez, vu plongeon se jetta en mer et trouua que c'estoit une lamproye qui s'estoit attachée au gouvernail, laquelle en estant ostée le vaisseau reprit son cours comme devant. Le vaisseau de Pereria fut autrefois arrêté tout court en pleine mer par une baleine. Si vous me demandez par quelle vertu toutes ces Remores peuvent ainsi arrêter tout court un navire, je vous avoue que la raison de tout

1. JAL., *Glossaire*.

2. COOPER. *Le feu follet*, c. 28.

cela m'est inconnue, et que seulement je suis certain de deux choses. L'une que cela se fait. L'autre que Dieu qui a donné au feu la vertu de brûler a pu donner à d'autres le pouvoir non-seulement de s'arrêter en leur repos, mais encore d'en arrêter d'autres (*le P. Fournier*, XIX-3).

A toutes les époques, les marins des côtes de Bretagne et du monde entier ont marqué leur peau de quelques caractères : j'ai vu sur le poignet et sur le sein de quelques gens de mer des triangles, le pentalfa, les images du soleil et de la lune, l'étoile du matin, la croix, etc¹.

Les marins croient que le lait de femme peut seul faire disparaître les tatouages ; pour cela il faut d'abord le repiquer avec une aiguille.

LE CULTE A BORD

On lit dans un ordre de Seignelay 1680, cité par Jal : Sa Majesté veut encore que le dit sieur de Seüil s'informe particulièrement si les prières catholiques, la messe et les autres exercices de la religion se font publiquement et à haute voix, dans la poupe aux jours et heures qu'ils se doivent faire, et qu'il fasse sçavoir aussy en quelle manière se font les prières des prétendus réformez, et s'ils se retirent à l'avant et entre deux ponts, et s'ils observent de les faire à voix basse et sans être entendus. Jal ajoute que cette phrase prouve qu'au XVII^e siècle, comme aujourd'hui, la place honorable à bord d'un navire était l'arrière. C'était comme condamnés par la religion de l'Etat que les protestants se voyaient relégués à l'avant.

Lors du naufrage du *Saint Gérard* (*Tour du monde*, t. VIII, p. 142), le capitaine fit donner la bénédiction et l'absolution générale, par l'aumônier qui chanta l'*Ave Maris stella*.

Les marins grecs ont diverses cérémonies destinées à conjurer les mauvais génies : en voici une, qui est tombée en désuétude aujourd'hui, mais qui, au temps de Miaoulis, était d'un fréquent usage dans tout l'Archipel. Lorsqu'un navire se trouvait en mer, le soir, après le dernier repas, tous les hommes de l'équipage se réunissaient sur le pont : l'un d'eux, muni d'un encensoir fumant, faisait le tour de l'assemblée, et chaque matelot, à commencer par le capitaine, aspirait fortement une bouffée d'encens ; car suivant la foi populaire, l'encens possède une vertu propre à écarter les maléfices et les apparitions dangereuses².

1. CAMBRY. *Voyage dans le Finistère*, 558.

2. YEMENIZ. *La Grèce moderne*, p. 134.

A bord d'un navire monté par des matelots turcs, chaque matin au moment où le soleil sortait de la mer, chaque soir, à l'instant où son disque s'éclipsait, les matelots se réunissaient sur un seul rang, tournés vers la Mecque lointaine, et l'un d'eux entonnait l'hymne de la prière ¹.

LES MALADIES ET LA MORT

Au dire des marins, le requin flaire un malade de plusieurs lieues, et tout navire à bord duquel languit un homme en danger de mort, a nécessairement un requin à ses trousses ².

Lorsqu'un homme meurt en mer, l'usage est que le capitaine vende ses effets aux enchères.

Les matelots ont de la répugnance à porter les vêtements d'un marin mort pendant le voyage où a eu lieu son décès, et ils ne le font qu'en cas de nécessité absolue ³.

Voici, d'après Basil Hall, ce qui se passait au moment de la mort dans la marine anglaise : les marins désirent toujours vivement que personne ne meure à bord, ou plutôt ils n'aiment pas qu'aucun corps mort reste parmi eux. C'est une superstition facile à comprendre chez des hommes dont la vie se passe pour ainsi dire sur l'extrême bord du tombeau. Ils s'imaginent encore que les requins suivront pendant toute la traversée le vaisseau qui porte un cadavre ; enfin, la perte d'un mâl, ou la persistance du vent contraire, ou toute autre contrariété sont attribuées par eux à la même influence. Aussi, dès qu'un homme de l'équipage meurt à bord, il faut voir comme il tarde à ses camarades de s'en débarrasser le plus tôt possible.

Il est inutile de dire que le chirurgien prodigue des soins assidus au mourant, qu'on a transporté de son hamac dans une couche plus large et plus commode, placée derrière un rideau de la « baie des malades », comme on appelle l'hôpital du vaisseau.

Le mort est cousu dans son hamac, et, lui ayant fixé deux boulets aux pieds, on dépose le corps, assez semblable à une momie d'Égypte, sur un panier à claire-voie. Quelques parties de la couverture et des habits du mort sont toujours introduits dans cette espèce de suaire, apparemment pour dissimuler un peu la forme humaine. On le transporte ensuite à l'arrière, et là, on le place en travers de l'écoutille ; puis, le Jack ou pavillon de l'Union est dé-

1. G. DE NERVAL. *Voyage en Orient*, t. 1, p. 299.

2. D'URVILLE, t. 1, p. 130.

3. DANA, *Before the mast*, 54.

ployé sur le tout. Quelquefois, le corps est mis entre deux canons au-dessous du gaillard ; mais plus généralement c'est où je viens de le dire, en arrière du grand mât.

Le lendemain, en général, sur les onze heures, un des maîtres, ou un simple matelot, sonne les funérailles sur la cloche des demi-heures, et tous ceux qui sont présents s'assemblent sur les galeries, sur les boute-hors et autour du grand mât, tandis que le gaillard d'avant est occupé par les officiers.

Dans quelques vaisseaux, c'est une obligation pour les officiers et pour l'équipage d'assister à la cérémonie.

Pendant que les hommes de l'équipage se rendent sur le gaillard d'arrière, avertis par la cloche, le panier à claire-voie sur lequel est placé le corps est enlevé par les camarades de gamelle du défunt, qui le mettent sur l'échelle de bord. Les épontilles volantes sont démontées, et l'on fait au filet de bastingage une ouverture suffisante.

Le corps reste toujours couvert du pavillon, les pieds projetés sur le plat-bord entre les gaillards. De chaque côté se rangent les matelots.

Une corde, qu'on dissimule comme on peut dans ces arrangements est attachée alors au panier à claire-voie.

Tout est prêt ; le chapelain, s'il y en a un à bord, ou sinon le capitaine, ou tout autre officier délégué par lui, vient sur le gaillard d'arrière, et commence le service funèbre.

Dans le service des trépassés sur mer, voici la variante du passage de la liturgie : « Puisqu'il a plu au Dieu tout-puissant, dans sa miséricorde infinie, d'appeler à lui l'âme de notre frère bien-aimé, ici présent, nous confions son corps à la mer pour y être livré à la pourriture, mais en attendant la résurrection où la mer rendra ses morts pour la vie à venir ».

Aux premiers mots de cette partie du service, un des matelots se baisse, et dégage le pavillon qui couvre les restes du mort, tandis que les autres, aussitôt qu'on dit : « Nous confions son corps à la mer », lancent le panier dans les flots. Le corps chargé de deux boulets à l'une de ses extrémités, se détache du panier et plonge soudain au fond de l'Océan.

Voici une autre description prise dans les *Scènes maritimes* de Jal, t. II, p. 185-8 ; décrit les usages observés il y a cinquante ans à bord des navires français : Le maître d'équipage se chargea d'ensevelir le matelot qui, dépouillé de ses vêtements, fut cousu dans la toile du hamac. Le maître attacha à l'intérieur du linceul une image de la Vierge, et récita, quand ce fut fini, une oraison à saint François

Xavier, patron de tous ceux qui sont sur mer. Hervay approuva fort cette double attention, et, pour préserver le cadavre de la dent odieuse du requin, il traça avec le noir de la fumée du fanal, une croix sur le hamac, à la hauteur du cœur du défunt. Deux matelots vinrent chercher le corps et le portèrent sur le gaillard d'avant. Une planche était disposée pour le recevoir. On l'y plaça, puis la cloche appela tout le monde sur le pont. Le navire se mit en panne, et, quand, la tête découverte, chacun eut pris sa place dans un cercle dont le cadavre occupait le centre, le capitaine entonna le *De profundis*. Quatre marins prirent alors la planche et firent processionnellement le tour du navire, suivis de tous les autres, allant deux à deux, comme à un convoi à terre. Arrivés à tribord en arrière du mât d'artimon, ils levèrent leur espèce de brancard et le reposèrent sur le plat-bord, les pieds du mort du côté de la mer, et attendirent que le capitaine leur donnât le signal de la dernière séparation.

La cérémonie qui se pratique à peu près dans toutes les marines, et, en France, principalement à bord des bâtiments de commerce, pour l'immersion des morts, est une imitation de celle de l'enterrement. Sous Louis XIV, et déjà avant cette époque, elle se faisait déjà comme on la fait aujourd'hui. L'aumônier récitait les prières et l'office des morts, où à son défaut, le plus vieux matelot du navire. On lavait le défunt et on l'ensevelissait dans une couverture ou mante, dans une natte ou dans un morceau de toile à voile, on attachait à ses pieds une grosse pierre ou un boulet (les Portugais seuls négligeaient cette précaution) et on le jetait à la mer sous le vent de la route, avec un tison de feu, ajoute un voyageur du XVI^e siècle.

Les Hollandais constataient sur leurs registres du bord la mort du marin par cette formule assez singulière : « *Un tel quitta un tel jour notre vaisseau pour rentrer dans la nacelle de Caron* ». Pour des navigateurs chrétiens, ceci est assez peu orthodoxe ; mais le plaisir d'un jeu de mots l'emportait sur l'orthodoxie.

Quant au *tison de feu* dont parle le P. Fournier, on y a renoncé depuis longtemps, je crois. Pourquoi le jetait-on à la mer ? Était-ce pour rendre sensible aux yeux de l'équipage la transition de la vie à la mort ? Je le pense, car autrement, qu'aurait pu signifier cet emblème ?

Il est assez naturel que ce soit du côté opposé au vent qu'on jette les cadavres à la mer ; cependant, sur beaucoup de navires on déroge à cet usage qui blesse les idées de la majorité des matelots. Les marins se sont habitués à regarder tribord comme plus honorable que babord ; faire passer sur babord un défunt, c'est dans leur pensée, outrager sa mémoire. Tout homme qui n'a été ni un voleur,

ni un mauvais sujet avéré, ni un camarade méchant, aura l'honneur de quitter le bâtiment par dessus le bord de droite ; on ne ferait l'injure de l'immersion par la gauche qu'au matelot absolument inestimable. Ce préjugé est bien vieux, on en retrouve la trace dans les auteurs les plus anciens.

Les matelots écossais (*Folklore, Journal*, 1881, p. 363) croient qu'un corps mort, au moment où il est jeté à la mer, tourne le visage du côté du navire et s'enfonce dans cette position.

Une singulière aventure est racontée dans un conte du *gaillard d'avant* d'Eveillard, long récit reproduit par *Mélusine*, t. II, c. 418-421, et dont voici l'analyse : Le coq étant mort subitement est jeté à la mer avec les cérémonies d'usage. Le soir de son immersion, on entend crier de la hune d'artimon : Gare de dessous. — Laisse tomber, dit l'officier. La voix répète plus fort : Gare de dessous ! et on vit une lumière bleue courir sur la hune. L'officier en colère crie : Laisse tomber ? A la troisième fois, le corps du coq défunt roule sur la dunette. Après avoir pris l'avis du commandant, le coq fut rejeté à la mer. La seconde nuit, appels dans la hune, au troisième le corps tombe et est rejeté à la mer avec des boulets. La troisième nuit, le corps tomba encore. Alors, au lieu de le rejeter à la mer, on le garda, et le matin, on fit défiler l'équipage devant lui. Le coq ne bougea pas ; on fit une seconde fois l'appel, et le cambusier, qui n'avait pas défilé la première fois, fut hissé sur le pont. Quand il passa, soutenu par des hommes, devant le corps du coq, il tomba sur le cadavre, qui se mit à saigner du nez, de la bouche et des oreilles. On connut alors que le coq avait été empoisonné par le cambusier, qui avait fait un testament en sa faveur.

Un mousse ayant été perdu et noyé dans une catastrophe, on serra dans son sac ses bottes vides et ses vêtements, puis on jeta la paille de son lit dans la mer et tout fut dit.

LE DEUIL DES NAVIRES

Le 19 juin (1525) arrivèrent au port de Barcelone vingt et une galères, dont quinze magnifiquement ornées appartenaient à la marine du roi de France. Celles-ci avaient leurs rames, leurs bannières et leurs tendelets en noir, en signe de tristesse parce qu'ils escortaient la galère capitane où se trouvait le roi de France, fait prisonnier à la bataille de Lombardie (à Pavie) ¹.

1. JAL, *Scènes*, t. II, p. 191-192.

2. *Archives d'Aragon* ; le texte est reproduit tout au long dans JAL *Archéologie navale*, t. I, 481.

Longtemps au XVII^e siècle, on vit dans les eaux de Livourne la capitane des chevaliers de Saint-Etienne porter autour de sa poupe une large raie noire, emblème du deuil que l'ordre portait pour la perte qu'il avait faite dans un combat contre les Turcs, de sa galère capitane. Ce demi-deuil de la capitane avait succédé à un deuil plus complet. Avant la simple raie noire qui allaitait les magnifiques ornements de la poupe, cette poupe tout entière était peinte en noir. L'ordre avait fait serment de n'effacer cette bande lugubre que le jour où il aurait pris une capitane au Turc¹.

Pour nous rendre à ce navire, nous passâmes à la poupe d'un autre navire dont les vergues en pantène et la figure d'avant couverte d'un crêpe, annonçaient que l'armateur de ce bâtiment, en charge pour l'Amérique était parti pour l'autre monde avant son vaisseau².

P. S.

PÈLERINS ET PÈLERINAGES³

XXXVII

LA CHANDELLE DE MARSAT



ARSAT, à 2 ou 3 kilomètres de Riom, était déjà un lieu de pèlerinage au temps de Grégoire de Tours. Le roi Louis XI ne manqua pas d'aller faire ses dévotions à sa vierge miraculeuse, en 1465, lorsqu'il signa un traité avec les ligueurs dans l'abbaye voisine de Mozat.

On ne sait à quelle époque remonte la procession annuelle de la ville de Riom à Marsat ; il s'agit bien évidemment de l'accomplissement d'un vœu.

« Les marguilliers de St-Amable faisaient couler un fil de cire dont la longueur mesurait la circonférence de la ville de Riom. Ce fil roulé en forme de roue, était porté à la procession de St-Amable⁴. Le dimanche suivant, les marguilliers conduisaient la roue à Marsat et la déposaient à l'entrée du bourg, sur deux grandes pierres

1. JAL. *Archéologie navale*, t. 1, p. 482.

2. JOUR. *L'Hermite en province* (1817), p. 35.

3. Cf. *Revue des Trad. pop.*, t. XV, p. 62.

4. Cf. Pour le fil de cire ou chandelle de Marsat et autres *bougies roulées* : Arthur Forgeais, *Collection de plombs historiés trouvés dans la Seine*. 2^e série. Enseignes de pèlerinages. Paris, Aubry 1863, p. 154 : bougie aussi longue que l'enceinte de Paris, etc., etc.

spécialement destinées à cet usage. Le curé et les consuls de Marsat, accompagnés des bailes de la confrérie de Notre-Dame, venaient en procession pour la recevoir et les marguilliers de St-Amable la leur remettaient comme étant offerte au nom de la ville de Riom, pour la conservation d'icelle et à l'honneur de la Sainte Vierge Marie, mère de Jésus, vénérée particulièrement en la chapelle de Notre-Dame de Marsat. Après quoi les consuls donnaient à dîner aux marguilliers de St-Amable et à tous ceux qui avaient aidé à conduire la roue.

« Au XIV^e siècle, des contestations s'élevèrent sur le cérémonial de ce vœu ou plutôt sur les charges qu'il entraînait. Une sentence de la sénéchaussée d'Auvergne condamnait, le 16 mars 1383, les bailes de la confrérie de St-Amable à faire présenter la roue en la manière accoutumée, le dimanche après la St-Amable, et les habitants de Marsat à donner un repas à ceux qui la porteraient.

« La ville de Riom entraît pour une part seulement dans l'acquisition de la cire de cette roue, la confrérie de St-Amable et les marguilliers y contribuaient aussi, mais la plus grosse somme était fournie par une association fort ancienne, connue sous le nom de *Confrérie de la Chandelle de Marsat*, qui devait fournir tout le luminaire à cette église. Par acte du 16 mars 1393, cette confrérie fut réunie à celle de St-Amable.

« Depuis la Révolution ce vœu a cessé d'être rempli. Néanmoins, on porte chaque année à la procession de St-Amable une roue de fleurs, commémorative de la roue de cire. »

(II. GOMOT. *Histoire du château féodal de Tournoiël (en Auvergne)*. 1 vol. in-8°. G. Montlouis, Clermont-Ferrand 1881. Note 3, p. 189-90).

LÉO DESAIVRE.



MIETTES DE FOLK-LORE PARISIEN

XXXIII

LE FER A CHEVAL ET LA GALANTERIE

 n a déjà signalé dans la Revue une superstition des filles galantes qui les fait ramasser comme porte-bonheur des fers à cheval. L'*Intermédiaire* du 25 avril 1900 nous donne quelques autres faits qui se rattachent à cette superstition. Dans le lit d'une fille galante assassinée, on a trouvé un fer à cheval, autour duquel étaient enroulés plusieurs lacets de corset. Dans le monde de la basse galanterie, se serait une superstition très répandue que le fer à cheval facilite les opérations et les rend fructueuses. On cite certains comptoirs où s'abreuvent les filles et où se trouve fixé sur l'étain, un fer à cheval, qu'en buvant, elles touchent.

P. S.

LA CHANSON DE BRICOU¹

XVI

(Version Nivernaise.)

 n jour, la rate qui désirait bien goûter, en chercha le moyen et l'eut bientôt trouvé.

Elle proposa au *jau* de s'associer avec elle pour faire la cueillette des noisettes : il *joupperait* sur les noisetiers, en secouerait les branches dont il ferait ainsi tomber les fruits à terre où elle les ramasserait ; après quoi ils se les partageraient. Mais il serait nécessaire de se mettre à la besogne sans retard ; car, disait la rate, les noisettes étaient bonnes à prendre, se détachant presque d'elles-mêmes, bien rousses, de leur enveloppe ; et, s'ils ne se hâtaient de les cueillir, d'autres qu'eux s'en régèleraient avant peu...

1. Cf. t. XIV, p. 47.

Le coq agréa la proposition et se laissa conduire *vé une trace toute en cœudre* que la rate connaissait.

Arrivés près de la haie, le jau jouppa comme il put sur les cou-driers sur lesquels, pour en agiter les branches, il se débattait comme un *abâteleux*.

De temps à autre, il réussissait à faire choir quelque noisette. La rate, s'en emparant aussitôt, de ses fines dents aigües l'ouvrait et en grignotait l'amande...

Et elle était tout à fait rassasiée quand, fatigué et affamé, le jau, que la pensée du bon repas qu'il allait faire mettait de belle humeur, sauta à terre.

Pour sa part des fruits ramassés, la rate, lui montrant les *creuses* des noisettes mangées, répandues ça et là sur le sol, se mit à lui rire au bec :

— N'est-ce pas, jau ? Pour un bon tour, c'est un bon tour, celui que je viens de te jouer !...

Elle se trémoussait de joie.

Mais fâché d'avoir été ainsi dupé, le jau, d'un coup de bec sur le crâne, étendit la rate sur les feuilles sèches et s'en retourna chez lui, la laissant là, sur le flanc...

Après quelques instants, celle-ci, reprenant ses sens, se passait une patte sur la tête et constatait qu'à la place où elle éprouvait une vive douleur la peau était déchirée.

Et elle pensa qu'elle ferait bien de se rendre chez le cordonnier qui, avec son alène et du ligneul, rapprocherait les lèvres de la plaie.

Et elle alla voir le cordonnier.

Mais le cordonnier, après avoir examiné la blessure, dit que pour la faire cicatriser, il suffirait de l'oindre d'un peu de la graisse du cochon. Et il l'envoya trouver le cochon.

Mais le cochon ne voulut lui donner de sa graisse que contre du son. Et il l'envoya trouver le meunier.

Mais le meunier ne voulut lui donner du son que contre un minet. Et il l'envoya trouver la chatte

Mais la chatte ne voulut lui donner un de ses minets que contre une tasse de lait. Et elle l'envoya trouver la vache.

Mais la vache ne voulut lui donner du lait que contre une brassée d'herbe. Et elle l'envoya trouver le pré.

Mais le pré ne voulut lui donner de l'herbe que contre de l'eau. Et il l'envoya trouver la rivière...

Et la rate alla *vé* la rivière qui lui donna de l'eau, qu'elle donna au pré, qui lui donna de l'herbe, qu'elle donna à la vache, qui lui donna

du lait, qu'elle donna à la chatte, qui lui donna un minet, qu'elle donna au meunier, qui lui donna du son, qu'elle donna au cochon qui, enfin, lui donna un peu de sa graisse, dont elle s'oignit la tête sur laquelle, quelques jours plus tard, toute trace de mal avait disparu.

JEAN STRAMOY.

LES MINES ET LES MINEURS (suite.)

XXVIII

FACÉTIES SUR LES HOUILLÈRES DE SAINT-NICOLAS, PRÈS LIÈGE



ES houillères de Saint-Nicolas, rapporte la tradition, ayant été subitement envahies par les eaux, les ouvriers crurent leur dernière heure arrivée. Avant de mourir, ils se confessèrent l'un à l'autre.

Une femme se trouvait précisément en face de son mari et celui-ci reçut sa confession.

La bonne femme avait fait l'aveu de ses péchés, mais elle paraissait néanmoins avoir comme un poids sur la conscience. Son mari, à qui cette particularité n'échappa pas, lui dit :

« Est-ce bien tout, n'avez-vous plus rien à dire ? »

— Oh non ! dit la femme.

— Réfléchissez bien, car en me cachant un péché, vous trompez Dieu *que je représente en ce moment*.

« Eh bien, dit la femme, après quelques réticences, je dois vous avouer que je vous ai trompé bien souvent avec X... , votre ami.

A ces mots, le mari, ivre de colère, leva sa main sur sa femme, mais se ravisant aussitôt, il se contenta de dire :

« Vous avez de la chance que je *représente Dieu* en ce moment, sinon je vous casserais la « g..... »

XXIX

Des houilleurs se rendaient, de grand matin, à leur besogne journalière, lorsqu'ils aperçurent, dans une rue de Liège, un menuisier, ivre-mort, étendu sur la voie publique. Ils jurèrent de lui jouer un tour à leur façon. Notre ivrogne fut enlevé prestement de son lit improvisé, transporté à la houillère et descendu au fond de la mine.

Avisant un endroit peu fréquenté, nos farceurs firent à leur vic-

time un lit de paille bien moelleux, sur lequel le pochard fut déposé.

Notre homme continua pendant de longues heures à cuver son *pekét*¹. A son réveil, le dormeur se voyant entouré d'hommes noirs, porteurs de lanternes projetant une vive lumière et dansant une sarabande infernale autour de lui, se crut bien réellement en enfer.

Tremblant de tous ses membres, il se jeta à genoux, au milieu du cercle infernal, en disant : « Messieurs les diables, ayez pitié de moi • et ramenez-moi sur la terre, car j'étais assurément ivre, lorsque je suis venu ici ! »

(Recueilli à Saint-Nicolas, près Liège.)

ALFRED HAROU.

CONTES DU MORBIHAN

I

LE PORTEUR DE BORNE



DANS la commune de Lignol, deux hommes, deux beaux-frères possédaient un champ magnifique. Ce champ très bien situé, contenait plusieurs hectares d'une excellente terre qui produisait les plus belles récoltes du pays.

Un jour, les deux beaux-frères qui avaient toujours vécu en bonne intelligence convinrent entre eux de le partager : mais quand il s'agit de le borner pour marquer la part de chacun, de graves dissentiments s'élevèrent entre eux, et ils se fâchèrent. L'un d'eux vint à mourir laissant une veuve et plusieurs enfants en bas âge, et quelque temps après l'autre résolut de profiter de cette mort, et un soir qu'il faisait beau clair de lune, il se rendit dans le champ muni des outils nécessaires, déplaça une grosse borne de pierre qui se trouvait au milieu et la remit quelques sillons plus loin dans la partie appartenant à ses neveux.

Sa belle-sœur qui ignorait les arrangements qui avaient pu se conclure au sujet du partage du champ entre son beau-frère et feu

1. Nom du genièvre, à Liège.

son mari, et qui ne savait même pas à quel endroit ils avaient borné ne lui dit rien, et cela se passa ainsi. Mais il ne profita pas longtemps du produit de son vol, car un jour il tomba malade et mourut ; et lorsqu'il se présenta à la porte du paradis, saint Pierre lui dit : « Je suis envoyé vers vous par Dieu, notre maître au ciel et sur la terre, pour vous dire que vous êtes condamné au feu du purgatoire, jusqu'au jour où vous aurez trouvé un homme qui vous voie replacer à sa véritable place la borne que vous avez déplacée, lorsque vous étiez encore sur la terre un soir qu'il faisait clair de lune. Donc, vous ferez le tour du champ ayant la borne sur votre dos les soirs qu'il fera clair en criant : « Où faut-il la mettre ! » et le jour où vous entendrez un homme vous répondre, vous n'aurez qu'à faire devant lui ce que je vous ai déjà dit, et vous entrerez au séjour des bienheureux ». Après lui avoir dit ces paroles, saint Pierre se retira, et l'homme alla en purgatoire. Là, il souffrait de cruels tourments, et le soir par les clairs de lune, il avait beau faire le tour de son ancien champ avec sa borne en criant : « Où faut-il la mettre ? » personne ne lui répondait ; et cependant, il y vint pendant des années et des années et même pendant des siècles.

Dans le pays, pendant les longues soirées de l'hiver, les vieux paysans racontaient aux jeunes l'histoire du crieur de nuit, c'était ainsi qu'on l'appelait, ils disaient avoir entendu raconter cette histoire à leurs ancêtres. Il y en avait même qui assuraient l'avoir vu et entendu crier, et ils ajoutaient que si quelqu'un venait à lui répondre il lui arriverait malheur. Mais si les jeunes interrogeaient les vieux et leur demandaient par exemple : Qui était cet homme ? que venait-il faire ainsi ? que portait-il sur son dos ? autant de questions qui restaient sans réponses ; car vous pensez bien que ceux qui assuraient l'avoir vu n'avaient pas été le lui demander.

Un soir, un jeune homme, sabotier de son état, qui revenait de voir les filles, vit aussi et entendit le crieur de nuit ; il comprit même ce qu'il disait, mais au lieu d'aller de son côté il s'enfuit à toutes jambes et le lendemain, tout en creusant des sabots, il raconta à ses camarades d'atelier ce qu'il avait vu et entendu. « Il y a assez longtemps que j'entends parler de cet animal-là, répliqua l'un d'eux, un jeune homme d'une trentaine d'années qui passait dans le pays pour n'avoir point froid aux yeux, et puisque tu l'as vu je voudrais bien le voir aussi ; donc, si tu veux m'accompagner, demain soir nous irons tous les deux où tu assures l'avoir vu, et s'il vient encore crier, sois sûr que je lui dirai quelque chose ». L'autre accepta et le lendemain ils se rendirent au lieu indiqué. Ils se blottirent sous un buisson et attendirent. Il n'y avait pas longtemps

qu'ils y étaient quand ils virent venir l'homme qui criait d'une voix plaintive : « Où faut-il la mettre ; où faut-il la mettre ? » Alors le jeune homme qui passait à juste raison pour n'être point peureux, dit à son compagnon : « Le voilà qui vient, avant que de lui répondre, il faut le laisser passer auprès de nous et nous allons voir ce qu'il a sur le dos ». L'homme approchait, il passa tout près des jeunes gens sans faire attention à eux, marchant lentement d'un air fatigué et de temps en temps il criait : « Où faut-il la mettre. Où faut-il la mettre ! »

— Tiens, dit l'un des jeunes gens, il porte une borne.

— Oui, dit l'autre, c'est une borne de pierre qu'il a sur le dos ; nous allons voir ce qu'il va en faire.

Pendant que les deux jeunes gens parlaient entre eux, l'homme poursuivait sa route autour du champ. Quand il en eut fait le tour, ils le virent se diriger vers un endroit du champ et y mettre sa borne, puis il disparut. Les deux jeunes gens quittèrent leur lieu d'observation et ils s'en allèrent en regrettant toutefois de n'avoir rien dit. Le lendemain, le moins peureux voulut encore emmener son compagnon, mais celui-ci, qui n'était pas des plus hardis, ne voulut pas y retourner une seconde fois ; alors, l'autre s'y rendit seul.

Aussitôt arrivé à l'endroit où il était la veille il vit encore venir l'homme qui criait la même chose que le jour précédent. Arrivera qui pourra, pensa le jeune homme ; ce soir il faut absolument que je lui dise quelque chose, et il sortit de dessous son buisson.

Au moment où l'homme passait devant lui en criant : « Où faut-il la mettre ! » Il lui dit : « Hé, mais ! Mets-là où tu l'as prise, parbleu ! » L'homme s'arrêta net devant lui.

— Il y a longtemps que je cherchais un homme comme vous, dit-il ; suivez-moi.

— Qui que vous soyez répliqua le jeune homme, je vous ferai remarquer que je n'ai aucun ordre à recevoir de vous ; vous me dites de vous suivre ; vous suivre : vous suivre où ? Est-ce bien loin s'il vous plaît ?

— Si je vous dis de me suivre, reprit l'homme, ce n'est point un ordre que je vous donne, c'est un service que je vous demande, et si vous voulez me le rendre, cela ne vous dérangera pas beaucoup, car c'est juste au milieu de ce champ que je vous prie de m'accompagner.

Le jeune homme le suivit. Arrivé au milieu du champ, l'homme déposa sa borne à terre et lui dit : « Voilà l'endroit où je l'ai prise, aussi c'est à cet endroit que je la replace ; depuis des années et des

centaines d'années je suis dans les flammes du purgatoire, où j'endure des souffrances tellement rigoureuses que personne ne peut les comprendre. Pour en sortir il fallait que je replace cette borne à cet endroit, et pour cela il me fallait un témoin. Des siècles se sont écoulés, pendant lesquels j'ai fait bien des fois le tour de ce champ, attendant en vain ma délivrance, mais tous les passants s'enfuyaient à mon approche et à mes cris. Vous seul avez eu le courage de m'approcher et en me parlant vous m'avez ouvert les portes du ciel. Merci et soyez sûr que le service que vous m'avez rendu vous portera bonheur. Adieu ». Il disparut et le jeune homme s'en retourna chez lui, heureux et content de ce qu'il venait de faire, et il raconta à ses parents et à ses amis son aventure. Depuis on ne revit plus jamais le porteur de borne. Quant au jeune homme, il n'eut que de la chance et du bonheur dans sa vie, et devint par la suite un des gros bonnets de la localité.

(Conté par Alexis Guillermo.)

II

Dans une commune aux environs d'Auray vivait un riche paysan très avare et aussi très égoïste. Pendant les longues nuits d'hiver, alors qu'il faisait de grandes tempêtes, il se rendait dans un champ qu'il possédait, et comme ce champ, qui était très grand, ne lui appartenait pas en entier, il déplaçait la borne qui séparait sa part de celle de son voisin et la remplaçait à quelques centimètres plus loin dans la partie de ce dernier.

A force de la déplacer et de la replacer, il finit par accaparer plusieurs sillons représentant une certaine étendue de terrain. Mais il tomba malade, et une fluxion de poitrine l'emporta au bout de quelques jours. Après sa mort il se présenta à la porte du paradis, mais saint Pierre, au lieu de lui ouvrir la porte, l'envoya tout droit en purgatoire en lui disant qu'il n'entrerait en paradis que le jour où il aurait restitué le terrain qu'il avait volé en mettant à sa première place la borne qu'il avait déplacée, mais, ajouta saint Pierre, tu ne pourras la replacer que lorsque tu auras trouvé quelqu'un qui te dise où tu l'as prise. Le mort alla en purgatoire où il endurait des souffrances atroces. Comme c'était pendant les longues nuits d'hiver et pendant les grandes tempêtes qu'il avait déplacé sa borne, c'était aussi pendant ces mêmes nuits et aussi pendant les grandes tempêtes qu'il venait la prendre, il la mettait sur son dos et faisait le tour du champ en criant d'une voix plaintive : « Où mettrai-je cette borne,

où mettrai-je cette borne ? ». Mais au lieu de lui répondre, ceux qui l'entendaient s'enfuyaient.

Pendant des années et des années, on raconta son histoire, mais personne n'y comprenait rien ; ceux qui ne l'avaient jamais vu ou entendu ne voulaient même pas y croire. Pendant des années et des années, l'homme revint aussi promener sa borne autour du champ.

Un soir que la pluie tombait à torrent et que le vent soufflait avec rage, un homme des environs, fortement pris de boisson, vint à passer par là. Tout à coup il entendit crier : « Où mettrai-je cette borne ? » L'ivrogne jeta les yeux du côté d'où venait la voix et aperçut un bonhomme qui s'avancait de son côté en marchant lentement, tout courbé sous un poids. « Tiens, se dit à part lui le passant, j'ai entendu maintes fois raconter que l'on voyait et qu'on entendait ici, il paraît que c'est vrai. » Il n'avait pas fini de faire sa réflexion qu'il entendit de nouveau : « Où mettrai-je cette borne ? » A cette seconde question, l'homme n'y tint plus ; sans savoir à qui il avait à faire, il répondit : « Hé, farceur, mets-la où tu l'as prise ! » D'un bond, l'homme à la borne fut auprès de lui. « Il y a longtemps que je cherchais un homme comme vous », fit-il. Un homme comme moi ! ne put s'empêcher de dire le passant — Oui, reprit l'homme, car pour sortir du lieu où je suis, il me faut avant tout réparer le tort que j'ai fait, ou tout au moins restituer le terrain que j'ai accaparé à l'aide de cette borne ; c'est aussi à l'aide de cette même borne que je peux restituer, en la replaçant dans sa première place ; par votre réponse vous m'avez tiré des flammes du purgatoire, que je quitte à l'instant pour aller au ciel, où je prierai pour vous. Il disparut, et depuis jamais personne ne l'a revu ou entendu.

FRANÇOIS MARQUER.



MÉDECINE SUPERSTITIEUSE ¹

XVI

REMÈDE CONTRE LA RAGE

Dans le village de Neaux, situé dans la partie du Beaujolais actuellement comprise dans le département de la Loire, une famille administrait jadis un remède contre la rage auquel on avait la plus grande confiance à dix lieues à la ronde.

Le malade se mettait à genoux, tenant dans ses mains un verre d'eau où l'on avait mis une dent de poisson trouvée à *Malte*; puis, pendant que le patient avalait dévotement le liquide, le chef de la famille Tissier, héritier du secret de ses pères, récitait l'oraison suivante :

« O N. S. J. C. qui, envoyant prêcher votre saint Evangile par vos apôtres et disciples, leur donnâtes pouvoir à eux et à leurs successeurs, qui feront confession de votre saint nom, puissance sur les démons et de guérir toutes sortes de maladies et qui avez, à la supplication de saint Patrice exempté la province d'Irlande de l'habitation ou infection de toutes bêtes venimeuses et donné santé à plusieurs personnes qui auraient été mordues et blessées de serpents, vipères, chiens, loups enragés et autres animaux venimeux. Plaise à vous, par les prières et mérites de saint Patrice, d'envoyer santé et guérison à votre serviteur N... qui a été mordu, et que la morsure non plus faire de mal, ni nuire, que la blessure d'une vipère à saint Paul, prédicateur de votre saint Evangile, en l'île de *Malte*, lorsqu'il était mené prisonnier à Rome, pour la confession de votre saint nom et par les mérites de votre mort et passion : Qui vivez et régnez, etc. »

C. SAVOYE.

1. Cf. t. XIII, p. 636.



PETITES LÉGENDES CHRÉTIENNES¹

XXIX

SAINT LOYER

Cla Croix Blanche sur le chemin de Médavy, était la rencontre de saint Martin, de saint Nicolas et de saint Loyer ; un jour qu'ils y étaient réunis, saint Loyer dit que sa mère l'appelait. Ses compagnons furent incrédules ; alors le saint leur dit : « Mettez votre pied sur le mien. » Ils le firent à l'instant et ils entendirent aussi sa mère qui l'appelait. A l'instant le saint voulut se mettre en marche, mais ses compagnons ayant voulu le retenir par la main, le bras leur resta dans la main, et c'est la seule partie qui reste dans le tombeau. Lorsqu'on voulut bâtir la chapelle, on choisit un endroit agréable pour la vue, mais le lendemain on trouvait le travail détruit. Le maître maçon se mit en prière et jeta en l'air sa truelle et son marteau, puis truelle, pierre et marteau furent se placer à l'endroit où est la chapelle. L'église fut dans la suite bâtie auprès ; c'est pour cela qu'elle ne se trouve pas au milieu de la commune.

XXX

LA STATUE DE SAINT ROCH

A Mesnil-Glaise, des destructeurs ayant jeté la statue dans l'Orne, elle se retrouva le lendemain à sa place accoutumée. Plusieurs fois on a voulu fermer la porte de la chapelle ; mais le lendemain, on trouvait la porte jetée ça et là en morceaux.

On dit que c'est un mouton qui a trouvé la statue de saint Roch ; mais voici la vérité telle qu'elle a été racontée à ma grand'mère par un vieux curé de Briouze. Elle ornait autrefois l'église de Briouze, mais un seigneur du lieu ayant marié son fils, il lui donna la seigneurie de Mesnil-Glaise en dot. Or celui-ci s'empara furtivement de la statue et la porta dans une église qu'il fit élever en son honneur près de son château sur le versant du rocher. Le bruit de cette action se répandit, et le seigneur de Briouze accompagné de ses

1. Cf. t. XIV, p. 697.

vassaux, après avoir en vain réclamé la statue, s'avance vers Mesnil-Glaise pour s'en emparer. A son approche, les eaux de l'Orne s'élevèrent au dessus du sommet de la côte, comme pour lui livrer passage. Reconnaisant à ce signe la volonté du saint, il fut convenu entre le seigneur de Briouze et son fils que ce dernier donnerait à l'église de Briouze une autre statue, et qu'il garderait celle qu'il avait enlevée.

(CHRÉTIEN, DE JOUÉ DU PLEIN. *Veillerys argenteois, mss.*).

P. S.

XXXI

LA LÉGENDE DE SAINT HONORÉ

Thénezay (Deux-Sèvres)

Un saint personnage nommé Honoré, originaire de Buzançais en Berry, a laissé dans la Gâtine du Poitou une mémoire vénérée.

Vers la fin du XII^e siècle, ou dans la première partie du XIII^e, Honoré faisait de fréquents voyages dans le pays de Parthenay et particulièrement à Thénezay, pour acheter des bestiaux qu'il ramenait ensuite vendre en Berry.

Mais, ce marchand de bestiaux n'était pas un vulgaire commerçant, uniquement dominé par l'amour du lucre. Son but était plus noble. Il consacrait en bonnes œuvres, la plus grande partie de ses bénéfices. Doter les filles pauvres et sages, voilà quelle était son œuvre charitable de prédilection. Tout le monde en Gâtine connaissait la probité commerciale, la bonté et la piété du marchand berrichon : tout le monde l'aimait et le respectait.

Sa vieille mère aurait bien voulu qu'il renoncât à ses voyages, et demeurât près d'elle à Buzançais. Un jour qu'elle se trouvait avec lui dans son jardin, lui renouvelant sa prière et lui faisant part de ses inquiétudes pendant le temps de ses nombreuses absences :

— « Tant que le laurier sous lequel nous sommes assis, répondit Honoré, demeurera vert, ne conçois aucune crainte. »

Quelque temps après, cet homme de bien, que ses vertus auraient dû préserver de toute agression, fut assassiné à Buzay près de Thénezay par un de ses serviteurs qu'il avait réprimandé, pour avoir introduit dans son troupeau une vache qui ne lui appartenait pas.

Personne n'avait été témoin du crime. Le lendemain la pauvre mère, se promenant dans son jardin, aperçut avec effroi son laurier

entièrement mort et desséché. Elle en informa les parents et les meilleurs amis du marchand qui aussitôt s'en vont à sa recherche.

Arrivés non loin de Thénézay près de la fontaine de Buzay, leurs chevaux refusent d'avancer. Ils cherchent et découvrent, dans un bois voisin, le corps tout meurtri d'Honoré la tête entièrement séparée du tronc. A cette nouvelle on accourt de toutes parts. Les restes vénérés de l'homme, dont les vertus avaient si souvent fait l'admiration du pays, sont placés avec respect sur une charrette à bœufs : et ses compatriotes se mettent en marche pour les conduire à Buzançais. Mais à peine le convoi était-il arrivé devant l'église de Thénézay, que les bœufs s'arrêtent et refusent obstinément d'aller plus loin. Tous les efforts pour les faire avancer demeurent inutiles.

En présence de ce phénomène extraordinaire, dont chacun cherche en vain la cause, une personne véritablement inspirée propose de déposer la tête d'Honoré dans l'église de Thénézay. Aussitôt, et sans la moindre difficulté, les bœufs se remettent en route pour Buzançais.

Une chapelle fut construite sur le théâtre du crime. Honoré fut canonisé au XV^e siècle, et les habitants de Thénézay et des environs ont toujours eu pour lui une grande dévotion.

(B. LEDAIN. *La Gâtine historique et monumentale*.)

Une version présentant plusieurs variantes a été publiée dans le *Pays-Poitevin*, n^o 7, janvier 1899).

R. M. LACUVE.

LES REDEVANCES FÉODALES.¹

IX

D'APRÈS UN MANUSCRIT DU SIÈCLE DERNIER

Cla bibliothèque de l'Arsenal, le mss. 6087, p. 299, pap. Bri-
zard (vers 1789) traite des droits féodaux les plus ridicules
et les plus singuliers. Voici quelques extraits de ceux qui
présentent quelque intérêt pour les traditions populaires :

1. *Droits singuliers*. — Les habitants de Sauveterre en Lan-
guedoc étaient tenus de venir boire quatre verres d'eau au château
de MM. de Comminges, tous les ans la veille de Noël, ce dont
ils demandent la décharge en 1672 (*titres de Comminges*).

1. Cf. t. XIII, p. 636.

2. — Certains vassaux étaient obligés, par la loi de leurs fiefs, de contrefaire l'ivrogne, de chanter une chanson, de faire un pet sur un pont, de présenter au seigneur une allouette liée sur un chariot tiré par des bœufs, de courir la quintaine¹.

3. — Le seigneur du Plet en Berry, lorsque le seigneur de Linière venait prendre possession de sa terre, était obligé de le servir en habit de pantalon, c'est ce qu'on appelait droit de pantalonage ; il a été exercé jusqu'au siècle dernier.

Nouveau, surintendant des postes, l'exigea d'un La Châtre et y mit le plus grand appareil ; il fit inviter tous les seigneurs de la contrée ; La Châtre d'une des plus anciennes et illustres maisons de France, placé derrière son nouveau seigneur, en habit d'Arlequin, versait à boire, mais le repas fini, le vassal fit porter chez lui toute la vaisselle d'argent.

Comme Nouveau, dans cette circonstance, avait étalé tout le faste d'un parvenu, c'était un objet d'une très grande conséquence. Il y eut procès et ce droit très ridicule fut enfin aboli.

4. — Quand le seigneur du Lau ? faisait son devoir de vassal auprès du duc de Guyenne, le seigneur de Leurtau, vassal du seigneur du Lau, devait le servir à table avec une chandelle à la main pendant tout le repas, ensuite aller à la cuisine manger avec les valets, mettre devant lui cette chandelle et s'en retourner à sa maison cette chandelle à la main².

5. — Dans certaines provinces quand la dame châtelaine accouchait, il fallait que les paysans allassent battre l'eau des fossés marécageux qui entouraient le château pour empêcher les grenouilles de coasser.

6. — Par une transaction passée le 17 mai 1483, entre Barthélemy de Vincent de Causans, seigneur de Brantes, et les habitants de ce lieu, ceux-ci s'obligent entre autres choses, toutes les fois que leur dame sera en couches, de lui apporter dans son château : 2 torches de cire de 3 livres, des massépains, une livre de dragées, 1 livre d'épices fines, 1 livre de piment, un carteron de *poudre Ducis* (sic), une demi-charge de bon vin pour faire de l'hypocras, un pain de sucre de 3 livres, 10 livres de miel et une charge de bois, et le seigneur de Brantes de son côté s'engage à donner aux chefs de familles, lors des relevailles de son épouse (*in resurrectione dominæ*), un repas selon la condition de chacun.

(Acte original entre les mains du marquis de Causans.)

1. SALVAINO, de l'*Usage des fiefs*, p. 22.

2. Biblioth. du roi, n° 45 des mss. d'Adhémar.

7. — Vassal obligé, quand sa dame est accouchée d'un garçon, d'aller crier devant la porte de sa chambre : Vive madame et le nouveau-né ! et de boire d'une haleine une bouteille de vin.

(Près Bressuire en Poitou aveu rendu en 1737, *Journal de Linguet* du 15 mai 1776.)

8. — Dans une autre terre du Poitou, aussitôt que la dame ressentait les douleurs de l'accouchement, un des vassaux se rendait devant la principale porte du château, armé d'un fusil pour donner avis, au moment qu'elle accoucherait, aux vassaux de toute la châtellenie, qu'il venait de lui naître un nouvel enfant. Si la dame accouchait d'un fils, le coup de fusil tiré, on lui donnait un pain blanc et une bouteille de vin ; mais si ce n'était qu'une fille, on lui donnait un pain bis et un verre d'eau. L'usage a eu lieu jusqu'à ces derniers temps.

9. — Un seigneur de Lumbertie, rendant hommage à une dame d'Aubeterre en 1200, déclare qu'il lui devait l'hommage plein, un feu de 100 chandelles dans la cour du seigneur et lorsque la dame venait pour la première fois à Aubeterre, il devait la descendre de son palefroy et lui toucher la jambe (*et ejus crus tangere*), le palefroy devait alors lui appartenir.

(*Original à M. le marquis de Lumbertie.*)

10. — La maréchale de la Meilleraie était dame de Montreuil-Bellay en Anjou, d'où relevait la terre de Cahours ; dans l'aveu le seigneur de Cahours est obligé, la première fois que la dame de Montreuil vient en ses terres, de la descendre de cheval, chariot ou carrosse et outre cela, de porter un sac de mousse à lieux privés de la dame. (*Vol. 56 du cabinet de l'ordre du Saint Esprit.*)

11. — Izarn de Mantauri al Damoiseau tenait ses terres du baron de Biron, sous la redevance d'une lame à fer doré, d'une paire de gants blancs, et sous celle d'un *merle blanc* à mutation de seigneur¹.

12. — L'évêque de Valence, en Dauphiné, avait le droit d'avoir un plat lorsque ses vassaux se mariaient, c'est ce qu'on appelait le plat de noces. Ce droit lui ayant été refusé par François de Genas en 149, celui-ci fut condamné à lui payer par arrêt du parlement de Grenoble.

13. — Le seigneur de la Crestière était tenu de faire porter des écuelles de fer au lieu où le seigneur de Lusignan allait passer les quatre fêtes annuelles, de faire laver les écuelles, et, à cet effet, d'y porter un gallon de vinaigre. (*Original de 1589.*)

14. — Tous les ans, le lendemain de Pâques, le prieur d'Épernon devait se rendre au château de Montorgueil, près Rambouillet, botte

1. *Grands officiers*, T. VII, p. 301.

éperonnée, l'épée au côté, une nappe blanche en échange, croisée d'une guirlande de pervenches ; sur sa tête *tondue* était une couronne aussi de pervenches, et il avait des gants blancs neufs à la main. Dans cet équipage, le moine sur un cheval qui devait avoir les quatre pieds blancs, ainsi que le chanfrein, ayant à l'arçon une bouteille couverte d'osier et remplie de vin, devant lui un grand gâteau fait de fleur de farine de froment, d'un minot également orné de pervenche, s'avancait gravement jusqu'àuprès du château de Montorgueil ; arrivé devant la princidale porte, il criait par trois fois : « Mgr de Montorgueil, êtes-vous ici ou gens pour vous ? » Alors avait lieu la remise du gâteau et de la bouteille de vin.

Le prieur avait soin d'amener d'Épernon un sellier et un maréchal, les officiers du seigneur avaient de leur côté un sellier et un maréchal pour faire leurs reproches et les autres pour y répondre. Ces derniers examinaient soigneusement le cheval et l'équipage. Si le cheval n'avait pas les quatre pieds exactement blancs, s'il manquait la moindre chose aux fers, le moindre ardillon dans son harnais, le moindre défaut dans l'équipage, le cheval était confisqué et l'année du revenu de dixme revenait au seigneur. Mais s'il ne manquait rien et si toutes les formalités avaient été scrupuleusement observées, le baron de Montorgueil distribuait aux officiers de justice le gâteau, leur faisait également largesse de la bouteille et ne gardait que les gants.¹

14. — Etienne de Raincour, seigneur de Falon, eut en 1613 un procès avec les habitants de ce village. Le seigneur prétendait qu'il avait le droit d'obliger les habitants de danser le jour de la Pentecôte, dans un pré qui lui appartenait, appelé le pré *qu'on danse*, sous peine de 60 sous d'amende, et qu'avant de commencer leur danse, ils devaient lui offrir une rose, comme il s'était pratiqué de toute antiquité. Les habitants de Falon avaient refusé de danser, reconnaissant qu'ils étaient tenus il est vrai de donner une rose à leur seigneur, mais qu'ils n'avaient fait que lui demander la permission de danser dans son pré sans y être nullement obligés. On ne connaît pas le jugement rendu, à cette occasion, par le parlement de Besançon.²

15. — D'après un titre original du 13 mai 1535, Simon de Chyvré, écuyer, seigneur de la Roche, vassal de Claude Bourré, seigneur de Jarzé et du Plessis Bourré, s'engage à lui faire dire six contes en telle compagnie qu'il plaira audit seigneur de Jarzé :

1. PIGANOL DE LA FOSSE, *Description de Paris et des environs*, T. IX, p. 339 et suiv.
2. Hist. de Salins en Franche-Comté, T. I, 333.

Le 1^{er} quand Rome entra en Babylone.

Le 2^e la Hacquenée.

Le 3^e, celle qui déroba les souliers.

Le 4^e, la confiture de Tours.

Le 5^e, par quel Jeanne (sic).

Et le 6^e, adieu, je ne boirai plus et grand mercy.

16. — Lettres patentes accordées par le roy Louis XIV au mois de juillet 1698 à son cher et bien ami le sieur Jean-Baptiste de Gennes, écuyer seigneur de Bourchevreuil, chevalier de l'ordre militaire de saint Louis et capitaine entretenu dans la marine, par lesquelles S. M. en confirmant le don et cession qu'elle lui a fait, et au sieur marquis de Ferrolles, gouverneur de Cayenne, le 19 juin 1697, des bords de la rivière d'Ouyac, audit pays de Cayenne, à commencer depuis les deux caps qui joignent l'habitation des pères Jésuites en remontant dans l'étendue de neuf cents pas, a érigé en titre de Comté la partie située du côté de ladite rivière qui regarde celle des Amazones échue audit sieur de Gennes par le partage fait entre lui et ledit sieur marquis de Ferrolles de ladite cession; pour par lui sa postérité et descendants jouir des dites terres sous la dénomination de comté de Gennes, à la charge de relever de sadite majesté à une seule foy et hommage à cause de son domaine d'Occident et de lui donner à chaque mutation un *tigre vivant*¹. (Pièces datées de Paris, signées Louis, sur le repli par le roy Philippeaux, visa Boucherot, enregistrées au parlement de Paris le 27 aoust 1698, signé Berthelot).

Copie collationnée.

LÉO DESAIVRE.

LES VILLES ENGLOUTIES²

CLV

LA CITÉ D'ANTIOCHE

D'après une vieille légende du pays, reproduite par M. Charles d'Avone, dans un volume intitulé : *Une gerbe de légendes*, Antioche était une ville celtique importante. Aux premiers jours du christianisme, Coelestius, envoyé vers l'Atlantique pour y prêcher la religion nouvelle, arriva sous les murs de la cité. Il y exerçait depuis quelque

1. Il n'y a pas de tigres dans cette partie de l'Amérique; ce devait être un animal à peau tachetée.

2. Voir t. XV, p. 170.

temps son prosélytisme, lorsque le druide Barbovir résolut de le mettre à mort, lui et ses partisans, mais au moment précis où le barbare allait, par une tempête effroyable, exécuter son attaque, la puissance divine se manifesta : soudain la terre tremble, une profonde crevasse s'ouvre à l'endroit de la ville, et celle-ci, roulant dans le gouffre, s'engloutit pour jamais au fond de l'Océan. De la langue de terre ainsi coupée, il ne devait rester que deux îles, Ré et Oléron, désormais séparées par le pertuis au fond duquel dorment toujours les ruines de l'antique cité païenne. Scientifiquement parlant, cela doit pouvoir s'appeler un tremblement de terre.

L. BAILLET, *l'Intermédiaire*, 7 février 1900.

P. S.

LES HÉROS POPULAIRES

XV

SOUVENIRS DES INVASIONS

Dans un article de M. Nedey, sur le patois de Sancey (Doubs) paru dans la *Revue de philologie française*, t. XIV, fascic. 4, je relève ce terme *Lou vilèn Suède*, le vilain garnement. Les Suédois de Saxe-Weimar (Guerre de Trente Ans) ont laissé dans le pays de douloureux souvenirs ; en 1850, on disait encore « Méchant comme un Suède ». M. N. fait suivre ce mot de la note suivante empruntée à l'*Histoire de la Civilisation française* d'Alfred Rambaud, t. I, p. 596. Ces ravages (de la guerre de Trente Ans) ont laissé un souvenir si profond que dans nos campagnes, il y a des expressions proverbiales qui datent de ce temps. *Armée de Gallas*, en Bourgogne, signifie un rassemblement de bandits, car Gallas, général autrichien, avait cruellement ravagé la province au temps de Richelieu. Un mauvais sujet en Picardie s'appelle un *Derlaque* (d'Erlach), en Bourbonnais, un *Polaque* (Polonais), en Lorraine, en Alsace, c'est des Suédois qu'on se souvient.

Dans le *Blason populaire de la France*, 1884, in-18, nous avons relevé M. Gaidoz et moi, dans la 6^e partie : l'Etranger, un assez grand nombre de blasons qui se rattachent aux diverses invasions subies par notre pays. La liste est loin d'être complète, et il serait intéressant de relever pour chaque pays des dictons analogues à ceux cités par M. Nedey.

P. S.

EXPOSITIONS ET CONGRÈS

CONGRÈS DES TRADITIONS POPULAIRES

Nous rappelons à nos lecteurs que le Congrès se réunira du 10 au 12 septembre.

Le français est la langue officielle du Congrès. Les communications en allemand, anglais, italien, latin sont admises, avec un résumé obligatoire en français.

Elles devront être transmises au Secrétaire général avant le 1^{er} juillet 1900.

Le Congrès se divisera en deux sections générales :

I. Littérature orale et art populaire.

II. Ethnographie traditionnelle

I. — *Littérature orale et Art populaire*

a. Origine, évolution et transmission des Contes et Légendes. Exposition et discussion des systèmes en présence.

b. Origine, évolution et transmission des chansons populaires, soit au point de vue de la poésie, soit au point de vue musical. Influence réciproque de la poésie et de la musique savantes et de la poésie et de la musique populaires.

Le théâtre populaire : ses rapports, anciens et modernes, avec le théâtre littéraire.

c. Origine et évolution de l'iconographie traditionnelle (imagerie, sculpture, etc.) ; ses rapports avec l'art classique ; emprunts mutuels.

d. Origine et évolution du costume populaire. Recherche, dans les monuments et documents, des parties du costume plus ou moins bien conservées jusqu'à nos jours. — Origine et évolution des bijoux et des parures.

II. — *Ethnographie traditionnelle*

a. Les survivances des coutumes relatives à la naissance, au mariage, à la mort. (Mariage par capture, couvade, offrandes funéraires, etc.)

b. Survivance du culte des animaux dans les coutumes des peuples modernes. — Survivances des cultes des pierres, des arbres et des fontaines.

c. Vestiges des anciens cultes locaux dans le culte des saints. L'Hagiographie populaire (rites et traditions).

d. La médecine populaire et la magie (amulettes, rites, envoûtement, fascination et mauvais œil, etc.).

Tableau du mouvement traditionniste de 1889 à 1900.

Toutes les communications doivent être adressées, avant le 1^{er} juillet 1900, à M. Paul SÉBILLOT, secrétaire général du Comité, boulevard Saint-Marcel, 80.

Les cotisations (12 francs) devront être adressées à M. A. CERTEUX, rue Vauquelin, 3.

BIBLIOGRAPHIE

G. Pitre. *Feste patronali in Sicilia*. Torino-Palermo. Carlo Clausen, in-18 de pp. LXIV-572 (8 fr.)

Ce volume est le 21^e de la Collection commencée il y a trente ans par M. G. Pitre, et qui est l'une des meilleures et des plus considérables qui aient jamais été faites. Ce nouveau livre complète les *Spettacoli et Feste popolari siciliane*, publiées en 1881 par le même auteur ; dans celui-ci, il s'agit uniquement des fêtes patronales. Après une préface étendue, dans laquelle on trouve la nomenclature des cités sous la protection des saints, les légendes relatives à l'origine des dévotions populaires et un résumé des principales idées qui s'y rattachent. L'auteur décrit, province par province, les fêtes sicilienne, souvent avec de curieux détails rétrospectifs. Elles sont au nombre de soixante, et la monographie de plusieurs d'entre elles est accompagnée d'images — quelques-unes anciennes, — représentant les cérémonies, les chars, les ornements, et aussi les personnages qui y prennent part.

P. S.

Frederick Starr. *Catalogue of a Collection of objects illustrating the folk-lore of Mexico*. Londres, D. Nutt, in-8 de pp. IX-132. (Publication de Folk-Lore Society).

Le titre de ce volume est trop modeste ; chacune des parties dont il se compose est accompagnée de précieuses notes de folk-lore et illustrée de nombreuses photographies représentant les plus typiques des objets catalogués ou décrits. Après s'être occupé des industries locales et des boutiques, M. F. S. donne toute une série de cris de la rue. Les amusements populaires, les jeux des enfants et des adultes, les fêtes populaires forment une autre partie fort intéressante. Viennent ensuite les amulettes et les charmes, les objets en rapport avec la sorcellerie, la divination et quelques notes de médecine populaire. Les objets votifs sont nombreux et l'auteur a réuni dans une planche les plus caractéristiques ; il n'a point oublié les gâteaux populaires, et les divers objets qui se rattachent aux observances religieuses des Mexicains. Une section

extrêmement curieuse est celle qui a trait à la fête des défunts et à la mort ; elle est accompagnée de nombreuses reproductions d'objets macabres, de pâtisseries funéraires, et de squelettes en poterie ou en bois, dont quelques-uns ont des postures qui rappellent les danses des morts.

P. S.

LIVRES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE

C. Boulanger. *Les Monuments mégalithiques de la Somme.* Paris, Leroux, in-8 de pp. 135.

L'auteur a décrit avec beaucoup de soin les mégalithes encore existants dans la Somme, et il a donné la liste de ceux qui sont disparus. Cette monographie est accompagnée de 18 photographies qui représentent les divers aspects des monuments décrits. Plusieurs de ces pierres sont l'objet de légendes qui ont été notées, ainsi que les superstitions qui s'y rattachent.

Jules Haize. *Histoire de Saint-Servan.* Saint-Servan, J. Haize, in-8° de pp. VIII, 286.

Cette intéressante monographie, accompagnée de gravures, de cartes et de plan, est faite au point de vue historique ; mais lorsqu'il s'agit de choses de Bretagne, il y a de grandes chances d'y trouver des légendes, et M. J. H. a eu soin d'en noter quelques-unes et aussi de décrire quelques anciennes coutumes ; jadis, lors de la procession des Rogations, il y avait une vraie bataille à coups de pierres entre les gamins de Saint-Malo et ceux de Saint-Servan ; jadis, à la chapelle de Saint-Ouen, les bonnes femmes allaient tourner la crosse du saint évêque dans la direction d'où elles désiraient que le vent soufflât en disant : Bon saint Ouen, donnez bon vent à mon homme !

A. Le Braz. *Le Gardien du Feu.* Paris, Calman-Lévy, in-18 de pp. 322.

Dans ce roman tragique, qui rappelle certains récits d'Edgar Poë, M. A. Le Braz a enchaîné un assez grand nombre de traits de mœurs et de superstitions : le sou talismanique doit briller dans l'obscurité lorsqu'un malheur menace son possesseur ; pour affirmer la véracité d'un récit, une femme crache dans la paume de sa main droite, lève le bras au ciel et dit : Que toutes les pierres qui sont là me lapident s'il y a une seule parole de mensonge dans ce que je vais dire ! Pour savoir s'il faut dévoiler un secret, elle pose une coque d'œuf sur l'eau d'une fontaine sacrée ; si la coque vogue droit à la statue du saint, il faut parler.

Dr René Fauvelle. *Les étudiants en médecine de Paris sous le grand roi.* Paris, G. Steinheil, in-8 de pp. 648.

Ce volume très intéressant, très documenté, ne se rattache pas directement à

nos études ; pourtant on y rencontre un grand nombre de traits, de mœurs, et des recherches sur la vie des étudiants et des bourgeois au XVII^e siècle, ainsi que sur une foule de personnages de la rue, sur les foires, et sur les jeux et les divertissements des étudiants.

Paul Sébillot. *Notes sur la légende d'Is*, in-8 de pp. 14, Vannes Lafolye et Lechevalier. Ext. de la Revue de Bretagne et de Vendée.

Réunion des textes anciens et modernes qui se rattachent à cette célèbre légende.

A. Balladoro. *Folk-lore veronese, Venticinque quichi fanciulleschi*. Torino Carlo Clausen, in-18 de pp. 24.

Cette intéressante contribution à l'étude des jeux d'enfants contient la description avec formulettes de 25 jeux usités dans le pays de Vérone.

André Lefèvre. *La Grèce antique*. Entretiens sur les origines et les croyances. Paris, Schleicher, in-18 de pp. 463. (Bibliothèque des sciences contemporaines).

Victor-Emile Michelet. *Contes Aventureux* Contes et récits de la mer et de la cité. Paris, J. Maisonneuve, pet. in-8 écu de pp. 268 (4 fr.)

(T. IV de la Collection des conteurs et poètes de tous pays).

A. E. W. Mason and Andrew Lang. *Parson Kelly*. London, Longmans, Green and co, in-18 de pp. 414.

Cristoforo Crisanti. *Folk-lore di Isnello*. Palerme, Reber, in-8 de pp. 250 (3 fr.)

Cěněk Zibrt. *Bibliografie České Historie*. Prague, in-4 à 2 colonnes de pp. XVI-674.

Paul Sébillot. *Les Templiers*, poésies sur des thèmes populaires. Vannes Lafolye, in-8 de pp. 7. (Ext. de la Revue de Bretagne et de Vendée).

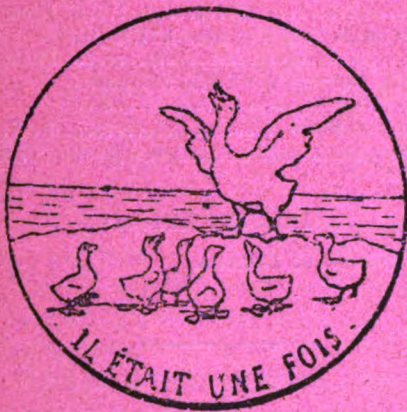
Paul Sébillot. *Légendes locales de la Haute-Bretagne*. Nantes, Société des Bibliophiles bretons, in-18 de pp. IV-238 (3 fr. 50).

Le Gérant, A. CERTEUX.

SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE DES TRADITIONS POPULAIRES

RECUEIL MENSUEL DE MYTHOLOGIE,
LITTÉRATURE ORALE, ETHNOGRAPHIE TRADITIONNELLE
ET ART POPULAIRE



TOME XV
15^e ANNÉE. — N° 5. — MAI 1900

PARIS

ÉMILE LECHEVALIER
39, Quai des Grands-Augustins

ERNEST LEROUX
28, rue Bonaparte

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE
J. MAISONNEUVE
6, rue de Mézières et rue Madame, 26

Prix de ce Numéro : UN franc vingt-cinq

SOMMAIRE

Traditions populaires relatives à la parole.....	Docteur CHERVIN.	241
Redevances féodales X. Prisonniers et Chanoines	EUGÈNE MAURY.	263
Usages et chansons de Mai. IX. Haute-Bretagne.....	FRANÇOIS MARQUER.	264
X. Beaujolais	MARIUS COLARD.	268
La Mer et les Eaux. CIII. Le diable à bord. CIV. Les revenants à bord. CV. Les Lutins. CVI. Les Matelots sorciers.....	PAUL SÉBILLOT.	269
CVII. Les rochers anthropomorphes.....	LUCIE DE V.-H.	280
Contes et Légendes Arabes. CCCXXXVII-CCCLXI....	RENÉ BASSET.	281
Notes sur la presqu'île Guérandaise	HENRI QUILGARS.	289
Le rêve du trésor sur le pont. IV. Version frisonne..	A. DE COCK.	294
Contes et Légendes de la Haute-Bretagne. XXI. La fée souris.....	LUCIE DE V.-H.	297
XXII. La revenante de la Croix-Rouge. XXIII. La Croix aux Merles.....	FRANÇOIS MARQUER.	297
Exposition et Congrès. Congrès des Traditions popu- laires		300
Nécrologie. Jean-François Bladé	P. S.	301
Bibliographie : <i>Cristoforo Crisanti</i> . Folk-lore d'Isvello. P. S. — <i>André Lefèvre</i> . Contre-poison. P. S.		

ILLUSTRATION :

J.-F. Bladé, d'après le buste de Maurette.

Adresser tout ce qui concerne la rédaction et l'administration à M. Paul Sébillot, 80, boulevard Saint-Marcel.

La cotisation des sociétaires, donnant droit à l'envoi gratuit de la **REVUE** est fixée à 15 francs par an (France et Union postale). Le prix de l'abonnement, pour les non-sociétaires, est de 15 francs par an pour la France et de 17 francs pour l'union postale.

AVIS IMPORTANT

Dans l'intérêt d'un service régulier, nous prions nos abonnés d'envoyer sans retard le montant de leur abonnement pour l'année 1900 à M. Paul Sébillot, 80, boulevard Saint-Marcel.

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

15^e Année. — Tome XV. — N^o 5. — Mai 1900.

TRADITIONS POPULAIRES RELATIVES A LA PAROLE



A *Revue des traditions populaires* a publié dans son numéro d'octobre 1893 un appel aux Folkloristes les priant de répondre à un questionnaire que j'avais dressé relativement à la coutume de couper le filet ou frein de la langue aux enfants, pour leur assurer une parole facile.

Ce questionnaire qu'accompagnait un mémoire explicatif¹ était rédigé comme suit :

1. A quel âge exécute-t-on cette opération ?
2. Qui fait l'opération ?
3. Comment se fait-elle ?
4. Y a-t-il un rite spécial ? une sorte d'incantation ?
5. Y a-t-il des contes, des chansons, des proverbes, des devinettes, des personnages de théâtre se rapportant à ce sujet ?
6. Y a-t-il des divinités, des amulettes, des plantes qui écartent ou causent le danger des défauts de prononciation ?

J'ai reçu un grand nombre de lettres, non seulement sur le sujet particulier de la section du filet ; mais encore sur différentes coutumes relatives à la parole.

Je vais dépouiller mon courrier sous les yeux des lecteurs de la *Revue des traditions populaires*, en donnant les noms de mes obligés correspondants de la France et de l'étranger. C'est, je crois, la meilleure manière de les remercier de leur précieuse collaboration.

1. Faut-il couper le frein de la langue ? (In *La Voix parlée et chantée*, Paris, 1894, p. 37).

SECTION DU FILET CHEZ LES ENFANTS

M. Paul Sébillot ¹ affirme que l'usage de couper le frein ou le *sublet* est à peu près général dans les campagnes de la Haute-Bretagne.

M. Moiset ² assure que dans l'Yonne c'est une opinion acceptée par tous que si l'on omettait de couper le frein aux nouveaux-nés, l'enfant serait muet.

Dans le Poitou, suivant M. Desaivre ³, on s'empresse de couper le *lignoux* aux nouveaux-nés, dès leur naissance, parce qu'on croit qu'il empêcherait l'enfant de téter et plus tard de parler.

M. le Docteur Desaivre, de Niort, m'a écrit qu'un exemple bien observé lui avait permis de constater, conformément à mes conclusions personnelles, que le développement anormal du frein ne gêne ni la succion chez le nouveau-né, ni la phonation chez l'enfant. Il s'agit d'un membre de sa famille qui élevé au sein tétait fort bien et qui, plus tard, homme fait, s'exprimait avec beaucoup de facilité. Cependant, il lui était impossible de tirer la langue hors de la bouche ; c'est à peine si elle atteignait le bord des lèvres. Cette langue paraissait plus courte et comme aplatie transversalement.

M. P. Lavenot, curé de Camors, Morbihan :

« Dans ma paroisse, le jour de leur baptême qui est aussi le jour ou le lendemain de leur naissance, tous les enfants sont présentés à une commère pour l'excision du filet de la langue. Ce filet est examiné et n'est coupé qu'à quelques uns seulement. Si, plus tard, d'autres ne pleurent pas ou ne tètent pas bien, ils sont rapportés à la commère qui agit alors toujours et se sert de ses ciseaux de travail.

La même chose se pratique, je crois, dans quelques autres paroisses du pays Vannetois mais pas dans toutes ».

M. le Docteur A. Le Double, de Tours nous dit :

Il est question de cette petite opération dans la Comédie *La femme mute* (muette) composée par Rabelais et jouée à Montpellier en 1531 ou 1532, par lui et ses camarades, étudiants en médecine.

Il s'agit d'un « bon mary qui avait espousé une femme mute. Il

1. *Coutumes de la Haute-Bretagne*. — Maisonneuve, éditeur, 1886, p. 356.

2. *Superstitions de l'Yonne*. p. 32.

3. *Croyances*. p. 14.

vouloit qu'elle parlât. Elle parla par l'art du médecin et du chirurgien qui lui coupèrent un encyliglote¹ qu'elle avait sous la langue. La parole recouverte, elle parla tant et tant, que son mary retourna au médecin pour remède de la faire taire. Le médecin répondit en son art bien avoir remèdes propres pour faire parler les femmes ; n'en avoir pour les faire taire. Remède unique estre surdité du mary contre cestuy enterminable parlement de femmes ». (Voir la *Chronique médicale*, 1900, p. 184).

M. le Docteur Bidault dans *les Superstitions médicales du Morvan*, Paris, 1899, dit page 66 :

« Pour le mot fil, il y a des contradiction dans sa signification exacte. Pour les uns ce mot désigne le frein de la langue ; ils font couper le fil à leurs enfants. Pour les autres, ce mot s'applique aux douleurs lombaires soit en ceinture (lumbago) soit le long du tronc et du membre inférieur (sciatique). Mais ces contradictions doivent peu nous étonner dans une matière aussi peu précise que les superstitions dont nous parlons ».

Madame Roy, sage-femme à St-Christophe-en-Brionnais (S.-et-Loire), a dit à M. Hypolyte Marlot que sur 100 enfants qu'elle mettait au monde elle faisait environ 15 fois l'opération et toujours à la demande des parents.

..

M. Paul Fagot, le folkloriste attitré du Lauraguais, m'a donné les renseignements linguistiques suivants :

« Le frein de la langue lorsqu'il est à l'état normal ou un peu prolongé de manière à embarrasser légèrement le fonctionnement de l'organe se nomme :

Fialet (petit fil)	Bas-Languedoc.
Fial	— Castres.
Filet	— Castres.
Fissou	— environ de Villefranche (H ^{te} -Garonne).

En cas de soudure complète de la langue au plancher de la bouche le filet prolongé se nomme :

Soulenghi ou soulengo de sub lingua (Environ d'Alais).

Serlengo, surlengo, sabalinguo de supra linguam (Lauraguais) ».

L'opération a lieu avec l'ongle du petit doigt ou avec des ciseaux

1. Ancyloglotte ou Encyliglote de ἀγκυλος, crochus, contre-bas et γλωττα. Une maladie de la langue, savoir est un empeschement ou rétraction d'icelle ; le filet ou fil des petits enfants : Voy Paul Eginete. Liv. VI, chap. XXIX, (alphabet de l'auteur François).

ordinaires. La croyance populaire est que cette opération facilite plus tard le bon fonctionnement de la langue, aussi dit-on d'un bavard *li an coupat la sabalengo* ou *li an coupat le fissou*.

..

Dans son traité *de divinatione* d'une si belle envolée philosophique, Cicéron dit que l'efficacité de la médecine, dans beaucoup de cas, va contre les augures. En effet, bien des hommes nés avec des défauts, des imperfections, s'en corrigent, sont redressés ou guéris, soit que la nature agisse d'elle-même ou par l'art médical (*de divin.* 46). Cicéron cite un fait à l'appui. Il y en a, dit-il, qui ont la langue adhérente et ne peuvent parler, « *quorum lingua sic inhærent, ut loqui non possent* » et chez lesquels une opération remédie à cet inconvénient, « *ex scalpello resectæ liberarentur* ».

Ce qui veut dire, sans conteste, qu'on opère ceux qui ont la langue bridée par le frein au point de ne pouvoir parler.

..

Notre savant collègue, le Dr Fiessinger, d'Oyonnax, dit dans la thérapeutique des vieux maîtres en parlant de Fabrice d'Aquapendente (1537-1619) :

« Des ongles non taillés par devoir professionnel, on voyait cela au xvr^e siècle. Les sages-femmes du temps avaient charge de montrer cette curiosité, l'ongle de l'index surtout. Plus long et pointu était-il, mieux l'usage en apparaissait approprié. Car c'était un instrument de chirurgie, une façon de bistouri corné, cet ongle que les ciseaux n'entamaient pas. Il ne servait à rien moins qu'à déchirer le filet de la langue chez le nouveau-né. Que des accidents graves fissent suite à cette intervention, la sérénité des matrones ne s'en émouvait guère : on leur avait prescrit de déchirer le filet, elles déchiraient le filet. Quand on opère suivant les règles, on peut laisser mourir les gens. La satisfaction du devoir accompli permet de se retirer tête haute.

« Non pas, protesta Fabrice d'Aquapendente. D'abord il n'est pas nécessaire de couper le filet, et l'opération, par exception, devint-elle indispensable, elle serait pratiquée avec un bistouri courbe.

« Ce médecin qui ne craignait pas de déchaîner contre lui l'amour-propre des matrones était professeur à Padoue où il avait remplacé Fallope en 1563 ».

Le Docteur Höfler de Tölz (Bavière), le très savant traditionnaliste de la médecine populaire, m'a fait l'honneur de m'écrire à ce sujet et de publier dans *Monatschrift für Volkkunde* du Dr Krause un très intéressant article sur mon questionnaire.

Le Dr Höfler m'a confirmé que l'opération de la section du frein se fait également en Bavière chez les nouveaux-nés par le ministère des médecins en suivant le procédé classique.

..

M. Natchoff, Directeur du Gymnase des Demoiselles à Varna, Bulgarie, m'a envoyé les très intéressants renseignements qui suivent :

La coutume de couper le frein¹ est universellement répandue en Bulgarie chez les nouveaux-nés, chez les enfants et même chez des adultes.

Dès qu'un enfant vient au monde, les matrones ont soin d'examiner si la langue est bien constituée tant au point de vue de la succion que de la parole future.

A Krouchovo (Vilayet de Monastir, Macédoine), si l'enfant pleure trop, la matrone examine avant tout sa langue et si elle pense que le frein est trop long elle ne cherche pas ailleurs la cause des pleurs, l'opération est faite. L'opération a lieu également lorsque l'enfant tête mal.

Dans la Bulgarie centrale, d'après l'ethnographe bulgare bien connu, M. Tsani Guintcheff, l'opération n'a lieu que si l'enfant tête mal. On s'abstient alors même qu'il serait KASSOTÉZITCHNO, c'est-à-dire à langue courte ou PODWARDZANO, c'est-à-dire à langue liée. Mais en grandissant, s'il parle avec difficulté, on l'opère. L'opération en somme est redoutée à cause des suites fâcheuses qu'elle paraît avoir.

A Prilep, lorsque l'opération n'a pas donné chez les bègues un bon résultat, on la renouvelle plusieurs fois.

L'opération est faite le plus souvent par les matrones, mais si elles n'ont pas suffisamment d'expérience, ce sont d'autres vieilles femmes-spécialistes dans l'art de couper les freins de la langue qui s'en chargent (Gabrovo, Bulgarie centrale; Krouchovo, Prilep; Malko-Tirnov, Vilayet d'Andrinople).

D'après le Dr Radeff, de Varna, les médecins ne font l'opération chez les nouveaux-nés que lorsque les parents l'exigent. Dans ce

1. Chez les Bulgares de Prilep (Macédoine), le frein sur la langue s'appelle *div iézik*, langue sauvage, tandis que tous les autres Bulgares l'appellent *iouzditshka* ou plutôt se servent du mot turc *guem*, bride

cas, ils se servent, comme partout, de la sonde canelée et des ciseaux courbes.

L'opération se fait le plus souvent avec une vieille monnaie d'argent¹ mince et usée dont la circonférence est rendue tranchante par un aiguisage prolongé sur une pierre dure.

A Grabovo, c'est le barbier qui fait l'opération sur les enfants et il se sert naturellement de son rasoir.

A Prilep et dans la Bulgarie centrale on se sert de petits ciseaux ou d'une aiguille de pelletier à 3 arêtes ; le frein est sectionné à l'aide de l'aiguille préalablement introduite entre la langue et le frein.

Après l'opération, la plaie est quelquefois recouverte de cendres de coquillages de moules pour aider à la cicatrisation.

* *

En Pologne, d'après Madame Sophie Kowerska, de Jozwow, qui a bien voulu répondre à mon questionnaire, on coupe le frein de la langue aux enfants qui ne peuvent téter, qui le font avec difficulté ou qui ne prononcent pas distinctement.

L'opération est généralement exécutée par une sage-femme ou un barbier qui est ordinairement un juif. On soulève la langue avec une petite cuiller et on coupe le frein avec des ciseaux, un couteau bien aiguisé, ou avec un rasoir. Mais, dans ce cas, pour ne pas risquer de faire une coupure trop profonde, on entoure de toile la lame du rasoir en ne laissant que le bout à découvert.

* *

M. Thomaz-Pires d'Elvas, Portugal, m'a dit que la section du frein se fait à la naissance par les sages-femmes avec l'ongle du pouce qu'elles laissent croître à cet effet.

M. Délacovios, dit qu'en Grèce, on ne coupe pas le frein aux nouveaux-nés mais seulement à l'âge de deux ou trois ans lorsqu'ils ne parlent pas.

M. Wissendorff, de St-Pétersbourg, dit que les Lettes ne pratiquent pas la section du frein de la langue.

Miss Marian Roalfe Cox, de Londres, me dit tenir de sa mère qu'il est d'usage dans les villages que les matrones coupent le filet aux enfants qui tétent mal.

1. La pièce d'argent joue en Bulgarie un grand rôle dans d'autres opérations délicates, entre autres pour les organes génitaux des enfants, surtout du sexe féminin.

*
*
*

M. Corrado Avolio, de Noto (Sicile), m'a envoyé les renseignements suivants :

L'opération de couper le frein de la langue se fait rarement dans nos environs, c'est le chirurgien qui l'exécute dans la première jeunesse lorsque le frein est un obstacle à téter.

Dans les couches profondes des superstitions populaires on croit que couper le frein sans nécessité c'est offenser St-Paul lequel a voulu donner à l'enfant une marque de sa bonté en lui plaçant sous la langue une tarentule parceque le peuple voit dans les rameaux veinés une araignée et qu'on pense que St-Paul veut en faire un sorcier (*ciaràuli* ¹ en dialecte napolitain).

Les *ciaràuli*, suivant la croyance populaire, ont tous une tarentule à la place du frein et jouissent de certaines immunités : les morsures de serpents et d'autres animaux venimeux ne leur font aucun mal, ils peuvent rendre ces animaux inoffensifs, ils devinent l'avenir, chassent les démons et éloignent les fléaux de la terre et par mille procédés mystérieux ils vivent aux dépens de l'ignorance et de la superstition du peuple.

M. Corrado s'est occupé de ces parasites sociaux dans son livre, *Chants populaires de Noto*, p. 365, 345 et 366.

Voici une manière d'exorciser employée par les *ciaràuli*.

Saint Paul le sorcier,
Epine de laurier,
Epine très-aigue,
Ne me faites pas de mal ni aux autres.

On donne, en Sicile, le nom de *St-Paul* à un homme éloquent ; et celui de *langue de St-Paul* à un homme de paroles médisantes. A une personne qui parle beaucoup on dit qu'elle parle *comme un ciaràuli*. Il semble qu'on attache à cette tarentule ou plutôt à cette protubérance du frein, une vertu d'éloquence bien différente du bégaiement.

*
*
*

Le Dr Giuseppe Pitrè, de Palerme, m'a envoyé des documents d'autant plus intéressants qu'il a lui-même étudié la question.

1. Le mot *ciaràuli* en bas latin : *caragus* (V. Du Cange : *Lexicon mediæ et infimæ latinitatis*) est d'importation normande comme tous les mots siciliens qui ont *cia* au lieu de *ca*.

Et d'abord, au point de vue général, M. Pitrè m'a dit que la section du frein de la langue s'appelle SGARGIN et se fait ordinairement par la sage-femme dès la naissance ; elle se fait quelquefois plus tard et les mères l'exigent comme étant indispensable au développement futur de la parole.

Les médecins l'exécutent également à l'aide de ciseaux, à la demande des familles.

Les sages-femmes font l'opération en s'enduisant préalablement le doigt de sirop (Palerme) ou de miel (Sicile).

M. Pitrè ayant traité cette question dans son ouvrage sur les *usages et coutumes de la Sicile*, nous donnons la traduction du passage qui nous intéresse particulièrement.

La section du frein de la langue en Sicile

Extraits de l'ouvrage de M. le Dr GIUSEPPE PITRÈ : *Usages, coutumes, croyances et préjugés du peuple sicilien* (vol. II, p. 146. — Palerme 1889).

Beaucoup de sages-femmes ont l'habitude de *sgargiari* c'est-à-dire de rompre avec le doigt le frein de la langue du nouveau-né. Pour cela, elles laissent croître leur ongle et trempent ce doigt dans le miel, sans quoi — comme l'a dit un poète du XVI^e siècle, Paolo Catania¹ — l'opération ne réussirait pas :

*Cu lu meli lu sgàrgia la mammana,
Senza lu meli, l'opra sarria vana.*

Ce qui veut dire : La sage-femme lui coupera le frein avec le miel parce que sans le miel l'opération ne réussirait pas.

Catania continue :

*In nasciri chi fa l'homu a la luci,
Di l'apa pigghia lu primu alimentu,
A pena chi dat'ha la prima vuci,
Hu sò licuri è primu civimentu.*

Ce qui veut dire : « L'homme en naissant prend à l'abeille son

1. PAOLO CATANIA. *Teatro delle Humane miserie*, I., n. 304 ouvrage du XVII^e.

Un accoucheur des premières années du XIX^e siècle écrivait :

« Nous ne saurions trop protester contre l'usage des sages-femmes qui dans leur ignorance se laissant croître l'ongle du pouce droit pour s'en servir comme d'un couteau pour couper le frein de la langue, sans penser aux dangers graves qui peuvent résulter de cette opération. L'opération finie, la sage-femme trempera son doigt dans le miel rosé et le passera sur la plaie de la coupure. » Merulla. — Instructions, — Vol. II, pages 63 et 64.

premier aliment et cet aliment est son premier repas après avoir poussé son premier cri. »

Cette opération est indispensable pour éviter le bégaiement, c'est une idée populaire confirmée par les littérateurs.

On désigne sous le nom de *sgàrgiu* un petit vase d'argent dans lequel on met du julep ou du miel employé lors de la taille du frein de la langue¹.

Ce petit vase muni d'un couvercle repose sur un petit plateau et fait partie des usages nuptiaux en Sicile ; il est conservé religieusement par ceux qui le possèdent et chez qui on l'emprunte quand c'est nécessaire.

On croit généralement qu'on doit couper le frein de la langue au nouveau-né pour que celui-ci, plus âgé, puisse parler facilement. Pour obéir à cette croyance, la sage-femme trempe son doigt dans un peu de julep recueilli dans le *sgàrgiu* et coupe le frein de la langue.

Beaucoup de femmes demanderont compte plus tard de cette opération si leurs enfants n'ont pas la langue libre ou s'ils bégayent.

..

M. F. Corazzini, de Florence, dit que la section se fait dans les premiers jours de la naissance. C'est la sage-femme qui la fait avec l'ongle du pouce, pressant l'ongle de l'index. On la fait faire quelquefois par le médecin chargé de constater la naissance ; on prétend que l'enfant serait bègue si on ne faisait pas cette opération.

..

M. Amalfi, de Torre Annunziata m'a écrit :

• Chez nous aussi on a l'habitude de couper le frein de la langue, spécialement dans les classes populaires et cette opération se fait au moment de la naissance de l'enfant. Cortese, écrivain napolitain du XVI^e siècle, parlant des opérations d'urgence qui doivent être faites par les sages-femmes, s'exprime ainsi : Couper le filet de la langue.... (Vajaneide II, 5).

Ce passage est indiqué dans mon opuscule : le berceau, le lit nuptial et la tombe dans le Napolitain (Pompei — 1892, page 9).

1. G. Pitre, catalogue illustré de l'ethnographie en Sicile, pages 31-32. Palerme Virgi 1892.

La croyance populaire attache une grande importance à cette opération : le nouveau-né ne parlera pas bien s'il ne la subit pas. Et à quelqu'un qui parle mal on dit qu'il n'a pas eu le frein coupé, de sorte que cette expression couper le frein équivaut à commencer à parler. Avoir le filet coupé c'est bien parler.

L'opération est confiée aux sages-femmes qui l'exécutent en déchirant le frein avec les ongles du pouce et de l'index. Il existe de nombreuses phrases qu'on fait réciter aux enfants pour juger de leur prononciation. Telles sont celles recueillies par Molinaro (*Chants des populations napolitaines*, Naples — Argenio, 1880, p. 45).

Cette opération est tellement enracinée dans le peuple que parmi les premières recommandations de la nouvelle accouchée, se trouve celle de couper le filet de la langue afin d'éviter le bégaiement chez le nouveau-né. »

Nous venons de citer des cas où la langue est considérée comme trop courte à cause du frein qui la maintient dans la bouche.

Nous pourrions citer des observations absolument opposées, des cas d'hypertrophie en longueur de la langue. Ces cas de macroglossie, *lingua propendula*, etc. sont incontestablement très rares. On en trouve un exemple très bien décrit par M. Girod, avec figure à l'appui, dans la *Gazette des Hôpitaux* du 3 mars 1900. Il s'agit d'une malade de la Salpêtrière dont la langue bien étalée dépassait les arcades dentaires de 7 centimètres environ et débordait ainsi l'extrémité du menton. Cette personne présentait des troubles de langage et la perte de la parole s'était faite progressivement et parallèlement avec l'augmentation de croissance de la langue.

EXPRESSIONS PROVERBIALES

Nous retrouvons à peu près partout la même phrase lorsqu'on veut parler de quelqu'un qui parle beaucoup, qui parle trop ou qui parle bien :

Celui qui lui a coupé le filet n'a pas volé ses cinq sous.

Cette expression devenue proverbiale témoigne, à la fois, de la fréquence de l'opération et du prix habituellement payé à l'opérateur.

Il y a naturellement quelques variantes, suivant les patois ou les idiomes locaux ; mais le sens général est le même. En voici quelques exemples pris tant en France qu'à l'Étranger :

Poitou. — Celui qui t'a coupé le lignoux n'a pas volé ses cinq sols.

(D^r Desavire, de Niort)

Bourbonnais. -- So garce qué l'ayot copa do fiou a bene gayno so cin sãos (Gannat et environs).

Lo fûmel qua copà li fio da so gars asta bene gagna sa cin sãos (La Prugne, La Palice). (M. Francis Pérot, de Moulin's)

Bretagne. — Distagnellet mad eo bet gadan amyegnin. Ce qui veut dire : On lui a coupé le filet, il parle trop.

(M. le D^r Mauricet, de Vannes)

Autriche. — Einem die Zunge lösen = On lui a coupé le filet.

(D^r Friedrichs Krauss, de Vienne)

Portugal. — Cortaram-lhe bem o freio = On lui a bien coupé le filet.

Não tem freio na lingua = Il n'a pas de filet dans la langue.

(M. Thomaz Pires, d'Elva, Portugal)

Belgique (Brabant-Wallon). — El cien qui a pindu s'langue a bi gagné ses cin sous. (M. Georges Willame, de Nivelles)

Italie. — Se vede che la comare ya ben taglià el fileto = on voit que la sage-femme lui a bien coupé le filet.

(D^r Cesare Musatti, de Venise)

Avere o non avere lo scilinguagno lo bene, o male sciolto = avoir ou ne pas avoir le filet bien ou mal coupé.

(D^r Gherardo Nerucci, de Montale, Pistoia)

II

SECTION DU FILET CHEZ LES OISEAUX

M. Hippolyte Marlot à S^t-Christophe en Brionnais (Saône-et-Loire), m'a écrit :

« On dit aux enfants qui élèvent des corbeaux, geais, pies, oiseaux, babillards par excellence qu'en leur coupant le filet qui est sous la langue on les fera causer avec une voix humaine.

On dit de même du perroquet qui parle mal : C'est un oiseau qui n'a pas eu le filet bien coupé ».

..

M. Marie, de Troyes, m'a dit également :

Il résulte d'une enquête que la section du frein de la langue

ne se pratique plus dans la contrée, cependant on emploie journellement le dicton : Celle qui t'a coupé le filet n'a pas volé ses cinq sous.

Par contre, la section du frein est fréquemment employée sur les oiseaux.

..

Miss Marian Roalfe Cox, de Londres, me dit que c'est une notion courante populaire que lorsqu'on veut apprendre à parler aux sanonnets, geais, corneilles, etc., il faut préalablement leur couper le filet. L'opération se fait avec une pièce d'argent de six pences.

Lorsqu'un oiseau en cage ne veut pas parler, les paysans sont certains que le frein n'a pas été coupé.

On croit également qu'en coupant le frein de la langue d'un petit chien on peut arrêter sa croissance. Le remède est efficace tant que la bouche du pauvre animal est à vif. Cette opération est appelée : *worming*.

On trouve la phrase suivante dans Shakespeare :

« Can you worm a dog ? »

Ce terme se retrouve aussi dans Walter Scott.

« The men assisted the laird in his Sporting parties, *wormed* his dogs, cut the ears of his terrier puppies. »

III

THÉURGIE MÉDICALE RELATIVE A LA PAROLE

M. le Ministre de l'Instruction publique avait proposé, dans le programme des travaux du congrès des sociétés savantes, réuni en 1897 à la Sorbonne, la question suivante :

« Signaler, par département, les sources ou les fontaines qui ont été au moyen âge, ou sont encore de nos jours, un objet de dévotion ou un lieu de pèlerinage. Indiquer le saint sous le vocable duquel elles sont placées, les jours et les cérémonies du culte qui s'y pratique, etc. Examiner si ces coutumes ne sont pas des survivances antiques. »

Parmi les travaux provoqués par cette question, il faut citer celui de M. L. Lex, publié dans les Annales de l'Académie de Mâcon (troisième série, t. II, 1897).

Grâce à l'obligeant concours des curés et des instituteurs de son département, M. Lex a dénombré en Saône-et-Loire 76 sources différentes, fontaines ou puits qui sont un objet de dévotion ou de pèlerinage.

Nous bornant, au sujet spécial qui nous occupe, nous citerons *Saint-Cria*, dont la chapelle, sise dans les bois de Verchizeuil, à Verzé (canton sud de Mâcon), est encore un lieu de pèlerinage, surtout pour les communes voisines de Verzé.

Les personnes qui s'y rendent creusent, avec un couteau, la pierre qui servait d'autel. Elles emportent la poussière et en délayent de petites parties avec la bouillie des petits enfants, ce qui, dit-on, les empêche de *crier*.

Pour accomplir le pèlerinage, il faut ne pas parler depuis le moment où l'on est levé jusqu'à celui du retour de la chapelle à son domicile.

Les pèlerins ont coutume de laisser leurs offrandes, c'est-à-dire des sous, sur la pierre. Mais ils n'y restent pas longtemps, car les enfants ou les domestiques du voisinage sont soigneux.

Le nombre des pèlerins est peu nombreux. Cependant, au moment où le correspondant de M. Lex lui écrivait, il y en avait encore.

Dans la prairie de Varennes-les-Mâcon, il y a une chapelle dite d'Arbigny, vocable de Saint-Lazare, où se font les mêmes pratiques qu'à Saint-Cria.

Jean Savarin, né à Clermont-Ferrand, président et lieutenant-général de la sénéchaussée, fait remarquer dans ses notes sur l'église de Saint-Cirgues que, près de l'église, coulait une fontaine limpide qui portait le nom de *Foun de Saint-Abraham*, et il signale une vieille coutume qui consistait à y plonger les enfants pour faire cesser les cris que quelques-uns poussent continuellement. (Du Broc de Se-gange, t. 1, p. 470).

M. Lex cite encore le pèlerinage de Mesvres chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Autun. Il s'agit de la fontaine de N. D. de la Certenue presque au sommet de la montagne de la Certenue, près d'une chapelle ancienne placée sous le vocable de la Vierge et non loin de substructions antiques¹.

On cite des guérisons extraordinaires et soudaines : *les enfants dénoués, ceux dont la parole attardée s'est fait entendre pour la première fois*, les fièvres les plus tenaces guéries subitement, les mariages désirés accomplis dans l'année, les prêtres incrédules punis de leur incroyance², les femmes stériles devenues fécondes, etc.

« Une foule nombreuse, le soir de la Pentecôte, accourt à la cha-

1. Cette fontaine est reproduite dans les *Annales historiques du prieuré de Mesvres*, par A. de Charmasse (Mémoires de la Société Eduenne, nouvelle série, t. VI, 1877, in-8, p. 348 pl. sans n°).

2. Note sur les pratiques superstitieuses observées dans le Morvan, par l'abbé Lacreuzé. (Mémoires de la société Eduenne, nouvelle série, t. X, 1881, in-8, p. 67.)

pelle... Ceux qui ont des grâces particulières à demander, passent la nuit en priant et en chantant des cantiques ; quelques-uns grattent le socle de la statue de la Vierge et en mêlent la poussière à un breuvage de l'eau de la fontaine ¹.

« La matinée du lundi est employée uniquement à visiter la chapelle et à aller boire à la fontaine pour se guérir si on est malade, se préserver si on est bien portant..... La source est couverte de quelques blocs de granit, un saule et deux hêtres auprès. Un petit espace clos de murs en pierre sèche, permet aux pèlerins de stationner au nombre de 30 à 40 ; ils vont et viennent, plongent dans l'eau une bouteille que chaque groupe de visiteurs se passe à la ronde. Chacun y boit, en répand sur ses mains et s'en frotte les yeux : d'autres puisent dans un verre et emportent généralement une bouteille pleine qu'ils font toucher à la statue, pour les absents, ou pour en user en cas de besoin.

« A midi, on cesse de boire et de puiser à la source, pour s'adonner aux amusements.

Lorsqu'on fait une neuvaine à une intention particulière, on doit boire aussi pendant neuf jours de l'eau de la source, et faire un voyage d'action de grâces si on a été exaucé. Une vieille femme, nommée la mère Fillette, dont on nous a cité le nom, venait autrefois d'Autun, chargée de faire les neuvaines par procuration.

« Trois fêtes principales, Pâques, les Rogations et la Pentecôte appelaient jadis la foule et les processions des villages voisins à la montagne ; celle du lundi de la Pentecôte subsiste seule aujourd'hui. Nous y avons vu 1500 visiteurs. »

*
* *

M. L. de Nussac a publié, dans le *Bulletin du Comité des Travaux historiques et archéologiques*, Imp. nat., 1897, une très intéressante étude sur les *fontaines en Limousin* : cultes, pratiques et légendes. Nous y trouvons les renseignements suivants :

Il existe à Chastary, canton de Tulle (Corrèze), la fontaine de Sainte-Foy, où l'on conduit les enfants bégues, muets ou en retard pour parler. Le pèlerinage consiste à boire de l'eau de la fontaine. Dans le patois local on nomme cette fontaine *Foun Santa Caquila*. Cette fontaine est connue dans les documents d'archives à la date de 1576.

1. La mission et le culte de saint Martin dans le pays Eduen, par J. Bulliot et F. Thiollier, 1892, in-8, p. 314 et suivantes.

Caquita signifie en limousin parler, caqueter, babiller. *Santa Caquita* est la sainte qui parle, par suite qui fait parler.

..

M. Gaston Deschamps raconte dans un article publié, en tête du *Figaro* du 10 juillet 1897, sous le titre : *Dans le Bocage Vendéen*, le récit d'une charmante promenade qu'il vient de faire dans le pays de Fontenay-le-Comte.

« Au-dessus du hameau de Pierrebrune — joli endroit où les vergers s'épanouissent en bouquet sur les deux rives d'un torrent — le sentier forestier attaque vaillamment les roches de schiste. On arrive, par des gradins très escarpés, à une grotte toute scintillante de cierges et encombrée d'ex-voto. Près de l'oratoire, une fontaine apparemment miraculeuse. Plus loin, une chaire à prêcher. Plus haut, un calvaire.... Tout cela en l'honneur du bienheureux P. Montfort apôtre du Poitou.

Devant la grotte où vont s'agenouiller les pèlerins, j'avise une vieille femme qui porte la coiffe blanche de Fontenay. Elle vend aux fidèles tout un assortiment de menus objets en cire ayant forme de langues, de pieds, de jambes et de mains.

Je lui demande à quoi servent ces étranges figurines. Elle me répond, d'un ton traînant : — Quand un enfant est en retard pour parler, on offre une langue au P. Montfort, qui n'a pas son pareil pour *dénouer le fil* aux muets... quand on a mal à la jambe, on lui offre une jambe, et ainsi pour tous les maux.

Je regarde l'intérieur de la grotte. Les langues, les jambes, les pieds y sont innombrables. Il paraît qu'en Vendée on ne parle pas vite et qu'on y marche lentement. »

..

M. l'abbé Henry Calhiat, aumônier du lycée de Montauban, a publié, dans le n° du 10 juin 1899, du *Bulletin catholique de Montauban*, un article sur les pèlerinages thérapeutiques dans le Tarn-et-Garonne. Il cite la source de Sainte-Rose, près de Bouloc, qui est recommandée pour les maux de la bouche, mais il ne croit pas qu'il existe dans sa région des fontaines sacrées où l'on conduise les enfants qui parlent mal.

..

M. le Dr Paul Bidault, dans sa thèse inaugurale publiée sous le titre : *Les Superstitions médicales du Morvan*. Paris, 1899, dit. p. 70 :

« Le jour de la Fête-Dieu, une fois la procession passée, on roulait sur l'autel du reposoir les jeunes enfants pour les empêcher de se nouer, les faire parler, les préserver des maladies, etc. C'était la *roulée*. Un prêtre se chargeait de ce soin et recevait les offrandes. D'autres fois c'était, le plus souvent, une matrone quelconque qui opérait et qui *roulait* les enfants. La roulée a disparu avec les processions.

*
* *

M. le Dr Höfler, de Tölz (Bavière), dit que contre la paralysie de la langue on mettait autrefois sous la langue un morceau d'écorce de frêne (*fraxinus excelsior*), pour que la langue, organe de la parole, ne décroisse pas, car le frêne est le bois anti-phthisique.

On appelle aussi le frêne : SCHLUCKBAUM MUNDBAUM *Arbre de la gorge, de la bouche*.

On faisait aussi un vœu à saint Léonard, le grand libérateur et le successeur rituel d'un dieu païen germanique pour la fécondité. Ce saint délie les liens de la captivité, ceux du corps, et par conséquent du frein de la langue.

*
* *

En Bulgarie, m'a écrit M. Natchoff, de Varna :

Lorsqu'une femme est enceinte elle ne doit ni coudre ni laisser coudre son vêtement sur elle. Dans le cas où cela serait indispensable et qu'elle ne pourrait pas le retirer, elle doit garder le silence ou mettre quelque chose dans sa bouche, de peur dit M. le Dr Guintcheff de souder la langue au plancher de la bouche. Les paysannes lorsqu'elles sont dans ce cas mettent ordinairement dans leur bouche le bouton du col de leur chemise ou les rubans qui en tiennent lieu.

Par extension, c'est une coutume générale de mettre quelque chose dans sa bouche (brindille de paille, ou de bois, bouton, etc.), lorsqu'on répare son habit sur soi, afin disent les traditions populaires de ne pas *recoudre* la mémoire ou l'esprit.

*
* *

Pologne. — Madame Sophie Kowerska de Jowow, m'a cité certaines croyances rapportées par le célèbre ethnographe polonais Oscar Kolberg dans son livre *Lud* (le peuple).

C'est ainsi que dans les environs de Cracovie, on croit encore qu'une femme enceinte ne doit jamais porter de la viande crue dans son tablier, car l'enfant aurait la langue soudée au plancher de la bouche.

M. Michel Federowski de Kossin, dit que pour assurer la parole facile à leur enfant et le soustraire aux causes de troubles de la parole la mère doit, pendant la première moitié de sa grossesse, terminer immédiatement chaque phrase commencée.

Puis lorsque l'enfant est né, pour le protéger contre les troubles de la parole et le muguet, la mère après avoir donné à téter pour la première fois à son nouveau-né, doit lui essuyer la langue avec ses cheveux ou une bandelette de laine rouge.

De même, pour que l'enfant parle de bonne heure, le parrain et la marraine à leur retour de l'église doivent avant de saluer les assistants annoncer à haute voix à tout le monde les noms donnés à l'enfant à la cérémonie du baptême.

Dans le gouvernement de Lublin, on croit aussi que si une femme enceinte prend en cousant un fil entre ses dents et qu'elle le coupe avec un couteau, l'enfant auquel elle donnera le jour aura la langue soudée.

M. le D^r Desaiivre, de Niort, m'écrit :

« On allait en pèlerinage à N.-D. de Pitié, commune de La Chapelle-St-Laurent, canton de Montcoutant, arrondissement de Parthenay (Deux-Sèvres), pour porter une langue au nom des enfants tardant à parler ».

En Saintonge, si un enfant avait un père ou une sœur qui éprouvât quelqu'embarras lingual, la marraine pour l'empêcher de devenir bête, lui donnait, sitôt après le baptême, un petit pot de deux sous¹.

Madame Sophie Kowerska m'a dit encore qu'en Pologne la croyance populaire est que l'homme parle avec l'épiglotte et qu'il mange avec la langue.

On attribue les maux de gorge à ce que l'épiglotte enflée se couche ou tombe sur la langue. Si on néglige la maladie, l'épiglotte pourrit et l'homme meurt ou tout au moins perd la faculté de parler.

Le remède spécifique est donc de relever l'épiglotte. Pour cela il faut, se plaçant derrière le malade, appliquer les pouces à ses oreilles et passer trois fois avec les autres doigts depuis la gorge du patient jusqu'à ses oreilles en appuyant fortement. Le malade crie quelquefois, mais il ne faut pas s'en préoccuper. Cela fait, on

¹ 1. NOGÈS, *Mœurs d'autrefois en Saintonge*, p. 25.

enduit la gorge avec du beurre ou quelqu'autre graisse et on noue un fichu autour du visage pour que l'épiglotte ne retombe pas.

Un autre moyen consiste à soulever l'épiglotte avec le manche d'une petite cuiller qu'on introduit dans la gorge. Puis on fait prendre entre les dents le revers du pouce du poing fermé, ce qui exige une forte ouverture de la bouche comme pour bailler.

L'épiglotte tombe à la suite de refroidissement, de mauvaise position en dormant ou de secousse violente.

..

PATRONS DES BÈGUES : SAINT MOMOLIN, SAINTE BEGGA

J'ai été fort surpris de recevoir, il y a quelques années, le prospectus d'un marchand de statues religieuses dans lequel figurait S^t-Momolin comme patron des bègues.

J'ai recherché son histoire et voici ce que j'ai appris sur lui. Momolenus ou Mummolinus était né sur les bords du lac de Constance vers 610.

« Il se forma¹ à la vie religieuse dans le monastère de Luxeuil ; il avait là pour compagnons S^t-Omer, S^t-Bertin et S^t-Ebertramme. Il fonda avec eux, au milieu des marais formé par l'Aa et où s'élève aujourd'hui la ville de S^t-Omer, un monastère du nom de Sithiū qui fut remplacé depuis par celui de S^t-Bertin. Momolin en fut d'abord nommé abbé, puis fut appelé à remplacer S^t-Eloi sur les sièges réunis de Tournay et de Noyon. On n'a point de détails sur les actes de son épiscopat, on sait seulement qu'il occupa son siège pendant 26 ans. Des miracles furent opérés par son intercession ; aussi son culte a été de tout temps célèbre soit dans les églises de Noyon et de Tournay soit dans les anciens diocèses de S^t-Omer et d'Ypres ; il l'est encore aujourd'hui dans la plupart des diocèses du Nord de la France.

« Dans le recueil des statuts synodaux de l'église de Tournay, on dit que S^t-Momolin était invoqué en faveur *des enfants qui tardaient à parler*. Malbranque, dans son histoire des Morins, assure qu'on voyait quelquefois à S^t-Omer et en d'autres lieux sanctifiés par la présence de S^t-Momolin des femmes venues des pays éloignés pour demander la guérison de *leurs enfants dont la langue était embarrassée*².

1. Les Saints Patrons des corporations et protecteurs spécialement invoqués dans les maladies et les circonstances critiques de la vie par Louis de Broc de Segange publié par Louis-François Morel Chanoine archidiacre de la cathédrale de Moulins. Paris, Librairie Bloud et Barral, 1887.

2. Les Bollaudistes signalent cette invocation, (XII^e volume d'octobre p. 362).

D'après le P. Cahier, l'origine de cette invocation tiendrait à ce que les deux premières syllabes du nom du Saint forment une sorte de bégaiement. Il ajoute que si le livre avec lequel on le représente peut bien n'être qu'un attribut général de l'épiscopat, il soupçonne néanmoins que ce même livre ouvert pourrait bien être aussi une sorte d'épreuve présentée aux petits clients pour juger de leur prononciation ». (A. A. S. S. Belgii. Abbé Destombes).

Je crois, moi aussi, que ce nom de Momolin est une onomatopée. Mo...mo...lin paraît bien en effet représenter la répétition de la même syllabe comme le font certains bègues.

Quoi qu'il en soit, j'avertis les bègues qu'ils ont un patron et que sa fête se célèbre le 16 octobre. Il existe dans le dépt. du Nord sur la lisière du dépt. du Nord et du Pas-de-Calais une petite commune de St-Momolin. Située à quelques kilomètres de St-Omer elle me paraît être une survivance du passage de St-Momolin dans cette région.

On vient de me signaler le culte dont sainte Begga, mère de Pépin d'Héristal, est l'objet à Andenne, province de Namur (Belgique) où probablement à cause d'une quasi-homonymie on l'implore pour les bègues. Sa fête est fixée au 17 décembre.

IV

SOURDS-MUETS

Miss Marian Roalfe Cox, de Londres, dit que si on croit l'un des cent beaux Contes (hundred mery tales), une feuille de lierre est la meilleure chose à mettre sous la langue d'une femme pour la guérir de la surdité.

Pologne. — Madame Sophie Kowerska me dit que, dans sa région, on croit qu'il ne faut pas laisser un bébé avec un muet, car son infirmité est contagieuse.

Dans le gouvernement de Kielce, on prétend qu'il ne faut pas donner de poisson à manger à un enfant qui ne parle pas encore, car il serait muet.

Aux environs de Ropczyce (Galicie), on dit que si un bébé se mire dans une glace il deviendra muet ou bien il aura de la difficulté à parler.

Dans les environs de Bichawa, près Lublin, on prétend qu'un enfant devient sourd-muet lorsqu'il fait une chute sur la tête, et qu'il se produit un enfoncement du sommet du crâne.

Pour éviter le danger du mutisme, il faut relever la partie enfoncée, et pour cela appliquer les lèvres à cet endroit et aspirer fortement. On peut aussi appliquer un emplâtre fait de farine de froment pétrie avec du cumin et du miel.

M. le Dr Paul Bidault dit encore, page 82.

« Si par malheur on donne à l'enfant du poisson à manger avant le sevrage il sera muet. Faut-il voir là une conséquence du proverbe muet : comme une carpe. »

V

Proverbes communiqués par M. Certeux

PROVERBES FRANÇAIS

« Il (ou tu) n'auras pas de la langue pour la moitié de sa vie (ou ta vie). » — Se dit d'un habillard.

« Tirer la langue d'un pied de long ». — Ancien proverbe, pour dire hyperboliquement : être dans une grande nécessité.

« Voilà une langue qui n'a jamais menti. » Est employé quand on présente à table un plat de langue.

« Qui langue a, à Rome va. »

« Mince comme la langue d'un chat. »

« Il a la langue bien affilée. » — Se dit d'un orateur qui parle bien.

« Sa langue va toujours. » — Celui qui parle trop.

On dit aussi :

« Il a la langue bien longue. »

« Avoir la langue trop longue. »

« Il ne sait pas tenir sa langue. » — Il ne sait pas garder un secret.

« Beau parleur n'écorche point la langue.

« Tel coup de langue est pire qu'un coup de lance. »

« Hardie langue, Couarde lance »

« Longue langue, courtes mains. »

« Qui langue jengleresse (moqueuse), ara, »
Ja sur terre, amé ne sera.

« Langue muette n'est jamais battue. »

« Male langue en enfer mene. »

« Sa langue va comme le cliquet d'un moulin. » Se dit d'un babil-
lard. A cette expression triviale répond celle des anciens, *Architæ crepitaculum*, le hochet d'Architas, — (Ce hochet rendait les sons
de lui-même, *quod suapte sponte sonabat*.)

PROVERBE RUSSE

La langue est sans os, on la tourne comme on veut.

PROVERBES TURCS

Qui garde sa langue, garde sa tête
Langue douce tire le serpent de son trou.

PROVERBES ITALIENS

Tempera la lingua quando sei turbato
Retiens ta langue quand tu te sens troublé.

La lingua corre ove il dente duole
La langue se porte à la dent malade.

Dove è manco cuore, quivi è più lingua.
Plus le cœur est petit, plus la langue est longue
Ou : La grandeur de la langue est en raison inverse de celle du cœur.

PROVERBES ESPAGNOLS

A mala lingua, buena tijera
A mauvaise langue, bons ciseaux (pour la couper).

La lingua larga
Es señal de mano corta
Langue longue, main courte.

Lo que dice la lenga, paga la gorja
 La langue parle à son aise,
 Mais il en cuit au cou.

La mano cuerda no hace
Todo lo que la lingua loca dice.

La main sage ne se tient pas pour engagée par les dires d'une langue folle.

PROVERBES BULGARES

Communiqués par M. Natchoff, de Varna

« Toï e svarzan » ou « Spanat vav iézika »

Il a la langue liée ou entravée : se dit de ceux qui parlent peu ou qui ne parlent pas couramment.

« Toï e raguenat s lopata vav oustata »

Il a la langue percée par une pelle.

« Govori kato raspran »

Il parle comme s'il avait la langue décousue.

« Lézikat mou mélé »

Se dit de celui qui parle trop.

« Lézika mou e dalag »

Il a la langue longue, se dit de celui qui aime à murmurer et à contredire.

PROVERBES ANGLAIS

There is no venom like that of the tongue

Nul venin pis que celui de la langue.

The tongue braket bone

Though-itself hat none.

La langue n'a pas d'os,

Et peut bien briser les os.

PROVERBES ALLEMANDS

Der verlaeumder hat den Teufel auf der Zunge;

Und der ihm zuhvert, in den Ohren.

Le médisant a le diable sur la langue,
Et son auditeur l'a dans l'oreille.

*Oft beisst der zohn die zunge,
Und doch bleiben sie gute nachbarn.*
La mâchoire mord parfois la langue,
Sans que leur bon voisinage en souffre.

Tels sont les renseignements divers que j'ai recueillis. Mais, la question est loin d'être épuisée et je recevrai, avec plaisir, tous les documents que les lecteurs de la Revue voudront bien m'adresser.

D^r CHERVIN,

*Directeur de l'Institut des Bègues de Paris
Vice-Président de la Société d'Anthropologie*

REDEVANCES FÉODALES

X

PRISONNIERS ET CHANOINES

Bar-sur-Aube, les prisonniers avaient des droits contre les Vénérables du chapitre de Saint Maclou, lesquels droits étaient fixés sur une table de cuivre clouée aux piliers de l'antique collégiale.

Le 5 avril 1716, le prévôt de Bar reçut, dans une visite qu'il fit aux prisonniers, une plainte où ceux-ci lui firent savoir que, depuis le 13 janvier précédent, les chanoines ne remplissaient pas les obligations contractées envers eux par une ancienne fondation.

C'était une distribution de 5 livres de pain et de 2 pintes de vin tous les dimanches et sept jours de fêtes dénotées en la table de cuivre 10 livres de pain et 8 pintes de vin leur étaient en outre dues à Pâques, la Pentecôte, la Toussaint, Noël, Ste Anne et l'Epiphanie.

Le prévôt fit alors enjoindre aux chanoines de saint Maclou de se conformer aux charges de la fondation invoquée par les prisonniers, qui s'élevaient ainsi au rang de leurs adversaires.

(Boutiot, *Dépouillement des Archives déposées aux prisons de Troyes* ; *Annuaire de l'Aube*, 1851.)

EUGÈNE MAURY.

USAGES ET CHANSONS DE MAI¹

IX

HAUTE-BRETAGNE

Salutation (on chante)

Si nous rentrons dans la cour nous rentrons par honneur,
 Nous saluons le Seigneur,
 Nous saluons le maître et la maîtresse,
 Et les jolies chambrières ;
 Si nous rentrons dans la cour, nous rentrons par honneur,
 Nous ne sommes pas ici compagnie de voleurs ;
 Nous sommes ici compagnie de jeunes gens
 Qui aimons les amusements.

Entre vous jeunes gens qui reposez ensemble,
 Nous sommes venus ici c' n'est point pour vous surprendre ;
 Nous sommes venus de la part du roai (Roi)
 Vous annoncer le joli mois de Mai,
 Nous sommes venus de la part des jeunes gens
 Vous annoncer le joli doux printemps¹.

Ici les chanteurs demandent au maître de la maison s'il faut continuer, ce qui se demande également après le 1^{er} couplet de la deuxième chanson ; et si celui-ci répond oui, ils restent à la porte et entonnent le couplet suivant.

Voici le mois de mai, rempli de violettes.
 Toutes les filles et garçons changeront d'amourettes,
 Ils changeront sept ans servir le roai (roi)²
 A l'arrivée du joli mois de Mai,
 Ils changeront servir le roai sept ans,
 A l'arrivée du joli doux printemps.

Variantes

1. Nous sommes venus mes camarades et moi (moi)
 Vous annoncer le joli mois de Mai,
 Nous sommes venus trois ou quatre jeunes gens
 Vous annoncer le joli doux printemps.

2. Ils changeront de loi pour trois ans
 A l'arrivée du joli doux printemps.

1. Cf. t. XIII, p. 203.

Entre vous, jeunes gens qu'avez des jeunes filles,
Faites-les se lever promptement, qu'elles s'habillent,
Nous leur pass'rons un anneau au doigt (doigt)
A l'arrivée du joli moi de Mai,
Nous leur pass'rons une croix d'or au cou
A l'arrivée du joli printemps doux.

Entre vous, jeunes gens, qu'avez des bœufs, des vaches,
Levez-vous d'grand matin, les m'nez au pâturage,
Elles vous donn'ront du beurre aussi du lait,
A l'arrivée du joli mois de mai,
Elles vous donn'ront du beurre et du lait doux,
A l'arrivée du joli printemps doux.

Entre vous jeunes gens qu'avez poules et poulailles
Mettez la main au nid, n'apportez pas la paille,
Apportez-en quatorze ou bien dix-sept,
N'apportez pas les poulettes,
Apportez-en dix-sept ou bien dix-huit,
N'apportez pas les pourris.

Si vous n'nous donnez rien, donnez nous la servante,
Le porteur de panier il est prêt z'a la prendre,
Il n'en a pas, il en voudrait bien,
A l'arrivée du joli mois de Mai,
Nous leur pass'rons une croix d'or au cou,
A l'arrivée du joli printemps doux.

On va planter un mai au milieu de la ville,
Pour réjouir le peuple aussi les jeunes filles,
Venez-y donc les filles et les garçons,
Venez-y donc nous nous divertirons,
(*Ici, on répète les deux derniers vers*).
Venez-y donc les filles et les garçons,
Venez-y donc nous nous divertirons.

A l'arrivée du joli mois de Juin
Il n'en a pas il en voudrait pourtant
A l'arrivée du joli doux printemps.

Si vous voulez nous donner, donnez-nous en diligence ;
Car nous sommes bien pressés, nous ne pouvons attendre ;
Nous avons core bien des Mais à planter,
Et des bouillons à traverser (Et de la boue à traverser)
Nous avons core (encore) bien des Mais à planter
Et des jeunes filles à caresser.

A la fin de ce couplet la porte s'ouvre et les quêteurs entrent dans la maison en chantant :

Si vous nous donnez des œufs, nous prierons pour la poule ;
 Si vous nous donnez d'argent, nous prierons pour la bourse.
 Des œufs, des œufs, des œufs à la douzaine ;
 Une douzaine ou deux pour sanctifier nos peines.
(si l'on reçoit des œufs on dit :) Nous prierons Dieu et l'bon Saint Nicolas
 De garder vos poules du renà (renard).
(si c'est de l'argent on dit :) Nous prierons Dieu et le bon Saint Mathieu
 Qu'il vous envoie des amoureux.

Les quêteurs ayant reçu un présent sortent de la maison et chantent le remerciement.

On vous remercie, le maître et la maîtresse :
 Le présent qu'vous nous faites il est très bien z'honnête :
 Retournez-y prompt'ment dans votre lit
 Que nous allons nous diverti ;
 Retournez-y promptement vous coucher,
 Que nous allons nous promener où nous reposer.

Si les gens font un mauvais accueil aux quêteurs ceux-ci s'en vengent en leur chantant le couplet suivant :

On vous remercie le maître et la maîtresse
 Le porteur de panier a fait dans la fenêtre
 Nous prierons Dieu et le bon Saint Martin
 Que pour demain matin il y en ai gros comme un bassin.

Cette chanson n'est plus chantée de nos jours ; d'ailleurs la coutume d'aller chanter aux portes la veille du mois de mai tend à disparaître. Dans quelques communes des environs de Loudéac où l'usage s'en est conservé, on ne chante plus que la suivante :

Entre vous jeunes gens qu'avez des bœufs des vaches, etc.

.

Entre vous jeunes gens qu'avez poules et poulailles

.

Si vous nous donnez des œufs nous prierons pour la poule.
 Si vous donnez d' l'argent nous prierons pour la bourse
 Nous prierons Dieu et le bon Saint Nicolas
 De garder vos poules du Renà (Renard),
 Nous prierons Dieu et le bon saint Vincent
 De conserver l'or et l'argent. .

Entre vous jeunes gens qu'avez du cidre en cave,
Apportez-en quat' pots mettez-les sur la table
Nous boirons chacun deux ou trois bolées
A l'arrivée du joli mois de mai
Nous en boirons chacun un petit coup
A l'arrivée du joli printemps doux.

Si vous n'nous donnez rien, donnez nous la servante.
Le porteur de panier est tout prêt à la prendre,
Il n'en a pas, il en voudrait bien,
A l'arrivée du joli mois de juin,
Il n'en a pas, il en voudrait pourtant,
A l'arrivée du joli doux printemps.

Si vous n'nous donnez rien ne nous faites pas attendre
Car j'ai grand froid z'aux pieds, mes camarades aux jambes,
Ah ! descendez dedans votre cellier,
Apportez nous du bon cidre à goûter.
(On répète les deux derniers vers).
Ah ! descendez dedans votre cellier,
Apportez nous du bon cidre à goûter.

Ici, les quêteurs entrent, puis sortent de la maison en chantant le refrain suivant :

On vous remercie, le maitre et la maitresse,
Retournez vous coucher, le présent est honnête,
Retournez-y promptement dans votre lit,
Que nous allons nous diverti',
Retournez donc promptement vous coucher
Que nous allons nous amuser (ou bien nous promener).

S'il y a des jeunes filles dans la maison on chante le couplet suivant :

Encore les (ou mes) jeunes filles, j'ai un mot à vous dire,
Ne prenez pas d'ces hommes qui ont la barbe grise,
Car vous pass'rez la plupart de vot'temps,
Vous n'aurez jamais d'agrément.
Car vous pass'rez la plupart de vot'vie,
Jamais vous n'aurez de plaisi'.

FRANÇOIS MARQUER.

X

BEAUJOLAIS

Dedans Paris il y a une vente,
Voici ce joli mois de mai.
Dedans Paris il y a une vente,
Voici ce joli mois qui rentre,
Voici ce joli mois de mai.

Qui nous produit de belles oranges,
Voici ce joli mois de mai.
Qui nous produit de belles oranges,
Voici ce joli mois qui rentre,
Voici ce joli mois de mai.

Ce sont trois filles qui vont les vendre,
Voici, etc...

Le fils du roi qui les marchande,
Voici, etc...

Il y en a de vingt, il y en a de trente,
Voici, etc...

Les plus belles sont de quarante.
Voici, etc...

Montez moi les dedans ma chambre.
Voici, etc...

En les montant la belle tremble.
Voici, etc...

En descendant la belle chante.
Voici, etc...

(Recueillie dans la vallée de l'Azergues).

MARIUS COLARD



LA MER ET LES EAUX ¹

CIII

LE DIABLE A BORD



ES matelots du Nord et du Midi sont fermement persuadés que le diable peut hanter les navires : cette croyance est constatée par un certain nombre de proverbes :

— Hvo der skiber Fanden, faaer at fore ham. (Danois).

— Chi a imbarcato il diavolo bisogna che lo meni. (Italie).

— Chi e imbarcato col diavolo, ha passare in sua compania. (Italie du Centre). REINSBERG-DURINGSFIELD.

— He that takes the devil into his boat must carry him over the sound.

— He that embarkes with the devil must make passage along with him.

— He that hath shipped the devil, must make the best of him. (Anglais). BOHN.

— Wer den Teufel im Schiff hat, der muss ihn fahren. (Allemand). REINSBERG-DURINGSFIELD.

— Hvo der skiber Fanden, faaer at fore ham. (Norvégien).

— Die met del duivel ingescheept is, moesovervaren.

Celui qui est embarqué avec le diable, il faut qu'il navigue avec lui. (Hollandais). *Polyglot Proverbs*.

Dans les légendes chrétiennes, il est plusieurs fois parlé des apparitions du diable aux marins. Le diable apparut aux compagnons de Natalie sous la forme d'un marin sur un vaisseau fantôme, et il leur donna un mauvais conseil pour les faire se perdre en la mer ².

Parmi les faits extraordinaires de la vie de saint Gildas, figure la navigation du saint en compagnie de quatre démons sous des habits de moines, et qui disparaissent tout d'un coup avec leur bateau fantastique, laissant l'abbé seul, en pleine mer, debout sur

1. Voir t. XV, p. 199.

2. *Légende dorée*, t. II, p. 379.

un des coins de son manteau ; l'autre coin attaché au bout de son bourdon, pour lui servir de voile et cueillir le vent, selon l'expression du légendaire ¹.

Au XVII^e siècle, on constate en plusieurs endroits, la croyance que le diable se montrait à bord. Les matelots de Provence ont la réputation d'être des matelots de beau temps : ce sont les premiers hommes de cette espèce pour sauter, pour gambader, pour voltiger sur les cordages ; mais ces exercices ne leur conviennent pas dans les tempêtes, et les matelots du Ponant, c'est-à-dire de l'Océan, sont plus accoutumés qu'eux aux gros temps et aux tempêtes. Nos matelots de Provence sont encore superstitieux ; on fait ce reproche à tous les matelots en général, les Provençaux le sont plus que les autres. Ils croient comme article de foi que les diables président aux tempêtes, et on perdrait son temps, si on vouloit leur persuader le contraire. Ceux qui étoient montés sur les vergues étoient tellement étourdis qu'ils tomboient sur le pont au lieu de descendre par les haubans, et ils disoient que c'étoient les diables qui avoient voulu les jeter à la mer ; ils assuroient les avoir vus sur les cordages ; un nous disoit fort sérieusement qu'il s'étoit battu avec un qui avoit une perruque blonde avec de grandes griffes, dont il nous montrait les égratignures qu'il s'étoit faites en tombant ².

Dans une sortie que firent les compagnons de Black-Beard, ils s'aperçurent pendant plusieurs jours qu'il y avait parmi eux un homme de plus qu'à l'ordinaire, qui tantôt se promenoit sur le tillac ; et tantôt descendoit à fond de cale, sans que personne sût ni qui il étoit, ni d'où il étoit venu, mais qui disparut entièrement avant que leur gros vaisseau fit naufrage. Il y a apparence que ces gens là, crurent que c'étoit le diable ³.

On prétend que le diable envoie quelquefois ses lieutenants à bord d'un navire marchand, pour le conduire au milieu des écueils et avoir sa part des âmes des naufragés ⁴.

Mais le plus habituellement, l'esprit malin donne du bonheur à ceux qui ont conclu un pacte avec lui. W. Scott, dans *Guy Mannering*, rapporte une croyance populaire relative à un contrebandier. « Cet exemple de bonheur miraculeux et beaucoup d'autres semblables, accréditèrent parmi le peuple la croyance superstitieuse que Jawkins avait fait assurer son lougre par le diable, moyennant une prime du sixième de chaque cargaison ».

1. VIOLEAU. *Pèlerinages du Morbihan*, p. 259.

2. *Mémoires du Chevalier d'Arvieux*, t. IV, p. 79-80.

3. *Histoire des pirates anglais*, p. 62.

4. COOPER. *Le Corsaire rouge*, ch. 15.

Un assez grand nombre de proverbes font allusion à la remorque du diable. C'était pire que si le navire avait eu la remorque du diable. Il marchait mieux que le grand tremblement en personne ; il aurait laissé le tonnerre à la traîne ¹ ».

CIV

LES REVENANTS A BORD

Dans l'ancienne marine, la croyance aux revenants était aussi enracinée à bord, qu'elle l'est encore de nos jours à terre. Ces croyances sont du reste, filles de l'obscurité, et de la demi-lumière, et dans ce temps, bien des coins du navire étaient presque toujours dans la nuit. D'après CORBIÈRE, *la Mer*, p. 284, il n'y avait pas de bâtiment où les vieux matelots ne crussent fort sérieusement aux revenants du bord. Ils appelaient ces espèces de loups-garous marins, des goguelins, par corruption du mot goblin.

Cheever, *Sea and Sailors*, cité par Bassett, p. 288, assure que les matelots anglais croient très fort aux fantômes ; le navire où il se trouvait passait pour être hanté, et les plus hardis de l'équipage, au moment de prendre leur quart, regardaient partout s'ils ne voyaient rien. A bord d'un autre bâtiment, un spectre venait avertir les matelots de se repentir de leurs péchés.

Une demi-douzaine de matelots d'un vaisseau de ligne anglais s'étaient mis dans la tête qu'il y avait un revenant à bord ; et le capitaine leur ayant demandé pour quelle raison ils craignaient pareille chose, ils répondirent qu'ils en étaient sûrs, *qu'ils le sentaient*. Le capitaine se moqua d'eux et les traita de sots. Une nuit, ils revinrent trouver le capitaine et lui dirent que le revenant était derrière les barils de bière. Le capitaine, outré de leur folie, ordonna au second maître d'équipage de leur donner une douzaine de coups de fouet, qui débarrassèrent le navire du revenant pour le reste de la traversée. Cependant lorsqu'on bougea les barils quelque temps après, on trouva un rat crevé qui avait donné naissance à l'histoire.

Le cuisinier d'un vaisseau du port de Newcastle-sur-Tyne, mourut dans son voyage de retour. Cet homme avait une jambe plus courte que l'autre, ce qui lui donnait une tournure particulière quand il marchait. Quelques nuits après que le corps eut été jeté à mer, le capitaine fut alarmé par le second qui lui assura que

1. G. DE LA LANDELLE, *3^e quarts de nuit*, p. 263.

cet homme marchait devant le navire, et tout l'équipage vint sur le pont pour le voir. Le capitaine en regardant¹ bien vit certainement quelque chose qui marchait comme le cuisinier, et il ordonna de gouverner dessus. L'équipage avait peur : toutefois, en approchant on vit que la cause ridicule de toute cette terreur était produite par un morceau de grand'hune, reste de quelque naufrage, qui flottait devant le navire¹.

Le capitaine Delano raconte ainsi les croyances qui régnaient à bord d'un de ses navires :

En 1787, je commandais la *Jane*, de Boston, qui était fameuse comme étant hantée. Mes gens ne pouvaient se persuader que des fantômes n'avaient pas été vus à bord de la *Jane*, bien que j'eusse essayé des expédients de toute sorte, ridicules ou raisonnables, pour effacer cette croyance de leur esprit... Ils étaient toujours prêts à se laisser effrayer par des apparitions, et ils montraient toujours du goût pour la superstition...

Le capitaine Delano pour essayer de les arracher à cette idée, fit faire une sorte de mannequin par son maître d'équipage, à l'aide de deux balais, auxquels ils donnèrent l'apparence d'une femme, forme habituelle de ce revenant : quand les matelots l'aperçurent, ils furent effrayés au possible ; le mannequin disparut, et après avoir conféré entre eux, il fut convenu que l'un des hommes parlerait au revenant s'il faisait une autre apparition ; l'un essaya, mais vainement, de parler ; un second n'eût pas plus de succès ; le troisième, d'une voix faible et mal assurée, demanda s'il venait de Dieu ou du diable, et ce qu'il désirait. On déshabilla les balais et on les remit en place ; le maître d'équipage vint trouver le capitaine à minuit et lui dit que le second officier et les hommes étaient très effrayés et voulaient le voir sur le pont. Quand il y arriva ils se pressèrent autour de lui comme des poussins autour d'une poule, et lui dirent qu'ils avaient vu un revenant. Le capitaine les trouva si persuadés de cette apparition qu'il n'osa leur divulguer que c'était lui qui l'avait produite².

Un navire du New Bedford faisait route pour la pêche du cachalot ; une nuit en doublant le cap Horn, on envoya deux hommes sur le beaupré pour serrer le grand foc. L'un d'eux tomba à la mer et disparut. Le navire poursuivit sa route, se chargea d'huile, revint à son port d'armement, et repartit bientôt après pour une nouvelle expédition. Or il advint que pendant une nuit, en doublant encore

1. W. JONES, *Credulities*, p. 86-7.

2. *Voyages and Travels*, p. 30-32

le cap Horn, un grain menaçait la mâture, et l'officier ordonna par hasard au camarade de celui qui s'était noyé là trois ans auparavant, d'aller serrer le grand foc. Le matelot s'élança sur le bâton de la voile, et il se préparait à exécuter l'ordre donné, quand il aperçut devant lui un autre individu qui en faisait autant.

— Qui t'a prié de venir m'aider, s'écria-t-il ! crois-tu donc que je sois pas capable de faire seul mon métier ?

— Harry, ne te fâche pas, répliqua le second matelot, je suis ton ami John qui est tombé à la mer voilà trois ans, et, depuis lors, j'attendais ici le passage du navire pour achever ma besogne que j'avais laissée à moitié faite. Adieu maintenant !

Et le matelot vivant revint sur le pont ; mais dès le lendemain il tomba à la mer et se noya¹.

A bord d'un navire hollandais, il y avait un novice que l'on envoyait d'ordinaire larguer la voile du petit perroquet. Une nuit qu'il revenait de faire sa besogne habituelle, l'officier de quart lui demanda pourquoi il n'y était pas allé seul. Le novice jura ses grands dieux que personne ne l'avait aidé à carguer le raban de la voile. L'officier fit appliquer au novice vingt coups de garcette pour lui apprendre à ne pas mentir une autre fois. En effet, l'officier et les gens du quart avaient parfaitement vu deux formes humaines sur le marchepied de la vergue.

La nuit suivante on envoya le même novice larguer la même voile ; une fois penché sur la vergue, il regarda au vent et sous le vent si personne n'était avec lui. Il ne vit personne, largua la voile, et tout joyeux, descendit. Mais l'officier et tous les hommes de quart avaient vu les deux mêmes formes humaines sur le marchepied de la vergue, et le malheureux eut beau crier, il reçut dix coups de garcette de plus que la veille. Le novice adjura les matelots de dire quel était celui d'entre eux qui lui avait joué le mauvais tour d'être invisible pour lui, tout en demeurant visible pour ses camarades. Aucun ne répondit, et chacun dès lors se promit de découvrir quel était ce bon camarade.

La prochaine fois, le jeune homme qui commençait à soupçonner que ce mystère renfermait quelque chose de terrible, refusa d'obéir, mais on le contraignit à monter. Les hommes de quart se comptèrent et s'assurèrent ainsi que si l'obligé matelot paraissait encore, ce ne pouvait être qu'un particulier de l'autre bordée. Tout le monde faisait le bossoir, c'est-à-dire avait l'œil ouvert sur les enfléchures de tribord et de babord, sur les étais et sur les hunes. Le diable

1. A. DUMAS. *Les Balainiers*, t. 1, p. 168.

TOME XV. — MAI 1900.

seul pouvait grimper là haut sans que l'on s'en aperçût. Cependant l'étonnement des matelots fut grand quand, en détournant les yeux du novice qui larguait l'empointure du vent, ils découvrirent à l'autre bout de la vergue un autre individu qui paraissait travailler d'aussi bon cœur que le premier. Aussitôt quelques-uns sautèrent dans la hune pour saisir au passage celui qui leur avait échappé en montant. Pendant ce temps, à la manière d'agir du mousse on devinait qu'il ignorait encore la présence de son voisin qui avait exactement la même taille et la même tournure que lui.

Soudain ces deux individus se rapprochent, se redressent et se contemplent; leurs bras quittent la vergue, ils s'embrassent, et voilà que, comme s'ils allaient marcher sur un terrain solide, ils partent ensemble de la jambe gauche et tombent à la mer. On masqua le grand hunier, on jeta des cordages à la mer, mais pas un d'eux ne reparut, et ni l'un ni l'autre ne poussèrent même un cri de détresse.

Aussitôt le capitaine fit l'appel des hommes de l'équipage, pour savoir quel était celui qui venait de se noyer avec le novice. Nul autre que le novice ne manquait à l'appel.

— Enfants, dit d'un air sombre l'un des plus vieux loups de mer du bord, c'est son matelot de l'autre monde qui est venu le chercher. Je connais ce tour là. Chacun de nous verra arriver son matelot un beau jour ou une belle nuit ¹.

C'est encore dans le voisinage du Cap Horn, et pendant les longues et froides nuits polaires, qu'apparaissent sur le pont ces matelots qui ne font point partie de l'équipage, et dont la présence annonce toujours la mort de quelqu'un, quand elle ne présage pas la perte du navire ².

A bord d'un navire d'émigrants (1886), M. Ch. Hercouet fit condamner un petit ventilateur près du poste des femmes, qui rendait un certain son; on disait que c'était un Indien, mort pendant la traversée, qui revenait et produisait ce bruit.

Si quelqu'un s'est suicidé à bord, son spectre hante le navire pendant quelque temps.

D'après Rockwell en 1845, on croyait à bord des navires américains que si un homme avait été pendu aux vergues, on entendait au bout de chaque vergue des voix qui se répondaient, et l'une d'elles était le fantôme de l'individu pendu ³.

Quelquefois les revenants, de même que sur terre, se constituaient

1. A. DUMAS, *Les Baleiniers*, p. 164-8

2. A. DUMAS, *Les Baleiniers*, p. 163.

3. BASSETT, p. 296

vengeurs des crimes, ou avertissaient un équipage ami, de dangers imminents. Un conte de bord, conservé par Marryat, raconte que le fantôme d'un homme assassiné apparaissait chaque nuit, et appelait tout l'équipage pour assister à une scène de meurtre jadis commise à bord du navire ¹.

Walter Scott rapporte qu'un capitaine négrier, ayant blessé mortellement un vieux matelot, celui-ci lui dit avant de mourir : « Vous m'avez donné mon compte, monsieur, mais je ne vous quitterai jamais. ». Le capitaine fit jeter le corps du matelot dans la chaudière où l'on apprêtait la nourriture des esclaves. Depuis ce temps, les gens de l'équipage étaient frappés de l'idée que l'esprit du défunt paraissait parmi eux, quand le devoir les appelait tous sur le pont, surtout quand il s'agissait de ferler une voile, auquel cas le spectre ne manquait jamais d'être sur la vergue avant aucun autre matelot.

Le capitaine semblait ne pas s'apercevoir de ce que voyait l'équipage; mais un jour qu'ils approchaient des côtes d'Angleterre, il fit venir le lieutenant dans sa cabine et lui dit que le matelot était toujours à ses côtés, qu'il le voyait dans ce moment même, tandis que le reste de l'équipage ne l'apercevait que de temps en temps, et qu'il était déterminé à quitter le vaisseau, quoiqu'on fût en pleine mer. Le lieutenant ayant été appelé sur le pont, entendit un bruit sourd; c'était le capitaine qui s'était jeté à la mer. A l'instant où il allait s'enfoncer, il sembla faire un dernier effort, s'éleva à demi au dessus de l'eau, fit un signe de la main au lieutenant en s'écriant : « De par Dieu ! Bill est encore avec moi », et il disparut pour toujours ².

D'après une ancienne légende chinoise rapportée par Dennys, *Folklore of China*, le capitaine d'une jonque de guerre, qui avait été assassiné, apparut sur son navire et indiqua à l'équipage le moyen d'éviter un nid de pirates. Le fantôme d'un capitaine de vaisseau de Canton revenait à bord de son navire, se promenait sur le pont et battait ses hommes ³.

Le fantôme d'un ancien capitaine de navire apparut une fois à une partie de l'équipage pour lui ordonner de changer de route ⁴.

D'après les mémoires de Guillaume de Villeneuve, 1495, un homme de l'équipage d'une galère vit par trois fois une jeune femme habillée de blanc qui lui dit de prévenir le prince qu'il était dangereux pour lui d'aller en mer à une certaine époque ⁵.

1. BASSETT, p. 288.

2. *Démonologie*, ch. IX.

3. BASSETT, p. 296.

4. BASSETT, p. 288.

5. BASSETT, p. 285, 288, 296.

Pendant que Bruno, archevêque de Wurtzbourg se trouvait en mer avec Henri III, il vit une apparition qui s'annonça à lui comme son mauvais génie et il mourut peu de jours après ¹.

Dans une lettre publiée en 1840 par *Blackwood Magazine*, un officier racontait que commandant le quart entre une heure du matin et deux heures, il se sentit malade et pria un de ses collègues de le remplacer. Il descendit dans la batterie et envoya son mousse chercher de la lumière; s'étant assis sur un coffre, il se sentit doucement serré par une main très froide. Il tressaillit et vit une figure en blanc; il fit un pas en arrière et demanda qui était là. L'apparition s'arrêta, le regarda un peu, puis pencha la tête pour être mieux vue, soupira profondément, répéta trois l'exclamation « Oh ! » et s'évanouit aussitôt. A son retour en Angleterre, il apprit que sa sœur était morte juste à la même époque ².

Dans la *Vie de Lord Byron*, Moore rapporte une étrange histoire que le poète se plaisait quelquefois à raconter et qu'il avait apprise du capitaine Kidd, à bord duquel il avait pris passage. Cet officier assurait qu'une nuit, étant endormi dans sa cabine, il avait été éveillé par la pression sur ses membres de quelque chose de lourd; il y avait dans la pièce une faible lumière qui lui permit de voir son frère, qui naviguait aussi à cette époque, revêtu de son uniforme et étendu près de son lit. Croyant à une illusion de ses sens, il ferma les yeux et essaya de dormir; mais il sentit la même pression, et, quand il s'éveilla, il vit la figure couchée auprès de lui, dans la même position. Pour ajouter à son effroi, ayant étendu la main, il sentit que l'uniforme de son frère était dégouttant d'eau. Il appela un de ses officiers, et à son entrée, l'apparition s'évanouit; mais peu de mois après, il apprit que cette nuit même, son frère s'était noyé dans la mer des Indes ³.

Le capitaine Leather qui fit naufrage sur la côte de Man, vers 1690, assura à Sachexerel, que lorsqu'il aborda après son naufrage, plusieurs personnes lui dirent qu'il avait perdu trente hommes, car ils avaient vu un pareil nombre de lumières se promener dans le cimetière. C'était exactement le nombre des noyés ⁴.

E. Sue dans *Jean Bart et Louis XVI*, p. 40, fait le père du célèbre corsaire raconter l'étrange histoire suivante: « C'est alors que mon pauvre père, étant allé entre les deux ponts surveiller la distribution des armes, eut une bien étrange vision. Lorsqu'il fut arrivé pres-

1. BASSETT, p. 284.

2. JONES, p. 90.

3. W. JONES, p. 90.

4. W. JONES, p. 77.

que au fond de la cale du brigantin, il lui parut que les flancs du navire devenaient transparents, et qu'au travers il voyait la mer en fumée et comme éclairée d'une sorte de lueur verdâtre... et dans cette mer il crut voir des personnages pâles, pâles comme des cadavres, qui passaient et repassaient le long du flanc du navire en faisant signe à mon père de venir à eux en l'appelant Antoine ! Antoine !.. mais hélas ! disant cela d'une voix qui n'était pas de ce monde... Après cette vision, il se signa, et vit là une manifestation de Dieu qui allait peut-être le rappeler à lui ».

CV

LES LUTINS

Le Goguelin courait la nuit dans les entreponts et les batteries des vaisseaux de l'empire. Qu'était-ce que ce Goguelin ? Les marins qui altèrent tous les mots ont travesti ainsi celui de Gobelin. Le Gobelin était un démon familier, un lutin qui faisait mille malices. Il n'était point l'hôte antique du navire. Des chaumières et des écuries, il passa à la suite d'un marin crédule, à bord d'un de ces navires qui s'amarrent dans la Somme, la Vire ou la rivière de Morlaix, et il se plut si fort à tourmenter les esprits naïfs des marins, qu'il quitta presque la terre pour la mer ¹.

Les marins français redoutaient jadis les visites nocturnes d'un lutin, sorte de malicieux Puck, qui jouait ses tours à bord, pendant qu'ils dormaient ; il ouvrait les couteaux dans leurs poches, roussissait leurs cheveux, détachait les cordes qui suspendaient les voiles, faisait dévier les ancres par un temps calme, et mettait en pièces les voiles qui avaient été mal attachées par les marins ; dans ce dernier cas, il prouvait au moins qu'il savait avertir à propos ².

L'*Aquilon*, vieux vaisseau mouillé depuis de longues années dans la rade de Brest, avait comme de raison, son goguelin à lui. Les pilotins, les mousses et les novices faisaient leurs délices des contes que l'on se plaisait à débiter sur les courses nocturnes de ce farfadet attaché au vaisseau. L'un l'avait entendu hurler ou soupirer dans le canon des pompes dont il était l'âme ; l'autre l'avait vu grimper comme un singe vaporeux jusqu'à la pomme du grand mât ; un troisième avait été réveillé dans son hamac par la main glaciale du fantôme. Quand le goguelin avait touché le sac de pois que l'on mettait quotidiennement dans la chaudière, les pois ne cuisaient

1. JAL, *Glossaire*.

2. W. JONES, p. 33.

plus ; un sort avait été jeté sur eux, et le maître-coq recevait quinze coups de bout de corde pour la maladresse qu'on lui imputait...

La nuit le goguelin se glissait, à la faible lueur du fanal de la Sainte-Barbe, sous les hamacs qu'il secouait, et alors on entendait les marins ou les canonniers, réveillés par le fantôme, crier d'une voix émue : le goguelin ! gare au goguelin ! Le canonnier de faction saisissait plus fortement son sabre et se disposait à frapper le revenant, qui toujours s'échappait en poussant des cris plaintifs, dont tous les peureux se sentaient glacés. Ce goguelin était un mulâtre qui fut pris et puni par la suite ¹.

Les marins de l'Allemagne du Nord croient à un lutin spécial :

Le Klabautermann s'assied sur le cabestan du navire ; c'est un petit personnage qui a des chausses jaunes et des bottes de cavalier. Sa tête est forte, d'un rouge de feu ; ses dents sont vertes, et il porte un chapeau en forme de clocher.

Si un navire est destiné à périr, on entend le Klabautermann se promener dans les haubans dans un grand état d'inquiétude, et faisant du bruit parmi les agrès et dans la cale. Alors l'équipage doit abandonner le navire le plus tôt possible.

Lorsque ce lutin est à bord d'un navire, et en termes amicaux avec l'équipage, le vaisseau ne sombrera pas, et chacun de ses voyages sera heureux ; s'il l'abandonne, la chance s'en va. Il remet en ordre pendant la nuit ce qui a été cassé à bord pendant le jour ; à cause de cela il est souvent appelé le Klüttermann, le menuisier. S'il est de mauvaise humeur, il fait un bruit terrible, bouleverse le bois de chauffage, les espars et maintes autres choses, frappe les bordages du navire, détruit beaucoup de choses, harcèle les marins qui travaillent, et, sans être vu, les frappe violemment à la tête. C'est de tout cela que l'on croit que vient son nom qui veut dire faire du bruit, clabauder ².

Dans l'Allemagne du Nord, les Klabautersmanneken ou Pûskes font leur demeure dans les maisons, mais ils habitent surtout les moulins et les navires. Rien n'est plus à craindre à bord que le départ de ces esprits, il faut prendre grand soin de ne pas laisser à leur portée ni habit, ni paire de souliers, car ils abandonneraient immédiatement le navire. Ils portent une courte jaquette rouge, qui n'est pas des meilleures, et qui ne couvre pas toujours toute leur nudité ³.

1. CORBIÈRE, *La Mer*, p. 285.

2. THORPE, *Northern Mythology*, t. III, p. 49-50.

3. THORPE, *l. c.*

CVI

LES MATELOTS SORCIERS

Certains matelots qu'on appelait Finus (Finnus), étaient autrefois regardés avec une grande superstition par leurs compagnons. On croyait qu'ils possédaient le don de seconde vue, le pouvoir sur les vents et qu'il leur était donné de garder une bouteille de vin toujours pleine quoiqu'il y puisât ¹.

En 1837 un horrible meurtre fut commis en mer, à bord du *Ruby Castle*, par Karl Anderson, suédois, sur la personne d'un matelot mulâtre, dans la persuasion où était le meurtrier que la victime était un Fin russe. Il semble que l'on supposait que les Fins ont le pouvoir de tirer du sang de toute chose, même du grand mât d'un navire ².

La superstition relative aux matelots sorciers était et est encore répandue dans l'ouest de l'Angleterre. Quelques marins étaient groupés à l'avant du navire, sauf l'un d'eux, qui était suspecté de sorcellerie, lorsqu'un crapaud tomba en s'étalant au milieu d'eux. Un marin jeta cette bête dans le feu de la cuisine. Il y resta quelque temps puis par un effort convulsif, il s'en retira. Aussitôt un des matelot le saisit et le jeta à la mer.

Peu de temps après un matelot absent fit son apparition, dégouttant d'eau. Dans un accès d'ivrognerie, il était d'abord tombé dans le feu dans une taverne de bas étage, et ensuite, il était tombé du bateau dans la mer ³. Il semble que de même que certaines sorcières avaient le pouvoir de passer dans les airs, d'autres pouvaient en prononçant des paroles sacramentelles, et probablement aussi en se frottant d'une graisse spéciale, se rendre à bord des bâtiments. C'est ce qui semble résulter du fait suivant :

Jacques Hello, le maître d'équipage de la *Perle*, navire de Pontrieux, est tout morose. Les uns disent : c'est mauvais signe, d'autres répondent en raillant : Ne voyez vous pas qu'il a le mal de mer.

— Non, reprenait un autre, je vois ce que c'est : Le Goguelin lui

1. RUSSELL. *Sailor's Language*.

2. W. JONES, *Credulities*, p. 6.

3. HUNT. *Romanes of Cornwall*, p. 339.

aura fait voir sa femme. La pauvre Marie-Jeanne aura oublié de défilier exactement tous les mots de la conjuration :

Par dessus terre,
Par dessus mer ;
Par dessus bois, par dessus haies
A Terre-Neuve, je m'en vais.

Et le Malin l'aura fait passer par dessus le navire sans l'arrêter, voilà ! Un chant grec de l'Asie Mineure dit : Je me suis marié avec une sorcière. Elle empêche les navires de marcher. Elle a jeté un sort sur mon cheval et je ne peux plus le seller ¹.

PAUL SÉBILLOT.

CVII

LES ROCHERS ANTHROPOMORPHES

Un rocher auprès du Port-Blanc représente, dit-on, un évêque avec sa mitre et la crosse. Au temps jadis il aimait trop les jeunes bretonnes, et c'est pour cela qu'il a été changé en pierre. D'autres disent qu'il est enfoui sous le rocher, et qu'aux jours de grandes marées, il vient s'agenouiller au pied, suppliant Dieu d'abréger son supplice, et l'on dit que lorsque la vague s'approche de l'évêque repentant, elle adoucit toujours sa fureur.

LUCIE DE V. H.

1. DUCREST DE VILLENEUVE. *Revue litt. de l'Ouest*, 1836-37, p. 138.
2. *Mag. pitt.*, 1862, p. 26.



CONTES ET LÉGENDES ARABES ¹

CCCXXXVII

RÉSIGNATION

Un Arabe était malade ; on lui dit : Tu vas mourir. Il répondit : Et quand je serai mort, où irai-je ? — Auprès de Dieu. Je n'ai pas de répugnance à aller près de Celui chez qui seul j'ai vu du bien ².

CCCXXXVIII

LES REPROCHES DU CHEVAL

Un combattant pour la foi dans la voie de Dieu s'élança à cheval contre un barbare pour le tuer. Son cheval broncha. Le barbare se précipita sur lui, mais sa monture s'arrêta. Le croyant s'élança une seconde et une troisième fois, mais son cheval broncha encore. Il s'en revint attristé de n'avoir pu tuer le barbare et d'avoir éprouvé de sa monture ce qui n'était jamais arrivé auparavant. Il s'endormit contre le pilier de sa tente, ayant devant lui son cheval, et, en rêve, il lui sembla que celui-ci prenait la parole et lui disait : Tu me blames d'avoir faibli, et hier, tu as donné pour mon fourrage une pièce de mauvais aloi. L'homme s'éveilla, alla trouver le marchand de fourrage et lui changea la mauvaise pièce pour une autre ³.

CCCXXXIX

LA LEÇON DONNÉE AU VIEILLARD PAR L'ENFANT

Abou'Ali er Râzi raconte ce qui suit : Je passais sur une route de Syrie près d'enfants qui jouaient sur la terre : un nuage de poussière s'était élevé : Doucement, leur dis-je ; vous faites de la poussière. L'un d'eux me dit : Vieillard, où fuiras-tu quand on répandra sur toi de la poussière dans le tombeau ? Je m'évanouis. Quand je revins à moi, cet enfant était assis près de ma tête avec ses compa-

1. Suite, voir t. XV, p. 190.

2. Ech Cherichi, *Commentaire des Séances de Hariri*. Boulaq, 1300 hég., 2 v. in-4, t. I, p. 177.

3. Ah'med el Qalyoubi, *Naouddir*, Le Qaire, 1032 hég., in-8, p. 43.

gnons qui pleuraient. Je lui demandai : As-tu un moyen d'éviter la terre du tombeau ? — Moi, je n'en connais pas ; mais interroge un autre. — Quel autre ? — Ton intelligence, répondit-il ¹.

CCCL

LE CHEVREAU MANGÉ PAR RANCUNE

On plaça un jour, après le repas, à la table d'El-Moghairah ben 'Abd Allah eth Thaqifi, gouverneur de Koufah, un chevreau auquel personne des assistants ne toucha. Un Arabe se présenta, allongea la main et s'empressa de le dévorer. O Arabe, dit El Moghairah, tu manges ce chevreau avec colère, comme si sa mère t'avait donné des coups de cornes. — Que Dieu te protège, répliqua l'Arabe, tu as de la compassion pour lui comme si sa mère avait été ta nourrice ².

CCCLI

LA RÉCIPROCITÉ

Un homme, chez les Israélites, avait servi Dieu pendant vingt ans, puis il lui désobéit pendant vingt ans. Un jour, il regarda dans un miroir et vit que sa barbe blanchissait. Cela lui fut pénible. Mon Dieu, dit-il, je t'ai obéi pendant vingt ans : je t'ai désobéi pendant vingt ans ; si je reviens à toi, m'accueilleras-tu ? — Il entendit une voix lui dire d'un coin de la chambre : Tu nous as aimés, nous t'avons aimé ; tu nous a quittés, nous t'avons quitté ; tu t'es révolté contre nous, nous t'avons donné un délai ; si tu reviens à nous, nous t'accueillerons ³.

1. Ech Cherichi, *Commentaire des Séances de Hariri*, t. I, p. 178.

2. Ibu 'Abd Rabbih, *Kitâb el 'Iqd el ferid*, Boulaq, 1293 hég., 3 v. in-4, t. III, p. 325, d'après El Madâini. La même anecdote est racontée, mais sans qu'aucun personnage ne soit nommé (il s'agit d'un Khalife et non plus d'un gouverneur de Koufah) dans Djami, *Behâristân*, éd. Schlechta Wssehrd, Vienne, 1846, in-8, p. 62-63 du texte, 73-74 de la traduction et d'après Djâmi, par Galland, *Paroles remarquables des Orientaux*, p. 365, à la suite de Cardonne, *Mélanges de Littérature orientale*. La Haye, 1771, pet. in-4. On la trouve aussi dans Daumas, *Mœurs et coutumes de l'Algérie*, Paris, in-18 jés., 1858, p. 53, et Machuel, *Méthode de l'arabe parlé*, Alger, 1880, in-12, p. 185. Ce trait a été attribué à Si Djeh'a, *Naouddir*, éd. du Qaire, s. d., in-12, p. 13, et dans la version kabyle, Mouliéras, *Les Fourberies de Si Djeh'a*, Paris, 1892, in-12, p. 84, *Le chevreau rôti*. Une histoire semblable est donnée par le *Mostat'ref* : Mo'aouyah présenta un jour une poule devant El H'asan, fils de 'Ali qui la trancha en deux. — Il y avait de l'inimitié entre toi et sa mère, demanda Mo'aouyah. — Non, répliqua El H'asan, mais est-ce qu'il y avait un lien de parenté entre toi et sa mère ? (El Ibchihi, *Mostat'ref*, Boulaq, 1292 hég., 2 v. in-4, t. I, p. 213). Plus loin (*loc. laud.*) le *Mostat'ref* reproduit l'anecdote telle qu'elle se trouve dans Djâmi.

3. Ech Cherichi, *Commentaire des Séances de Hariri*, t. I, p. 181. Ah'med el Qalyoubi *Naouddir*, p. 87.

CCCLII

LA LEÇON DE CHOSES

El Dja'hizh raconte : Je passai près d'un maître d'école chez qui je trouvai du mérite et de l'instruction. Je le saluai, je m'assis chez lui et je vis qu'il avait des connaissances littéraires et de la valeur. Puis je partis au bout d'une heure. Quelques jours après, je passai par l'école pour le saluer et je le trouvai étendu au milieu de la classe, comme un mort ; les écoliers priaient autour de lui. Je m'affligeai extrêmement. Lorsque les enfants eurent fini la prière, il se releva. Qu'est-ce que cela ? lui demandai-je. — Il me répondit : Je leur apprendis la prière des funérailles ¹.

CCCLIII

LE FUMEUR DE HACHICH ET SA FEMME

Un fumeur de hachich était adonné au kif et ne s'occupait que de fumer du hachich : sa femme était adonnée à la même passion. Une nuit qu'ils étaient grisés, la femme prépara le souper, plaça le plat et s'assit à sa place, à côté de son mari, mais elle oublia de fermer la porte. — Elle dit à son mari : Maintenant je suis assise, lève-toi et va fermer la porte. — Lève-toi toi-même et ferme-la, répondit-il. Ils restèrent ainsi à se disputer ; elle, lui disant : lève-toi et ferme la porte, et lui répondant : lève-toi et ferme-la. Au bout de quelque temps, il reprit : Écoute, femme, tu ne me diras plus : Lève-toi et ferme la porte et moi je ne te le répéterai plus : mais le souper est placé entre nous ; aucun de nous n'y portera la main ; nous nous tairons, celui qui parlera le premier se lèvera et fermera la porte. Bien, dit-elle, nous nous tairons. Ils cessèrent tout bruit et demeurèrent à se regarder l'un l'autre, sans parler. Ils étaient ainsi silencieux lorsqu'arriva un derviche qui mendiait. Il dit : Le bien-fait est à Dieu, et demeura à attendre ; aucun d'eux ne lui parla. Il recommença à demander et dit : Maîtres de la maison, donnez-moi un peu de pain pour l'amour de Dieu. Nul ne lui répondit. Quand il les vit ainsi, il s'avança et reprit : Vous ne m'avez pas dit : Que Dieu t'assiste ². Ils se turent. Alors il s'assit près de la femme, s'approcha du plat, prit le pain et se mit à le manger. Quand il eut

1. *Nozhat el Odaba*. Manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, fonds ar., n° 3594, f. 8. De Hammer, *Rosenæl*, t. II, Stuttgart, 1813, in-12 p. 305.

2. Formule employée pour renvoyer un mendiant.

fini, il mangea la viande qui était dans le plat et ne laissa rien. Puis il prit un fil, attacha les os qu'il avait rongés, les mit au cou de la femme et s'en alla : les autres ne regardaient qu'eux et se taisaient. Ils restèrent ainsi quelque temps jusqu'à ce qu'un chien entra. Quand il vit qu'ils ne le chassaient pas, il se mit à flairer ça et là dans la chambre. Il s'approcha de la femme et commença à la flairer : quand il vit les os sur sa poitrine, il s'élança pour les saisir. La femme eut peur du chien et parla en disant : Va-t-en, va-t-en. Son mari lui dit : C'est toi qui as parlé ; lève-toi et ferme la porte. Elle répondit : En effet, je me lèverai et je fermerai la porte ; c'est toi qui as raison.... Elle alla fermer la porte, et quand ils ne trouvèrent rien à manger, elle étendit les tapis, souffla la lumière, et ils s'endormirent attristés, sans demander après leur souper ni après qui l'avait mangé. Le lendemain, ils se remirent à leur hachich comme s'ils n'avaient rien vu ni entendu. Le mari se mit à plaisanter sa femme en disant : Tu vois comme je l'ai emporté sur toi ; je n'ai pas parlé ; toi tu as parlé et tu as fermé la porte. La femme répliquait : Si je n'avais pas eu peur du chien, je n'aurais pas parlé ¹.

1. Delphin, *Recueil de textes pour l'étude de l'arabe parlé*, Paris et Alger, 1891, in-12, p. 108. Il en existe chez les Arabes d'Algérie une autre version semblable à celle-ci pour la première partie ; dans la seconde, la femme parle parce qu'elle voit son mari se brûler en se chauffant les jambes et le mendiant, non content de manger la soupe a dévalisé la maison (Mejdoub ben Kalafat, *Choix de fables*, Constantine, 1900, in-8, p. 103. *Le nègre, sa femme et le mendiant*). C'est la remarque de la femme sur la maison dépouillée qui lui fait rompre le silence la première, ce qui l'oblige à donner à boire au veau, dans une version turke très altérée que l'on trouve dans le *Sottisier de Nasr eddin Hodja* (trad. Decourdemanche, Bruxelles, 1878, pet. in-4, p. 182). La brûlure fait parler la femme dans une version tamoule, différente des précédentes (Dubois, *Les quatre brahmes fous*, p. 363-365, à la suite du *Pantcha-tantra*, Paris, 1872, in-8. Comme dans les deux contes arabes, c'est une porte à fermer qui amène le pari entre l'homme et la femme, dans un conte français, mais la cause qui pousse celle-ci à rompre le silence est différente (D'Ouille, *L'Elite des Contes*, Paris, 1883, 2 v. in-8, t. I, p. 123). On retrouve cette conclusion dans une parade de Gueullette (*Parades inédites*, Paris, 1885, in-8, 5^e parade, acte II, sc. III, p. 58-60, *Tu feras le ménage*). Un conte sicilien (Pitrè n° 181) rappelle aussi l'épisode du mendiant des contes arabes, mais le début est semblable à un conte italien, *Le Pari*, (Crane, *Italian popular tales*, Londres, 1885, in 8, p. 284). La version qui se rapproche le plus de l'arabe est celle d'un conte turk des *Quarante Vizirs* : il s'agit de deux fumeurs de hachich et non plus d'un mari et d'une femme, qui se disputent à qui ne fermera pas la porte. L'épisode du mendiant est supprimé, mais c'est un chien dont la morsure fait parler un des parieurs : c'est la XIV^e histoire racontée par la reine cf. Gibbs, *The history of the forty Vizirs*, Londres, 1886, in-8, p. 171-173 : *Qerq Vizir*, Kazan, 1896, in-8, p. 172 ; Behrnauer, *Die Vierzig Veziere*, Leipzig, 1851, in-12, p. 175 (XV^e récit de la reine) ; Belle tête, *Contes turcs extraits des Quarante Vizirs*, Paris, 1812, in-4, p. 138. Le même début forme aussi le sujet d'un épisode d'une des *Nuits de Straparola* : *Les facétieuses Nuits*, trad. Louveau et Larivey, Paris, 1857, 2 v. in-12, VIII^e Nuit, fable I : *Trois fainéans vont de compagnie à Rome et trouvent en chemin une bague à raison de laquelle ils entrent en grande contention ; un gentilhomme survient qui ordonne qu'elle sera au plus polltron ; enfin, ils se trouvent tous trois si polltrons que la cause demeure indéciée* (t. II, p. 123) ; *Ancien théâtre françois*, t. II, p. 115, *Farce d'un chaudronnier*, cf. d'autres rapprochements dans Clouston, *Popular tales and fictions*, Edimbourg, 1887, 2 v. in-8, t. II, p. 15-25, *The silent couple*.

CCCLIV

LE RÊVE DOUBLE

Un écolier dit un jour à son maître : J'ai rêvé hier que j'étais enduit d'ordure et toi de miel. Malheur à toi, dit-il, c'est que tu commets le mal et moi le bien. L'enfant reprit : Ecoute la fin du rêve. — Parle. — Il me semblait que tu me léchais et que je te léchais ¹.

CCCLV

LE CHOIX ENTRE LA RICHESSE ET LA PAUVRETÉ

Il y avait chez les Israélites un homme vertueux dont la femme était également vertueuse. Dieu fit la révélation suivante à un prophète de cette époque : Dis à un tel, ce vertueux serviteur : J'ai décidé que tu serais riche pendant une moitié de ta vie et pauvre pendant l'autre : choisis ; si tu veux être riche dans ta jeunesse, je l'enrichirai et je te rendrai pauvre dans ta vieillesse ; ou bien, choisis la richesse pour ta vieillesse, je te la ferai riche et je te donnerai une jeunesse pauvre. Le prophète rapporta ces paroles à cet homme. Celui-ci alla trouver sa femme et lui raconta l'aventure. Que penses-tu de cela ? demanda-t-il. A toi de choisir, répondit-elle... Je suis d'avis, dit-il, de choisir la pauvreté pour la jeunesse, car je puis la supporter et me livrer à l'adoration de Dieu. Quand je serai devenu vieux, j'aurai de quoi me nourrir et je pourrai obéir à Dieu et le servir. Elle reprit : Si tu es pauvre dans ta jeunesse, tu ne pourras pas obéir à Dieu, car nous serons préoccupés de cet état et nous ne pourrons pas faire acte d'obéissance et distribuer des aumônes. Si nous choisissons la richesse à ce moment, nous pourrons nous acquitter de tout cela grâce à la force de nos corps. L'homme lui dit : Que ton avis est excellent ! C'est ainsi que je ferai. Dieu envoya cette révélation au prophète : Dis à cet homme et à sa femme : Puisque vous donnez la préférence à mon obéissance et que vous consacrez votre force à me servir, et puisque vous êtes d'accord pour faire le bien, je vous donnerai la richesse pour toute votre vie. Toi et ta femme, restez obéissants, faites l'aumône comme vous voudrez pour être favorisés en ce monde et dans l'autre : Dieu est le riche et le glorieux par excellence ².

¹ 1. *Nozhat el Odaba*. Bibl. Nation. fonds arabe, n° 3594, f. 10.

2. Ah'med el Qalyoubi, *Naouddir*, p. 47.

CCCLVI

LE FAUX PROPHÈTE ET LE BORGNE

On raconte qu'un homme prétendit être prophète. Un de ses amis qui était borgne lui dit : Quelle est la marque de ta prophétie ? Quels sont tes miracles ? — Mon miracle, le voici : Tu es borgne d'un œil, je vais t'enlever l'autre sur-le-champ, puis je prierai mon Seigneur pour que tu voies. — L'autre répondit : Je crois que tu es prophète¹.

CCCLVII

LE SILENCE

On attribue à Dzou'n Noun le récit suivant : Je passai près d'un jardin verdoyant et je vis un jeune homme qui priait sous un pommier : Je n'avais pas reconnu qu'il priait : Je le saluai ; il ne me répondit pas. Je renouvelai mon salut ; il ne me rendit pas de réponse, et expédia sa prière. Quand il eut terminé, il écrivit avec son doigt sur la terre les vers suivants :

Empêche ta langue de parler, car c'est une cause de perdition, bien plus, elle amène le dommage.

Si tu parles, que ce soit pour mentionner ton Seigneur, ne l'oublie pas, et loue-le en toute occasion.

Quand j'eus lu cela, je pleurai longtemps. Puis j'écrivis avec mon doigt ces vers sur la terre :

Il n'y a pas d'écrivain qui ne passe, mais ce que la main du temps a écrit demeurera.

N'écris de ta main que ce que tu pourras voir avec joie le jour de la résurrection.

Lorsqu'il eut lu ces vers, il poussa un cri et mourut. Je voulus l'ensevelir, mais une voix me cria : Les anges seuls s'occuperont de lui. Je me tournai vers l'arbre sous lequel je fis plusieurs génuflexions. Puis je regardai la place où il était : et je ne vis plus de traces de lui².

CCCLVIII

LA MISSION IMPOSSIBLE A ACCOMPLIR

Un individu prétendit être prophète au temps d'El-Mahdi. On l'arrêta et on lui demanda : Vers qui as-tu été envoyé ? — Il répondit ;

1. *Nozhat el Odaba*. Biblioth. Nat., fonds arabe, n° 3594, f. 22.

2. Ahmed el Qalyoubi, *Naouddir*, p. 48.

Vous ne m'avez laissé aller vers personne : j'ai été envoyé le matin et le soir vous m'avez emprisonné. El-Mahdi se mit à rire, ordonna de le relâcher et lui fit un cadeau ¹.

CCCLIX

LA SOUMISSION A DIEU

On raconte que Moïse dit un jour : Mon Dieu, montre-moi un de tes amis. Il entendit une voix qui lui disait : Moïse, monte sur cette montagne, puis descends dans la vallée, tu verras ce que tu désires. Il le fit et vit une vaste prairie où il y avait une demeure souterraine. Il y entra et vit un homme atteint d'éléphantiasis, pareil à un morceau de chair étendue. Salut, ami de Dieu, lui dit Moïse. — Salut sur toi, qui converses avec Dieu, répondit l'homme. — Moïse reprit : D'où me connais-tu ? — Personne ne vient me voir en cet état ; j'ai demandé à Dieu, depuis des nuits, de me réunir à toi ; il m'a exaucé. — Qui est-ce qui te sert ? demanda Moïse ; d'où as-tu ta nourriture et ta boisson ? — J'ai un fils qui vient chaque jour dans cette vallée, et qui me cueille des racines de jonc ; je les mange et je romps le jeûne. — Je voudrais voir ton fils, dit Moïse. Il lui décrivit la route qu'il prenait. Le prophète partit et le rencontra : c'était un jeune homme beau comme la lune, qui excita son admiration. — Que Dieu bénisse la plus belle des créatures ! dit-il. Tandis qu'il parlait ainsi, arriva un lion qui mit en pièces le jeune homme. Moïse s'irrita et dit : Mon Dieu, mon Seigneur, un de tes amis est étendu en cet état et il n'a pas de serviteurs ! — Dieu lui fit cette révélation : Retourne vers son père et vois sa patience et sa résignation. Moïse revint vers l'homme et lui raconta l'affaire. Il sourit de joie et de contentement, leva les yeux au ciel et dit : Mon Dieu et mon Seigneur, tu m'avais donné cet enfant et je croyais qu'il me survivrait ; mais puisque tu me l'as enlevé, réunis-moi à toi dans une prosternation. Puis il se prosterna ; Moïse le poussa, il était mort. Mon Dieu, mon Seigneur, dit le prophète, ton ami restera-t-il gisant dans un pareil endroit et ton fils dans la vallée ? Gabriel descendit vers eux, les lava et les ensevelit, et Moïse s'en retourna ².

CCCLX

LES PLAISANTS ATTRAPÉS

On raconte que Behloul passa près d'une troupe de gens assis à l'ombre d'un arbre. Quand ils le virent ils se dirent les uns aux au-

1. *Nozhat el Odaba*, Bibl. Nat., fonds arabe, n° 3594, f. 22.

2. Ah'med el Qalyoubi, *Naouddir*, p. 49.

tres : Appelons-le, nous lui jouerons un tour. Ils vinrent à lui et lui dirent : Nous voulons que tu montes pour nous en haut de cet arbre : nous te donnerons dix dirhems. — Soit, donnez l'argent. Ils le lui remirent : il le prit, le serra dans sa poche et demanda : Apportez une échelle. Cela n'est pas dans nos conditions, lui dirent-ils. — C'est dans les miennes, à l'exclusion des vôtres ¹.

CCCLXI

LE LION SAUVEUR

Je fis une année le pèlerinage, dit Abou-H'amah el Khorassâni, et tandis que j'étais en route, je tombai dans un puits. Mon âme m'incita à appeler au secours, puis je me dis : Non, par Dieu, je ne demanderai pas de secours. Je n'avais pas fini que deux hommes passèrent près de l'ouverture du puits et l'un dit à l'autre : Viens, fermons cette ouverture pour qu'on n'y tombe pas. Ils apportèrent des roseaux et d'autres choses et bouchèrent l'orifice. Je songai à crier, puis je me dis : J'appellerai celui qui est plus proche de moi qu'eux ; et je me tus. Au bout d'un instant, l'ouverture du puits fut découverte et un être laissa pendre son pied comme s'il me disait dans un grognement : Accroche-toi après lui. Je m'y accrochai et il me tira : c'était un lion qui me laissa et s'en alla. J'entendis une voix qui me disait : Abou-H'amzah, n'est-ce pas la plus belle manière de te sauver de ta perte par un destructeur ² ?

RENÉ BASSET.

1. *Nozhat el Odaba*. Bibl. Nation., fonds arabe, n° 3594, f. 24.

2. Ah'med el Qalyouhi, *Naouâdir*, p. 50.



NOTES SUR LA PRESQU'ILE GUÉRANDAISE



La population de la presqu'île Guérandaïse peut se partager en deux parties : la première comprend les habitants des paroisses qui bordent la mer ; l'autre est composée des paysans qui habitent l'intérieur des terres et les rives de la Grande Brière ; ceux-ci n'ayant point le même caractère que les autres, et se considérant comme issus d'une race différente. La population maritime peut se partager elle-même en trois groupes : celui de Batz, celui de la Turballe et de Piriac ; le troisième formé par l'agglomération qui occupe les bourgs de Mesquer, Saint-Molf, Pont-Armes et Assérac. Au point de vue anthropologique, ces trois groupes se rattachent au même type : le type brun, grand, brachycéphale. Les mêmes légendes et les mêmes traditions se retrouvent sur toute la côte ; et pourtant chaque village a eu une vie différente de celle des villages voisins, ce qui pourrait servir à prouver l'unité de la race.

Chose curieuse, en effet, signalée seulement pour Batz, les gens vivent chez eux, c'est-à-dire ne sortent point de leur pays ; ils n'ont de relation qu'avec leurs compatriotes du même bourg, et se marient entre eux ; nous l'avons constaté matériellement en lisant les registres paroissiaux de Mesquer depuis le XVII^e siècle. Voilà pourquoi il s'est produit quelques légères différences dans le type anthropologique, différences qui permettent de distinguer à première vue les gens de Batz, de la Turballe ou de Mesquer. Ce n'est guère que depuis une vingtaine d'années que l'émigration a commencé. Le dégoût du pays, la répugnance que l'on semble avoir pour toute profession agricole ou maritime, a produit à Guérande, comme ailleurs, un mouvement dont le résultat sera, au point de vue littéraire, la perte totale des traditions et du folklore, et au point de vue anthropologique celui du type primitif.

Ce qui caractérise chaque bourgade, c'est, comme nous l'avons dit, la vie particulière dont elle a joui dès la plus haute antiquité. Chaque population est restée chez elle ; dans le bourg elle avait ses intérêts, ses relations ; la famille établie depuis des siècles dans les villages environnants ne cherchait point à les quitter, et seuls, les chefs de famille sortaient de leurs champs pour s'embarquer sur de

petites barques et aller faire la pêche sur la côte voisine comme à Mesquer et à Piriac. Quant au Croisic, c'était le centre militaire ; c'est de là que sortaient les marins qui montaient les vaisseaux du roi et empêchaient dès le XIV^e siècle le débarquement des Espagnols, puis des Anglais sur les côtes guérandaises¹.

A l'intérieure des terres, la vie locale existe aussi. Le paysan reste attaché à son coin de terre ; il n'en sort que pour se rendre aux fêtes du bourg. Au milieu de l'été cependant, hommes et femmes quittant leur demeure et abandonnant terre et bestiaux, se dirigent vers la Grande Brière que leur donna jadis la duchesse Anne, et se mettent en devoir de ramasser le chauffage qu'ils brûleront pendant toute l'année. La coupe des mottes est l'une des traditions les plus anciennes du pays. Les instruments dont on se sert pour cette besogne sont les mêmes que ceux qui étaient en usage il y a plusieurs siècles : la « marre » et la « houe » ; la première servant à couper et à détacher la motte, l'autre à la retirer de la tranchée. Au milieu de la Brière fourmille alors toute la population riveraine, et le soir chacun s'en revient au village en chantant les chansons d'autrefois et en se racontant les histoires que narraient les vieux. Ces histoires, certes, étaient nombreuses, mais à présent il est difficile de se les procurer ; les gens semblent avoir honte de ces récits, et ce n'est plus que par surprise que l'on peut arracher quelques phrases d'une légende en partie défigurée.

Un élément domine dans le folklore de la population briéronne. et dans celui de la population maritime : la disparition de villes, de forêts ; l'engloutissement de bourgs par la mer. A Batz, au Croisic, on conserve le souvenir de maisons, d'églises, englouties par les flots ; à Escoublac, c'est le sable qui a recouvert l'ancien bourg.

Dans la Brière, c'est une tempête suscitée par un démon qui renverse la forêt et détruit le château de la fée. Aussi avec tous ces engloutissements peut-on concevoir la croyance aux revenants. C'est une conséquence qui découle naturellement de l'idée précédente. Et, en effet, les revenants fourmillent dans le pays guérandais ; ce sont les marins qui les aperçoivent errant sur les flots et le long des côtes ; les Briérons qui entrentvoient, suivant leurs « belins » des feux, âmes en peine qui leur réclament des prières.

Toutefois, entre le folklore de la côte et celui des environs de la Brière, on peut trouver des différences. Ce sont les occasions qui créent souvent les légendes. Le fait est que chez la population ma-

1. Autres notes sur la population maritime de Guérande dans la *Revue des Trad. popul.* (octobre 1899).

ritime, les traditions relatives aux pierres, aux fontaines, sont à peu près nulles. La rareté des monuments mégalithiques et des objets préhistoriques au bord de la mer peut en être la cause. Au contraire tous les bruits de la mer, le cri des oiseaux de nuit, etc... peuvent influencer sur l'imagination et contribuer à produire ces multiples légendes de revenants, de villes englouties que l'on trouve si fréquemment sur la côte.

Dans l'industrie locale, aucun perfectionnement n'est venu changer les traditions des habitants. On prend le sel et on coupe les mottes comme on le faisait autrefois. Les paludiers ne croient point que l'on puisse changer leur manière de cultiver le marais. Tous les ans ils augurent bien ou mal de leur récolte, qui dépend de la direction du vent au moment de l'Evangile des Rameaux ; aussi chaque année voit-on sortir les paludiers de la messe et aller consulter le vieux coq de la collégiale.

Cette race doit son origine aux émigrés de l'île de Bretagne, probablement au VI^e siècle¹. Et pourtant le nom de breton lui semble être une injure. Un breton est, pour elle, un vagabond, voleur, mendiant, parlant un idiome barbare. Cependant cette langue que ces gens semblent répudier est encore parlée chez eux et par eux-mêmes, puisque aux environs de Batz un dialecte breton est encore parlé par les vieux paludiers ; mais, ajoutent les jeunes, ceux-là ne sont pas de notre race. Erreur, il ne suffit que de les observer pour voir que tous sont bien de la même famille : leurs mœurs, leurs traditions, leur type, qui est bien celui des bretons de Vannes, le font comprendre suffisamment. La tradition populaire veut que les gens de Batz soient des descendants des Saxons. La raison en est simple : saint Félix, évêque de Nantes, baptisa les Saxons au Croisic et construisit pour cette cérémonie la chapelle du Crucifix (flamboyant du XVI^e s.). On peut en donner, dit-on, comme conséquence certaine, l'établissement des Saxons à Batz et au Croisic. Une autre raison aussi peu sérieuse a été apportée par quelque touriste : c'est le fameux texte mal compris de la *Notitia dignitatum* : Grannona in littore saxonico. Or, Grannona serait identifié à Guérande, et le littus saxonicum devrait son nom à des établissements saxons situés sur nos côtes.

Quant aux Briérons, ce sont bien des Bretons eux aussi, et de la même race que ceux de Batz, ayant parlé la même langue bretonne, comme l'attestent les noms de personnes et de lieux, et l'absence de tout patois.

1. J. Loth : l'Emigration bretonne en Armorique des IV^e au VI^e siècles.

Dans les traditions encore existantes, il est possible de découvrir souvent les restes antiques des religions et des mythologies populaires. Les objets qui ont influé fortement sur l'esprit humain ont laissé des traces presque impérissables, car la vénération dont on les a entourés a été telle que, à mesure que les générations se sont succédées, il s'est produit une sorte d'évolution qui, en modifiant quelque peu la croyance originelle, a néanmoins persisté jusqu'à nos jours. Parmi les cultes primitifs, l'un des plus répandus fut celui des pierres. Chez les anciens, Grecs, Romains, Celtes, Indiens..., les pierres furent entourées d'une grande vénération ; les textes l'affirment ¹, les nations celtiques, les Bretons armoricains en particulier, héritèrent des idées qu'eurent à ce sujet leurs prédécesseurs néolithiques dans la Bretagne continentale. Dès l'époque néolithique, en effet, nous trouvons la croyance dans les vertus magiques des pierres ; les riches colliers découverts dans les fouilles des monuments mégalithiques en sont des témoins ; et, chose plus étonnante, nombre de ces parures recueillies depuis des siècles, se sont transmises dans les familles et ornent encore le cou des Bretons du Morbihan et du Finistère ². A Guérande ce culte a également existé. Des colliers trouvés aux environs de la Brière ont été conservés dans certaines familles ; et c'est avec la plus grande peine que nous avons pu acheter à des femmes ces précieuses amulettes dont elles ne voulaient point se séparer, de peur de faire fondre sur elles et leurs bestiaux les malheurs les plus épouvantables. C'étaient, disaient-elles, des préservatifs contre tous les maux, empêchant les maléfices des sorciers, encore nombreux dans notre pays.

Les « celts » furent entourés de la même vénération. Autrefois on les plaçait dans les murs des maisons neuves pour les protéger de l'orage. A la Turballe, Trescalan et Piriac, les Celts passent pour avoir une propriété particulière : celle de guérir certaines maladies des bêtes à cornes. Dans cette région ils ne portent plus le nom de « pierres à tonnerre », qui leur est donné aux environs de la Brière, mais celui de « pierres de contre prin ». On les enduit de graisse, et l'on frictionne avec eux la partie malade des animaux. Le remède est efficace, à ce point que nous n'avons pu décider un seul des gens de ce pays à se séparer de ces objets, voire à des prix élevés. On se les prête volontiers, mais on ne consent point à les vendre. Plus la pierre est grosse, plus ses pouvoirs magiques sont grands.

1. ALEX. BERTRAND : *La Religion des Gaulois*.

2. AVENEAU DE LA GRANGIÈRE : *Les Parures à l'époque préhistorique*.

Certains monuments, sans avoir les vertus attribuées aux Celts et aux parures, montrent qu'on avait pour eux certain culte et même une dévotion rappelant des faits de la mythologie antique. Tantôt les menhirs représentent des héros — tels sont les géants de Piriac, deux pierres debout que l'on découvre à mer basse le long de la côte ; — tantôt ce sont les reliques d'un personnage célèbre ¹. Ici Gargantua a joué un rôle prépondérant. Nombreux sont les graviers sortis de ses souliers, les fardeaux tombés de son « giron », les palets qui lui servaient de jeu ². Autour de Guérande ces monuments sont nombreux, mais le sens primitif de ces légendes a dû dégénérer. Gargantua, personnifiant aujourd'hui chez le peuple le héros fort et puissant, était peut-être autrefois un mythe solaire dont des traces se retrouvent dans certaines légendes et dans l'art populaire guérandais sur lequel nous reviendrons ³. Aussi est-il fort possible que les monuments portant le nom de Gargantua aient eu primitivement une toute autre appellation. Peut-être personnifiait-on dans ces pierres la Force, — force de la nature, force de la terre, force des eaux.

Ces superstitions païennes attachées aux pierres ont été complètement changées par le christianisme. Les saints ont remplacé les héros païens. Ainsi Saint Lyphard laissa son nom à un menhir.

Il dut exister plus anciennement encore un autre culte des pierres que l'on peut entrevoir dans certains noms actuels. A cette époque, la pierre était l'emblème d'une divinité qui lui communiquait sa force et sa puissance merveilleuse. Nous voulons parler du « culte du trône ». Au Croisic, il existe un grand autel rocher en forme de chaire ; c'était la résidence d'une divinité invisible, mais présente, légende dont le premiers monument se retrouve dans la Bible et en Grèce. Le dolmen de Kerlô, près Saint-Lyphard, porte également le nom de chaise du Diable. La question des bassins creusés sur les mégalithes encore pendante parmi les archéologues, a été résolue par la légende ; ce sont souvent les sièges des prêtres ou des géants du temps des Gaulois. Il est cependant délicat d'affirmer en cette matière l'existence d'un culte réel ; les conclusions que nous tirons de quelques vestiges qui nous restent ne sont appuyées que sur la mythologie comparée.

HENRI QUILGARS.

1. Pour ce qui concerne les traditions relatives aux monuments mégalithiques, voir la *Revue des Trad. Pop.*, mai 1899.

2. Le nom de Gargantua est encore attaché à des monuments mégalithiques, existant à Plessé, à Donge, à Fenestlin.

3. QUILGARS et GUIRÉNEUR : La légende du Crugo.

LE RÊVE DU TRÉSOR SUR LE PONT

IV

VERSION FRISONNE ¹

Cu jeu de loto et encore en d'autres circonstances, le chiffre 1 s'appelle en Irise « le piquet d'Oosterlittens ». D'où vient cette dénomination ? Je m'en vais vous conter cela.

Au temps jadis il y avait à Oosterlittens un cordonnier qui était loin de vivre dans l'aisance. Il était laborieux et diligent, sa femme était une ménagère économe et capable ; mais ils avaient de nombreux enfants ce qui rendait difficile de nouer les deux bouts de l'an. L'homme n'en perdait pas le courage cependant, car pour lui c'était une chose certaine que l'un ou l'autre jour les circonstances deviendraient plus favorables. Sa femme taxait cela de folie, mais elle voyait tout de même avec plaisir que son mari n'en continuait pas moins de travailler ferme.

Or, un matin qu'ils déjeûnaient ensemble, le cordonnier dit : « J'ai fait cette nuit un rêve bien clair et bien significatif. Il m'a été annoncé qu'à Amsterdam, sur le « *Papenbrug* » (le pont aux prêtres ²) je trouverais le bonheur ». — « Heureusement que c'est loin, dit la femme, autrement tu serais assez sot pour aller voir. Les songes sont des mensonges ».

L'homme n'en parla plus, mais ce jour là, quoiqu'il fit, ce rêve lui revint toujours à l'idée. La nuit suivante il rêva de nouveau qu'à Amsterdam, sur le *Papenbrug* il trouverait le bonheur. Il fut d'avis que ça devait bien signifier quelque chose, encore il en parla à sa femme, elle se moqua de lui car cela lui paraissait de la folie pure. « Un songe est un mensonge », répéta-t-elle, alors. Mais voilà que la troisième nuit le même rêve revint encore, aussi clair et distinct que les deux nuits précédentes. « Maintenant, femme, dit-il le matin, il n'y a plus rien à objecter. Je vais à Amsterdam. » Et sa femme eut beau dire et se fâcher, ce fût la peine perdue. L'homme partit.

Arrivé à Amsterdam, il se fit indiquer le *Papenbrug*, et tout autour, revenant toujours au pont, il erra un peu à l'aventure. Ce qu'il pourrait bien y trouver, il ne put s'en former une idée. Aussi, le premier

1. Voir *R. d. Trad. pop.*, XIV, 141.

2. Ou plutôt : « le pont aux papistes », le *paap* étant un terme de mépris appliqué par les protestants au prêtre catholique.

jour, n'y trouva-t-il réellement rien. Le lendemain, il reprit ses promenades sur le « Papenburg » et aux alentours, s'arrêtant parfois assez longtemps ; mais ce jour là, il ne trouva rien non plus. Il commençait déjà à se repentir de sa folie, mais notre cordonnier n'était pas homme à se décourager vite. Le troisième jour, il fit encore ce qu'il avait fait les deux jours précédents, mais voilà que, vers le soir, il fut abordé par un mendiant qui lui dit : « L'ami, j'ai remarqué, que depuis trois jours vous errez ici à l'aventure, toujours au même endroit, vous arrêtant par intervalles ; que cherchez-vous ici, si je puis vous le demander ? » — « Ce que je cherche ici, vous ne pouvez pas me le donner », dit le cordonnier, tout net. — « Ça n'est pas si certain », reprit le mendiant ; « mais si vous ne me dites rien, je ne puis certes rien faire. »

« Eh bien, dit notre homme, quand j'étais encore à la maison, j'ai rêvé trois nuits de suite qu'ici, sur le *Papenbrug*, je trouverais le bonheur. »

Le mendiant se mit à rire et dit : « Mais, mon brave homme, êtes-vous encore si naïf de croire aux rêves ? Moi pas, vous savez ! Récemment encore, j'ai rêvé trois nuits de suite qu'à Oosterlittens, en Frise, au jardin du cordonnier qui demeure en face de l'église, il est enterré un chaudron rempli d'argent, sous un piquet qui doit se trouver là. Mais je ne serai pas assez sot de faire le voyage en Frise pour y aller voir. » En entendant ces paroles, le cordonnier crut tomber des nues, mais il sut maîtriser son émotion et dit, en apparence très calme : « Oui, en effet, retourner à la maison, c'est ce que j'ai de mieux à faire. » Le mendiant opina dans le même sens et s'éloigna.

Très agité, notre homme reprit le chemin de la maison, et le retour lui parut encore plus long que l'aller. Rentré au logis, il s'empressa d'aller prendre une bêche, et ôtant le dit piquet, il se mit à bêcher et fouiller son jardin. Sa femme qui, à cause de son infructueux voyage à Amsterdam, était déjà de mauvaise humeur, le gronda maintenant sévèrement. Mais quand son homme, après quelques recherches, eut mis à découvert un chaudron tout plein d'argent, ce fut bien une autre chanson : « Que dis-tu maintenant ?.. demanda-t-il, le visage rayonnant. « Ne pourrai-je pas dire à présent que j'ai trouvé le bonheur à Amsterdam, sur le *Papenbrug* ? » La femme n'eut plus rien à objecter.

Les heureux époux jugèrent prudent de tenir la chose secrète et de mener le même train de vie, un peu moins sobre, mais aussi simples et travailleurs que par le passé. Le chaudron déterré était en fer et la femme en usa pour son usage. Il s'y trouvait aussi une

inscription, mais en une langue étrangère ; ne la comprenant pas, ils y firent peu d'attention. Par là aussi, elle ne put pas donner de soupçon aux voisins qui venaient quelquefois chez le cordonnier. Mais certain jour, notre homme reçut la visite du ministre protestant du village. Celui-ci prit place près du foyer, où le chaudron pendait à la crémaillère. *Dominé* regarda l'inscription et dit bientôt : « Eh *baas*, d'où vous vient ce chaudron ? » — « Je l'ai acheté d'un ferrailleur », répondit le cordonnier ; « de l'inscription qui s'y trouve je ne comprends goutte ; *dominé* la saura bien lire. » — « Je la sais bien lire », dit le pasteur, « mais je ne saisis pas le sens ; c'est du latin, dont la traduction signifie : Sous ce chaudron, il y a encore un chaudron. » — « Pour moi aussi, cela est incompréhensible », dit notre homme, faisant l'innocent ; mais il se dit, à part soi : « Voilà qui serait joli, que diantre ! » et il souhaita ardemment que le *dominé* partît de suite.

Aussitôt après le départ du visiteur, le cordonnier se mit à bêcher de nouveau et, comme bien on pense, beaucoup plus profondément cette fois-ci. Et effectivement, il trouva un second chaudron rempli d'argent. Maintenant notre homme avait son pain cuit. Pour rappeler le souvenir de son aventure et l'histoire de sa fortune, il fit placer dans son jardin une petite colonne en pierre de taille à l'endroit même où les deux chaudrons avaient été déterrés et où précédemment ne se trouvait qu'un piquet de bois. Plus de cent ans après la mort du cordonnier et de sa femme, la petite colonne de pierre, dit-on, n'avait pas encore disparu ; et parce que le chiffre 1 ressemblait si étonnamment à cette colonne et au premier piquet, on surnommait ce chiffre « le piquet d'Oosterlittens ».

(D'après WALING DYKSTRA, *Uit Friesland's Volksleven*, II, 106).

A. DE COCK.



CONTES ET LÉGENDES DE LA HAUTE-BRETAGNE

XXI

LA FÉE SOURIS



U temps jadis une fée, très éprise d'un jeune homme de Ruca, imagina, pour ne jamais le quitter, de se changer en une toute petite souris blanche. Le jeune homme avait une barbe rouge qui ne dépassait pas la longueur ordinaire ; la fée la toucha de sa baguette et la barbe descendit jusqu'à la taille de l'amoureux. La souris s'y blottit, et elle ne le quittait plus. Mais un jour il s'endormit près du moulin de Saint-Jean ; de méchants garçons qui le guettaient prirent tout doucement et sans la réveiller la souris qui dormait dans sa barbe ; ils tuèrent le jeune homme à coups de pierres, et ils s'enfuirent, emportant la souris. Comme elle était fée, lorsqu'elle se réveilla, elle leur échappa facilement. Depuis on la voit souvent errer aux environs du moulin ; elle espère retrouver son ami ; car elle ne sait pas ce qui lui est arrivé, sa mort ayant eu lieu au moment où les saints prenaient la puissance des fées. Mais bientôt ce sera « le tour aux fées », et elles se vengera sur les familles de ceux qui ont tué son amoureux.

(Recueilli aux environs de Dinan).

LUCIE DE V.-H.

XXII

LA REVENANTE DE LA CROIX-ROUGE

Les enterrements ne doivent pas suivre les routes charretières qui traversent les champs, ou les charrettes ne doivent plus s'en servir ; car si un attelage y passait après un enterrement, les chevaux prendraient le mors aux dents et deviendraient si furieux qu'ils briseraient la charrette.

On évite de faire passer un mort trop près d'un carrefour où il y a une croix, surtout si c'est un endroit passager et fréquenté par les vivants, car si l'âme du mort va en purgatoire, il revient faire sa

pénitence à l'une des croix près desquelles le convoi qui le portait en terre a passé et il choisit de préférence les carrefours.

A Saint-Cast on raconte la légende suivante :

Il y avait jadis au village de la Ville-Norme, une ancienne femme qui mourut. Comme elle avait entendu raconter à ses ancêtres qu'un mort qu'on passait auprès d'une croix en le portant en terre, était obligé, s'il avait des péchés à expier, de revenir faire sa pénitence à cette croix si elle était plantée dans un carrefour, elle recommanda avant de mourir qu'on ne la fit point passer par le carrefour de Bourges, situé près de son village, où il y avait une croix de pierre qu'on y voit encore aujourd'hui.

Quant la femme fut morte, comme il y avait moins loin à aller au bourg de Saint-Cast en passant par Bourges, on ne tint pas compte de ses recommandations.

Quelque temps après l'enterrement, un homme qui se rendait du village de la ville Orien à celui de la Ville-Norme, aperçut, agenouillée à la croix de Bourges, une femme qui était en prière, et comme il faisait déjà nuit, cela lui parut étrange. Il continua néanmoins sa route, mais il résolut de revenir par là pour voir si la femme y était encore, il l'y retrouva toujours agenouillée.

De retour chez lui il raconta à sa femme ce qu'il avait vu. Celle-ci voulut voir elle-même cette personne, et elle alla à la croix avec son mari. Comme ils y arrivaient il était minuit, et la femme qui était restée agenouillée jusqu'à cette heure, se leva et prit un des chemins qui aboutissent à ce carrefour, mais à peine eut-elle fait quelques pas qu'elle disparut.

L'homme et la femme s'en retournèrent et le lendemain ils racontèrent à leurs voisins qu'ils avaient vu, agenouillée à la croix de Bourges, une femme en prière.

Cette nouvelle ne tarda pas à se répandre dans toute la commune, et bon nombre de gens avaient grand'peur de passer la nuit par là.

XXIII

LA CROIX AUX MERLES

Il y avait une fois des marins de Saint-Cast qui étaient débarqués dans une ville du Brésil. Comme ils passaient devant une maison, une bonne femme qui les entendit parler français les invita à y entrer et leur demanda de quel pays ils étaient.

— De Saint-Cast, répondirent-ils.

— De Saint-Cast, reprit la bonne femme, vous savez donc bien où se trouve la Croix-aux-Merles ?

— Sans doute, nous le savons.

— Savez-vous bien aussi où se trouve la Fontaine-aux-Binicas.

— Oui, nous y avons passé bien des fois.

— Eh bien, dit la bonne femme, moi, j'y étais hier au soir.

A ces mots, les marins regardèrent la bonne femme des pieds à la tête, et ils se disposèrent à partir. La bonne femme sortit avec eux, leur fit voir un bassin rempli d'eau, et de l'autre côté du bassin les marins virent la Croix-aux-Merles et à peu de distance la Fontaine-aux-Binicas.

— Vous voyez votre pays, leur dit la bonne femme. Eh bien, si vous voulez sauter par dessus cette bassinée d'eau (à reculons), en arrière, vous allez y être rendus.

Les marins, de plus en plus étonnés, refusèrent cette étrange proposition, et, pour échapper à cette vieille sorcière, ils retournèrent à leur bord. Quelques jours après, ils quittèrent le Brésil et s'en revinrent en France. Les quatre marins de Saint-Cast débarquèrent à Saint-Malo et s'empressèrent de retourner à Saint-Cast.

En passant auprès de la Croix-aux-Merles, vers onze heures du soir, ils aperçurent toute une bande de gens qui dansaient. Ils s'approchèrent pour mieux voir et ils reconnurent, parmi la bande, la bonne femme qu'ils avaient rencontrée au Brésil. Celle-ci les reconnut aussi, car elle vint à eux et leur dit :

— Vous voilà de retour les gars.

— Oui, répondirent-ils.

— Si vous m'aviez écoutée, leur dit-elle, vous n'auriez jamais revu votre pays, car ce qui vous paraissait être une bassinée d'eau, n'était autre que la mer, et si vous aviez sauté par dessus, vous vous seriez tous noyés.

Après avoir dit ces mots, la bonne femme regagna sa bande, et les marins s'en revinrent chez eux, où ils racontèrent leurs aventures.

FRANÇOIS MARQUER.



EXPOSITIONS ET CONGRÈS

CONGRÈS DES TRADITIONS POPULAIRES

Nous rappelons à nos lecteurs que le Congrès se réunira du 10 au 12 septembre.

Le français est la langue officielle du Congrès. Les communications en allemand, anglais, italien, latin sont admises, avec un résumé obligatoire en français.

Elles devront être transmises au Secrétaire général avant le 1^{er} juillet 1900.

Le Congrès se divisera en deux sections générales :

I. Littérature orale et art populaire.

II. Ethnographie traditionnelle.

I. — *Littérature orale et Art populaire*

a. Origine, évolution et transmission des Contes et Légendes. Exposition et discussion des systèmes en présence.

b. Origine, évolution et transmission des chansons populaires, soit au point de vue de la poésie, soit au point de vue musical. Influence réciproque de la poésie et de la musique savantes et de la poésie et de la musique populaires.

Le théâtre populaire : ses rapports, anciens et modernes, avec le théâtre littéraire.

c. Origine et évolution de l'iconographie traditionnelle (imagerie, sculpture, etc.) ; ses rapports avec l'art classique ; emprunts mutuels.

d. Origine et évolution du costume populaire. Recherche, dans les monuments et documents, des parties du costume plus ou moins bien conservées jusqu'à nos jours. — Origine et évolution des bijoux et des parures.

II. — *Ethnographie traditionnelle*

a. Les survivances des coutumes relatives à la naissance, au mariage, à la mort. (Mariage par capture, couvade, offrandes funéraires, etc.)

b. Survivance du culte des animaux dans les coutumes des peuples modernes. — Survivances des cultes des pierres, des arbres et des fontaines.

c. Vestiges des anciens cultes locaux dans le culte des saints. L'Hagiographie populaire (rites et traditions).

d. La médecine populaire et la magie (amulettes, rites, envoûtement, fascination et mauvais œil, etc.).

Tableau du mouvement traditionniste de 1889 à 1900.

Toutes les communications doivent être adressées, avant le 1^{er} juillet 1900, à M. Paul SÉBILLOT, secrétaire général du Comité, boulevard Saint-Marcel, 80.

Les cotisations (12 francs) devront être adressées à M. A. CERTEUX, rue Vauquelin, 3.

NÉCROLOGIE

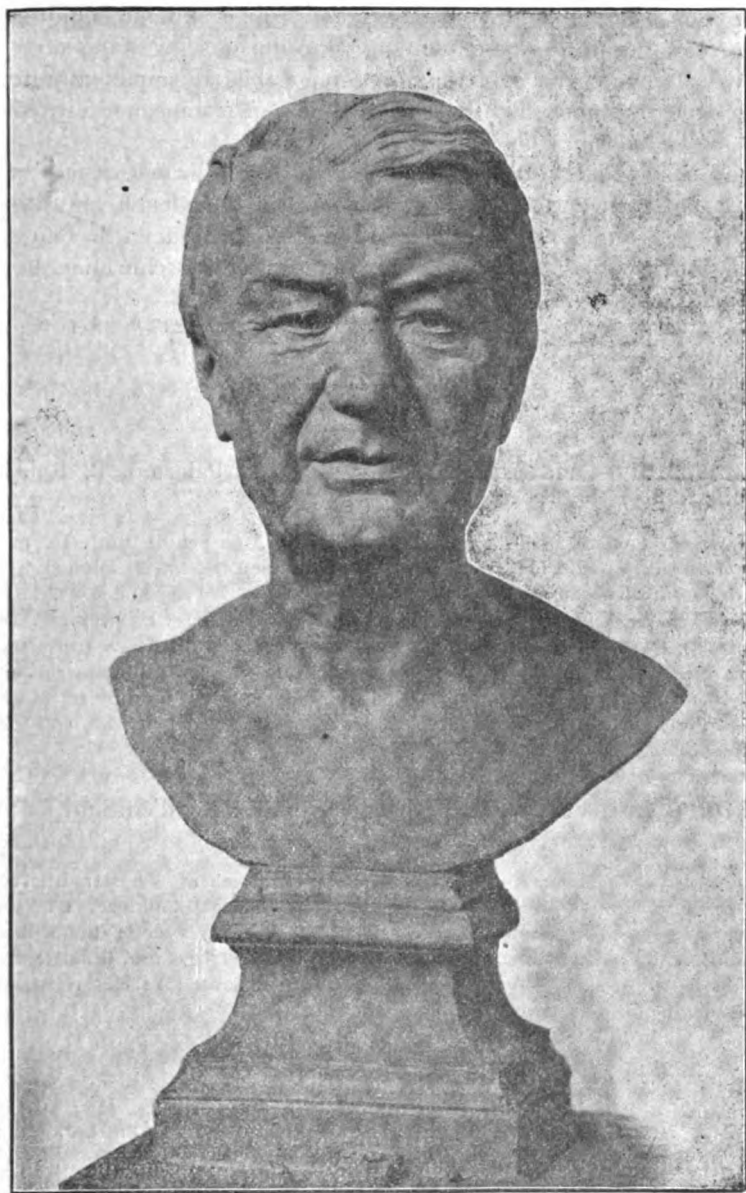
JEAN-FRANÇOIS BLADÉ

Notre collègue Jean-François Bladé est mort le 30 avril à Paris, où à cette époque de l'année, il avait coutume de passer quelques semaines chez son fils. Il était né à Lectoure (Gers) en 1827, et c'est dans ce pays et dans l'Agenais qu'il passa la plus grande partie de sa vie. C'est à sa province natale que se rapportent d'importants travaux d'érudition et de critique historique, parmi lesquels on peut citer : *Pierre de Lobanner et les quatre chartes de Mont-de-Marsan* 1861 ; *Coutumes municipales du Gers* (1863) ; *Dissertation sur les chants héroïques des Basques* (1866) ; *Etudes sur l'origine des Basques* (1869) ; *Révolutions andorranes* (1878) ; *Géographie juive, albigeoise et calviniste de la Gascogne* (1878). Tout en compulsant les archives écrites, J.-F. Bladé comprenant l'importance des archives orales, s'occupait de recueillir des contes et des chansons ; dès 1833, il avait en portefeuille sept ou huit contes qu'il avait notés avec le même soin qu'il montrait dans ses recherches historiques. En 1867, il fit paraître une partie de sa récolte sous le titre de *Contes et proverbes populaires recueillis en Armagnac*. Paris, Franck, in-8. Ce recueil contient 30 récits, en texte gascon seulement. A cette époque les contes recueillis scientifiquement étaient bien peu nombreux en France. Les *Elsaessische Märchen* de Stœber datent de 1842 ; mais écrits en allemand ou en patois alsacien, il n'exercèrent pas une grande influence sur le public français. Les *légendes du Morbihan*, du D^r Fouquet, 1837, bien plus près de la tradition populaire que les récits de Souvestre, ne furent guère connus en dehors de la

Bretagne, et si dès 1857, F. M. Luzel, avait commencé à donner des contes à diverses revues, ce n'est que bien plus tard qu'il publia ses précieuses collections. Les *Contes* de Bladé, si l'on met à part ceux de Stœber, furent en réalité le premier recueil scientifique de Contes français. Sainte-Beuve, à qui l'auteur l'avait adressé, se fit traduire quelques uns de ces récits, qu'il goûta fort, et il écrivit à l'auteur: « Heureux qui peut casser l'os pour sucer la moelle » et il l'engageait en même temps à publier en langue française le résultat de ses recherches. Bladé profita du conseil et en 1874, (Paris, Baër, in-8), parurent ses *Contes agenais*, traduction française et texte agenais, que Reinhold Köhler enrichit de notes comparatives du plus haut intérêt.

Avant de publier le recueil définitif de ses contes, Bladé fit paraître, tirés à petit nombre, *Trois contes populaires* recueillis à Lectoure. Bordeaux, 1874, in-8. *Trois nouveaux contes* recueillis à Lectoure. Agen, 1880, in-8. *Seize superstitions populaires de la Gascogne*. Agen, 1881, in-8. *Quatorze superstitions populaires de la Gascogne*. Agen, 1882, in-8. En 1879, il avait donné les *Proverbes et devinettes populaires*, recueillis en Agenais. Paris, Champion, 1879, in-8, texte patois et traduction française. Ce précieux recueil était accompagné d'une ample bibliographie des proverbes gascons ; de 1881 à 1882, il fit paraître dans la Collection des Littératures populaires de toutes les nations, chez Maisonneuve, les *Poésies populaires de la Gascogne* ; ces trois volumes avaient été précédés des *Poésies populaires en langue française, recueillies dans l'Armagnac et dans l'Agenais*. Paris, Champion, 1879. En 1886, il donna à la Collection des Littératures populaires de toutes les nations, les trois volumes, *Contes populaires de la Gascogne*, qui comprennent 160 contes de diverses natures, et qui sont précédés d'une préface très intéressante. La dernière publication de J. F. Bladé est le volume des *Contes de la Gascogne*. Calmann Lévy, 1895, in-18, qui n'est en réalité qu'un choix des plus beaux de ses récits, destiné au grand public. Ainsi qu'on le voit l'œuvre traditionniste de J. F. Bladé est considérable ; elle est appréciée de tous ceux qui dans le monde s'occupent de folk-lore, et c'est l'un des auteurs français qu'ils citent le plus souvent, et avec raison.

J. F. Bladé n'était pas seulement un folk-loriste de premier ordre ; c'était aussi un merveilleux conteur, et les convives du « Diner de ma Mère l'Oye », se rappelleront longtemps avec quelle verve il racontait des récits populaires, des anecdotes ou des scènes de la vie gasconne. Sa physionomie expressive, ses yeux mobiles et pétillants d'esprit, donnaient un charme de plus à sa parole vibrante et



J.-F. BLADÉ, d'après le busle de Maurette

colorée. Il avait une physionomie très particulière qui tenait de l'idalgo espagnol et du consul romain. Le sculpteur toulousain Maurette, auteur du buste que nous reproduisons, avait été surtout frappé de ce dernier caractère. Lorsque l'abbé Duchêne, directeur de l'Ecole de Rome, le vit au Salon, il ne put s'empêcher de dire : « Voilà l'empereur Bladé. »

J. F. Bladé était correspondant de l'Institut de France et de l'Institut impérial germanique, mainteneur à l'Académie des Jeux floraux de Toulouse, et membre du Comité Central de la Société des Traditions populaires. Il avait été nommé en 1896, chevalier de la Légion d'honneur.

PAUL SÉBILLOT.

BIBLIOGRAPHIE

Cristoforo Crisanti. *Folk-lore d'Isvello.* Palermo, B. Reber, in-8 de pp. 250. (3 fr.)

Ce volume contient, ainsi que son titre l'indique, un peu de tout. La première partie traite des métiers et des coutumes diverses, des fêtes annuelles et des usages dévots, dont quelques uns sont très curieux ; en appendice, M. C. C. parle des prières publiques. Viennent ensuite les Croyances et les préjugés, les jeux, etc. La seconde partie, qui a cent pages environ, contient des proverbes et des contes au nombre de 18 ; plusieurs sont des contes d'animaux ou des récits facétieux ; dans ceux qui appartiennent à la série surnaturelle se trouve une variante du Compère de la Mort, où se rencontrent la plupart des épisodes de ce curieux récit populaire.

P. S.

André Lefèvre. *Contre-poison.* Paris, Société d'édition, in-18 de pp. 398. (3 fr. 50).

Plusieurs parties de ce volume de mélanges se rattachent à nos traditions : tels sont les chapitres intitulés : Paganisme, Survivances, Folklore. Dans ce dernier à propos d'un volume de contes, (Contes populaires de la Haute-Bretagne), M. A. L. a fort bien résumé, dans une langue très claire, les diverses questions d'origine ou de psychologie que peuvent soulever les récits recueillis sincèrement de la bouche du peuple.

P. S.

ERRATUM

N° de mars, p. 175, dernière ligne au lieu de *Arianne*, lire *Avicenne*.

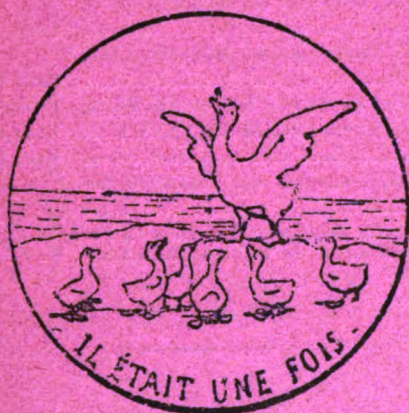
N° d'avril, p. 190, lignes 21, 27, 34, au lieu de *Aaron*, lire *Amrân*.

Le Gérant, A. CERTEUX.

SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE DES TRADITIONS POPULAIRES

RECUEIL MENSUEL DE MYTHOLOGIE,
LITTÉRATURE ORALE, ETHNOGRAPHIE TRADITIONNELLE
ET ART POPULAIRE



TOME XV
15^e ANNÉE. — N^{os} 6-7. — JUIN-JUILLET 1900

PARIS

ÉMILE LECHEVALIER
39, Quai des Grands-Augustins

ERNEST LEROUX
28, rue Bonaparte

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

J. MAISONNEUVE
6, rue de Mézières et rue Madame, 26

Prix de ce Numéro : UN franc vingt-cinq

SOMMAIRE

La Mer et les Eaux. CVIII. L'Appareillage.....	PAUL SÉBILLOT.	305
CIX. Le pêcheur fantastique	A. DE COCK.	317
La chanson de Renaud. IV. Version du Vivarais.....	VINCENT D'INDY.	348
Contes et Légendes de l'Extrême-Orient. CIV. Mosen et son petit-fils Aïtou. CV. Le rocher défendu. CVI. L'iguane et sa grand'mère.....	RENÉ BASSET.	319
Rites et usages funéraires. XXX. Objets enterrés avec le mort.....	LUCIE DE V. H.	323
Pèlerins et pèlerinages. XI. Midi de la France. XLI. Maine.....	M.-J. de KERSAINT GILLY.	324
Coutumes et superstitions de la Casamance.....	P. ARNAUD-RÉGIS.	325
Contes et Légendes de la Haute-Bretagne. Pays Nantais. XXI-XXIX.....	M ^{me} VAUGEOIS.	331
XXX. L'herbe à cinq coutures. XXXI. L'origine du saxifrage.....	LUCIE DE V. H.	336
Les Météores. XVII. Dictons astronomiques arabes. XVIII. Le Scorpion.....	RENÉ BASSET.	338
Contes de la Beauce et du Perche (suite). XX-XXIII.	FILLEUL PÉTIGNY.	346
Contes et Légendes arabes. CCCLXI-CCCLXXXII....	RENÉ BASSET.	353
Avis	RENÉ BASSET.	364
Expositions et Congrès. Congrès des Traditions po- laires.....		365
Bibliographie. <i>Charles Beauquier</i> . Les Mois en Franche-Comté. P. S. — <i>Victor Brunet</i> . Contes populaires de la Basse-Normandie. P. S. — Livres reçus aux Bureaux de la Revue.		
Notes et Enquêtes.		

Adresser tout ce qui concerne la rédaction et l'administration à M. Paul Sébillot, 80, boulevard Saint-Marcel.

La cotisation des sociétaires, donnant droit à l'envoi gratuit de la REVUE est fixée à 15 francs par an (France et Union postale). Le prix de l'abonnement, pour les non-sociétaires, est de 15 francs par an pour la France et de 17 francs pour l'union postale.

AVIS IMPORTANT

Dans l'intérêt d'un service régulier, nous prions nos abonnés d'envoyer sans retard le montant de leur abonnement pour l'année 1900 à M. Paul Sébillot, 80, boulevard Saint-Marcel.

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

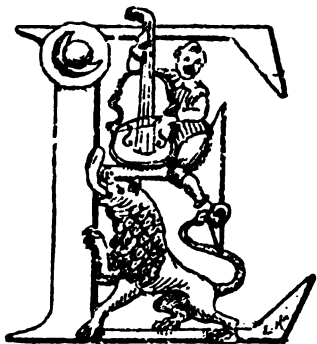
15^e Année. — Tome XV. — N^o 6-7. — Juin-Juillet 1900.

LA MER ET LES EAUX

CVIII

L'APPAREILLAGE

§ 1. — *Jours néfastes*



N Europe, les marins avaient une répugnance très caractérisée à commencer un voyage le vendredi. Elle repose sur la croyance, très vivace aussi à terre, que le vendredi est un jour néfaste, parce que c'est celui où Jésus fut crucifié; d'après Blind, *Contemporary review*, 1880, cité par Bassett p. 68, il faudrait aussi y faire entrer pour quelque chose ce fait que ce jour était consacré à Freya, divinité maritime qui lui a donné son nom dans les pays du Nord. (*Friday*). En 1553, le roi de Pologne ne voulut pas quitter Dantzic le vendredi, bien que le vent fût favorable. D'après une ballade anglaise du XVII^e siècle, citée par Bassett p. 184, en mettant à la voile le vendredi, on s'exposait à rencontrer des sirènes et à essuyer des tempêtes. En France, au XVII^e siècle, Thiers mentionne parmi les superstitions celle de ne vouloir faire voile un vendredi. Choisy, *Voyage à Siam* p. 99, constate la croyance, tout en disant qu'elle n'était pas partagée par tout le monde. Nos officiers, écrit-il, ne sont point superstitieux; il y a même des ordres du roi de partir le vendredi comme les autres jours, et cependant quand le cas arrive, on remet toujours au lendemain en faveur des matelots bretons, curieux observateurs de ces bagatelles.

Un lieutenant de vaisseau racontait à M. Galabert, commissaire de la marine à Paimpol, les réflexions d'un gabier à l'occasion d'un voyage qu'il fit de Cherbourg en Chine, il y a une trentaine d'années. Partis un vendredi, un 13, trois curés à bord, ils éprouvèrent des avaries à bord, débarquèrent leurs passagers sur les côtes de la Chine ou de la Cochinchine; les prêtres furent tués, le navire souffrit beaucoup; et le gabier disait qu'ils auraient dû en partant de Cherbourg jeter à la mer une paire de vieux souliers.

Les Espagnols n'aiment pas à mettre à la voile le vendredi, et les Italiens disent en proverbe : *Venerdì, non si sposa, non si parte*. Le vendredi, il ne faut ni se marier ni se mettre en route ¹.

A Palerme on n'obtiendrait à aucun prix d'un capitaine de navire qu'il mit à la voile un vendredi. Il faut attendre le minuit du samedi pour qu'il lève l'ancre. Il arriva une fois qu'un jeune marin, faisant l'esprit fort, voulut violer cet usage; il fut assailli par une tempête et faillit périr ².

En Angleterre, la superstition du vendredi est encore dans toute sa force. Le vendredi, si marqué de noir, non seulement à la mer, mais sur terre, était et est encore regardé par beaucoup de marins comme un jour funeste pour mettre à la voile. Southey remarque que beaucoup de navires ont perdu une marée qui leur aurait été avantageuse, parce que le capitaine et l'équipage pensaient qu'ils auraient eu de la malechance en partant un vendredi. Il était difficile de faire mettre à la voile ce jour-là, quelque favorable que fût le vent, si le capitaine pouvait trouver quelque prétexte pour rester au port jusqu'au lendemain ³.

La répugnance pour les voyages commencés le vendredi n'existait pas seulement parmi les matelots, ainsi qu'on le voit dans plusieurs exemples cités par Bassett p. 444, elle était, vers le milieu de ce siècle, partagée par les officiers. La liste des partances en Écosse constatait que le vendredi était le jour où il y avait le moins de navires à quitter le port.

Le *Wellesley*, portant le pavillon du comte de Dundonald, partit de Plymouth le 24 mars 1848, un vendredi; quand il eut dépassé la digue, il fut rappelé par l'amiral, et ne continua sa route que le jour suivant. Le motif de ce délai était un envoi de bagages, mais l'équipage du navire fut persuadé que le galant amiral avait exprès laissé quelque chose derrière lui pour ne pas mettre en mer un vendredi ⁴.

1. BASSETT, *The gendsof the Sea*, p. 445.

2. MARC MONNIER, *Contes populaires en Italie*, p. 198.

3. W. JONES, *Credulities*, p. 109.

4. JONES, p. 109.

En 1847, d'après le chapelain Rockwell, il y avait dans la marine des États-Unis des officiers qui ne voulaient pas mettre à la voile le vendredi. On en a connu qui, plutôt que de le faire, renonçaient ce jour-là à prendre leur service. Et pourtant en Amérique le vendredi est regardé comme un jour heureux, et beaucoup d'événements politiques importants ont eu lieu à ce jour ¹.

A Khartoun, on ne doit jamais s'embarquer le mardi et le vendredi, que les gens du pays tiennent pour jours néfastes ².

La superstition du vendredi n'était pas, semble-t-il, générale dans l'ancienne marine espagnole. Christophe Colomb dit en effet qu'à son premier voyage, il partit du port de Palos un vendredi ; dans un autre passage, il dit qu'il se mit à la corde en travers, en attendant le vendredi. Lorsqu'il retourna d'Amérique en Espagne, Colomb sortit du port de Navidad le vendredi 4 janvier 1493 ³.

Dans le port de Luarca (Asturies) existe la croyance que le 25 juillet, jour Saint-Jacques, il arrive toujours sur mer quelque disgrâce ; aussi les gens du peuple ne se baignent pas ce jour-là, et les marins ne quittent pas le port ⁴.

Certains marins ont de la répulsion pour l'appareillage fait en d'autres jours que le vendredi.

Le mardi, il ne faut ni entrer dans une maison ni s'embarquer ⁵.

Le samedi était considéré par les marins comme un jour peu favorable. Dans le *Catéchisme* de l'archevêque d'Hamiltown (1551), nous voyons que « certains marins ne veulent pas mettre à la voile le samedi, ce qui est assurément une superstition ». Le samedi toutefois n'était pas toujours regardé comme funeste ⁶.

Dans les pays anglo-saxons, la raison qui fait mettre à la voile le dimanche, n'est pas, comme beaucoup de gens le supposent, parce que c'est un jour favorable, mais parce que c'est un jour de loisir ⁷.

Certains quantièmes de mois étaient néfastes au XVII^e siècle. Les navigateurs tombent, dit Brown, dans une erreur semblable à celle des Romains lorsqu'ils regardent comme des jours malheureux le 4^{er} et le 7 de mars ; le 5 et le 6 d'avril ; le 6, le 12 et le 15 de février ⁸.

D'après le *Nauticum Astrologicum*, montrant aux marchands, marins, capitaines de navires, assureurs, etc., comment échapper aux

1. BASSETT, p. 444-445.

2. SCHWEINFURTH, *Astrologicum*, *Tour du Monde*, t. XXVIII, p. 279.

3. JAL, *Archéologie navale*, t. II, p. 229.

4. *Boletino folklórico español*, n° 6.

5. GUICHOT, *Supersticiones*, t I, p. 233.

6. JONES, l. c.

7. DANA, *Before the mast*, p. 247.

8. *Essai sur les Erreurs*, t. VI, ch. IV

divers dangers qui arrivent (avec la bénédiction de Dieu), communément sur l'Océan, ouvrage posthume de John Gadbury, (1716), il paraît que souvent l'on faisait des figures astrologiques pour les navires voyageant de Londres à Newcastle, etc. Dans un endroit le prophète dit que sa réponse fut vérifiée : le navire, quoique non perdu, fut pourtant en grand danger, ayant malheureusement fait côte à Newcastle, il perdit un hauban et eut toute sa quille enlevée. A la page 93, il y a la figure donnée à un navire qui partit de Londres pour Newcastle le 27 août 1669. Elle présageait un heureux voyage. Et en vérité, dit notre auteur, sous une si bonne disposition du ciel, il eût été étonnant qu'il en fût autrement ; car vous y voyez Jupiter en ascendance avec l'aspect sextile du soleil, et la lune, qui est la dame de l'horoscope, et la gouvernante de l'heure où l'ancre a été levée, arrive *ad trinum Veneris*. Le navire retourna à Londres, très bien chargé, en trois semaines de temps, au grand contentement, ainsi qu'à l'avantage de son armateur ¹.

Lodge, dans ses *Diabls incarnés* (*Incarnate Devils*, 1596), parle d'un devin qui persuade à un marchand de ne pas trafiquer, parce qu'il est écrit dans son thème de nativité qu'il éprouvera des pertes par le fait de la mer ².

Les marins regardent comme un voyage funeste celui qu'ils commencent le jour de la Chandeleur.

Les navires chinois quittent le port un jour « *faste* », choisi par les prêtres (Taonish), ou en leur absence par les astrologues. Le jour généralement choisi est le premier ou le quinzième de chaque mois lunaire, à la nouvelle ou à la pleine lune.

§ 2. — *Augures et prières*

Dans l'antiquité, on ne s'embarquait guère sans avoir consulté les entrailles des victimes et diverses autres circonstances qui étaient soigneusement déterminées par la coutume. De nos jours encore, on dit par survivance qu'une navigation ou un voyage commence sous d'heureux auspices.

Aristophane, dans *les Oiseaux*, fait allusion à cette cérémonie : Quand on prendra des auspices avant l'embarquement, un oiseau ne manquera pas de dire : « Ne partez pas, il y aura tempête ».

Chez les Romains, il y avait tout un ensemble de règles qui vraisemblablement venait des Étrusques, et qu'on observait rigoureu-

1. W. JONES, p. 5.

2. W. JONES, p. 5.

sement. Junius, collègue de Claudius, perdit sa flotte par une tempête pendant la première guerre punique, pour avoir mis à la voile malgré les auspices qui le défendaient. Claudius voyant que les poulets qu'on avait tirés de leur cage ne mangeaient pas, les fit plonger dans l'eau et dit avec un air moqueur : « Qu'ils boivent donc puisqu'ils ne veulent pas manger ». Plaisanterie qui coûta cher au peuple romain ¹.

Au XVII^e siècle, les Hindous avaient des reptiles à bord, qui remplissaient le même rôle augural que les poulets sacrés de Rome. Les Indiens (Hindous) tiennent des serpents fraisez dans leurs navires et s'ils voyent que leurs serpents soient tristes, ils ne veulent se hasarder à aucun voyage. Au contraire, lorsqu'ils les voyent joyeux et en belle humeur, ils donnent six fois autant qu'ils ne feroient pour faire le voyage qu'ils entreprennent, sur l'espérance qu'ils ont de faire beaucoup mieux leur profit ².

Les Papous n'oseraient entreprendre un voyage à Tidor, sans avoir consulté un devin, et se faire accompagner de personnes choisies par des moyens magiques. Lorsque tout est préparé pour le départ, les voyageurs dorment le jour, se lèvent le soir, et veillent la nuit en silence. Si une branche tombe d'un arbre, si le Kakatou crie, c'est de mauvais augure ; des matelots mourront pendant la traversée et on remet l'expédition ³.

Le devin Phinée conseille aux Argonautes de sonder l'intention des dieux à leur égard en lâchant une colombe : Si elle fait le trajet sans danger, et si elle arrive dans le Pont-Euxin, ne balancez pas à tenter le passage ; mais si l'oiseau périt, ce sera une preuve que les Dieux s'opposent à votre passage ⁴. On lâche en effet la colombe qui file à travers les rochers qui s'entrechoquent sans cesse, et échappe sans avoir perdu que l'extrémité de sa queue.

Dans une grande partie des îles de la Polynésie, on a coutume de consulter le destin avant de partir ; il en est de même aux Carolines et aux Mariannes ⁵. Quelques Carolins font des enchantements avec des nœuds de feuilles de palmier ; ils comptent ces nœuds, et leur nombre, pair ou impair, décident du bon ou du mauvais succès d'une entreprise, telle qu'une navigation lointaine ⁶. Les traditions de la Nouvelle-Zélande ont conservé la trace de consultations faites à une

1. CICÉRON. *De la nature des Dieux*, l. II, c. 4.

2. DE FEYNES, *Voyage jusqu'à la Chine*, 1630, p. 201, cité par *Mélusine*, t. II, col. 234.

3. L. DE BACKER, *l'archipel indien*, p. 408.

4. *Apollonius*, trad. DUPUIS, t. II, p. 747 et 752.

5. A. LESSON, *Les Polynésiens*, p. 355.

6. RIENZI, *l'Océanie*, t. II, p. 185.

époque assez ancienne. Au moment où la flottille de ceux qui émigraient d'Hawaïki était prête à partir, Tama-té-Kapua, qui commandait l'Arawa, se rappela qu'il n'avait à son bord aucun prêtre habile ; il résolut de s'en procurer un par artifice. Il engagea Ngatoro-i-rangi, commandant du *Tainui*, à venir accomplir sur son bord toutes les cérémonies prescrites. Avant d'embarquer sa fille pour aller à la Nouvelle-Zélande, Kunia consulta ses dieux, et les présages ayant été favorables, elle permit à sa fille de s'embarquer, et les dieux qu'elle avait dérobés à la tribu lui servirent à traverser la mer ¹.

§ 3. — Présages et augures

De certaines circonstances qui n'avaient rien à voir avec la religion, ou qui tout au moins étaient superstitieuses, on tirait des présages pour le succès de la navigation.

Plutarque, cité par JAL, *Glossaire*, raconte qu'au moment où Thémistocle s'embarquait, un éternuement qu'on entendit à sa droite fut considéré comme de bon augure pour l'entreprise. Polyen (liv. III), parlant de Timothée qui allait partir avec une flotte, dit que quelqu'un ayant éternué (à gauche), le commandant fit interrompre l'appareillage, les marins et les rameurs n'osant pas s'embarquer pour une expédition commencée sous de tels auspices.

Les Papous, la veille de l'appareillage, veillent la nuit, et s'ils entendent quelqu'un éternuer, ils remettent l'expédition à un moment plus favorable ².

Les marins du Nord et nos matelots ponantais, en relation constante avec ceux-ci, tiraient, au temps de Ruyter et peut-être auparavant, un présage favorable ou fâcheux de l'inclinaison que prenait un navire au moment où on embarquait les vivres. Si alors le navire penchait à droite, le voyage devait être long et pénible : si au contraire c'était sur babord qu'il s'inclinait, la navigation devait être facile et prospère ³.

En Angleterre, rêver que la mer est calme indique un voyage heureux ; si on voit en songe des vagues courroucées et impétueuses, c'est signe qu'il sera malheureux et qu'on aura des tempêtes ⁴.

On remarqua, non sans effroi, qu'au moment où Harold mit le pied sur la chaloupe royale, le poids de son corps la fit enfoncer beaucoup plus que de coutume ⁵.

1. QUATREVAGES, *Les Polynésiens*, p. 119 et 125.

2. L. DE BACKER, *l'Archipel indien*, p. 408.

3. JAL, l. c.

4. BASSETT, p. 451.

5. A. THIERRY, *Conquête de l'Angleterre*, p. 189.

A Cadix, c'est un mauvais présage de s'embarquer du pied gauche dans une embarcation, ou de sauter à terre du même pied ¹.

L'usage de cérémonies au moment de l'appareillage remonte à une haute antiquité ; les écrivains et les poètes de la Grèce et de Rome nous en ont laissé plusieurs descriptions qui montrent le caractère religieux des rites qu'on observait.

Dans l'*Odyssée*, chant II, Télémaque ne part pas sans les avoir accomplis : « Lorsque les agrès sont attachés dans le noir vaisseau, les rameurs debout, couronnent de vin leurs coupes, offrent des libations aux dieux éternels et surtout à la fille du puissant Jupiter ».

Hérodote raconte, l. VII, c. 34, qu'au moment où l'armée de Xercès allait passer la mer, les Perses en attendant le lever du soleil, brûlèrent sur le pont toutes sortes de parfums. Dès qu'il parut, le roi fit avec une coupe d'or des libations dans la mer, et après une prière au soleil, il jeta la coupe dans l'Hellespont avec un cratère d'or et un sabre à la façon des Perses.

Diodore de Sicile, l. XIII, c. 2, Thucydide, l. V, c. 32, nous ont conservé la description de ce qui se fit au moment où les Athéniens quittèrent le Pirée pour la désastreuse expédition de Syracuse. Voici le récit de Thucydide, qui est le plus complet, et qui vient d'un témoin oculaire : Quand les troupes furent embarquées, la trompette donna le signal du silence : les prières d'usage avant le départ furent faites, non point sur chaque vaisseau isolément, mais par l'armée entière, à la voix d'un héraut. Les cratères remplis dans toute l'armée à la fois, soldats et chefs firent des libations dans des coupes d'or et d'argent. A leurs prières se joignirent celles de toute la foule répandue sur le rivage, des citoyens et de tous ceux qui s'intéressaient à leur succès. On chanta le Péan, et, les libations terminées, on mit à la voile ².

Les généraux romains, dit Cicéron, *De Natura deorum*, l. III, c. 20, avaient coutume, avant de s'embarquer de sacrifier une victime en l'honneur de la mer.

Voici comment était pratiquée, d'après Appien, la *Lustratio navium*, cérémonie analogue à notre Bénédiction de navire : On élevait sur le bord de la mer des autels dont les pieds étaient mouillés par les ondes. Les navires de la flotte se rangeaient en demi-cercle autour d'eux, les équipages gardant pendant cette manœuvre, le plus profond silence. Les sacrificateurs entraient d'abord dans la mer, puis montaient dans des embarcations et faisaient trois fois le tour

1. GUICHOT, t. I, p. 299.

2. THUCYDIDE, *Guerre du Péloponnèse*, VI, 32.

de la flotte, suivis des capitaines et des équipages et adressant aux Dieux des prières pour éloigner des navires les mauvaises chances. Puis revenus à terre, ils immolaient des bœufs ou des veaux, dont le sang rougissait la mer et le rivage.

Lorsque les peuples de la Méditerranée et de l'Océan eurent adopté le christianisme, ils continuèrent à observer des cérémonies au moment de l'appareillage. Procope raconte (JAL, *Scènes*, t. II, p. 158), qu'en 533, au moment où la flotte qui partait sous le commandement de Bélisaire, pour chasser les Vandales de l'Afrique, allait lever l'ancre, l'évêque de Constantinople vint sur le port, fit les prières solennelles suivant la coutume, et donna sa bénédiction aux vaisseaux.

Joinville parle en ces termes de l'embarquement de saint Louis pour la Terre-Sainte en 1248 : Le maistre de la nau s'escria à ses gents qui estoient au bec de la nef : Sommes-nous à poinct ? Et de lui dirent : Ouy, vraiment. Et quand les prestres et clers furent entrés, il les fit monter au chasteau de la nef, et leur fit chanter au nom de Dieu qu'il nous voulut tous bien conduire. Et tous commencèrent à chanter à haute voix ce bel hymne *Veni Creator Spiritus*, tout de bout en bout. Et en chantant, les mariniers firent voile de par Dieu. Les navires de la flotte que John de Outremarius conduisait contre les Tunisiens furent bénis au départ par les prêtres. En 1242, avant de s'embarquer pour faire la guerre en France, Henri III visita les reliques de plusieurs saints ¹.

Les vaisseaux de l'invincible Armada furent aussi bénis publiquement ².

Actuellement et en conformité avec les usages russes, les navires qui servent à porter les marchandises en Sibérie et qui en reviennent, ne quittent jamais le port sans avoir été bénis par les prêtres ³.

Vasco de Gama et son équipage passèrent la nuit en prières à l'oratoire de Belem ; Colomb fit de même au couvent de la Robida, après une procession solennelle.

Sur les navires qui font le commerce sur la rivière, le patron, avant de lever l'ancre, prend place sur l'avant, que les Chinois regardent comme l'endroit le plus sacré du navire, et commence à se rendre favorable la Mère du Dragon. Sur un petit autel temporaire élevé en cette occasion sont trois coupes de vin chinois. Tenant entre les mains un poulet vivant, qu'il garde jusqu'à ce qu'il le tue pour le sacrifier, le maître commence d'abord par accomplir le

1. JONES, p. 65.

2. BASSETT, p. 401.

3. JONES, p. 66.

Kowlow. Il prend les coupes l'une après l'autre, les élève au-dessus de sa tête, et en verse le contenu sur le pont pour en faire une libation. Il coupe ensuite le cou au poulet avec un couteau tranchant, en ayant soin d'arroser avec le sang du sacrifice la partie du pont où il se trouve. A ce moment de la cérémonie, un homme de l'équipage lui présente plusieurs papiers d'argent ; il les arrose de sang, et les attache aux montants et au linteau de la porte de la cabine ; partie de la cérémonie qui rappelle une de celles de la Pâque juive.

Pour se rendre propice leur dieu Muthiam, roi des Mauvais esprits, les marins indiens boivent le sang d'un coq, ou avalent un charbon vif, pour détourner les mauvaises influences ¹.

Avant de se confier aux fragiles radeaux de bambous qu'ils font pour traverser les rivières, les Traos ont soin de faire des prières et d'offrir un poulet, qu'ils font cuire et dont ils jettent quelques morceaux ainsi que quelques grains de riz dans le fleuve pour se procurer un heureux passage ².

A Calebar, (Afrique Occidentale). M. Girard vit le roi faire des sacrifices à la divinité en jetant des poules à la mer ; il répandit ensuite des gouttes de tafia ou de genièvre aux quatre points cardinaux, après avoir bu les verres, et la flotte s'ébranla ³.

Lorsqu'une jonque chinoise sort du port, l'équipage de celles qui y sont à l'ancre montent sur la poupe pour rendre les vents et les vagues propices au navire qui va partir ; les uns frappent avec frénésie sur les gongs et les tams-tams ; tandis que les autres, pour repousser toute mauvaise influence, augmentent encore le bruit par des décharges et des fusées ⁴.

Aux îles Pelew, avant de donner aux canots une impulsion pour partir, un homme de l'équipage prononce une sorte de chant, et aussitôt tous brandissent leurs bagages sur leurs têtes avec un mouvement parfaitement uniforme et avec la plus grande dextérité. Le mouvement est aussi régulier que celui d'une compagnie de soldats ⁵. Avant de commencer une course de bateau, les Birmans ne manquent jamais de faire offrir par un homme qui se tient à l'avant, un bassin contenant une noix de coco, des feuilles de bétel, etc., aux flots du courant, afin qu'il ne cause aucune avarie au bateau pendant la course ⁶.

1. JONES, p. 48.

2. NEIS, *Excursions et reconnaissances*, 1881, n° 10.

3. *Bull. Soc. de Géographie*. 1887, t. I, p. 551.

4. JONES, p. 46.

5. DELANO, *Voyages and Travels*, p. 62.

6. JONES, p. 48.

Avant d'aborder les grandes eaux les deux jeunes gens accomplissent une cérémonie de leur pays ; le pilote prit de l'eau dans une feuille de ravenala (*musa* ou arbre des voyageurs), se mit dans la mer jusqu'aux genoux, aspergea les bords de la pirogue et supplia les vagues, à mains jointes, de les porter sans accidents jusqu'à leur île (Madagascar) de les protéger contre les écueils, contre les monstres de l'Océan. Cela fait, il courut enterrer sous le sable la feuille dont il s'était servi et poussa au large avec son aviron ¹. Avant de lancer son bateau à la mer, le marin de Gotland fait toujours le signe de la croix ².

Quelquefois cette cérémonie a lieu en mer. A l'instant de faire voile, la prière fut dite en commun (vers 1790), comme il était d'usage en Bretagne, lorsqu'on allait se confier aux périls de la mer ³.

Quand Floki partit pour son voyage d'exploration, il équipa lui-même un navire, puis il offrit un sacrifice aux dieux et leur consacra trois corbeaux qui devaient le guider dans son voyage ; car alors on ne connaissait point la boussole. Il est à remarquer, dit le savant historien de la Norvège, qu'une partie des peuples de l'Asie, employaient aussi pour se guider dans leurs voyages sur mer, des oiseaux qu'ils emportaient avec eux en s'embarquant ⁴. M. Scott raconte qu'en Ecosse lorsque le soi-disant capitaine s'embarqua, l'Egyptienne resta sur le rivage, récitant ou chantant un charme et gesticulant avec une grande véhémence :

— C'était pour bénir son vaisseau, je suppose, dit M. Bertram ⁵.

Les insulaires des îles de Banks exposés à des dangers continuels dans leurs voyages sur mer d'une île à l'autre, implorent au départ les Vuis ou génies. Voici quelques-unes de leurs prières :

Quate et toi Marawa ! bouche en ma faveur la caverne des vents, permets-moi d'arriver à un lieu de débarquement tranquille, et apaise les flots pour moi.

Quate ! Marawa, tournez vos regards de mon côté, adoucissez la mer devant moi, afin que je puisse naviguer en sûreté.

Quate ! Marawa ! faites que notre canot rencontre une baleine, ou des poissons, qu'il traverse les courants dangereux et revienne à terre sain et sauf. »

En réponse à de telles prières, ils supposent que Quate et Marawa

1. TH. PAVIE. *Scènes et récits d'outremer*, p. 140.

2. JONES, p. 111.

3. MOREAU DE JONNÈS. *Aventures de guerre*, t. I, p. 230.

4. X. MARNIER, *Voyage en Islande*, p. 39.

5. *Guy Mannering*, ch. IV et V.

arrivent à bord, tiennent ferme le mât et les agrès du canot et le préservent de tout danger ¹.

Au moment du départ des jeunes matelots bretons pour le service de l'Etat, leurs mères ont coutume de les conduire à l'église, afin d'y prier ensemble à l'hôtel de la Vierge. Elles suspendent ensuite au cou de leur enfant un petit sachet rempli de poussière ramassée sur les marches des autels ². Au moment du départ, les marins grecs ont coutume de mettre un sou dans le tronc qui est à la proue ³.

Sur le rivage près du Cap Saint-Jacques, s'élève une pagode de pauvre apparence, dédiée à la baleine protectrice des naufragés. On y conserve le squelette d'un de ces énormes cétacés. Il est pieusement recouvert de nattes et d'étoffes rouges, autour, on voit plusieurs tombeaux renfermant les ossements de petites baleines et de marsouins. Les Annamites, et même des Chinois, viennent faire là leurs prosternations et leurs offrandes au bruit du gong et des pétards pour obtenir bon vent et une navigation favorable. Les Annamites prétendent que lorsqu'ils font naufrage, la baleine ou le dauphin les prend sur son dos pour les porter au rivage. Il est de fait que leurs jonques ont la forme d'un gros poisson ⁴.

§ 4. — *Rencontres*

En plusieurs pays maritimes, on regarde comme un mauvais présage la rencontre d'un prêtre au moment où l'on va s'embarquer ⁵.

En Bretagne, il est d'un mauvais présage de voir en sortant du port deux chevaux blancs.

En Sicile (GUBERNATIS, *Mythologie zoologique*, t. II, p. 66) quand on récite le rosaire à l'intention des navigateurs, le miaulement d'un chat annonce un voyage rempli d'ennuis.

Aux Orcades, en certaines circonstances, les pêcheurs ne voulaient pas s'embarquer :

Ils ont marché sur de mauvaises herbes, ils ont rencontré un porte-malheur, ils ont tourné la barque contre le soleil, et puis on ne peut rien faire ce jour-là ⁶.

En montant précipitamment, le principal passager perdit son chapeau qui s'en alla en dérive sans qu'il fût possible de le repêcher.

1. R. H. CODRINGTON, *Journal of Anthropological Institute*, t. X, p. 267-8.

2. O. PRADÈRE, *Bretagne poétique*, p. 271.

3. E. ABOUT, *La Grèce*, p. 173.

4. LEMIRE, *Cochinchine*, p. 151-2.

5. BASSETT, p. 427.

6. W. SCOTT, *Le Pirate*, ch. V.

C'est preuve, me dit un vieux matelot, que le diable s'y est embarqué. Il va emporter le maître sur son rôle d'équipage, et vous pouvez compter qu'il viendra bientôt nous le réclamer ¹.

Quand un homme tombe à la mer au départ, c'est signe d'une bonne route et d'une heureuse navigation ².

Les marins anglais et américains croient que si, au moment d'appareiller ou de mettre à la voile, on amène sur le pont (sic) le cadavre d'un noyé c'est un présage sinistre pour la navigation qu'on veut entreprendre ³.

Quand un mariu prend la mer, sa maîtresse tahitienne lui dit : « Nos cœurs voleront ensemble comme les oiseaux-âmes. » De petits oiseaux de mer tout blancs planent toujours par couples isolés au-dessus des rocs et des arbres de la plage sans jamais se percher. On assure qu'ils n'ont pas de pieds. Ce sont les oiseaux-âmes ou âmes-sœurs... Ils sont le symbole de la fidélité en amour ⁴.

Sur les côtes de Bretagne, il ne faut pas souhaiter bonne chance à ceux qui vont sur mer, cela leur porte malheur, de même qu'un souhait analogue adressé aux pêcheurs qui se rendent sur le lieu de pêche ou au chasseur qui se met en route.

D'après la superstition islandaise, si on jette une pierre sur un navire qui s'éloigne, il se perd et ne revient plus ⁵.

Avant de quitter Boston, le *Massachusetts* n'eut pas moins de trois équipages. La plus grande partie des matelots qui le quittèrent le firent en conséquence de la prédiction faite par une vieille femme, une diseuse de bonne aventure, Moll Pitcher de Lynn, qui prétendait que le navire ferait naufrage et que tous ceux qui seraient à bord périraient ⁶.

En Annam, si l'on entend le cri du gecko au moment de s'embarquer, il peut être interprété comme étant de mauvais présage, suivant les circonstances. Mais si l'on entend le cri du cou-thiô (Blanéor), si on le voit passer sur le sentier qui conduit à l'embarcadère, c'est l'augure le plus funeste ⁷.

« Au départ d'Ulysse, des oiseaux volaient à sa droite ; je le congédiai avec joie et lui-même s'embarqua plein d'allégresse ⁸. »

Au moment où les Espagnols sortaient du port de Santa Marta (1514), il parut un oiseau qui.... visita la *Capitaine* et tournoya

1. MOREAU DE JONNÈS, t. I, p. 417.

2. A. DUBARRY, *Musée des familles*, 1873.

3. *Dict. des sup.* p. 802.

4. Communiqué par M. Ch. HERCOUET.

5. *Mélusine*, p. 233, d'après LIEBRECHT.

6. DELANO, *Voyages and Travels*, p. 30.

7. Com. de M. Ch. HERCOUET.

8. *Odyssée*, ch. XXIV.

ensuite autour des autres vaisseaux, puis tomba mort aussi tost. Ceux qui remarquèrent cette action, la prirent pour un mauvais augure ; mais ils dirent depuis que c'étoit un présage des désastres qui arrivèrent ¹.

En Annam, si lorsqu'on se met en voyage avant l'aube, le coq de pagode chante sur la droite, faisant entendre son chant un nombre de fois pair, on peut poursuivre sa route en toute confiance ; s'il chante sur la berge gauche, et que le nombre de ses cris soit impair, virez de bord, le présage est détestable. Cet oiseau qu'on appelle oiseau de Boudha ou poule de Boudha porte aussi malheur au chasseur qui le tue ².

PAUL SÉBILLOT.

CIX

LE PÊCHEUR FANTASTIQUE

Dans certaines parties du littoral flamand, l'idée du jour des âmes s'associe à celle d'un pêcheur macabre qui, apparu le 2 novembre assez près du rivage, prendra sa nasse et emportera pour jamais tous les vivants qui l'auront aperçu.

Aussi, c'est parmi la population de la plupart de nos villages maritimes, à qui ne quittera point son logis ce jour-là, pour ne pas voir le sinistre nautonnier.

(*L'Indépendance belge* du 3 novembre 1897).

A. DE COCK.

1. HERRERA, *Voyages*, l. X, c. 13.

2. Com. de M. Ch. HERCOURT.



LA CHANSON DE RENAUD¹

VERSION DU VIVARAIS

Etant assis' sous un ormeau

Je vois venir mon fils Renaud.

— Mon fils, réjouis toi, mon fils,

Ta femme est accouché' d'un fils.

— Ma mère' comment me réjouir

Un homme qui se sent mourir ?

A minuit je trépasserai

Aux flambeaux vous m'enterrez.

— O dites moi, ma mèr' ma mie

Pourquoi mes fill' s pleurent ainsi ?

— Ma fill' c'est un des bassins d'or
Qui est tombé dedans le port.

— Quand mon mari de guerr' viendra }
De plus beaux il apportera. } bis

O dites-moi, ma mèr, ma mie,

Pourquoi mes pages pleurent ainsi ?

— Ma fill, c'est un de vos chevaux
Qui vient de se noyer dans l'eau.

— Quand mon mari de guerr' viendra }
De plus beaux il amènera, } bis

O dit-moi, ma mèr' ma mie

Pourquoi les cloch's sonnent ainsi ?

— Ma fille, c'est le roi Louys
Qui fait son entrée dans Paris.

— O dites-moi, ma mèr' ma mie

Pourquoi les prètr's chantent ainsi ?

— Ma fill' c'est la procession
Qui fait le tour de la maison.

Quand la quinzaine fut passée }
A la messe voulut aller. } bis

— O dites-moi, ma mèr' ma mie

Quelle rob' mettrai-je aujourd'hui ?

— Mettez le blanc, mettez le gris,
Le noir est encor plus joli.

— O dites-moi, ma mèr' ma mie

Pourquoi le noir est plus joli ?

— A femme qui lève d'enfant
Le noir est toujours plus séant.

Quand dans la rue elle passait }
Tout le monde la regardait. } bis

— O dites-moi, ma mèr' ma mie

Pourquoi l'on me regarde ainsi ?

— Ma fill' c'est qu'on est réjoui
De vous voir si tôt rétablie.

Quand dans l'églis' ell' fut entrée }
Vit un tombeau tout frais percé. } bis

— O dites-moi, ma mèr' ma mie,

Pourquoi ce tombeau frais bâti ?

— Ma fill', ne puis vous le celer,
C'est vol' mari, mort enterré.

— Tenez ma mèr' voilà les clefs

A la maison jamais n'irai

— Ma fill' vous avez des enfants
Il faut les él'ver saintement.

— Mes enfants ont de bons parents }
Qui les élèvront saintement. } bis

Ouvrez tombeau, fendez rocher.

A mon mari je veux parler.

— Retire-toi, femme d'ici !

Dit une voix de terr' sortie.

— J'entends la voix de mon mari

Faut qu'il soit de suite obéi.

Elle s'en fut à la maison :

Elle y vécut un temps fort long.

VINCENT D'INDY.

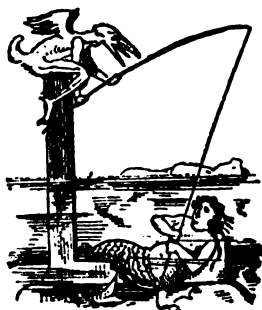
1. Cf. t. I, p. 34 ; t. III, p. 195, 198.

CONTES ET LÉGENDES DE L'EXTRÊME-ORIENT¹.

CIV

MOSEN ET SON PETIT-FILS AÏTOU

(Nouvelle-Guinée)



E grand-père Mosen était assis dans sa maison² et donna cet ordre à sa petite-fille : *Sakouo*³, apporte-moi du bois. — Si je t'apporte du bois, lui dit-elle, que me feras-tu pour cela ? — Il reprit : apporte-moi du bois. — Un autre jour, il l'appela : *Sakouo*, va me chercher de l'eau, je veux boire. — Si je t'apporte de l'eau, que me feras-tu pour cela ? — Il lui dit : Apporte-moi de l'eau, je veux boire gratis. Toujours, il lui donna de nouvelles commissions, jusqu'à ce qu'elle en fut ennuyée et lui dit : Je t'ai toujours servi, donne-moi un mari parmi tes connaissances. Alors il courut, mit son canot à la mer et fit voile jusqu'à ce qu'il arriva au village où habitait son petit-fils Aïtou avec son père, sa mère et ses frères. Mosen l'emmena et lui dit : Viens voir une femme pour toi ; elle m'a servi et est devenue *Sakouo*, je lui ai demandé d'aller me chercher du bois et de puiser de l'eau ; elle m'a répliqué : Que feras-tu pour moi ? Alors je suis venu, je veux t'emmener : épouse cette femme. Il le prit avec lui. Pendant la nuit ils arrivèrent au village de Mosen. Celui-ci souleva les filets du réduit à porcs et y fit entrer son petit-fils, puis il appela de nouveau *Sakouo* et lui dit : Va chercher du bois et donne-le moi. Je suis allée souvent en chercher, dit-elle ; que me fais-tu pour cela ? — Donne-m'en gratuitement pour que je me chauffe. — Quand elle lui en eut apporté, elle lui demanda : D'où me donneras-tu un mari ? — Il l'appela : *Sakouo*, mange des bananes mûres. — Elle courut pour en manger, puis revint, s'assit en bas et dit : Où sont-elles ? Monte, dit le grand-père. — Elle monta et il ajouta : Lève le filet des porcs dans la grotte et regarde les bananes mûres qui sont là. Elle le leva, aperçut un bracelet, et, ne sachant rien, demanda : Qu'est-ce qu'il y a là-dessous ? — Lève le filet plus loin et regarde, dit Mosen. Alors elle vit Aïtou, qu'elle invita à se lever et à venir lui parler. Il obéit et dit : Pourquoi

1. Suite. Voir t. XV, p. 45.

2. *Sakouo*, nom donné à la jeune fille arrivée en âge d'être mariée.

m'as-tu éveillé ? Je veux dormir. Puis il lui raconta : Mon grand-père m'a conduit ici. Tu m'as toujours fait des reproches, dit Mosen, c'est pourquoi je t'ai amené cet homme. Alors *Sakouo* porta son filet aux deux (?), resta chez eux et Aïtou la prit pour femme. Ils demeuraient derrière une cloison et le grand-père en dehors. Les petites sœurs de la jeune femme lui apportaient des cannes à sucre, du taro et des courges, mais elle les tenait à l'écart; elles devaient se tenir au-dessous; elle voulait entrer elle-même et les en empêcher pour qu'elles ne pussent voir son mari. Ainsi faisait-elle toujours. Une des sœurs dit à sa mère : Pourquoi *Sakouo* nous renvoie-t-elle quand nous lui apportons de la nourriture ? et pourquoi nous dit-elle de rester dehors et de nous en retourner ? Autrefois elle n'agissait pas ainsi; nous nous asseyions près d'elle et nous ne parlions qu'au bout de quelque temps. Dès le matin, la mère envoya de nouveau du taro et des cannes à sucre et dit : Prenez ceci, marchez sans bruit, bien légèrement, et regardez dans sa chambre. Une des sœurs prit le taro et la canne à sucre, marcha sans bruit, monta, entra dans la maison et vit *Sakouo* à côté de son mari. Elle jeta rapidement à terre ce qu'elle portait et voulut descendre en toute hâte de la vérandah. La sœur aînée l'appela : Viens, tu m'as vue; ne dis rien, cache-le. Mais elle s'en alla et dit à sa mère et à son père : Mère, tu sens mauvais; père, tu sens mauvais; vos corps ont une odeur repoussante; voyez, *Sakouo* a épousé un bel être. — La mère répliqua : Où aurait-elle pris un mari ? Tu mens. — Allez et voyez, dit la jeune fille. Ils montèrent et virent Aïtou. Mosen leur dit : C'est mon petit-fils. Après qu'ils l'eurent examiné, ils lui demandèrent : De quel village es-tu ? Es-tu un esprit (*baloum*), un dieu (*boumboum*), un génie (*gamentaou*) ? Le grand-père Mosen affirma que *Sakouo* l'avait servi et lui avait demandé ce qu'il lui donnerait pour cela; alors, il était allé chercher Aïtou.

Le lendemain matin, le père de la jeune fille appela : Gens, préparez le *Sago*; nous voulons faire voir notre fille et la parer; elle est restée si longtemps assise que son corps est devenu infect. Il arrivera qu'elle sera bientôt enceinte et mettra au monde un fils. Après qu'ils eurent fait le *Sago* et qu'ils l'eurent mis dans des paniers, ils l'apportèrent et le suspendirent dans le village. Demain, dit le père, nous trouverons des liens pour la *Sakouo*. Son mari trouva lui-même des liens pour eux deux et pour la petite sœur qui était chez eux : un pour la jambe et l'autre pour la cheville. Il en tressa un pour le haut du bras et un pour le poignet. Le soir, ils firent un grand festin et alors le père appela : La *Sakouo* doit descendre et s'asseoir parmi nous. Alors ils virent la petite sœur descendre et se tenir sur

la vérandah, tandis que le lien du bras était tendu. Les gens se dirent : La sœur aînée est encore à l'intérieur. Là-dessus, elle descendit ; ils dirent de nouveau : Le lien est encore tendu ; et ils pensèrent qu'une sœur était encore dans l'intérieur. Alors son mari sauta en bas ; ils ne le connaissaient pas et dirent : D'où la *Sakouo* a-t-elle pris cette belle créature ? Le père fit étendre une natte sur laquelle la *Sakouo* s'assit avec son mari et sa petite sœur. Nous voulons leur donner un festin et ils nous verront, dit-il. Aïtou et sa femme demeurèrent ensemble jusqu'à ce que celle-ci mit au monde un fils. Elle demeura dans le village et donna cet ordre à son mari : Va chercher du bois et des bananes dans notre jardin et du *taro*. Aïtou coupa du bois, et sa belle-mère qui apportait du *taro* de son jardin entendit le bruit et appela : Est-ce toi ? — Oui, c'est moi, répondit-il. — Elle l'admira et lui dit : Viens, soulève mon fardeau, nous irons ensemble. Il lui répliqua : Dis cela aux autres femmes, je ne te touche pas. — Comme elle ne le laissait pas, il vint pour l'aider, mais elle se tourna, saisit son beau-fils et agit follement avec lui. Des femmes virent cela et dirent dans le village au beau-père d'Aïtou : Tu es assis dans le village, ton gendre est aux champs et ta femme agit follement avec lui. Dans la nuit, tandis qu'Aïtou et le grand-père Mosen dormaient, le beau-père appela au combat et les gens entourèrent la maison. Le petit-fils voulut regarder ; il aperçut cela et dit : Grand-père, il nous faut fuir ; les gens nous ont cernés. Ceux-ci voulaient toujours les tuer ; ils leurs lancèrent des épieux jusqu'à ce que le soir, puis de nouveau le jour arrivèrent. Ils évitèrent habilement les coups. Mosen avait conjuré une feuille de *koura*, ils la nouèrent, la placèrent à leur bracelet et les gens ne les atteignirent pas. La nuit, les traits, les épieux et les pierres vinrent à manquer, on voulut en chercher d'autres. Alors Aïtou dit : Grand-père, nous allons partir. La femme était dans le jardin lorsque tous deux arrivèrent au village d'Aïtou ; quand elle revint à la maison et ne le vit plus, elle pleura. Plus tard Aïtou donna cette commission à son grand-père : Va chercher mon fils, ma femme restera. Mosen arriva de nuit et parla ainsi : Ton mari m'a dit d'aller chercher son fils : c'est pourquoi je suis venu ; tu peux demeurer. — Elle répliqua : J'irai avec toi ; où pourrai-je épouser un si bon mari ? — Mosen la prit avec lui et ils voyagèrent jusqu'à ce qu'ils arrivèrent près d'Aïtou dans son village. Les gens tirèrent le bateau et les amenèrent dans le village où ils demeurèrent¹.

1. K. Vetter, *Einige Erzählungen der Eingeborenen von Deutsch Neu-Guinea*, *Zeitschrift für afrikanische und oceanische Sprachen*, t. II, Berlin, 1896, in-4, p. 234-237.

CV

LE ROCHER DÉFENDU

(Turkestân)

« Le mont Tçiu ché leng tcia a deux sommets qui s'élèvent dans les airs. Les précipices y sont à pic et très profonds; dans l'un d'eux, il y a un rocher de pierre précieuse qui attire et fait tomber dans le précipice tous ceux qui s'en approchent. Comme ce rocher barrait le passage, le roi du pays leva des troupes pour aller l'enlever; mais lorsqu'on l'eut soulevé, des guêpes noires surgirent en foule dans les airs et piquèrent tous les soldats de leur venin empoisonné. Aussi, jusqu'à ce jour, la porte du rocher est-elle restée fermée »¹.

CVI

L'IGUANE ET SA GRAND'MÈRE

(Nouvelle-Guinée)

« Un iguane et sa grand'mère habitaient dans un endroit. Il lui dit un jour : Demeure-là, j'irai chercher des écrevisses pour nous. Va, lui dit-elle. Il s'en alla, et après qu'il eut mangé sa part, il plaça le reste à côté, se cacha dans l'herbe et se tint là. Il y avait des enfants occupés à poser des filets et à chasser; ils le virent et crièrent : Il y a là un iguane pour nous. Il se mit à courir, s'embarrassa dans un filet et ils le prirent. Attachez-moi avec une plante tressée, leur dit-il; attachez-moi avec de l'herbe; abattez cette tige et portez-moi. Quand ils entrèrent dans le village, il se mit à se plaindre : Grand-mère, hélas! ils m'ont empoigné par la queue. Elle répliqua : Il m'a trompé, prenez-le et mangez-le. Il leur dit : Flambez-moi avec des feuilles de bananes. Ils le flambèrent, le feu consuma l'herbe et il s'échappa dans la forêt. Dans la nuit, il gratta à la muraille de la maison de sa grand'mère; celle-ci demanda : Iguane, es-tu venu? — Je suis là, répondit-il. — Elle reprit : Les jeunes gens t'ont cependant emporté. — Non, nous avons joué; je veux demeurer près de toi. — Le lendemain matin, il s'en alla de nouveau et se coucha dans l'herbe. Les jeunes garçons dirent : C'est une belle journée, nous allons de nouveau poser nos filets. Ainsi firent-ils; l'iguane courut

¹. Imbault-Huart, *Recueil de Documents sur l'Asie centrale*, Paris, 1881, in-8, p. 100.

vers un petit garçon qui le prit. Les autres lui dirent : Tiens bien, c'est notre proie. — Attachez-moi avec de l'herbe, reprit l'iguane. Ils répondirent : Il nous a souvent trompés ; et ils le lièrent avec une liane. Il continua : Coupez une tige. — Il ment, nous couperons un morceau de bois. Alors ils l'attachèrent, l'emportèrent et il se plaignit : Grand'mère, hélas ! ils m'ont saisi par la queue. Elle répliqua : Il ment, jeunes gens, tenez-le bien et mangez-le. Ils le flambèrent, le partagèrent, le firent rôtir et le mangèrent. Dans la nuit, son âme arriva et gratta à la muraille. La grand'mère demanda : Iguane, tu es venu ? Il ne répondit pas. — Elle se moqua de lui : Regarde ; tu as souvent fait comme cela ; tu n'as pas travaillé et tu n'as toujours mangé que des écrevisses. Et désormais la grand'mère habita seule »¹.

RENÉ BASSET.

RITES ET USAGES FUNÉRAIRES

XXX

OBJETS ENTERRÉS AVEC LE MORT¹

DANS la partie de l'arrondissement de Dinan qui avoisine la mer, on croit que les gens ressusciteront vêtus comme ils se trouvent avoir été enterrés ; c'est pour cela que lorsqu'une personne très pauvre meurt, on va demander aux âmes charitables un vêtement propre pour remplacer ses guenilles.

Dernièrement un paysan très à l'aise ordonna à ses héritiers de déposer à côté de lui dans son cercueil son grand parapluie de coton bleu. Il s'imaginait en avoir besoin pour passer au-delà. Passer au-delà, c'est passer la mer, et plusieurs croient que les cercueils voguent sur une mer intérieure pour aller dans l'autre monde ; le bonhomme voulait avoir son parapluie pour lui servir de voile.

LUCIE DE V. H.

1. K. Vetter. *Einige Erzählungen der Eingeborenen von Deutsch Neu-Guinea*, *Zeitschrift für afrikanische und oceanische Sprachen*, t. II, p. 237-238.

PÈLERINS ET PÈLERINAGES ¹

XL

MIDI DE LA FRANCE

À quelque distance de la curieuse petite ville d'Agde, non loin des bords de la Méditerranée, la piété confiante des fidèles s'est plu à honorer par un modeste oratoire la puissance de N.-D. du Grau. Une pierre derrière sa grille protectrice attire l'attention du visiteur Montpelliérain en appelant sa dévotion.

La tradition rapporte fidèlement qu'au jour d'une violente tempête, une femme ravissante de beauté apparut pour commander aux flots envahisseurs. La tourmente cessa subitement, et sur le rocher, le genou virginal demeura profondément imprimé. Dans ce trou circulaire une eau qui ne tarit pas atteste encore la perpétuité du miracle. Un ouvrier qui voulut tailler cette pierre, ressentit au genou une si cuisante douleur qu'il dût abandonner sa coupable besogne. (*Recueilli sur les lieux Mai, 1900*).

En Gironde au délicieux sanctuaire de N.-D. de Verdélais une pierre semblable est l'objet d'un curieux examen. La poussière qui la recouvre y laisse voir la profonde empreinte d'un sabot de mule. Cette précieuse dalle recouvrait une antique image de Marie grossièrement taillée dans le bois. L'animal avait refusé d'avancer. (*Recueilli sur les lieux, 1899*).

XLI

MAINE

Une riche autant qu'élégante Chapelle, au diocèse du Mans non loin de Solesmes, abrite une statue de Marie avec le chêne qui la recélait. Cet arbre avait été vu entouré le jour d'une multitude de colombes et la nuit de feux mystérieux. (*Recueilli sur les lieux, 1898*).

M.-J. de KERSAINT GILLY.

1. Cf. t. XV, p. 218.

COUTUMES ET SUPERSTITIONS DE LA CASAMANCE



De toutes les rivières du Sud de l'Afrique occidentale, la Casamance est, certes, une des moins connues et, dans tous les cas, une de celles dont on s'est le moins occupé aux points de vue de l'Ethnologie, de la faune, de la flore, en un mot sous le rapport de tout ce qui ne touche pas directement au domaine commercial colonial.

Depuis de longues années, cinquante et même plus, la ville de Carabanne, située à l'embouchure du fleuve, était placée sous la domination Française. Sédhiou, ville située à l'extrémité navigable du même fleuve, était également protégée par notre drapeau.

Ce n'est guère qu'en 1889-90, qu'à la suite d'une entente avec le gouvernement Portugais, une enclave, possession Portugaise jusqu'alors et qui comprenait le pays de Brenn, Zighimhor, Guifanyor et autres dépendances, jusqu'à Sindom, pays de protectorat Français, nous fut cédé à titre d'échange.

Nous avons le haut et le bas du fleuve ; le centre ne nous appartenait pas. Comme anomalie, c'en était une et des moins ordinaires. Sans nul doute on le comprit en haut lieu, car nous sommes aujourd'hui possesseurs exclusifs des rive droite et gauche de la Casamance.

Comme nous nous proposons de faire une très courte étude sur ce pays, nous nous contenterons d'indiquer très brièvement sa situation géographique.

Entre le 12° 45' de latitude nord, et le 18° ° de longitude ouest, entre la Gambie Anglaise d'un côté, le Kachéo ou Guinée Portugaise de l'autre, le fleuve Casamance déroule en méandres sinueux son lit capricieux et pas toujours navigable, dont la largeur atteint parfois des proportions telles que l'on dirait de petits bras de mer.

Le voyageur, le commerçant appelé par ses affaires à remonter ou à descendre le cours du fleuve sur un canot, parfois un petit côtre, à la rame ou à la voile, ne peut se lasser d'admirer la sauvagerie de cette nature primitive qui se présente à ses yeux sous un aspect à la fois grandiose et désespérant.

La solitude, l'éternelle solitude avec l'effroi qui en découle ; la luxuriance des arbres qui bordent les rives : le silence absolu de la

nature que seuls coupent par instants les cris des oiseaux aquatiques et les plongeurs des caïmans qui regagnent à la hâte, au passage de la barque, leurs demeures humides, tout cela frappe l'esprit, surexcite l'imagination, produit une réelle sensation de vide, d'inconnu.

Et si parfois, la bise venant à fraîchir, le voyageur perçoit les sifflements plaintifs émis sous forme de mélodie par son noir équipage, quelle ne sera pas sa surprise d'apprendre que lesdits sifflements s'adressent au Dieu dispensateur du vent, secours tant désiré par les rameurs plus paresseux que fatigués.

Cette pratique païenne n'est pas, croyez-le, l'apanage exclusif des nègres restés païens ; ceux d'entre eux qui ont reçu les leçons des pères missionnaires, qui ont bénéficié de la connaissance de la religion chrétienne, n'en sont pas plus exempts que les autres, tant il est vrai qu'en grattant l'écorce on retrouve vite le sauvage.

..

Les diverses peuplades répandues en Casamance, qui vont et viennent sur ce territoire ou qui y habitent à demeure, forment un composite des plus disparates. Les Mandingues et les Manjacs ou Mandiagos ; les Diolas et les Peulhs ; les Yoloofs et les Balantes n'offrent guère d'autre ressemblance de famille que celle qui résulte de la couleur de leur teint.

Bien plus, leurs idiomes divers, leurs mœurs et leurs coutumes en font presque des étrangers les uns par rapport aux autres.

Le Mandingue est généralement grand, ses lèvres ne sont pas lip-pues, l'œil est intelligent, la démarche est noble et assurée.

A côté de lui, le Diolas par exemple, au nez épaté, aux lèvres lippues, à la face bestiale, donne tout de suite l'impression d'une dégénérescence marquée, d'un intellectualisme des plus bornés.

Le Yolooff, aux traits réguliers, à la démarche majestueuse et molle, aux yeux vifs et intelligents, semble avoir puisé dans la lecture du Coran les éléments d'une civilisation plus que rudimentaire. S'il se montre réfractaire aux exhortations des missionnaires catholiques, il professe toutefois pour eux et quand même un réel respect, et ceux d'entre eux qui sont doués d'une certaine intelligence, écoutent avec plaisir leurs conseils et répondent parfois non sans esprit.

Ils ont un attachement réel pour les préceptes de Mahomet, et les ablutions ordonnées par ce prophète, les prières aux heures fixées, comme aussi l'abstention des liqueurs et viandes défendues, n'ont pas de plus fidèles observateurs.

Toutefois, ils conservent un attachement indéracinable pour leurs amulettes, leur gris-gris, et ont dans leur efficacité la foi la plus absolue.

Nous en avons vu, et non des moins intelligents, nous affirmer qu'ils possédaient des amulettes données ou plutôt vendues par des marabouts en renom, grâce auxquelles ils défiaient la balle d'un ennemi, le couteau d'un détrousseur de la brousse, la dent du caïman, la griffe de la panthère. En émettant de pareilles superstitions, ils étaient de très bonne foi et ne se refusaient pas même à servir de cible à notre coup de pistolet.

La même superstition sévit tout particulièrement parmi les fétichistes Diolas, Mandingues et Ballantes, et la possession d'un fétiche obtenu à prix d'or d'un griot ou d'un sorcier en renom, leur donne toutes les audaces et le courage d'affronter sans pâlir les plus grands et les plus sérieux dangers. Ils traverseront sans aucune hésitation les marigots peuplés de caïmans, et si, le hasard aidant, ils échappent aux puissantes mâchoires de ces terribles sauriens, ils ne manqueront pas d'en faire remonter la cause à la vertu de leur fétiche. Si parfois ils laissent un de leurs membres dans cette folle équipée, ils s'estimeront encore trop heureux et attribueront à la puissance occulte qui les protège la conservation du reste de leur personne.

Aussi les caïmans ont beau jeu avec une proie de si bonne composition, et ils retirent de cette confiance des fétichistes en leur gris-gris, le plus clair de leurs revenus gastronomiques.

De toutes les pratiques superstitieuses pratiquées par ces hordes encore à demi-sauvages, la plus cruelle, celle qui chaque année et même plusieurs fois par année occasionne le plus grand nombre de morts, est sans contredit celle connue sous le nom de Tali.

Le Tali est un fruit des forêts de l'Afrique Occidentale, et un poison tellement violent, que les insectes eux-mêmes ne l'attaquent pas. Macéré dans l'eau, il produit une solution absolument mortelle, soit qu'il ait été pris à l'état de boisson, soit qu'on y ait trempé des flèches ou autres armes.

Faire le Tali, pour une tribu de fétichistes, est une véritable cérémonie. Quand le sorcier de la tribu a besoin de se réapprovisionner, soit en riz, soit en tabac, soit en poudre ou eau-de-vie; quand il sent la nécessité de renouveler de pagnes la garde-robe de ses houris, il choisit le premier prétexte venu, la mort d'une femme ou d'un enfant, pour déclarer qu'il existe un jettatore dans la tribu, et que c'est à lui que doit être attribuée la mort de cette femme ou de cet enfant. Ces paroles, écoutées comme des oracles, fomentent aussitôt

un esprit de méfiance qui naît d'abord chez les parents du défunt, pour gagner rapidement, et les amis, et les indifférents. A partir de ce moment-là, tout le monde se regarde, et c'est le cas de le dire, d'un très mauvais œil, chacun attribuant à son voisin la responsabilité du maléfice.

Pour mettre fin à cet état de choses, le sorcier décrète la cérémonie du Tali, et au jour dit, tous les gens de la tribu, hommes, femmes et enfants, accourent y prendre part.

Voici en quoi elle consiste : Le sorcier, prêtre ou devin, a fait macérer, dans d'énormesalebasses, le fruit mortel du tali. Chaque membre de la tribu doit se présenter devant lui et recevoir de sa main une certaine quantité du mortel breuvage, qu'il absorbera *coram populo*.

Les uns, les malins, ceux qui n'ont qu'une foi très relative dans les pratiques de sorcellerie, ont le soin d'absorber préalablement un antidote énergique, généralement de l'huile de palme, avalent ensuite le breuvage présenté qu'ils rendent presque aussitôt, et s'en tirent généralement avec de fortes douleurs d'entrailles dont ils souffrent assez longtemps.

D'autres, plus pratiques, mais aussi plus timorés, préfèrent conjurer le sort en offrant audit sorcier ce qu'ils ont de plus beau et de meilleur dans leur case et reçoivent, en échange de ce délicat procédé, une coupe d'un breuvage presque inoffensif qui ne provoque guère que des vomissements.

Viennent enfin les fanatiques, les naïfs qui vont, eux de bonne foi, au-devant de l'épreuve fatale, absorbent la boisson mortelle, et tombent aussitôt pour ne plus se relever, dans d'épouvantables convulsions.

Ces malheureux sont alors déclarés par toute la tribu, sorciers, jettatores et malfaisants, et leurs cadavres, bafoués et salis, restent sans sépulture et servent de pâture aux bêtes fauves.

Malgré la défense formelle faite aux chefs de tribus par l'administration militaire, malgré les amendes infligées, la coutume de faire le tali est tellement enracinée dans les mœurs de ces malheureux indigènes, que des centaines et des centaines de ces pauvres fous payent chaque année, de leur vie, leurs croyances et leurs superstitions.

Au surplus, la répression de pareilles coutumes n'est rien moins qu'aisée, étant donné l'éloignement de l'autorité des centres où elles se pratiquent, étant donné surtout l'empressement que mettent à se rendre, à la convocation de leurs sorciers, les malheureuses victimes de cette barbarie. Plus tard, à mesure que les commerçants

pourront pénétrer plus avant dans l'intérieur des terres, il est à espérer que ces sauvages coutumes cesseront d'exister, mais, pour l'instant, elles subsistent encore et ne sont pas prêtes de disparaître.

. .

Les cérémonies qui précèdent les funérailles, tout particulièrement chez les Diolas du Fouguie et les habitants du pays Ballante, présentent un caractère de sauvagerie macabre qui ne laisse pas que d'impressionner fortement ceux qui en sont les témoins pour la première fois. Dès qu'une personne vient à mourir dans une famille, les voisines, les amies se réunissent au domicile du défunt, et font entendre des cris et des gémissements mêlés de pleurs, à effrayer les bêtes fauves elles-mêmes.

Les hommes de la tribu viennent ensuite, s'emparent du cadavre qu'ils déposent sur une civière de branches de palmiers. A ce moment la veuve, les enfants entrent en scène. Pourquoi nous quittes-tu ? crie la veuve en s'adressant au cadavre. N'étais-tu pas bien chez nous ? N'avais-tu pas de bonnes épouses et de gentils enfants ? Tu préfères t'en aller : Eh bien pars, chien, fils de chien, etc., etc.

Le cadavre est alors transporté par toutes les rues du village avec stations devant chaque case de parents ou d'amis intimes. On le dépose alors à terre, et les plus ardents des amis exécutent des cabrioles au-dessus du cadavre, des danses échevelées qui entraînent parfois dans la poussière du chemin l'infortuné défunt.

Enfin, après la promenade obligatoire, après les danses macabres, les pleurs et les cris, le cadavre est transporté au cimetière du village, enterré presque à fleur de terre, pour servir bientôt de pâture aux oiseaux de proie et aux hyènes.

Cela fait, tout le monde rentre au village, non sans que des milliers de coups de fusils aient été tirés sur la tombe du défunt, près duquel on a eu le soin de placer une bouline de vin de palme et quelques poignées de riz. Alors commence une orgie sans nom, qui ne prend fin qu'après épuisement complet de toutes les provisions en vin de palme et en sangara.

Ces primitifs ont l'intuition de l'au-delà, et le fait de déposer près du cadavre certaines provisions pour servir dans son lointain voyage, indiquent bien qu'ils se rendent compte que tout ne finit pas avec le dernier soupir.

Les Diolas du Fouguie sont convaincus que les morts traversent la couche terrestre pour reparaitre de l'autre côté. Leur conviction est même si formelle sous ce rapport, qu'il arrive parfois qu'un étran-

ger passant dans le pays soit reconnu par l'un d'eux comme étant un des membres de la tribu, mort quelquefois depuis des années. Aussitôt on lui fait fête, on le conduit à la case du défunt et, bon gré mal gré, il devient propriétaire de la case et de ce qu'elle contient, choses et animaux, femmes et enfants.



Les formalités à remplir pour un mariage sont des plus sommaires. Le futur va trouver le père de celle qu'il désire pour femme et discute avec lui du prix. Six chèvres, parfois une vache, quelques pagnes et un baril d'alcool sont le plus couramment le prix exigé pour une femme jeune, qui en est à son premier mariage. Du consentement de cette dernière il n'est jamais question.

Après de copieuses libations, les frères, les amis de la mariée la conduisent dans une case dont ils défendent l'entrée. Arrive le futur qui doit livrer aux défenseurs de sa femme un véritable combat, et coups de pieds et de poings pleuvent drus comme grêle. Tant de courage est bientôt récompensé par une capitulation de la place assiégée, et l'heureux époux entraîne dans sa hutte celle qu'il vient de conquérir *unquibus et rostro*.

Le lendemain, aux premières lueurs du jour, un coup de fusil retentit, tiré par un ami du nouveau marié resté aux aguets durant toute la nuit à la porte des nouveaux époux, et aussitôt des centaines d'autres décharges lui répondent.

Le premier coup de fusil tiré est, de tous points, très symbolique. Il indique en effet que la jeune épouse était digne de l'amour de son mari, et qu'elle possédait encore sa candeur et sa virginité. Si par contre le nouvel époux ne donne pas à l'ami placé aux aguets le signal convenu, le mariage est rompu et la nouvelle épouse, bafouée, huée et battue par les siens, est reconduite à la case paternelle avec les honneurs qui lui sont dûs. La plus mortifiée dans l'espèce, c'est sans contredit la jeune femme, mais le plus puni, c'est le papa. En effet, il doit rendre à son pseudo-gendre tous les cadeaux qu'il en a reçus, sauf toutefois les vins et liqueurs qui ont été préalablement absorbés.

Il y a souvent de la tricherie de part et d'autre, mais cela ne saurait être imputé à crime à ces braves gens qui peuvent bien être trompés, eux naïfs, lorsque leurs frères blancs, plus civilisés, le sont aussi tant de fois.

P. ARNAUD-RÉGIS.

CONTES ET LÉGENDES DE LA HAUTE-BRETAGNE¹*Pays Nantais*

XXI

TOUTOUTE !

 L y avait une fois « un petit garçaille » de la Chapelle-des-Marais qui gardait ses ouailles (moutons) dans un pré. Ses bêtes paissaient ben tranquillement, et lui était ben tranquille aussi, et il chantait une belle complainte, quand tout à coup il entendit au loin, ben loin, une drôle de voix, qui criait :

« Toutoute ! »

Il s'arrêta de chanter et écouta. . . . et, ça se rapprochait, et ça criait encore plus haut :

« Toutoute ! »

Le gars commençait à avoir frayeur ; il avait ben envie de se sauver, d'autant plus que ses bêtes, *trepaient* et soufflaient, comme si elles avaient eu *pou* elles aussi.

Mais au moment où il allait s'encourir, il s'éleva comme un *tourfignon* (tourbillon), qui passa sur tout le pré, et entre les jambes du gars, en criant comme un tonnerre :

« Tou tou tou tou toutoute ! »

Et ça finit comme ça.

(Conté par Madeleine Perraud, de la Chapelle-des-Marais, 1857.)

XXII

A L'AIDE !

Quand les gens de la Chapelle-des-Marais s'en reviennent la nuit ou le soir, un peu tard, et passent près des marais, ils entendent souvent une voix triste qui sort des marais, comme si c'était un homme qui se noie, et qui crie :

« A l'aide ! »

Ils courent aussitôt du côté d'où vient la voix ; mais, quand ils arrivent à l'endroit, on n'entend plus rien.

1. Voir t. XV, p. 49.

Alors, de l'autre côté des marais, tout à l'autre bout, ça recommence à crier :

« A l'aide ! »

Et toujours comme ça, jusqu'à temps que les hommes soient ennuyés de courir d'un côté sur l'autre, et finissent par s'en aller chez eux, voyant bien que c'est des revenants ou des lutins, qui font ça pour attraper le monde.

(Conté par Madeleine Perraud, de la Chapelle-des-Marais, 1857.)

XXIII

MISTI COURTIN

Il y avait à la Chapelle-des-Marais, un nommé Pierre-Marie Le Roux, qui rentrait un soir chez lui.

En passant par un chemin, il entendit bêler, et il vit un beau gras mouton, qui paraissait égaré.

« V'là une belle ouaille ! se dit Pierre Marie, je n'en ai jamais vu de « belle par chez nous. Celui à qui est la bête ne serait pas content « de la voir passer la nuit dehors. Je vais l'emmener à notre étable, « et demain on viendra sûrement la réclamer. »

Il appela la bête, qui le suivit très bien, et il l'emmena. Quand il fut arrivé à l'étable, il l'a fit entrer en disant : « Si personne ne vient « te réclamer, mon beau mouton je te garderai. » Il le poussa dans l'étable et en referma soigneusement la porte.

Dix minutes après, revenant du même côté, il vit le gros mouton, qui bêlait au milieu du chemin. Il crut avoir mal fermé la porte, repoussa la bête dans l'étable, et rentra chez lui pour souper.

Quelques instants après, il eut la curiosité de ressortir, pour voir ce qui se passait... le diable de mouton était encore à bêler devant la porte.

« Ah ! cette fois, dit Pierre Marie, tu coucheras ou tu voudras ! » et il se crouilla (renferma) chez lui, pendant que le gros mouton se sauvait en éclatant de rire, car c'était Misti Courtin en personne.

A la Chapelle-des-Marais, on appelle Misti Courtin un lutin qui prend le soir la forme d'un animal égaré, le plus souvent, c'est un beau mouton. On a beau le renfermer dans une étable ou une écurie, on le retrouve toujours dehors.

Ce conte se retrouve dans presque toutes les campagnes, seulement l'animal change.

C'est tantôt un cheval, tantôt un mouton ou une autre bête, mais le fond est toujours le même.

(Conté par Madeleine Perraud, de la Chapelle-des-Marais, 1857.)

XXIV

« APORTE LA HACHE ! »

Il y avait une fois un pêcheur de la Chapelle-des-Marais, qui s'était endormi dans son bateau.

Il se réveilla tout à coup, en sentant quelqu'un qui lui tâtait les jambes, et qui disait tout bas :

« Oh ! les bonnes petites jambes ! »

Puis ça passa aux cuisses, et ça disait :

« Oh ! les bonnes petites cuisses ! »

Et puis ça cria plus haut :

« Apportez la hache et le petit hachereau !

Le pêcheur suait de peur, mais il ne soufflait pas ; et, toujours en le tâtonnant, ça cria encore :

« Oh ! les bonnes petites jambes !

« Oh ! les bonnes petites cuisses !

« Apportez la hache et le petit hachereau ! »

Et enfin, ça cria d'une voix de tonnerre :

« Apportez la hache et le petit hachereau ! »

Puis, comme rien ne répondait, ça sautit hors du bateau comme un poisson, et ça se mit à nager à grandes brasses.

Quand le bruit fut éloigné, le pêcheur se glissit hors de son bateau et se dépêchit de se sauver sans attendre que ça revienne ; et il fut malade plus de quinze jours de la frayeur qu'il avait eue.

(Conté par Madeleine Perraud, de la Chapelle-des-Marais, 1857).

XXV

LE CHASSEUR ATTRAPE

Il y avait une fois un homme de la Chapelle-des-Marais, qui était parti à la chasse dès le matin ; mais il ne voyait aucun gibier, et était ben ennuyé.

A la fin, il fit lever d'un buisson un superbe lièvre, qui se mit à s'encourir, et courre que te courre, et le chasseur courait après, et le lièvre filait, filait.... et jamais ne s'arrêtait.

Si bien, de façon qu'alors le chasseur n'en pouvait plus, et voyait l'instant qu'il allait *terzaler* (trépasser) de fatigue.

Pourtant, à la fin, le diable de lièvre eut l'air de se ralentir, et s'arrêta à la cornière d'un champ... le chasseur s'approcha tout doucement, et tira.

Comme le lièvre ne bougeait pas, il crut bien l'avoir tué, et il s'approcha pour le ramasser, en disant :

« Ah ! pourtant, mon fils d'matin, j'tai vanté ben attrapé du » coup ! »

Mais le lièvre se releva d'un saut, lui passa entre les jambes, en criant par dérision :

« Gnin, gnin, gnin, gnin, gnin..... du coup ! »

Et il se sauva à toutes jambes, en se moquant de lui.

(Conté par Madeleine Perraud, de la Chapelle-des-Maraîs, 1857).

XXVI

LA BONNE FEMME ET SON CHAT

Il y avait une fois une bonne femme de campagne qui, en rentrant chez elle, aperçut sous son lit les deux pieds d'un voleur.

Elle ne fit mine de rien, et alla s'asseoir tout tranquillement au coin du *fouyer*, auprès de son chat.

Au bout d'un instant, elle se mit à dire :

« Mon chat, mon Mi,
« Si les voleux étaient ici,
« Qu'est-ce que tu dirais ?
« — Miaou ! miaou ! n'est-ce pas ? »

Le voleur qui était caché ne pouvait s'empêcher de rire de la simplicité de la bonne femme, quand celle-ci reprit :

« Mon chat, mon Mi,
« Si les voleux étaient ici,
« Qu'est-ce que tu dirais ?
« — Aux voleux ! aux voleux ! »

Et la bonne femme cria si fort que tous les voisins accoururent et attrapèrent le voleur.

(Conté par M^{lle} Félicie Macé, de Nantes, 4 avril 1897).

Elle tient ce conte de ma grand' mère maternelle.

XXVII

LA BONNE FEMME ET LE VOLEUR

Il était une fois une bonne femme de campagne, qui était allée chercher des pommes dans son grenier.

Pendant ce temps, un voleur entra et se cacha sous son lit.

Quand la bonne femme fut revenue, elle mit une pomme à cuire sous la cendre, puis elle s'assit auprès du feu, en disant :

« Cuis, cuis, cuis, mon cul rouge ! tout à l'heure, je te mangerai ! »

Le voleur, qui avait justement une culotte rouge, eut si grand peur, qu'il profita d'un moment où la bonne femme tournait le dos au lit, pour se sauver à toutes jambes par la porte du jardin.

XXVIII

BOUILLIE CLARA

Il y avait une fois un curé qui aimait beaucoup la bouillie, et qui recommandait toujours à sa cuisinière de bien la soigner.

Un jour qu'il était parti dire la grand' messe, la servante, après avoir préparé la bouillie, la mit sur le feu ; mais elle avait beau faire, sa bouillie était claire comme de l'eau et n'épaississait point.

La fille, ennuyée, se rendit alors à l'église, et se plaçant juste en face du curé, elle se mit à chanter :

« Bouillie clara, a a a a a ! »

A quoi le prêtre, qui avait compris, répondit, en chantant aussi :

» Prends farina, pour épaissir bouillie clara ! aaaaaaa ! »

La servante s'empressa de retourner à sa cuisine ; elle remit de la farine dans son poêlon, et quand son maître revint, il put se régaler à son aise de son plat favori.

(Conté par M^{me} Anne Macé, de Nantes, 1863).

XXIX

LE CHIEN DU CURÉ

Il y avait une fois un curé de campagne, qui aimait beaucoup recevoir ses confrères chez lui et les inviter à dîner.

Sa cure avait un joli jardin, dans lequel se promenait un beau chien nommé César, et sa cuisinière, qui avait nom Françoise, était un vrai cordon bleu.

La seule chose qui manquait, c'était la vaisselle ; mais Françoise était si prompte, qu'à peine sortie de sur la table, les assiettes étaient lavées et resservies ; si bien, que jamais personne ne s'était aperçu qu'on était obligé de les laver dès le second plat.

Cependant, un jour, le curé qui était fier de sa bonne cuisinière, invita trois ou quatre « Messieurs prêtres » à venir dîner chez lui.

Ils arrivèrent, bien contents de goûter la bonne cuisine de Françoise, qui était connue de tout le pays, et l'on se mit à table.

Après la soupe, on servit le bouilli, puis Françoise vint desservir; mais on ne la voyait plus revenir avec le rôti, et le curé était étonné de cette lenteur, à laquelle il n'était pas habitué, il ne faisait que taper sur son verre avec un couteau, mais la servante ne venait point.

Quand elle parut à la fin et vint changer les assiettes, il ne put tenir sa langue et lui dit :

— Que fabriquez-vous donc, Françoise, pour être si longue à nous changer d'assiettes ? Vous étiez plus prompte que ça, autrefois !

— Vantié ben, Monsieur le curé, dit Françoise ; quand « c' pauv' » César était là, vos assiettes étaient tout de suite propres ; mais » depuis huit jours qu'il a crevé, (au respect que je dois à la compa- » gnie); je n'avance plus à laver vot'vaisselle ».

(Conté par M. le D^r Mouilleras, de Nantes, 1875).

M^{me} VAUGEOIS

XXX

L'HERBE A CINQ COUTURES

Un tailleur de Ruca avait vendu son âme au diable, à la condition que pendant dix années Satan le comblerait des biens de ce monde. A ce pacte il n'avait mis qu'une restriction, c'est que, s'il présentait à la place de son âme une couture si finement faite que les yeux du diable ne pussent la distinguer, non seulement il serait libéré, mais encore il aurait la possession entière des biens dont il ne devait jouir que dix ans. Le diable, qui est un malin, se croyait certain de découvrir n'importe quelle fine couture et sans hésiter il accepta le marché. Pendant dix ans le tailleur vécut comme un *gros Monsieur*, mais subitement il devint triste ; l'heure approchait de payer son marché et il n'imaginait pas de couture assez mince, assez fine pour tromper le diable. Désolé, il eût recours aux fées qui étaient nombreuses à Ruca et l'une d'elle entendit sa plainte. Elle lui promit de lui venir en aide, et comme il savait que si le diable est malin, les fées le sont encore davantage, le pauvre tailleur s'en alla tout joyeux. Au jour convenu, il revint et la bonne fée prenant quelques brins d'herbe les assembla par une couture si fine que le diable ne put jamais la découvrir. Le tailleur fut sauvé et notre pays fut doté de l'« herbe à cinq coutures ».

..

Un seigneur, *riche comme le monde*, avait fait bannir dans tous ses états qu'il épouserait la jeune fille qui lui apporterait la couture la plus fine et la mieux exécutée, et encore faudrait-il que cette couture fut faite devant lui afin qu'il pût s'assurer *qu'il n'y aurait pas de tromperies*. Vous pensez si toutes les filles du pays mirent leur aiguille en mouvement, une seule ne faisait rien que pleurer à longueur de journées. Elle aimait le seigneur et se disait qu'étant la plus maladroite du pays, elle n'arriverait jamais au bonheur rêvé d'être sa femme !.... Un soir qu'elle se promenait bien triste dans la lande, elle vit un lutin qui la regardait en souriant. Elle eut peur et voulut fuir, mais ce *lutin était un bon lutin*, qui la rassura en lui disant qu'il connaissait sa peine et voulait lui venir en aide. « Prends cette aiguille ; quand tu seras devant ton Seigneur, demande des brins d'herbe, *couds-les ensemble aussi fortement, aussi solidement que tu voudrais coudre au tien, le cœur de celui que tu aimes* (textuel) et ne t'inquiète pas du reste ». La jeune fille n'en croyait pas ses oreilles, mais la petite aiguille qu'elle avait à la main la rassura, et confiante en la parole du bon lutin, elle attendit le jour de l'épreuve. Enfin ce jour tant à la fois désiré et redouté arriva ; chacune des jeunes filles apporta au château les plus fines toiles de chanvre et de lin, il y avait des coutures merveilleuses, la nôtre, elle, *n'avait pour tout bagage que son cœur tout rempli d'amour et ses jolis yeux rieurs* (textuel). Surpris, le seigneur lui demanda où était la couture commencée. « Je n'ai rien apporté, mais si vous voulez cueillir quelques brins d'herbe et me les donner, j'en ferai une couture si fine et si solide que vous ne saurez jamais la défaire. » — Les amis du prince la croyaient folle, mais lui, la jugeant la plus jolie, accéda à son désir et vite elle assembla cinq brins d'herbe et en fit cette herbe à cinq coutures que nous voyons partout. Bien entendu, elle épousa le Seigneur qui fit planter l'herbe cousue par sa femme, cette herbe prit racine et se multiplia.

Si jamais vous voulez vous faire aimer de qui ne vous aime guère, faites toucher à cette personne une herbe à cinq coutures, puis dévotement portez-là à votre cou, vous êtes assuré d'avoir vite l'affection que vous souhaitez.

XXXI

L'ORIGINE DU SAXIFRAGE

Une pauvre fillette avait une belle-mère qui la faisait souffrir mille misères et lui donnait les plus durs travaux à exécuter. Bien

souvent la pauvre pleurait et invoquait sa marraine, une fée dont souvent on lui avait parlé, mais qu'elle n'avait jamais vue. Un jour sa marâtre la conduisit devant un rocher et lui commanda de semer sur ce rocher qui surplombait la mer, une sorte de graine noirâtre, et de ne rentrer au logis que lorsque cette graine aurait non seulement germé, mais produit une plante qu'elle pût manger. Vous voyez le désespoir de la pauvre enfant, ses larmes tombaient (textuel) *comme de la pluie un jour d'orage, si tant et si bien que la mer en devint bien plus grande*. Ce fait extraordinaire surprit tout le monde et la marraine de la pauvre fille, une *grande fée* qui demeurait dans une houle du voisinage, s'enquit de ce qui le provoquait et résolut de venir en aide à sa malheureuse filleule. Vite elle fut auprès d'elle, lui ordonna de jeter sa graine sur le rocher et aussitôt de toutes les fissures de l'énorme pierre on vit sortir cette plante d'une amertume agréable que l'on confit dans du vinaigre, et que l'on assure merveilleuse pour guérir la fièvre.

LUCIE DE V. H.

LES MÉTÉORES¹

XVII

LES DICTONS ASTRONOMIQUES CHEZ LES ARABES

DANS sa précieuse encyclopédie intitulée. *Adjârb el Makhlouqât* (les merveilles des choses créées)², El Qazouini cite les dictons qui ont trait aux vingt-quatre mansions de la lune. Bien que rimés, comme les dictons analogues en Europe, ils ne sont pas en vers, et El Qazouini les attribue à un anonyme qu'il désigne sous le nom de Es Sâdjî (celui qui compose de la prose rimée). Ce qui montre l'origine populaire de ces dictons, c'est qu'on les rencontre avec des variantes chez un écrivain récent, Ibn'Ali Cherif, de Chellata, que M. de Motylinski a mis à contribution dans les notes de son excellent travail sur *les mansions lunaires des Arabes*³.

1. Voir t. XV, p. 117.

2. Ed. Wüstenfeld. Göttingen, 1849, in-8. Ethé, *Die Wunder der Schöpfung*, Leipzig, 1868, in-8.

3. Alger, 1899, in-8; cf. aussi W. H. Higgins. *The names of the stars and constellations*, Leicester, 1892, in-8. Aux auteurs cités par M. de Motylinski (p. xi, et appendice II), on peut ajouter Albirouni. (*Chronologie der orientalischen Völ-*

1. — *Ech Charatân*(α, ε, γ du Bélier) ¹

Quand les Charatân se lèvent
 Les divisions du temps sont égales;
 Les gens reviennent vers les pays;
 Les proches et les voisins se font des cadeaux.

2. — *El Bot'aïn*

(α, ζ, π du Bélier)

Quand El Bot'aïn apparaît,
 Les dettes sont payées,
 On recherche le droguiste et le forgeron ²

3. — *Eth Thoraya* (les Pléiades).

(Six étoiles du Bélier)

Quand les Pléiades montent
 La chaleur est un travail
 L'herbe est en souffrance
 Et les ânesses dévorent ³.

4. — *Ed Debarân* (Aldebaran)

(α du Taureau)

Quand Aldebaran s'élève,
 La terre dure s'échauffe,

ker, Leipzig, 1876-1878, 2 v. in-8; *Chronology of ancient nations*, trad. anglaise par le même, London, 1879, in-8), qui donne, outre les noms des mansions lunaires chez les Arabes, ceux qu'elles portent dans la Sogdiane et le Kharizm. Les mansions lunaires sont encore énumérées dans le conte de *Téoueddoud* (*Mille et une Nuits*, éd. du Qaire, 1302, hég. 4 v. in-8, t. II, p. 251). On les trouve aussi dans le calendrier latino-arabe de 1896, publié par Dozy, *le Calendrier de Cordoue*. Leyde, 1863, in-8.

1. J'ai donné entre parenthèses, d'après Sédillot et de Motylinski, les étoiles déterminatrices de chaque mansion.

2. Ibn Ali Cherif :

Quand El Bot'aïn monte,
 La terre s'orne de toute sa parure.

3. Variantes (Qazouini, p. 43).

Quand les Pléiades montent,
 Le berger recherche son vêtement.

Ibn Ali Chérif :

Quand les Pléiades montent,
 On doit éviter la viande
 Et craindre la maladie

Le feu est désagréable,
Les tonneaux se vident
Et les mares se dessèchent ¹.

5. — *El Haq'ah*

(λ, φ', φ" d'Orion)

Quand monte El Haq'ah,
Les gens se préparent à partir,
Et reviennent de rassembler des vivres.

6. — *El Han'ah*

(γ, ξ des Gémeaux)

Quand monte El Djaouzâ (El Haq'ah et El Han'ah),
Les gazelles rentrent dans leur gîte,
Les veines du cou se couvrent de sueur,
La tente est agréable.

7. — *Edz Dzirá'*

(α, β des Gémeaux)

Quand Edz Dzirá' se lève,
Le soleil enlève son voile,
Les rayons enflamment l'horizon
Et le mirage brille sur tout sol ²

8. — *En Nathrah*

(β γ, δ de l'Ecrevisse)

Quand En Nathrah monte,
La jeune datte devient rouge.

1. Ibn Ali Chérif :

Quand Aldebaran se lève,
Les mouches se multiplient;
Le feu est désagréable :
Le pauvre passe la nuit en tout lieu,
Les enfants vont où ils veulent;
Les mares se dessèchent;
Le temps est calme :
Les Arabes ont soif.

2. Ibn Ali Cherif :

Lorsqu'Edz Dzirá' monte,
Les troupeaux fuient le soleil.
Grand Dieu ! quelle poussière !
Les rayons flamboient sur la terre
Et le mirage brille sur tout sol.

9. — *Et' T'arf*

(ζ de l'Ecrevisse. λ du Lion)

Quand El' T'arfah s'élève,
 Le gagne-pain s'accroît,
 Les fruits nouveaux sont abondants,
 La tâche devient facile à l'hôte¹.

10. — *El Djabhah*

(α, η, γ, ζ du Lion)

Si ce n'était le lever d'El Djabhah,
 Il n'y aurait pas de bien-être pour les Arabes².

11. — *Ez Zobrah*(ζ, θ du Lion³)12. — *Es' S'arfah*

(β du Lion)

Lorsqu'Es' S'arfah monte,
 Tout ce qui a un métier s'ingénie,
 Et tout étalon s'abstient.

13. — *El 'Awwā*

(β γ, δ, ε de la Vierge)

Quand El 'Awa monte,
 L'air s'adoucit,
 Dormir à la belle étoile n'est plus agréable,
 L'outre se dessèche,
 On plante la tente.

1. Ibn Ali Cherif :

Lorsque El'T'arfah monte,
 Les fruits nouveaux abondent,
 La tâche devient facile pour l'hôte

2. Voir El Qazouini, p. 47.

Un vallon ne se remplit pas de l'eau de la pluie d'El Djabhah
 Sans se remplir d'herbe.

3. El Qazouini ne donne pas de dicton sur cette mansion ; M. de Motylinski cite la suivante qui fait allusion à l'apparition de Sohail (Canope), à cette date.

Quand Sohail se lève,
 La nuit devient froide,
 On craint les inondations.

14. — *Es Simâk* (l'Epi)

(α de la Vierge)

Quand Es Simâk se lève,
La chaleur s'en va,
Et la presse n'existe plus à l'aiguade.

15. — *El Ghafr*

(φ, ι, κ de la Vierge)

Lorsqu'El Ghafr se lève,
Les voyageurs ont le frisson,
Et la verdure disparaît ¹.

16. — *Ez Zobânâ*

(α, ε de la Balance)

Quand Ez Zobânâ monte,
Amasse pour ta famille et ne tarde pas.

17. — *El Iklîl* (Le diadème)

(δ, ε, π du Scorpion)

Quand El Iklîl se lève,
Les étalons sont en chaleur,
On relève le pan des vêtements ;
Les inondations se déploient ².

18. — *El Qalb* (Le cœur du Scorpion Antarès)

(α, du Scorpion)

Quand le cœur s'élève,
L'hiver arrive comme un chien,
Et les Bédouins sont dans la peine ³.

1. Variante : El Qazouini, p. 47.

La pire des parturitions, c'est celle qui a lieu après la chute d'El Ghafr. car alors la chaleur se détourne et l'hiver vient en hâte.

2. Variante : De Motylinski, p. 38.

Lorsque monte El Iklîl
Il se produit froid et pluie ;
Les torrents coulent ;
Le Nil est désagréable.

3. Ibn Ali Cherif :

Quand le cœur se lève,
L'hiver arrive comme un chien
Les gens malades sont dans la peine.

19. — *Ech Chaoulah*

(λ, υ du Scorpion)

Quand Ech Chaoulah monte
La nourriture est difficile pour la famille ¹.

20. — *En Na'dim*.

(γ, δ, ε, η, ζ, φ, τ, ζ du Sagittaire).

Lorsque En Na'ain se lève,
Les bestiaux ont des gerçures,
Les bergers échangent leurs propos menteurs ².

21. — *El Beldah*.

(ξ, ο, π, δ, ζ, υ du Sagittaire).

Quand El Beldah se lève,
La *dja'dah* (sorte d'herbe) commence à pousser,
Et on mange le beurre clarifié.

22. — *Sa'd edz Dzdbih'*.

(α. 6 du Capricorne).

Lorsque monte Sa'd edz Dzdbih',
Le chien qui aboie garde ses maîtres
Et le troupeau qui pâit en liberté crie.

23. — *Sa'd Bola'*.

(ν, ε du Verseau).

Lorsque monte Sa'd Bola',
Les jeunes chameaux nés au printemps deviennent forts
Et rejoignent les autres petits.
On chasse le mora' (sorte de poule)
Et la terre commence à briller.

1. Variante : De Motylinski, p. 42.

Lorsque Ech Chaoulah monte,
La nuit devient longue ;
L'envie d'uriner presse le vieillard,
La nourriture est difficile pour la famille,
Le froid règne en maître.

2. Variante : De Motylinski, p. 44.

Lorsque monte En Na'aim,
Celui que j'aime cherche le feu.

24. — *Sa'd es Sa'oud.*

(ε et ζ du Verseau).

Quand Sa'd es Sa'oud se lève,
 La branche verdit,
 Les peaux s'amollissent,
 On n'aime pas s'asseoir au soleil.

25. — *Sa'd el Akhbyah.*

(γ, ζ, π, η du Verseau)

Quand se lève Sa'd el Akhbyah,
 On graisse les outres,
 On quitte les gourbis d'hiver
 Et les demeures s'écroulent ¹.

26. — *El Fargh el Aouel.*

(α, ε de Pégase).

Ces étoiles sont considérées comme l'ouverture du Seau.

Quand monte le seau,
 On coupe les germes ;
 L'anon perd ses poils,
 Le célibataire recherche le plaisir.

27. — *El Fargh eth tháni.*

(γ de Pégase, α d'Andromède).

Ces étoiles formant le reste du Seau, le dicton précédent s'applique à elles.

28. — *Er Richá* (la corde).

On l'appelle aussi *Bat'n el Haout* (le ventre du poisson).
 (Diverses étoiles avec ε d'Andromède).

Quand monte le poisson,
 On peut se mouvoir ;
 Les épines du *Sa'dán* s'arrachent facilement ;
 On tend les filets
 Et le moment est favorable aux actes de dévotion ².

1. Variante : De Motylinski, p. 53.

Lorsque monte Sa'd el Akhbyah,
 Les maisons se vident de leurs habitants.

2. Variante : De Motylinski, p. 58.

Quand le ventre du poisson paraît,
 Les gens sortent de leurs demeures.

XVIII

LE SCORPION

1

En Lunda, le scorpion est appelé *naka oua toutounbo* (courbe d'étoiles) ¹.

2

On lui donne chez les Arabes le nom de *'Aqrab* (scorpion). L'étoile α du scorpion (*Antarès*), est appelée *El qalb* (le cœur) ou *Qalb el 'aqrab* (le cœur du scorpion). Réuni à l'*Aigle tombant* (*En Neser el Oudqi*, α de la Lyre, ou Véga), elle porte le nom de *El Harrâtân*.

Les étoiles β , δ , π , du Scorpion forment sa tête et sont appelées *El Iklil* (le diadème).

Les étoiles κ et ς se nomment *En Niat'* (les veines du cœur).

Les étoiles λ et ν sont appelées *Ech Chaoulah*, « la queue (du scorpion) », parce qu'elles semblent une queue qui se soulève (*chala*) ; on les nomme aussi *El Ibrah* (l'aiguille, le dard) ; *H'omat el 'Aqrab* (le venin du scorpion) ².

RENÉ BASSET.

1. Dias de Carvalho. *Methodo pratico para fallar a lingua da Lunda*, Lisbonne, 1890, in-8, p. 340.

2. El Qazouini, *Adjdib el Makhlouqât* éd. Wustensfeld, Gœttingen, 1849, in-8, p. 37, 48 ; Ethe, *Die Wunder der Schöpfung*, Leipzig, 1866, in-8, p. 77, 99-100 ; Albi-rouni, *Chronologie der orientalischen Völker*, éd. Sachau, Leipzig, 1858, in-4, p. 345 ; Sachau, *The Chronology of ancient nations*, Londres, 1879, in-8, p. 347-348 ; Higgins, *The names of the stars*, Leicester, 1882, in-12, p. 46 ; A. de C. Motylinski, *Les Mansions lunaires des Arabes*, Alger, 1899, in-8, p. 89.



CONTES DE LA BEAUCE ET DU PERCHE¹

(Suite)

XX

LA QUEUE DE LA POËLE



Il y avait une fois un petit bonhomme qui s'appelait Denisot. C'était un bon bonhomme, mais il avait un petit défaut, c'était d'être crédule et un peu trop bavard. Sa fille devait se marier sous peu. Pour cadeau de noce il lui avait acheté une poêle ; mais pas une petite poêle moyenne et légère, comme on les vend aujourd'hui ; une grande poêle lourde et pesante, avec une queue démesurément longue. C'était aux approches du Carnaval ; il comptait bien en faire l'essai lui-même et se régaler de bonne crêpes qu'il y ferait sauter.

Passant devant la porte du barbier, il pensa à entrer, s'y faire faire la barbe. Ça en était encore un bon celui-là. Il s'appelait Guête. Sa femme, c'était une Autrou. De manière que ça faisait Guête-Autrou. Il n'avait bien sûr pas son pareil pour aimer à rire. C'est lui qui en comptait de bonnes et qui envoyait bien ça. On se tordait de rire rien qu'à l'entendre, une vraie gueule d'empeigne.

« Tiens, voilà papa Denisot. Et bonjour ! Comment que ça va et chez vous, et le bestial, toute la famille est en bonne santé ? »

— Ça va ! ça va ! c'est moi le plus malade. Je viens de prendre de la tisane : une tasse de café, sellé bridé.

— Tiens, mais voilà une fameuse poêle, vous voulez faire des crêpes ?

— Vous ne savez donc pas que je marie ma fille la Madelon avec le gars Isidore Belplume. C'est bien sûr pas un *feignant*, elle sera heureuse avec lui.

Tout en rasant sa pratique, le barbier songeait en lui-même un bon tour à faire au père Denisot. Son idée en revenait toujours à la poêle.

— A propos, dit-il tout à coup en suspendant le rasoir, votre poêle, est-ce qu'elle est poinçonnée ?

— Je ne sais pas. Mais ça n'en a que faire.

1. Voir tome XIV, page 416.

— Oui dà, ça n'en a que faire !... Non, en vérité, elle ne l'est pas. Je ne vous vois pas frais avec ça si les gendarmes vous rencontrent sur la route.

— En voilà une affaire ; mais comment faire alors pour m'en aller. Je ne veux pourtant pas vous en faire cadeau ; elle me coûte assez cher.

— Dame ! c'est comme ça. Aussi, pour quoique vous ne vous en êtes pas informé plus tôt ?

— En voilà une affaire ! En voilà une affaire ! répétait le bonhomme, et de finir de le raser, c'était pas vrai, il ne songeait plus qu'à la maudite poêle. Aussi pourquoi que le marchand m'en a rien dit. Où que je la mettrai donc bien pour pas que ça se voye ?

— Mettez-la dans votre culotte.

— C'est une idée ça. Et voilà le bonhomme qui se déculotte en pleine boutique, qui se coule la queue de la poêle dans le dos et se met le creux aux fesses ; son pantalon par là-dessus, va t'en voir Jean. Seulement la queue était un peu longue. On voyait l'œil dépasser par le bout. Bah ! en remontant son paletot ça ne se voyait pas pour dire.

Mon père Denisot était si content d'avoir trouvé ce truc-là qu'il ne pensait plus à finir de se faire raser, et il partit sans payer. Guéte-Autrou n'en était pas à deux sous, il était si content d'avoir fait ce tour-là qu'il s'en pinçait pour pas éclater de rire.

Voilà donc mon père Denisot parti sur la route. Dame, il se redressait, il se carrait avec sa queue de poêle dans le dos, il était raide comme la justice. Les gamins se mettent à sa suite. « Ohé le bonhomme ! Il a fait dans son pantalon ! Il a le bouleau ! »

Denisot se redressait encore que de plus belle, la queue lui faisait comme une pointe à son col. Il aurait bien cédé sa place pour celle d'un sous-préfet. Il avançait le pas bon train. Il finit par laisser les gamins bien loin derrière lui. Il n'était pourtant pas à bout de peine.

Ça n'empêchait pas le besoin comme de raison, il se sentit pris tout à coup d'une colique ! mais d'une colique je ne vous dis que ça. Dans les champs, c'est pas gênant, mais ce qui l'était le plus, c'était la poêle. Comment faire pour se déculotter, et comment se baisser ! L'enlever c'était bien facile ; mais si on venait, moitié assis, moitié debout, il y parvint tout de même. Ça allait mieux à cette heure. Il se renculottait donc bien posément, lorsque voilà deux tricornes de gendarmes qui apparaissent au tournant de la route ; ils étaient à cheval. Le bonhomme n'eut que le temps de se boutonner et de se remettre en marche.

En passant contre eux, fallait le voir se redresser. On y aurait pas

mis une lentille de Beauce entre les fesses. Les gendarmes virent bien que c'était pas un malfaiteur, il les salua bien honnêtement, on lui rendit son salut.

C'est lui qu'était heureux d'être passé, sûr qu'il en avait échappé belle. Petit train va loin; il n'était plus guère qu'à mi-route de chez lui. A cette heure c'est le vent qui souffle à chaque instant, il faut porter la main au chapeau pour l'empêcher de s'envoler. Dans le même moment une voiture arrive, au galop. Autre embêtement, c'était justement des gens de sa connaissance. Comment faire ?

Ça ne manque pas. En passant contre lui « Hé père Denisot, voulez-vous monter en voiture ? » Il aurait mieux aimé recevoir cinq cents claques.

— Non, qu'il fait en pinçant la bouche, je vous remercie, j'aime autant aller de pied.

C'était une honnêteté qu'on lui faisait, et bien sûr que sans sa poêle il aurait accepté de grand cœur. Mais c'était sa poêle. Comment qu'il s'était mis dans un embarras pareil.

Pour comble de malheur, le vent soufflait toujours de plus en plus. Voilà le chapeau qui prend des ailes, mon pauvre père Denisot qui court après, et heureusement encore qu'il avait sa canne, il l'applique sur le chapeau. Il était tenu le chapeau. Restait maintenant à se baisser. C'était pas le plus facile, ça. On aurait dit qu'il avait le dos en bois.

Les gens de la voiture voyaient bien toute cette comédie-là, et dame ! ce que l'on riait : c'est peu de le dire.

Le père Denisot, son chapeau sur sa tête, avait repris son chemin. Il arriva sans encombre chez lui. Cette fois, elle était bien à lui, la poêle, et il aurait fallu être rudement malin pour venir le faire payer. On n'a rien sans mal.

Le jour de la noce, on se servit de la poêle pour faire des crêpes. Le père Denisot, qui savait tout le mal qu'il en avait eu, les faisait sauter à grands coups de poings sur la queue et il clignait de l'œil avec malice. Ça voulait dire : avec les gens d'esprit il y a toujours de la ressource.

XXI

JEAN LE DIABLE

Jean n'était pas le plus fin de son village. Un jour, au bal, il avait fait dauser une fille gentille et accorte. Voilà aussitôt Jean amoureux de la belle; il s'en fut la demander en mariage. Comme il avait quelque bien et qu'il était bon travailleur, les parents agréèrent aussitôt

sa demande, et, quoi qu'on fût en Carême, le mariage fut décidé pour le jeudi.

Jean ne se sentait plus d'aise. Il n'y a rien de trop beau pour ce jour-là, pensait-il, et il s'en fut à la ville se faire prendre mesure d'un bel habit à queue de morue, avec une chemise à jabot, une fine épingle d'or et des boucles d'argent sur ses souliers. Il fallait le voir se redresser sous cet apanage. Par la même occasion, il pense aussi à se monter dans son ménage. La chose la plus utile, c'est certainement une marmite; avec ça et du cochon dans le saloir, du cidre dans la cave et du bois au grenier on peut se laisser vivre.

— Combien la marmite ? — Tant.

Il payait tout au comptant.

— Manger c'est bon, se dit-il, mais il faut aussi songer au travail et il va s'acheter une fourche pour bêcher son jardin.

Il avait donc sa marmite d'une main, la fourche de l'autre, lorsque voilà l'eau qui se met à tomber à torrents. Qu'est-ce que fait mon Jean pour se garantir, lui ? Il se met la marmite sur la tête, comme un casque de pompier, et le voilà parti la fourche sur l'épaule. Dame ! ceux qui virent ça, ils s'en firent un plat de rire : Tiens, le vois-tu, le fou avec sa marmite. Jean Jeudi, parce qu'il devait se marier le jeudi. Oh ! hue ? enlevez-le. Mais Jean, lui, ça lui était bien égal de s'en aller avec ça comme à vide. D'ailleurs, la marmite lui cachait les oreilles et il ne pouvait guère entendre.

Cependant, l'eau tombait de plus belle. Ça lui garantissait bien la tête, mais pas les reins, et il était tout traversé ; sa chemise était à tordre. Et il courait, et il sautait les ruisseaux pour aller plus vite et sans arriver se mettre au sec. Mais à chaque saut, ça faisait enfoncer la marmite. C'était une marmite dont le cul est plus large que le haut. Si bien qu'à la fin on ne lui voyait plus la tête, et pas moyen de se l'arracher. Il courait comme un hébété sans savoir où le conduisaient ses pas.

« Oh ! v'là le diable ! » criaient les enfants, et tous se sauvaient dans le giron de leur mère et tremblants comme des feuilles, jurant qu'ils avaient vu le diable avec sa fourche et trois grandes cornes sur la tête.

C'était un vacarme affreux sur son passage ; les plus hardis s'armaient de bâtons, mais aucun n'osait l'approcher de plus de cinq pas et les rangs s'écartaient pour lui faire la place.

Les gendarmes, prévenus de ce qui se passait et sentant bien qu'il y avait là-dessous quelque chose de louche, se mettent aussitôt en campagne ; malgré sa fourche et ses cornes, ils lui mettent la main au collet.

— Votre nom ?

Un sourd grognement est toute la réponse.

— C'est bon, vous vous expliquerez chez le maire.

Une fois à la mairie, même demande. Jean, qui se sentait mal à l'aise et étouffait dans la marmite, faisait de vains efforts pour s'en arracher.

On mande aussitôt un maréchal-ferrant qui vient avec son enclume et son marteau. Bon gré, mal gré, on fait mettre Jean la tête sur l'enclume. Et pan, le maréchal tape dessus à tour de bras. La marmite vole en éclats. Il était temps ; Jean, qui étouffait, commençait à perdre connaissance. Il en demeura sourd pour plus d'un mois.

De gros rires succèdent à l'effroi. Chacun reconnaît ce gros lourdeau de Jean. Pour comble de malheur, les gendarmes qui n'entendent pas la plaisanterie, lui flanquent un bon procès.

Son surnom de Jean le Diable lui est resté et sa fiancée, qui n'entendait point être la femme d'un démon, lui a fermé carrément la porte au nez. Pauvre Jean le Diable, il n'était pas né sous une bonne étoile.

XXII

L'Auvergnat et le crapaud

Un Auvergnat, qui voulait quelque chose pour manger, entra chez une marchande en la priant de lui donner ce qui cuit vite, car il était pressé.

— J'ai des œufs, dit la marchande.

— Des œufs, c'est encore long à cuire.

— Prenez un hareng, en ce cas ; c'est cuit rien que de voir le feu.

L'Auvergnat prend le hareng et se dirige vers la campagne. Il voit un grand feu allumé sur une côte, il présente aussitôt son hareng dans la direction.

Le hareng, qui était pourri, se détache et tombe par terre. Il est fameusement cuit, pense l'Auvergnat. Il faisait nuit noire ; il cherche à tâtons son hareng ; il ramasse en place un crapaud qu'il se met à dévorer.

Le crapaud faisait couac ! couac !

— Fais couic ! fais couac ! s'écrie l'Auvergnat, je te mangerai quand même ; et il l'avalait en entier.

Le même Auvergnat voyageait avec un camarade, ils avaient serré des guignes et s'en régalaient à bouche que veux-tu.

L'Auvergnat s'écrie tout à coup : Camarade, combien qu'une guigne elle a de queue ?

— Mais elle n'en a qu'une, camarade. .

— Moi je viens d'en manger une qui en a plus de mille.

— Mais c'est un fouille-merde, camarade. Crache, mon camarade, crache¹.

Cet Auvergnat n'avait décidément pas de chance, une autre fois, il était entré dans une auberge pour s'y faire servir à manger. On lui demande s'il désire un bœuf. Un bœuf, dit-il, oui, ça me va, j'ai bon appétit, je le mangerai bien. .

Seulement il fait la remarque que les plats qui viennent de la cuisine passent tous par une petite ouverture d'environ un pied carré.

« Jamais de la vie, se dit-il, le bœuf que j'ai demandé ne passera par là ». Et voilà mon bonhomme qui prend sa pioche et se met en devoir d'agrandir l'ouverture.

Grand émoi à la cuisine, on croit cet homme fou, et c'est à grand-peine qu'on peut lui faire comprendre que ce qu'on appelle *un bœuf* c'est un plat de bœuf. « Je savais bien que j'étais volé, » soupire l'Auvergnat. Il en avait, en effet, pour sa dent creuse.

Il lui en est arrivé encore bien d'autres à cet Auvergnat, mais ça serait trop long, et je ne m'en souviens plus.

XXIII

L'ORTOLAN FRICASSÉ

Il y avait une fois un bonhomme et une bonne femme ; c'étaient d'anciens domestiques, ils n'étaient pas ce qui s'appelle riches ; mais ils n'étaient pas non plus pauvres. Ils élevaient des lapins. En se promenant ils leur rapportaient de l'herbe, des pissenlits, de l'aiguillette, de toutes espèces d'herbes qui poussaient le long des haies.

Ils ne se gênaient pas, bien sûr, pour attrapper une poignée de trèfle ou de luzerne quand ça s'adonnait ; ils avaient bien soin de mettre ça au fond du cabas, le pissenlit et l'herbe de haie bien foulés par-dessus, comme ça, ni vu ni connu, je t'embrouille. Leur provision faite, le bonhomme démançait un pieu d'une limande et l'emmançait dans son cabas. A la longue ils se faisaient ainsi des cordes de bois et il ne leur en coûtait pas un sou pour se chauffer en hiver. Ils allaient à tout ce qu'on peut aller dans les champs, à la boursette, aux réponses, au cresson, et quand c'était le temps des champignons, ils en faisaient de rudes fricassées. C'est comme pour les morilles, les oreilles-de-biques, ils connaissaient tous les bons

1. Cf. sur des mésaventures pareilles attribuées à des Auvergnats en diverses provinces. Paul Sébillot, *Littérature orale de l'Auvergne*, p. 306 et suiv.

endroits, la femme les vendait au marché et ils se faisaient bien de l'argent comme ça. Pour être des malheureux, c'étaient pas des malheureux, bien sûr, mais dame, c'était chose, fallait voir. Ils se nourrissaient *mal, mal*. C'étaient des colimaçons, des grenouilles, de toutes espèces de saloperies.

Voilà que c'est bon ; un jour qu'ils étaient en tournée, la bonne femme, elle manque de piler sur un étron. Ils n'étaient pas fins ces gens-là. Ça ne connaissait rien à rien. Quoi que ça peut bien être que ça, qu'elle demande à son homme.

Le bonhomme met ses lunettes, il s'avance le nez presque dessus. Dame, ça ne sent rien. Il avait le nez bouché. A moins que ça soit ce qu'on appelle un ortolan, on dit qu'il n'y a pas meilleur à manger.

— C'est bon, fait la femme, mais dans quoi l'emporter ; toi qu'as toujours du papier sur toi, enveloppe-le dedans, comme ça, ça ne te salira pas les doigts.

L'objet bien précieusement emballé est apporté au logis. La bonne femme vous fait une sauce, mais une sauce c'était ça, et le tout est servi fumant sur la table.

— Manges-en la première, dit l'homme.

— Non, commence, j'en mangerai après.

— Non, manges-en.. — Non, commence.

C'est comme ça un débat pendant plus d'une heure, personne ne voulut y goûter, et pendant ce temps-là le plat se refroidissait. Ni l'un ni l'autre ne voulant se décider à y goûter le premier, on en était à s'entre regarder.

A la fin la bonne femme reprend : Si t'en veux pas, je vas le jeter.

— Et jette-le si tu veux, quant à moi j'en mangerai pas.

Elle n'en fit ni une ni deux, elle ouvrit la fenêtre et vida tout le plat au dehors pour les chiens, mais eux aussi n'en ont point voulu.

— C'est dommage, soupirait-elle, une si bonne sauce, c'est du beurre perdu, et maintenant il faut manger son pain sec.

— Aussi, toi, pourquoi que tu n'y a pas goûté la première.

Depuis ce temps-là, ils se sont toujours bien gardé de ramasser tout ce qu'ils trouvaient avant d'être bien sûrs que c'était bon à manger.

FILLEUL PETIGNY.



CONTES ET LÉGENDES ARABES¹

CCCLXII

LA RESSEMBLANCE

Un berger passa près d'un prédicateur qui haranguait les gens. Il se mit à le regarder et à pleurer. Le prédicateur lui demanda : Qu'est-ce qui te fait pleurer ? — J'avais dans mon troupeau un bouc qui courait devant lui à l'eau : il est mort, je l'ai égorgé : sa barbe était comme celle de cet homme : en le voyant, je me suis rappelé mon bouc et j'ai pleuré².

CCCLXIII

L'ESCLAVE RENDUE

Un homme vendit son esclave, puis la regretta, mais n'osa pas le faire voir aux hommes. Il écrivit sur ses mains ce qui lui manquait, puis il dit : O toi qui exauces les demandes, tu sais ce que je désire ; ensuite, sans prononcer une parole, il leva les mains vers le ciel. Le lendemain matin, il entendit quelqu'un frapper à la porte. Qui est là ? demanda-t-il. — C'est l'acheteur de l'esclave qui te la ramène. Il ressentit une grande joie, la prit et dit à l'autre : Attends que je te remette le prix. — Je ne veux pas l'accepter, dit l'homme, car j'ai reçu mieux que cela en échange : J'ai vu en songe quelqu'un me dire : Un tel, celui qui a vendu l'esclave est un des amis de Dieu, son cœur est attaché à elle ; si tu la lui rends gratuitement, je te ferai entrer en paradis et je te donnerai des houris en échange. Je

1. Suite, voir t. XV, p. 281

2. *Nozhat el Odaba*, Bibl. Nation., fonds arabe, n° 3594, f. 25. Une plaisanterie semblable se rencontre dans une épigramme de Melin de S. Gelay. *D'un curé* :

Nostre vicaire, un jour de feste,
Chantoit un Agnus gringotté,
Tant qu'il pouvoit, à pleine teste,
Pensant d'Annette estre escouté.
Annette, de l'autre costé
Ploroit attentive à son chant,
Dont le vicaire en s'approchant
Luy dit : Pourquoy pleurez-vous, belle ?
— Ha, messire Jean, ce dit-elle,
Je pleure un Asne qui m'est mort,
Qui avoit la voix toute telle
Que vous quand vous criez si fort.

Œuvres complètes de Melin de Saint Gelay, éd. Blanchemain, Paris, 1873, 3 vol. in-12, t. I, p. 274-275. La source de Melin est probablement Pogge, cf. *Les Facéties*, Paris, 1878, 2 vol. petit in-8, n° CCXXX. *Prædicator multum clamans quomodo confundebatur*, t. II, p. 162. Une plus ancienne version, plus

préfère une pareille récompense au prix de l'esclave, et je ne l'accepterai pas. Puis il s'en alla ¹.

CCCLXIV

LE BORGNE AMOUREUX

On raconte qu'un borgne s'arrêta devant des femmes, parmi lesquelles s'en trouvait une qu'un homme aimait, ce que savait le borgne. Si je pouvais connaître ce qui te plaît dans celui-là, s'écria-t-il ! Elle lui répondit : Il me regarde avec ses deux yeux et toi, tu ne me regardes que d'un œil ².

CCCLXV

ON NE PEUT ÉCHAPPER A LA MORT

Un des rois des 'Adites, dans le temps passé, reçut la visite de l'ange de la mort qui venait saisir son âme. Qui es-tu ? lui demanda-t-il : Je suis l'ange de la mort ; je suis venu saisir ton âme. Je te demande de me donner un délai de sept ans pour que je me prépare à la mort. Dieu fit cette révélation à l'ange : Dis-lui : je te l'accorde. Il le lui redit, et le quitta. Alors le roi se fit construire un château solide qu'il plaça derrière sept fossés ; il y bâtit des murailles de pierres, y mit une porte de fer et de plomb : dans ce château était un grand palais où il se retranchait contre la mort. Il dit à ses portiers et à ses chambellans : Ne laissez pénétrer personne chez moi. Quand le délai fut écoulé, l'ange de la mort entra. En le voyant, le roi lui dit : D'où es-tu venu ? Par où es-tu entré ? Qui t'a introduit — C'est le maître de la maison qui m'a fait entrer. — Le prince appela ses chambellans et ses portiers et leur demanda : Pourquoi l'avez-vous laissé entrer ? Ils lui jurèrent qu'ils ne l'avaient pas vu, qu'ils ne l'avaient pas laissé pénétrer et qu'ils n'avaient aperçu personne.

délayée (elle compte soixante vers allemands), est celle que Boner a donnée dans *Der Edelstein*, composé en 1330. Cf. Heinrich. *Histoire de la littérature allemande*, 3 vol. in-8. Paris, 1870-73, t. I, p. 360-361. On remarquera que dans les versions européennes, le prêtre est comparé à un âne ; dans les versions arabes et africaines, le pieux personnage est comparé à un bouc ; il en existe une version chez les Arabes d'Algérie, cf. Hugonnet. *Souvenirs d'un chef de bureau arabe*, Paris, 1838, in-18 jés. p. 52. C'est sans doute des Arabes que le trait a passé aux Peuls ; ils ont placé la scène dans le Sokoto et pris pour héros le fondateur de leur dynastie Othman dan Fodio, cf. Hourst. *La mission Hourst*, Paris, 1878, in-8, p. 372-373. Ces récits forment deux groupes d'intention différente : dans le premier (versions européennes), c'est le prédicateur qui joue un rôle ridicule ; dans le second, l'objet de la moquerie est l'auditeur qui ne se laisse pas toucher. Faut-il voir là une marque de l'influence musulmane ?

1. Ah'med el Qalyoubi. *Naouddir*, p. 53.

2. *Nozhat el Oadaba*, Biblioth. Nation., fonds arabe, 3594, f. 28.

Ces portes, dirent-ils, sont fermées et les clefs gardées. L'ange de la mort reprit : Le maître de la maison n'a que faire de murailles ; les remparts n'arrêtent pas ses messagers, non plus que les murs ni les fossés. Le roi lui demanda : Que veux-tu ? — Saisir ton âme. — Cela est-il absolument nécessaire ? — Oui. — Et où irai-je quand tu auras pris mon âme ? — Dans la demeure que tu t'es construite et dans le lit que tu t'es fait. — Je ne me suis pas bâti de demeure. — Si fait. — Et où est-elle ? — Il y a en enfer un appel pour celui qui a mal agi, qui a eu le pouvoir, qui a entassé et s'est montré avare. Puis il saisit son âme et partit ¹.

CCCLXVI

LE REMÈDE ÉNERGIQUE

On raconte qu'un médecin ignorant et sot donna à un homme une potion mortelle qui le tua. Au bout de deux jours, il alla chez lui pour le voir et trouva qu'il était mort et qu'on l'avait enterré. Le père du défunt rencontra le médecin qui lui dit : Quelle force avait cette potion ! Si ton fils avait vécu, il n'aurait pas eu besoin de remède avant une année entière ².

CCCLXVII

LES DEUX MORTS

On rapporte, d'après Ouabb ben Monabbih, que Dieu fit cette révélation à Abraham : Prends des provisions de route et va sur la terre, tu verras quelque chose d'étonnant. Il prit des provisions et chemina jusqu'à ce qu'il arriva sur le bord de la mer. Il y avait là un esclave noir qui gardait un troupeau. Abraham lui demanda : Est-ce que tu as de l'eau ou du lait ? — J'en ai ; que veux-tu que je te donne à boire ? — Donne-moi une gorgée d'eau. » Le jeune homme partit, un bâton à la main, arriva à un rocher et lui dit : Je te conjure, ô rocher, par l'ami du Miséricordieux, de laisser couler une source d'eau. Puis il le frappa de son bâton. Le rocher se fendit par la puissance de Dieu. L'esclave apporta de l'eau à Abraham qui but et le regarda. Tu t'étonnes de cela, demanda le jeune homme ? — Comment ne m'en étonnerai-je pas ? je n'ai jamais rien vu de semblable. — L'autre reprit : Je te raconterai quelque chose

1. Ah'med el Qalyoubi, *Naouddir*, p. 53.

2. *Nozhat el Odaba*, Biblioth. Nation., fonds arabe, 3594, f. 28.

de plus extraordinaire ; j'ai appris que Dieu s'était choisi un ami parmi ses prophètes, et je n'ai jamais rien demandé au Seigneur au nom de cet ami sans l'obtenir. — Jeune homme, lui dit Abraham, c'est moi cet ami. — L'esclave reprit : Tu es cet ami. — Oui. — Alors il poussa un sanglot et mourut sur le champ. Aussitôt une colonne de lumière descendit du ciel et le saisit, sans qu'on sût si c'était le ciel qui l'avait saisi ou la terre qui l'avait englouti. Puis Abraham s'en alla sur une montagne et trouva une demeure avec deux portes à deux battants. Il y entra et vit un trône sur lequel était un mort avec soixante-dix-robres ; près de sa tête était une tablette où l'on voyait écrit : Je suis Cheddad, fils de 'Ad ; j'ai vécu mille ans ; j'ai mis en déroute mille armées ; j'ai épousé mille jeunes filles qui m'ont donné mille enfants mâles ; j'ai bâti Irem aux colonnes ; quand j'ai été au moment de mourir, j'ai employé tous les moyens : j'ai rassemblé dans mes états tous les médecins de la terre ; ils n'ont pu écarter de moi la mort ; que celui qui me voit ne se laisse pas séduire par les richesses du monde. Il y avait encore : Détachez-en vos âmes, ô gens, car vous ne posséderez pas plus que je n'ai possédé ; vous ne vivrez pas plus que je n'ai vécu ; vous n'entasserez pas plus que je n'ai entassé ; vous n'aurez pas plus de fils que je n'en ai eu ; mais le monde est perfide, meurtrier, et se joue des siens. — Abraham sortit de cet endroit et Dieu lui fit cette révélation : Qu'as-tu vu ? — J'ai vu des choses extraordinaires. — Dieu reprit : Reviens, Abraham, car mes merveilles sont innombrables et tu ne peux les voir ².

CCCLXVIII

LES DANGERS DU VIN

Une vieille femme arabe était assise près de jeunes gens qui buvaient du vin. Ils lui en firent boire une coupe ; elle se trouva à l'aise ; on lui en donna une seconde, son visage rougit et elle rit. Après en avoir bu une troisième, elle leur dit : Apprenez-moi si dans l'Iraq vos femmes boivent de cette boisson. — Oui, répondirent-ils. — Alors, par le maître de la Ka'abah, elles commettent des adultères et nul de vous, par Dieu, ne sait qui est son père ³.

1. Le titre d'Ami de Dieu (*Khalil Allah*) est celui qui est attribué à Abraham par les Musulmans.

2. Ahmed el Qalyoubi, *Naouddir*, p. 53.

3. Ech Cherichi, *Commentaire des séances de Hariri*, t. I, p. 203.

CCCLXIX

L'HOMME LAID ET LE MIROIR

On raconte qu'un homme vit un miroir qu'on avait jeté ; il le prit avec joie. Or, il était très laid à voir ; il s'y vit tel ; alors il le rejeta en disant : Tes maîtres ne t'auraient pas jeté s'ils n'avaient vu en toi de la laideur ¹.

CCCLXX

LES ENFANTS MÉTAMORPHOSÉS

On rapporte que 'Isa (Jésus) apprenait aux enfants ce que mangeaient leurs pères. Ils allaient le trouver et lui demandaient de cette nourriture. Qui vous en a informés ? demandaient les parents. — C'est 'Isa. — Alors ils écartèrent de lui les enfants et les mirent dans une vaste maison. 'Isa leur dit : Où sont vos enfants ? Est-ce qu'ils sont là ? — Non, dans cette maison, il n'y a que des singes et des porcs. — Il en sera ainsi s'il plaît à Dieu, répondit-il. Ils ouvrirent la maison et il n'y avait plus que des singes et des porcs ².

CCCLXXI

MÉLANGES DE FORMULES

Un renard mordit un Bédouin : celui-ci alla trouver un sorcier pour qu'il le guérit par ses charmes. Qu'est-ce qui t'a mordu ? demanda le sorcier. L'Arabe eut honte de dire que c'était un renard : C'est un chien, dit-il. L'autre commença ses incantations. Par ta vie, continua le Bédouin, mets-y un peu des charmes de renard ³.

CCCLXXII

L'HOSPITALITÉ FANTASTIQUE

« L'alfakih Abou 'Abdallah ibn 'Omar ibn Khamir logeait dans une hôtellerie, où il occupait une petite chambre ; il couchait là par terre sur des peaux de mouton. Or, il arriva un jour qu'un étranger avec lequel il était lié d'amitié vint à Tlemcen. Ibn Khamir n'eut rien de plus pressé que de lui offrir l'hospitalité, et cela, en présence de ceux qui connaissaient son misérable état, la pauvreté de sa couche

1. *Nozhat el Odaba*, Biblioth. Nation., fonds arabe, n° 3594, f. 38.

2. Ah'med el Qalyoubi, *Naouddir*, p. 59.

3. *Nozhat el Odaba*, Biblioth. Nation., fonds arabe, n° 3594, f. 44.

et de son logis, ce qui n'excita pas peu leur étonnement. Dès ce moment, il s'empara de la personne de son ami, l'accompagnant partout, jusqu'au moment où, la nuit étant survenue, il leur fallut se rendre au gîte avec les autres voyageurs qui avaient été tout étonnés de lui voir faire une pareille invitation. Lorsque nous fûmes entrés dans l'hôtellerie (c'est l'ami étranger qui raconte lui-même la chose), je me trouvai devant une porte, laquelle je n'avais pas d'abord aperçue. Ibn Khamir se mit à l'ouvrir, il entra et nous le suivîmes, et nous voilà, à notre grande surprise, dans le vestibule d'un grand hôtel, où nous trouvâmes une jeune esclave qui tenait dans la main une bougie allumée. Marchant devant nous et nous précédant de quelques pas, elle nous conduisit dans l'intérieur de l'hôtel qui était très vaste et renfermait de splendides appartements. Après avoir traversé plusieurs pièces magnifiques, nous fûmes introduits dans une salle ornée de tapis commodes et somptueux. Tout le monde s'y étant installé, Ibn Khamir commanda que l'on apportât les mets destinés à notre repas, et l'on nous servit tout ce qu'une âme peut convoiter, tout ce qui est capable de faire les délices des yeux. Nous en mangeâmes à notre gré et autant que nous voulûmes. Notre appétit pleinement satisfait, nous sentîmes le besoin de nous reposer, et nous nous jetâmes bientôt dans les bras du sommeil ; il est vrai que mon esprit avait peine à revenir de tout ce que mes yeux venaient de contempler. Le lendemain matin, ajoute le narrateur, mon ami Ibn Khamir, s'étant levé de bonne heure, sortit de l'hôtel en compagnie des autres hôtes et me laissa endormi. Je me réveillai enfin, le jour étant déjà avancé ; mais chose étrange, je me trouvais couché sur une méchante peau de mouton et dans la misérable chambre que je savais être occupée ordinairement par le cheïkh ¹.

CCCLXXIII

LE PROFESSEUR DES DJINNS

« Abou Ya'qoub et Tifrisi enseignait le Qorân non seulement aux hommes, mais aussi aux djinns : tout le monde pouvait entendre distinctement la voix de ces djinns quand ils lisaient en sa présence. Un de ses élèves avait dit qu'il avait de la peine à croire que son maître eût la faculté de voir les djinns sous leur forme naturelle. Or, un jour que, dans son école, il était occupé à faire lire, tout à coup il entra dans la salle un énorme dragon. A cette vue, les étudiants

1. Yah'ya ibn Khaldoun, *Baghiat er roudd* ap. Bargès, *Complément de l'histoire des Beni Zeïyan*, Paris, 1887, in-8, p. 23-24.

de fuir, qui d'un côté, qui de l'autre. Laissez-le, leur dit paisiblement le cheikh, laissez-le venir à moi. Le dragon, s'étant alors avancé, lui présenta un billet qu'il tenait dans la gueule. Le cheikh le prit, et ayant demandé une plume et de l'encre, traça quelques mots au bas du papier et le remit dans la bouche de son hôte ; tout cela se passait à la vue des assistants qui ne paraissaient pas fort rassurés. Munis de son billet, le djinn se retira et sortit par la porte. Quand il eut disparu, le cheikh s'adressant aux élèves : Celui que vous venez de voir, leur dit-il, est un djinn et l'un de vos frères dans la foi. Il est venu de l'Irak, envoyé par ses maîtres pour nous adresser une question et nous lui avons donné la réponse. En parlant de la sorte, il avait particulièrement en vue celui de ses élèves qui avait exprimé des doutes sur le pouvoir qu'il avait de voir les djinns ' ».

CCCLXXIV

LE NÈGRE COMPATISSANT

Moh'ammed ben Ish'aq rapporte d'après Moh'ammed ben Ka'ab el Qarazhi : Le prophète a dit : Le premier qui entrera au paradis le jour de la résurrection sera un esclave noir et voici pourquoi : Dieu très haut envoya un prophète aux habitants d'une ville, mais personne ne crut en lui, sinon cet esclave. Les gens attaquèrent le prophète, creusèrent un puits et l'y jetèrent ; par dessus, ils placèrent une énorme pierre. Cet esclave noir allait chercher du bois qu'il rapportait sur son dos ; il le vendait, achetait de la nourriture et de la boisson, se rendait près du puits, soulevait la pierre avec l'aide de Dieu, descendait la nourriture et la boisson, puis il remettait la pierre comme elle était. Cela dura tant que Dieu voulut. Un jour, l'esclave alla chercher du bois comme il faisait d'ordinaire ; il en ramassa, le lia en fagot : quand il eut fini et qu'il voulut le charger, il fut pris d'une violente envie de dormir : il s'accouda et s'endormit. Dieu lui fit ainsi passer sept ans. Ensuite il s'éveilla, s'allongea sur l'autre côté et se rendormit. Dieu lui fit encore passer sept ans. Puis il s'éveilla et chargea son fagot, croyant n'avoir dormi qu'une heure. Il alla à la ville, vendit sa charge, acheta de la nourriture et de la boisson, comme il avait l'habitude de faire, puis il se rendit au puits et chercha le prophète sans le trouver. Les gens de la ville avaient eu une apparition, l'avaient retiré et avaient

1. Yahya ibn Khaldoun, *Baghiat er roud*, cité par Bargès, *Complément de l'histoire des Beni-Zeïdn*. Paris, 1887, in-8, p. 96-97.

cru en lui. Le prophète leur avait demandé après cet esclave noir, mais ils lui avaient dit : Nous n'en avons pas connaissance, jusqu'à ce que Dieu réveilla ce nègre ¹.

CCCLXXV

LE LION CONFONDU

« Un jour que le cheikh Lahsen (El H'asan) el Aberkan qui se trouvait dans le désert, était occupé à faire ses ablutions et se disposait à faire sa prière, il vit arriver un lion énorme qui vint se placer près de ses pantoufles. Le cheikh, sans se troubler, ayant achevé ses ablutions, se tourna vers l'animal féroce et s'écria trois fois : Qu'il soit béni et à jamais exalté celui qui est le meilleur des créateurs ! A ces paroles, le lion resta interdit ; il baissa la tête comme quelqu'un que la honte retient, puis il se leva et disparut ² ».

CCCLXXVI

L'HOMME, LE TRÉSOR ET LES PORTEURS

On raconte qu'un homme passant près d'une grotte y aperçut l'emplacement d'un trésor. Il creusa le sol jusqu'à ce qu'il trouva une chose comme il n'en avait jamais vu. Quand il l'ouvrit et qu'il l'examina, il vit que c'était un trésor considérable. Il se dit en lui-même : Si je me mets à transporter cette fortune et à la surveiller peu à peu, l'affaire me prendra beaucoup de temps et je ne pourrai en jouir ; il vaut mieux que je loue des gens qui la transporteront à ma demeure. Je resterai le dernier et je m'épargnerai la peine pour un faible salaire. Il le fit et amena des porteurs ; chacun d'eux se chargea d'autant d'or qu'il pouvait en transporter ; puis ils partirent avec cette charge pour leurs maisons : ils continuèrent à transporter ainsi toute l'or de la grotte chez eux jusqu'à ce qu'il ne resta plus ni or ni argent. Alors l'homme quitta la grotte et vint derrière eux dans sa maison où il ne trouva d'or ni peu ni prou. Il reconnut que chacun des porteurs s'était approprié sa charge et l'avait transportée chez lui. Il ne resta à cet homme que la fatigue et le regret pour n'avoir pas réfléchi aux suites de l'affaire ³.

1. Ed Demiri, *H'aïouat el H'aïaoudn*, Boulaq, 1292, hég. 2 v. in-4, t. II, p. 179. On remarquera l'analogie qui existe entre cette légende et l'histoire de Jérémie et de Abd Melek.

2. Bargès, *Complément de l'histoire des Beni-Zeïdyn*, p. 324, d'après Es Senousi et 'Ali et Talouti.

3. Bibliothèque Nationale, fonds arabe, manuscrit n° 3593, f° 3, tiré du *Kalilah*, cf. Chauvin, *Bibliographie des ouvrages arabes*, II, Liège, 1897, p. 82.

CCCLXXVII

LA PRÉDICTION DU CHIEN

« Quand le cheïkh Lahsen revint de l'Orient, ayant trouvé le village d'Al Djameah, patrie de ses ancêtres, entièrement détruit, il alla fixer sa demeure dans la ville de Tlemcen. Puis, toute réflexion faite, il se décida à retourner dans le village en question, dans le dessein d'en relever les ruines et d'y établir son séjour. Je me mis donc en route (ce sont ses propres paroles), et arrivé sur les lieux, je m'assis en présence de ces tristes vestiges du passé, et je repassai dans mon esprit les événements terribles qui avaient amené la destruction du village et avaient contraint les habitants à abandonner les lieux qui les avaient vus naître. Or, pendant que j'étais plongé dans ces douloureuses réflexions, voilà que je vois arriver un chien, qui vint s'installer non loin de moi, portant dans son regard et toute son attitude l'expression de la plus profonde tristesse et paraissant aussi affligé que moi. A la vue de ces ruines, je me disais en moi-même : Est-il possible que l'on voie un jour ce malheureux village restauré ? Sortira-t-il jamais de ces ruines pour être de nouveau habité ? — O prodige ! alors le chien qui était devant moi, levant la tête, me dit dans un langage clair et d'une voix très intelligible : Jusqu'au jour de la résurrection générale, oui, ce village sera en ruines et restera inhabité. Ayant entendu avec terreur, ces paroles qui s'adressaient à moi, je pris le parti de revenir à Tlemcen¹ ».

CCCLXXVIII

LE FAUX SAVANT

On raconte qu'un homme désira apprendre l'éloquence. Il alla trouver un savant de ses amis, célèbre pour l'élégance de son langage, lui fit connaître son dessein et lui demanda de lui donner un peu de la science de l'éloquence et de la connaissance de l'arabe. L'autre lui traça les chapitres et les divisions sur les finesses du langage et les flexions des mots et leurs manières d'être, puis il les écrivit sur une petite feuille de papier. L'ignorant s'en alla chez lui et se mit à la lire et à l'apprendre mot à mot, sans comprendre le sens ni s'en expliquer le contenu, jusqu'à ce qu'il la sut par cœur, habile à lire, mais incapable de comprendre. Il se figura qu'à force de le répéter, il était devenu savant. Un jour, il était assis dans une réunion de gens

1. Bargès. *Complément de l'histoire des Beni-Zeïdn*, p. 325.

instruits et lettrés qui s'occupaient de ces études. Il crut que parce qu'il s'était attaché à lire son papier, il les égalait en science et valait autant qu'eux pour les connaissances. Il se mit à parler et il lui échappa une faute. Un de ceux qui étaient là lui dit : Tu t'es trompé, jeune homme et tu as commis un barbarisme en parlant ; l'expression correcte n'est pas comme tu as dit ; elle est ainsi. — Comment me tromperais-je, reprit l'autre ; le petit papier est chez moi ; je l'ai lu, je l'ai appris et je sais par cœur ce qu'il renferme. — Tu as lu son contenu ? demanda quelqu'un. — Il le récita sans faute. Il vit qu'il n'en connaissait pas le sens ; il en fit la preuve et il fut évident qu'il était près de l'ignorance, loin de la science et de la littérature.

Cette fable montre qu'un homme à qui l'on apporte une noix dans sa coquille n'en profitera que s'il la casse et s'il en tire ce qu'elle contient ; c'est-à-dire que l'homme intelligent, s'il lit un livre, doit comprendre son contenu et connaître son sens intérieur et extérieur¹.

CCCLXXIX

LE VOLEUR PRÉVENANT

Je n'ai jamais vu quelqu'un de plus plaisant, dit l'imâm Ech Chaféi, qu'un voleur qui vint à moi tandis que j'étais occupé à prier (dans la mosquée), il enleva mes chaussures d'auprès de moi, je le regardais sans interrompre ma prière. Puis il alla chez moi et dit à ma famille : L'imâm vous salue et vous fait dire de lui envoyer des chaussures, car les siennes ont été volées. Tandis que j'étais assis, cherchant quelles chaussures je mettrai pour revenir chez moi, voici qu'un serviteur m'en apporta et me raconta l'affaire².

CCCLXXX

LA RUSE MANQUÉE

On raconte qu'un homme était endormi dans sa maison lorsqu'un voleur y descendit. Il s'éveilla, reconnut le filou et se dit : Par Dieu, je vais me taire, guetter ce voleur et le laisser jusqu'à ce que je voie ce qu'il fera, sans lui faire savoir que je l'ai reconnu. Quand il aura atteint son but et terminé son entreprise, je me lèverai, je lui reprendrai son butin et je troublerai son entreprise. Alors il se

1. Bibliothèque Nationale, fonds arabe, manuscrit n° 3593, f° 4 ; tiré du *Kalilah*, cf. Chauvin : *Bibliographie*, II, p. 82.

2. *Nozhal el Odaba*. Bibliothèque Nationale, fonds arabe, manuscrit n° 3594, f° 52.

tut en restant dans son lit. Le voleur se mit à tourner dans la maison, rassemblant tous les objets qu'il trouvait, qui lui plaisaient et lui semblaient beaux. Il s'empara de tout et fut longtemps à circuler et à réunir tout ce qu'il prenait. Le sommeil vainquit l'homme dans son lit : il s'endormit jusqu'à ce que le voleur eût terminé son entreprise ; il prit ce qu'il voulait, le chargea sur son épaule et s'en alla, le maître de la maison était toujours endormi. Quand il s'éveilla après tout cela, il trouva que le voleur avait enlevé les objets et était parti emportant ce qu'il avait pris. Alors il se mit à se blâmer et à se faire des reproches, pour n'avoir pas fait ce qu'il fallait pour garder ses biens.

La morale de cette fable, c'est que la science ne se complète que par l'action, car la science est un arbre qui a pour fruit l'application. L'homme de science doit agir pour en profiter, s'il n'emploie pas ce qu'il sait, on ne peut l'appeler savant ¹.

CCCLXXXI

EXCUSE NAIVE

Des voleurs arrêterent en route des marchands, s'emparèrent d'eux et se les partagèrent aux sorts. Quelques uns échurent à des voleurs qui trouvèrent des étoffes et des manteaux de soie. D'autres voleurs reçurent des marchands et obtinrent des dirhems, des dinârs et d'autres choses. Un des voleurs saisit un marchand et lui infligea des coups douloureux en lui disant : Pourquoi tes marchandises ne sont-elles pas comme celles de tes compagnons ? — Pardon, seigneur, lui répondit-il, je ne savais pas que le marché en était achalandé, prends patience jusqu'à la prochaine fois. Le voleur rit après lui et le laissa ².

CCCLXXXII

LE VOLEUR VOLÉ

On raconte qu'un homme était dans la détresse et la plus profonde misère, sans pain ni vêtements. Cette situation le porta à se plaindre à quelques-uns de ses frères, de ses amis et de ses proches, mais il ne trouva chez aucun d'eux de quoi apaiser sa faim. Une nuit qu'il était dans sa demeure, il aperçut un voleur qui tournait

1. Bibliothèque Nationale, fonds arabe, mss. 3593, f° 6 : tiré du *Kalilah*, cf. Chauvin, *Bibliographie*, II, p. 82, 83.

2. *Nozhat el Odaba*. Bibliothèque Nationale, fonds arabe, mss. 3954, f° 52.

dans sa maison. Il se dit en lui-même : Par Dieu, il n'y a rien que je craigne qu'il ne prenne ; qu'il fasse ce qu'il voudra, qu'il applique tous ses efforts. Pendant ce temps, le voleur tournait dans la maison sans rien trouver à enlever. Cela l'irrita ; il se dit en lui-même : Je ne vois rien à prendre et je ne veux pas cette nuit que mes efforts soient vains ; peut-être arriverai-je à une autre place. Il poussa si activement sa recherche qu'il mit la main sur une jarre où il y avait de la farine. Il se dit : Cela vaut mieux que de revenir les mains vides ; je vais l'emporter. Il enleva son vêtement de laine, l'étendit sur le sol, prit la jarre et se mit à verser la farine dans le vêtement ; puis il s'occupa à la charger sur son épaule. Quand l'homme vit cela, il se dit : Je ne puis pas supporter qu'il emporte ma farine ; je n'ai plus rien, après cela : contre moi se liguèrent la nudité et la faim, et elles ne se réunissent pas contre personne sans le faire périr. Puis il cria au voleur, saisit un bâton qu'il avait près de son chevet, s'élança de sa place et se dirigea vers lui. Le voleur sortit en fuyant devant lui, abandonnant son manteau et se sauva. L'homme prit le vêtement, s'en couvrit et remit la farine dans la jarre.

Cette fable montre que l'homme intelligent ne doit pas désespérer de la miséricorde divine, car souvent le destin lui apporte une nourriture facile, alors qu'il ne s'y attend pas et n'en connaît pas la cause¹.

RENÉ BASSET.

AVIS

Dans le numéro de Juin, la *Tradition*, qui vient de réapparaître, a publié à mon insu un article auquel elle a mis ma signature et intitulé *Addenda au Folklore des Arabes*. Ce sont des notes relevées au courant de la lecture du livre de MM. Certeux et Carnoy, *l'Algérie traditionnelle*, paru en 1884. C'est dire qu'aujourd'hui elles sont incomplètes, ne pouvant, et pour cause, mentionner entr'autres les travaux de première valeur de Smith (1883), de Wellenhausen (1888), de Jacob (1893), etc., parus depuis sur le même sujet. D'ailleurs, je n'ai pas eu communication des épreuves, et il est resté un certain nombre de fautes assez déplacées dans un article de rectification. Ces notes, du reste, appartiennent à MM. Certeux et Carnoy, et leur consentement à tous deux est indispensable pour qu'on les publie sous cette forme, après avoir pris le soin de me communiquer les épreuves.

RENÉ BASSET.

1. Bibliothèque Nationale, fonds arabe, mss. 3593, f° 7 ; tirée du *Kalilha*, cf. Chauvin, *Bibliographie*, II, III, 83.

EXPOSITIONS ET CONGRÈS

CONGRÈS DES TRADITIONS POPULAIRES

Nous rappelons à nos lecteurs que le Congrès se réunira du 10 au 12 septembre.

Le français est la langue officielle du Congrès. Les communications en allemand, anglais, italien, latin sont admises, avec un résumé obligatoire en français.

Elles devront être transmises au Secrétaire général avant le 1^{er} juillet 1900.

Le Congrès se divisera en deux sections générales :

I. Littérature orale et art populaire.

II. Ethnographie traditionnelle.

I. — *Littérature orale et Art populaire*

a. Origine, évolution et transmission des Contes et Légendes. Exposition et discussion des systèmes en présence.

b. Origine, évolution et transmission des chansons populaires, soit au point de vue de la poésie, soit au point de vue musical. Influence réciproque de la poésie et de la musique savantes et de la poésie et de la musique populaires.

Le théâtre populaire : ses rapports, anciens et modernes, avec le théâtre littéraire.

c. Origine et évolution de l'iconographie traditionnelle (imagerie, sculpture, etc.) ; ses rapports avec l'art classique ; emprunts mutuels.

d. Origine et évolution du costume populaire. Recherche, dans les monuments et documents, des parties du costume plus ou moins bien conservées jusqu'à nos jours. — Origine et évolution des bijoux et des parures.

II. — *Ethnographie traditionnelle*

a. Les survivances des coutumes relatives à la naissance, au mariage, à la mort. (Mariage par capture, couvade, offrandes funéraires, etc.)

b. Survivance du culte des animaux dans les coutumes des peuples modernes. — Survivance des cultes des pierres, des arbres et des fontaines.

c. Vestiges des anciens cultes locaux dans le culte des saints. L'Hagiographie populaire (rites et traditions).

d. La médecine populaire et la magie (amulettes, rites, envoûtement, fascination et mauvais œil, etc.).

Tableau du mouvement traditionniste de 1889 à 1900.

Toutes les communications doivent être adressées, avant le 1^{er} août 1900, à M. Paul SÉBILLOT, secrétaire général du Comité, boulevard Saint-Marcel, 80.

Les cotisations (12 francs) devront être adressées à M. A. CERTEUX, rue Vauquelin, 3. E. BEAUQUIER.

BIBLIOGRAPHIE

Charles Beauquier. *Les Mois en Franche-Comté.* Paris, E. Lechevalier et J. Maisonneuve, in-8 de pp. 184. (3 fr. 50)

Les lecteurs de la Revue des Traditions populaires connaissent une grande partie de ce volume, qui y a paru par fragments ; mais c'est autre chose qu'un tirage à part ; plusieurs additions ou corrections y ont été faites, et il a un supplément important qui n'a pas paru dans la Revue, et qui donne de nouveaux dictons et des coutumes intéressantes. M. C. B. a tracé un tableau très documenté, très vivant, de la vie de sa province natale, et tout en restant dans le domaine du folklore pur, il a su l'égayer par de nombreuses chansons, d'amusantes anecdotes, et un très grand nombre de proverbes et de dictons météorologiques ou locaux. On y trouvera aussi des détails sur les cultes et observances en rapport avec les forces de la nature et des saisons ; l'auteur ne s'est pas borné à décrire ce qui se passe actuellement ; ses lectures lui ont permis de suivre à travers l'histoire de sa province beaucoup de coutumes encore en vigueur ou de montrer comment elles ont évolué.

P. S.

Victor Brunet. *Contes populaires de la Basse-Normandie.* Paris, Lechevalier, p. in-8, carré de pp. 154. (3 fr. 50).

Cet élégant petit volume, qui n'a été tiré qu'à cent exemplaires, contient 34 morceaux ; les uns sont des contes comiques, d'autres des récits fantastiques, quelques-uns enfin des légendes locales, et ce ne sont pas les moins intéressants : l'herbe ne pousse plus dans le pré maudit depuis qu'un fratricide y a été commis ; les cloches de l'église de Pontbellanger, que les habitants, à l'époque de la Révolution, ont précipitées dans la Vire pour empêcher qu'elles ne fussent fondues, se font entendre pendant la nuit de Noël, à l'heure du *Bon Dieu montré*, expression pittoresque qui désigne l'Élévation ; un bailli qui avait fait injustement pendre un jeune homme est ajourné par lui à 40 jours ; le 39^e, passant près des fourches patibulaires, le bailli frappe le corps du pendu, et il est piqué par les mouches charbonneuses qui étaient attachées au cadavre. Une légende intitulée le Champ Pousion rappelle la fable antique des grues d'Ibycus qui se retrouve aussi en Auvergne (cf. Sébillot, *Littérature orale de l'Auvergne*, p. 164). Pousion, frappé par des brigands, aperçoit des corbeaux qui crient *Crdo ! Crdo !* et les prend à témoins de sa mort. Un an après, lors d'une exécution capitale, deux des brigands s'arrêtent près du bûcher, et l'un d'eux entendant deux corbeaux qui passent au-dessus de leurs têtes, en poussant leur cri

guttural, s'écrie : Tiens, voilà les témoins de Pousion. On devine la suite. A Mesnil-Barré, on attribue à un seigneur du pays le meurtre d'un prêtre coupable d'avoir commencé la messe sans attendre l'arrivée de son seigneur, légende qui se retrouve en Bretagne et en Auvergne (cf. Sébillot, l. c., p. 220). M. V. B. a aussi recueilli une version curieuse du célèbre conte de Grimm, où la femme ambitieuse conseille à son mari de demander à être le bon Dieu. Dans le récit normand le bon Dieu lui accorde cette puissance jusqu'au moment où tombent les feuilles de houx. Juste au moment où le bonhomme rentre dans sa cabane, les feuilles tombent, et toute la richesse, toute la puissance obtenues disparaissent.

P. S.

LIVRES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE

Auguste Mailloux. *Terre bretonne.* Anthologie scolaire des écrivains bretons contemporains, ill. de Jos Parker, Léonce Petit, Sahib. Nantes, Guist'hau, in-18 de pp. 256. (1 fr. 50)

Ce petit volume, élégamment imprimé, et orné de portraits de plusieurs des écrivains qui y figurent, de scènes de mœurs, et d'illustrations empruntées au monde fantastique, constitue une tentative intéressante, et qui pourrait être imitée ailleurs. Il est bon de mettre sous les yeux des enfants autre chose que des généralités, de leur parler de la petite patrie, et des écrivains qui en sont originaires et qui y ont puisé leur inspiration. Ceux de Bretagne, si l'on en excepte Lesage, se sont tous souvenus de leur pays natal et M. A. M., a eu d'abondants matériaux à sa disposition. Les traditions populaires comme il convenait à un livre qui traite de la province légendaire par excellence, y occupent une place ; F.-M. Luzel et Paul Sébillot y sont représentés chacun par un conte ; on aurait pu en mettre davantage, et faire quelque emprunt au *Foyer Breton* ; bien qu'appelant des réserves au point de vue scientifique, Souvestre mérite de ne pas être oublié comme précurseur de ceux qui ont plus que lui approché de la vérité. On aurait pu aussi prendre une ou deux pages dans *Guionva'ch*. La poésie inspirée par des thèmes populaires compte dans ce volume une douzaine de pièces de Brizeux, L. Tiercelin, Jos Parker, Ch. Le Goffic, Paul Sébillot, A. Le Braz, Eugène Le Mouel. Souhaitons que cette première édition soit promptement épuisée, et que M. A. M. puisse refondre son volume, en enlever quelques pages et en ajouter davantage.

Emile Blémont. *Les Gueux d'Afrique.* Paris, Lemerre, in-8 de pp. 96 (1 fr. 50 ; cet ouvrage est vendu au profit des blessés du Transvaal et de l'Orange).

M. E. B. a été touché de la belle résistance d'un petit peuple à un grand empire, et il l'a dit en beaux vers ; il y a certaines pièces comme la Pieuvre, Lady Macbeth ou l'Ennemi, où passe un véritable souffle lyrique, et qui survivront aux circonstances qui les ont inspirées.

Léon Durocher. *Chansons de là-haut et de là-bas.* Paris, E. Flammarion, in-18 de pp. 328 avec musique et illustrations. (3 fr. 50)

Les chansons de là-haut sont celles de la Butte Montmartre, celles de là-bas sont bretonnes, et, comme on devrait s'y attendre, plusieurs se rattachent à la

tradition populaire ; telles sont la jolie pièce de la Sirène d'or, le feu follet et la chanson de la Loire, la Mer Jolie, et plusieurs autres qui ont cet avantage sur beaucoup de chansons de nos jours, d'être assez harmonieuses et poétiques pour être lues avec plaisir.

Félix Chapiseau. *Au pays de l'Esclavage.* Mœurs et Coutumes de l'Afrique Centrale, d'après des notes recueillies par Ferdinand de Behagle. Paris, J. Maisonneuve, in-12 elzévir de pp. 282, t. XXXVIII de la Collection des Littérateurs populaires de toutes les nations. (5 fr.)

Paul Sébillot. *La Mer fleurie.* Paris, Lechevalier, in-8 de pp. 8.

Contient sept pièces de vers sur des thèmes populaires : La Salaison de la Mer, l'Ankou, la Messe sur la mer, la Goelette blanche, l'Alouette, la fée et le Marin, la Mer fleurie.

NOTES ET ENQUÊTES

.. *Nomination et distinction.* — Notre collègue, l'éminent critique d'art Roger-Marx a été promu officier de la Légion d'honneur ; ceux qui ont visité l'exposition retrospective des Beaux Arts, au Grand Palais des Champs-Élysées, ne pourront qu'applaudir à cette distinction accordée à celui qui en fut le principal organisateur.

.. *Pour se faire aimer.* — Dans la Loire-Inférieure, les garçons jettent dans le chauffe-pied des filles une odeur qui les force à les aimer.

(Comm. de M. LÉON SÉCHÉ).

.. *Pour faire passer l'ivresse.* — On verse du sang d'anguille dans le verre d'un ivrogne, il ne peut plus hoire après.

(Comm. de M. LÉON SÉCHÉ).

.. *Le chat noir d'Obernai (Alsace).* — Le chat noir surpris dans une étable ou dans une écurie est soupçonné ne s'être introduit dans ces bâtiments que pour nuire aux animaux qu'ils renferment. Il faut cependant bien se garder de le frapper avec trop de violence de peur de lui casser un membre ; toute blessure, en effet, qui lui serait ainsi occasionnée aurait immédiatement pour résultat une blessure identique à quelque vieille femme du voisinage.

Ainsi s'expliquent, à Obernai, certains accidents dont la cause véritable échappe à l'esprit peu développé des paysans.

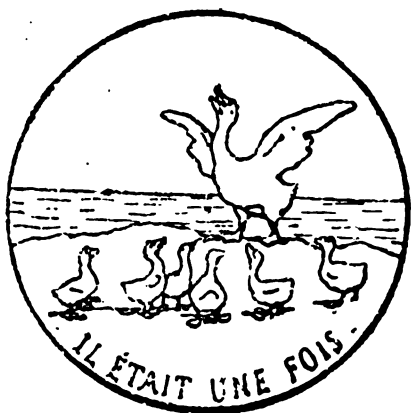
(Comm. de M. L. JACQUOT).

Le Gérant, A. CERTEUX.

SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE DES TRADITIONS POPULAIRES

RECUEIL MENSUEL DE MYTHOLOGIE,
LITTÉRATURE ORALE, ETHNOGRAPHIE TRADITIONNELLE
ET ART POPULAIRE



TOME XV
15^e ANNÉE. — N° 8. — Aout 1900

PARIS

ÉMILE LECHEVALIER
39, Quai des Grands-Augustins

ERNEST LEROUX
28, rue Bonaparte

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE
J. MAISONNEUVE
6, rue de Mézières et rue Madame, 26

Prix de ce Numéro : UN franc vingt-cinq

SOMMAIRE

Coutumes et superstitions du Loir-et-Cher: I-IX..... Chansons d'Auvergne. IV..... Contes et légendes de la Haute-Bretagne. XXXII-XXXVII. Parallèles. IX..... Les métiers et les professions. CLV. Types algériens. CLVI. Les tailleurs de diamants..... La dame de Margon..... La mer et les eaux. CX. La chance..... Contes et légendes de l'Extrême-Orient. CVII-CXX.... Folk-lore de l'Auvergne. X. La fête patronale de Gerzat. XI. La bourrée d'Auvergne et son sens symbolique..... Les météores. XVII. La croix du sud. XVIII. Vénus.. Contes d'Auvergne. I. Sel maraud. II. La fille du roi. III. Les poires d'or. IV La chèvre..... Les Pourquoi. CXIV. Pourquoi la chèvre a sa queue relevée..... Les empreintes merveilleuses. CLXXVIII-CLXXX..... Médecine superstitieuse. XIX. L'absence du nombril. XX. Déformation de la main des petits enfants.... Les villes englouties. CLVI. Le château englouti près d'Altkloster..... Bibliographie. V. Chauvin. Bibliographie des ouvrages arabes. IV. Les Mille et Une Nuits. R. B. — A. de Mortillet. Les monuments mégalithiques du Pas-de- Calais. P. S. Expositions et Congrès. Congrès des Traditions populaires.	FRANÇOIS HOUSSAY. 369 RENÉ BASSET. 385 LUCIE DE V. H. 386 RENÉ BASSET. 388 ACHILLE ROBERT. 389 ALFRED HAROU. 391 FILLEUL PÉTIGNY. 392 PAUL SÉBILLOT. 395 RENÉ BASSET. 403 Dr D. POMMEROL. 415 RENÉ BASSET. 421 GABRIELLE SÉBILLOT. 422 RENÉ BASSET. 425 RENÉ BASSET. 425 Dr L. DESAUVRE. 426 RENÉ BASSET. 428
---	--

ILLUSTRATION

La Bourbonnaise.

Adresser tout ce qui concerne la rédaction et l'administration à M. Paul Sébillot, 80, boulevard Saint-Marcel.

La cotisation des sociétaires, donnant droit à l'envoi gratuit de la REVUE est fixée à 15 francs par an (France et Union postale). Le prix de l'abonnement, pour les non-sociétaires, est de 15 francs par an pour la France et de 17 francs pour l'union postale.

AVIS IMPORTANT

Dans l'intérêt d'un service régulier, nous prions nos abonnés d'envoyer sans retard le montant de leur abonnement pour l'année 1900 à M. Paul Sébillot, 80, boulevard Saint-Marcel.

REVUE

DES

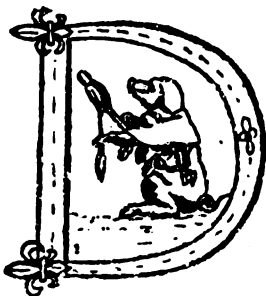
TRADITIONS POPULAIRES

15^e Année. — Tome XV. — N^o 8. — Août 1900.

COUTUMES ET SUPERSTITIONS DU LOIR-ET-CHER

I

LA NAISSANCE



ES qu'un enfant va naître, — ce qui est un fait d'autant plus important dans les annales d'une famille, qu'on escompte généralement la venue d'un héritier mâle, — on suppose son sexe ; on ne peut jamais prévoir celui du premier-né, mais on s'appuiera, pour les suivants, sur les indications de la lune.

Si pendant les neuf jours qui ont suivi la naissance du précédent enfant, la lune change, le sexe différera ; si, au contraire, pendant ces neuf jours, elle est restée la même, l'enfant attendu aura le sexe de son aîné.

L'accouchement offre peu de particularités intéressantes. On m'a cependant cité un village où les femmes accouchaient *more bestiarum* et accomplissaient les préliminaires de cet acte avec tout le sérieux que comporte la conservation d'un rite religieusement transmis et observé.

Pendant ce temps, les voisines ne manquent jamais de lire, et sans en oublier l'explication, une invocation à la Sainte-Croix, qui, tout en paraissant normale comme prière, n'en est pas moins l'application d'une pratique superstitieuse, d'un de ces brevets que réprouve l'abbé Thiers. Pour que personne ne doute de l'authenticité de cette oraison, elle se termine ainsi : « Aussi vrai que J.-C. est « né le jour de Noël et qu'il a été crucifié le vendredi saint, cette « prière a été trouvée en 1505, sous le sépulcre de notre Seigneur. »

Puis vient le mode d'emploi : « Quand une femme se trouve en

« enfantement, qu'elle lira ou entendra lire cette prière, ou la portera sur elle, elle sera promptement délivrée, elle restera tendre mère et quand l'enfant sera né, il faudra le poser sur son côté droit, ce qui le préservera d'un grand nombre d'accidents. » Ce qui prouve bien, en effet, le fétichisme de cette prière, c'est que, sitôt qu'elle a été lue, on la met sous le sein gauche de la mère, la couvrant pour qu'elle ne la voie pas, et on ne la retirera que pour la placer sur le sein droit de l'enfant.

Précédé de telles précautions, le moment de la naissance ne doit pas être quelconque. Il faudrait cependant éviter de naître à midi, mais il est parfois difficile de concilier cette défense avec les lois physiologiques qui veulent que le fruit tombe de l'arbre quand il est mûr. Aussi dans le cas où les circonstances exigent une intervention, la patiente, malgré ses souffrances, préférera attendre que le soleil ait franchi son zénith, pour permettre au médecin de délivrer un enfant qu'il a failli vouer au malheur.

Sous l'œil vigilant des matrones, la délivrance est hâtée en faisant souffler « la commère » sur du gros sel renfermé dans sa main gauche ; procédé qui, sous une apparence futile, n'a rien que de rationnel.

L'enfant passe entre les mains des bonnes femmes qui lui pétrissent le nez et le crâne, bien persuadées que de cet acte dépendra la régularité de ses traits. Quelques gouttes du sang du cordon sur les joues lui conserveront le teint frais ; et on enterrera au pied d'une fleur, qu'il aimera toute sa vie, ce qu'on aura pu enlever de « la délivrance ».

Heureux l'enfant qui naît le jour de la mort d'un vieillard ; ses jours, loin d'être comptés, seront aussi nombreux que ceux de ce vieillard. Ce fait, tout simple qu'il paraisse, est un des plus intéressants ; car il semble nettement indiquer cette survivance de la croyance à la transmigration des esprits d'un corps dans un autre.

Le cordon ombilical tombera plus ou moins tôt, suivant les pom-mades antiques dont on l'aura ceint, mais il faut éviter que ce soit dans le feu ou dans l'eau, car l'enfant mourrait noyé ou brûlé. Aussi on l'enveloppera, le serrant d'un nœud compliqué que l'enfant dénouera lui-même le jour de ses sept ans, devenant ainsi, du fait de cet acte probatoire, capable de tout entreprendre.

L'accouchée ne peut sortir, ni traverser la route avant ses relevailles et le baptême de son enfant, pour ne pas porter malheur à ceux qu'elle rencontrerait.

Vient enfin le baptême avec un cérémonial qu'on ne doit pas oublier. Il importe que le nouveau-né n'y soit pas porté par une

femme enceinte : l'un des deux enfants mourrait dans l'année, et le même sort arriverait à l'enfant dont la marraine est en deuil.

Le fait d'être parrain, pour la première fois, d'une fille, porte bonheur au parrain ; de même la marraine qui tient pour la première fois un enfant mâle sur les fonds baptismaux.

II

L'ENFANCE

La mère a franchi le seuil de l'église, elle a partagé le pain de l'offrande avec le curé, et l'enfant, qui vient de goûter au sel de la sagesse, peut maintenant être embrassé. Puis il grandit sous l'œil vigilant des parents qui, le couvant d'un soin jaloux, empêchent qu'on ne le pèse ; qu'il ne se voie dans la glace ; qu'il ne regarde ses mains ou ne fasse les marionnettes, et ils ne cesseront de lui rogner les ongles avec leurs dents que le jour où il pourra parler ; car si on les lui coupait avant qu'il ait dit « sel », il serait voleur toute sa vie.

A travers mille cahots dont il est généralement protégé par toutes sortes d'amulettes bénites ou non, l'enfant passe ses premières années dans la crasse, la gourme ou les poux qui, même par des gens dits instruits, sont regardés comme les émonctoires naturels de l'humeur et les préservateurs de la maladie qui le guette.

III

L'ADOLESCENCE

Au moment de sa première communion l'enfant choisit un frère auquel il sera souvent plus fidèle qu'à ceux de sa famille, et le lendemain, précoce amoureux, une amie qu'il conduira plus tard dans les fêtes et les bals, et qui deviendra sa femme si les circonstances n'y mettent pas obstacle.

Les années suivantes n'offrent de particulier que le fait d'une adolescence qui continue son évolution normale et arrive à l'initiation, souvent aussi prématurée qu'à Rome, où Tacite prétendait qu'on ne trouvait plus de vestales dans un empire sur lequel le soleil ne se couchait jamais.

Rien ne fait cependant supposer une fête de la puberté, comme on en rencontre dans certaines provinces.

IV

LA CONSCRIPTION

Arrive bientôt la conscription, et bien qu'on vive dans un temps de paix relative, l'idée du régiment évoque le mauvais souvenir des guerres et apparaît, dans le lointain, comme l'ombre noire du lendemain.

Bien que le tirage au sort ne soit plus aujourd'hui qu'une formalité insignifiante, il joue encore un grand rôle, car il importe d'avoir un bon numéro et pour ce faire les moyens sont nombreux.

On se souvient du talisman si religieusement entouré du fil inextricable qu'il a fallu dénouer à sept ans ; on le mettra dans la poche gauche du gilet du conscrit et s'il s'est égaré, on aura la ressource de le remplacer par une araignée vivante ou par le roi de trèfle, cousu à l'insu du jeune homme, dans la doublure de son vêtement.

Inquiet du lendemain, le nouveau soldat part avec l'intention d'attendre sa libération pour songer au mariage. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres ; et plusieurs années suffisent à changer les idées d'un individu qui vit des hasards de la caserne.

V

PRÉLUDES DU MARIAGE

Divination

Que les jeunes filles restent ou non au pays, leur fidélité varie selon leur affection ou les circonstances, moins cependant que celle des garçons.

Aussi le mariage étant leur objectif, elles distraient leur attente en scrutant l'avenir.

Le coucou symbolique leur sert de providence et, impatientes de porter le voile blanc des épousées, elles attendent au printemps le chant de l'oiseau libérateur pour lui demander, dans une prière ardente, une réponse à leur fièvre d'aimer :

Coucou des bois,
Coucou des prés,
Dis-moi dans combien d'années
Je serai la mariée ?

Et autant de fois chantera le coucou, autant d'années passeront dans l'attente.

L'avertissement peut encore venir d'une table boiteuse, signe de

noces ; mais la pauvrete ne s'en tiendra pas là ; demandant à la lune de lui montrer en songe son futur mari, elle usera ensuite du procédé suivant pour savoir le métier de son amoureux : Tirant un seau d'eau de la main gauche, elle fera fondre de l'étain dans une pelle et le versera de la même main dans l'eau ; les dessins d'étain fondu devront représenter les outils de la profession.

Mais qu'elle prenne garde aussi de marcher sur la queue du chat ou bien de mal tourner la salade, car autant de fois miaulera le chat et autant de feuilles tombées, autant d'années elle devra attendre un mari.

La jeune fille qui prendra de la main gauche un cheveu au côté gauche de sa tête et le coudra dans l'ourlet de la robe d'une mariée, trouvera un mari dans l'année ; de même celles qui ramasseront un bouton de fleur d'oranger ou le nœud des souliers de la mariée. Les autres n'auront que la ressource d'attendre le partage des fleurs de sa couronne.

Et vous, prudentes mères, si le mariage de votre fille vous déplaît ; pour l'empêcher, vous n'aurez qu'à faire bouillir l'eau de la vaiselle. Mais veillez aussi, si vous avez deux filles, à ne pas changer la marmite de côté, car la plus jeune se marierait la première et l'aînée coifferait sainte Catherine.

Les prédictions se réalisent, la jeune fille a un prétendant et le mariage se prépare ; mais tout n'est pas fini ; la future ne doit ni faire, ni essayer sa robe devant une glace, mais s'en rapporter au goût de ses camarades qui, par jalousie, ne manqueront pas de lui laisser croire qu'elle ne lui sied pas.

Elle n'a pas lu Juvénal qui a dit avant nous : « Que le mois de mai porte malheur ». Mais elle sait qu'elle doit l'éviter pour ne pas avoir des enfants « lourds d'esprit ».

Elle sait également qu'il ne faut pas avoir des bans dans une année et se marier dans l'autre. Mais elle veut en finir, évite l'Avent, fuit le Carême, et choisit toutes les autres époques.

VI

LE MARIAGE

Nous voici à l'église : relégué dans un tiroir de la sacristie, rongé des souris, l'abri-fou, qui n'existe plus qu'à l'état de légende surannée, avait une couleur locale qui ne manquait pas d'un certain charme : c'était une bande de toile qu'on tenait au-dessus de la tête des conjoints pendant la bénédiction nuptiale pour écarter les malé-

fices et chasser les nuages du ménage. L'abri-fou ne préserve pas toujours des calamités, car de deux mariées bénies le même jour, la première seule doit être heureuse.

Puis, comment ne pas considérer tristement la vie quand on sait que celui des deux époux dont le cierge sera le plus vite consumé, mourra le premier. Mais, s'il est des pensées tristes, il en est aussi qui sont de nature à réveiller le cœur et l'amour-propre.

Le mariage a eu lieu un jour pair, c'est du bonheur ; la mariée est l'aînée du mari, félicité sans bornes, et il ne lui faudra plus pour que cela continue toute la vie que de méditer les recettes suivantes dédiées à toutes les jeunes filles qui veulent être les maîtresses. Si simples qu'elles soient, il s'agit de ne pas les oublier ; car le sort, par une amère ironie des choses d'ici-bas, ne manquerait pas de tourner contre elles les armes dont elles voulaient se servir :

Elle n'aura qu'à retourner son alliance pendant la bénédiction nuptiale et à se coucher la première pour garder toujours ses charmes et sa priorité ; et le mari n'aura garde de l'empêcher, sachant bien que les illusions ne dureront guère.

La journée sera dure pour la mariée ; elle a entendu la messe à jeun, pour ne pas avoir des enfants muets, et la fête, joyeuse pour tous, ne sera pour elle qu'une longue contrainte ; car si elle s'oublie et chante, son bonheur suivra ses chansons, et ses rires deviendront des pleurs, si elle rencontre un enterrement.

Les mariages de la campagne n'ont plus ce caractère original que leur donnait la vieille gaieté gauloise qui se perd de jour en jour. En sortant de l'église, quelques jeunes gens devançaient le cortège et allaient chercher le « bouillon de la mariée ». Préparé d'avance et fortement épicé, on le présentait en triomphe, dans un vase ébréché, à la mariée qui s'arrêtait et essayait d'y goûter avec une cuillère, tordue et dentelée comme une scie ; mais cette cuillère, percée, tordue, ébréchée, n'en gardait pas une goutte. Tout le monde riait de la voir puiser en vain dans l'écuelle sans pouvoir arriver à boire. Cette offrande ironique qui se faisait au seuil d'une vie nouvelle était l'indice d'une profonde philosophie ; on ne pouvait mieux symboliser les amertumes et les difficultés de la vie conjugale que nos sentencieux aïeux ne le faisaient par ce brouet poivré et servi avec une cuillère biscornue.

Tout n'était que symbole, car au repas on présentait aux mariés un gâteau et un bouquet de fleurs, apprenant par le gâteau qu'il faut demander la nourriture au travail, et par les fleurs que les plaisirs de la jeunesse ne dureront qu'un moment.

Une coutume suggestive qui s'est également perdue depuis.

consistait à détacher les jarretières de la mariée. Les jarretières étaient des pièces de ruban blanc et bleu, et blanc et rose que la mariée cachait jusqu'à la fin du repas ; alors à un signal convenu un enfant se glissait sous la table, la jeune femme poussait un cri d'effroi, se penchait vivement et passait les pièces de ruban à l'enfant qui reparaissait triomphant avec les *jarretières de la mariée*. Deux jeunes filles coupaient alors ces rubans, en prenaient un blanc et un bleu pour en faire une croix qu'elles attachaient aux hommes, tandis qu'elles en mettaient un blanc et rose aux femmes ; et tous, portant les couleurs de la mariée, s'en allaient gaiement commencer le bal.

La coutume de brûler des balais et de casser la bouteille existe encore : les balais se brûlent le dernier jour de la noce, c'est l'adieu des parents à leur fille. Tous les jeunes gens s'en vont en chantant par les rues en quête de vieux balais, ramassent tous ceux dont ils peuvent s'emparer et improvisent un bûcher ; le musicien commence un air de danse et tous, garçons et filles, à la lueur de la flamme, dansent sous l'œil des anciens qui ravivent leurs vieux souvenirs.

Parfois même tout le monde, se prenant par la main, commence alors une ronde folle autour de ce feu et c'est d'un pittoresque charmant cette danse en plein air, sous les dernières lueurs d'un soir qui s'en va déclinant et des étincelles qui éclairent les coiffes blanches des danseuses.

Les balais ne se brûlent qu'à une fille unique ou à la dernière des filles à marier, car s'ils l'étaient avant, celle-ci ne se marierait pas.

La bouteille est réservée au plus jeune des fils ou au fils unique. Le dernier jour de la noce les jeunes gens attachent à une perche une bouteille pleine de dragées et il appartient au plus habile d'embrasser la mariée s'il peut la trouver.

La bouteille cassée, on entoure l'heureux, on s'empare de lui, on le barbouille de suie et on l'envoie à la recherche de la mariée qui s'est cachée pour ne pas embrasser ce masque. De guerre lasse, c'est alors la première jeune fille venue qui, bon gré mal gré, reçoit le baiser et se trouve toute noircie ; mais c'est une si vieille coutume que personne ne songe à se formaliser.

Le mariage est terminé, embrassée par le maire, bénie par le curé, recouverte par l'abri-fou, la mariée a le droit officiel d'avoir des enfants et une maison ; mais elle entre aussi dans la vie sociale qui l'attend et la brisera, inexorable, s'il elle n'est pas née pour la lutte.

VII

LE VIE DE MÉNAGE

Héritant de la foi vive et des sophismes de ses pères, qu'elle n'a garde de renier, la femme croit à la fortune et veut être riche pour être heureuse.

Le Coucou annonciateur de sa noce, doit faire encore emplir sa bourse. Si la première fois qu'elle l'entend elle a de l'argent dans sa poche, elle en aura toujours ; si par malheur elle est à jeûn, les fièvres l'attendent. Mais heureusement la Providence qui a fait du coucou un augure de malheur, n'a pas oublié de créer la violette il suffit de manger la première que l'on rencontre dans les bois pour échapper à la maladie.

La jeune femme fera encore des crêpes le jour de la Chandeleur et de la conversion de Saint-Paul pour avoir de l'argent toute l'année ; et si elle en veut davantage, elle attendra les Rameaux pour mettre du buis dans son porte-monnaie.

Ce jour-là surtout plus que les autres, il ne faudra pas balayer avant le lever ni après le coucher du soleil : le maître de la maison mourrait aussi sûrement que si l'on transplantait du persil.

En outre, il y a bien des choses à faire ou à éviter pour que tout aille bien dans le ménage : Malheur à qui renverse le sel, laisse un oignon pelé sans le couper, met les couteaux en croix, s'assied le treizième à table et commence un travail le vendredi, il ne se finirait jamais, à moins de voir l'araignée du soir, qui symbolise l'espoir, comme celle du matin est le signe du chagrin. Attendez plutôt le samedi, la Sainte Vierge faisant la moitié de la besogne commencée le jour qui lui est dédié.

Les tisons seront toujours en travers et le feu bien fait sera bon signe, car il indique la venue d'un hôte inattendu, d'un ami, de même que le tison qui roule en bas du foyer, dans la chambre, annonce un héritage.

Mais surtout en dressant le couvert ne retournez jamais le pain, parce que cela ferait pleurer le bon Dieu dont on doit, par-dessus tout, éviter la peine. Ce pain ne doit pas être fait et cuit dans la même matinée ; si le levain ne lève pas, la femme n'est pas amoureuse et aura de grands chagrins. Avec le pain on a cuit une galette qu'il ne faudra jamais entamer avant d'avoir retiré toute la fournée, il moisirait comme lorsqu'on le fait pendant les Rogations.

La lessive ne joue pas un rôle moins important dans la vie ; on évitera le Carême, les Rogations et les Fêtes-Dieu, et on ne com-

mençera jamais par laver l'envers des draps. Quand une femme « accoutre » la lessive par la pluie, c'est que son mari ne l'aime plus ; pour retrouver le soleil et la joie dans son ménage, il lui faudra donner de la galette aux chats.

N'essayez pas, enfin, de vous couper les cheveux au décours de la lune, car ils ne repousseraient pas, et surtout ne vous arrachez pas un cheveu blanc, il vous en repousserait dix le jour de votre enterrement et dix blancs.

Les puces sont des locataires désagréables ; pour s'en débarrasser on attendra le Mardi-gras : On balayera alors la chambre avec le balai emmanché à l'envers, et on mettra le manche dans le trou de l'évier, pour envoyer charitablement les puces chez le voisin, qui n'aura qu'à faire de même pour les offrir au suivant jusqu'à la dernière maison du village, qui aura le privilège de tout garder.

Il restera aussi bien des choses à faire ce jour-là :

On portera la soupe grasse aux grenouilles, pour les empêcher de chanter ; on dansera sur le fumier pour avoir plus de coqs que de poules ; on ne négligera pas non plus les champs ni les arbres fruitiers, qu'on entourera d'un lien de paille, ou dans l'écorce desquels on enfoncera un clou rouge pour empêcher les fruits de tomber ; on taillera les treilles pour que les raisins ne soient pas mangés par les rats, et on éloignera enfin les taupes en donnant un coup de pioche circulaire autour du pré.

Mais toutes ces choses supposent, comme condition préalable, d'avoir été le premier mars souhaiter le bonjour au mois avant le lever du soleil en disant : « Bonjour Mars, ne grêle pas », pour que la sécheresse ne brûle pas les récoltes.

Si le mois de mai est évité par ceux qui se marient, il est par contre désiré par les propriétaires d'étables. Le premier du mois, à l'aube, on part pour couper le *mai*, dont on place une branche à la porte de l'étable ou au milieu du fumier, pour empêcher les crapauds et les serpents de traire les vaches ; moyen peu efficace, car les vaches qui ont cette habitude la continuent. Le jour de Saint-Jean, qui tombe au solstice d'été, est, comme le dimanche brandonnier, le jour des « *niellots* ». Le témoin de feux qu'on allume, derniers vestiges du vieux culte astral qui, chez les peuples jeunes, précède les religions révélées. Ce jour, qui fut celui du sabbat des Elfes germains, des lutins d'Ecosse et des sorciers de tous pays, est universellement respecté et considéré comme un jour sacré. Aussi a-t-on gardé l'habitude de cueillir les plantes médicinales pour qu'elles se conservent toute l'année, en même temps que l'on jette un peu d'eau sur un tas de blé pour le

préserver des rats. On fera aussi le pain et on en pendra un petit à la solive au-dessus de la maie, ce qui l'empêchera de moisir ; et on en conservera de petits morceaux pour donner aux vaches en mal de veau. Ce jour-là encore, on sortira de l'armoire tous les vêtements, pour qu'ils ne soient pas mangés des teignes. Les jolies filles n'oublieront pas de se laver, avant le lever du soleil, avec la rosée du chardon-peigne, pour éviter les taches de rousseur.

IX

RELIGIOSITÉ

Mais ces gens qui observent ces rites, restes de paganisme, n'en sont pas moins de fervents chrétiens ; s'ils croient à la mort, ils croient bien plus au purgatoire, le stage obligatoire des maladroits qui ont renversé le salière et qui, toutes les nuits, reviendront en ramasser les grains avec une fourche de bois ; mais pour peu qu'ils aient eu la précaution de manger sept boisseaux de cendre, ils passeront leur éternité en paradis, au lieu de blanchir leurs cheveux d'outre-tombe à réparer leur infortune.

Noël est une fête qui ne s'oublie pas ; le tréfou est là pour rappeler que Jésus de Galilée est né dans une étable glaciale, et n'avait pour se réchauffer que le souffle d'un âne et d'un bœuf. Le tréfou est une grosse bûche que le maître de la maison, après l'avoir aspergée d'eau bénite, allume la veille de Noël, à trois heures, après avoir lui-même balayé le foyer. Cette bûche, qui est souvent un petit arbre, doit durer trois jours ; on ne la tisonne pas par crainte des furoncles, et on en laisse éteindre le dernier tison, dont on gardera soigneusement quelques parcelles qui, jetées dans le breuvage d'animaux malades, les guérit. On porte sur soi du pain bénit de la messe de minuit pour n'avoir rien à craindre des chiens enragés et des orages ; on fait réveiller les animaux, mais il faut s'abstenir d'aller dans les étables à minuit, car à l'heure où naquit Jésus, les animaux se mettent à genoux et parlent, et ceux qui les verraient ou les entendraient seraient foudroyés.

On raconte, à ce propos, une étrange aventure, celle d'un curieux qui s'en alla, à minuit, prêter l'oreille à la porte de son étable. Deux bœufs rumaient doucement, quand tout à coup l'un d'eux dit à l'autre, en se soulevant sur les genoux : « Que ferons-nous demain ? » Demain, répondit l'autre, nous porterons notre maître en terre. » L'homme mourut effrayé de son sacrilège. Les bœufs le conduisirent au cimetière ; et voilà comme quoi le ciel le punit de sa curiosité.

X

LA MALADIE

La mort nous amène à parler de la maladie. La première fracture que j'eus à soigner, fut bientôt, en mon absence, entourée de compresses d'urine. Mon étonnement, dû à la candeur des débuts, s'accrut quand je sus qu'on avait mis un pigeon ouvert par le milieu et palpitant encore sur la tête d'une enfant chez laquelle on redoutait une atteinte de méningite. Le remède n'avait eu comme résultat que de l'exaspérer et de l'inonder de sang. Le lendemain venait le Marcou qui, après quelques prières accompagnées de signes de croix cabalistiques, faisait tuer deux moutons mâles dont on mit les rates, non plus sur la tête, mais aux pieds, pour attirer le restant du venin que n'avait pu absorber le pigeon. L'enfant guérit avec une médication rationnelle et n'osant pas encore inscrire sur mes tablettes l'efficacité de la rate de mouton mâle dans la méningite, j'en fus quitte, à partir de ce jour, pour collationner les étapes de la sottise humaine, si nombreuses dès qu'il s'agit de la santé, et j'en trouvai que j'avais déjà côtoyées sans les voir.

Il n'y a point d'absurdités qui n'aient été faites dans les maladies d'enfants. Un enfant est triste, maussade, la mère est jeune, n'a point d'expérience, elle pleure, elle est malade de voir son enfant malade et souffrant de sa souffrance, et le médecin est éloigné. Ses voisines sont là, femmes d'âge et de bon conseil, qui font dire un « voyage » et la crise de dentition passée, le petit sourit ne souffrant plus. On lui met une alliance usée au cou et on allume un cierge au bienheureux saint Gilles, pour le remercier.

De tous les saints qui possèdent la spécialité de préserver des convulsions, saint Gilles n'est pas le seul auquel ont recours les mères de famille affolées qui vont le plus souvent à tel ou tel autel, sans même savoir quel est le saint du lieu.

C'est tantôt saint Loup, saint Laurent des bois, saint Sylvain, c'est enfin saint Cri, dont le nom n'indique que trop l'application, et qui répond à toutes les exigences des mères.

Tous ces sanctuaires possèdent une fontaine miraculeuse, dont on emporte de l'eau préservatrice de toutes les maladies. La poudre du tombeau du saint ou les pierres de la chapelle sont également mises à contribution, et c'est chose fréquente de voir des enfants et même des jeunes filles, porter au cou un sachet de poussière du tombeau de saint Sylvain ou de saint Phallier, qui rend les femmes mères

et les enfants vigoureux, de saint Greluchon qui donne des enfants frisés ou de saint Fort qui donne la force.

Les adultes, eux-mêmes, viennent y soigner leurs misères; chacun y trouve son compte et prie, qui saint Sylvain pour les ulcères et les maux nièrges (*nigra*); qui sainte Rose pour les eczémas du sein et les maux d'yeux; qui saint Roch pour les épidémies; qui tous les saints quand on ne trouve plus de vocable spécial à l'affection dont on souffre.

En dehors de ces pèlerinages, généralement si fréquentés, il existe encore d'autres guérisseurs : ce sont les rebouteurs, les toucheurs d'entorses, les arrêteurs de brûlures, du muguet, du sang. Et ils sont nombreux, car chacun est un peu médecin et possède plus ou moins un excellent remède pour conjurer les maux.

Le rebouteur qui n'a rien d'anormal, remet les luxations faciles et les fractures, quand il ne les estropie pas dès qu'elles sont compliquées.

Le toucheur d'entorses, plus mystique, guérit par des signes de croix faits avec l'orteil de son pied nu.

Les brûlures, le muguet et les hémorragies, sont l'occasion de prières spéciales qui restent l'apanage exclusif de quelques femmes qui soignent même à distance, en marmottant des prières ambiguës à l'intention des malades dont on leur indique la direction.

Le muguet surtout se guérit sans médecin, en appliquant deux feuilles de l'herbe au chancre, en forme de croix, sur la tête entre le « Crémieux » et le bonnet de baptême, et deux autres, en croix également, entre deux linges, sur la poitrine. Quelques-unes y ajoutent une prière et font une neuvaine, mais ceci est facultatif.

Pour les brûlures, il suffit de dire :

O feu cesse tes ardeurs,
Comme Jésus perdit ses couleurs
Au jardin des olives,
Feu de Dieu apaise ta chaleur.

Les hémorragies ne résistent guère à l'emploi d'une pelote de ficelle à laquelle on fait trois nœuds d'inégale grosseur et dont on entoure trois fois le ventre; et si cela ne suffit pas, on met la main droite sur l'épaule droite de la femme, on mouille l'index droit de salive, on fait un signe de croix avec cette même main droite, ou la remet ensuite sur l'épaule droite en disant :

Pain n'a pas faim.
Feu n'a pas froid.
Sang, arrête-toi ?

Et le sang s'arrêtera, comme jadis s'arrêta, à la parole du Christ, celui de l'hémorroïsse.

Ces privilèges ne sont pas, comme celui du Marcou, inhérents à l'individu ; tout le monde ne peut pas être le septième garçon de sa famille ni posséder, comme un simple roi de France, le pouvoir de guérir les écrouelles.

Il est moins rare d'être l'aîné et d'hériter de la faculté transmissible de mâle en mâle ou de femme en femme, de guérir différents maux ; aussi ces guérisseurs-nés sont-ils fort nombreux et partant plus dangereux.

Mais si le Marcou guérit de la méningite, des écrouelles et des épanchements de lait au visage et aux mains, il traite aussi les convulsions par correspondance, recommandant le collier de figuier, la noisette de mercure ou les pattes de taupe. Seul le figuier rouge est bon, le blanc n'ayant pas d'efficacité ; l'enfant porte ce collier jusqu'à l'âge de deux ans.

Il suffit aussi de trouver une taupe qui n'ait pas encore eu de petits ; on l'étouffe de la main gauche, on lui coupe les quatre pattes que l'on met ensuite deux en avant, deux en arrière en forme d'X ; on ajoute à ces pattes deux pattes de crapaud et l'on suspend cette amulette au cou de l'enfant qui, grâce à ce merveilleux talisman, fera sa dentition sans aucune de ces complications si inquiétantes pour l'entourage.

A part cela, que de remèdes absurdes n'emploie-t-on pas, non seulement quand tout a échoué, mais encore avant même qu'on ait institué une médication normale !

Les cataplasmes d'urine et de bouse de vache sont aussi élémentaires sur les plaies que les emplâtres de vers de terre sur les panaris et les jarretières d'anguille contre les varices et la jaunisse.

Les lavages d'urine pour les yeux et la bouche ne sont pas moins prisés que la mixture d'urine et de sirop d'orgeat dans la coqueluche, remède que j'ai vu préconiser par une vieille cornette.

Pour arrêter les attaques de nerfs, on fait porter un morceau de crêpe bénit, en le cachant pour empêcher de perdre son efficacité ; ou bien, pendant la crise, on couvre la tête d'un foulard de soie noire.

Pour guérir les douleurs, on vole chez un marchand une pelote de ficelle, puis on l'enroule autour du corps et on la porte jusqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même ; quant aux crampes, on peut les empêcher, d'abord en ne prenant pas de café debout, et ensuite si elles sont trop fortes, ou accompagnées de fourmillements, en faisant un signe de croix sur la partie engourdie avec le doigt mouillé de salive.

On guérit les ivrognes de leur passion en leur faisant boire du sang de marguin, mais comme le marguin ou anguille mâle est très rare, on ne voit pas le nombre des buveurs diminuer sensiblement.

Lorsqu'enfin la maladie reste en suspens sans amélioration ni diminution, et qu'on a essayé tous les remèdes sans résultat, il faut invoquer saint My ou tenter un suprême effort à la fontaine de Saint-Urbain de Sambin, qui, dans l'occasion, est précieuse pour révéler le sort du malade.

Il y avait dans ce pays, jadis sanctifié par le passage de sainte Néomoise — la sainte à la patte d'oie — et avant la reconstruction de l'église actuelle, une fontaine miraculeuse qui avait, entre autres vertus, celle de « débêter » les pauvres d'esprit.

Les gens qui avaient un moribond et voulaient savoir s'il guérirait, allaient acheter chez le forgeron un fer à cheval qu'ils jetaient, rouge encore, dans la fontaine. Le malade se relevait aussitôt si le fer surnageait; ou mourait au cas contraire. Oncques ne le vit flotter, mais comme on ne venait que pour des malades qui n'avaient plus que le souffle, l'eau ne mentait jamais. Pendant que la cloche sonnait le glas, le forgeron l'accompagnait de son marteau en forgeant un autre fer.

Si la pie et le corbeau sont un signe de malheur, la chouette est un présage de mort. On tressaille en entendant son cri nocturne, et si elle s'arrête sur le faite d'une maison, c'est qu'elle veut avertir une âme du départ prochain et chantera, sinistre et lugubre, jusqu'à ce que la mort qu'elle précède ait passé.

Il arrive encore d'ouvrir la fenêtre pour laisser échapper l'esprit; et on vide le seau pour qu'il ne s'y noie pas. Mais, pour une raison qui paraît moins claire, on jette tout ce qu'il y a de comestible dans la chambre où il vient de mourir quelqu'un.

On habille les morts pour qu'ils n'aient pas honte de leur nudité au jugement, et ils sont plus redoutés que les sorciers qui ne sont que des vivants; ils reviennent sur terre, plus terribles, de cette mystérieuse puissance qui leur vient de la mort, et il est toujours dangereux de rencontrer leurs ombres.

On m'a conté l'histoire d'un vieil homme qui affirmait, avec conviction, avoir vu une âme entrer par la porte entr'ouverte et venir se poser à terre près d'un meuble; cette âme lui parla, comme du temps qu'elle possédait un corps, mais il ne pouvait préciser sa forme, disant : « Je ne sais pas si c'était un oiseau ou une ombre, mais je l'ai vu. » Il connut alors que c'était sa voisine qui l'avait visité. Et on ne put rien tirer de plus, sinon que les morts reviennent et que l'esprit de la morte voltigeait chez lui pendant qu'on transportait sa dépouille au cimetière.

Tout prend une forme dans le silence obscur des *nuits*, et le moindre *bruit*, dont on ignore l'origine et la cause, est aussitôt pris pour le passage d'une âme qui demande des prières, ou d'un réprouvé qui souffre les châtimens éternels.

Les vieilles maisons et les ruines, les tours et les caves sont *hantées*, les vallées noires le sont aussi; des cimetières et des tourbières s'élèvent des feux-follets, et cependant je n'ai pu recueillir que deux anecdotes dont je n'eus garde de suspecter la bonne foi : celle de Luton et celle de la bête blanche.

Luton qui se sauva sous les coups d'un incrédule, ne pouvait être qu'un vulgaire voleur qui profitait de la crainte des revenants pour augmenter impunément ses rapines.

Et la bête blanche, dont la forme indécise errait par le vague des nuits étoilées et les clairs de lune blafards, dans l'ombre dansante des bruyères, fut un simple mouton qui mourut assommé sans s'être jamais douté qu'il remplissait les veillées de ses apparitions et terrifiait le pays.

Mais ce ne sont que des ombres de revenants à côté de la chasse du roi Hugon qui sillonne l'espace de ses clameurs lugubres. Il me suffira de la signaler, devant y revenir ultérieurement à propos de la littérature et des légendes locales.

Après les revenants, les sorciers jouent un très grand rôle dans l'imagination terrifiée des campagnards. Et pauvres sorciers, quels méfaits ne leur prête-t-on pas !

Trois fois malheur à celui qui reçoit un sort ; heureux quand le matin, la femme s'aperçoit qu'elle a mis ses bas à l'envers ; car si elle les laisse tels, elle n'a rien à craindre.

Il existe des talismans qui amoindrissent le pouvoir des sorciers ; et on trouve aussi des devins bienfaisants qui, pour un prix modique, savent faire retomber le sortilège sur son auteur. On n'a plus ensuite en passant près d'un sorcier qu'à répéter cette formule pour détruire l'enchantement : « Je te renonce, je te renonce, vieux « sorcier, je te renonce, si tu es sorcier, que le diable t'emporte ; si tu « ne l'es pas, Dieu me pardonne ». Et vite on passe plus mort que vif.

XI

AMEUBLEMENT. — COSTUME. — PARURE.

Après avoir rapidement passé en revue ce qui a subsisté des traditions et des coutumes locales, il nous reste à donner un aperçu rétrospectif du mobilier, du costume, de la parure et enfin de la littérature orale.

La parure et le costume ont nécessairement subi bien des transformations sous l'influence de la pression commerciale et des exigences de la mode qui font abandonner quantité de choses que le siècle suivant verra reparaitre.

Des bijoux de jadis, il ne reste que la grande chaîne d'or et la boucle d'oreille, dont nous retrouvons quelques larges spécimens, munis inférieurement d'une sphère polyédrique, et chez les hommes un mince anneau d'or que portent quelques hommes.

Si on voit encore quelques alliances de fer, de cuivre et d'argent, elles sont rares, car la femme emporte généralement son alliance dans la tombe.

C'est un souvenir que les descendants ne gardent jamais.

L'alliance, emblème du mariage, fait partie intégrante de la personne mariée et ne peut être considérée comme une parure, mais quant à la boucle d'oreille, ce n'est pas seulement un bijou, mais encore un moyen préservatif et curatif tout à la fois ; et dès qu'un enfant souffre des yeux ou des oreilles, on lui met un anneau proportionné à sa taille.

En résumé, c'est un objet qu'on peut classer dans la catégorie des dérivatifs, comme le saint-bois, l'écorce du *Daphné Gnidium*, qui est depuis des siècles le grand vésicatoire classique.

Le costume a encore plus évolué, et c'est à peine si on rencontre quelques femmes portant des thérèses, sortes de mantes demi-longues, munies d'une large tête dont les gros froncés assemblés derrière forment un éventail ouvert. Jadis en indienne à fond violet semée de légers points blancs, la thérèse est maintenant en mérinos noir. Elle n'est plus guère actuellement portée que par quelques vieilles femmes fidèles aux anciennes coutumes.

La grande cape avec large capuchon froncé du fond existe encore en drap plus ou moins fin, plus ou moins orné de velours, et fermée de larges agrafes d'argent ou de cuivre suivant la fortune de sa propriétaire.

Le bonnet reste et restera toujours le dernier vestige du vieux costume ; que les bonnets soient plissés ou paillés, ils ont un fond ouvragé. Les plus riches sont garnis de Valenciennes et les plus simples au fond brodé de petites fleurêtes sont garnis d'imitations.

Le bonnet paillé a une passe étroite et un large fond prenant la forme de la couronne de cheveux nattés simplement en deux tresses par derrière et deux rouleaux papillottés en avant. Le bonnet se pose sur une petite cape de soie noire. La fausse toque ou serre-tête ; un large ruban de faille ou de satin blanc couvre presque entièrement la passe, ne laissant voir que les paillés latéraux.

Mais cette coiffure charmante est incompatible avec la chevelure qui tend de plus en plus à se débarrasser de toute entrave et à devenir libre.

Le bonnet des femmes âgées diffère sensiblement ; très allongé, plutôt conique, mais ayant toujours de larges plis ou dentelles et garni de noir, en cas de deuil.

Une dernière pièce du costume est le fichu qui se drapait coquettement sur la robe d'indienne ou de flanelle à rayures bleues ou noires ; fichu orné de grands dessins bizarres, multicolores, entouré de franges en lainage pour la semaine, en soie ou en linon pour les fêtes. Ils dorment maintenant, oubliés au fond des armoires, ou deviennent entre les mains féminines des motifs d'ornementation qu'on utilise avantageusement dans l'ameublement.

Rien à dire du mobilier qui n'offre aucune particularité ; à peine quelques vastes armoires à longues ferrures ouvragées. Quelques fauteuils variant du Louis XIII à l'Empire, et quelques lits à quenouille ou à courtines, entourés de rideaux de toile blanche ou de serge verte.

De rares pots d'étain et un grand nombre d'assiettes à fleurs, marquées au nom de leur propriétaire et souvent enjolivées, des attributs de sa profession, complètent ce qui reste du mobilier de nos pères.

FRANÇOIS HOUSSAY.

CHANSONS D'AUVERGNE¹

IV

Aux recensions précédemment publiées (t. XIV, p. 473, 608 ; t. XV, p. 11) de la *Chanson des Barricades*, il faut ajouter celle que Ch. Nisard fit paraître dans son ouvrage *Des Chansons populaires chez les anciens et les Français*², dix ans après le *Nouveau siècle de Louis XIV*, que d'ailleurs il ne nomme pas. Elle s'accorde pour l'ordre et la rédaction des couplets avec ce dernier recueil ; il y manque toutefois le couplet qui commence par

Si les bourgeois eussent voulu

et l'énigmatique *Beniqua* est remplacé par *O Benigna*. Suivant Nisard, qui a tiré cette chanson du *Recueil général de toutes les chansons mazarinistes et avec plusieurs autres qui n'ont point été chantées* (Paris, 1649, in-4), elle serait du célèbre chansonnier Blot.

RENÉ BASSET.

1. Suite, voir t. XV, 1900, p. 11.

2. Paris, 1867, 2 vol. grand in-18, t. I, p. 344.

CONTES ET LÉGENDES DE LA HAUTE BRETAGNE¹

XXXII

LA MORTE JALOUSE

Un fermier était marié et père de deux enfants; sa femme tomba malade, et, au moment de mourir, lui fit la défense expresse de se remarier. Il n'y songeait plus au bout de deux ans, et résolut de prendre femme à Pluduno. « *Il avait fait marché* » avec une jeune fille de cet endroit, lorsqu'en revenant de la voir, il fut assailli sur la route par un être invisible qui le rouait de coups et, finalement, lui déchira si bien son habit qu'il ne put plus s'en servir. Néanmoins, l'amour fut plus fort que la crainte et Brion se maria¹. Lorsque Brion voulut emmener sa femme, il lui tomba sur la jambe une énorme bûche qui l'immobilisa plusieurs semaines; enfin, dans la première année de son mariage, il perdit un enfant et plusieurs des plus beaux animaux de sa ferme. Evidemment, c'était sa première femme qui, furieuse de voir sa défense méconnue, se vengeait à sa façon.

XXXIII

LA MORT ET LES MOURANTS

Lorsque quelqu'un meurt, la Mort entre dans la maison, et si l'on est en parfait état de grâce, on la voit très clairement.

A Ruca, le fermier de la Porte était veuf et vivait avec sa mère, qui tenait la maison. Un soir ils étaient à leur foyer, en compagnie de leurs deux domestiques, et ils devisaient joyeusement, les affaires étant prospères, et les santés fort bonnes. Tout à coup ils virent la porte, faite en deux comme certaines vieilles portes, s'ouvrir, les deux clanches s'abaissant à la fois. Ils crurent à une farce de quelque adléezi (mauvais plaisant), et refermèrent la porte en riant. Quelques minutes après, elle se rouvrit de nouveau; encore cette fois, ils la refermèrent en plaisantant. Mais lorsqu'une troisième fois, la porte se rouvrit doucement, une main invisible; tenant les clanches en suspens, ils se fâchèrent, et l'ainé des domestiques fut envoyé fermer cette singulière porte. Arrivé auprès des lits, il lui sembla recevoir un formidable coup de poing qui l'étendit sur la terre; quand on s'avança pour le relever, il avait tout un bras meurtri. Le

1. Suite, voir tome XV, page 331.

2. On sait qu'à la campagne la première nuit du mariage, la mariée doit avoir sa fille d'honneur comme compagne de lit, et que le mari n'use de ses droits que souvent huit ou dix jours après la cérémonie.

lendemain matin, la mère du fermier, très bien portante la veille au soir, fut trouvée morte dans son lit. Evidemment c'était la Mort, qui, voulant entrer, ouvrait la porte et qui, mécontente de ce que le domestique l'empêchait de se rendre auprès du lit de la femme, s'en était vengée en le renversant.

Un oncle de Madeleine Chalot étant très mal, elle était seule à le soigner. Un soir elle voulut s'approcher du lit pour lui donner à boire, comme de coutume ; une main invisible l'en écarta et l'obligea à se rendre de l'autre côté du lit. Là, elle vit que son oncle venait de mourir. Evidemment encore, c'était la Mort qui, craignant d'être dérangée dans son œuvre de destruction, obligeait Madeleine à reculer.

XXXIV

LA FÉE MÉRIENNE

Quand le temps est très chaud et même orageux, à l'époque de la fauchaison, on entend dans l'air comme le bourdonnement de milliers d'insectes qui restent invisibles. Ce ne sont point les mouches qui font ce bruit, c'est la fée Mérienne qui prend en pitié les travailleurs, et agit son parasol au-dessus de leur tête pour leur donner un peu de fraîcheur. On ne la voit pas, parce que, à présent, les fées ne peuvent plus se montrer ; mais on sait qu'elle est là, et qu'elle n'abandonnera pas les cultivateurs comme les autres fées qui ont quitté le pays. C'est en son honneur qu'on a donné le nom de « Mérienne » au somme que les travailleurs font souvent en été après le repas de midi.

XXXV

LES LUTINS DE L'AIR

Suivant d'autres, ces bourdonnements viennent des lutins malicieux et méchants, qui se réjouissent du mal que les cultivateurs éprouvent, et ce sont leurs petits rires que l'on entend dans l'air.

XXXVI

LES TACHES DE SANG

Dans une chambre, convertie en grenier, de la ferme de la Vigne en Hénansal, on montre trois taches brunes sur les briques qui font parquet. Ces taches proviennent du sang de trois soldats qui furent tués là par un ennemi. Ces taches sont toujours aussi visibles, mais au mois de septembre chaque année elles grandissent, deviennent d'un rouge sang et l'on entend sortir de cette chambre des bruits

étranges, parfois un sanglot, parfois on dirait que l'on roule une bûche, d'autres fois enfin c'est le bruit que ferait en tombant d'un lieu élevé une pochée de grains. Evidemment, ce sont les soldats qui reviennent et c'est leur sang qui demande prières et vengeance.

XXXVII

L'HERBE D'INVISIBILITÉ

Dans les bois de St-Denoual, se trouve une plante qui croît seulement dans les chênes creux. Quelqu'un qui mangerait cette plante en ayant à la main une branche de gui et une verveine *aurait la faculté de devenir invisible et de se transporter d'un lieu à un autre* lorsqu'il le voudrait. Ceci m'a été conté par *Marie Grasse* qui dit avoir vu la plante qui, assure-t-elle, ressemble aux « cotissoirs » (digitales blanches).

LUCIE DE V. H.

 PARALLÈLES¹

IX

On connaît la tradition d'après laquelle Josué arrêta le soleil « Alors Josué parla au Seigneur le jour où il livra l'Amorrhéen en présence des fils d'Israël et il dit devant eux : Soleil, ne te meus pas vers Gabaon ; ni toi lune, contre la vallée d'Aialon. Le soleil s'arrêta jusqu'à ce que la nation se fut vengée de ses ennemis. Cela n'est-il pas écrit dans le *Livre des Justes* ? — Le soleil s'arrêta au milieu du ciel et ne se hâta pas de se coucher dans l'espace d'un jour. — Ni auparavant, ni dans la suite, il n'y eut un jour si long, Dieu obéissant à la voix de l'homme et combattant pour Israël »².

La même tradition existe dans l'Annam « Lo-duong, combattant les Han, et voyant le soleil sur le point de disparaître avant que ses troupes n'eussent remporté la victoire, étendit sa lance et enjoignit au soleil de s'arrêter. Le soleil, non seulement suspendit sa course, mais on le vit rétrograder et remonter dans le ciel »³.

RENÉ BASSET.

1. Suite, Voir, t. XIV, p. 82.

2. *Josué*, XI, 12-14.3. Dumoutier. *Etudes d'ethnographie religieuse annamite*. Paris, 1896, in-8, p. 95.

LES MÉTIERS ET LES PROFESSIONS

Types Algériens

CLV

LE LECTEUR DE BISKRA

 ALGÉRIE est le pays des surprises. On y trouve les professions les plus curieuses, les métiers les plus étranges n'ayant aucun similaire en France.

El Feddaoui (le lecteur) des cafés maures des grandes localités algériennes, exerce sa profession à la veillée, lisant des passages des Mille et une Nuits, ou l'histoire de Joseph vendu par ses frères, les facéties de Si Djeha, les exploits des vaillants Sidi Okba ou Sidi Abdalla, les aventures des belles Redah et Djazia, ainsi que celles d'Haroune-er-Rachid et de son ministre Djâfar, etc., etc.

L'indigène que nous avons rencontré est particulièrement intéressant, et les nombreux touristes qui se rendent annuellement à Biskra ont bien dû le remarquer.

Il y a, en effet, plus de 25 ans que Si Mohammed-ben-el-Arafi exerce son métier de lecteur, au grand plaisir des indigènes de la région. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, d'une taille ordinaire, sec, maigre, ridé, ayant bien le type des ksouriens. Il a choisi cette année le café d'Ahmed-ben-el-Djouadi, au numéro 14 de la rue Berthe, à Biskra, pour y installer sa chaise.

Le public, qui s'entasse chaque soir dans le café est loin d'être un public d'élite, comme celui de nos cafés ou cabarets littéraires; il est composé simplement de tous les indigènes des oasis environnantes. On y voit des habitants des Beni-Morra, Filiache, Chetina, Garta, Korra, Sidi-Okba, Tehouda, Drœu, Oulad-Djellal, Tolga, etc., etc., qui viennent là pour absorber un café en rêvassant ou même pour y passer la nuit, allongés sur une natte.

Cet établissement est bien achalandé, du reste il possède, cloué au-dessus de sa porte d'entrée, le fer à cheval qui doit éloigner tous les maléfices des mauvais esprits.

La séance de lecture commence ordinairement vers huit heures du soir. Si Mohammed ben el Arafi prépare avec dignité la table derrière laquelle, assis sur un siège élevé, il se placera. Sur cette table une bougie allumée et un plateau pour recevoir les offrandes des auditeurs, ceci pour le côté pratique. La petite installation terminée,

et après avoir savouré un café et assujetti ses lunettes, Si Mohammed ben el Arafî commence sa lecture.

Le soir où nous fîmes sa connaissance, il lisait l'épopée d'Antar, le célèbre poète et guerrier arabe du sixième siècle, auteur d'un des sept moallacat, poèmes suspendus à la porte de la Kaaba de la Mecque. Il semblait tout heureux de lire les hauts faits du héros qui combattit si vaillamment dans la guerre de quarante ans entre les tribus Abs et Zobiane, dont le courage lui valut le surnom de chef des braves et qui était particulièrement aimé du prophète Mohammed.

La prononciation de notre lecteur est excellente ; il lit très clairement, sans aller trop vite ou trop lentement, en articulant bien toutes les voyelles, et lorsque le texte peut paraître obscur aux gens peu lettrés qui l'écoutent, Si Mohammed ben el Arafî le leur explique complaisamment.

Sa façon de lire ne ressemble nullement à celle des tolba arabes qui annoncent d'une manière si monotone en lisant le Koran ou un autre livre.

La diction de Si Mohammed ben el Arafî est parfaite, son timbre de voix agréable, et sa figure expressive démontre qu'il comprend parfaitement ce qu'il lit. Si le maître Legouvê l'entendait, il n'hésiterait pas à lui délivrer un brevet de lecteur.

Lorsque Si Mohammed ben el Arafî est fatigué, il se repose, et pendant cet intermède, un café maure bouillant lui est servi généreusement par le kaouadji, remplaçant ainsi l'eau sucrée de nos conférenciers.

Après l'absorption de ce stimulant, il reprend sa lecture et la séance se prolonge jusque vers dix heures du soir. Pendant que Si Mohammed ben el Arafî lisait le roman d'Antar, tous les assistants, assis sur des nattes, l'écoutaient religieusement ; pas une parole ne s'échappa des cinquante ou soixante bouches présentes ; tous les consommateurs tendaient l'oreille, heureux d'entendre les faits merveilleux qui leur étaient racontés.

En voyant le calme, l'attention soutenue des consommateurs indigènes, on ne peut s'empêcher d'admirer la déférence dont est entouré Si Mohammed ben el Arafî. Pas une observation ne lui est faite, aucune critique n'est formulée ; tous les auditeurs savent que le fameux thaleb ira au devant de leurs désirs en leur expliquant les passages qu'ils ne comprennent pas.

De temps en temps, un habitué du café, habitant à Biskra même, se retire discrètement faisant le moins de bruit possible en chaussant ses sebbath, et n'oubliant pas, avant de sortir, de mettre une obole dans le plateau placé près du lecteur.

Sa profession de feddaoui procure à Si Mohammed ben el Arafî une somme de trois à quatre francs par soirée. Cette somme lui suffit pour entretenir lui et les siens, et il réussit même à faire des économies ! Si Mohammed ben el Arafî possède, en effet, une maison et un lopin de terre à Filiache.

Dans la journée il cultive ses palmiers et le soir, il le consacre aux lectures publiques ; notre lettré coule ainsi paisiblement son existence dans le joli décor de Biskra, partageant son temps entre son jardin et les vieux auteurs arabes.

Radjel Akal, c'est un homme sage !

ACHILLE ROBERT

CLVI

LES TAILLEURS DE DIAMANTS

Anvers il existe une jalousie latente entre la population ouvrière et les diamantaires, qui, à l'époque où la taille du diamant florissait, touchaient un salaire élevé fort peu en rapport avec les ressources ordinaires des autres travailleurs. Aujourd'hui, qu'une crise frappe les diamantaires, les autres métiers témoignent une joie peu chevaleresque de cette situation. On en jugera par le couplet suivant qui court les rues d'Anvers :

Meisjes, betrouwt de Slijpers niet,

Zij zitten nu al zonder werk ;

Met het slijpen is het nu gedaan,

Zij moeten naar de natie gaan.

Aan de natie kunnen zy niet werken,

Dat zijn die klerken,

Dat zijn die Sterken,

Onder een zak vallen zy dood.

Men kan ze vangen met een korstje
brood.

Jeunes filles, ne vous fiez pas aux
tailleurs de diamants,

Les voici déjà sans travail ;

C'en est fini de la taillerie,

Ils doivent aller aux « nations »¹,

Ils n'en savent pas travailler aux « nations ».

Voilà les commis,

Voilà les hommes forts

Sous le poids d'un sac ils tombent
[morts.

On peut les attraper avec une petite
croûte de pain.

ALFRED HAROU.

1. Corporation des débardeurs, porteurs de sacs, etc.



LA DAME DE MARGON

E jour de la Mont-Carmel (16 juillet) ou plus souvent le dimanche qui suit, on célèbre à Margon, petit village voisin de Nogent-le-Rotrou, une fête assez singulière. Un mannequin habillé en femme et qu'on appelle la *Bourbonnaise* (on ne sait pourquoi) est hissé sur un pilier de bois qui lui fait piédestal.

Durant tout le jour on s'y rend en foule et sur les dix ou onze heures du soir, après l'avoir soigneusement défait de sa tête et de ses accoutrements, la botte de paille dont elle se compose, préalablement bondée de pétards, est brûlée solennellement à la grande jubilation des enfants et aux acclamations du peuple.

Chaque année, cette bizarre cérémonie se renouvelle, et toujours, l'empressement est le même pour y assister. C'est en même temps la fête du pays et les aubergistes ne sauraient s'en plaindre. Autrefois la *Bourbonnaise* suivait la mode, un coiffeur avait soin de la chevelure, et les élégantes en faisaient leur profit. Depuis, on a trouvé bon de lui façonner une sorte de vêtement historique qui est toujours le même. C'est qu'en effet la légende veut que ce soit là une coutume qui date de plusieurs siècles, et que c'est en souvenir d'une certaine châtelaine, dite : dame de Margon, brûlée vive pour ses forfaits. On a brodé à ce sujet une foule d'histoires. Les uns disent qu'elle mangeait les enfants, d'autres (ce sont les plus nombreux) que c'était une grande criminelle brûlée vive à cette même place. Personne, pour en finir, ne sait rien de bien certain.

Une chronique rapportée par divers auteurs raconte qu'en 1429, lors de la septième croisade, un sire de Courcelle, suzerain du seigneur de Nogent, était parti en Palestine. Il laissait une fille unique, la belle Sophie, en faisant jurer à son épouse de ne l'accorder en mariage qu'au chevalier chrétien porteur d'une lettre écrite de sa main, de son anneau et du cachet héréditaire de la famille.

Le baron de la Manordière, seigneur d'un fief voisin, s'éprit des charmes de la belle Sophie, amour que partageait d'ailleurs la jeune fille ; et, connaissant l'ordre formel du père, il s'embarque à Aigues-Mortes et va rejoindre le sire de Courcelle en Palestine.

Il a le bonheur, dans une rencontre, de lui sauver la vie et de le soustraire à l'esclavage. Il lui fait aveu alors, de la passion qu'il ressent pour sa fille. Le père, dans sa reconnaissance, lui accorde

sa main et lui remet la lettre, l'anneau et la bague qui doivent assurer son bonheur.

La dame de Margon, marquise des Radrais, jalouse du bonheur de ces amants, met aussitôt en œuvre ses machinations infernales. Un faux pèlerin, affilié à la bande des Pastoureaux était venu la prévenir dans le plus grand secret. Experte en fausses écritures, elle eut bientôt contrefait la lettre du sire de Courcelle et fait façonner un anneau et un cachet semblables à ceux qui devaient assurer le bonheur des deux amants. Le faux pèlerin, dont on ignorait la présence au château de Margon, se rendit nuitamment au château de Saint-Jean, demeure du seigneur de Nogent. Là, il s'annonce comme venant des lieux saints pour apporter les volontés du sire de Courcelle.

Le seigneur de Nogent aimait aussi la belle Sophie, sans avoir pu se flatter d'un retour. Quelle n'est sa joie et sa surprise à la lecture de cette lettre qu'il croit écrite de la main du sire de Courcelle ! Sans perdre un instant, il vole à la demeure de la belle Sophie et de sa mère ; la foudre tombant à leurs pieds, ne les eut pas terrifiées davantage. Sophie est sans voix, sa mère aussi affligée, supplie que le mariage soit différé d'un mois. Le seigneur de Nogent accède à leur demande, et après son départ la mère et la fille peuvent mêler leurs larmes. Sophie, que la douleur accable, veut renoncer au monde ; elle pleure son bien-aimé et pour ne point désobéir à la volonté de son père, elle se retire au couvent des Clairets.

Cependant le seigneur de Nogent (on ne dit pas son nom) le délai expiré, vient les rappeler à leur engagement ; lorsqu'il apprend la décision de Sophie, il vole à la porte du couvent et usant de ses droits, il enlève la faible victime, malgré ses larmes et les supplications de l'abesse.

Depuis quinze jours il était l'époux de Sophie, lorsqu'on apprend le retour du baron de la Manordière. Tout l'horrible mystère est dévoilé, l'infortuné amant accuse son rival de félonie et le somme de combattre pour prouver son innocence. Le curé de Margon avait vu sortir le faux pèlerin de la demeure de l'infâme Marguerite, il fait part de ses soupçons au seigneur de Nogent. Celui-ci fait aussitôt arrêter tous ses domestiques, qui font les aveux les plus complets. En vain elle avait cru trouver une retraite, au moutier d'Arcisse, on s'empara de sa personne et on instruisit son procès avec célérité.

La sentence fut rendue, il est dit, (toujours d'après la chronique) que la baronne des Radrais dite dame de Margon serait pendue, trainée sur la claie, son cadavre brûlé, ainsi que son manoir, ses

prés desséchés, les arbres arrachés et que tous ses biens appartiendraient au seigneur de Nogent.

Le baron de la Manordière alla ensevelir sa douleur au couvent de la Trappe.

Et c'est pour ternir à jamais le souvenir de cette exécration que chaque année, en présence d'une multitude nombreuse, on la brûle en effigie.

Des recherches critiques ont essayé d'établir la fausseté de cette histoire. On a dit aussi qu'elle s'appelait la *Bourbonnaise* en souvenir de la chanson populaire. C'est très certainement une vieille coutume qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

Quant à l'histoire prétendue de la Bourbonnaise, toute cette machination qui servirait de trame à un roman, appartient tout au moins au domaine de la légende.

Certaines versions nomment la jeune fille Renée ; avec plus ou moins d'amplifications, le fond est le même. C'est toujours, d'un faux anneau et d'une fausse lettre qu'il s'agit, la finale est le supplice de la *Bourbonnaise*.

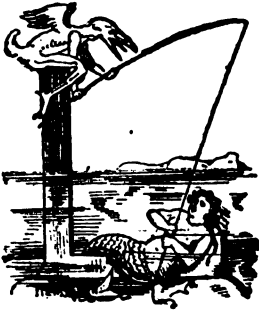
FILLEUL PÉTIGNY.



LA MER ET LES EAUX¹

CX

LA CHANCE



Le capitaine Delano, qui avait beaucoup pratiqué et observé les marins, fait au sujet de leurs croyances des remarques pleines de justesse :

Il semble, dit-il, étrange qu'une classe d'hommes, qui sont continuellement exposés aux tempêtes et aux dangers soient si puissamment affectés par les traditions transmises de génération en génération au sujet des présages, des charmes, des prédictions et de l'influence des mauvais esprits. Ils sont peut-être plus superstitieux que les terriens, parce qu'ils sont plus sujets à ce qu'ils appellent la chance, dans le temps et les éléments, et qu'ils dépendent davantage de changements et d'agents sur lesquels ils n'ont aucun pouvoir. (*Voyages and Travels*, p. 30).

§ 1. — *Personnes à bord*

Dans la croyance des matelots, la présence à bord de certaines personnes est un présage assuré de bonne navigation. D'après Jones, *Credulities*, p. 117, les enfants à bord sont toujours considérés avec plaisir par Jack, parce qu'ils portent chance. On attribue à des adultes la même vertu. Dans les *Aventures de Jacques Sadeur*, p. 33, écrites au XVII^e siècle, Sadeur le constate en ces termes : Le vent nous fut si favorable que chacun disait hautement que c'étoit moi qui portois bonheur au vaisseau.

Mais c'est là une sorte d'exception, alors qu'il est très fréquent de rencontrer à bord des gens qui attirent la tempête sur le navire. Cette crainte existait dès l'antiquité. L'homme timide, dit Théophraste, s'informe avec soin si tous ceux qui naviguent avec lui sont initiés. Labruyère ajoute en note : Les anciens naviguaient rarement avec ceux qui passaient pour impies, et ils se faisaient initier avant de partir, c'est-à-dire instruire des mystères de quelque divinité, pour se la rendre propice dans leurs voyages.

1. Suite, v. t. XV, p. 305.

Properce (III, 7), s'écrie en parlant d'un naufrage : Et toi, Neptune, quelle joie as-tu goûté à mettre en pièces ce navire ? Ses flancs ne portaient que des hommes pieux.

S'il se trouve à bord un porte-malheur..... bientôt on y manque de vivres ou un homme se noie, ou le tonnerre fracasse la mâture, ou une voie d'eau se déclare et fait périr tout l'équipage de fatigue, ou l'eau douce croupit dans les barriques, ou la boussole varie du Nord au Sud, ou le navire ne sait plus virer de bord quand il le faut ¹.

Certains marins regardent comme portant malechance les enfants à bord ², croyance contraire à celle plus généralement admise et qui a été rapportée p. 396.

Voir un ministre dans un bateau en mer était regardé comme un fâcheux présage. Il semblait que c'était un second Jonas ³.

La présence à bord d'un avocat ou d'un prêtre est regardée de travers, les avocats, à cause de l'anthipathie des matelots pour eux ; avocat de mer étant un terme de reproche adressé aux marins bavards et argumenteurs ⁴.

D'après les superstitions islandaises ⁵, si un ecclésiastique fait une promenade en mer, pendant ce temps l'église doit rester ouverte. Alors il revient sans accident, sinon non. On doit aussi pendant qu'il est absent ne pas porter ses livres au grand air.

Les matelots anglais appelaient le commodore Byron (1750), « Jack Mauvais temps » à cause de sa mauvaise chance proverbiale dans sa navigation ⁶.

Un matelot espagnol voulant emmener par surprise Sidi-Ferredj en Espagne, fut tout étonné, après une nuit de navigation, de se retrouver en vue de la presqu'île qu'il avait quittée. — Fais-moi remettre à terre, lui dit le marabout, et ton vaisseau pourra reprendre sa route ». Sidi Ferredj fut débarqué, et, comme après une seconde nuit, le navire se retrouvait encore à la même place, et cela parceque Sidi Ferredj avait laissé ses babouches sur le port, l'Espagnol les prit et se hâta de les lui rapporter ⁷.

La superstition des nombres paraît aussi exister :

— Nous sommes treize, c'est mauvais pour la barque, et il vaut mieux encore la surcharger d'un homme que d'un chiffre ⁸.

Chez plusieurs peuples civilisés, la femme ne doit pas monter sur

1. L. GARNERAY, *Scènes maritimes*, t. I, p. 28.

2. BASSETT, p. 428.

3. W. GREGOR, *Scotland*, p. 199.

4. BASSETT, p. 108.

5. LIEBRECHT, *Volkskunde*, p. 370, cité par Mélusine, t. II, p. 133.

6. BASSETT, p. 28.

7. PIESSE, *Itinéraire de l'Algérie*, p. 51.

8. V. HUGO, *Les Travailleurs de la Mer*.

les navires. A la Nouvelle-Calédonie, à Fatu-Hiva (Marquises) l'accès des pirogues est toujours interdit aux femmes ¹.

Une coutume de la côte d'Assinie défend aux femmes qui ont leurs règles de traverser la rivière, même en pirogue, sous peine de la colère du fétiche ². On trouve en Europe une sorte de vestige de cette dernière superstition. Des marins bretons affirmèrent au Docteur Letourneau que la boussole ne supportait pas, sans s'affoler, le voisinage d'une femme en état de menstruation ³.

Jouer aux cartes à bord était considéré comme d'un mauvais présage. Dans la campagne de la flotte française, à Mitylène, on assure que l'équipage d'un brigantin vit le diable descendre à l'eau à Zante sous l'effrayante et hideuse figure d'un gigantesque matelot, avec un marin à l'air scélérat, qui fut emporté pendant qu'il jouait aux dés à bord, en défilant la Vierge ⁴.

Un adultère ayant eu lieu sur le canot l'*Arawa*, qui transportait à la Nouvelle-Zélande les émigrants légendaires, le canot s'arrêta et ne reprit sa course qu'après qu'on eût apaisé la colère divine par un charme et par la punition du coupable ⁵.

L'éternuement était un présage, bon ou mauvais, selon qu'il venait d'un homme placé à droite du vaisseau, ou d'un homme occupé à gauche.

Briser sa pipe, renverser du sel sur la table est l'indice d'un malheur imminent ; il en est de même si un couteau s'ouvre trois fois seul, ou lorsqu'un épissoir tombe deux fois sur la pointe ⁶.

Perdre à la mer un seau à eau où un balai à laver est regardé comme un mauvais présage ⁷.

Mais rien n'est plus dangereux que les corps morts. Lorsqu'un navire a un mort à bord, il est très exposé à être assailli par la tempête, aussi se hâte-t-on de jeter les cadavres à l'eau. On raconte à Terre-Neuve qu'un navire qui garda pendant deux jours le cadavre d'un mousse eut à essuyer une tempête terrible, le second jour on le jeta à l'eau et dès qu'il eût disparu, la mer, jusque là démontée et furieuse, devint à l'instant droite comme une table.

Les marins croient aussi que les poissons savent fort bien ce qu'il y a à bord des navires. Si c'est un cadavre, ils désirent l'avoir pour s'en repaître. Ils supplient alors leurs dieux — ce sont les Vents —

1. CLAVEL, *Archives de Médecine navale*, t. 41, p. 263.

2. MONDIÈRE, *Les Nègres chez eux*.

3. LETOURNEAU, *Sociologie*, p. 70.

4. JONES, p. 117.

5. LESSON, *Les Polynésiens*, t. III, p. 246.

6. *France Maritime*, t. III, p. 315. E. SUE, *Kernok*.

7. JONES, p. 117.

de ne pas les priver de cette proie. Les Vents assaillent alors le navire et ne s'apaisent que lorsque le cadavre a été jeté par dessus le bord ¹.

D'après Cooper, le *Feu follet*, ch. 28, rien ne porte malheur à bord comme une exécution.

Eusèbe de Nieremberg, savant jésuite, rapporte que les cadavres humains sont magnétiques et que s'ils sont étendus dans un bateau, le bateau tournera jusqu'à ce que la tête du cadavre regarde le nord ².

Dans un livre intitulé *Helpe to Memory and Discourse*, 1639, on pose la question suivante : Le cadavre que porte un navire le fait-il marcher plus lentement, et si cela est, quelle en est la raison ? Voici la réponse : le navire est insensible aux morts comme aux vivants, et de même qu'un vivant ne le fait pas aller plus vite, un mort ne le fait pas aller plus lentement ³.

En Norvège, s'il y a à bord un mort qu'on veut cacher, le navire incline toujours du côté où se trouve le cadavre, de sorte qu'on ne peut dissimuler ce que porte le navire ⁴.

En 1761, Niebuhr ayant pu se procurer une momie, la fit mettre à bord d'un navire italien ; mais il fut obligé de l'enlever, les marins ayant déclaré au capitaine qu'ils abandonneraient le navire dans la crainte des malheurs que cette carcasse païenne ne manquerait pas d'attirer sur eux ⁵.

Plus d'un siècle auparavant, le voyageur Boullaye le Gouz constate une superstition pareille :

« J'avais dans mon bagage la main d'une sirène ou femme-poisson, que je jetai en secret à la mer, parce que le capitaine voyant que nous ne faisons pas de route, me demanda si je n'avais pas dans mes bagages quelque momie ou tout autre objet qui arrêterait notre marche, auquel cas il faudrait la porter en Égypte. Beaucoup de Provençaux sont persuadés que les navires qui transportent des momies d'Égypte ont bien du mal à arriver au port ; aussi je craignais qu'en cherchant parmi mes bagages, il ne prit la main de ce poisson pour une main de momie, et qu'il ne m'arrivât du désagrément à cause d'elle.

Un frère d'armes de Nelson lui envoya un cercueil fait de morceaux du grand mât du vaisseau français *L'Orient*, pour lui rappeler que malgré toute sa gloire il était mortel. Nelson reçut ce présent avec

1. Comm. de M. F. Marquer.

2. BROWN, t. I, p. 147.

3. JONES, p. 92.

4. Comm. de M. Pettersen.

5. *Travels through Nubia*, t. I, p. 35.

grâce et le fit placer dans sa cabine à bord du *Vanguard* ; mais à la fin, pour ne pas heurter les préjugés de son équipage, il fit jeter à la mer cet avertisseur de mortalité ¹.

§ 2. — *Les Animaux à bord, les Plantes et objets divers*

Parmi tous les animaux, il en est un qui occupe la plus grande place dans les préoccupations des marins. Voici les raisons qu'en donne M. Karl Blind dans un article de *Gentleman's Magazine*, 1882, p. 355-7 :

« Le chat est en relation comme symbole ou comme attribut avec Freya, qui est aussi appelée Vana-dis (Déesse de l'Eau).

» Le terme shetlandais *Vanega* désigne le chat dans cette curieuse et mystérieuse forme de langage que les pêcheurs et les marins de la partie Nord de ce pays emploient quand ils sont sur mer. Il y a beaucoup de termes marins de cette espèce ; mais *Vanega* qui signifie seulement celui ou celle qui va sur l'eau, me semble un reste de l'ancienne croyance relative à Vana ou l'eau. Il est certainement remarquable qu'un animal dont l'aversion pour l'eau est passée en proverbe soit regardé en mythologie comme un animal de mer ou comme celui qui se promène sur la mer. Nous pouvons cependant nous en rendre compte, en nous rappelant d'abord que le chat est l'animal favori de la fille de la déesse de la Mer, qui est elle-même déesse de l'Eau et du Temps et est nommée dans l'Edda Vana-dis ; et en second lieu, en nous souvenant de la grande histoire eddique relative au chat, que le Dieu du Tonnerre dut enlever dans la demeure du Géant Utgard Loki. Ce dernier chat était simplement la Mer ».

Parmi les augures les plus mauvais pour la suite d'une traversée, le matelot met en première ligne la mort en mer, et pendant la navigation du chat du bord. Un vieux matelot disait : Il n'y a jamais eu d'exemple qu'un navire après avoir perdu son chat soit arrivé à bon port ².

Suivant E. Capendu, *le Chat du bord*. Tous les vieux de la cale savent que si la mort du chat du bord porte malheur au navire, elle porte encore plus malheur à celui qui l'annonce. Si on tue le chat, le bâtiment est exposé à de funestes aventures ³.

Si le chat du bord est malade il faut le laisser mourir de sa belle mort ; il en est de même des singes. Basil Hall raconte que les matelots ne manquèrent pas de dire que notre voyage se fût conti-

1. W. JONES, p. 91-92.

2. L. GARNERAY, *Voyages* p. 93.

3. JAL, *Scènes*, t. 111, p. 207.

nué heureusement, si nous avions laissé mourir le singe au lieu de hâter sa fin en le jetant à la mer. J'ignorais encore cette superstition que je ne croyais applicable qu'aux chats ¹.

Moreau de Jonnés dans ses *Aventures de guerre*, t. I, p. 426, rapporte qu'à la fin du siècle dernier, un gros chat noir ayant paru tout à coup sur le gaillard, sans qu'on pût dire comment il était venu à bord, le capitaine ordonna de le jeter à la mer ; mais l'équipage fit de respectueuses représentations, et à ses pressantes sollicitations, un canot fut amené et orné de ses pavois ; on y porta le matou, et on le transporta à terre comme s'il eut été un personnage de la plus haute distinction. Les matelots crurent avoir détourné la fatale influence de cette visite.

Un chat laissé à bord de l'*Alerte* ayant été jeté à l'eau malgré les prières de l'équipage, puis tué parce qu'une embarcation de pêche avait été payée par les matelots pour le sauver, ceux-ci furent agités, et pensèrent que ce meurtre porterait malheur à la frégate ; six hommes désertèrent. Peu après le maître qui avait ordonné le meurtre fut tué *seul*, par une décharge ; puis le lieutenant qui l'avait appuyé par un boulet de canon, le seul lancé par une frégate anglaise ².

Je trouve dans les *Credulities* de Jones, p. 117, une opinion contraire à celle admise généralement : Un chat à bord ne porte pas chance ; car il est sûr de tourner toujours dans une mauvaise direction l'échelle de chance.

Si les rats abandonnent un navire, leur départ est considéré comme le présage d'un malheur pour le vaisseau ; cette croyance vient probablement d'une idée analogue à celle d'après laquelle les corbeaux quittent les arbres prêts à tomber.

On raconte l'histoire d'un rusé capitaine gallois qui voulait se défaire des rats qui infestaient son navire, lequel était alors dans la Messey à Liverpool. Il sut qu'il y avait dans le voisinage un navire chargé de fromage ; pendant la nuit, il vint se placer près de lui laissant ouvertes toutes ses écoutilles, et quand tous les rats eurent passé à bord de ce navire, il s'éloigna ³.

En France les rats portent bonheur au bâtiment ; s'ils quittent un navire, c'est qu'il doit sombrer à bref délai ⁴.

Bourne dit que la vue de trois pies présage une heureuse journée ; mais cela ne s'accorde guère avec les autres superstitions relatives

1. BASIL HALL, *Scènes de la vie maritime*, p. 130.

2. A. S. DE DONCOURT, *les aventures d'un vieux marin*, Lille 1879, in-8 p. 190-3.

3. W. JONES, p. 114.

4. Comm. de M. Travers.

au même oiseau, surtout avec celles des marins. Walter Scott raconte qu'un de ses amis, M. W. Clarke se rendant à Londres par la diligence, fit rencontre d'un marin qui lui assura, avec preuves à l'appui, qu'une pie annonçait un malheur, que deux sont moins funestes, mais que si l'on en voit trois, c'est pire que le diable ¹.

On lit dans l'Autobiographie de Miss Knigh, que se trouvant à bord du *Vanguard*, le vaisseau de Nelson, après la bataille du Nil, elle remarqua pendant le déjeuner, un petit oiseau qui voletait autour de la table. Il était arrivé sur le vaisseau le soir avant l'action, et y était demeuré depuis. La cabine de l'amiral était sa principale résidence, mais tous ceux qui l'approchaient lui donnaient à manger, regardant l'arrivée de cet oiseau comme la promesse de la victoire et à coup sûr comme d'un excellent augure.

Dans la vie de Rodney, on raconte qu'à la fameuse bataille du 12 avril 1782, un coq de Bantam se percha sur la poupe du navire de Rodney, et qu'à chaque bordée qu'on envoyait à la *Ville-de-Paris*, il battait des ailes et chantait. Rodney donna des ordres pour qu'on eût soin de ce coq tant qu'il vivrait ².

Un cent-pieds (scolopendre) qui passe sur le banc d'une embarcation est regardé à Tahiti comme un détestable présage ³.

La présence de l'hirondelle à bord était regardée par les marins de l'antiquité comme d'un mauvais présage.

Shakspeare n'a pas oublié cette superstition dans son drame *Antoine et Cléopâtre*, acte V, sc. 10 : « Les hirondelles ont fait leurs nids dans les agrès de la flotte de Cléopâtre ; les augures disent qu'ils ne savent pas — qu'ils ne sauraient dire — ce que cela présage ; ils ont un air contrarié et n'osent pas dire ce qu'ils savent ».

A bord, de même qu'à terre, la fresaie ou orfraie est un oiseau funeste : « Une fresaie, sortie à la brume de la Linon, vint se percher sur nos mâts, et fit retentir l'air de ses lugubres lamentations jusqu'au moment où une embarcation nous aborda. Chacun courut le long du bord pour examiner les nouveaux venus et chercher si leur aspect confirmait ces mauvais présages ⁴ ».

Par contre, il y a des oiseaux que les marins aiment à voir à bord de leur navire, ou qui les réjouissent en voltigeant autour. Ainsi l'albatros est regardé comme prédisant une bonne chance. Lorsque Cortez faisait route pour le Nouveau Monde, à un moment où l'équipage se trouvait dans une situation pénible, on regarda comme un

1. *Démonologie*, ch. X.

2. W. JONES, p. 114.

3. Comm. de M. Ch. Hercouët.

4. MOREAU DE JONNÈS, t. I, p. 426.

présage envoyé par Dieu pour le réconforter l'arrivée d'un pigeon à bord. En 1857, le capitaine norvégien Johnson ayant vu un oiseau aller çà et là sur son navire, considéra que c'était un avertissement et changea la direction de son vaisseau ¹.

Les matelots respectent si fort les alcyons qu'ils n'osent les tuer ².

Si on a l'air de vouloir tirer sur les corbeaux qui voltigent autour d'un navire, les marins chinois sont alarmés et craignent des malheurs ³.

En 1541, la flotte de l'amiral Cabeça de Vaca étant sur le point de toucher des rochers très élevés, un grillon, qu'un soldat malade avait apporté pour entendre son chant, et qui n'avait pas chanté depuis deux mois et demi qu'on était en mer, se mit tout à coup à recommencer son chant. Cette musique inattendue excita l'attention de l'équipage, qui découvrit les rochers qui n'étaient plus qu'à une portée d'arquebuse ⁴.

Des objets inanimés exposaient à des mésaventures les navires à bord duquel ils se trouvaient : On disait que les vers de Denys étaient si mauvais qu'ils portaient malheur à ses chariots et aux navires, et en effet son vaisseau fit naufrage ⁵.

A Guernesey, un propriétaire ayant détruit une pierre sonnante celtique, et en ayant vendu les matériaux pour l'Angleterre, le navire qui la portait fit naufrage et l'équipage fut noyé, ce qu'on attribua à la présence de la pierre à bord ⁶.

Des pirates ayant osé enlever la statue de Junon du temple de Samos, dès que leur vaisseau l'eut reçue, il resta immobile jusqu'à ce que les pirates se fussent résignés à la rendre ⁷.

Toutefois les dieux étaient souvent très patients : Cicéron, *de la Nature des Dieux*, l. III, c. 34, rapporte que Denys ayant pillé le temple de Proserpine à Locres retourna à Syracuse avec le vent en poupe : Mes amis, disait-il, voyez comme les Dieux immortels favorisent la navigation des sacrilèges.

PAUL SÉBILLOT.

1. JONES, p. 12-13.

2. VALMONT-BOMARE.

3. JONES, p. 47.

4. *Magasin pittoresque*, 1874, p. 135.

5. DIODORE, l. XIV, c. 27.

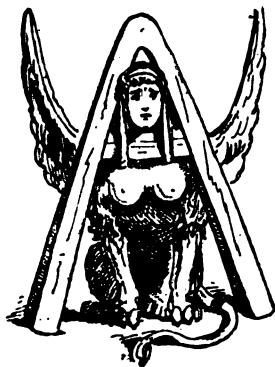
6. L.-L. CLARKE, *Guide de Guernesey*, p. 37.

7. JACOB, *Dict. mythologique*.

CONTES ET LÉGENDES DE L'EXTRÊME-ORIENT¹

CVII

LE CASOAR ET L'OISEAU RHINOCÉROS

(Nouvelle Guinée)

UTREFOIS le casoar et l'oiseau rhinocéros vivaient ensemble sur un arbre élevé, mais ils n'avaient pas d'ailes. L'arbre portait des fruits, mais ces deux animaux, en sautillant, faisaient tomber les plus mûrs à terre en sorte que ceux qui n'étaient pas mûrs pendaient seuls aux rameaux. Ils avaient grande envie de manger les fruits qui gisaient sur le sol, mais qu'ils ne pouvaient atteindre. Alors le casoar eut une bonne idée qui devait les faire réussir. Cousin, dit-il, nous allons essayer de nous mouvoir au moyen d'ailes. Ils se firent des ailes de chaque côté. Le casoar était habile, mais l'oiseau rhinocéros n'avait pas d'intelligence, il fit mal sa besogne. Il tailla les ailes étroites et menues, comme font les femmes quand elles font des tabliers. Quand ce fut fini, ils essayèrent leurs ailes. L'oiseau rhinocéros put voler fortement grâce aux mouvements que faisait pour lui le casoar ; mais celui-ci dégringola sur terre et depuis, il ne peut plus s'envoler, mais il doit toujours courir².

CVIII

LA TOUR EXTRAORDINAIRE

.(Chine)

J'ai voyagé dans la mer de Chine et j'y ai vu des merveilles comme personne n'en a vu. J'ai vu de l'eau qui s'agitait comme du vif-argent, qui brillait comme une épée. Nous y voyageâmes pendant plusieurs jours jusqu'à ce que nous arrivâmes à une tour au milieu de la mer. Elle était immense faite de turquoise, sa hauteur était de

1. Suite, voir t. XV, p. 319.

2. K. Vetter, *Einige Erzählungen der Eingeborenen von Deutsch Neu-Guinea*, *Zeitschrift für afrikanische und oceanische Sprachen*, t. II. Berlin, 1896, in-4, p. 239.

cent coudées ; au sommet il y avait une rose des vents de rubis rouge qui tournait avec le soleil et changeait la couleur du minaret qui était d'une seule pièce conique, comme la turquoise dont on exporte des chatons de bague dans l'Iran et les autres pays, découpés en prismes. Cette tour était surmontée d'une inscription de sagesse dans toutes les langues. Ce que je lus en arabe portait : D'un petit grain vient un grand arbre. Le palmier sort d'un noyau. L'homme prospère par les richesses. Une faible braise incendie une belle ville. L'homme pieux, quand on lui offre une place élevée dans une assemblée, se recule en arrière et dit : Voilà ma place. Celui qui épouse une vieille femme voit sa vie diminuer. Il n'y a rien au monde de si prompt à disparaître qu'un vêtement quand il se raccourcit et le papier quand il s'allonge, qu'un dinâr quand il est brisé, qu'une jarre quand elle est trouée, que le pain quand il est allongé, que le chameau quand il est égorgé. Le monde tourne sur dix objets : le dinâr et le dirhem, la demeure et le désert, l'imperceptible et la fin, le mal et la guérison, la religion et les biens de cette vie. Les gens vils, quand on leur verse de l'eau de rose disent : Doucement, doucement. L'homme sans éducation réclame du vin et ne rend pas le salut. L'homme isolé, quand il médite une chose, ne l'exécute pas. L'homme qui réunit les trois qualités suivantes fait partie des gens du Paradis ; la beauté de l'intelligence, la faiblesse...¹ et le peu de fortune. Celui qui veut se parfumer sans brûler ses vêtements, doit se parfumer nu². Celui qui pose des ventouses à un cheval et tire de son corps quarante livres de sang aide à le faire périr. Celui qui boit douze livres de sirop de vinaigre avec deux jarres d'eau froide est à l'abri de la soif pour cette journée. Il y a cinq choses où il n'y a pas de biens : le soleil, la valeur, l'homme à gages, le joueur et le menteur³.

CIX

L'ARBRE A PAIN DE LA BOUMO⁴

(Nouvelle-Guinée)

« Une grande famille habitait un village et tirait des poissons dans un fleuve. Le frère aîné tira des poissons et les enterra vivants dans le sable. Il le fit jusqu'à ce qu'il atteignit la racine d'un arbre

1. Le texte porte *dha'f el 'aql* (la faiblesse de l'intelligence), ce qui est évidemment une erreur.

2. C'est la morale d'une anecdote placée dans le chapitre consacré à Si Djoh'a. dans le même ouvrage.

3. *Nozhat el Odaba*, Bib. Nat., fonds arabe, n° 3594, f. 85.

4. La Boumo est un être féminin qui vit dans l'eau et enlève l'âme des enfants.

à pain. Quand il leva les yeux il vit pendre les fruits et dit : Hé ! je vais y grimper. Il monta sur l'arbre et fit tomber des fruits. Mais lorsqu'il eut tiré une branche qui pendait au-dessus de la maison de Boumo, un fruit tomba sur le toit avec un grand bruit. Elle demanda : Qu'est-ce qui arrache mes fruits à pain ? — Moi, dit-il, avec mes frères aînés. Elle reprit : Fais voir ; crie une fois. Il appela : Frères ! Alors les poissons enterrés répondirent : Oh ! Elle lui dit : Oui, je vois ; prenez les fruits ; ils vous appartiennent. Il descendit, noua les fruits en faisceau, emporta ses poissons et s'en alla à la maison. Alors il fit rôtir ses fruits à pain et mit les poissons sur le feu. Ses jeunes frères lui demandèrent de leur en donner, mais il s'y refusa et il mangea le tout à lui seul.

« De bonne heure le lendemain, le second frère sortit pour tirer des poissons. Il les cacha dans le sable, atteignit la racine de l'arbre à pain et dit : Mon frère a pris de là des fruits et les a mangés. Il monta et arracha des fruits. L'un d'eux tomba encore sur le toit et Boumo demanda : Qui est-ce qui est là ? qui est-ce qui abat mes fruits ? — Il répondit : C'est moi avec mes frères. — Fais voir, appelle-les. Il appela, et les poissons enterrés répondirent. Alors elle reprit : Faites comme vous voudrez. Il descendit, rassembla les fruits et s'en vint dans le village. Là il les fit rôtir ainsi que les poissons. Son frère aîné, qui auparavant avait mangé tout seul, et ses jeunes frères lui demandèrent : Donne-nous en un peu à manger. Mais il garda le tout et le mangea à lui tout seul.

« Le lendemain matin, le frère qui venait après lui se mit en route et il lui en arriva autant. Son jeune frère lui en demanda, mais il répondit : Je veux manger seul ce que j'ai. Un autre jour, le dernier partit, mais les autres ne lui dirent pas le secret. Il tira des poissons, coupa une liane et les enfila l'un après l'autre. Il alla toujours le long du fleuve jusqu'à ce qu'il atteignit avec son trait une racine d'arbre à pain. Lorsqu'il vit couler le suc, il regarda en haut, vit pendre les fruits et dit : Mes frères ont emporté et mangé de ces fruits, et je leur en ai souvent demandé. Il mit les poissons en dessous, grimpa sur l'arbre et abattit des fruits sur le côté de la maison de Boumo. L'un d'eux en tombant atteignit le toit. Elle demanda : Qui est-ce qui abat mes fruits ? — C'est moi avec mes frères aînés. — Fais voir, appelle. Il appela : Frères ! Pas de réponse. — Frères ! Mais tout resta silencieux. Alors Boumo lui dit : Ah ! tu mens ; je vais te dévorer. Où veux-tu descendre ? Il répondit : Je descends sur ta maison. Vite elle enleva un poteau et lui demanda de nouveau : Où veux-tu descendre ? — Je descends là, près du poteau ; et elle l'enleva. Quand elle eut ôté tous les poteaux et même les

pieux qui supportaient le faite et le toit, la maison s'écroula. Il mentit de nouveau en disant : Je descends le long de ce cocolier, et aussitôt elle l'arracha ; il mentit encore et elle déracina ses arbres à bétel. — Où descends-tu ? demanda-t-elle. — Je descends sur ton porc qui vient là ; et elle le tua. Puis il vit courir son chien et son porc, et elle les tua tous deux. Il dit encore : Je descends le long de ta jambe ; elle se l'arracha en sorte qu'elle tomba. Il continua de mentir : Je descends sur ta main droite ; aussitôt elle se la coupa. — Je descends sur ta main gauche ; elle se la brisa contre un arbre. Alors elle se roula sur le sol ; il descendit et la tua. Il prit ses défenses de sanglier et ses canines et tout ce qu'elle avait. Ses frères attendirent longtemps après lui. Le soleil se couchait, il dirent : Nous ne lui avons rien dit : la Boumo l'a mangé. Tandis qu'ils étaient assis là, il arriva et ils dirent : Voyez, il vient. Il leur répondit : Oui, vous ne m'aviez pas mis au courant, votre femme devait me dévorer. Puis ils se couchèrent, dormirent jusqu'au matin, percèrent les grands porcs et emportèrent tout ce qu'elle possédait¹ ».

CX

LA TÊTE PARLANTE

(Inde)

« Il y eut autrefois un homme qui pratiquait la voie (spirituelle) en circulant dans les montagnes de l'Inde occidentale ; il vit la grande salle du palais des *A-sio-lo* (Asouras), avec des fleurs si excellentes qu'on se serait cru soudain dans le palais des Dieux, et des jardins, des étangs, des forêts, des fruits, à n'en pas finir de le raconter. Les *A-sio-lo* en voyant cet homme qui, par extraordinaire, était venu lui dirent : Tu peux rester longtemps ou non. Il répondit : Je préfère retourner dans ma demeure. Les Asouras alors, voyant qu'il ne restait pas, lui donnèrent une pêche avec des aliments, puis ils lui dirent : Il faut te presser de sortir, car tu pourrais bien grandir et la caverne ne suffirait pas à te contenir. Et ils l'engagèrent à courir pour sortir. Mais voilà que son corps se mit à s'étendre, à se développer, il prit une taille colossale. La tête de l'homme sortit tout juste, mais le corps, trop vaste, boucha l'issue, et il ne put se dégager entièrement. Depuis ce temps-là, des centaines d'années se sont passées, l'homme a la tête grosse comme trois jarres, mais il voit, il cause, il raconte son aventure. Des gens pris de pitié lui

1. K. Vetter, *Einige Erzählungen der Eingeborenen von Deutsch Neu-Guinea*. *Zeitschrift für afrikanische und oceanische Sprachen*, t. II, p. 238.

dirent : Nous allons creuser la pierre pour que tu sortes. Que signifie tout cela ? Il répondit : Vous seriez bien bons de me rendre ce service. Les gens allèrent informer le roi du pays et lui firent connaître ce désir. Les ministres se réunirent et délibérèrent : Ce n'est pas un homme ordinaire, il est de force à tenir tête à un millier d'hommes ; si on creuse pour le faire sortir, il lui prendra peut-être quelque idée extraordinaire. Comment lui résister, alors ? C'est pourquoi on a laissé les choses dans l'état. On l'appelle le Génie à la Grosse Tête.

L'envoyé des T'ang, Wang Hiuen ts'e y alla trois fois, de sa main il pulpa la tête, et il échangea des paroles ; peu à peu, elles devinrent plus claires et plus distinctes. Récemment des campagnards qui étaient dans la montagne y ont allumé un feu, la tête a brûlé, noirci, mais l'homme vit pourtant et il ne meurt pas ¹. »

CXI

LE BOISSEAU DE PIERRES PRÉCIEUSES

(Annam)

« Un certain Lù Sanh était épris de la fille d'une femme qui tenait une auberge, mais cette dernière ne voulait l'agréer pour gendre qu'à une seule condition, c'était qu'il lui apportât un boisseau rempli de pierres précieuses. Désespéré, Lù Sanh s'éloignait, lorsque, passant sur un pont appelé Lam Kiên, il rencontra un vieillard qui, après s'être enquis de la cause de son désespoir, lui tendit trois cailloux et lui dit d'aller les enterrer dans un champ voisin. Si tu le fais, ajouta-t-il, dans cent jours d'ici, ces trois cailloux se seront changés en un boisseau de pierres précieuses. Lù Sanh obéit, les choses se passèrent comme le vieillard, qui n'était autre qu'un immortel, le lui avait prédit, et le jeune homme épousa l'objet de sa flamme. C'est par suite de cette légende que le pont *Lam* a été pris comme l'emblème des fiançailles ².

CXII

LE HÉRON ET LA TORTUE

(Iles Salomon)

Un jour le héron engagea solidement sa patte dans le corail, la marée arriva et atteignit son cou. Un requin allongea le

1. S. Lévi, *Les Missions de Wang Hiuen-tse dans l'Inde*, *Journal asiatique*, mars-avril 1900, p. 311-312.

2. Des Michels, *Les poèmes de l'Annam*, *Kim vôn Kiên tân truyện*, Paris, 1884, 3 port. in-8, t. 1, p. 100, note 2.

cou vers lui et s'approcha : Viens me sauver, dit le héron. — Attends un peu, répondit le requin. Le *Boila* arriva : Viens me sauver, dit le héron. — Attends un peu, dit le *Boila*. Vint ensuite l'anguille de mer : Ma sœur, viens me sauver, dit le héron. — Attends un peu, répondit l'anguille de mer. La morue de rocher arriva : Viens me sauver dit le héron. — Attends un peu, répondit-elle. Le crocodile s'approcha : Viens me sauver, dit le héron. — Attends un peu, répliqua le crocodile. Bref, tous les poissons arrivèrent, et aucun ne réussit. Alors vint une tortue : Sauve-moi, ma sœur, dit le héron. — Tu me paieras, naturellement, dit elle. — Je n'ai rien avec moi pour payer. Le hérisson de mer demeura à côté du héron. — Je te paierai avec son argent, dit celui-ci. — Non, répliqua la tortue. — Avec des dents de chien ou de marsouin ? — Non, je n'en veux point. Il offrit le hérisson de mer, la tortue le mangea, se réjouit et dit avec satisfaction : Je te sauverai, tu me le donneras en paiement. Elle brisa les pierres et le héron vécut. — Tu m'as sauvé, dit-il, quand on voudra te tuer ici, je t'entendrai et je te sauverai à mon tour.

« Les Hagelonga vinrent pêcher ; ils disposaient leurs filets et s'assirent en tenant les coins. Un requin arriva. Le tirerons-nous ? dirent les uns. — Non, dirent les autres. Vint une morue de rocher. La tirerons-nous ? dirent les uns. — Non, dirent les autres. — A la fin tous les poissons de la mer arrivèrent et ils ne les retirèrent pas. Puis la tortue, en tournant par là, vint à côté du filet ; les gens se dirent : Nous allons prendre quelque chose de valeur. Elle entra dans le filet : Ils la prirent, l'attachèrent, l'emportèrent sur le rivage et firent une clôture autour d'elle. Le chef des Hagelonga dit : Demain nous fendrons du bois, nous apporterons des feuilles et nous déterrerons des ignames. Ils partirent de bonne heure, allèrent couper du bois, apportèrent des feuilles, déterrèrent des ignames, placèrent des garçons pour garder la tortue et s'en allèrent. Quand ils furent loin, le héron arriva et les enfants lui dirent : Où vas-tu ? — Je n'ai rien à faire. Puis il ajouta : Voulez-vous une danse pour vous ? — Oui, nous en voulons une. — Apportez-moi les parures de vos mères et de vos pères, et je m'en parerai. Ils lui donnèrent les ornements et il se mit à danser en longeant la haie de la tortue ; celle-ci le vit venir.

« Je vais mourir, mon frère, lui dit-elle. — Je suis venu te sauver, répondit le héron, puisque tu m'as sauvé autrefois. Il entra dans la maison où demeuraient les enfants et dansa pour eux en disant : Kerebaebae Ke Ke Ke, détache la patte qu'ils ont attachée ; elle détacha sa patte. Kerebaebae Ke, glisse la tête, et elle glissa sa tête.

Kerebaebae Ke, détache-toi par devant ; elle se détacha par devant ; Kerebaebae Ke, détachez-vous par derrière, Kerebaebae Ke délie les autres côtés ; Kerebaebae Ke, suis le sentier, Kerebaebae Ke arrive au sable ; Kerebaebae Ke entre dans la mer, plonge, éloigne-toi d'une toise, de deux toises. Elle se sauva. Les gens vinrent en plein air pour voir la tortue ; le héron s'en alla et ils dirent : On a volé notre tortue. Ils demandèrent aux garçons : Qui est venu tout à l'heure. Ils leur répondirent : Le héron seul est venu et a dansé pour nous ; nous lui avons donné vos affaires et il nous a trompés, car nous n'avons pas fait attention à la tortue. Les habitants du village, mécontents, allèrent au sentier et là virent les traces de la tortue. Assurément elle est vivante, dirent-ils ; personne ne nous l'a volée ¹.

CXIII

LA FEMME PREDESTINÉE

(Chine)

« Sous la dynastie des Thang, un nommé Vi Cò, envoyé mettre de l'ordre dans la ville de To'ng-Thành, rencontra un vieillard qui composait des livres au clair de la lune, et qui lui apprit que ces livres étaient les registres où sont inscrits les mariages des hommes. Les livres rouges que j'ai là dans mon sac, ajouta le vieillard, sont destinés à attacher les pieds des maris et des femmes. Une fois ces cordes fixées, il devient à jamais impossible de les changer. Cò lui demanda alors en quel endroit se trouvait sa future épouse. Sa future épouse, lui fut-il répondu, est la fille d'une pauvre femme qui vend des légumes au marché. Le lendemain, Cò alla voir. Il aperçut une pauvre femme qui portait dans ses bras une petite fille âgée de deux ans. C'était une créature des plus rustiques. Il ordonna aussitôt à un de ses hommes de percer de son arme l'enfant qui fut atteinte au sourcil.

« Quatorze ans après, l'intendant Vuong Thai donna sa fille pour épouse à Vi-Cò. Elle était très belle de corps et de taille, mais elle portait constamment entre les sourcils certains ornements de métal fleuroné qui faisaient partie de sa coiffure. Son mari la pressait de questions à ce sujet. La jeune femme lui répondit : Mon véritable père était le gouverneur de la province. Comme il était mort dans la ville de Tong-Thành, alors que j'étais encore au maillot, ma nourrice

1. Sidney H. Ray, *Texte in the languages of the Solomon Islands*, I, *Textes in the Florida language*, *Zeitschrift für afrikanische und oceanische Sprachen*. III^e année, Berlin, 1897, in-4, p. 219.

se mit à vendre des légumes pour se procurer ma subsistance, et elle avait coutume de me porter dans ses bras sur le marché. C'est là qu'un handit me fit une blessure dont je porte encore la cicatrice¹.

CXIV

L'IGNAME ET LA SOURIS

(Nouvelle-Guinée)

L'igname et la souris habitaient dans un village. Les gens trouvèrent des bonites, les mangèrent et les deux amis en eurent connaissance. Cousine, dit l'igname, comment t'y prendrais-tu pour prendre les autres poissons que nous mangerions? La nuit ils s'endormirent : La souris pénétra dans une maison, rassembla des poissons, les emporta et ils les mangèrent jusqu'à la fin. Ils restèrent ainsi jusqu'à ce qu'un jour l'igname dit : Cousine, recommençons. La souris s'en alla, rassembla du poisson dans toutes les maisons et ils les mangèrent de nouveau. — L'igname dit à la souris : Cousine, nous avons souvent mangé de ce que tu as pris, je vais aller en chercher une fois. La souris demeura ; l'igname pénétra dans une maison, mais les paniers, les corbeilles de provisions, les écailles et le bois tombèrent sur le sol là où il allait. Les gens qui étaient là entendirent le bruit et dirent : Allumez du feu, voyez : il y a quelque chose qui fait tomber nos paniers et nos corbeilles. Ils soufflèrent du feu qui brûla ; ils virent l'igname sur les lattes des parois, ils le saisirent solidement, le mirent dans un filet et il resta suspendu. La souris attendait toujours. Un matin le chef appela en criant : Femmes, qu'aucune ne reste malade, allez toutes chercher du *taro*. Elles partirent. La souris arriva, vit son cousin suspendu et dit : Ah ! cousin, tu es là ! — Elle mordit le filet et ajouta : Va chez nous. Elle-même entra dans le filet et demeura suspendue. Les femmes apparurent : Les hommes avaient lié des faisceaux de *taro* et dirent : Ecorcez le bois ; apportez la viande, tuez-la. Elles voulurent tuer la souris, mais celle-ci bondit sur l'une que les autres tuèrent. Elle s'élança sur une autre qui fut tuée également ; enfin elle se jeta sur toutes les femmes qui périrent. Le chef seul restait. La souris bondit sur lui et il se tua, la tête fendue, la main brisée. Alors la souris alla trouver l'igname et lui dit : Cousin, allons là-bas ; ils emportèrent les richesses, prirent le *taro* qui avait été écorcé, tuèrent les

1. Des Michels, *Les poèmes de l'Annam, Kim vdn Kien tân truyen*, t. 1, p. 118-110, note 2.

chiens, transpercèrent les porcs, grimpèrent après les noix de coco, incendièrent les maisons et le feu dévora tout ¹.

CXV

L'AMOUR MATÉRIALISÉ

(Chine)

« Une jeune fille aimait un étudiant qui la payait de retour. Il se trouva qu'elle fut violentée par un étranger et qu'elle mourut.

« La passion, qui ne s'était pas éteinte avec sa vie, prit une forme matérielle et devint un petit être ayant l'apparence d'un homme qui demeurait étendu sur les reins de la jeune fille. Le mandarin du lieu eut connaissance de l'événement et fit exhumer le corps pour procéder à une enquête judiciaire. L'étudiant dut se présenter, lorsqu'il vit apparaître le cadavre de celle qu'il avait aimée, il poussa un cri et fondit en larmes, mais sa voix ne se fut pas plutôt fait entendre que le *Khôi tinh* ou *masse d'amour* que la jeune fille portait sur elle disparut ². »

CXVI

LE RENARD INCARNÉ

(Annam)

« Un roi d'Annam, se promenant sur la montagne Dò-son, remarqua une jeune fille d'une admirable beauté qu'il épousa. A dater de ce mariage, les affaires de l'Etat s'embrouillèrent, les voisins lui déclarèrent la guerre et il tomba dangereusement malade ; sa femme le soigna avec dévouement, mais la maladie empira et le roi mourut. Quand il fut près d'expirer, il ouvrit les yeux pour voir encore une fois sa femme, qu'il aimait beaucoup et dont il tenait une des mains dans les siennes ; mais il vit avec effroi qu'il tenait par la patte un renard à neuf queues ³. »

1. Vetter, *Einige Erzählungen der Eingeborenen von Deutsch Neu-Guineu*, *Zeitschrift für afrikanische und oceanische Sprachen*, 11^e année, Berlin, 1896, in-4, p. 229-230.

2. Des Michels, *Les poèmes de l'Annam*, *Kim vân Kiên tân truyện*, t. I, p. 149, note 8.

3. Dumoutier, *Etudes d'ethnographie religieuse annamite*. Paris, 1898, grand in-8, p. 82-83. « Le renard, à cinquante ans peut se changer en vieille femme et à cent ans, prendre la forme d'une jolie fille, il en profite pour abuser de pauvres jeunes gens et se faire épouser par eux ». (Dumoutier, *op. laud.*). Cette croyance paraît venir de la Chine. Les contes populaires chinois font souvent mention de métamorphoses semblables : cf. *les Renard-fées*. Pavie, *Choix de contes et nouvelles*, trad. du chinois, Paris, 1839, in-8, p. 207 et suiv. Tchong-ki-tong, *Contes chinois*, Paris, 1889, gr. in-18 ; *Une femme extraordinaire*, p. 92 ; *Une jeune reueuse*, p. 184, 188 ; *Malheurs dans le bonheur*, p. 206 ; *Une avocate*, p. 326.

CXVII

L'HUMANITÉ RÉCOMPENSÉE

(Annam)

« En ce temps-là subsistait encore une affreuse coutume, d'après laquelle les grands désignaient de leur vivant un certain nombre de personnes pour être ensevelies avec eux... Nguy Thù, voulant éviter cet horrible sort à un jeune homme qu'il affectionnait beaucoup, avait recommandé à son fils aîné de faire une exception en sa faveur. Malheureusement, lorsqu'il fut à l'agonie, son esprit s'obscurcit et il donna l'ordre contraire à son plus jeune fils. Néanmoins l'aîné, qui avait reçu les recommandations de son père, alors qu'il était en pleine possession de ses facultés, parvint à persuader son frère qu'il n'y avait pas à tenir compte de celles qu'il avait faites en dernier lieu, et en fin de compte, le favori fut épargné.

« Plus tard, les deux frères commandaient les troupes du prince Tà'n contre celui de Tà'n avec qui leur souverain était en guerre. Ils avaient essuyé une défaite, et le général ennemi avait même brisé leur char. Plongés dans l'abattement, ils ne savaient quel parti prendre, lorsque pendant la nuit, l'aîné entendit une voix qui prononçait ces mots : Ils seront défaits par les herbes vertes. Tout étonné, il réveilla son frère et lui raconta ce qu'il avait entendu. Persuadés alors qu'une intervention surnaturelle se déclarait en leur faveur, ils reprirent courage, montèrent à cheval, et marchèrent au devant de l'ennemi. Lorsqu'ils se trouvèrent en sa présence, ils feignirent de prendre la fuite et s'élancèrent à travers un marais couvert d'une herbe luxuriante. Au bout d'un certain temps, ne se voyant pas poursuivis, ils se retournèrent et virent avec étonnement les soldats du prince de T'ân qui trébuchaient au milieu du marais et tombaient à terre dans le plus grand désordre.

Ils revinrent aussitôt sur leurs pas et firent un grand carnage dans lequel le général ennemi lui-même resta sur le champ de bataille. C'était, dit la légende, l'âme du père du favori épargné, qui, reconnaissante de la compassion qu'ils avaient montrée envers son fils, avait nouées ensemble les tiges des herbes. Les soldats de Tà'n, lancés à la poursuite des fugitifs, s'étaient trouvés pris dans cet enchevêtrement, et n'avaient pu éviter la chute qui les avait mis à la merci de leurs ennemis ¹. »

1. Des Michels. *Les poèmes de l'Annam. Kim vân Kiên tân truyện*, t. I, p. 221-223, note 5.

CXVIII

LA TORTUE ET LE RAT

(Annam)

« Une tortue qui vivait dans son marécage eût un jour l'occasion de régaler un de ces rats qui font leur nid sur la cime des aréquiers ; le rat, ne voulant pas demeurer en reste, convia la tortue à un festin chez lui. Comment ferai-je, dit celle-ci, pour vous suivre au sommet de l'arbre ? — Serrez, dit le rat, ma queue entre vos mâchoires et je vous remorquerai sans peine. La tortue suivit le conseil, et le rat parvint à la cime de l'aréquier, traînant son amie derrière lui. Comme il atteignait à la première branche, la femelle du rat avança la tête hors du nid, et, voyant la tortue, lui dit : Vous me faite bien plaisir, ma voisine, de venir me voir. La tortue, voulant répondre quelque chose d'aimable, ouvrit la gueule, lâcha la queue du rat et tomba au pied de l'arbre. Le rat descendit précipitamment et chercha à calmer la tortue qui avait failli se briser dans sa chute. Venez, lui dit-il, mais ayez soin de ne rien répondre à ma femme si elle vous adresse la parole. On recommença l'ascension de la même manière. La femelle du rat les accueillit encore et ajouta : J'espère que vous n'êtes pas trop meurtrie de votre chute. La tortue, sans réfléchir, répondit avec aigreur : Ce n'est pas votre faute si je ne suis pas tuée. Elle tomba de nouveau et, cette fois s'en retourna chez elle. Le lendemain, le rat vint pour s'excuser encore, mais comme il se tenait sur le bord du ruisseau profond, appelant la tortue, celle-ci apparut et lui dit : Je ne vous garde pas rancune, j'ai de bons poissons en réserve, venez jusque chez moi, vous en mangerez votre part. — Comment ferai-je dit le rat pour traverser ce ruisseau profond ? — Montez sur mon dos, dit la tortue et je vous passerai à la nage. Le rat s'accrocha à la carapace de la tortue, mais lorsqu'ils furent arrivés au milieu du ruisseau, la tortue plongea et le rat fut noyé¹ ».

CXIX

LE CHARDONNERET RECONNAISSANT

(Annam)

« Le roi Thái Mậu, de la dynastie des Thuong, avait reçu en présent un chardonneret. Comme il voyait l'oiseau rester immobile,

1. Dumoutier. *Etudes d'ethnographie religieuse annamite*, p. 369.

ébouffé et les ailes pendantes, tandis que sa femelle voletait au dehors en criant d'une façon lamentable, l'Empereur fut saisi de pitié et donna la liberté au captif. La nuit suivante, pendant son sommeil, le prince le vit pénétrer dans sa chambre. Il tenait dans son bec un anneau fait de la pierre précieuse appelée *Béch* (espèce de jade vert) qu'il déposa dans une cassette et offrit à l'Empereur. Ce dernier crut à son réveil avoir été le jouet d'un rêve, mais quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'allant à sa cassette, il y trouva véritablement le joyau que l'oiseau lui avait apporté pour le remercier de sa compassion ¹ ».

CXX

LES CORBEAUX SOLEILS

« On lit dans le *Hoai Nam-tu* que le soleil ayant un jour amené avec lui, dans sa course au-dessus de la terre, neuf autres soleils, le monde terrestre était menacé de périr de chaleur, lorsqu'un habile chasseur d'arc, nommé Hâu-Nghé, parvint à tuer ces neuf soleils à coups de flèches. Ils disparurent, et l'on vit tomber sur la terre neuf cadavres de corbeaux noirs ² ».

RENÉ BASSET.

1. Des Michels. *Les Poèmes de l'Annam, Kim Vân Kiên tân truyện*, p. 223, note.

2. Dumoutier. *Etudes d'ethnographie religieuse annamite*, p. 370.



FOLK-LORE DE L'AUVERGNE¹

X

LA FÊTE PATRONALE DE GERZAT

Sommaire. — Saint-Bonet. — Annonce de la fête. — Sérénades, aubades. — Quête, pain bénit. — Costume blanc. — Procession. — Le tir du cou de l'oie. — Costume de couleur. — Danses. — Considérations générales.

 AINT Bonet, *Sanctus Bonitus*, est le patron de l'église de Gerzat, en Limagne d'Auvergne. Ancien évêque de Clermont, il s'était fait remarquer par sa grande piété et son amour des humbles. Il appartenait à une noble famille, et c'est en revenant de Rome qu'il mourut lors de son passage à Lyon. Ses cendres furent ramenées au siège épiscopal et passèrent sans doute à Gerzat, car l'ancienne voie romaine ou *Chaussée de Claudius* traversait cette localité pour gagner la colline de Montferrand et la porte N. d'*Augusto-Menetum*. C'est à la suite de cette circonstance que le village de Gerzat, depuis un temps immémorial, célèbre sa fête patronale dans le courant du mois de juin.

Quinze jours ou trois semaines avant le dimanche fixé, un groupe de jeunes gens se présente chez le maire, et annonce son intention d'organiser la fête². Après un court entretien, et après avoir vidé quelques verres de vin, chacun se retire, se promettant, dans un temps proche, les plus grandes réjouissances. Le dimanche suivant, escortés de musiciens, ils parcourent joyeusement les principales rues du village. La fête, par ce simple cérémonial, se trouve annoncée à toute la population. Le soir, ils donnent un bal à toute la jeunesse.

Le samedi, veille du grand jour, ils s'ornent la tête d'une calotte de velours noir décorée de galons dorés et de flots de rubans. Ils tiennent en main un vieux sabre de cavalerie, poli et nettoyé pour la circonstance, et dont la garde est garnie de rubans et de fleurs naturelles. Dans l'après-midi, les sérénades commencent devant chaque maison. La maîtresse, les filles, les servantes, sont invitées à danser un tour de bourrée. Et on va ainsi de porte en porte, au bruit du tambour, des cymbales et de la grosse caisse, au son des clarinettes et des pistons. Ce n'est guère qu'à huit ou neuf heures

1. Cf. t. XII, p. 7; t. XIII, p. 91, 614; t. XIV, p. 181.

2. Leur nombre varie de quatre à huit. Autrefois ils appartenaient à des familles riches ou aisées : aujourd'hui ce ne sont que des fils d'ouvriers ou de petits cultivateurs.

que cesse la promenade. Garçons de la fête et musiciens se rendent à l'auberge où se font une plantureuse soupe et de grandes *beuveries*. Trois jours durant se continueront la noce et les joyeux festins.

Le dimanche, au lever de l'aurore, le cortège refait le même parcours que la veille. C'est le moment des aubades : Les jeunes gens ont revêtu le grand costume d'apparat ; un pantalon blanc et une veste blanche toute galonnée de rubans ¹. Un ruban plus large autour de la ceinture, un autre jeté en écharpe du col à la taille ; des nœuds aux épaules, dans le dos, à la coiffure, et le grand sabre obligatoire, font de cette tenue un modèle de couleur locale, de rusticité et de pittoresque achevés. Les musiciens jouent devant la porte : le maître sort et donne son offrande avec une poignée de main. Un des jeunes gens met l'argent dans une tirelire, pendant qu'un autre offre une couronne de pain bénit ; et la couronne a toujours un volume en rapport avec l'importance de la somme donnée.

La quête matinale se poursuit ainsi de maison en maison ; et l'on entend partout les bruits joyeux, les fanfares éclatantes. Le village est comme noyé dans un océan d'allégresse et d'accords retentissants. Les chocs stridents des cymbales, le coup de grosse caisse, les roulements de tambour, secouent et agitent la population. Les hommes se hâtent de descendre à la rue, les femmes affairées vont et viennent, et les petits enfants, réveillés dès la première heure, demandent à se lever pour prendre part aux réjouissances.

Vers neuf heures et demie, tout bruit, toute fanfare cesse. C'est le moment de se rendre à la messe. Musiciens et garçons gagnent le milieu de la grande nef de l'église, aux sons éclatants des instruments. Durant la cérémonie, des airs lents, des andantes plus ou moins savants retentissent sous la voûte sacrée. Bientôt se déroule une procession imposante, et le saint est promené sur sa chaise. Il est porté par quatre des garçons de la fête ; les autres, sabre au clair, escortent la marche triomphale. Jadis, les autorités, le Conseil municipal, les sapeurs-pompiers, les enfants des écoles faisaient partie du cortège. Aujourd'hui, seules les Sociétés musicales continuent de prêter leur concours à ces fêtes si curieuses.

La procession terminée, on gagne le domicile ; la maîtresse de maison a soigné la cuisine, et à midi un repas copieux s'étale sur la table. On mange, on boit, on rit, comme aux jours de grande liesse ; et les garçons de la fête n'agissent pas autrement à l'auberge.

Vers trois heures, leur groupe joyeux se rend sur la place de la

1. Cette multitude de rubans nous reporte au XVII^e siècle. Ce sont les mères, et surtout les *bonnes amies* qui les fournissent.

Luminerie. Les amusements commencent par le tir du *Cou de l'Oie*. Une série de volailles, des oies, des poules, des canards, auxquels on ajoute même des lapins, sont suspendues mortes ¹ à une longue corde jetée entre deux arbres opposés d'une allée. Les garçons, dans tout l'éclat de leur costume blanc, montés sur des chevaux de ferme, au galop pesant, courent à tour de rôle sous la corde tendue, et tâchent en passant d'arracher avec la main le cou pendant de la bête. Si le premier ne réussit pas, un second, un troisième cavalier suit, jusqu'à ce qu'ait lieu la décapitation. Alors la musique joue une bourrée ; celui qui obtient la première victoire descend de cheval, choisit une jeune fille et danse aux applaudissements de l'assistance, car c'est un grand honneur que celui qui gagne la première tête.

Ainsi le jeu se continue, et toutes les bêtes y passent les unes après les autres. Chaque succès est acclamé par la foule et salué d'un air de musique. Le garçon qui a arraché le plus grand nombre de têtes devient le héros du jour. Ceux qui montrent sur la blancheur de leurs habits des trainées et des plaques de sang sont choyés et admirés des jeunes filles. Ce sont les plus adroits, les plus forts, et ces qualités, très prisées partout, classent leur possesseur au premier rang. Par contre, ceux qui n'ont eu qu'un succès restreint, ceux dont l'habit n'est pas ensanglanté, ceux qui auraient fait une chute de cheval sont vus d'un mauvais œil, et ce n'est qu'à leur corps défendant que les jeunes filles consentent à danser avec eux.

Après le tir du *Cou de l'Oie*, les garçons vont changer de costume : plus de sabre, plus d'habits blancs ; on revêt un pantalon ordinaire et l'on endosse une veste courte de couleur voyante où le rouge et le bleu dominant, où les galons dorés courent le long des bordures en dents de loups, en méandres, en ondulations, et en séries parallèles. La calotte du matin est portée jusqu'à la fin de la fête.

C'est alors que les danses commencent sur la pelouse, à l'ombre des grands arbres. Toute la jeunesse s'en donne à cœur joie. L'argent provenant de la quête, et qui monte souvent à plusieurs centaines de francs, sert à payer les volailles du tir, les musiciens de la danse et les dépenses d'auberge. Et la fête se continue ainsi deux jours durant. Les volailles servent à confectionner des repas pantagruéliques, où le vin coule à flots.

La fête que nous décrivons tend chaque année à se modifier et même à disparaître. Ainsi, de nos jours, l'habitude a cessé de faire

1. Autrefois les bêtes étaient vivantes, mais cet usage a cessé par suite de l'application de la loi Grammont.

porter le saint par les jeunes gens et leur cortège ne figure plus à la procession. Les sociétés musicales actuelles ont chassé les anciens ménétriers de villages. Ce sont toujours les garçons de la classe, c'est-à-dire ceux qui tirent au sort ou ont tiré au sort dans l'année, qui organisent les danses et les divertissements. On a vu, à certaines époques, des hommes ayant dépassé la soixantaine, qui ont voulu renouveler les prouesses de la jeunesse. A la grande joie des spectateurs, ils tiraient le cou de l'oie le lundi de la fête, et faisaient bombance comme autrefois.

Au temps passé, dans tous les villages de la Limagne, la fête patronale se célébrait avec le cérémonial que nous venons d'exposer. Mais insensiblement les vieilles habitudes ont disparu, et peut-être que dans quelques années, il en sera de même de la fête de Gerzat, qui reste encore une des plus curieuses et des plus archaïques de la région. Il est intéressant de voir se perpétuer, à travers les âges, les anciennes coutumes de nos ancêtres.

A quelle origine, à quelle époque doit-on faire remonter l'antique jeu du *Cou de l'Oie* ? On a dit que nos pères l'avaient institué pour se venger des oies du Capitole, qui avaient sauvé Rome d'une invasion gauloise. La cause en est probablement plus simple. Dans nos campagnes d'Auvergne, on avait autrefois l'habitude de jouer au jeu de la *Poule*. Un individu plantait sur la place publique une longue perche portant une poule vivante attachée au sommet. Il fallait la tuer à coups de pierres. Chaque pierre coûtait quelques sous. Le plus adroit qui arrivait à assommer le volatile gagnait la partie et emportait l'enjeu.

On voit encore en quelques localités le tir au canard ou au pigeon. Entre ces divers jeux d'adresse il existe une telle analogie, que l'allégation des oies du Capitole ne semble être qu'une pure légende. Il faut remarquer, néanmoins, que les jeunes gens sont habillés de blanc pour procéder au tir de l'oie. La couleur blanche dans les cérémonies religieuses ou laïques est excessivement ancienne. Elle a joué un grand rôle dans notre histoire nationale. Faut-il signaler le drapeau blanc de nos premiers rois ? Les habits blancs étaient jadis de mode dans les occasions solennelles. Le pape s'habille ainsi ; il en est de même de toute jeune mariée. Les paysans portaient tous, au siècle dernier, un vêtement de cette couleur, les dimanches et les jours de fête. Notre gilet blanc et notre cravate blanche, le surplis et l'aube des prêtres, la robe de certains religieux, se rattachent à cette antique coutume, qui remonte peut-être jusqu'à la robe blanche des Ovates et des druides.

XI

LA BOURRÉE D'Auvergne ET SON SENS SYMBOLIQUE

La bourrée est une danse populaire qu'on exécute spécialement en Auvergne. Son nom peut venir du vieux mot allemand *boër* qui se prononce *bour* et signifie *paysan*. Il a formé l'ancien mot *Boric* ou *Borio* qui en langue d'oc ou provençale désigne une ferme, une habitation rurale, isolée, une maison de paysan.

La bourrée ne serait que la *danse des paysans*, et ce nom a dû lui être donné par les citadins de l'époque gallo-romaine. L'air est à deux temps et se compose de deux motifs distincts, chacun de huit mesures ; le second n'est jamais qu'une contre-partie ou une variation du premier motif. Des paroles de circonstance s'adaptent au couplet, dont le premier vers devient le titre même de chaque danse.

Il existe plusieurs genres de bourrée. La plus commune est connue sous le nom de *montagnarde*, parce qu'on la danse surtout en pays de montagne. L'allure est vive, rude et bruyante. Les garçons se mettent sur un même rang ; les filles font de même, et chaque couple se place l'un en face de l'autre. La danse consiste à aller en avant, puis en arrière, à droite, à gauche, à tourner sur soi-même au milieu du couplet et à changer réciproquement de place. Quand l'allure est animée, on frappe des pieds et des mains, on saute en l'air, on se démène, on se tourne, en poussant comme les Bretons le vieux cri national de la Chouette, hi ! hi ! hi !

Il est une seconde manière de danser. Elle consiste à aller avec calme et lenteur. Les garçons et les filles se placent alternativement, sur chaque ligne de danseurs. Ici, plus de sauts, plus de cris, plus de mouvements saccadés. Le pied glisse et se porte légèrement sur la pointe. On tourne avec grâce et précision. C'est la bourrée du bon ton, de bonne compagnie. On l'exécutait jadis en Limagne et dans les villes ; aussi l'appelait-on la *Limagnarde*.

Il existe une dernière forme qu'on pourrait nommer la *bourrée de cérémonie*. Elle se pratique dans les occasions solennelles, notamment aux fêtes de contrats et aux bals de noces. Elle ne comprend d'habitude qu'un ou deux couples : la mariée avec le beau-père, le marié avec la belle-mère. On l'appelle la *première bourrée*. Elle a des mouvements lents et majestueux ; son allure est presque religieuse et présente des caractères qui sont à signaler. Chaque danseur semble se poursuivre, se chercher, s'éviter. A son tour, la mariée s'avance d'un air résolu, et le marié va au-devant d'elle.

Quand il est sur le point de l'atteindre, la première se dérobe, se jette de côté et recule vivement. La poursuite se continue ainsi, alerte, dégagée, pendant un nombre plus ou moins grand de reprises. Enfin, à une invite de la musique qui joue quelques trémolos plaintifs, il prend la danseuse entre ses bras et lui pose un baiser sur chaque joue¹.

Dans la montagnarde et la limagnarde, le danseur prend aussi un baiser final qu'il faut souvent enlever de haute lutte. Garçons et filles se poursuivent, s'évitent, et se recherchent comme dans la danse de cérémonie.

Nous ne savons si la bourrée a été cultivée en d'autres pays que l'Auvergne. Elle se danse aussi en Bourbonnais, et M^{me} de Sévigné, au xvn^e siècle, l'a décrite dans une de ses lettres de Vichy². Par son caractère particulier, elle représente la poursuite d'une jeune fille par un garçon, dans le but de lui dérober un baiser. Elle indique évidemment, sous la forme de l'allégorie ou du symbole, les rites du mariage par enlèvement, qui est le mariage habituel dans les sociétés barbares ou primitives.

Les danses anciennes ou populaires se rattachent d'une manière plus ou moins étroite à quelque acte important de la vie sociale ou à de simples passions humaines.

La danse des almées ou *danse du ventre*, dans les pays musulmans et hindous est symbolique du sentiment de la volupté et de l'union sexuelle.

La danse de l'épée des anciens Bretons était de nature guerrière et ne se pratiquait qu'en cas de guerre. Enfin il est des danses essentiellement religieuses, comme il en existait en Judée et dans la Grèce antique³. La bourrée se rattachant par ces diverses modalités à l'acte social du mariage, doit avoir des origines très reculées et remonte certainement à la vieille civilisation celtique.

Docteur F. POMMEROL.

1. Les deux époux ne dansent ensemble qu'après la bourrée des beaux-parents. Le baiser, à la fin, est de rigueur ; l'oublier serait presque considéré comme une offense.

2. Les danses populaires des Bretons actuels ont avec la bourrée une certaine analogie.

L'année où l'Association française tint le Congrès de Grenoble, nous allâmes en excursion à Vizille, où se donnait une fête populaire. Des indigènes travestis exécutaient en plein air une danse héroï-comique ressemblant à la bourrée. Je demandai à l'un des exécutants le nom de la danse. Il me répondit : Eh ! parbleu, c'est l'*Auvernio*. Comment la danse d'Auvergne était-elle venue se fixer dans les environs de Grenoble, et pourquoi se pratiquait-elle d'une façon ridicule ? C'est une question ethnologique que je ne suis pas arrivé à résoudre.

3. Une danse mortuaire se pratique encore en certaines régions de l'Espagne, autour du cadavre ou du cercueil.

LES MÉTÉORES

XVII

LA CROIX DU SUD

§ 1

Les marins espagnols la nommaient *Pied de Coq* ou le *Croisé* ¹

§ 2

Ce nom de Croisé était aussi en usage en France au commencement du XVI^e siècle : « Et dès lors se commençoient à conduire par la Croisée de l'autre pôle » ².

§ 3

En Lounda (Congo portugais) on lui donne le nom de *Mouambo mou toutounbo*, c'est-à-dire *Croix d'étoiles* ³.

XVIII

VÉNUS (L'étoile du soir)

§ 1

« Deux frères ennemis, suivant les croyances annamites, At-ba et Thuc-Tam, furent séparés par l'empereur d'alors et moururent l'un et l'autre aux deux extrémités opposées de la terre ; mais la mort n'ayant pas éteint leur haine, le maître du ciel les plaça dans le firmament de telle façon qu'ils ne pussent jamais se rencontrer ; l'ainé est l'étoile du matin, et le cadet l'étoile du soir » ⁴.

§ 2

En Lounda (Congo portugais), Vénus porte les noms de *Kucia* et de *Muiza* ⁵.

RENÉ BASSET.

1. Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Isles et Terre-ferme des Indes occidentales*, trad. N. de la Coste, III^e Décade, Paris, 1671, in-4, p. 294.

2. D'Avezac, *Campagne du navire l'Espoir de Honfleur, 1503-1505*, Paris, 1869, in-8, p. 94.

3. Dias de Carvalho, *Methodo pratico para fallar a lingua da Lunda*, Lisbonne, 1890, in-8, p. 340.

4. Dumoutier, *Etudes d'ethnographie religieuse annamite*, Paris, 1898, in-8, p. 97.

5. Dias de Carvalho, *Methodo pratico para fallar a lingua da Lunda*, Lisbonne, 1890, in-8, p. 340.

CONTES D'Auvergne

(Puy-de-Dôme)

I

SEL MARAUD

 L'était une fois un petit garçon qui n'était pas trop fin. Sa mère lui dit : « Je vais aller au marché ; tu vas chasser les mouches pour qu'elles n'ennuient pas ton frère et tu leur donneras des coups de marteau pour les tuer ».

Une fois sa mère partie, les mouches ne faisaient qu'aller sur la figure de son frère ; alors il prend le marteau, en donne un coup sur la figure de son frère et il l'assomme.

Quand sa mère revint, elle le gronda bien fort et lui dit : « Tu vas aller me chercher du sel à Maraud ».

Pour se rappeler, le petit garçon répéta « Sel à Maraud ! » tout le long du chemin ; il rencontra un mariage, et comme les gens comprenaient autre chose, ils se mirent à taper sur le petit garçon qui s'en alla en pleurant le raconter à sa mère. Elle lui dit : « Tu aurais dû dire « que tout le monde fasse de même ! »

Il s'en alla et répéta tout le long du chemin : « Que tout le monde fasse de même, que tout le monde fasse de même ! » Bientôt il rencontra un enterrement et il se mit à dire : « Que tout le monde fasse de même ! » Alors les personnes de l'enterrement le battirent et il s'en alla chez sa mère et lui raconta son histoire. Elle lui dit : « Tu aurais dû faire ta prière et faire le signe de la croix ».

Il s'en alla ; un peu plus loin il rencontra des moissonneurs ; comme il faisait sa prière et le signe de la croix, ils crurent qu'il voulait attirer la malédiction sur leur moisson, alors il le tapèrent et il s'en alla chez lui. Sa mère lui dit : « Tu aurais dû dire « que toutes soient de même ! »

Il répéta : « Que toutes soient de même ». Il rencontra une maison où il y avait le feu, il répéta : « Que toutes soient de même », et les gens le battirent ; il retourna chez lui. Sa mère lui dit : « Tu aurais dû jeter de l'eau sur le feu ».

Il partit et vit une vieille femme qui allumait son feu ; alors il va chercher de l'eau et la jette sur le feu ; la vieille se mit en colère et le battit ; il s'en retourna chez lui. Sa mère lui dit : « Tu aurais dû y mettre du bois ».

Il s'en alla et rencontra une femme qui faisait du beurre ; il va

chercher du bois et le met dans le beurre. Cette fois la femme le battit fort, et il revint chez lui.

Sa mère lui dit qu'il n'était pas assez fin pour aller faire les commissions ; elle lui dit qu'il fallait faire du feu pour chauffer sa grand'mère. Il fit du feu, tellement, que sa grand'mère s'endormit. Il dit : « Grand'mère n'a pas assez chaud ! » il prit sa grand'mère et la jeta dans le feu ; comme elle faisait des grimaces, il cria d'un air joyeux : « Venez regarder comme grand'mère est contente et rit de joie d'avoir chaud ! »

II

LA FILLE DU ROI

Il était une fois une princesse qui voulait se marier. Le roi fit publier au son du tambour que sa fille se marierait avec celui qui lui apporterait les plus beaux fruits.

Dans une ferme, non loin de là, il y avait trois garçons. Le premier chercha les plus beaux fruits pour les porter à la cour.

Comme il marchait sur la route, il eut soif, et vit une vieille fée qui avait un verre pour boire, il lui dit : « Veux-tu me prêter ton verre ? » La vieille le lui prêta, quand il eut bu, il jeta le verre à la vieille, et la vieille lui dit : « Qu'est-ce que tu as dans ton panier ? » — Du fumier ! répondit le garçon. Quand il arriva à la cour, il ouvrit son panier et vit du fumier au lieu des fruits ; les gardes le mirent à la porte.

Le second garçon fit la même chose que le premier.

Mais le troisième rencontra la vieille et lui dit : « Madame, voulez-vous me prêter votre verre pour boire ? » — Oui, lui répondit la vieille. Quand il eut bu, il lui dit : « Merci bien, madame ! » et il voulut lui donner deux des plus beaux fruits qu'il avait. La vieille refusa ; quand il ouvrit son panier devant le roi et sa fille, il sortit de beaux fruits, et il se maria avec la princesse.

III

LES POIRES D'OR¹.

Il était une fois trois jeunes gens qui voulaient se marier ; ils avaient pour toute fortune un poirier qui portait des poires d'or ; toutes les nuits il disparaissait une poire et ils voulurent savoir qui

1. Le début de ce conte, très altéré, se retrouve dans un autre conte d'Auvergne (Cantal), *Pierre sans peur*, Paul Sébillot. *Litt. orale de l'Auvergne*, p. 20.

les enlevait. Le premier dit qu'il veillerait avec une hache, mais il s'endormit. Quand vint le tour du deuxième, il s'endormit aussi. Mais le troisième vit un énorme bras qui sortait d'un souterrain et qui prenait les poires ; il prit sa hache et en frappa le grand bras qui tomba dans le souterrain.

Le jour suivant, les deux frères virent trois jolies filles qui avaient chacune un diamant, mais la plus jeune était plus jolie et avait deux diamants. Les deux aînés se dirent qu'ils allaient faire descendre leur frère dans le souterrain, qu'ils le lâcheraient au milieu de la descente et qu'il mourrait ; le lendemain, ils le firent descendre dans le souterrain et lâchèrent la corde. Il se cassa une jambe et il vit des fourmis qui étaient en train de manger le grand bras ; il leur en coupa à chacune un petit morceau, et quand elles eurent mangé, elles lui soignèrent la jambe. Il se traîna dans le souterrain et il vit les trois jeunes filles ; la plus jeune lui dit que s'il n'était pas boiteux elle voudrait bien de lui. Un peu plus loin, il rencontra trois corbeaux et leur donna des morceaux du grand bras ; ils lui dirent qu'ils le ramèneraient à terre. Ils se mirent à porter le jeune garçon ; quand il fut à terre, il ne boitait plus ; il se maria avec la plus jeune fille et ses deux frères avec les deux autres.

IV

LA CHÈVRE

Il était une fois une chèvre qui voulait avoir des petits. Elle allait aux champs avec un petit garçon qui ne lui donnait pas le temps de brouter, et il lui disait : « En as-tu assez mangé ? — Je mangerais bien encore un petit rabichoux », répondait-elle. Un jour, il lui donna un coup de sa faucille, lui coupa la patte et il l'emmena à son écurie. Il laissa la porte ouverte, de sorte qu'elle pouvait aller où elle voulait. La chèvre sortit dans les bois et se construisit une maison ; quand elle eut ses petites chèvres, elle allait leur chercher à manger et elle disait quand elle rentrait : « Par la voix de ma petite barbinette et de ma petite patte blanche, ouvrez-moi ! » Et pour se garantir du loup, elle avait mis devant sa porte un grand bassin d'eau bouillante. Quand elle fut partie, le loup, qui avait entendu parler de patte blanche, dit qu'il allait se tremper la patte dans de la chaux. Il arriva et dit : « Par la voix de ma petite barbinette et de ma petite patte blanche, ouvrez-moi ! » et les petits biquetons ouvrirent la porte au loup ; les deux grands furent mangés et le plus petit se blottit dans un soulier à sa mère, le loup lui

mangea le bout de la queue. C'est depuis ce temps-là que les chèvres n'ont qu'un tout petit bout de queue.

(Conté en juillet 1900, par Eugénie Melon, de Piouzat).

GABRIELLE SÉBILLOT.

LES POURQUOI¹

CXIV

POURQUOI LA CHÈVRE A SA QUEUE RELEVÉE

On raconte que la chèvre refusait d'entrer dans l'arche. Gabriel la saisit par la queue et la traina en la relevant, et elle restera ainsi jusqu'au jour du jugement².

RENÉ BASSET.

LES EMPREINTES MERVEILLEUSES³

CLXXVIII

LA TRACE DE MOH'AMMED

(Égypte)

La légende raconte que chaque jeudi, Moh'ammed apparaît quelques instants dans la mosquée de Qaït bey au Qaire, et on montre la trace que laissent ses pieds sur un cube de granit rose⁴.

CLXXIX

LE CHEVAL DE DÔNG-THIÊN-VUONG

(Annam)

D'après les traditions annamites, on voit encore l'empreinte des quatre pieds du cheval de fer du héros Dông-Thiên-Vuong, à l'endroit d'où il partit pour monter au ciel⁵.

1. Suite, voir t. XIV, p. 314.

2. Ah'wed el Qalyoubi, *Naouddir*. Le Qaire, 1302, heg., in-8, p. 107.

3. Suite, voir t. XV, p. 56.

4. M^{me} Lee Childe, *Un hiver au Qaire*, Paris, 1883, gr. in-18, p. 85.

5. Dumoutier, *Essai d'ethnographie religieuse annamite*. Paris, 1898, in-8, p. 87.

CLXXX

LA TRACE DE LA CRAVACHE DE 'OMAR

(Égypte)

Le Khalife 'Omar s'aperçut un jour à la Mekke qu'une des colonnes de la mosquée de 'Amr à Fostat était mal taillée. Il ordonna à un des piliers à côté de lui d'aller remplacer la colonne défectueuse. Par deux fois le pilier frémit, mais ne s'envola pas. 'Omar, furieux, le frappa de sa cravache en lui criant : Va donc, au nom de Dieu miséricordieux. Alors le pilier obéit et on voit encore l'empreinte du coup porté par 'Omar¹.

RENÉ BASSET.

MÉDECINE SUPERSTITIEUSE²

XIX

DE L'ABSENCE DU NOMBRIL AU MOYEN-ÂGE ET DE SES INCONVÉNIENTS

On a gravement discuté au moyen-âge, d'ailleurs sans arriver à conclure cette grave question : Eve, Adam surtout, *avaient-ils un nombril*? Le fait paraissait douteux vu qu'il n'y avait pas eu pour eux de vie intra-utérine. Quant aux êtres considérés comme d'origine diabolique, on était très affirmatif; aujourd'hui encore il est partout de tradition que les sorciers *n'en ont pas*.

Les misérables suspects se voyaient jadis soumis à d'odieuses investigations; les balances publiques devaient établir s'ils avaient un poids en rapport avec leur corpulence, le *poids d'un honnête chrétien*, disait-on. En outre, experts ou matrones, suivant le sexe, constataient s'ils portaient ou non quelque signe diabolique sur le corps et l'absence de la dépression ombilicale a certainement été jugée comme un *criterium* certain.

Cette anomalie cependant peut exister, elle s'explique notamment par la réduction incomplète d'une hernie ombilicale, accident très fréquent chez les nouveaux-nés. Il arrive parfois que toute trace de l'insertion du placenta disparaît ou ne se découvre qu'après une investigation très minutieuse.

Pareil cas s'est présenté sur un malade de ma famille, d'ailleurs

1. M^{me} Lee Childc, *Un hiver au Caire*, p. 49-50.

2. Cf. t. XV, p. 57, 228.

bien conformé. Il n'était pas venu trop tard dans un monde trop vieux. Je me plaisais à lui dire que s'il fût né quelques siècles plus tôt, cette singularité dont il tirait gloire et ne supportait aucun inconvénient, eût pu tout simplement lui valoir *d'être brûlé vif*.

XX

DÉFORMATION DE LA MAIN DES PETITS ENFANTS PRATiquÉE
PAR LES NOURRICES EN POITOU

Dans la main ouverte, les tendons peuvent parfois normalement relever les doigts, de façon à ce que les deux plans formés par la paume et les doigts réunis se rejoignent sous un angle plus ou moins obtus. C'est la main *qui quille*, si favorable aux joueuses d'osselets.

Cette extensibilité de la capsule articulaire fut jadis, sans que nous sachions bien pourquoi, considérée comme un *réel avantage*. Jugeait-on que la main en devenait plus belle ou plus adroite? Toujours est-il que les nourrices du Poitou s'efforçaient par un procédé barbare de la provoquer.

Plusieurs fois par jour, leur main s'appliquait paume contre paume à celle de l'enfant et repoussait ses doigts le plus loin possible....

Cela ne se faisait pas sans violence, car il en résultait plus tard chez l'adulte un état permanent de *semi-luxation* nullement *avantageux*. L'un de mes amis, né vers 1836, décédé il a peu d'années, attribuait, non sans raison, à ces coupables manœuvres, son inhabileté manuelle qui l'obligeait à dissocier en quelque sorte les éléments de ses lettres et rendait son écritures des plus singulières.

Les nourrices ont aujourd'hui complètement abandonné leur déplorable pratique. La dernière fois qu'il me fut donné d'observer cette déformation, il s'agissait encore d'un garçon, né plus tard, vers 1852, aujourd'hui maire de la commune de Surin, canton de Champdeniers (Deux-Sèvres) et très disposé à livrer ses mains aux investigations scientifiques.

Je constate que je n'ai jamais rien vu de pareil chez de véritables paysans. Peut-être y aurait-il lieu de se demander si les poupons réputés en quelque sorte hors du commun, n'étaient pas seuls l'objet de cette attention peu délicate de leur nourrice.

D^r L. DESAIVRE.

LES VILLES ENGLOUTIES¹

CLVI

LE CHATEAU ENGLOUTI PRÈS D'ALTKLOSTER

(Posnanie)

es habitants d'Altkloster appellent Neuland cette partie de leur territoire qu'ils ont acquise récemment en face de leurs anciennes possessions. Dans ce pays plat existe une dépression circulaire entourée de tous côtés par une élévation en forme de rempart. La profondeur s'accroît vers le milieu et il existe là un trou profond de plusieurs mètres. La légende raconte ce qui suit sur cet endroit : Là existait une colline dont le sommet portait un château habité par un comte connu et redouté dans les environs à cause de sa vie débauchée et de sa force extraordinaire. Mais à la fin, comme la mesure de ses péchés était remplie, la terre s'ouvrit et le château disparut avec tous ses habitants. Parmi eux se trouvait aussi la jeune fille innocente du comte.

Un jour plusieurs enfants gardaient leurs chèvres dans le voisinage de cet endroit. L'un d'eux, un garçon sauvage enleva le bonnet de la tête d'un de ses camarades et le jeta juste dans le trou. Comme l'histoire du château englouti était connue des enfants, le propriétaire du bonnet eut peur d'abord de se hasarder dans l'excavation. A la fin la crainte de la punition qui l'attendait à la maison s'il rentrait sans son bonnet, lui donna le courage de descendre. Il s'approcha timidement du trou, mais combien il fut effrayé lorsqu'il y aperçut une femme merveilleusement belle aux pieds duquel était couché un monstre velu, assez semblable à un ours. La femme lui rendit son bonnet rempli d'or jusqu'au bord. Plein de joie, il se hâta de rejoindre ses camarades pour leur montrer son trésor ; ceux-ci furent désireux d'acquérir une telle fortune. Tous jetèrent leurs bonnets dans le trou, mais aucun de ceux qui y descendit ne fut revu. Lorsque le pasteur de l'endroit apprit la catastrophe de la bouche du jeune garçon qui était revenu, il s'empressa d'aller à l'endroit mystérieux, et, par des prières et des conjurations, il fit si bien que la femme apparut de nouveau. Elle lui dit : Le château englouti sera délivré avec tous ses habitants lorsqu'une

1. Suite, v. t. XV, p. 170.

procession complète sera entreprise en cet endroit. Si la délivrance réussit, non seulement le village recouvrera les enfants disparus, mais il recevra aussi une grande huche pleine d'or. La perspective d'un gain considérable détermina les gens à entreprendre dès le lendemain la procession. Mais lorsqu'on arriva, on s'aperçut qu'on avait oublié une lumière à l'église et la procession dut revenir sans avoir réussi. On recommença bientôt, mais cette fois, on oublia de prendre le cierge pascal. Quand on arriva la troisième fois, une lumière ne brûlait pas clair et lorsqu'on voulut la moucher, il se trouva que les mouchettes avaient été oubliées. La femme apparut de nouveau et dit : Grâce à votre négligence, notre délivrance est remise à une époque lointaine. Le trésor est au fond du lac de Fehlen où personne ne le trouvera ¹.

RENÉ BASSET.

BIBLIOGRAPHIE

V. Chauvin, professeur à l'Université de Liège. *Bibliographie des ouvrages arabes* IV, *Les Mille et Une Nuits* (Première partie). Liège, H. Vaillant-Cazenave, 1900, 228 p. in-8.

M. Chauvin continue le gigantesque travail qu'il a entrepris et dont trois parties ont déjà paru. J'ai déjà dit précédemment combien les orientalistes et les folkloristes étaient redevables à son œuvre : le présent volume mérite les mêmes éloges. Il est consacré à la bibliographie générale des *Mille et Une Nuits* ; le suivant contiendra l'énumération des contes isolés : éditions, traductions et rapprochements. On retrouve dans celui-ci la minutieuse exactitude et le zèle dont M. Chauvin a déjà donné des preuves. Quelques menues observations qui suivent ne feront que confirmer ce jugement.

L'article de Gildemeister (p. 6, *De rebus indicis*, p. 156, 88-90) aurait dû être reporté sous la rubrique *Les Arabes* (p. 8), car c'est une note relative au fameux passage de Mas'oudi sur les *Mille et Une Nuits*. — P. 4, au paragraphe sur l'influence des *Mille et Une Nuits*, on pourrait ajouter la *Mille et Deuxième Nuits* dans les *Romans et Contes* de Théophile Gautier. (*Romans et Contes*, Paris, 1882, in-18 jés., p. 317). — P. 112, M. Rat a annoncé dès 1869 une traduction complète de ce recueil (*Les Amours et les Aventures du jeune Ons et Oudjoud*, Toulon, 1869, in-8, p. 3-5). Cette annonce est rappelée dans le premier volume de la traduction du *Mostat'ref* du même auteur. (Paris, 1899, in-8). — P. 117-118, aux éditions de la traduction allemande de Weil, il faut ajouter celle de 1889, Stuttgart, 4 v. in-8. — P. 124, il y a plusieurs ouvrages portant le titre de *El Faradj ba'd ech Chidda*, ceux de la Bibliothèque

1. O. Knoop, *Sagen und Erzählungen aus der Provinz Posen*, Posen, 1893, in-8, p. 159.

d'Alger (n° 806, 1847, 1854) ne correspondent pas à ce recueil qui a servi de base aux *Mille et Un Jours*. Aux manuscrits cités (texte turk), il fallait ajouter : *Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque Khédiviale* ¹ p. 138 ; les ms. 234 et 235 du fonds turk de Gotha ² ; le ms. de Lisbonne que j'ai décrit dans ma *Notice sommaire des manuscrits orientaux de deux bibliothèques de Lisbonne*, p. 8-9 ³. Il faut aussi mentionner que l'un de ces contes (l'architecte de la ville de Bim) a été analysé par Galland ⁴. — P. 134. Le titre exact des nouveaux contes de Caylus, n° 335 D est le suivant : Nouveaux | Contes | Orientaux | par M. le comte de Caylus | ornés de Figures en Taille-douce. | Nouvelle Edition | Tome premier. | A Amsterdam | chez la Veuve Merkus, Libraire ; | Et à Paris | chez Merigot le jeune, Libraire, Quai | des Augustins, au coin de la rue Pavée. MDCCCLXXX, tome premier. — 3 folios non paginés, 312 pages, 4 f°s, d'addition et de table. Tome second, 332 pages (in-12).

P. 185. Les titres du volume traduit par Kirby doivent être rectifiés ainsi qu'il suit :

Adventures of Zaher of Damascus and his son Ali.

Joodar of Cairo and Muhmood of Tunis.

Story of the Labourer and Flying Chair.

Abu Neut and Abu Neuteen.

The Fisherman's Son.

P. 210. Je ne sais sur quelle preuve s'appuie M. Chauvin pour croire que le ms. signalé par Humbert dans son *Anthologie arabe* est celui ayant appartenu à de Sacy, actuellement à Munich ⁵. Dans la biographie de Michel Sabbagh, qui termine l'*Anthologie arabe*, (p. 293 ⁶), Humbert, en parlant des copies faites par ce dernier, dit qu'elles « sont surtout entre les mains de MM. S. de Sacy, Caussein de Perceval, Kosegarten, Baudeuf et autres orientalistes ». C'est d'après l'un d'eux, (sans doute celui de Caussein de Perceval, le 2522-2523 actuel de la Bib. Nat.), que Humbert a reproduit le conte d'Ons el Oudjoud. M. Chauvin a remarqué avec beaucoup de raison (p. 210) que ce dernier texte présente de nombreuses variantes.

Puisse la seconde partie de la bibliographie des Mille et Une Nuits ne pas se faire longtemps attendre : comme la première, elle sera d'un précieux secours pour l'histoire du livre ⁷.

R. B.

1. Le Qaire, 1306 hég. in-8.

2. Comme l'a remarqué M. Pertsch (*Die türkischen Handschriften... zu Gotha*, Vienne, 1864, in-8, p. 196), ils sont semblables à celui d'Upsala, (Tornerberg. *Codices arabici, persici et turcici*, Upsala, 1849, in-4, n° CXV), mais ils diffèrent de celui de Vienne (Krafft, 170 ; Flügel, t. II, p. 31, n° 798) et de ceux de Paris.

3. Lisbonne, 1894, in-8.

4. Cf. *Journal d'Antoine Galland pendant son séjour à Constantinople*, éd. Schefer, Paris, 1882, 2 v. in-8, t. II, p. 7.

5. Cf. Zotenberg, *Histoire d'Ala al din*, Paris, 1888, in-4, p. 46, note 6. Le ms. complet des M. 1 Nuits, existant à Tunis et provenant de Sacy (n° 623-626), porte comme nom de copiste 'Ali el Ans'ari ben Cheikh Ibrahim el Ans'ari et non Michel Sabbagh. Quand à la copie de ce dernier, (n° 629) elle ne comprend que huit fascicules contenant une petite partie de l'ouvrage et provient de la bibliothèque de Quatremère (cf. Aumer, *Die arabischen Handschriften der K. Hof und Staatsbibliothek in München*, Munich, 1866, in-8, p. 272).

6. Paris, 1829, in-8.

7. M. Chauvin n'a pu mentionner divers articles parus quand son livre était sous presse ; ils trouveront placé dans un supplément : je citerai entre autres, Brockelmann, *Geschichte der arabischen Literatur*, t. II, 1^{re} partie, Berlin, 1899, in-8, p. 58-62, et le compte-rendu de la traduction Mardrus, publié par M. Gaudefroy Demombynes dans la *Revue critique*, mai 1900.

A. de Mortillet. *Les monuments mégalithiques du Pas de Calais.*
Extr. des comptes rendus de l'Association Française pour l'avancement des sciences, in-8 de pp. 17.

Cet inventaire ne comprend qu'une partie de ce département, médiocrement riche d'ailleurs au point de vue mégalithique. L'auteur a rapporté un certain nombre de légendes qui s'attachent à des pierres naturelles aussi bien qu'à des blocs érigés de main d'homme. Parmi elles figurent plusieurs souvenirs des apôtres de la contrée, dont quelques uns y ont laissé leur empreinte. Sur le dolmen de la table des fées, des dépressions markeraient l'emplacement du tronc et de la tête des victimes immolées ; on montre même les trous des anneaux qui servaient à les lier et les rigoles par lesquelles s'écoulait le sang. Cette légende se rencontre en un assez grand nombre de pays, elle est probablement moderne, et a dû être suggérée aux paysans par des archéologues à l'époque où l'on prenait les dolmens pour des autels. Il serait, entre parenthèse, intéressant de savoir à quelle époque on a constaté pour la première fois les traces de ces prétendus égorgements. La danse des Neuches représente une noce pétrifiée pour avoir refusé de s'agenouiller devant une procession, ou pour avoir continué de danser quand passait le Saint-Sacrement. Un pseudo cromlech est l'objet d'une tradition analogue. Il s'y rattache d'autres légendes : ce sont des fées qui ayant oublié de cesser leur danse de nuit auraient été pétrifiées ; une bataille aurait été livrée en cet endroit et les pierres markeraient la position des combattants ; les pierres d'un tumulus seraient des sentinelles placées pour surveiller l'ennemi et remplacées par des pieux pendant que l'ennemi se retirait. Suivant Taillier, qui écrivait en 1832, elles auraient été élevées en souvenir d'une bataille. La pierre naturelle dite de sainte Saturnine est nommée ainsi parce que la tête de la sainte décapitée par un amant éconduit, y fut déposée. Les femmes y viennent en pèlerinage pour demander la bénédiction des bestiaux, et la grâce de filer le lin avec finesse.

P. S.

EXPOSITIONS ET CONGRÈS

CONGRÈS DES TRADITIONS POPULAIRES

Nous rappelons à nos lecteurs que le Congrès se réunira du 10 au 12 septembre.

Le français est la langue officielle du Congrès. Les communications en allemand, anglais, italien, latin sont admises, avec un résumé obligatoire en français.

Elles devront être transmises au Secrétaire général avant le 1^{er} septembre 1900.

Le Congrès se divisera en deux sections générales :

I. Littérature orale et art populaire.

II. Ethnographie traditionnelle.

I. — *Littérature orale et Art populaire*

a. Origine, évolution et transmission des Contes et Légendes. Exposition et discussion des systèmes en présence.

b. Origine, évolution et transmission des chansons populaires, soit au point de vue de la poésie, soit au point de vue musical. Influence réciproque de la poésie et de la musique savantes et de la poésie et de la musique populaires.

Le théâtre populaire : ses rapports, anciens et modernes, avec le théâtre littéraire.

c. Origine et évolution de l'iconographie traditionnelle (imagerie, sculpture, etc.) ; ses rapports avec l'art classique ; emprunts mutuels.

d. Origine et évolution du costume populaire. Recherches dans les monuments et documents, des parties du costume plus ou moins bien conservées jusqu'à nos jours. — Origine et évolution des bijoux et des parures.

II. — *Ethnographie traditionnelle*

a. Les survivances des coutumes relatives à la naissance, au mariage, à la mort. (Mariage par capture, couvade, offrandes funéraires, etc.)

b. Survivance du culte des animaux dans les coutumes des peuples modernes. — Survivances des cultes des pierres, des arbres et des fontaines.

c. Vestiges des anciens cultes locaux dans le culte des saints. L'Hagiographie populaire (rites et traditions).

d. La médecine populaire et la magie (amulettes, rites, envoûtement, fascination et mauvais œil, etc.).

Tableau du mouvement traditionniste de 1889 à 1900.

Toutes les communications doivent être adressées à M. Paul SÉBILLOT, secrétaire général du Comité, *boulevard Saint-Marcel*, 80.

Les cotisations (12 francs) devront être adressées à M. A. CERTEUX, *rue Vauquelin*, 3.

Le Gérant, A. CERTEUX.

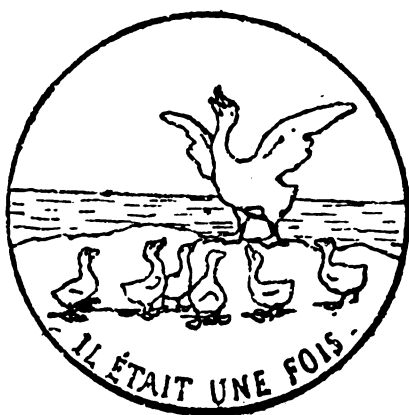
SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

RECUEIL MENSUEL DE MYTHOLOGIE,
LITTÉRATURE ORALE, ETHNOGRAPHIE TRADITIONNELLE
ET ART POPULAIRE



TOME XV
15^e ANNÉE. — N° 9. — SEPTEMBRE 1900

PARIS

ÉMILE LECHEVALIER

39, Quai des Grands-Augustins

ERNEST LEROUX

28, rue Bonaparte

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

J. MAISONNEUVE

6, rue de Mézières et rue Madame, 26

Prix de ce Numéro : UN franc vingt-cinq

SOMMAIRE

Congrès international des Traditions populaires	PAUL SÉBILLOT.	433
Pèlerins et pèlerinages. XLII. La Fontaine sacrée du Vignal.....	Docteur F. POMMEROL.	454
XLIII. Les castellets de la Sainte Baume.....	M.-J. DE KERSAINT GILLY.	457
Contes et légendes de la Haute-Bretagne.		
XXXVIII. L'herbe du diable.....	LUCIE DE V.-H.	458
Contes et légendes arabes. CCCLXXXIII-CCCCIV.	RENÉ BASSET.	459
Les Conceptions miraculeuses. I. Basse-Bretagne	JOSEPH D'ARMONT et P. S.	471
Contes du Bourbonnais. I. L'enfant vendu au diable. II. Maumiron ou le meneur de lutins..	Docteur F. POMMEROL.	472
Médecine superstitieuse. XXI. La pierre de souris	LUCIE DE V.-H.	474
Les sermons et les Traditions populaires. II. Note sur deux sermons contre les pratiques supers- titieuses XI ^e -XVIII ^e siècles.....	LÉO DESAUVRE.	475
Petites légendes chrétiennes. XXXII. Sainte Répa- rade et le loup cervier. XXXIII. Le lit du bon Dieu. XXXIV. Les gouffres bénits.....	M.-J. DE KERSAINT-GILLY.	478
La Mer et les Eaux. CXI. L'églefin. CXII. La dis- parition d'une flottille de pêche.....	ALFRED HAROU.	479
CXIII. L'oiseau du mauvais temps. — La vie du matelot. CXIV. Le mal de mer. CXV. Pirates et Corsaires.....	PAUL SÉBILLOT.	480
Le Culte des fontaines dans le Var. II.....	M.-J. DE KERSAINT-GILLY.	490
Blasons du département de l'Orne.....	FILLEUL PÉTIGNY.	491
Bibliographie : M.-J. de Kersaint-Gilly. Fêtes de Noël en Provence. P. S. — A. Dauzat. Morphologie du patois de Vincelles. P. S. — Dr A. Cabanès. Les Curiosités de la Médecine. P. S. — Charles Le Goffic. Le Bois dormant. P. S. — Th. Botrel. Contes du lit-clos. P. S. — Livres reçus aux bureaux de la Revue. — Ouvrages offerts à la Société des Traditions populaires au Congrès de 1900.		
Notes et enquêtes. — Réponses.		

ILLUSTRATION

Menu du banquet du Congrès. *Félix Régamey.*

Adresser tout ce qui concerne la rédaction et l'administration à M. Paul Sébillot, 80, boulevard Saint-Marcel.

La cotisation des sociétaires, donnant droit à l'envoi gratuit de la REVUE est fixée à 15 francs par an (France et Union postale). Le prix de l'abonnement, pour les non-sociétaires, est de 15 francs par an pour la France et de 17 francs pour l'union postale.

AVIS IMPORTANT

Dans l'intérêt d'un service régulier, nous prions nos abonnés d'envoyer sans retard le montant de leur abonnement pour l'année 1900 à M. Paul Sébillot, 80, boulevard Saint-Marcel.

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

15^e Année. — Tome XV. — N^o 9. — Septembre 1900.

CONGRÈS INTERNATIONAL DES TRADITIONS POPULAIRES (10-12 septembre 1900)



Le Congrès de 1900 a réuni bien plus d'adhérents que celui de 1889, qui était le premier de tous les Congrès des Traditions populaires; leur nombre a dépassé 130 : beaucoup d'entre eux ont assisté aux séances et pris part aux discussions et aux vœux; à chacune des séances, même à celles du matin, il y avait plus de 50 auditeurs. Nous allons donner jour par jour, le résumé de ce qui y a été lu ou dit.

Lundi 10 (matin)

La première séance s'est ouverte le lundi matin au Palais des Congrès, où se sont tenues toutes celles de la session.

L'ordre du jour appelait la nomination du bureau, et conformément aux précédents, le bureau de la Commission d'organisation est devenu le bureau définitif du Congrès; on y a adjoint des membres étrangers, et le bureau s'est trouvé composé ainsi qu'il suit :

Président

M. BEAUQUIER (Charles), député, président de la Société des Traditions populaires (*France*).

Vice-présidents

MM. ABERCROMBY (John), délégué de Folk-lore Society (*Angleterre*).

BEAUGRAND (H.), Président de la Société des Traditions populaires du Canada (*Canada*).

- BRUEYRE (Loys), vice-président de la Société des Traditions populaires (*France*).
- HOFFMANN-KRAYER, président de la Société suisse des Traditions populaires (*Suisse*).
- KUNZ (George) délégué de American Folk-Lore Society (*Etats-Unis d'Amérique*).
- MONSEUR (Eugène). Président de la Société du Folk-lore wallon (*Belgique*).
- M^{me} la comtesse MARTINENGO-CESARESCO, déléguée de Chicago International folk-lore Association (*Etats-Unis d'Amérique*).
- MM. MUNTZ (Eugène), membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (*France*).
- PRATO (Stanislas), directeur du lycée de Fabriano (*Italie*).
- ZMIGRODZKI (Michel de), délégué de la Société folk-loristique polonaise de Léopol (*Pologne*¹).

Secrétaire général

- M. SÉBILLOT (Paul), secrétaire général de la Société des Traditions populaires (*France*).

Secrétaires

- MM. ANDREWS (J. B.), délégué de Folk-lore Society (*Angleterre*).
- BLÉMONT (Émile), homme de lettres (*France*).
- DONCIEUX (George), rédacteur à la *Revue des Traditions populaires* et à la *Romania* (*France*).
- PINEAU (Léon), professeur au lycée Descartes, Tours (*France*).
- TCHÉRAZ (Minas), directeur du journal l'*Arménie*, (*Asie Mineure*).

Trésorier

- M. CERTEUX (A.), Trésorier de la Société des Traditions populaires (*France*).

Le secrétaire général annonce que M. le Ministre de l'Instruction publique s'est fait représenter par M. RAOUL DE SAINT-ARROMAN, chef de bureau à son Ministère, puis il donne lecture de la liste des délégués des gouvernements étrangers ; ce sont :

- M^{me} ROBERT HATCHER, Miss ALICE FLETCHER, vice-présidente de « American Folk-lore Society », le professeur ALCÉE FORTIER (*Etats-Unis d'Amérique*).

1. MM. Prato et de Zmigrodzki ont déjà été vice-présidents en 1889.

MM. SEBESTYÉN (D^r Jules), conservateur-adjoint du Musée national de Buda-Pesth (*Hongrie*).

TYPALDO-BASSIA, député au Parlement hellénique (*Grèce*).

LAHOVARY (Constantin Gr.), député (*Roumanie*).

Voici la liste des Sociétés qui se sont fait représenter :

American Folk-Lore Society (M. George D. Kunz).

Chicago International Folk-lore Association (Mesdames Laura H. Clarke, comtesse Martinengo-Cesaresco, Potter Palmer, MM. Paul Carus, Selim Peabody, Stanislas Prato, Vuletic Vukasovic, Michel de Zmigrodski).

Folk-lore Society (MM. John Abercromby, J.-B. Andrews, F.-T. Elworthy, D^r Gaster, A. Nutt, P^r F. Powell, H.-D. Rouse, N.-W. Thomas).

Société d'émulation d'Abbeville (MM. Alcuis Ledieu et de Wailly).

Société d'archéologie de Bruxelles (M. le colonel Paul Combaz).

Société d'Ethnographie tcheco-slave de Prague (M. Th. Volkov).

Société finno-ougrienne (M. O. Donner).

Société folkloristique polonaise de Lemberg. (MM. Th. Volkov et de Zmigrodski).

Société « le Parnasse » d'Athènes (M. Typaldo Bassia).

Société suisse des Traditions populaires (Le D^r Hoffmann-Krayer).

Société scientifique de Chevtschenko à Lviv, (Lemberg) Galicie (M. Th. Volkov).

Société des Traditions populaires du Canada (M. H. Beaugrand).

Le secrétaire-général annonce que les membres dont les noms suivent se sont fait excuser par lettres : MM. René Basset, V. Bogisic, Daniel Bourchenin, Michel Bréal, George Doncieux, Achille Millien, Max Müller, Eugène Müntz, Vuletic-Vukasovic, Jan Karlowicz, Alcée Fortier, Henri Gelin, E.-T. Hamy, Hugues Krafft, Constantin Lahovary, Armand Landrin.

M. Paul Sébillot donne ensuite lecture d'une lettre qui lui a été adressée, le matin même, par l'illustre traditionniste sicilien, Giuseppe Pitre, directeur de *l'Archivio per lo studio delle tradizioni popolari*.

« Comme folkloriste italien, animé d'une affection inlassable pour l'œuvre de la science, je prends part en esprit au Congrès des Traditions Populaires qui va s'ouvrir à Paris. J'y prends part en mon nom, comme auteur de travaux sur la démopsychologie : j'y prends

1. *L'Archivio per lo studio delle tradizioni popolari* de Pelerme était représenté par M. Paul Sébillot, la *Tradition* de Paris, par M. de Beaurepaire-Froment : la *Revue de Bretagne et de Vendée*, de Nantes, par M. O. de Gourcuff, la *Revue de l'histoire des religions*, par M. Léon Marillier.

part comme directeur de l'*Archivio per lo studio delle tradizioni popolari*, qui est la plus ancienne des revues de traditions et de coutumes. Ne pouvant venir personnellement à Paris, je vous prie, mon cher Monsieur Sébillot, de représenter notre Archivio, ce que vous pouvez faire avec grande autorité.

« Je ne doute pas que les questions importantes inscrites au programme ne soient étudiées et discutées, et je suis certain que le Congrès donnera une fois de plus la preuve de la variété des sujets, de la compétence de la doctrine qui recommandent notre science nouvelle et encore jeune. Les jeunes apprendront à considérer comme elle le mérite, cette nouvelle branche de science qui tient le milieu entre l'ethnographie et la linguistique, et fournit un puissant secours à l'anthropologie, à la sociologie, à l'histoire. Ceux qui sont plus anciens dans la carrière seront heureux de voir apprécier et commenter leurs travaux herculéens, qui, hier encore, étaient considérés comme choses peu importantes, et regardés presque comme des rêveries et des illusions.

« Mais après une affirmation si nouvelle, je ne veux pas renoncer à parler d'une chose déjà ancienne, et je voudrais attirer l'attention du Congrès sur la nécessité d'une Bibliographie du folk-lore des diverses nations ; lors du Congrès de Chicago, j'avais écrit une lettre au regretté Fletcher S. Bassett, pour insister sur la nécessité d'une œuvre internationale qui serait l'inventaire des publications de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Russie, etc ; vous voyez que ma proposition n'est pas nouvelle, et, vous, mon très distingué ami, vous avez donné le bon exemple en publiant plusieurs fragments dans cet ordre d'idées pour la France, travail qu'il est désirable de voir compléter et publier en entier ; pour l'Angleterre, il a été commencé par M. Gomme dans le *Folk-lore*, l'Italie, elle, a la bonne fortune d'avoir un ouvrage plus complet¹ ; mais elle attend ceux des nations sœurs.

« Veuillez, mon excellent ami, avec l'autorité que vous donnent justement vos nombreux travaux, faire part de cette proposition au Congrès de Paris, et affirmer l'urgence d'une bibliographie des Traditions et des Usages populaires. Nous avons besoin de savoir ce qui a été fait, pour savoir ce qui reste à faire, et aussi pour éviter des répétitions inutiles d'œuvres déjà faites, et ne pas nous disperser sur de « vieilles nouveautés ». Les résultats définitifs de la science ne seront atteints que par la connaissance des traditions et des

1. Cet ouvrage, la *Bibliographia delle tradizioni popolari d'Italia*, Palerme. Clausen, in-8 de pp. X-603 à 2 colonnes, 1894, qui fait le plus grand honneur à son auteur, est de M. Pitre lui-même.

coutumes similaires chez les peuples divers, et, sans une bibliographie, personne ne peut utilement entreprendre ce travail.

« Présentez au Congrès mes souhaits et les félicitations de votre ami très dévoué.

GIUSEPPE PITRÈ.

La fin de cette lettre est saluée par des applaudissements.

M. Sébillot rappelle l'œuvre considérable et excellente de G. Pitrè, et se faisant l'interprète des sentiments exprimés avant la séance par plusieurs congressistes, propose de lui adresser un télégramme exprimant la reconnaissance que lui doivent, pour ses excellents travaux, les folkloristes de tous les pays. Cette proposition est adoptée par acclamation ¹.

M. Charles Beauquier, président du Congrès, prononce un discours. Il constate la nécessité pour les travaux d'ensemble de bibliographies aussi complètes que possible; il insiste sur l'utilité de signaler les régions non encore explorées par les Traditionnistes, et de tâcher d'y provoquer des enquêtes, puis il parle de nos confrères décédés au cours des dix dernières années : MM. Ralston, H. de la Villemarqué, L.-F. Sauvè, F.-M. Luzel, Ch. Ploix, J.-F. Bladé; puis il traite de l'importance de la science traditionniste au point de vue de l'ethnographie, de la sociologie, de la psychologie et de l'esthétique; et après avoir souhaité la bienvenue aux congressistes étrangers, il remercie M. Georges Leygues, ministre de l'Instruction publique, dont le goût pour nos études est bien connu, de s'être fait représenter par M. Raoul de Saint-Arroman.

M. Raoul de Saint Arroman rappelle que le Ministère s'est toujours intéressé aux travaux des traditionnistes de France et tout particulièrement à ceux de la Société des Traditions populaires, et il est convaincu que les travaux du Congrès seront intéressants et fructueux pour la science.

M. Typaldo Bassia, délégué de Grèce, exprime au Congrès tous ses remerciements pour l'accueil qui lui a été fait, et il présente le grand Recueil de *Proverbes grecs* de M. N. Politis.

*
* *

Le Congrès décide, l'heure n'étant pas avancée, et le nombre des communications étant considérable, que la fin de la séance sera consacrée à la lecture de celles dont les auteurs n'ont pu assister au Congrès.

1. M^{me} la comtesse Martinengo-Cesaresco a bien voulu se charger de transmettre à M. G. Pitrè ce témoignage, si mérité, des amis des Traditions populaires.

M. Léon Marillier lit un mémoire de M. Thomas sur la *Danse totémique en Europe*, et, avec la compétence particulière que lui donnent ses travaux sur ce sujet, il critique certains aperçus de l'auteur, tout en reconnaissant que les faits réunis sont curieux. M. Sébillot ajoute que M. Thomas n'a pas son siège fait, qu'il ne demande qu'à modifier son système, si les faits ne prouvent pas ce qu'il avance, et il distribue un questionnaire *sur les Croyances relatives aux animaux*, de M. Thomas, imprimé tout exprès pour le Congrès, et qui est un programme de recherches à faire.

La *moreska*, que M. Vouletich-Voukassovitch a étudiée dans l'île de Cuozola (Dalmatie), est une sorte de jeu héroïque, où le Moro, roi des nègres, veut s'emparer d'une jeune fille aimée du roi blanc ; la *moreska* est le nom donné à ce jeu de geste. Une autre cérémonie du même pays est celle qui porte le nom du « roi de village » ; elle a lieu en Carnaval. Le roi entre à l'église ; après la messe, le peuple danse la « *mostra* », puis on coupe la tête à un bœuf qui est destiné au repas du roi de village et de sa reine.

Le mémoire sur les ornements chez les Serbes, du même auteur, accompagné de l'exhibition de gravures, compare les ornements actuels et ceux plus anciens ; dans ce même pays les *Novikatchées* ou *bougavillées* sont des pleureuses qui chantent, comme les « *voce-ratrices* » de Corse des chants qu'elles improvisent en l'honneur du mort. Dans un autre mémoire, M. Voukassovitch parle des *Sorcières serbes* qui se frottent de certaines graisses et mangent les cœurs d'enfants ; M. Léon Marillier, M. Paul Sébillot et quelques autres rapportent des faits similaires en ce qui concerne la graisse dont les sorcières, depuis l'antiquité classique jusqu'à nos jours, s'enduisent avant d'aller au sabbat.

Le mémoire de M. O. Schell est relatif au *Culte du feu*. Il donne lieu à des observations de M. L. Marillier et de quelques autres congressistes.

Lundi soir

PRÉSIDENCE DE M. CHARLES BEAUQUIER, ASSISTÉ DE M. JOHN ABERCROMBY

Le D^r Azoulay explique les ressources que les traditions populaires peuvent tirer de l'emploi du *phonographe*, utilité reconnue, surtout au point de vue linguistique, par la Société d'Anthropologie de Paris, qui a voté une subvention pour la mise en œuvre de ce système d'investigation ; c'est à elle qu'appartiennent les appareils que le D^r Azoulay fait fonctionner après en avoir expliqué le mécanisme. Les congressistes entendent des chansons d'un grand nombre de

pays, surtout de pays extra-européens ; on a profité de la présence à Paris de nombreux étrangers pour noter leurs chansons et leurs récitatifs, de préférence à ceux des Français, qu'il sera toujours temps de recueillir. Cette communication intéresse vivement les Congressistes et donne lieu à plusieurs observations. M. Julien Vinson, directeur de la *Revue de Linguistique*, montre l'utilité qu'elle présente au point de vue des notations phonétiques ; M. Paul Sébillot ajoute que le phonographe pourra aussi donner de précieuses indications sur la question, tout récemment posée, quoique ancienne, du langage des animaux ; il croit à son utilité pratique pour la récolte des chansons, mais il pense qu'il servira moins utilement à la récolte des contes populaires, ceux qui les racontent, sous une forme qui n'est pas fixe comme celle des chansons, pouvant être gênés par la pensée que leurs paroles vont être enregistrées. Il analyse ensuite le mémoire de M. Béla Vikar, *Recueil phonographique des chants populaires de la Hongrie*, qui, en 1897, a obtenu une subvention du ministre de l'Instruction publique de la Hongrie : M. Vikar a pu recueillir plus de 500 cylindres phonographiques ; M. Jules Sebestyén a noté des épopées anciennes, M. Kernoz des chansons turques en Hongrie, etc.

M. Emile Blémont lit un mémoire du plus haut intérêt sur la *Tradition poétique*, mémoire qui est en quelque sorte la préface d'une anthologie de poésies sur des thèmes populaires composée par lui et par M. Paul Sébillot. Après cette lecture M. Bugiel fait observer que M. Blémont s'étant occupé spécialement de l'influence de la poésie populaire sur la poésie d'art, et n'ayant indiqué que d'une façon rapide l'influence de la poésie d'art sur la poésie populaire, il serait à désirer qu'un travail approfondi fût tenté sur ce dernier sujet. M. Blémont confirme et appuie la justesse de cette observation. M. Marillier fait remarquer ensuite que l'histoire ne doit se servir qu'avec une grande circonspection de la légende poétique. Ce qui n'empêche pas la légende, ajoute M. Blémont, d'être en certains cas extrêmement utile à l'histoire.

M. Léon Pineau parle de l'*Origine et du développement des chants populaires scandinaves*. L'ensemble de ces chants recueillis depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours est généralement attribué au moyen âge, du XII^e au XV^e siècle. Contre cette opinion, à peu près unanimement reçue, M. Pineau distingue dans cette masse trois couches successives. Par l'étude du fond d'abord, puis par celle de la forme, il montre que ces trois couches appartiennent à trois âges différents : au moyen âge les chants scandinaves proprement dits, à l'âge barbare des chants germano-scandinaves et à l'âge sauvage ou patriarcal des

chants prégermaniques. Ceux-ci sont essentiellement des chants de magie¹. Or, on les retrouve, presque identiquement les mêmes, non seulement dans les pays scandinaves et en Ecosse, mais en France aussi, dans l'Italie du Nord et d'autres contrées encore. M. Pineau expose pour quelles raisons ni la théorie de l'identité de l'esprit humain, ni celle de l'emprunt ne lui paraissent pouvoir expliquer leur présence en ces différents pays : pour lui ces chants sont restés là avec le substratum d'une population primitive que les flots des invasions postérieures n'ont pas réussi à submerger. A ceux qu'effraierait l'idée d'une aussi lointaine origine M. Pineau rappelle la puissance de la tradition, qui nous a conservé tant de coutumes des époques les plus primitives de l'humanité : aussi ne semble-t-il pas possible que seule la poésie, c'est-à-dire le chant, ait pu tout oublier de ce qu'il avait précisément la mission de perpétuer.

Cette lecture amène une intéressante discussion entre M. Ch. Beauquier, Léon Marillier, Léon Pineau et Eugène Monseur ; ce dernier conclut que la théorie de M. Pineau peut être acceptée dans son ensemble.

Mardi matin, 11 septembre

PRÉSIDENCE DE M. CHARLES BEAUQUIER, ASSISTÉ DE M. JOHN ABERCROMBY

M. Paul Sébillot analyse brièvement son mémoire sur l'*Evolution du costume*. L'origine des costumes est assez difficile à déterminer, les documents antérieurs à ce siècle faisant généralement défaut, surtout en ce qui concerne les pays comme la Bretagne, où le costume est relativement conservé. En Basse-Bretagne, l'évolution ou plutôt la disparition du costume suit un *processus* assez régulier ; les *bragou-braz* ou culottes bouffantes, qui étaient jadis d'un usage presque général, mais qui n'ont pas, ainsi qu'on le croit, entièrement disparus, sont la première partie du costume qui cède la place aux pantalons modernes ; après le *bragou*, c'est le chapeau qui se modernise ; la veste, tout en évoluant, se conserve mieux. Chez les femmes, c'est la coiffe qui, tout en se transformant, résiste le plus longtemps.

M. Sébillot indique, avec des dessins à l'appui, l'évolution de la coiffure des femmes de son pays natal, de 1850 à nos jours (Matignon, sur les bords de la Manche, à l'extrémité de la baie de Saint-Malo) ; la coiffe, d'abord couvrant le front, a été progressivement rejetée

1. A ce premier âge, M. Léon Pineau a consacré un 1^{er} vol. « Les vieux chants pop. scandinaves. Étude de littérature comparée. T. I. Époque sauvage. Chants de Magie. Paris, E. Bouillon, éditeur ». Ouvrage couronné par l'Académie Française. Le 2^e vol. sur l'âge barbare. « Les chants des dieux et des héros » doit paraître dans le courant de l'hiver prochain.

en arrière, diminuée, et les ailes autrefois en forme de gouttière, ont pris une allure qui rappelle celle de certaines coiffes du Finistère, celle de Pontaven, par exemple. Une autre coiffure, le coq, caractérisée par une sorte de crête plissée, a aussi diminué. Enfin, il émet l'opinion, d'après des observations faites pendant 40 ans sur le littoral de la Manche, que la coiffure des bords de la mer est en rapport avec la race, et qu'elle répond assez exactement aux diverses émigrations venues de la Grande-Bretagne. M. Léon Pineau, à propos de ce mémoire, fait remarquer qu'il y a, ou qu'il y avait récemment encore, de frappantes ressemblances entre le costume de nos Bretons et celui que portent les paysans scandinaves en certaines provinces, par exemple en Bornholm.

M. Henri Gelin, conservateur du musée de Niort, dont M. Sébillot analyse le mémoire, a été l'un des premiers à s'occuper du costume populaire ; dès 1882, il en exposait une série. Lui aussi constate dans l'*Évolution du costume en Poitou*, que dans cette province, avant le commencement de ce siècle, les documents certains font défaut, et qu'il faut être prudent en ce qui concerne l'origine des coiffures. C'est ainsi que l'une d'elles, que Mérimée faisait remonter jusqu'au XIV^e siècle, a acquis son ampleur actuelle seulement dans la première moitié de ce siècle. A cette époque, les coiffures poitevines avaient, contrairement à ce qui se passait en Bretagne, une tendance à devenir plus grandes ; mais dans ces trente dernières années, comme en Bretagne, les coiffes poitevines se rapetissent.

M. Léon Marillier, qui est médecin en même temps que folkloriste et historien des sciences religieuses, lit une communication du Dr Cabanès sur le *Parallèle de la Médecine populaire et de la Médecine scientifique*, et il présente ensuite des observations sur le système adopté par l'auteur.

M. Adrien de Mortillet étudie les *Amulettes populaires*, en les considérant au point de vue de la substance, et à l'appui de ses constatations, il exhibe des cartons d'amulettes, anciennes et modernes, qui forment une sorte d'anthologie, rangées par ordre de métaux. M. Léon Pineau cite, à propos de l'ambre, le très curieux chapitre d'Olaüs Magnus, « De spermate ceti ». Non seulement, les anciens scandinaves attribuaient à l'ambre les mêmes propriétés que nos paysans actuels ; mais la curieuse origine qu'ils attribuaient à cette matière nous explique comment ces croyances ont pu prendre naissance. MM. Léon Marillier et Henry Cordier présentent aussi des observations.

Mardi soir

PRÉSIDENCE DE M. CHARLES BEAQUIER, ASSISTÉ DE M. JOHN ABERCROMBY

M. Paul Sébillot donne une courte analyse d'un très long mémoire de M. Jules Sebestyén sur la *Continuité des légendes hunno-ougriennes*; l'auteur la prouve par de nombreuses considérations archéologiques et linguistiques; il conclut que ces légendes, encore vivantes dans le peuple, ont été constatées par divers écrivains au moyen âge et depuis. M. Léon Marillier et plusieurs membres, disent que la question est fort intéressante, mais qu'elle ne pourra être étudiée et discutée utilement qu'après la publication du mémoire de M. Jules Sebestyén qui, par son abondance de preuves, ne peut être facilement analysé.

M. Raoul Rosières donne les conclusions de son travail sur les *Lois de la vie des légendes*. Il pense qu'à l'heure actuelle, on peut sortir de la période analytique pour entrer dans la période synthétique, les documents réunis étant devenus abondants et suffisants pour que l'on puisse en tirer des conclusions, sinon définitives, du moins très suggestives. Il exhorte les folkloristes à rassembler méthodiquement tous les nationaux qu'ils ont recueillis et à les classer par genres et par espèces. Ce n'est qu'après l'accomplissement de ce travail qu'il sera possible de tirer de ces documents les lois qui régissent la vie des contes et des légendes. Or, malgré l'état de dispersion où se trouvent aujourd'hui les matériaux folkloriques, quelques unes de ces lois se révèlent déjà avec évidence. On peut formuler avec certitude la loi des origines. *Chez tous les peuples de même capacité mentale l'imagination procède pareillement et arrive parfois à des créations légendaires semblables*. On pourrait aussi formuler cette loi des transpositions : *A mesure que la renommée d'un héros faiblit, la légende qui avait été créée pour l'honorer le quitte et s'attache à un héros plus fameux*. Il y a aussi la loi des adaptations : *Toute légende qui change de milieu se transforme pour s'adapter aux conditions ethnographiques et sociales de ce nouveau milieu*. On pourra constater bien d'autres lois encore. Et ce faisant, ajoute l'auteur, le folklore aura rendu à l'histoire l'immense service de lui donner des règles sûres pour toujours distinguer un fait historique d'un fait légendaire.

Les conclusions du mémoire de M. Rosières sont vivement approuvées, et MM. E. Monseur, Léon Marillier et Paul Sébillot expriment le vœu que l'on s'occupe de les réaliser. Ce dernier dit qu'il l'a essayé dans quelques-uns de ses ouvrages et en particulier dans les deux volumes des *Légendes locales de la Haute-Bretagne*, en se limi-

tant à une seule province et antérieurement, en se plaçant à un point de vue plus général, dans les *Légendes de la Mer* et dans celles des *Travaux publics*.

M. Léon Marillier, en l'absence de M. René Basset, lit sa monographie de l'*Union fait la Force*, origine d'une fable, et il la fait suivre d'observations.

M. Minas Tchéraz parle de l'*Origine et du développement des légendes en Arménie*; les conclusions de son mémoire, fort curieux et bien exposé, sont les suivantes : 1° Le réservoir dont les contes ont découlé n'est pas l'Inde, mais la Bactriane; 2° Les contes ont eu pour auteur un homme de génie qui a eu plus tard des interpolateurs et des imitateurs moins bien doués. MM. Eugène Monseur, Léon Marillier, Raoul Rosières, Julien Vinson et plusieurs autres, partisans déterminés de créations séparées et successives, donnent les raisons qui ne leur permettent pas d'adopter les conclusions de M. Tchéraz.

M. Stanislas Prato lit un mémoire très documenté sur la *Morale et la plastique du folk-lore*.

Après la séance, les congressistes font une visite au Musée d'Ethnographie du Trocadéro, partie européenne et française. En l'absence du conservateur, M. Armand Landrin, c'est M. Hébert, conservateur-adjoint, qui, avec une parfaite connaissance et une grande amabilité, les guide dans les diverses salles. Il fait remarquer que, en dehors de la série française, l'Europe n'est pas aussi bien représentée qu'elle devrait l'être, et il fait appel, pour l'enrichir, aux congressistes étrangers. La partie française, sans être absolument complète, est déjà fort intéressante. M. Hébert montre les groupes d'Auvergne, du pays basque, de la Bourgogne, de la Bretagne, de la Normandie, de la Franche-Comté et de la Provence¹. Il appelle l'attention sur les objets populaires qui sont en voie de disparition et qu'il serait intéressant de recueillir avant qu'ils ne soient plus choses d'un passé mort. M. Sébillot montre plusieurs coiffes sur lesquelles on peut suivre l'évolution dont il a parlé le matin.

M. Adrien de Mortillet, après avoir montré des vitrines où se trouvent des amulettes, conduit les congressistes à l'Exposition de la Commission des monuments mégalithiques et de la Société d'Anthropologie, dont il a été l'un des organisateurs, et il leur fait voir les parties les plus intéressantes de cette incomparable réunion de

1. Parmi les donateurs du Musée d'Ethnographie figurent MM. Charles Beauquier, qui l'a enrichi d'un groupe de travailleurs franc-comtois, le Dr Pommerol, auquel on doit le groupe si intéressant de l'Auvergne, A. Certeux, qui a réuni des bibelots populaires provençaux et bretons (sifflets, gâteaux, personnages), du plus grand intérêt.

matériaux préhistoriques¹, choisis dans les plus belles collections des préhistoriens, et parmi eux les amulettes réunies par M. Bellucci, dont il a parlé à la séance.

Mercredi 12 (matin)

PRÉSIDENCE DE M. JOHN ABERCROMBY

M. Paul Sébillot exhibe une carte de l'exploration traditionniste en France, dressée en 1893 pour le Congrès de Chicago². Il en résulte que si plusieurs provinces, les deux Bretagnes, la Gascogne, le pays basque, ont été bien explorés, il reste encore beaucoup de terres presque vierges. Depuis 1893, la carte, sauf en deux ou trois points, ne s'est pas sensiblement modifiée.

M. le comte de Charencey lit un travail sur le *Folk lore nègre en Amérique* et il s'attache à analyser, en les rapprochant, deux contes répandus, l'un chez les nègres d'Afrique, l'autre chez les nègres de la Guyane, qui tous deux ont un point de commun, le « trait du décapité par persuasion. » Le conte de Cayenne, il apparaît formé : 1° d'un élément purement nègre, 2° d'une tradition indienne indigène, 3° d'un élément de provenance civilisée.

M. Typaldo Bassia fait une communication sommaire, mais fort intéressante, sur les *Traditions populaires de la Grèce*.

M. Paul Sébillot, à propos des *Légendes mégalithiques*, parle des idées que le peuple de France attache aux monuments mégalithiques, dont les constructeurs sont des personnages surnaturels, ce qui semble démontrer, d'accord avec les données fournies par les découvertes, qu'ils sont si anciens que, ne pouvant les attribuer à aucun peuple connu, on les a fait ériger par des divinités ou des génies. Il s'occupe ensuite des gestes des mégalithes, de leur destination supposée, et il s'élève contre la théorie de l'Académie celtique, qui faisait des dolmens des autels destinés à des sacrifices humains ; si quelques récits populaires parlent de ces sacrifices, ils semblent dérivés d'idées qu'ils ont entendues exprimer par les savants d'autrefois ou par des touristes.

M. Tchobanian parle de la *Légende de David et de Mhaer*, héros populaires en Arménie. M. Léon Pineau fait observer qu'il y a là la même donnée que dans le mythe germano-scandinave de Sigurd et Brynhild, et souvent presque avec les mêmes détails, le héros arménien dont la voix est si forte qu'il est obligé pour n'en pas être brisé

1. Dans la partie anthropologique, M. Th. Volkov a exposé une suite très intéressante de photographies de paysans de l'Ukraine.

2. Voir *Revue des Trad. pop.* 1893, p. 577-584.

de se couvrir de sept vêtements, rappelle étrangement tel prince du Nord, que cite Saxo Grammaticus, et dont le seul regard jetait ses adversaires à la renverse : si bien que pour épargner ses amis il se couvrait les yeux d'un voile.

M. Th. Volkov lit une communication de M. Franko sur le *Mouvement traditionniste en Galicie*, et une autre de M. le Dr Okrimovytch, sur les *Vestiges du Communisme rural en Galicie*. MM. Léon Pineau et Paul Sébillot citent des exemples de cette survivance en Poitou et en Bretagne.

M. Stanislas Prato lit son *Echantillon d'une étude comparée des chants populaires néo-grecs et des chants européens et orientaux*, qu'il appuie de nombreuses et intéressantes citations de pièces empruntées à la poésie d'art.

Comme il reste encore nombre de mémoires à lire, et qu'il faudra aussi discuter les conclusions à tirer du Congrès, on décide que la promenade au Musée américain et polynésien, qui devait suivre la séance n'aura pas lieu, le Dr Hamy, qui devait y guider les congressistes n'ayant pu, comme il le pensait, être de retour à Paris.

Mercredi soir, séance de clôture

PRÉSIDENTE DE M. CHARLES BEAUQUIER, ASSISTÉ DE M. EUGÈNE MONSEUR

M. Selim Peabody présente les publications suivantes qu'il offre à la Société des traditions populaires :

Le *Congrès de la International Folk-Lore* tenu à l'Exposition de Chicago en 1893. *The Folk-Lorist*, volume I. ; *Folk-Lore of the Hide-ry*. Le Manuel de *Folk-Lore*.

M. Olivier de Gourcuff parle de la *Tradition populaire dans l'ancien théâtre français*, principalement à l'occasion de la « Comédie des proverbes ». M. Raoul Rosières présente des observations à ce sujet.

M. George Kunz présente un mémoire imprimé sur le *Folk-lore des métaux précieux*, qui sont exposés à la section des Etats-Unis.

M. Hoffmann-Krayer lit une étude sur le *Folk-lore en Suisse* ; après avoir rappelé l'œuvre de ceux de ses compatriotes qui s'en sont occupés avant la fondation de la Société suisse des traditions populaires, il montre les efforts de cette société et de la revue qui est son organe, pour développer le goût de ces études ; la société est en pleine voie de prospérité, puisqu'elle compte près de 500 adhérents. M. Sébillot dit que dans son énumération, M. Hoffmann-Krayer a fait un oubli, et qu'il a omis la part considérable qu'il a prise à la fondation et au fonctionnement de la société.

M. Hoffmann-Krayer exhibe un magnifique album de costumes

suisses, publié par la société polygraphique de Zurich, et plusieurs membres expriment le regret que nous n'ayons pas en France une aussi belle iconographie des costumes.

M. Michel de Zmigrodzki a exposé dans la salle du Congrès un relevé de l'iconographie de la swastika, qui est un véritable monument, et qui a été souvent regardé pendant les trois journées du Congrès. Il lit son mémoire sur l'*Histoire de la religion primitive du soleil et du feu*, qui est écouté avec le plus vif intérêt, et donne lieu à des observations dont nous ne citons que les plus importantes, celles de MM. H. de Charencey, Léon Marillier et Léon Pineau.

M. Alexandre Pokrowski exhibe un *Vase orné de swastika*, trouvé dans un kourgane de l'Ukraine, et qui se rattache à la communication précédente.

M. W. Bugiel parle de *Mickiewicz et de la littérature populaire*, et il raconte comment l'illustre poète polonais fut amené à lui donner une place considérable dans ses œuvres.

M. Th. Volkov fait une communication, avec démonstrations à l'appui, sur la *Science des illettrés et en particulier en Ukraine* et il montre les procédés primitifs et traditionnels à l'aide desquels les paysans arrivent à faire de l'arithmétique et même de la géométrie. M. Ch. Beauquier appelle l'attention sur ce côté encore peu exploré du folk-lore ; M. Léon Pineau cite quelques modes de calculer de paysans poitevins, analogues à ceux donnés par M. Volkov ; M. Paul Sébillot en constate aussi l'intérêt et parle de cahiers de paysans bas-bretons, qui figurent au Musée du Trocadéro, et dont M. Landrin a publié le fac-similé dans la *Revue d'Ethnographie*, 1882, p. 369.

En raison de l'heure avancée, on se contentera d'imprimer ou d'analyser divers mémoires, et parmi eux : Stanislas Prato. *Dante et la littérature populaire* ; Michel de Zmigrodzki, *Cultes et sacrifices mégalithiques* ; H. Beaugrand, *Journal de voyage des Peaux-Rouges*.

*
*
*

Le président déclare les discussions closes, et il donne la parole au secrétaire général pour résumer les travaux du Congrès et formuler les vœux qui lui ont été transmis par les divers membres.

Sans entrer dans l'examen des communications, toutes intéressantes, quelques-unes nouvelles et très suggestives, qui ont été faites à cette session, M. Paul Sébillot dit que quelques-unes, comme celles, appuyées par des expériences, du D^r Azoulay, ont montré qu'il était possible d'appliquer utilement les inventions modernes à l'étude des traditions populaires, tandis qu'à un point de vue pres-

que opposé, M. Emile Blémont constatait que les légendes, auxquelles la poésie du moyen âge a fait de si fréquents emprunts, pouvaient devenir, de nos jours, une source féconde d'inspirations pour la poésie d'art. Même dans les pays de civilisation intense, il y a encore dans les récits du peuple des diamants qui n'attendent qu'un ouvrier habile pour être taillés. M. de Zmigrodzki a montré combien il était utile de réunir sur un même sujet un grand nombre de documents épars, et M. Raoul Rosières a exprimé d'une façon très claire, l'idée fort juste qu'il était désirable de tirer des ensembles des nombreux documents analytiques que nous possédons. C'est d'ailleurs dans ce sens que s'étaient exprimés les rédacteurs du programme du Congrès de 1900. « Bien qu'il reste encore, disaient-ils, beaucoup à trouver et que certains points du folk-lore soient à peine effleurés, il semble que, dès maintenant, on peut essayer, en réunissant et en comparant les matériaux de provenances variées, de tirer quelques conclusions générales ».

Mais, pour faire cette synthèse il est indispensable que les travailleurs aient entre les mains une bonne bibliographie, suivant l'idée exprimée dans la lettre de M. G. Pitre.

Le président invite les Congressistes à formuler leurs vœux. En ce qui concerne la Bibliographie, M. Sébillot dit que dès 1889, une commission composée de MM. Henri Cordier, J. Deniker, Félix Frank, Girard de Rialle, Raoul Rosières, Paul Sébillot, Julien Tiersot, et qui avait élu comme secrétaire M. Paul Sébillot, s'était occupée de la question. Le plan et la méthode de travail, qui ont été imprimés, sont distribués aux Congressistes. Les dossiers sont constitués, et, en ce qui concerne tout au moins la France, ils pourraient être complétés rapidement. Sans les retards apportés par l'éditeur, une partie de cette bibliographie serait déjà publiée ; elle pourrait l'être à bref délai pour quelques pays.

Le Congrès émet le vœu que la Bibliographie qui existe déjà et qui a été faite par la Commission déjà existante, soit publiée le plus promptement possible.

Sur la proposition de M. Léon Pineau, le Congrès émet le vœu que les folk-loristes de chaque pays s'entendent pour constituer un comité qui soit chargé d'établir la bibliographie du folk-lore de ce pays en français, en anglais ou en allemand.

Le Congrès décide de former une bibliothèque des bibliographies du folk-lore et de l'ethnographie déjà publiées, qu'on placera chez le secrétaire général de la Société des Traditions populaires.

Une discussion s'engage sur le moyen d'arriver à explorer les pays qui sont restés en dehors du mouvement traditionniste. M. de

Beaurepaire-Froment croit qu'une circulaire adressée par voie administrative à tous les instituteurs donnerait de bons résultats. MM. Raoul Rosières et Eugène Monseur pensent que, en admettant des réponses, il serait fort possible que l'on n'eût que des documents de valeur médiocre, comme cela est arrivé dans d'autres pays, où des instituteurs ont fait faire à leurs élèves des espèces de compositions où ceux-ci s'inspiraient à la fois de leurs lectures et de leurs souvenirs. M. Paul Sébillot ajoute qu'il ne croit pas beaucoup à l'efficacité des enquêtes administratives ; que dès 1882, M. Buisson, alors directeur de l'Enseignement primaire, lui avait demandé pour la *Revue pédagogique* des Instructions, qui, publiées dans cette revue importante, n'amenèrent que trois ou quatre réponses, et encore elles étaient, pour tout dire, assez médiocres.

Néanmoins, le Congrès émet le vœu que, sous le couvert du Ministère de l'Instruction publique et dans une forme à déterminer, il soit adressé aux sociétés savantes des départements, et à des personnalités dépendant du Ministère, des appels ou des questionnaires pour recueillir les traditions des divers pays.

Sans entrer dans des détails, M. Paul Sébillot propose d'examiner s'il ne serait pas possible de trouver pour les diverses parties du folklore, et notamment pour les contes et les légendes, une sorte de langage figuré, avec des signes descriptifs — comme ceux de la légende internationale (récemment amendée) des monuments mégalithiques, dont plusieurs exemplaires sont mis sous les yeux des congressistes, — faciles à lire, et qui permettraient de faire des classifications courtes et méthodiques des contes et de leurs épisodes. Ce vœu est adopté en principe.

M. Léon Marillier propose que l'on fasse des fiches, surtout en ce qui concerne le folk-lore des non-civilisés, pour les contes qui se trouvent par hasard dans les publications non-traditionnistes. Ce vœu est adopté, ainsi que celui d'après lequel les diverses sociétés pourraient se communiquer les enquêtes faites (centralisées par les secrétaires généraux) ou en entreprendre de nouvelles en commun.

L'ordre du jour appelle la discussion sur la périodicité des Congrès. Celui de 1889 a été suivi de celui de Londres (1891), et de celui de 1893 à Chicago ; les 2^e et 3^e Congrès ont été trop rapprochés ; puis de 93 à 1900, il n'y en a plus eu. L'espace de sept années est trop long. On adopte en principe la périodicité de Congrès internationaux qui auraient lieu tous les quatre ans. Le bureau du précédent Congrès resterait en permanence comme comité d'organisation et il transmettrait au comité local tous les renseignements propres à faciliter les adhésions et le bon fonctionnement. On ne serait pas

ainsi exposé à recommencer la besogne pour chaque nouveau Congrès. Ce vœu est adopté.

Est adopté en principe également le vœu formulé par M. Eugène Monseur, et appuyé par plusieurs membres, de faire coïncider le Congrès de l'Histoire des religions et celui des Traditions populaires.

M. Pelay, appuyé par MM. Beauquier, de Beaurepaire-Froment et divers autres membres, propose qu'en dehors des Congrès internationaux il se tienne des Congrès dans les provinces; M. Sébillot propose de choisir de préférence pour ces réunions, une ville située dans un pays où l'exploration a été seulement effleurée.

Le président du Congrès, après avoir constaté que le Congrès avait été très suivi¹, remercie ceux qui ont bien voulu y prendre part et déclare la session close.

..

Le mercredi soir un banquet réunissait dans les salons du café Corazza plus de cinquante congressistes. Chacun d'eux avait devant lui le joli menu dessiné par M. Félix Régamey, et que nous reproduisons. Les sociétés suivantes y sont représentées par leurs fleurons: Société finno-ougrienne (le Kantèle ou instrument à cordes), Société suisse des Traditions populaires (une Suissesse), Société des T. P. du Canada (une chimère), Société allemande (la Légende écoutant les oiseaux), Chicago international F. L. Association (l'Indien porteur de nouvelles), Folk-Lore Society (le lutin Puck), Société de Folk-lore wallon (l'homme qui porte la poule noire au carrefour),

1. Voici, sauf omission, le nom de ceux qui, à notre connaissance, ont assisté à la plus grande partie des séances: MM. John Abercromby (*Angleterre*); J. Altcheski (*Russie*); Amirian (*Arménie*); J.-B. Andrews (*Etats-Unis*); Dr Azoulay (*France*); Hamb. Arakélian (*Arménie*); H. Beaugrand (*Canada*); Charles Beauquier (*France*); de Beaurepaire-Froment (*France*); Emile Blémont (*France*); de Berthois (*France*); W. Bugiel (*Pologne autrichienne*); M^{me} Clarke (*Etats-Unis*); A. Certeux (*France*); comte de Charencey (*France*); Henri Cordier (*France*); Madame V. Delouard (*France*); Gustave Fouju (*France*); Romain Gratterolle (*France*); O. de Gourcuff (*France*); A. de Gubernatis (*Italie*); Baron de Guerne (*France*); Dr Hamon (*France*); Hébert (*France*); Hoffmann-Krayer (*Suisse*); Le P. Jacques Issaverdens (*Arménie*); George-F. Kunz (*Etats-Unis*); Eugénia Levi (*Italie*); Alcuis Ledieu (*France*); Philibert Lalande (*France*); Pierre Laurent (*France*); Frédéric Loliée (*France*); Léon Marillier (*France*); comtesse Evelina Martinengo-Cesaresco (*Italie*); Eugène Monseur (*Belgique*); A. de Mortillet (*France*); R. de Noter (*France*); Gustave Patot (*France*); E. Pelay (*France*); Madame C. Piéton (*France*); Selim Peabody (*Etats-Unis*); Léon Pineau (*France*); F. Powell (*Angleterre*); Alexandre Pokrowski (*Ukraine, Russie*); Stanislas Prato (*Italie*); N. Quellien (*France*); M^{me} Marie Rašalovich (*Russie*); Raoul Rosières (*France*); M^{me} Sabran (*France*); Raoul de Saint-Arromau (*France*); Dr Jules Sebestyén (*Hongrie*); Paul Sébillot (*France*); M^{lle} Hélène Sée (*France*); Julien Vinson (*France*); Th. Volkov (*Ukraine*); Al. Tausserat-Radel (*France*); Minas Tchérax (*Arménie*); H. de Varigny (*France*); M^{me} Watson (*Russie*); Michel de Zmigrodzki (*Galicie*); Danilo Yankovitch (*Serbie*); Archag Tchobanian (*Arménie*); Trojanovich (*Serbie*); Typaldo-Bassia (*Grèce*).

enfin la Société des Traditions populaires est figurée par Ma Mère l'Oye entourée de ses sept oisillons.

Au dessert, M. Charles Beauquier lève son verre en l'honneur de M. Loubet, président de la République française et en celui des chefs d'états des nombreux pays représentés au Congrès par des délégués officiels ou par des nationaux ; il boit aux congressistes et en particulier aux dames qui ont assisté aux séances et celles qui prennent part au banquet. Il complimente Mesdames Chaminade et Molé-Truffier de leur goût pour l'art populaire, ce qui prouve qu'en véritables artistes elles vibrent à tous les sentiments simplement et fortement exprimés. Il les compare à deux roses magnifiques savamment cultivées dans le jardin de l'art, qui ne méprisent pas pour autant leur sœur, l'humble églantine au parfum suave et délicat et troublant, puisqu'il rappelle le printemps et le souvenir de nos années d'enfance. Il termine en remerciant la presse du précieux concours qu'elle a donné au Congrès pendant sa période d'organisation et pendant la session. M. Angelo de Gubernatis, resté tout exprès à Paris pour assister aux séances du Congrès, porte le toast suivant :

« Je me suis réjoui, avant-hier, de pouvoir assister à l'inauguration du Congrès des Traditions populaires, y saluer et féliciter les traditionnistes français, et, en particulier M. Paul Sébillot, dont j'ai suivi avec le plus grand intérêt, en Italie, les beaux travaux, et je me félicite aujourd'hui de l'honneur que l'on m'accorde de prendre part à la plus charmante réunion de ce Congrès, à l'un des magnifiques repas de Ma Mère l'Oie.

« Je vois avec la plus grande satisfaction que, non seulement la Mère Oie n'a pas besoin d'être nourrie, mais qu'elle nourrit très bien ses oisillons. Elle n'a donc pas besoin de se rendre à Strasbourg, où on la ferait souffrir pour l'engraisser, la pauvre Mère Oie ! Mais glissons là-dessus, et occupons-nous de celle qui a couvé ici tant d'oisillons bien portants. Je constate avec plaisir qu'elle aime à prendre ses repas au milieu des fleurs ; cette table en est bien parée, de fleurs vivantes, de fleurs animées, de fleurs souriantes.

« Ce qui ne m'étonne point d'ailleurs. Tous mes confrères savent par cœur l'histoire de la Mère Oie ; mais l'histoire la plus éloignée vous a peut-être échappé. Je sors du Congrès de l'histoire des Religions, où, naturellement, on s'est beaucoup occupé de prières. Mais on n'aurait jamais prié dans le monde sans la femme. Savez-

1. Allusion à l'Alsace, dont on pousse les intérêts matériels au dommage des intérêts moraux, et au pâté de foie de Strasbourg, fait avec le foie des oies engraisées à coup d'épingle sur la peau vivante.

vous pourquoi ? En ma qualité de mythologue, je pourrai peut-être vous l'apprendre. La première des femmes a été la première des prières ; la première des femmes ayant prié, le monde a été enfanté. La première des apparitions du Ciel était blanche comme la Mère Oie, comme l'Aube du jour. Lorsque la Mère Oie eut prié, le Ciel devint rose, l'Aube fit place à l'Aurore, et alors les noces de l'Aurore et du Soleil ont eu lieu ; et de ces noces sont nés dans le monde les oisillons.

« Un conte et un proverbe populaires italiens nous disent que les oisillons (*papéri*) veulent apprendre à boire aux Oies. Pour s'expliquer ce proverbe, il faut avoir assisté à un banquet de la Mère Oie à Paris, où les *papere* ressemblent si bien à celles qui faisaient tourner la tête à cet innocent du *Décameron*, et où les oisillons apprennent si bien à boire aux convives de la Mère Oie. Je lève donc mon verre et je bois à la santé de tous les Oisillons, et en particulier de l'illustre oisillon breton qui est assis devant moi (M. Paul Sébillot), et de l'honorable Président de ce délicieux banquet. »

Il n'y eut que ces toasts, pour laisser plus de temps au Concert auquel assistèrent nombre de personnes qui n'avaient pu venir au dîner. Madame Molé-Truffier, accompagnée par Mademoiselle Chaminade, a chanté à ravir (comme toujours) les belles mélodies de Mademoiselle Chaminade ; M. Amirian, ténor arménien, a de sa voix si bien timbrée, fait entendre *Païrik* (petit père), chanson populaire arménienne et *Zim Guelkhine*, mélodie populaire arménienne ; M. Tchobanian en donnait la traduction ; puis ce fut le tour du cabaret breton. M. Paul Sébillot présente ses artistes, qui ont été la joie du village breton à l'Exposition, où ils chantaient des chansons populaires ou des chansons sur des thèmes bretons ; M. Léon Durocher, leur directeur, est un poète de valeur, et M. Pierre Laurent est l'auteur de touchantes poésies bretonnes. M. de Gourcuff prend la parole pour dire les services rendus par M. Paul Sébillot qui, depuis la mort de la Villemarqué, de Luzel et de Bladé, a été le principal soutien du traditionnisme. M. Durocher, plein de verve, présente à son tour ses collaborateurs, et l'on applaudit successivement le ténor Kermorvan, qui de sa voix claire et coulante, chante *Les gas du Moustoir*, *Pourquoi files-tu ? Le pays d'Armor*, hymne breton sur l'air national gallois (les paroles de ces chansons sont de M. Léon Durocher) ; et *Combien j'ai douce souvenance*, la romance de Chateaubriand dont la musique est sur un thème populaire ; M. Jacotot chante, très applaudi, *Silvestrik*, *Dimanche à l'aube* et la *prière des Arzonnais*, chansons populaires recueillies par Bourgault-Ducou-

dray. Léon Durocher chante deux de ses poésies : *Femme de marin* et *Va sur l'eau*, MM. Mathurin Pocard et Pierre Laurent chantent en breton : *La Caille* et les *Tisserands*. Cette dernière chanson fait souvenir M. Léon Durocher que M. Sébillot a quelquefois chanté au cabaret breton, qui est un cabaret ouvert, et il lui demande de chanter le *Gas Faraud*, et les *Tessiers* (tisserands), chanson populaire de la Haute-Bretagne. Cette dernière rappelle à M. E. Jacotot une variante vosgienne, très amusante. M. de Zmigrodzki veut bien aussi chanter des chansons polonaises, et l'on est charmé de la puissance et de la beauté de sa voix. La soirée se termine très tard, et c'est la fin joyeuse du Congrès.

Le lendemain, une promenade eut lieu au Musée de Saint-Germain ; son éminent directeur, M. Alexandre Bertrand, membre de l'Institut, avait bien voulu charger M. Salomon Reinach, de l'Académie des Inscriptions, de guider les Congressistes à travers les richesses du Musée des antiquités nationales. Sous sa savante direction, ils ont pu en voir les parties les plus remarquables, et des lumineuses explications de leur guide, ils ont retenu sans doute bien des faits curieux sur nos origines françaises.

Tel est le résumé des travaux de ce Congrès qui, j'en ai la conviction, a laissé un bon souvenir à nos hôtes français et étrangers. Celui qui écrit ce procès-verbal ne saurait oublier combien sa tâche de secrétaire général lui a été rendue facile par la bonne volonté, la courtoisie que tous lui ont témoignée, et dont il leur est profondément reconnaissant. Il serait ingrat s'il n'ajoutait pas qu'il a trouvé dans M. A. Certeux, trésorier du Congrès, un collaborateur dévoué et dont le concours lui a été singulièrement précieux pendant la période de préparation et pendant le Congrès lui-même.

PAUL SÉBILLOT.



PÈLERINS ET PÈLERINAGES¹

XLII

LA FONTAINE SACRÉE DU VIGNAL

À 500 mètres environ N.-O. du bourg de Gerzat (Puy-de-Dôme), dans une prairie plantée d'ormeaux, existe une source sacrée connue sous le nom de *Fontaine de Notre-Dame du Vignal*. Elle est fréquentée et vénérée depuis un temps immémorial ; son culte, étendu autrefois aux villages voisins, s'est insensiblement concentré dans la localité où elle coule. Elle est située au bas d'un talus, à quelques mètres d'un ruisseau et à 3 mètres environ en contre-bas de la pente du terrain. Elle est adossée à un petit coteau planté de vignes, et c'est de là que lui est venu son vocable qui signifie N.-D. des Vignes. L'eau sourd d'un banc de sable volcanique, un peu plus élevé que le lit du ruisseau où elle va se jeter. La hauteur de la nappe est de 1 mètre.

La fontaine est constituée par un bassin carré en maçonnerie, de 1^m50 de côté, profond de 1^m33 et recouvert d'une voûte à plein-cintre. Dans le mur demi-circulaire du fond, du côté N. ou côté du talus, on voit une petite niche qui loge une statue de la Vierge. L'ouverture antérieure ou porte est tournée au midi, du côté du ruisseau. Elle était autrefois fermée par une grille de fer, mais les dévots en ont fracturé les barreaux pour pénétrer plus facilement dans le bassin. L'eau s'écoule presque au ras du sol, sous les pierres mal jointes du seuil.

Comme toutes les vieilles sources, elle a ses légendes. On raconte qu'un charretier, conduisant un char de pierres, voyait souvent la même pierre tomber. Irrité, il abandonna à la fin, définitivement, sur le bord de la route, la pierre récalcitrante qui n'était autre qu'une statue de la Vierge. En cet endroit jaillit soudain la fontaine actuelle qui devint miraculeuse.

On dit encore que les habitants de Cébazat, jaloux de voir les prodiges se multiplier à Gerzat, résolurent de voler la statue du Vignal. Ils la mirent dans leur église et dans une niche richement décorée. Peine inutile : car quelque temps après le larcin, la Vierge retournait d'elle-même à sa fontaine.

Un pèlerinage de nature païenne se fait, près de ses bords, le

1. Cf. t. XV, p. 218, 324.

lundi de Pâques. La prairie communale est envahie, dans la soirée, par les mères de famille, les enfants, les jeunes filles. Ils y viennent en nombre manger les œufs de Pâques sur la pelouse, et boire l'eau limpide et fraîche de la source. Le pain qui sert au repas est d'une forme allongée toute spéciale ; la pâte est tressée comme une natte aplatie ; à la partie inférieure on a voulu voir les attributs phalliques mâle et femelle. C'est le *pain long* bien connu dans la Limagne.

Les œufs, teints de diverses couleurs, ont été, au préalable, bénits à l'église en même temps que les enfants qui n'ont pas fait la première communion, par un des prêtres de la paroisse, qui, pour sa récompense, reçoit de chaque enfant un certain nombre d'œufs. C'est après vêpres qu'a lieu cette cérémonie enfantine.

Chaque famille, après le repas au Vignal, se rend en un lieu situé entre Gerzat et Cébazat, et désigné du nom de *Maison-Blanche*. C'est une ancienne auberge placée sur le bord de la route nationale de Merment à Paris : elle est le rendez-vous des populations des deux villages, qui semblent s'être entendus de vieille date, pour célébrer en commun le lundi de Pâques. Là venaient, hier encore, festoyer aussi les gens de Blanzat et de Châteaugay, ceux de Montferrand et de Clermont. C'était une grande fête rustique, pleine d'animation et de gaieté. Aujourd'hui son éclat brille faiblement, et les grandes foules d'autrefois ont fait place à des groupes plus restreints. On y boit, on y danse encore, mais la fête n'est plus que le fantôme d'elle-même. A cette époque, chacun arbore les toilettes printanières, et l'on célèbre Pâques comme le retour de la belle saison. Toutes les fêtes populaires disséminées un peu partout au milieu des champs, disparaissent de plus en plus sous l'influence égalitaire et morose des nouvelles mœurs.

Après la fête champêtre, tout en l'honneur du printemps, vient la fête religieuse qui se célèbre au commencement de septembre, huit jours avant le dimanche de la Nativité. Une procession où assistent les jeunes filles habillées de blanc, les enfants des écoles de filles, les mères de famille et les aïeules, se développe en une longue théorie, jusqu'auprès de la fontaine. Des cantiques, des oremus, des hymnes sont chantés avec une grande ferveur.

Nous sommes, en effet, en présence d'un culte tout local, et chacun honore de son mieux l'antique Vierge du Vignal.

Après la bénédiction, on se retire, mais la foule pieuse reviendra, une fois les vêpres chantées, continuer les prières et les méditations, dire un chapelet et boire un verre encore de l'eau cristalline.

Avant la fête, pendant neuf jours, une neuvaine a lieu chaque

soir. Des cierges sont allumés sur le seuil et la voûte de la grotte ; des prières, des litanies se disent à haute voix. Une vieille femme, réputée pour sa piété, fait un prône à sa manière. C'est un véritable culte antique, au milieu des champs, dans le silence et la majesté des nuits d'été. Neuf soirs durant se prolonge le pèlerinage, sans qu'aucun prêtre vienne rituellement se mêler à ces libres prières.

N.-D. du Vignal a son autel et sa statue noire à l'Eglise de Gerzat. Dans une chapelle privilégiée, nous avons vu qu'une seconde statue reposait dans une crèche, sous la voûte de la fontaine. Son eau miraculeuse est employée à une foule de pratiques.

Pas un malade en danger, pas un *infirm*e moral ou physique, n'oublie de se l'administrer. On la boit avec confiance, et plus d'un, dit-on, s'en est senti soulagé.

Du temps où les fièvres paludéennes décimaient la Limagne, les malades, pour obtenir leur guérison, se rendaient à la source avant le lever du soleil, et buvaient religieusement une certaine quantité d'eau.

Il est facile d'expliquer l'origine de ce culte local et de ses pratiques superstitieuses. La vénération des fontaines remonte à l'époque gauloise. Chaque tribu, chaque clan, possédait sa source sacrée où chacun venait invoquer les elfes ou les fées, les esprits de la terre et des eaux. Le paganisme romain mit les pratiques sous l'invocation des Nymphes ; et le catholicisme a suivi les vieilles traditions païennes. Il a transformé les sanctuaires et les a mis sous la protection de la Vierge ou des Saints. L'ancien culte de la nature n'a pas disparu ; il n'a fait que s'entourer d'un voile approprié à la religion actuelle.

Le nom de N.-D. du Vignal présente certains rapprochements curieux¹. C'est lors de la fête du Vignal que commence la coloration

1. Dans les environs de Grenoble, près de Sassenages, sur la route de la gorge d'Engins, est une petite chapelle sous le vocable de Notre-Dame des Vignes. A Gerzat, existait encore, avant la Révolution, une Chapelle isolée, au milieu des vignes, sur le territoire de Dona Vigna (*Domina Vincælis*), à trois kilomètres environ de la source du Vignal.

A Montferrand, près de Clermont, sur une petite élévation, dans les vignes, le long de l'ancien chemin de Cébazat, se voient les ruines d'un ancien temple gallo-romain.

Avec ces ruines avait été édifiée une petite chapelle dédiée à la Vierge. Le lieu-dit porte le nom de *Néra*, et se trouve à la base du puy de Var, à 100 mètres environ d'une source appelée la *Font-Belou*. Autrefois, un pèlerinage avait lieu à la Nativité, et se trouvait, comme celui du Vignal, en rapport avec l'époque de la maturation des raisins. C'était là aussi la chapelle d'une Madone des Vignes, connue sous le vocable de Notre-Dame de Néra. Sa statue était noire, comme celle de toutes les vierges antiques. L'appellation de *Néra* s'appliquait-elle à la coloration des raisins ou à la couleur de la statue ?

Remarquons que les mots *Var* et *Belou* sont probablement d'origine gauloise. Le premier, synonyme de Bar, veut dire élévation, colline, puy ; le second.

des raisins. Aussi la châsse qui porte la statue est-elle décorée de raisins mûrs cueillis sur les treilles précoces. Le culte de la vigne est donc, ici, étroitement lié à celui des sources, sous la douce et innocente protection de la vierge chrétienne.

Docteur F. POMMEROL.

XLIII

LES CASTELLETTS DE LA SAINTE BAUME

La Sainte Baume, où vécut la pénitente Madeleine, après que la miraculeuse barque eut atterri aux côtes de Provence, est située un peu au-dessous du saint Pilon dénudé. Elle s'ouvre sur une sorte d'avancée qui surplombe le vide et contraste étrangement avec la silencieuse forêt de hêtres séculaires, qui se déroule harmonieusement sous elle jusqu'au plan d'Aups.

Après avoir fait à la grotte-oratoire quelques instants de halte, et davantage accordé à la curiosité qu'à la dévotion, les jeunes filles en quête d'un mari gravissent le saint Pilon et ne manquent pas d'y laisser un triangle que forment trois cailloux plats avec un quatrième au centre.

Si l'année suivante, à leur nouvelle ascension, elles retrouvent intact le *castellet de superstition*, l'augure est bon, et leur joie est grande. Le mari désiré ne peut être loin ; peut s'en faut qu'on ne le rencontre en descendant, comme cela se produit par l'effet du *plus pur hasard*, sur le versant du Mont Olympe !!

Cette coutume, en apparence si bénévole, constitue l'accomplissement intégral d'un rite païen des plus immoraux. On sait, en effet, que les Phéniciens abordés en Provence avant les Massaliotes avaient transformé la Baume en un sanctuaire idolâtre. Ils y construisaient des triangles analogues en l'honneur de la Déesse Isis et du Dieu Adonis. Ce signe, ainsi disposé représentait en symbole, mais d'une façon très claire, l'union indissoluble, l'union parfaite et consommée ! De tous temps et dans toutes les religions, le triangle Isiaque a joué un rôle important.

La Religion chrétienne, elle-même, qui venait laver toutes les

analogie aux mots *Bal*, *Bel*, *Ballon*, a absolument la même signification. Les bêtes féroces n'étaient appelées *Bellua*, en latin, que par la raison qu'elles habitaient les montagnes.

Enfin, nous ferons observer qu'à Rome, les fêtes de Vénus, comme déesse des vignobles et des vendanges, se célébraient le 23 avril et le 19 août sous les noms de *Vinalia* (Preller, *Les Dieux de l'ancienne Rome*, trad. Dietz. Paris, in-12, 1884, p. 268 et 269).

souillures, effacer toutes les hontes, a pour ainsi dire désaffecté cet emblème, l'a relevé pour lui faire exprimer l'union substantielle du Père, du Fils et de l'Esprit.

Aujourd'hui les jeunes Provençales accomplissent, sans le savoir peut-être, des rites anciens qui ne sont pas en rapport avec leurs croyances renouvelées.

(*Recueilli sur les lieux, Août 1900*).

M. J. DE KERSAINT-GILLY.

CONTES ET LÉGENDES DE LA HAUTE-BRETAGNE¹

XXXVIII

L'HERBE DU DIABLE

CETTE herbe pousse verte, sans la tache noire que l'on remarque au milieu ; cette tache est assez rare et vient du soir au matin sur certains plants. D'où vient cette tache ? Nos paysans lui donnent plusieurs origines dont voici quelques-unes :

Quand la tache apparaît sur un plant poussé dans un sentier solitaire, on sait à n'en pas douter qu'un couple d'amoureux a passé là et y a vu la feuille à l'envers.

D'autres, au contraire, assurent que le diable, jaloux de voir ces plantes pousser dans un endroit désolé (il est de fait que jamais elles ne poussent dans de bon terrain), veut les arracher, mais que Dieu l'en empêche et que, pour preuve du miracle de résistance opposé par la frêle plante, le pouce du diable reste imprimé sur elle.

D'autres encore disent que cette plante est malfaisante, que les chiens qui en mangeraient mourraient. Saint Roch en passant par les chemins y a imprimé ces taches noires afin d'avertir les confrères de son fidèle compagnon que cette plante était venue là de par le diable et qu'il n'y fallait point toucher.

D'autres encore disent que c'est le diable qui fait pousser cette plante, que cette tache noire *est son signe* et que celui qui déracinerait la plante sitôt que le diable l'a signée, trouverait en dessous un immense trésor. L'on prétend que la tache noire produite par le doigt du diable s'efface sitôt qu'elle est touchée par une honnête et sainte personne.

LUCIE DE V. H.

1. Suite, cf. t. XV, p. 331, 386.

CONTES ET LÉGENDES ARABES¹

CCCLXXXIII

SE LEVER MATIN



N rapporte qu'un homme se présenta un jour implorant l'aide d'un gouverneur. Celui-ci se le fit amener, et quand il comparut, il lui demanda : Qu'est-ce qui t'arrive ? — J'ai entendu citer un hadith du Prophète à savoir : Bénis soient ceux qui se lèvent de bonne heure. Aujourd'hui j'ai été matinal et j'ai rencontré des voleurs qui m'ont pris mes vêtements et tout ce que j'avais. Le Gouverneur lui répondit : Les voleurs l'ont été plus que toi, aussi ont-ils été gratifiés de ce que tu avais².

CCCLXXXIV

LE MARCHAND ET SON AMI

Un marchand vendait du sésame, et il en avait une quantité dans une seule boutique ainsi que son ami ; mais il était interdit à chacun de prendre le sésame de l'autre. L'ami du marchand avait sa demeure près du magasin ; l'autre demeurait loin. Celui qui était proche songea à voler le sésame de son ami et chercha une ruse pour arriver à ses fins.

Il se dit : J'irai la nuit, mais comme je ne suis pas sûr de ne pas enlever un de mes ballots ou un de mes paquets, ce qui rendrait ma peine inutile, je distinguerai les deux quantités de sésame par une marque qui me guidera quand la nuit viendra. Il prit son manteau, le jeta sur le sésame de son compagnon, l'en couvrit, puis partit, laissant le marchand dans la boutique. Il alla trouver un de ses amis, lui raconta l'affaire et lui demanda son aide ; l'autre refusa jusqu'à ce qu'il lui promit la moitié de ce qu'il enlèverait. Quand le marchand voulut partir du magasin, sans se douter de rien, il se leva pour arranger son sésame et le trouva couvert du manteau de son compagnon. Par Dieu, dit-il, c'est le vêtement de mon frère qui l'a oublié sans faire attention et qu'il a placé là, mais je vais le mettre sur un de ses ballots ; si demain il vient avant moi à la boutique, il

1. Suite, voir t. XV, p. 353.

2. *Nozhat el Odaba*. Bibliothèque Nationale, fonds arabe, n° 3954. f° 53. Le même conte existe dans le *Fakihat el Kholafu* d'Ibn 'Arabchah, mais la réplique est mise dans la bouche de Bouzourdjemhir (éd. Freytag, Bonn, 1832-1838, 2 vol. in-4° t. 1, p. 69) ; Blanchet, *Apologues et contes Orientaux*, Paris, 1784, in-8, p. 134, d'après d'Herbelot ; cf. Chauvin, *Bibliographie*, II, p. 196.

le trouvera à sa place. Il prit le manteau et le jeta sur le paquet de son compagnon, ferma le magasin et s'en alla chez lui. La nuit venue, l'associé dont la maison était proche vint avec un homme ; ils ouvrirent la porte, entrèrent dans l'obscurité jusqu'à ce que le voleur mit la main sur le vêtement qui était sur un ballot. Croyant que celui-ci appartenait au marchand, il en prit la moitié, en donna l'autre moitié à son compagnon, les chargèrent, les enlevèrent du milieu de la boutique, les firent sortir avec beaucoup de peine et s'en allèrent dans leurs maisons. Quand l'associé arriva chez lui, il jeta le sésame sur son dos, l'introduisit dans sa demeure, puis se coucha pour se reposer des fatigues considérables et du poids du fardeau, s'imaginant qu'il avait fait du butin. Le lendemain matin il le regarda et l'examina : c'était son sésame. Il se repentit amèrement. Le marchand vint à la boutique et trouva que le ballot de son compagnon avait disparu. Il en fut très soucieux et se dit : Quel malheur arrivé à un ami sincère qui m'avait confié ses ballots et sa fortune et m'en avait établi le surveillant ! Quelle sera ma situation près de lui, du moment que ses marchandises ont disparu ! Il n'hésitera pas à me soupçonner : mais Dieu est le seul maître. Il ne cessa pas ses doléances, ses malédictions jusqu'à ce que son associé le rencontra et lui demanda ce qu'il avait. Il lui répondit : Il manque quelque chose à tes ballots, je ne sais comment, et je ne suis pas sûr que tu ne me soupçonnes pas ; j'ai résolu de te compenser ce dommage. — Ne t'inquiète pas, mon frère, dit l'associé : car la perfidie atteint celui qui l'emploie ; le traître se nuit à lui-même, la ruse et le mensonge retombent sur leur auteur : c'est ce qui est arrivé ; ma ruse s'est retournée contre moi. — Comment cela ? demanda le marchand. L'autre lui raconta toute son histoire, lui exposa l'aventure du commencement à la fin et lui fit connaître la peine et le malheur qu'il avait éprouvés. Puis il ajouta : Je t'ai avoué ma faute et mon péché envers toi ; je suis fâché de l'ennui que tu as éprouvé à cause de moi ; mais mon âme n'est pas endurcie au mal, je te demande pardon, je suis pénétré de la honte de ma faute. Le marchand accepta les excuses de son associé, s'abstint de lui faire des reproches et cessa d'avoir confiance en lui.

La morale de tout cela c'est que l'homme intelligent doit tenir pour vrai l'arrêt et le décret, agir avec jugement, désirer pour les autres ce qu'il désire pour lui-même, détester pour les autres ce qu'il déteste pour lui-même et ne pas chercher son avantage dans le dommage d'autrui¹.

1. Bibliothèque Nationale, fonds arabe, n° 3953, f. 8, tiré du *Kalilah*, cf. Chauvin, *Bibliographie*, III, 83.

CCCLXXXV

LES SANDALES VOLÉES

Un voleur faisait la prière du soir, à côté d'un homme qui avait devant lui des sandales neuves. Quand les gens firent les génuflexions, il prit une des sandales et en frappa la muraille, puis il s'empara de la seconde et la lança vers la première en disant : J'ai tué un scorpion. Il sortit comme pour le jeter hors de la mosquée. Les gens crurent qu'il disait vrai, qu'il allait le jeter et qu'il reviendrait à la prière, mais il ne revint pas¹.

CCCLXXXVI

LES MÉRITES DE L'AUMÔNE

'Aïcha (la femme de Moh'ammed) acheta un jour une servante, mais Gabriel descendit vers le Prophète et lui fit cette révélation : Fais sortir cette servante de ta maison, car elle est des gens de l'enfer. 'Aïcha la renvoya en lui donnant quelques dattes. Elle en mangea la moitié, et en route, elle passa près d'un pauvre à qui elle donna la moitié qui restait. Gabriel vint retrouver Moh'ammed et lui ordonna de reprendre la jeune fille, car elle était devenue, par cette aumône, des gens du paradis².

CCCXXXVII

LE VOLEUR APAISÉ

Un marchand était en route lorsque des voleurs l'arrêtèrent en chemin. Il s'élança vers l'un d'eux en disant : Aujourd'hui! aujourd'hui! Le voleur le saisit et lui demanda : Tu répètes : aujourd'hui, aujourd'hui que veux-tu faire ? Le marchand répondit : J'ai voulu dire, aujourd'hui ; je vous donnerai mes vêtements, mes bagages et tout ce que j'ai avec moi. — Le voleur se mit à rire après lui, le prit sous sa protection et empêcha ses compagnons de l'attaquer³.

CCCLXXXVIII

LA BIENFAISANCE RÉCOMPENSÉE

D'après Ibn'Abbās, il y eut à Médine une grande famine et une grande disette ; 'Othmān reçut de Syrie un âne avec du grain. Les

1. *Nozhat el Odaba*, Bibliothèque Nationale, fonds arabe, n° 3954, f. 53.

2. *Ah'med el Qalyoubi, Naoud'ir*, Le Qaire, 1302 hég., p. 60.

3. *Nozhat el Odaba*, Bibl. Nat., fonds ar., 3954, f° 58.

marchands de Médine vinrent le trouver pour le lui acheter. Il leur dit : Quel bénéfice me donnez-vous ? — Deux dirhems pour dix. — Poussez plus haut. — Quatre dirhems pour dix. — Allez plus haut. Ils reprirent : Nous sommes les marchands de Médine, qui pourra l'augmenter ? — Dieu très-haut qui me donnera dix dirhems pour un, car je destine cette nourriture aux pauvres. Ibn'Abbâs ajoute : Dans la nuit, je vis le prophète de Dieu monté sur un cheval bigarré, revêtu d'un manteau de soie de lumière ; il était préoccupé. Je désire te voir, lui dis-je. — Ibn'Abbâs, répondit-il, Othmân vient de faire une aumône que Dieu a acceptée, il l'a marié à une fiancée dans le paradis et nous sommes invités à son mariage¹.

CCCLXXXIX

DÉFENSE MALADROITE

Une troupe de gens était endormie dans un endroit élevé, lorsque des voleurs s'attaquèrent à la porte pour la briser ; elle était solide.

Il y avait parmi les gens un homme âgé, sage et avisé ; il dit à ses compagnons : Enlevez vos vêtements et mettez-les dans une jarre vide que vous laisserez parmi les autres. Quand ils auront brisé la porte et qu'ils seront montés jusqu'à nous, ils nous trouveront nus et nous leur dirons : nous sommes une troupe de pauvres gens sans vêtements. Ils firent ce que le vieillard leur avait dit. L'un d'eux était endormi, un autre le frappa du pied en lui disant : Tu dors, et les voleurs attaquent la porte ! Il s'éveilla tout troublé, regarda par la fenêtre, vit les voleurs, se dirigea vers les jarres, prit celle où étaient les vêtements de la bande, la croyant vide et la jeta sur les voleurs. Elle se brisa et ils virent les habits, les prirent et dirent : Dormez sans crainte, nous avons reçu ce pourquoi nous étions venus, et ils partirent².

CCCXC

EFFETS D'UNE CHARITÉ INCOMPLÈTE

Un des plus grands cheikhs entra un jour chez un marchand d'Alexandrie. Celui-ci lui souhaita la bienvenue et l'honora. Le cheikh vit dans le pavillon où le marchand était assis deux tapis précieux venant de Grèce, de la valeur du pavillon. Il les demanda au marchand. Celui-ci fit des difficultés et dit : Seigneur, je te donnerai

1. Ah'med el Qalyoubi, *Naouddir*, p. 60.

2. *Nozhat el Odaba*, Bibliothèque Nationale, fonds arabe, manuscrit, n° 3954, f. 59.

à leur place ce que tu voudras. Mais le cheikh s'y refusa et continua : — Je ne te demande que cela. — S'il le faut absolument, répondit le marchand, prends-en un.

Il en prit un et sortit. Son hôte avait deux fils qui voyageaient dans l'Inde, chacun d'eux sur un vaisseau. Quelque temps après, leur père reçut la nouvelle que l'un d'eux s'était noyé et que son navire était perdu avec tout ce qu'il portait ; au bout de quelque temps, l'autre revint sain et sauf près de son père. Quand il fut près d'Alexandrie, le marchand sortit à sa rencontre hors de la ville et aperçut, porté par un des chameaux, le même tapis que le cheikh avait pris. Il demanda à son fils quelle était son histoire et d'où il venait. Mon père, dit-il, ce tapis a une histoire merveilleuse, c'est le signe d'un grand miracle. — Raconte-moi cela, mon fils. — J'avais quitté, avec mon frère, le pays de l'Inde par un vent favorable ; chacun de nous était sur un bateau. Quand nous arrivâmes au milieu de la mer, il s'éleva une tempête, notre situation devint difficile, les deux bateaux s'ouvrirent ; chacun de ceux qui le montaient ne s'occupa que de son navire et confia son affaire à Dieu très-haut. Un vieillard nous apparut, ayant dans sa main ce tapis avec lequel il boucha les trous de notre vaisseau. Nous voyageâmes en sûreté et le navire, ainsi garni, arriva jusqu'à un port. Nous débarquâmes ce qu'il renfermait et nous le réparâmes. — Mon fils, dit le marchand, reconnaitrais-tu cet homme si tu le voyais ? — Oui. Alors il le conduisit chez le cheikh. Quand le jeune homme l'aperçut il poussa un grand cri et dit : Mon père, c'est lui, par Dieu, et il s'évanouit. Le vieillard mit la main sur lui jusqu'à ce qu'il revint à lui et calma sa terreur.

Le marchand lui dit : Pourquoi, ô seigneur, ne m'as-tu pas fait connaître la réalité de l'affaire, je t'aurais remis les deux tapis ; je demande pardon à Dieu le puissant. — C'est ainsi que Dieu a voulu, répondit le cheikh ¹.

CCCXCI

L'ENFANT COMPLICE

On rapporte le récit suivant d'Abou Mousa le gouverneur. Un vieillard âgé vint me trouver et me dit : On a volé chez moi une bourse contenant 500 dinars ; il n'y avait dans ma maison que ma femme et moi, et je ne la soupçonne pas.

Le gouverneur fit venir les préposés à la police, les gens de justice

1. Ah'med el Qalyoubi, *Naoud-dir*, p. 60.

et les agents, il leur raconta l'affaire du vieillard. Ils lui dirent : C'est un tel qui a fait le coup. Il le fit amener ; quand on lui présenta, il l'interrogea. L'autre nia et jura, mais il lui fit donner cinq cents coups de fouet. Le gouverneur l'emprisonna et jura par le Dieu tout puissant qu'il ne le relâcherait pas s'il ne représentait pas l'argent. Quelque temps après, le voleur le lui présenta. Le gouverneur lui dit : Je ne te lâcherai pas que tu ne m'aies raconté comment tu l'as pris, si c'est de nuit ou de jour et comment tu as fait. — Emir, répondit le voleur, je marchais dans le bazar des changeurs, quand je rencontrai ce vieillard qui avait reçu de l'or de tel changeur ; je le suivis, j'employai des ruses contre lui, mais sans succès, je le frappai sur la main d'un bâton que j'avais avec moi, mais il ne dessera pas les doigts. Je le bousculai, je l'injuriai, mais il ne me riposta pas et ne se tourna pas vers moi. Je reconnus qu'il était atteint de dysurie ; j'achetai un poulet pour un dirhem et je dis à mon fils : Suis-le jusque chez lui, quand il ouvrira la porte et entrera, jette le poulet à l'intérieur de la maison et entre derrière lui. Au moment où il y pénétrera, il jettera la bourse dans l'endroit le plus proche et se rendra aux cabinets, donc prends-la ainsi que le poulet. L'enfant obéit.

La femme du vieillard le vit, mais n'eut pas peur de lui ; elle ne l'aperçut pas quand il prenait la bourse. Il se saisit de son poulet et sortit pour me rejoindre avec les dirhems. Voilà le fond de l'histoire. — Le gouverneur le crut et le relâcha après qu'il se fut repenti¹.

CCCXII

LA CHARITÉ PROFITE AUX MORTS

S'alih' el Morsi fait le récit suivant : Une nuit de vendredi, je sortis pour faire la prière de l'aurore dans la grande mosquée. Je passai près du cimetière et je me dis : Si je m'arrêtais ici jusqu'à ce que l'aurore se lève. Je fis deux génuflexions, puis je fus pris d'une violente envie de dormir. Il me sembla alors que les habitants des tombeaux en sortaient, couverts de vêtements blancs et qu'ils s'asseyaient en cercle pour causer. Voici qu'arriva un jeune homme vêtu d'habits sales ; il s'assit tout seul, préoccupé. Les morts n'attendirent pas longtemps avant de recevoir des plats couverts d'une serviette ; chacun d'eux en prit un, rentra dans son tombeau ; le jeune homme resta seul ; on ne lui avait rien apporté. Il se leva

1. *Nozhat el Odaba*, Bibliothèque Nationale, fonds arabe, n° 3954, f. 64.

tout affligé pour revenir dans sa tombe et je lui dis : Serviteur de Dieu, pourquoi te vois-je triste ? Qu'est-ce que j'ai vu ? Il me répondit : S'alih', as-tu vu les plats ? — Oui ; qu'est-ce que c'est ? — Ce sont les plats des vivants pour les morts ; toutes les fois qu'ils font des aumônes en leur nom et qu'ils prient pour eux, cela leur arrive le vendredi, dans des plats comme tu as vu. Moi je suis un étranger de l'Inde ; je suis venu à Bas'rah avec ma mère pour m'acquitter du pèlerinage ; je suis mort ici ; elle s'est remariée, ne se soucie que de son mari et ne se souvient plus de moi dans ses aumônes ni dans ses prières ; c'est comme si elle n'avait jamais eu de fils ; le monde l'a distraite et il est juste que je m'afflige, puisque personne ne se souvient de moi après ma mort. — Où est la demeure de ta mère ? lui demandai-je. Il me la décrivit. Le matin venu, après m'être acquitté de ma prière, je cherchai après, cette maison ; on m'y conduisit. Je frappai à la porte ; la femme me demanda : Qui frappe ? Je répondis : C'est S'alih' el Morsi. Elle me permit d'entrer ; j'entrai et je lui dis : Je voudrais que personne n'entende ce que j'ai à te dire. Je m'approchai d'un rideau et je continuai : Que Dieu te fasse miséricorde ! As-tu un fils ? — Non. — As-tu eu un fils ? — Elle poussa un profond soupir, puis elle ajouta : Oui, j'ai eu un fils ; il est mort jeune. Alors je lui racontai toute l'histoire. Elle se mit à pleurer, tellement que les larmes inondaient ses joues. Cela vient de mon cœur et de mes entrailles, dit-elle ; mon sein a été pour lui une demeure ; mes mamelles l'ont abreuvé ; mon giron a été son asile. Elle me remit ensuite mille dirhems en me disant : Fais-en l'aumône au nom de celui qui m'était cher ; par Dieu, je ne l'oublierai plus pendant le reste de ma vie dans mes aumônes et mes prières. Je partis, continue S'alih', et je distribuai en son nom les mille dirhems. Le vendredi suivant, j'allai faire la prière de l'aurore dans la grande mosquée : je passai près du cimetière et je fis deux genuflexions à ma première place et je m'endormis. Je vis les habitants des tombeaux comme la fois précédente, et j'aperçus le jeune homme, couvert d'un vêtement blanc et propre, joyeux et content. Il s'approcha de moi et dit : S'alih', que Dieu te récompense pour moi ! Le cadeau m'est arrivé. Je lui demandai : Est-ce que vous connaissez le jour du vendredi ? — Oui, répondit-il ; les oiseaux eux-mêmes le connaissent et disent : Salut ! Salut ! par respect pour la résurrection qui doit avoir lieu ce jour-là ¹.

1. Ah'med el Qalyoubi, *Naouddir*, p. 61.

CCCXCIII

LES VERS RÉFRIGÉRANTS

On raconte qu'une troupe de poètes s'était rassemblée autour d'un plat de nougat brûlant. L'un d'eux s'écria : Maudite soit la chaleur ! Une autre répliqua : Quelques-uns de tes vers le refroidiraient ¹.

CCCXCIV

LA CHARITÉ DE L'EAU, DU SEL ET DU FEU

Atcha demanda à Moh'ammed : Prophète de Dieu, y a-t-il quelque chose qu'il ne soit pas permis de refuser ? — Oui ; l'eau, le sel et le feu. Elle reprit : L'eau, nous le savions, mais pourquoi le sel et le feu ? Il répondit : Celui qui donne du sel, c'est comme s'il donnait tout ce que le sel a assaisonné ; celui qui donne du feu, c'est comme s'il donnait tout ce que ce feu a cuit. Celui qui donne à un Musulman une gorgée d'eau là où il y en a, c'est comme s'il le ressuscitait. Il y a quatre choses bénies que Dieu a fait descendre du ciel sur la terre : l'eau, le sel, le feu et le fer ².

CCCXCV

LES VERS DANGEREUX

On dit à quelqu'un : Tel poète est atteint d'hémiplégie. Peut-être a-t-il avalé de ses vers, répliqua-t-il ³.

CCCXCVI

LE CADEAU PEU ESTIMÉ

On raconte qu'un poète fit l'éloge d'un grand personnage ; celui-ci lui donna un bât et une sangle. Il les prit et le quitta. Il rencontra un autre poète qui lui dit : Qu'est-ce que cela ? — J'ai employé mes meilleurs vers à louer l'émir et il m'a revêtu de ses plus beaux vêtements ⁴.

1. *Nozhat el Odaba*, Bibliothèque Nationale, fonds arabe, n° 3954, f. 66.

2. Ah'med el Qalyoubi, *Naoud'dir*, p. 61.

3. *Nozhat el Odaba*, Bibliothèque Nationale, fonds arabe, f. 66.

4. *Nozhat el Odaba*, Bibliothèque Nationale, fonds arabe, manuscrit n° 3594, f. 72.

CCCXCVII

CRAINTE DE LA COLÈRE

Dans une de ses guerres, Ali terrassa un homme et s'agenouilla sur sa poitrine pour lui couper la tête. Cet homme lui cracha au visage. Ali se releva et le laissa. On lui demanda pourquoi. — Il répondit : Il m'a craché au visage et j'ai craint de le tuer étant en colère ; or je ne veux tuer d'ennemis que pur devant Dieu ¹.

CCCXCVIII

UN CONCURRENT GÉNÉREUX

On rapporte qu'un roi manda plusieurs poètes d'Egypte. Ils en rencontrèrent un porteur d'une jarre vide qu'il avait l'intention de remplir avec les générosités du roi. Il les suivit lorsqu'ils entrèrent chez le prince ils lui eurent récité leurs poèmes et qu'ils eurent reçu des bienfaits, et se séparèrent. L'homme à la jarre restait debout. Ils lui disaient : Que ne récites-tu tes vers. Il commença :

Quand j'ai vu les gens seller leurs montures pour arriver à la mer de ta générosité, j'ai pris ma jarre.

Le roi dit à son trésorier : Remplis-la lui avec de l'or et de l'argent. Quelques uns des assistants lui portèrent envie. Seigneur, dirent-ils, ce n'est qu'un fou qui ne connaît pas la valeur de l'argent ; peut-être il va le gaspiller hors de propos. Le roi leur répondit : Cette fortune lui appartient ; il la dépensera comme il voudra. Quand il eut reçu sa jarre pleine, il se dirigea vers la porte et trouva là une troupe de pauvres qui attendaient et qu'on empêchait d'entrer. Il leur distribua tout ce qu'il avait dans sa jarre. Le prince en fut informé : il le fit venir et lui dit : Qu'as-tu fait de l'argent ? Le poète répondit :

Le gardien nous a prodigué leur fortune, nous avons fait des libéralités avec l'argent du gardien.

Le roi ordonna à son trésorier de lui remplir dix fois sa jarre d'or et d'argent et de faire porter cette fortune chez lui, en disant : Celui qui fait un bienfait doit avoir dix fois autant ².

CCCXCIX

GÉNÉROSITÉ D'EL H'ASAN

El H'asan ben'Ali, ayant reçu une somme considérable de Mo'aouyah la partagea et ne garda que cinq cents dinârs. Il voulut quitter sa

1. Ah'med el Qalyoubi, *Naouddir*, Le Qaire, 1302 hég., p. 62.

2. *Nozhat el Oduba*, Bibliothèque Nationale, fonds arabe, ms. n° 3394, f. 74.

salle d'audience pour emporter cet argent lorsqu'arriva un Bédouin monté sur une chamelle. El H'asan dit à son serviteur : Donne-lui ces dinârs et dis lui : Tu es arrivé quand il ne me reste plus que cela. Le Bédouin les prit et dit : O fils de la fille du Prophète, j'étais venu te trouver à dessein, mais qui t'a appris ma situation ? — Nous autres, dit El H'asan nous donnons avant qu'on demande, dans le désir de dépasser ce que le solliciteur espère de nous. Puis il récita ces vers :

Nous sommes des gens dont le seuil est formé par des perles, où s'empressent l'espoir et le désir.

Nous prodiguons nos dons avant qu'on ne les demande, avides de dépasser l'espoir du solliciteur ¹.

CCCC

LE VIZIR PERSPICACE

On raconte qu'un poète apporta un jour un narcisse à un roi. Celui-ci était assis avec les grands de son royaume et son vizir. Il leur demanda : Savez-vous pourquoi ce poète m'a donné ce narcisse en ce moment ? C'est peut-être, dit le vizir, parce que les dons de notre maître tardent pour lui ? — C'est cela, répondit le roi, et il récita ces vers :

Il nous a donné ce narcisse comme un emblème, parce que trop longtemps nous ne songions pas à lui.

Par là, il nous indique qu'il désire du jaune et du blanc ².

Les assistants admirèrent sa science et la rapidité de son intelligence, ainsi que les connaissances du vizir et son habileté à deviner le but ³.

1. El 'Okbari, *Commentaire du Diwan de Molanabbi*, Le Qaire, 1308 hég., 2 v. in-4, t. II, p. 144-145.

2. C'est-à-dire de l'or et de l'argent. Cette comparaison est fréquente chez les poètes arabes : cf. une pièce d'Abou Noouâs.

Regarde les vergers de la terre et considère les mouvements de ce qu'a fait le Roi suprême.

Ce sont des yeux d'argent qui regardent avec des pupilles d'or liquide,

Sur une tige d'émeraude, témoignant que Dieu n'a pas d'associé.

(Kosegarten, *Chrestomathia arabica*, Leipzig, 1828, in-8, p. 468).

De même 'Ali ben El Djahm :

Il est jaune et égaie le parterre intact : quelle merveille dans sa description ! Qu'il te suffise d'admirer.

Pour corps, il a une tige d'émeraude, avec une paupière d'argent et un œil d'or.

On dirait que les gouttes de rosée autour de son calice sont des larmes qui brillent dans des paupières affligées.

(Kosegarten, *Chrestomathia arabica*, p. 169).

3. *Nozhat el Odaba*, Bib. Nat., fonds arabe, n° 3594, f. 74.

CCCCI

L'HOSPITALITÉ RÉCOMPENSÉE

C'était notre coutume, dit un saint, de ne pas aller voir les femmes ; j'entendis parler de l'une d'elles, qui était vertueuse, qui habitait dans tel pays, et qu'un miracle avait rendue célèbre. La nécessité m'obligea à m'y rendre pour prendre connaissance de ces miracles : elle avait chez elle une brebis qui donnait du lait et du miel. Quand j'arrivai à la ville où elle habitait, j'achetai une coupe. J'allai la trouver, je la saluai et je lui dis : Je voudrais voir ce prodige opéré par la brebis que tu possèdes. — Très volontiers, répondit-elle. Elle me remit la brebis que je commençai à traire, et qui me donna du lait et du miel. Nous en bûmes. A cette vue, je fus émerveillé et j'interrogeai la femme sur son histoire. Nous avions, dit-elle, une brebis qu'on trayait pour nos enfants ; nous ne possédions pas autre chose. Un jour de fête arriva ; mon mari me dit : Egorgerai-je la brebis pour cette fête ? — Ne le fais pas, répondis-je : Dieu sera indulgent pour cette négligence, car il sait combien nous en avons besoin. Il la laissa. C'était un homme vertueux. Il arriva que ce jour-là quelqu'un nous demanda l'hospitalité ; nous n'avions rien à lui donner à manger. Je dis à mon mari : Voilà un hôte, nous lui devons des égards ; prends cette brebis et égorge-la ; comme je craignais que les enfants ne pleurassent à cause d'elle, j'ajoutai : Emmène-la hors de la maison, derrière le mur, pour qu'ils ne la voient pas. Il l'emmena avec lui. Quand il eut versé son sang, une brebis bondit de derrière le mur et se mit à courir dans la maison. Je pensai : Probablement elle lui a échappé. Je sortis pour le voir et je le trouvai en train de la dépouiller. — Voilà une chose merveilleuse, lui dis-je ; et je lui racontai l'histoire. Il répondit : Peut-être Dieu nous l'a-t-il changée pour une meilleure. Je me mis à la traire et elle me donna du lait et du miel. — Mon mari, dis-je ; l'autre brebis ne nous donnait que du lait ; celle-ci nous donne du lait et du miel en récompense de l'honneur fait à notre hôte ¹.

CCCCII

LE FESTIN MONSTRE

Un menteur disait : Mon père a donné un festin, pour lequel il a dépensé cinq mille dinars. Quelqu'un répliqua : Je crois que ton père avait égorgé pour son festin les chanteuses et les musiciens ².

1. Ah'med el Qalyoubi, *Naouddir*, p. 62.

2. *Nozhat el Odaba*, Bib. Nat., fonds arabe, 3954, f. 80.

CCCCIII

LES DEUX ANGES

On raconte que deux anges se rencontrèrent au quatrième ciel : le premier dit au second : Où vas-tu ? — Faire une chose étrange : Dans tel pays, il y a un juif dont la fin est proche : il désire un poisson qu'on ne trouve pas dans la mer de son peuple. Le Seigneur m'a ordonné d'en conduire deux pour qu'on lui en pêche un, et cela, parce qu'il n'a jamais fait de bien sans que Dieu ne l'en ait récompensé en ce monde ; il ne lui reste qu'une bonne action, et Dieu veut satisfaire son désir pour qu'il sorte de ce monde sans bonne action. — L'autre ange répondit : Le Seigneur m'a envoyé pour une chose étrange : Il y a dans tel pays un homme vertueux qui n'a jamais fait de mal sans que Dieu ne l'en-punisse ; sa fin est proche et il désire de l'huile ; il n'a qu'une faute à se reprocher, et le Seigneur m'a ordonné de faire couler toute l'huile jusqu'à ce qu'il le sache et s'en abstienne, en sorte que Dieu lui pardonnera cette faute, et que cet homme ira le trouver sans avoir rien à se reprocher ¹.

CCCCIV

LA VÉRITÉ S'IMPOSE

Un homme mentait beaucoup, et il avait un serviteur qui réfutait ses paroles chaque fois qu'il mentait. Un jour il lui dit : Si tu contredis encore une seule de mes paroles, je te donnerai cinquante coups de fouet. Puis il se mit à causer avec des amis et dit : Il arriva que nous étions à la moisson des Benou un tel, un gros oiseau passa au-dessus de moi, je le frappai d'une pierre, il tomba, je le saisis, je fendis en deux son gosier, et j'y trouvai une datte fraîche, dont la moitié était mûre et l'autre noire. Le serviteur sortit, revint avec un bâton et dit à son maître : Donne-moi mille coups et dis-moi dans quel temps on trouve ensemble des moissons et des dattes fraîches ? — L'homme se mit à rire ainsi que les assistants, et il ne lui fit pas de mal ².

RENÉ BASSET

1. Ab'med el Qalyoubi, *Naouâdir*, p. 63.2. *Nozhal el Odaba*, Bib. Nat., fonds arabe, 3594, f. 80.

LES CONCEPTIONS MIRACULEUSES

I

BASSE-BRETAGNE



UAND une femme ou une fille va uriner dehors, la nuit, et que la lune brille, elle court risque, si elle a l'imprudence de se découvrir trop étant tournée vers l'astre, de concevoir sous son influence, et alors elle donne le jour à un être monstrueux.

A Plourin (près Morlaix), quand j'étais jeune, dit Jeanneton Lozac'h, il en naquit un de cette espèce qui courut, aussitôt né, se réfugier sous le lit, où on le tua à coups de bâton ; mais je ne l'ai pas vu. »

JOSEPH D'ARMONT.

Renan, qui était pourtant du pays breton, de Treguier, ne connaissait pas cette singulière croyance ; mais il m'a raconté quelque chose qui rentre dans cet ordre d'idées ; il en parlait pour noter la merveilleuse simplicité de certaines bretonnes. Une servante qu'il avait connue, et qui était devenue enceinte, affirmait de la façon la plus catégorique et la plus sincère, paraissait-il, qu'elle n'avait jamais eu de rapport avec aucun homme, et qu'à moins d'être enceinte de la lune, elle ne savait comment cela avait pu lui arriver.

P. S.



CONTES DU BOURBONNAIS¹

I

L'ENFANT VENDU AU DIABLE

C Saint-Martinien (Allier), un homme ayant beaucoup d'enfants était allé, nuit tombante et après journée faite, chercher du bois dans les champs. Il murmurait tout en marchant et se plaignait d'être chargé d'une trop nombreuse famille. Il trouva un *Monsieur* qui lui demanda la cause de son ennui. « Je suis bien pauvre et bien malheureux, répondit-il ; j'ai huit enfants, et ma femme est sur le point d'en avoir un neuvième. Je me trouve dans la plus grande misère. » Le *Monsieur* lui dit : « Si tu veux me vendre l'enfant que ta femme va mettre au monde, je te donnerai autant d'argent qu'il te faudra. Tu viendras me trouver demain, à minuit, vers les quatre chemins ; tu apporteras une poule noire, et tu crieras trois fois : « Ah ! la poule noire à vendre ; et je viendrai te donner de l'argent. » La chose se passa comme il était convenu.

A la première entrevue, le *Monsieur* donna quarante francs à l'homme, qui rentra aussitôt chez lui et montra l'argent à sa femme. Il ajouta qu'il pourrait bien donner au *Monsieur* l'enfant à naître, puisqu'il en avait déjà un trop grand nombre. La femme consentit au marché : « Nous avons assez d'enfants, répondit-elle ; et puisque ce *Monsieur* a beaucoup d'argent, l'enfant sera plus heureux chez lui que chez nous. » Et l'homme allait tous les soirs au rendez-vous des Quatre-Chemins avec sa poule noire sous le bras, et le *Monsieur* lui remettait chaque fois une somme d'argent.

La femme, avant sa couche, voulut se confesser. Elle raconta toute l'affaire au curé, qui lui dit : « C'est le démon qui a conclu un marché avec votre mari, et votre enfant lui a été vendu. Quand

1. Le Bourbonnais est l'un des pays les moins explorés de France ; diverses légendes, publiées dans les *Mémoires de la Société d'Emulation de l'Allier* et dans l'Album auvergnat (*légendes limitrophes de l'Auvergne*), prouvent que les matériaux ne manquent pas, mais les explorateurs.

Il est à désirer que l'exemple de notre collègue, le Dr Pommerol, à qui l'Auvergne est redevable de si intéressants travaux, soit suivi dans l'Allier. Il s'y trouve assez de vieux châteaux, d'accidents de terrains et de beautés naturelles pour qu'il soit à peu près certain qu'il s'y attache des légendes. Il est temps, mais non trop tard, de les recueillir ; si la *Société d'Emulation de l'Allier* conviait ses membres à cette recherche, je suis persuadé que la récolte serait intéressante et fructueuse.

vous serez accouchée, vous me ferez prévenir pour que je puisse disputer l'enfant au Diable.

Le jour de l'accouchement, le *Monsieur* vint à onze heures du soir chercher l'enfant, mais il trouva le curé dans la maison. Tous les deux se sont alors injuriés, disputés, battus, et le curé reçut force égratignures.

Pour pouvoir baptiser cet enfant, il fallait deux autres prêtres qui n'eussent jamais eu de rapports avec les femmes. Le curé d'Uriel fut mandé ; il ne voulut pas se déranger, et pour cause. Ce furent les curés de Nouhant et de Quincennes qui vinrent baptiser l'enfant avec le curé de Saint-Martinien. Après le baptême, le Diable, se voyant joué, demanda au curé de Saint-Martinien comment il fallait qu'il s'en aille : « Va-t-en, comme tu voudras, dit le curé, mais pas en grêle, parce que *je n'ai jamais joué avec toi.* » Il s'en alla en foudre et tomba dans un étang où il ne resta pas une goutte d'eau. Il se creusa au milieu une ouverture, communiquant à un abîme dont on n'a jamais pu trouver le fond. On mit un pieu sur le trou, et sur la pierre on planta une croix qu'on appelle la *Croix de l'Enfant vendu*. Tous les ans, à la fête des Rogations, on vient en procession dans la prairie qui a succédé à l'étang desséché. Comme le baptême avait eu lieu le dimanche de la Fête-Dieu, les curés de Saint-Martinien, de Nouhant et de Quincennes ne purent ce jour-là aller à l'église, et il n'y eut pas de messe dans les trois paroisses.

II

MAUMIRON OU LE MENEUR DE LUTINS

Une nuit, à une heure très avancée, un homme monté à cheval venait de la foire de Boussac (Allier). Il vit soudain, dans le bois qu'il traversait un nommé *Maumiron*, assis devant un feu, et faisant rôtir des morceaux de viande dans une poêle. Il était entouré d'un grand nombre de loups qui attendaient leur nourriture. L'homme dit à Maumiron qu'il avait bien entendu dire qu'il était un *meneur de lutins*, mais qu'il ne l'avait jamais cru. Aujourd'hui, il était obligé de se rendre à l'évidence. Maumiron répondit : « Tu ne diras rien à personne de ce que tu as vu cette nuit. Pour continuer ta route, je te donne deux de mes plus gros loups » qui t'accompagneront jusqu'à ta maison. Quand tu seras arrivé, tu leur donneras à chacun un morceau de pain. » Le cheval et les loups partirent au galop. Arrivé devant sa porte, l'homme appela sa femme et lui ordonna de conduire le cheval à l'écurie et de s'y tenir enfermée. Quant à lui, au

lieu de donner du pain aux loups, il prit son fusil, monta dans son grenier et fit feu sur les loups, qui se sauvèrent à toutes jambes.

Quand Maumiron fut à l'article de la mort, il ne se confessa pas. On le mit au cercueil, mais celui-ci ne faisait que craquer. **Tout** craquait aussi dans la maison. Avant l'enterrement, **deux** loups vinrent dans le jardin. Un des parents du mort leur envoya un coup de fusil qui coupa les pattes à l'un d'eux. Et cette patte avait des doigts humains.

Le cercueil de Maumiron fut porté par quatre hommes au cimetière, mais il était si pesant que les porteurs, accablés par le fardeau, pouvaient à peine marcher.

(Conté par Marie Reby, de Vipleix (Allier).)

Docteur F. POMMEROL.

MÉDECINE SUPERSTITIEUSE¹

XXI

LA PIERRE DE SOURIS

(Haute Bretagne)

Si vous avez jamais mal aux yeux, procurez-vous un nid de souris avant que les petits l'aient quitté. Cherchez dedans une pierre grosse comme une tête d'épingle, frottez-vous-en les yeux : vous êtes assuré de guérir immédiatement, même les aveugles recouvrent la vue au contact de cette pierre. Elle est connue des seules mamans souris qui la font toucher aux yeux de leurs petits ; sans quoi les enfants souris resteraient toujours aveugles.

LUCIE DE V. H.

1. Cf. t. XV, p. 57, 228, 426.



LES SERMONS ET LES TRADITIONS POPULAIRES ¹

II

NOTE SUR DEUX SERMONS CONTRE LES PRATIQUES SUPERSTITIEUSES
XI^e-XVIII^e SIÈCLES

 e fragment qui suit a été emprunté à une pièce manuscrite très incomplète, du *XI^e Siècle*, communiquée autrefois à Rédet, archiviste de la Vienne, par le curé de Saint-Aubin de Baubigné, canton de Châtillon (Deux-Sèvres), et en constitue, pour ce qui nous concerne, toute la matière utilisable. Tout ce qui reste du manuscrit a été publié au t. XX des *Mémoires de la Société des Archives historiques du Poitou*, page 217, sous ce titre : *Fragments d'un sermon ancien, dirigé contre certaines pratiques païennes ou superstitieuses*.

« Et licet credam quod illa in felix consuetudo, que de paganorum observatione remansit, jam vobis castigantibus, de locis istis fuerit, Deo inspirante remota, tamen, si adhuc cognoscitis illos aliquos illam miserabilem turpitudinem de anicula ² vel de cervulo ³ aliquid exercere, ita durissime castigate ut eos peniteat tam sacrilega committisse. Aut si quando luna certis temporibus obscuratur, clamoribus suis atque maleficiis, sacrilego usu, se defensare posse confidunt, aut si aliquos videtis ad fontes, vel arbores vota reddentes, sicut jam dictum est, charaios ⁴ et divinos ⁵, vel precantatores ⁶ inquirere, philacteria, characteres, herbas vel succinos ⁷ sibi aut suis in collo suspendere, durissime imprecantes, dicite eis : quia quicumque hoc malum fecerit perdit baptismi sacramentum et quia audivimus quod aliquos viros ac mulieres ita diabolus circonveniat quintaferia ⁸, nec viri... »

Disons tout d'abord que ce prétendu sermon nous semble bien plutôt une lettre pastorale envoyée aux curés, car il s'adresse à des pratiques superstitieuses, au cas peu probable où elles continueraient encore ⁹ ; un desservant eut dû savoir mieux à quoi s'en tenir.

1. Cf. t. V, p. 355.

2. Jeune brebis de l'année.

3. Cfr. Du Cange. Verbo cervula, cervulus.

4. D. C. Caragus et Carajus, sorciers.

5. Devins.

6. Enchanteurs.

7. Succin, ambre.

8. Feria quinta magna majoris scilicet hebdomadæ, c'est-à-dire qui précède la résurrection, c'est la Semaine sainte.

9. Credam jam vobis castigantibus et deo inspirante, remota.

On trouve dans le glossaire de Du Cange et ailleurs l'indication d'une foule de proscrits semblables, émanant de l'autorité ecclésiastique. Croirait-on qu'en ce temps-ci certaines de ces superstitions ont cours encore ? Nous traversons dans les Deux-Sèvres une épouvantable épidémie de fièvre aphteuse : eh bien, ici même on a vu des vaches se promener par les chemins avec un sachet au cou. Je me suis assuré qu'il contenait, entre autres choses, du camphre et une gousse d'ail¹.

Bien plus, l'habitude de donner aux enfants *des colliers d'ambre*, pour les préserver des vers et des convulsions subsiste par toute la France, et on lira, non sans étonnement, dans le *Traité de Thérapeutique* de Trousseau et Pidoux², un curieux article où ces auteurs recommandent encore l'usage des colliers d'ambre dans certains états nerveux, où les médications ordinaires n'ont pas réussi, avec quelques doutes sur une action électrique possible.

Un véritable sermon composé par Pierre Métayer, curé de Saint-Cyr-en-Talmondaïs, au milieu du XVIII^e siècle, et dont l'abbé Girard, desservant de cette paroisse, décédé vers 1830, avait conservé le manuscrit, fait beaucoup mieux connaître la superstition régnant à cette époque, malheureusement beaucoup plus rapprochée de nous, dans les campagnes du Bas-Poitou. Il est regrettable que B. Fillon n'en ait donné qu'une simple analyse, que le curé Baudry s'est contenté de reproduire après lui :³

« Il reprochait amèrement, surtout à ses paroissiens, de porter le pied gauche du *goret* fraîchement tué au *bras rouge*⁴ du puits de Fougeré et la tête d'une poule blanche, avec trois oignons de même couleur au *bouc pers* de l'*abrou*⁵ de Valençon, d'invoquer les secours de l'*homme luisant* de Sourdis contre la clavelée des moutons, de vouer leurs filles *bessonnes* (jumelles) à la *dame blanche* de Pissotte, et de planter des maïs sur les fumiers et sur le bord des sources de Gorin, de Noumas, des Fontenelles et de Bébin. Il les tançait, en outre, de faire *bouillir la pire*, de jeter le trèfle à la pierre de la Gillerie, pour se préserver du *cheval malet*, et d'aller à Saint-Benoit, bourg renommé par ses sorciers, faire le réveillon du 29 sep-

1. Lors de la même épidémie, j'ai constaté la même observance en Ile-et-Vilaine (P. S.).

2. Paris, Béchot jeune, 1862, t. II, 291 verbo, *succin*.

3. Benjamin Fillon, *Poitou et Vendée*, Saint-Cyr-en-Talmondaïs : abbé Baudry, *Antiquités celtiques de la Vendée*.

Communication de Moutiers-les-Maux, faits p. 21.

4. Le *bras rouge* est connu sur tout le cours de la Sèvre-Niortaise. C'est un monstre aquatique toujours prêt à saisir les enfants qui se hasardent sur les bords des eaux profondes ; il a été signalé dans la Drôme par M. Eugène Roland.

5. Abreuvoir,

tembre, et enfin de *courir la Guillanneu*, la veille du jour de l'an. »

Mais revenons au canton de Châtillon-sur-Sèvre ; une lettre de rémission de 1480, relative à l'une de ses communes, nous montre que là, du moins, on avait fini par s'entendre, si bien que la tradition païenne en était venue à tourner au profit du sanctuaire.

« Le dernier jour de décembre le suppliant avec les bacheliers de la paroisse de la *Petite Boissière* et ung menestrier fut par les villaiges de la dite paroisse..... pour prendre et recevoir les aumosnes des bounes gens qu'ilz ont accoustumé donner pour l'entretènement d'une lampe et de seize lamperons, ainsi que de coustume est de faire de tout temps la vigille de l'an neuf et s'appellent les diz dons Aguillauneuf.... estoient les diz dons rilles et oreilles de porceaux et autres pièces de char vendues publiquement après vespres au plus offrant et derrenier encherisseur.

« Lesquelles lampes et lamperons sont pendans en l'église du dit lieu de la Petite Boissière devant l'image du crucifix et ont accoustumé estre allumées, c'est assavoir la dite lampe seule ès jour des dimenches et les festes annuelles durant que on fait le divin service ; et les diz lamperons et lampe ensemble ès festes annuelles.....¹.

LÉO DESAIVRE.

1. Cf. DU CANGE, *Glossaire français verbo Aquilanneuf*.



PETITES LÉGENDES CHRÉTIENNES'

XXXII

SAINTE RÉPARADE ET LE LOUP CERVIER

U Puy Sainte-Réparate, une pierre grossièrement sculptée représente une tête hideuse de loup-cervier aux longues dents. Voici l'origine de ce singulier mémorial. Sainte Réparate, après sept ans d'une vie toute de pénitence et d'expiation, forte du secours d'en haut, poursuivit un loup-cervier, fléau du pays, et le fit disparaître dans les forêts.

Les habitants reconnaissants, inhumèrent leur vertueuse libératrice dans une chapelle bâtie à son intention, et que l'on voit encore. (*Recueilli sur les lieux. Août 1900*).

XXXIII

LE LIT DU BON DIEU

Non loin du modeste oratoire d'Orgnon, la crédulité populaire respecte encore un bloc de rocher taillé en fauteuil et qui sert, dit-on, de lit au bon Dieu. Les enfants du pays viennent s'y coucher. (*Recueilli sur les lieux, St-Zacharie, août 1900*).

XXXIV

LES GOUFFRES BÉNITS

Un paysan de Bras près Saint-Maximin (Var) malgré les traditions respectées, voulut fouler le jour de la *Sainte Anne*. L'aire sèche, immédiatement changée en un gouffre tourbillonnant, engloutit le téméraire et ses bêtes. Depuis lors, chaque année, à la même époque, le malheureux revient et l'on entend sous les eaux le bruit étouffé que font les chevaux tirant péniblement la lourde meule et les brrr... excitants des fouteurs.

La Procession des Rogations ne manque pas de contourner les gouffres et le prêtre par trois fois bénit les eaux vengeresses afin de conjurer la malédiction divine.

(*Recueilli sur les lieux, août 1900*).

M. J. DE KERSAINT-GILLY.

1. Suite, cf. t. XV, p. 229.

LA MER ET LES EAUX¹

CXI

L'ÉGLEFIN



UR les côtes belges l'églefin était autrefois si abondant qu'on le vendait à vil prix. Les femmes des pêcheurs, en voyant journellement débarquer ces immenses quantités d'églefins (en flamand Schelvisch), pêchés au détriment d'autres poissons d'un prix plus rémunérateur, se livraient au désespoir. Un jour, l'une d'elles, interprète de la pensée générale, ne put s'empêcher que de s'écrier devant une nouvelle abondance de ce poisson : « Maudit soit l'églefin ! ». A partir de ce moment ce poisson cessa de se montrer sur nos côtes et les pêcheurs doivent aujourd'hui l'aller chercher bien loin en mer.

(Recueilli à Heyst et à Knocke).

CXII

LÉGENDE DE LA DISPARITION DE LA FLOTILLE DE PÊCHE
DE WENDUYNE-SUR-MER

(Littoral belge)

Wenduyne possédait autrefois une flotille de *vingt-quatre* bateaux de pêche, ni plus ni moins. Un jour que la flotille se livrait, au large, à la pêche, on vit apparaître une sirène.

— Père, dit un pêcheur à l'auteur de ses jours, qui se trouvait dans une barque voisine de la sienne, j'ai *entendu* la sirène, regagnons la côte.

Le père, ne se souciant pas d'abandonner la pêche, qui était abondante ce jour-là, refusa d'écouter son fils. Celui-ci se dirigea donc vers la côte. A peine avait-il débarqué qu'une tempête effroyable se déclencha, engloutissant dans les flots la flotille de pêche de Wenduyne.

CXIII

L'OISEAU DU MAUVAIS TEMPS

A Knocke un oiseau appelé en flamand *herfst Zwaluw*². (*Herfst* signifie « automne », *Zwaluw* « hirondelle » littéralement hirondelle

1. Suite, voir t. XV, p. 315.

2. Je ne sais à quel oiseau il est fait allusion.

d'automne), n'apparaît que rarement sur le littoral. Lorsqu'il vole très haut, il annonce le mauvais temps ¹.

Le pêcheur qui m'a fait ce récit ne sait pas bien me décrire l'oiseau dont il ne connaît que le nom flamand. Il ne s'agit pas de la mouette qui se traduit en flamand par *meeuw* ².

ALFRED HAROU.

CXIII

LA VIE DE MATELOT

En Angleterre et aux Etats-Unis, il y a des espèces de formulettes qui dépeignent la vie du matelot. D'après Russell *Sailor's language*, voici la philosophie de Jack.

To work hard, live hard, die hard, and go to hell after all, would be hard indeed.

Travailler dur, vivre durement, mourir durement, et après cela aller en enfer, serait dur en vérité.

On appelle catéchisme de Philadelphie, les vers burlesques qui suivent :

*Six days shalt you labour, and do all thou art able,
And on the seventh, holystone the decks and scrape the cable.*

Six jours tu travailleras
Faisant du mieux que tu pourras,
Le septième le pont astiqueras,
Et le câble ramasseras ¹.

Si limité que soit l'espace qu'il occupe à bord, le matelot a pourtant deux choses qui lui sont personnelles : son coffre et son hamac.

Le matelot a pour son coffre un grand amour. Un luxe inouï, mais auquel on n'arrive qu'à la suite de plusieurs voyages, c'est de tracer sur le couvercle et sur les côtés du coffre des étoiles, des rosaces, des chiffres entrelacés d'ancres et de lauriers. Si le matelot possède du papier plus ou moins propre, et une plume quelconque, il dessinera des manières de portraits de navires enluminés avec du sang et du jus de tabac, et il en tapissera l'intérieur. Quelquefois une grossière figure d'animal gigantesque qui va manger un navire, ou Geneviève de Brabant. Le coffre du marin est sa fortune, son

1. C'est généralement par le mauvais temps qu'on la voit apparaître.

2. Sur le littoral de la Haute Bretagne, la mouette s'appelle « mauve » nom voisin de *meeuw*.

3 RUSSELL. *Sailor's language*. DANA. *Before the mast*, p. 23.

idole, son trésor. Le matelot ne compte pas les naufrages où il a pu sauver son coffre. Quand il veut fixer l'opinion sur une quantité, il dit : « Plein mon coffre ! » S'il méprise un navire et qu'il dédaigne de s'embarquer dessus, il dit : « Tu n'auras pas mon coffre ¹.

Le matelot pend son hamac les pieds du côté de l'avant et la tête à la poupe. Tribord et l'arrière sont nobles ; babord et l'avant le sont moins. Si le matelot ne peut habiter la dunette et se promener à tribord derrière, parce que ces lieux sont réservés au commandant et aux officiers, il faut qu'il ait une consolation, il pendra son hamac la tête à l'arrière, il sera immergé par tribord ².

CXIV

LE MAL DE MER

Dans le pays boulonnais, il s'appelle le *mal hourde* ; vomir par le mal de mer, en Espagne, c'est *cambiar la peceta*, rendre la monnaie de la pièce ; en France, c'est donner à manger aux poissons, expression que Rabelais a connue : Panurge ayant du contenu en son estomach bien repu les poissons scatophages, restoit accroupi sur le tillac (l. IV, C. 48).

On sait que vomir c'est compter ses chemises. Jal a hasardé l'explication suivante : Quand l'estomac fait des efforts pour se débarrasser, le cri poussé par le malade sonne à peu près comme la syllabe *une* ; la répétition de ce cri a donné l'idée d'une sorte de numération : *Une*, puis *une*, puis *une*, etc. Dire *une*, *une*, *une*, etc., c'est compter, mais compter quoi ? *Une*, étant féminin, il a fallu chercher dans ce qui appartient au matelot, l'objet féminin qui n'est pas unique. Or, la seule chose appelée d'un nom féminin, que renferme le sac du matelot, et qui y soit au nombre de plus de deux ou trois, c'est la chemise ; de là, probablement ce trope que nous pourrions ranger parmi les onomatopées, au moins pour son origine, si cette origine est bien celle que nous venons de dire. Nous ne savons à quelle époque remonte cette locution d'argot ; ce que nous pouvons dire, c'est qu'elle était déjà ancienne sur le gaillard d'avant en 1811.

Les marins russes, pour exprimer la même idée disent d'un homme qui vomit : « Il file du câble » figure assez énergique et plus marine que compter les chemises ³.

Les moyens de se préserver du mal de mer sont nombreux : Rabelais, l. IV, c. I, donne toute une série de remèdes : Personne de

1. JULES LECOMTE. *Six mois d'un navire*, in *Musée des Familles*, t. IV, p. 48.

2. JAL. *Scènes de la Vie maritime*, t. II, p. 191.

3. JAL. *Glossaire nautique*.

l'assemblée onque par la marine ne rendit sa gorge, et n'eut perturbation d'estomach ni de teste. Auquel inconvenient n'eussent tant commodément obvié, buvants par quelques jours paravant de l'eau marine, ou pure, ou mistionnée avesque le vin, usants de chairs de coings de l'escorce de citron, de jus de grenades aigres et doulces, ou tenants longue diète : en se couvrants l'estomach de papier, ou aultrement faisants ce que les fols médecins ordonnent à ceulx qui montent sur mer. Joubert. *Essais sur les erreurs*, p. 172, conseillait de mettre du sel sur sa tête quand on entrait dans le navire. La *Médecine des pauvres*, dont la première édition remonte au XVII^e siècle donne, p. 143, la recette suivante : Un Anglais ayant caché entre sa chemise et son estomac un petit sac rempli de safran pour éviter d'en payer la douane, il n'eut aucun soulèvement de cœur comme les autres qui étoient avec lui dans le vaisseau ¹. En Portugal, la personne sur les vêtements de laquelle on a fait une croix avec du sel sans qu'elle le sache, est préservée du mal de mer ².

Aux Shetland, il faut boire de l'eau dans laquelle on a fait bouillir une pierre trouvée dans l'estomac d'une morue ³.

Les Islandais croient pouvoir se préserver du mal de mer, en allant couper avant de s'embarquer, du gazon du cimetière qu'il mettent dans leurs souliers ⁴.

CXV

PIRATES ET CORSAIRES

Au XVII^e siècle, le mot corsaire était parfois pris en aussi mauvaise part que le terme pirate ; dans *Clitandre*, tragédie de Corneille (1632), lorsque Dorise a, avec une aiguille, crevé l'œil de Pymante qui voulait lui faire violence, celui-ci s'écrie :

Ah ! cruelle !

DORISE. — Ah ! brigand.

PYMANTE. — Ah ! que viens-tu de faire ?

DORISE. — De punir l'attentat d'un infâme corsaire.

Cette assimilation était justifiée par les actes des corsaires de cette époque ; sans parler des Barbaresques, Anglais, Hollandais et Français qui se souciaient fort peu du droit des gens.

Flacourt le constate expressément : Passé la ligne Equinoctiale (disent les François) il n'y a plus d'amis et tout est de bonne prise.

1. *La Médecine des pauvres*, p. 143.

2. C. PEDROSO, *Tradições*, p. 363.

3. *Folk-lore Journal*, 1884, p. 379.

4. F. LIEBRECHT, *Volkskunde*, p. 370.

Ainsi que iay ouy de mes oreilles m'ayant plusieurs fois les habitants du païs de Maderaspatan faict ces reproches¹.

Voici quelques proverbes sur les corsaires et les pirates :

— A corsaire, corsaire et demi.

— Corsaire à corsaire, il n'y a rien à gagner que les barils des forçats.
(LEROUX DE LINCY).

— *De cosario a cosario no se llevan sino los bariles.*

Corsaire contre corsaire, il n'en vient rien que des barils vides.
(Espagnol. — *Polyglot Proverbs*).

— *Tra corsale e corsale, non si guadagna se non barili vuoti.*

(Venise. — PASQUALIGO).

— *One pirate gets nothing of another bust his cask.*

(Anglais. — BOHN).

— *Quando el cosario promete misas y cera, con mal anda la galera.*

Lorsque le corsaire promet messes et cierges, cela va mal pour la galère.
(Espagnol. — *Polyglot Proverbs*).

— *When the pirate prays, there is great danger.*

(Anglais. — BOHN).

— *Pirates may make cheap pennyworth of their pillage.*

(Anglais. — BOHN).

— *Il fin del corsare è annegare.* (La fin du corsaire est la noyade).

(Italien. — *Polyglot Proverbs*).

Les pirates avaient recours à des pratiques superstitieuses, voici ce que dit de ceux d'Alger l'auteur de *L'Histoire de Barbarie* et de ses corsaires (1637).

Lorsque ces pyrates sont en mer, ils ont recours aux sortilèges et à la magie pour sçavoir à qui demeurera la victoire, aux chrestiens ou à eux. Ils prennent deux flèches, l'une en chaque main, ou bien deux d'entr'eux tiennent chacun la sienne, et les esloignent un peu l'une de l'autre, marquant celle qui désigne le party des chrestiens et celle qui représente les tours des Turcs et des Corsaires. Alors l'Ecrivain du vaisseau se met à faire certains caractères et à prononcer en même temps quelques paroles tirées de leur Alphierkan ; qu'il n'a pas plus tost proferées, qu'on voit ces deux flèches, quelque effort qu'on fasse pour les retenir, s'approcher l'une de l'autre, forçant ceux qui les ont en main à combattre ainsi quelque temps ensemble, jusques à ce que l'une abattant l'autre, fait voir par là qu'elle en est victorieuse, et que celui des partis à qui elle appar-

1. FLACOURT, *Madagascar*, p. 439.

tient aura le dessus sur son ennemy. Alors s'il advient que la flèche qui marque les forces chrestiennes ait surmonté celle des Turcs, ces barbares prenant cela pour un très mauvais augure, ne donnent point la chasse à ce qu'ils rencontrent de vaisseaux chrestiens, de peur qu'ils ont d'en estre vaincus.

Mais s'il arrive, au contraire, que la flèche qui marque le party des Turcs ait l'avantage sur l'autre, ils en sont si transportez de joye, et si plains de courage, qu'il ne manquent point de poursuivre tous les vaisseaux chrestiens qu'ils rencontrent, sur l'assurance qu'ils en ont destre victorieux ¹.

Au moment du combat, certains corsaires avaient d'assez singulières manies : Le vieux corsaire, au premier coup échangé avec l'ennemi, prenait aussitôt une pipe entièrement neuve ; tant que durait la lutte, il la fumait et continuait à s'en servir jusqu'au jour où un nouveau combat s'engageait. Sur l'ancienne, il traçait un numéro correspondant à la bataille ou il l'avait commencée ².

Le moyen employé par les corsaires contre leurs ennemis était l'abordage : voici une description faite de la manière d'aborder l'ennemi par le chevalier de Forbin, qui fit la course, il est vrai régulière, en compagnie de Jean Bart : Sa Majesté me faisait souvent l'honneur de m'interroger. Un jour elle souhaita de savoir la manière dont je me conduisois dans les abordages et comment je disposois de mes attaques.

Je lui répondis que je commençois par distribuer des soldats ou des matelots à chaque canon, autant qu'il en fallait pour le servir ; que le reste de l'équipage, armé de fusils et de grenades, les officiers en tête, était posté, partie sur le gaillard de derrière et partie sur la dunette ; que je faisois en suite mettre des grappins au bout des vergues, et que dans cet état j'avançois sur l'ennemi.

Au moment que les vaisseaux se joignent, continuai-je, on lâche les grappins attachés à une grosse chaîne amarrée, de telle sorte que les bâtiments ne sauroient se séparer sans un accident imprévu ; alors mes soldats font feu sur l'avant et sur l'arrière de l'ennemi, dans lequel ils font pleuvoir un orage de grenades jettées sans interruption, et en si grande quantité qu'ils ne sauroient les soutenir longtemps.

Dès que je m'aperçois qu'il commence à s'ébranler, je m'élance le premier en criant à l'équipage : Allons enfants, à bord. A ce mot, les soldats et les matelots, pêle-mêle, sautent dans le vaisseau abordé et le carnage commence. Pour lors, je reviens sur mes pas pour obliger tout le monde à suivre et à soutenir les pre-

1. Le P. DAN, p. 197.

2. E. CAPENDU. *Le Chat du bord*, p. 17.

miers, et tous combattent jusqu'à ce qu'ils se soient enfin rendus maîtres du vaisseau. Ce qui rend ces combats si sanglants et si meurtriers, c'est que personne, ne pouvant fuir, il faut nécessairement ou vaincre ou mourir¹.

Lorsque ces pirates (les barbaresques) ont longtemps parcouru les mers sans faire aucune prise, en suite des prières qu'ils font à leur prophète, ils usent d'une plaisante cérémonie : C'est que se mettant presque tous nus, ils se font verser plusieurs seaux d'eau sur la teste et sur le reste du corps ; ou bien ils se baignent, et se plongent dans la mer, se faisant accroire que par cette sorte de lavement ils se purifient...

Ils veulent encore que leur superstition s'étende sur les Chrétiens. Et voici comment : Ils font chauffer un grand clou, qu'ils tirent du feu tout rouge ; puis l'escrivain du vaisseau le prend avec des tenailles et en fait une croix sous les pieds de tout ce qu'il y a de Chrétiens ou de Turcs, proférant en ceste action quelques paroles de l'Alcoran. Et bien qu'en ce faisant il approche le clou si près de la peau qu'il en fait appréhender la chaleur, il ne brûle pourtant personne : Ce que ces Pirates ayant pratiqué, quelquefois ils font des prises et quelquefois ils n'en font point ; car ceste dernière superstition n'a rien d'assuré, non plus que les précédentes².

Les pirates de l'antiquité, et principalement ceux de Cilicie se moquaient, parfois cruellement, de leurs prisonniers. Ce en quoy il y avoit plus de mépris et de moquerie, estoit que quand ils avoient pris quelqu'un, et qu'il se prenoit à crier qu'il estoit citoyen Romain, et qu'il nommoit son nom, alors ils faisoient semblant d'estre tous estonnez et d'avoir bien grande peur ; car ils frapportoient des mains sur leurs cuisses et se mettoient à genoux devant luy, en le suppliant de leur vouloir pardonner. Le pauvre prisonnier pensoit qu'ils fissent tout cela à bon escient, les voyant ainsi humiliés et contrefaisans si bien les espouvantés : il en venoit aucun qui luy mettoient des souliers aux pieds, et d'autres qui lui vestoient une robe longue à la romaine, de peur (ce disoient-ils) qu'il ne fust une autre fois méconnu, puis quand ils s'estoient assez moquez de luy, et en avoient assez pris leur plaisir, finalement en pleine haute mer, ils jettoient hors le vaisseau une échelle, et luy disoient qu'il montast dessus et qu'il s'en allast à la bonne heure, mais s'il ne vouloit descendre de luy même, ils le pousoient à force en la mer et le faisoient ainsi noyer³.

1. *Mémoires du chevalier de Forbin.*

2. LE P. DAN, p. 197.

3. PLUTARQUE, *Pompeius*, trad. Amyot.

Cette tradition s'était conservée parmi les pirates jusqu'à la fin du XVII^e siècle et peut-être plus tard. Quand ils gardaient le navire après l'avoir pillé, ils faisaient monter l'équipage sur la planche. Pour cela ils mettaient une planche en travers du bastingage, et après avoir chargé leurs prisonniers de boulets et de morceaux de fer, ils les invitaient ironiquement à quitter le bord par cette voie. Quand ils arrivaient au bout, la planche basculait et les malheureux tombaient à la mer¹.

Cette coutume est constatée dans une ancienne expression anglaise. Marcher sur la planche, ancien mode de meurtre qui consistait à forcer un homme à passer par-dessus bord sur une planche (To stop overboard from plank)².

Ceux qui étaient exposés aux attaques des pirates employaient des conjurations pour leur échapper : Si un membre de la secte des Hung est sur un navire et qu'un pirate s'approche pour le piller, il écrit les vers suivants sur un éventail blanc et le jette à bord de son bateau :

« Pure est l'eau glacée de l'automne, les os des Génies et des Esprits sont tous mêlés ; l'eau pure ne prend pas de senteur, sa pureté de jade excite mes désirs. L'oiseau qui sautille sur les branches a une tête blanche, le poisson qui passe au travers des vagues paraît brillant au fond de l'eau. Nous nous sentons unis par un clignement d'yeux, et je n'aime pas à entendre les airs des fusils et des canons³.

Les pirates et les flibustiers étaient régis par une sorte de code particulier, souvent très sévère, et qu'habituellement ils observaient :

Voici comment procédaient au XVII^e siècle, les flibustiers :

Pendant que les uns salent et accommodent ces porcs, les autres amassent tout le bois et l'eau, qui leur est nécessaire pendant le voyage. Tout cela étant fait, on convient d'une commune voix, devant quel port on doit aller pour faire quelque entreprise ; après qu'on est convenu, on fait un accord, qu'ils nomment chasse-partie, où l'on règle ce que l'on doit donner au capitaine, au chirurgien et aux estropiez, chacun selon la grandeur de son mal. L'équipage députe quatre ou cinq des principaux avec le chef ou capitaine pour faire cet accord, qui contient les articles suivans :

En cas que le bâtiment soit commun à tout l'équipage, on stipule si on le trouve bon, qu'ils donneront au capitaine le premier bâtiment qui sera pris, et son lot comme aux autres ; mais si ce bâtiment appartient au capitaine, on spécifie qu'il aura le premier qui

1. WERNER, *Souvenirs maritimes*, trad. française, Delagrave, 1884.

2. RUSSELL, *Sailor's language*.

3. *Une Société secrète en Indo-Chine*, Le Télégraphe, 14 septembre 1885.

sera pris avec deux lots, et sera obligé d'en brûler l'un des deux, sçavoir celui qu'il monte, s'il ne se trouve pas si bon que celui qu'on aura pris; et en cas que le bâtiment qui appartient à leur chef soit perdu, l'équipage sera obligé de demeurer aussi longtemps avec le capitaine qu'il faudra pour en avoir un autre.

Voicy les conventions de cet accord : Le chirurgien a deux cens écus pour son coffre de médicaments, soit qu'on fasse prise ou non, et outre cela, en cas ou on fasse prise, un lot comme les autres. Si on ne le satisfait pas en argent, on lui donne deux esclaves.

Pour les autres officiers, ils sont tous également partagez, à moins que quelqu'un ne se soit signalé; en ce cas, on luy donne d'un commun consentement une récompense.

Celui qui découvre la prise qu'on fait a cent écus.

Pour la perte d'un œil, cent écus ou un esclave.

Pour la perte des deux six cens écus ou six esclaves.

Pour la perte de la main droite ou du bras droit, deux cens écus ou deux esclaves.

Pour la perte de deux, six cens écus ou six esclaves.

Pour la perte d'un doigt ou d'un orteil, cent écus ou un esclave.

Pour la perte d'un pied ou d'une jambe, deux cens écus ou deux esclaves.

Pour la perte des deux, six cens écus ou six esclaves.

Lorsque quelqu'un a une playe dans le corps, qui l'oblige de porter une canulle, on lui donne deux cens écus ou deux esclaves.

Si quelqu'un n'a pas perdu entièrement un membre, et qu'il soit simplement privé de la chair, il ne laisse pas d'estre recompensé, comme s'il l'avoit perdu tout à fait : ajoutez à cela, que c'est au choix des estropiez de prendre de l'argent ou des esclaves, pourveu qu'il y en ait.

Cette chasse-partie estant ainsi faite, elle est signée des capitaines et des députez qui en sont convenus au nom de l'équipage. Après tous ceux de l'équipage s'associent deux à deux, afin de se solliciter l'un l'autre, en cas qu'ils fussent blessés ou tombassent malades. Pour cet effet, ils se passent un écrit sous seing-privé, en forme de testament, ou s'il arrive que l'un des deux meure, il laisse à l'autre pouvoir de s'emparer de tout ce qu'il a. Quelquefois ces accords durent toujours entr'eux, et quelquefois aussi ce n'est que pour le voyage ¹.

Voici le règlement du *Sans-quartier*, d'après un manuscrit de

1. *Histoire des Aventuriers*, t. 1, p. 209, 199.

la Bibl. Ce navire vint se présenter pour l'amnistie, en 1729, au port du Pouliguen.

LAUS DEO

Liste charte-partie ès règles que doivent suivre les braves gens de la mer, comme en suit, savoir :

Art. 1. — Nous, soussignés, recevons et reconnoissons pour notre bon capitaine M. Jean Thomas Du Lain, sous les conditions suivantes : Que faute par un de nous à le désobéir en tout ce qu'il commandera pour l'utilité et service de ses confrères, il lui sera permis de les faire châtier selon leur crime, ou il se désistera de sa charge en faveur de la pluralité des voix.

Art. 6. — Et en cas qu'il arrive quelque dispute entre deux confrères, celui qu'on prouvera avoir le tort sera pardonné pour la première fois, et, en cas de récidive, il sera amarré sur un canon où il recevra de chacun de l'équipage un coup de garcette.

Art. 7. — Ceux de nous tous, y compris les officiers, qui s'ennivreront jusqu'à perdre la raison, seront pour la première fois amarrés sur un canon, et recevront d'un chacun, comme ci-dessus, un coup de garcette de tout l'équipage.

Art. 8. — Nous convenons tous ensemble d'un commun accord que ceux qui iront à bord des prises obéiront à leurs officiers sans faire aucun dégât, et que tout ce qui pourra être pillé par quelqu'un de nous sera porté au pied du grand mât pour être distribué par les officiers à un chacun par égale portion. Et ceux de nous qui viendront à bord du corsaire, sortant des prises, devront être fouillés en présence d'un officier ; quiconque aura sur soi pour la valeur de quatre réaux sans les déclarer, aura la tête cassée sur-le-champ. Il ne sera non plus permis à aucun de nous de changer d'aucun linge à bord des prises que par nécessité et du consentement de l'officier, sous peine de subir sur un canon les peines mentionnées ci-dessus.

Art. 9. — Ceux de nous qui se voleront les uns aux autres aucune sorte de hardes, le voleur sera tenu de rendre le même vol et ensuite sera amarré sur un canon pour y recevoir d'un chacun un coup de garcette pour punition de son vol.

Art. 10. — A l'égard des prises qui amèneront volontairement sans faire résistance, il est défendu à aucun de nous de les détruire d'aucune façon, excepté les Espagnols.

Art. 11. — Et pour ce qui concerne nos frères blessés et estropiés, nous nous obligeons d'un commun accord de leur donner leur

nécessaire en les faisant bien traiter par les chirurgiens, et en outre auront leur portion dans la masse comme les autres.

Art. 12. — Quiconque sera mis en faction et s'endormira dans cette charge sans avertir l'officier de quart, sera amarré sur un canon, pour la première fois, pour y recevoir un coup de gascette d'un chacun ; et, en cas de récidive, il aura la tête cassée. Il lui sera permis cependant de se faire relever en avertissant l'officier, s'il ne peut se soutenir contre le sommeil.

Art. 13. — Si les bâtiments que nous attaquerons se défendent sur pavillon noir, et qu'après avoir hissé pavillon rouge, ils tirent trois coups de canon sur nous, il ne sera fait aucun quartier à personne.

Art. 14. — Tous ceux qui feront complot de désertir ou qui seront pris déserteurs auront la tête cassée.

En foi de quoi nous avons tous signé la présente, promettant de la bien suivre et exécuter, signé et marqué de la marque ordinaire du nombre de 53¹.

Voici le récit de la mort d'un homme de la Cornouaille anglaise qui avait été naufrageur et pirate, et qui sembla-t-il, s'était vendu au diable : tous les voisins étaient rassemblés autour de la porte du pirate ; mais personne n'osait y entrer. Le ministre, le docteur et deux des pêcheurs les plus braves finirent par y entrer, et ils trouvèrent le vieux naufrageur à l'agonie, criant, blasphémant et terrifié. Ils rapportèrent qu'à un moment la chambre était noire comme la tombe et qu'ensuite elle devint si brillante, qu'ils pouvaient voir tous les cheveux du vieux pirate dressés sur sa tête. Le prêtre usa de toute son influence pour chasser les mauvais esprits, et son pouvoir était si grand qu'il réduisit le diable à la grosseur d'une mouche, mais il ne put le faire sortir. Pendant tout ce temps, la chambre paraissait comme si elle avait été remplie par la mer, avec des vagues qui s'élançaient violemment ça et là, et l'on entendait les cris des naufrageurs, comme s'ils se tenaient pendant la tempête sur le haut de la falaise. A la fin, il y eut un grand éclat de tonnerre, la maison remua comme dans un tremblement de terre, et chacun avec terreur se précipita hors de la maison, abandonnant le moribond à son destin.

La tempête faisait rage ; le nuage noir qui avait semblé d'abord venir avec le vaisseau noir, se déplaçait, avec un violent mouvement intérieur, et allait vers la maison du naufrageur. Le nuage roulait et soudain, avec le souffle d'une trombe il passa de Tregaseal au

1. *Mag. pitt.*, 1842, p. 224-5.

navire, qui fut poussé vers la mer au milieu de l'éclat des éclairs et des rugissements du tonnerre.

Le corps du pirate mort présentait un spectacle terrible, avec ses yeux ouverts et sa bouche entr'ouverte, qui montraient encore sa dernière et mortelle terreur. Comme il était détesté de tous, chacun voulait soustraire le plus vite possible son corps aux regards de l'homme. On prépara un grossier cercueil, et le corps y fut déposé. On m'assura que lorsque le cercueil fut porté au cimetière, il était trop léger pour contenir le corps. Le cortège fut suivi par un cochon noir que personne ne connaissait et qui disparut aussi soudainement. A l'arrivée aux portes de l'église, un terrible ouragan, comme celui qui avait eu lieu au moment de la mort du pirate s'éleva encore. Il y eut plusieurs coups de tonnerre, et à l'un d'eux ceux qui eurent le courage d'ouvrir les yeux virent le feu du ciel embraser le cercueil, et il fut emporté dans les airs au milieu de rugissements et de cris de tempête et d'ouragan, tels qu'avant ou depuis personne n'en entendit de pareil ¹.

PAUL SÉBILLOT.

LE CULTE DES FONTAINES DANS LE VAR ²

II

 Ollioules, les jeunes filles puisent, au creux de leur main, un peu de l'eau dite de Bonnefont, et la présentent aux jeunes gens. Pour peu que ceux-ci y trempent leurs lèvres, ils sont forcés d'aimer leur charmeuse insoupçonnée.

A Montrieux, la fillette qui veut prendre mari, livre au courant capricieux d'un ruisseau, une feuille de chêne. Si l'eau emporte son frêle fardeau, c'est le bonheur dans l'union ; si au contraire la feuille demeure en route et s'embarrasse en tournoyant, c'est un triste présage, c'est à l'horizon lointain l'austère coiffe de sainte Catherine qui monte !

Aux sources du Gapeau, mêmes croyances, mêmes pratiques ; seulement la feuille est remplacée par une prosaïque épingle. (*Recueilli sur les lieux, Août 1900*).

J. DE KERSAINT-GILLY.

1. Hunt., *Popular Romances of Cornwall*, p. 359-362.

2. Cf. Paul Sébillot. *Le Culte des Fontaines* (cultes non christianisés) t. XIV. p. 593-607 et la série : Pèlerins et pèlerinages.

BLASONS DU DÉPARTEMENT DE L'ORNE

Domfront

— Domfront, ville de malheur.
 Arrivé le matin,
 A midi pendu.
 — Rien qu'à la coupe de son pantalon,
 On voit bien qu'il est de Domfront ¹.

Mortagne

Mortagne sur montagne
 Plus beau bourg de France.

Bellême

— Les anglais de Bellême
 — Les anglais.

Argentan

Tirez pas, gens de Falaise,
 Nous nous rendons.
 Argentan, Mauvaisville, Coulandon.

Mauvaisville

Les lépreux de Mauvaisville.

Coulandon

Des filles de Coulandon,
 La chemise passe le jupon.

Aunou-le-faucon

Les braconniers d'Aunou.

Commeaux

Faire la grimace comme les vieilles têtes de Commeaux.

1. La forme la plus habituelle est : Domfront, ville de malheur

Arrivé à midi

Et pendu à une heure ;

On ajoute parfois : Pas seulement l'temps d'dinner !

L'autre dicton est probablement très moderne. On chantait il y a une trentaine d'années une chanson dont le refrain était

Rien qu'à la coupe de son pantalon

On voit bien qu'il est d'Châlon.

Fontenay-sur-Orne

Les marchands de navets.

Juvigny-sur-Orne

A Juvigny, plus de boue que de louis.

Moulins-sur-Orne

— Ligue de Moulins.

— Comme ceux de Moulins,

Se tenir par les mains !

Occaignes

Les Caniaux, comme ceux d'Occaignes,
Aiment mieux élever un chien qu'un veau.

Pommainville

Les baratteurs de Pommainville.

Sai

Comme les écoliers de Sai faire l'école buissonnière.

Sarceaux

— C'est comme de la terre de Sarceaux, elle ne produit que
pour les allouettes.

— En terre de Sarceaux, il faut cent acres pour nourrir un chien.

— A Sarceaux, plus on a de terre, plus on est gueux.

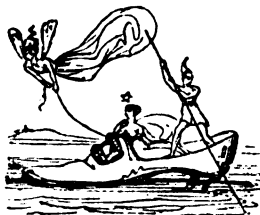
Sévigni

Les Tuilaires

Urou

Comme les écoliers d'Urou,
Prendre le chemin le plus cou.

FILLEUL PÉTIGNY.



BIBLIOGRAPHIE

J.-M. de Kersaint-Gilly. *Fêtes de Noël en Provence*, coutumes et traditions populaires, avec une préface de Frédéric Mistral et des illustrations. Montpellier, Imp. de la Manufacture de la Charité, p. in-18 de pp. 33 et Paris, J. Maisonneuve (2 fr.).

Ce petit volume, très élégamment imprimé, forme une monographie intéressante des fêtes de Noël en Provence, où beaucoup de coutumes se sont conservées. A l'appui du texte, l'auteur a donné des phototypies montrant des figurations populaires avec de petits personnages en terre coloriée appelés « santons ». On peut en voir une série, provenant de Marseille, au Musée d'Ethnographie du Trocadéro, qui ne possède pas la curieuse cabane figurée à la p. 8; ces petits personnages donnent lieu à une foire assez active, à Marseille, à l'époque de Noël. L'auteur parle aussi d'un théâtre mécanique, où jouent les divers héros de la fête de Noël; il y a aussi à cette occasion des pastorales qui paraissent remonter au XVII^e siècle, et qui, après une période de défaveur, ont de nos jours, sous l'influence du clergé, une sorte de renaissance. Il est à noter d'ailleurs que toutes ces petites pièces sont dues à des prêtres.

P. S.

A. Dauzat. *Morphologie du patois de Vincelles*. Paris, Bouillon, in-8 de pp. 307.

Ce volume est une monographie très intéressante d'un patois de la Basse-Auvergne, faite avec le plus grand soin et où les mots sont notés d'après la méthode de MM. Gilliéron et Rousselet. Comme texte, l'auteur a donné un fragment comique en dialecte auvergnat intercalé dans une « passion » en français, et soixante proverbes de Vincelles; une partie avait paru dans le t. XIII, p. 389 de la Revue des Trad. pop., mais l'auteur y a beaucoup ajouté, et donne cette fois le texte avec une transcription phonétique plus savante, et qui permet de saisir les flexions les plus délicates.

P. S.

D^r A. Cabanès. *Les Curiosités de la Médecine*. Paris, Maloine in-18 de pp. VII-337 (3 fr. 50).

Tous ceux qui s'occupent de médecine, et même les simples curieux, connaissent les travaux du D^r C., qui s'est fait un nom par ses recherches sur le *Cabinet secret de l'histoire* et la publication de la *Chronique médicale*, où il accorde, avec raison, une certaine place aux superstitions. Dans le présent volume, beaucoup de passages touchent au folk-lore; il est des chapitres entiers comme celui de la couvade, où il a groupé nombre de faits de pays très divers, — quelques-uns à n'admettre pas sans contrôle — qui sont très intéressants au point de vue de nos études. Dans la partie intitulée les *Curiosités des régions*, on trouve des faits populaires, accompagnés de proverbes et même de formulettes, sur les différentes croyances relatives au corps humain.

P. S.

Charles Le Goffic. *Le Bois dormant.* Paris, Lemerre, in-18 de pp. 155 (3 fr. 50).

Ce volume de vers harmonieux, et souvent d'un rare bonheur d'expression, est pour la plus grande partie d'inspiration bretonne : c'est assez dire qu'on y trouve souvent des choses légendaires : une pièce en breton *Ar Roc'h Allas*, la roche de l'Hélas, est même fondée sur la croyance qu'il est une certaine pierre bleue où celui qui se repose un seul instant demeure pour toute sa vie « déjoeux et languissant ». Les « Trois marins de Groix » une des perles du volume, est aussi inspiré — mais d'assez loin — par la chanson populaire des « Trois matelots du Saint-François ». La « Prière à Viviane » retrace sous une forme très poétique les séductions de la fée de Brocéliande.

P. S.

Th. Botrel. *Contes du lit-clos.* Georges Oudet, in-18, de pp. 245, avec musique et illustration.

Bien que ce volume porte le titre de : contes, il n'en contient guère à proprement parler ; ce sont en général des chansons ou des pièces faites pour être dites, plutôt que pour être lues, — et l'auteur les dit ou les chante très bien lui-même — au rebours de celles de M. Le Goffic qui, par l'art de la composition et la souplesse de la phrase, se suffisent à elles-mêmes et peuvent se passer du chant ou de la diction. Cependant M. B... a parfois fait d'agréables emprunts aux légendes et aux rythmes populaires, comme par exemple dans la « Légende du rouet » (c'est une vieille fileuse qui, ensevelie sans linceul, file dans sa tombe ; je ne me rappelle pas ce trait, mais il rentre en tout cas dans l'esprit, sinon dans la lettre de la légende ; les femmes qui ont été ensevelies dans un linceul malpropre reviennent le laver) la Chanson des Petits Sabots et Il était un Petit Navire », qui sont assez courtes sont plus plaisantes et mieux composées que beaucoup de pièces plus longues.

P. S.

LIVRES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE

Walter-William Skeat. *Malay Magic*, being an introduction to the folklore and popular religion of the Malay peninsula. London, Macmillan, in-8 de pp. XVII-685.

Léon Duvauchel. *Les horizons de Paris*, 1 vol. in-18, Société libre d'édition, rue Le Peletier, 22, (3 fr. 50).

Ce livre, agréablement écrit, contient d'assez nombreuses observations — des choses vues — sur les petits métiers de la rue, les foires et les réjouissances parisiennes.

Paul Sébillot. *Les Coquillages de Mer*, petit in-12 elzévir de pp. V-110 (3 fr. 50).

Forme le t. 1^{er} des *Mélanges traditionnistes* publiés par Paul Sébillot et Julien Vinson.

Jean-S. Barès. *La Gramaire française, en orthographe simplifiée.* Paris, *aus bureaux du Réformiste*, in-8 de pp. 108. (1 fr. 20)

Nous ne saurions mieux présenter ce volume à ceux de nos lecteurs qui s'intéressent aux réformes orthographiques, qu'en reproduisant le résumé fait par l'auteur lui-même. Il semble que dans un mot de la première page, *bureaus*, il n'ait pas été assez radical, et qu'il aurait pu écrire *buraus*, l'e ne jouant aucun rôle dans la prononciation du mot :

L'Auteur de cète grammaire s'est préoccupé de réglementer la mise en pratique d'une partie des principes suivants, qu'il défend et applique progressivement dans le *Réformiste* :

1° Représenter chaque son par un caractère et ne laisser à chaque caractère que la représentation d'un unique son ;

2° Etablir pour la syntaxe, les règles sans exception et les formules claires, destinées à faire régner dans notre langue, la simplicité et la clarté nécessaires ;

3° Mettre en pratique les principes orthographiques suivants placés en marge du *Réformiste* :

1° Supprimer toute lettre ne concourant ni à produire un son ni à former les dérivés du mot dans lequel elle est employée ; à moins qu'elle ne serve à distinguer entre eux les noms des êtres et des choses, ou à déterminer le genre et le nombre de ceux-ci ;

2° Remplacer par des lettres vraiment étimologiques cèles qui, à tort, sont considérées come tèles.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES AU CONGRÈS DE 1900

Eugenia Levi. *Fioriti di Canti tradizionali del popolo italiano scelti nei varie dialetti e annotati*, con 30 melodie popolari tradizionali. Florence, Bemporad, 1893, p. in-12 carré de pp. XIV-408.

Eugenia Levi. *Lieder, Cento liriche tedesche tradotte*, con nove melodie. Florence, 1900, in-12.

(Offerts par l'auteur).

— *International Congress of Chicago. 1893.*

The Folk-Lorist, t. I.

Folk-lore of the Hidery.

Folk-lore Manual.

(Offerts par Chicago International folk-lore Association).

George-Frederick Kunz. *Folk-lore of precious stones.* Chicago, 1894, in-8. *Natal stones.* New-York, 1900, p. in-8.

(Offerts par l'auteur).

(A suivre).

NOTES ET ENQUÊTES

.. *Le français parlé par les Bretons.* — Il serait intéressant de recueillir les expressions françaises dans les villes de Bretagne ; et surtout dans les petites. Les Bretons qui parlent français, le parlent assez correctement quant au vocabulaire, mais ils *pensent* en breton, et leurs constructions de phrases sont très curieuses. (P. S.).

.. *Expressions brestoises.* — *Trouver grâce.* — Eprouver un soulagement. On dit fréquemment : « Mon doigt était venu à *posthumer* » (quand il y a panaris) j'ai mis tel onguent et j'ai trouvé grâce.

Fonable. — Avantageux, d'un bon rendement.

On ne dit pas « tu es maladroit » mais « c'est maladroit que tu es » « c'est s'amuser qu'elle fait ».

.. *Les Épingles.* — En Haute-Bretagne lorsqu'une épingle tombe de la coiffure d'une femme, c'est le signe certain qu'un homme songe à elle. Si l'épingle ressort seulement des cheveux, c'est seulement une pensée en l'air qui ne tire pas à conséquence, mais si l'épingle tombe à terre et si c'est une jeune fille qui a ce petit ennui, c'est qu'un fiancé est proche pour elle ; d'autres au fiancé substituent simplement « un amoureux ». (Comm. de M^{me} I.-G. PAQUET).

.. *Les Poux.* — A Gouesnou (Finistère) on prétend que certaines personnes doivent avoir des poux et que si, en ayant, elles les tuent, ces bêtes leur mangent le cœur.

.. *La Noël.* — A Gouesnou (Finistère) dans la nuit de Noël à minuit, on va donner à manger à tous les animaux domestiques.

(Comm. de M^{me} I.-G. PAQUET).

.. *Les loutres.* — A Ilamoir, (province de Liège), on prétend que la loutre remonte les rivières durant le croissant de la lune et les descend pendant le décours.

(Comm. de M. ALFRED HAROU).

RÉPONSES

.. *La croix et la paille.* (Cf. t. VIII, p. 575 ; t. IX, p. 232 ; t. XIII, p. 192 ; t. XIV, p. 128, 636). — De nos jours, en Hainaut, le propriétaire d'une récolte sur pied plante un *brandon* (bâton garni de paille) au milieu de son champ pour en interdire l'accès aux chasseurs.

(EMILE HUBLARD, *Les feux du carême*, tir. à part des *Annales* du cercle archéolog. de Mons, p. 35).

.. *Pour effrayer les enfants.* (Rev. Trad. pop., t. XI, p. 61, 336 ; t. XIII, p. 706 ; t. XIV, p. 128). A La Reid (Liège), on dit que l'homme noir va venir, à Canne (Limbourg), on effraie les enfants en parlant du *loup-garou* qui mange les enfants.

.. *Aux enfants qui s'endorment le soir sur leur chaise.*

A ces enfants on dit que « l'homme aux poussières est passé ».

(Seraing, près de Liège).

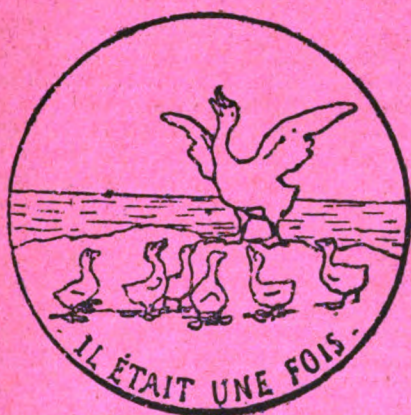
(Comm. de M. ALFRED HAROU).

Le Gérant, A. CERTEUX.

SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE
DES
TRADITIONS POPULAIRES

RECUEIL MENSUEL DE MYTHOLOGIE,
LITTÉRATURE ORALE, ETHNOGRAPHIE TRADITIONNELLE
ET ART POPULAIRE



TOME XV
15^e ANNÉE. — N° 10. — OCTOBRE 1900

PARIS

ÉMILE LECHEVALIER
39, Quai des Grands-Augustins

ERNEST LEROUX
28, rue Bonaparte

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

J. MAISONNEUVE
6, rue de Mézières et rue Madame, 26

Prix de ce Numéro : UN franc vingt-cinq

SOMMAIRE

Les paysans scandinaves au XVI ^e siècle.....	LÉON PINEAU.	497
Sermons facétieux ou naïfs. VI. Le mystère de la Trinité.....	P. S.	503
Les inventions. VII. La photographie.....	ALFRED HAROU.	504
Folk-lore de l'Ille-et-Vilaine.....	F. DUINE.	505
La Mer et les Eaux. CXVI. Jeux et farces. CXVII. Chansons et contes. CXVIII. Les fêtes annuelles. CXIX.		
Les Baptêmes en mer.....	PAUL SÉBILLOT.	508
CXX. Un cantique de bord.....	F. DUINE.	522
Folk-lore de l'Auvergne. X. A propos des enfants....	D ^r POMMEROL.	523
XI. Moyen de reconnaître la qualité de l'eau.....	P. GUYOT-D'ARBUS.	523
Le tonnerre et les éclairs. III. Les arbres et la foudre.	ALFRED HAROU.	524
Petites Légendes chrétiennes. XXX. La chapelle de Faubouloin.....	JEAN STRAMOY.	525
Contes et Légendes arabes. CCCCXV-CCCCXLI.....	RENÉ BASSET.	526
Folk-Lore Guérandais.....	HENRI QUILGARS.	543
Petites Légendes locales. CCCCVI. La croix hantée. CCCCVII. Le Poisson merveilleux.....	LUCIE DE V. H.	548
Les forêts. X.....	W. BUGIEL.	550
La Revenante.....	IRÈNE GEORGES-PAQUET	550
Les métiers et les professions. CLVII-CLIX.....	ALFRED HAROU.	551
Les Conceptions miraculeuses. II-III. Haute-Bretagne.	PAUL SÉBILLOT.	552
Les Mines et les mineurs. XXX. Les Houilleurs. XXXI.		
Blason. XXXII. Le Grisou.....	ALFRED HAROU.	555
Nécrologie : Gabriel Vicaire.....	P. S.	556
Bibliographie. <i>Gaston Jourdanne</i> . Contribution au Folk-Lore de l'Aude. P. S.		
— <i>H. Beaugrand</i> . La chasse galerie ; Légendes canadiennes. P. S. — <i>Jules Feller</i> .		
Le Bethléem verviétois. P. S. — <i>Jules Heurtel</i> . Pour ceux de chez nous. P. S.		
— <i>Paul Sénéquier</i> . Cabies et le Tignet. P. S.		
Notes et enquêtes.		

Adresser tout ce qui concerne la rédaction et l'administration à M. Paul Sébillot, 80, boulevard Saint-Marcel.

La cotisation des sociétaires, donnant droit à l'envoi gratuit de la REVUE est fixée à 15 francs par an (France et Union postale). Le prix de l'abonnement, pour les non-sociétaires, est de 15 francs par an pour la France et de 17 francs pour l'union postale.

AVIS IMPORTANT

Dans l'intérêt d'un service régulier, nous prions nos abonnés d'envoyer sans retard le montant de leur abonnement pour l'année 1900 à M. Paul Sébillot, 80, boulevard Saint-Marcel.

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

15^e Année. — Tome XV. — N^o 10. — Octobre 1900.

PAYSANS SCANDINAVES D'AUTREFOIS et Paysans Français d'aujourd'hui



trois cents ans et plus de distance, la « *Historia de gentibus septentrionalibus* » d'Olavus Magnus, imprimée à Rome en 1555, complète, heureusement les « *Gesta Danorum* » de Saxo Grammaticus. En effet, si le clerc danois du XII^e siècle ne nous a guère donné que l'histoire merveilleuse des rois

et des princes, du moins dans ses neuf premiers livres consacrés aux temps païens, le dernier archevêque d'Upsal, lui, y a ajouté une description ethnographique aussi curieuse que détaillée des pays du septentrion.

Je n'ai point l'intention ici d'étudier à fond cet ouvrage, ni même d'en esquisser la critique : je ne veux que signaler l'étonnante ressemblance que ces populations du Nord offraient à cette époque avec celles d'aujourd'hui dans nos provinces de France.

Le paysan nous y apparaît, ici et là-bas, malgré la distance et la différence du climat, absolument le même : ce qui se manifeste dans nombre d'usages identiques. Pour suivre la marche des saisons, il se guide, l'hiver, sur le cri des volatiles et des animaux des champs ; aux beaux jours, il observe les astres. En outre, les Goths, vieux et jeunes, possédaient, tous, un bâton sur lequel étaient marqués les instruments agricoles dont il était le moment de se servir sous telle ou telle constellation. Or, ce bâton-calendrier, il est peut-être encore au fond de nos campagnes des vieillards qui l'ont manié ; en tous les cas, nous avons vu des gens qui en portaient un où ils gravaient, pour ainsi dire, leur journal, leurs ventes et leurs achats.

Le moment venu de semer ou de récolter, une question se pose ; de même s'il s'agit d'une course en mer ou d'un voyage un peu long à entreprendre : celle de savoir s'il fera beau. A cette question, ce sont les oiseaux qui se chargent de répondre. Le chant matinal de la foulque, « *fulica aquatica* », espèce de plongeon de couleur noire, un peu plus petit que la cane, annonce la tempête ; la huppe fait présager la pluie ; le pic-vert aussi. Celui-ci est chez nous un des prophètes ailés les plus écoutés. Quand Dieu créa les eaux, il faisait porter des pierres aux oiseaux ; or, le pic-vert, lui, refusa de travailler. Alors Dieu, pour le punir, lui dit qu'il ne boirait que quand il pleuvrait. C'est pourquoi, quand cet oiseau sent la pluie venir, il se réjouit et chante. Ainsi on peut connaître le temps qu'il fera, et même à une longue échéance. Selon que l'hirondelle construit son nid dans les vallées ou sur les collines, l'agriculteur scandinave connaît qu'il y aura des inondations ou pas ; de même nos campagnards prévoient que l'année sera orageuse ou non, selon que la pie s'est nichée à mi-hauteur de l'arbre, entre de fortes branches, ou bien tout à la cime. Pour en revenir à l'hirondelle, nous apprenons là-bas le secret du respect que nous-mêmes avons pour cet oiseau, et nous y comprenons pourquoi son nid est un gage de bonheur pour la maison qui l'abrite ; c'est qu'elle a de l'expérience : le toit qu'elle fuit ou n'est pas solide ou la foudre doit le frapper.

La moisson venue, autrefois, on procédait chez les Goths comme on le fait encore chez nous. Un jour dans une ferme, le lendemain dans une autre, tous les paysans du voisinage se réunissent et travaillent les uns pour les autres : ne demandant, le soir, d'autre récompense de leur labeur qu'un joyeux festin, accompagné de danses et de chants.

Pour les autres travaux également, tout se passe au Nord comme au Midi. Partout il y a la même division stricte des occupations entre les hommes et les femmes : celles-ci filent, tissent, pétrissent et font cuire le pain, préparent les aliments, habillent le mari et les enfants, s'occupent des agneaux, des veaux et autres animaux inférieurs ; ce sont elles aussi qui font le fromage, opération à laquelle jamais homme n'est admis. « *Nec vir quispiam huic operi feminarum interesse meretur, etiam si precibus hoc impetrare conaretur* ». Olavus ne nous dit point la raison de cette prohibition : n'aurait-elle pas quelque rapport avec ce fait que, paraît-il, nos fermières, à certaine époque du mois, ne réussissent qu'à faire aigrir le lait ? — Aux hommes incombent les travaux les plus durs, comme ceux du labour et du battage. A eux aussi la chasse, et partout avec les mêmes ruses, dont la plus commune consiste soit à revêtir la peau d'un

animal de l'espèce de ceux que l'on veut surprendre, soit à en imiter le cri pour l'attirer.

A tout cela on gagne, entre temps, mainte maladie ; on se blesse : de nouveau, ce sont partout les mêmes remèdes. Contre la goutte, rien de meilleur qu'un bain dans du bouillon de lièvre tiède ; pour les pieds gelés, prenez du poil du même animal, réduisez-le en cendre et vous en appliquez un cataplasme : vous êtes assuré de vous en bien trouver. « Qui podagram patiuntur pedes imponunt juscule leporis cocti, temperato calore relicto... Contra dolorem pedum frigore adustorum cineres pili combusti apponuntur et prosunt ». C'est la médecine par sympathie, toujours si en honneur dans nos campagnes.

Entre tous ces remèdes fort nombreux, il en est encore un que je citerai : c'est la graisse d'oie. Elle est bonne pour tout, cette graisse, « ad perfrictiones, convulsiones, cæcos que dolores subitos. » Mêlée avec du beurre, elle arrête les hémorragies. Elle guérit le feu sacré, le charbon, les ulcères de la langue et des lèvres, la surdité même. Mélangée de miel, elle amène une prompte guérison de la rage. Pour qui a été élevé en Poitou et peut-être se souvient d'avoir, à l'occasion, conduit d'un sceptre aussi long que flexible, une bande de ces jolis petits « pions » jaunes, c'est à se demander, en lisant cela, si ce sont bien les mœurs des « homines septentrionales » que le vieil historien dépeint ainsi.

Et mainte autre ressemblance encore d'un genre différent nous revient à l'esprit.

De même qu'autrefois les fils des anciens rois goths ne mangeaient à la table de leur père qu'après avoir été, par les princes étrangers, déclarés aptes au service des armes ; ainsi, dans nos villages, les enfants n'avaient point le droit de s'asseoir avec les grandes personnes, pas plus que leur mère, du reste. D'ailleurs, la femme qui, là-bas, n'osait en public regarder son mari, a ici conservé pour lui un respect singulier : ne l'appelant, le plus souvent, que « notre maître. »

En vérité, ne faut-il voir en tout cela que de fortuites coïncidences ? Et, s'il est indubitable que les hommes, à un certain niveau de culture et sous les mêmes cieux, aient dû, dans les mêmes circonstances données, se développer dans un sens identique, faut-il croire également que partout ils aient pu trouver chacun, isolément, les mêmes détails ? Est-ce à cette sorte de génération spontanée que nous devons de rencontrer dans les cérémonies du mariage, pour citer encore cet exemple, une pratique aussi typique que celle qui consiste à porter aux nouveaux mariés, dans leur lit, quel-

ques plats recherchés dont ils mangent avec les assistants ? « *Præterea mos est, ut aliquot delicatiora fercula in lecto sedentibus nuptis, exhibeantur, ut iis cum astantibus brevi mora vescantur.* » Ces « *delicatiora fercula* » des anciens Scandinaves ne sont autre chose que la « trempée sucrée », du bon vin chaud avec du pain grillé dedans et force sucre, que nos jeunes gens du Poitou portent, la nuit, aux nouveaux épousés, non sans les avoir quelquefois bien longtemps cherchés en la chambre où ceux-ci ont vainement essayé de se cacher.

Cette similitude si frappante qui existe entre nos paysans et ceux de la Suède dans leur vie matérielle, nous la retrouvons aussi dans leurs croyances et leurs pratiques superstitieuses.

Chez les uns et les autres, ce sont les mêmes pratiques traditionnelles. La sorcellerie y est en égal honneur. En voulez-vous à quelqu'un ? Prenez de la cire et faites l'image de votre ennemi : si informe soit-elle, vous la percerez au cœur et vous pouvez tenir pour certain qu'il en sentira le coup et ne tardera pas à mourir. L'expérience est là, dit-on, qui l'a plus d'une fois prouvé. Les loups-garous qui, jadis, de tous les points du pays scandinave, se réunissaient, la nuit de Noël, en tel ou tel endroit déterminé, ces loups-garous n'ont point cessé de courir par nos campagnes : je connais tel village dont, il y a à peine quelques années, les femmes — je dis les femmes pour ne pas trop nuire à la réputation des hommes — ne seraient point sorties de leurs maisons, une fois la nuit venue, certain été qu'on en avait aperçu un, et dont, le lendemain matin, on retrouvait de ci de là les excréments.

Partout c'est aussi la même croyance au mauvais œil, la même foi ajoutée aux songes ; partout la même influence sympathique de la nature sur l'homme : par exemple, si un enfant a un bec-de-lièvre, ce ne peut être évidemment que parce que sa mère, au moment où elle le portait dans son sein, a mangé de la chair de cet animal.

Je conviendrai encore que de telles idées aient pu, en ces lieux divers, germer d'elles-mêmes dans le cerveau des Primitifs.

Mais, est-ce le cas aussi, quand nous voyons en des pays si lointains, chez des populations de race en apparence si différente, la même religion du soleil et des eaux, avec les mêmes pratiques du culte ? Cette fontaine, ombragée d'un arbre toujours vert, aux flancs du temple d'Upsal, et où l'on se rendait en pèlerinage de tous les pays scandinaves, ne la voyons-nous pas à chaque pas par tout notre pays de France, à la porte de ces chapelles modestes où, à époques fixes, le peuple accourt en assemblées mi-pieuses, mi-joyeuses ?

Et, d'autre part, quand toutes les forêts, quand les prés et les

champs se recouvrent de verdure et de fleurs, au moment où le soleil passe par la constellation du Cancer, c'est-à-dire la veille de la Nativité de saint Jean-Baptiste — jour que les anciens célébraient, et qu'à leur exemple on célèbre encore avec une grande solennité — le peuple des deux sexes et de tout âge se réunit en foule sur les places des villes ou aux carrefours dans la campagne, et partout, de grands feux étant allumés, on danse à l'entour en chantant.

En quoi cette description d'Olavus Magnus diffère-t-elle de nos feux de Saint-Jean ? — Nous ne pourrions que la compléter par des détails que le vieil archevêque n'était point sans connaître, mais qu'il aura négligés.

A trouver ainsi, en des régions si éloignées l'une de l'autre, une population aussi semblable en sa vie matérielle qu'en sa tournure d'esprit et en ses croyances, en ses pratiques : franchement, nous pensons qu'il n'est pas moins impossible d'admettre la théorie de l'emprunt que celle de l'identité de l'esprit humain. Un peuple peut, en effet, emprunter telle coutume ou une autre à ses voisins, mais il ne lui prend pas son esprit. Il ne resterait donc qu'une explication : c'est que provinces de France et campagnes scandinaves soient occupées par un fond de population originairement de même race.

Cette hypothèse admise, dont une plus ample discussion entraînerait bien loin, il va nous être permis de demander au vieil ethnologue d'Upsal l'explication de quelques superstitions, au sens étymologique du mot, et dont la signification paraît s'être totalement oublié chez nous.

Pourquoi dit-on de quelqu'un qui a de la chance qu'il a de la corde de pendu dans sa poche ? — Ce porte-bonheur étrange, ce fétiche au moins singulier, le comprendrions-nous jamais, si nous ne savions que, chez les anciens Goths, non seulement Odin était le dieu des pendus, mais aussi que c'était par la pendaïson que les prêtres envoyaient les victimes humaines à leurs divinités ? « Bien plus, dit Olavus, pour que leurs rois et leurs princes fussent admis au rang des dieux, ils pendaient leur corps en grande pompe dans le bois sacré. » Ainsi déifiés, il est bien naturel que tout objet qui leur avait appartenu ou seulement touché fût considéré comme une précieuse relique et toute-puissante.

Quand nous étions tout petits enfants, nos mères nous mettaient au cou des colliers d'ambre pour faciliter la poussée des dents et nous préserver, pendant cette dangereuse période, des terribles convulsions. Je ne sais si, en réalité, l'ambre possède une telle propriété, mais la même croyance existait dans la Suède d'avant le XVI^e siècle. « Habet virtutem confortandi, valet que contra synco-

pen et epilepsiam. » Et j'en trouve l'explication au chapitre XVIII du livre XXI « De spermate ceti, quod ambra dicitur et ejus medicinis. » Ce n'est qu'un cas très curieux de cette médecine sympathique dont il a déjà été question.

Un troisième et dernier exemple enfin. Le matin du premier avril, il n'était point dans mon enfance de facétie plus courante que d'envoyer quelque garçonnet un peu niais demander au voisin de nous prêter sa « corde à virer le vent. » Naturellement, celui-ci l'avait donnée à quelqu'autre chez qui il envoyait le messenger, et le malheureux passait quelquefois la plus grande partie de sa journée à courir ainsi de ferme en ferme, de village en village, sans jamais trouver cette maudite corde... S'il fût allé un peu plus loin, jusqu'en Finlande, on la lui eût non donnée, mais vendue : une belle corde avec trois nœuds, comme celle qu'autrefois ces peuples offraient contre récompense aux navigateurs retenus sur leurs rivages par le mauvais temps. Si l'on défaisait le premier nœud, on sentait aussitôt une douce brise se lever ; au deuxième le vent grandissait et tournait en tempête au troisième. « Solebant aliquando Finni negotiatoribus in eorum littoribus contraria ventorum tempestate impeditis, ventum venalem exhibere, mercede que oblata, tres nodos magicos, non cassioticos, loro constrictos, eisdem reddere : eo servato moderamine ut ubi primum dissolverint, ventos haberent placidos ; ubi alterum, vehementiores ; at ubi tertium laxaverint, ita sævas tempestates se passuros. »

Sans doute, ce ne sont là que vécilles et qui, prises en soi, sembleraient de bien peu d'importance, mais elles sont un intéressant argument en faveur d'une théorie que j'ai exposée ailleurs et discutée plus longuement.

LÉON PINEAU.



SERMONS FACÉTIEUX OU NAIFS¹

VI

LE MYSTÈRE DE LA TRINITÉ



la fin de septembre, presque tous les journaux ont reproduit, à propos du président du Transvaal, l'anecdote qui suit :

Voici comment Krüger explique le mystère de la Trinité : « Prenez une chandelle, qu'avez-vous ? Le suif, qui est le Père ; la mèche, qui est le Fils, et la flamme qui est le Saint-Esprit. Et cependant, quoiqu'il y ait là trois choses distinctes, vous admettez qu'elles ne font qu'un, c'est-à-dire la chandelle. Eh bien ! si ces choses-là sont possibles dans ce que vous voyez tous les jours sous vos yeux, pourquoi doutez-vous de ce qui est dit dans la Bible ? »

En Haute-Bretagne on attribue à des recteurs de campagne des explications qui rentrent dans cet ordre d'idées. Aux environs de Dol l'un d'eux, celui de Cherrueix, monta en chaire et dit à ses ouailles : « Mes très-chers frères, vous ne comprenez pas le mystère de la Trinité ; c'est pourtant simple ; votre fourche à *framba* (à fumier) a trois branches qui partent d'un seul pied, et cela ne fait pourtant qu'une fourche ; il en est de même des trois personnes de la Trinité ». D'autres recteurs que l'on place dans des églises variées, mais presque toujours de pays renommés par leur simplicité, ont une explication encore plus voisine de celle du président Krüger : « Prenez, mes frères, un morceau dans votre charnier ; il se compose de la couenne, du lard et du maigre ; ce n'est pourtant qu'un seul morceau de cochon, bien qu'il y ait trois parties. Il en est de même de la Trinité ».

En Normandie, le curé de Villedieu-les-Poêles donna un jour ces deux explications à ses paroissiens, en leur montrant d'abord la fourche, puis le morceau de lard. Il convainquit si bien ses paroissiens, que les voisins des gens de Villedieu assurent que ceux-ci ne mangent plus de lard, de peur de dévorer la Trinité².

1. Cf. t. I, p. 78 ; t. II, p. 211 ; t. VIII, p. 176 ; t. XIV, p. 223, 442, 650.

2. V. BRUNET, *Contes recueillis à Villedieu*, Revue des Trad. pop., t. II, p. 210.

*
*
*

Ces explications naïves ne datent pas d'hier, et on en retrouverait plus d'un exemple dans les sermonnaires du moyen âge. Henri Estienne en cite deux dans son *Apologie pour Hérodoté*, l. I, c. 36 : « Que sera-ce des autres (prédicateurs) qui profanoyent tant des sortes le mistere de la Trinité ? voire iusqu'à en faire comparaison avec vn haut de chausses. Et comment ils l'accomodoyent, iaurois horreur de l'escrire combien qui ie l'aye souuent ouy reciter. Et n'estoit guere moins meschante (combien qu'elle eust plus de grace) la comparaison de la Trinité avec vn cordelier, faite par vn qui n'estoit pas des amis de saint François : car il disoit que en la Trinité il y auoit trois personnes et toutesfois ce n'estoit qu'un Dieu : tout ainsi qu'un cordelier est tondu comme un fol, gris comme un loup, lié de cordes comme un larron, et toutesfois n'est qu'un homme ».

P. S.

LES INVENTIONS MODERNES¹

VII

LA PHOTOGRAPHIE²

... Nous arrivons à vaincre la terreur de quelques Taïta au point de les décider à poser devant l'objectif. Beaucoup d'entre eux cependant, persuadés que nous *voulons nous emparer de leur âme*, se sauvent dès que l'appareil sort de son sac. Plus d'une fois aussi, j'entends des femmes, dire tristement au Père, en s'en allant : « *Je mourrai cette année !* »

(Voyage au Kilima Ndjaro, *Tour du Monde*, 1899, t. 2, p. 198).

VIII

LE TÉLÉPHONE

Une fille de la Campine limbourgeoise, en service à Liège, abandonna ses maîtres qui venaient de faire installer le téléphone dans leur demeure, sous prétexte que la maison était hantée. Le fait vient de se produire dans une maison très connue à Liège.

ALFRED HAROU.

1. Cf. t. VI, p. 641 ; t. VII, p. 24.

2. Cf. t. I, p. 349 ; t. II, p. 16, 270 ; t. VIII, p. 254 ; t. IX, p. 110.

FOLK-LORE DE L'ILLE-ET-VILAINE¹*Petites Légendes*

I

L'OSSUAIRE

VENEZ ici que je vous raconte un conte.

Il y avait encore dans ce temps-là un ossuaire dans le champ des morts de St-Servan.

Un jeune homme fait le pari d'aller chercher des têtes de squelette. Garçons et filles de l'atelier l'accompagnent sur la route, mais restent prudemment à la porte du cimetière. Tout à coup ils entendent un cri effrayant, et s'enfuient.

Le lendemain matin le fossoyeur trouva le jeune homme étendu mort, un doigt pris dans la mâchoire du squelette (*St-Servan*).

II

LES LAVANDIÈRES DE NUIT

Près la hauteur de St-Joseph, est le pont de Planche (en St-Malo), que l'on traverse pour aller à St-Servan. C'est là que les lavandières de nuits filent avec leurs cheveux blonds des draps qu'elles lavent. Malheur au jeune homme qui passe à minuit et qui ose répondre à leurs quolibets ! Elles le forcent à tordre les draps et lui brisent les membres (*St-Servan*).

III

LE PÈLERINAGE POSTHUME

Des jeunes filles chantaient un soir près la tour de la Balue, lorsque tout à coup elles virent des enfants de chœur, un aumônier, des marins en pantalon blanc et corps de chemise, défilant sur la route de St-Jouan. — Ils avaient promis leur pèlerinage « morts ou vifs » (*St-Servan*).

1. Cf. La table analytique des dix premières années, et les tables des années suivantes.

II

CHANSONS

Quand j'étais chez mon père,
 Mon traderidela et tralala
 Quand j'étais chez mon père
 Jeune fille à marier (ter)

J'allais dans les bruyères
 Mon traderi., etc.
 J'allais dans les bruyères
 Mes blancs ignets garder (ter)

Le loup dans sa grand'goule
 Mon traderi., etc.
 Le loup dans sa grand'goule
 M'a mangé mon plus biaw. (ter)

Pierre, mon ami Pierre,
 Mon traderi., etc.
 Pierre, mon ami Pierre
 Venez à mon secours. (ter).

Pierre a pris sa houlette
 Mon traderi., etc.
 Pierre a pris sa houlette
 Il a tué le loup. (ter).

Pierre, mon ami Pierre,
 Mon traderi., etc.
 Pierre, mon ami Pierre
 Vous aurez mes amours. (ter)

De vos amours mam'zelle,
 Mon traderi., etc.
 De vos amours mam'zelle
 Je n'en veux point du tout. (ter).

Aux noces, les ménétriers montaient sur des tonneaux et accompagnaient du violon la chanson suivante :

Les filles de Pleurtu (Pleurtuit) } bis
 Ne danseront plus :
 La lyre à you (à leur) père
 A le cu décousu
 Sautent les filles et les filles
 Sautent du cu
 Les filles de Pleurtu.

III

SUPERSTITIONS DIVERSES

La bourse du diable. — Quand les jeunes filles voulaient aller à l'assemblée et qu'elles n'avaient pas d'argent, elles faisaient un pacte avec le diable ; puis elles allaient chercher du goémon sur les rochers ; dans le goémon elles trouvaient les bourses du diable (chacune contenant deux sous), cela leur permettait d'aller au bal, mais huit jours après la jeune fille avait disparu.

Les poux. — Sur les bords de la Rance, au pied de La Briantais, se trouve une grotte appelée La Goule du loup. C'est là que Guichard qui ne voulait pas se laisser peigner fut attiré par ses poux qui avaient soif ; c'est là qu'il s'endormit et fut avalé par les vagues. Guichard est le Croquemitaine qui sert d'exemple terrifiant aux enfants sales.

Menues croyances. — Quand les meubles craquent, c'est signe que quelqu'un va mourir.

Queue de lézard dans sa bourse donne fortune.

Il ne faut jamais rester seul près d'un mort, parce qu'à ce moment a lieu le combat du corps et de l'âme. (*Saint-Servan*).

La lune. — Lorsque le croissant de la lune paraît, la jeune fille se met à la fenêtre, le regarde et dit en lui faisant trois fois la révérence :

Belle lune,
Beau croissant,
Faites moi voir en dormant
Qui j'aurai pour amant.

Puis elle place une glace sur son oreiller, se couche et voit en rêve dans cette glace celui qui lui est destiné. (*Saint-Malo*).

FRANÇOIS DUINE.



LA MER ET LES EAUX¹

CXVI

JEUX ET FARCES



es matelots d'autrefois, et la coutume n'est pas entièrement perdue, s'amusaient aux dépens des passagers inexpérimentés. C'est ainsi qu'ils donnent le conseil ironique de faire installer des béquilles pour appuyer le navire. Au XVIII^e siècle, dit Aubin, lorsqu'on veut se moquer de quelque nouveau venu, qui sans aucune expérience entreprend de parler de la manœuvre, on lui dit de faire haler sur les boulines de beaupré, ce qui est une impossibilité, car la civadière ou voile de beaupré n'a ni boulines ni couëts.

Les marins anglais disaient aussi aux passagers de pousser la quille en travers du navire; un ancien jeu anglais consistait à dire à un nouveau venu de prendre un anspéc et de l'appuyer sur les dalots du côté du vent pour empêcher les secousses violentes du navire².

A bord des navires anglais, on appelle « le Jeu de l'Oiseau » une farce que l'on fait aux passagers naïfs. C'est le mécanicien qui s'en charge habituellement. Un compère se met à quatre pattes; le mécanicien monte à cheval sur son dos et lui ferme les yeux avec ses mains. Il faut que le compère aille, sans y voir, mettre le doigt sur l'œil d'un oiseau, dessiné à la craie sur le pont. Après plusieurs essais, on invite le terrien à servir de monture à son tour; mais cette fois le mécanicien qui le chevauche a eu soin d'aller à sa machine et de s'enduire les doigts de noir.

Pour le jeu de la corde, on trace sur le pont une ligne; on y fait correspondre le milieu d'une corde, et à chacun des bouts une bande d'hommes tire de son mieux. La lutte a lieu entre les babordais et les tribordais, ou entre l'équipage et les passagers.

Dans le combat de coqs, jeu usité dans la marine française (cf. un dessin et un article de *l'Illustration*, année 1856) et à bord des vaisseaux anglais, les deux adversaires ont les pieds et les mains att-

1. Suite, voir t. XV, p. 479.

2. RUSSELL, *Sailor's language*.

chés à un bâton qui leur passe sous les jarrets, et ils cherchent à se culbuter ¹.

À bord des navires anglais, le jeu de coudre le singe consiste à frapper avec des mouchoirs cordés un homme qui est balancé à une corde attachée en haut. La personne que le singe peut attraper en frappant va prendre sa place ². C'est un peu le jeu de Gros-Jean, usité en Haute-Bretagne, mais à terre.

L'usage des danses à bord a été constaté plusieurs fois, avant notre époque. Au xvii^e siècle on dansait parfois à bord des navires de guerre : « L'équipage dansa dès hier au soir aux chansons, dit l'abbé de Choisy, car afin que vous le sçachiez, nous ne sommes point bigots : on fait la prière le soir et le matin, on ne joue point aux cartes, on ne jure point ; mais on danse quand il fait beau et toujours va qui danse » ³.

Les équipages grecs avaient dans la première moitié de ce siècle l'usage de danser. Chateaubriand le constate par deux fois dans *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* : « Une felouque candiote entra dans le port. A peine eut-elle jeté l'ancre auprès de nous, que tout l'équipage se mit à danser autour du gouvernail... « Les équipages grecs dansaient au premier rayon de soleil après la tempête ».

CXVII

CHANSONS CONTES ET CHARGES

Les chansons de marins, qui méritent ce nom sont assez rares. Pour les chansons grivoises, le marin, dit Jules Lecomte, les adore, les couplets lui viennent-ils de quelque bouge de port de mer, de quelque tradition de petit souper de marins parfumés de la Régence, ils en font leur affaire, pourvu qu'ils y fassent entrer un matelot, et que le matelot soit vainqueur de quelque chose. De fait on aurait peine à faire un recueil un peu gros de chansons de mer véritables. Celles qui ont été publiées par Mademoiselle Laura-Alexandrine Smith dans *the Shipping world*, nov.-déc. 1886, janvier-février 1887, et qui étaient empruntées à tous les pays du monde, n'étaient pas en somme en aussi grand nombre qu'on l'aurait supposé, et la Revue des Traditions populaires qui a publié des centaines de chansons de terre, n'en a guère plus d'une demi-douzaine en relation directe avec la mer.

1. Com. de M. CH. HERCOURT.

2. RUSSELL, *Sailor's language*.

3. *Voyage à Siam*, p. 11.

Les facéties de mer sont au contraire en grand nombre : Les marins d'autrefois s'amusaient à raconter des aventures invraisemblables, et ils poussaient jusqu'à la charge le grandissement de ce qu'ils avaient pu voir.

Ce bon vieux de la mer, dit Victor Hugo, avait rapporté de ses voyages des récits surprenants. Il avait vu à Madagascar des plumes d'oiseaux dont trois suffisaient à faire le toit d'une maison. Il avait vu dans l'Inde des tiges d'oseilles longues de neuf pieds ¹.

— Z'ai, dit un Marseillais, connu un brick qui par un mistral carabiné sur les côtes d'Egypte, a fait une nuit, sans s'en apercevoir, trois lieues dans le sable. Que penses-tu de cela ?

— Tu dis que tu as vu un brick, faire trois lieues dans le sable sans seulement sans douter ?

— Ze l'ai dit et ze le répète.

— Je te crois parce que tu le répètes. Où ça ?

— Sur les côtes d'Egypte, c'était en 1809 ou en 1814.

— L'année n'y fait rien.

— Si fait, si fait ! Que réponds-tu à cela, toi ?

— Je réponds que j'ai vu dans une des îles du Grand Océan Pacifique, une chose mille fois plus curieuse.

— Une blague.

— Une vérité.

— Dis.

— Tu ne me croiras pas.

— C'est égal, dis toujours.

— Eh bien, j'ai vu près de Wahoo, un insulaire qui mangeait du lard et autres légumes avec les oreilles.

— Avec la bouche qu'allait sans doute jusqu'à l'oreille ?

— Non, sans la bouche et avec l'oreille seule.

— Ah ! ça, tu veux nous en conter ?

— Comment, gredin, je te fais grâce de trois lieues et tu ne veux pas me faire grâce de deux pouces ².

Les Anglais racontent une anecdote très populaire parmi les marins. Un matelot qui avait passé plusieurs années sur mer, revint chez sa vieille grand'mère, qu'il trouva fort empressée d'entendre le récit de ses aventures :

— Jack, dit la bonne femme, racontez-moi tout ce que vous avez vu, et commencez par les choses les plus merveilleuses.

— Eh bien, grand'mère, lorsque nous étions dans la mer Rouge,

1. *Les Travailleurs de la Mer*, éd. in-8, t. I, p. 104.

2. J. ARAGO, *Voyage autour du monde*, p. 172.

nous jetâmes l'ancre près de la côte, et quand on la leva, un char y était suspendu.

— Ah, Jack ! vous savez que Pharaon et son armée ont été noyés dans la mer Rouge ; ce que vous avez vu vient à l'appui de ce grand fait historique... Qu'avez-vous vu encore ?

— J'ai vu dans les Indes occidentales des montagnes entières de sucre, et dans les rivières qui en sortaient coulait du rhum au lieu d'eau.

— Ce doit être vrai, dit la vieille femme, après un instant employé à réfléchir et à sucer ses lèvres ; oui, tout merveilleux que cela paraisse, ce doit être vrai, car c'est justement de ce pays que nous tirons le sucre et le rhum ! Oh ! l'heureux pays, Jack !... Mais, dites-moi, n'avez-vous pas rencontré de sirènes ?

— Non, grand'mère ; mais j'ai vu un homme de mer.

— Racontez-moi cela, Jack.

— Sachez donc, grand'mère, qu'un dimanche matin, pendant que nous étions à l'ancre, au nord de Saint-Kitt, une voix se fit entendre auprès du navire, et, en regardant, nous vîmes un homme de mer qui marchait sur l'eau. Passant la main sur sa chevelure, et la touchant comme nous touchons nos chapeaux quand nous parlons à nos officiers, il dit au capitaine qu'il lui serait très obligé de lever son ancre, parce qu'elle se trouvait juste devant la porte de sa maison, ce qui empêchait sa femme de sortir pour aller à l'église.

— Que Dieu vous bénisse ! Ils sont donc chrétiens ! Dites-moi encore quelque chose, Jack.

Jack, qui était sans doute à bout d'inventions, lui conta alors qu'il avait vu des centaines de poissons qui volaient dans les airs.

— Allons ! allons ! Jack, interrompit la vieille femme ; voici maintenant que vous voulez m'en faire accroire. Ne faites donc pas de tels contes à votre pauvre grand'mère. Je puis admettre le char, parce que c'est probable ; je reconnais la vérité du sucre et du rhum, et de l'homme de mer, car j'ai vu des portraits de ces sortes de créatures ; mais des poissons qui volent ! Jack, c'est un mensonge ¹.

Les marins américains appellent *Philadelphia lawyer*, juriste de Philadelphie, celui qui est assez habile pour faire pousser à Jack un grognement au sujet d'une histoire qu'il ne peut entièrement rejeter ni tout à fait croire ².

Jadis, à bord de tous les bâtiments français, il y avait une sorte de bel esprit, un plaisant, un homme à la mémoire farcie de lazziis

1. A.-S. DE DONCOURT. *Les Aventures d'un vieux marin*, Lille, in-8, p. 79-80.

2. RUSSELL.

et de vieilles traditions maritimes, qui avait l'emploi de conteur. Pendant le quart, quand les besoins de la manœuvre n'appelaient pas les matelots de service sur les vergues ou ailleurs, le conteur réunissait dans un cercle dont il était le centre, tous ceux de ses camarades qui aimaient les légendes impossibles et les poétiques inventions, et là, donnant un libre cours à son imagination plaisante, ou faisant appel à ses souvenirs, il racontait de belles histoires d'amour ou de guerre, dans un langage vif, bizarre et coloré... Depuis qu'un élément étranger à la population maritime a été introduit par la loi dans les équipages de nos bâtiments, le conteur disparaît, ou du moins le vrai conteur matelot, celui que nous avons connu il y a trente-cinq ans encore et qui charma plus d'une fois nos récréations à bord du vaisseau sur lequel nous fûmes élevés.

Le Conteur ne datait-il pas des croisades? Nous sommes fort portés à le croire. Le matelot, naturellement ami du merveilleux, aura pu apprendre, des trouvères et des troubadours qui passaient la mer pour aller en terre sainte, l'art de tromper les ennuis des longs calmes par des récits romanesques, par des fictions pleines de séduisantes espérances.

Chez plusieurs des peuples naviguant, le conteur est toujours un personnage important; et c'est sans étonnement que nous apprenons de M. Combès (*Voyage en Egypte et en Nubie, 1841*) qu'à bord de toutes les barques sur le Nil, il y a un bouffon ou un poète improvisateur, qui charme les loisirs de l'équipage¹.

Voici quelques formules initiales de conteurs de bord; on en trouvera plusieurs, et parfois assez longues, au début de mes *Contes des Marins*.

Cric-crac, sabot, cuiller à pot, cuir à rasoir, tige de botte, tuyau de pompe, ressort de montre, blague à tabac, une brosse dans ton hamac et vingt gourdes dans mon sac².

Voici, à bord des baleiniers, comment le conteur commence :

Attention ! Attention !

Peigne de buis,

Peigne de bois,

Peigne de corne,

Qui crèvent les yeux à ceux qui dorment.

— Attention ! Attention ! répond le chœur.

— Cuir de peau,

Sous-pieds de guêtre,

1. JAL, *Scènes de la Vie maritime*, 1832, in-8, t. II, p. 77-125.

2. G. DE LA LANDELLE, *Troisièmes quarts de Nuit*, p. 215.

Talons de bottes.

Traverse montagnes, perruques et calogans !

Arrive cinq cents pieds au-dessus du soleil levant,

Dans un pays charmant,

Où les enfants de quatre ans

Jouent au petit palet avec des meules de moulin à vent.

Et où quatre hommes et un caporal font lever le soleil à grands coups de perche.

Attention ! Attention !¹

Voici une formule intercalaire, qui, avec des variantes, est encore usitée : Marche aujourd'hui, marche demain ; à force de marcher on embraque un fier chemin ; si on ne tombe pas, on n'a pas la peine de se ramasser, s'il pleut de l'eau sur ton dos, l'hôtesse un fagot pour le matelot².

Pour la fin, outre les longues descriptions de noces et de ripailles, il y a des formules plus courtes, et assonancées ou rimées comme celles-ci : Cric crac, l'histoire du Brig Black est dans le sac.

Bernardin de Saint-Pierre semble s'être amusé au siècle dernier à écouter les matelots : Il y a, dit-il, des marins qui ont beaucoup d'imagination, et qui pendant la durée d'un quart de six heures racontent à leurs camarades rassemblés autour d'eux des histoires merveilleuses dont ils entrelacent les événements avec autant d'art et d'intérêt que ceux des *Mille et Nuits*.

CXVIII

LES FÊTES ANNUELLES

A bord de nombre de navires de différents pays, on a coutume de célébrer par des réjouissances les fêtes qui, à terre, sont l'occasion de cérémonies analogues.

Il est de règle dans la marine anglaise que la minute qui sépare la dernière heure de la Saint Sylvestre de la première du premier janvier, on « pique » seize fois sur la cloche ; huit coups d'adieu pour la vieille année, huit coups de bienvenue pour la nouvelle³.

En 1573, les matelots hollandais de Barentz célébrèrent la fête des Rois⁴. Jones rapporte que les Grecs jettent, le 6 janvier, une croix à la mer, avec certaines cérémonies pour s'assurer une bonne navigation. Le dix-huit janvier, le patriarche de Constantinople, lance

1. A. DUMAS, *Les Baleiniers*, t. II, p. 115.

2. LA LANDELLE, *Derniers Quarts*, p. 187-194.

3. MARKHAM, *La Mer glacée du pôle*, p. 177.

4. LAHARPE, t. XIV, p. 59.

une croix à la mer et l'on assure qu'il y a des plongeurs assez habiles pour l'attraper avant qu'elle n'ait touché le fond. Le même jour à Saint-Pétersbourg on bénit les eaux de la Néva ¹.

A bord des navires chinois, le 24 janvier, veille de leur jour de l'an, est fêté. Le bateau est décoré de verdure, de papiers de couleur et de chandelles, et le maître, ces apprêts faits, monte sur le devant du bateau avec un plateau d'offrandes. L'ayant posé sur le pont, il allume plusieurs chandelles, brûle un paquet de papier, fait partir quelques fusées et se prosterne à diverses reprises. Il prend ensuite de petites portions de chacun des plats, les jette dans l'eau et y vide des tasses de riz, d'eau et d'eau-de-vie. A la tombée de la nuit tous les bateaux allument des lanternes, partout on brûle du papier et on fait partir des fusées et des pétards sur le Hân ².

On sait que, d'après un usage encore suivi dans la marine française, les navires sont parés comme pour un deuil le Vendredi-Saint. Il en est de même dans les pays catholiques. Dana, *Before the mast*, p. 177, raconte une scène dont il fut témoin. C'était alors la fin du Carême et le Vendredi-Saint le navire italien avait toutes ses vergues en deuil, comme c'est la coutume à bord des bâtiments catholiques. Quelques uns avaient une effigie de Judas, à qui l'équipage s'amusait à donner la cale et à pendre aux vergues par le cou. En 1810, à bord des vaisseaux de guerre espagnols et portugais qui se trouvaient en rade de Plymouth, un mannequin représentant le traître Judas Iscariote était suspendu au beaupré de chaque navire ; il y restait jusqu'au coucher du soleil. Alors on le dépendait ; ce qui représentait le cœur était haché en morceaux et jeté à la mer, pendant que l'équipage chantait le cantique du soir à la Vierge Marie.

En 1881, trois navires portugais et maltais qui se trouvaient dans les docks de Londres, observèrent des cérémonies analogues. L'effigie du traître fut promenée sur le gaillard d'arrière et pendue à un bras de vergue ; chaque matelot lui adressait des insultes et le frappait avec des cordes à nœuds. La flagellation terminée, Judas fut dépendu, jeté sur le pont, foulé aux pieds, insulté et jeté au feu ; quand il fut réduit en cendres, on le jeta à l'eau et tout l'équipage se rendit en procession à l'église ³.

Les marins anglais célèbrent toujours par des réjouissances la fête de Noël ⁴.

1. JONES, p. 66.

2. *Tour du Monde*, t. XLIV, p. 35.

3. BASSETT, p. 415.

4. VALENTIA. *Voyages*, t. I, p. 66.

Le 1^{er} mai, dans le comté de Dorset, les enfants des pêcheurs ornent l'avant de leurs bateaux avec des fleurs, puis ils s'avancent vers la mer et y jettent des fleurs ¹.

Les baleiniers américains, lorsqu'ils traversent les mers polaires ont coutume d'attacher le 1^{er} mai, une guirlande suspendue à une corde qui va du grand mât au mât de misaine ; ils l'ornent de nœuds de rubans et de gages d'amour donnés aux marins par leurs maîtresses. Elle reste suspendue jusqu'à ce que le navire ait regagné le port ; on regarde comme d'un mauvais présage si cette guirlande est détachée ou si elle a quelque accident.

A Bari, en Italie, où l'on raconte que saint Nicolas vint jadis de Mire à ce lieu, tous les ans au jour anniversaire, le huit mai, on embarque sa statue sur un radeau, et on la transporte à l'endroit même où le saint toucha pour la première fois cette terre en 1085. Nombre de bateaux bien ornés suivent le saint par mer ; les uns sont montés par des pèlerins agenouillés qui chantent des hymnes ; à bord des autres sont de jolies femmes galamment habillées, et des jeunes gens les suivent dans des canots ².

D'après Fabri-Evagat, cité par Grimm, *Teutonic Mythology*, p. 622, les marins italiens du Moyen Age allumaient un feu de la Saint-Jean à bord de leurs navires en mer, les marins bretons qui vont en Islande ont aussi cet usage.

CXIX

LES BAPTÊMES EN MER

Dans le premier volume de mes *Légendes de la Mer*, j'ai parlé des baptêmes qui avaient lieu en vue de certains caps (p. 261-262) et lorsqu'on traversait l'embouchure des rivières pour la première fois (p. 287-289). Ces cérémonies, dont on trouve les analogues chez des peuples non civilisés, semblent remonter à une assez haute antiquité. Pardessus, t. III, p. 145, cité par Jal, s'exprime à ce sujet en ces termes : « Bien qu'aucun texte du Moyen Age, mentionnant le Baptême, ne soit venu nous affirmer que, depuis l'introduction du christianisme dans le monde, les gens de mer, à certains endroits dangereux, faisaient des vœux, se confessaient, communiaient, et par suite des habitudes qui mêlaient ordinairement le sacré au profane, immergeaient ceux d'entre eux qui, n'étant pas encore expérimentés, pouvaient être regardés comme timides et portant malheur aux

1. BASSETT, p. 414, d'après Folk-lore Record.

2. BASSETT, p. 416-412.

vaisseaux, nous tenons pour certain que les marins de cette époque, pleins de la foi sincère, mais aveugle, qui est sœur de la superstition, se livraient à des pratiques, traditions dégénérées des sacrifices que les anciens offraient à Jupiter, aux divinités maritimes, à Castor et à Pollux, enfin à toutes les divinités tutélaires ¹ ».

Un écrivain anonyme s'est occupé de la question de baptême dans un article du *Magasin pittoresque*, 1853, p. 231.

« Nous avons, dit-il, cherché en vain le récit du baptême de la Ligne (ou si l'on aime mieux celui du rachat du navire lorsqu'il traverse les régions équinoxiales) parmi les curieux détails nautiques qui nous ont été conservés par Galvan, Castanheda et Joam de Barros. Les journaux si minutieux de Colomb ne contiennent rien qui ait rapport à cette mascarade maritime. Il n'en est pas de même si on consulte les récits de nos vieux navigateurs normands. Jean de Léry entr'autres, qui parlit du port de Honfleur pour le Brésil en 1557, donne à ce sujet des renseignements dont la conclusion donne à supposer que le baptême de la ligne remontait à une certaine antiquité parmi nos matelots sortis du Havre, de Honfleur ou de Dieppe.

« Après qu'en telle misere, dit-il, nous eumes demeuré, viré et tourné environ cinq semaines à l'entour de ceste ligne, en estans finalement peu à peu ainsi approchez, Dieu ayant pitié de nous et nous envoyant le vent du nord nord-d'est, fit que le 4^{me} jour de feurier 1557, nous fusmes poussez droit sous icelle... Ce dit iour doncques, quatrieme de feurier, que nous passames le centre ou plutôt la ceinture du monde, les matelots firent les cérémonies *par eux accoustumées* en ce tant fâcheux et dangereux passage. Assavoir pour faire ressouuenir ceux qui n'ont iamais passé sous l'équateur les lier de cordes et plonger en mer, ou bien avec un vieux drapeau frotté sous la chaudiere leur noircir et barbouiller le visage « Toutefois on se peut racheter et exempter de cela comme je le fis en leur payant le vin ».

Jeannequin, cité par Walckenaër, prétend que personne n'est exempté de l'usage, et pour confirmer cette opinion, il raconte que le roi Henri IV, passant de Saint-Malo à la Rochelle et se trouvant dans un endroit dangereux qu'on appelle le Raz, où il vit pratiquer cette cérémonie à ses matelots, demanda sur quel droit elle était fondée, et apprenant qu'elle est si antique qu'on n'en connaît pas l'origine, il ne fit pas difficulté de s'y soumettre ².

1. JAL, *Glossaire*.

2. *Voyage en Afrique*, t. II, p. 332.

Jal dit qu'au ^{xvi}^e siècle, l'usage était de faire chevaliers les hommes qui passaient la Ligne pour la première fois. Cette cérémonie, où l'on doit voir peut-être l'origine du baptême sous la Ligne, était l'occasion d'une fête solennelle à bord du navire où l'on faisait les chevaliers. Voici le passage du *Journal du voyage* de J. Parmentier (1529), qui nous fait connaître cette coutume : « Le II^e au matin, furent faits chevaliers environ 50 de nos gens, et eurent chacun l'accolée en passant sous l'équateur, et fut chantée la messe de *Salve sancta parens*, à notes (en musique), pour la solennité du jour, et prîmes un grand poisson nommé Albatore et des bonites, dont fut fait caudière pour le souper en solemnisant la fête de Chevalerie ».

Walckenaër en parle ainsi d'après le récit de Jannequin. Cebizarre usage est d'un établissement immémorial parmi les matelots dans certains endroits de la mer, tels que le détroit de Gibraltar, le tropique du Cancer et la Ligne, et tous les étrangers qui passent dans ces lieux pour la première fois sont forcés de s'y soumettre. Le pilote se met en robe de chambre, ou se couvre de quelque autre robe ; et prenant entre les mains son livre de cartes, il somme tous ceux qui n'ont point encore fait le voyage de paraître devant lui. Ensuite il leur fait faire le serment sur son livre que toutes les fois qu'ils passeront dans le même lieu, ils observeront l'ancienne coutume. Un autre homme qui l'assiste dans cette cérémonie, donne à chacun un petit coup de plat d'épée sur le cou. Après quoi, leur ayant demandé quelques petits présents pour les pauvres, il les abandonne aux matelots, qui leur plongent trois fois le devant de la tête dans une cuve d'eau et qui leur en jettent quelquefois quelques seaux sur le corps pour rendre le baptême plus complet.

On trouve dans les auteurs des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles plusieurs descriptions du baptême de la Ligne. OExmelin dans l'*Histoire des aventuriers*, t. I, nous donne le récit de ce qui se passait au milieu du ^{xvii}^e siècle, à bord des navires français et des vaisseaux hollandais : « Le Contre-Maître du vaisseau s'habille grotesquement avec une longue robe, un bonnet sur sa teste, et une fraize à son col, composée de boulies, et de certaines boules de bois appelées en terme maritime Pommes de Raques. Il paroist le visage noirci, tenant d'une main un grand livre, et de l'autre un morceau de bois représentant un sabre. Tous ceux qui n'ont jamais passé par là, viennent s'agenouïller devant ce Contre-Maître ; aussi-tost il leur donne de son sabre sur le col, et après on leur jette de l'eau en abondance, s'ils n'aiment mieux pour s'épargner cette peine, donner quelques bouteilles de vin ou d'eau-de-vie. Il n'y a personne exempté de cette cérémonie, le capitaine mesme ne l'est pas ; et si le navire qu'il

monte n'y a jamais passé, il est obligé de payer quelque chose, sinon les Matelots sieraient le devant, qu'on appelle le Gallian ou la Poulaine. Après cette ceremonie, on voit la quantité de vin ou d'eau-de-vie que l'on a amassée, on la distribue également à chacun des matelots. Les François observent la mesme chose non seulement en ce lieu là, mais encore sous les deux Tropics du Cancer et du Capricorne, et sous la ligne Equinoxiale.

« Les Hollandais sont aussi exacts à observer cette ceremonie, mais ils la font autrement. L'Ecrivain du vaisseau apporte le rolle ou est contenu tout l'équipage. Cela fait, il les appelle tous par un nom et surnom, et les interroge, s'ils ont passé par là, ou non : si on doute que quelqu'un ne dise pas la vérité, on lui fait manger du pain et du sel, ce qui est une espèce de serment, pour justifier qu'il y a passé. Ceux qui sont convaincus du contraire, ont le choix, de payer quinze sols ou d'estre attachez à une corde et guidez au bout de la grande vergue; ou d'estre calez trois fois, c'est-à-dire plongez trois fois dans la mer. On oblige un officier de vaisseau, tel qu'il soit, à payer trente sols; si c'est un passager, ils en tirent le plus qu'ils peuvent. Il y a des marchands dont ils exigent quelquefois plus de cent écus; et quand il se trouve de simples soldats, leur Capitaine est obligé de satisfaire pour eux. A l'égard des garçons au-dessous de quinze ans, il les mettent sous des mannes d'ozier, et leur jettent plusieurs seaux d'eau sur le corps. Ils en font de mesme à tous les animaux qui sont dans le navire, à moins que le Capitaine ne paye pour eux et pour le navire mesme, s'il n'y a jamais passé. L'argent qui provient de cette cérémonie est mis entre les mains du Contre-Maistre, qui doit en acheter du vin au premier Port, et après on le partage à tout l'équipage. Les Hollandois ne font cette cérémonie qu'au passage du Raz et des Barlingots, ou rochers qui sont devant la rivière de Lisbonne en Portugal, et à l'entrée de la mer Baltique, qu'ils nomment le Zund. Quand on demande à ces Nations pourquoy ils en usent ainsi, ils répondent que c'est une vieille coûtume de leurs ancêtres ».

En 1666, le capucin italien de Angelo, était passager à bord d'un navire portugais; son récit est résumé par Walckenaër : au passage de la Ligne l'usage des Portugais est de faire quelques réjouissances et de célébrer un jour de fête pour obtenir du ciel un heureux succès dans un si dangeureux passage. Ceux qui n'ont jamais passé la ligne sont obligés de faire présent aux matelots d'une pièce de monnaie ou de quelque chose d'équivalent, sans en excepter les capucins qui donnent dans ces occasions des agnus et des chapelets. Ces instruments de piété sont exposés en vente, et le prix est

employé à faire dire des messes pour les âmes du purgatoire. Si quelqu'un refuse de payer, les matelots, vêtus en officiers, le conduisent au pied d'un tribunal, où quelqu'un d'entre eux, faisant le juge en robe longue, le condamne à se voir plonger trois fois dans la mer. Cette sentence est immédiatement suivie de l'exécution. La personne condamnée est attachée au bout d'une corde, dont on passe l'autre bout autour d'une poulie, et, dans cette situation, la lèvent et la laissent descendre trois fois sous l'eau. Il ne se fait guère de voyage où il ne se trouve quelque jeune matelot ou quelque passager qui donne cet amusement. On observe le même usage au détroit de Gibraltar et au Cap de Bonne Espérance ¹.

Lorsque l'ambassade Française qui se rendait à Siam, passa la Ligne, il y eut un baptême qui est ainsi raconté par l'abbé de Choisy, témoin oculaire : Tous les matelots qui l'avoient déjà passée se sont armés de pincettes, tenailles, marmites et chaudrons. A leur tête un Tambour plus noir que les Mandarins ; et pour Capitaine un vieillard tremblotant, qui eust fort bien chanté : *C'est une charge bien pesante qu'un fardeau de quatre-vingts ans*. Cette compagnie, après avoir fait l'exercice s'est rangée autour d'une baie ou baquet plein d'eau, où selon l'ordre ancien on devoit plonger tous ceux qui n'avoient pas passé la Ligne. Monsieur l'Ambassadeur a comparu le premier, et a promis en mettant la main sur une Mappemonde, de faire observer la cérémonie, si jamais il repassoit la ligne ; et pour n'estre point mouillé il a mis dans le bassin une poignée d'argent. J'en ai fait autant, et tous les Officiers et tous ceux qui avoient de quoi se racheter. Les autres ont esté plongez dans la baie et inondez d'une vingtaine de seaux d'eau. On a ramassé près de soixante écus qui serviront à acheter des rafraichissemens pour l'équipage. C'est une coutume inviolablement observée d'obliger les mousses à se donner le fouet les uns aux autres et par là finir la fête ².

Du temps de Bernardin de Saint-Pierre, les cérémonies s'étaient déjà modifiées : On annonça le baptême de la Ligne, dont nous étions à un degré. Un matelot, déguisé en masque, vint demander au capitaine à faire observer l'usage ancien. On fit la cérémonie du baptême. On rangea les principaux passagers le long d'un cordon, les pouces attachés avec un ruban. On leur versa quelques gouttes d'eau sur la tête. On donna ensuite quelque argent aux pilotes. (*Voyage à l'Ile-de-France*).

Lors du baptême de Bougainville, le vicaire du bonhomme la

1. WALCKENAE, t. XIII, p. 48-9, d'ap. Angelo, capucin italien (1666).

2. *Voyage à Siam*, p. 56-57.

Ligne s'approcha de lui, et avant de lui verser quelques gouttes d'eau sur la tête, lui dit : « Promettez-vous d'être bon citoyen, c'est-à-dire de travailler à la population et de ne pas laisser chômer les filles toutes les fois que l'occasion s'en présentera ? — Je le promets. — Promettez-vous de ne jamais coucher avec la femme d'un marin ? — Je le promets. — Promettez-vous de faire prendre les mêmes engagements et d'employer les mêmes cérémonies à l'égard de ceux qui n'auront point encore passé la Ligne ? — Je le promets ¹.

Souvent celui qui baptise donne au catéchumène le nom d'une ville, d'un cap ou d'une mer, et l'on tâche d'assortir le nom de manière qu'il exprime le caractère, la figure ou l'inclination du baptisé ².

Bernardin de Saint-Pierre dans son *Voyage à l'Île-de-France* nous apprend que dès cette époque était usitée une facétie que presque tous ceux qui ont parlé du baptême de la Ligne ont rappelée. Il y a des gens simples qui croient qu'on voit la Ligne du ciel ; quelquefois de mauvais plaisants s'amuse sur le vaisseau, à leur faire voir dans une lunette où ils mettent un fil.

Lorsqu'on a passé une fois la Ligne, on n'est plus soumis à bord des navires américains aux avanies, mais on est considéré comme un fils de Neptune, avec pleins pouvoirs de s'amuser aux dépens des autres. L'ancienne coutume est maintenant presque tombée en désuétude, à moins qu'il n'y ait des passagers à bord ³.

Au siècle dernier lorsque le navire ne devait point passer la Ligne, mais seulement le Tropique, les matelots ne voulant point perdre leurs tributs, supposaient que le Tropique est le fils aîné du bonhomme La Ligne et l'héritier présomptif de ses droits. Ils jouaient en conséquence au passage du Tropique et les mêmes cérémonies avaient lieu ⁴.

Cet usage existait dès le siècle précédent. On baptise d'ordinaire, dit Choisy, ceux qui le passent (le Tropique) : mais pour nous, nous ne serons baptisés qu'à la Ligne ⁵.

Le cortège est parfois accompagné de Neptune, du diable et d'un personnage déguisé en meunier qui jette des poignées de farine aux curieux que ses plaisanteries d'ivrogne attirent sur son passage.

A bord des navires de guerre, les cuisiniers de l'état-major font des galettes et d'autres pâtisseries qu'on offre aux catéchumènes

1. PERNETTY. *Voyages aux îles Malouines*, t. I, p. 108 sq.

2. Pougens dans WHITE. *Voyages à la Nouvelle-Galles*, p. 51.

3. DANA. *Before the Mast*, p. 29.

4. PERNETTY. *Voyage aux îles Malouines*, t. I, p. 108.

5. CHOISY, l. c., p. 23.

avant l'ondoïement, et ils apprêtent les viandes qui doivent être mangées après la cérémonie. Il y a une sorte d'autel d'où des matelots affublés de chemises blanches passées par dessus leurs vêtements, coiffés de bonnets pointus noircis avec de la suie, psalmodient une sorte de latin macaronique. Ils commencent l'office par la bénédiction des pâtisseries que l'on doit distribuer aux personnages considérables du bord¹.

A bord des navires allemands, on vous savonnait la figure avec un mélange de suif et de goudron, puis on était rasé avec un rasoir fait d'un cercle de barrique en fer. Le patient, les yeux bandés, était assis sur une planche posée en travers sur une barrique pleine d'eau ; quand il était rasé, on tirait la planche et le néophyte tombait dans l'eau au fond de la barrique. C'était là toute la cérémonie. Le plus intéressant de ce soi-disant baptême, fut, dit un témoin oculaire, quelques bouteilles de rhum dont le capitaine nous fit présent et dont on composa un grog sérieux, auquel naturellement succédèrent les chansons².

Lorsqu'un navire passe la Ligne pour la première fois, il est soumis, comme les passagers à un baptême. Cet épisode a été raconté d'une manière amusante, par *Jal. Scènes de la Vie Maritime*, t. I, p. 325. Au moment où l'on allait commencer, on entendit un grand bruit vers la poulaine. Des tritons armés de haches, menaçaient de briser la statue d'Achille, qui décorait la proue du vaisseau, si le commandant refusait de payer le tribut que doit tout bâtiment pour son premier passage sous la Ligne. Le capitaine ne se fit pas prier. Il envoya de l'argent aux tritons qui épargnèrent la figure et baptisèrent Achille avec quelques seaux d'eau de mer, laquelle le rendit plus invulnérable que n'avait pu le faire l'immersion dans le Styx, imaginé par Thétis. Tête et talons, tout fut trempé. L'échafaud qu'on avait dressé auprès de l'éperon, pour abattre l'image du héros fut alors enlevé et toute l'attention se porta sur le gaillard d'arrière, où avait lieu la cérémonie du baptême.

En 1841, lorsque l'équipage de l'*Astrolabe* fut arrivé pour la première fois dans les régions polaires du Sud, les matelots eurent l'idée de renouveler à bord les fêtes bruyantes du baptême de la Ligne. Ils substituèrent seulement à l'antique divinité de l'Équateur un dieu tout moderne qui s'appelle le bonhomme Antarctique³.

Quelques tentatives furent faites, dans certaines marines, pour abolir l'usage du baptême. En 1667, par exemple, Charles XI, roi de

1. *JAL.* t. I, p. 304-320.

2. *WERNER, Souvenirs Maritimes*, p. 113.

3. *Magasin pittoresque*. 1854, p. 179.

Suède, ordonna qu'aucun capitaine de navire, doublant le Kollen ou quelque autre cap, ou passant par quelque lieu où l'on avait coutume de plonger dans l'eau ceux qui n'avaient pas fait le voyage, ne permit le baptême. Par compensation, il établissait que, pour chaque homme non baptisé, le capitaine donnerait à chaque table de l'équipage un pot de vin, les passagers restant libres de gratifier ou non les gens du navire¹.

PAUL SÉBILLOT.

CXX

UN CANTIQUE DE BORD

Lorsque le matin, les marins servannais étaient montés sur le pont, ils chantaient, tête nue, leur capitaine entonnant ce vieux cantique qui leur servait de prière.

Le matin quand je m'éveille,
Je vois mon Jésus venir;
Il est beau à merveille
C'est lui qui nous réveille.

REFRAIN

C'est Jésus, c'est Jésus, mon aimable Jésus.

Je le vois, mon Jésus, je le vois
Porter sa pesante croix,
Sa mère l'accompagne,
Que Dieu nous sauvegarde !

C'est Jésus...

Ses pieds, ses mains sont troués,
Et sa tête est couronnée
De grosses épines blanches ;
Grand Dieu, quelle souffrance !

C'est Jésus...

L'église est sa garnison
Et sa maison d'oraison ;
Les anges en sont les gardes :
Que Dieu nous sauvegarde !

C'est Jésus...

F. DUINE.

1. PARDESSUS, t. III, p. 145, cité par Jal.

FOLK-LORE DE L'Auvergne¹

X

A PROPOS DES ENFANTS

1

EUR faire voir les vignes de leur grand'père, consiste à les soulever de terre, en les tenant par les deux oreilles ou au-dessous des mâchoires et à leur dire de regarder attentivement au loin et devant eux. — Mauvaise farce que les grands garçons font aux plus petits.

2

Passer sa jambe au-dessus de la tête d'un enfant, l'empêche de grandir.

3

On dit à un enfant de compter de la manière suivante :

Un lia me.

Du lia me.

Tri lia me.

Quatre lia me.

Chin lia me (cinglez-moi), on le bat avec une verge.

Sei lia me.

Sept lia me.

Hu lia me.

No lia me.

Dei lia me (déliez-moi) on le secoue en faisant semblant de le délier.

D^r POMMEROL.

XI

COMMENT EN AUVERGNE ON RECONNAIT SI L'EAU D'UNE FONTAINE
N'EST PAS DANGEREUSE A BOIRE

L'eau est mauvaise si l'on y aperçoit des *sourds* (salamandres d'eau); des *sangsues*; des scorpions d'eau (larves de libellules rampant au fond de l'eau) ou des *hannetons d'eau*, grosses bêtes noires qui montent et descendent en nageant (des Dytiques) ou autres bêtes venimeuses.

L'eau n'est pas malsaine si :

1° En crachant dedans, le crachiat s'écarte ; on peut boire alors sans crainte, si non l'eau est empoisonnée.

2° On jette des miettes de pain dedans ; si les miettes vont tranquillement et vite au fond de l'eau, celle-ci est bonne, si les miettes restent à la surface, l'eau est mauvaise.

3° Quand on voit voyager sur l'eau de petites bêtes noires à quatre pattes, elles ont le don d'absorber le venin, si une bête venimeuse a empoisonné l'eau.

4° On trempe un morceau de pain dans l'eau, il faut le laisser quatre ou cinq minutes pour lui donner le temps d'enlever les mauvaises propriétés de l'eau.

L'eau sera bonne à boire, si vous y voyez une grenouille ; alors on est sûr qu'il n'y a pas de bêtes venimeuses aux environs.

P. GUYOT-DAUBÈS.

LE TONNERRE ET LES ÉCLAIRS¹

III

LES ARBRES ET LA FOUDRE

Cux environs de Thuin (Hainaut) et à Wavre (Brabant) on prétend qu'en cherchant en temps d'orage un abri sous un bouleau, on ne court aucun risque d'être atteint par la foudre.

Dans le Hainaut central, on assure que le sapin n'est jamais atteint par la foudre.

Près de Dinant, dans la province de Vannes, on croit que le Chêne attire la foudre, et le peuplier un peu aussi, mais à un moindre degré.

L'aubépine n'est jamais frappée par la foudre.

(Revue de Belgique. Tome XXV. *Croyances Vendéennes et Berri-chonnes*, page 105).

Dans l'Ardenne Luxembourgeoise, on croit que les hêtres ne sont jamais atteints par la foudre. (*Rev. de Belg.* art. cité p. 107).

ALFRED HAROU.

1. Cf. t. II, 269 ; t. VIII, 284 ; t. X, 7, 421 et la table analytique.

PETITES LÉGENDES CHRÉTIENNES

XXX

LA CHAPELLE DE FAUBOULAIN

A chapelle de Faubouloin, commune de Corancy (Morvan), s'élève au milieu des forêts sur un sol tourmenté jadis par les volcans. Elle a exercé un grand prestige sur l'esprit des populations environnantes.

Voici ce que la légende rapporte au sujet de l'érection de cette chapelle consacrée à la Vierge : Dans le temps que les habitants avaient droit de pacage dans les forêts des seigneurs, un pâtre avait remarqué qu'un de ses bœufs se perdait dans le bois et ne rentrait que longtemps après les autres. On surveilla l'animal, on le suivit. On le vit bientôt s'arrêter et pousser des beuglements. On approche et l'on découvre dans le tronc d'un énorme frêne une statuette de la Vierge. C'était là un miracle, à n'en pas douter, et la bonne Dame voulait être honorée en ce lieu sauvage et solitaire. On résolut d'élever une chapelle au lieu même où la découverte miraculeuse avait été faite ; mais les maçons ne furent pas peu surpris lorsqu'en revenant à leur chantier chaque lendemain, l'ouvrage de la veille était détruit. Nouveau miracle, nouveau prodige de la bonne Dame qui manifestait visiblement ses intentions. Ce n'était pas là que devait s'élever son temple, mais où ? Le prêtre eut une idée : il dit au chef des maçons de jeter en l'air son marteau, que la bonne Dame le conduirait elle-même à l'endroit où devait s'élever le temple. En effet, lancé dans l'espace et conduit par un pouvoir supérieur, il alla tomber à l'endroit où s'élève aujourd'hui la chapelle.

La chapelle de Faubouloin a été le sujet de plus d'une contestation entre les propriétaires du bois où elle est construite, et la commune de Corancy, qui se prétendait aussi propriétaire. Une fois donc, on avait transporté à l'église de Corancy la bonne Dame de Faubouloin, mais les deux bœufs chargés de cette coupable mission purent à peine opérer le transport, tellement la statue était lourde ; les deux pauvres bêtes en périrent et des pluies continuelles ne cessèrent d'affliger le pays que lorsque des jeunes filles habillées de blanc l'eurent, dans une procession solennelle, rapportée à sa chapelle de prédilection.

(J. SIMON, *Statistique de la Commune de Fretoy*, (Nièvre), p. 248, 252).

JEAN STRAMOY.

CONTES ET LÉGENDES ARABES¹

CCCCV

LE MILAN RESSUSCITÉ



N raconte que Sidi'Abd el Qader el Djilani était assis sur un siège et prêchait aux gens, lorsqu'un milan vint à passer en criant et en troublant l'assistance. Le cheikh s'écria : Vent, prends sa tête. Immédiatement sa tête s'envola d'un côté et son corps resta d'un autre. Le cheikh descendit de son siège, prit ses deux parties dans sa main et dit : Au nom du Dieu clément et miséricordieux,

l'oiseau ressuscita et s'envola aux yeux des gens témoins de ce miracle².

CCCCVI

LA FILLE ADOPTIVE DU MARCHAND

Il y avait, dit-on, dans la ville de Baghdad, un marchand possesseur d'une fortune considérable, mais qui n'avait ni fils ni fille. Un jour, il sortit pour aller faire sa prière du matin, et trouva une petite fille qui venait de naître, abandonnée sur la route. Il la prit, tout joyeux, la porta à sa maison et dit à sa femme : J'ai trouvé cette enfant délaissée et je l'ai recueillie par compassion ; nous allons louer une nourrice dont le salaire nous profitera (dans l'autre monde), et nous élèverons cette petite fille jusqu'à ce qu'elle grandisse. Il fit venir une nourrice et éleva l'enfant jusqu'à ce qu'elle eut grandi et qu'elle fut arrivée à l'âge du mariage. C'était la plus belle des filles de son époque, la plus accomplie en beauté et en perfection. Sa réputation se répandit dans la ville, si bien qu'elle arriva jusqu'au roi : Celui-ci apprit que chez le marchand se trouvait une jeune fille telle qu'il n'en était chez aucun souverain. Il envoya chercher le marchand et lui dit : Donne-moi ta fille. — Prends-la comme servante, ô mon maître. On écrivit le contrat ; le sultan l'épousa et la trouva au-dessus

1. Suite, voir t. XV, p.

2. Ah'med el Qalyoubi, *Naouddir*, p. 71.

de ce qu'il pouvait désirer. Il l'aima d'un vif amour, plus que tout son harem et toutes ses esclaves.

Il possédait un collier qui avait appartenu à ses ancêtres, et dont la valeur était de cent mille dinars. Il le lui donna en disant : Il ne convient qu'à toi, garde-le, prends en soin car il m'est très cher ; si tu le perds, je te couperai la main de ma propre main ; aie soin de ce collier. Au bout de quelque temps — or la jeune femme était joyeuse de ce collier et veillait sur lui — arriva un mendiant qui demandait aux portes en disant : Que celui qui a quelque chose me fasse l'aumône pour l'amour de mon Seigneur le prophète Moh'ammed. La jeune femme se leva, prit le collier et le donna au mendiant pour l'amour du Prophète. La nouvelle s'en répandit ; le roi fut informé qu'un mendiant avait reçu ce collier ; il coupa de sa propre main la main de la jeune femme, la répudia et la renvoya de son palais dans la maison de son père le marchand ; personne que Dieu ne sut ce qui lui était arrivé et elle cacha son aventure.

Lorsque le mendiant eut reçu le collier, il ressentit une vive joie ; il le vendit et trafiqua ; sa fortune s'accrut, il devint un marchand important. Un jour que les négociants causaient entre eux, quelqu'un dit : Un tel a chez lui une fille cachée à tous les yeux ; il n'a voulu personne qui la prenne. En entendant ces paroles, l'ancien mendiant se dit : Je la demanderai à son père, avec la bénédiction de Dieu. Il alla le trouver et lui dit : Marchand, fais-moi épouser ta fille ? — C'est selon sa volonté, répondit-il ; je lui exposerai ta demande, et si elle accepte, ce sera son affaire ; si elle refuse, personne n'en saura rien. Il exposa la chose à la jeune femme et lui dit : C'est un homme bien : il est étranger ; il n'est pas des gens de cette ville. Elle reprit : S'il est étranger, je l'accepte et je l'épouserai ; mais s'il est de la ville, je n'en veux pas. L'ancien mendiant dit : Je suis étranger. Il l'épousa et l'emmena. Puis il chargea ses bagages et ses richesses et se dirigea avec elle vers son pays.

Quand ils eurent voyagé et qu'ils furent proches de son pays, ils passèrent la nuit aux environs dans un caravansérail. Mais à la fin de la nuit, la jeune femme fut troublée et pensa : Qu'arrivera-t-il demain quand nous serons entrés dans la ville, quand nous serons établis et quand mon mari me dira : Lave ou couds, ou fais telle et telle chose ? Elle pleura beaucoup, s'humilia et dit : Mon Dieu, viens à mon secours par celui au nom duquel ma main a été coupée ! Elle n'avait pas fini sa prière, qu'une lumière emplissait tout le caravansérail, raconte-t-elle, et qu'un Hachémite (de la famille du Prophète) vint à moi. — Qui es-tu ? lui demandai-je. Il répondit : Je suis celui pour l'amour duquel ta main a été coupée : je suis Moh'ammed le

Prophète national. Il ajouta : Donne-moi ta main coupée. Et la remit à sa place, cracha dessus ; elle se trouva comme auparavant et même plus belle. Puis il mit la main sur la tête de la femme, et la place de ses doigts fut du safran. En voyant sa main rétablie, elle ressentit une grande joie et poussa un cri. Son mari et tous les gens qui étaient dans le caravansérail lui demandèrent : Qu'as-tu à crier ? Elle dit à son mari : Je suis joyeuse de ce que nous soyons arrivés en bonne santé dans ta ville.

Lorsqu'ils y entrèrent les grands s'avancèrent à leur rencontre et les saluèrent. Au bout de quelques jours passés dans la tranquillité et la joie, quelques personnes vinrent subitement saluer son mari. Celui-ci donna à sa femme deux oies grasses du pays et lui dit : Prépare bien à déjeuner pour les visiteurs, coupe ces oies en morceaux, fais les rôtir dans la graisse et laisse-les jusqu'à ce que nos visiteurs soient présents. Il était à peine parti pour les chercher qu'un mendiant se présenta à la porte et dit : Que celui qui a quelque chose m'en fasse l'aumône au nom de Moh'ammed le prophète de Dieu. La femme s'avança, prit les deux oies, les donna au pauvre et le fit asseoir en face de la porte en lui disant : Mange et rassasie-toi, pour l'amour du prophète Moh'ammed.

Son mari arriva avec les invités, il les fit entrer dans la maison, les fit asseoir, leur souhaita la bienvenue et alla chercher le repas. Il trouva de la nourriture, mais non les deux oies, et dit à sa femme : Où sont les oies ? — Il est arrivé un pauvre qui a frappé à la porte et demandé la charité pour l'amour du Prophète. Quand je l'ai entendu, j'ai pensé : En ce moment je n'ai rien que deux oies rôties, rien n'est plus délicieux que leur parfum, et je les lui ai données pour l'amour du Prophète. Il est assis derrière la porte à en déjeuner. Son mari lui dit : Tu as donné les deux oies à un mendiant et tu laisses nos hôtes sans rien ; ce n'est pas bien de ta part. Elle reprit, tandis que le mendiant entendait leurs paroles : Quelle est la valeur de tes deux oies ? j'ai donné pour l'amour du Prophète élu, un collier du prix de cent mille dinars. — Tu as raison, dit son mari ; c'est moi qui ai reçu le collier ; c'est moi qui mendiais. De derrière la porte, le mendiant dit : C'est moi le roi qui ai coupé ta main, ô une telle ! et il la nomma par son nom ; je suis ton mari. Elle dit au marchand : Fais-le entrer dans ta maison, car il est la cause de ta fortune ; habille-le, construis-lui une belle maison où il adorera Dieu, où il mangera et boira jusqu'à ce qu'il meure. Son mari obéit : il le fit entrer chez lui et l'honora jusqu'à sa mort¹.

1. Bibliothèque Nationale, fonds arabe, n° 3586, f. 65-68.

CCCCVII

L'OISEAU MONSTRE

Un menteur rapporte : Une fois nous voyagions sur mer, lorsqu'au dessus de nous apparut un oiseau gigantesque ayant un éléphant dans son bec, un autre sur son épaule, un autre sous son aisselle, et dans ses serres un grand ours ; il les portait dans son nid pour nourrir ses petits ¹.

CCCCVIII

UN HOMME CONFONDU

J'entrai un jour chez un ami, raconte quelqu'un, pour lui faire visite, et je laissai à la porte mon âne, n'ayant pas de serviteur pour le garder. Quand je sortis, un jeune homme était monté sur lui. Je lui dis : Tu es monté sur mon âne sans permission. — J'ai craint qu'il ne s'en aille. — J'aimerais mieux qu'il fût parti que s'il était resté. — Si tel est ton avis, admets qu'il est parti, donne-le moi et reçois mes remerciements. Je ne sus que lui répondre ².

CCCCIX

LA VILLE ENLEVÉE

Un menteur fait le récit suivant : Un vent violent souffla sur nous, arracha du sol une grande ville avec ses habitants, ses chameaux, ses troupeaux et tout ce qu'elle contenait. Au matin les gens se trouvèrent à 30 parasanges de leur ancienne place sans s'être aperçus de rien ³.

CCCCX

LE PROTECTEUR DU TROUPEAU

Quelqu'un raconte : J'étais en voyage avec une caravane. Nous arrivâmes un soir chez le berger d'un troupeau. Au milieu de la nuit, un loup vint enlever un agneau. Le berger s'élança et dit : O protecteur du vallon, ton client m'a fait du tort.

1. *Nozhat el Odaba*, Bib. Nat., fonds arabe, n° 3594, f° 82.

2. Ah'med el Qalyoubi, *Naouddir*, p. 71.

3. *Nozhat el Odaba*, Bib. Nat., fonds arabe, n° 3594, f° 82.

On entendit une voix qui disait : Loup, renvoie-le. Alors l'agneau arriva en précipitant sa course et rentra dans le troupeau. Dieu très haut a dit : *1 Il y a des gens parmi les hommes qui cherchent un refuge auprès des génies, mais cela augmente leur démence* ².

CCCCXI

LE POISSON DRESSÉ

J'ai vu chez un pêcheur un poisson courbe qui balayait, arrosait, faisait la cuisine, et lavait les vêtements. Son propriétaire disait qu'il l'avait élevé tout petit et qu'il lui avait appris toute espèce de chose ; il savait même par cœur dix sourates du Qorân ³.

CCCCXII

LES TROIS CATÉGORIES DE GENS

Iblis se rencontra avec le prophète Yah'ya ben Zakaryâ (Jean-Baptiste) et lui dit : Je te donnerai des conseils. — Je n'en veux pas, mais dis-moi quel est l'état des hommes chez vous. — Ils se divisent en trois catégories : l'une qui nous donne le plus de mal ; nous nous efforçons de corrompre leur religion, nous sommes maitres d'eux ; puis ils sont effrayés, demandent pardon à Dieu, alors nous désespérons et nous ne pouvons plus rien sur eux ; la seconde comprend ceux, qui comme toi se gardent de nous ; nous n'avons pas de pouvoir sur eux ; enfin, la troisième est entre nos mains comme une boule avec laquelle nous jouons comme il nous platt ⁴.

CCCCXIII

LA TORTUE NOURRICIÈRE

J'ai vu dans la mer de Qolzoum (la mer Rouge) une tortue qui avait avalé cinq navires de charge. J'étais dans l'un deux, nous allumâmes du feu dans son ventre et nous nous mîmes à couper de sa chair et à la faire cuire. Cela dura sept ans ⁵.

1. *Qorân*, Sour. LXXII, v. 6.

2. Ah'med el Qalyoubi, *Naouddir*, p. 72.

3. *Nozhat el Odaba*, Bib. Nat., fonds arabe, n° 3594, f° 82.

4. Ah'med el Qalyoubi, *Nouddir*, p. 73.

5. *Nozhat el Odaba*, Bib. Nat., fonds arabe, n° 3594, f° 83.

CCCCXIV

LES OUVRIERS DU PAIN

Le pain ne prend pas sa forme ronde et n'est pas servi devant celui qui doit le manger avant qu'il n'ait été l'objet d'un travail successif de trois cent soixante êtres. Le premier est Mikâïl (*Michel*) qui mesure l'eau du réservoir de la miséricorde, puis les anges qui poussent les nuages, puis le soleil, la lune, les sphères, les rois de l'air, les animaux de la terre, jusqu'au boulanger qui est le dernier ¹.

CCCCXV

LE PALMIER AFFLIÉ

J'ai vu dans un pays deux palmiers dont l'un mourut. L'autre resta à gémir et à pleurer pendant longtemps, si bien que les caravanes qui passaient près de lui buvaient de ses larmes et en abreuyaient leurs bêtes, s'imaginant que cette eau provenait d'une source d'eau courante.

En l'examinant, ils trouvèrent qu'elle jaillissait de son œil ².

CCCCXVI

LA PRIÈRE DOIT ÊTRE SINCÈRE

On rapporte que Moïse vit un homme qui priait et s'humiliait pour obtenir quelque chose. — Mon Dieu, dit-il, s'il était en mon pouvoir de lui accorder cela, je le ferais. Dieu lui fit cette révélation : Moïse, cet homme possède un troupeau et son cœur est avec son troupeau, je n'examinerai pas la demande d'un serviteur dont le cœur est avec un autre que moi. Moïse en informa cet homme qui revint à Dieu et obtint ce qu'il demandait ³.

CCCCXVII

LE MENSONGE INÉDIT

Il y avait dans une ville un grand menteur. Le gouverneur le fit venir et lui dit : Si tu me racontes un mensonge que je n'aie pas

1. Ah'med el Qalyoubi, *Naouddir*, p. 74.

2. *Nozhat el Odaba*, Bib. Nat., fonds arabe, n° 3594, f° 83.

3. Ah'med el Qalyoubi, *Naouddir*, p. 78.

encore entendu, je te donnerai trois mille dirhems. — Soit, répondit-il. Sache que j'avais un serviteur qui s'enfuit de chez moi et resta absent plusieurs jours. J'achetai un melon, je le coupai et j'y trouvai le serviteur assis, tenant une bottine à la main, il y travaillait et était devenu cordonnier. — J'ai entendu cette histoire, dit le gouverneur. Le menteur reprit : Sache que j'avais chez moi un esclave vêtu d'une *djobbah* remplie de poux, je lui ordonnai de l'enlever et de l'exposer au soleil. Il le fit et les poux la transportèrent à deux milles de là. — Je la connais, dit le gouverneur.

Quand le menteur vit que tout ce qu'il disait était inutile, il reprit : Prince, j'ai vu dans les papiers de mon père un billet de dix mille dinars dûs par l'émir. — C'est un mensonge que je n'ai jamais entendu, dit celui-ci, et il lui donna ce qu'il lui avait promis¹.

CCCCXVIII

LA COMPASSION ENVERS LES OISEAUX

Un Arabe vint un jour trouver Mohammed et lui dit : Prophète de Dieu, en venant vers toi, je suis passé près d'un fourré; j'y ai entendu le bruit d'oisillons, je les ai pris et les ai mis dans mon vêtement. Leur mère est arrivée et a tourné autour de ma tête. Je lui ai découvert les petits, elle s'est précipitée sur eux et je l'ai enveloppée dans mon vêtement. Le Prophète lui dit : Dépose-les; et il les déposa. Puis Mohammed s'adressa à ses compagnons. Vous étonnez-vous? Celui qui m'a envoyé comme prophète de vérité est plus compatissant envers ses fidèles que la mère de ces oiseaux envers ses petits. Puis il dit à l'homme : Retourne les remettre à leur place. Il les rapporta tandis que la mère voletait au-dessus de sa tête².

CCCCXIX

MENTEUR PAR VANITÉ

Des gens allèrent frapper à la porte de Djah'izh : son serviteur sortit vers eux et ils lui demandèrent après son maître. Il est assis dans la maison. — Que dit-il? — Il ment envers Dieu. — Comment cela? — Il regarde dans un miroir et dit : Louange à Dieu qui m'a créé et qui m'a donné la beauté³.

1. *Nozhat el Odaba*, Bib. Nat., fonds arabe, n° 3594, f° 86.

2. Ah'med el Qalyoubi, *Naouddir*, p. 78.

3. *Nozhat el Odaba*, Bib. Nat., fonds arabe, n° 3594, f° 87.

CCCCXX

L'ÉDUCATION DE H'ADJDJADJ

« On raconte qu'à sa naissance H'adjdjadj refusa de prendre le sein de sa mère ou d'une nourrice, ce qui mit ses parents dans une grande perplexité. On prétend que Satan se présenta à eux sous les traits de Harith fils de Kaladah, et leur demanda quel était le sujet de leur inquiétude. On lui répondit que la femme de Yousof, El Fari'ah (c'était le nom de la mère de H'adjdjadj) avait donné le jour à un enfant qui refusait de prendre le sein de sa mère ou de toute autre femme. Il leur dit : Tuez un chevreau noir et faites-en boire le sang à cet enfant ; agissez de même le jour suivant. Pour le troisième jour, vous lui ferez boire le sang d'un bouc noir ; dès le quatrième jour, il prendra le sein. On assure qu'ils suivirent ce conseil et que c'est à ce traitement de sa première enfance qu'il dut son humeur sanguinaire ¹ ».

CCCCXXI

A MENTEUR, MENTEUR ET DEMI

Un menteur faisait ce récit : Mon père sema du *thaldjam* turk. Quand il eut grandi, chaque pied couvrait un feddân. Un autre menteur reprit : Mon père avait un chaudron qui se troua. On le porta chez les artisans pour le réparer. Cinquante y travaillèrent de façon que chacun d'eux n'entendait pas le bruit du marteau de l'autre. Menteur ! dit le premier, qu'est-ce qu'on cuisait dans ce chaudron ? — On y cuisait les *thaldjam* qu'avait semés ton père ².

CCCCXXII

LE TRIO DE MÉDISANTS

Il y avait à Mascara un café qu'on appelait le café des Médisants. Trois individus y étaient continuellement assis en séance. Qui-conque entraient bien vêtus, ils disaient de lui : Coquin, renégat, il

1. Mas'oudi, *Prairies d'or*, éd. et trad. Barbier de Meynard, t. V, Paris, 1869, in-8, p. 289-290 ; El Ichibi, *Mosta'ref*, Boulaq, 1292, hég., 2 v. in-4, t. I, p. 66 ; Rat, *Al Mosta'ref*, Paris, 1899, grand in-8, t. I, p. 168.

2. *Nozhat el Odaba*, Bib. Nat., fonds arabe, n° 3594, f° 87 ; La Fontaine, *Fables*, livre IX, fable 1, Deuxième partie ; Delphin, *Recueil de textes pour l'étude de l'arabe parlé*, Paris, 1894, in-12, p. 61 ; *Le Menteur de l'Est et le Menteur de l'Ouest* ; le conte du *Chou de Bretagne* et la *Marmite d'Espagne* dans les *Contes d'Alir*, cités d'après Garasse par H. Regnier ; *Œuvres de La Fontaine*, t. II, Paris, 1884, in-8, p. 351.

n'est habillé que de filouterie. Si quelqu'un entraît en guenilles, ils disaient encore : Coquin, renégat, ce sont ses mensonges qui l'ont dépouillé. Un jour quelqu'un les observait, parlant de quiconque entraît ou sortait, si bien qu'il ne resta plus qu'eux trois. L'un d'eux sortit, les deux autres médirent de lui, un de ceux qui restaient s'en alla. Le dernier regarda derrière lui pour voir s'il y avait quelqu'un avec qui il pût médire de son compagnon. Alors il lui tira la langue et fit le geste de lui planter le doigt dans la nuque¹.

CCCCXXIII

LE ROI MENTEUR

On raconte qu'un roi mentait beaucoup. Quand son salon d'audience était rempli de gens, il débitait mille mensonges extraordinaires jusqu'à ce que les assistants fussent stupéfaits. Il avait un vizir qui ajoutait foi à tous les mensonges qu'il disait, en fournissait la preuve et les confirmait dans les esprits des auditeurs. Un jour, ce prince était assis sur son trône, entouré des grands et des petits et ayant son vizir près de lui. Avez-vous jamais vu ou entendu, dit le roi, quelque chose de pareil à ce qui m'est arrivé ? On lui demanda : Et que t'est-il arrivé ?

Il reprit : Un jour, j'étais parti pour la chasse, une troupe d'oiseaux passa au-dessus de moi. Je tendis mon arc et décochai une flèche qui abattit deux grands oiseaux. Comme j'étais seul, je m'avançai en toute hâte pour les prendre, je descendis de mon cheval et je les trouvai rôtis. Les auditeurs furent stupéfaits. mais le vizir s'avança et s'écria : Notre maître a dit vrai ; par la force de son bras, la flèche les traversa successivement et les tua, et lorsque la pointe de fer tomba sur le bord de la montagne, le feu s'alluma et les oiseaux furent rôtis avec leurs plumes. C'est ainsi qu'il inspira aux cœurs des assistants la confiance dans les récits du roi. Celui-ci reprit : Un autre jour, il m'arriva quelque chose de plus étrange et de plus extraordinaire que ce que je viens de vous raconter. — Et quoi ? demanda-t-on. — J'étais parti à la chasse, suivant ma coutume, au-dessus de moi passa une troupe d'oiseaux, je tendis mon arc, je tirai, j'abattis un gros oiseau, j'allais seul pour le prendre et je le trouvai rôti et sur lui un ragoût de *mas'ous*². Tous les gens furent stupéfaits. Quant au vizir, il ne prononça pas une parole. Lorsque les auditeurs se furent séparés, le roi lui dit :

1. Delphin, *Recueil de textes pour l'étude de l'arabe parlé*, p. 120.

2. Ragoût fait de viandes cuites confites dans du vinaigre.

Malheur à toi ! Pourquoi m'as-tu couvert de honte devant tout le monde en te taisant, sans me donner la réplique ? Le vizir répondit : — Que Dieu protège le roi ! La première fois, j'avais pu trouver un moyen de te tirer d'affaire en indiquant la possibilité de ce que les gens l'entendaient raconter, mais cette fois-ci où aurais-je pris le vinaigre et le safran ¹.

CCCCXXIV

CONVERSION DE DZOU'N NOUN

On demande à Dzou'n Noun l'égyptien : Quelle a été la cause de ta conversion ? Il répondit : J'avais quitté le Qaire pour me rendre dans une ville ; je m'endormis en route dans le désert et je vis une alouette aveugle qui était tombée de son nid. La terre se fendit et il en sortit deux écuelles, l'une d'argent et l'autre d'or. Dans l'une il y avait du sésame et dans l'autre, de l'eau. L'alouette se mit à manger et à boire. Je me repentis devant Dieu et je m'attachai à lui jusqu'à ce qu'il m'accepta ².

CCCCXXV

LA MAIN PRÉSERVÉE

J'entrai dans la ville de H'ems, dit Djah'izh, et j'y trouvai un grand trouble. Je demandai ce que c'était, on me dit : L'émir a un jeune enfant, son fils unique et il lui est arrivé un grand malheur, si seulement il était mort ! il n'aurait pas vu ce qu'il a vu. — Qu'est-ce qu'il a eu ? demandai-je. — Va au palais. Je trouvai les gens en train les uns de se frapper la poitrine, les autres de se frapper les mains et je leur dis : Faites moi connaître votre aventure, peut-être pourrai-je vous tirer d'affaire. Ils répondirent : L'émir a un jeune enfant qui est son fils unique ; il a trouvé dans le palais un vase de Chine où il y avait des noisettes et des amandes ; il y a introduit la main, l'a remplie de ces fruits et a voulu l'en retirer tandis qu'elle était pleine. Il n'a pas pu à cause de l'étroitesse de l'ouverture. On a essayé tous les moyens pour l'en faire sortir, on n'a pas pu à cause de l'envie de l'enfant pour ces fruits ; les gens conseillent, qui de lui couper la main, qui de briser le vase ; ceux du palais sont dans les larmes et les cris. — Je leur dis : Il n'y a pas de mal ; conduisez-moi près de l'enfant et du vase. On me vit entrer ; je le trouvai en

1. *Nozhat el Odaba*, ms. de la Bib. Nat., fonds arabe, n° 3594, f° 87.

2. *Ah'med el Qalyoubi*, *Naouddir*, p. 79.

larmes et hors de lui. — Rassure-toi, lui dis-je, et m'adressant aux gens : Que personne ne reste ; laissez-moi avec lui. Ils me quittèrent. Puis je dis à l'enfant : Sors ta main. — Il faudrait pour la sortir jeter les amandes et les noix. — Jette les et sors ta main, je te donnerai tout ce qu'il y a dans le vase. Il reprit : Je crains que tu ne le fasses pas. Je le lui jurai, alors il lâcha ce qu'il tenait dans la main et la retira ; je versai dans son giron tout ce que contenait le vase, puis je dis aux gens : Voici, j'ai retiré sa main intacte. On poussa des cris de joie, on invoqua Dieu ; la bonne nouvelle parvint à la mère de l'enfant et à sa famille. On me donna des vêtements d'honneur et de l'argent plus que je n'en pouvais porter et je fus confirmé dans l'opinion que les gens de H'ems étaient les moins intelligents des hommes¹.

CCCCXXVI

LES CHERIFS A L'ABRI DES LIONS

On raconte que du temps d'El Motaouakkel, une femme prétendit qu'elle était chérifah (descendante du Prophète), et cela en sa présence. Il demanda quelqu'un pour le renseigner à ce sujet, on lui indiqua El H'asan el 'Askari. Il le fit venir, le fit asseoir près de lui sur son siège et l'interrogea sur cette femme. Il lui répondit : Dieu a interdit aux lions de dévorer les descendants des deux H'asan (H'asan et H'osaïn) ; jetez-la leur ; s'ils ne la dévorent pas, c'est qu'elle est réellement chérifah. On proposa cela à la femme qui avoua son imposture. Quelques personnes dirent au khalife : Que ne fais-tu subir la même épreuve à El H'asan. El Motaouakkel, demanda trois lions, les fit placer dans une cour au-dessus de son palais, où il s'assit de façon à les voir et fit fermer la porte. Puis il ordonna de faire venir El H'asan et de l'introduire près de lui par cette cour dont il fit fermer la porte sur lui et les lions. On l'y amena et on l'y enferma, ces animaux assourdissaient les oreilles de tous leurs rugissements ; quand ils le virent, ils se turent, allèrent à lui, se frottèrent après lui, tournèrent autour de lui ; il caressa leurs dos avec sa main et sa manche, puis ils revinrent à leur enclos. Il ouvrit la porte du palais, monta chez le khalife, causa avec lui pendant une heure, puis il descendit ; les lions agirent avec lui comme auparavant, jusqu'à ce qu'il sortit. El Motaouakkel lui envoya un cadeau. On lui dit : Que ne fais-tu comme lui ? — Il répondit : Voulez-vous ma mort ? Et il ordonna de ne pas ébruiter cette affaire².

1. *Nozhat el Odaba*, ms. de la Bib. Nat., fonds arabe, n° 3594, f° 178, cf. ce récit très abrégé par de Hammer ; *Rosenøel*, t. II, Stuttgart. 1813, in-12, p. 317.

2. Ah'med el Qalyoubi, *Naouaddir*, p. 79.

CCCCXXVII

OU EST LA DOULEUR

J'avais dans mon voisinage, dit El Djah'izh, un homme de H'ems. Un jour il vint me trouver, se plaignant d'une douleur au côté, qui l'empêchait de dormir la nuit. Je lui demandai : Est-ce le côté droit ou le côté gauche ? — Il se tut un instant, ne sachant pas lequel, puis il répondit : C'est le côté qui, quand je dors, est tourné vers la maison d'Omm'Ali. Je ris après lui et je lui dis : Demande au médecin, car je ne me connais pas en médecine ¹.

CCCCXXVIII

COMMENT ON OBTIENT LE DON DES MIRACLES

Ibn Abi Donia rapporte ce qui suit d'après Ouahb ben Monabbih. Il y avait chez les Israélites deux hommes qui, par la grandeur de leur adoration, étaient arrivés à marcher sur l'eau. Un jour qu'ils marchaient sur l'eau, ils virent un homme qui marchait en l'air. Ils lui demandèrent : Serviteur de Dieu, comment as-tu atteint ce degré de sainteté ? — J'ai sevré mon âme des plaisirs ; je me suis abstenu de parler de ce qui ne me regardait pas ; j'ai désiré ce pourquoi j'étais appelé, je me suis attaché au silence. Si je jure par Dieu, il agréa mon serment, et si je lui demande quelque chose, il me le donne ².

CCCCXXIX

ÉCHANGE DE PORTES

On raconte qu'un homme à qui on avait volé la porte de sa maison alla à la porte de la mosquée, la décrocha et l'emporta chez lui. On lui demanda : Que fais-tu là ? — Il répondit : Celui qui a pris ma porte est connu du maître de cette demeure ; j'ai pris celle de ce dernier pour qu'il me fasse rendre la mienne par celui chez qui elle est ³.

CCCCXXX

A QUI LA FAUTE

Chaiq el Balkhi acheta un melon pour sa femme ; elle le trouva mauvais et se fâcha. Il lui dit : Contre qui t'irrites-tu ? Contre le

1. *Nozhat el Odaba*, ms. de la Bib. Nat., fonds arabe, n° 3594, f° 179.

2. *Ah'med el Qalyoubi, Naouddir*, p. 83.

3. *Nozhat el Odaba*, f° 191.

vendeur ? Contre l'acheteur ? Contre la semence ? Contre le créateur ? Pour le vendeur, si la chose avait dépendu de lui, ce melon eût été la meilleure chose qu'on pût désirer. Quant à l'acheteur, s'il avait pu, il aurait acheté ce qu'il y avait de mieux ; quant au semeur, si cela avait dépendu de lui, rien de meilleur n'aurait poussé. Il ne te reste donc qu'à te fâcher contre le Créateur ? Crains Dieu et accepte ses décrets. La femme se mit à pleurer, se repentit et se résigna ¹.

CCCCXXI

L'AVARE ET LA POULE

On raconte qu'un avare voulut faire cuire une poule et la manger seul. Mais ses voisins avaient des enfants qui le virent ; ils convinrent que quand il l'aurait fait cuire et qu'il la retirerait, ils entreraient tous ensemble pour en manger, car ils connaissaient son avarice. Quand ils virent qu'il retirait la poule sur leur assiette, ils entrèrent tous et il ne put l'enlever du milieu d'eux. Alors il leur dit : Vous êtes des fils de jurisconsultes et de savants, je ne laisserai aucun de vous manger de cette poule s'il ne me cite un verset du Livre de Dieu, afin que je voie votre éloquence et votre savoir. L'un d'eux dit : Au nom du Dieu clément et miséricordieux, *quand la cuisse s'enlacera dans la cuisse, alors on la fera marcher vers toi Seigneur* ², et il allongea la main, prit les pattes et les mit devant lui. Le second reprit : Au nom du Dieu clément et miséricordieux, *nous avons attaché au cou de chaque homme son oiseau* ³ ; il allongea la main, prit les ailes et les mit devant lui. Un troisième dit : Au nom du Dieu clément et miséricordieux, *ils porteront leurs fardeaux sur leurs dos* ⁴. Il prit le dos et le mit devant lui. Un quatrième continua : Au nom du Dieu clément et miséricordieux, *lorsque ce qui est dans la poitrine viendra au jour* ⁵ ; il prit la poitrine et la mit devant lui. Quand l'avare vit qu'il ne lui restait plus rien de la poule, il craignit pour la sauce et dit : Au nom du Dieu clément et miséricordieux, *lorsqu'Abraham eut élevé les fondements de la maison* ⁶, il enleva l'assiette du milieu d'eux et but toute la sauce sans avoir eu de la poule ⁷.

1. Ah'med el Qalyoubi, *Naouddir*, p. 85.

2. *Qorân*, Sourate LXXV, versets 29-30.

3. *Qorân*, Sour. XVII, v. 14.

4. *Qorân*, Sour. VI, v. 31.

5. *Qorân*, Sour. C, v. 10.

6. *Qorân*, Sour. II, v. 121.

7. *Nozhat el Odaba*, f° 89.

CCCCXXXII

AVANTAGES DU REPAS NOCTURNE

On raconte qu'un avare ne mangeait qu'au milieu de la nuit. On lui en demanda la raison : Il répondit : Une pareille question n'a pas de sens : il y a là dedans beaucoup d'avantages : ainsi les hommes ont disparu et je suis en sûreté contre quelqu'un qui viendrait, qui irait, qui ferait une visite, qui s'avancerait; ensuite les mouches ont disparu et dorment; en troisième lieu, je suis à l'abri des demandes des mendiants, de l'arrivée d'un intrus; mais le plus grand avantage, c'est que les enfants dorment ¹.

CCCCXXXIII

LE TROUPEAU CONFIÉ A DIEU

On raconte que Moïse était arrivé un jour avec son troupeau dans une vallée où abondaient les loups. Il était extrêmement fatigué. Il resta tout étourdi; garder son troupeau? cela lui était impossible à cause de la violence de son envie de dormir et de sa fatigue; chercher du repos? Alors les loups se précipitèrent sur ses moutons. Il lança un coup d'œil au ciel et dit : Mon Dieu, dont la connaissance embrasse toute chose, dont la volonté s'exécute, dont les arrêts devancent tout ! Puis il plaça sa tête par terre et s'endormit. Quand il s'éveilla, il trouva qu'un loup avait placé son bâton sur son épaule, faisait paître les moutons et les gardait contre tout autre loup. Moïse s'émerveilla, mais Dieu lui fit cette révélation : Moïse sois pour moi comme je veux, je serai pour toi comme tu veux ².

CCCCXXXIV

LES CRÊPES DE L'AVARE

Un avare entendit des gens qui préparaient des beignets dire : Bourre-les de dattes, de miel d'abeilles, de sucre et de sirops et d'autres choses. Cela lui donna envie; il en fit un plat et resta trois jours à se consulter s'il en mangerait. Il avait un voisin généreux; il songea à l'inviter et à lui en faire manger. Il l'invita et lui présenta le plat. Le voisin retroussa ses manches et se mit à manger

1. *Nozhat el Odaba*, f° 90.

2. Ahmed el Qalyoubi, *Naouaddir*, p. 88.

beaucoup. L'avare lui dit : Un tel, il est recommandé de diminuer les bouchées et de mâcher longuement, soigne-toi, car c'est une nourriture lourde et pesante. L'autre ne fit pas attention à lui et continua jusqu'à ce qu'il eût mangé la moitié du plat. Alors l'avare retira sa main des beignets dans l'espoir que son invité en ferait autant, mais il n'en fut rien et le voisin finit le plat, puis il se leva, sortit et écrivit ces vers sur la porte :

Un ami m'a invité à manger des beignets, et je n'en ai pas peu mangé.

Il m'a dit tandis que je réjouissais son cœur par mon appétit : Ménage-toi, car cette nourriture est malsaine.

Je lui ai répondu : Par Dieu, je ne vois pas qu'on dise d'un mort : Victime des beignets ¹.

CCCCXXXV

LA PROVOCATION PUNIE

Modjâhid rapporte que Noë passa près d'un lion allongé et lui donna un coup de pied. Le lion leva la tête et lui déchira la jambe. Dans sa douleur, il frappa sa jambe contre lui et ne put dormir de la nuit : Mon Dieu, dit-il, ton chien m'a blessé. Dieu lui fit cette révélation : Dieu n'aime pas l'injustice, c'est toi qui as commencé ².

CCCCXXXVI

L'AVARE ET LA PIÈCE DE MONNAIE

Abou Qaïs était un des avares les plus éloquents. Quand un dirhem arrivait en sa possession, il le mettait sur sa main, le secouait avec ses doigts et lui parlait en ces termes : Je le sais, ô dirhem, combien de terres tu as traversées ! combien de naufrages tu as essuyés ! combien de bourses où tu es entré ! combien d'ignorants tu as élevés ! mais maintenant, avec moi, tu es en sûreté ; tu n'as plus rien à craindre ni à redouter, tu ne voyageras plus, tu ne seras plus jeté au hasard ; mais le repos est proche et les demeures seront sûres pour toi, tu seras caché aux regards et réuni à des amis et des auxiliaires. Puis il le mettait dans une bourse qu'il plaçait dans un coffre et ne l'en tirait plus ³.

1. *Nozhat el Odaba*, f° 91.

2. Ah'med el Qalyouhi, *Naouâdir*, p. 88.

3. *Nozhat el Odaba*, f° 91.

CCCCXXXVII

PRIS POUR ALEXANDRE

On raconte qu'un fou, quand il passait dans la rue, était en proie aux railleries et aux pierres des enfants. Un émir passa près de lui, portant sur sa tête une coiffure à laquelle étaient attachées deux longues cornes. Le fou s'y accrocha et implora son aide en disant : O Dzou'l Qarnaïn, sauve-moi de Yadjoudj el Madjoudj ¹. Les gens l'écoutèrent et rirent de sa plaisanterie ².

CCCCXXXVIII¹

LE POÈTE DUPÉ

Un poète entra chez un grand personnage et fit son éloge dans des termes qui le réjouirent. Il ordonna de lui donner quarante mille dirhems. Le poète faillit mourir de joie. Quand il fut sorti, quelqu'un dit au grand personnage : Il aurait été content avec quarante dirhems, pourquoi ajoutes-tu mille ? — T'imagines-tu que je le lui donnerai ? — Ne l'as-tu pas ordonné ? — Sot que tu es ! Voilà un homme qui m'a réjoui par ses paroles, nous l'avons réjoui par les nôtres ³.

CCCCXXXIX

LE SERMENT DE JOB

Lorsque Job (*Ayoub*), fut éprouvé, toutes ses femmes, au nombre de trois, le quittèrent. Il ne resta que sa femme Rah'mah, fille d'Ephraïm, fils de Joseph. Iblis lui avait révélé quelque chose de l'affaire de Job, et elle ne le chassa pas. Job s'irrita contre elle et jura de la frapper de cent coups. Puis quand Dieu l'eut guéri, il lui fut pénible de la battre, et il resta troublé. Gabriel (*Djebrail*), vint lui dire : Dieu te salue et te mande ceci : Prends cent tiges d'épis et frappe-la d'un coup de chacun d'eux ; tu seras quitte de ton serment. Il le fit et se libéra ainsi ⁴.

1. Alexandre est appelé par les Arabes Dzou'l Qarnaïn, l'homme avec deux cornes, d'après les représentations où on lui donnait les attributs de Jupiter Ammon. On sait qu'il passe chez les Orientaux pour avoir arrêté les invasions de Gog et Magog.

2. Ah'med el Qalyoubi, *Naouddir*, p. 88.

3. *Nozhat el Odaba*, fo 91.

4. Ah'med el Qalyoubi, *Naouddir*, p. 90. Le même récit se trouve dans Eth Tha'alebi. *Qisas' el Anbiâ*, Le Caire, 1298, hég. in-8, p. 141. D'après lui, Iblis aurait offert à Rah'mah de lui rendre tout ce qu'elle avait perdu, si elle voulait se prosterner une fois devant lui. Il est fait allusion à cette légende dans le *Qordn* (sour. XXXVIII, v. 43) : *Nous lui dîmes : Prends un faisceau, frappe-en et ne viole point ton serment.*

CCCCXL

LE PARASITE INSTRUIT

On raconte qu'un parasite entra chez un grand personnage et prit la première place. Son hôte lui dit : Vieillard, sais-tu quelque chose du Qorân ? Oui. — Récite-m'en un passage. Il commença : Au nom du Dieu clément et miséricordieux ; *sers-nous notre repas; nous avons éprouvé beaucoup de fatigues dans notre voyage* ¹. L'autre comprit et demanda : Connais-tu bien quelque tradition ? — Oui. — Parle. — On rapporte dans les traditions respectables que le Prophète a dit : La nourriture d'un seul peut suffire à deux ; la nourriture de deux peut suffire à quatre. — Sais-tu des vers ? — Oui. — Fais-nous en entendre quelques-uns.

Nous sommes un peuple qui répond quand on l'appelle.

Sais-tu du calcul ? — Oui. Combien font deux fois deux ? — Cela fait deux morceaux de viande et deux pains. — Le grand personnage dit à ses serviteurs : Présentez-lui de la nourriture, car son langage est celui d'un homme affamé ².

CCCCXLI

LE REPAS PRÉDESTINÉ

On rapporte qu'un dévot flaira l'odeur d'un plat et fut alléché : Il marcha derrière le porteur jusqu'au marché. Là il entendit proclamer : On a volé de l'argent à un tel. On regarda, on vit ce dévot qui était étranger et le chef de police l'emmena en prison. Cette nourriture y était portée pour quelqu'un des grands. Quand on la plaça devant lui, il dit au dévot : Mange avec nous. Il mangea avec lui jusqu'à ce qu'il fut rassasié et dit : Mon Dieu, tu pouvais me faire goûter de cette nourriture sans que je fusse accusé de vol. Il entendit une voix qui disait : Celui qui cherche des cadavres ne doit pas craindre la morsure des chiens. Au même instant quelqu'un dit : Nous avons trouvé le voleur, relâchez l'étranger. On le mit en liberté ³.

RENÉ BASSET.

1. *Qorân*, sour. XVIII, verset 61.

2. *Nozhat el Odaba*, f° 96. La dernière partie de cette histoire est attribuée par Djâh'izh au parasite Abou Sa'd : Combien font quatre fois quatre ? Deux pains et un morceau de viande. (Ibn El Djaoui, *Kitâb el Azkid*, Le Qaire, 1304, hég. pet. in-4, p. 141.

3. Ah'med el Qalyoubi, *Naoudîr*, p. 104.

TRADITIONS ET SUPERSTITIONS DU GUÉRANDAIS¹

I

PRÉHISTORIQUES ET MÉGALITHES



N montre encore sur le dolmen de Crugo, les bassins et les rigoles naturelles de pierres comme étant les endroits où l'on recevait le sang des victimes et par où il coulait.

2. — Gargantua traversant la Bretagne sentit dans sa botte un caillou qui le gênait. Il se déchaussa et retira le gravier que l'on voit encore sur les terres de Tremelu, (menhir de quartz, haut de 2^m50). (*Raconté à Kerbour, Gras, la Madeleine*).

3. — Le bourg de Saint-Lyphard était autrefois au bord de la mer. Un jour les Anglais abordèrent près du village d'Arbour et construisirent les alignements de menhirs qui s'y trouvent encore. (*Raconté à Arbour*).

4. — La mer, en baissant, laisse à découvert sur la côte de Piriac, deux grands monolithes semblables à des menhirs : ce sont les géants de Piriac, deux hommes pétrifiés. (*Raconté à Pen-ar-Ran*).

5. — La vaste nécropole du Bretineau, enceinte rectangulaire de quatre-vingts mètres de long, formée de menhirs placés les uns près des autres, était un cimetière du temps des Gaulois. C'est là que demeurait un dieu. (*Ibi regnator omnium Deus. Tacite, Germ. XXXIX*). (*Raconté à Kergonan*).

6. — Le chevalier Almanzor revenait de la croisade quand il fit naufrage sur la côte de Piriac et s'y noya. On l'enterra au bord de la mer, et l'on mit sur sa tombe une énorme pierre appelée encore le tombeau d'Almanzor. (*Raconté à Piriac*).

7. — A Trescalan les celts polis sont appelés pierres de contreprin et possèdent la vertu de guérir les vaches malades. On enduit de graisse l'une de ces pierres et l'on frotte la partie malade ; la guérison est assurée. Aussi ces pierres sont-elles très recherchées ; on les tient en grande vénération. (*Raconté et pratiqué à Trescalan*).

8. — La lande du Pont-d'Os fut, du temps des Gaulois, le théâtre d'une bataille. On y combattit avec les « pierres à tonnerre ». Une armée campée près de St-Lyphard avait construit pour se défendre les Grands-fossés, vastes retranchements de terre. Cette armée,

1. Cf. t. XV, p. 287.

surprise dans son camp, fut massacrée et les corps des soldats furent entassés de manière à former un pont pour traverser les marais qui avoisinent. Voilà pourquoi on trouve tant de pierres à tonnerre dans la lande du Pont-d'Os.

(Un jeune soldat m'a affirmé que cette bataille préhistorique avait eu lieu en 1798, me disant qu'alors on était encore au temps des Gaulois, et que l'on ignorait l'usage des métaux. Il a même ajouté qu'un tableau représentant ce combat se trouvait dans un musée de Paris). (*Raconté à Saint-Lyphard*).

LES SOUTERRAINS

1. — Un souterrain relie les deux dolmens de la Motte de Kerbour. Mais jamais on ne le trouvera, car plus on creuse plus il s'enfonce en terre. Ce souterrain est plein d'or et est habité par des êtres qui parcourent la campagne pendant la nuit. (*Raconté à Kerhour, Kerverné, Kerhouguet*).

2. — Des souterrains existent sous la ville de Guérande. L'un d'eux se prolonge jusqu'au moulin de Crèmeur, à un kilomètre et demi. C'est par là que se sauvaient les habitants en cas de siège. Des armes y sont encore cachées. (*Raconté à Guérande*).

3. — Un immense souterrain existe sous la baie de Mesquer. Il débouchait autrefois au manoir du commandeur de Faugaret, et de l'autre côté à la pointe de Mesquer. (*Raconté à Mesquer, Faugaret, Kergérand, Kernay, Asserac*).

4. — Il y a des souterrains au château de Crèmeur. On en est sûr, puisque dans les prés l'herbe ne peut pousser à cause des voûtes. (*Raconté à Guérande, Crèmeur*).

5. — Un souterrain partait du château de Cardinal et s'en allait à Crèmeur. (*Raconté à Guérande, Cardinal, Brézéan*).

(Une cave existant en dehors du château, a dû donner naissance à cette légende).

III

LES VILLES DISPARUES

1. — Un grand village existait autrefois au bord de la Brière près de Bréca ; son nom était Kerjal. Il fut ravagé et détruit par une invasion de couleuvres qui tout-à-coup sortirent de la Brière. On voit encore les restes du four de ce village. (*Raconté à Rosconan, le Brunet, le Peuloc*).

2. — Une cité opulente avait existé autrefois dans la plaine qui se trouve entre la Turballe et Clis. On y découvre encore des béli-

tiers en usage dans les églises de cette ville. (*Raconté à Trescalan, la Turballe*).

3. — A Clis il y avait autrefois un vieux château : château Granon. C'est là qu'est le tombeau du roi Salomon III de Bretagne. (*Raconté à Clis*).

4. — Saillé avait été une île dans laquelle, habitaient des femmes guerrières qui démolissaient leurs maisons et devaient les reconstruire en une nuit. (*Raconté à Guérande*).

Récit moderne tiré de l'île des femmes Samnites de Strabon.

5. — Au moyen-âge Guérande était une ville des plus importantes. Elle avait une double enceinte ; la première existe encore, la seconde s'étendait jusqu'aux Moulins de la Place où s'élevait une énorme citadelle. Le port était à Kramagron où l'on voit encore les anneaux qui servent à attacher les navires. (*Raconté à Guérande, par B... J*).

(Cette légende a été reçue pour historique par des hommes des plus éminents, comme M. E. Desjardins, de l'Institut).

IV

LES SAINTS

1. — Un dragon désolait la campagne ; son refuge était un dolmen. Saint Lyphard accourut d'Orléans et combattit le monstre. Le saint en tranchant la tête coupa en même temps une pierre du dolmen que l'on appela depuis Pierre Fendue. (*Raconté à St-Liphard, Guérande, Clos d'Orange*).

2. — Saint-Cadoc ou Cado apparut un jour à Careil, monté sur un cheval. Le pied de son cheval resta marqué sur le rocher. (*Raconté à Guérande, Careil, Beslon*).

3. — Pendant le siège que Guérande soutint contre les Normands au IX^e siècle, Saint-Aubin apparut sur les remparts près de la porte Saillé, monté sur un cheval blanc, au moment où la ville allait se rendre. Le saint se mit à la tête des Guérandais et repoussa les Normands. (*Raconté à Guérande, au Croisic, etc.*).

(Cette légende est reproduite sur un vitrail de l'église de Guérande).

4. — Au Croisic, saint Goustan sauva une barque sur le point de sombrer. On construisit une chapelle en son honneur. (*Raconté au Croisic*).

(Cette légende est reproduite sur un vitrail de l'église du Croisic).

5. — Pendant une tempête à Batz, une barque montée par des femmes, était sur le point de sombrer près de la côte. Les femmes

firent vœu de bâtir un couvent si elles étaient sauvées. Sur le rivage, Notre-Dame leur apparut dans un mûrier, les guidant jusqu'au port. En reconnaissance, elles firent bâtir le couvent des Ursulines, aujourd'hui Petit Séminaire. (*Raconté à Guérande, Batz*).

6. — Le bourg de Batz et le Croisic étaient habités par des Saxons païens. Saint Félix, évêque de Nantes, les convertit et les baptisa et en mémoire de ces conversions construisit à l'endroit du baptême la Chapelle du Crucifix, (elle est du XVI^e siècle). (*Raconté au Croisic*).

V

LES STATUES

1. A Saillé existe une statue de monstre que l'on nomme le *Diaulet*. Elle fut trouvée dans la butte de ce nom, hantée, dit-on, par le diable. (*Raconté à Saillé*).

2. — Une statue de pierre se trouve dans un mur au village des « Maisons brûlées ». C'est le père Budoc, que l'on trouva dans les marais salants. (*Raconté sur le marais*).

VI

REVENANTS, MAISONS ET ENDROITS HANTÉS

1. — Les rochers de Kercradet sont hantés par le démon. Une jeune fille fit un jour le pari qu'elle irait seule à minuit jusqu'à ces rochers, et que, pour montrer qu'elle s'y est bien rendue, elle frapperait trois coups de bat-drap sur la pierre. En effet, on entendit les trois coups, mais jamais la jeune fille ne reparut. (*Raconté à Kerlô*).

2. — Un prêtre revient tous les ans dans la nuit de Noël dire la messe dans la chapelle Sainte-Barbe. (*Raconté à Guérande*).

3. — Un autre prêtre dit la messe le matin dans un arbre, dans la « Noë des Epouras » près la Madeine. (*Raconté à la Madeleine*).

4. — A la Croix de Ranzéga les revenants apparaissent la nuit sous forme de lueurs bleues. (*Raconté à St-Molf, Kerlô*).

5. — A Kercradet, dans une vieille maison qui fut, dit-on, un presbytère, on entend la nuit comme quelqu'un qui crie et se bat. Il paraît que c'est un vieux curé qui revient. (*Raconté à Kerlô, Kercradet*).

6. — Quiconque passera à minuit sur le pont de Gras, apercevra une fileuse assise sur les pierres du pont. (*Raconté à Gras, Kermoureau*).

VII

SORCIERS

1. — Pour annoncer à quelqu'un un malheur, les sorciers envoient la nuit des chandelles qui brillent aux fenêtres des maisons, ou semblent tomber sur la toiture. (*Raconté dans toutes les campagnes*).

2. — Tous les soirs à « mené » les sorciers et les sorcières (et Dieu sait s'il y en a !) se réunissent sur les landes de la Croix Longue pour y faire le sabbat. C'est pour les en chasser que le menhir fut transformé en croix, mais ceci ne les arrêta pas. Malheur à qui vient les déranger : on est sûr de ne plus revoir le jour. (*Raconté dans tous les villages de la Madeleine et de St-Lyphard*).

3. — Il est important de connaître où dansent la nuit les sorciers, car si l'on mène paître les bêtes dans les champs où ils ont passé, elles attraperaient des sorts. Heureusement on l'apprend facilement, car partout où les sorciers dansent il pousse sous chacun de leurs pas un champignon. Il n'est pas rare de voir le matin dans les prés des champignons en rond, en lignes, et semblant former d'interminables danses. (*Raconté à Sandun, Kerjacob*).

4. — A Kerbour on montre la demeure d'un seigneur sorcier qui emportait les enfants et les tuait.

VIII

RÉCITS DIVERS

1. — Près de Kermay, les Krapados (nains) gardent un immense trésor enfoui sous une butte de terre. (*Raconté à Kermay, Coetpean*).

2. — Tous les dolmens, tous les menhirs, toutes les pierres quelque petites qu'elles fussent, cachent un trésor.

3. — Une des grottes de Batz était habitée par des Kourigans qui passaient pour fort riches. Un homme voulut tenter de s'approprier quelque petite chose. Il se rendit à minuit à la grotte ; mais ébloui par l'or, il s'attarda tellement que les Kourigans finirent par l'apercevoir. Depuis il n'a pas reparu. (*Raconté à Batz, Pouliguen*).

4. — Krémeur possédait le plus beau moulin des environs. Une nuit le tonnerre le foudroya. Le meunier se désolait, quand Satan lui apparut lui promettant de reconstruire son moulin avant le lever du jour, si en échange de ce service il lui donnait son âne. Le meunier y consentit et raconta l'aventure à sa femme. La nuit, en effet, on put voir quantité de diables travailler à qui mieux mieux. Il ne restait plus qu'une pierre à mettre. Quand la femme réveilla son

coq qui se croyait au lever du jour lança son chant naturel. Les diables s'enfuirent sans avoir mis la dernière pierre dont la place se voit encore. (*Raconté à Guérande*).

5. — On ne peut passer à minuit dans le chemin de Ker-rosan sans tomber par trois sauts. (*Raconté par Q.-M. H.*).

6. — Tous les ans à l'époque des Rogations, les femmes fabriquent ce qu'elles appellent la graisse des Roésons. C'est de la graisse dans laquelle on fait infuser des plantes odorantes. On la fait bénir ensuite quelquefois. On l'emploie comme remède pour toutes les plaies. (*Pratiqué à la Madeleine*).

HENRI QUILGARS.

PETITES LÉGENDES LOCALES¹

CCCGVI

LA CROIX HANTÉE

Cu seizième siècle un seigneur du Guébriand fut tué trahis-
sement par le ligueur Guy de l'Isle Aval, dont le souvenir
subsiste encore dans le canton de Matignon (Côtes-du-Nord).
A l'endroit où il tomba on éleva une croix de granit. Depuis
elle est souvent, dit-on, enveloppée comme d'un nuage, d'où
partent des ricanements et des plaintes, et l'on assure dans le pays
que c'est Guy de l'Isle Aval qui supplie sa victime de lui pardonner.

CCCCVII

LE POISSON MERVEILLEUX

Autrefois, il y a bien longtemps, dans la jeunesse de l'arrière
grand'mère de ma grand'mère, les filles et les garçons se donnaient
rendez-vous la nuit pour aller pêcher dans les étangs du Guébriand,
car il s'y trouvait un poisson merveilleux, et qui était fée. Ce pois-
son était brillant et il éclairait autour de lui comme dix chandelles

1. Cf. t. XV, p. 114, 139, 211.

de résine. On n'essayait pas de le prendre, car on savait bien qu'on n'aurait pas pu, mais ceux qui avaient la chance de le voir étaient heureux pendant une année entière, et ceux qui parvenaient à mettre le doigt dans l'eau éclairée par ses rayons l'étaient toute leur vie. Une nuit un méchant résolut de s'emparer du poisson, croyant que sa possession lui procurerait des richesses infinies. Il en fut puni, car il se noya ; mais depuis lors on n'a jamais revu le beau poisson de lumière ; on sait bien dans le pays qu'il a entraîné dans l'eau souterraine celui qui avait voulu le prendre ; la preuve c'est qu'on n'a jamais retrouvé son corps, et que pendant des années, l'eau est restée noire à l'endroit où il avait disparu. Sûrement c'était la porte des eaux souterraines qui ne voulait pas se fermer et demandait d'autres victimes¹. Depuis on n'a jamais revu le poisson fée, mais dans le pays on croit qu'il reviendra quand le monde sera meilleur qu'au jour d'aujourd'hui.

Conté par Chonette Dagorne.

LUCIE de V. H.

1. Ces eaux souterraines sont peut-être la mer souterraine qui en plusieurs parties de la Bretagne passe pour exister au-dessous du terrain.

Depuis que cette série a été ouverte en mars 1897, on a pu y lire plus de 400 légendes, la plupart inédites, d'autres empruntées à des livres qui souvent ne sont pas dûs à des folk-loristes. Ce chiffre suffit pour démontrer qu'il y a encore en France un grand nombre de légendes locales, et tout récemment, le Congrès des Traditions populaires reconnaissait hautement l'intérêt qu'elles présentent, et émettait le vœu que l'on s'occupe un peu partout de les recueillir. Nous transmettons cet appel aux lecteurs de la *Revue*, persuadés que nombre d'entre eux voudront bien explorer à ce point de vue leur voisinage. Il n'est guère d'accident de terrain un peu remarquable, de vieille ruine qui n'ait sa légende ; si fruste qu'elle soit, il est à propos de la recueillir.



LES FORÊTS ¹

X

LES RÉUNIONS DES ESPRITS DE LA FIÈVRE DANS LES FORÊTS

Le peuple blanc-russien du gouvernement de Minsk croit que la fièvre est l'œuvre de douze esprits dits « trascas » (lisez tras tzas) et qui revêtent la forme de belles jeunes filles. Ils se fixent dans l'organisme humain et se nourrissent de ses sucs. De temps en temps ces jeunes filles se réunissent sur une clairière, s'y communiquent leurs hauts faits et dressent des plans pour l'avenir. Dans l'excellent travail polonais du D^r Verenko (Veregnko), sur la médecine populaire blanc-russienne, auquel nous empruntons ces détails, se trouve l'histoire d'un garde forestier qui assista en cachette à une semblable réunion et qui, ensuite déjoua les tours des « trascas ».

Voyez T. Verenko, *Pzyczynek do Lecznictwa*. (Materyaly antropologiczno-etnograficzne publiés par l'académie de Cracovie. 1896, t. I, p. 166).

V. BUGIEL.

LA REVENANTE

Il y a trois ans à Plouha (Côtes-du-Nord), une femme nommée Françoise Guillou, fiancée à son beau-frère, le capitaine Morvan (capitaine Islandais), venait de faire publier ses bans, lorsque le fiancé mourut subitement. Deux ou trois jours après sa mort tous les habitants du bourg virent, à l'extérieur de la maison que les fiancés avaient fait construire pour l'habiter, toutes les fenêtres illuminées avec des chandelles de résine enfoncées dans de grosses betteraves.

Françoise Guillou y alla une après-midi avec un homme du bourg. Entendant un grand bruit tous deux s'enfuirent. Pendant trois ans on vit le soir les mêmes illuminations et souvent on entendait comme des danses à l'intérieur et le va-et-vient d'un grand nombre de personnes. Dans la journée, souvent, les cheminées fumaient. Maintenant on n'entend plus rien et Françoise Guillou a pu s'installer dans sa maison.

(Conté en juillet 1900, par Anastasie Loquil, de Plouha, 19 ans).

IRÈNE-GEORGES PAQUET.

1. Cf. t. XIII, p. 640-661 ; t. XIV, p. 72 (forêts de France) ; cf. aussi t. XI, p. 248, et pour les épisodes se rattachant aux forêts sans former des articles spécialement consacrés à cette branche du folk-lore, la note de la p. 640 du t. XIII.

LES MÉTIERS ET LES PROFESSIONS¹

CLVII

LA CHANCE A LA VENTE

A Tongres (Luxembourg belge), les marchands ont coutume de refuser le matin la première vente si elle est à crédit, sinon ils ne feraient que de pareilles ventes pendant toute la journée.

CLVIII

LES VOITURIERS

En Flandre, dans certaines localités, le voiturier fait, avant le départ, le signe de la croix sur le front de ses chevaux, ou il trace, avec son pied, dans le sol, une croix devant les chevaux attelés.

(I. TEIRLINCK, *Le Folk-lore flamand*, p. 72).

CLIX

LES VENDEURS DE RATS

Aux environs de Boendael et de Watermael, localités des environs de Bruxelles, des industriels que les gamins nomment « Rattendieven » (voleurs de rats), procurent des rats vivants aux cabaretiers chez lesquels ont lieu des concours de chiens ratiers. Ces rats se vendent aux amateurs à raison de cinquante centimes par tête.

ALFRED HAROU.

1. Cf. t. XV, p. 389.



LES CONCEPTIONS MIRACULEUSES¹

II

HAUTE BRETAGNE



Il est parlé de conceptions miraculeuses dans plusieurs contes de la Haute Bretagne ; Jean le Diol pour punir la fille du roi qui l'avait dédaigné, souhaite en invoquant le pouvoir de sa baguette qu'elle ait un fils. (*Contes de la Haute-Bretagne*, t. I, p. 145) ; dans un autre récit, une domestique ayant mangé une tête de chat, devient enceinte ; elle est chassée par son maître et met au monde un chat. *Contes résumés de la Haute Bretagne*, n° 22, in *Revue des Trad. pop.*, t. IX, p. 267 Dans le roi des Poissons, n° XVIII, p. 113, des *Contes de la Haute Bretagne*, la femme d'un pêcheur, ayant mangé la cervelle d'un poisson, devient mère de trois jumeaux : épisode qui se retrouve dans presque toutes les variantes assez nombreuses de ce conte ; dans un autre conte : la Princesse délivrée, *Contes des Landes et des Grèves*. Rennes, Caillière, n° XVI, une reine qui n'avait point d'enfant, mange une pomme et donne le jour à une fille ; mais ces deux derniers types n'appartiennent pas étroitement à la série que l'on pourrait appeler *Lucina sine concubitu*. Dans le conte qui suit, de même que dans les premiers, la conception a lieu d'une façon surnaturelle. Je donne en entier le conte, parce qu'il est inédit et assez curieux.

III

LA NAISSANCE ET LE MARIAGE DU DIABLE

Il y avait une fois dans un beau château une jeune princesse qui se nommait Présérpine² : elle était très riche, mais elle avait le cœur dur et quand il venait des pauvres demander l'aumône à la porte de son château, elle les faisait assommer à coups de pierres par ses domestiques.

Un jour qu'elle était allée se promener dans une ville, elle vit sur la place une statue de la bonne Vierge et lui fit couper la tête.

1. Cf., t. XV, p. 471.

2. On dit en Haute-Bretagne d'une femme laide et méchante : c'est une Présérpine.

Le lendemain, il vint à son château trois pauvres qui demandaient l'aumône ; c'étaient le Bon Dieu, Saint Jean et Saint Pierre qui voyageaient sur terre. La princesse, suivant son habitude, voulut les faire tuer par ses domestiques ; mais ceux-ci ne pouvaient bouger et ils restaient comme des bornes. Le bon Dieu dit à Préserpine : — Puisque tu as si mauvais cœur, pour ta punition tu mettras au monde un enfant, et dès qu'il sera né, il sera *emmorphosé* en une bête qui aura une tête de lion avec des cornes et les pieds faits comme ceux d'un cheval. Il restera sous cette forme jusqu'à l'âge de seize ans ; après cet âge il pourra prendre toutes les formes qu'il voudra, mais jamais il ne pourra changer ses pieds, qui resteront toujours pareils à ceux d'un cheval. Il sera appelé le Diable, et je le mettrai dans l'enfer pour rôtir au milieu des flammes les méchants et les mauvais cœurs comme toi.

Le bon Dieu disparut après avoir dit ces mots, et ses disciples aussi. La princesse qui ne croyait pas que ce qu'il lui avait dit dût s'accomplir, haussa les épaules et se mit à rire. Mais quelque temps après, bien qu'elle ne fût point mariée, elle mit au monde un enfant laid comme le péché, qui avait une tête de lion avec des cornes et des pieds de cheval ; il ressemblait en tout point à la bête dont le bon Dieu avait parlé.

Préserpine voulut bien des fois tuer cette vilaine bête, mais elle ne put y réussir, et elle fut obligée de l'élever. Quand il eut seize ans, elle lui dit que, désormais, il pourrait prendre toutes les formes qu'il voudrait. Il désira être un homme : aussitôt sa tête de lion et ses cornes disparurent, et il eut la tête et le corps d'un homme ; mais ses pieds restèrent semblables au sabot d'un cheval.

Il était méchant comme sa mère, et souvent il s'amusait, pour faire peur aux gens, à *s'emmorphoser* en bêtes, et il choisissait les plus vilaines et les plus terribles à voir, puis quand il avait bien effrayé les gens, il leur disait en grinçant des dents :

— Bientôt je vous rôtirai en enfer.

Dans tout le pays qui avoisinait le château de sa mère, les gens étaient bien ennuyés de ses méchants tours ; mais ils ne savaient comment faire pour se débarrasser de lui ; car on ne pouvait le tuer.

Un jour qu'il était dans une maison neuve, il vint un prêtre pour la bénir ; et comme il aspergeait les murs avec son goupillon, il jeta par hasard quelques gouttes d'eau bénite sur le Sorcier — c'était ainsi qu'on appelait le diable dans les premiers temps. Dès que le Sorcier eut senti l'eau bénite, il sortit de la maison en hurlant à faire trembler, et depuis ce temps ses voisins l'aspergeaient d'eau bénite quand ils voulaient se débarrasser de lui.

A l'âge de vingt ans il voulut se marier ; mais bien qu'il fût riche, il ne trouvait point de femme. Sa mère Préserpine fit publier, au son du tambour, qu'elle donnerait son château et tous ses biens à la jeune fille qui consentirait à épouser son fils ; mais il ne s'en présenta pas une : ni laide ni belle, ni pauvre ni riche ne voulaient se marier avec le Diable.

Le Diable avait une baguette avec laquelle il pouvait faire tout ce qu'il désirait. Quand il vit qu'il ne trouvait aucune femme qui voulût l'épouser de bon gré, il toucha de sa baguette une jeune fille qui s'appelait Préserpine comme sa mère, et il désira qu'elle restât *em-morphosée* en ânesse jusqu'à ce qu'elle eût consenti à l'épouser.

La jeune Préserpine fut si contrariée d'être sous la forme de cette vilaine bête qu'elle consentit à devenir la femme du Diable.

Quand le Diable fut marié il fut porté, en même temps que sa femme et sa mère, dans un four plein de feu, aussi grand que le monde, et qu'on nomme l'Enfer, et c'est depuis ce temps-là que le Diable s'appelle aussi Lucifer de l'Enfer. C'est là qu'il rôtit ceux qui sont damnés, et il les retourne avec un gavelot (fourche à deux dents) afin de les brûler de tous côtés.

Mais le Diable était si méchant que, parfois, il revenait sur la terre chercher des gens, et il les emportait tout vivants dans l'Enfer.

Mais le bon Dieu ne le laissa pas longtemps tourmenter lui-même les vivants, et il lui défendit de jamais retourner sur terre.

Quand le Diable vit qu'il ne pouvait aller parmi les hommes pour les tenter, il créa avec sa baguette une race maudite, c'est celle des fions, des fées et des fétauds. En les faisant quitter l'Enfer il leur dit :

— Vous ne mourrez jamais ; faites des présents à qui vous voudrez ; je vous envoie sur terre pour tenter le monde, et si quelqu'un vous désobéit ou pèche à cause de vos dons, il sera à moi. Vous passerez longtemps parmi les hommes, et quand votre temps sera fini vous reviendrez ici.

Les fées vinrent sur la terre ; mais au lieu d'habiter dessus dans des maisons, comme les hommes, elles se retirèrent sous terre, dans des houles au bord de la mer. Maintenant elles ont disparu et viendront, à ce qu'on dit, le siècle prochain. Mais le Diable ne reviendra jamais sur terre, et il restera toujours en Enfer à rôtir et à retourner avec son gavelot ceux qui sont damnés.

(Conté en 1882 par François Marquer, de Saint-Cast).

PAUL SÉBILLOT.

LES MINES ET LES MINEURS¹

XXX

LES HOUILLEURS



NCIENNEMENT, à Liège, toute la famille du houilleur était livrée aux travaux de la mine et sa profession était héréditaire.

XXXI

BLASON

Sur les bords de la Meuse, à deux petites lieues de Liège, se trouvait un lieu dit : « *Champ des mores* ».

Ce « *champ des mores* » ne signifiait autre chose que *champ des Houilleurs*, qu'on nommait *Mores* par sobriquet, la houille ou le charbon de terre les rendant noirs comme des Africains.

(KUBORN. *Histoire de Seraing*, p. 85 et note).

XXII

LE GRISOU

Voici, au temps de Mohy du Rondchamps (XVI^e siècle), et encore à celui de l'historien Fisen (XVII^e siècle) les moyens employés par les ouvriers des mines pour obvier aux inconvénients du grisou.

« Le feu n'étant fomenté et entretenu que par l'air, il est nécessaire de l'agiter et de le battre pour diviser les souffres dont il est chargé, ce qui paraît ne pouvoir se faire sans être exposé à l'activité des flammes. On prend, pour s'en garantir, de la *toile de chanvre non rouï qui n'a point été lavée*, qui est à l'épreuve de ce feu souterrain et dont les mineurs se couvrent ; s'armant de verges et de bâtons, ils attaquent la flamme, la frappent d'estoc et de taille jusqu'à ce qu'elle se dissipe avec l'air qui la transporte. Les ouvriers préviennent les embarras, en prenant la précaution de faire, à côté de la veine qu'ils coupent, un petit canal par où les exhalaisons se dissipent. Ils font même et entretiennent dans l'ouverture de la fosse un petit feu (fourneau d'appel) qui les attire ».

(KULORN, *Histoire de Seraing*, p. 45-46).

ALFRED HAROU.

1. Cf. t. XV, p. 222.

NÉCROLOGIE

GABRIEL VICAIRE

Gabriel Vicairé, qui est mort à Paris le 23 septembre, à l'âge de 52 ans, était né à Belfort, mais il avait passé toute sa jeunesse dans la Bresse, et c'est dans le cimetière d'Ambérieu, qu'il a chanté dans une des pièces les plus touchantes des *Emaux bressans*, que, suivant son désir, il reposera. Ce livre, qui fut son œuvre de début, le classa tout de suite au premier rang des poètes que l'on pourrait appeler localistes. Il est tout entier inspiré par les souvenirs du pays natal et la langue en est harmonieuse et claire, avec un accent souvent vraiment populaire, mais sans les lâchages et les vulgarités qui ont fait à d'autres des succès plus éclatants, mais moins mérités et moins durables. Dans ses autres recueils, s'il conserve toujours sa forme fluide et musicale, il ne retrouve pas une note aussi personnelle, aussi imprégnée du sentiment de la vie rurale. Il comprenait pourtant et aimait la poésie populaire, témoin l'article sur la Poésie populaire et les poètes français qui a paru dans cette revue, t. I, p. 253. Nous avons souvent causé ensemble des richesses légendaires de la France, de la belle place que pourrait prendre un vrai poète en puisant à cette source fraîche, et presque vierge; et souvent je lui ai dit combien il pouvait prêcher d'exemple. Lorsque parut son *Clos des jées*, j'eus, en lisant le titre, l'espoir qu'il s'était décidé à mettre enfin ses belles qualités au service des choses populaires, et ce fut pour moi une déception de voir qu'il s'était arrêté à « l'échalier » de ce champ des merveilles.

Vicairé avait de bonne heure fait partie des groupes qui aimaient à se réunir pour causer de traditions populaires; on le vit souvent au dîner de Ma Mère l'Oye dès la fondation en 1882, et depuis il y assista nombre de fois; il fut en 1885, l'un des premiers adhérents de la Société des Traditions populaires et il fit partie de la commission chargée de l'organiser. En dehors de l'article que nous venons de citer, il a donné à la *Revue*, t. I, p. 189, Nos idées sur le traditionnisme : p. 135, 170, 175, 225, 237, des chansons populaires, dont l'une, p. 135, avait été recueillie par lui dans la Bresse; t. II, p. 65 : Le Jaloux, chanson de l'Auvergne avec des notes; t. XII, p. 594 : Trois chansons recueillies en Bretagne.

P. S.

BIBLIOGRAPHIE

Gaston Jourdanne. *Contribution au Folk-Lore de l'Aude.* Usages coutumes, Littérature populaire, Traditions légendaires. Carcassonne, Gabelle, in-8 de pp., 7-243 (10 fr.)

Ce volume n'est pas l'œuvre d'un traditionniste de profession, et si l'auteur est bien au courant des travaux faits dans sa région, il semble peu connaître ceux qui ont été faits en dehors. Ils auraient pu lui être utiles pour ses recherches et pour ses classifications. Je me hâte d'ajouter que les matériaux ont été empruntés avec assez de critique aux divers auteurs languedociens, qui sont toujours cités, et que l'on peut faire état des faits traditionnels ou des morceaux de littérature orale de ce volume. En dépouillant des recueils qui ne sont pas toujours faciles à se procurer, M. G. J. a rendu aux travailleurs un service qui sera surtout apprécié par ceux qui n'habitent pas le Languedoc. La première partie est consacrée aux usages ; le chapitre *Fêtes populaires*, par lequel il débute, est extrêmement curieux. On y trouve, bien décrites, les fêtes populaires du Carcassonnais depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. Le chapitre suivant traite des êtres surnaturels ; il me semble qu'il est un peu court, et qu'il doit y avoir un peu plus à dire sur ce sujet. Viennent ensuite les dictons, le blason populaire et les jeux. Le chapitre du mariage et de la mort n'a que deux pages ; comme celui des métiers de la rue. M. G. J. pourra sans doute leur donner plus d'importance lorsqu'il publiera une seconde édition. Parmi les chansons populaires se trouve un chapitre particulièrement intéressant, celui des chansons politiques. Les contes ne sont représentés que par des abrégés. La troisième partie du volume traite avec détails des Traditions légendaires, surtout au point de vue de leur influence sur l'ancienne littérature, mais on y trouve aussi la constatation de quelques épisodes restés dans la tradition populaire. Ces légendes sont bien peu nombreuses, — bien peu nombreuses aussi celles qui s'attachent aux anciens châteaux — si fréquentes en Bretagne et en Franche-Comté, pour ne citer que ces deux pays. Dans un autre chapitre intitulé *Monuments légendaires* on trouvera plusieurs récits populaires ; M. G. J. qui en plusieurs parties de son curieux volume a fait preuve d'esprit critique, émet des doutes fort légitimes sur certains d'entre eux.

P. S.

H. Beaugrand. *La chasse Galerie ; Légendes Canadiennes.* Montréal, 1900, in-8 de pp. 423 (avec gravures).

Tout ce qui se rattache aux traditions du Canada a pour nous un grand intérêt ; outre que ces Français d'outremer forment le groupe linguistique français le plus considérable qu'il y ait au monde après la France, (3.000.000, dont environ un million aux Etats-Unis), on a chance de rencontrer chez eux des formes très anciennes des chansons et des légendes, et s'il s'y est mêlé des éléments étrangers, comme ils sont d'origine sauvage ou d'origine anglaise, il est aisé de les reconnaître dans le récit. C'est donc avec le plus grand plaisir que j'ai lu ce petit recueil, écrit par l'éminent président de la Société des Traditions populaires du Canada pour ses amis et dont il a soigné la typographie, afin d'en-

faire un bijou pour leur bibliothèque. La forme des cinq récits qui le composent n'est pas rigoureusement populaire, — deux, au surplus sont de pures nouvelles — mais le fond y est respecté, et l'encadrement est formé par d'intéressantes scènes de mœurs. En Canada existe la tradition d'une Chasse Galerie; le nom est poitevin, ou pour être plus exact, de l'ouest de la France, d'où il a été apporté avec la tradition de la chevauchée fantastique, mais comme dans la Nouvelle-France, le mode de voyage le plus usité était le canot, c'est dans un canot d'écorce que l'on voit passer dans les airs ceux qui ont pu y monter, en nombre pair, et prononcer une formule qui soulève de terre le bateau. Il ne faut, sous peine de chute et de damnation, ni prononcer le nom de Dieu, ni heurter un clocher. On peut aussi remarquer que la tradition du bateau qui marche à travers les airs, obéissant à un mot magique, se retrouve sur le littoral de la Méditerranée. La croyance au loup-garou existe aussi au Canada; ceux que l'on accuse de se transformer en bête sont les gens qui ont été sept ans sans approcher des sacrements, et surtout les sauvages, dont plusieurs sont fortement soupçonnés de sorcellerie. Le rite de délivrance est le même qu'en France; il faut que le sang coule par une incision cruciale sur le front. Les Canadiens qui ne sont pas très bons chrétiens, ou qui ont fait des Pâques de Renard, c'est-à-dire tout à la fin de la période pascalle, sont exposés à rencontrer la Grand-queue, qui les poursuit et dont on ne peut se débarrasser qu'en coupant, au ras de l'échine de la bête, sa queue rouge et démesurément longue.

P. S.

Jules Feller. *Le Bethléem verviétois*, une survivance d'ancien théâtre religieux de marionnettes. Verviers, in-8 de pp. 60.

Dans cette monographie l'auteur, après avoir résumé d'une façon intéressante l'histoire des marionnettes et cherché dans les représentations religieuses du moyen-âge, des ancêtres au « Bethléem » de Verviers, esquisse l'histoire de celui-ci qui remonte vraisemblablement à une époque assez éloignée, comme les crèches de Provence dont nous avons parlé p. 493. Pour celui-ci, il n'y a pas de document certain antérieur à ce siècle, et encore faut-il, pour le commencement, recourir à la tradition orale; à partir de 1320 on constate l'existence de plusieurs Bethléems, et à l'heure actuelle, on les joue encore, avec moins de naïveté qu'autrefois, mais en leur gardant encore une partie de la saveur traditionnelle. Il y a un scénario, sur lequel on brodait sans doute et qui a été conservé sur plusieurs cahiers, de 1820 à nos jours; l'auteur en a donné les variantes, elles sont presque toujours en wallon. Il y a aussi parfois des vers français, comme ceux de ce couplet d'un si joli sentiment, que l'on récite lorsque la sainte Famille s'enfuit en Egypte.

Marie en entrant dans le bois
Entendit un si beau ramage !
« Chantez, chantez, oiseau joli
Pour réjouir mon petit fi;
Chantez, chantez, oiseau des bois
Pour réjouir le roi des rois. »

Comme la crèche de Besançon, décrite dans cette revue (déc. 1899), par M. Ch. Beauquier, mais avec moins d'humour et d'ampleur, le Bethléem a son personnage comique, c'est la môle (méchante) Magrite, l'aubergiste qui accueille la

Vierge à coups de balai, et à laquelle son mari, indigné, distribue des coups de bâton. A la fin de cette intéressante monographie, une planche montre onze scènes de ce petit drame avec les figures des petits personnages en bois qui y jouent un rôle. Il serait à désirer que l'on fasse dans tous les pays où existent des vestiges du théâtre populaire des monographies aussi documentées que celle de M. J. F. Sa lecture pourrait servir de programme de recherches à ceux qu'intéressent ces études, et leur faciliterait la tâche en montrant à quelles sources on peut puiser pour ces reconstitutions.

P. S.

Jules Heurtel. *Pour ceux de chez nous, 1^{re} série. Matelottes.* Dinan, album oblong de pp. 16.

Ce petit volume contient huit chansons dont plusieurs sont ou sur un thème populaire ou avec un refrain populaire. Simple histoire est même presque en patois, et n'étaient les rimes qui sont justes, l'histoire

... Les trois p'tits gas
Qui parlir' et ne r'vinr' pas,

pourrait presque passer pour une vraie chanson de matelot. Parmi celles qui n'appartiennent pas à cette série, il y en a une intitulée le lin, qui est d'un sentiment très délicat.

Grand champ de lin, couleur de mer,
Que la rosée au matin mouille ;
Que deviendras-tu, cet hiver,
Quand t'aura filé ma quenouille.

Paul Sénéquier. *Cabies et le Tignet.* Grasse. Imbert in-8 de pp. 145. (2 fr.)

Ce livre est une curieuse monographie d'un petit pays. On y trouve une riche nomenclature de droits féodaux ; en 1788, la marquise de Grasse plaidait encore contre la commune pour le droit d'épaule des cochons. Dans plusieurs pays du Midi, on a appelé 1793 *l'an de la pou* (de la peur) ; M. P. S. nous montre que ce n'est qu'une sorte de refacimento, et que, en Provence, l'an de la pou a été et est encore l'an 1701, année d'invasion et de misères incomparables.



NOTES ET ENQUÊTES

.. *Les animaux peints.* — Au moyen âge les hauts et puissants *tournoyeurs* faisaient teindre en rouge ou en couleur d'or la crinière et la queue de leurs chevaux favoris.

Cette coutume s'est maintenue en Belgique jusqu'à l'époque de la Révolution française ; un hippophile belge nous a montré dans la 4^e édition du *Parfait écuyer* de M. de Solleysen (Bâle, 1786, II, 194), la recette de la couleur dont on se servait pour teindre en or la crinière et la queue des chevaux blancs (*Bull. de la Commiss. roy. d'hist.*, XI, 56, note). Trouve-t-on encore ailleurs cette coutume ?

(Comm. de M. ALFRED HAROU).

.. *Le 26 décembre.* — Au XVIII^e siècle, le 26 décembre était connu à Bruxelles sous le nom de jour des *Couches de Notre-Dame*.

C'était une fête populaire de l'époque. (*Bull. de la Com. d'hist.*, XI, 648.)

(Comm. de M. ALFRED HAROU).

.. *Serment d'enfant.* — A Wiers (Hainaut) la forme la plus usitée et la plus solennelle des serments enfantins consiste à *cracher son flet*. Voici en quoi ce serment consiste : L'enfant, après avoir craché à terre, dit en tenant son gosier entre les doigts :

« Sans mintir (mentir), au bon Dieu et à la Vierge ».

(Recueilli à Wiers.)

(Comm. de M. ALFRED HAROU).

.. *L'oiseau et la jeune fille morte.* — Le journal de Halberstadt raconte une jolie coutume rencontrée chez les Siniké, Indiens de l'Amérique du Nord :

Lorsqu'une jeune fille est morte, on prend un jeune oiseau qu'on garde en cage jusqu'à ce qu'il ait appris à chanter. Puis, après l'avoir couvert de baisers, on lui rend la liberté sur la tombe même de la jeune fille qu'on pleure. L'oiseau, selon la légende, s'envolera droit au royaume des esprits porter à la défunte les caresses de ses amis. Le nombre des oiseaux ainsi lâchés témoigne de l'amitié plus ou moins grande que la jeune fille avait su inspirer sur terre.

(Comm. de M. E. HOFFMANN-KRAYER.)

.. *Briser le verre après avoir bu.* (Cf. t. XIV, p. 384). — Pour cet usage comparez Goëthe dans « *Dichtung und Wahrheit*, » livre VIII : « Man geckte immer Starker, und ats man qutezt seiner Gelichten gr. Etren gliichfalls ein Vivat angestimmt, so schwur jeder hoch und theur, aus diesen Gläsern dürfe nun Deiber Kern Frunk geschehen ; man warf su hinter sich, und diers Dar vos signal zu Deit grösseren Fhorheiten. »

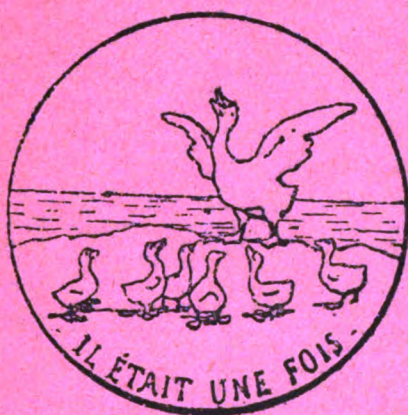
(Comm. de M^{lle} HEDWIGE HEINECKE).

Le Gérant, A. CERTEUX.

SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE DES TRADITIONS POPULAIRES

RECUEIL MENSUEL DE MYTHOLOGIE,
LITTÉRATURE ORALE, ETHNOGRAPHIE TRADITIONNELLE
ET ART POPULAIRE



TOME XV
45^e ANNÉE. — N° 11. — NOVEMBRE 1900

PARIS

ÉMILE LECHEVALIER
39, Quai des Grands-Augustins

ERNEST LEROUX
28, rue Bonaparte

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

J. MAISONNEUVE
6, rue de Mézières et rue Madame, 26

Prix de ce Numéro : UN franc vingt-cinq

SOMMAIRE

Légendes et superstitions préhistoriques. LXXXII.	PAUL SÉBILLOT.	561
Les légendes de sacrifices humains. LXXXIII-XCII.	AUGUSTE DE REFFYR.	571
Légendes diverses.	W. BUGIEL.	572
Le petit tambour. III. Le fendeur dans le bois.	A. DAUZAT.	574
Les forêts. XI. Esprits des forêts.	PAUL SÉBILLOT.	574
Petites légendes locales. CCCCVIII. Les reines mangeuses d'enfants. CCCIX. Le bois de la Blanche.	M ^{me} E. VAUGEOIS.	580
CCCCX-CCCCXXVII. Légendes extraites de divers auteurs.	RENÉ BASSET.	582
Usages et superstitions de Nantes et de la Loire-Inférieure (Suite).	F. FERTIAULT.	597
Contes et légendes de l'Extrême-Orient. CXXI-CXXV.	PAUL SÉBILLOT.	597
Le tonnerre et les éclairs. IV. Moyens de se préserver de la foudre.	QUERCIAU-LAMERIE.	599
Les conceptions miraculeuses. IV. L'influence de la lune. V. Dans les contes de Luzel. VI. Légendes diverses.	PAUL SÉBILLOT.	599
Les chasses fantastiques. XIV. La chasse Annequin en Aujou.	ALFRED HAROU.	602
La mer et les eaux. CXI-CXVII.	A. DAUZAT.	603
CXVIII. Les bateliers en Belgique. CXIX. Les oiseaux de mer. CXX. Le matelot revenant.	O. DE GOURCUFF.	604
CXXI. Les musiciens.	M ^{me} DESTRICHE.	607
Les traditions populaires à l'Ecole internationale.	RENÉ BASSET.	616
Proverbes de novembre.	ALFRED HAROU.	614
Contes et légendes arabes. CCCCLXVI-CCCLXXV.	A. DAUZAT.	613
Les plantes merveilleuses. II. L'herbe du diable en Belgique.	J.-M. CARLO.	613
Pèlerins et pèlerinages. XLIV. Le tombeau de saint Philbert.	F. DUINE.	614
XLV. La chemise dans la fontaine.	P. S.	614
XLVI. Saint Genvève et saint Généfor.	P. S.	616
XLVII. Pour la pluie. XLVIII. Comment on attire l'attention des saints. XLIX. Passage sous la pierre. LXXX. Cailloux guérisseurs. XLXXI. Le saint qui cligne de l'œil. XLXXII. Pèlerinage à jeun.	ALFRED HAROU.	616
Rites et usages funéraires. XXXI. Le sou du mort.	IRÈNE-GEORGE PAQUET.	616
XXXII. Enterrement d'enfant. XXXIII. Deuil en Belgique.	RENÉ BASSET.	617
XXXIV. Le deuil en rouge. XXXV. Le jugement des morts.	P. S. et F. DUINE.	618
La fraternisation par le sang. LXXIX. Dans l'Annam.	RENÉ BASSET.	619
LXXX. A Rome.	LUCIE DE V. H.	619
Petites légendes chrétiennes. XXXV-XXXVIII.	A. DAUZAT.	620
Les météores. Le feu Saint-Elme (Suite).	P. S.	621
Contes et légendes de la Haute-Bretagne. XXXIX-XL.	ALFRED HAROU.	622
Folk-lore de l'Auvergne. XIII. Puy-de-Dôme.	P. S.	622
La légende du prêtre qui revient dire la messe à minuit. VII. A Carcassonne.		
Les inventions modernes. IX.		
Nécrologie: Raoul Rosières; J.-M. de Kersaint-Gilly.		
Bibliographie. Antoine Vernière. Les Voyageurs et les Naturalistes dans l'Auvergne et dans le Velay. P. S. — H. Boul de Charlemont. La Cigale. O. Kallas. Achtzig Märchen der Ljutziner. V. Bugiel. — Livres reçus aux bureaux de la Revue.		
Notes et enquêtes. — Réponses. — Erratum.		

Adresser tout ce qui concerne la rédaction et l'administration à M. Paul Sébillot, 80, boulevard Saint-Marcel.

La cotisation des sociétaires, donnant droit à l'envoi gratuit de la REVUE est fixée à 15 francs par an (France et Union postale). Le prix de l'abonnement, pour les non-sociétaires, est de 15 francs par an pour la France et de 17 francs pour l'union postale.

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

15^e Année. — Tome XV. — N^o 11. — Novembre 1900.

LÉGENDES ET SUPERSTITIONS PRÉHISTORIQUES¹

LXXXII

LES LÉGENDES DE SACRIFICES HUMAINS



ENDANT une bonne moitié de ce siècle, une opinion courante, et que partagèrent des savants, associait les druides aux menhirs et aux dolmens, et en conséquence ces monuments qui passaient pour avoir servi à leur culte portaient le nom de monuments druidiques. Bien que, depuis les découvertes de la palethnologie, il ne soit plus possible d'attribuer aux druides la construction, tout au moins des dolmens, on voit encore ce terme « druidique » figurer au lieu de « mégalithique » dans des ouvrages, publiés surtout en province, et dont quelques-uns ne sont pas sans mérite.

Les druides ayant construit ces monuments, ils devaient avoir eu quelque rapport avec leur religion ; l'assimilation à un autel de certains dolmens, surtout lorsqu'ils ne subsistent qu'en partie, et qu'ils présentent l'aspect d'une table posée sur trois ou quatre supports, était très tentante, et elle était bien commode pour expliquer la destination de ces monuments et les particularités que l'on y remarque. Elle ne manqua pas d'être faite.

Je ne sais pas au juste qui a émis le premier l'idée que les dolmens servaient aux sacrifices ; je ne l'ai pas rencontrée dans le *Dictionnaire de Trévoux* (1732, n^{le} édit.), non plus que dans l'*Encyclopédie méthodique*. Caylus qui, sans y insister il est vrai, s'occupa

1. Suite, voir t. XIV, p. 478.

de ces monuments à une époque où, en France du moins, on n'y songeait guère, n'en dit pas un mot dans un passage fort intéressant, où il émet un certain nombre de propositions, qui pour la plupart sont conformes à ce que les fouilles faites dans notre siècle ont révélé. C'est la preuve qu'au moment (1764) où il publiait le t. VI de son *Recueil d'Antiquités*, la théorie des mégalithes-autels ne s'était pas encore manifestée, mais il la réfute par avance en disant qu'ils sont antérieurs aux druides. Voici quelques lignes de ses réflexions que M. Alexandre Bertrand a, avec beaucoup de raison, reproduites dans son *Archéologie celtique et gauloise*, Paris, 1889, p. 158-159.

« La quantité de ces pierres qui ne sont point l'ouvrage d'un petit nombre d'années, prouve notre profonde ignorance sur les anciennes révolutions de la Gaule ; car je suis bien éloigné de donner ces monuments aux anciens Gaulois... ces pierres donnent l'idée d'un culte bien établi ; et nous savons assez quelles étoient les mœurs et la religion des Gaulois pour ne point leur attribuer cette espèce de superstition... Ces réflexions augmentent la singularité du silence absolu que la tradition même a gardé sur un usage si répété ; on peut en inférer une antiquité d'autant plus reculée que du temps des Romains la trace en étoit perdue. César auroit parlé de ces monuments singuliers, ils le méritoient par eux-mêmes : ils faisoient preuve de l'ancienne habitation du pays. »

Le *Dictionnaire de Bretagne* d'Ogée, 1778-1780, parle plusieurs fois de monuments mégalithiques, et on y trouve, énoncée à diverses reprises, l'opinion que certains avaient pu servir à des sacrifices humains. Voici les passages qui se rattachent à cet ordre d'idées ; le plus curieux est celui qui se trouve dans une description, accompagnée parfois de réflexions très justes, des alignements de Carnac, faite par M. de Pommereul, qui les avait visités avec soin et qui cite l'opinion de Caylus sur leur antiquité. Les dolmens, qui d'après l'*Inventaire des Monuments mégalithiques* (1880), sont dans cette commune au nombre de 20, étaient encore enfouis sous terre, ainsi qu'il résulte de ce passage. « On n'y voit point, comme près de Locmariaquer, des pierres grandes et larges, élevées en forme de table et reposant sur trois pierres verticales », mais l'auteur remarque, « à l'extrémité de l'alignement vers l'ouest, une pierre renversée sur la terre et creusée en demi-sphéroïde allongé. Cette forme est très voisine de la régularité et si propre à recevoir des holocaustes qu'il est difficile de ne pas croire qu'elle était l'autel où sacrifiaient les Barbares qui avaient fait de ce lieu le temple de divinités non moins barbares qu'eux ». A l'article Locmariaquer, l'auteur, qui n'est point

désigné, s'exprime ainsi : « Dans les environs du village du Hellu, on voit une petite chambre d'environ douze pieds en carré et de quatre pieds de haut, laquelle est couverte d'une seule pierre. Les murs en sont faits de pierres carrées, placées debout... Dans une lande, située à l'occident du bourg, sont plusieurs pierres d'une énorme grosseur, entre autres une de dix-neuf pieds de longueur sur douze de largeur et cinq ou six d'épaisseur ; elle est soutenue par trois autres qui sont debout en forme de trépied ; on y en voit une autre qui est brisée en plusieurs morceaux et qui paraît avoir eu près de quarante pieds dans toute sa longueur. On croit que ces pierres et un grand nombre d'autres qui se trouvent dans le même lieu étaient des autels que les Romains avaient érigés pour offrir des sacrifices ».

Voici un troisième passage qui se trouve dans le dernier volume (1780), et où la théorie druidique est assez explicitement exposée. « A Saint-Nic, sur le sommet ouest d'une montagne qui domine la baie de Douarnenez, (c'est le Mené-hom) est une grande pierre plate, posée sur quatre piliers de pierre brute..., le milieu est plus creux et plus noir que les bords... Sur un autre sommet au sud du précédent est une petite plaine, jadis enceinte de murailles dont les débris subsistent encore ; en y montant, on voit ça et là, des souches très larges dont les renaissances prouvent qu'elles sont de chêne, arbre très respecté des Druides et sur lequel on trouvait jadis un arbrisseau appelé *gui*... En regardant une seconde fois les monuments qui se trouvent sur ces deux sommets, on est convaincu que sur l'un d'eux se faisaient les sacrifices humains qu'on reproche aux Druides, et que sur l'autre, ils s'assemblaient pour délibérer sur qui, sous prétexte de religion, tomberait leur vengeance. Leurs bois sacrés venaient sans doute de ce qu'alors il y en avait presque partout dans cet endroit ».

C'est dans les *Origines Gauloises* (1801) de La Tour d'Auvergne, note p. 22, que se trouve à ma connaissance, la première théorie explicite des sacrifices humains faits sur les dolmens :

« On remarque, dit-il, à quelque distance de Carnac, entre Locmariaker et les bois de Kerantré, un autel antique dont la table est soutenue par trois énormes quartiers de rocher. L'énorme pierre qui couvre ce monument de l'antiquité s'appelle dans notre langue *dolmin*. Il en existe un grand nombre de la même forme et connus sous la même dénomination dans l'île de Man, dans le pays de Galles en Angleterre et dans l'île d'Anglesey. C'est sur de tels autels... que les Druides sacrifiaient à la divinité, choisissant le plus souvent des hommes pour victimes. *Publica ejus generis*

habent sacrificia (CÉSAR, t. VI) ». Or, dans ce passage, César qui voulant combattre les Gaulois, s'était enquis avec soin de leurs idées religieuses, parle de sacrifices humains, et il décrit la façon dont ils se pratiquaient : « Ils se servent, dit-il, en cette occasion, de mannequins d'une grandeur extraordinaire ; les membres en sont tressés en osier et on les remplit d'hommes vivants ; on y met le feu et les hommes sont étouffés dans la flamme ». S'il y avait eu des immolations humaines sur ces autels de pierre, César n'aurait pas sans doute omis de mentionner cette circonstance, lui qui établit une sorte de parallèle entre les dieux de la Gaule et ceux de Rome. Mais, à l'époque où il écrivait, presque tous les dolmens, déjà fort anciens, étaient recouverts d'une épaisse couche de terre, et il devait être fort rare de les voir à nu.

Que Latour d'Auvergne ait été l'inventeur, ou le propagateur de la théorie des sacrifices humains sur ces prétendus autels, elle était assez répandue quelques années après pour que Cambry, qui pourtant rapportait tout aux Celtes et aux druides, crût nécessaire de la réfuter en disant « qu'un passage des Commentaires de César, mal entendu, est la source des cruautés qu'on attribue faussement aux Druides... les tumuli sont des tombeaux et les dolmens étaient évidemment le signe de traités passés entre les peuples. (*Monuments celtiques*, 1805, p. 60, 278).

Le caractère simpliste de la théorie des dolmens-autels lui valut une rapide fortune ; elle expliquait, d'une façon en apparence très claire, les motifs qui avaient conduit à ériger ces masses de pierres, la présence, sur certaines de cupules intentionnelles ou naturelles, les jeux de nature, qui passèrent pour des rigoles destinées à l'écoulement du sang ou pour des creux destinés à recevoir le corps des victimes. Adoptée par des savants, elle fut accueillie avec empressement par les romanciers auxquels elle fournissait des incidents dramatiques et des descriptions saisissantes ; les peintres et les dessinateurs la propagèrent par l'image, et pendant de longues années, il n'y eut guère de voix à s'élever contre elle. En 1833, on pouvait lire dans le *Magasin pittoresque* un article assez intéressant qui résume les idées généralement admises à cette époque : « L'opinion la plus probable est que ces monuments ont été érigés par les Druides, à l'époque où leur religion régnait en souveraine dans les Gaules. Le sang humain coulait sur les autels, et ces autels n'étaient autre chose que ce qu'on nomme aujourd'hui *dol-men* (en breton, table de pierre). Tous consistent en plusieurs pierres verticales, surmontées d'une ou plusieurs pierres plates posées horizontalement. On remarque sur quelques-unes un déversoir pratiqué pour

l'écoulement du sang humain. En faisant des fouilles auprès de ces autels, on trouve souvent des fragments d'os calcinés, des cendres et des espèces de coins creux d'airain, dont jusqu'à ce jour on n'a pu expliquer l'origine d'une façon satisfaisante. La forme de l'autel, les cendres, les haches d'airain, des traces de feu, encore empreintes sur la pierre, disent hautement que là eurent lieu de sanglants sacrifices ». Dans le même recueil, 1839, p. 6, l'auteur d'*Etudes sur l'architecture en France* admettait encore qu'« il y avait trop de preuves de cet usage barbare pour qu'on pût le révoquer en doute ». En 1855, Chéruel écrivait encore dans son *Dictionnaire des Institutions de la France* : On considère ces monuments (les dolmens), comme des autels druidiques.

Les fouilles, faites scientifiquement depuis le milieu de ce siècle, ont montré que les dolmens n'étaient autre chose que des monuments funéraires remontant à des époques très reculées. En 1845, le *Magasin pittoresque*, p. 293, publiait un article très étudié, dont l'auteur anonyme avait visité nombre de monuments, et il concluait en disant : L'opinion la plus répandue est que les dolmens ont été élevés pour servir de sépulture, et elle s'appuie sur ce qu'on y trouve des ossements, des bijoux et des armes enfouies. Cette opinion n'était pas aussi généralement admise que le disait cet auteur. En 1853, et dans le pays précisément où l'on avait jusqu'alors pratiqué le plus de fouilles, le Dr Fouquet s'élevait contre les diverses théories explicatives, alors plus ou moins admises, et en particulier contre celle qui faisait de ces monuments des autels destinés à des sacrifices humains, et il déclarait nettement que les dolmens étaient des tombeaux. (*Des Monuments Celtiques dans le Morbihan*, p. 5-8). L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui avait mis au concours la question de « déterminer par un examen approfondi, ce que les découvertes faites depuis le commencement du siècle ont ajouté à nos connaissances sur l'origine, les caractères et la destination des monuments celtiques », couronna en 1862, un mémoire de M. Alexandre Bertrand. Celui-ci se prononçait catégoriquement contre l'ancienne théorie, qu'il rangeait parmi les hypothèses à refuter et il concluait ainsi : Quant à l'opinion qui veut que l'on ait sacrifié sur les dolmens des victimes humaines, elle doit être définitivement abandonnée. Quelques tables creusées par les ravages du temps, et très exceptionnellement, s'il y en a même de telles, par la main des hommes, sans qu'il soit possible de savoir à quelle époque ; quelques rigoles, quelques trous pratiqués dans les supports de la chambre intérieure, sont des faits tout à faits insuffisants pour servir de base à une affirmation aussi grave. Les arguments tirés de

quelques textes de la Bible, où il est parlé d'autels de pierre brute, ne prouvent pas que l'on sacrifiait des victimes humaines sur ces dolmens. On a fait d'ailleurs justement observer que la forme inégale et bombée de beaucoup de tables, plus unies à leur partie inférieure qu'à leur partie supérieure, rendait tout à fait improbable que l'on y ait jamais étendu des victimes pour les égorger ¹.

Les découvertes faites dans la seconde moitié de ce siècle, n'ont fait que démontrer la justesse du point de vue auquel étaient arrivés scientifiquement le Dr Fouquet et M. Alexandre Bertrand. Mais il est des théories, surtout celles ayant une apparence de simplicité, qui ont la vie dure : à l'heure actuelle, les dolmens sont encore considérés comme des autels à sacrifices sanglants, non pas seulement par des personnes étrangères à la science, mais parfois — quoique plus rarement — par des gens qui les étudient, sans se tenir au courant du résultat des fouilles et des conclusions qu'en a tirées la palethnologie. Depuis trois ans, j'ai constaté par deux fois des exemples de cette survivance. M. de Panaguia, dont l'ouvrage est plein d'hypothèses hasardées, voit dans le dolmen un autel, au sommet duquel on invoquait Agni, en le faisant jaillir de l'arani et où l'on sacrifiait des victimes au soleil ². On est plus étonné de voir M. Lavistre déclarer, dans une monographie qui est pourtant très étudiée, qu'on ne saurait douter que cette pierre (le monument du ré Bournoux) ait été un autel arrosé jadis de sang humain. Son aspect, sa forme, ses dimensions, son site, la disposition de ses cuvettes et des entailles, la présence d'un goulot forcé, le voisinage d'autres bassins, tout conspire à lui assigner cette destination ³.

..

Ces idées de sacrifices humains dont on montrait sur les pierres des traces apparentes devaient avoir sur les paysans une répercussion. Si l'on prend garde à la multitude des explications d'empreintes merveilleuses dont cette revue a donné des exemples, on peut se rendre compte de la facilité avec laquelle ont pu se former, à une époque très moderne, des légendes que l'on pouvait croire anciennes, d'autant, qu'à titre épisodique, s'y sont joints parfois des épisodes qui sont incontestablement populaires. Pendant

1. *Archéologie celtique et gauloise*, p. 116. Ce mémoire y est reproduit in extenso, avec d'intéressantes annexes.

2. *Les sanctuaires de Karnak et de Locmariaker*. Leroux, 1897, in-8 p. 32.

3. *Revue scientifique du Bourbonnais*, août-octobre 1900, p. 194.

longtemps, ceux qui, dans un but scientifique, ou par simple curiosité, visitaient ces monuments, trouvaient en effet, sur beaucoup d'entre eux des creux qui, pour eux, imbus de la théorie celtiste, représentaient la place de la tête et des membres de la victime : les érosions leur semblaient les rigoles creusées pour l'écoulement du sang. Sans doute, ils faisaient ces remarques devant les paysans qui leur servaient de guides, en exprimant leur horreur pour ces sacrifices, et leurs dires étaient répétés dans les villages, où peu à peu ils subissaient une certaine déformation. C'est là, vraisemblablement, l'origine des quelques légendes recueillies de la bouche des paysans, dans lesquelles il est parlé de sacrifices humains.¹

Ce sont aussi vraisemblablement les dires des archéologues qui ont suggéré aux pâteurs et aux bergères l'idée de cette espèce de parodie du sacrifice que l'on a relevée en quelques endroits, comme par exemple dans la presqu'île guérandaïse, et dans l'Allier, où il y a une cinquantaine d'années on jouait au seigneur et au saigné, sur une pierre où, disait-on, on immolait jadis des jeunes filles². Ceux qui connaissent l'esprit imitateur des primitifs et des enfants, penseront qu'il aura suffi pour le leur suggérer, de parler devant eux de ces prétendus sacrifices³.

Voici quelques légendes dans lesquelles des éléments vraisemblablement traditionnels sont venus se joindre à ceux qui jusqu'à preuve contraire, dérivent des idées archéologiques émises par les divers visiteurs des monuments :

A Saint Nectaire, les habitants du pays interrogés par le Dr Chabory au sujet du dolmen dit pierre de Jonas, se souvenaient que leurs anciens appelaient cette pierre la Guillotine ; c'est là que la Révolution égorgeait ses victimes. (*Notice sur les dolmens de Jonas et de Saint-Nectaire*. Mont-Dore, 1879, p. 19).

D'après la légende, on sacrifiait tous les ans, à jour déterminé, un jeune garçon sur le principal dolmen de Peyrussas, à Saint-Jean d'Alcas. (MICHEL VIRENQUE, *Mémoires de la Soc. des lettres de l'Aveyron*, 1868-73, p. 391).

1. Cf. t. XIV, p. 478.

2. QUILGARS. *La Pierre de Cruogo*, *Revue des Trad. pop.*, t. XV, p. 543 ; *Revue des Trad. pop.*, t. XIV, p. 253. Dans cette même région, un rocher au bord de la mer, sillonné de rigoles, et qu'on a pris jadis pour un mégalithe porte le nom de tombeau d'Almanzor, appellation sans doute moderne, qui a dû lui être donnée soit au siècle dernier, soit à l'époque romantique. Pourtant en 1823, Ed. Richer, *Voyage dans la Loire-Inférieure*, lettre VII, p. 28, constatait qu'il portait ce nom poétique, et tout en s'en montrant surpris, admettait qu'il pouvait être ancien.

3. Le dolmen de Penhap, à l'Isle-aux-Moines, plus connu actuellement sous le nom de Pierre des sacrifices, a dû recevoir ce nom à une époque récente, et sous la même influence qui a fait appeler Autel des Druides, cordons des druides, etc., plusieurs mégalithes. MAURICET, 1877, *l'Isle-aux-Moines*, p. 85.

Près du dolmen de Putifex, on voit une grosse pierre à cuvette très naturelle. La légende dit que lorsque la victime avait rendu du sang de quoi remplir le bassin, on lui faisait grâce de la vie. (L. BOUSREZ, *Mégalithes de l'Anjou*).

Une pierre plate, à Changé, posée en équilibre sur deux pierres ordinaires, forme un plan incliné et déversé. On prétend qu'elle a été ainsi disposée pour que les hommes destinés à servir de victimes pussent gagner facilement la partie élevée d'où ils se précipitaient sur les lances et les épées. (*Société des Antiq.*, t. I, p. 31).

Dans un mémoire sur une série de monuments, publié par M. Lavistre, dans la *Revue scientifique du Bourbonnais*, (août 1900), se trouvent p. 194 et 116 deux passages où il est question de sacrifices humains. Voici le premier : « Les gens de Courtine sont persuadés que leur roche à bassin a été arrosée de sang humain. Le propriétaire en personne m'assurait, je ne sais trop sur quelles preuves, que les *Gaólois* sacrifiaient sur cet autel les fils de leurs meilleures familles. La valeur du sacrifice était en raison du rang de la victime. » Il me paraît que la précision même de cette disposition la rend suspecte de modernisme ; les paysans ignorent, à moins qu'ils ne l'aient appris à l'école, que leurs ancêtres se sont appelés des Gaulois. On peut supposer que l'attribution à ce peuple de sacrifices humains vient d'une lecture qui aura été répétée, ou de théories faites par des maîtres d'école ou des archéologues ; le sacrifice des fils de famille rappelle trop ceux que les histoires attribuent plus justement qu'aux Gaulois — aux Carthaginois et à d'autres peuples asiatiques — pour qu'il n'y ait pas lieu de soupçonner ici l'intervention de lectures. Les mêmes observations s'appliquent à la seconde citation : La tradition veut que les pierres des Fées dans les bois de Molette (Loire) aient servi à immoler des créatures humaines, des chrétiens comme on dit dans le pays.

Voici enfin une légende où il est question de sacrifices d'animaux : Entre Pradelles et Langogne on raconte qu'au Rocher de la Barrique, les moines de Pradelles venaient chaque année égorger un porc dans la grande cavité de ce rocher. (AYMARD, *Roches à bassins de la Loire*, p. 49).

Il me paraît que l'on peut conclure de tout ceci, comme je l'ai fait dans une notice sur les *Légendes mégalithiques*, lue au Congrès des Traditions populaires et publiée dans la Revue de Bretagne et de Vendée (octobre 1900) et tirée à part, que jusqu'à ce qu'un document antérieur à ce siècle, et présentant des garanties de sincérité, nous ait donné des légendes parlant de sacrifices humains sur les dolmens, il est à supposer qu'elles se sont formées à une époque très récente sous l'influence des touristes ou des savants qui, en les

visitant avec les gens du pays, répétaient les théories de celtistes en faveur pendant la première moitié de ce siècle.

LXXXIII

LES HACHES GUÉRISANTES EN CORSE

En Corse les haches de pierre sont appelées *segue* par les bergers, qui les ramassent pour les mettre au cou des bestiaux, et les préserver des épizooties. On s'en sert aussi, parmi les paysans, en guise d'amulettes, pour soigner un mal quelconque, et on leur attribue la propriété magique de guérir les maladies, à condition d'avoir foi en leur efficacité ¹.

LXXXIV

CULTE DES PIERRES

Au siècle dernier, des jeunes filles venaient déposer dans les fissures des pierres (menhirs) du Long-Boël des flocons de laine et des amulettes, pour leur attirer des maris ².

LXXXV

SERMENT AUX PIERRES

Depuis un temps immémorial, une fois par an, les nouveaux frères de la charité d'Aubevoie, prêtent serment sur une table fruste en pierre posée horizontalement et supportée par deux pierres verticales.

Il paraît également que c'est près de cette pierre, ou même dessus, que les Chartreux de Gaillou percevaient la dime avant la Révolution ³.

LXXXVI

LES PIERRES AU PIED DES MENHIRS

A l'île de Sein, les fiévreux font déposer au pied des monuments mégalithiques de l'île neuf galets apportés dans le mouchoir du malade, et celui qui prend ces galets prend la fièvre ⁴.

LXXXVII

LA PIERRE QUI POUSSE

Les habitants du village de Malves, près de Carcassonne, disent qu'on n'a jamais pu trouver la base du menhir dit Peiro Ficado. Il y a un demi-siècle, il était à peine à hauteur d'homme, alors qu'il

1. PAUL TOMASI, *Bull. de la Soc. d'Anth.*, 1899, p. 534.

2. LÉON COUTIL, *Inventaire des Mégalithes de l'Eure*, p. 14.

3. LÉON COUTIL, l. c., p. 63.

4. JOANNE, 1880, p. 569.

mesure aujourd'hui cinq mètres. Il grandit toujours, soit que le terrain se déprime autour, soit que, selon la tradition locale, il possède une vertu secrète et surnaturelle.

LXXXVIII

LE DIABLE ET LA PIERRE TREMBLANTE

La pierre tremblante est un bloc erratique, placé en équilibre, et que la main d'un enfant suffit pour mettre en mouvement. C'est le diable lui-même qui l'aurait apportée; en agitant la pierre, on peut évoquer l'esprit du mal, à la condition d'avoir un pacte à lui proposer.

LXXXIX

LA PIERRE TREMBLANTE ET LA VIERGE

La roche *branloire*, près du hameau de Mont-la-Côte (Tarn), a été apportée par la Vierge.

XC

MENHIR LANCÉ PAR UN GÉANT

Un géant appelé Marre avait arraché le menhir de Saint-Polycarpe de la *Roco de broundo*, pour le lancer sur le village d'Alet, à sept kilomètres de là; mais dans le trajet, la pierre heurta le sommet de la montagne et s'y planta solidement¹.

XCI

LA ROCHE AUX ACCOUCHEMENTS

A Saint-Alban, près de Poncin, les femmes enceintes viennent demander une heureuse délivrance à la *Roche aux Accouchements*; le rite consiste à se laisser glisser du sommet d'une roche plate fortement inclinée jusqu'à terre².

XCII

LES FONTAINES ET LES MÉGALITHES

C'est à la suite d'un choc, soit de la foudre, soit d'un objet sacré ou merveilleux, que des sources se montrèrent dans des lieux auparavant arides. La foudre fit jaillir l'eau de la fontaine Sauve, à Cernois, auprès de laquelle on a trouvé de nombreuses haches en pierre polie. On sait que ces instruments sont nommés pierre de foudre, et

1. GASTON JOURDANNE, *Contribution au folk-lore de l'Aude*, p. 214-215.

2. D. VINGTRINIER, in *Revue du Siècle*, avril 1900.

ils ne sont peut-être pas étrangers à la formation de cette légende ¹.

En Vendée, la chute d'une dornée de la mère Lusine fait sourdre trois sources ². Dans la Charente-Inférieure, une fontaine sortit de terre à l'endroit où frappa la table d'un dolmen que le diable lançait pour montrer sa force ³.

PAUL SÉBILLOT.

LE PETIT TAMBOUR ⁴

III

LE FENDEUR DANS LE BOIS

Andantino

Le fendeur dans le bois, Dans sa lo - ge fleu - ri - - -

e; Par là, pas - sa le roi, Le roi a - vec sa

fil - - - le, Gen - til - le, jo - li - e, fleu - ri - e: Fendeur, dormez-vous?

Plus large

Fendeur, jo - li - e, fen - deur, Fen - deur, ré - veil - lez - vous.

I

Le Fendeur dans le bois,
Dans sa loge fleurie,
Par là, passa le Roi,
Le Roi avec sa fille,
Gentille, jolie, fleurie,
Fendeur, dormez-vous ?
Fendeur, jolie, fendeur,
Fendeur, réveillez-vous.

II

Par là, passa le Roi,
Le Roi avec sa fille.
Je lui ai dit : Le Roi,

Gentille, etc.

III

Je lui ai dit : Le Roi,
Donne-moi donc ta fille ?
— Ma fille tu n'auras pas,
Tu n'es pas assez riche,
Gentille, etc.

IV

Ma fille tu n'auras pas,
Tu n'es pas assez riche.
— J'ai trois navires sur mer
Remplis de marchandises,
Gentille, etc.

1. Cf. t. V, p. 284.

2. L. DE NUSSAC, *Les fontaines en Limousin*, p. 22.

3. LÉO DESAIVRE, *Le Mythe de la Merlusine*, p. 81.

4. *Société des Reliquaires*, p. 481.

V

J'ai trois navires sur mer
Remplis de marchandises :
L'un est tout chargé d'or.
L'autre, d'argent qui brille,
Gentille, jolie, fleurie,
Fendeur, dormez-vous ?
Fendeur, jolie, fendeur,
Fendeur, réveillez-vous.

VI

L'un est tout chargé d'or,
L'autre, d'argent qui brille,
Le troisième, il n'a rien.

C'est pour promener ma mie,
Gentille, etc.

VII

Le troisième, il n'a rien,
C'est pour promener ma mie,
La mènerai à bord.
L'aimerai toute ma vie,
Gentille, etc.

VIII

La mènerai à bord.
L'aimerai toute ma vie !...
Eh bien ! lui dit le Roi,
Je te donne ma fille,
Gentille, etc.

AUGUSTE DE REFFYE.

LES FORÊTS¹

XI

ESPRITS DES FORÊTS

 ES Slovaques du Marchfeld (Moravie orientale) croient à l'existence dans les forêts d'un esprit appelé « Kacinka » (lisez Katchineka). Elle a la forme d'une vieille femme, très obèse, aux pieds d'oie, aux yeux et au nez couleur de feu. Ses cheveux longs, très noirs, tombent jusque sur le sol. Si elle rencontre des enfants méchants elle les fait culbuter sur un manche à balai qu'elle porte avec elle ; à cette occasion ils ne manquent pas de se casser les dents.

Mais elle déteste surtout ceux qui troublent la vie des forêts. C'est probablement à cause de cela qu'elle persécute les voleurs de bois et qu'elle leur coupe un morceau de chair du talon si elle les attrape. Elle est encore plus hostile aux gens qui tendent des filets aux oiseaux et aux lièvres.

Elle possède aussi un pouvoir magique et à cet égard on raconte à Zankendorf² l'histoire suivante :

Il y a longtemps, dans ce village, vivait un bûcheron marié et très pauvre. Un jour voyant qu'il ne pouvait trouver aucun remède à sa misère il prit la décision d'aller dans une proche forêt de pins et

1. Cf. t. XV, p. 530.

2. SCHAKOWITZ : *Mythen und Sagen des Marchfeldes in Zeitschrift für österreichische Volkskunde*, 1896, p. 271-272.

d'y chercher le rameau magique dont il avait entendu parler et grâce auquel celui qui le possède peut avoir autant d'argent qu'il veut. Comme c'était l'hiver et que la neige avait couvert tous les chemins et tous les sentiers, il marcha si doucement qu'il put surprendre la Kacinka qui était en train de casser les branches d'un haut pin. Dès qu'il l'aperçut, il se cacha derrière un tronc épais et continua à l'observer. Elle mit toutes les branches dans son tablier et marcha ensuite trois fois autour de l'arbre. Puis elle poussa un cri qui ressemblait plutôt au beuglement d'un taureau et soudain un sanglier noir apparut devant elle. Elle sauta sur son dos et disparut aussitôt. Le pauvre bûcheron rampa à quatre pattes à l'endroit abandonné par elle et trouva dans la neige trois ducats en or. « Oh ! c'est la vieille qui les a perdus sans doute, » se dit-il et il empocha l'argent. Puis pour retrouver un jour le tronc du pin il fit une marque : un signe de croix et courut de toute sa vitesse chez lui.

Peu de temps après l'argent fut dépensé. Le bûcheron se rendit alors de nouveau dans la forêt. Cette fois il remarque qu'une petite branche avait poussé à l'endroit qu'il avait marqué de la croix. Mais sa couleur était un peu bizarre : tantôt très blanche, tantôt très jaune. Sans réfléchir longtemps, il cueillit la branche et la mit dans sa poche. Cependant comme il s'apprêtait déjà à partir il entendit un bruit intense comme si un express traversait la forêt. Plein de terreur il se jeta vite par terre et se recouvrit de sa pelisse. A peine l'eut-il fait que la Kacinka parut devant lui. Elle était assise sur son sanglier et regarda le bûcheron fixement, puis montra avec le doigt l'endroit où il avait enlevé la branche. Mais le bûcheron avait, malgré tout, encore assez de présence d'esprit pour se rappeler quel moyen rendrait la Kacinka inoffensive. Il s'élança contre elle en criant « Svaté Youró ! » (Saint-Georges !) et lui cracha au visage. Immédiatement tout avait disparu. Alors le bûcheron retourna chez lui, et plaça le rameau magique sur le toit de sa maison dans la gouttière. Depuis ce jour toutes les fois qu'il pleuvait il n'avait qu'à recueillir les gouttes qui en coulaient et il avait autant de monnaies d'or et d'argent qu'il voulait.

V. BUGIEL.



PETITES LÉGENDES LOCALES

CCCCVIII

LES REINES MANGEUSES D'ENFANTS

Côté de la légende (que j'ai signalée ici) de la Reine Margot à Usson, il faut placer celle de la reine Isabelle de Bavière qui, dit-on à Montferrand, mangeait les enfants. On montre encore sa maison.

Un homme qui voyageait, surpris par la pluie, dut passer la nuit dans un moulin abandonné près de la Chapelle-sur-Usson (Puy-de-Dôme). Au milieu de la nuit arrive, suivie d'énormes dogues, une magnifique voiture : il en descend une dame et deux messieurs, très bien habillés, avec un enfant nouveau-né. On jette l'enfant aux dogues, qui le dévorent. L'homme épouvanté se blottit dans son coin, et entend la dame murmurer d'une voix dolente : « Voilà bien le troisième que les chiens m'ont mangé ».

CCCCIX

LE BOIS DE LA BLANCHE

Noirmoutiers possède une version de la légende du comte Ory. Un seigneur débauché se déguisa un jour en religieuse et se présenta à un monastère de femmes pour passer la nuit. Comme il n'y avait pas de lit vacant, la supérieure le fit coucher avec l'une des sœurs. Depuis, le monastère fut rasé : sur son emplacement se trouve aujourd'hui le « bois de la Blanche ».

(Raconté par le capitaine Gris, de Pornic).

A. DAUZAT.

CCCCX

LE Puits DE LA CITÉ DE CARCASSONNE

Le Grand Puits de la Cité de Carcassonne a de vastes proportions et il a été l'objet de traditions fort nombreuses. Les unes racontent qu'au fond se trouvent des portes de souterrains, d'autres qu'il renferme des grottes merveilleuses habitées par des fées. Cette attribution lui était donnée par une poésie languedocienne antérieure au milieu du ^{xvii}^e siècle. Salan aurait précipité dans ses profondeurs sept archers qui avaient médité des apôtres et du bienheureux saint Gimer. Étant en liesse dans les rues de la ville pendant la nuit, ils

rencontrèrent un âne couvert d'une riche housse. Ils s'en emparèrent et, l'un après l'autre, montèrent sur son dos. L'animal semblait grandir à mesure qu'ils prenaient place, de telle façon qu'ils purent s'asseoir tous. Alors la riche housse se changea en un drap funéraire, et l'étrange monture reprit sa course. Après une station au cimetière, où les tombes se soulevèrent, laissant passage aux trépassés qui entonnèrent un chant funèbre, l'âne monstrueux (c'était Satan en personne) se précipita sur la Place du Grand Puits et se jeta dans les profondeurs du gouffre avec les sept archers.

(GASTON JOURDANNE, *Contribution au folk-lore de l'Aude*, p. 220, d'après le *Journal de l'Aude*, 24 janvier 1838).

CCCCXI

LE Puits ET LES CLOCHES

On allait autrefois entendre à l'orifice du puits du château de Ravel, à la Noël, un carillon produit par des cloches enterrées là depuis un temps immémorial.

CCCCXII

LE RETOUR DU PRISONNIER

Une ancienne croix, non loin du village de Bages, porte le nom de *Crouc de la Lego*, Croix de la Lieue, une vieille vie de sainte Madeleine raconte qu'un frère de saint Louis, comte de Toulouse et de Narbonne, fut fait prisonnier dans un combat qu'il perdit contre le roi de Castille, et jeté dans un cachot où il séjourna longtemps. Une nuit, sainte Madeleine, pour laquelle il avait une dévotion particulière, lui apparut, fit tomber ses fers, lui couvrit les yeux et lui dit de la suivre. Les portes du château, s'étant miraculeusement ouvertes, il parcourut une grande étendue de pays comme porté par un nuage et poussé par un vent violent. Quand il s'arrêta, Madeleine le quitta en lui disant qu'il se trouvait sur sa terre de Narbonne. Le jour s'étant levé, il vit venir à lui un anachorète qui lui apprit qu'il se trouvait à Bages, à une lieue de Narbonne. En reconnaissance, il fit ériger cette croix ¹.

CCCCXIII

LA DISPARITION DU LAC DE PUIVERT

Une reine Blanche habitait le château de Puivert qui était alors entouré d'une vaste nappe d'eau. Quelquefois les eaux grossies par

1. GASTON JOURDANNE, l. c. p. 228.

les orages envahissaient un trône de marbre situé au bout d'une jetée et sur lequel la reine se plaisait à rêver. Elle fit percer à une certaine profondeur, l'immense roche qui retenait le lac captif, pensant que le trop plein s'écoulerait par cette ouverture et laisserait le lac au même niveau. Mais le rocher céda à l'énorme pression des eaux qui s'engouffrèrent dans la gorge de la vallée et engloutirent les seigneurs et la reine elle-même. Cette catastrophe a eu lieu en effet ; elle fut due à un seigneur de Puivert qui voulant dessécher le lac, manqua de prudence dans ses travaux.

CCCCXIV

LA STATUE PENCHÉE

La Vierge placée au-dessus de la porte Narbonnaise a la tête penchée, depuis que, à ce que raconte la tradition locale, la flèche d'un archer la frappa d'un trait sacrilège.

CCCCXV

LA CROIX DES SEPT FRÈRES

Non loin de Camurac se dresse la Croix des Sept Frères. Un père avait sept fils qui étaient, comme lui, ouvriers forgerons. Quand ils furent en âge, ils les engagea à courir le monde pour gagner leur subsistance. Mais il leur fit promettre de revenir tous ensemble, à une époque fixée. Ils revinrent en effet au jour dit ; au moment où ils vont arriver au village, une rafale de neige les engloutit. Le père éleva une croix à l'endroit où l'on retrouva leur corps.

Suivant une variante, le père, au contraire, les accabla de reproches quand il les vit partir, et la rafale de neige fut un châtiment du ciel.

CCCCXVI

FÉES DES FONTAINES

Des formes blanches (*les Agoustines*) viennent la nuit errer autour de la fontaine des Augustines à Limoux, et chanter des psalmodies funèbres ¹.

CCCCXVII

LES FONTAINES DU DIABLE

Le diable est assez rarement en relation avec les sources vives, et

1. GASTON JOURDANNE, p. 228, 230, 221, 231, 181.

il en est peu auxquelles s'attache son nom, alors qu'un si grand nombre portent celui d'un saint et que beaucoup portent celui d'une fée. Cependant on trouve à La Grande Verrière (Saône-et-Loire) une fontaine au diable, près de laquelle est l'empreinte de son cheval et une autre fontaine du même nom dans le Doubs. (LEX, *Les fontaines en Saône-et-Loire*, p. 45 ; CH. THURIET; *Trad. pop. du Doubs*, p. 496).

A-t-on relevé d'autres fontaines du diable ?

CCCCXVIII

FONTAINES DE FÉES CHRISTIANISÉES

Au XV^e siècle, la source guérissante des environs de Domremy s'appelait la bonne fontaine aux fées Notre Seigneur.

(*Journal parisien de 1405 à 1445*, éd. Metey, cité par A. Maury, *Lég. du moyen âge*, p. 18).

Connait-on d'autres fontaines portant des noms analogues ?

CCCCXIX

LES FONTAINES AUX FÉES ET LES MÉGALITHES

D'après une note de M. de la Villemarqué, on trouve assez souvent dans le voisinage des dolmens une fontaine appelée Fontaine de la Fée *Feunteun ar Gorrigan*. A-t-on relevé en Bretagne des preuves de cette assertion, et rencontre-t-on ailleurs des fontaines portant le nom de Fontaine des fées ou d'autres noms suggestifs dans le voisinage des mégalithes ?

(*Barzaz-Breiz*, p. 291).

CCCCXX

LES AMES DU PURGATOIRE ET LES FONTAINES

Près des sources mystérieuses sont les âmes du Purgatoire ; c'est pour cela qu'on y jette des épingles et des morceaux d'assiettes, pour les réjouir lorsqu'ils viennent s'asseoir autour ; ces épingles leur servent en hiver à rattacher leurs suaires. Les diables y viennent aussi ; mais les saints protecteurs les empêchent de tourmenter les humains. Parfois le bienheureux qui préside à la fontaine apparaît auprès durant les nuits orageuses.

(*Galerie bretonne*, p. 75, 76).

Connait-on d'autres exemples de ces croyances ?

CCCCXXI

LES FONTAINES DES FÉES

Dans plusieurs traditions, les fées sont les créatrices des fontaines, surtout de celles dont l'eau est limpide et pure. Parfois il leur avait suffi d'un coup de baguette pour les faire jaillir. Les fontaines de N.-D.-de-Larré en Plessé, de Plafité en Campbon, de Riaoven-Guenerouet, dans la Loire-Inférieure, devaient leur origine à la baguette de trois fées, qui étaient sœurs et qui les dotèrent de qualités bienfaisantes. À côté de la première s'élevait une chapelle, aujourd'hui détruite, et la source était fréquentée par de nombreux pèlerins. Toutes les trois avaient, entre autres vertus, celle d'augmenter le lait des nourrices ¹.

Près de Condé-sur-Noireau, une fée avait, d'un coup de baguette, produit une source qui s'appelle encore la Fontaine aux Fées, pour la commodité de ses sœurs, qui avaient leur demeure souterraine au sommet des Roches Baligot ².

CCCCXXII

LES ROCHERS ANTHROPOMORPHES

En face du château d'Oliferne, trois pointes de rochers s'appellent les trois Damettes. C'est la métamorphose des trois filles d'Oliferne, qui, faites prisonnières, furent renfermées dans un tonneau rempli de clous, dont la pointe était tournée en dedans, et qui furent ainsi précipitées du haut de la montagne. Chaque nuit elles s'en détachent pour aller visiter leur premier séjour ³.

Au milieu des bois de Morteau, on aperçoit, debout sur un banc de pierre, un monolithe qui représente un moine, le capuchon sur le front, les mains jointes sous le manteau. Au moment où le peuple de ce pays commençait à se relâcher de sa première ferveur, un moine, qui s'était retiré dans ce bois solitaire, pria le ciel de donner un signe durable pour rappeler à qui les gens devaient leur première instruction. À la place même où le moine avait fait cette prière, on vit apparaître cette statue de pierre ⁴.

CCCCXXIII

LA RÉCOLTE BÉNIE OU MAUDITE

Habituellement la seule présence des êtres de nature diabolique

1. BIZRUL. *Des voies romaines de la Bretagne*, p. 66.

2. LECOEUR. *Esquisses du Bocage normand*, t. II, p. 425.

3. MONNIER et VINGTRINIER. *Trad. pop.* p. 404.

4. *Mag. pit.*, 1843, p. 245.

est nuisible aux récoltes ; pourtant près d'Argentan, la trace du passage du serpent de Villedieu est reconnaissable à la nuance plus verte du blé et à sa plus grande hauteur en cet endroit. (*Société des Antiquaires*, 2^e série, t. IV, p. 79). Par contre, entre Orville et Lelongay, les moissons noircissaient sur le trajet qu'avaient suivi sainte Anne et sainte Gertrude, quand elles allaient se rendre visite.

(CLÉMENT JANIN, *Trad. de la Côte-d'Or*, p. 81).

CCCCXXIV

LE PRÉ MAUDIT

A Gathmo est le Pré Maudit ; toute une partie reste improductive tandis que l'autre a toujours une belle récolte de foin. Deux frères amoureux de la même femme, étaient à faucher, lorsque la jeune fille vint les trouver dans la prairie et s'assit pour filer sa quenouille sur une pierre taillée en forme de siège. Tout à coup l'un des hommes leva sa faux et étendit son frère mort à ses pieds. Le fuseau s'échappa des mains de la fileuse, et le peloton se déroula tout entier entre deux adans avec une rectitude irréprochable de ligne ; depuis ce jour le côté où travaillait l'assassin est resté dénudé et sans herbe.

(HIPPE SAUVAGE, *Légendes normandes*, p. 117).

CCCCXXV

LE TRÉSOR DES SARRASINS

Les gens de Colombugne contaient que les Sarrasins chassés du pays de Montmaure s'étaient réfugiés dans une caverne de la montagne, et y étaient morts de faim plutôt que de se rendre ; et qu'ils avaient jeté dans une sorte de puits la peau de chien qui contenait le trésor de la tribu.

(*Revue dauphinoise*, août 1900).

CCCCXXVI

LE POISSON DE CHARLEMAGNE

Charlemagne fut, dit-on, arrêté devant le château de Lourdes par un Sarrasin nommé Mirat qui s'y était retranché. Le conquérant était sur le point de se retirer lorsqu'un aigle envoyé par N.-D. du Puy en Velay porta un poisson au plus haut sommet du château, lieu qui fut plus tard nommé Pierre de l'Aigle. Mirat envoya le poisson à Charlemagne pour lui prouver qu'il n'était pas à court de vivres. Le grand monarque entra dans une violente colère ; mais

l'évêque du Puy le rassura et lui expliqua le miracle. Il fit plus, il s'entremet entre le roi et le Sarrasin et proposa à Mirat de se rendre, non à Charlemagne, mais à N.-D. ; ce à quoi l'assiégé consentit, et promit en hommage une botte de foin. Il la porta lui-même et se fit chrétien.

(*Magasin pittoresque*, 1852, p. 361).

CCCCXXVII

ORIGINE FACÉTIEUSE DE VILLE

Le peuple provençal tient pour certain que quand Dieu sema les badauds, le sac se creva au-dessus de Tarascon, et y répandit d'innombrables graines qui ont abondamment fructifié depuis.

(H. VASCHALDE, *Dictons et sobriquets du Midi de la France*).

CCCCXXVIII

PIERRES FATIDIQUES

Près de Samoreau (Seine-et-Marne), les eaux basses de la Seine mettent à découvert, les années de grande sécheresse, la rose d'Arquebire, sur laquelle on peut lire : Ceux qui m'ont vue ont pleuré, ceux qui me verront pleureront. (*Monde illustré*, 16 juillet 1870). Le fait est très rare, ajoute le chroniqueur, car sa dernière émergence coïncide avec le tremblement de terre de Lisbonne et la guerre de sept ans. Cette roche a été découverte en 1870¹. (*Intermédiaire*, 7 nov. 1900).

PAUL SÉBILLOT.

USAGES ET SUPERSTITIONS DE NANTES ET DE LA LOIRE-INFÉRIEURE²

(Suite)

1. *Eternuement*. — Quand on éternue trois fois à jeun, le mardi matin, on dit que c'est bon signe et que l'on recevra un cadeau (Nantes).

2. *Le feu*. — Quand le feu flambe tout à coup, avec une espèce de roulement, c'est signe de visite.

1. A. POMMEROL, in *Revue des Trad. pop.*, t. XV, p. 454.

2. Cf., t. XV, p. 117. On trouvera des parallèles de beaucoup de ces faits dans Paul Sébillot ; *Coutumes de la Haute-Bretagne* (Maisonnette, 1886) et dans les additions à cet ouvrage ; *Revue des Trad. pop.*, t. VII, p. 37, 94, 156, 226.

Quelques personnes disent la même chose, quand on se frappe le coude (Nantes).

3. *Le papillon*. — Quand un papillon de mite voltige, c'est signe de nouvelle, de même, la chandelle à laquelle se forme un champignon.

Se heurter le coude, est encore le même signe, pour d'autres personnes (Nantes).

4. *Le trépied*. — On ne doit jamais laisser le trépied vide dans la cheminée ; le diable viendrait s'y asseoir (Nantes).

5. *Première vente*. — Les poissonnières de Nantes et une grande partie des marchandes de commun font le signe de la croix avec la première pièce de monnaie, argent ou billon, qu'elles reçoivent, en disant : « Dieu bénisse la main qui m'étrenne ! » Elles croient fermement que certaines personnes ont bonne main et portent chance ; tandis que d'autres, au contraire, leur portent mal chance. En conséquence, elles cherchent à être étrennées par celles qu'elles supposent porter bonheur, de préférence à toute autre. Lorsque ma mère vivait, j'ai souvent entendu des marchandes se féliciter de sa venue, et la remercier de leur présager une bonne journée.

6. *Épingle*. — Trouver une épingle est de mauvais présage, surtout si la pointe est dirigée vers la personne qui la voit, et qui doit bien se garder de la ramasser.

Si c'est la tête qui est tournée vers celui qui la voit, c'est signe de chance (Nantes).

7. <i>Araignée</i> . —	Araignée du matin, Chagrin.	
	Araignée du midi,	<i>Variante :</i>
	Profit.	Souci :
	Araignée du soir,	
	Bon espoir.	(Nantes).

8. *Glace cassée*. — Une glace cassée est signe de mort pour les uns. « Signe de malheur pour cinq ou sept ans » disent les autres (Nantes).

9. *Fer à cheval*. — Trouver un fer à cheval porte bonheur. (Nantes et toute la Vendée).

10. *Vendredi*. — Le vendredi est un jour néfaste ; certaines personnes, même instruites, ne voyageraient pas un vendredi (Nantes).

D'autres ne voudraient pas acheter d'étoffes ce jour-là, persua-

dées que les vêtements qui en seraient formés ne feraient pas bon usage. (*Adèle Guertin de Marchecoul*).

11. *Objets en croix*. — Les couteaux et fourchettes en croix sont d'un mauvais présage, ainsi que la salière renversée (Nantes).

12. *Porte-bonheur*. — Marcher dans une « sentinelle » porte bonheur ; c'est signe d'argent, selon d'autres personnes (Nantes).

13. *Les bossus*. — Passer la main sur le dos d'un bossu porte chance.

14. *Corde de pendu*. — La corde de pendu est un talisman infailible. A Nantes, où ce genre de suicide est très commun, c'est à qui se procurera de la corde, quand quelqu'un se pend ; même il est indispensable de la porter toujours sur soi.

Il y a quinze ou vingt ans, un jeune homme s'était pendu, dans la rue Merceur. Quand la justice arriva, il ne restait plus trace de corde, les voisins et les amateurs de talismans avaient tout emporté.

On m'a assuré que ce fait s'était reproduit, plus récemment encore rue de la Boucherie, il y a un an à peine.

15. *Ordalies de mariage*. — Les jeunes filles qui désirent se marier et voir en songe leur futur mari, ont soin, le premier vendredi de chaque mois de faire la cérémonie suivante en se couchant.

On pose d'abord le pied droit sur le bois du lit, en disant :

I

Le premier vendredi du mois,
Je mets le pied sur l'anti-bois ;
De l'anti-bois au lit.
(On met le pied sur la couverture)
Et je prie
Dieu et la Vierge Marie
De me fair' voir, en mon dormant,
Celui que j'aurai d'mon vivant

On se couche ensuite, et si l'on rêve d'un jeune homme, c'est celui-là qu'on épousera (Nantes).

II

D'autres jeunes filles disent, quand le croissant paraît :

Croissant,
Beau croissant,
Fais-moi voir, en mon dormant,
Celui que j'aurai, en mon vivant.

III

Il y a aussi des personnes qui, pour voir également leur futur, placent en se couchant, le 1^{er} vendredi du mois, sous leur traversin ou leur matelas une glace, sur laquelle est posée une croix formée de feuilles de laurier.

16. *Pelure de pomme.* — Quand on pèle une poire ou une pomme, on détache adroitement la pelure sans la casser, de façon à ce qu'elle reste toute entière et forme un long ruban étroit.

En la jetant par dessus l'épaule gauche, elle tombe à terre, où elle doit former l'initiale du nom de celui où celle qu'on doit épouser. (Nantes).

17. *Le rameau béni et le tonnerre.* — Quand il tonne, on jette au feu quelques feuilles du rameau béni de Pâques fleuries (rameau qui, à Nantes et dans les environs, est presque toujours du romarin sauf de rares exceptions). Ce rameau, brûlé ainsi, doit préserver de la foudre la maison et tous ceux qui l'habitent.

18. *Formulettes contre la foudre.*

I

Sainte Barbe et sainte Fleur,
La couronne de Notre Seigneur,
Partout où le tonnerre tombera,
Sainte Barbe et sainte Fleur
Nous gardera.

Variante :

Du tonnerre nous gardera.

II

Sainte Barbe et sainte Claire,
Gardez-nous du tonnerre.

19. *Le pain béni.* — On croit que le pain béni fait parler les petits enfants ; et, quand quelqu'un va à la grand'messe, il en rapporte un petit morceau, qu'on fait sucer aux poupons, afin qu'ils parlent plus vite.

Cette croyance existe aussi dans les campagnes ; à Saffré (Loire-Inférieure) on appelle le pain le *béni de la messe*.

Formulette du pain béni

Pain béni, je te prends
 Si la mort me surprend
 En corps et en sang,
 Tu me serviras de Saint-Sacrement

20. *Les Chats.* — Il y a, au sujet des chats, une foule de croyances superstitieuses :

1° D'abord, tous les gens du peuple s'imaginent que les chats ont un ver au bout de la queue, et qu'il faut absolument en couper le petit bout, pour détruire le ver et faire profiter l'animal.

2° Les chats noirs portent bonheur.

3° Les chats sont la bête du diable ; au jour du jugement dernier, on les verra tous grimper le long du mur de l'enfer (*on ne dit pas, par exemple, si c'est pour y rentrer ou pour en sortir*).

4° On dit aux enfants de ne pas trop caresser les jeunes chats, parce que « ça les empêche de profiter. »

5° Pour faire passer le lait des chattes, quand on leur enlève leurs petils, on leur met au cou un collier de bouchons.

6° On dit que les chats de *Mars* (nés en mars) sont bien meilleurs que les autres.

7° Quand quelqu'un a l'air effaré, on dit qu'il fait des yeux *comme un chat qui ch... des mûres* (châtaignes d'eau).

Quelques personnes disent aussi : *comme un chat qui ch... des carreaux de vitre.*

8° Tuer un chat porte malheur.

9° Les gens du peuple croient qu'il est dangereux d'embrasser les chats, que leurs poils sont un poison très violent, et qu'une personne mourrait, si elle en avalait un seul. Il y a quelques années, un homme me racontait qu'une personne de sa connaissance était morte ainsi, sans aucune maladie, parce qu'elle avait avalé un poil de chat, *qui s'était enroulé autour de son cœur.*

10° On recommande aux enfants de ne pas embrasser les chats parce que cela donne des boutons à la figure.

11° Si l'on coupait les moustaches d'un chat, il ne serait plus bon à rien, parce qu'il ne pourrait plus sentir les souris.

12° On dit que les chats *voleurs* sont les meilleurs.

13° On croit qu'un chat retrouve toujours le chemin de sa maison, même quand on l'emporte très loin.

14° On dit que les chats n'aiment point leurs maîtres, et qu'ils ne s'attachent qu'à l'endroit qu'ils habitent.

15° Quand un chat passe la patte par-dessus son oreille, en se débarbouillant, on dit que c'est signe de pluie.

16° Quand les *marcoux* (châts mâles) sont en amour, on dit à Nantes qu'ils sont en *ravaud* ou en *renaud*.

17° On prétend que les bons chats ne mangent jamais les souris qu'ils attrapent.

18° On dit d'un chat caressant qu'il est *charitable*.

19° Quand une jeune fille aime les chats, on dit qu'elle aura un beau mari ; on prédit de même à un jeune homme qu'il aura une jolie femme, s'il aime ces animaux.

Si on ne les aime pas, c'est le contraire qui arrivera.

Les chats figurent aussi dans plusieurs proverbes :

— Il n'y a pas un chat (il n'y a personne).

— Tu as joué avec le chat (dit-on à l'enfant qui a quelques égratignures).

— Le chat a mangé sa langue (se dit de l'enfant qui boude et ne parle plus).

— Mignon à deux

Au chat et à sa queue.

(Ironique).

21. *Vêtement neuf*. — Quand on n'etrenne aucun vêtement neuf à Pâques, on dit que les pies vous ch. .ont sur la tête.

À Beauvoir-sur-Mer (Vendée) la même croyance existe, mais on dit alors que les saints vous feront la grimace.

22. *Les cormes et le changement de sexe*. — On croit qu'une fille peut devenir garçon, en mangeant treize cormes vertes. (M. le Dr Petiteau, Sables d'Olonnes).

23. *La poule noire*. — On croit que le Diable donne à ceux qui se sont vendus à lui une poule noire, qui leur porte chance et leur procure de l'argent.

Aussi dit-on d'un homme qui a de la fortune, dont on ne peut découvrir la source : « Il s'est donné au diable pour avoir la poule noire », ou, plus brièvement : « Il a trouvé la poule noire. »

24. *Bourdonnements de l'oreille*. — Si l'on a des bourdonnements dans l'oreille gauche, on dit du bien de vous ; si c'est dans la droite, on en dit du mal.

25. *Le coucou*. — Quand on entend chanter le coucou pour la première fois de l'année, on regarde si l'on a de l'argent dans sa poche. Si l'on en a, on en aura toute l'année ; dans le cas contraire, il fera défaut.

26. *Crêpes de la Chandeleur*. — La même croyance existe pour le jour de la Chandeleur. Purification de la Vierge, 2 février. Si l'on fait des crêpes ce jour-là, on aura de l'argent toute l'année.

27. *Formulettes de puces*. — Quand une jeune fille est piquée par une puce, elle dit, en pensant à son amoureux :

Au cou,
Il est en courroux.
A la main,
Nouvelle en chemin.
Aux reins,
Il est en chagrin.
Au ventre,
Il est dans l'attente.
A la cuisse,
Il bisque.
A la fesse,
Il est en détresse.

28. *Règles*. — Il y a également une superstition pour les jours menstruels, en voici la formulette :

Dimanche, c'est de la constance.
Lundi, c'est de l'inconstance.
Mardi, c'est des présents.
Mercredi, c'est des querelles.
Jeudi, c'est de la joie.
Vendredi, c'est des pleurs.
Samedi, c'est des affronts.

29. *Araignée trouvée*. — Quand on trouve par hasard une araignée dans son assiette ou dans son verre, on crie bien vite :

« Saint Charles Borromée ! »

pour se préserver de tout mal, ou *v'lin* ; parce qu'on prétend que saint Charles, disant un jour sa messe, une araignée tomba dans son calice au moment de la consécration, et qu'il préféra l'avalier, de peur de manquer de respect au sacrement.

30. *La feuille de houx*. — Quand les jeunes filles se promènent à la campagne, pour savoir leur avenir, elles cueillent une feuille de houx, et posent tour à tour le doigt sur chaque piquant, en disant : *Fille, femme, veuve, religieuse*.

On recommence ainsi, jusqu'à ce qu'on arrive au dernier piquant, la réponse est celle qui y arrive.

Pour un garçon, on dit :

Garçon, mari, veuf, moine.

31. *La lune.* — On attribue à la lune de malignes influences et des pouvoirs très singuliers, parmi lesquels celui de « *manger les pierres* ».

Je me souviens qu'étant enfant, il y avait dans la rue Noire, que nous habitions, plusieurs vieilles maisons, dont les jambages des portes, en tuffeau trop tendre, étaient creusés par le temps et la pluie. J'allais souvent voir travailler un tisserand, qui occupait une de ces vieilles maisons, et comme je demandais d'où venaient les trous que je voyais dans le tuffeau, il me répondait que « c'était la lune, qui avait mangé la pierre. »

32. *Eclipses.* — On croit que les éclipses de soleil ou de lune sont produites par une bataille entre ces deux astres. Il y a 35 ans une éclipse de soleil très belle ayant eu lieu, une de nos voisines, femme de la campagne, qui avait regardé l'éclipse à travers un *tamin* (tamis), nous assurait qu'elle avait parfaitement vu le soleil et la lune « se combattre ».

33. *Jeteux de sort.* — La croyance aux *sorts* et aux personnes qui en *jettent* est très répandue à Nantes et dans tout le département.

En voici, trois exemples, dont le premier m'a été conté, il y a bien longtemps, par ma mère.

Un mendiant de fort mauvaise mine avait demandé l'aumône à une couturière qu'elle connaissait. Ayant été refusé, il partit en disant : « Vous vous en repentirez. » Dès le lendemain, la pauvre demoiselle, qui était la personne la plus propre et la plus soigneuse, était couverte de poux ; plus elle en tuait, plus il en revenait, et rien n'y faisait... cela dura huit jours. Au bout de ce temps, le mendiant passa devant sa porte, et lui dit en ricanant : « Hé bien, en avez-vous assez ? » Les poux disparurent, à partir de ce moment, et elle n'en revit jamais un seul. La seconde aventure est arrivée, il y a une vingtaine d'années, à une domestique qui me servait et qui était, elle aussi, de la plus scrupuleuse propreté. Elle avait le cœur très tendre pour les animaux, et ne pouvait souffrir les voir maltraiter. Elle ne pouvait s'empêcher de gourmander les charretiers qui brutalisaient leurs chevaux, et qui ne se gênaient pas pour lui dire des sottises. Un matin qu'elle allait au marché, elle vit un *jailloux* (employé de la répurcation), qui frappait brutalement son cheval ; elle en fut indignée, et lui dit sa façon de penser. Le charretier furieux, jura après elle, et s'éloigna avec son tombereau, en faisant

un geste de menace. Le soir, en se couchant, elle trouva trois ou quatre poux dans ses vêtements, et cela dura quelques jours. Elle attribua, sans hésiter, cette désagréable invasion à un sort, jeté sur elle par le jailloux.

Certains mendiants sont sorciers, et on ne doit pas leur refuser l'aumône, de peur de quelque sort.

J'ai bien connu une personne, morte maintenant, dont le mari était ferblantier, place Bretagne. M^{me} T^{***} était un jour assise à sa porte, et un mendiant vint lui demander la charité. Elle refusa de donner à cet homme qui avait, paraît-il, très mauvaise mine. « Vous vous en souviendrez !... » dit-il en s'éloignant, d'un ton menaçant. Elle était grosse en ce moment, et, quand son terme arriva, elle mit au monde le plus joli petit garçon que l'on pût voir. Je l'ai parfaitement connu, puisqu'il venait voir sa sœur, pensionnaire dans la maison où je faisais mon éducation, il était blond et très intelligent, mais il était sourd-muet. Tous les gens du voisinage attribuaient son infirmité à la menace du mendiant.

34. *Les carrefours*. — On croit que, lorsqu'il y a un carrefour où aboutissent quatre routes, c'est là que le diable apparaît, et qu'il faut aller l'évoquer.

35. *Livres de sorcellerie*. — Il est extraordinaire de voir à Nantes combien de paysans vont chez les libraires ou les bouquinistes, acheter des livres de sorcellerie, tels que le Grand Albert, la Poule Noire, l'Enchirillon ou Ange sur Illon (l'Enchiridion), etc., etc., pour jeter des sorts à leurs voisins, enlever le lait de leurs vaches, les faire périr, eux ou leurs bestiaux, abîmer leurs récoltes, etc., ce qu'ils appellent jouer un tour.

Un paysan, se trouvant un jour dans un magasin, où je venais justement d'entrer, demandait un des volumes nommés plus haut, disant que c'était pour jouer un tour à son voisin, qui lui avait envoyé une nuée de papillons (papillons), qui voltigeaient autour de lui et le suivaient partout, surtout quand il travaillait aux champs et qu'il conduisait sa charrue.

Cette croyance aux sorts est générale à Nantes dans la basse classe, et même dans la bourgeoisie, surtout lorsqu'une seule génération la sépare des ancêtres paysans.

Les paysans croient aussi que les prêtres ont des livres très forts qui peuvent détruire les sorts.

36. *Plumes de Paon*. — On prétend que les plumes de paon portent malheur ; les opales ont aussi cette mauvaise réputation.

37. *Pain entamé.* — Avant d'entamer un pain, on ne manque jamais de faire une croix par dessous, avec la lame du couteau ; on croit aussi que poser le pain à l'envers porte malheur.

38. *Mariages simultanés.* — Deux sœurs ou deux frères qui se marient le même jour se portent malheur mutuellement ; il en est de même si c'est un frère et une sœur.

On croit que l'un ou l'autre des deux époux mourra infailliblement dans l'année.

39. *Le cancer est une bête.* — Les gens du peuple sont persuadés que le cancer est une bête, espèce de grosse araignée ou de crabe, que l'on est obligé de nourrir avec de la viande, afin qu'il ne dévore pas le malade.

40. *Les suicidés.* — Ils croient aussi qu'on ne doit pas toucher aux suicidés avant l'arrivée de la justice. Grâce à ce préjugé, des pendus sont morts faute d'avoir coupé la corde ; et des noyés ont péri sans secours, parce qu'on attendait l'arrivée du commissaire.

41. *La lune et les enfants.* — Lorsque la lune change de quartier dans les trois jours qui suivent un accouchement, le prochain enfant qui naîtra sera d'un sexe différent.

Quand les petits enfants rejettent le lait, les bonnes et les nourrices disent que c'est signe qu'ils profitent.

On dit aux enfants qui mangent du pain sec, que cela donne de beaux yeux.

42. *Pour faire dormir.* — On croit que les pattes de poulet font dormir, ainsi que les violettes.

43. *Les poux.* — Les nourrices de campagne et les femmes du peuple croient que les poux sont la santé des enfants.

44. *La peau.* — On change de peau tous les sept ans.

45. *Les couturières et les cheveux.* — Les jeunes couturières placent un de leurs cheveux dans l'ourlet des robes de mariées, pour se porter chance et se marier plus vite.

46. *Les sourcils.* — On dit que les personnes dont les sourcils se rejoignent sont jalouses.

47. *La peau de taupe.* — Autrefois quand les nouveaux nés étaient un peu délicats, on leur mettait une peau de taupe sur la tête pour leur donner de la chaleur et de la force.

48. *La jarretière perdue.* — Quand une jeune fille perd sa jarretière, on dit que c'est un galant qui se détache d'elle.

On dit aussi la même chose, si son tablier se détache.

49. *Le lait de chèvre.* — Le lait de chèvre passe pour rendre les enfants plus vifs et plus agiles.

50. *Épingle donnée.* — Une épingle donnée *pique* l'amitié, et fait naître des querelles.

51. *Fleurs données.* — Quand on offre des fleurs à une jeune fille, on l'embrasse, on appelle cela *empiéter* le bouquet.

52. *Articulations des doigts.* — Les jeunes gens des deux sexes s'amuse à faire craquer les articulations de leurs doigts ; autant on entend de craquements, autant ils ont d'amoureux ou de *galandes*.

53. *Boire dans un verre.* — Quand on boit dans le verre d'une autre personne, on dit qu'on connaîtra ses pensées.

54. *Objets brisés.* — Quand on brise quelque objet dès le matin, on croit qu'il doit arriver trois malheurs dans la même journée.

55. *Parrains et filleuls.* — On dit que les garçons *marrainent*, c'est à dire qu'ils tiennent de leur marraine, et que les filles *parrainent*, c'est à dire qu'elles ont le caractère de leur parrain.

56. *Première entrée dans une église.* — Lorsqu'on entre pour la première fois dans une église ou une chapelle, on dit qu'on peut former trois vœux, dont l'un, au moins, est exaucé dans l'année.

57. *Queues de lézards.* — On dit qu'une queue de lézard porte bonheur : aussi, bien des personnes brisent le bout de la queue des pauvres bêtes, quand elles se promènent à la campagne, afin de le porter sur elles.

On dit la même chose pour les cornes des cerfs-volants.

58. *Fer dans le nid.* — On place une aiguille dans le nid des serins ou des autres oiseaux en cage, pour préserver leurs œufs de l'orage et les empêcher de devenir clairs.

59. *La Méduse et les yeux.* — Quand on est au bord de la mer, on dit qu'il ne faut pas porter la main à ses yeux après avoir touché une Méduse, ou bouillie de mer, parce qu'on attraperait mal aux yeux.

60. *Septième enfant.* — Dans une famille, quand il naît sept garçons de rang (à se suivre), le septième est Marcou.

On prétend qu'il a une fleur de lys sous la langue ou sur le bras,

et qu'il a le pouvoir de guérir toutes sortes de maladies, principalement les entorses, foulures, etc.

(Cette croyance existe aussi en Vendée).

61. *Le linge et le caractère.* — Les blanchisseuses nantaises prétendent que l'on peut connaître le caractère des femmes suivant leur linge.

Lorsque le sang n'y tient pas et s'en va de suite, en le plongeant dans l'eau, elles disent que la personne est bonne et d'un caractère doux ; tandis que, lorsqu'il s'attache au linge et disparaît difficilement, c'est une personne difficile à vivre, acariâtre et rancunière, ou, comme on dit à Nantes : qui porte en cœur.

62. *Tailleuse et aiguille.* — Quand une apprentie tailleur se pique en cousant, les ouvrières lui disent que c'est le métier qui entre.

63. *Vente des Oiseaux.* — On croit, dans le peuple, qu'il ne faut pas manquer de vendre les oiseaux en cage, si quelqu'un vient les marchander ; parce que ce refus leur porte malheur et les fait mourir. On m'a cité à ce propos, tout dernièrement, le fait suivant :

Un bonhomme avait en cage un merle apprivoisé, à qui il avait appris à siffler plusieurs airs de danse. Un monsieur, qui l'avait entendu, en offrit cinquante francs, que le bonhomme refusa, ne voulant pas vendre l'oiseau qui amusait tant ses petits enfants. Huit jours après ce refus le merle vint à mourir, et toute la famille fut convaincue que c'était ce refus de le vendre qui lui avait porté malechance.

64. *Pour se réveiller.* — Quand on veut se lever de bonne heure le matin, et qu'on a peur de ne pas pouvoir se réveiller à l'heure, on croit qu'il suffit de prier, le soir, les âmes du Purgatoire, et qu'elles vous réveillent, le lendemain matin, à l'heure précise qu'on a fixée

65. *Pluie et Soleil.* — Quand il fait, en même temps, de la pluie et du soleil, on dit que la Sainte Vierge fait sa lessive.

D'autres personnes disent que c'est le diable qui bat sa femme et qui marie sa fille.

66. *La Neige.* — Quand il neige, c'est la Vierge qui plume ses oies.

67. *La Bouillie et la Vierge.* — On dit à Soudan, canton de Châteaubriand (Loire-Inférieure), que, lorsqu'une mère est à faire de la bouillie pour son enfant, la Sainte Vierge y trempe son doigt pour la rendre meilleure.

C'est pourquoi la bouillie qu'on fait pour les grandes personnes ne vaut jamais celle des poupons, parce que la Sainte Vierge n'y met pas le doigt.

68. *Les Pissenlits*. — Quand on se promène dans les prés, les jeunes filles et les enfants cueillent les pissenlits en graine et soufflent dessus en disant : « Voyons si je sais bien mon *Pater*. » Si tous les duvets s'envolent du même coup, on le sait ; on ne le sait pas, au contraire, s'il en reste quelques-uns.

69. *La Désirance*. — La croyance aux envies des femmes grosses est très enracinée à Nantes ; et on leur recommande bien, si elles désirent quelque chose, surtout du vin rouge, de ne pas porter les mains à leur visage, de peur que leur enfant en soit marqué.

Il venait autrefois chez mes parents une femme de journée, morte presque centenaire il y a quelques années. Elle avait chez elle un logeur qu'elle nourrissait. Un jour sa cousine, qui était enceinte, vint la voir, au moment où cet homme prenait son repas et buvait un verre de vin rouge. Elle eut envie de ce vin, n'osa pas en demander, et porta machinalement la main à son menton. Quand sa fille vint au monde, elle avait tout le menton couvert d'une large tache de vin, si bien qu'à quelques pas on aurait cru qu'elle tirait la langue.

Elle devint très jolie par la suite, mais elle garda toujours sa tache de vin, et les enfants du quartier l'avaient surnommée *la tire langue*.

70. *Cheveux de femmes*. — Dans certains endroits de la Loire-Inférieure, les paysans croient que la vue des cheveux nus d'une femme porte malheur ; en conséquence, les paysannes attendent, pour se peigner, l'instant où elles se trouvent seules à la maison, les hommes étant partis travailler aux champs. Certains hommes n'ont jamais vu dénoués les cheveux de leur femme.

71. *Femmes portant malheur*. — Les femmes qui ont les cheveux rouges, ou celles qui sont indisposées, font tourner les crèmes, les sauces blanches et empêchent les confitures de cuire en les faisant tourner en eau. Elles ne doivent jamais entrer dans les celliers, ni chez les marchands de vins, de peur que le vin ne vienne à aigrir.

72. *Les oiseaux et la mort*. — Quand une personne meurt dans une chambre où il y a des oiseaux en cage, il faut s'empresse de les couvrir, sans quoi ils périraient aussi.

73. *Lessive du vendredi*. — On dit qu'il ne faut pas faire la lessive

le Vendredi Saint ; cela porte malheur, et ce serait cuire dans l'eau le sang de J.-C.

74. *La pluie et les foires.* — Les paysans des environs de Nantes aiment beaucoup voir la pluie tomber les jours de foire. Ils prétendent que les foires sont bien meilleures, quand les vaches ont la queue mouillée.

75. *Chouettes clouées aux portes.* — Dans tout le département, on cloue les chouettes et les hiboux sur les portes des fermes et des granges, pour porter chance aux maisons et à leurs habitants.

98. *Le vent des Rameaux.* — A la campagne, le dimanche des Rameaux, pendant qu'on chante l'évangile, les paysans sortent de l'église, pour voir comment le vent est tourné et le temps qu'il fait, parce qu'on dit que ce sera le temps dominant dans toute l'année.

A Nantes même, j'ai vu des hommes sortir de Saint-Pierre, la cathédrale, pour voir d'où venait le vent (1897).

M^{me} E. VAUGEOIS.

CONTES ET LÉGENDES DE L'EXTRÊME-ORIENT¹

CXXI

L'ORIGINE DE LA GUITARE

(Chine)

Un jour, le célèbre lettré Thài-Ung, musicien consommé, était assis au coin du feu, dans la maison d'un hôte chez qui il s'était réfugié. Tout à coup, il entendit craquer un morceau de *Dông* que l'on avait déposé dans le foyer. Le son de ce bois lui parut si beau et si clair qu'il tira du feu la bûche qui commençait à se consumer, et en fabriqua une guitare.²

CXXII

L'ORIGINE DU BÉTEL

(Annam)

« Il y a bien longtemps de cela, vivait un mandarin que le roi

1. Suite, v. t. XV, p. 403.

2. A. Des Michels, *Les poèmes de l'Annam. Kim Vân Kiên Tân Truýén*, Paris, 1884-85, 2 v. in-8, t. II, p. 63, note 4.

avait surnommé Cau, et qui avait fait de ce surnom son nom de famille. Il eut deux fils : Tân et Lang, beaux à voir et se ressemblant tellement qu'il était presque impossible de les distinguer l'un de l'autre ; lorsqu'ils eurent l'âge d'homme, ils perdirent leur père et leur mère ; orphelins et n'ayant aucune fortune, ils entrèrent tous deux comme domestiques chez un nommé Da-Ly, que l'on appelait aussi Lu'Hu-Huyên. — La fille de Da-Ly était une fort jolie personne de dix-sept ans ; on l'appelait Liên. Les deux jeunes gens en furent tout de suite amoureux et voulurent l'un et l'autre la prendre pour femme. Liên, fort embarrassée de choisir entre deux êtres si parfaitement semblables, résolut d'épouser l'ainé. Afin de le reconnaître, car aucun d'eux ne voulait la désigner, elle fit apporter une table chargée de mets et les leur offrit. Le cadet, sans réfléchir, prit instinctivement les baguettes et les présenta avec respect à son aîné, qui fut ainsi découvert. — Elle obtint le consentement de ses parents, et les jeunes gens s'unirent. Après le mariage, le cadet se vit délaissé par son frère, non point que celui-ci ne l'aimât plus ; mais l'affection qui lui appartenait autrefois tout entière était désormais partagée, et au sentiment pénible qu'il en éprouvait se mêlait encore le regret de ne pas posséder la jeune fille et peut-être, à son insu, un peu de jalousie envers son frère. Il les quitta et s'en alla droit devant lui. En traversant une forêt, il rencontra un ruisseau large et profond ; ne pouvant le franchir, il se laissa tomber sur le bord en pleurant, et se désespéra tellement de son triste sort, qu'il mourut. Son corps se changea en un arbre à la tige élancée, couvert tout au sommet d'un panache de feuilles et de régimes de fruits : c'était l'aréquier. L'ainé, ne voyant plus son frère, s'en fut à sa recherche : il suivit le même chemin, arriva au ruisseau, vit l'arbre extraordinaire et voulut s'asseoir au pied ; il fut métamorphosé en pierres de chaux. Quand la femme vit que son mari tardait à revenir, elle alla également à la forêt et parvint jusqu'au ruisseau ; lorsqu'elle aperçut l'aréquier et les pierres qui l'entouraient, une révélation céleste lui apprit ce qui s'était passé ; folle de douleur, elle se précipita au pied de l'arbre, éloignant les pierres, criant qu'elle voulait mourir. Elle mourut en effet, et son joli corps fut changé en une liane flexible, à la feuille aromatique, dont les rameaux enlacèrent les pierres et le tronc de l'aréquier. Les parents de la jeune femme rassemblèrent toute la famille des Liên, et ils élevèrent près de là une pagode où une foule de gens vinrent, des contrées les plus éloignées, rendre un pieux hommage à ces victimes de l'amour conjugal et fraternel. Pendant les chaleurs accablantes des 7 et 8 mai, le roi Hùng-Vu'O'ng se reposait souvent dans cette pagode ; un jour, considérant l'arbre

et la liane, il se fit raconter la légende. Afin de se rafraîchir, il fit prendre des fruits de l'arbre et des feuilles de la liane, dont il composa un masticatoire qui lui fit le plus grand bien en lui parfumant la bouche ; la salive qu'il cracha avait la couleur du sang vermeil. Il imagina de faire cuire les pierres qui étaient autour de l'arbre, et il en ajouta un peu au mélange, qu'il prit dès lors l'habitude de mâcher. Il fit planter des graines de l'arbre et de la liane ; elles poussaient à merveille et tout le monde en voulut avoir. C'est en mémoire de cette histoire que, dans le royaume d'Annam, le premier présent des fiançailles consiste depuis lors en bétel et noix d'arec¹ ».

CXXIII

L'HOMME RAVI AU MONDE PENDANT DES SIÈCLES

(Chine)

« *Vuong-Chât* était un homme de *Cù-Châu* qui vivait sous les *Tân*. Il alla dans la montagne pour abattre des arbres et s'avança jusqu'à *Thach-Thât-San* (la montagne de la maison de pierres). Ayant aperçu dans la grotte des vieillards qui faisaient une partie d'échecs, *Chât* déposa sa cognée et les regarda jouer. Les vieillards lui donnèrent un objet qui ressemblait à un noyau de jujube ; ils lui ordonnèrent de le garder dans sa bouche et d'en avaler le jus. Ils lui affirmèrent que ce faisant, il ne ressentirait plus ni la faim ni la soif. Voilà longtemps que tu es ici ! lui dirent-ils ensuite ; tu feras bien de l'en retourner. *Chât* prit donc sa coignée, mais le manche était réduit en poussière ! Il se rendit chez lui en toute hâte. Or, depuis qu'il avait quitté sa demeure, il s'était écoulé plusieurs siècles, et il y avait bien longtemps qu'il ne restait plus personne de sa famille. Il rentra dans la montagne où il embrassa les pratiques du Taosséisme. On l'y rencontre souvent² ».

1. Dumoutier, *Etudes d'ethnographie religieuse annamite*, Paris, 1898, in-8, p. 372-374.

2. A. Des Michels, *Les poèmes de l'Annam*, t. II, p. 111-112, note d'après le *Lidt liên truyên* (Histoire des Immortels). Le même auteur donne (p. 112-113, note) une variante d'après le *Biên phôn* : « *Thô chu* était un homme qui vivait au temps des *Tân*. Il s'appelait *Vuong-Chât*, était bûcheron et demeurait dans le *phu* de *Son-tây*. Comme il était allé un jour faire du bois sur une montagne appelée *Thaeh thât*, il y vit de mauvais esprits lui apparaître sous la forme de joueurs d'échecs. S'étant aussitôt approché pour regarder la partie, ces démons lui enlevèrent tout sentiment, et l'empêchèrent ainsi de retourner chez lui. Ils donnèrent en outre à son visage une laideur extraordinaire. Lorsque plus tard, il fut revenu à lui et retourna dans sa maison, ses enfants, lui voyant ce visage étrange, ne le reconnurent point et le prirent pour un imposteur. *Vuong-Chât* fut très affecté de se voir ainsi méconnu par ses petits-fils. Il les quitta, s'en fut, et construisit immédiatement dans un coin du jardin, une espèce d'appentis dont il fit sa demeure, afin de pouvoir, en allant et venant, apercevoir ses petits-enfants. Après sa mort, ces derniers construisirent sur l'un des côtés du jardin une cabane en forme d'appentis dans laquelle ils l'adorèrent, parce qu'ils pensaient qu'il leur avait autrefois rendu quelque service, en surveillant le jardin lorsqu'ils se trouvaient absents ».

CXXIV

LE DIADÈME DE BOUDHDHA

(Inde)

« Dans une fontaine de feu qui se trouve dans le Neypal, il y avait jadis un coffre d'or. Un roi ordonna de tirer ce coffre dehors. Quand on l'eut amené hors de la bourbe, des hommes et des éléphants le halèrent sans réussir à le faire sortir. Et dans la nuit, une voix surnaturelle dit : Ici est le diadème de Maitrya Boudhdha ; les créatures ne peuvent assurément pas l'obtenir, car le nâga du feu le garde ¹ ».

CXXV

L'EAU QUI CHANGE EN OR

(Iles Andaman)

Suivant des légendes chinoises, « il existe une source d'eau qui déborde deux fois par an et coule dans la mer ; les cailloux sur lesquels elle passe sont changés en or, après avoir été recouverts par l'eau ; les indigènes offrent des sacrifices à cette source. Si on trempe dans cette eau du cuivre, du plomb, du fer ou de l'étain chauffé au rouge, il est aussitôt changé en or. Le vaisseau d'un marchand fit naufrage et les matelots furent poussés à terre sur un radeau de bambous. Quand ils entendirent parler de cette eau sacrée, ils en remplirent secrètement quelques tuyaux de bambou, montèrent un radeau en bois et furent amenés par un courant maritime au pays de Nanp'i (Malabar), où ils présentèrent l'eau au roi. Celui-ci, ayant expérimenté ses effets, envoya une armée dans le but de s'emparer de cette île, mais, avant que sa flotte ne fût arrivée, elle essuya un violent orage ; les vaisseaux, avec tout ce qu'ils contenaient, furent jetés sur le rivage de l'île, et tous les hommes mangés par les insulaires ².

RENÉ BASSET.

1. S. Lévi, *Missions de Wang Hiaen-ts'e dans l'Inde*, Journal asiatique, mai-juin 1900, p. 442.

2. *Journal of the China Branch of the Royal Asiatic Society*, tome XXII, 1887, p. 103 et suiv. article du Dr. Hirth cité dans les notes de l'édition des *Voyages en Asie* d'Odoric de Pordenone, éd. H. Cordier, Paris, 1891, in-8, p. 240.



LE TONNERRE ET LES ÉCLAIRS¹

IV

MOYENS DE SE PRÉSERVER DE LA FOUDRE



ici quelques-uns des moyens employés par les paysans dans diverses localités de la Lorraine :

Si, aux portes et aux fenêtres d'un bâtiment quelconque, on prend le soin de placer des touffes de buis, bénit le jour des Rameaux, on pense assurer par là l'édifice, sur lequel, croit-on, le tonnerre ne peut plus tomber.

Sera également préservé du tonnerre tout lieu (pressoir, écurie, chambre, étable, grange) où l'on aura placé une image bénite de saint Donnat.

La *jombarde* (joubarbe) plantée sur le toit d'une maison est encore, pour les paysans lorrains, un soi-disant paratonnerre.

Avec ces précautions, et d'autres de la même efficacité, les braves villageois dorment tranquilles, et quand par hasard ils sont tout de même frappés, ils ne perdent pas pour cela la moindre part de leur confiance en ces naïves amulettes.

F. FERTIAULT.

LES CONCEPTIONS MIRACULEUSES²

IV

L'INFLUENCE DE LA LUNE



n peut rapprocher de la croyance bretonne qui figure dans le premier article, une autre croyance, relevée au siècle dernier au Groenland : les filles n'osent regarder longtemps la lune, de peur qu'elle ne les rende enceintes³. Un correspondant des environs de Dinan m'écrit qu'ayant demandé à sa cuisinière, si elle connaissait quelque chose d'analogue à la superstition bretonne rapportée p. 471, elle lui répondit que non, mais que dès qu'une femme est enceinte, elle ne doit plus jamais sortir pour uriner le soir, et si l'on voit des femmes en cet état se diriger vers la porte, on ne manque pas de dire : « Si tu vas dehors, la lune se vengera. »

1. Cf. t. XV, p. 525.

2. Cf. t. XV, p. 471, 5.

3. Egede, *Hist. naturelle du Groenland*, p. 153.

V

DANS LES CONTES DE LUZEL, COSQUIN, ANDREWS

Dans les *Contes de Basse-Bretagne*, il est deux fois parlé de conceptions miraculeuses ; une fille à laquelle sa marâtre fait, par le conseil d'une sorcière, manger un gâteau, devient mère d'un chat (t. III, p. 125-27) ; une autre marâtre, toujours par l'avis d'une sorcière, sert à une jeune fille, en lui faisant croire que c'est un lièvre, un chat qui doit la tuer ; elle est seulement malade ; mais, abandonnée dans une île, elle y devient mère d'un chat noir (ib. p. 145) ; c'est, en ce qui concerne cet épisode, le parallèle du conte de Haute-Bretagne, cité p. 552. M. E. Cosquin a donné dans ses *Contes de Lorraine*, t. I, p. 68, un assez grand nombre de similaires du conte, où des enfants et des animaux doués de diverses particularités naissent de diverses parties du corps d'un poisson ; M. J. B. Andrews a trouvé le même thème, fort répandu d'ailleurs sur les bords de la Méditerranée. Dans un conte de Gênes, un sot dont se moque une princesse souhaite, comme dans le conte parallèle de la Haute-Bretagne, qu'il lui naisse un fils avec une pomme d'or dans la main. (J.-B. ANDREWS, *Contes ligures*, p. 173, 267).

VI

LÉGENDES DIVERSES

La fille d'Abraham ayant respiré une fleur, devint enceinte ¹. D'après une tradition chinoise, une nymphe du ciel, s'étant baignée dans une rivière, et ayant mangé une fleur de nénuphar devint enceinte ².

PAUL SÉBILLOT.

1. LEROUX DE LINCY, *Intr. au Livre des Légendes*, p. 25, d'après Gauthier de Coincy.

2. GUIGUES, *Voyage à Pékin*, t. II, p. 365.



LES CHASSES FANTASTIQUES¹

XIV

LA CHASSE ANNEQUIN EN ANJOU

Un de mes journaliers a entendu la chasse Annequin. Un soir, vers onze heures, étant sorti sur le pas de sa porte, il entendit dans le ciel un tapage infernal. On aurait dit des animaux de toutes sortes criant ensemble. A un certain moment cela sembla s'abattre dans les prairies qui bordent l'Oudon, près du Lion d'Angers, pour remonter un instant après dans le ciel et s'éloigner suivant le cours de la rivière.

QUERUAU-LAMERIE.

LA MER ET LES EAUX²

CXI

LES PIERRES JETÉES DE LA FALAISE

S'ARFOIS les gens du pays jettent du haut des falaises escarpées des pierres qui rebondissent de rocher en rocher jusque dans la mer. Il est probable que c'est pour eux un amusement ; toutefois il n'y aurait rien d'impossible à ce qu'il s'y attache une idée superstitieuse, et que les cailloux servent à une ordalie dans le genre de celle qui, d'après le *Chercheur de l'Ouest*, septembre 1900, est encore usitée à l'île de Bréhat : Au Paon de Bréhat les jeunes filles viennent jeter un caillou bleu dans la mer entre les rochers appelés l'Enclume et le Marteau ; autant de fois la pierre frappe le roc, autant de mois il leur faudra attendre le mariage.

CXII

VESTIGES DU CULTE DE LA MER

Il semble que sur nos côtes l'ancien culte de la mer est à peu près partout christianisé ; il se peut toutefois que l'on accomplisse encore sur ses bords des actes publics ou clandestins qui n'ont rien à voir avec la religion actuelle, ou qui s'y rattachent par un lien

1. Cf. t. XIV, p. 83.

2. Cf. t. XV, p. 508.

très léger. Dans les Pyrénées-Orientales, l'usage de bains pris à certaines époques de l'année existait encore il y a moins de quarante ans : à Banyuls, les hommes se plongeaient dans la mer, de grand matin, le jour de la Saint-Jean, et se laissaient sécher par les rayons du soleil levant. Sur la côte de Tréguier, les bateaux en passant près de certains endroits dangereux faisaient des offrandes en nature au génie ou au monstre qui y faisait sa résidence ; les marins de Guernesey faisaient une libation et ôtaient leur chapeau en passant devant un rocher anthropomorphe de cette île¹. Il est vraisemblable qu'il existe d'autres survivances analogues qu'il serait intéressant de relever.

CXIII

CONSULTATION POUR SAVOIR LE SORT DES MARINS

Il existe plusieurs moyens superstitieux de connaître la destinée de ceux qui voyagent sur mer :

A l'Isle aux Moines, si un marin est absent à la Saint-Michel, la première tranche du fard qu'on mange ce jour-là est pour lui. On l'enveloppe d'une fine et blanche toile, on la place sur le plus beau rayon de l'armoire, et si l'ouragan se déchaîne, on ouvre l'armoire avec crainte, on soulève la toile, non sans avoir fait le signe de la croix, et on espère ou on tremble suivant que le fard est plus ou moins bien conservé².

Un jour part un navire dont l'équipage entier est de l'île de Batz. On est longtemps sans en entendre parler et les familles inquiètes se demandent comment faire pour être informées de son sort. On leur conseille de faire un vœu de la manière suivante : Neuf veuves de l'île doivent pendant neuf jours de suite faire neuf fois le tour de l'église en priant en silence. Depuis la sortie de la maison jusqu'au retour, il ne faut pas non plus prononcer une parole. Elles doivent prier la Vierge de leur révéler ce que leurs fils, leurs maris ou leurs pères sont devenus. Lorsque le vœu fut accompli, ces femmes virent l'équipage pour lequel elles priaient en danger de périr. Elles reconnurent dès ce moment que c'en était fait de l'équipage, et en effet on n'en a plus entendu parler³.

A N.-D. de Pitié, près du Pouldu en Guidel, est une fontaine ; la femme y porte le linge de corps de son enfant : s'il surnage le marin reviendra⁴.

1. PAUL SÉBILLOT, *Légendes de la Mer*. t. I, p. 87, 352.

2. MAURICET, *l'Isle aux Moines*, p. 71.

3. Comm. de M. G. MILIN (1883).

4. OGÉE, *Dict. de Bretagne*.

CXIV

LE BINIOU A BORD

Autrefois, à bord des bâtiments de guerre, on ne privait pas les Bretons du plaisir d'entendre le biniou ; un musicien était embarqué par le soin très exprès des capitaines. Le biniou avait des prérogatives ; il recevait une haute paie faite par l'équipage, il pouvait se dispenser du quart ; on avait pour lui la considération que nous avons pour les artistes. Aujourd'hui quelques bâtiments ont encore le biniou, mais c'est rare ; comme il n'est pas écrit dans le règlement qu'on pourra l'embarquer, on ne le permet guère. Le biniou s'en va avec le conteur ¹.

CXV

LES PILLEURS DE MER

Je n'ai jamais entendu dire qu'il y ait eu des naufrageurs sur la côte de la Manche, en pays français ; mais il y a eu probablement des pillers d'épaves, et le souvenir s'en retrouve dans le récit qui suit : Il y avait autrefois à Plévenon une femme dont la conduite était un mystère pour tout le monde : souvent la nuit les pêcheurs qui allaient tendre ou relever leurs lignes la voyaient glisser comme une ombre le long des falaises et se cacher quand elle les apercevait. D'autres fois elle sortait bien avant le jour de sa maison et allait à la grève qui est au-dessous du cap Fréhel, et où le courant, très violent parfois, amène des débris de toutes sortes. On se demandait ce qu'elle allait faire ainsi toute seule, si elle allait ramasser simplement ces longues herbes marines connues dans le pays sous le nom de *flèche*, ou si elle entretenait des relations avec les fées de la mer qui ont pour demeure la grotte de Poulifée ou la Salle à Margot. Mais ni les douaniers ni les pêcheurs n'avaient le courage de la suivre pour s'assurer par eux-mêmes de la fausseté ou de la vérité des bruits qui couraient sur les promenades nocturnes de la femme.

Un marin qui avait navigué au long cours, et qui en voyageant avait appris à n'avoir point peur des démons de la nuit, résolut de savoir ce que cette femme allait faire ainsi pendant que les honnêtes personnes sont couchées. Il descendit à la grève un peu avant le crépuscule du matin, et se cachant à moitié dans un tas de varechs que la mer avait roulé et laissé à sec sur le sable en se retirant, il contrefit le mort et attendit immobile la venue de la vieille.

La nuit avait été mauvaise, le vent soufflant en tempête avait secoué violemment les arbres et les maisons, et de très loin on

1. *Jaa, Scènes de la vie maritime*, t. I, p. 154.

entendait les vagues qui se brisaient sur les rochers, et choquaient les uns contre les autres avec un grand fracas les gros galets rouges de la grève. La vieille ne tarda pas à arriver ; elle regarda autour d'elle, et sitôt qu'à la lueur incertaine du jour qui allait naître, elle aperçut le marin au milieu des algues roulées, elle courut à lui, et faisant le signe de la croix, elle s'écria : « Ton âme à Dieu, et à moi ta dépouille ! » Mais au moment où elle se baissait, le prétendu mort se souleva à moitié et lui appliqua un vigoureux soufflet. La vieille s'enfuit en criant, et depuis ce moment on ne la revit plus errer la nuit sur les grèves.

(Conté en 1872, par Jeanne-Marie Guillet, de Plévenon).

- Jadis sur les côtes de la Saintonge, lorsque la nuit était très obscure ou que grondait la tempête, les gens du littoral attachaient au cou d'un baudet, dont les pieds étaient légèrement enfargés à l'aide d'une corde, une grande lanterne allumée, et l'animal conduit sur le rivage ou sur les falaises, marchant péniblement, faisait osciller la trompeuse lumière. Les matelots croyaient voir le balancement d'un navire sans voiles, et ils venaient s'échouer sur le rivage¹.

CXVI

LE SAINT QUI FAIT VENIR LE VENT

A l'île de Sein, dans la chapelle de Saint-Corentin est une statue dont les marins tournent la crose vers l'aire de vent qu'ils souhaitent².

CXVII

LA VASE DE LA RIVIÈRE DE VANNES

Après avoir converti les Bretons, saint Vincent Ferrier voulut aller porter sa parole en d'autres pays ; mais Dieu ne jugeant pas sa mission terminée, se chargea de le retenir. Comme il n'y avait pas de port en ce temps-là, le saint s'avança sur la plage de sable pour gagner le bateau ; mais soudain le fond de sable céda sous son pied, il venait de se transformer en vase. Le saint continue sa route mais il voit le moment où il va disparaître enlisé. Il se retourne pour regagner le rivage, et finit par se dégager. C'est depuis cette époque, dit-on, que la rivière et toute la baie de Vannes sont remplies de vase limoneuse³.

PAUL SÉBILLOT.

1. NOGUES, *Mœurs d'autrefois en Saintonge*, p. 148.

2. *Revue des Revues*, oct. 1900.

3. A. CLOUARD ET G. BRAULT. *Tro-Breiz*, p. 9.

CXVIII

LES BATELIERS EN BELGIQUE

C'est une remarque assez curieuse à faire que tous les bateliers (bateaux d'intérieur), tant flamands que wallons, portent des boucles d'oreilles.

A Bruxelles tout membre du métier des bateliers, à son admission, devait donner deux onces d'argent à consacrer à un verre à pied (roomer) ou à tout autre usage. Le nouvel assermenté devait aussi, d'après l'antique usage, se pourvoir d'un *tabbaert*, espèce de surcot, pour figurer dans la procession de l'Ommegang et faire ainsi honneur à la ville et au métier ¹.

CXIX

LES OISEAUX DE MER

La crédulité populaire les désigne sur le littoral belge comme des âmes des méchants, condamnés à un mouvement perpétuel ².

CXX

LE MATELOT REVENANT

Un Abyssinien, qui était mort sur le navire et qu'on avait enterré au moment de notre départ de la baie de *L'öheia*, fut vu, pendant deux nuits de suite, sur le beaupré et répandit la terreur dans l'esprit des matelots ³.

ALFRED HAROU.

CXXI

LES MUSICIENS (St-Malo)

Quand on traverse l'embouchure de la Rance, la mer est toujours très mauvaise à la hauteur du fort de la Cité. Des musiciens, dit-on, firent jadis naufrage à cet endroit, et maintenant ils font danser les bateaux qui passent.

Cette légende est vraisemblablement née du rapprochement entre la *danse* des bateaux et la musique qui accompagne la danse.

A. DAUZAT.

1. HYMANS, *Nouvelles à travers les âges*, t. I, p. 151.

2. CAROLINE POPP, *Récits et légendes des Flandres*. Le Pavillon de chasse d'Uytkerke, p. 11.

3. JAMES BRUCE, *Voyages aux Sources du Nil*, en Nubie et en Abyssinie (1768-1772), traduction de l'Anglais, Paris, Hôtel de Thou, rue des Poitevins, MDCCXC, t. I, p. 380.

LES TRADITIONS POPULAIRES A L'ÉCOLE INTERNATIONALE

DÉJÀ, au début de l'Ecole Internationale, au mois de juin, M. Charles Brun avait agréablement conféré sur nos *Vieilles provinces à l'Exposition*. Une promenade en Auvergne, en Berry, en Bretagne, en Provence, en Poitou avait servi de thème à de petites dissertations artistiques, archéologiques, ethnologiques. Pour chacune de nos anciennes provinces représentées à l'Exposition, M. Charles Brun avait désigné une « patronne » ou une « bonne fée » : c'est ainsi que la Duchesse Anne a été rapprochée de la fée Mélusine, et George Sand de la Vénus d'Arles.

Le Congrès des Traditions populaires, si intéressant et si varié, a eu son contre-coup immédiat à l'Ecole Internationale. Le vendredi 14 septembre, M. Marillier, qui avait touché à la Tradition dans ses conférences sur les peuplades sauvages de l'Afrique Centrale et de l'Australie, l'abordait et ne la quittait plus en traitant de la *Littérature orale en Basse-Bretagne*. M. Marillier connaît la Bretagne comme un Breton de race et la juge, sans doute, avec plus d'impartialité. Parlant des premières traditions recueillies en Bretagne, il a rendu justice à M. de la Villemarqué qui fut un grand poète, sinon un vrai traditionniste, puis il a tracé de M. Luzel un portrait moral d'une ressemblance frappante pour tous ceux qui ont connu l'infatigable auteur des *Gwerziou* et des *Soniou*. Une description du foyer breton, une caractéristique de l'âme bretonne, une peinture imagée de ces *légendes de la mort* qui montrent les vivants en communication étroite avec leurs chers défunts, ont terminé la conférence de M. Marillier, aussi remarquable par la connaissance approfondie du sujet et la constante élévation des idées que par la pureté du langage.

Au groupe russe, M. Klépal a fait, le 6 octobre, une intéressante conférence en français sur le folk-lore tchèque. Le sentiment de la nature est, comme le prouve le conférencier, très profondément enraciné chez les Tchèques des campagnes qui sont, à l'inverse de nos paysans, beaucoup plus sensibles à la poésie que les ouvriers des villes. M. Klépal cite des chansons guerrières et des chansons d'amour, très caractérisées et différent, par l'impression de mélancolie qu'elles dégagent, des chansons slaves. La conférence de M. Klépal, est une notable contribution au traditionnisme international.

Sur l'aile d'un de ces génies, qui ont frayé la voie aux

modernes enchanteurs, les savants, franchissons les milliers de lieues qui séparent la Bretagne de l'Annam et demandons à M. Fernand Monroc de nous initier à la littérature indo-chinoise — moins à celle des mandarins ou des lettrés qu'à celle du peuple. M. Monroc est du très petit nombre des Français qui connaissent la langue et les mœurs des Annamites, que de profondes différences séparent de leurs voisins immédiats, les Chinois et les Japonais. A en juger par les copieux extraits que M. Monroc nous donne d'un poème ou roman célèbre dans l'Annam, ces Asiatiques se distinguent par le courage, la patience, le désintéressement ; les hommes ont souvent l'étoffe de héros, les jeunes filles ont toutes les délicatesses. Le poème indo-chinois offre un curieux mélange de grandeur et de familiarité qui fait songer à l'*Odysée* ; M. Monroc, à titre de contraste, nous a présenté quelques contes honnêtement gais, qu'il a même pu qualifier d'humouristiques — tant il est vrai que l'*humour*, produit naturel de l'esprit humain, fleurit du Nord au Midi.

O. DE GOURCUFF.

PROVERBES DE NOVEMBRE

MAINE

Si l'hiver n'est pas d'encombré
 Vous l'aurez à la saint André.
 Quelque temps qu'il fasse en novembre
 Commence le feu dans la chambre.
 Bon novembre n'a pas passé
 Qui n'a pas vu l'étang glacé.
 Si novembre est sans brouillards
 Les sous ne vaudront que des liards.
 Novembre a cela de bon
 Qu'il donne poux aux vigneron.
 Mois de novembre est moult plouvant
 S'il enrichit le paysan.
 En novembre s'il tonne
 L'année sera bonne.
 Quand en novembre il a tonné
 L'hiver est avorté.
 En novembre labour sans soin
 Ne font récolter que du foin.

M^{me} DESTRICHE.

CONTES ET LÉGENDES ARABES ¹

CCCCLXVI

LE NÈGRE ET LE CHIEN

ABD ALLAH BEN 'ABBAS partant pour un de ses voyages s'arrêta près des palmiers d'une tribu où était un esclave noir chargé de les garder. On lui apporta sa nourriture ; elle consistait en trois pains ronds. Un chien, tirant la langue, entra dans ces palmiers et s'approcha du jeune homme en regardant fixement ces pains. Le nègre lui en jeta un qu'il mangea, puis un second, puis un troisième : il les dévora tous. 'Abd Allah qui voyait tout cela demanda à l'esclave : Combien te donne-t-on par jour de nourriture ? — Trois pains ronds : ce sont ceux-là. — Pourquoi les as-tu donnés de préférence à ce chien ? — Seigneur, notre pays n'est pas un pays de chiens, et je n'ai pas douté que celui-ci n'arrive de bien loin, car il est affamé ; je n'avais pas autre chose et il me répugnait de le chasser sans l'avoir rassasié. — Que vas-tu faire aujourd'hui ? — Je me résignerai jusqu'à demain. — Oh, oh ! dit 'Abd Allah, ce jeune homme est plus généreux que moi. Il sortit, acheta les palmiers et l'esclave, l'affranchit, les lui donna et se mit en route ².

CCCCLXVII

CHAQUE CHOSE EN SON TEMPS

'Isa (Jésus) passant par une ville, vit les habitants troublés ; il leur en demanda la cause ; on lui dit : La fille du roi est malade ; les médecins sont impuissants à la guérir et le roi néglige les affaires de son royaume. 'Isa partit ; un arbre l'appela : Souffle de Dieu, je suis le remède de la fille du roi ; cueille pour elle de mes fruits. Il en cueillit, lui en fit prendre, mais ne constata aucun effet. Il en fut surpris et s'en alla. L'année suivante, il revint et s'informa de la fille du roi. La plante l'interpella de l'intérieur de la princesse : Souffle de Dieu, dit-elle, je ne t'ai pas trompé ; je suis la guérison de cette jeune fille, mais tu m'as fait prendre hors de propos ; Dieu a assigné un temps pour chaque chose : le temps de son mal est

1. Suite, voir t. XV, p. 526.

2. Moh'ammed el Anbâri, *Kitâb el Mokhtâr min Naouddir el Akhbâr*, en marge du *Mofid el 'Oloum*, Le Qaire, 1310, in-4, p. 36-37, cf. El Ibchibi, *Mostatraf*, ch. XXXIII.

écoulé ; j'ai agi pour sa guérison ; Dieu a enlevé son mal et elle est en bonne santé ¹.

CCCCCLXVIII

LE VOYAGE RAPIDE

J'étais à Médine, raconte un pèlerin, et j'allai près du tombeau sacré (du Prophète) : il y avait là un étranger à la tête grande qui faisait ses adieux au Prophète. Je le suivis quand il sortit. Quand il arriva à la mosquée de Dzou'l H'alifah, il pria et prononça la formule : Me voici. Je l'imitai et sortis derrière lui. Il se tourna et me vit. — Que veux-tu ? me demanda-t-il. — Te suivre. Il refusa, mais j'insistai auprès de lui et il me dit : S'il doit en être ainsi ne place ton pied que sur la trace du mien. — Oui, répondis-je. Il partit sans suivre de chemin. Quand une partie de la nuit fut passée, la lueur d'une lampe apparut. Il se tourna vers moi et me dit : Voilà la mosquée de 'Aïcha ; avance, toi, ou j'avancerai. Je lui répondis : Choisis. Il s'avança et je m'endormis jusqu'au point du jour. J'entrai à la Mekke, je tournai dans la ville et je vins chez le cheïkh Abou Bekr el Kattâni chez qui était assise une troupe de cheïkhs. Je les saluai et El Kattâni me dit : Quand es-tu arrivé ? — A l'instant. — D'où viens-tu ? — De Médine. — Quand l'as-tu quittée ? — Hier. Ils se regardèrent les uns les autres. El Kattâni reprit : Avec qui es-tu venu ? — Avec un homme de telle apparence. — C'est Abou Dja'far el Dâmeghâni ; c'est peu de chose pour lui. Levez-vous et cherchez-le. Il ajouta : Mon fils, tu sais que cela n'est pas de toi. Puis il me demanda : Comment sens-tu la terre sous tes pas ? — Comme la vague quand elle passe sous le bateau ².

CCCCCLXIX

LA VRAIE PRIÈRE

On raconte que Dieu créa un ange qui avait un million de têtes ; chaque tête avait un million de visages ; chaque visage un million de langues, qui louaient Dieu d'un millier de paroles. Seigneur, dit-il, est-ce que tu as créé quelqu'un de plus pieux que moi ? — Oui, c'est un homme. — Seigneur, permets-moi d'aller le voir. — Il le lui permit. L'ange vit un laboureur conduisant un taureau qui lui appartenait. Serviteur de Dieu, lui dit-il, peux-tu me donner asile cette nuit ? — Oui, et même pour plusieurs nuits. L'ange resta près de lui jusqu'à ce qu'il eut fini son labour. Puis l'homme l'em-

1. El Khouârezmi, *Mofid el 'Oloum*, p. 58.

2. Abd Allah el Yaféï, *Roudh er riah'in*, Le Qaire, 1302, hég. p. 71.

meña, prépara son souper et lui dit : Approche-toi et mange. — Je n'y tiens pas. Puis il s'endormit sur son lit jusqu'au matin. Alors l'homme se leva, fit ses ablutions, une courte prière et une séance. L'ange resta trois jours près de lui sans le voir faire autre chose. Il lui demanda : Serviteur de Dieu, est-ce que tu fais autre chose que ce que je vois. — Non, sinon cette séance. — Et qu'y dis tu ? — J'y répète : Louange à Dieu des milliers de fois ; toutes ses créatures ne le louent pas comme il l'aime et le veut, et comme il convient à sa générosité qu'il soit glorifié et loué des milliers de fois ; toutes ses créatures ne le louent pas comme il l'aime et le veut et comme il convient à sa générosité ; que notre Seigneur soit glorifié et exalté ; il n'y a de Dieu que Dieu, des milliers de fois ; toutes ses créatures ne proclament pas sa divinité comme il l'aime et le veut et comme il convient à sa générosité ; qu'il soit loué et exalté ; Dieu est le plus grand ; toutes ses créatures ne proclament pas sa grandeur comme il l'aime et le désire et comme il convient à sa générosité ; qu'il soit glorifié et exalté. — L'ange lui dit : C'est ainsi que tu as atteint le mérite de ton action et c'est Dieu qui en est l'inspirateur¹.

CCCCCLXX

LES POMMES MERVEILLEUSES

Je vis, raconte un pèlerin, près du tombeau du Prophète, neuf saints et je les suivis. L'un d'eux se tournant vers moi me demanda : Où vas-tu ? — Je vais avec vous par affection pour vous car j'ai appris que celui que vous avez visité (le Prophète) a dit : L'homme doit être avec celui qu'il aime. — L'un d'eux reprit. Tu ne pourras pas venir à l'endroit où nous nous rendons, car ce n'est possible qu'à celui qui a atteint quarante ans. — « Laisse-le, reprit un autre ; peut-être Dieu le lui accordera-t-il. Je partis avec eux tandis que la terre se déroulait au-dessous de nous et que l'amour (divin) disait aux amants (spirituels). Allons. — Mes compagnons récitaient ces vers.

Par Dieu, je ne suis jamais venu vous visiter sans que la terre se repliât pour moi.

Et je ne suis jamais revenu du seuil de votre porte, sans trébucher dans le pan de mon vêtement.

Nous ne cessâmes de marcher ainsi jusqu'à ce que nous fûmes arrivés à une ville bâtie d'or et d'argent. Les arbres y étaient entre-

1. El Khouârezmi, *Mofid el 'Oloum*, p. 64-65 ; cf. un détail semblable dans la version arabe de l'*Entretien de Moïse avec Dieu*, ms. de la Bib. Nationale, fonds arabe, n° 213, f° 132, et dans la version éthiopienne, ap. Goldschmidt, *Die abyssinischen Handschriften*, Berlin, 1897, in-4, p. 94.

lacés ; les fleuves rapides y coulaient constamment ; les fruits étaient abondants et excellents. Nous entrâmes et nous mangeâmes ; je pris avec moi trois pommes sans que personne m'en empêchât, puis je demandai de quitter la ville. Ils me répondirent : C'est la ville des saints ; quand ils veulent se divertir, elle leur apparaît partout où ils sont ; personne que toi n'y est entré avant quarante ans. Quand nous entrâmes à la Mekke, je donnai une pomme à Ed Dameghâni. Mes compagnons me blâmèrent et me dirent : Remets ce que tu as donné à sa place. Toutes les fois que j'avais faim, je mangeais de la pomme qui restait intacte. Je revins trouver ma famille ; il me restait une pomme ; c'était celle que j'avais mise de côté pour moi. Ma sœur m'embrassa et me dit : Qu'est ce que tu nous apportes de curieux de ton voyage ? — Que pourrais-je vous rapporter ? J'étais loin du monde et du repos. — Où est la pomme, demanda-t-elle ? Je fis l'ignorant et je lui dis : Quelle pomme ? — Malheureux, reprit-elle, on m'a fait entrer dans cette ville alors que j'avais vingt ans ; toi, tu ne l'as vue qu'après avoir été repoussé ; pour moi j'y ai été ravie, en extase et je l'ai demandée. — Je lui répondis : Ma sœur, le principal d'entre eux m'a dit : Personne n'y est entré avant toi qu'il n'eût atteint quarante ans. — Oui, pour les adeptes, mais pour les maîtres, ils y entrent sans cette condition et je te montrerai cette ville quand tu voudras. — Je le désire. — Alors elle dit : Ville, apparais ; et par Dieu, je la vis auprès d'elle et briller au-dessus d'elle. — Elle demanda : Où sont tes pommes ? Alors il en tomba une quantité plus haute que moi. Puis elle sourit et me dit : Celui qui a un tel pouvoir a-t-il besoin de ta pomme ? Je m'humiliai, ne sachant pas que ma sœur était du nombre des saints dont Dieu est satisfait¹.

CCCCCLXXI

LA PATIENCE OUVRE LE PARADIS

On rapporte ce qui suit, d'après le Prophète : Lorsqu'au jour de la résurrection, Dieu rassemblera les créatures, un crieur proclamera : Où sont les gens de Dieu vertueux ? Des personnes se lèveront, mais en petit nombre et partiront en toute hâte pour le Paradis. Les anges les rencontreront et leur diront : Nous voyons que vous êtes peu nombreux : Quel est votre mérite ? Ils leur répondront : Quand on nous faisait une injustice, nous étions patients ; quand on nous faisait du mal, nous le pardonnions ; quand on était gros-

1. Abd Allah el Yafé'i, *Roudh er riah'in*, p. 53.

sier à notre égard, nous étions doux. Alors les anges leur diront : Entrez dans le paradis. Quelle belle récompense pour les actions ¹.

CCCCCLXXII

DIEU NE DÉMENT PAS SES SERVITEURS

On raconte que Sari avait une femme pour disciple : elle était mère d'un enfant qui était chez un maître. Celui-ci l'envoya au moulin, il tomba dans l'eau et se noya. Le maître en informa Sari, qui dit : Venez avec moi chez sa mère. On y alla et il se mit à lui parler de la patience, puis de l'acceptation des décrets de Dieu. Pourquoi me dis-tu tout cela ? demanda-t-elle. — Ton fils s'est noyé. — Mon fils ? — Oui. — Dieu qu'il soit exalté et glorifié n'a pas fait cela. Sari recommença à lui parler de la patience et de la soumission, mais elle reprit : Venez avec moi. On l'accompagna jusqu'au fleuve. Elle demanda : Où s'est-il noyé ? — Là. Alors elle cria : Mon fils Moh'ammed ! — Me voici, ma mère, répondit-il. Elle descendit, le prit par la main et l'emmena dans sa maison. Sari se retourna vers Djonéid et lui dit : Qu'est-ce que cela ? — Je te le dirai. — Parle. — La femme observe les obligations que Dieu lui a imposées et il a décidé que quiconque observe les obligations ne serait pas frappé d'une catastrophe sans en être informé (à l'avance). Comme elle n'avait pas été avertie, elle a nié que Dieu l'eût fait et a dit : Dieu ne l'a pas fait ².

CCCCCLXXIII

LA VISION DES TROIS PROPHÉTESSES

« Quelques chroniqueurs et certains historiens de la maison d'Abbas, comme Médaini, 'Otbi et d'autres, racontent que Zobeïdah, la nuit même où elle devint grosse de Moh'ammed el Amin, rêva que trois femmes entraient dans l'appartement où elle se trouvait et s'assayaient deux à sa droite et la troisième à sa gauche. L'une d'elles s'approcha et posa sa main sur le ventre d'Omm Dja'far (surnom de Zobeïdah), prononça ces paroles : (Il sera) un roi orgueilleux, prodigue dans ses largesses, son joug sera lourd et son autorité impitoyable. La seconde, après avoir imité le geste de la première, s'exprima ainsi : Un roi faible de volonté, sans prestige ni majesté, peu sincère en son amitié, il règnera en despote et sera trahi par la fortune. La troisième imitant celle qui l'avait précédée, dit : Un roi

1. Moh'ammed el Anbâri, *Kitâb el Mokhtâr*, p. 69 ; cf. une tradition semblable, attribuée à El Hasan, fils d'Abou'l Hasan, et appuyée sur un passage du Qorân (XLII. 38) dans El Ihchihi, *Mosta'raf*, ch. XXXVI.

2. Abd Allah el Yafé'i, *Roudh er riah'in*, p. 54-55.

voluptueux, prodigue de sang, assailli par la révolte et avare de justice. Zobeïdah poursuit ainsi ce récit : Je me réveillai saisie d'épouvante. La nuit où je mis au monde Moh'ammed (El Amin), elles m'apparurent pendant mon sommeil telles que je les avais vues la première fois, elle s'assirent à mon chevet et me regardèrent fixement. L'une d'elles me dit alors : (Ton fils sera un arbre verdoyant, une plante admirable, un jardin florissant. La seconde continua ainsi : Une source abondante, mais de brève durée, promptement tarie et bientôt disparue. La troisième : Ennemi de lui-même, faible dans son pouvoir, prompt dans sa haine, il sera renversé du trône). Je me réveillai en sursaut et saisie de frayeur. Une des gouvernantes de la maison à qui je racontai ce rêve, me persuada que ce n'était qu'un accident du sommeil, un jeu des démons familiers. Après le sevrage de mon fils Moh'ammed, une nuit que je me mettais au lit, ayant près de moi le berceau où dormait mon enfant, les trois femmes m'apparurent encore et se dirigèrent vers le berceau. La première prononça ces paroles : Un roi despote, prodigue, fou dans son langage, égaré dans sa route, et courant à sa perte. La seconde ajouta : Contredit dans tous ses discours, vaincu sur le champ de bataille, frustré dans ses désirs, malheureux et accablé de soucis. La troisième acheva ainsi : Creusez sa tombe, ouvrez sa cellule, déroulez son linceul, apprêtez son convoi. La mort pour lui sera préférable à la vie. — Je me réveillai toute troublée et inquiète du sort de mon fils. En vain les interprètes des songes et les astrologues que je consultai m'assurèrent qu'il vivrait heureux et durant de longues années, mon cœur rejetait leurs promesses¹. »

CCCCCLXXIV

LA CONQUÊTE DU DIAMANT

On raconte que le premier qui tira des diamants de leur mine, fut Iskender (Alexandre) lorsqu'il passa en Orient. Il s'arrêta dans la vallée de Ain ech Chems (*la source du Soleil*) où il y avait des ser-

1. Mas'oudi, *Prairies d'or*, éd. et trad. Barbier de Meynard, t. VI, Paris, 1871, in-8, p. 416-419 ; ce récit rappelle l'épisode du roman de *Brun de la Montaigne*, (éd. P. Meyer, Paris, 1873, in-8), où les trois fées annoncent les destinées du héros (v. 896-1122) ; ce trait, d'après P. Meyer (*Introduction*, p. XI et note 2), est imité du roman d'Ogier le Danois. On peut aussi comparer la célèbre prédiction sous forme de salut, des trois sorcières de Macbeth, dans le drame de Shakespeare (acte I, sc. 3), prédiction que l'on trouve auparavant dans un poème latin d'Hector Boe (Boyer) de Dundee (cf. Philarète Chasles, *L'Angleterre au XVI^e siècle*, Paris, 1879, in-18, jés., p. 291-298), dans les *Chroniques* de Holinshed (cf. le résumé dans J. Darmesteter, *Macbeth*, Paris, 1881, in-12, p. XLIXL), dans Wyntoun (J. Darmesteter, *op-laud*, p. 155).

pents et des scorpions, entre autres un serpent gigantesque dont l'aspect terrifiait l'armée d'Iskender. Celui-ci fit faire un miroir pareil à un bouclier le mit au haut d'une lance et la dressa en face du serpent qui s'y vit et mourut à sa place¹.

CCCCLXXV

MORTE D'AMOUR

'Orwah, fils de H'izâm, après avoir quitté 'Afrâ, fille de 'Iqâl, succomba à ses regrets et mourut d'amour pour elle. Une troupe de cavaliers vint à passer, le reconnut et en arrivant au campement de 'Afrâ, un des cavaliers chanta d'une voix lugubre :

Demeures dont les habitants vivent dans l'indifférence, je vous annonce la mort d'Orwah, fils de H'izâm.

'Afrâ entendit ce chant ; elle se montra sur une hauteur au-dessus de la caravane et s'écria :

Cavaliers qui pressez le pas de vos montures, malheur ! Est-elle vraie la nouvelle de la mort d'Orwah, fils de H'izâm ?

Un des voyageurs répondit :

Oui, nous l'avons laissé dans une contrée lointaine, où il habitait tour à tour la vaste plaine et les collines.

Elle reprit :

Si vos paroles sont vraies, sachez que celui dont vous annoncez la mort était l'astre qui éclairait les ténèbres.

Que nul jeune homme, après toi, ne goûte les plaisirs de l'amour ! Que les absents ne viennent plus en sécurité dans leur patrie.

Puisse la femme ne jamais donner la vie à un homme aussi noble que l'était Orwah ! Puisse-t-elle être à jamais privée des joies de la maternité !

Et vous, je souhaite que vous n'arriviez jamais au but de votre voyage et que les aliments n'aient plus pour vous de saveur.

Elle les interrogea sur le lieu où Orwah était enterré ; ils le lui indiquèrent et elle se dirigea de ce côté. Arrivée près du tombeau, elle voulut descendre sous prétexte de satisfaire un besoin ; on l'aïda à descendre ; elle courut au tombeau et s'y prosterna. Bientôt elle poussa un cri aigu qui effraya ses compagnons ; ils s'empressèrent autour d'elle et la trouvèrent étendue morte sur la pierre de la tombe ; ils l'enterrèrent à côté de son amant².

RENÉ BASSET.

1. El Khouârezmi, *Mofid el 'Oloum*, p. 72.

2. Mas'oudi, *Prairies d'or*, éd. et trad. Barbier de Meynard, t. VII, Paris, 1873, in-8, p. 351-353.

LES PLANTES MERVEILLEUSES ¹

II

L'HERBE DU DIABLE EN BELGIQUE

 E n° de septembre de la *Revue des Traditions populaires*, t. XV, à la page 458, nous parle de l'herbe du diable. D'après certains, on dit dans la Haute-Bretagne, que c'est le diable qui fait pousser cette plante, *que cette tache noire* (tache imprimée sur la feuille) *est son signe*, ou la marque d'un saint. Dans la province Lure, à Sprimontz notamment, toutes les plantes ayant une tache noirâtre sur les feuilles (tache que l'on aperçoit bien distinctement qu'en présentant la feuille à la lumière), portent un nom de Saint. *Cette tache est dit-on, le signe, la marque du saint.*

ALFRED HAROU.

PÈLERINS ET PÈLERINAGES ²

XLIV

LE TOMBEAU DE SAINT PHILBERT

 ANS l'église de Noirmoutiers, on montre le tombeau de St Philbert ; sous le monument sont creusés deux conduits perpendiculaires, où l'on peut passer en se courbant et en se traînant sur les genoux. Ceux qui traversent ainsi le tombeau dans les deux sens se marient dans l'année.

A. DAUZAT.

XLV

LA CHEMISE DANS LA FONTAINE

En Hénon, et à un kilomètre de Moncontour (Côtes-du-Nord), il y a une chapelle dédiée à saint Germain, patron des laboureurs et représenté tenant une faucille d'une main et de l'autre une gerbe de blé. Si le temps n'est pas favorable aux récoltes, les cultivateurs se cotisent et font dire une messe d'aumônes, pour obtenir, par son intercession un temps propice, soit pluie, soit beau temps. On l'invoque

1. Cf. t. XV, p. 458.

2. Cf. t. XV, p. 454.

également pour les enfants qui ont la colique et voici comment l'on procède. La mère prend la chemise de l'enfant souffrant, va faire ses dévotions dans la chapelle, puis elle va tremper la chemise dans la fontaine St-Germain et la rapporte mouillée chez elle où elle doit, pour que l'enfant guérisse, la mettre à sécher à l'ombre.

J.-M. CARLO.

XLVI

SAINT GÉNÉVÉE ET SAINT GÉNÉFOR

M. Gaultier du Mottay signale une statue de saint Genvève qui se trouverait à St-Martin de Lamballe. (*Mém. de la Soc. arch. des Côtes-du-Nord*, t. III, p. 210). En faisant des recherches sur cet évêque assez apocryphe de Dol, j'ai pu constater que M. du M. avait confondu saint Genvève et saint Gennefor. De saint Genvève, à Lamballe, point ; mais saint Gennefor, c'est différent. Saint Gennefor a une figure de gros poupon, il étend sa main droite, et dans sa gauche tient une palme de martyr. Les ex-voto sont composés de chapelets, bonnets d'enfant, figurines de cire blanche, béquilles. « Ça, m'a dit une paysanne qui était dans l'église, c'est saint Gennefor, qui donne la vie ou la mort ». On ne l'invoque que dans les cas désespérés. Il a l'amabilité de vous rétablir aussitôt, ou bien de vous débarrasser immédiatement de la vie.

F. DUINE.

XLVII

POUR LA PLUIE

Au siècle dernier, les Narbonnais se rendaient en pèlerinage, lors des sécheresses persistantes, près d'un puits. On y emportait la tête de saint Sigismond, conservée dans l'église Lamougnier ; dès que le chef du saint avait été approché ou jeté dans le puits, il survenait une pluie abondante¹.

XLVIII

COMMENT ON ATTIRE L'ATTENTION DES SAINTS

Lors du pardon de N.-D. de Grâces, près de Guingamp, une cloche est déposée dans la chapelle, et les pèlerins doivent la faire résonner en donnant leur offrande, pour attirer, disent-ils, l'attention de leurs saints bretons².

1. GASTON JOURDANNE. *Contribution au folk-lore de l'Aude*, p. 209.

2. *Le Chercheur des provinces de l'Ouest*, août 1900.

XLXIX

PASSAGE SOUS LA PIERRE

Dans la *Vie de sainte Clotilde*, publiée à Rouen en 1613, Jacques Demai, chanoine d'Ecouis, parle de la coutume qu'avaient les pèlerins de passer à trois reprises sous une table de pierre qui se trouvait à côté de la source des Andelys, après s'y être baignés ¹.

XLXX

CAILLOUX GUÉRISSEURS

A Acquigny, certains pèlerins appliquent encore sur leur front des cailloux pris sur l'emplacement où furent, suivant la légende, martyrisés quarante soldats chrétiens, et où existait jadis un dolmen, et l'on prétend que ces cailloux restent fixés sur le front pendant plusieurs heures.

XLXXI

LE SAINT QUI CLIGNE DE L'ŒIL

On vient de fort loin au village de Torcieu (Ain) pour se faire *guigner* par la statue de saint Blaise, patron de l'église. Guigner signifie, faire signe de l'œil ou de la tête, et c'est en effet ce qu'on demande au saint. Quand une jeune fille veut se marier promptement, elle vient faire une prière à ses pieds. Si le bienheureux, touché de cet hommage, cligne de l'œil ou baisse la tête, dans l'année la jeune fille aura un mari ².

XLXXII

PÈLERINAGE A JEUN

Saint Abraham a une chapelle à la Bigottière, en Fougerolles, où l'on allait à jeun pour se guérir de la colique ³.

P. S.

1. L. COUTIL. *Inventaire des mégalithes de l'Europe*, p. 35.

2. AIMÉ VINGTRINIER. *Revue du Siècle*, mars 1900.

3. DOTTIN. *Parlers du Maine*, p. 628.



RITES ET USAGES FUNÉRAIRES¹

XXXI

LE SOU DU MORT

DANS le Bugey, une coutume païenne qui doit exister encore, consistait à mettre une pièce de monnaie, deux liards ordinairement, dans la bouche des adultes ou dans la main des enfants *per lo Borquo*. Dans le Charolais en 1884, on exhuma aux fins d'autopsie, un enfant de deux mois, qui avait un sou dans une main et une boule de cire dans l'autre, suivant l'usage du pays.

(AIMÉ VINGTRINIER, *Revue du siècle*, février 1900).

P. S.

XXXII

ENTERREMENT D'ENFANT

Dans l'île d'Ouessant, quand un enfant meurt, on l'emporte jusqu'au cimetière, vêtu de ses plus beaux vêtements, paré de fleurs, et le visage découvert ; on ne clôt le cercueil qu'après l'avoir descendu dans la fosse, et une inscription dit la joie de la petite âme, d'avoir fui la terre pour le Ciel.

(*Tour du Monde*, 1899, 1, 293).

XXXIII

DEUIL EN BELGIQUE

En Wallonie, dans le pays de Gaumet, les femmes du peuple, proches parentes d'un défunt, accompagnent le cercueil à l'Eglise et au cimetière et se couvrent la tête pour la circonstance, d'une longue pièce d'étoffe noire qui leur dissimule complètement le visage, le buste et les mains ; cette pièce d'étoffe porte le nom de « Hœque », d'où le verbe « *s'ahœquîr* ». Par extension, relever sa jupe par dessus la tête pour se garantir du froid ou de la pluie, c'est aussi « *s'ahœquîr* ».

(*Bull. société liégeoise de litt. wall.*, 2^e série, t. XXIV, p. 292).

ALFRED HAROU.

XXXIV

LE DEUIL EN ROUGE

Ma grand' mère m'a affirmé qu'il y a une soixantaine d'années, on portait à Angers le deuil en rouge.

1. Cf. t. XV.

XXXV

LE JUGEMENT DES MORTS

Il paraît que trois jours après la mort on passe au jugement de Dieu ; je visitais un cimetière de Basse-Bretagne : un vieux m'aborde, me tend la main et d'une voix grave me dit : « Un tel passe aujourd'hui au jugement. Voilà trois jours qu'il est mort ».

IRÈNE-GEORGE PAQUET

LA FRATERNISATION PAR LE SANG ¹

LXXIX

DANS L'ANNAM

 N peut y rattacher l'usage annamite suivant : « Lorsqu'un jeune homme et une jeune fille veulent se lier indissolublement l'un à l'autre, chacun d'eux prend son couteau et coupe à l'autre une mèche de cheveux. Souvent même ils se font une coupure au bout du doigt et chacun d'eux boit le sang de l'autre » ².

LXXX

A ROME

Suivant une tradition rapportée par Plutarque, lorsque les Vitellius et les fils de Brutus complotèrent de ramener les Tarquins, et qu'ils se furent abouchés dans ce but avec les Aquilius, ils voulurent se lier tous par un serment exécrationnel en buvant le sang d'un homme qu'ils auraient immolé et en tenant leurs mains sur ses entrailles ³.

RENÉ BASSET.

1. Suite. Voir t. XIV, p. 642.

2. A. Des Michels. *Les poèmes de l'Annam*. Kim Vân Kiên Tân Truýn, Paris, 1884-85. 2 vol. in-8, t. I, p. 99, note 2.

3. Plutarque. *Vie de Publicola* § 4. (*Vies parallèles*, éd. Sinteuis, t. I, Leipzig, 1876, p. 193).

PETITES LÉGENDES CHRÉTIENNES¹

XXXV

LE BATEAU MIRACULEUX

SAINTE Papoul, pour montrer par un signe visible sa mission providentielle, fit une pêche miraculeuse dans une embarcation qu'il avait creusée avec son couteau, à même d'un rocher plus dur que le granit.

XXXVI

LES PIERRES CHANGÉES EN PAIN

Le chevalier Raimond ayant été fait captif par les Sarrasins, gagna les bonnes grâces du sultan de Babylone, et fut chargé de la distribution du pain dans le palais : un jour que son maître était assiégé dans une ville par l'armée chrétienne, celle-ci manquait de pain ; le bienheureux Raimond porta des pains en guise de pierres, les jeta aux chrétiens en forme de pierres dont ils avaient l'apparence (GASTON JOURDANNE, *Contribution au folk-lore de l'Aude*, p. 203, 212).

XXXVII

LA STATUE QU'ON NE PEUT BRULER

A l'époque de la Révolution des soldats s'emparèrent d'une statue en bois de saint Cloud qui se trouvait dans la chapelle de Ralliou en la Bouexière, et ils la jetèrent dans un puits. Ils eurent beau essayer de l'enfoncer dans l'eau avec des perches et de lourds pavés, ils n'y réussirent pas : elle revenait toujours à la surface. Ils retirèrent le saint pour le brûler ; mais il leur fut aussi impossible de le saisir que de le noyer ; il glissait entre leurs mains comme une anguille. et finalement disparut à leurs yeux.

(*Revue de Bretagne et de Vendée*, t. XVI, p. 356).

P. S.

XXXVIII

S^t-EFFLAM ET ENORA

On connaît la légende d'Efflam et d'Enora (voir A. de La Borderie, *S^t-Efflam*, Rennes, 1892). Ce qui est curieux, c'est la transformation de cette légende en une sorte de fableau populaire.

Saint Efflam, disent les Bretons, gardait des troupeaux innombrables.

1. Cf. t. XV, p. 478.

bles de pourceaux. Malheureusement il avait de perpétuelles disputes avec sa femme et ne pouvait s'entendre avec elle. Ce que voyant, il passa de l'autre côté de l'eau dans une auge. Tous ses fidèles cochons le suivirent. Alors sa femme, furieuse, dit au bon Dieu : « Ce n'est pas juste, seigneur. Il faudra que j'aille chez lui pour avoir la messe et du lard. » Emu de cette plainte, le bon Dieu mit les deux époux d'accord, en laissant l'église à Efflam et en accordant la tour et ses cloches à sa femme. Le saint homme de mari offrit même quelques porcs à sa méticuleuse moitié. Ainsi ils vécurent heureux, étant séparés.

(Conté par M. Bordes).

F. DUINE.

LES MÉTÉORES¹

LE FEU S. ELME

§ 14

D'après Solin, le sang menstruel avait la propriété d'écarter l'astre d'Hélène (*sidus Helenæ*, le feu S. Elme), fatal aux navigateurs².

§ 15

Quelques-uns prétendent que les Tyndarides (Castor et Pollux) reçurent le surnom d'*Anakes* à cause de l'apparition de leurs astres³.

RENÉ BASSET.

CONTES ET LÉGENDES DE LA HAUTE-BRETAGNE

XXXIX

LE LAVOUS DE NUIT

 L y a moins de douze ans, Louis Chrétien, fermier à Saint-Denoual, s'en revenait une nuit de *voir les filles*, lorsqu'il entendit le bruit d'un battoir qui frappait les trois coups bien connus du *Lavous* de nuit.

Il n'eut pas peur, et s'approchant, il reconnut que les coups étaient frappés par un homme couvert d'une peau, et dans le champ

1. Suite, voir t. XIV, p. 437.

2. *Polyhistor*, éd. et trad. Agnant, Paris, 1847, in-8, ch. I, p. 42.

3. Plutarque, *Vie de Thésée*, ch. XXXIII, éd. Sintenis, Leipzig, 1876, in-12, p. 30.

appelé les Noes-Collas, où coule la rivière. Cet homme quitta sa besogne et lui fit signe d'approcher, mais Louis Chrétien, serrant son chapelet où se trouvait la croix bénite, se sauva

Bien, lui en prit, deux autres jeunes gens, rentrant d'une autre *flerie*, virent également le Lavous, s'en approchèrent et voulurent lui aider à tordre son linge ; le Lavous renvoya l'un d'eux, parce qu'il portait une médaille de la Sainte-Vierge, mais il accepta l'aide du second qui, dès le lendemain mourait, ayant tous les *membres tordus* dans des convulsions atroces.

Les Lavous de nuit diffèrent beaucoup des Lavandières, qui sont plus nombreuses et plus connues. Celles-ci annoncent une mort, et s'occupent à blanchir les os des enfants morts sans baptême. Le Lavous n'annonce rien du tout, c'est un lutin méchant qui se plaît à faire du mal aux hommes ; mais il est sans pouvoir sur ceux qui ont sur eux un objet béni ¹.

XL

LE LINGE MULTIPLIÉ

Jadis, lorsqu'on lavait dans certains étangs fréquentés par les fées, comme ceux de Quintin et de Chatelaudren, il suffisait de prononcer quelques paroles magiques en jetant le linge à l'eau, pour le retirer parfaitement nettoyé et très blanc. Si on y jetait une pièce de linge, on en retirait deux, bien entendu si l'on était favorisé des fées.

LUCIE DE V. H.

FOLK - LORE DE L'Auvergne ²

XIII

PUY-DE-DÔME

Arc-en-ciel. — Là où commence (ou finit) l'arc-en-ciel, il y a un plein panier d'argent (Vinzelles).

Coutume mortuaire. — Les vieilles gens racontent que lorsqu'une personne meurt sans avoir eu ni filleul, ni filleule, on lui attache les mains derrière le dos avant de la mettre dans le cercueil (Vinzelles).

A. DAUZAT.

1. C'est la première fois que je rencontre le laveur de nuit. Il y a en Haute-Bretagne un autre personnage, le *teurdous* ou tordeur qui, lui, ne lave pas, mais se présente aux lavandières qui lavent trop tard la nuit, offre de leur aider à tordre leur linge, et leur casse les bras si elles acceptent. (PAUL SÉBILLOT. *Notes sur les trad. de la Haute-Bretagne*, ext. de l'Archivio, p. 5).

2. Cf. t. XV, p. 523.

LA LÉGENDE DU PRÊTRE QUI REVIENT DIRE LA MESSE A MINUIT¹

VII

A CARCASSONNE

Le grand puits de la Cité de Carcassonne sert de résidence au curé maudit. Lorsque sonne la messe de minuit, à Noël, il veut sortir du cachot où il est enfermé pour n'avoir pas dit les messes dont il a reçu le prix durant sa vie. Certaines personnes affirment avoir entendu ses gémissements².

P. S.

LES INVENTIONS MODERNES³

IX

LES BATEAUX A VAPEUR ET LES INDIGÈNES DU HAUT-CONGO

Pour la majorité des indigènes parlant de « *l'En Avant*, »⁴ bateau à roues de côté dont on apercevait nettement l'appareil propulseur. — *C'était sans conteste la roue qui faisait effort sur l'eau pour faire avancer l'embarcation.*

Mais que signifiait donc cette grande chaudière dans laquelle on faisait un feu d'enfer ? Voilà : Boula-Matari (Stanley), *cachait dans les tambours des esclaves blancs destinés à faire mouvoir les roues ; le feu des chaudières ne servait à rien d'autre qu'à préparer une nourriture abondante pour les esclaves*, dont l'appétit était en rapport avec le travail fourni, et les mécaniciens furent baptisés de « *Malam-Malamba* » (cuisiniers), nom qui leur a été conservé dans tout le Haut Congo⁵.

ALFRED HAROU.

1. Cf. t. XV, p. 59.

2. GASTON JOURDANNE, *Contribution au folk-lore de l'Aude*, p. 221.

3. Cf. t. XV, p. 504.

4. Nom du bateau.

5. *La Belgique Coloniale*, 1895, p. 76.

NÉCROLOGIE

RAOUL ROSIÈRES

Notre collaborateur et ami Raoul Rosières, vice-président de la société, est décédé à Meulan le 17 novembre, âgé de 49 ans. M. Henri Cordier, qui assistait aux obsèques, ainsi que MM. Charles Normand, Félix Régamey, Arthur Rhôné et quelques autres de nos collègues, a prononcé sur son cercueil des paroles émues. Dans le prochain numéro, il donnera une notice sur la vie et les ouvrages de cet excellent homme, de ce savant au jugement si sûr. P. S.

J.-M. DE KERSAINT-GILLY

M. de Kersaint-Gilly, qui vient de mourir à l'âge de vingt-deux ans, avait donné quelques articles à cette revue, à laquelle il se proposait de collaborer plus activement ; il avait même entrepris une enquête sur les légendes du midi et de la Gironde, qu'il avait l'intention de continuer. On lui doit la *Fête de Noël en Provence*, dont nous avons ici même rendu compte, et il avait commencé dans la Revue l'*Hermine*, une étude sur le *Merveilleux dans les Contes de Madame de Cerny*, et dans la *Revue des provinces de l'Ouest*, un *Essai sur le théâtre Celtique*, dont la première partie seule a paru (n° de septembre). P. S.

BIBLIOGRAPHIE

Antoine Vernière. *Les Voyageurs et les Naturalistes dans l'Auvergne et dans le Velay.* Clermont-Ferrand, G. Montlouis, in-8 de p. 122.

Cette monographie ne touche qu'indirectement à nos études. On y trouve cependant des détails curieux sur les pèlerinages d'Auvergne au moyen âge, et en particulier sur celui de N.-D.-du-Puy-en-Velay. Ce qui la rend surtout précieuse, c'est l'indication bibliographique des ouvrages publiés par ceux qui ont visité le pays ; leur lecture fournirait sans doute quelques observations sur les coutumes et peut-être sur le costume du pays ; celui qui voudrait faire un livre sur l'Auvergne vue par les étrangers, pourrait se servir utilement des notes de l'auteur.

P. S.

H. Bout de Charlemont. *La Cigale.* Avignon, Roumanille, gr. in-12 de pp. XV-180.

Ce coquet petit livre est d'une lecture agréable. J'espère qu'il aura une seconde édition, et que l'auteur, qui a traité de la cigale dans la fable, en se

bornant à l'étude de la fable de La Fontaine, y ajoutera un chapitre : la Cigale dans les traditions populaires ; dans l'anthologie poétique et littéraire du volume se trouve déjà un conte intitulé le Coucou et la Cigale. Le Coucou, une année, se mit faucheur et loua la cigale comme râteleuse ; mais le coucou qui n'est pas travailleur se contentait d'aiguiser sa faux, et la cigale lui chantait : Sego ! sego ! fauche ! fauche ! mais elle eut beau le lui répéter, il laissa là sa faux, quand vinrent les grosses chaleurs, il alla se coucher et ne chanta plus ; la cigale alla se louer comme lieuse de gerbes, et elle chantait derrière les moissonneuses, Sego ! Sego ! Voilà comment dans le mois de mai le coucou fait entendre son chant ; mais il se cache et se tait dès que la cigale commence à chanter. Et du côté de Nice, en souvenir du temps où le coucou faisait société avec la cigale, on donne à celui-ci le surnom de *cigalié*.

P. S.

O. Kallas, *Achtzig Mærchen der Ljutziner Esten* (quatre-vingt contes des Esthoniens Loutziniens). Tirage à part du 20^e volume des « *Verhandlungen der gelehrten estnischen Gesellschaft* » (Comptes-rendus de la Société savante esthonienne). Dorpat, 1900.

L'auteur donne les textes des contes en esthonien ; cette partie du livre est cependant précédée d'un résumé en allemand de tous les numéros. Douze contes font exception ; ils sont traduits en totalité. La plus grande partie est constituée par des contes merveilleux (nous releverons ailleurs ceux qui se rapportent à la conception merveilleuse), une dizaine a pour héros des animaux. Tout en reconnaissant l'utilité de cette publication, nous devons dire que le recueil en question manque quelque peu de méthode. Il aurait fallu au moins classer les contes recueillis. Puis les résumés sont quelquefois absolument incompréhensibles ; nulle part aussi l'auteur n'a indiqué l'endroit où il a noté le conte, ni la personne qui le lui a dit. Ceci a cependant son importance.

V. BUGIEL

LIVRES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE

E.-T. Hamy, *Laboureurs et pasteurs herbères*, traditions et survivances. (Ext. des Comptes-rendus de l'A. F., pour l'avancement des sciences, in-8 de pp. 49.)

Dans cette étude, M. E.-T. H. compare, avec figures à l'appui, la forme de certaines charrues contemporaines avec des araires antiques ; dans une autre partie, il donne des détails intéressants sur des procédés de *pictographie* pittoresque et grossière, employés par un illettré pour ses comptes. On sait que cette question a été abordée par M. T. Volkov, dans une communication qui a vivement intéressé le Congrès des Traditions populaires.

O. de Gourcuff. *Gens de la Bretagne*, avec une préface de M. A. de la Borderie. In-8 de pp. 520.

Georges Hervé. *La Race basque. Conclusions et théorie.*

André Lefèvre. *Mythologie germanique et scandinave.* (Extraits de la Revue de l'Ecole d'Anthropologie).

Paul Sébilot. *Légendes Mégalithiques*, in-8 de pp. 7. (Ext. de la Revue de Bretagne et de Vendée).

(Communication faite au Congrès des Traditions populaires).

NOTES ET ENQUÊTES

.. *Présages d'abondance ou de disette des pommes.* — En Haute-Bretagne, on regarde les pépins des pommes: s'ils sont droits, il y aura abondance de pommes l'année qui vient; si, au contraire, ils sont légèrement inclinés vers le centre, il y aura disette; s'il y a des taches sur le pépin, la disette durera au moins sept ans.

(Comm. de M^{me} LUCIE DE V. H.)

.. *Lignes des cornes de la vache.* — Les paysans belges, tant Flamands que Wallons, prétendent déduire, du nombre de lignes qu'on remarque sur les cornes des vaches, le nombre de veaux qu'elles ont eus. Autant de lignes, autant de veaux.

(Comm. de M. ALFRED HAROU.)

RÉPONSES

Les Francs-Maçons (Voyez Rev. des Trad. pop. Notes et Enquêtes.)

A Verviers, on dit que le diable apparaît une fois par an, aux francs-maçons. On rapporte également, dans la même ville, qu'un prêtre s'étant présenté dans une loge maçonnique avec un crucifix, le diable s'enfuit.

(Comm. de M. ALFRED HAROU.)

ERRATUM

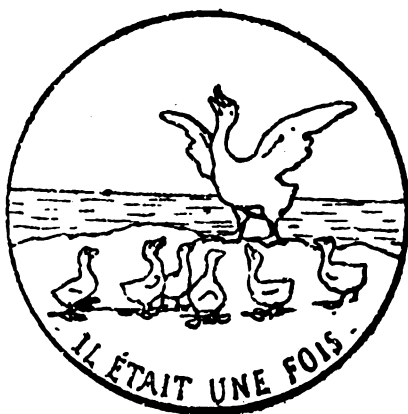
Dans le n° d'octobre, p. 560, il s'est produit une double erreur. La communication l'Oiseau et la jeune fille, est de M^{lle} Hedwige Heinecke et non de M. Hoffmann Krayer; et le filet: Briser le verre après avoir bu, a été imprimé sans avoir été corrigé.

Le Gérant, A. CERTEUX.

SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE DES TRADITIONS POPULAIRES

RECUEIL MENSUEL DE MYTHOLOGIE,
LITTÉRATURE ORALE, ETHNOGRAPHIE TRADITIONNELLE
ET ART POPULAIRE



TOME XV
15^e ANNÉE. — N° 12. — DÉCEMBRE 1900

PARIS

ÉMILE LECHEVALIER
39, Quai des Grands-Augustins

ERNEST LEROUX
28, rue Bonaparte

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

J. MAISONNEUVE
6, rue de Mézières et rue Madame, 26

Prix de ce Numéro UN franc vingt-cinq

SOMMAIRE

L'âme sous forme animale. I. Versions de la Haute-Bretagne.....	LUCIE DE V. H.	625
II. L'âme quittant le corps pendant le sommeil. III. L'âme quittant le cadavre sous forme animale.		
IV. Les âmes d'outre-tombe sous forme animale.	PAUL SÉBILLOT.	627
Contes d'Auvergne. V. L'Enfant du diable.....	Dr POMMEROL.	641
Contes et apologues recueillis au Turkestan russe (avec notes de René Basset).....	HUGUES KRAFFT.	644
Les Météores (suite). Les Pléiades: Orion, la Voie lactée, la Grande Ourse.....	RENÉ BASSET.	657
Folk-lore d'Auvergne. XIV. Croyances et superstitions diverses.....	Dr POMMEROL.	658
Petites Légendes locales. CCCCXXIX. Les pierres et les sources fatidiques.....	Dr POMMEROL.	659
CCCCXXX. Château hanté. CCCCXXXI. La voie romaine.	ALFRED HAROU.	660
CCCCXXXI. Le saut de l'Ermite.....	P. S.	661
Les Calendriers. XII. Un calendrier de poche.....	E. KUHN.	662
Mœurs, habitudes et coutumes arabes. I-IV.....	ACHILLE ROBERT.	662
Les Empreintes merveilleuses. CLXXXII-CLXXXIV...	P. S.	664
Sermons facétieux ou naïfs. VII. Le mystère de la Trinité.....	Dr S. BARRÉ.	664
Contes et légendes arabes. CCCCLXXVI-CCCCXCVIII.	RENÉ BASSET	665
Nécrologie: Raoul Rosières.....	HENRI CORDIER.	676
— Bérenger-Feraud.....	P. S.	685
Bibliographie. (<i>Paul Sébillot. Légendes locales de la Haute-Bretagne. René Basset. — Cesky Lid. W. B. — Joseph Bédier. Le Roman de Tristan et Iseut.</i>)		
— Livres reçus aux bureaux de la Revue.		
Articles à signaler. — Notes et enquêtes.		
Table analytique de l'année 1900.		

ILLUSTRATIONS

Ancien chapelet des paysans d'Auvergne. — Un calendrier de poche. — Portrait de Raoul Rosières, *Pierre Beaufeu.*

Adresser tout ce qui concerne la rédaction et l'administration à M. Paul Sébillot, 80, boulevard Saint-Marcel.

La cotisation des sociétaires, donnant droit à l'envoi gratuit de la REVUE est fixée à 15 francs par an (France et Union postale). Le prix de l'abonnement, pour les non-sociétaires, est de 15 francs par an pour la France et de 17 francs pour l'union postale.

AVIS IMPORTANT

Dans l'intérêt d'un service régulier, nous prions nos abonnés d'envoyer sans retard le montant de leur abonnement pour l'année 1901 à M. Paul Sébillot, 80, boulevard Saint-Marcel.

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

15^e Année. — Tome XV. — N^o 12. — Décembre 1900.

L'ÂME SOUS FORME ANIMALE¹

I

VERSIONS DE LA HAUTE BRETAGNE

1. — *La Salamandre et le Dormeur*



’ÉTAIT autrefois, — mais c’est bien vrai, je vous assure, — un jeune gars qui revenait de sa journée en plein mois d’août avait à traverser une petite rivière pour arriver chez lui. Sur le bord, il vit un gros sourd (salamandre), mais gros deux fois comme un sourd ordinaire, qui faisait l’affaire, allant d’une pierre à l’autre et se trainant plus vite que jamais sourd ne s’est traîné

Comme c’est un venin (serpent), il voulut le tuer et le suivit, mais en courant après, il baissa une branche de saule ; vite le sourd sauta dessus, et par la branche qui pendait sur l’autre bord il traversa la rivière. Le jeune gars le suivit et le vit entrer dans la bouche d’un homme qui était étendu dans le pré d’à côté ; il courut à l’homme, croyant que le sourd, qui est si malin, allait l’étrangler, mais il fut bien étonné quand l’homme se réveilla et lui dit : « Ah ! mon jjeune gars, av’ous donc bien fait de me réveiller ! je rêvais que j’allais me néyer, mais v’l’à qu’un gars complaisant a jeté une

1. Cf. sur l’âme séparée du corps, t. XII, p. 666-669, un article de M. René Basset, qui s’est placé à un point de vue différent du nôtre.

branche sur la rivière, j's'ei monté dessus et m'suis ensauvé ». Et c'est bien vrai, je vous assure, mon grand-père a bien connu le jeune gars qui était un des bons de la paroisse¹.

(Conté en décembre 1900 par une vieille femme de Saint-Pôtan).

2. — *La Souris blanche*

Un jeune homme, Jean Boudart, revenait de sa journée, dans l'été, et il faisait grand jour ; devant lui il aperçut, trottinant légèrement, une toute petite souris blanche, mais d'un blanc qu'il n'a jamais revu depuis. Étonné, il la suivit pour savoir où se trouvait son nid et s'en emparer ; mais il fallait traverser une petite rivière, et la pauvre était grandement embarrassée, ne sachant où se trouvait le pont qui conduisait d'une rive à l'autre... Ce que voyant, Jean la prit en pitié et plia un saule dont les menues branches tombèrent de l'autre côté. Vite, la souris blanche y grimpa ; Jean tira sessouliers et passa la rivière à gué. Quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsque de l'autre côté, il aperçut un homme couché et la souris disparaissant dans la bouche du dormeur ! A l'exclamation poussée par Jean, cet homme se réveilla et lui dit : « Je viens t'y de faire un mauvais rêve ! Je rêvais que j'étais de l'autre côté de la rivière et ne sachant comment la traverser, j'allais me noyer, quand quelqu'un a passé par là et m'a jeté un grand bâton qui m'a permis de traverser la rivière ».

Jean n'a jamais su comment ce qui s'était passé pour la souris avait pu être ressenti par un homme qu'il connaissait pour un de ses voisins, ni comment cette souris avait pu entrer dans le corps de cet homme sans qu'il s'en aperçoive. Deux jours après, la femme du voisin tomba malade, huit jours plus tard elle était morte.

Ce récit a été recueilli au commencement de novembre, à Saint-Pôtan (Côtes-du-Nord) de la bouche d'une domestique, originaire d'une commune voisine, intelligente, mais illettrée ; il était connu de trois domestiques, d'origine paysanne, qui l'entendaient le raconter et

1. En Normandie (E. ROLLAND, *Faune populaire*, t. III, p. 80) et en Haute-Bretagne (PAUL SÉBILLOR, *Traditions*, t. II, p. 242), des salamandres s'approchent aussi d'un homme endormi ; ses camarades, pour l'en préserver, le couvrent d'un van (Normandie) ou d'habits (Haute-Bretagne) ; la salamandre se plante debout sur le van, et l'homme ne se réveille plus ; en Haute-Bretagne, le sourd fait plusieurs fois le tour du dormeur et disparaît sans que l'on sache comment ; quand on enlève les vêtements, l'homme est mort. Pour les conteurs, c'est le sourd qui est la cause de la mort de l'homme ; mais les deux récits sont assez confus, et peut-être sont-ils des débris de légendes plus anciennes où la salamandre était, comme dans le conte ci-dessus, l'âme du dormeur qui cherchait à rentrer dans son corps.

qui n'émettaient aucun doute sur la réalité de l'aventure. Pour eux cette apparition de la souris constituait un « signe » et ils faisaient un rapprochement entre ce phénomène et la mort de la femme survenue quelque temps après.

LUCIE DE V. H.

II

L'ÂME QUITTANT LE CORPS PENDANT LE SOMMEIL

Ces deux récits rappellent une légende déjà écrite au IX^e siècle, dont on peut résumer ainsi les éléments essentiels.

a) Un animal sort de la bouche d'une personne endormie et s'arrête au bord d'un ruisseau qu'il ne peut franchir.

b) Un soldat met son épée sur le ruisseau et fait un pont.

c) L'animal se rend à un certain endroit, puis revient au bord du ruisseau qu'il repasse de nouveau, grâce à l'épée.

d) Il entre dans la bouche de l'homme endormi ; à son réveil, celui-ci raconte un songe, qui relate, en substituant le dormeur lui-même à l'animal, ce qui est arrivé à celui-ci.

e) Grâce à la visite faite par l'animal sorti de sa bouche, à un trésor, le songeur qui a vu, lui aussi, l'endroit où était enfoui ce trésor, parvient à le découvrir.

Tous ces éléments se rencontrent dans une légende, vraisemblablement fort ancienne, qui est connue sous le nom de Rêve de Gontran, d'après la première version qui nous en ait été conservée.

En voici le résumé, d'après Grimm, qui l'avait trouvée dans « l'Histoire des Lombards », de Paul Diacre (IX^e siècle) et dans la « Chronique des premiers mérovingiens » d'Aimoin, qui écrivait deux cents ans plus tard. Le roi Guntram éprouvant une grande lassitude, s'assit au pied d'un arbre, pencha sa tête sur les genoux de son serviteur le plus chéri et le plus fidèle, et s'assoupit. Lorsqu'il fut bien endormi, voici qu'un petit animal, fait comme un serpent, se glissa de la bouche du roi et courut jusqu'au petit ruisseau qui coulait près de là ; il s'arrêta sur le bord et aurait bien voulu passer. Le compagnon du roi, sur les genoux duquel il reposait, avait remarqué tout cela ; il tira son épée du fourreau et la mit en travers sur le ruisseau. Le petit animal passa ainsi à l'autre bord, et alla se fourrer dans un trou au pied d'une montagne. Quelques heures après il revint, passa le ruisseau sur le même pont et rentra dans la bouche du roi. Lorsque Gunthran se réveilla, il dit à

son compagnon : « Il faut que je te raconte mon rêve et la merveilleuse vision que j'ai eue. Je voyais un grand fleuve sur lequel était construit un pont de fer, je le traversai et j'entrai dans une caverne pratiquée dans une haute montagne ; dans cette caverne il y avait un immense trésor caché par nos pères ». Alors son compagnon lui raconta tout ce qu'il avait vu pendant qu'il dormait, et comment son rêve se rapportait parfaitement avec la réalité. On fit faire des fouilles dans cet endroit, et l'on y trouva une grande quantité d'or et d'argent, qui était caché depuis un temps immémorial. (*Veillées Allemandes*, trad. Lhéritier, t. II, p. 106).

Dans la version donnée par Claude Paradin, dans ses *Devises héroïques et emblèmes* (1557), cet animal n'est plus un serpent, mais une souris, et c'est ainsi qu'il est représenté, marchant sur une épée dans le *Magasin pittoresque*, 1841, p. 393 : Comme Gontran, roy de Bourgogne, travaillé de la chasse, s'endormit ès champs près d'un petit ruisseau, un sien escuyer qui le veilloit luy vit sortir droit de la bouche un petit bestion qui s'en alla droit audit ruisseau, lequel marchandoit de passer. Ce que contemplant, l'escuyer tira son espée qu'il mit à travers le ruisseau et ainsi passa le bestion par dessus, puis s'en alla dans un pertuis estant au pied d'une montagne ; de là revenant au ruisseau, repassa comme devant sur l'espée et rentra dans la bouche du roy, lequel, sur ce point s'esveillant, récita un sien songe à sondit escuyer et comment il avoit passé une rivière sur un pont de fer et avoit esté dans une caverne sous une montagne, là où il avoit de bien grands et riches trésors. Quoy entendant, son escuyer luy conta qu'il estoit advenu pendant son somme, de manière que ce roy fit creuser la montagne, en laquelle il trouva force richesses. Cecy advint en Touraine, près de Mont-Richard et la montagne s'appelle encore pour le jour d'huy Mont-Trésor et le prochain chateau Brindoré.

Ce récit, à part la substitution de la souris au serpent, est le même que celui que les *Veillées allemandes* ont donné, d'après les anciens chroniqueurs, et je me serais contenté de le signaler sans le reproduire, s'il n'avait pas localisé la légende et, remplacé par une souris, le serpent qui, d'après Grimm, *Teutonic Mythology*, p. 1082, est la forme la plus ancienne ¹.

Cette substitution est antérieure au XVI^e siècle. Le chroniqueur Hélinand, originaire du Beauvoisis et mort en 1229, raconte que l'archevêque de Reims, Henri, voyageant par le pays un jour de grande chaleur, s'endormit vers midi, et quelques uns de ses lans-

1. En Sicile, le peuple croit encore que l'âme d'un mort se cache dans un reptile. (CASTELLI. *Credenze*, II., p. 9).

lansquenets en firent autant. Ceux qui étaient éveillés virent sortir de la bouche d'un des soldats endormis, un petit animal blanc, semblable à une belette. Il courut vers un petit ruisseau qui coulait près de là, et arrivé sur le bord, il essaya, mais en vain, de passer. Alors un des soldats plaça son épée sur le ruisseau en guise de pont. et le petit animal, après l'avoir traversé dessus, disparut. Un instant après il revint et chercha avec inquiétude le pont sur lequel il avait passé et que le lansquenet avait enlevé dans l'intervalle. Celui-ci fit encore un pont sur le ruisseau; l'animal passa dessus et s'approcha de la bouche encore ouverte du lansquenet endormi où il disparut. Au même instant, le lansquenet se réveilla et ses camarades lui demandèrent ce qui lui était arrivé pendant son sommeil. Il répondit : « J'ai rêvé que j'étais fatigué d'une longue course que j'avais faite, et qu'en chemin j'avais eu deux fois à passer sur un pont de fer. » Les lansquenets purent comprendre par là, que ce qu'ils avaient vu de leurs propres yeux lui était réellement arrivé en songe ¹.

L'épisode du trésor vu en rêve a disparu de cette légende, et il manque également aux deux récits de la Haute-Bretagne et à deux autres parallèles de la légende de Gontran; mais on le retrouve dans une légende islandaise rapportée par René Basset ² qui, à part que l'âme a pris la forme d'une fumée au lieu de celle d'un animal, est un parallèle plus complet de la légende de Gontran.

a) Une vapeur bleuâtre s'élève au-dessus de la bouche d'un homme endormi;

b) Elle ne peut passer le ruisseau que grâce à un fouet placé dessus;

c) Après un séjour à une petite élévation du sol, où elle pénètre, elle repasse de nouveau le ruisseau à l'aide du fouet, placé dessus;

d) Elle rentre dans la bouche du dormeur, qui raconte aussi son songe;

e) Le dormeur et son camarade, grâce à la visite faite par l'âme durant le sommeil, trouvent un trésor ³.

Dans un récit Luxembourgeois, résumé dans le même article :

a) L'âme sort de la bouche du dormeur sous la forme d'un petit animal noir;

b) (Manque);

c) (Manque en partie); elle pénètre dans une tête de cheval dont il ne reste que les os;

d) Elle rentre dans la bouche du dormeur qui s'éveille et raconte

1. GRIMM, *Veillées*, t. II, p. 169.

2. *L'âme séparée du corps*, in *Revue des Trad. pop.*, t. XIII, p. 667-668.

3. MAURER, *Isländische Volksagen*, 1860, p. 81.

qu'il a pénétré, pendant son rêve, dans une maison superbe, avec des caves et des corridors profonds ¹.

Un récit de l'Allemagne centrale ne contient non plus que deux épisodes *a* et *d*, de la légende de Gontran. *a*) Un jeune homme qui allait la nuit sous la forme d'une souris blanche, voir sa fiancée, tombe dans un coffre qui se referme. On allait l'enterrer, quand la jeune fille ayant ouvert le coffre, la souris s'en échappe, et *d*) court à la bouche du dormeur qui se réveille, et raconte qu'il est tombé dans une profonde caverne, où il est resté trois jours enfermé ².

Les deux versions de la Haute-Bretagne, qui ont été le point de départ de ces notes, sont tronquées. Il y manque *a*) la sortie de l'animal de la bouche du dormeur; *b*) le premier passage du ruisseau grâce à un pont improvisé; *c*) la première partie de cet épisode.

Les deux récits ne commencent qu'au retour de l'animal-âme : celui qui en est témoin, ignorant qu'il est d'abord sorti de la bouche d'un homme endormi, le prend pour une bête ordinaire, et quand il s'agit de la salamandre — qui rappelle le petit serpent de la légende de Gontran — il se prépare à lui faire un mauvais parti, parce que c'est un reptile réputé dangeureux.

Les animaux qui, dans ces sept versions, représentent l'âme, sont tous cités pour la souplesse de leurs mouvements, la vitesse de leur course et la facilité avec laquelle ils se glissent ou rentrent dans les trous. Il était d'ailleurs naturel de concevoir l'âme, même animalisée, sous une forme légère et presque fugitive. On verra plus loin que nombre de peuples, éloignés les uns des autres, lui ont attribué les ailes de l'oiseau, de la mouche, plus souvent encore celles du papillon.

Si les animaux-âmes ne peuvent franchir le ruisseau, ce n'est pas, semble-t-il, en raison de leur espèce, puisque les reptiles, les souris et les belettes, ne seraient pas, à l'état naturel, arrêtés par un petit cours d'eau. L'intervention d'un objet qui forme pont leur est nécessaire parce que, pendant leur absence du corps, elles sont véritablement des âmes, et que suivant une conception fort répandue, celles-ci sont arrêtées par l'eau, même quand elles ne sont, comme dans la légende islandaise, qu'une sorte de fumée. Les ombres légères et sans consistance de la mythologie ancienne devaient prendre passage à bord de la nacelle de Caron, pour franchir le fleuve des Enfers; des barques venaient chercher les âmes des Gaulois pour les conduire à l'île Brittia; il n'y a pas trente

1. GREDT, *Sagenschatz des Luxemburger Landes*. Luxembourg, 1885, p. 466.

2. E. SOMMER, *Sagen aus Sachsen und Thüringen*, Halle, 1846, p. 46. Dans l'article de M. Basset, ces trois récits sont reproduits d'une façon moins succincte.

ans on racontait encore au Guildo (Côtes-du-Nord) commune voisine de celle où ont été recueillis les récits bretons, qu'un bateau venait passer les défunts de la rive gauche de l'Arguenon sur la rive droite de ce petit fleuve et, vers la même époque, dans le Bugey, on plaçait dans la main du mort une pièce de monnaie *per lo barquo*¹, ce qui indique une croyance analogue ; à Genissac dans la Gironde, quelques habitants sont persuadés que si on a oublié de mettre la pièce de monnaie dans la main du défunt pour payer le passage de la barque, il peut revenir tourmenter les vivants² ; en Portugal, on place de l'argent dans le cercueil pour le passage du pont ou de la barque³.

Les Karens de Birmanie sont encore convaincus que les esprits ne peuvent traverser l'eau, et ils tendent des fils sur les ruisseaux pour que les esprits ne trouvent pas d'obstacles sur leur chemin⁴. On peut rapprocher de cette coutume les ponts improvisés pour que les animaux, âmes de la personne vivante, puissent franchir le ruisseau, idée qui se rattache peut-être aux ponts des âmes qui figurent dans les croyances de tant de peuples.

Dans une légende de la Suisse allemande, pays où la femme qui meurt en couches doit revenir chaque nuit, pendant six semaines, visiter son enfant, une mère trouva rompu le pont du ruisseau, et elle ne put le traverser ; on l'entendit se plaindre, et elle revint voir son enfant dès que le pont eut été rétabli⁵. Aux environs d'Olsztynek (lisez Olchténeck), en Pologne, la femme qui a lavé le mort, verse ensuite l'eau qui lui a servi sur la rue, derrière le convoi funèbre. Ceci veut dire que si l'âme du mort voulait revenir, elle trouverait devant la maison un lac qu'elle ne pourrait pas traverser⁶. C'est peut-être à cette croyance, d'après laquelle le défunt ne peut plus, quand il a passé l'eau, être désagréable aux vivants, que se rattachait un usage qui existait encore au commencement de ce siècle : sur la rivière de Tréguier, on embarquait les morts de la commune de Plouguiel à un petit bras de mer appelé le Passage d'Enfer, au lieu de les porter par terre au cimetière, bien que le trajet fût moins long par cette dernière voie⁷.

L'épisode de la personne vivante qui voit en rêve les actes accomplis par l'âme qui l'a momentanément abandonnée, se retrouve

1. A. VINOTRINIER, in *Revue du siècle*, février 1900.

2. C. DE MENIGNAC, *Superstitions de la Gironde*, p. 50.

3. LEITE DE VASCONCELLOS, *Tradições de Portugal*, p. 243.

4. TYLOR, *Civilisation primitive*, t. 1, p. 513.

5. X. MARMIER, *Contes de différents pays*, 2^e série, p. 336.

6. Wisła, Varsovie, t. VI, p. 189.

7. BAUDOUIN, in *Mém. de l'Académie celtique*, t. II, p. 141.

en substance dans l'histoire fabuleuse d'Hermotimus (VI^e siècle avant J.-C.) ; il prétendait que souvent son âme le quittait, qu'elle voyageait seule, qu'ensuite elle revenait, rentrait dans son corps et le ressuscitait. Au retour de ses excursions, il racontait à ses concitoyens ce que son âme avait vu dans ses voyages. Un jour que la partie immatérielle de son être était occupée à quelque excursion lointaine, sa femme fit voir le corps inerte de son époux à des curieux qui le brûlèrent, de sorte que l'âme d'Hermotimus dut chercher une autre demeure ¹.

Ce philosophe de la Grèce ne faisait peut-être que donner une autre forme, en se l'appliquant, à une conception qui, de l'Inde avait pu pénétrer en Asie Mineure, et qu'on retrouve chez les Karens de Birmanie. Ils pensent que l'âme s'échappe du corps sous la forme d'un animal, et que le rêve n'est que la simple vision des objets qu'elle a vus pendant son voyage ². Dans les légendes citées on retrouve une idée analogue ; seulement les souvenirs, en passant de l'animal à l'homme, subissent une transformation en rapport avec la taille et les idées de celui-ci : l'épée devient un pont de fer, la branche de saule un bâton qui aide à sauter, etc.

* *

Cette faculté, attribuée à l'âme de quitter le corps sous forme animale pendant le sommeil, a été relevée plusieurs fois dans des récits qui n'ont que ce point de commun avec les légendes bretonnes et les parallèles cités plus haut. Ce sont les gens adonnés à la sorcellerie qui ont, en général, ce dangereux privilège.

Au commencement du XVII^e siècle, les domestiques d'un château de Thuringe épluchaient des légumes dans la salle, lorsqu'une servante, ayant envie de dormir, alla se reposer sur un banc. Peu après il sortit de sa bouche, qui était ouverte, une petite souris rouge, que virent la plupart des assistants. Elle se dirigea vers la fenêtre entr'ouverte, sortit et resta un instant dehors. Alors une soubrette s'approcha de la servante, que son âme venait de quitter, la remua, la secoua, la poussa un peu en avant. Un instant après, la souris revint, courut à la place où elle avait laissé la servante lorsqu'elle était sortie de sa bouche, trotta par-ci, trotta par-là, cherchant le corps qu'elle habitait ; enfin, ne le trouvant pas et ne pouvant parvenir à se mettre à l'aise, elle disparut. Mais la servante était morte et resta morte ³.

1. LUCIEN. *Eloge de la Mouche*. JACOBI, *Dict. mythologique*.

2. TYLOR. *Civilisation primitive*, t. I., p. 513.

3. GRIMM. *Veillées allemandes*, t. I, p. 401.

Dans un village brunswickois il y avait une servante qui s'endormait souvent pendant les veillées. Alors on voyait sortir de sa bouche un petit oiseau blanc. Il se mettait à voleter, et si la porte de la chambre était ouverte, il s'envolait dehors. On avait beau appeler la jeune fille pendant l'absence de l'oiseau, elle était comme morte. Cette histoire s'ébruita et on voulut savoir ce qui arriverait si on ne laissait pas revenir l'oiseau. Donc lorsqu'un soir la servante s'endormit et que l'oiseau parut comme d'habitude, on le fit envoler. Ensuite on ferma la porte et boucha même le trou dans la serrure. Il en résulta que la jeune fille ne se réveilla plus ¹.

La même aventure arriva à un meunier endormi dans la forêt Noire ; la souris qui sortit de sa bouche ne put y entrer, et jamais il ne se réveilla ².

Dans plusieurs autres récits, l'animal, ou parfois quelque chose d'une forme moins précise, sont nettement indiqués comme étant l'âme elle-même. Suivant des croyances modernes, les âmes des sorcières sortent de leur corps, pendant qu'elles dorment, sous la forme d'un papillon ou sous celle d'un chat ou d'une souris rouge ³. Mais, comme on l'a vu dans des légendes précédentes, pour qu'elle puisse y rentrer, il faut que le corps n'ait pas été dérangé.

On croit en Serbie et en Bulgarie, où les âmes qui abandonnent le corps sont celles de sorciers ou de sorcières que, si l'on retourne le corps du dormeur pendant que son âme s'est éloignée du corps sous une forme animale, la bête à son retour ne peut regagner sa retraite et l'homme meurt ⁴.

En Transylvanie, des gens ayant vu une grosse mouche qui essayait de rentrer dans la bouche d'une femme endormie, l'enfermèrent dans un sac, et la femme resta comme morte jusqu'au moment où la mouche put s'échapper du sac et rentrer dans sa bouche ; elle s'éveilla aussitôt, et on ne douta pas qu'elle fût une sorcière ⁵. Une légende allemande raconte qu'une servante ne put être réveillée que lorsqu'une chatte qui rôdait autour d'elle fut rentrée dans sa bouche ⁶.

Dans les traditions françaises contemporaines où l'âme des sorciers ou des sorcières les quitte, la forme animale semble avoir disparu. Dans le Perche, le feu follet n'est autre chose que l'âme d'un individu qui a fait un pacte avec le diable ; lorsqu'il veut nuire à

1. VOGES : *Sagen aus Braunschweig*. Brunswick, 1895, p. 36. Communicat. de M. W. Bugiel.

2. GRIMM. *Teutonic Mythology*, I. c., p. 1082.

3. GRIMM, I. c.

4. GRIMM. I. c., p. 1083.

5. MÜLLER. *Siebenbürgische Sagen*. Vienne, 1885, p. 150. cité per Basset.

6. GRIMM. *Veillées all.*, t. I, p. 404.

quelqu'un, il se couche sur le dos près de l'endroit où son ennemi veut passer, murmure quelques paroles cabalistiques, et son âme s'exhale de son corps sous la forme d'un feu follet ; si au lieu de laisser sur le dos, la face tournée vers le ciel, le corps d'où le « Flam-ba » s'est échappé, on le retourne la face contre terre, on voit, au moment où le jour commence à poindre, le follet s'approcher du corps, voltiger tout autour, chercher pour pour y rentrer l'issue par la quelle il est sorti ; s'il n'y est parvenu avant le jour, il s'envole et cette âme devient la propriété du diable, tandis que le corps lui-même a cessé de vivre ¹.

Le récit suivant, qui paraît avoir été recueilli dans la Montagne noire, et qui n'est pas très clair, n'attribue pas à l'âme une forme précise : une femme soupçonnée d'avoir des intelligences avec le diable s'endormit vers midi du temps de la moisson. On se douta que son âme avait choisi ce moment pour aller en promenade ; pour s'en assurer, on transporta le corps à une certaine distance, et l'on mit une grande cruche à sa place. Quand l'âme revint de son excursion, elle alla en effet se loger dans la cruche et fit rouler celle-ci de côté et d'autre, jusqu'à ce que, se rapprochant du corps, elle s'y rétablît ².

III

L'ÂME QUITTANT LE CADAVRE SOUS FORME ANIMALE

On sait que les Grecs assimilaient, dans leur langage, l'âme à un papillon, et que dans leurs dessins ils lui donnaient sa forme légère et gracieuse. D'après Grimm, chez les Basques, âme et papillon sont désignés par le même mot, ainsi que chez les Birmans et les Slo-vènes, et on verra plus loin que si le mot n'existe pas en Haute-Bretagne, la légende suppose l'assimilation. Chez les Monténégrins un mot par lequel on désigne l'âme, dérive d'un autre mot qui signifie colombe ³.

Suivant Tylor, nombre de peuples ont considéré les âmes comme de véritables êtres matériels, et c'est pour leur permettre de passer que l'on voit des trous dans des substances solides : ainsi en Chine on perce le toit pour laisser passer l'âme au moment de la mort, et cette coutume est aussi observée en Allemagne ⁴. En Béarn, lorsqu'une

1. P. VALLERANGE. *Le Clergé, la bourgeoisie, le peuple*. Paris, 1861, p. 97.

2. A. DE NÔRE. *Coutumes et traditions*, p. 88.

3. GRIMM. *Teutonic Mythology*, p. 829 ; STANISLAS PRATO. *L'idéogramme de l'âme dans le papillon*. (Ext. de la Tradition, 1888).

4. TYLOR. l. c., t. 1, p. 527. — GRIMM, T. M., pp. 1794 et 1806.

agonie se prolonge, on se rend directement au grenier, et là, dans la direction du lit du mourant, on enlève une ardoise du toit, afin de faciliter la sortie de l'âme. Dans les Landes, pendant une longue agonie, il n'est pas rare de voir enlever les tuiles de la maison vis-à-vis le lit du malade et de mettre ainsi le mourant à découvert pour que son âme s'échappe plus vite et plus librement. On sait que les habitations des Landes n'ont pas d'étage et que ce moyen est facile à mettre en pratique ¹.

La coutume d'ouvrir une fenêtre pour permettre à l'âme de sortir quand elle quitte le corps est encore aujourd'hui très répandue en France, en Allemagne, en Angleterre, en Portugal et en Sicile ².

Au moment de la mort, l'âme s'échappait du corps sous la forme d'un oiseau ou d'un insecte ailé, ou sous celui d'une petite bête agile, qui étaient visibles pour quelques-uns des assistants. D'après Alfred Maury, les légendes du moyen âge « représentent toujours l'âme quittant sa dépouille mortelle sous la forme d'un oiseau qui s'envole. Rien n'est, dit-il, plus commun dans les légendes que ces récits d'âmes qu'on a vues s'envoler du cadavre d'un saint, sous la forme d'une colombe ; dans l'hymne de Sainte Eulalie, composé par saint Prudence, une colombe, qui est l'âme de la sainte, sort de sa bouche quand elle a subi le martyre » ³. Cette idée n'était pas oubliée au XV^e siècle : un des hommes d'armes qui avaient assisté au supplice de Jeanne d'Arc, déclara qu'il avait vu « en l'émission de l'esprit de la dite Jeanne, une colombe blanche sortir de la flamme » ⁴.

En Sicile, on voit les âmes des justes sous l'apparence d'une colombe ou d'un papillon ⁵ ; dans les contes Moraves, l'âme sort de la bouche des moribonds sous la forme d'une colombe ⁶. Les Bohémiens païens croyaient que l'âme s'échappait des lèvres du mourant sous la forme d'un oiseau, qui errait parmi les arbres jusqu'au moment où le corps recevait la sépulture ⁷.

Dans une légende de Basse-Bretagne, un homme ayant tué un de ses voisins, dès que celui-ci a expiré, une grosse mouche vient voltiger et bourdonner autour de sa tête ; elle ne le quitte plus, et il se dit : C'est sans doute l'âme de Hervé Kerandouf, et le prêtre auquel

1. HENRI PELLISSON in *Revue des Trad. pop.*, t. VI. p. 154 ; AUGIER in *Société arch. de Bordeaux*, 1888, 1^{er} fascicule.

2. TYLOR, l. c. ; C. PEDROSO, *Superstições portuguezas*, n^o 124 ; G. PITRÉ, *Usi e Costumi*, t. II, p. 243.

3. MAURY, *Essai sur les légendes pieuses*, p. 184.

Maury, qui ne cite pas ici sa source, dit que dans les idées superstitieuses de certaines provinces de France, les chauves-souris sont les âmes des morts, p. 185.

4. LEBRUN DES CHARMETTES, *Histoire de Jeanne d'Arc*, t. III, p. 287.

5. G. PITRÉ, l. c., t. II, p. 243.

6. STANISLAS PRATO, l. c.

7. GRIMM. T. M. p. 829.

il va se confesser le lui confirme ; la mouche lui répond quand elle a été interrogée par lui ¹.

Suivant des croyances contemporaines, des gens peuvent, en raison de certaines circonstances particulières, être témoins de la sortie de l'âme sous une forme animale.

En Haute-Bretagne, les personnes qui sont « dans la grâce de Dieu » voient s'envoler les âmes ; celle des chrétiens qui sont morts en état de piété, quittent le corps sous la forme d'un corbeau. Ceux dont la mort a été douce, s'envolent sous celle d'un papillon gris ou blanc, suivant que le défunt a mérité le purgatoire ou le Paradis ².

Dans le même pays, un récit facétieux assure qu'à Saint-Jacut-de-la-Mer, lorsqu'un pêcheur meurt, son âme sort de la maison sous la forme d'un joli papillon blanc, au lieu que, lors du décès d'une femme de ce village, c'est une vilaine mouche noire qui s'échappe de ses lèvres. On assure qu'autrefois, les mouches et les papillons étaient visibles, sans qu'il fût nécessaire d'être en état de grâce pour les apercevoir.

Parfois l'âme s'envolait, non au moment de la mort, mais à celui où le cadavre recevait sa destination définitive ; c'est ainsi qu'une colombe s'échappa du bûcher où le corps de saint Polycarpe venait d'être réduit en cendres ³. Et lorsque le cercueil du Malbrough de la chanson populaire fut déposé dans sa tombe,

On vit voler son âme
A travers les lauriers.

Cette conception se rattache à la croyance d'après laquelle l'âme reste auprès du corps jusqu'à l'achèvement de la cérémonie funèbre. En Haute-Bretagne, elle ne s'en sépare qu'au moment où le prêtre dit : *In Paradiso* ⁴. On dit en Basse-Bretagne que, sitôt après la mort, elle subit un jugement et retourne sur le corps — et non dedans — pour y rester jusqu'après l'enterrement ; en général il n'est donné qu'au prêtre qui célèbre les funérailles de voir la séparation de l'âme et du corps ⁵ ; il semble qu'en Auvergne on attribue le même privilège à l'officiant : celui qui peut mettre son pied sur le sien au moment où il jette la pelletée de terre, voit l'âme s'envoler dans les airs ⁶. On sait par de nombreuses légendes qu'en posant le

1. F.-M. LUZEL, *Légendes chrétiennes*, t. II, p. 189.

2. PAUL SÉBILLOT, *Coutumes de la Haute-Bretagne*, p. 157.

3. MAURY, l. c., p. 186.

4. PAUL SÉBILLOT, l. c.

5. A. LE BRAZ, *La légende de la Mort*, p. 121.

6. D^r POMMEROL, in *Revue des Trad. pop.*, t. XII, p. 447.

pied sur celui d'une personne qui a le privilège d'entendre ou de voir à distance, on acquiert le même pouvoir que lui.

Dans une légende de Basse-Bretagne, un domestique, qui désirait voir la séparation de l'âme d'avec le corps, voit au moment où son maître expire, son âme s'exhaler de ses lèvres sous la forme d'une souris blanche, ainsi que le lui avait prédit un étrange personnage qu'il avait rencontré au cimetière; il la suit jusqu'à l'église, dont elle fait trois fois le tour, puis elle revient au manoir par le chemin que le seigneur parcourait de son vivant, et, rentrée au logis, elle grimpe sur le cadavre et se laisse mettre dans la bière. Quand celle-ci a été déposée en terre, la souris sort du cimetière; le domestique la suit jusqu'à un arbre creux, où elle se glisse, et il voit apparaître, au lieu d'elle, son ancien maître ¹.

Cette métamorphose de l'âme-animale en la figure habituelle du défunt, lorsque celui-ci est arrivé au lieu où doit s'accomplir sa pénitence est assez rare; elle ne se retrouve pas dans une autre légende de Basse-Bretagne où un homme, qui veillait un agonisant, voit sortir de sa bouche un moucheron qui, après avoir disparu, revient, se laisse enfermer dans la bière avec le mort, et sort du cercueil aux premières molles de terre qui tombent dessus, pour se rendre à une lande, où il dit à son ami qu'il doit y faire pénitence ².

J'ai recueilli en Haute-Bretagne plusieurs légendes où une femme, un jeune garçon ou un pauvre voient sortir un papillon de la bouche d'un agonisant. Dans la plus complète, le papillon est tout gris; il se pose sur la poitrine du défunt, puis, lorsqu'il a été enseveli, sur le bout du cercueil; quand celui-ci est mis en terre le papillon s'envole, et le pauvre le suit jusqu'à une lande, où il était condamné à rester pendant un temps pour expier ses fautes ³.

IV

LES AMES D'OUTRE-TOMBE SOUS FORME ANIMALE

On trouve dans les croyances populaires et dans les contes d'assez nombreux exemples d'âmes qui, après que le cadavre est déposé, parfois depuis longtemps, dans sa dernière demeure, se manifestent sous une forme animale. Le plus habituellement ces êtres sont

1. A. LE BRAZ, l. c., p. 122-131.

2. A. LE BRAZ, l. c., p. 132-138.

3. PAUL SÉBILLOT, *Légendes chrétiennes*. Vannes, Lafolye, 1892, page 38. (Ext. de la Revue de Bretagne et de Vendée); *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne*, t. II, p. 192-301.

pourvus d'ailes, comme ceux que l'on voit s'envoler de la bouche des mourants.

Dans un conte lorrain, un homme menacé de la vengeance d'une tête de mort qu'il avait insultée, va, sur le conseil d'un prêtre, frapper du pied sur la tombe de son filleul pour avoir son aide ; l'âme de celui-ci en sort sous la forme d'un papillon blanc, et il délivre son parrain de tout danger ¹.

C'est le seul exemple que je connaisse de la résidence souterraine de l'âme ailée ; presque toujours, et cela est plus naturel, elle parcourt les airs. En Ecosse, dans le comté de Mayo, les âmes des vierges qui ont été connues pendant leur vie pour leur conduite exemplaire, volent sous forme de cygnes ; en Belgique, les hironnelles étaient autrefois des oiseaux-âmes ². D'après un conte gascon l'âme d'un mort reconnaissant apparaît sous la figure d'un grand oiseau blanc ³.

Suivant une croyance répandue dans le Finistère et dans le Morbihan, l'âme des enfants morts sans baptême se métamorphose en oiseau, et c'est pour cela qu'on entend dans les bois des chants si doux, mais si tristes : on les prend souvent pour des oiseaux véritables, mais les vieilles gens ne s'y trompent point ⁴. Les paysans du Nidderdale (Yorkshire) disent que l'engoulevent est l'incarnation des enfants morts sans baptême condamnés à errer pour toujours dans les airs ⁵.

Les âmes en peine des marins dont la mer garde les corps se montrent sous forme d'oiseaux maritimes ; tels sont en Basse-Bretagne les goélands ; pour les matelots portugais, certains palmipèdes que l'on rencontre au large sont les âmes des maîtres ou des capitaines ; les Terreneuvals croient que les oiseaux noirs qui voltigent près de leurs navires sont les âmes de méchants capitaines ⁶.

Les paysans des environs de Granville disaient autrefois que tous les ans, une jeune fille morte de chagrin venait se poser, au jour anniversaire de sa mort, sous la forme d'une colombe, sur l'île de Tombelaine ⁷.

La croyance bretonne rapportée ci-dessus, d'après laquelle l'âme

1. E. COSQUIN. *Contes de Lorraine*, t. II, p. 175.

2. SWAINSON. *Folk-lore of british Birds*, p. 152 ; REINSBERG - DUBINGFELD. *Trad. de la Belgique*, t. I, p. 256.

3. J.-F. BLADÉ. *Contes de Gascogne*, t. II, p. 71.

4. T. XIV - IV, p. 579 ; A. LE BRAZ, l. c. p. 271 ; E. HERPIN, in *Revue des trad. pop.*

5. SWAINSON, l. c., p. 98.

6. MOREAU DE JONNÈS. *Aventures de guerre*, t. II, p. 87 ; LEITE DE VASCONCELLOS, *Traditions*, p. 144 ; E. HERPIN. *Terreneuvals*, p. 149.

7. LEROUX DE LINCY. *Introd. au livre des Légendes*, p. 108.

damnée s'envole sous la forme de corbeau, se retrouve ailleurs, soit dans les contes, soit dans les superstitions. Grallon et sa fille Dahut se montraient dans la baie d'Audierne sous la forme de deux corbeaux ¹.

Sur la montagne de Bagno, près de Cadore, trois corbeaux sont les âmes de trois faux témoins, et l'on raconte dans un autre endroit de la Vénétie une légende analogue ².

Dans un conte de l'Ille-et-Vilaine, un homme qui fait un voyage dans le pays où sa sœur est mariée avec le soleil, voit des corbeaux qui se battent : ce sont des âmes qui tombent en enfer. Dans un conte breton des corbeaux qui se battent sont les âmes de deux époux qui faisaient mauvais ménage sur terre ³.

Dans le Languedoc les enfants disaient autrefois en voyant passer un corbeau : « C'est un mauvais prêtre » (une corneille, c'est une mauvaise nonne), et ils causaient entre eux de ces mystérieuses transformations des âmes ⁴.

*
*
*

Les âmes ne se montraient pas seulement sous l'aspect d'animaux de l'air ; d'après une croyance sicilienne l'âme d'un mort est cachée dans un reptile ⁵. Les Zoulous étaient persuadés que la plupart des morts se changeaient en serpent, animal que ses changements de peau ont si souvent fait associer à la pensée de résurrection et d'immortalité ⁶.

Mais les âmes se présentent aussi sous la forme de quadrupèdes. En Normandie les hermines, qui comme la belette, appartiennent au genre *mustela*, sont les âmes des enfants morts sans baptême ⁷.

Dans plusieurs contes populaires, l'âme d'un homme mort, auquel le héros a fait donner une sépulture honorable, vient à son secours sous la forme d'un renard. (W. WEBSTER. *Basque Legends*, p. 153-184). PAUL SÉBILLOT. *Contes de la Haute-Bretagne*, t. I, n. 1. *Contribution à l'étude des contes populaires*, p. 45. *Almanach du Phare de la Loire*, 1891, p. 109 ; F.-M. LUZEL. *Contes de Basse-Bretagne*, t. II, p. 180, 212, (ici le renard est blanc, ou à queue blanche) ; LÉON PINEAU.

1. PRADÈRE. *La Bretagne poétique*, p. 26.

2. ANGELA NARDO CIBELE. *Zoologia popular veneta*, p. 56.

3. RODOLPHE LE CHEF *id Revue des Tradit. pop.*, t. X, p. 576 ; LUZEL, *Contes de Basse Bretagne*, t. I, p. 38.

4. H. BABOU. *Les païens innocents*, p. 194, éd. Charpentier.

5. CASTELLI. *Credenze ed usi*, 2^e partie, p. 9.

6. TYLOR, I. C., t. II, p. 10.

7. PLUQUET. *Contes de Bayeux*, p. 13 ; A. BOSQUET. *La Normandie romanesque*, p. 214.

Contes du Poitou, p. 22 ; ROMERO. *Contos populares de Brazil*, n. 10. M. Cosquin, auquel j'ai emprunté cette dernière comparaison, cite encore (*Contes de Lorraine*, t. I, p. 208), un conte toscan de Nerucci *Sessanta Novelle*, dans lequel l'âme du défunt prend la forme de lièvre.

Dans ces divers récits, les quadrupèdes sont des âmes de bienheureux ; dans l'Algarve, où une croyance générale veut que les grands pêcheurs soient transformés en animaux de plusieurs espèces, une âme en peine se montre sous forme de renard ¹.

En Berry un pâtre ayant été étouffé par ses petits camarades qui jouaient à l'enterrement, on vit souvent, à la tombée de la nuit, un petit agneau blanc couché à l'endroit où avait eu lieu cette triste aventure, et l'on pensa que ce pouvait bien être l'âme du pâtre qui demandait des prières ; on érigea là la Croix de l'Agneau ².

En Sicile, les *armi cunnannati* ou âmes condamnées, qui ne se sont pas tout à fait des âmes en peine, sont enfermées dans les corps d'animaux : celles des orgueilleux sont dans celui des crapauds, d'autres sont dans ceux de lézards, de chauve-souris, et de bêtes variées ³.

Dans un conte de Proaza (Asturies), pays où la croyance aux âmes sous forme animale est très-répondue, une dame qui, pendant sa vie, avait donné à manger aux chiens ce qui était destiné aux pauvres se montrait sous celle d'une truie ; le même conte existe en Portugal, l'âme en peine est un lévrier noir ⁴.

En Basse-Bretagne des milliers d'âmes accomplissent leur pénitence sous la forme d'une vache ou celle d'un taureau ; sur la lande de Clohars-Carnoët (Finistère), de vieux chevaux sont les âmes des notaires ou des procureurs qui n'ont pas été justes dans leurs comptes ⁵.

PAUL SÉBILLOT.

1. LEITE DE VASCONCELLOS. *Tradições de Portugal*, p. 302, 303.

2. LAISNEL DE LA SALLE. *Croyances du Centre*, t. II, p. 92.

3. G. PITRÉ. *Usi e Credenze*, t. IV, p. 26.

4. *Bibl. del Folk-lore español*, t. VII, p. 236, 127 ; CONSIGLIERI PEDROSO. *Almas perdidas*, p. 20.

5. A. LE BRAZ, l. c. p. 272 ; DULAURENS DE LA BARRE. *Nouveaux fantômes bretons*, p. 188.



CONTES D'AUVERGNE ¹

V

L'ENFANT DU DIABLE

 L y avait une fois un roi qui n'avait pas d'enfants et qui, à tout prix, en désirait un : « Qu'il me vienne, disait-il, de Dieu ou du Diable, que m'importe ? » Il eut une fille. Quand elle eut quatorze ans, elle dit à son père : « Vous avez demandé que je vienne de Dieu ou du Diable ; aussi suis-je sûre de mourir à quinze ans. » Et elle devint toute triste, sentant chaque jour la mort s'approcher. Elle recommanda qu'on l'enterre dans la chapelle de Saint-Joseph, à l'église même, et de la faire veiller par une sentinelle durant trois nuits consécutives. Si la sentinelle parvenait à se sauver durant ce temps, elle reviendrait à la vie.

Elle mourut au jour dit, c'est-à-dire le jour de sa quinzième année accomplie. On l'enterra là où elle l'avait demandé, et on plaça un soldat en faction dans la chapelle. A minuit, elle sortit de son tombeau, et mit à coups de griffes et de dents le soldat en pièces. Le lendemain, on envoya des hommes pour relever la sentinelle, mais on ne trouva que des lambeaux de chair.

La nuit suivante, on mit une seconde sentinelle près du tombeau. Quand les hommes l'eurent quittée, elle se sauva et gagna les remparts de la ville. Elle trouva une femme qui lui dit : « Arrête, mon ami, arrête, retourne à la chapelle, va délivrer la princesse. » Le soldat répondit : « Laisse-moi passer, vieille sorcière, ou je te passe mon sabre à travers le ventre. » — « Retournes-y, insista-t-elle, on ne te fera pas de mal. Tu te cacheras derrière le bénitier ; la princesse te cherchera partout et ne pourra pas te trouver. » Il y retourna et à minuit, il vit sortir la morte de son tombeau. Elle chercha partout, criant : « Où es-tu, malheureuse sentinelle ? Et toi, père barbare, tu as voulu un enfant de Dieu ou du Diable, et tu as un Diable qui te dévorera, toi et ton peuple ». Le matin, on retrouva le soldat vivant.

A cette nouvelle, le roi s'écria : « Il s'est sauvé cette nuit, il se sauvera bien la seconde nuit ; il faut qu'il retourne à son poste. » Il y retourna, en effet, se disant en lui-même qu'il se sauverait de la chapelle. C'est ce qu'il fit ; il trouva sur son chemin la même femme

1. Cf., t. XV, p. 122.

qui lui dit, comme le premier jour, de revenir sur ses pas. Il revint et se cacha derrière l'autel. A minuit, le fantôme, criant et hurlant comme la première nuit, se mit à la recherche du soldat, mais il ne trouva encore personne. Le matin, en allant à la relève, on trouva la sentinelle vivante.

Elle ne voulait pas revenir une troisième nuit, comprenant bien qu'il se préparait quelque événement terrible. Pour l'engager, on lui promit une forte somme d'argent. Il revint, mais la peur le prenant, il se sauva du côté des remparts. La sorcière, le rencontrant, l'obligea à retourner à son poste, et l'exhorta à se cacher derrière le tombeau ; elle ajouta que la morte reviendrait, mais ne lui ferait aucun mal.

A minuit précis, la princesse sortit de sa tombe. Elle regarda et vit le soldat à côté d'elle. Elle s'écria : « Voici mon libérateur ; vous me rendez à la vie et à mon père. Allons prier ensemble devant saint Joseph. » Et ils se sont mis à genoux et sont restés en prière jusqu'à ce qu'on soit venu relever la sentinelle sur le matin. Les hommes de garde croyaient trouver le soldat mort ; ils le virent vivant, ainsi que la princesse.

Le roi fut dans une grande joie. Il donna au soldat son congé ainsi qu'une forte somme d'argent. Mais la fille du roi, survenant, fit remarquer que ce n'était pas ainsi qu'on renvoyait son sauveur. Le père dit : « Ma fille, donne-lui ce qu'il a mérité le plus. » Elle répondit : « C'est lui qui m'a rendu à la vie ; mon devoir exige que je lui donne ma main. » Quelque temps après, ils se marièrent ensemble.

Et moi j'ai tellement dansé que mes bas en étaient mouillés. On les a suspendus à la cheminée pour les faire sécher. On m'a donné un cornet de dragées, un bon coup de pied au derrière et on m'a renvoyée.

(*Conté par Marie Lombardy, de Courpière*).

II

Une princesse, mariée depuis déjà un certain temps, désirait beaucoup avoir un enfant. Qu'il vienne, répétait-elle souvent, de la part de Dieu ou du Diable ! Son vœu fut exaucé ; elle mit au monde une créature ; ce ne fut pas un enfant, mais un chien. La princesse l'éleva aussi bien qu'elle put ; la nuit elle le faisait coucher dehors dans une niche. Ce n'était pourtant pas un chien d'une manière complète, car la nuit il prenait la forme humaine. Le matin il reve-

nait chien ; et nul dans le château ne connaissait cette métamorphose.

Quand cet être singulier fut dans l'âge de se marier, sa mère chercha une épouse partout, mais personne ne voulait épouser un chien. Dans le voisinage, la princesse possédait une ferme où vivaient trois jeunes filles. Elle songea à donner l'une d'elles à son fils. On manda l'ainée ; elle examina le fiancé, et dit qu'elle ne voulait d'un chien à aucun prix. On fit venir la seconde qui refusa aussi d'une manière absolue. Enfin, la troisième accepta ; elle se maria donc avec le chien. La première nuit des noces, elle fut tout étonnée de trouver à côté d'elle un beau jeune homme qui tomba à ses genoux et la remercia avec effusion et amour de l'avoir délivré de sa triste situation. Dès ce moment, le charme fut rompu, et le prince garda toujours la forme humaine. Le mariage avait sauvé l'*Enfant du Diable*, et effacé son horrible origine.

(Conté par Marie Lombardy, de Courpière).

III

Une nourrice cherchait en vain un nourrisson. Après s'être vouée à tous les saints inutilement, elle le demanda au Diable. Sur son chemin elle rencontra quelqu'un qui lui indiqua une maison où se trouvait une femme récemment accouchée. Elle s'y rendit, convint du prix avec la mère et emporta le nouveau-né.

L'enfant grandit et se développa avec rapidité. Après quelques jours, les dents lui poussèrent ; il était si méchant qu'il mordait et coupait les seins de sa nourrice. Au bout de quelques mois, il se mit à parler, à marcher comme un homme. Il grandissait à vue d'œil et était d'une force effrayante. La nourrice, épouvantée de ce prodige, en parla au curé de la paroisse. Il se fit raconter toute l'histoire du nourrisson, et reconnut le Diable en cette créature extraordinaire. Le prêtre l'exorcisa, et l'enfant disparut soudain dans les airs emporté par le vent follet¹.

(Conté par magrand'mère, Gabrielle Gay, du village de Châteaugay).

D^r POMMEROL.

Les contes sur les *Enfants du Diable* sont nombreux. Ils forment deux catégories distinctes. Dans les uns, les enfants sont délivrés par des fées ou par des pratiques religieuses ; dans les autres, les enfants retournent purement en enfer.

1. On appelle ainsi les vents de grande tempête, que l'on croyait autrefois causés par des sorcières ou *follets*.

C'est que, dans le premier cas, ce sont de véritables créatures humaines, métamorphosées ou enchantées; tandis que, dans le second, ils sont le Diable lui-même. On se demande quelles sont les raisons qui, en même temps, ont rendu cette croyance si générale. Il est probable que ce fut un moyen populaire d'expliquer certains faits incompréhensibles, se rapportant, au contraire, à la conformation, à l'origine et à la destinée de certains êtres humains. La légende qui, au moyen-âge, s'attachait à tout, invoqua l'action du Diable pour donner une cause aux faits prodigieux que l'intelligence du peuple ne parvenait pas à saisir.

Docteur F. POMMEROL.

CONTES ET APOLOGUES RECUEILLIS AU TURKESTAN RUSSE

*D'après les Récits verbaux de Musulmans indigènes et d'après
des Traductions faites par eux, à livre ouvert, dans des
Recueils d'Apologues imprimés.*

A P O L O G U E S

§ 1. — L'ANE ET LE SINGE

 L'ANE et le singe se plaignaient tous deux, l'un de ne pas avoir de cornes, l'autre de ne pas avoir de queue. Ils étaient forts contrits. Survint un *kourmouch* (laupe), qui leur dit : « Combien vous avez tort de vous plaindre ainsi. Il y a-t-il rien de plus triste que d'être aveugle comme moi ! Et cependant je suis satisfait. Dieu vous a donné ce que vous avez. Contentez-vous en. »

Morale : Dieu fait ce qu'il faut, et il s'agit de se résigner à ses volontés.

§ 2. — LE COQ ET LES ABEILLES

Un coq fut un jour piqué par une abeille. Furieux, il se rua sur la ruche et la renversa. Aussitôt toutes les abeilles se précipitèrent sur lui et le piquèrent si fort qu'il en mourut.

Morale : Il faut se résigner à un malheur et ne pas chercher à s'en venger, à moins de s'exposer à des malheurs plus grands

§ 3. — LES PIGEONS

Il était une fois un pigeon très malin. Beaucoup d'autres pigeons suivaient ses conseils et lui obéissaient en toutes choses.

Un jour ils s'envolèrent ensemble pour chercher du grain, mais ils n'en trouvèrent pas. Fatigués, ils se posèrent sur un arbre. De là ils aperçurent inopinément du grain répandu à terre, et voulurent se précipiter sur ce butin.

Mais leur chef dit alors : « Halte-là, faites attention ; je devine un danger. »

Cependant, désobéissant à ses conseils, les pigeons fondirent tous ensemble sur le grain.

Aussitôt un filet se ferma sur eux ; ils étaient pris.

Morale : Un bon conseil en vaut deux.

Version orientale de la fable de La Fontaine : *L'Hirondelle et les Petits Oiseaux* (liv. I, f. 8), cf. *Fabulæ Æsopiæ*, éd. Halm, n° 417; Dion Chrysostôme, *Discours 72*; Romulus, liv. I, f. 19; Romulus de Vienne, liv. II (édit. Hervieux, f. 19; Romulus de Berlin (id.), f. 19; Romulus de Vienne, liv. II, f. 19; Romulus d'Oxford (id.), f. 14; Romulus de Nilant (id.) liv. I, f. 18; Adhémar de Chabannes (id.), fab. 20; Alexandre Neckam (id.), fab. 18, *De Rustico et Procne*; Walter l'Anglais (id.), f. 20, *De Hirundine et Avibus*; Jacques de Vitry, *Exempla* (édit. Cramer), n. ci, p. 47; J. Manuel, ex. vi (édit. Gayangos, p. 376); *Fabulæ Gudianæ*, f. 12, *Avis et Hirundo*; Ysopet de Lyon, f. 21, *L'Arundele*; Nicolaus Pergamenus, *Dialogus creaturarum*, Dial. 119, Brouyard, *Summa Prædicantium*, c. XI, 10; Marie de France, *Poésies* (édit. Roquefort, t. II, f. 18); Steinhæwel, *Æsop*, liv. I, f. 20; Robert, *Fables inédites*, liv. I, 40; Kirchhof, *Wendunmulh*, 7-113; Corrozet, *Fables d'Esope*, fab. xvi; Guicciardini, p. 210, *La Rondini e gli Uccelli*; G. Le Noble, *Contes et Fables*, t. II, fab. 64; Desbillons, *Fabulæ Æsopiæ*; liv. XIV, fab. 11; Benfey, *Pantschalantra*, t. I, p. 246.

R. BASSET.

§ 4. — LE RENARD

Un loup avait, dans sa retraite, de nombreuses provisions. Un renard, l'ayant appris, se rendit chez lui avec l'intention de le voler et lui demanda : « Pourquoi ne te rencontre-t-on plus dans la steppe ? Voilà longtemps que tu n'y es venu. »

— « Il y a un malade à la maison, » répondit le loup, « et je ne sors pas. »

Le renard, ne pouvant profiter de l'absence de celui qu'il voulait dépouiller, s'adressa à plus fort que lui. Il alla voir un tigre et lui indiqua le loup et sa cachette.

Le tigre profita du conseil, égorgea le loup, le mangea et repartit.

Le renard, satisfait de la réussite de son projet, s'installa aussitôt chez le loup, et se mit à vivre sur les provisions amassées par celui-ci.

Mais le tigre connaissait maintenant la riche retraite. Il y revint bientôt et, trouvant le renard, le dévora comme il avait dévoré le loup.

Morale : Le mal fait à un autre retombe toujours sur celui qui l'a instigué.

Cette fable rappelle celle du *Cormoran et du Serpent* (Guidi, *Studii sullesto arabico del libro di Calila e Dimna*, appendice p. xviii; Attai et Riaboin, *Kniga Kalila i Dimna*, p. 226-227; Benfey, *Pantschaluntra*, t. I, p. 270-280; Chauvin, *Bibliographie des ouvrages arabes*, t. II, p. 91; R. Basset, *Notice sur un manuscrit des fables du Kalilah et Dimnah*, (Journal asiatique, 1900, t. II, p. 365-366).

R. BASSET.

§ 5. — LES AMIS

Un homme possédait un excellent chien de garde, qui ne dormait jamais la nuit et qui aboyait régulièrement. Il méritait toute la confiance de son propriétaire.

Une nuit cependant, le chien se mit à dormir et des voleurs vinrent enlever le cheval, la vache, etc...

Morale : Il ne faut se confier entièrement à personne.

§ 6. — LA SOURIS ET LE POISSON

Une souris et un poisson avaient beaucoup d'affection l'un pour l'autre. Chaque jour la souris allait au bord de l'eau et causait avec le poisson, quant celui-ci sortait la tête.

Cependant leurs relations n'étaient pas toujours faciles, car souvent ils s'attendaient en vain.

La souris proposa donc au poisson de se servir d'une ficelle qu'elle fixerait à une de ses pattes et à laquelle le poisson serait attaché par la tête. De cette manière chacun des deux serait à même d'appeler l'autre quand il voudrait le voir. Le poisson accepta volontiers, et ils vécurent ainsi pendant quelque temps en agréable voisinage.

Un jour cependant, tandis que la souris stationnait près de la rivière, un épervier fondit sur elle, l'empoigna et l'enleva dans les airs. Le poisson, dont le sort était désormais lié à celui de la souris, la suivit dans l'espace. « Me voilà perdu aussi », pensa-t-il, « pourquoi, hélas, avoir pris un ami si différent de moi ! »

Et l'épervier dévora le poisson après la souris.

Morale : Il faut toujours bien choisir ses amis.

Cette fable rappelle celle de la Fontaine (liv. IV, fab. 11), *La Grenouille et le Rat*. cf. *Fables ésopiques* (édit. Halm) f. 298; Dosithée, fab. 12; *Fabulæ Gudianæ*, f. 6; *Phædrianæ fabulæ* de Wissembourg (édit. Hervieux) liv. I, fab. 3; Adhémar de Chabannes (id.), f. 4; Romulus, liv. I, f. 3; Romulus de Berne (id.), f. 2; Romulus de Vienne, I (id.), f. 3; Romulus de Vienne, II (id.), f. 3; Romulus de Nilant (id.), f. 3; Romulus de Berlin (id.), f. 3; Neckam, *Aller*

Æsopus, f. 6; Ugobard de Sulmone (édit. Hervieux); f. 3; Jacques de Vitry *Exempla*, (éd. Crane), t. IV, p. 1; Walter l'Anglais, f. 3; Romulus d'Oxford (édit. Hervieux), f. 3; Marie de France, fab. 3; Vincent de Beauvais. liv. III, ch. II; Ruiz de Hita, copla 397 (édit. Sanchez); Ysopet de Lyon, f. 3; *Libros de los Gatos* (édit. Gayangos) ex. xviii; Nicolaus Pergamenus, *Dialogus Creaturarum*, Dial. 107; *Libro de los Exemplos* (édit. Gayangos), ex. cccii; Eudes de Cheriton, fab. 24, I (édit. Hervieux); Bromyard, *Summa prædicatorum*, p. 13-37; *Speculum doctrinale*, IV, 114; Robert. *Fables inédites*, t. I, p. 259; Burckhard-Waldis, *Æsop*, t. I, fab. 3; Kirchhof, *Wendunmuth*, VII, 51; *Scala Cæli* (édit. d'Ulm, 1180), fab. 73; Corrozet, *Fables d'Esop*, fab. 3; Steinhæwel, *Æsop*, l. I, fab. 3; Pantaleo Candidus, f. 3; Rollenhagen, *Froschmeuseler*, 2, 6, 3; Erasme Alberus, 2; Hans Sachs, I, 5, 486; *Ysopo*, (Madrid, 1644), I, f. 3; Arfe y Villafane, *Esopo* (Séville, 1716), f. 3; Djelal eddin Roumi, *Mesnevi*, VI, 65; G. Le Noble, *Contes et Fables*, t. II, f. 103; Eustache Deschamps, *Œuvres complètes*, t. II, p. 87, ball. 251; C. Lebeau, *Carmina*, I. III, p. 120-121. R. BASSET.

§ 7. — LA FEMME PARJURE

Un homme avait une femme qui était très jolie et qu'il aimait beaucoup. Etant devenu pauvre, par suite de revers inattendus, il préféra quitter la ville qu'il habitait, afin de chercher fortune ailleurs. Mais il craignait le voyage à cause de sa femme. Celle-ci l'assura qu'elle ne le quitterait jamais, qu'elle le suivrait partout où il irait, et qu'elle mourrait avec lui.

Ils se mirent donc en route, marchèrent pendant longtemps et enfin, lassés de fatigue, s'arrêtèrent sous un grand arbre. Tandis que le mari dormait, survint un jeune homme monté sur un âne; aussitôt la femme infidèle se mit en croupe et parla avec lui.

Plus loin, le couple s'arrêta et se reposa, lorsqu'apparut un éléphant sauvage. Le jeune homme enfourcha aussitôt son âne et disparut. L'éléphant fondit sur la femme et la tua.

Morale : Il faut tenir une parole donnée.

§ 8. — LE CHIEN, LE RENARD ET LE COQ

Un chien, un renard et un coq voyageaient ensemble. Ils arrivèrent un soir près d'un grand arbre et s'y arrêtèrent. Le coq se percha dans les branches, le chien se blottit dans un creux, et le renard se coucha au pied de l'arbre.

A minuit le coq se mit à chanter. Le renard se réveilla et pensa qu'il ferait bon de dévorer le coq. « Viens donc, » lui dit-il, « descends près de moi et restons ensemble à causer, puisque tu ne dors plus. » — « Très bien, répondit le coq, je vais descendre et nous irons ensemble dans le creux qui est en bas; entres-y et je t'y retrouverai ».

Le renard y alla, mais réveilla le chien qui ne le reconnut pas, l'empoigna et l'étrangla.

Morale : Celui qui veut faire du mal est puni lui-même.

§ 9. — LE VIEILLARD ET LE SERPENT

Un vieillard, voyageant à dos de chameau, vit un serpent qu'une cigogne allait prendre et avaler.

Le serpent s'adressa à l'homme et le supplia de le sauver. Celui-ci consentit, descendit de chameau, prit le serpent et le cacha dans un petit sac. La cigogne, ne voyant plus le serpent, s'envola.

Sur quoi le serpent, sain et sauf, demanda à être relâché ; mais à peine sorti du sac, il dit au vieillard : « Eh bien, maintenant, je vais te mordre, toi et ton chameau. »

« Pourquoi ? » demanda le vieillard, « je ne t'ai fait aucun mal. »

« Précisément, » répondit le serpent : « tu m'as même fait du bien ; si tu m'avais fait du mal, j'aurais peur de toi. »

« Quelle injustice, » dit le vieillard. « Continuons notre route et nous demanderons conseil à qui nous rencontrerons. »

Bientôt ils virent une vache à laquelle ils exposèrent la situation. Elle répondit :

« Le serpent a raison. Vous autres hommes, d'ailleurs, vous agissez vous-mêmes comme lui, car vous rendez le mal pour le bien.

Regardez-moi, par exemple : Douze ans j'ai servi chez les mêmes maîtres ; chaque année je leur ai donné un veau, et je les ai nourris en leur fournissant du lait pour eux et toute leur famille. Maintenant que je suis vieille, ils ne veulent plus de moi. Hier le boucher est venu ; il va m'acheter et me tuer. »

Le serpent se réjouit, mais le vieillard demanda une seconde épreuve.

Passant plus loin près d'un grand *kara-agatch* (orme noir), ils lui dirent de quoi il s'agissait. Celui-ci répondit : « Je suis seul au milieu de la steppe ; depuis cinquante ans je répands de l'ombre et de la fraîcheur sur les gens qui viennent s'abriter sous mon feuillage. Cependant, de tous ceux-là il n'en est pas un qui, regardant la vigueur de mon tronc et de mes branches, ne songe au parti qu'il pourrait en tirer pour en faire des poutres et des planches. Un de ces jours on viendra m'abattre et me couper en morceaux. Est-ce de la reconnaissance pour le bien que j'ai fait ? »

Le serpent, sûr maintenant de sa victoire, voulut de nouveau mordre le vieillard ; mais celui-ci demanda une troisième et dernière épreuve. Ils continuèrent donc encore leur route et rencontrèrent

un renard. Chacun de son côté lui raconta l'histoire dans tous ses détails. « Je n'en croirai rien, » dit le renard, « avant d'avoir vu comment les choses se sont passées. Que le serpent entre dans le sac et je me rendrai compte de quelle façon il a pu être sauvé. »

Le serpent rentra à moitié dans le sac, mais le renard insista. « Comment, » dit-il, « voilà tout ! Mais la cigogne pouvait encore te voir. Entres-y complètement. »

Le serpent s'étant enfoncé dans le sac, le renard dit au vieillard : « Qu'as-tu fait alors ? As-tu noué le sac avec une corde ? » « Oui, » dit celui-ci. « Eh bien, » continua le renard, « fais-le une deuxième fois. »

Le vieillard ayant noué le sac, le renard lui demanda encore : « Tu sais battre du grain, n'est-ce pas ? » Le vieillard comprit aussitôt. Il se mit à frapper sur le sac et tua le serpent.

Il remercia chaleureusement le renard qui lui répondit : « Le serpent méritait cette punition, car il ne fait que du mal. Il ne faut pas être bon pour ceux qui ne font jamais de bien eux-mêmes. »

Pour les rapprochements. R. BASSET, *Contes populaires berbères*, Paris, 1887, in-18, p. 140-144; *Nouveaux Contes berbères*, Paris, 1897, in-18, p. 197-202.

§ 10. — LE MARIAGE

Un homme avait deux femmes, l'une âgée, l'autre encore toute jeune.

Comme sa barbe grisonnait, aucune des deux femmes n'était satisfaite ; l'une parce qu'elle ne trouvait pas la barbe assez blanche, l'autre parce qu'elle ne la trouvait plus assez noire.

La femme âgée arrachait à son mari les poils noirs et la femme jeune lui enlevait les poils blancs, si bien qu'au bout de quelques temps le mari n'eut plus de barbe du tout.

Morale : On ne peut jamais contenter tout le monde.

On reconnaît ici la fable de La Fontaine (l. XVII), *L'Homme entre deux Âges et ses deux Maîtresses*; cf. *Fables ésopiques* (éd. Halm), fab. 56 et 56 bis; *Phèdre* liv. II, f. 2; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, liv. XXXIII, ch. VII, où elle est mise dans la bouche de Viriathe; Gabrias, *Quatrains*; f. 24; Babrios, *Fabulæ Æsopiæ*, fab. 22; *Fabularum Babrianarum paraphrasis Boleriana*, f. 15, Rochefort, *Notice d'un Manuscrit grec de la bibliothèque du Roi* (*Notices et Extraits*, t. II, f. 13, p. 711; *Vies des anciens Pères* (Tobler, ap. *Jahrbuch für roman. und engl. Literatur*, VII, 432; Sextus, *Mensa philosophica*, p. 256; Jacques de Vitry, *Exempla* (édit. Crane), n° CCI, p. 84; Etienne de Bourbon, *Anecdotes historiques*, (édit. Lecoy de la Marche), n° 451, *Le Prêtre et les deux Concubines*, Camerarius, *Historia vitæ fortunæque Æsopi*, p. 175, *Senex et Concubinæ*; Robert. *Fables inédites*, t. I, 73; Kirchhof, *Wendunmmuth*, 7, 67; Steinhewel, *Æsopus*, f. 113, Decourdemanche, *Fables turques*, n° 135; Hosain Wa'iz Kacheff.

Anvari Sohaïli, El Ibchihi, *Mostaf' ref*, t. I, p. 43; G. Le Noble, *Contes et Fables*, t. II, conte 88; Loiseleur des Longchamps, *Essai sur les Fables indiennes*, p. 71; Benfey *Pantschatantra*, t. I, p. 602.

R. BASSET.

§ 11. — L'ÂNE

Il y avait un âne sur lequel montait une très jolie femme. Tout le monde le cajolait, si bien que l'âne crut que ces caresses s'adressaient directement à lui.

Morale : Les gens bêtes acceptent toujours les flatteries, sans en comprendre la raison.

§ 12. — LE BALAI

Un père avait six fils qui n'étaient jamais d'accord. Il tomba malade, et crut qu'il allait mourir. Désireux de leur montrer combien il leur importait de vivre en bonne harmonie, il prit un balai et le donna au plus âgé en lui disant de le briser. Celui-ci ne put y arriver. Le deuxième fils, le troisième, puis tous les autres firent chacun tour à tour de vains essais.

Le père prit alors le balai, coupa la ficelle qui le réunissait en faisceau, et brisa un à un tous les brins. Puis il dit à ses fils : « Voyez comme il est facile de briser ce balai après l'avoir délié. Aucun de ces brins n'a pu me résister, à moi faible vieillard, mais solidement unis, ils ont déjoué les efforts de gens jeunes et vigoureux comme vous. »

« Faites de même ; unissez-vous et vous serez assez forts pour combattre toutes les attaques ».

Cette fable a fait l'objet d'un mémoire de M. R. BASSET, lu au dernier Congrès des Traditions populaires (1909).

CONTES

I

LE SOUHAIT

Un souverain d'Asie, ayant appris qu'à Samarkand vivait un personnage qui avait grand renom de sagesse et de sainteté, le fit appeler à sa cour. Il le reçut avec toutes sortes d'honneurs, et le combla de présents.

Au moment de prendre congé, le saint personnage remercia le Khan de toutes ses bontés et lui souhaila de vivre mille ans.

Le prince, très surpris, lui dit : « Comment peux-tu faire un vœu pareil à mon égard ? Il me sera donné de vivre 70, 80, 90, peut-être 100 ans au plus. Pourquoi parler de mille ans ? Es-tu fou ? »

« C'est toi, répondit le saint, qui as l'esprit dérangé ou qui ne m'as pas compris. Ce n'est pas en ce monde que je te souhaite de vivre mille ans ; mais dans la mémoire des hommes, si tu sais faire le bien autour de toi. Tel était mon vœu. »

II

HISTOIRE DE CHAMSOUKOUL

Un riche marchand de Boukhara était tombé gravement malade. Sentant sa fin prochaine, il fit mander auprès de lui son meilleur ami. « Je vais mourir, » lui dit-il, « et mon fils Chamsoukoul héritera de tous mes biens. Mais il est dissipateur et, d'ici peu, il aura dépensé toute sa fortune. Voici une clef ; prends-la et promets-moi de la lui remettre quand il n'aura plus rien. »

Quelques jours plus tard le vieux marchand mourut. Ainsi qu'il l'avait prévu, son fils Chamsoukoul mangea tout son avoir en peu de temps. Il en arriva même au point d'être obligé de prendre refuge dans les bains publics, comme les pauvres gens, et de s'y faire héberger pendant de longs mois.

L'ami de son père se rendit alors aux bains et fit appeler Chamsoukoul. Il lui donna 20 tenga (4 roubles), et lui dit : « Tu ne peux continuer à mener une existence aussi misérable ; va-t-en au bazar et fais le métier de changeur. Chaque jour tu me diras le bénéfice que tu auras réalisé. »

Chamsoukoul alla au bazar avec les 20 tenga. Le premier jour il gagna 1 tenga ; le deuxième, 2 tenga, et ainsi de suite. Au bout de l'année il finit par posséder une somme de plus de 1000 tenga.

L'ami de son père, ayant reconnu que Chamsoukoul s'était amendé, lui remit la clef qu'il avait reçue en dépôt pour lui. Chamsoukoul prit la clef et ouvrit la porte de la chambre qu'elle fermait. Là il trouva une grande quantité de médicaments.

A cette époque le choléra régnait dans l'Inde. Chamsoukoul résolut de se rendre dans ce pays et chargea les médicaments sur un chameau.

Lorsqu'il fut arrivé à destination, toutes sortes de gens vinrent le trouver et lui offrirent de lui acheter des médicaments contre espèces sonnantes. Mais Chamsoukoul ne voulut pas traiter de cette manière. Il dit qu'il ne vendrait rien pour de l'argent mais que, à cha-

cun qui désirerait avoir des médicaments, il en donnerait une certaine quantité en échange..... d'un bol rempli de puces.

Les gens furent très déçus. Que devaient-ils faire cependant ? Comme ils ne pouvaient rien obtenir à prix d'argent et qu'ils s'obstinaient à avoir des médicaments, ils finirent par accepter l'échange.

Chamsoukoul leur dit alors : « Puisque nous sommes d'accord, allons ensemble chez votre souverain, afin que nos engagements soient conclus en sa présence. Quant à moi, Chamsoukoul, je désire échanger chaque pesée de médicament contre un bol rempli de puces, livrable dans trois mois. »

Les engagements ayant été pris de part et d'autre, Chamsoukoul distribua environ 1200 nichtcha (ou 40 pouds) ¹ de médicaments.

Trois mois se passèrent, mais personne ne se présenta à l'échéance. et Chamsoukoul alla se plaindre, auprès du souverain, du manque de parole de ses sujets.

Le prince les fit appeler et leur demanda pourquoi ils avaient agi ainsi. Ils répondirent que non seulement aucun d'eux n'avait pu trouver assez de puces pour en remplir un bol, mais que même aucun d'eux n'avait réussi à en attraper une seule. Ils ajoutèrent qu'à la place des puces promises, ils étaient prêts à donner de l'argent.

Chamsoukoul, se basant sur les promesses faites, ne voulut pas consentir tout d'abord. A la fin, cependant, il accepta un compromis, établi par le souverain en sa faveur, et d'après lequel il devait recevoir une somme de mille tenga pour chaque poud de médicament fourni.

De cette façon Chamsoukoul encaissa beaucoup d'argent et, quand il fut retourné à Boukhara, il s'enrichit encore.

III

MALBEURS RÉCOMPENSÉS

Version populaire très abrégée d'un des contes du *Bakhtiar Námah* dont il existe une des plus anciennes versions en djaghataï (turk oriental); cf. R. Basset, *Contes populaires arabes*, Paris, 1883, in-18, p. 30-41, *Le Marchand et les suites des actions*.
R. BASSET.

Un homme et une femme étaient mariés depuis plusieurs années, mais n'avaient pas d'enfants. Ils pleuraient souvent et suppliaient Dieu de bénir leur union.

Enfin leurs vœux furent exaucés et la femme mit au monde deux jumeaux.

1. Le poud russe équivaut à 16 kilos.

Peu de temps après cet événement, le mari, désigné pour servir chez l'Emir de Boukhara, fut appelé auprès de celui-ci. Il pensait être libéré au bout d'un an, mais l'Emir le garda à son service pendant sept années entières, si bien que l'homme ne connaissait pas ses enfants.

Désireux de ne pas être séparé davantage de sa famille, il obtint de l'Emir la permission de faire venir auprès de lui sa femme et ses fils.

En attendant leur arrivée, il se trouvait un jour aux environs de Boukhara au bord d'un ruisseau, près duquel jouaient deux petits garçons. C'était à la fin de la journée et vers le moment des dévotions prescrites. Afin de prier, il se disposa à faire les ablutions réglementaires et déposa à terre son turban et sa calotte.

Mais tandis qu'il était absorbé dans ses méditations, un coup de vent emporta les objets et il ne put les retrouver.

Furieux, il accuse les deux petits garçons de les avoir enlevés ; il invective ceux-ci et, pour se venger, les jette à l'eau.

Retournant à la ville, il croise en route une femme qui le reconnaît. C'est la sienne. Il lui demande où sont ses fils, qu'elle devait amener avec elle, et elle apprend que les petits garçons étaient non loin de là, au bord d'un ruisseau. Epouvanté, il voit qu'il a fait périr ses propres enfants.

Sa douleur est sans bornes ; il n'ose retourner à Boukhara....

Cependant, les enfants n'étaient pas morts. L'un d'eux avait été pris par des voleurs, tandis que l'autre avait été sauvé et recueilli par l'Emir lui-même, qui l'éleva et l'adopta.

Entre temps, les malheureux parents erraient de ville en ville. Un jour la mère reconnut un de ses fils dans un groupe de jeunes esclaves que l'on vendait au bazar. Le père put l'acheter, et ils commencèrent à espérer qu'ils retrouveraient aussi leur autre fils.

Le vieil Emir était mort sur ces entrefaites, et son enfant adoptif lui avait succédé. Au bout de quelques années, le jeune souverain s'était déjà fait une réputation de sagesse, de justice et de bonté.

Confiant en sa clémence, le père délégua son deuxième fils auprès de l'Emir pour implorer aide et pardon.

Toutefois, le jeune homme ne revenait pas. Tourmentés d'inquiétude, les parents se rendirent alors eux-mêmes à Boukhara. L'Emir consentit à recevoir l'infortuné père et à écouter l'histoire de ses chagrins.

Il le consola et l'assura qu'il saurait retrouver ses deux fils.

Il le retint au palais et, bientôt après, donna à se reconnaître à son père ainsi qu'à son frère.

IV

LE MOULLAH

Version abrégée d'un conte des *Mille et Une Nuits* (édit. de Beyrouth), t. III, p. 90 ; éd. du Qaire (1302 hég.), t. II, p. 227 et suivantes, *Histoire du Marchand Ali l'Egyptien*.
R. BASSAT.

A la veille de sa mort, un négociant de Samarkand demanda à son fils, qui était *moullah*, de lui promettre d'aller chaque jour prier sur sa tombe.

Le fils, fidèle à son vœu, se rendit régulièrement au cimetière comme l'avait désiré son père, et il y priait en pleurant.

Au bout de quelques semaines, plusieurs de ses amis, voulant le distraire de sa douleur, vinrent le trouver au cimetière et essayèrent de l'entraîner à se divertir avec eux. Il résista une première fois. Mais la deuxième il les suivit, et se laissa tenter par un verre de *moussallas*¹ que lui offraient ses amis.

La fois suivante, il accepta de boire deux verres, puis trois, et puis davantage ; mais il allait encore au cimetière pour y dire ses prières.

Un jour, ses amis se rendirent à sa maison avant son pèlerinage habituel et ils réussirent à l'emmener au *tchai-khané*². Ce jour-là, il n'alla pas du tout prier sur la tombe de son père.

Les réunions se succédèrent ainsi, de plus en plus fréquentes, car, de son côté, il se mit à inviter ses amis pour festoyer, et il finit par oublier l'accomplissement de sa promesse.

Aux remontrances que lui faisait sa femme, il répondait que ces distractions n'étaient que momentanées, qu'il les acceptait pour faire plaisir à ses amis, et qu'il n'en prendrait pas l'habitude.

Il se trompait lui-même, car il oublia de plus en plus le vœu qu'il avait fait et il se mit à dépenser tant d'argent que, petit à petit, il s'appauvrit. Au bout d'un certain temps, après avoir vendu les terres qu'il possédait, il n'avait plus que sa maison. Mais il fut obligé aussi de vendre celle-ci à un juif et, comme il dépensa aussitôt le produit de cette dernière vente, il fut sans abri le jour où le juif prit livraison de sa maison.

Une ère de misère et de tristesse avait commencé pour le *moullah* et sa famille. Pendant quelque temps, ses compagnons de plaisir consentirent à lui venir en aide. Il fut hébergé chez l'un ou chez

1. Vin aromatique, autorisé par Abou Hanifah (Hidayah, vol. IV, p. 162).

2. Débit de thé.

l'autre, tandis que sa femme et ses enfants trouvaient l'hospitalité chez des voisines charitables.

Mais ces secours étaient si contraints qu'il préféra bientôt renoncer à les solliciter, et qu'il se lamenta de l'oubli de ses amis.

Réduit à la pauvreté la plus absolue, il quitta Samarkand avec l'intention de se rendre à Boukhara.

En route, il rencontra un marchand qui lui demanda ce qu'il allait faire là-bas. « J'y vais, dit-il, pour y attendre l'arrivée des marchandises qu'on doit m'y livrer, et d'ici là je chercherai un logis. »

Le marchand, qui était riche et possédait plusieurs maisons, lui offrit l'hospitalité dans celle qu'il habitait lui-même.

Le lendemain le *moullah* visita avec le marchand les diverses maisons de celui-ci. L'une d'elles lui plut beaucoup. Mais le marchand lui dit que quiconque habiterait cette maison, pour une nuit seulement, serait certain de mourir avant le lendemain.

Las de la vie, et ne craignant pas cette lugubre prédiction, il insista auprès du marchand pour pouvoir s'y installer ; mais, auparavant, il signa un papier par lequel il établissait qu'au cas de sa mort, sa famille ne pourrait rien réclamer de son hôte.

Il s'assit dans une des chambres de la maison abandonnée et se mit à prier et à lire le Coran, se préparant avec calme et humilité à la mort qui lui était annoncée.

A minuit, au milieu de ses méditations, il entendit subitement une voix mystérieuse qui appelait : « Kari Abdoullah ». Il répondit : « *Labai*, que voulez-vous ? »

Aussitôt, il vit tomber autour de lui une pluie d'or, d'argent et de pierres précieuses, et la même voix lui demanda : « Que désires-tu ? »

À peine remis de sa surprise, il répondit : « Je voudrais avoir auprès de moi ma femme et mes enfants qui sont restés à Samarkand. »

Mais un silence complet suivit cette demande, et le *moullah* s'endormit après avoir enfermé dans un coffre toutes les richesses éparses autour de lui.

Le lendemain, le marchand se rendit à la maison abandonnée, croyant y trouver le cadavre de celui qu'il avait recueilli. Grande fut sa stupéfaction de voir le *moullah* vivant. Ils sortirent ensemble et se rendirent hors la ville. Là, ils virent arriver de loin un convoi de nombreux chameaux chargés de marchandises et portant aussi toute la famille du *moullah*...

La nouvelle de cet événement extraordinaire se répandit à travers

la ville et parvint jusqu'aux oreilles de l'Emir, qui demanda à connaître un homme si comblé de richesses et de bénédictions.

Le *moullah* se présenta au Palais et offrit à l'Emir une quantité de cadeaux superbes. Enchanté, l'Emir désira le revoir tous les jours.

L'ayant pris en grande affection, il le nomma ministre, et il donna sa fille au fils aîné de son nouveau dignitaire.

On dit même que plus tard, quand il vieillit, l'Emir choisit son gendre pour successeur.

CHANT OUZBEK ¹

Ne détourne pas tes yeux de moi,
 Car, si tu touchais tes sourcils de ta main,
 Tout mon amour s'anéantirait.
 Jamais au monde on ne vit d'être plus beau que toi.
 Ne refuse pas la prière de celui qui t'aime,
 Et qui te demande si peu.
 Ne me fais pas tant souffrir et ne brise pas mon cœur,
 Car je suis enchaîné à toi et ne puis vivre sans te voir.
 Comme un oiseau ma pensée te poursuit toujours,
 Mais, toi, tu voltiges ailleurs.
 A qui parlerais-je d'amour sinon à toi ?
 A qui dirais-je les chagrins dont mon âme est remplie ?
 Sur ta route je tourbillonne comme la poussière,
 Espérant au moins que tu la fouleras à tes pieds ;
 Mais tu ne désires même pas cela !
 Si la terre qui te porte était à moi,
 Je ne souhaiterais rien d'autre au monde,
 Et le monde lui même ne compterait plus pour moi.....
 Donne-moi une coupe de vin pour que j'y noye mon cœur.
 De grâce, fais-moi cette aumône.

HUGUES KRAFFT.

1. Une des poésies les plus populaires du Turkestan. Les musiciens la psalmodient dans les fêtes privées comme dans les fêtes publiques.

LES MÉTÉORES

LES PLÉIADES ¹

§ 10

Chez les Oyampis, en Guyane, on les nomme *Eiou*.

« Les Pléiades sont connues de tous les indigènes de la Guyane française ; ils saluent avec joie leur retour à l'horizon parce qu'il coïncide avec le commencement de la saison sèche ² ».

§ 11.

Les Bonis, en Guyane, appellent les Pléiades *Sebita* et prétendent que les serpents cessent d'être venimeux au moment de la disparition de ces étoiles ³.

ORION ⁴

§ 13

En Lunda (Congo portugais), les étoiles qui forment le baudrier d'Orion portent les noms suivants :

Mouata tchibinda désigne l'étoile la plus au Sud et la plus éloignée.

Kabua = l'étoile du milieu.

Nama = l'étoile du Nord ⁵.

LA VOIE LACTÉE ⁶

§ 14

En Lunda (Congo portugais), la Voie lactée se nomme *Moukoubele dia Zanbi* ⁷.

§ 15

La Voie lactée est appelée en somali *djtin-tin*, l'écheveau de cheveux ⁸.

1. Suite, voir t. XV, p. 119.

2. Crevaux, *De Cayenne aux Andes, Tour du Monde*, t. XV, Paris 1880. in-4, p. 79.

3. Crevaux, *Op. laud.*, p. 79.

4. Suite, voir tome XIII, p. 270.

5. Dias de Carvalho, *Methodo pratico para fallar a lingua da Lunda*. Lisbonne, 1890, in-8, p. 340.

6. Suite, voir t. XIV, p. 609.

7. Dias de Carvalho, *Methodo pratico para fallar a lingua da Lunda*. Lisbonne, 1890, in-8, p. 340.

8. Berghold, *Somali-Studien (Zeitschrift für afrikanische und oceanische Sprachen)*, t. III, Berlin, 1897, in-4, p. 6.

LA GRANDE OURSE

§ 6

« .. Sous le règne de Chen-Nong, le législateur fabuleux que les Chinois et les Annamites révèrent comme le génie de l'agriculture, la femme d'un nommé *Fou-Pao* aperçut un jour autour de la Grande Ourse, une auréole étrange que personne ne voyait avec elle ; sous l'influence de cette lueur, elle conçut, et, après une grossesse de vingt mois, mit au monde l'empereur Hoang-Ti »¹.

RENÉ BASSET.

FOLK-LORE D'AUVERGNE²

XIV

CROYANCES ET SUPERSTITIONS DIVERSES

Le pain retourné. — Quand, à un repas, un des convives tourne son pain à l'envers, les voisins se hâtent de planter dans le morceau leur fourchette ou leur couteau. Aussitôt que le propriétaire du pain s'en aperçoit, il remet le pain sur le bon côté, mais il doit payer autant de bouteilles de vin qu'il y a de couteaux ou de fourchettes enfoncées dans le pain.

Comp. Pains retournés chez les Cagots et repas de mariage (arrondissement d'Ambert).

Les quatre chemins. — Quand deux chemins se rencontrent et se coupent, leur intersection forme un carrefour qui a une réputation maudite. C'est un lieu hanté par le diable, la nuit. Quand on y passe le soir, après l'Angelus, et surtout aux environs de minuit, il est bien rare qu'il ne vous arrive pas malheur ou qu'on ne voie pas quelque fantôme ou quelque lutin. C'est là qu'il faut se rendre, à minuit, quand on veut avoir des relations avec le diable — lui vendre son âme sous condition, prendre une charge de lutin.

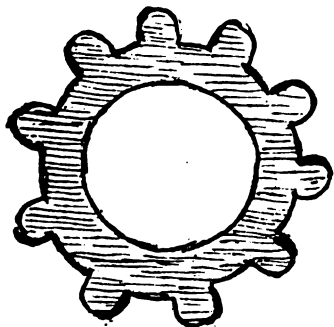
Ces carrefours étaient si mal famés et si redoutés, que le catholicisme y a fait construire partout des croix de pierre pour écarter le diable et les mauvais esprits de la nuit.

1. Dumoutier, *Etudes d'ethnographie religieuse annamite*, Paris, 1892, in-8, p. 86.

2. Cf., t. XV, p. 620.

Caillou guérisseur. — A Montferrand et à Gerzat (Puy-de-Dôme), il était autrefois d'usage pour guérir la dysenterie, ou flux de sang, de faire chauffer au rouge dans la braise un caillou blanc de quartz ou de feldspath et de le plonger ensuite tout brûlant dans du lait. En buvant ce lait surchauffé, on se guérissait infailliblement.

Ancien chapelet des paysannes d'Auvergne. — Je possède une rouelle en laiton de 4 cent. environ de diamètre, constituée par une



lame circulaire de métal, surmontée de dix saillies arrondies et également espacées, comme le seraient les dents d'une roue d'engrenage. Au centre est un vide de deux cent. de diamètre. L'épaisseur de la lame est à peine d'un millimètre. Les dents ont cinq millim. de hauteur. Je ne savais trop quelle destination donner à l'objet, quand je fus informé qu'à certaines foires de montagne, on vendait encore aux pay-

sannes ces rouelles comme chapelets de poche. Le nombre des petits mamelons ou saillies indique une dizaine d'*Ave*. On passe l'index dans le vide de la rouelle, et l'on tourne avec le pouce chaque fois qu'on a récité un *Ave Maria*. Ce chapelet rudimentaire était jadis commun ; aujourd'hui il est rare, et tend à disparaître.

D^r POMMEROL.

PETITES LÉGENDES LOCALES

CCCCXXIX

LES PIERRES ET LES SOURCES FATIDIQUES

À u sujet des pierres fatidiques mentionnées, par M. Paul Sébillot¹, je citerai une pierre semblable à celle de Samoreau (Seine-et-Marne). Elle gît dans le lit de la Sioule, à Saint-Gal², dans le canton de Ménat (Puy-de-Dôme). Elle est de couleur rougeâtre, lisse et polie, et n'apparaît qu'en temps d'excessive sécheresse. Comme sur la pierre de Samoreau, on

1. Revue des Trad. pop. Nov. 1900, p. 580.

2. En patois, Saint-Jô.

lit à sa surface ces mots : Ceux qui m'ont vue ont pleuré, ceux qui me verront pleureront.

Certaines sources du Puy-de-Dôme ont une légende ou une destination analogue. On dit de celle de Ladoux ¹, sur la route de Clermont à Riom, que si elle coule abondamment, c'est année de *Bon vivre* ; mais que si elle coule peu, c'est année de *Cher vivre*.

DOCTEUR POMMEROL.

CCCCXXX

CHATEAU HANTÉ

Au château de Bohain, près de Valenciennes, la légende veut qu'on entendait, durant certaines nuits, des bruits sourds et des voix prodigieuses dans les profondeurs de la terre.

(*Archives historiques et littéraires du Nord de la France*, VI, 109).

CCCCXXXI

LES REVENANTS DE LA VOIE ROMAINE

A Desnié, dépendance de la commune de La Reid ², passe une ancienne *voie romaine*, nommée La Vecquée, qui va de Coquaifange à Bronromme, par Malchamp et Berinsenne. Les paysans de l'endroit vous diront que, certaines nuits, ils aperçurent les légions romaines défilér sur la chaussée. Le cliquetis des armes était bien perceptible, et, chose singulière, les pieds des légionnaires ne *foulaient point la chaussée, mais semblaient s'agiter*, à quelques centimètres du sol, sans jamais le toucher. On eût dit des fantômes marchant sur des nuages à ras de terre.

ALFRED HAROU.

CCCCXXXI

LE SAUT DE L'ERMITE

A quelques lieues de Louvois (Marne), près d'un hameau nommé Ville-en-Selou, existait encore il y a plusieurs années, une sombre excavation, qui avait été autrefois une carrière, et qui porte le nom singulier de Saut de l'Ermite. Il est situé au milieu d'une forêt séculaire, loin de toute habitation ; d'épaisses broussailles en défendent l'entrée, et des cavités profondes, semées tout à l'entour, rendent son accès dangereux à ceux que les bruits populaires n'en

1. Le mot *Doue*, en patois vosgien, signifie source, fontaine, et dérive du Celtique *Dour*, *Dor*, *Dore*.

2. Localité confinant à Spa, province de Liège.

éloignent pas. Pendant les troubles de la Terreur une bande de brigands avait choisi cet abîme pour repaire, ce qui n'a pas médiocrement contribué à augmenter sa mauvaise réputation. Aussi ce gouffre fatal fournit toujours à la veillée de mystérieux récits; tantôt ce sont les terribles aventures d'une jeune fille enlevée à son père lorsqu'elle traversait la forêt, et dont on a jamais pu retrouver les traces, tantôt les crimes épouvantables de monstres à figure humaine qui ont porté le ravage et la mort jusque dans le village même. On se plaît aussi à conter comment une femme d'une majestueuse beauté s'est élevée un jour du fond du Saut de l'Ermite et a calmé la tempête qui avait déjà détruit la moitié de la Ville-en-Selou.

On raconte à propos de son origine que jadis un ermite qui habitait dans ce bois, avait le plus ardent désir d'élever une chapelle en l'honneur de la Vierge. Une nuit, l'ermite vit en songe un ange qui lui apportait une image de la mère de Dieu, en lui disant que par elle il accomplirait des miracles, s'il se souvenait des paroles du fils de Dieu : « Veillez et priez. » A son réveil, l'ermite prit l'image mystérieuse, et ayant ordonné à Satan de paraître, il lui donna l'ordre de lui aider à construire une chapelle au lieu qu'il avait choisi. Satan dut en creuser les fondements, puis l'ermite se rendit dans un vallon pierreux, et ayant tourné l'image vers la terre, le sol s'entr'ouvrit et les pierres en sortirent avec grand fracas. On raconte que le démon ne mit que trois jours à les transporter sur la colline et à les tailler. Il est vrai que chaque fois qu'il voulait se reposer, l'ermite tournait vers lui l'image miraculeuse, et le forçait de se remettre au travail. Malheureusement, la nuit du quatrième jour, le moine qui n'avait pris aucun repos, s'endormit; le diable qui achevait l'aiguille du clocher, se laissa glisser jusqu'à terre, et d'un coup de pied, il renversa la merveilleuse chapelle. Quand le moine s'éveilla, il vit l'ange auprès de lui, qui lui dit : « Vous n'avez pas su veiller et prier jusqu'à la fin; Satan vous a vaincu, et vous êtes son esclave ». Au même instant, le diable parut et lui dit : « Marche, tu as creusé un précipice et tu y tomberas. » Il le poussa jusqu'au vallon qui lui avait servi de carrière et l'y précipita. Heureusement son bon ange le soutint sur ses ailes, et au bout de deux ans, le moine revint à son ermitage. On dit même que la Vierge fit redevenir Satan esclave, et que cette fois l'ermite fut si vigilant qu'avant la nuit la chapelle était construite et Satan replongé dans l'enfer.

(A. DE BEAUFORT, *Légendes de France*, p. 65-73.

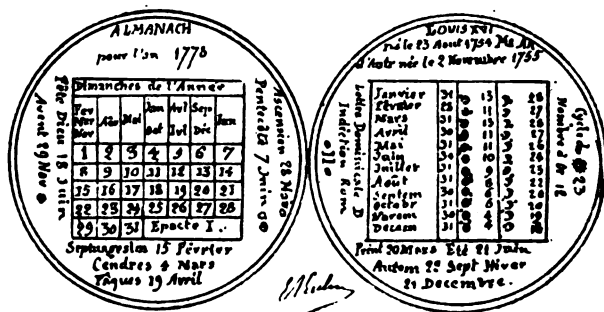
P. S.

LES CALENDRIERS

XIII

UN CALENDRIER DE POCUE

Ce petit calendrier, qui est en laiton, et pouvait se replier, est reproduit à sa grandeur naturelle. E. KUHN.



MŒURS, HABITUDES, USAGES ET COUTUMES ARABES

I

MOSQUÉES

ORSQU'UN indigène pénètre dans une mosquée, il doit enlever au préalable ses chaussures afin que le sol du lieu saint ne soit souillé par aucune impureté.

Dans les mosquées d'Algérie, l'entrée des chrétiens est autorisée, mais si les visiteurs n'enlèvent pas leurs chaussures, le religieux arabe qui les accompagne a le soin de relever les nattes ou tapis sur leur passage.

Aucune mosquée de Tunis ne peut être visitée par les chrétiens. Malgré tout le respect dû aux coutumes religieuses des Arabes il nous semble que cette interdiction est très exagérée, si l'on tient compte surtout, que nos établissements religieux, églises ou temples, sont ouverts aux musulmans.

1. Cf. t. IV, p. 634. t. V. p. 145, 208, 367, 552, 683, 687, t. VIII. p. 485, 534.

A Kairouane, ville sainte cependant, les chrétiens peuvent admirer les trois mosquées de : Sidi Okba, du Barbier, et des Sabres. Pourquoi cette différence de traitement entre Tunis et Kairouane ?

II

ZIARA

Après la récolte des céréales, les mérablines de toute espèce, petits ou grands, circulent en pays arabe, pour demander la dime, toujours au nom de Dieu. Quelques mérablines célèbres reçoivent ainsi les dons forts importants et rapportent à leur Zaouïa des centaines de charges de grains.

Il est juste de dire que tous les vagabonds, miséreux, loqueteux, bandits même, reçoivent toujours l'hospitalité et sont nourris quelquefois pendant plusieurs mois, par les charitables mérablines.

III

PHOTOGRAPHIE

Les Arabes n'aiment pas les gravures ou autres dessins. Ils n'admettent pas d'être photographiés et souvent dans les vues prises par nos photographes, on voit un Arabe qui se cache le visage ou se tourne de façon à éviter d'être portraituré.

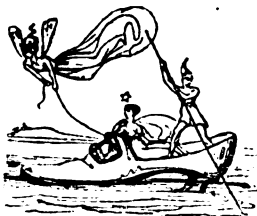
Le Koran, en proscrivant les figures a voulu prévenir ou plutôt empêcher la continuation de l'idolatrie ; aussi tout musulman pratiquant se garde bien d'avoir chez lui la reproduction d'un être vivant.

IV

CHEMIN DE FER

Dans le département de Constantine, les indigènes appellent la locomotive : El Aouda kahela, la jument noire ; dans celui d'Alger : Eb-barla kahela, la mule noire.

ACHILLE ROBERT.



LES EMPREINTES MERVEILLEUSES ¹

CLXXXII

LE PIED DE SAINT SERGE

Sur les bords de l'étang de Bages, on montre un rocher portant la trace de deux pieds et du bâton de saint Serge qui y aborda pour évangéliser la contrée.

CLXXXIII

LE PIED DU DIABLE

Au petit village d'Aragon, on montre l'empreinte du pied fourchu de Satan, qui étant venu tenter saint Loup, frappa violemment la pierre en voyant ses efforts impuissants.

CLXXXIV

LES MEMBRES DE SAINT PAPOUL

Lorsque saint Papoul vit le glaive des appariteurs suspendu sur sa tête, il appuya ses mains et ses genoux sur une pierre qui se trouvait au-devant de lui, et à l'instant les traces de ses mains et de ses genoux y imprimèrent un trou visible, qu'on montre encore près du bourg de Saint-Papoul ².

P. S.

SERMONS FACÉTIEUX OU NAIFS ³

VII

LE MYSTÈRE DE LA TRINITÉ

En Normandie on raconte encore une historiette analogue à celle que rapporte Henri Estienne : Voyez, mes frères, dit un curé de l'Orne, ce capucin : Il est barbu comme un bouc, sanglé comme un âne, il va nu-pieds comme un chien. Vous croyez voir trois bêtes. et pourtant cela n'en fait qu'une seule.

D^r EDMOND BARRÉ.

1. Cf. t. XV, p. 59.

2. GASTON JOURDANNE. *Contribution au folk-lore de l'Aude*, p. 209-211.

3. Cf., t. XV, p. 503.

CONTES ET LÉGENDES ARABES ¹

CCCCLXXVI

RUSE D'UN PARASITE

Un parasite passa près de la porte d'une maison où il y avait une noce. Il voulut entrer, mais on l'en empêcha. Il alla trouver les marchands de verreries, prit dix verres à un prix fixé pour lesquels il remit un gage, puis les porta à la porte de la maison et dit au portier : Ouvre, que je donne ce qu'on a demandé. Il lui ouvrit ; le parasite entra et mangea avec les gens. Ensuite il reprit les verres, et sortit en disant au portier : Ils en veulent d'autres. Il revint vers leurs propriétaires, les leur remit, reprit son gage et s'en alla ².

CCCCLXXVII

LA PROBITÉ RÉCOMPENSÉE

On raconte qu'un homme qui était pauvre, avait une femme vertueuse. Elle lui dit : Nous n'avons rien à manger. Il sortit pour aller dans l'enceinte de la Ka'abah et vit une bourse contenant mille dinârs. Il fut joyeux et la porta à sa femme. Celle-ci lui dit : Pour une trouvaille faite dans l'enceinte sacrée, il faut absolument un renseignement. Il sortit de nouveau pour savoir se renseigner là-dessus. Il entendit proclamer par le crieur : Qui a trouvé une bourse contenant mille dinârs ? — C'est moi, dit-il. — Elle t'appartient avec neuf mille autres dinârs, reprit le crieur. — Te moques-tu de moi ? — Non, par Dieu, mais un homme de l'Iraq m'a remis dix mille dinârs en disant : Mets-en mille dans une bourse que tu jetteras dans l'enceinte sacrée, puis fais une annonce ; si celui qui l'aura ramassée vient te trouver, donnes-lui le restant, car c'est un homme sûr, et l'homme sûr mange et fait l'aumône ³.

CCCCLXXVIII

VORACITÉ D'UN PARASITE

On dit un jour à un parasite qui avait gaspillé de l'argent à acheter des sucreries : Malheur à toi, cela met en mouvement la bile jaune dans l'estomac. — La bile jaune, répondit-il ; par Dieu, si je la voyais, je l'avalerais ⁴.

1. Suite, v. t. XV, p. 606.

2. *Nozhat el Odaba*, f° 97.

3. Ah'med el Qalyoubi, *Naouddir*, p. 105.

4. *Nozhat el Odaba*, f° 97. Ce trait est attribué à Bannân le parasite par Ibn el Djauzi, *Kitâb el Azkiâ*, p. 139, d'après Ah'med ben El H'asan El Moqri.

CCCCCLXXIX

CHARITÉ DE MOÏSE

Moïse dit un jour à Dieu : Fais-moi une recommandation. Dieu lui dit : Sois compatissant pour mes créatures ; puis il voulut montrer sa compassion aux anges. Il envoya Michel (*Mikâyil*) sous la forme d'un petit moineau et Gabriel sous celle d'un épervier qui le poursuivait. Le moineau alla près de Moïse et lui dit : Protège-moi contre cet épervier. Oui, répondit-il. L'autre oiseau arriva et dit : Moïse, un oiseau m'a échappé et j'ai faim. — J'apaiserai ta faim avec ma chair, dit le Prophète. — Je n'en mangerai que de ta cuisse. — Soit. — Je n'en mangerai que de ton bras. — Soit. — Je n'en mangerai que de tes yeux. — Soit. — Gloire à toi, interlocuteur de Dieu ! je suis Gabriel et cet oiseau est Michel. Dieu nous a envoyés pour montrer aux anges ta compassion ¹.

CCCCCLXXX

LE PARASITE FOURVOYÉ

Un parasite aperçut une troupe de gens en marche ; croyant qu'ils se rendaient à un festin, il se mit à les suivre : c'étaient des poètes, qui se rendaient avec leurs pièces à la demeure du Sultan. Il continua de marcher derrière eux jusqu'à ce qu'ils entrèrent dans le palais, chacun d'eux récita ses vers et reçut sa récompense. Tous s'en allèrent excepté le parasite qui resta sans rien dire. On l'appela : Pourquoi ne récites-tu pas tes vers pour recevoir un don du roi et partir ensuite ? — Je ne suis pas poète. — Qu'es-tu donc ? — Il répondit : Je déteste les égarés, ceux de qui le Maître des Mondes a dit : *Les poètes que les hommes égarés suivent* ². Le roi se

1. Ah'med el Qalyoubi, *Naouâdir*, p. 106. On sait que ce sacrifice est le sujet d'une légende bouddhique qui a été développée dans une pièce de théâtre intitulée *Nâgânanda* par Sri Archa Deva (trad. Bergaigne, Paris, 1879, in-18). Cf. sur ce drame ; Senart, *Essai sur la légende du Buddha*, Paris, 1882, in-8, p. 387-392 ; S. Lévi, *Le théâtre indien*, Paris, 1890, in-8 p. 190-195. Dans le *Kathasaritsagaru* de Somadeva Bhatta (tr. Brockhaus, Leipzig, 1844, 2 v. in-12, t. 1, p. 69-70), le roi Somarma raconte à ses ministres l'histoire du roi Sivi qui pour sauver Dharma fuyant sous la forme d'un pigeon et Indra qui le poursuit sous celle d'un vautour comme Michel et Gabriel sous celles d'un moineau et d'un milan) : et finit par s'offrir tout entier au vautour. Cf. aussi le dévouement de Djimoutakitou qui rachète du Garouda au prix de son existence, le serpent Sankhatchoura : la donnée est la même que dans le *Nâgânanda* (*Baital pachisi*, trad. Oesterley, Leipzig, 1873, in-8, ch. XV ; Lancereau, *Extraits du Bétal Patchisi*, 1V^e extrait, *Journ. Asiatique*, avril 1852, ch. VII ; *Le dévouement volontaire* : Somadeva, *Kathasaritsagara*, t. II, c. IV, ch. XXII, p. 99 ; La version tamoule se trouve dans Babington, *Vedala Cadai*, Londres, 1831, in-8, ch. XIX.

2. *Qorân*, sour. XXVI, verset 224.

mit à rire de ses paroles et lui fit un cadeau comme aux autres poètes ¹.

CCCCLXXXI

LE PARADIS SOUTERRAIN

On rapporte que Cherik el'Amri alla au puits de Salomon qui est à Jérusalem, pour y puiser de l'eau. Son seau lui échappa, il descendit dans le puits pour l'en tirer, il vit une porte ouverte sur un jardin. Un homme vint le prendre par la main et l'y fit entrer. Il y marcha, prit des feuilles d'un arbre qui s'y trouvait, puis revint au puits et remonta avec elles. Le gouverneur de Jérusalem en fut informé; il envoya quelques personnes avec lui pour voir ce jardin, elles ne le virent pas, non plus que la porte. Il envoya informer de cela le Khalife 'Omar ben El Khattâb. Celui-ci lui manda : C'est un juste, car il est dit dans les traditions : un homme de cette nation entrera dans le paradis : il est vivant parmi vous. Puis 'Omar ajouta : Voyez les feuilles, si elles s'altèrent, ce ne sont pas les feuilles du paradis, car celles-ci ne changent pas. Ils regardèrent : elles étaient intactes. Les gens racontent : Nous allions chez Cherik ben H'abasah, nous l'interrogeons, il racontait comment il y était entré, ce qu'il y avait vu, comment il y avait cueilli des feuilles ; il ajouta qu'il ne lui en restait plus qu'une qu'il avait mise précieusement entre les feuillets de son Qorân. Nous lui demandâmes à la voir ; il se fit apporter son livre, la tira d'entre les feuillets, l'embrassa et la mit sur ses yeux ; puis il nous la remit, nous en fîmes autant ; nous la lui rendîmes et il la remplaça dans le livre. Quand il fut sur le point de mourir, il recommanda de déposer la feuille entre son linceul et sa poitrine, ce qu'on fit ².

CCCCLXXXII

LE DROIT A L'INVITATION

On raconte qu'un parasite vint à une noce, on l'écarta : Malheur à vous ! Ecarter un homme comme moi ! — Et qu'es-tu ? — Je suis le voisin du menuisier qui a fabriqué la forme pour le cordonnier qui a cousu la chaussure de la mariée ³.

1. *Nozhat el Odaba*, f° 98.

2. Ah'med el Qalyoubi, *Naouddir*, p. 108.

3. *Nozhat el Odaba*, f° 100.

CCCCCLXXXIII

LA LETTRE FAUSSE

Un parasite se rendit un jour à un repas et trouva la porte fermée. sans moyen d'y arriver. Il s'informa si le maître de la maison avait un fils absent ou un ami en voyage. On lui dit que son fils était dans tel pays. Il prit une feuille de papier blanc, la plia, la cacheta, puis s'avança délibérément et frappa à la porte un coup violent, demandant qu'on lui ouvrit et déclarant qu'il était un messager du maître de la maison. On lui ouvrit la porte et ce dernier s'avança plein de joie vers lui en lui disant : Comment as-tu laissé mon fils ? — Dans le meilleur état, mais la faim m'empêche de vous parler. — On lui fit donner de la nourriture, il mangea, puis le père lui dit : N'a-t-il pas écrit une lettre avec toi ? — Oui, et il lui remit le papier. — L'autre trouva que le cachet était humide, dit : Je vois que ce cachet est frais. — Oui, et j'ajouterai que pour la lettre, il n'y a rien d'écrit dedans. — Tu es un parasite ? — Oui, et que Dieu te protège ! — Mange, et que Dieu ne te favorise pas ¹.

CCCCCLXXXIV

VŒUX D'UN PARASITE

On raconte que quelqu'un dit à Bannân : Prie pour moi. — Il s'écria : Que Dieu t'accorde la santé du corps, l'abondance de la nourriture, la durée de l'appétit, la force de l'estomac : Qu'il te donne une meule pour dent, un estomac qui digère bien, avec la richesse, la tranquillité, la sincérité et la santé. Il ajouta : Voilà des vœux qu'on néglige ².

CCCCCLXXXV

LE MEILLEUR RÊVE

On raconte que trois personnes : un Musulman, un Chrétien et un Juif se rencontrèrent dans un même endroit. Tandis qu'ils marchaient, ils trouvèrent un dinâr. L'un dit : Partageons-le. — Bien, dit un autre ; comment le partagerez-vous ? Le Juif reprit : Je vais vous

1. Ibn 'Abd Rabbih, *Kitâb el 'Iqd el 'Ferid*, Boulaq, 1293, hég. 2 v. in 4, t. III, p. 338 ; Ibn et Djauzi, *Kitâb el Azkiâ*, p. 139, d'après Moh'ammed ben Ali el Djallâb.

2. *Nozhat el Odaba*, fo 101.

indiquer une chose. — Laquelle ? — Achetons avec ce dinâr de la graisse, du beurre et du miel ; nous en ferons une pâtisserie que nous mangerons tous à part égale. Ils acceptèrent ; achetèrent du sucre, du miel, de la graisse, firent une pâtisserie. Quand ils voulurent la manger, le Juif leur dit : Je vais vous proposer quelque chose d'autre. — Quoi donc ? — Nous dormirons tous les trois ; chacun de nous racontera son rêve ; celui qui aura fait le plus beau songe aura seul la pâtisserie. Ils acceptèrent et allèrent se coucher. Quand le Juif s'aperçut que le sommeil était descendu sur ses compagnons, il alla prendre la pâtisserie, la mangea tout entière et s'endormit à sa place. Quand ils se réveillèrent, le Juif leur dit : Que chacun de vous raconte ce qu'il a vu. Le Chrétien dit : Je ne devancerai pas le Musulman. Celui-ci commença : Tandis que j'étais endormi, j'ai vu notre prophète Mohammed ; il est venu à moi, m'a pris par la main et m'a fait entrer dans le paradis ; j'y ai vu telle et telle chose, puis il se mit à leur décrire une partie des délices qu'on y trouve. — C'est un songe vertueux, dirent les autres. Le Chrétien reprit : Tandis que je dormais, j'ai vu Jésus qui venait à moi ; il m'a pris par la main et m'a fait entrer en enfer ; j'y ai vu telle et telle chose ; et il se mit à leur décrire une partie des châtimens douloureux et des peines qu'on y rencontre. Le Juif leur dit : Tandis que je dormais, j'ai vu Moïse, fils de 'Imrân ; il m'a prit par la main, m'a éveillé et m'a dit : Ton compagnon le Musulman est entré dans le paradis ; ton compagnon le Chrétien est entré en enfer ; tu ne les rejoindras plus ; va manger la pâtisserie ; et je l'ai mangée tout entière. Ils se disputèrent là-dessus et se séparèrent¹.

1. *Nozhat el Odaba*, Bibliothèque Nationale, fonds arabe, manuscrit n° 3594, folio 123. Une traduction inexacte de ce conte a été publiée par De Hammer, *Rosencel*, t. II, Stuttgart, 1814, in-12, p. 303. Nous avons la version arabe d'un fableau dont on ne possédait jusqu'ici que les versions occidentales parmi lesquelles il fut introduit par la *Disciplina clericalis* de Pierre Alphonse : il n'est plus question de trois compagnons de religion différente et des prophètes appartenant à ces trois religions, mais le fonds et les détails sont identiques. Trois compagnons achètent de la farine, en font un *tortel* que doit manger celui qui aura le plus beau songe. L'un rêve que deux anges le mènent au ciel ; le second que deux diables le conduisent en enfer ; le troisième déclare qu'il a mangé le *tortel*, en voyant ses deux compagnons si loin et s'étonne qu'ils soient sitôt revenus. *Disciplina clericalis*, éd. Labouderie, Paris, 1824, 2 v. in-12, t. I, fable XVII, p. 120 ; t. II, *Le Chastoiement d'un père à son fils*, fab. XVII, p. 119. *De deus Borgeis et d'un Vilain*, cf. Nicole Bozon, *Contes moralisés*, éd. Toulmin Smith et Meyer, Paris, 1889, in-8, p. 174 et notes p. 293 (Les notes citent encore des exemples de Jacques de Vitry, que je n'ai pas retrouvés dans l'édition de Crane, Londres, 1890, in-8) ; *Gesta Romanorum*, éd. Oesterley, Berlin, 1872, in-8, p. 436, chap. CVI. *Quod est vigilandum contra fraudes diaboli, ne nos decipiat* et les notes p. 728-729 ; *Violier des histoires romaines*, éd. Brunet, Paris, 1858, in-8, p. 246, ch. XCV. *Comment on doit veiller contre les fraudes du dyable* et les notes, p. 247. Le texte espagnol des *Exemplos* nous a conservé une forme arabe voisine de celle de la *Nozhat el Odaba*, et probablement la plus ancienne : *Dicen de los burgeses é un rustico que iban á Meca en romeria*, etc. (P. de Gayangos,

CCCCLXXXVI

L'AMANT FIDÈLE A SA PROMESSE

« En passant près du tombeau de Taoubah pendant la nuit, le mari de Leïla jura que sa femme mettrait pied à terre, s'approcherait du tombeau et le saluerait, afin de donner au défunt un démenti à ses vers :

Si Leïla el Okhailya me salue, lorsque je serai sous un lit de terre et de dalles,

Je lui rendrai son salut avec joie, ou bien l'oiseau du tombeau poussera vers elle son cri funèbre.

Leïla refusa d'abord ; mais son mari l'y contraignit par des menaces ; elle descendit alors de sa monture et s'approcha du tombeau ; des larmes roulaient sur sa poitrine comme une pluie d'orage : Taoubah, je te salue, dit-elle. Elle n'avait pas achevé ces mots que le tombeau s'entr'ouvrit ; un oiseau semblable à une colombe blanche s'en échappa et vint frapper les seins de Leïla qui tomba morte. On s'occupa aussitôt de ses funérailles ; elle fut enveloppée dans un linceul et enterrée à côté du tombeau de son amant ¹ ».

CCCCLXXXVII

LE CHAT DIFFICILE

On raconte qu'un homme s'assit pour manger du pain, du fromage et de la viande rôtie. Un chat vint crier près de lui. L'homme prit du pain et lui en jeta. Le chat le flaira et ne le mangea pas. L'homme prit un morceau de fromage et le lui jeta. Le chat le flaira encore sans le manger. Alors l'homme tira un dirhem et le lui jeta en disant : Va acheter avec cela ce que tu voudras ².

Escritores en prosa anteriores al siglo XV, Madrid, 1884, gr. in-8, p. 453, chap. XXVII. *Deceptor aliquando decipitur ab eo quem decipere volebat* ; Dunlop-Liebrecht, *Geschichte der Prosa-Dichtungen*, Berlin, 1851, in-4, p. 289. Dans son livre sur les *Fabliaux* (Paris, 1895, in-8, p. 134), M. Bédier oublie de signaler la forme indépendante de ce fableau qui se trouve dans Nicole Bozon (publié en 1890). Il est donc à ajouter à la liste, d'ailleurs très incomplète, qu'il a donnée (p. 203 et suivantes) « des fabliaux qui se retrouvent sous quelque forme orientale ancienne ».

1. Mas'oudi, *Prairies d'or*, éd. et trad. Barbier de Meynard, t. V. Paris, 1869, in-8, p. 324-325. Dans le *Kitāb el Aghāni* d'Abou'l Faradj, toujours d'après la version d'El Madā'ini, c'est au contraire Leïla qui veut saluer le tombeau de son amant, et son mari cherche en vain à l'en empêcher. Du reste le récit d'El Madā'ini est donné comme un conte par Mas'oudi et Abou'l Faradj (Abou'l Faradj el Isfahāni, *Kitāb el Aghāni*, Boulaq, 1285, hég. 20 v. in-8, t. X, p. 82).

2. *Nozhat el Odaba*. f° 124.

CCCCLXXXVIII

LES GARDIENS DES PYRAMIDES

« Le roi Sourid donna un garde à chaque pyramide. Le gardien de la pyramide orientale fut une idole rayée de blanc et de noir, avec deux yeux ouverts et fulgurants. Cette idole était assise sur un trône et tenait une espèce de lance. Lorsqu'un homme la regardait, elle poussait un cri terrible qui lui faisait perdre le sens ; il tombait évanoui par terre, et, ne pouvant plus se relever, il mourait sur la place. Le gardien de la pyramide occidentale fut une idole de silex rayé ; elle était debout, tenait en main une espèce de lance et portait un serpent sur la tête. Si un homme approchait d'elle, le serpent sautait sur lui, s'enlaçait autour de son cou et l'étouffait ; puis il venait reprendre place sur la tête de l'idole. Le gardien de la pyramide colorée fut une petite idole en aësite, debout sur un piédestal. Elle attirait tout homme qui la regardait, et le laissait mourir à ses pieds. Quand toutes ces choses eurent été établies, le roi Sourid les confia à la surveillance des esprits invisibles, et il leur offrit des sacrifices afin qu'ils écartassent quiconque voudrait approcher sans leur apporter les offrandes convenues et sans accomplir en leur honneur les rites déterminés ¹ ».

CCCCLXXXIX

LE JUIF EN MORCEAUX

On raconte qu'un Juif était le compagnon d'un musulman en voyage. Il s'embarqua sur un vaisseau et avait avec lui une marmite pleine. Le musulman en mangeait chaque fois qu'il voyait cette marmite, jusqu'à ce qu'il eut dévoré le tout. Quand le Juif débarqua, il la trouva vide. Il demanda aux passagers et aux matelots qui en avait mangé le contenu ; on lui dit : C'est ton compagnon le musulman. Il se mit à pleurer et à s'arracher la barbe, à déchirer ses vêtements et à répandre de la poussière sur sa tête. Malheur à toi, dit-il au musulman ; pour avoir mangé ma marmite. On l'interrogea, il répondit : Mon père m'avait recommandé de ne l'enterrer quand il mourrait qu'à Jérusalem. Lorsqu'il fut mort, nous coupâmes sa chair en morceaux que nous plaçâmes dans cette marmite pour la transporter plus aisément et ce musulman l'a mangée ².

1. *L'Abrégé des Merveilles*, trad. Carra de Vaux, Paris, 1898, in-8, p. 209-210.

2. *Nozhat el Odaba*, f° 120, cf. ; Pogge, *Les Facéties*, Paris, 1898, 2 vol. pet. in-8, ch. CXXXII ; *D'un Florentin qui mangea, sans le savoir, le cadavre d'un Juif*, t. II, p. 22 ; *Méline*, t. V, p. 164.

CCCCXC

LE BASSIN MAGIQUE

« Un roi des Berbères, d'une race de géants vint attaquer notre ville avec une grande foule de suivants, une armée puissante et en faisant paraître des fantômes effrayants. Nos compatriotes s'enfermèrent dans leurs forteresses et montèrent les machines sur leurs pivots. Ils coururent se jeter aux pieds de leurs idoles, de leurs cheiks et de leurs prêtres, se répandant en supplications. Il y avait parmi nous un prêtre très vénéré que son âge empêchait de sortir de sa demeure. Les principaux de la cité allèrent lui faire part du péril où nous nous trouvions. Ce prêtre se fit porter à un bassin large et profond dont l'eau abreuvait la ville. Il s'assit sur la margelle du bassin et, entouré de tous les autres prêtres, il se mit à commencer des prières sur l'eau. Après qu'il eut prié quelque temps, on vit celle-ci s'enfler et bouillonner, et du milieu du bassin, un feu ardent sortit, au centre duquel était un visage ayant la dimension et l'éclat du disque solaire. Tous les assistants se prosternèrent devant ce visage dont la splendeur les éblouissait. Son disque grandit bientôt jusqu'à remplir tout le bassin, puis il s'éleva jusqu'au sommet de la coupole et monta vers le ciel. On entendit alors une voix qui disait : Nous avons fait justice de vos ennemis ; sortez et prenez leurs dépouilles. Nos concitoyens sortirent tout remplis d'émotion et arrivés au camp des assiégeants, ils les trouvèrent tous morts. Ils s'emparèrent de tout ce qu'ils avaient apporté ; vêtements, argent et bêtes, puis ils rentrèrent dans la ville, pleins de joie. Je dis alors à l'un des prêtres : Tu as vu le prodige de ce visage ? Qu'est-ce donc ? Il me répondit : C'est le soleil qui nous est apparu et il les a fait périr jusqu'au dernier, comme tu vois¹ ».

CCCCXCI

LE TRIPLE IMPÔT

On raconte que quelqu'un demanda à un roi de percevoir sur chaque bossu un dirhem, sur chaque individu nommé Solaïmân, un dirhem, sur quiconque était de Mossoul, un dirhem. Le roi établit cet impôt. L'homme prit l'ordre dans sa main et sortit. Il aperçut un bossu qui avait trois poules valant chacune un dirhem. Il allongea la main et en prit une en disant : Par ordre du sultan. Le bossu se mit à crier et à appeler au secours. Quelqu'un qui le connaissait

1. *L'Abrégé des Merveilles*, trad. Carra de Vaux, p. 311-312.

lui dit : Prends garde, cheikh Solaïman ! Le possesseur de l'ordre réclama deux dirhems et allongea la main pour prendre la seconde poule. Le bossu lui dit : Je t'en conjure, ne me fais pas de tort, je suis étranger, de Mossoul. — Alors c'est trois dirhems, dit l'autre, et allongeant la main, il prit la troisième poule et s'en alla ¹.

CCCCXCH

IL FAUT RESPECTER LA VRAISEMBLANCE

Un niais prêchait un jour en chaire et dit : Louange à Dieu qui a créé les cieux et la terre en six mois. — En six jours lui dit-on. — Vous avez raison, répondit-il, mais je les avais changés, craignant d'être accusé de mensonge par vous ².

CCCCXCIII

CONDUIT PAR SA MULE

Un homme monta un jour sa mule pour aller à quelque affaire, mais elle prit un autre chemin que celui par où elle voulait passer et il ne put rien contre elle tant il avait la tête dure. Quelqu'un lui dit : Où vas-tu ? — Où ma mule a affaire ³.

CCCCXCXIV

QUI EST LE MORT ?

Un niais assistait un jour à un enterrement, en voyant le frère du mort (qui lui ressemblait beaucoup) il demanda à quelqu'un : Est-ce celui-ci qui est mort, ou son frère ? ⁴.

CCCCXCXV

L'ÂNE VOLÉ

On dit à quelqu'un : Ton âne a été volé. — Louange à Dieu, s'écria-t-il, que je n'aie pas été dessus ! ⁵.

CCCCXCXVI

RECOMMANDATION INUTILE

La fille de quelqu'un tomba un jour dans un puits. Son père la vit et lui dit : Ne bouge pas de ta place jusqu'à ce que j'aie amené quelqu'un pour te tirer de là ⁶.

1. *Nozhat el Odaba*, f° 126.

2. *Nozhat el Odaba*, f° 129 ; De Haunmer, *Rosenæl*, t. II, p. 303.

3. *Nozhat el Odaba*, f° 131. C'est Djoh'a qui dans un autre chapitre (f° 164) est le héros de l'aventure.

4. *Nozhat el Odaba*, f° 131.

5. *Nozhat el Odaba*, f° 132.

6. *Nozhat el Odaba*, f° 132.

CCCCXCVII

L'HOMME QUI VEUT VOIR SON ENTERREMENT

On raconte qu'un homme désira mourir pour quelque accident qui lui arriva. Puis il dit : Si seulement je vivais pour voir mon enterrement et savoir qui y prierait ! ¹

CCCCXCVIII

UTILITÉ DE CHAQUE MEMBRE

Les gens de Hems rappelaient un jour de l'utilité de chacun des membres du corps humain : Les yeux, disaient-ils, servent à voir ; les mains à manger et à enlever les ordures, et à bien d'autres choses ; le nez sert à flairer, la bouche à manger, la langue à parler ; mais ils ne connaissaient pas l'utilité des oreilles et étaient troublés. — Allons trouver le savant, se dirent-ils, nous l'interrogerons là-dessus. Ils allèrent chez lui et le virent occupé. Ils attendaient à la porte de sa maison, lorsqu'ils virent un tailleur qui tordait son fil et le plaçait sur son oreille. Voilà, dirent-ils ; les oreilles servent pour le fil ; Dieu nous a donné la réponse à notre question ².

CCCCXCIX

L'INTERVENTION IMPOSÉE

Un jour Sidi-Abdallah-ben-Mansour partit d'Ain el-Hout pour se rendre à Tlemcen, accompagné de son fidèle serviteur Adjouz. Arrivés à la porte El Kermadin, ils aperçurent un pauvre homme qui avait les mains liées derrière le dos et la corde au cou. Le bourreau était là qui allait le pendre. Tout à côté, la femme et les enfants de la victime se livraient au plus affreux désespoir. A cette vue, le serviteur s'émeut et il dit à son maître : Seigneur Abdallah, je vous le dis, cet homme est sous votre protection ! Alors le cheïkh interpellant sévèrement le bourreau et ses aides : Qui vous a donné, dit-il, l'ordre de pendre cet homme ? — C'est le sultan, balbutie l'exécuteur, et en même temps, il se jette aux pieds du saint homme et lui baise les mains. Et moi, dit le cheïkh, je vous ordonne de surseoir à l'exécution. Il est obéi, et tout aussitôt il dépêche son serviteur Adjouz auprès du sultan pour implorer en son nom la grâce du condamné. Adjouz ayant été introduit dans le palais, le premier

1. *Nozhat el Odaba*, f° 132.

2. *Nozhat el Odaba*, f° 135. Une traduction inexacte est donnée par De Hammer, *Rosenæl*, t. II, p. 317.

vizir dit au prince : Seigneur, voici le serviteur du cheïkh Abdallah-ben-Mansour qui vient, au nom de son maître, intercéder en faveur de l'homme dont vous avez ordonné le supplice. Mais aussitôt, le sultan étant entré dans une grande colère : De qui me parlez-vous, s'écrie-t-il ; allez, et qu'on les pendre tous les deux ! Le cas était grave ; le vizir fit d'humbles remontrances ; le sultan se calma. Le fidèle serviteur en fut quitte pour la peur, et l'homme au gibet eut la vie sauve. Adjouz, étant alors retourné vers son maître, lui raconta ce qui s'était passé. Oui-dà ! dit le cheïkh, il a besoin d'une leçon, il l'aura, et c'est toi qui intercédieras pour lui, de même que le vizir a intercédé pour toi. L'effet de cette terrible menace ne tarda pas à se faire sentir, car voici ce qui arriva : Dans la nuit qui suivit cette journée, un serpent monstrueux se glissa dans la chambre du sultan, de là sur son lit, et, s'enroulant autour de son cou, il collait sur sa bouche sa langue venimeuse. Le prince, saisi d'épouvante, appelle au secours ; mais ses serviteurs, effrayés, l'abandonnent. Alors, il comprend que c'est une juste représaille de l'offense faite à l'homme de Dieu ; il ne lui resta plus qu'à aller implorer grâce à son tour. Il s'habille en hâte, ordonne à ses serviteurs de le suivre. Devant lui s'ouvre la porte du Mechouar, puis celle d'El Kermadin, et le sultan s'achemine à pied vers Aïn-el-Hout. Arrivé à la demeure du saint homme, le prince frappe à la porte ; personne ne répond. Il frappe plus fort et plus fort ; enfin, Adjouz paraît. Ton maître, dit le sultan, mène-moi à ton maître ! — Seigneur, mon maître dort, mais je vais l'informer de votre visite. Quelque temps se passe, le sultan s'impatiente, car le hideux serpent se tord, siffle et lui couvre le visage de sa bave empestée. Adjouz reparait enfin. Seigneur, dit-il, mon maître dort si profondément qu'il n'y a pas moyen de le réveiller. Alors le sultan demande le nom de la femme du cheïkh. Elle s'appelle Meriem, répond Adjouz. Lella Meriem, s'écrie le sultan audésespoir, Lella Meriem, de grâce, réveillez votre mari ! La femme obéissante se rend aux prières du sultan. Le saint homme paraît. Aussitôt le prince se jette à ses pieds et lui demande pardon. Comme vous avez jugé les autres, vous serez jugé vous-même, répond le cheïkh, puis songeant que le supplice avait assez duré : Allons, Merzouk, dit-il en s'adressant au serpent ; allons, viens ! Et le serpent de se rendre tout aussitôt à cet appel. Grand fut le soulagement du sultan ! Il combla l'homme de Dieu de bénédictions et fit incontinent plusieurs fondations en sa faveur ! »¹.

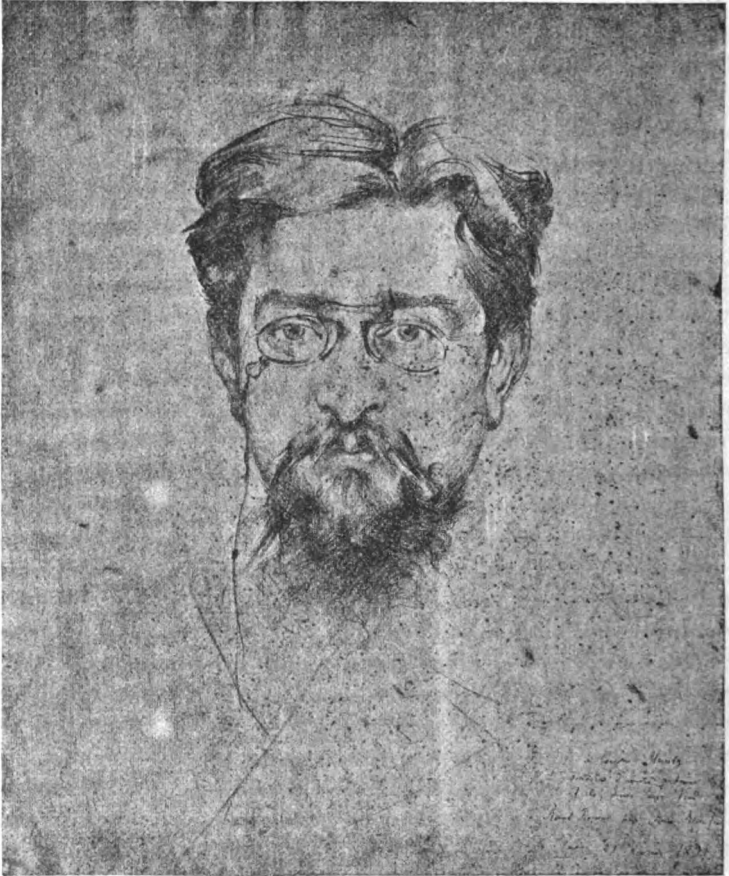
RENÉ BASSET.

1. Ibn Meryem, *Bostân*, cité par Brosselard, *Mémoire sur les tombeaux des émirs Beni Zéïyan*, Paris, 1876, in-8, p. 114-117.

NÉCROLOGIE

RAOUL ROSIÈRES

Nous avons conduit notre excellent ami Rosières au cimetière de Meulan un mercredi de novembre, triste, froid, pluvieux, et j'ai dit quelques paroles sur [la] tombe qui allait se fermer :



« Messieurs,

« Il y a deux ans, nous suivions la même voie douloureuse pour conduire à sa dernière demeure le père de Rosières ; nous ne pouvions penser alors, à le voir d'apparence si robuste, que si peu de

temps après, nous aurions à dire un éternel adieu à notre pauvre ami. Il est cruel de voir tomber au milieu de la route le vaillant camarade avec lequel on espérait franchir l'étape finale. Rosières se livrait peu, mais il avait su réunir autour de lui un noyau d'amis fidèles et dévoués qui conserveront pieusement sa mémoire. Il était ennemi des phrases inutiles, aussi me contenterai-je de lui dire, au nom de ses amis réunis ici, et absents plus nombreux encore, adieu ! du plus profond de mon cœur. »

Raoul-Philippe Rosières, né à Paris le 25 octobre 1851, est mort dans sa maison de Meulan, 25, rue des Annonciades, le dimanche 18 novembre 1900. Depuis la mort de son père, sa santé s'était gravement altérée, et ses amis étaient fort inquiets du changement qui s'était opéré dans son apparence¹.

Raoul Rosières avait fait ses études au Collège Chaptal : n'appartenant à aucune des grandes Écoles d'Enseignement Supérieur de l'État, Chartes ou Normale, possédant une fortune indépendante, libre de toute entrave officielle, jamais gêné par une hiérarchie autoritaire, Rosières fut une plante de plein air dont la mort seule put arrêter le développement. Sa vie est l'histoire même de ses œuvres qui est aussi l'histoire de ses idées, non de ses sentiments.

Nous allons les passer en revue.

Son premier ouvrage a été moins lu en France qu'à l'étranger : Dragomanov, le professeur bien connu de Sofia, faisait le plus grand cas des *Recherches critiques sur l'histoire religieuse de la France* (1879)² et m'en vantait l'esprit. Déjà, dans l'introduction, Rosières indique les tendances qu'il ne fera que d'accentuer par la suite :

« Il n'y a pas plus de foi innée que d'idées innées. La religiosité n'est chez l'homme qu'une habitude morale que lui communique le milieu dans lequel il se forme. »

Quelques uns des chapitres de ces *Recherches* tels l'*Age d'Or du Monachisme*, la *Légende des Croisades*, *Traité des Reliques*, la *Mission de Jeanne d'Arc* sont de la plus grande originalité et à côté d'idées contestables et facilement réfutables qui trahissent l'homme encore inexpérimenté autodidacte, il y en a de singulièrement nouvelles et vraies.

Je ne ferai pas le même éloge du second volume de Rosières ; c'est un long poème philosophique écrit par un écolier, sans doute sous

1. Le portrait que nous reproduisons a été dessiné par M. Pierre Beaufeu ; l'original appartient à notre collègue, M. Eugène Müntz.

2. *Recherches critiques sur l'histoire religieuse de la France*, par Raoul Rosières. Paris, A. Laisney, 1879, in-12, pp. 439.

l'inspiration de Victor Hugo, qui a pour titre *Ponce Pilate* (1883) ¹ il est composé de quatre récits encadrés d'un *Recueillement* et d'une *Élévation*. La dédicace qu'il mit en tête de l'exemplaire qu'il me donna est parfaitement justifiée : « A Henri Cordier, pour le guérir des insomnies »

Voici la péroraison de ce long poème qui n'est souvent que de la prose rimée :

« Puisque les inspirés, les prophètes, les mages,
Ne nous ont rien appris qu'il n'ait fallu nier,
Et n'ont fait qu'épaissir, s'arrachant nos hommages.
La nuit où notre esprit se débat prisonnier :

« Assez chercher sans fin le pourquoi du mystère
Au delà de l'espace et de l'éternité !
Nous marcherons les yeux ramenés vers la terre,
Impassibles et forts, dans la réalité :

.

Tant que nous n'aurons pas au faite noir des nues
Vu resplendir la face effrayante d'un dieu !

Il est heureux que Rosières ait abandonné les vers : son esprit, fait de raison plus que de verve, manquait de fantaisie et n'avait rien des qualités ni des défauts nécessaires au poète.

L'Histoire de la Société française du Moyen Age, qui a atteint trois éditions (1884) ² est l'œuvre capitale de Rosières ; après avoir dans une introduction traité des *Hommes* et du *Sol*, il étudie successivement : I. Le Roi. — II. La Noblesse. — III. Le Clergé. — IV. Le Peuple. — Dans une note justificative ³, il indique le genre d'ouvrage qu'il a voulu écrire :

C'est « un ouvrage d'histoire et non d'érudition, de synthèse et non d'analyse, de résurrection et non de dissection. Il ne s'agissait pas de découvrir de nouveaux faits, mais bien de concentrer les faits déjà découverts. L'érudit est l'ouvrier qui extrait les matériaux, l'historien est l'architecte qui les met en œuvre ».

Il défend l'idée qui lui est chère, qui n'est qu'une autre forme de celle émise dans les *Recherches critiques* et que nous marquons plus haut :

« C'est le développement religieux qui procède du développement

1. Raoul Rosières. *PONCE-PILATE*. Paris, A. Laisney, 1883, in-12. pp. 123.

2. *Histoire de la Société française au Moyen-Age* (987-1483), par Raoul Rosières. Troisième édition. Paris, A. Laisney, 1884, 2 vol. in-8. pp. 512-516.

3. II, p. 498.

de la civilisation, et non le développement de la civilisation qui procède du développement religieux ¹ ».

Il n'a garde de laisser son travail, fruit de recherches considérables, sans conclusion :

« Ce n'est pas la société française, c'est la féodalité qui succombe, et avec elle vont disparaître définitivement les derniers vestiges de la conquête franke. Au xv^e siècle la fusion des races est achevée et la société moderne est accomplie. Plus rien de germanique ne subsiste dans les institutions, dans les usages, dans les mœurs et dans les esprits — Alors une effrénée réaction gallo-romaine éclate contre ce passé maudit ; on ne veut plus lire les épopées frankes, on méprise les cathédrales gothiques, on ferme les yeux sur tout ce qui s'est passé depuis la chute de Rome, et le xvi^e siècle redevient presque païen ² ».

Rosières préparait une nouvelle édition de ce livre ainsi que de ses *Recherches critiques*.

La Révolution dans une petite ville ³ est un excellent tableau de la vie de province pendant une des périodes les plus tourmentées de notre histoire ; il a eu l'approbation unanime de tous les maîtres et de M. Albert Sorel, en particulier. La petite ville est celle dans laquelle Rosières a fixé sa résidence, Meulan, dont il devient l'un des meilleurs historiens.

« Meulan n'est pas une de ces petites villes déshéritées qui, par leur éloignement de toute cité notable, par leur écart de toute grande voie de communication, et par leur inhabitude de la vie politique, sont naturellement condamnées à rester passives en temps de révolution. Il se trouve à dix lieues de Paris, à cinq lieues de Saint-Germain-en-Laye, à quatre lieues et demie de Pontoise et à trois lieues et demie de Mantes. La Seine, toujours sillonnée de péniches et de chalands, et la route de Paris à Rouen, toujours courue de coches et de diligences, le traversent. Enfin il a souvent fait parler de lui dans l'histoire de l'ancienne France, p. 9 et 10 ».

Louis XVI avait rattaché Meulan au domaine royal en rachetant, le 7 octobre 1783, tout le Vexin au prince de Conti. « C'est donc dans sa sécurité de ville royale... que la révolution va le surprendre ».

Et l'historien nous dit dans sa préface quel sera l'intérêt des études particulières de la révolution dans la campagne et les petits cen-

1. II, p. 503.

2. II, p. 498.

3. *La révolution dans une petite ville* par Raoul Rosières. Avec une eau-forte par Félix Oudart. Paris, A. Laisney, 1888, in-12 pp. 220.

tres et leur utilité pour être à même de porter un jugement d'ensemble sur le mouvement grandiose de la fin du XVIII^e siècle qui a eu sa répercussion dans le monde entier :

« Sans doute, au-dessous de la zone des orages, celle des grandes villes où la Révolution s'accomplit, est la zone des calmes, celle des campagnes où la Révolution ne se répand que peu à peu et toute faite.

« Or cette population des campagnes constitue au moins les trois quarts de la société française. L'histoire révolutionnaire de la France, telle que nous la savons, n'est donc réellement que celle d'une bien petite partie de la France. Pour être à même de porter un jugement valable sur le caractère général de la Révolution, il nous reste encore à explorer ce monde, à peine entrevu, des paysans et de la bourgeoisie provinciale ».

Nous sommes à la veille des élections aux Etats-Généraux, et voici présentés les personnages du drame ou plutôt de la tragi-comédie qui va se jouer à Meulan :

Le lieutenant-général du roi, M. Levrier, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; Challan, le procureur du roi, le maire, Chenou, avocat du roi, confrère de M. Chandelier, le curé de Saint-Nicolas, l'abbé Obry, licencié en droit canon, le curé de Saint-Jacques, l'abbé Darboussié, docteur en théologie, le curé de Notre-Dame, l'abbé Vastel, licencié en droit et, de plus, abonné au *Mercur*. Grande agitation de la Compagnie de l'Arquebuse et de ses dix membres qui font du bruit comme les cinquante de l'époque d'Henri IV ; Challan devient maire, puis procureur du département ; sa grandeur le désigne aux persécuteurs ; il est arrêté et conduit à Versailles ; l'avocat Chandelier est transformé en capitaine de grenadiers ; nous assistons à l'enrôlement des volontaires et à l'inévitable promenade du buste de Marat (30 nov. 1793) ; pendant ce temps les trois curés qui ont prêté le serment ainsi que les Annonciades vivent paisiblement ; Meulan s'enrichit et sa population augmente ; la chute de Robespierre n'amène pas plus de réaction en arrière que sa main mise sur le pouvoir n'a causé de mouvement en avant. Challan se réjouit, car il sort de prison, et la petite ville continue sa paisible existence après une tempête qui a mesuré sa force à l'endroit qu'il traversait.

On retrouve les préoccupations scientifiques en même temps que littéraires de Rosières dans un court article de la *Revue générale des Sciences*¹ écrit à propos d'un article de M. Joseph Bertrand dans le

1. La découverte de la Cycloïde. Par Raoul Rosières (*Revue générale des Sciences*, 30 juillet 1890, pp. 431-3).

Journal des Savants ; Rosières raconte la querelle entre Pascalet le Père jésuite Lalouère en 1658 au sujet de la cycloïde, découverte en 1615 par le P. Mersenne qui n'en put pénétrer les propriétés.

Dans un petit volume qui a mérité en 1893 le prix Bordin à l'Académie des Beaux-Arts, Rosières étudie *l'Évolution de l'Architecture en France*¹ ; Tallemant des Réaux, oui le véridique Tallemant des Réaux, est ensuite placé sur une table de dissection dont il sort singulièrement endommagé².

La collaboration de Rosières à la *Revue bleue*, à la *Revue critique d'Histoire et de littérature*, à la *Revue d'Histoire littéraire de la France* etc., formant « un tout suffisamment homogène » lui a donné la matière d'un volume de *Recherches sur la poésie contemporaine 1896*,³

« Qu'il soit bien entendu tout d'abord que ce n'est pas un livre de critique, » s'écrie-t-il ! Inutile ; c'est de la bonne et vraie critique qu'il nous donne ; par exemple il n'est pas toujours tendre pour les auteurs qu'il analyse, témoin ce jugement sur le poète des *Trophées* : » Tout versificateur qui ne tire pas de son propre fonds sa façon de penser et de dire est contraint, pour y suppléer, de recourir à l'imitation et, par suite, n'a plus rien à attendre que de son habileté de praticien. Tel est, à y bien regarder, le cas de M. de Hérédia. La poésie, n'étant plus pour lui une effusion, se réduit à un admirable travail de style. Ne demandez donc à ses sonnets ni émotion ni profondeur pourvu qu'ils soient des chefs-d'œuvres de facture. » (P. 343-4).

Rosières a classé les articles de ses *Recherches sur la poésie* dans quatre chapitres :

I. Les Origines de la poésie contemporaine.

II. Les Romantiques.

III. Les Parnassiens.

IV. Les Dissidents (Félibres et Décadents).

Rosières s'est toujours défendu d'être un critique, et dans ce volume même qui n'est composé que de critiques :

« Un critique est d'ordinaire l'homme le moins en situation d'ap-

1. *L'évolution de l'Architecture en France*. Paris, Ernest Leroux, 1894, in-18, pp. 292.

A obtenu le Prix Bordin à l'Académie des Beaux-Arts, 1893.

Fait partie de la *Petite Bibliothèque d'Art et d'Archéologie*, publiée sous la direction de M. Kaempfen.

2. Une historiette de Tallemant des Réaux, annotée par un folkloriste. Paris, A. Laisney, 1896, in-18.

3. *Recherches sur la poésie contemporaine*, par Raoul Rosières. Paris, A. Laisney, 1896, in-12, pp. 407.

précier sûrement la valeur d'une œuvre. Il procède d'une éducation spéciale, s'est fait des goûts prémédités, vit dans un milieu restreint, appartient plus ou moins à telle ou telle école. Ce serait bien miracle si, dans des conditions aussi particulières, il arrivait jamais d'énoncer autre chose que des jugements particuliers.

« Au dessous de lui, pendant ce temps, hors de toute doctrine et de toute tradition, inconsciemment, et pour des raisons que la raison elle-même ne discernera souvent que bien plus tard, l'opinion publique se forme ».

La dominante de la philosophie de Rosières est le matérialisme, celle de son esprit la raison ; rien de sentimental dans ses idées ; son tempérament est critique, analytique plus que synthétique, quoiqu'il en dise dans sa *Société Française* ; il est profondément original, mais le paradoxe chez lui est plus apparent que réel, et lui donne une allure primesautière. J'ai eu toutes les peines du monde à le faire écrire dans cette *Revue Critique* dans laquelle il a pris une place telle qu'on ne peut l'y remplacer ; il craignait de n'être pas à son aise dans un milieu nouveau pour lui ; c'était mal connaître l'esprit et les tendances de la *Revue Critique* qui n'a qu'un seul but : la recherche de la vérité. Sa critique courte, hachée, heurtée, loin des figures de rhétorique de quelques-uns de ses confrères des revues à la mode ou du journalisme, avait précisément trouvé le cadre qui lui était le mieux approprié. M. A. Chuquet l'avait compris quand il accepta Rosières comme collaborateur. Le dernier article que donna Rosières dans la *Revue Critique* (N° 45, 5 nov. 1900) est consacré à l'ouvrage de Victor du Bled, sur *La Société française du XVI^e au XX^e siècle*.

Rosières a également collaboré à la *Revue des Traditions populaires*¹, à l'*Ami des Monuments*, à l'*Œuvre d'Art*, etc. Il faisait partie de la *Société des Antiquaires*, et il était Vice-Président de la Société des Traditions populaires. Ce fut lui qui pour un dîner de la « Mère l'Oye », mit en vers une chanson composée entre quelques amis intimes ; ce pastiche obtint du succès et il a été imprimé dans l'*Annuaire des Traditions populaires*, Paris, 1887, in-8.

1. T. III, 1888 (janvier). *Le Refrain dans la littérature du moyen âge*, p. 1-6 (février) ; p. 82-95 (septembre). *La Flore des cabarets*, p. 505-507. — T. IV, 1889 (février). *Psychologie légendaire de l'accusation d'Hérésie*, p. 97-102 (mars) ; *Bibliographie*. A. Nutt, *Legend of Holy Grail*, p. 189 (décembre). *Histoire de la chanson populaire en France de Julien Tiersot*, p. 628-631. — T. V (janvier). *L'influenza au XV^e siècle* p. 43-44 (août). *Quelques proverbes français du XV^e siècle*, p. 449-462. — T. VI (juin). *Ancienneté de quelques locutions usuelles*, p. 321-330. — T. VII (avril). *L'origine du poisson d'avril*, p. 193-199. — T. IX (juillet). *Tallemant des Réaux, folk-loriste*, p. 396-404. — T. XIV (novembre). *Bibliographie. La Bretagne enchantée*, par Paul Sébillot, p. 652-653.

Nous le reproduisons ici :

Y'a des mauvais anthropoïdes
 Qu'ont peur de s'user l'poil des mains :
 Ils passent leurs jours honteux et vides
 A dormir dans les arbres des chemins,
 Et leurs soirées à boire des lit'
 Entre eux sur les mégalithes...
 Vraiment, vraiment, s'il n'y avait qu'eux,
 L'mastodonte pourrait vivre heureux !

Mais nous, qu'avons cavernes sur rue,
 Nous les grands renommés partout
 Pour notre force reconnue
 Et pour nos riches tas d'cailloux,
 A travers les blocs erratiques
 Traquons la bête frénétique...
 Vraiment, vraiment, honneur au fort,
 Par qui le mastodonte est mort !

Quand la bête sera sur l'herbe,
 Que notre chef de ses dents
 Orne d'abord son front superbe,
 Puis, que chacun fouille dedans,
 Et que ce soir chaque grotte
 S'éclaire au feu des ribottes...
 Vraiment, vraiment, je vous le dis
 Faut manger l'mastodonte bien cuit.

Cuit, c'est un mets de haute graisse,
 Mais, cru, cela peut faire mal :
 Ce qui distingue notre espèce
 Au surplus de l'animal,
 C'est qu'il nous mange tout cru, lui,
 Et que nous, nous le mangeons, cuit...
 Vraiment, vraiment, frappons ! le soir
 Nos femmes s'en lècheront le râcloir.

Lors du dernier congrès des Traditions populaires tenu à Paris du 10 au 12 septembre dernier, Rosières donna les conclusions de son travail sur les *Lois de la vie des légendes* :

Il pense qu'à l'heure actuelle, on peut sortir de la période analytique pour entrer dans la période synthétique, les documents réunis étant devenus abondants et suffisants pour que l'on puisse en tirer des conclusions, sinon définitives, du moins très suggestives. Il exhorte les folkloristes à rassembler méthodiquement tous les matériaux qu'ils ont recueillis et à les classer par genres et par espèces. Ce n'est qu'après l'accomplissement de ce travail qu'il

sera possible de tirer de ces documents les lois qui régissent la vie des contes et des légendes. Or, malgré l'état de dispersion où se trouvent aujourd'hui les matériaux folkloriques, quelques unes de ces lois se révèlent déjà avec évidence. On peut formuler avec certitude la loi des origines : *Chez tous les peuples de même capacité mentale l'imagination procède pareillement et arrive parfois à des créations légendaires semblables.* On pourrait aussi formuler cette loi des transpositions : *A mesure que la renommée d'un héros faiblit, la légende qui avait été créée pour l'honorer le quitte et s'attache à un héros plus fameux.* Il y a aussi la loi des adaptations : *Toute légende qui change de milieu se transforme pour s'adapter aux conditions ethnographiques et sociales de ce nouveau milieu.* On pourra constater bien d'autres lois encore. Et ce faisant, ajoute l'auteur, le folklore aura rendu à l'histoire l'immense service de lui donner des règles sûres pour toujours distinguer un fait historique d'un fait légendaire.

Rosières partageait son temps entre son pied-à-terre de Paris et sa maison de Meulan qu'il avait fait reconstruire il y a quelques années près de la halte de Thun, lorsque la nouvelle ligne du chemin de fer de Paris à Mantes fit démolir son ancienne résidence. Il avait l'horreur des voyages et je ne crois pas qu'il soit jamais allé plus loin que le Havre, Reims et Avallon ; il n'avait jamais mis le pied à l'étranger. Mais il avait des amis fidèles qui venaient parfois le surprendre dans sa retraite et qu'il retrouvait à Paris.

C'est faire grand éloge du caractère et du tact de Rosières de dire que plusieurs, et non des moins dévoués, ne partageaient pas ses idées politiques et philosophiques. Ils auront le devoir de réunir ses mémoires épars dans divers recueils périodiques et surtout de publier les fragments de son grand ouvrage resté inachevé : *Histoire du sentiment poétique dans la littérature française.*

Ils seront heureux de donner ce témoignage d'affection à celui qu'ils ont perdu.

Un cœur battait dans cet être de raison et de raisonnement.

HENRI CORDIER.

BÉRENGER-FÉRAUD

Le docteur Bérenger-Féraud, ancien président du conseil supérieur de santé de la marine, commandeur de la Légion d'honneur, correspondant de l'Institut, qui vient de mourir à Toulon, à l'âge de soixante-neuf ans, a écrit plusieurs livres sur les traditions popu-

lares : *Traditions et réminiscences de la Provence*, 1880, in-8 ; *Contes populaires de la Sénégambie*, 1883, in-18 ; *Contes populaires des Provençaux de l'antiquité et du moyen âge*, 1883, in-18 ; *Légendes de la Provence*, 1888, in-8 ; *Superstitions et Survivances*, étudiées au point de vue de leur origine et de leurs transformations, 1896, 3 vol. in-8. Dans ce gros ouvrage, il avait tenté une synthèse de faits recueillis, et donné des explications, parfois ingénieuses, mais la plupart du temps assez hasardées, qui faisaient plus d'honneur à son imagination qu'à sa critique.

P. S.

BIBLIOGRAPHIE

Paul Sébillot. *Légendes locales de la Haute-Bretagne*. Première partie. Le Monde physique. Nantes, Société des Bibliophiles bretons et de l'Histoire de Bretagne, 1899, 186 pages, pet. in-8 (tiré à 400 exemplaires numérotés).

J'ai parlé précédemment (*Revue des Traditions populaires*, t. XIII, p. 285), du volume que M. P. Sébillot a consacré à la *Petite Légende dorée de la Haute Bretagne*; celui qui traite aujourd'hui du *Monde physique* en est la continuation et forme une nouvelle et précieuse contribution à l'œuvre commencée, il y a plus de vingt ans, avec les *Contes populaires de la Haute-Bretagne*, et poursuivie avec une rare persévérance récompensée par le succès. En première ligne vient la mer et tout ce qui s'y rattache : la surface et le fond, l'origine des îlots et des rochers, les envahissements ; les accidents naturels du rivage, les fées et les personnages fantastiques. — La terre vient ensuite avec tout ce qui s'y rapporte : A côté du chapitre consacré aux forêts et aux arbres légendaires, les eaux, sources et fontaines, étangs et lacs, les marais, les villes englouties ont aussi leur tour. Enfin le livre se termine par les serpents et les monstres. M. Sébillot n'a pas manqué, à la suite de chacun de ses articles, de citer ses sources qui sont nombreuses.

Quand j'aurai dit que ce livre, édité avec luxe et bien imprimé, est digne de la Société des Bibliophiles bretons, on saura que la forme est aussi élégante que le fonds est agréable et utile, et les folkloristes adresseront de nouveaux remerciements à M. Sébillot, à qui ils doivent beaucoup déjà pour leurs études.

RENÉ BASSET.

Cesky Lid. T. VIII (1898-1899).

L'excellente revue tchèque, dirigée par le Dr Zibrt, mérite l'attention des folkloristes. Le Tome VIII contient une quantité très considérable de matériaux de première valeur. Plus de cent auteurs y ont contribué, et l'énumération seule de ces travaux occuperait plus d'une page.

Très riche est le groupe qui concerne le folk-lore tchèque des siècles passés.

MM. Winter, Podlaha, Schulz et surtout Zibrt, publient tantôt des documents tirés des archives et se rapportant à la vie du peuple, tantôt des recueils manuscrits des XVIII^e, XVIII^e et XIX^e (première moitié) siècles. Bien intéressant est, à cet égard, le travail du Dr Zibrt intitulé : « Essais d'explication rationnelle des croyances populaires tchèques à la fin du XVIII^e et au commencement du XIX^e siècles. »

Nous ajouterons que tous les travaux du huitième volume du Cesky Lid, son consacré exclusivement au peuple tchéco-slovaque. En outre, ce sont surtout des matériaux. Une série de communications s'y rapportent au costume, une autre aux rites et aux croyances populaires. La vie quotidienne du peuple, l'art populaire, les contes, les chansons, les danses, les jeux d'enfants, les fêtes des saints, n'ont pas été négligés par les collaborateurs.

Enfin ce qui est non moins important, la revue contient de nombreuses reproductions d'objets populaires exécutées d'une façon aussi précise qu'artistique.

W. B.

Le Roman de Tristan et Iseut, traduit et restauré par Joseph Bédier. Préface de Gaston Paris, de l'Académie française. 1 vol. in-8 de pp. 284 (3 fr. 50).

M. Joseph Bédier a reconstitué pour le grand public lettré cette belle « épopée de l'amour » d'après les fragments conservés des poèmes français du XII^e siècle et leurs imitations étrangères.

C'est, en effet, une reconstitution et elle est très adroitement faite, en une langue à la fois simple et poétique, dans laquelle l'auteur a su habilement enchâsser, ainsi qu'il convenait au sujet, de jolies expressions archaïques, qui lui donnent un charme de plus, et l'on ne peut qu'approuver les conclusions de la préface de M. Gaston Paris :

« Je ne doute pas, dit-il, que ce poème ne retrouve auprès de nos contemporains le succès qu'il a obtenu auprès de nos aïeux du temps des Croisades. Il appartient vraiment à cette « littérature du monde » dont parlait Goethe ; il en avait disparu par une mauvaise fortune imméritée ; il faut savoir un gré infini à M. Bédier de l'y avoir fait rentrer. »

P. S.

OUVRAGES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE

Gabriel et Adrien de Mortillet. *Le Préhistorique.* Origine et antiquité de l'homme, 3^e édition entièrement refondue et mise au courant des dernières découvertes. Paris, Schleicher, in-48 de 709 pages, avec 121 fig. dans le texte (8 fr.)

Cette troisième édition de l'ouvrage universellement connu de G. de Mortillet, entièrement remaniée et considérablement augmentée par A. de Mortillet, cons-

titue, pour ainsi dire, un livre nouveau, au courant des découvertes les plus récentes. C'est le manuel le plus complet, le plus commode qui ait été publié sur l'origine de l'espèce humaine et les premières phases de son développement physique et moral.

La première partie contient un exposé clair et précis de nos connaissances actuelles sur le précurseur de l'homme et sur les traces de son industrie, découvertes dans les terrains tertiaires. Plusieurs pages sont consacrées à une question pleine d'actualité, celle du Pithécanthrope, cet être intermédiaire entre les grands singes anthropoïdes et l'homme, dont on s'est tant occupé ces temps derniers.

Dans la deuxième partie se trouve une étude très détaillée des premières races humaines, de leur évolution industrielle, des animaux et des végétaux au milieu desquels elles vivaient, étude donnant une idée, aussi fidèle que possible, de la vie de nos lointains ancêtres du quaternaire ancien.

Julien Vinson. *Légendes bouddhistes*, traduites du Tamoul. Paris, J. Maisonneuve, 2 in-12 elzévir (8 fr.)

(Collection des conteurs et poètes de tous pays).

Paul Sébillot. *Contes des Landes et des Grèves*. Rennes, H. Caillière, in-16 de pp. VII, 318, avec un portrait à l'eau-forte (5 fr.).

Ce volume, qui contient 41 contes merveilleux ou comiques, forme le t. 1^{er} de la collection du Glaneur breton.

Articles à signaler

(Revue non traditionnistes)

- Les Monuments de Pierre brute du Montaucel (Levistre). *Revue scientifique du Bourbonnais*, Moulins, août-septembre.
- L'Histoire aux Congrès de 1900. *Revue de Synthèse historique*, octobre, Paris, L. Cerf.
- Les Remèdes populaires en Saintonge (D^r Boutiron). Vieux remèdes du pays nantais. *La France Médicale*, 10 novembre.
- Superstitions relatives à la mort et à l'agonie, *Chronique Médicale*, 1^{er} novembre.
- Le Paysan du Bocage et ses superstitions (J. de la Chesnaye). *Revue du Bas-Poitou*, 3^e livraison.
- Des sobriquets populaires de la Picardie. (Franc-Picard). Vieilles chansons picardes. Eche conscrit (Cheché). *La Jeune Picardie*. Cayeux-sur-Mer, novembre 1900.
- Chansons populaires recueillies en Ille-et-Vilaine (A. Orain). Les traditions populaires au pays de Dol (F. Duine). Contes Irlandais : La Cave Rouge (D. Hyde). Les airs du Gwerziou de Luzel retrouvés et phonographiés (F. Vallée). *Annales de Bretagne* (Rennes), novembre.

Nous serions obligés à nos lecteurs de nous signaler, pour cette rubrique que nous nous proposons de continuer, les articles de folk-lore qui paraissent dans les revues et journaux de province.

NOTES ET ENQUÊTES

•. *Nominations et distinctions.* — Parmi les récentes promotions dans la Légion d'honneur, nous enregistrons avec plaisir celle de M. Raoul de Saint-Arroman, nommé officier. C'est lui qui représentait, au Congrès des Traditions populaires, le Ministre de l'Instruction publique, il a, d'ailleurs, montré en d'autres circonstances, tout l'intérêt qu'il prenait à nos études.

M. Louis Leger, professeur au Collège de France, qui faisait partie du Comité d'organisation du Congrès, vient d'être élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; tous les folkloristes connaissent ses travaux sur le folk-lore des pays slaves.

•. *Billet de faire-part d'un décès.* — Lorsque certaines personnes reçoivent une lettre de faire-part d'un décès, elles s'empressent de jeter le billet au feu, en employant les *pincettes*. Conserver cette lettre chez soi, et surtout la toucher pourrait occasionner de grands malheurs (Liège).

(Comm. de M. ALFRED HAROT).

•. *Expressions de la Nouvelle-Orléans.* — « Crier comme une *merlusine*. »

« Bailler comme un *patassor* (poisson). »

« Tout est à *la valdragne* » (en désordre).

« C'est une femme *smart* », c'est-à-dire une femme de tête, pratique, avisée.

(Comm. de M^{me} IRÈNE-GEORGES PAQUET).

•. *Le croupion du poulet.* — J'avais, cet été, comme voisine de table aux bains de mer de la plage belge, une dame de l'aristocratie bruxelloise. Cette dame nommait plaisamment le croupion du poulet « *nez de pape* »; je lui demandai quelques explications sur cette appellation. Elle me raconta que dans les couvents et pensionnats religieux, on défendait aux jeunes filles de prononcer le mot de *croupion*; celles-ci avaient alors recours aux périphrases les plus diverses pour désigner l'objet en question.

L'expression « *nez de pape* » est presque généralement employée dans tous les pensionnats, elle en a même franchi les portes, et se trouve être assez répandue dans la société bruxelloise.

(Comm. de M. ALFRED HAROT).

•. *La chute du ciel.* — Lorsque, vers le milieu de décembre, il a fait une journée où l'on n'y voyait presque pas, une vieille femme de Seine-et-Oise, disait en regardant le firmament : Est-ce que le ciel va tomber ? en reproduisant, sans le savoir, la phrase que les Gaulois adressèrent à Alexandre.

(Comm. de M. PAUL-YVES SÉBILLOT).



TABLE ANALYTIQUE

MYTHOLOGIE ET LITTÉRATURE COMPARÉE

Traditions populaires relatives à la parole...	<i>Docteur Chervin.</i>	241
Parallèles. IX.....	<i>René Basset.</i>	388
Congrès international des Traditions populaires.....	<i>Paul Sébillot.</i>	433
Les Conceptions miraculeuses. I. Basse-Bretagne.....	<i>Joseph d'Armont et P. S.</i>	471
III. Haute-Bretagne. IV. L'influence de la lune.	<i>Paul Sébillot.</i>	552
V. Dans les contes français. VI. Légendes diverses.....	<i>Paul Sébillot.</i>	597
Le Culte des fontaines. III. Dans le Var.....	<i>J.-M. de Kersaint-Gilly.</i>	491
Les paysans scandinaves au XVI ^e siècle.....	<i>Léon Pineau.</i>	497
Les forêts. X-XI.....	<i>W. Bugiel.</i>	549, 573
Les légendes de sacrifices humains sur les dolmens.....	<i>Paul Sébillot.</i>	561
L'Âme sous forme animale. I. Versions de la Haute-Bretagne.....	<i>Lucie de V. II.</i>	625
II. L'âme quittant le corps pendant le sommeil. III. L'âme quittant le cadavre. IV. Ames d'outre-tombe sous forme animale...	<i>Paul Sébillot.</i>	627

FOLK-LORE

Traditions populaires des Roumains. X-XVIII.	<i>Arthur Gorovei.</i>	1
Traditions et anciennes coutumes du pays Messin. I-VIII.....	<i>A. Benoist.</i>	13
Les villes englouties. CLI. Savoie.....	<i>L. Jacquot</i>	17
CLII. L'église submergée d'Otrowo.....	<i>René Basset.</i>	21
CLII-CLIV. (Italie).....	<i>Arrigo Balladoro.</i>	170
CLV. Le Château sous la mer.....	<i>Lucie de V.-II.</i>	173
CLVI. La cité d'Antioche.....	<i>P. S.</i>	235
CLVI bis. Le château englouti près d'Altkloster.	<i>René Basset</i>	428
Folk-lore de l'Auvergne. VIII-IX.....	<i>Dr Pommerol.</i>	43
X. La fête patronale de Gerzat. XI. La bourrée d'Auvergne et son sens symbolique....	<i>Dr Pommerol.</i>	415

XI bis. A propos des enfants.....	<i>Dr Pommerol.</i>	523
XII. Moyen de reconnaître la qualité de l'eau.	<i>P. Guyot-Daubès</i>	523
XIII. Puy-de-Dôme.....	<i>A. Dauzat.</i>	620
XIV. Croyances et superstitions diverses....	<i>Dr Pommerol.</i>	658
Traditions populaires Sino-Annamites (suite).		
Les nuages. L'eau.....	<i>G. Dumoutier.</i>	51
Les empreintes merveilleuses. CLXXV-CLXXXI.	<i>René Basset.</i>	56, 425
CLXXXII-CLXXXIV. Dans l'Aude.....	<i>P. S.</i>	664
Les lances qui reverdisent. III. Dans le Nord.	<i>Alfred Harou.</i>	61
Folk-lore de Tahiti et des îles voisines (1829-1898).....	<i>Jules Agostini.</i>	65, 157
Coutumes et Superstitions du Loir-et-Cher. I.	<i>Jules Chossat.</i>	123
II-IX.....	<i>François Houssay.</i>	369
Les cimetières (suite). VI. Les Fosses. VII.		
Flores des Cimetières. VII. Repas aux Cimetières.		
VIII. Préservatifs contre les Revendants.		
IX. Pratiques superstitieuses.....	<i>Paul Sébillot.</i>	152
X. Cimetière hanté. XI. Le respect des Cimetières.....	<i>Alfred Harou.</i>	156
Folk-lore des Roumains de la Hongrie (suite).	<i>Oscar Mailland.</i>	166
Usages et coutumes du pays nantais.....	<i>M^{me} E. Vaugeois.</i>	177, 580
Notes sur la presqu'île Guérandaise.....	<i>Henri Quilgars</i>	289
Coutumes et superstitions de la Casamance..	<i>P. Arnaud-Régis.</i>	325
Sermons facétieux ou naïfs. Le mystère de la Trinité. VI-VII.....	<i>P. S., Dr E. Barré.</i>	503, 664
Les inventions. VII. La photographie. VIII.		
Le téléphone. IX. Les bateaux à vapeur...	<i>Alfred Harou.</i>	504, 621
Folk-lore de l'Ille-et-Vilaine.....	<i>F. Duine.</i>	505
Les Chasses fantastiques. XIV. La chasse Annequin en Anjou.....	<i>Queruau-Lamerie.</i>	599
La fraternisation par le sang. LXXIX. Dans l'Annam. LXXX. A Rome.....	<i>René Basset.</i>	617
Mœurs, habitudes, usages et coutumes arabes. I-IV.....	<i>Achille Robert.</i>	662
Les calendriers. XIII. Un calendrier de poche.	<i>E. Kuhn.</i>	662

FOLK-LORE PARISIEN

XXXIII. Le fer à cheval et la galanterie.....	<i>P. S.</i>	220
---	--------------	-----

COUTUMES

Coutumes bretonnes. I-V.....	<i>Irène-Georges Paquet.</i>	55
Redevances féodales. VIII. Fileuses et meuniers.	<i>Alfred Harou.</i>	63
IX. Fin du XVIII ^e siècle.....	<i>Léo Desaiivre.</i>	231
X. Prisonniers et Chanoines.....	<i>Eugène Maury.</i>	263
Usages funéraires. XXX. Objets enterrés avec le mort.....	<i>Lucie de V. H.</i>	323
XXXI. Le sou du mort.....	<i>P. S.</i>	616
XXXII. Enterrement d'enfant. XXXIII. Deuil en Belgique.....	<i>Alfred Harou.</i>	616

XXXIV. Le deuil en rouge. XXXV. Jugement des morts.....	<i>Irène-Georges Paquet.</i>	616
La dame de Margon	<i>Filleul Pétigny.</i>	392

LES MÉTIERS ET LES PROFESSIONS

CLV. Types algériens.....	<i>Achille Robert.</i>	385
CLVI. Les tailleurs de diamants.....	<i>Alfred Harou.</i>	391
CLVII-CLIX. En Belgique.....	<i>Alfred Harou.</i>	551
XXVIII-XXIX. Facéties sur les houillères.....	<i>Alfred Harou.</i>	222
Les Mines et les mineurs. XXX. Les Houill- leurs. XXXI. Blason. XXXII. Le Grisou.....	<i>Alfred Harou.</i>	555

LE MONDE PHYSIQUE

Les Météores. L'arc-en-Ciel (suite). Les Etoiles filantes. Les Pléiades (suite). Orion (suite). La Voie lactée.....	<i>René Basset.</i>	417, 657
Dictons astronomiques arabes. Le Scorpion..	<i>René Basset.</i>	338
La croix du sud. Vénus.....	<i>René Basset.</i>	421
Le feu Saint-Elme (suite).....	<i>René Basset.</i>	619
Les Pourquoi. CXIV. Pourquoi la chèvre a sa queue relevée.....	<i>René Basset.</i>	425
Le tonnerre et les éclairs. III. Les arbres et la foudre.....	<i>Alfred Harou.</i>	524
IV. Préservatifs contre la foudre.....	<i>F. Fertiault.</i>	597

SUPERSTITIONS

Médecine superstitieuse. XVII. En Roumanie.	<i>Dr Raphaël Blanchard.</i>	57
XVI. Remède contre la rage.....	<i>Cl. Savoye.</i>	228
XIX. L'absence du nombril. XX. Déformation de la main des petits enfants.....	<i>Dr L. Desavire.</i>	426
XXI. La pierre de souris.....	<i>Lucie de V. H.</i>	474
Les sermons et les Traditions populaires. II. Note sur deux sermons contre les pratiques superstitieuses, XI ^e -XVIII ^e siècles.....	<i>Léo Desavire.</i>	475
Pèlerins et pèlerinages. XXXVI. Deux-Sèvres.	<i>P. Van-Der Cruyssen.</i>	62
XXXVIII. Le culte des fontaines du Morvan..	<i>H. Marlot.</i>	62
XXXVII. La chandelle de Marsat.....	<i>Léo Desavire.</i>	218
XI. Midi de la France. XLI. Maine.....	<i>M.-J. de Kersaint-Gilly.</i>	324
XLII. La Fontaine sacrée du Vignal.....	<i>Docteur F. Pommerol.</i>	454
XLIII. Les castellets de la Sainte Baume.....	<i>M.-J. de Kersaint-Gilly.</i>	457
XLIV. Le tombeau de saint Philbert.....	<i>A. Dauzat.</i>	613
NLV. La chemise dans la fontaine.....	<i>J.-M. Carlo.</i>	613
XLVI. Saint Genevée et saint Genefort.....	<i>F. Duine.</i>	614
XLVII-LII. Pèlerinages divers.....	<i>P. S.</i>	614
Les plantes merveilleuses. I. L'herbe du dia- ble en Bretagne.....	<i>Lucie de V. H.</i>	458
II. En Belgique.....	<i>Alfred Harou.</i>	613

LES TRAVAUX PUBLICS

Les chemins de fer (suite). Les tramways en		
Corée	<i>Alfred Harou.</i>	165
Les mines et les mineurs (suite).....	<i>Alfred Harou.</i>	222, 555

LA MER ET LES EAUX

XCII. Nous des vagues. XCIII. Le navire fantastique. XCIV. Les pêcheurs flamands.....	<i>Alfred Harou.</i>	9
XCV. Chants des bateliers du Nil. XCVI. Le romarin du rivage.....	<i>P. S.</i>	10
XCVII. Le brick infernal.....	<i>Elvire de Cerny.</i>	97
XCVIII. Croyances Hollandaises. XCIX. Les poissons et les Mois.....	<i>A. de Cock.</i>	98
C. Les Mouettes d'avertissement.....	<i>Lucie de V. H.</i>	98
CI. Le Mousse d'Audierne (suite).....	<i>H. le Carquet.</i>	99
CII. Le diable à bord. CIV. Les revenants à bord. CV. Les Lutins. CVI. Les Matelots sorciers.....	<i>Paul Sébillot.</i>	269
CVII. Les rochers anthropomorphes.....	<i>Lucie de V. H.</i>	280
CVIII. L'Appareillage.....	<i>Paul Sébillot.</i>	305
CIX. Le pêcheur fantastique.....	<i>A. de Cock.</i>	317
CX. La chance.....	<i>Paul Sébillot.</i>	395
CXI. L'églefin. CXII. La disparition d'une flottille de pêche.....	<i>Alfred Harou.</i>	479
CXIII. La vie à bord. CXIV. Le mal de mer. CXV. Pirates et Corsaires.....	<i>Paul Sébillot.</i>	480
CXVI. Jeux et farces. CXVII. Chansons et contes. CXVIII. Les fêtes annuelles. CXIX. Les Baptêmes en mer.....	<i>Paul Sébillot.</i>	508
CXX. Un cantique de bord.....	<i>F. Duine.</i>	522
CXXI. Pierres jetées de la falaise. CXXII. Culte de la mer. CXXIII. Consultation pour le sort des marins. CXXIV. Le biniou à bord. CXXV. Les pilleurs de mer. CXXVI. Le saint et le vent. CXXVII. La vase de la rivière de Vanues.....	<i>Paul Sébillot.</i>	597
CXXVIII-CXXX. Littoral belge.....	<i>Alfred Harou.</i>	603
CXXXI. Les musiciens (Saint-Malo).....	<i>A. Dauzat.</i>	603

CONTES ET LÉGENDES

Petites légendes locales. CCCXCII. Le diable et l'Aurence.....	<i>Lucie de V. H.</i>	21
CCCXCIII. La potence au maçon. CCCXCIV. Prise du château de Bois-Pouvreau. CCCXCV. La fosse aux filles.....	<i>R.-M. Lacuve.</i>	113
CCCXCVI. Le Cabrettaire.....	<i>Alfred Harou.</i>	116
CCCXCVII. Les Méchantes Fées des Grottes...	<i>Lucie de V. H.</i>	116
CCCXCVIII. Le bateau sous la mer.....	<i>Lucie de V. H.</i>	139

CCCCXCIX. Le trou des revenants. CCCC. Les statues de Daoulas.....	<i>Irène-Georges Paquet.</i>	140
CCCCI. Les Moines monnayeurs. CCCCII. La fontaine de Saint-Evrout. CCCCIII. La fontaine de Vriigny. CCCCIV. Le Diable et les Cloches.	<i>P. S.</i>	141
CCCCV. Le Minotaure d'Auvergne.....	<i>Alfred Harou.</i>	142
CCCCVI. La croix hantée. CCCCVII. Le Poisson merveilleux.....	<i>Lucie de V. H.</i>	549
CCCCVIII. Les reines mangeuses d'enfants. CCCCIX. Le bois de la Blanche.....	<i>A. Dauzat.</i>	574
CCCCX-CCCCXXVIII. Légendes diverses.....	<i>Paul Sébillot.</i>	575
CCCCXXIX. Les pierres et les sources fatidiques.....	<i>Dr Pommerol.</i>	660
CCCCXXX. Château hanté.....	<i>Alfred Harou.</i>	660
CCCCXXXI. Le saut de l'ermite.....	<i>P. S.</i>	661
Contes et légendes arabes. CCLXXVII-CCCCXCIX.....	<i>René Basset.</i>	22, 105, 142, 190, 281, 353, 459, 606, 665
Contes et légendes de l'Extrême-Orient. CI-CHH. CIV. Mosen et son petit-fils Aïlou. CV. Le rocher défendu. CVI. L'iguane et sa grand-mère. CVII-CXXV.....	<i>René Basset.</i>	45
Contes et légendes de Haute-Bretagne. XVII. Le meunier qui revient. XVIII. Le pronostic de mort.....	<i>René Basset.</i>	403, 593
XIX. La foire aux chats.....	<i>Lucie de V.-H.</i>	49
XX. La Petite Oie.....	<i>M. J. de Kersaint-Gilly.</i>	50
XXI. La fée souris.....	<i>Lucie de V.-H.</i>	120
XXII. La revenante de la Croix-Rouge. XXIII. La Croix aux Merles.....	<i>Lucie de V.-H.</i>	297
XXI-XXIX. Pays Nantais.....	<i>François Marquer.</i>	297
XXX. L'herbe à cinq coutures. XXXI. L'origine du saxifrage.....	<i>M^{me} Vaugeois.</i>	331
XXXII-XXXVII.....	<i>Lucie de V.-H.</i>	336
XXXVIII. L'herbe du diable.....	<i>Lucie de V.-H.</i>	386
XXXIX. Le lavous de nuit. XL. Le linge multiplié.....	<i>Lucie de V.-H.</i>	458
La gerbe du diable. Légende normande.....	<i>Lucie de V. H.</i>	619
La légende du prêtre qui revient dire la messe à minuit. VII. A Carcassonne.....	<i>Irène-Georges Paquet.</i>	40
La fille métamorphosée en crapaud, légende lorraine.....	<i>P. S.</i>	621
Trois Contes Cambodgiens.....	<i>F. Duine.</i>	124
Contes du Morbihan. I-II.....	<i>Adhémar Leclère.</i>	129
Petites légendes chrétiennes. XXIX. Saint Loyer. XXX. La statue de saint Roch.....	<i>François Marquer.</i>	223
XXXI. La légende de saint Honoré.....	<i>P. S.</i>	229
XXXII. Sainte Réparate et le loup cervier. XXXIII. Le lit du bon Dieu. XXXIV. Les gouffres bénits.....	<i>R.-M. Lacuve.</i>	230
XXXV. La chapelle de Faubouloin.....	<i>M.-J. de Kersaint-Gilly.</i>	478
	<i>Jean Stramoy.</i>	525

XXXV bis. Le bateau miraculeux. XXXVI.		
Les pierres changées en pain. XXXVII. La statue qu'on ne peut brûler.....	<i>P. S.</i>	
XXXVIII. Saint Eflam et Hénora.....	<i>P. Duine.</i>	619
Le rêve du trésor sur le pont. IV. Version frisonne.....	<i>A. de Cock.</i>	294
Contes de la Beauce et du Perche (suite).		
XX-XXIII.....	<i>Filleul Pétigny.</i>	340
Contes d'Auvergne. I. Sel maraud. II. La fille du roi. III. Les poires d'or. IV. La chèvre.	<i>Gabrielle Sébillot.</i>	422
V. L'Enfant du diable.....	<i>Dr F. Pommerol.</i>	641
Contes du Bourbonnais. I. L'enfant vendu au diable. II. Maumiron ou le meneur de lutins.	<i>Docteur F. Pommerol.</i>	472
Contes et apologues recueillis au Turkestan russe.....	<i>Hugues Kraft.</i>	644
Légendes et superstitions préhistoriques.		
LXXII. Les légendes de sacrifices humains.		
LXXXIII-XCII. Légendes diverses.....	<i>Paul Sébillot.</i>	561

HÉROS POPULAIRES

XV. Souvenirs des invasions.....	<i>P. S.</i>	236
----------------------------------	--------------	-----

CHANSONS

Chansons d'Auvergne. III. IV.....	<i>René Basset.</i>	11, 385
Celle qui fait la morte (suite).....	<i>Lucie de V. H.</i>	189
La chanson de Bricou. XVI. Version nivernaise.....	<i>Jean Stramoy.</i>	220
Usages et chansons de Mai. IX. Haute-Bretagne.....	<i>François Marquer.</i>	264
X. Beaujolais.....	<i>Marius Colard.</i>	268
La chanson de Renaud. IV. Version du Vivaraire.....	<i>Vincent d'Indy.</i>	318
Un cantique de bord.....	<i>F. Duine.</i>	522
Le petit tambour. IV. Le fendeur dans le bois.	<i>Auguste de Reffye.</i>	571
Chant Ouzbek.....	<i>Hugues Kraft.</i>	656

DEVINETTES ET PROVERBES

Blasons du département de l'Orne.....	<i>Filleul Pétigny.</i>	491
Proverbes de novembre : Maine.....	<i>M^{me} Destriché.</i>	505

VARIÉTÉS

Assemblée Générale.....		124
Expositions et Congrès : Congrès des Traditions populaires.....	174, 237, 300, 365, 433	
Les traditions populaires à l'école internationale.....	<i>O. de Gourcuff.</i>	604

NÉCROLOGIE

Philippe Salmon.....	P. S.	126
Jean-François Bladé.....	P. S.	301
Gabriel Vicaire.....	P. S.	556
Raoul Rosières.....	P. S., <i>Henri Cordier.</i>	622, 676
J.-M. de Kersaint-Gilly.....	P. S.	622
Béranger-Féraud.....	P. S.	684

ILLUSTRATIONS

Portrait de Paul Guieysse.....	<i>Félix Régamey.</i>	128
J.-F. Bladé, d'après le buste de Maurette....		303
La Bourbonnaise, mannequin traditionnel....		394
Menu du Banquet du Congrès.....	<i>Félix Régamey.</i>	450
Un calendrier de poche.....	<i>E Kuhn.</i>	662
Chapelet d'Auvergne.....		660
Raoul Rosières.....	<i>Pierre Beaufeu.</i>	676

BIBLIOGRAPHIE

<i>Charles Beauquier.</i> Les Mois en Franche-Comté.....	P. S.	366
<i>H. Beaugrand.</i> La chasse Galerie ; Légendes canadiennes.....	P. S.	575
<i>Joseph Bédier.</i> Le Roman de Tristan et d'Iseut.....	P. S.	686
<i>Th. Botrel.</i> Contes du lit-clos.....	P. S.	494
<i>C. Boulanger.</i> Les Monuments mégalithiques de la Somme.....		239
<i>Victor Brunet.</i> Contes populaires de la Basse-Normandie.....	P. S.	366
<i>Dr A. Cabanès.</i> Les Curiosités de la Médecine.....	P. S.	493
<i>Cesky Lid</i>	<i>W. B.</i>	686
<i>Albert Christophle.</i> La légende d'Arlette.....	P. S.	127
<i>Cristoforo Crisanti.</i> Folk-lore d'Isnello.....	P. S.	304
<i>V. Chauvin.</i> Bibliographie des ouvrages arabes. IV. Les Mille et Une Nuits.....	<i>R. B.</i>	429
<i>A. Dauzat.</i> Morphologie du patois de Vincelles.....	P. S.	493
<i>Dr René Fauvelle.</i> Les étudiants en médecine de Paris, sous le grand roi.....		239
<i>Fertiault.</i> Rimes bourguignonnes.....	P. S.	64
<i>Jules Feller.</i> Le Bethléem verviétois.....	P. S.	558
<i>Gaston Jourdanne.</i> Contribution au Folk-Lore de l'Aude.....	P. S.	557
<i>Jules Haize.</i> Histoire de Saint-Servan.....	P. S.	239
<i>E.-T. Hamy.</i> Laboureurs et pasteurs berbères.....	P. S.	623
<i>Jules Heurtel.</i> Pour ceux de chez nous.....	P. S.	559

<i>O. Kallas. Achtzig Mærchen der Ljutziner Esten</i>	<i>W. Bugiel.</i>	623
<i>J.-M. de Kersaint-Gilly. Fêtes de Noël en Provence</i>	<i>P. S.</i>	493
<i>A. Le Braz. Le Gardien du Feu</i>		239
<i>André Lefèvre. Contre-poison</i>	<i>P. S.</i>	304
<i>Charles Le Goffic. Le Bois dormant</i>	<i>P. S.</i>	494
<i>A. de Mortillet. Les monuments mégalithiques du Pas-de-Calais</i>	<i>P. S.</i>	431
<i>Achille Millien. Aux champs et au foyer</i>	<i>P. S.</i>	127
<i>G. Pitre. Feste patronali in Sicilia</i>	<i>P. S.</i>	238
<i>A. Robert. L'Arabe tel qu'il est</i>	<i>René Basset.</i>	175
<i>Paul Sébillot. Cuentos bretones traducidos por Manuel Machado</i>	<i>Léo Rouanel.</i>	126
<i>Légendes locales de la Haute-Bretagne, 1^{re} partie</i>	<i>René Basset.</i>	655
<i>A. Vernière. Voyageurs en Auvergne</i>	<i>P. S.</i>	622
<i>E. Spalikowski. Paysages et paysans normands</i>	<i>P. S.</i>	64
<i>Frederick Starr. Catalogue of a Collection of objects illustrating the folk-lore of Mexico</i>	<i>P. S.</i>	238
<i>Jules Truffier. Poésies</i>	<i>P. S.</i>	127

Le Gérant, A. CERTEUX



Paul SÉBILLOT

LA BRETAGNE ENCHANTÉE

POÉSIES SUR DES THÈMES POPULAIRES

I. La Légende dorée. — II. Les Ames en peine.

III. Le Monde enchanté.

Petit in-8 de 284 pages

Paris, J. Maisonneuve, 6, rue de Mézières

Prix..... 4 fr.

PAUL SÉBILLOT

LES COQUILLAGES DE MER

Petit in-12 elzévir de pp. V-110

TOME I

Des Mélanges Traditionnistes

Publiés par Paul SÉBILLOT et Julien VINSON

PARIS, J. MAISONNEUVE, 6, RUE DE MÉZIÈRES

Prix : 3 fr. 50

Pour recevoir franco un de ces volumes, il suffit d'en envoyer le montant à M. J. MAISONNEUVE, en un mandat sur la poste.

L'INTERMÉDIAIRE

DES CHERCHEURS & CURIEUX

fondé en 1864 est un instrument de travail nécessaire à tous les érudits, littérateurs, collectionneurs, bibliophiles, etc., en quête de renseignements originaux. Il prend la question qui lui est soumise, la transforme en circulaire, va frapper à la porte de tous les correspondants qu'il possède en France et à l'étranger, et, le plus promptement possible, apporte la solution.

La table générale des matières, allant de 1864 à 1896, contient plus de cent mille questions et réponses, trouvailles, lettres et documents inédits.

Tous les abonnés de *L'Intermédiaire* sont ses collaborateurs.

L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux paraît les 7, 15, 22 et 30 de chaque mois en livraison de 48 colonnes de texte imprimé en caractères elzéviens. Abonnements : France, un an, 16 fr. ; six mois, 9 fr. Etranger, un an 18 fr. ; six mois, 10 fr. Table des matières : 8 fr. 50, port compris.

Administration et Direction : PARIS, 31 bis, rue Victor Massé

Paul SÉBILLOT

CONTES DES LANDES ET DES GRÈVES

In-16 de pp., VII-318, forme le 1^{er} volume

DE LA BIBLIOTHÈQUE DU GLANEUR BRETON

RENNES, H. CAILLIÈRE, 17, rue Victor-Hugo.

Prix : **5** francs.

Paul SÉBILLOT

LÉGENDES LOCALES

DE LA

HAUTE-BRETAGNE

2^e Partie : Le Peuple et l'Histoire

In-18 de pp. 238

Nantes, *Société des Bibliophiles Bretons*, et Paris, LECHEVALIER

PRIX : 3 fr. 50

Paul SÉBILLOT

LA VEILLÉE DE NOËL

PIÈCE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, le 24 décembre 1898, sur le
théâtre national de l'Odéon

Deuxième édition, augmentée de la musique des Noël's, in-12 de 30 pages.

Paris, J. MAISONNEUVE, 6, rue de Mézières, et P.-V. STOCK, 4, 6, 8, Galerie du
Théâtre-Français.

Prix : 1 franc.

Bouffé, Maine-et-Loire — Imprimerie Dutoit.

GENERAL LIBRARY - U.C. BERKELEY



8000545977

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.

RENEWALS ONLY—TEL. NO. 642-3405

**This book is due on the last date stamped below, or
on the date to which renewed.**

Renewed books are subject to immediate recall.

DAVIS

SEP 28 2000

**INTER-LIBRARY
LOAN**

DEC 11 1968

AUG 16 1971 36

IN STACKS

AUG 6 '71

REC'D LD AUG 6 '71

JUN 3 1983

REC. CIR. MAY 19 '83

JUN 12 1993
AUTO DISC CIRC MAR 29 '93

LD 21A-38m-5 '68
(J401s10)476B

General Library
University of California
Berkeley

